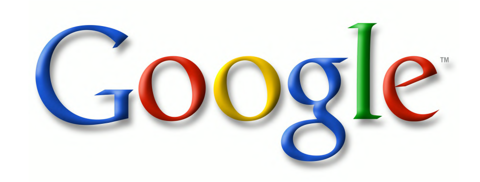
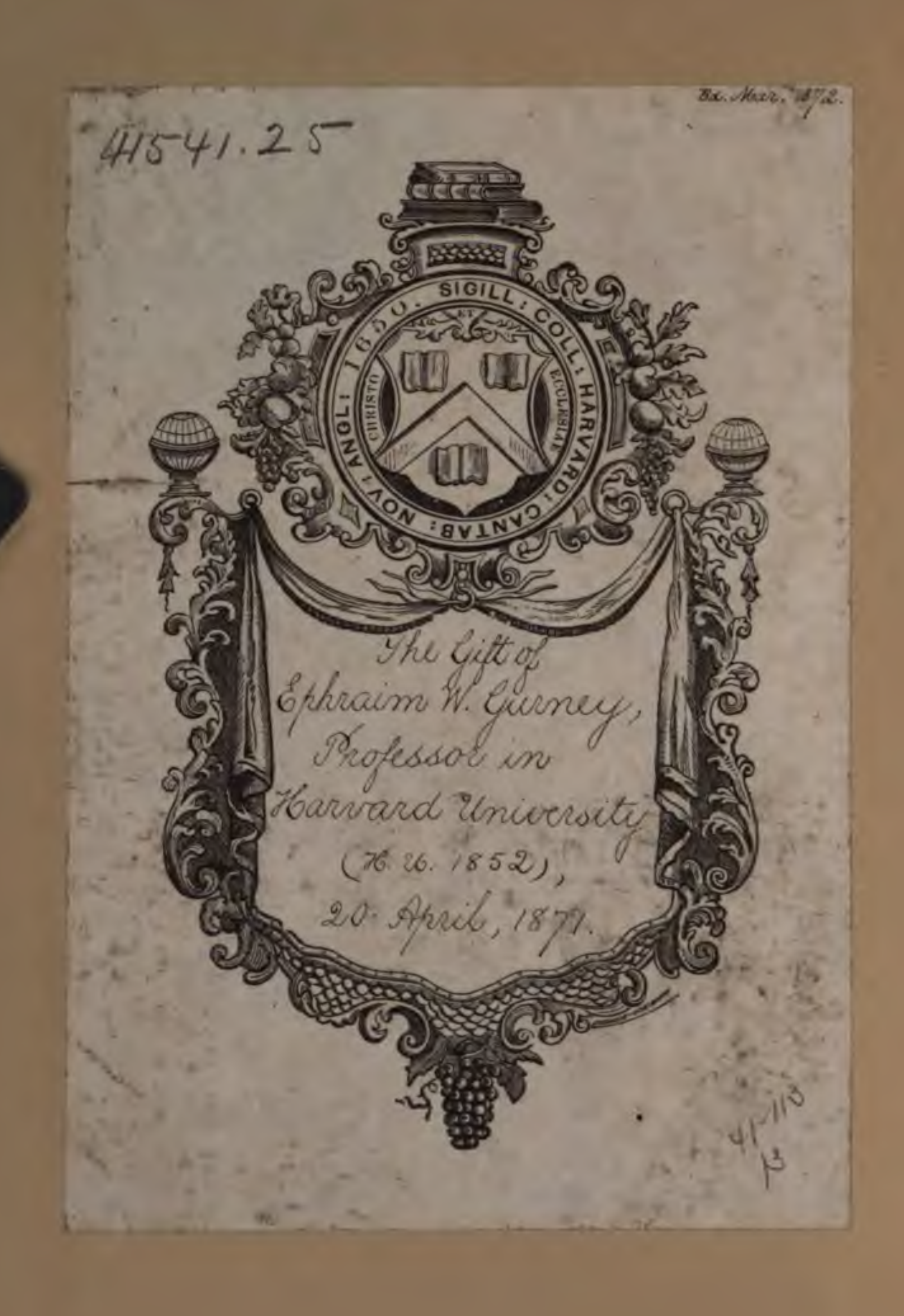



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

ŒUVRES

DE

LÉON GOZLAN.



Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.



Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Cᵉ, rue Coq-Héron, 3.



LEON GOZLAN.

OEUVRES

DE

LÉON GOZLAN

LE NOTAIRE DE CHANTILLY.

LE MÉDECIN DU PECQ.

LE DRAGON ROUGE.

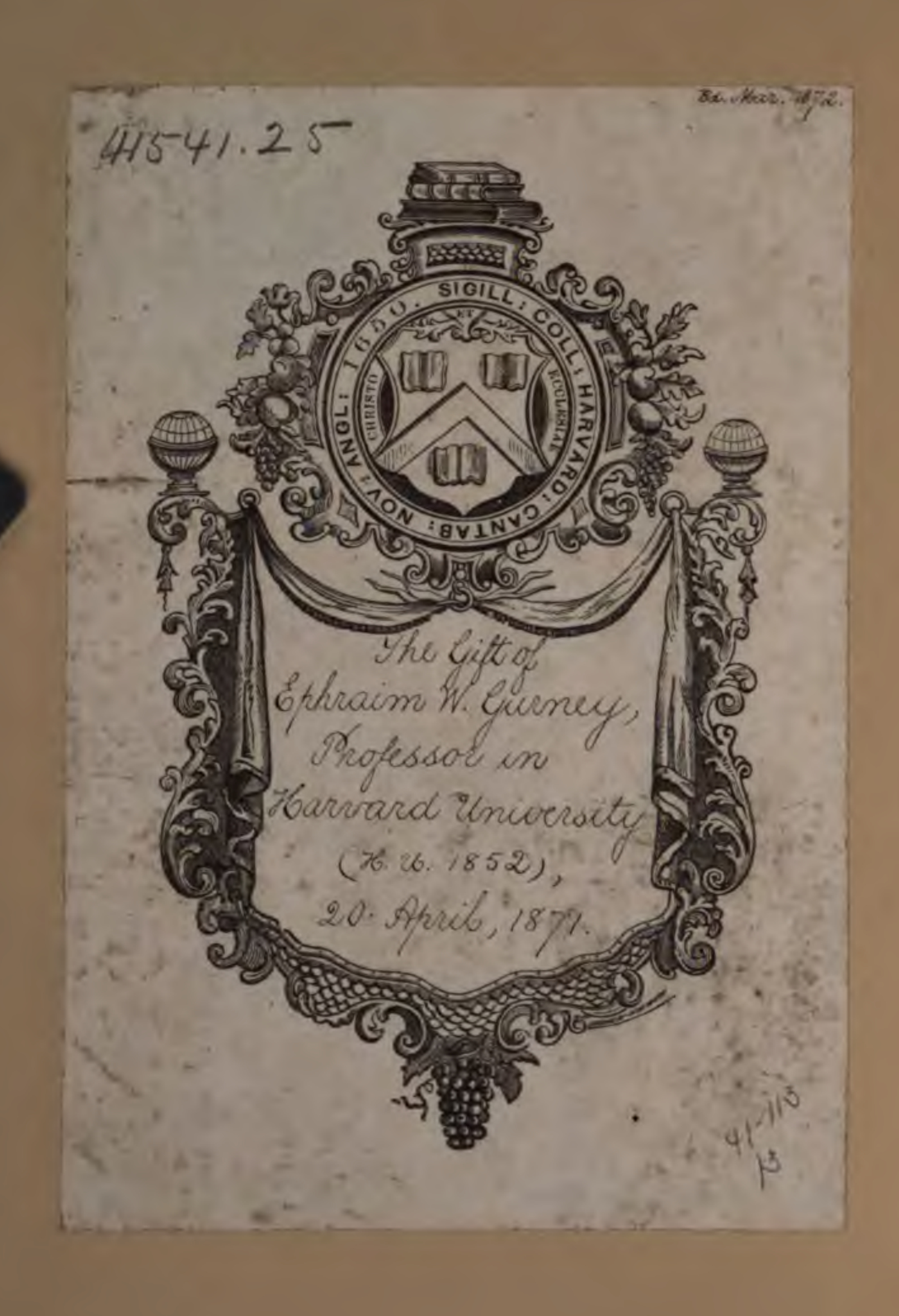
PARIS,

CHEZ BOULÉ, ÉDITEUR, RUE COQ-HÉRON, 3,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE PARIS, DES DÉPARTEMENS

Et de l'étranger.

1846


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

restes de ce château que Louis XIV honora une fois dans sa vie; et si la révolution, comme vous me l'avez appris, n'en avait abattu les hauteurs, le soleil éclairerait à cette heure les croisées de l'appartement où mademoiselle de Clermont fut forcée de figurer, la mort sur le visage au quadrille du roi, tandis que son mari expirait dans d'horribles douleurs. Quelle grande époque, n'est-ce pas, monsieur? Que de monumens n'a-t-elle pas laissés?

— La vertu et la liberté, mon enfant, en fondent seules de durables sur la terre. Voyez deux exemples qui se touchent : Les Condés ont bâti un palais digne d'abriter des rois, et un hôpital bien modeste où sont reçus les sexagénaires du canton. Les révolutions et la mort ont détruit le palais et ses maîtres : l'hôpital est encore debout ; écoutez : sa cloche sonne la prière du soir.

Caroline se tut : elle craignait d'avoir blessé les susceptibilités peu aristocratiques du vieillard.

Quittant le banc d'osier sur lequel elle était assise auprès de M. Clavier, elle se leva pour passer dans la serre. M. Clavier, rêveur un instant, puis cherchant tout à coup où sa jeune amie pouvait être, l'y suivit à pas lents.

Caroline donna un dernier coup d'œil aux camélias, et s'assura par le thermomètre que la chaleur intérieure de la serre s'élevait à quinze degrés ; elle arrosa ensuite quelques amaryllis trop chauffées par le tan. M. Clavier ne tarda pas à lui faire remarquer le danger de rester plus long-temps exposé à la vapeur chaude et chargée de l'atmosphère; elle s'était plusieurs fois trouvée indisposée au milieu de la concentration de ces odeurs émanées d'arbustes vivaces de la Chine et du Japon, volatilisées par une température artificielle et la lente réverbération des rayons solaires.

Il est vrai que cette serre était à peu près la seule distraction de Caroline, et l'occupation favorite de M. Clavier, qui y consacrait les soins ingénieux d'un amateur passionné des belles plantes. Elle prenait une partie de la façade de la maison, et elle se prolongeait ensuite le long du mur latéral de clôture, opposant sa cloison de verre taillée à carreaux au souffle inégal de l'air. Des brassées de plantes grimpantes couraient à l'extérieur le long de ces carreaux, comme pour regarder leurs sœurs plus favorisées à travers l'obstacle transparent qui les séparait. Lorsqu'une journée sereine luisait, mille insectes ailés s'abattaient en bourdonnant autour du pavillon végétal, vaste cloche sous laquelle les quatre parties du monde étaient représentées par des enlacemens, des jets, des grappes, des couleurs, des parfums. Mais son plus bel ornement était celle qui, chaque matin et chaque nuit, visitait cette famille étrangère, ranimant par un peu d'eau la vie des unes, et dorant par un rayon de chaleur le calice des autres. L'Eve de ce paradis diaphane était Caroline de Meilhan.

Caroline et M. Clavier sortirent de la serre. M. Clavier s'empara de l'arrosoir, redressa de ses doigts tremblans, sur son passage, les tiges des plantes abattues sous la rosée ; et, par une allée bien sablée du jardin, il se rendit au corps de logis, appuyé sur Caroline qu'il regardait de temps en temps avec des yeux pleins de sollicitude.

En ce moment, Chantilly, sa vaste pelouse, sa ceinture de chênes et de tilleuls, sa ligne de maisons blanches rangées l'une à côté de l'autre comme pour laisser passer avec respect le grand prince qui a planté ces tilleuls, ces chênes, et bâti ces maisons blanches; la forêt, le bourg, le château, tout était coupé par deux zones, l'une de lumière, l'autre d'obscurité. Le bois de Sylvie, et le château que ce bois couronne, étaient dans l'ombre. Quelle magnificence qu'un coucher de soleil en face d'un château, et d'un château assez antique et assez moderne à la fois, pour

ŒUVRES

DE

LÉON GOZLAN.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

le cou, au cas de quelque glissade, si leur bâton, planté en échalas, cessait de s'appuyer à terre et dans la fossette de leurs mentons. C'est dans cette attitude, commune à tous ceux qui se sont emparés les premiers du banc de chêne qui règne le long des murs, que l'arrivée de Maurice est impatiemment attendue.

Les jours de marché attirent une plus grande affluence au notariat. On profite du déplacement pour arranger les affaires. L'occasion est belle pour venir et s'en aller ensemble. Les affaires des gens de la campagne sont simples : une procuration à faire rédiger, un bail de ferme à renouveler, un dépôt à constituer ou à reprendre, selon que la récolte a permis de respecter les épargnes ou a forcé d'y toucher. De là des visages rayonnans, d'autres soucieux; beaucoup trahissent leurs bénéfices sur les foins de l'année par une transpiration métallique : le mouvement qu'ils font pour soulager leur gousset les désigne à la jalousie : parmi les femmes, malheur, dans l'opinion, à celles qui laissent déborder un angle de papier sous le pli de leur mouchoir : conjecture fâcheuse : on retire l'argent placé. Ce ne sont que des conjectures, il est vrai, mais ne suffisent-elles pas pour faire présumer des fortunes qui s'en vont? A tel signe on prévoit que tel champ sera bientôt vendu si l'on veut ensemencer l'autre; et ces prévisions, rarement en defaut, sont la mesure de l'accueil qu'on ménage à chacun. Il y a autant de mensonges personnifiés pour le moins dans cette assemblée grossière que dans les salons, où les moralistes prétendent exclusivement les y trouver. Ces corps frustes, ces âmes calleuses sont aussi bien partagés que les gens de la ville en cupidité, astuce et fourberie. Au lieu d'être planté dans un beau vase de marbre, l'arbre du bien et du mal est là planté dans la boue. Il y a long-temps que les Tytire et les Lindor ont été emportés par les torrens de lait qui couraient dans les plaines. L'âge d'or a été fondu à la Monnaie.

Les femmes abondent dans l'étude; on l'a dit : c'est jour de marché. Assises sur leurs paniers, elles récapitulent en gros sous le produit de la vente des carottes et des choux dont elles répandent le parfum végétal autour d'elles. L'étude est devenue une succursale de la halle; elle s'encombre de cliens qui, tous, avant de s'enchaîner par les formes solennelles du contrat, sont bien aises de répéter une dernière fois la comédie de générosité dont ils ont, en chemin, étudié les rôles. A les en croire, n'est-ce pas par pure amitié que celui-ci vend, que celui-ci achète? n'est-ce pas à la seule fin de gratifier le notaire, le timbre et l'enregistrement qu'ils traitent et contractent? voyez. De plus hypocrites encore jurent leurs grands dieux qu'ils ont la plus intime confiance entre eux, mais qu'on est mortel dans ce monde et qu'on a des enfans. Un reçu ne nuit jamais : un bout de traité ne déshonore personne. Voilà pourquoi on aperçoit partout, dans l'étude, deux mains droites qui s'ouvrent pour dissimuler deux autres poignets serrés comme un étau.

Les protestations de désintéressement allaient leur train, en attendant Maurice dont il était parfois difficile d'admettre l'opportunité au milieu de tant d'honnête gens, lorsqu'un homme, qui ouvrait et fermait de temps à autre un livre de prières, d'où pendaient des nœuds et des rubans fanés, se leva et vint se placer entre deux villageois qui exposaient, avec la bonne foi précitée, les conditions de leur marché à conclure.

— Ah! ça, mes amis, permettez-moi deux mots.

— Quatre, monsieur le curé.

— Toi, Valentin, tu vends ta récolte prochaine; toi, Gaspard, tu la lui achètes.

— Tout juste, monsieur le curé; vous savez ça de la tête à la queue, comme dit l'autre.

— Il est venu à mes oreilles, là, dans mon coin, où je vous ai en-

tendus, sans chercher à vous écouter, que le prix de la récolte était cinq cents francs; les frais de vente à charge à tous deux. Vous arrivez l'un et l'autre d'Ecouen, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le curé, et prêts à y retourner, affaire faite.

— Bien! calculons : le voyage d'Ecouen et retour, le déjeûner à Champlâtreux; l'air y est bon, le vin meilleur; — la journée à Chantilly, — journée de travail perdue pour tous deux : — c'est douze francs au moins: dix francs de contrat au notaire; — vingt-deux : à déduire de cinq cents francs, valeur de la récolte vendue, reste à quatre cent soixante et dix-huit; sur laquelle différence de vingt-deux francs, tu perds, toi, onze francs, toi, onze francs. Voulez-vous suivre mon conseil, mes amis? Valentin, mets ta main dans celle de Gaspard, — marché conclu : — toi, Gaspard, offre à Valentin une place sur l'âne que tu as acheté ce matin à Gouvieux, et partez tous deux pour Ecouen : rebuvez un coup à Champlâtreux. Bon voyage! C'est vingt-deux francs que je vous remets dans la poche : est-ce dit?

— Monsieur le curé, nous sommes tous mortels.

— Sans doute, Valentin, mais vous êtes de braves gens, deux amis; à quoi bon ce papier? Irez-vous jamais, l'un ou l'autre, réclamer autre chose que l'argent ou la récolte, marché conclu sur l'honneur?

— Non, mais on peut passer d'un moment à l'autre : les enfans sont là.

— Mais, Gaspard, vos enfans ont connaissance du marché; tout Ecouen aussi. Croyez-moi, soyez confians, on le sera après vous.

— Pas possible, monsieur le curé, nous sommes sujets à mourir.

Le curé se retira en soupirant et reprit sa place et sa lecture dans le coin du mur.

Tous les cliens se levèrent.

Maurice entrait. Des pressions de mains l'étouffèrent, le vent des chapeaux, agités par de violens saluts, faillit le renverser.

Maurice avait adopté la méthode ministérielle de recevoir debout, d'entamer la discussion à la cheminée pour la finir à la porte, dont il avait soin de toucher le bouton quand il jugeait être assez éclairé sur la question.

Il se servait en outre de la formule interrogative, par une précaution indispensable envers des gens toujours disposés à faire la généalogie de leurs affaires.

— Vous, monsieur Grandmenil?

— J'apporte, monsieur Maurice, dix mille francs pour les placer sur première hypothèque.

— Passez à la caisse; versez : j'ai votre affaire. Toi, Robinson?

— Moi, monsieur Maurice, je voudrais devenir acquéreur d'un des lots de la propriété de la Garenne, entre Morfontaine et Saint-Leu.

— De quel lot?

— Du parc, monsieur Maurice.

— La mise à prix est de quarante-cinq mille francs, mon garçon.

— J'en déposerai chez vous quatre-vingt mille, et vous pousserez pour moi. Je pars pour l'Auvergne. — Si vous manquiez de fonds, écrivez à ma femme.

— Bien, Robinson. Et vous, père Renard?

— Nous nous faisons vieux, monsieur Maurice.

— Je comprends : vous voudriez la rente viagère. Qu'abandonneriez-vous? père Renard.

— Dame! mes trois maisons de Pont-Saint-Maxence, ma petite carrière de Gouvieux, et mes deux moulins de Quoy.

— Et vous demanderiez?

— Six mille livres de revenus, ma vie durant.

— Ce n'est pas impossible, père Renard; votre âge?

— Soixante-deux ans : du reste, je vous apporte mon extrait de naissance et mes titres de propriété.

— Revenez dans la quinzaine, père Renard, entendez-vous? j'aurai à vous parler.

— Moi, monsieur Maurice...

— Ah! bonjour, Pierrefonds; les loups ne t'ont pas mangé, mon vacher? qu'est-ce qui me vaut ta visite?

— Ma foi, vous feriez bien de me le dire, monsieur Maurice; en route, et comme je venais, chassant devant moi mon âne, sauf votre respect, j'ai ramassé une baguette de chêne, — on a mal à voir comme le vent les abat, — et à cette occasion je me suis proposé de vous demander si de mon héritage qui est de cent trente-trois mille francs, comme vous savez, je ferais mieux d'acheter la pièce de bois du vieux Guillaume, en plein rapport depuis deux ans, tout chêne de haute futaie: pas un pouce de jour; ou bien — voilà que j'ai vu sauter trois carpes; dieu de dieu! quelles carpes! — ou bien les étangs de Burigny; sauf votre respect, c'est assez l'avis de ma femme. Ce diable d'âne, comme je vous disais, s'est mis à manger de la luzerne, — c'était un bon commerce, monsieur Maurice! si j'en achetais quelque cent arpens, que j'ai pensé? il faut bien que je place cet argent quelque part. — Bonjour, monsieur Smith! que j'ai dit à M. Smith qui m'a répondu sur ces entrefaites : bonjour Pierrefonds. M. Smith est ce brave homme qui a empesté le pays de fumée, le mécanicien qui construit des chaudières où il cuit du fer. J'avais pas plutôt marché quatre pas, que j'ai dit conclu! Touche-la Pierrefonds, j'aurai une usine. Je mets mon argent-là. Pensons plus à rien. Ah! oui; il y avait un séchoir de laine à traverser, et, sauf votre respect, je n'ai jamais vu de plus belle laine, et alors, tout naturellement, j'ai pensé que je ne saurais mieux placer mon argent que dans le plâtre; ou bien... Ma foi, votre serviteur, prenez-moi cet argent, et disposez-en comme vous l'entendrez, monsieur Maurice : dans dix ans je vous en demanderai compte. S'il a poussé, tant mieux! nous récolterons; s'il est mort en terre, eh bien! il n'y aura pas eu de votre faute ni de la mienne, la graine était mauvaise.

— Nous tâcherons d'être prudent, Pierrefonds; puisque la fortune est venue, elle restera. Nous allons d'abord nous occuper d'un solide placement. Plus tard, je t'écrirai pour te marquer l'emploi le plus avantageux que j'aurai trouvé à ton argent. En attendant, je vais te délivrer un reçu de tout, mon ami.

— Pas de ça! monsieur Maurice, pas de ça : c'est de la défiance. Tous les reçus du monde ne valent pas votre probité, sauf votre respect. Adieu, monsieur Maurice, je suis un peu pressé, je pars. J'ai encore deux sacs d'avoine à acheter au marché : portez-vous bien. A propos, j'oubliais de vous remettre l'argent. Voilà trente mille francs en or, cinquante mille en papier: demain, le valet de ferme, en venant chercher votre fumier, apportera le reste. Salut, monsieur Maurice.

Pierrefonds sort.

Il revient aussitôt sur ses pas.

— Gardez-vous bien, au moins, monsieur Maurice, cria-t-il en passant sa tête entre les deux battans de la porte, de donner le pour-boire au valet: ceci me regarde.

— Mille pardons, monsieur, dit Maurice en allant vers le prêtre qui, à plusieurs reprises, s'était levé pour lui parler, mais qui, toujours devancé par de plus pressés, s'était rassis, avait recommencé sa lecture, attendant son tour avec résignation, mille pardons de ne vous avoir pas plus tôt donné audience : que puis-je pour vous?

Maurice avait attiré le prêtre dans un coin.

Celui-ci répondit en rougissant, à voix basse, et un peu humilié de sa condescendance envers un homme de la terre :

— Ma paroisse est pauvre, monsieur. Mes aumônes étant trop faibles pour suffire au soulagement des nécessiteux dont je suis le père, j'ai été forcé de recourir à la générosité des riches habitans. J'ai été bien inspiré. De leurs deniers, j'ai fondé une caisse de secours qu'ils alimentent, et dont ils ont bien voulu me confier l'emploi. La charge est sainte; mais elle n'est pas sans danger. Depuis quelques jours, des malveillans, qui s'exagèrent sans doute la valeur du dépôt dont j'ai la garde, rôdent autour du presbytère avec des intentions suspectes. Seul, sans défense, isolé, jugez de mes craintes. Un coup de main non seulement me ravirait le trésor de mes pauvres, mais il ne me laisserait pas même, auprès de certains esprits prévenus contre la pureté de notre ministère, la ressource de mon innocence. On m'accuserait d'une complicité odieuse.

— Y aurait-il, monsieur, interrompit Maurice, des hommes assez pervers pour avoir cette pensée?

— Dans un pays où l'on essaie de voler les pauvres, est-il impossible que les innocens soient calomniés? Du reste, ma prudence n'est une offense pour personne; elle est une garantie pour les autres, autant que pour moi-même. Je viens donc vous prier, vous, monsieur, assez heureux pour exercer un ministère inaccessible au soupçon, et que je crois à la hauteur de cette confiance du siècle, — ici le curé éprouva une vive souffrance morale à s'exprimer, à conclure; il sentait son abaissement: et sa voix ne le subissait qu'avec peine. Lui, prêtre, il implorait une puissance, il lui avouait qu'il était au dessous d'elle dans le crédit du monde: roi détrôné, il se mettait sous la protection d'un usurpateur. — Une seconde fois il reprit: — Je viens donc vous prier, monsieur, à l'insu de tous, de me décharger de cette solidarité dont on me croit si peu digne.

Demain, à la nuit tombante, je vous apporterai la caisse de secours des pauvres de ma paroisse: on ne cessera de m'en croire le gardien tandis que vous en serez le dépositaire. Par là, les âmes pieuses à qui la sainteté de mon caractère est un motif pour verser leur charité dans mes mains continueront à me la prodiguer; et désormais ceux qui chercheront à m'en ravir le fruit ne réussiront plus qu'à me tuer; s'ils me tuent, vous paraîtrez avec cette clé devant les méchans: ils resteront interdits. Les pauvres n'auront rien perdu; il n'y aura qu'un prêtre de moins.

Cette confidence, qui avait l'humilité d'une confession, avait altéré celui qui la faisait à Maurice. Le prêtre avait rougi, pâli, tremblé en un instant. Sa honte était consommée; il avait déchiré sa robe et courbé la tête. Si l'on remarque que la domination comme la vie ne respire jamais si bruyamment que lorsqu'elle s'en va, à quoi faut-il donc comparer son agonie quand elle s'affiche ainsi?

Le prêtre se tut; ses paupières étaient abaissées sur son regard.

Avec beaucoup de modestie, Maurice protesta qu'il était malheureux de sa réputation de probité en pareille circonstance, et qu'il n'en avait jamais si péniblement été fier: que, du reste, sans croire à ce mépris du siècle pour le prêtre, il consentait à sauver un ministre vénérable de doutes injurieux qu'il ne partageait pas. Bref, il accepta la responsabilité de la caisse de secours des pauvres. Ensuite le prêtre le salua, prit son bâton dans un coin, et sortit.

Après avoir distribué encore à la volée quelques conseils, après avoir été forcé d'écouter les plus misérables détails d'intérêt cent fois sus et commentés, Maurice, accompagné des interpellations de ses cliens, passa de l'étude à l'étage supérieur, et il entra dans la salle à manger où il était attendu.

III

Maurice respirait à l'aise depuis qu'il n'entendait plus bourdonner à ses oreilles la criaillerie de ses cliens; non que les devoirs de sa profession lui fussent antipathiques; mais, homme de repos parce qu'il était homme d'activité, il goûtait mieux les douceurs du paradis domestique après être sorti du chaos des affaires. Dans ce paradis il y avait aussi une femme qu'il aimait avec toute la fraîcheur des premiers jours du mariage.

Léonide et son mari sont encore amans : la preuve peut-être, c'est que depuis une grande demi-heure que le déjeûner est commencé, ils ne se parlent pas, ils se boudent.

— Ce que vous demandez est impossible, ma chère Léonide.

— Qui prétend le contraire, monsieur? mon indifférence vous prouve assez l'importance que j'attachais à cette question : si vous en parlez davantage, vous m'obligerez à croire que vous y tenez plus que moi. Il y aurait prodigalité de ma part à épuiser, sur un sujet si mince, les licences que la communauté du mariage autorise. Je suppose de meilleures occasions d'importuner votre réserve.

Ironie ou allusion lointaine, Maurice répondit à Léonide avec beaucoup de douceur :

— Je tiens à vous voir toujours bonne, et c'est moi que j'accuse lorsque votre charmant naturel disparaît, comme dans ce moment-ci. Exigez de moi toute autre chose, mettez à l'épreuve ma générosité, mon dévoûment à vos plus légers caprices, mon obéissance à vos ordres les plus difficiles, et je vous promets, si vous n'êtes pas satisfaite sur-le-champ, de m'accabler de cette moue tout à votre aise.

— Très bien, monsieur; vous mettez à ma disposition ce que je ne souhaite pas, pour vous dispenser de m'accorder ce que je désire, — ce que je désirais tout à l'heure : entendons-nous. On ne saurait être plus magnifique à bon marché. « Ne regarde pas tant cette étoile, car il n'est pas en mon pouvoir de te la donner. » Le mari qui usa de cette fade courtoisie, prévoyait que sa femme allait lui demander une voiture : il changea la question.

— En voudriez-vous une?

— Qu'ai-je dit? vous m'offrez une voiture parce que je vous ai demandé le motif qui a amené une jeune paysanne dans votre cabinet. Beau secret, pour s'en tourmenter, ma foi!

— Permettez, Léonide, mais ce mot est ma justification prononcée par votre bouche. Ma fortune est à vous; mais le secret des autres, non, — puisqu'il n'est pas à moi.

— C'est donc un secret? répartit Léonide avec un étonnement presque sincère.

— Ou plutôt une confidence, Léonide; c'est peu grave, mais cela doit être tenu caché.

— Vous voilà donc le confesseur des jeunes fermières du pays? Vous ne laisserez bientôt rien à faire à M. le curé. Les femmes mariées appartiennent-elles également à votre circonscription morale? Et quand vous rencontrez les maris, vos paroles sont-elles verrouillées avec eux comme avec moi?

Ces derniers mots ne permirent plus à Maurice de douter que sa femme était au courant d'une visite qu'il avait reçue quelques jours auparavant, et que, pour tout au monde, il eût voulu tenir cachée. Il affecta cependant de suivre le fil du propos.

— Votre raillerie est presque une vérité, Léonide. Ma condition, trop peu comprise par vous jusqu'à présent, est toute de discrétion. Je ne suis

pas coupable du tort qu'on fait au confessionnal, en déposant dans mon cabinet les actes de la conscience; mais je dois, digne ou non des attributs de ma charge, la remplir avec rigueur.

— Quel air sévère vous prenez, monsieur; bientôt ce sera à mon tour de vous dire : Quittez cette moue dont vous m'accablez, — car vous m'accablez! — Croyez-le, je respecte fort les priviléges de votre charge, mais je suis bien peu rassurée par vous, sur les graves exigences qu'elle impose. Vous riiez fort, ce me semble, lorsqu'au sortir de votre conversation privée avec la jeune fermière, vous vous êtes mis hier à table?

— C'est que le conseil qu'elle est venue chercher avait apparemment son côté plaisant.

— Ah! vous donnez aussi des conseils. Je le présumais fort, sans en avoir la certitude. Je crois même qu'on vient d'assez loin en solliciter chez vous. Après les confesseurs, allez-vous ruiner les avocats? Je ne pensais pas qu'un notaire...

— Fût à la fois un avocat et un confesseur, n'est-ce pas, Léonide? cela est ainsi pourtant : c'est à notre défaut que les avocats vivent. Quand l'accord est impossible chez le notaire, l'office de l'avocat commence : nous sommes les bons génies des affaires; eux en sont les mauvais.

— N'y a-t-il pas encore de saints parmi les notaires?

— Non, Léonide, car je n'en connais pas qui résistassent à la séduction de deux beaux yeux.

Maurice baisa la main à Léonide.

— Songiez-vous à nous, ma bonne amie, il n'y a qu'un instant, lorsque vous me demandiez les secrets de mon cabinet? Vous êtes-vous figurée, non, cela n'est pas possible, l'affreuse position dans laquelle nous placerait celui qui, familier à notre intérieur, divulguerait ce qu'il couvre de son ombre et de son silence? L'immoralité que vous exerceriez alors chez un autre, la professerons-nous à notre avantage, sans trembler devant des représailles? Vous êtes-vous représentée une délation!

— Assez, Maurice... ce serait être trop cruellement puni. Parlez bas : vous faites penser à des choses qui révoltent. J'ai peine à croire que tous les malheurs causés à vos affaires par une imprudence de mes paroles égalassent jamais la douleur où une délation nous plongerait.

— Une délation!

Léonide se troubla et pâlit.

Quoique fâché d'avoir causé une douleur à sa femme, Maurice, d'un autre côté, imagina avec joie qu'il avait éloigné de l'entretien l'accident étranger qu'elle avait appelé du dehors.

— Craignez tout, Léonide; mais changeons de propos. Nos domestiques écoutent; Reynier, votre frère, entre à chaque instant, et il est impossible d'avoir rien de caché pour lui. Je propose la paix : conciliateur né des autres, que je le sois chez moi, s'il vous plaît. A la fin, vous avez souri. Non, vous n'avez pas eu la faiblesse d'imaginer, Léonide, que je tramais quelque intrigue avec cette fermière en sabots et en bonnet.

— Sous ce bonnet, Maurice, et dans ces sabots, j'ai aperçu une jolie figure, un charmant petit pied.

— C'est possible, Léonide.

— Vous l'avez donc remarqué?

— Où serait le mal?

— Je ne dis pas. Mais j'admire la rare prérogative de votre profession. Elle vous assimile à un ministre. Vous êtes les ministres de la police générale de la société. N'avez-vous pas un pied sur chaque seuil de maison? une oreille contre chaque mur? un œil dans chaque appartement? Ce que les autres ignorent, vous le soupçonnez; ce qu'ils soupçonnent, vous le savez, et ce qu'ils savent, vous, de par le droit d'être mieux informés, vous pouvez hautement le nier.

A l'accent décidé de sa femme, et surtout à la tournure infatigable

qu'elle imprimait au dialogue, brusquement transporté de nouveau du terrain étroit d'un petit fait sur le champ perfide des allusions, Maurice vit qu'il n'éviterait pas les questions qui allaient lui être adressées. Cette opiniâtreté l'affligea. A son tour, il força la conversation à rentrer dans la ligne d'où il avait tenté de l'écarter, dût-il, pour obtenir ce résultat, avouer nettement à Léonide la frivole disposition de la fermière.

— Si vous saviez, Léonide, dans quel but cette enfant m'a consulté, vous chasseriez de votre esprit toute prévention.

— Me croyez-vous donc bien curieuse de m'assurer qu'il y a de l'amour là-dessous?

— De l'amour! Léonide?

— Sans doute; la petite fermière est jeune, elle est fort bien, elle est triste : donc elle aime... Mais passons.

— Oui, j'en conviens, elle aime un brave garçon qui l'épousera.

— A la saint Jean ou à Pâques; que m'importe, mon ami?

Il devenait de plus en plus évident pour Maurice que sa femme tenait à percer un mystère autrement intéressant pour elle, que celui dont il s'efforçait maintenant de la préoccuper, et sur lequel il ne demandait pas mieux que de satisfaire sa curiosité. Mais le sacrifice n'en était plus un; on exigeait davantage. Par une concession promptement consentie, il espéra cependant détourner le coup dont il avait déjà éprouvé la menace. Il revint avec une condescendance malheureuse sur un sujet épuisé.

— Tenez, je n'ai pu m'empêcher de rire malgré moi de l'excès de prudence de ces deux amans. Le jeune homme, depuis quatre ans, apporte fidèlement à l'étude, et à l'insu de sa fiancée, six francs d'économie chaque dimanche, afin de réunir quinze cents francs pour acheter un remplaçant à l'époque où il sera appelé au service. C'est une surprise qu'il ménage à celle qui sera sa femme, et dont il ne lui fera part qu'au jour de la cérémonie nuptiale.

— Mais c'est très louable, mon ami. Est-ce cela qui vous faisait rire?

— Sans doute; car, de son côté, la jeune fermière, ne supposant pas à son fiancé les moyens de se racheter du service militaire, amasse, à force de sacrifices et de privations, une somme égale qu'elle dépose aussi chez moi, chaque dimanche : sa joie est d'offrir un remplaçant pour bouquet de noces à son mari. Je me réjouis d'avance de leur étonnement lorsqu'ils se gratifieront l'un l'autre du même cadeau. Maintenant, vous comprenez, Léonide, qu'en révélant leur double confession, je romprais le charme qui lie par la générosité ces deux amans, et j'empêcherais peut-être un bon mariage et une belle action.

— Je comprends, en effet, que vous soyez discret, répliqua malignement Léonide qui remportait, tout en la dédaignant, une première victoire sur l'impénétrabilité de Maurice, — je ne vous blâme plus de votre silence.

La petite guerre finit là. Léonide eut encore plus de finesse que son mari n'avait de peur. Elle ne poussa pas plus loin le succès, de crainte, en triomphant davantage, de paraître conquérir ce qu'elle tenait à mériter. La portée de son caractère, à défaut d'une longue expérience, lui avait appris que le droit conjugal, pour être maintenu, doit passer en habitude et n'être jamais une faveur ou une victoire.

Cette scène entre Maurice et Léonide, et provoquée par celle-ci, n'avait été qu'un long prétexte de sa part pour obtenir une explication sur la visite dont Maurice lui avait fait un mystère.

Mais si Léonide avait montré de la curiosité plus qu'elle n'en avait envie, sur un incident bien léger, Maurice, de son côté, avait défendu son silence avec une raideur de principes un peu exagérée pour la circonstance. C'est qu'en réalité, ils étaient entraînés par des motifs plus graves, celui-ci à se taire, celle-là à interroger. Une comédie s'était jouée derrière le rideau. Ils s'étaient attaqués avec le trouble de la mêlée, de peur de

s'avouer, en précisant leur rôle dans le combat, la cause qui les mettait en présence. Il est temps enfin de le dire : leur ménage avait sa plaie secrète comme presque tous les ménages : la leur veut un instant de commentaires.

Par suite d'arrangemens de famille, Léonide avait été élevée à Beauvais chez une de ses tantes. La fille unique de cette tante, à peu près de l'âge de Léonide, partageait avec elle les caresses les plus tendres et les avantages d'une bonne éducation. Excellente femme, la mère d'Hortense se fût reproché comme une injustice la moindre faveur accordée à l'une, dont l'autre n'eût pas joui. Pour elle, Hortense et Léonide étaient ses deux enfans. Dans le monde, elles s'appelaient cousines; mais, dans l'intimité, se dédommageant de ce titre qu'elles trouvaient trop réservé, elles échangeaient le doux nom de sœur. A l'âge où les âmes encore sans sexe sont sans rivalité, il était naturel que les deux cousines s'accordassent parfaitement dans leurs goûts. Jusqu'au terme de cet âge, rien de ce qui composait le bonheur de l'une n'avait été interdit à l'autre; bonheur il est vrai, dont il était facile de faire deux parts : celui de porter des robes de la même étoffe, et d'où résultait celui plus vif encore d'être prises l'une pour l'autre, à cause de la ressemblance.

Cette affection jumelle se prolongea jusqu'à dix-sept ans, bien qu'avant même cette époque, Hortense et Léonide n'eussent déjà plus aucune trace de conformité dans le caractère. Hortense était restée une femme petite, mais gracieuse avec embonpoint; mesurée dans ses mouvemens pleins de rondeur; formée pour les jeunes gens de vingt ans; charmante enfant pour ceux de trente; ni brune ni blonde, ou plutôt brune le matin, en peignoir, quand ses cheveux tombaient en masse, et blonde le soir, quand, bien nattés, bien tirés à cent épingles, ils s'appliquaient plus rares à ses tempes; d'humeur égale, prisant un point de broderie bien au dessus de la lecture la plus passionnée. L'adolescence venue, Léonide osa se dire qu'elle s'ennuyait aux jouissances tranquilles d'Hortense; ensuite elle la plaignit d'être si froide, et enfin elle se débarrassa d'une confidente si complétement dépourvue d'imagination. Bientôt arriva, pour les deux cousines, le moment où les jeunes filles, fatiguées de poursuivre l'idéal à travers les livres et les rêveries, se heurtent à la réalité; heure de désenchantement qui ne manque jamais de sonner. Hortense fut aimée la première. Un jeune homme de Beauvais, — c'était Maurice lui-même, — reçu depuis plusieurs mois dans la famille des deux cousines, et cachant, sous des dehors posés, de riches qualités d'âme, fut agréé d'abord comme ami de la maison. N'ayant pas encore arrêté ses projets d'avenir, il ne déclara pas tout de suite ses intentions à la mère d'Hortense : il aima mieux lui en laisser pressentir le but honorable, que de les lui révéler sous des restrictions sans fin. Un de ses amis seulement, — Jules Lefort, négociant en laines à Compiègne, — eut son aveu formel d'épouser Hortense, dès qu'il aurait réalisé quelques héritages de famille destinés à l'achat d'une étude d'avoué. Jules Lefort l'encouragea à ce mariage, regrettant beaucoup de son côté de n'avoir pas à consulter ses lumières sur une semblable résolution. Car Jules Lefort, ainsi que Maurice, adoptait de bonne heure la marche méthodique de la vie, et se soumettait à son niveau; il croyait plus sage de l'accepter à l'âge des fortes résolutions, que de la contrarier pour la reprendre plus tard avec le désavantage du regret, de la vieillesse et du dépit. Les deux amis envisageaient le but de l'existence sans illusion : quelques années à vivre, des enfans pour continuer leurs noms, une fortune à gagner pour la leur laisser, et puis le repos dans un bon fauteuil ou dans la tombe. Les plus habiles, après s'être bien retournés, pensaient-ils, arrivent là : ils y arriveraient sans secousse et de plein gré : n'étaient-ils pas les plus raisonnables?

Dans sa correspondance avec Jules Lefort, Maurice se plaisait à détailler minutieusement les qualités distinctes des deux cousines; et les éloges

qu'il en écrivait étaient confirmés par chacune des réponses de l'ami qui louait sur parole. Il passa bientôt en habitude chez les deux amis de ne plus s'entretenir que de Léonide et d'Hortense, auxquelles les lettres et les réponses étaient communiquées. Au bout de six mois, Jules Lefort de Compiègne était de la famille : on n'avait plus que son visage à connaître, ce qu'on ne désirait pas le moins ; Léonide surtout, qui poussait le roman par lettres jusqu'à croire que Jules serait infailliblement son mari. Elle fondait cette espérance sur la chaleur qu'il mettait à parler d'elle dans sa correspondance avec Maurice. Jules, qui n'était pas romanesque, justifiait peut-être la pensée de Léonide.

Sur ces entrefaites, mourut l'oncle d'Hortense, riche corroyeur de Compiègne, très connu de Lefort qui n'avait jamais cessé d'être en relation d'affaires avec lui. Sa mort arrêta le vaste mouvement de sa tannerie. Cette suspension, trop prolongée, pouvait ruiner l'établissement entier; pour prévenir un tel malheur, la sœur du défunt, la mère d'Hortense, fut obligée, sous peine de perdre un magnifique héritage, de faire choix dans sa famille d'une personne attentive à ses intérêts et capable en même temps de continuer les affaires jusqu'à leur liquidation. Ce fut Hortense qu'elle désigna. Elle partit pour Compiègne, chargeant Léonide, sa confidente et sa cousine, de réviser les lettres de Maurice qui, de son côté, donna à Jules Lefort la mission délicate de lui marquer la place qu'il occuperait dans la fidélité d'Hortense mise à l'épreuve de l'éloignement.

L'épreuve fut singulière. Rapprochés pour un réglement d'intérêts communs à dresser, Jules et Hortense s'occupèrent plus d'eux-mêmes que des absens ; très positifs tous deux, ils s'estimèrent d'abord sous le rapport commercial, et ils finirent par se persuader, sans songer à mal, qu'ils feraient une excellente maison en continuant celle du défunt, ou plutôt en en fondant une nouvelle.

Jules Lefort était moins coupable qu'on ne se l'imagine en s'installant dans le cœur d'une femme dont son ami était en possession. Maurice, quelque précision qu'il eût apportée dans ses lettres à distinguer une cousine de l'autre, n'avait pu si bien faire, que les qualités dont il s'était plu à parer Léonide répondissent exactement à sa figure et fussent justifiées de telle sorte que toute méprise fût impossible. Par l'interversion la plus bizarre et pourtant la moins surnaturelle, Jules Lefort ne sépara pas du visage d'Hortense, lorsqu'il la vit pour la première fois, les attraits qu'accordaient à Léonide les lettres de Maurice. Il vit tout à la fois la femme aimante, comme Maurice lui avait peint Léonide, dans la femme bonne, la femme d'esprit dans la femme d'ordre, et quand Hortense essaya de le détromper, sans y tenir beaucoup, il était trop tard : Jules se contenta de son erreur.

« Je serais heureux avec elle, si tu y consens, écrivit Jules Lefort à Maurice ; d'ailleurs, je crois que ton refus arriverait un peu tard. »

« Sois heureux avec elle, » répondit Maurice, qui, ayant deux ans d'attente devant lui avant d'être en mesure d'acheter une charge d'avoué, eût craint d'empêcher Hortense de contracter un mariage d'où son bonheur dépendait, et devenu, s'il avait bien compris Jules Lefort, une espèce de réparation.

Celle qui fut inconsolable, ce fut Léonide : le mari que prenait Hortense était celui qu'elle perdait. Sa jalousie était d'autant plus poignante, qu'elle avait vu une passion déclarée dans l'attachement tout de raison de Jules pour elle, homme qu'en jeune fille exaltée elle aimait de tout le romanesque d'une intrigue dont le héros était inconnu. A cette douleur se joignit celle de l'amour-propre froissé. Hortense n'était pas une femme étrangère qui lui volait sans préméditation un amant, c'était sa cousine, c'était presque une sœur, c'était celle qui possédait toutes les faiblesses de son cœur pour l'homme qu'elle usurpait. Impitoyables dans leurs propos, les petites gens brodèrent sur le texte : il y eut des persifflages, des compas-

sions railleuses. La santé de Léonide en fut affectée : Maurice eut pitié. Il se proposa pour réparer personnellement un tort qu'en réalité n'avait pas même son ami, bien plus blâmable à la rigueur envers lui qu'envers Léonide : il fut accepté par dépit. Maurice, à qui une famille noble et riche de la Vendée avança généreusement les fonds nécessaires à l'achat d'une charge d'agent de change en souvenir d'une amitié de collége toujours chère au fils aîné de cette famille, épousa Léonide, deux mois après le mariage d'Hortense avec Jules Lefort. Mais les deux cousines étaient à jamais séparées par une haine que les deux amis tentèrent inutilement d'éteindre dans des fêtes de famille. Léonide ne pardonna pas ; vindicative autant qu'Hortense était oublieuse et bonne, elle altéra le bonheur domestique de celle-ci en répandant des doutes injurieux sur l'intimité où elle avait vécu avec Maurice. Après avoir plaisanté long-temps des propos que la haine de Léonide jetait entre leurs ménages, les deux amis jugèrent dans l'intérêt de leur réputation de ne plus se voir. Le silence de la calomnie ne s'obtient que par l'absence : ils se séparèrent ; Jules Lefort accrut considérablement sa fortune dans le commerce des laines : Maurice acquit à Chantilly une étude de notaire après s'être défait de son titre d'agent de change, qu'il avait acheté au lieu d'une étude d'avoué, comme il en avait eu d'abord le projet. Victor Reynier, le frère de Léonide, avait déterminé chez Maurice ces différentes résolutions d'existence.

Dès que Jules Lefort apprit l'installation de Maurice à Chantilly, il entama avec lui une correspondance ignorée des deux cousines. C'est à Maurice qu'il voulut confier les épargnes de son commerce, heureux de remettre en de si fidèles mains ce qu'il enlevait aux chances de la fortune et qu'il s'assurait dans l'avenir. Une transaction grave et du plus grand poids pour le reste de sa vie l'ayant obligé de s'aboucher avec Maurice, il s'était rendu auprès de lui à Chantilly. Les deux amis s'étaient serrés la main en pleurant. Mais, malgré leurs précautions, l'entrevue fut découverte par Léonide, et c'était pour en savoir à tout prix le motif qu'elle avait si indirectement persécuté son mari, sous le prétexte de connaître l'insignifiant entretien qu'il avait eu la veille avec la fermière.

VI

La paix était conclue entre les deux époux, aux dépens d'une confidence que Maurice, eût-elle été plus sérieuse, n'était pas en droit de refuser à Léonide : il n'en était pas moins récompensé par toutes les immunités de la reconnaissance.

Il eût été bien rigoureux après tout de ne pas céder. En échange de sa liberté de demoiselle, qu'elle n'avait perdue que depuis deux ans, comme une compensation à son éloignement de Paris où Maurice l'avait conduite après l'avoir épousée, et comme adoucissement à la monotonie de leur résidence à Chantilly, il était juste que Léonide entrât en partage de la souveraineté domestique. A la condition de vivre sur le pied d'une parfaite égalité dans le ménage, peu de femmes se plaindront des privations qu'il exige. Mais ce n'est qu'à ce prix.

Outre le sacrifice de Paris et de sa liberté, Léonide faisait encore à son mari l'abandon de son orgueil de jolie femme. Elle s'était résignée à l'admiration unique que lui vouait Maurice, se contentant d'avoir pour lui seul des yeux noirs qui étonnaient même les gens de la campagne, eux qui les ont si beaux et qui ne s'étonnent de rien ; d'avoir pour lui seul une coupe de figure italienne, ovale et olive, et une de ces tailles franches qui font qu'une femme est nue malgré ses vêtemens.

Léonide porte au plus haut degré le caractère de femme soumise

son organisation ardente : l'impétuosité de ses penchans étincelle dans ses yeux vifs, mais cernés ; dans son teint sombre qu'éclaircit une abondante chevelure du plus beau noir, dans le jet de son cou sans inflexion. Forte et nerveuse à la fois, on sent qu'elle serait assez complète pour écouter la volonté de toutes ses passions ; qu'elle serait amante jalouse, implacable ennemie, rivale à redouter, si, en réalité, elle ne se montrait avec éclat femme soumise et attachée. Elle n'est pas coupable de l'exagération de ses instincts. Les démentis donnés à la civilisation par le naturel, qui prévaut si souvent, ne sont pas à la charge de ceux qui trompent : est-ce la faute d'une femme, si, née pour vaincre un taureau à la lutte ou pour traverser un torrent à la nage, on a emprisonné ses bras dans une robe et amolli ses nerfs dans la soie ? Dieu a fait la femme et nous la dame. L'erreur perce toujours. Chacun, à des momens donnés, reprend sa place dans la création, en s'échappant aux liens de paille que nous appelons mœurs, religion, convenances.

Livrée aux opinions conjecturales, Léonide passerait pour hautaine, indomptable, méchante même, si l'on n'était forcé d'ajouter belle à chacune des suppositions morales dont elle ne serait pas irréprochable.

Au fond de ses traits se lit une tristesse pour tout ce qui l'entoure. Toujours mise avec recherche, elle semble provoquer une fortune plus digne d'elle que cette existence petite où elle a fait halte un instant.

C'est encore un contrastre à remarquer, que sa virilité a côté de la mansuétude de son mari, homme de trente ans à peine, déjà chauve quoique sans décrépitude, mûr avec toute la fleur de l'adolescence, un peu replet, lui qui était hier le plus léger aux barres dans la cour de Juilly.

Si les harmonies ne résultaient des dissemblances, on condamnerait l'union de Maurice et de Léonide ; on blâmerait ce contrat obligeant à rester éternellement ensemble le calme et l'emportement, l'homme de cabinet et la femme du monde, exposés à peser l'un sur l'autre comme le plomb sur la gaze.

Au milieu de leur traité de paix, Léonide et Maurice furent surpris par la visite de M. Debray, colonel de gendarmerie en garnison à Laval. Il avait obtenu une permission du ministre pour venir inspecter, accompagné de sa femme, la coupe de quelques biens patrimoniaux entre Creil et Chantilly. C'était un voyage annuel.

— Mes bons amis, dit-il en entrant, je viens vous faire mes adieux : je pars.

— Vous plaisantez, colonel : vous êtes arrivé depuis deux mois seulement. N'étiez-vous pas ici pour le semestre ?

— Sans doute, mon cher Maurice ; mon projet était de rester parmi vous jusqu'au milieu de l'hiver : mais j'ai reçu hier un ordre du ministre de la guerre qui m'enjoint de me rendre sur-le-champ à mon régiment que je dirigerai, sur nouveaux ordres, vers le point où son excellence voudra le faire marcher.

— Oh ! que j'en suis fâchée pour ma part, interrompit Léonide ; moi qui comptais si bien sur vous, colonel, ce carnaval, aux bals de Beauvais et de Senlis. Nous enlevez-vous aussi madame Debray ? J'espère que son excellence ne l'exige pas.

— Non, madame : l'obéissance passive n'étant pas reversible sur le ménage, j'ai laissé à madame Debray le choix de m'accompagner, ou d'attendre, pour venir me rejoindre, que mon régiment ait une mission plus certaine. Elle s'est arrêtée à cette dernière proposition : elle restera donc avec vous. Maurice, je vous nomme son chevalier.

— Et l'on ne fait, colonel, s'informa Maurice, aucune conjecture sur ce mouvement de troupes qui s'opère à cette heure et simultanément sur toute l'étendue du territoire ?

— Beaucoup. Les uns supposent que nous irons, — je ne parle que de

mon régiment, — renforcer la garnison d'Oran ; les autres, que nous serons envoyés aux frontières d'Espagne, en observation. Les avis ne se partagent qu'entre l'Espagne et l'Afrique, vous voyez ! il est bien question aussi de la Vendée, et à ce propos le bruit circule que des rebelles, condamnés par le tribunal d'Angers, sont cachés au environs de Paris, et qu'ils ont même trouvé dans notre département plus d'un refuge. La gendarmerie de l'Oise est, dit-on, sur pied.

— Quelle extravagance ! reprit Léonide,—glissant indifféremment, mais vite, sur cette dernière nouvelle qu'apportait le colonel au sujet des condamnés contumaces, — de disposer d'un homme, de dix mille hommes, à la minute, sur un caprice de diplomate, et pour tel point de la terre qu'il plaît à un ministre ! Vous avez fait des préparatifs pour aller en Espagne, par exemple, vous avez étudié la langue de cette contrée, ses mœurs, compté sur tels incidens qu'elles offrent, tout à coup le télégraphe vous ordonne de vous embarquer pour Alger. Votre imagination avait rêvé les carnavals de Madrid, et vous recevez l'ordre d'aller camper sur l'Atlas, parmi les Bédouins.

— Qui a jamais prétendu, madame, que la guerre fût un voyage d'agrément ?

— Ce n'est pas moi, colonel. Et je ne parle pas de vos femmes, qui passent six mois de l'année à douter si elles sont ou si elles ne sont pas veuves.

— En pareil cas, j'avoue, madame, répliqua en riant le colonel Debray, qu'une bonne certitude conviendrait mieux ; surtout à présent que l'art de la guerre est si perfectionné, que certaines machines peuvent faire quinze cents veuves par coup. La vapeur a extrêmement simplifié l'état civil.

— Mais c'est odieux, colonel ; on détruit par ce moyen une armée de cinquante mille hommes en quelques minutes. Ne serait-il pas plus raisonnable de se dire de souverain à souverain : Combien d'hommes avons-nous à faire tuer de part et d'autre ? Tant ! — Tuons-les chez nous.

— La précision de votre raisonnement, madame, indique ce qui sera bientôt : on ne se battra plus du tout. Dès qu'on saura que la bravoure personnelle n'entre pour rien, absolument pour rien, dans le résultat d'une bataille ; que la victoire dépendra de quelques chaudières de plus ou de moins de vapeur ; dès que la valeur figurera comme deux roues, quelques sacs de charbon et quatre balanciers, et que la gloire enfin sera représentée comme une force de trois mille chevaux, chacun restera chez soi. Ainsi l'humanité doit compter, madame, sur la paix universelle, du jour où elle aura découvert le moyen de tuer trois cent mille hommes d'un seul coup.

— C'est consolant, colonel.

— Mais, comme ce procédé n'est pas encore inventé, et que chacun de nous est susceptible de remplir de sa vie la lacune qui nous sépare de sa réalisation, j'ai résolu, mon cher Maurice, de prendre quelques petites précautions avant d'entrer en campagne.

— M'apporteriez-vous votre testament, colonel ?

— Non, cela est inutile : tous mes biens vont de droit à ma femme.

— Je le sais.

— Mes bons amis, j'ai des intérêts aussi chers, plus chers que les miens, à mettre à l'abri des coups du sort : ce sont ceux qui m'ont été confiés.

Avant de prolonger sa phrase, Debray marqua une longue pause ; son regard indécis allait de Maurice à Léonide, comme s'il eût sollicité de lui ou d'elle une diversion indispensable à l'éclaircissement de sa pensée.

— Je sais ce qu'il espère, réfléchit Léonide, tout en conservant son impassibilité ; mais je resterai.

Maurice était au moins aussi gêné dans son attitude que le colonel Debray qui, à trois fois, reprit et suspendit la confidence dont il avait fait l'unique motif de sa visite à Maurice.

Découragé enfin de la détermination de Léonide à ne pas s'en aller, et trop avancé pour changer de propos sans inconvenance, le colonel Debray entama son récit avec un dépit mal déguisé.

— Sous la restauration, j'étais intimement lié avec un officier des gardes-du-corps, jeune homme de famille noble, laquelle vivait en communauté de voisinage avec la mienne; il était d'un cœur élevé, d'un esprit vaste, de conduite loyale : nous avions commencé ensemble nos études militaires à Saint-Cyr, pour les achever plus tard à Saumur : c'était mon ami. La crise de 1830 vint nous diviser d'opinion, en nous apprenant que nous devions en avoir une. J'étais dans le 51e de ligne; il était dans le 1er de la garde : on nous fit marcher l'un sur l'autre dans les rues de Paris. C'était le 27 juillet. Voilà peut-être l'origine de l'obstination qu'il mit à défendre des idées pour lesquelles il avait tiré son premier coup de fusil. Mon régiment, vous ne l'ignorez pas, fut un des premiers qui passèrent du côté du peuple. Le 28, nous nous trouvâmes face à face, isolés, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en présence de son parti armé et du mien, lui un fusil à la main, moi une carabine à l'épaule. Nous fîmes feu tous les deux en mêmes temps : c'était un devoir; mais lui au dessus de ma tête, moi à ses pieds. De lendemain, jour décisif, il fut blessé mortellement à la défense des Tuileries. Je ne le revis plus que deux mois après, aux environs de Rennes, devenu inutile à sa cause comme soldat, languissant dans une de ses propriétés. Loin de l'affreuse mêlée où mon opinion avait triomphé de la sienne et non mon amitié, nous redevînmes frères. Vainement je l'engageai au repos : l'homme de parti ne m'écouta pas. Il voulut encore servir sa cause de sa puissante imagination stratégique, et des immenses ressources que lui offrait l'intelligence exacte des localités de la Vendée où couraient des bruits sourds de guerre civile. En peu de jours, au moyen d'une correspondance active, servie à souhait par les inimitiés nées de la fermentation politique, à la faveur des appels d'insurrection que des émissaires défrayés par mon ami allèrent répandre avec de l'or dans les campagnes de l'Ouest, il devint l'âme d'une conspiration générale. Malgré la mort suspendue sur son lit, il dressa un travail qui, en dépit de quelques espérances exagérées, renfermait une organisation complète de résistance offensive. Dans ce travail étaient évalués les sacrifices de tout genre qu'avaient à supporter les riches propriétaires de la Vendée afin de procurer du pain et des munitions aux paysans : chaque bourg, chaque hameau, chaque feu, y était marqué avec la part qu'il lui était commandé de prendre à l'insurrection. Les balles de fusils étaient pour ainsi dire comptées. La part des trahisons et des dévoûmens était faite : rien d'imprévu. Sans une disproportion de forces inimaginable, ce plan devait réussir. Cet espoir nourri de science et d'exaltation retenait seul le dernier souffle de vie de mon ami. La mort fut plus forte que la volonté : il mourut dans mes bras; et c'est à moi, malgré mon opinion si opposée à la sienne, qu'il voulut confier ce plan de conspiration, de campagne et de guerre civile, me suppliant de ne le remettre qu'à un général dont il exhala le nom en expirant.

Ce général, mieux avisé depuis, moins dévoué en tout temps peut-être que ne le supposait mon ami, a, par sa conduite, rendu impossible cette restitution. Il a engagé son épée au service de l'état. Resté seul possesseur de ce plan, tant que les révoltés n'ont détruit que nos récoltes, n'ont incendié que nos granges, je l'ai respecté : en faisant sauter ce cachet, je pouvais sauver de la ruine mes propriétés et celles de ma mère : il n'y avait pas là assez de motifs pour violer un dépôt. Je laissai brûler. Aujourd'hui que les rebelles, suivant par induction le plan de mon ami, ont une armée, des chefs, presque un gouvernement, ma conscience hésite à céler ces papiers plus long-temps. Puisque le secret de la rébellion organisée s'y trouve, celui de sa destruction y est nécessairement enfermé aussi. Il y va donc du repos du pays. Le gouvernement me sait l'héritier

de ce plan par suite de l'indiscrétion du général à qui il était primitivement destiné par mon ami. Le ministre de la guerre en connaît l'importance; il le réclamera, je m'y attends. J'éprouve, mon ami, quelque répugnance à le lui remettre, et je manque de courage pour le lui refuser. Tremblant devant ma conscience, tremblant devant mon pays, quelle que soit ma décision, j'ai peur du remords. Agissez à ma place. Vous avez plus de lumières, autant de patriotisme que moi. Votre erreur ne sera qu'une erreur : la mienne serait un crime. Que deviendaient ces notes si importantes, si je venais à mourir pendant la campagne d'Afrique où je puis être appelé? Les emporter avec moi, ne serait-ce pas les exposer aux vicissitudes de la guerre? En les laissant dans ma famille, qui m'assure que ma femme, très insoucieuse de ces papiers sans valeur apparente, en acquitterait la restitution en temps opportun? Votre patriotisme m'est connu, Maurice, c'est à vous que je les livre. J'écrirai demain au ministre que ce funeste plan est entre vos mains; il s'adressera à vous lorsqu'il en aura besoin. Le voici. Un simple reçu de vous, Maurice, et ma conscience sera tranquille. A l'heure de nouvelles nécessités, — et cette heure paraît proche, de porter la guerre en Vendée, — ce plan de campagne serait bien autrement précieux, mon ami, qu'un testament ou un dépôt d'argent; il renferme l'extinction radicale de la guerre civile, le sort d'une province, la tranquillité de la France. Je n'ose vous remercier, Maurice, de la responsabilité que vous acceptez, que mon amitié vous impose. Vous vous chargez d'une tâche honorable et qui ne serait pas sans danger, si le parti contre lequel ce travail peut être tourné vous en soupçonnait le dépositaire. En Vendée, l'incendie ou l'assassinat, je ne vous le cache point, sauraient vous faire livrer ce plan d'extermination; mais ici, loin du théâtre où il aura sa terrible utilité, vous n'avez qu'à vous armer, pour sa garde, de cette fidélité qui n'est pas seulement un attribut de vos fonctions, mais que chacun se plaît à reconnaître en vous comme la marque constante de votre probité d'homme.

Debray remit le plan de campagne entre les mains de Maurice.

— Colonel, il sera fait comme vous l'exigez. Partez, l'esprit tranquille, pour votre garnison. Je m'efforcerai de justifier l'amitié que vous me témoignez en vous abandonnant à ma prudence. J'agirai avec la circonspection qu'exige un dépôt aussi sacré. Il ne sortira de chez moi, si la nécessité des temps veut qu'il en sorte, qu'après que j'aurai concilié mes devoirs de citoyen avec le respect dû à la volonté dernière de votre ami.

Le colonel Debray pressa Maurice contre son cœur.

Jamais la figure de Léonide n'avait été plus pensive.

— Maintenant, voulez-vous, colonel, que nous passions dans mon cabinet? dit Maurice, en qui tous les sentimens élevés avaient été remués par la preuve d'estime que lui donnait le colonel Debray. Maurice apportait un honorable orgueil à être cru digne de sa charge, qu'il n'exerçait que depuis six mois, et au milieu des susceptibilités si peu indulgentes d'une petite ville. Avide de considération, il confirmait la vérité de cette maxime, que le cas qu'on fait des hommes est presque toujours la mesure de leur ligne future d'élévation. Si on ne les estime pas un peu sur parole, si on ne se hasarde pas à les croire ce qu'ils aspirent à être, il est peu probable que, privés de cet aiguillon, ils arriveront au point où ils seraient allés avec de tels encouragemens.

Maurice est un de ces hommes actifs auxquels notre société moderne a prêté un relief exubérant. Par la place qu'a prise la richesse sur la naissance et même sur le mérite, ces hommes nouveaux ont su, avec une naissance honorable, un mérite réel parfois et quelque fortune acquise, obtenir un grand ascendant sur nos mœurs. Maurice est bien mieux partagé que le simple propriétaire qui n'a que sa valeur unitaire et transitoire de juré, d'électeur ou d'éligible : car il tient dans sa dépendance la fortune de l'éligible, de l'électeur, du juré, qu'il peut, par ses conseils ou

son exemple, entraîner dans des pertes où se trouveront anéantis leurs titres politiques.

Il les lie indissolublement à lui par l'autorité de son expérience qu'ils préfèrent à la leur, par sa fidélité qu'ils élèvent bien au dessus des chanceuses fidélités d'amitié et de parenté, par le titre légal qui sacre ces qualités et qui pourtant n'en constitue aucune, puisque ce titre s'achète et ne se mérite pas.

Maurice, par sa profession, est plus que tout ce qui est de quelque valeur autour de lui. La société vit sur les intérêts : il les garantit. Il est la loi : il est mieux que la loi ; car la loi est muette pour beaucoup : il l'explique, l'éclaircit, lui donne un son : il est la loi qui parle. La loi est inaccessible sur son tribunal, avec ses juges au haut de la montagne : lui, la met à pied, l'assied sous un chêne comme le bon roi saint Louis, et au milieu des moissons pour en régler le partage : il est la loi qui marche. La loi est juste, mais sévère pour les hommes ; ses yeux sont beaux, mais ils n'ont pas de larmes : lui, il est la loi qui se penche sur le lit du vieillard, — près de l'oreiller d'Eudamidas, — comme un fils aîné qui vient, non réclamer sa part plus grande d'héritage, mais faire faire bonne justice à ses frères : il est la loi qui pleure.

Le contrat garantit la propriété, le contrat garantit le traité entre le domestique et le maître, entre le chef et l'ouvrier, entre l'argent et l'industrie, entre la tête et le bras, entre la pensée et l'exécution. Mais qui garantit le contrat ? le notaire. Ainsi toutes les transactions sociales l'ont pour gardien. L'ancien blason du notariat exprimait pittoresquement ce pouvoir d'unir qu'a le notaire : c'étaient deux mains l'une dans l'autre.

La mission du notaire est d'autant plus grave qu'elle est sans contrôle : le prêtre relève de Dieu ; le médecin, ce prêtre du corps, relève de la science. L'enfer nous répond des exactions de l'un ; les universités sont la caution de l'autre. Celui-ci a un serment, celui-là un diplôme, le notaire n'a qu'un reçu de son prédécesseur. La vertu fait le prêtre, la science le médecin, l'argent le notaire.

Poussé aux limites extrêmes, l'abus que peut faire le prêtre de sa puissance, c'est de vous damner.

La plus excessive domination que le médecin soit entraîné à exercer sous votre toit, c'est de séduire votre femme ou d'épouser votre fille.

Le notaire n'arrive à son dernier développement d'action morale sur la société que par la ruine de la fortune privée.

Et qu'on juge des ravages plus grands que le notaire est en position de causer dans la société. Qu'importe que le prêtre, en colère contre le siècle, abaisse devant le front du pécheur la grille du confessionnal ; qu'il lui refuse l'absolution ; qu'il interdise l'eau du baptême aux enfans, le voile du mariage aux jeunes filles, et l'huile sainte aux mourans ? La mairie de l'arrondissement est là : elle baptise, marie et enterre : qu'importe enfin que les prêtres nous chassent du temple comme des vendeurs ? nous vendrons à la porte du temple.

Qu'importent aussi les séductions d'alcôve du médecin ? Il a suborné une femme, épousé par surprise une riche héritière : où est le si grand mal ? autant lui qu'un autre. En sommes-nous là aujourd'hui ? D'ailleurs, pourquoi n'êtes-vous pas le médecin de votre femme ? La civilisation nous a appris à nous passer d'une foule de servitudes que subissaient nos grossiers aïeux : nous sommes aussi forts en jurisprudence pour le moins que les avocats ; en politique, un roi n'en sait guère plus que nous ; mais nous ne savons pas seulement sonder une plaie. Avec la moitié du temps que nous perdons à apprendre à danser, nous deviendrions médecins, — souvent mauvais, sans doute : ceux qui ont des diplômes sont-ils infaillibles ?

La société moderne ne reposant que sur les intérêts et non sur la vertu, le marchand vertueux qui n'a pas d'argent ferme boutique ; le négociant vertueux sans argent n'est pas reçu à la Bourse ; le citoyen ver-

tueux sans argent ne sera jamais député, maire ou conseiller municipal. Eh bien! n'est-ce pas l'office du notaire de placer, de déplacer, de faire produire cet or, cet argent, ces capitaux, ce tout avec lequel on est tout? Changez les termes : appelez honneur, considération, vertu, la possession de ces capitaux, et le notaire sera le directeur de conscience auquel l'homme s'est livré.

Le colonel Debray s'était levé : Maurice le précéda pour lui ouvrir la porte de son cabinet où il allait lui délivrer le reçu de ce plan de campagne de la Vendée, qui lui était confié avec une si haute preuve d'estime.

Pendant le récit du colonel, Maurice avait à plusieurs reprises adressé des signes à Léonide pour l'engager à passer dans une autre pièce, sa présence étant une haute inconvenance. En femme fière, Léonide eut l'air de ne pas comprendre l'injonction de son mari. Elle affecta même de prêter une attention soutenue à cet entretien que le caractère de la maison lui interdisait. Debray, comme on l'a vu, avait paru d'abord embarrassé de la présence de Léonide; mais il avait fini par penser que Maurice étant au moins aussi intéressé que lui à la discrétion des affaires, il avait sans doute autorisé sa femme à en partager la connaissance avec lui. Toute faible que fût la supposition, elle lui avait suffi pour oser s'expliquer devant Léonide.

Léonide s'était levée aussi, prête à suivre dans le cabinet Maurice et le colonel Debray, décidée à faire prévaloir jusqu'au bout sa volonté de femme, surtout devant une personne dans l'esprit de laquelle elle eût rougi de paraître fléchir sous son mari. Heureusement pour la dignité du ménage, que, sur ces entrefaites, arriva le frère de Léonide, Victor Reynier : ce fut un prétexte tout trouvé pour Maurice de se débarrasser de la sœur sur le frère.

V

— Vous boudez, Léonide, dit Victor Reynier à sa sœur. Le gouvernement domestique se conduirait-il mal?

— Très mal.

— Alors, révoltons-nous, ma sœur.

— La plaisanterie n'est pas de saison, je vous jure, Victor.

— Elle n'a jamais rien gâté.

— Ce pays-ci m'ennuie, m'obsède; j'y mourrai si je n'en sors.

— Vous vous plairiez sans doute davantage à Paris : il n'y a pas d'habileté à penser ces choses-là. Le spirituel est de vivre en province pour s'y enrichir : nous sommes en chemin.

— Sera-ce encore bien long, mon frère?

— Cela dépend de Maurice. Un honnête homme s'enrichit en vingt ans, probité commune; un banquier dans huit ans, s'il a trois malheurs consécutifs; un fripon dans six, s'il ne fait aucune banqueroute; un notaire de Paris fait sa fortune dans cinq ans. Les notaires de province ne sont pas encore classés.

— Ne trouvez-vous pas que Maurice eût tout aussi bien fait de rester à Paris, exerçant sa charge d'agent de change, que de venir, je ne sais trop dans quel but bien clair d'intérêt, s'enfouir ici dans un tas de paperasses dont il ne sort pas.

— Non, ma sœur, mille fois non. Changez vite d'opinion là-dessus. C'est d'après mes conseils, vous le savez, que Maurice a vendu sa commission d'agent de change pour acheter son étude. Blâmez-moi le premier; ou plutôt comprenez mieux notre grandeur future. Le titre de notaire est magique en affaires : il résume ce qu'un homme a de supériorité;

les lumières, la probité, le bon sens; qualités dont chacun se passe, mais que chacun exige en autrui. On sait dans Paris que Maurice m'éclaire de ses conseils dans les opérations financières que je tente; on le dit presque mon associé. Sa réputation protége la mienne. Hommes d'affaires tous deux, notre solidarité réciproque eût été illusoire; l'un des deux étant notaire, le crédit s'ouvre partout; il vient nous chercher, il est venu. N'est-ce pas là une de mes combinaisons les plus triomphantes? Qu'il se présente un bon mariage et je n'ai plus rien à désirer! Je conviens que notre étoile est brillante et que j'ai trouvé non seulement un excellent beau-frère dans Maurice, mais un honnête homme. A sa perspicacité en affaires, votre mari, ma sœur, joint le beau privilége d'être dévoué au pays; il est un des flambeaux du conseil municipal. — Ne riez pas, un homme adroit n'eût pas mieux calculé. Il a le mérite, dit-on partout, d'avoir une conscience politique: qui sait? quand l'opinion n'est pas un métier, ma sœur, elle est peut-être une vertu.

— Je voudrais, moi, mon frère, qu'il fût un peu plus complaisant mari.

— Je lui en parlerai; mais jurez-moi de ne pas le dégoûter de la province par vos éternelles réminiscences de Paris. A quoi bon? Etes-vous assez riche pour habiter un hôtel rue Laffitte? pour posséder un château dans la forêt de Saint-Germain? Avez-vous des chevaux dans vos écuries pour vous y transporter dans une heure? non. Restons ici. Je vous promets tout cela dans six ans.

— Y songez-vous, mon frère? c'est juste le délai que vous donniez à un fripon pour s'enrichir.

— Otons un an et n'en parlons plus. Voyez si, depuis six mois que nous sommes ici, j'ai perdu du temps. Il est vrai que, sans moi, ce cher Maurice en serait à ses bénéfices de rôles; il aurait bien gagné trois mille francs. Je lui ai fait acheter d'abord un champ de vigne entre deux champs de blé. La situation incommode du propriétaire des deux champs traversés par le champ de vigne a forcé celui-ci à nous les vendre, — c'est M. le marquis de la Haye. — Les trois champs ont été à nous : devenus ensuite acquéreurs pour quatre-vingt mille francs d'un tiers du bois qui limite ces champs, nous y avons interdit la chasse en vertu d'un vieux contrat, ignoré du marquis, qui laisse ce privilége à l'acquéreur du tiers. Il a plaidé : nous avons gagné. Il en est tombé malade, le noble seigneur. Le voyez-vous relégué dans son château comme au milieu d'une île; dévoré par les cerfs sans pouvoir tirer sur un seul? La conséquence forcée de la situation où il s'est mis, c'est de racheter à tel prix que nous voudrons le tiers du bois qui nous appartient, ou de nous vendre les deux autres tiers avec le château. Il se décidera : nous attendrons.

En attendant, écoutez encore, ma sœur, de quelle manière je m'y suis pris pour arrondir notre propriété, qui a déjà cent arpens, d'un grand terrain vague où l'on pourrait construire une admirable tuilerie, ressource dont manque le pays. Un vieux fermier, plus dur que son terrain, ne consentait à se défaire de son bien patrimonial, où les os de ses pères étaient ensevelis, disait-il avec respect, — malice de fermier, — qu'au prix de vingt mille francs. La terre vaut le triple, — c'était énorme d'exigence. — On lui en avait offert une fois dix-neuf mille francs : il avait refusé. Quand nous nous présentâmes, Maurice et moi, chez ce terrible fermier, le malheur voulut qu'il nous reconnût pour ses voisins, les propriétaires du bois. Sous son enveloppe grossière, il devina qu'il y avait à fonder une bonne spéculation sur nous, et qu'il dépendait de lui de nous mettre absolument dans la position où nous avions relégué M. de la Haye, le seigneur du château; car il fallait traverser sa propriété pour aller au bord de l'Oise. A la rigueur, il nous aurait interdit l'eau, de même que nous avions supprimé à M. le marquis la chasse dans le bois. Pour visiter son terrain, nous avions la rivière à traverser; nous nous embarquâmes dans un batelet. Tout en coupant le fil de l'Oise,

je m'avisai de prendre machinalement une pièce d'or dans ma poche et de la lancer au loin.

— Une pièce d'or dans le fleuve, Victor?

— Oui, ma sœur, et cela aussi froidement que je vous l'atteste; par exemple, je ne négligeai aucun prestige d'optique pour faire luire aux yeux du fermier l'étrange caillou qui servait à mon passe-temps. A la vue de cette pièce d'or disparue, il fut sur le point de se précipiter tout habillé dans le fleuve pour aller la chercher au fond de l'eau, où il serait peut-être resté avec elle. Maurice le retint en l'assurant que j'avais contracté cette habitude luxueuse de jouer aux ricochets par suite de la grande quantité d'or dont je disposais depuis ma jeunesse, et un peu par mépris philosophique pour ce métal. Maurice, dont j'avais eu beaucoup de peine à me créer un compère, m'accusait tout bas de folie.

— Vous demandez vingt mille francs de votre terre, voisin?

Et je fis voler un double napoléon à vingt brasses du bateau.

L'envie et les regrets du fermier ne se disent pas.

— Vingt mille francs! vous vous trompez, mon brave homme : votre terrain, ancien bien national, en vaut cinquante mille comme un rouge liard.

De nouveau un double napoléon partit au loin avec une portion de l'âme du fermier.

— Ancien bien national! s'écria le fermier; que dites-vous là?

— Oui! un ancien bien national, et vous savez que le congrès de Vienne est terrible sur ce point-là.

— Bien national! bien national!

— Passons, mon brave, ne nous arrêtons pas à cette considération qui ôte à votre terrain les cinq sixièmes de son prix. Mais croyez-en un homme tel que moi, qui se moque de l'argent comme des petits cailloux, les propriétés ont énormément perdu depuis le changement de dynastie : un quart de la France a émigré, l'autre quart pour l'imiter n'attend qu'une circonstance. Des gens qui ont toujours le pied dans l'étrier n'ont guère, vous l'avouerez, notre voisin, l'amour de la résidence. Tout ce qu'ils possèdent est en billets de banque sur l'étranger : leurs propriétés sont vendues ou à vendre; Dieu à quel prix! L'or, mon brave homme, voilà la véritable propriété à cette heure : l'or est sans prix.

J'en jetai une poignée en l'éparpillant sur l'eau.

— Ne faites pas attention, dis-je au fermier qui bondissait à sa place. Mais la propriété en nature, telle qu'est la vôtre, c'est de la terre, de la boue : on ne l'entraîne pas avec soi. Qui est-ce qui en veut aujourd'hui? personne : des fous, moi. J'achèterais votre propriété, savez-vous pourquoi? parce que je suis amoureux de ce site, des petits poissons rouges des étangs, de la vue de la forêt que mon ami, monsieur, a acquise pour l'abattre et la convertir aussi en or. Dans cet état de désolation politique, qui durera plus ou moins, un jaune louis vaut mieux qu'un arpent de bois. Tenez! à franchement parler, le cœur sur la main :

J'avais dix napoléons dans la main que je secouai hors du bateau.

— Huit mille francs pour votre propriété, c'est bien payé : acceptez.

— Huit mille francs! et on m'en a proposé dans le temps dix-neuf mille! Et les os de mes pauvres parens!...

— A vos parens, — je m'inclinai, — nous élèverons un tombeau, ayant soin de ne pas percer un puits artésien au centre de leurs mânes. Quant aux dix-neuf mille francs proposés, j'y crois sans peine : votre propriété en vaut cinquante milie — le bel effort! et puis comment vous auraient-ils été payés ces dix-neuf mille francs fabuleux? On connaît les rubriques de ces acheteurs si faciles : des billets à termes, des termes sans fin, des fins de non-recevoir. Huit mille francs, c'est peu sans doute, relativement à la beauté du terrain, mais c'est sûr; mais les Cosaques, les Cosaques! les comptez-vous pour rien? Après tout, je tiens peu à vous convaincre,

— les opinions sont sacrées, — et surtout à vous forcer la main : nous n'en serons pas moins bons voisins, bons amis. Hein? Nous en serons pour avoir fait ensemble une délicieuse promenade sur l'eau. Me retournant ensuite du côté de votre mari : — Ai-je été adroit aujourd'hui, Maurice! sur deux mille francs en or de ricochets, pas une pièce de vingt francs qui ait gauchi : elles sont toutes allées à l'eau comme des hirondelles.

Le fermier me prit la main et me dit :

— Avec un homme comme vous, il n'y a pas de danger d'être trompé. Vous me paraissez attacher trop peu de prix à l'argent pour tenir à mille francs de plus ou de moins. Tope! Huit mille francs : c'est dit :

— C'est fait, répondis-je : la propriété est à nous. Et nous mîmes pied à terre dans notre bien.

J'avais jeté mille francs en or dans le fleuve pour en gagner plus de trente mille : c'est le secret de toute affaire. Il faut, pour réussir, débuter toujours par jeter mille francs à l'eau.

— On dirait un apologue, mon frère.

— L'apologue a été enregistré hier aux domaines. Voulez-vous encore retourner à Paris, ma sœur?

— Je patienterai, mon frère, soit; mais du moins vous m'aurez clairement traduit nos espérances, et elles sont belles, j'en conviens : tandis que Maurice n'ouvre jamais la bouche sur rien, lui : il est tout mystère. Le peu que je sais, je l'arrache à l'insomnie de ses nuits. L'approuvez-vous? Ne me sacrifie-t-il pas trop à la prudence de son cabinet? N'être de moitié avec un homme que dans son existence physique, c'est le partage d'une maîtresse. — et c'est assez pour elle, — et non le lot exigible d'une femme. Je mérite mieux. Je souffre de son silence ; je rougis d'être toujours de trop lorsque je me trouve en tiers dans son cabinet ; enfin, pourquoi suis-je déplacée chez moi? Les étrangers sont chez eux dans ma maison ; moi seule y suis étrangère. Si j'avais épousé un prêtre, vivrais-je dans une plus rigoureuse abstinence de paroles? Au moins les prêtres ont eu le bon sens de s'interdire le mariage.

— Ah ça, ma sœur, une tempête a donc éclaté ici, tandis que j'étais à Paris? vous en êtes encore tout agitée.

— Je vous l'ai dit, mon frère, Maurice me tyrannise de mille contrariétés plus pointilleuses les unes que les autres, et cela, sous le commode prétexte que son cabinet ne doit être accessible à personne qui vive, en dehors des affaires, pas même à sa femme, à moi! Or, comme il y est les trois quarts du jour, une partie de la nuit même, voyez l'heureuse communauté d'existence qui règne entre nous. Et si, de mon côté, je m'autorisais de l'isolement où il me relègue pour recevoir aussi dans mes appartemens mes amis, tout le monde, excepté lui, trouverait-il cela bien juste? Vous entriez, mon frère, quand j'achevais de lui infliger un premier exemple de résistance. J'aime Maurice : qui en doute? mais on aime les gens pour les qualités qu'ils ont et non pour les travers qu'ils s'imposent. Il eût été fort aise de m'éloigner, d'un signe, de son entretien avec le colonel. — Présomption! je suis restée. Debray pensera ce qu'il voudra. Au surplus, j'ai juré de n'ignorer aucune des affaires qui se traiteront dans le cabinet de Maurice. Ouvertement, ou par ruse, il en est une, mon frère, que je veux percer à jour : et pour cela j'ai besoin de les connaître toutes.

Victor se prit à sourire, à voir la pose fière et décidée de sa sœur. Pendant tout le temps qu'elle avait donné au libre épanchement de ses récriminations conjugales, il l'avait encouragée de l'assentiment tacite du geste. Quelqu'un aussi froid que Reynier aurait deviné en lui un complice ; mais Léonide avait trop d'emportement pour faire preuve de finesse dans un pareil moment : aussi, sans laisser soupçonner où il voulait en venir, son frère put lui dire :

— A la place de Maurice, je vous aurais bientôt satisfaite, Léonide! je vous prendrais par la main, et, après vous avoir priée de vous asseoir dans le fauteuil de consultation, je ne vous ferais grâce, durant un jour entier, durant un mois, s'il le fallait, d'aucune des affaires, grandes ou petites, dont il est l'arbitre. Oh! que vous seriez bientôt lasse et dégoûtée de ce rôle, ma sœur! Vous vous imaginez donc, enfant, que le cabinet d'un notaire est la scène d'un perpétuel proverbe dramatique, un théâtre où Maurice occupe la première loge, et dont il vous interdit l'entrée, pour s'amuser en toute liberté, comme un mari en bonnes fortunes? Désillusionnez-vous : moins de poésie. Tout se passe à ras de terre, à demi-mots, à voix basse dans l'antre du notariat. Il y fait noir comme dans le cœur humain. Qu'y voit-on? Tantôt la stupidité inintelligible d'un paysan qui dévore trois heures de consultation pour savoir s'il achètera ou non une propriété large comme un mouchoir; tantôt un vieillard goutteux qui, frustrant la famille dont il a fatigué l'hospitalité, demande un avis ou plutôt une complicité pour gratifier quelque affection de balle du vieux sac d'argent qu'il doit à la reconnaissance. Il vient s'enquérir, le bon vieillard, de l'article du Code qui n'a pas prévu son ingratitude.

Victor absorbait l'attention de Léonide, sur l'esprit de laquelle cette peinture ne produisait pas l'effet qu'il avait feint d'en attendre.

Il continua :

— Qu'y voit-on encore? La fourberie la plus éhontée mise en pratique par les hommes : celui-ci cherche à passer pour mourant aux yeux de celui-là, afin d'en obtenir une plus grosse rente viagère; et il ne tient pas compte de la jeune femme qu'on lui fait épouser pour hâter le terme de la pension. Voudriez-vous être présente à la comparution de deux époux qui, pour tromper l'avidité de créanciers et la banqueroute, vont se séparer de corps et de biens, et donner à cet acte de désunion la publicité de l'enregistrement et de trois journaux? Afin de conserver une commode en sapin et six chaises en merisier, ils renieront vingt ans de mariage. Sont-ce là les mystères domestiques que vous brûlez tant de pénétrer, ou bien êtes-vous jalouse d'éclaircir l'intrigue de cette jeune femme qui, conciliant ses devoirs de maternité anticipée avec le décorum de chaste fille présumée avant le mariage, vole pièce à pièce son mari pour constituer un sort à un fils exclu de l'héritage? Vous importe-t-il encore de savoir que tel négociant, qui a déposé cent mille francs d'épargne chez Maurice, et qui accourt les retirer brusquement au milieu de la nuit, a été ruiné la veille? Est-ce à remuer ce linge sage de famille, ces choses souterraines et toutes humides des misères de la société, que vous sacrifieriez vos heures de toilette, vos promenades dans le bois, votre existence si douce et si mobile? Je crois vous avoir guérie pour toujours du désir de vous immiscer dans les affaires de votre mari, n'est-ce pas?

— Savez-vous, Victor, que vous méprisez d'un ton à inspirer le plus violent désir de connaître, reprit Léonide en lançant à son frère un regard que celui-ci ne fit aucun effort pour détourner. Vous n'avez pas été heureux dans vos exemples de découragement, mon frère, et ce sourire, qu'en ma qualité de sœur j'interprète dans le sens que vous n'êtes pas fâché que je lui donne, laisse percer en tout ceci un fond de comédie dont le spectateur n'est pas plus dupe que l'auteur. Est-ce vrai, mon frère?

— Quoi, vrai?

— Soyons francs, Victor.

— Parlez, Léonide.

— Eh bien, vous n'avez joué la contradiction qu'afin de ne pas vous ranger tout de suite à mon avis avec la partialité d'un frère; mais cette honorable résistance accomplie, avouons que nous nous comprenons à merveille.

— Il est si bon de s'entendre, ma sœur!

— Où est d'ailleurs le mal pour les autres?

— Le mal! mais, n'est-ce pas un grand bien, ma sœur, de guider ceux qu'on aime dans la voie de leurs intérêts?

— Sans doute, mon frère, et Maurice n'aurait qu'à gagner à ce qu'on tînt le fil de ses affaires.

— Puisqu'il n'en saurait rien, ma sœur, son amour-propre serait sauvé.

— Oh! oui, mon frère, il est essentiel qu'il n'en sache rien.

— Comment devinerait-il quelque chose, Léonide, si nous étions derrière une porte, à travers laquelle on entendît parler, par exemple, et qu'il fût dans son cabinet? Ceci n'est qu'un exemple, qu'une innocente supposition...

L'innocente supposition de Victor nous rappelle que nous avons omis de dire que trois portes drapées s'ouvrent dans le cabinet de Maurice : l'une a issue sur l'escalier extérieur, pour les cliens; l'autre dans la salle à manger où se trouvent Léonide et Reynier; et la troisième communique avec la chambre à coucher de Léonide : c'est la plus secrète, celle par laquelle passe Maurice quand il se lève la nuit pour travailler.

Un bruit nouveau s'étant fait entendre à côté, le frère et la sœur suspendirent leur pacte et leur conversation. C'était M. Clavier qui entrait dans le cabinet de Maurice, au moment où le colonel Debray en sortait.

— Ma sœur, dit Victor en offrant la main à Léonide, nous nous rendrons dans votre chambre à coucher.

VI

Qu'est-ce que Victor Reynier?

Un homme d'affaires.

Qu'est-ce qu'un homme d'affaires?

L'école d'Athènes n'eût pas trouvé de réponse à cette question; ou bien elle eût répondu par cette autre demande : Qu'est-ce que Dieu?

Car tout est du ressort de l'homme d'affaires — les lois, les lettres, le commerce, les mœurs, les arts; à ces conditions pourtant qu'il est avocat sans diplôme, littérateur sans avoir jamais rien écrit, négociant sans maison de commerce, moraliste pour avoir concouru aux prix Monthyon, artiste, quoiqu'il n'ait fait ses études de peintre qu'à l'hôtel Bullion, les jours de vente. Si la société était un rocher, l'homme d'affaires en serait l'huître; le champignon, si elle était un arbre; le ver, si elle était un fruit. Comme elle se compose d'êtres honnêtes et bons, il est homme d'affaires. Que fait-il? rien : on fait pour lui. Vous avez une idée : en remontant de cause en cause génératrice, vous vous élèverez jusqu'à Dieu; son saint nom soit loué! — En descendant de résultat en résultat produit par cette idée, vous arriverez jusqu'à l'homme d'affaires. Aussi Dieu et l'homme d'affaires sont placés aux deux limites de la création intellectuelle, et vous avez parcouru, pour avoir une définition, un cercle de raisonnement qui vous ramène à la première question et à la première réponse : Qu'est-ce que l'homme d'affaires? Réponse : Qu'est-ce que Dieu?

Soyez peintre, et que la muse vous inspire un tableau;

Soyez poète, et que la faim vous dicte un poème;

Soyez riche, et éprouvez le besoin de vous ruiner;

Soyez pauvre, et veuillez devenir voleur;

Croyez-vous que votre tableau, vous, peintre, vous appartiendra?

Que votre prose ou vos vers, vous, poète, vous appartiendront? Que votre fortune, vous, riche, ira où il vous plaira?

Et vous pauvre, que vous parviendrez à être voleur?

Un tableau peint, achevé, verni, encadré, est là : c'est un Roqueplan.

L'homme d'affaires entre et dit au peintre orgueilleux de son œuvre : — Vends-moi ton tableau ? — Combien, Zeuxis ?

— Six mille francs.

— Prenez. L'homme d'affaires emporte le tableau et le remet à M. le comte qui le lui paie dix mille francs. Au bout de trois ans, le comte meurt ; les héritiers vendent sa galerie de peinture. Qui se présente pour l'acheter ? un homme d'affaires, qui cède à un banquier pour cinq mille francs le tableau de Roqueplan après l'avoir eu pour trois mille à la vente par suite de décès.

Le banquier fait banqueroute ; c'est convenu. Sur tous les murs de Paris des affiches jaunes annoncent que, parmi les meubles saisis, il y a des candelabres, des chenets de bronze et un Roqueplan. Pour le compte d'un épicier qui se marie, l'homme d'affaires achète le Roqueplan, et bénéficie dessus de quinze cents francs.

Additionnons. Le premier homme d'affaires a gagné quatre mille francs sur le tableau, le second deux mille, le troisième quinze cents fancs : total du bénéfice du brocantage : sept mille cinq cents francs.

Ceci en moins de dix ans. Dans vingt ans le tableau du peintre aura contribué à faire bien vivre huit hommes d'affaires, à doter leurs filles, à éduquer leurs fils. Les enfans de Roqueplan mendieront peut-être sous le guichet du Louvre.

L'écrivain est plus immédiatement placé encore sous la griffe de l'homme d'affaires. Par son nom qu'il signe au bas de son œuvre, le peintre échappe du moins en partie à l'engloutissement. L'écrivain n'a pas même ce privilége. Il ne signe que les *bons à tirer ;* sa publicité nominale s'arrête au prote d'imprimerie. L'homme d'affaires peut être libraire sans brevet : alors il vous dépouille par volume ; il vous dessèche par traditions, imitations, contrefaçons, faux mémoires ; il vous enlève même votre nom légitime consacré par l'Eglise pour vous abâtardir du pseudonyme en vogue. Si l'homme d'affaires travaille sur le litigieux, il vous pompe la vie et l'esprit par consultations, mémoires à consulter pour ou contre, adresses aux tribunaux. Il est quelquefois directeur de journaux. A ce titre, il vous gruge l'imagination jusqu'à l'amer : aujourd'hui c'est un conte pour les enfans, une fable qu'il mendie ; demain il sollicitera à votre porte un article de haute critique ou une brochure contre le ministère, si ce n'est la description d'un moulin à charbon ou d'une scie de forme nouvelle. L'homme d'afiaire journaliste s'habille de vos plumes, comme le geai ; il passe pour un homme d'esprit avec le vôtre, devient receveur-général à cause de vous qui vous êtes laissé violer dans votre opinion pour quelques cents frans. Il a même la croix d'honneur, mais la croix est pour lui seul ; l'infamie à vous deux. Il roule dans un landau dont les roues sont graissées avec votre moelle ; et, au bout de cinq ans, lorsque ses chevaux et vous, êtes crevés, il fait une pension à la veuve de son cocher, parce que son cocher a placé des fonds chez lui, sans doute.

Si vous n'appartenez pas à la catégorie de ceux qui produisent, mais, au contraire, à la classe de ceux qui consomment, si vous êtes riche, il n'est guère plus probable que vous échappiez à l'homme d'afiaires.

Personne n'est riche dans le sens absolu du mot. Quel est celui qui possède vingt mille francs en or à toute heure ?

Ensuite, que de gens qui ne seront riches que dans un mois, que demain, et qui veulent l'être avant l'accouchement de la fortune, si lente à porter ! A toute heure, l'homme d'affaires a vingt mille francs en or dans sa poche : il ressemble aux paysans ; il a en possession les plus beaux fruits, parce qu'il n'y touche jamais. L'homme d'affaires vend de l'or au lieu de fruits ; mais le prix varie : il va de quinze pour cent jusqu'à vingt ans de galères.

Beaucoup de fils de famille ne peuvent décemment tuer leur père pour en hériter. Le poison n'étant plus dans nos mœurs, l'homme d'affaires

escompte le testament. Vous jouirez de trente mille francs de rente un jour : il vous compte tout de suite cent mille francs; cinquante mille en or, cinquante mille en marchandises. Les marchandises, ce sont quelquefois des cercueils, quelquefois des momies. Votre héritage désormais lui appartient. Appelez-le donc votre frère, puisque le voilà devenu le fils de votre père : il l'aime presque autant que vous; seulement il le respecte davantage; il ne prend pas son nom.

On dirait par confusion l'usurier. Qu'est-ce donc que l'homme d'affaires, je vous prie? N'ai-je pas dit que tout était de son ressort? Les lois? puisqu'il achète des testamens en germe; les mœurs? puisque sans lui il n'y en aurait que de bonnes; les arts? puisqu'il vend et achète toutes les merveilles qu'ils produisent; le commerce? puisqu'il trafique de toutes ces choses.

— Vous songez à devenir voleur? folie de croire que vous arrêterez un homme sur la grande route : pour cela, il faut du courage : vous n'en possédez pas, vous ne possédez pas ce courage-là. Vous volerez dans une promenade? il faut avoir du courage et de l'esprit : fatuité de prétendre être voleur dans un siècle où il y tant de sergens de ville.

Non, vous ne volerez pas; mais vous vous volerez à un entresol obscur et humide avec trois chaises, deux tables, des cartons vides et verts sur lesquels on lira ces étiquettes en français d'homme d'affaires : *Lettres à répondre, lettres répondues*; et vous ne répondrez à personne, pas même à Dieu de ce que contiennent ces sacs intitulés : *Affaires de M. le comte de... contre la princesse de...* Ainsi, de voleur que vous espériez devenir en vous couchant, vous vous éveillerez homme d'affaires.

Il y en a d'honnêtes.

Victor Reynier, je le répète, est homme d'affaires : rentre-t-il dans la catégorie à peu près universelle? nous ne le pensons pas. D'ailleurs, il est à l'aurore de la vie et des affaires sur la place de Paris. Beau, vingt-sept ans, de l'esprit, pas la moindre sensibilité, il est adroit comme Grisier à l'épée, il met, au pistolet, vingt fois dans le blanc sur vingt coups; il boit le vin de Champagne *à la poste;* enfin il a un huitième de loge aux avant-scènes de l'Opéra.

Maurice courut au devant de M. Clavier, le fit asseoir dans un fauteuil, et s'informa de sa santé avec l'empressement d'un fils.

— Ne nous amènerez-vous jamais mademoiselle Caroline? la destinez-vous à être religieuse? Nous ne la rencontrons nulle part.

— Religieuse! non; vous savez combien, mon jeune ami, mes opinions sont loin d'appeler la tyrannie au secours de l'autorité domestique. Notre réclusion tient à nos goûts... peut-être à nos malheurs.

— Pardon! monsieur, reprit timidement Maurice; mais je n'ai cédé qu'au mouvement d'un attachement sincère, en vous adressant une question qui vous paraît peut-être déplacée. Je me repentirais de l'avoir faite.

— Vous, Maurice, notre meilleur ami dans ce désert, vous indiscret! sachez au contraire que je prétends vous ouvrir mon cœur tout entier avant que le Maître de la nature le juge. Je viens chez vous dans cet unique dessein. Ma parole de vieillard sera lente : m'entendrez-vous jusqu'au bout?

Maurice prit la main à M. Clavier et la pressa.

— Ce sera long, dit tout bas Léonide à Victor, rapprochons nos siéges.

Appliquant ensuite son œil à quelques places transparentes de la porte drapée, elle aperçut M. Clavier dont le coude posait sur le marbre de la cheminée : la tête pensive du vieillard reposait dans sa main. Léonide invita son frère à satisfaire à son tour sa curiosité.

— Comme il a l'air abattu, ma sœur. Quelle tristesse! Qui peut donc l'accabler ainsi? Vient-il régler son compte avec le passé, avant de le régler avec Dieu?... s'il croit en Dieu, toutefois, car on lui connaît peu de faiblesses. Que va-t-il nous apprendre?

— Plus bas, mon frère.
— Ne craignez-vous pas qu'il nous entende?
— Non; mais si vous parlez toujours, nous ne l'entendrons pas. Taisez-vous.

VII

Au bout de quelques minutes de silence, M. Clavier poussa un profond soupir et commença :

— « La calomnie m'a poursuivi jusqu'ici, Maurice. Ne cherchez pas à me dissuader : je connais les hommes. Leur haine ne se brise que contre la tombe; le pied leur glisse sur le marbre; justice tardive qui n'est que l'oubli : ne croyez pas à leur pardon : je n'y crois pas. Quelques uns cessent de se souvenir en vieillissant; voilà encore leur réparation : une infirmité.

» Dans cette solitude même ils m'ont flétri de leur silence : ils m'ont fui. J'ai vainement, pauvre viellard, ouvert mon âme et ma porte à tous : aucun n'est venu. Alors je me suis enfermé, et je n'ai plus voulu voir la société, compagne de l'âme humaine, qu'à travers la grille de ma prison. Leur curiosité méchante s'est accrue de toute ma réclusion; ils ne passent jamais devant le jardin que j'ai planté, où le jour je travaille, où la nuit je pense, mon front dans la main, sans chercher mon visage derrière mes barreaux. Dans leur naïve terreur, ils s'étonnent sans doute de ce que je laisse vivre mes fleurs et de ce que je ne décapite pas mes arbres. La plupart,—mon jardinier me l'a rapporté,—ont remarqué des taches de sang à ma joue. Je suis le réprouvé du pays; ils m'appellent le régicide; ils craindraient de laisser tomber leur tête avec leur salut, s'ils honoraient de quelque signe de respect mes soixante-dix ans de vie. Mon ami, je n'ose embrasser les petits enfans à qui je ne fais pas encore peur; je frémirais d'épouvanter leurs mères.

» Ils doivent avoir d'étranges opinions sur l'ange, bâton fleuri, qui me soutient. Je ne leur pardonnerais pas cependant, moi si résigné pour moi-même, de souiller de leurs propos cette enfant qui croît à mes pieds comme une fleur au bas d'une tour, entre la pierre et le fer. Caroline est ma fille par la tendresse, par la reconnaissance; je n'ose ajouter par le sang. Si j'allais lui léguer pour dot ma renommée! Mieux vaudrait la laisser laide et sans pain au milieu de la rue : car mon nom est historique. Malheur, en politique, à ceux dont les noms restent, Maurice! »

La figure de M. Clavier était toujours pâle. Sa parole était presque tremblante d'embarras.

« J'ai besoin de m'assurer de vous, mon ami, un témoin à décharge qui déposera, après ma mort, contre des accusations terribles dont le contre-coup irait frapper Caroline : elle aussi doit être instruite. Vous l'instruirez. Si elle vous demandait un jour mon histoire, répétez-lui les paroles funèbres que je vais prononcer. Elle en sait déjà quelques unes qu'elle n'oubliera point.

— Ceci promet, dit tout bas Victor à Léonide. Vous verrez, ma sœur, que notre essai sera heureux.

Léonide posa un doigt sur la bouche de son frère.

M. Clavier poursuivit :

« Mon adolescence fut terne; mon père voulut avoir un avocat dans la famille : je le devins. Après m'être marié, j'exerçai aussitôt ma charge dans un bourg situé aux frontières du Nord. C'était à l'époque où les Etats-Généraux s'assemblèrent sur le vœu des parlemens qui leur léguèrent l'alternative d'une banqueroute ou d'une révolution. Né du peuple, j'en partageai l'enthousiasme à ce lever si pur de notre émancipation. Disciple

ardent de la philosophie nouvelle, ma conviction fut acquise à ces amis de l'humanité qui, les premiers, parlèrent de rendre la liberté à l'homme, à la pensée. J'avais vingt-quatre ans : jugez si je prêtai une attention passionnée aux discours prononcés aux Etats-Généraux par les hommes de mon sang, de ma caste, par mes frères en esclavage. L'accusé innocent ne suit pas avec plus d'intérêt le plaidoyer de son défenseur. Quoiqu'à cent lieues de Versailles, pas une parole n'était perdue pour moi : je me rendais, la nuit, sous les allées de la petite promenade de notre bourg, et là, l'oreille collée à terre, comme la sentinelle lointaine, j'écoutais les bruits qui venaient du sud. J'imaginais entendre, j'entendais les pas pesans des députés du tiers entrant dans le Jeu-de-Paume; puis me relevant fièrement comme eux, j'enfonçais mon chapeau devant les députés de la noblesse et du clergé : ce que firent les députés de la nation, vous le savez. L'amour ne gonfle pas un cœur avec autant de plénitude que ces tableaux m'élevaient l'âme. En un jour, par l'effet de ce grand spectacle qui se préparait loin de moi, j'étais passé de l'indifférence de l'enfant à la sévérité du citoyen. Toutes mes passions se groupèrent autour d'une seule : celle-là devint formidable : la liberté ! Je dus paraître bien ingrat à des amitiés délaissées. On ne me vit plus ; je me cachai, j'étudiai, je pensai ; ou plutôt je ne cessai d'être à Versailles, le bras tendu, la tête rejetée en arrière, le regard fier, répondant à Mounier : « Oui, je prête le serment de ne jamais me séparer de l'Assemblée, que la constitution ne soit établie. »

» Rentré en moi-même, je ne tardai pas à m'apercevoir que si je m'isolais de la foule, c'est que mon opinion n'éveillait pas d'écho autour d'elle. Je finis par me convaincre, à de sinistres visages, à des paroles mystérieuses, à une inaction calculée, que j'étais seul à aimer cette opinion, seul à la défendre. Ancienne dépendance d'un seigneur issu de famille étrangère, notre bourg féodal, qui se composait au plus de deux cents habitans, me parut préférer un joug servile au bonheur d'en être délivré par quelques sacrifices. Placé aux extrêmes limites de la France, offrant aux étrangers, à la faveur du voisinage, la facilité de conspirer avec les ennemis de l'intérieur, notre bourg acquérait par la gravité des événemens une importance extraordinaire. Je crois encore le voir avec sa colonie d'ouvriers plus allemands que français avec sa population bâtarde comme toutes celles des frontières ; gens conquis mille fois, sans avoir retiré d'autre avantage de la domination impériale et de l'occupation française, que des idés et un langage corrompus comme leurs mœurs. Je me rappelle surtout le vieux château bâti au temps de Charles-le-Téméraire, se dressant sur ses quatre tourelles, et prolongeant ses ailes crénelées aux flancs de notre bourg, qui n'en était que l'avenue, l'humble dépendance. De son balcon, le seigneur pouvait appeler les étrangers à ses fêtes : ils y venaient souvent étaler leurs débauches, et aider le maître à manger ses revenus. Le bourg était alors allemand, et passait de droit à l'empire. Songez, Maurice, à quels périls nous exposait cette fraternité à l'époque où nous vivions. Position militaire des plus redoutables, notre localité pouvait servir de plateau à une armée d'ennemis, de premier échelon pour descendre dans l'intérieur de la France. Et le bourg était sans défense, il était à eux.

» A Paris, on était trop occupé de Paris pour penser à se raffermir du côté des frontières : vous savez en quel état elles furent trouvées quand Luckner eut mission de les défendre. Perdue entre deux vallons, toujours couverte de brume, loin de la grande route, notre localité fut complétement oubliée. Les députés de la nation comptèrent trop d'abord sur une levée universelle de l'opinion à l'appui de leurs principes. Les habitans de beaucoup de villes, ceux du bourg que j'habitais, par exemple, n'envisageaient qu'en tremblant une autre manière d'être gouvernés ; ils chérissaient leur obéissance sous un maître qui ne les tyrannisait plus, parce qu'il lui était impossible d'ajouter un anneau de plus à la chaîne. On l'es-

timait bon, de ce qu'il n'avait plus de méchancetés à commettre. Toute dignité était partie de ces corps battus de génération en génération. Sur leur dos courbé par l'avilissement, le mépris et le fouet avaient fait croûte.

» Oui, mon ami, l'abâtardissement de l'homme en était arrivé à ce point dans beaucoup de villes frontières qui, comme la nôtre, parce qu'elles avaient, à diverses époques de l'histoire, appartenu à l'Allemagne, s'imaginaient n'avoir aucun droit pour faire cause commune avec la France contre d'odieux abus. Comme si jamais le droit naturel qu'ont les peuples d'être libres et de se gouverner était susceptible de périr dans les transactions auxquels ils n'ont pas souscrit!

» Mais, soit ignorance, soit engourdissement, mes concitoyens ne jugèrent pas que le moment était venu pour eux, non d'être Allemands ou Français, questions pour lesquelles avaient combattu leurs pères dans des guerres moins saintes, mais d'être hommes. J'élevai la voix pour répandre cette vérité : je ne fus pas compris.

» Alors je m'expliquai nettement deux vérités que l'histoire n'avait jamais dégagées pour moi de ses enseignemens : l'une, que les temps d'esclavage finissaient quelquefois par être légitimes à force d'abnégation chez ceux qui s'y courbaient ; l'autre, que ces temps avaient eu aussi des âmes énergiques qui, comme la mienne, s'étaient découragées dans une lutte inégale.

» Me voilà donc réduit à marcher seul avec mon opinion, rougissant presque de l'avouer, tant le silence qui l'accueillait la colorait d'une teinte paradoxale. On dira un jour l'histoire de la révolution française en province : elle ne sera ni moins curieuse ni moins tragique, ni moins morale surtout que la même histoire éternellement écrite à Paris et pour Paris. Si la torche de la révolution française,— il est superflu de l'avouer,— était Paris, chaque province était le miroir parabolique qui renvoyait des rayons de feu après avoir reçu des rayons de lumière. Revenons à moi. J'aurais mieux aimé combattre pour mon opinion à la lueur des canons, que de la laisser rouiller dans le silence. L'opinion, c'est la vérité ; qui la possède doit la dire : c'est la foi : il faut la proclamer ; en faire une ceinture pour soi, un drapeau pour les autres. »

Comme Maurice pressentit que, dans ce récit qui l'attachait vivement, sans doute à cause de ses convictions politiques, M. Clavier placerait les événemens principaux de sa vie, il se leva pour s'assurer que les portes de communication étaient fermées. Dans cet examen, son visage effleura le drap où s'appuyait la joue attentive de sa femme.

Il retourna à sa place.

« Que j'aurais désiré d'appartenir à ce peuple de Paris qui ne se nourrissait plus que d'enthousiasme, attaché aux grosses lèvres de Mirabeau, parlant tout un jour. A force d'exaltation je me crus à Paris. Je montais, au Palais-Royal, derrière la chaise de Camille Desmoulins, le brave jeune homme; et, comme lui, applaudi par cent mille mains, je piquais à mon chapeau la feuille d'un arbre, cocarde improvisée, symbole innocent et pur qui, deux jours après, devait passer par le sang et ne plus déteindre. Puis je sonnais le tocsin dans ma tête, j'illuminais mes yeux de l'incendie de Paris, et j'allais, suivi du bruit d'une ville, traînant avec moi des canons, fléchissant sous le poids des piques, jusque sous les murs de la Bastille que j'assiégeais. Couvert de la poussière de ses débris, je m'admirais, statuaire étrange, artiste procédant au rebours : la chute de la Bastille était bien la statue de la révolution, son premier chef-d'œuvre de destruction. Pour elle, détruire c'était faire ; abattre c'était achever; anéantir c'était perfectionner. La Bastille détruite était donc une statue élevée. Dans les ères de révolution, l'œuvre de destruction est aussi une œuvre impérissable qui a ses noms d'artistes signés au bas. Au bas de notre statue nous écrivîmes : Peuple — Paris, 14 juillet.

» La pierre qui s'élève ou qui tombe, remarquez-le bien, c'est plus qu'une vengeance, et qu'une simple fondation commémorative : une phase de civilisation commence ou finit. C'est le bouleversement de la propriété ; de la propriété du pouvoir ou de la propriété du sol. Laissez entre chaque borne des champs l'espace de cent lieues, vous aurez tout de suite la féodalité ; ne mettez entre chacune de ces bornes que la distance de cinq lieues, apparaissent les majorats, la monarchie ; rapprochez les bornes, ne comptez entre elles que l'intervalle de vingt pas, et vous avez l'industrie, la propriété divisée à l'infini, la république. La Bastille était la plus haute borne féodale. Elle abattue, les autres bornes furent poussées dans le fossé. Le bâton de la liberté fut planté à la place : image juste : la propriété recommençait par son attribut naturel : l'arbre !

» Quand les emblèmes tombent, les réalités qu'ils cachent ne restent guère debout. La Bastille, cet emblème, croule ; et, à dix-sept jours de distance seulement et dans le court espace d'une nuit, on proclame sur ses ruines la liberté du serf, l'abolition des juridictions seigneuriales, la répartition égale des impôts, l'admission de tout le monde à tous les emplois, la destruction de tous les priviléges. Chose étrange ! Tout le monde prêta ses deux mains à cette œuvre d'une nuit. On eût dit que ces hommes de la nation se hâtaient de peur que la lune ne vînt à se coucher ; on eût dit encore que la lueur des flambeaux avait fasciné ceux qu'ils éclairaient. Pâles, fatigués, les bras nus, le front en sueur, ils brisèrent la féodalité avec la monarchie ; la hache passait de main en main. Dieu employa sept jours à faire le monde : il suffit aux Etats-Généraux d'une nuit à Versailles pour le rendre libre. Dans cette mémorable nuit, chacun sacrifia aux yeux de tous, et jeta, au centre de cette salle où bouillonnaient tant d'idées, ses titres, ses aïeux, ses priviléges de dix siècles ; on y précipita tout : le passé pour l'anéantir, le présent pour qu'il renaquît. Nuit de Versailles ! nuit sublime ! Le serf de dix-huit siècles tombant dans les bras, sur la poitrine d'un comte de Lally-Tollendal, et l'appelant : « Mon frère ! » nuit qui enveloppa le chaos d'où un monde allait jaillir ! On ne s'arrêta pas : l'œuvre marchait toujours pendant que le roi se livrait au sommeil dans son palais, et on l'enfanta debout ; ainsi les femmes fortes accouchent. On manqua d'un tabouret pour faire asseoir le président. Dans ce chaudron sombre au fond duquel disparurent les membres dépecés de la vieille monarchie, personne n'hésita à remuer : prêtres avec la mitre, nobles avec l'épée, peuple avec le bâton. Ils travaillèrent ensemble et du même cœur, sans craindre de voir sortir de cette fusion quelque monstre portant tête de peuple et griffe d'hyène. Ils n'oublièrent qu'une seule chose : c'est qu'en abolissant la noblesse, ils avaient de fait aboli le roi ; qu'en supprimant le privilége, on supprimait la royauté ; et qu'en admettant tout le monde aux emplois, le peuple était l'égal du souverain ou bien le roi était du peuple. La nuit de Versailles fut la seconde œuvre de la révolution, autre chef-d'œuvre de négation comme la prise de la Bastille. On avait détruit d'abord la loi de pierre, on venait d'anéantir la loi écrite, il ne restait plus que la loi de chair.

» L'exemple de Versailles ne fut pas perdu pour la province. Les châteaux tombèrent, les titres furent brûlés ; une poussière féodale s'éleva sur toute la France.

» Le château de notre canton resta debout. Vingt hommes de cœur ne se trouvèrent pas pour le renverser.

» Voulant enfin connaître au juste le nombre d'opinions que ralliait à ses principes dans notre bourg l'assemblée Constituante, je battis la caisse, et, au milieu du marché, je lus à haute voix la déclaration des droits de l'homme. Un seul paysan et un jeune marquis s'avancèrent pour m'écouter. Ensuite nous nous embrassâmes tous trois, comme Bailly, Lafayette et Grégoire ; nous nous déclarâmes libres, le paysan refusa

vingt sous de dîme au curé, deux heures de corvée au seigneur, et tua un pigeon dans la forêt. La révolution était accomplie chez nous. Quand le seigneur manda le paysan à son château, j'y parus moi-même et j'y lus la sanction royale donnée à la constitution. Je demandai ensuite l'arbre généalogique de la maison, et le jetai au feu.

» A quelques jours de là, j'instituai un club que je présidai : deux auditeurs y parurent ; le marquis et le paysan.

» Le paysan nourrissait dans son âme la colère d'un peuple entier. Il avait six enfans nés de sa misère ; géans de fer qui luttaient avec les ours et dont la tête avait appris à s'abaisser sous le regard d'un enfant de leur maître. Quand je lui expliquai ses droits, il sembla les recouvrer, tant son instinct courut au devant de la solution qu'il avait souvent pressentie sans la saisir. Dès cet instant, il comprit qu'il ne devait mettre sa force qu'au service de son intelligence, sa volonté qu'au pied de son libre arbitre, et que le droit naturel étant cela, l'acte politique qui le voilait était une tyrannie. Il rompit avec le passé dont il lava la souillure en se promettant plus d'une vengeance expiatoire. Il me détailla ses récriminations ; il me fit l'histoire de sa famille : je crus encore entendre celle du peuple. Tout y était : la perpétuité de l'esclavage, de la misère, du travail, de la faim et de la honte : l'ignorance aggravait encore son abaissement. C'est une justice à rendre à la Providence : elle ne souffre l'esclavage qu'après l'abrutissement. Si elle consent à l'inégalité parmi les hommes, ce n'est qu'au prix de leur stupidité. Là où éclate la pensée, il y a vertu, courage, dignité. Dieu n'a toutes les libertés que parce qu'il a toutes les pensées ; il n'est souverainement bon que parce qu'il est souverainement intelligent.

» J'avais rendu ce paysan mon égal et celui du jeune marquis ; il comprit que je méritais d'être le sien. Nous réglâmes un bien qui était à nous trois. Ce jour fut notre fête de la fédération.

» Le marquis, que je désigne ici simplement par son titre, parce que sa famille vit encore, et parce que les délations n'ont qu'un temps, apportait avec nous, contre la monarchie, moins de raisons que de principes. L'exemple des Condorcet et des Montmorency l'avait entraîné. Il puisait ses griefs à une autre source que la nôtre. En apparence il sacrifiait plus que nous, mais il exigeait moins. En se constituant en révolte ouverte vis-à-vis de la royauté, il s'annulait : nous, au contraire, nous acquérions. Il était naturel qu'il s'arrêtât, une fois l'inégalité abolie ; nous ne devions nous arrêter qu'après avoir constitué l'égalité. Homme de théorie, il agissait en vertu du principe généreux, mais vague, de la morale universelle, tandis que nous, nous travaillions pour nous-mêmes. Il réformait, nous détruisions. C'était un philosophe, nous des hommes. Il continuait Rousseau ; nous, Rienzi.

» Les événemens me confirmèrent bientôt que notre bourg était un nid de partisans de l'ancien régime. A l'époque où l'on parlait déjà du départ du roi pour Metz, quelques jours après la scandaleuse fête donnée à Versailles aux gardes-du-corps, je vis arriver et passer aux frontières des officiers de la maison du roi, mêlés à une foule d'hommes défians qui entraient et sortaient pendant la nuit. Je crois vous l'avoir dit : par sa situation, notre bourg était admirablement placé pour favoriser l'évasion de la cour sur le territoire ennemi. Je proposai d'organiser la garde nationale. L'idée fut réalisée avec mépris surtout par les gens du château qui, par moquerie, me nommèrent le chef de cette milice. Si tous les habitans s'y enrôlèrent, il ne me fut pas difficile néanmoins de voir que pas un n'apportait sous les armes des dispositions patriotiques. J'avais armé des ennemis.

» J'acceptai le commandement qu'on m'avait donné par dérision, et je le partageai avec le marquis, le paysan et ses six enfans. En réalité, nous neuf seulement représentions l'effectif de cette singulière milice. Je m'arrangeai de manière, dans ma répartition des postes commis à la garde

du bourg, que mon paysan et trois de ses fils feraient toujours partie de celui de la ville, tandis que ses trois fils, moi et le marquis veillerions à ceux des frontières, distantes d'une lieue, d'une demi-heure de marche.

» Cette mesure contint l'explosion d'une défection ouverte; elle força la trahison à s'observer. Neuf hommes déterminés en surveillaient deux cents : mais qui a jamais calculé la puissance d'une autorité soutenue par l'opinion; quelle est la ville qui n'est pas cent fois plus forte que sa garnison; quelle est la nation qui ne vaincrait pas sa propre armée? Appliquez un nom à cette force morale. Nous l'avions. J'eus besoin de m'en servir à l'époque où la noblesse française émigra en foule, nous menaçant de rentrer sous peu de jours à la suite de Condé. Ce prince, assurait-elle avec confiance, n'attendait plus pour marcher de Worms sur Paris que l'arrivée du roi dans une ville frontière; le roi dont le danger était devenu plus imminent depuis la mort du comte de Mirabeau. Ces courtisans irrités ne semblaient déjà plus en France une fois dans notre bourg. Ils déguisaient à peine leur dégoût pour nos couleurs nationales qu'ils ne portaient pas, prompts à reprendre la cocarde blanche de l'autre côté des frontières.

» Une grande erreur, à mon sens, Maurice, fausse le jugement qu'on porte d'ordinaire sur la révolution française en ce qu'elle eut de puissance négative pour fonder, et de puissance réelle pour détruire. On s'imagine que, réglée au milieu des excès qui l'emportèrent, elle tint constamment l'équilibre entre les nécessités d'abattre et celles de réédifier. On indique un but à tous ses actes, en oubliant que ses actes se détruisirent l'un par l'autre, et qu'il est au moins absurde de considérer le 18 brumaire comme la conséquence naturelle du 10 août.

» La révolution française n'est que la négation d'un fait : de la monarchie; sa msision était le néant : elle l'a remplie. Ses tentatives de législation ne furent jamais que des prétentions d'hommes qui veulent répondre au cri de la logique, infirmité qui tua la Gironde sur la monarchie et la Montagne sur la Gironde. Ses mille constitutions s'entredévorèrent comme ceux qui les avaient faites. Cela est si vrai, que la *Constituante*, — pesez ici les mots, — renversa la *monarchie*, que l'*Assemblée législative* renversa la *loi*, et que la *Convention nationale* tua le chef de la *nation*, Louis XVI.

» La révolution ne fut qu'une armée marchant à la conquête, allant à la découverte; une invasion. Ceux qui allèrent le plus loin la devinèrent le mieux. Il y eut des erreurs; on a vu des crimes. Les hommes politiques ne sont d'ailleurs justiciables que d'un tribunal : le succès. De quel droit la morale interviendrait-elle dans ce qui n'est point de son essence? Au surplus, si Robespierre ou son parti fut cruel parce qu'il tua la Gironde, qu'étaient les Girondins qui tuèrent le roi ? En révolution, je croirai à la moralité des principes, lorsque les vaincus en auront fait preuve dans leur ligne de conduite pendant qu'ils étaient vainqueurs.

» En appelant du chef-lieu voisin quelques secours d'hommes, il nous eût été facile de réduire à rien l'importance ridicule qu'affichaient dans notre bourg les partisans de la monarchie. Mais il eût fallu, dans ce cas, subir une soumission exigée par la reconnaissance; l'intérêt du bourg en eût trop souffert. Depuis un temps immémorial, en rivalité avec le chef-lieu pour la fabrication de la dentelle à point de Malines, nous devions, sous peine d'anéantir notre supériorité dans cette industrie, nous passer de sa protection. Pour rester indépendans, il y avait mensonge obligé au contraire à nous citer à nos voisins comme la population la plus dévouée à la révolution. Ce que nous fîmes. Nous altérâmes nos rapports; sous notre plume, notre ancien seigneur eut autant de patriotisme que Lally : les marquis, comtes et ducs des environs avaient, à nous en croire, brûlé leurs titres et devasté leurs colombiers : les curés des communes environnantes avaient, les premiers, prêté serment à la constitution et proclamé en chaire l'abolition de la dîme sans rachat. Nous finissions toujours, dans notre procès-verbal envoyé au district, par souhaiter

à la France beaucoup de communes comme la nôtre. Qui eût osé nous démentir? qui y avait intérêt? les royalistes? mais alors ils auraient demandé leur mort.

» Nous vivions donc tous les neuf, moi, le marquis, le paysan et ses fils sur le bénéfice de cette erreur; mais comme les royalistes connaissaient notre intérêt à ne pas les dénoncer, ils abusaient de notre fausse situation pour conspirer de plus en plus ouvertement avec l'étranger dont nous voyions blanchir les tentes à l'horizon.

» Sentez-vous combien, à mesure que les événemens se compliquaient, le silence de notre dévoûment pouvait nous être imputé à crime? Désormais même, un avertissement de notre part n'eût servi qu'à faire qualifier notre conduite de trahison, sans égard aux motifs qui l'auraient dictée. Les royalistes ne couraient pas de plus grands dangers. Nous méritions la mort si nous étions découverts.

» A la déchéance du roi, au 10 août, nos craintes augmentèrent. Entre le château et les frontières, les signaux étaient devenus plus fréquens; des munitions, malgré notre surveillance, furent nuitamment descendues dans les souterrains du château. Chaque habitant fut prêt à l'attaque. Notre perte était jurée; on ne suspendait l'heure de notre mort que par la crainte du district qu'on n'aurait pu long-temps tromper après nous. Nous ne nous effrayâmes pas.

» Nous nous constituâmes en tribunal pour juger l'ex-seigneur du canton: il fut mandé à notre barre. Louis XVI venait d'être appelé à celle de la Convention.

» Où était le droit? où il est toujours: entre la force et la justice. La force, nous la tenions; la justice, la voici.

» Le sol, c'est la vie, parce qu'on l'y puise, et parce qu'on la lui rend. Dieu et la terre, voilà les deux aboutissans de l'homme. Dieu qu'on adore comme on le sent; la terre, qu'on ne possède que d'une manière: en l'occupant. Cela est si exact, que les institutions auxquelles l'homme obéit, celles qu'il se crée, et celles qu'on lui impose, ont, ou Dieu pour auteur révélé, ou la force pour maintien. Libre à tous de croire que les lois bonnes descendent du ciel; mais libre à tous d'écraser les tables législatives que Numa n'a pas rapportées du bosquet d'Egérie. Les lois françaises étaient mauvaises, multiples, obscures, traditionnelles comme une légende, formulées en proverbe, tantôt niaises comme un jeu de mots, tantôt cruelles comme un assassinat; elles étaient de tous les âges, et, qui pis est, druidiques sans druides, romaines sans sénat, gauloises après l'invasion, féodales après Richelieu. Parmi ces lois, il y avait des luttes perpétuelles comme d'homme à homme. La même loi qui vous accordait droit d'asile vous assimilait, cent perches plus loin, au vaincu et à l'étranger. Dans telle province, la loi c'était le prêtre; dans telle autre, la loi c'était le seigneur. A l'entrée du moindre village, il fallait soigneusement s'informer de la loi ou de la coutume locale, sous peine de la violer et de mériter la mort en buvant un verre d'eau.

» Ces lois étaient donc mauvaises; elles ne venaient pas de Dieu?

» Qui les avait faites?

» Eh! qu'importe, qui a fait le trouble, l'erreur, la contradiction? demande-t-on cela?

» Un jour ces lois se trouvèrent en présence dans le palais de Versailles où elles s'étaient rendues pour s'accorder: dans leur rencontre elles eurent peur de leur difformité. Elles s'abdiquèrent dans l'unité, cette beauté de toute création. L'homme suivit l'exemple des lois: les lois furent sœurs, les hommes frères, le pays fut le père, la patrie.

» Il ne resta qu'un obstacle à la fondation du bonheur public.

» Cet obstacle n'était ni un homme, ni le pays, ni une loi: c'était ce qui participait de cette trinité sans en être absolument l'unité ni l'ensemble; c'était le roi; le roi plus qu'un homme, puisqu'il possédait le pays;

moins que le pays, puisqu'il n'était pas tous les hommes; plus que la loi, puisqu'il la faisait. Le roi était la statue composée de trois métaux: en séparant les métaux, ce qui fut possible, que devenait la statue? elle disparaissait. Le roi allait donc s'évanouir comme la statue, comme la forme sans l'objet. Le roi, c'était une forme.

» Quand on trancha la tête de Louis XVI, on ne fit ni bien ni mal : on conclut.

» La conclusion, telle est l'éternelle pente de l'humanité. Arrêtez-la, l'humanité; tenez-la sous le pied, nivelez-la, appelez-la esclave ou républicaine: elle ne pleure ni ne se réjouit : mais elle arrive : où va-t-elle? où va l'espace, où va le temps? mais gardez-vous d'en nier la marche : c'est le Rhin. Petit ruisseau, roulant sur des cailloux, les enfans le traversent; si un précipice l'arrête, il le remplit, s'arrondit un pont de sa nappe et court plus loin; le voilà torrent. On l'emprisonne, il se tait; on le resserre entre deux canaux, il coule au milieu des villes, il obéit. Ici on l'appelle fleuve royal, ici fleuve libre, ici fleuve esclave; c'est toujours le Rhin; soit qu'il réfléchisse le carrosse de l'empereur passant sur un pont; soit qu'il ne réfléchisse que les joncs du rivage. Enfin sa gerbe importune, sa grosse voix fatigue; on n'en veut plus, on l'étouffe sous des pierres, dans du plomb, on appuie sur lui des aqueducs, des montagnes, on ne le voit plus, on ne l'entend plus : où est donc le Rhin? Il est dans l'Océan: il s'appelle mer du Nord.

» L'humanité conclut que le roi était un obstacle; et elle le renversa, non pas comme un homme : elle ne le vit peut-être pas; mais comme un principe. On guillotina la monarchie.

» De ces nécessités qui commandent aux événemens, si nous descendons à ces puériles justifications que, dans l'étonnement de sa victoire, le parti vainqueur réclame du parti à terre, on répond que, si la Convention n'avait pas le droit de faire mourir le roi, elle n'avait probablement pas celui de le juger; que ce droit lui étant ôté, celui de détrôner Louis XVI ne lui appartenait pas davantage; et que, le roi régnant, la Convention, qui se perpétuait après s'être constituée de sa propre autorité, était illégale. Dès lors le roi était libre de la casser, et de s'en tenir à la Constituante. Mais autre illégalité. La Constituante n'était que la prolongation des Etats-Généraux sans l'agrément royal; nouvelle rébellion. Les parlemens seuls restaient avec la faculté illusoire d'adresser des remontrances à Louis XVI.

» Ainsi vous ne condamnerez pas une conséquence de la révolution, ou vous les condamnerez toutes. Vous n'arrachez Louis XVI à l'échafaud que pour y traîner tous les représentans de la nation. Comme ces représentans étaient la France entière, à l'heure du jugement de Louis XVI, il n'y avait plus qu'un choix à faire entre le pays et le roi.

» Notre marquis nous abandonna dès que l'ex-seigneur eut subi sa condamnation capitale. Il se repentit d'être allé si loin; il tenta de nous arrêter au milieu de la course. La Gironde lui servait d'exemple : nous suivîmes celui de la Montagne.

» Une grande pitié historique, et je ne la calomnie pas, s'est attachée à la vie et à la mort des Girondins : les vertus privées, le génie, l'éloquence, le courage même de ces citoyens sont à jamais regrettables; mais, dans les temps où elles furent sacrifiées, ces qualités étaient funestes au bien public. La Gironde s'endormit dans un magnifique repos: elle prit sa lassitude pour le but, son désir d'inaction pour la fin de toutes choses; elle n'admit pas que les révolutions comme la vie n'existent que par le phénomène incessamment ramené de la reproduction d'elles-mêmes, et que de tous les despotismes, celui de la faiblesse est le plus odieux à imposer à des hommes qui n'ont vaincu, qui ne règnent que par la violence. De quel droit les Girondins osaient-ils dire à la Convention de rétrograder, eux qui avaient demandé avec la Convention la déchéance du

roi, et voté la mort de Louis XVI? Couverts d'illégalités et de sang, ils accusèrent la Montagne d'être illégale et sanguinaire. Où en était d'ailleurs la France lorsque les Girondins voulurent faire halte? Etait-elle riche, victorieuse, calme? non. Le peuple n'avait pas de pain, le pays était un polygone d'où partaient des boulets; l'intérieur était rongé par le fédéralisme; la trahison se glissait dans les armées, sous les uniformes de Wimpfen et de Custines. Au sein de cette misère, de cet effroi, Vergniaux, ce Grec, ce Platon des salons de madame Roland; Louvet, ce Properce de la tribune, se couronnèrent de roses et chantèrent : il nous fallait quatorze armées.

» Il nous fallait dire, crier au peuple, qu'il était perdu, ne le fût-il pas; trahi, ne le fût-il pas; vaincu, ne le fût-il pas; il fallait, oui, tuer Custines, fût-il peut-être innocent; tuer la Gironde, parce que l'effroi appelle aux armes, parce que la trahison fait veiller aux portes, parce que la menace de la défaite est souvent la prophétie de la victoire, parce qu'un général qu'on tue garantit la fidélité de tous les capitaines, parce que les têtes de vingt-deux orateurs qui tombent réduisent la parole aux faits, cette éloquence des révolutions. La cloche est fondue en canons. Elle sonnait, elle tonne. Vergniaux détruit fut coulé en Robespierre, Gensonné en Danton : la tribune s'allongea en affût; la Convention mitrailla la coalition.

» La mort des Girondins fut juste.

» Celle de notre marquis ne le fut pas moins. »

Léonide se leva avec effroi. — Victor j'ai peur, — je suis glacée; je m'en vais. Quel est donc cet homme?

— Demeurez, Léonide : il est essentiel que vous restiez. Je prévois le dernier mot de tout ceci.

— Puisque vous le désirez, je reste; mais examinez le visage de Maurice.

— Il est superbe, ma sœur, s'il apportait cette illumination dans les affaires, quels succès n'aurions-nous pas?

M. Clavier continua :

« Après l'exécution du marquis, tous les nobles du canton émigrèrent; il ne resta plus que quatre-vingts habitans dans le bourg; nous prîmes les biens des uns, nous emprisonnâmes les autres.

» L'expropriation est un droit sacré dans les heures de guerre civile. Car qu'est-ce que la propriété sans l'occupation du sol? Qui fuit est vaincu; qui a la victoire possède. Argumenter du juste et de l'injuste, c'est discuter les droits du vainqueur : qui décidera? Je ne vois que l'étranger.

» L'étranger se présenta.

» Toute question fut désormais tranchée pour elle, la république entra en guerre avec le monde entier? les lois furent voilées.

» Alors, au nom de qui parler à la nation, pour que pas une main ne se cache; pour que pas un vide ne se fasse où passerait l'ennemi?

» A qui la souveraineté? aux lois; elles sont abolies; au roi? il est tué.

» Une nouvelle cosmogonie se prépare : elle ne jaillira que d'un bouleversement. Le monde moral attend son déluge.

» La Convention nationale décréta une seule loi : la *Terreur*. Article unique, la *Terreur*.

» D'où naquit cette puissance? Qui l'avait enfantée? Dieu! comme elle passa sur les fronts et les fit pâlir! L'air la répandit au sortir de la bouche de la Convention; et tout homme qui la respira, ne mourut pas, mais il donna la mort. La terreur fut la sauvegarde des villes, le général des armées, le juge du criminel, le dictateur du pays. La France change de dynastie : elle obéit à la Terreur, première du nom!

» Notre bourg n'offrait plus qu'un repaire d'ennemis exaspérés.

» Ils jurèrent d'en finir avec nous. Ils s'emparèrent de ma femme et

de ma fille, et me menacèrent de les tuer, si je ne consentais pas à laisser la localité à leur discrétion. Je me résignai à ce sacrifice. Ils égorgèrent ma femme et ma fille.

» Mais quelques jours après, quand la Terreur fut proclamée, le château me vit, écrasant ses propriétaires sous mes pieds. J'y mis le feu et j'y entrai. Un prêtre, frère de l'ex-seigneur, me demande au nom de Dieu, car nous en avions fini depuis long-temps, eux et nous, avec l'humanité, la grâce de sa famille. Point de grâce. Je tuai le prêtre, la famille entière. C'était celle de mademoiselle Caroline de Meilhan; mais je sauvai sa mère: inutile de dire pourquoi.

» Pourtant on n'avait sauvé ni la mère de ma fille ni ma fille. Plus tard je ne pus empêcher la confiscation des biens de la mère de Caroline ni l'exil auquel elle fut condamnée. Elle portait un nom sans pardon pour la Convention; mais j'adoucis sa misère. Je m'attachai à la mère de Caroline avec l'opiniâtreté du remords, je l'aimai comme une leçon vivante qu'en homme de parti je m'imposai. Elle fut la borne tachée de sang que ma vengeance ne dépassa plus. De longs jours s'écoulèrent: elle se maria à un homme de son rang, sur le sol de l'émigration où nous nous rencontrâmes; car l'empire nous fit aussi expier le tort d'avoir été républicain.

» Ainsi, je ne vous l'ai déjà que trop révélé, Caroline est l'enfant d'une royaliste que j'ai sauvée, mais dont j'ai tué de ma main la famille entière. La mère de Caroline fut ma fille adoptive, comme à son tour Caroline l'est devenue. Voyez si je mérite quelque reconnaissance! Les siens ne m'avaient rien laissé sur la terre, je leur ai gardé deux enfans: ils m'avaient tué une fille, je leur en ai conservé deux: la mère de Caroline était morte, je pleurai sur cette mère que j'avais faite orpheline, mais qui avait dû à ma pitié d'être épouse et mère; j'allai ensuite vers le berceau de sa fille pour la prendre, pour la réchauffer près de moi, vieux soldat, vieux conventionnel, couvert de blessures et de calomnies. Depuis dix-sept ans je lui sers de père, moi qui ai tué celui de sa mère, et je l'ai nommée ma fille, elle dont les siens m'ont privé de ma fille.

» Le château détruit, mon pouvoir n'avait plus d'obstacles. C'est au moment des grandes crises que les questions se simplifient.

» L'instrument de mort fut élevé.

» Je me plaçai à sa droite, mon paysan, comme exécuteur, à sa gauche, ses fils armés se rangèrent autour de l'échafaud et durant tout un jour, nous ne nous reposâmes pas. La terreur était notre force, la terreur arrachait les traîtres à leur asile; la terreur les courbait et les poussait à nos pieds; la terreur en fit justice: la terreur sauva la France!»

M. Clavier était pâle, ses deux mains tremblaient dans celles de Maurice; il avait peine à achever.

« Quatre-vingts têtes restèrent sur le pavé. Nous incendiâmes le bourg.

» Je partis pour Paris. Arrivé, je me présente à la Convention, je monte à la tribune, et je déroule aux yeux des membres de cette formidable assemblée une carte de la France où cette localité était à jamais effacée.

» — Que ce bourg soit sans nom! fit Robespierre!

» J'avais bien mérité de la patrie!»

M. Clavier s'affaissa dans son fauteuil. S'il eût reçu un coup de lance dans le foie, il n'eût pas été plus décoloré; ses bras pendaient, ses lèvres étaient noires.

Derrière la porte du cabinet, Victor seul eut la force de rester. Au fond de l'appartement, Léonide respirait des sels sans parvenir à se ranimer.

D'une voix agonisante M. Clavier reprit:

« Et maintenant, mon ami, que j'ai fini mon temps d'homme de parti, ma mission de colère et parfois de justice, je me retire à tâtons de la vie. Ni moi ni mes pareils n'avons été jugés. Trop vieux pour attendre la sentence que les générations prononceront sur nous, il faut que je me con-

tente de la voix isolée de ma conscience. Elle m'impose l'obligation non de revenir sur mes principes, mais sur beaucoup de mes actes, toutefois sans les condamner honteusement. L'homme politique n'a jamais transigé en face de l'échafaud, le vieillard s'amende un pied dans la tombe. Si je n'ai ni à me blâmer ni à me repentir d'avoir versé du sang sur le champ de bataille des luttes civiles, je dois à ma propre estime de restituer ce qui m'est resté de dépouilles comme vainqueur. La révolution m'avait enrichi de toutes les confiscations exercées sur le seigneur dont je vous ai raconté la déplorable fin, ainsi que celle de sa famille; j'ai gardé les propriétés expropriées, je les ai fait valoir, j'en ai triplé les revenus, enfin je les ai possédées avec l'autorité d'un légitime maître. Ces propriétés étaient une arme; je m'en suis emparé, quand l'ennemi, en se retournant, pouvait les ramasser. Mais depuis qu'il a été exterminé jusque dans ses souvenirs, ces propriétés me pèsent comme si je les avais sur la poitrine. La vérité est que je n'en ai jamais joui. J'aurais peur de passer à l'ombre de ces forêts dont je suis possesseur. Jamais je ne les ai visitées; jamais aucun gibier de mes parcs, aucun fruit de mes jardins, aucun poisson de mes étangs, n'a été servi sur ma table. Ce qui est cueilli sur l'arbre est vendu, converti en or; ce qui est cueilli dessous est partagé entre les pauvres. L'or, le voici; il a été changé par moi en nouveaux titres de propriétés. J'y ai joint mes comptes : tout y est réglé, mis à jour, facile à vérifier. Vous restituerez donc à leur légitime maîtresse, mademoiselle Caroline de Meilhan, le jour de ses noces, que je sois vivant ou mort, ses domaines, parcs, bois, étangs, forêts; enfin l'héritage de ses pères. Elle rentrera dans ses biens, comme si elle n'en était jamais sortie. En voilà les titres. »

— Monsieur, s'écria Maurice tout palpitant de terreur et de respect, monsieur, voilà une action qui honorerait dix existences moins tourmentées que la vôtre!

— Avez-vous entendu, ma sœur? dit tout bas Victor Reynier à Léonide, et ne pensez-vous pas que celui qui épouserait mademoiselle de Meilhan ferait un riche mariage?

— Qui le sait, mon frère? Avons-nous la moindre idée du contenu de ces papiers? Le vieillard est un peu emphatique.

— Mais, ma sœur, vous l'avez bien entendu, ce sont des titres de propriétés : il a parlé de domaines...

— Richesses vagues.

— De parcs...

— Sans arbres, peut-être.

— D'étangs.

— Sans eau, je gage.

— Pourquoi supposeriez-vous cela?

— Et vous le contraire?

— Maurice nous le dira, ma sœur.

— Maurice ne dit rien. Pourquoi sommes-nous ici?

— Cependant, en tout ceci, il serait important de connaître le vrai.

— Important pour qui donc, mon frère?

— Mais... pour tout le monde, particulièrement pour celui qui aurait des vues de mariage sur mademoiselle de Meilhan. Les grandes fortunes sont si rares...

— Que les riches héritières s'acceptent, n'est-ce pas, mon frère?

— Ne m'approuveriez-vous pas, ma sœur? Vous êtes d'une ironie...

— Et vous, d'une témérité, Victor!

— Ne seriez-vous pas fière de me savoir riche et d'avoir contribué à mon bonheur?

— Sans doute; mais comment?

— N'entrez-vous pas tant qu'il vous plaît dans le cabinet de Maurice, lorsqu'il est absent? Un coup d'œil est si vite jeté...

— Je l'accorde ; mais me croyez-vous assez habile, Victor, pour profiter d'une telle hardiesse? J'ai si peu l'habitude des affaires, que je craindrais de ne jamais me tirer avec honneur de la lecture de ces pièces, et que la tentative ne vous fût complétement inutile.

— Et si l'on vous accompagnait, voyons! si je vous aidais, ma sœur?

— Plutôt cela, mon frère.

— Ce soir nous partons pour Paris, Maurice et moi.

— Vous serez de retour demain tous les deux.

— Moi seulement. Votre mari, sous un prétexte quelconque, sera retenu à Paris, tandis que je retournerai à Chantilly. C'est dimanche : les clercs seront absens.

— Mais si c'était mal, mon frère, ce que nous allons faire là... N'avez-vous aucun scrupule, vous?

— Excellente Léonide!... Savez-vous qu'il y a mon bonheur peut-être dans cette démarche.

— Et le mien aussi, pensa Léonide en voyant, avec une joie qui éclata dans son cœur, son mari déposer sous la même poignée de bronze les papiers de M. Clavier et le plan de campagne du colonel Debray.

Maurice reconduisit M. Clavier jusqu'au bas de l'escalier, et il ne cessa de lui prodiguer, en lui prêtant son bras pour le soutenir, les plus affectueuses marques d'amitié. Le vieillard et le jeune homme se quittèrent parfaitement heureux : l'un, d'avoir déchargé son âme dans le sein chaleureux et impénétrable d'un ami, l'autre, d'être devenu le dépositaire de la plus vertueuse action dont il eût été témoin depuis qu'il exerçait sa charge.

VIII

La journée avait été fatigante pour Maurice. Ce ne fut pas sans exhaler un long soupir de délassement qu'il se mit à table, et qu'il vit servir le dîner.

Selon un usage singulier, mais établi depuis long-temps dans la maison, les domestiques déposèrent en un seul service tous les mets sur la table et se retirèrent. Les portes furent ensuite fermées pour toute la durée du repas.

Après avoir replié les persiennes, tiré les rideaux, adouci l'éclat des lumières, Léonide ouvrit la porte qui communiquait avec la chambre à coucher.

Cette porte était double.

Léonide souleva ensuite entre l'une et l'autre porte la planche de chêne qui formait la cloison intermédiaire du tambour ; elle la fit glisser de bas en haut dans une rainure très douce, et un passage oblong, de la longueur de deux pieds, se fit et laissa voir un escalier de plusieurs marches.

Un jeune homme sortit par cette ouverture.

Le panneau resta suspendu.

Ce jeune homme s'assit familièrement entre Léonide et Maurice. Sa présence au milieu d'eux n'était pas un événement. elle ne fut marquée par aucune parole de surprise, le silence d'usage couvrit les premiers instans du dîner.

— A-t-on des nouvelles de l'ouest? demanda-t-il ensuite avec beaucoup d'indifférence, et en se versant à boire.

— De mauvaises, lui répondit Maurice.

— Ah! — Il vida son verre d'un trait. — Et que dit-on?

— Je t'apprendrai cela plus tard, Edouard.

— Dis toujours : je t'écouterai de sang-froid ; maintenant j'ai l'estomac

apaisé. D'ailleurs les nouvelles mauvaises pour moi, n'en sont-elles pas de bonnes pour toi? nous sommes ennemis, n'est-il pas vrai?

— Fou, n'auras-tu jamais de générosité pour mes opinions que tu réveilles toujours pour en médire, sans te pardonner tes médisances. Sommes-nous assez forts, toi ou moi, pour qu'il dépende de nous de faire triompher ou ta cause ou la mienne? Quand je me convertirais à tes principes, ou toi aux miens, admettons, qu'y aurait-il de changé aux événemens? Je permets qu'on sacrifie à son parti le repos, la fortune, le bonheur même, tout, excepté l'amitié, parce que les partis sont impuissans à la rendre quand elle est perdue.

— Monsieur de Calvaincourt, ne le comprenez-vous pas, Maurice, aimerait à vous faire dire ce qu'il pense, afin de se dispenser de parler à table.

— Je vous remercie, madame, de la bonne opinion que vous avez de mon silence. Poursuis! tu parles trop bien pour que je ne continue pas à t'engager à me valoir de nouveaux éloges de madame. Ce pâté est excellent : encore une tranche.

— Mon mari l'a rapporté hier de Paris.

— Où j'irai demain.

— Où tu n'iras pas demain.

— Pourquoi cela? j'ai à y voir plusieurs personnes que je n'ai pas besoin de te nommer. Depuis ma retraite, c'est-à-dire depuis deux mois, je n'ai pas de leurs nouvelles; et pourtant il serait nécessaire que je m'abouchasse avec elles, moins pour les rassurer sur mon sort que sur celui d'une autre tête plus précieuse que la mienne.

Léonide fit le mouvement de se lever.

Edouard la pria de se rasseoir.

— Il serait imprudent, Maurice, de leur écrire d'ici, et je ne te chargerai jamais de ma correspondance. Je partirai donc.

— Non, encore une fois; car tu n'as plus personne à voir à Paris. Tes amis, ceux dont tu parles, sont en fuite ou arrêtés. En veux-tu la preuve?

— Du courage, monsieur Edouard, dit Léonide en prenant la main du jeune homme : — de la résignation surtout : vous avez fait à votre parti assez de sacrifices pour n'avoir pas à vous reprocher l'inaction forcée à laquelle les circonstances vous condamnent.

— Vous m'alarmez. Que se passe-t-il donc d'extraordinaire en Vendée? Instruis-moi, Maurice.

— Mieux que personne, tu sais, Edouard, que la Vendée politique est à Paris, et qu'on y attise la guerre avec autant d'ardeur que dans l'ouest; seulement le noble faubourg, retranché derrière ses paravens chinois, dresse les plans de campagne et ne reçoit pas les coups de fusil. Tu prévois d'ici que ces rebelles de salons, qui protestent par des cocardes vertes et des proclamations boueuses glissées sous les portes cochères, ont compromis leur cause par des bravades intempestives et des assurances de succès plus dangereuses qu'une trahison. Il paraît que, ne sachant contenir leur joie à la nouvelle de quelques triomphes dus au retour douteux d'un chef inespéré au milieu des populations soulevées de la Vendée, ils ont illuminé leurs hôtels, et arrangé, sous le feu des lampions, un plan de régence dont la police a fait son profit avant la personne à qui il était destiné.

— Fatale imprudence! fit Edouard en serrant les poings; c'est la dixième fois, oui! depuis l'insurrection, que la jactance de ces gens-là nous perd. Le plus grand service qu'ils auraient pu nous rendre, c'eût été d'émigrer comme en 93. Au moins leur expulsion ou leur fuite, en faisant haïr le gouvernement, eût excité une irritation salutaire dont nous eussions tiré quelque avantage : ils n'ont pas compris ce désintéressement. Je vous demande pardon, madame, si je mêle si souvent à nos repas des propos politiques. Ce n'est pas le moindre inconvénient de loger des proscrits.

Achève, Maurice, de me reconter leur funeste bouffonnerie.

— Avertie, la police est descendue chez tous ceux que le plan de régence désignait comme dignes de remplir dans le futur gouvernement les principaux emplois, soit à la tête des armées, soit sur le siége des tribunaux. On murmure les noms compromis d'un duc célèbre, et de deux vicomtes arrêtés au moment où ils se disposaient à brûler une correspondance que la police aurait précipitamment arrachée aux flammes.

— Sait-on le contenu de cette correspondance? s'informa Edouard avec anxiété, consterné d'apprendre l'arrestation des chefs les plus dévoués à sa cause.

— Tout le fait présumer; car de nombreux détachemens ont subitement reçu l'ordre de se diriger sur la Vendée pour la cerner, l'envahir, l'occuper sur tous les points, avec latitude indéfinie de commandement laissée au général qui les guide; et on lit dans les journaux ministériels d'hier que voici, des détails arrangés sous forme de nouvelles, provenant à coup sûr de la correspondance saisie.

Léonide, lisez-nous cet article : nous écouterons mieux.

« *Environs de Bressuire.* — Parmi les actes de folie, de cruauté, d'exaspération, dont se souille chaque jour le parti légitimiste en Vendée, on est surpris de rencontrer parfois sur cette terre de sang quelques traits d'intelligence et de vrai dévoûment. Deux cents soldats fouillaient au milieu de la nuit un groupe de châteaux désignés comme recélant un jeune homme courageux et téméraire qui est devenu l'âme de la rébellion : les crosses de fusil ouvraient les portes qui résistaient aux sommations, la flamme montait là où n'atteignaient point les balles. »

Edouard redoubla d'attention.

« Ces soldats avaient déjà ravagé sans résultat deux châteaux, lorsque, au pas de charge, de la boue jusqu'aux genoux, chantant la *Marseillaise*, torches allumées en tête, ils longèrent un troisième château que des camarades leur avaient enlevé la gloire d'assiéger. Comme c'eût été leur faire affront que de se proposer pour leur prêter main-forte contre une position qui ne tenait déjà plus, ces braves passèrent outre et laissèrent la besogne et l'honneur de l'achever à leurs frères d'armes. Ils se bornèrent à quelques saluts de reconnaissance à travers les claires-voies des haies, et se renvoyèrent des cris d'encouragement à distance. Ils n'avaient pas marché cent pas, qu'ils aperçurent un long jet de flamme suivi d'un bruit sourd : le château s'écroulait. »

Edouard sourit tristement.

« Au jour, et quand il ne restait plus de château à visiter, on s'avoua qu'on avait brûlé bien des fascines, bien des cartouches et bien des chaumières pour rien. L'ennemi, qu'on poursuivait avec tant d'acharnement, au sein de tant de dégâts, s'était encore échappé. Le miracle de son évasion n'a pu s'expliquer qu'aujourd'hui, où l'on vient d'apprendre que ces soldats d'un même uniforme, qui faisaient le siége d'un château pendant la nuit, n'étaient pas moins que des rebelles exactement costumés comme la ligne, masquant par une attaque et une défense simulées la retraite de leur jeune chef, placé lui-même dans les rangs, s'assiégeant de bon cœur, et brisant les carreaux avec la joie d'un conscrit. »

— Quel roman! s'écria Léonide.

— C'est de l'histoire, reprit Edouard qui avait suivi tout haletant la lecture du journal, dont l'ombre portée sur son visage en cachait l'expression à l'éclat de la lumière.

Maurice et sa femme s'aperçurent cependant de la tristesse que causaient à Edouard ces événemens. Léonide voulut en suspendre le récit; elle fut priée de continuer.

Elle déplia de nouveau le journal et lut : « Bientôt nous communiquerons le commencement du procès-criminel intenté aux personnes accusées d'avoir encouragé la rébellion dans l'affaire du château incendié de Cal-

vaincourt. On dit les propriétaires gravement compromis, notamment madame de Calvaincourt et son fils, celui qui s'assiégeait dans son propre château, déjà coupable et poursuivi comme réfractaire. Ils seront jugés aux prochaines assises de Poitiers. »

Le journal tomba des mains de Léonide.

— C'était donc vous ! votre position est affreuse, monsieur ! Ne nous quittez pas.

— N'est-il pas de la plus haute prudence, mon ami, que tu ne te hasardes pas à aller à Paris, en ce moment où la découverte de cette correspondance met en si grand péril ta mère et toi ?

S'apercevant du trouble extraordinaire de Léonide dont il avait suivi les mouvemens trop marqués d'intérêt pendant la lecture du journal, qu'elle achevait par une exclamation, par un cri de désespoir, Edouard intervint brusquement et répondit à Maurice :

— Mais, au contraire, le devoir m'y appelle. Puis-je vivre et ignorer le sort de ma mère qui erre peut-être de village en village, qui me cherche dans chaque chaumière, et finira par tomber entre les mains des soldats ? On instruit notre procès : vous avez des craintes pour moi, mes amis, n'en aurais-je pas pour ma mère ? Pauvre mère qui rougirait de supposer que son fils est vivant et n'est pas à côté d'elle quand il y a un danger à courir ! Quel autre que moi, Maurice, s'informera avec autant d'intérêt des lieux où elle se cache et sur lesquels j'appelle la protection du ciel, se dévouera aux souffrances qu'elle endure et auxquelles elle est si peu habituée, et partagera les douleurs que je lui cause et que j'apaiserai dès que son refuge me sera connu. Fallût-il traverser la France hérissée de baïonnettes, nos bruyères en flamme, je dois aller à elle et lui dire : On me poursuit ; entendez-vous les balles ? Ils vont nous tuer, ma mère ! Me voilà. Pardon de m'être fait si long-temps attendre.

Edouard était trop agité pour ne pas montrer la trace de sa douleur ; il porta son verre à ses lèvres ; il y tomba une larme.

Léonide s'était baissée pour ramasser le rouleau de sa serviette : elle fut long-temps à le chercher.

Maurice ne porta pas ses yeux sur ceux de sa femme quand elle se releva. L'affreuse position de son ami l'accablait.

— Edouard, le jour où, sous le déguisement d'un vigneron, tu te présentas chez moi, me demandant asile contre tes ennemis politiques, je te reçus sans m'enquérir de la cause qui te proscrivait. J'aurais embarrassé mes opinions en interrogeant les tiennes ; je ne voulus pas enchaîner mes principes à la merci de ta reconnaissance, comme de ton côté, tu aurais craint de gêner l'élan de l'hospitalité en me montrant autre chose que ton bâton de voyageur et ta figure d'ami. Aujourd'hui, les événemens m'apprennent sur ton sort plus que je n'aurais désiré en savoir, je te l'avoue. Je ne serai pas plus injuste que les événemens ; d'ailleurs, les principes politiques ne sont jamais si clairs, qu'on puisse leur sacrifier un devoir. Je ne fais pas allusion ici à celui de te cacher tant qu'il y aura une tuile sur mon toit, mais je parle du devoir d'aller m'informer moi-même, à Paris, auprès des chefs de ton opinion, des lieux où est ta mère, afin de lui faire parvenir de tes nouvelles et d'en recevoir des siennes ; car, une dernière fois, tu ne partiras pas pour Paris ; ma conscience, s'il t'arrivait malheur, ne se le pardonnerait pas.

Les deux amis s'étaient tendu la main. Léonide était attendrie comme une sœur ; jamais son mari ne lui avait paru si noble et si beau.

Son exaltation naturelle, jointe peut-être en ce moment à un sentiment moins avouable devant un mari, l'entraînait si fort hors d'elle-même ; elle sentait si vivement battre son cœur dans sa poitrine, tant de larmes rouler sous sa paupière, une si ardente rougeur monter à ses joues, et sans pouvoir quitter sa place, qu'elle comprit la nécessité de dépayser spontanément un thème de conversation si aventureux pour elle.

Après un recueillement général, elle rapprocha son siége de celui de son mari, et lui prenant les deux mains comme pour forcer son attention, elle lui dit : — Vous passerez aussi chez ma modiste et lui rappellerez que je ne veux pas de fleurs à mon chapeau, mais un simple nœud sur le côté, ici l'humidité du bois fane tout, et chez mon relieur, Thouvenin, pour retirer mon album qui est prêt depuis trois semaines. Ecoutez-moi donc : si vous traversez le Palais-Royal, ayez-moi le dernier roman qui a paru. Votre journal en dit du bien ; on n'y trouve, assure-t-il, ni adultère, ni inceste, ni assassinat, ni parricide, ni moyen-âge. Après tout, je suis lasse de ces horreurs, comme tout le monde. Nous ne sommes pas bons, j'en conviens, mais, à coup sûr, nous sommes moins mauvais que les livres qu'on écrit sur nous. C'est tout ce que j'ai à vous recommander.

Voyant que rien ne rompait la consternation d'Edouard et de son mari, Léonide recourut en une minute à tous les moyens imaginables pour paraître naturelle, en prenant un ton de légèreté qui eût fait deviner son embarras, si Maurice avait eu quelque raison pour le pénétrer. La sensibilité des femmes les compromet souvent plus qu'une faute.

Elle versa ensuite du café à son mari et à Edouard qui, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude pensive, était tout entier au sujet qui l'avait occupé durant le dîner.

Edouard n'est pas beau dans le sens classique du terme. Grand, il ne l'est pas ; coloré, non plus ; il n'est pas une bourgeoise, même de qualité, qui daignât le remarquer, fût-il seul dans un salon, en dehors de tout parallèle. On est fâché de le dire, mais un genre de beauté existe, que les personnes nées seules comprennent, qui coûte à connaître autant qu'une science, et dont il faut mériter l'intelligence comme un titre. La figure d'Edouard a plus d'expression que de chair : l'os y domine. Cette maigreur n'est ni de l'épuisement, ni de la souffrance. C'est du caractère. Si l'on dit avec certitude qu'un portrait est ressemblant sans qu'on ait jamais vu le modèle, le même instinct ne ment pas lorsqu'il aide à distinguer une figure de gentilhomme de celle d'un autre homme. Edouard a un profil de race, comme les Guise, comme les Condé. Nous avons dépouillé les nobles de leurs châteaux, de leurs priviléges, de leurs rangs, mais nous n'avons pu effacer la perpétuité de leur type, inaltérable comme leur nom.

— Je vous quitte, dit Maurice en se levant, Regnier m'attend à l'entrée de Chantilly, à l'hôtel des postes. Tranquillise-toi, Edouard, à mon retour, tu auras des nouvelles de ta mère...

Edouard lui serra la main et salua Léonide en se retirant vers les marches souterraines par où il était monté. La coulisse de la trappe tomba derrière lui.

IX

Rien n'est simple à comprendre comme la retraite souterraine d'Edouard. La berge des jardins de Chantilly qui, la plupart, se prolongent jusqu'à la rivière des *Truites*, aussi appelée le Grand-Canal, est très élevée au dessus du niveau d'eau. Pour éviter l'incommodité de plusieurs marches à descendre, toujours exposées à s'ébouler à la moindre décomposition d'un terrain sablonneux, les habitans, à qui leurs débarcadères sont de la première utilité, ont creusé des corps-de-logis à la rivière, des voûtes sous leur jardin. De distance en distance ce boyau est interrompu par des coudes qui communiquent, à la faveur d'un escalier, à de petits bâtimens isolés qui sont des dépendances domestiques : buanderie, bûcher, cellier, séchoir ; ils conduisent même, chez quelques luxueux pro-

priétaires, à de jolis pavillons d'été, de coupe chinoise, émaillés de verres de couleur, décorés du titre plus vrai que poétique de *bouchon*.

C'est dans l'un de ces pavillons, meublé par les soins de Maurice et disposé au goût de sa femme, qu'Edouard est caché depuis deux mois, lisant ou dessinant le jour, ne sortant que la nuit, et à l'insu encore de ses hôtes, pour aller se promener dans la forêt.

Une demi-journée de travail avait suffi à Maurice pour établir une communication secrète de ses appartemens au chemin couvert aboutissant à la cachette d'Edouard.

Nous sommes en 1831, un Vendéen est poursuivi, il se réfugie chez un notaire de ses amis qui lui prête un pavillon dans son jardin. Est-ce naturel ? Sans doute il s'agit d'un souterrain, mais par où ne passent, remarquez-le, ni gnomes sulfureux, ni nains difformes, mais des buandières chargées de linge sec ou mouillé, et des jardiniers avec leurs arrosoirs.

Edouard semblait attendre que la nuit fût plus avancée pour prendre une résolution. Il consultait l'heure, apprêtait ses pistolets, regardait le ciel, et retombait ensuite au fond de son fauteuil, la tête cachée dans ses deux mains, il soupirait et pensait.

Il se leva, ouvrit son secrétaire ; il plaça deux portraits de femme sous ses yeux : celui d'une jeune fille blonde et celui de Léonide. Son attention fut diversement partagée entre ces deux portraits, dont l'un, très ressemblant, encadré dans un cercle d'or, monté avec luxe, était, à ne pas s'y méprendre, un gage de noces ; tandis que l'autre, dessiné sur une simple feuille de papier, au crayon noir, ne paraissait que l'œuvre rapide du souvenir. Etait-ce orgueil d'auteur ou tout autre sentiment ? Mais Edouard attacha plus long-temps sa vue sur ce dernier ; il était plus tranquille et plus heureux qu'en examinant l'autre. Celui-ci semblait l'obliger à demander pardon, celui-là le forcer à feindre.

L'heure venue, il ouvrit avec précaution la porte de la voûte donnant sur la rivière, et se dirigea, en suivant le bord, vers la grille du parc. Il pouvait être onze heures. Il y avait long-temps que les habitans dormaient du sommeil du juste, lorsque Edouard arriva à la grande entrée du château de Chantilly ; il était attendu.

— Ce soir, lui dit-on d'abord à voix basse, il faut renoncer à la forêt ; nous n'aurons que quelques minutes à passer ensemble. M. Clavier pourrait m'appeler, sa toux le fatigue et le tient éveillé. Si vous aviez plus de prudence que moi, monsieur Edouard, vous me renverriez bien vite. — Renvoyez-moi.

— Ayons plus de confiance, mademoiselle, en notre bonne étoile ; jusqu'à présent elle a été si bienveillante ! Non, je ne vous renverrai pas, quoique j'approuve, — voyez si je suis sage, — votre projet de ne pas nous promener ce soir dans le bois où les heures sont pourtant si douces avec vous ; vous ne les avez pas oubliées ?

Ces premiers mots étaient échangés entre Edouard et Caroline de Meilhan, sous la gigantesque arcade du château dont la lune blanchissait en ce moment les bas-reliefs, symboles de chasse où sont jetés en faisceaux les fusils, les pieux, les couteaux, les cors, toutes sortes d'armes. Jaillissaient encore, à cette clarté solennelle, les groupes hurlans de marbre, placés au fronton, chiens héroïques pendus aux flancs d'un cerf aux abois, — nobles animaux ! les seuls qui soient restés de ces races précieuses élevées à tant de frais, les seules de ces meutes dont le palais, — les chiens avaient un palais ! — est aujourd'hui aussi désert que celui de leurs maîtres. Ils sont monumens ainsi que cette hure, autre trophée de la cour d'honneur, ainsi que ces trois bustes de chevaux échevelés qui hennissent de douleur au fronton des écuries ; pétrification comme ces écuries où trois cents chevaux avaient de l'air autant que sous le ciel, mangeaient l'avoine dans des auges de marbre ou dans la main délicate des

princesses, s'éveillaient à la Diane sous des selles de velours, battaient de leurs sabots d'argent la grande pelouse, et buvaient de leurs naseaux l'air rose du matin, fiers des dames de cour, belles et dédaigneuses, qui les montaient. Les écuries sont mortes comme les chevaux, comme les chiens qui aboyaient, comme les piqueurs qui les lançaient au bruit du fouet à travers les ravins, comme les princes de la monarchie qui les suivaient tous. Car la monarchie aussi est morte et de marbre ! — cette belle et triste Niobé ! — On a établi une école d'enseignement mutuel dans les chenils du château ; et, dans les écuries même, — profanation ! — la garde nationale célèbre ses dîners de corps.

C'était un spectacle bien fait pour Edouard et Caroline de Meilhan, celui du château de Chantilly, éclairé par la lune, l'astre des ruines. Les châteaux sont l'histoire des nobles ; ils leur racontent, à eux qui entendent leur langage et leurs soupirs, et ce qu'ils ont été et ce qu'ils ne seront plus. Ils ne sont pour nous que de belles pierres, de magnifiques débris ; ils sont pour eux des actions, des titres, des priviléges conquis. Nos aïeux à nous n'étaient que des esclaves qui ne nous ont légué que de mauvais noms, des vaincus de l'invasion ; les leurs étaient des hommes. Voyez ce qu'ils ont laissé.

Edouard avait enchaîné le bras de mademoiselle de Meilhan sous le sien, et il descendait avec elle un des sentiers raboteux qui, à l'ombre de murs chevelus de lierre, conduisent à la petite rivière des *Truites*, ligne d'eau limpide et pure qui sert d'encadrement à la pelouse de Chantilly, à l'opposite de la forêt ; car Chantilly, — j'ai peur de ne l'avoir pas assez dit, — repose entre des tilleuls et de l'eau, entre une forêt et une rivière ; aussi les oiseaux ne font que décrire d'éternelles courbes aériennes sur ce bourg, véritable volière, allant chercher en deçà la feuille jaune du tilleul et en delà la goutte d'eau pour se désaltérer.

— Vous êtes pâle ce soir, Caroline, et, si je ne me trompe, vos traits sont moins paisibles que de coutume. Vous m'avez si bien habitué à votre calme inaltérable, que c'est une douleur pour moi de vous voir ainsi changée ; pourvu que ce n'en soit pas une pour vous de vous en parler.

— Je suis triste, oui, l'avenir m'effraie. Si une maladie me privait de l'appui de M. Clavier, que deviendrais-je ? Il peut mourir cette nuit, il souffre beaucoup. Où aller demain ? La servitude m'est douce près du vieillard qui m'en a fait une facile habitude ; elle me serait horrible chez un autre. Et pourtant elle me menace, elle m'attend, elle est inévitable. En qui dois-je espérer ! Vous comprenez maintenant pourquoi ma tristesse est visible...

Ces craintes de mademoiselle de Meilhan n'étaient pas un prétexte romanesque pour pousser Edouard à des éclats de dévoûment, à des exagérations de sacrifices. Caroline ignorait que M. Clavier avait, la veille, et d'une manière si avantageuse pour elle, mis ordre à sa fortune, et elle savait qu'Edouard n'avait aucune protection à lui offrir, exilé, poursuivi, dépossédé d'une partie de ses biens par la désorganisation de la Vendée, et très douteux propriétaire de l'autre partie. C'était donc la plus sincère des plaintes, la plus désintéressée des douleurs que Caroline avait exprimée. Elle aspirait sans doute aux consolations, mais non aux bienfaits d'Edouard : aucun calcul n'entrait dans cette âme naïve.

Ils s'entendaient si bien sans efforts l'un et l'autre, qu'Edouard ne trouva d'abord aucune réponse aux pressentimens de Caroline. Il aurait eu pitié de ses propres mensonges, s'il lui avait parlé de sa mère, heureuse de l'accueillir en fille chérie, en épouse de son fils, illuminant jusqu'au donjon, ses châteaux, où elle, Caroline, aurait commandé. Ses châteaux brûlaient et sa mère fuyait en exil. Edouard ne put donc, comme tous ceux qui aiment, prodiguer des trésors de promesses à Caroline, dettes faciles cependant, dont on ne rend pas compte plus tard, car ce n'est jamais que le cœur qui contracte et qui paie en amour.

Ils étaient descendus au bas de la côte; ils s'arrêtèrent au bord du Grand-Canal, à la tête du pont rustique qui le traverse.

Caroline attendait toujours une réponse d'Edouard.

Tout à coup elle fut distraite par la singulière beauté nocturne du paysage; la même surprise frappa Edouard. Ils s'avancèrent jusqu'au milieu du pont où leur cœur fut reposé comme dans le sommeil. Ils n'osaient se parler, de peur de briser le charme.

Edouard désigna seulement à Caroline une statue grêle et blanche, à une distance perdue dans le parc. Il sembla rattacher cette apparition à ce qu'il avait à dire à Caroline, dont le regard était doux et préoccupé à le suivre.

Le pont sur lequel ils étaient limite le parc et en laisse écouler les eaux qui, avant de se mêler à celles du Grand-Canal, sont purgées des feuilles d'arbres qu'elles entraînent, à travers une grille. Par une confusion très naturelle de mouvement, on croirait que les eaux sont immobiles et que la grille n'est qu'un grand peigne de fer qui les démêle, les laissant ensuite tomber échevelées en rouleaux bleuâtres dans le creux de l'écluse. Le gazon semble aussi s'épancher, tant l'eau s'étale sur lui, le courbe, le noie, le voile et se verdit de ses nuances.

— Cette statue est celle du grand Condé, dit enfin Edouard, un des géans de la noblesse française.

— Oui, répéta Caroline, la statue du grand Condé. Ce fut le socle de cette statue qui accrocha la longue robe blanche de mademoiselle de Clermont, et fit tomber, la nuit mystérieuse de ses noces, la noble amante de M. de Melun. Triste présage de l'événement dont elle fut victime! pourquoi me montrez-vous cette statue, Edouard? Pourquoi ce rapprochement? Pourquoi?... Devez-vous mourir aussi? — Caroline trembla, ses lèvres pâlirent, elle serra plus fort le bras où elle s'appuyait.

— Enfant! ne soyez pas superstitieuse; n'aggravez pas de réelles afflictions par des terreurs de roman. Quand je vous montre, à travers ce brouillard laiteux, derrière ces dahlias qui éclatent comme en plein midi et nous renvoient leur parfum amer jusqu'ici, la statue du grand Condé, je n'ai point d'effroi à vous causer, Caroline, je veux simplement vous citer en exemple les malheurs de cette famille. Elle aussi fut exilée, chassée de ses palais; elle aussi mendia à l'étranger pendant vingt ans; mais, au bout de vingt ans, elle revint frapper à la porte du château. C'étaient deux vieillards bien souffrans, bien mélancoliques. L'un se tenait en arrière, parce qu'il pleurait, l'autre parla au concierge. « Le château, mon ami, où est-il? — Abattu, monsieur. — L'orangerie? — Démolie, monsieur. — Le jeu de paume? — Détruit. — Et les écuries? — Sauvées!... — Sauvées! s'écrièrent les deux vieillards. — Mais vous êtes messieurs de Condé! car il n'y a que vous... » Ils étaient reconnus. Pourquoi n'aurions-nous pas aussi nos retours de l'exil, Caroline? n'est-ce pas déjà une faveur du ciel, celle qui nous a rapprochés dans ce désert? Vous souvenez-vous du jour où je vous vis là-bas aux étangs de Commelle?

— Si je m'en souviens, Edouard!

— Vous disiez en entrant dans le petit château de la Reine-Blanche: « Voilà bien l'appartement de la châtelaine enchantée, la croisée gothique, la cascade écumeuse qui rafraîchit son front, les siéges de chêne et de velours sur lesquels elle médite au milieu de sa cour, mais où donc est le châtelain du lieu? serait-il en Palestine à la poursuite des infidèles à côté du roi Philippe-Auguste ou de saint Louis? »

— Et je vous aperçus aussitôt, Edouard, n'est-ce pas? Vous nous écoutiez de la pièce voisine.

— Je parus pour dissiper votre illusion, Caroline.

— Pour la continuer, mon ami.

— Je vous le répète donc avec confiance : une protection cachée, Caro-

line, nous a conduits l'un vers l'autre. Comme les princes, dont je vous parlais, nous nous rejoindrons toujours dans la vie. Ils se retrouvèrent ici, à cette place, après vingt ans d'infortune.

— Vingt ans ! Où seriez-vous? Où nous retrouver?

— Si nous ne nous quittions pas, Caroline, ainsi que ces deux frères, nous n'aurions, quel que fût le lieu où nous allassions, rien à envier à notre patrie. N'êtes-vous pas, comme moi, un enfant de ces races qui s'en vont de la France chaque jour et qui ne doivent plus compter qu'avec le passé? La noblesse française n'a plus de patrie que dans son cœur et dans ses souvenirs. Dès qu'on n'inspire plus le respect qu'on mérite, il n'y a que de la dérision à recueillir, si l'on résiste dans sa dignité ; il n'y a que des soufflets à recevoir, si l'on s'abaisse au niveau de sa condition. Heureux ceux de nos pères qui accompagnèrent la monarchie à l'échafaud ! ils crurent du moins la sauver en nous laissant derrière : nous qui périssons sans gloire, nous n'avons pas même cet espoir. On nous tuera dans un coin : nos enfans seront citoyens !

— Vos paroles sont bien dures, Edouard! je souffre à vous entendre...

— A qui d'eux ou de nous appartient la France? Nos pères ne l'ont-ils pas conquise pouce à pouce sur l'étranger, chassant sous vingt règnes l'Espagnol et le Maure jusqu'à ses montagnes, l'Allemand jusqu'au Rhin, l'Anglais jusqu'à la mer? cela sans le concours de ce peuple qui vient bien tard, ce me semble, redemander ses droits! Tigre qui mangea un roi du premier bond, dès qu'il fut libre, et qui, au second, avait déjà un empereur sur sa croupe. — Ici Edouard pressa ses lèvres, s'apercevant que la colère lui inspirait des pensées peu faites pour la simplicité de Caroline, et des expressions qu'il aurait été le premier à condamner dans le sang-froid. Il était excusable : la circonstance seule le plaçait si en dehors de lui-même : elle était entraînante. Edouard était exilé, mis en accusation ; sa mère subissait les mêmes conséquences de sa fidélité politique ; la femme qu'il aimait le plus après sa mère était l'esclave d'un régicide, et ses récriminations bouillonnaient dans sa tête devant un monument de la toute-puissance perdue de la noblesse ; c'était l'huile devant le feu, le Hindou fanatique en face de la pagode de Jaggernaut.

La colère d'Edouard tomba tout à coup ; de longues larmes ruisselèrent sur ses joues. Le bruit mélancolique d'un cor venait de se faire entendre et rendait, à l'âme enthousiaste des deux jeunes gens, plus vivante et plus sensible l'illusion dont ils étaient enveloppés. Ce bruit, triste comme le regret, doux comme le souvenir, venait du fond de la forêt ; il en était la respiration. Il y avait dans ce courant d'air harmonieux toutes les pensées des temps héroïques de la noblesse, fondues en notes attendrissantes pour le cœur, la joie des hauts chasseurs, les aboiemens des lévriers, les hennissemens des chevaux, les sanglots du cerf, la voix des nobles damoiselles intercédant pour lui.

Au loin, par delà les parterres qui fumaient comme un lac au lever du soleil, entre les échancrures des massifs à demi éclairés, l'imagination eût facilement entrevu, en s'abandonnant à l'enchantement de cette musique plaintive et d'un autre temps, le cortége vaporeux de ces chasseurs d'autrefois, leurs piqueurs aériens fuyant entre la pointe des herbes et la feuille des arbres, leurs chiens aboyant au flanc de leurs chevaux nuageux, montés par eux, les chasseurs pâles, aux dorures fanées.

A ce bruit de cor, très fréquent aux environs de Chantilly, Edouard éprouvait du calme, de la sérénité, le bonheur. Son regard se baignait dans le regard humide de Caroline, à qui sa parole exaltée avait en un instant rendu cette fierté du sang, cette dignité de race que seize ans de maximes républicaines enseignées par M. Clavier semblaient avoir détruites pour jamais. Caroline retrouvait ses titres.

Le cor sonnait toujours. Le bruit partait maintenant de l'allée du Connétable : c'était peut-être quelque vieux garde-chasse du château qui se

ressouvenait aussi, à sa manière, de son office auprès des princes. Il jouait dans la solitude, comme l'orgue dans les églises : le cor et les orgues, héroïques et pieux instrumens perdus comme les grandes gloires, comme les fortes convictions.

Accoudés l'un et l'autre sur le parapet du pont, Edouard et Caroline s'enivraient de souvenirs ; ils épuisaient une émotion qui ne parlait qu'à eux et qu'ils doublaient en la partageant. Ceux qui auraient savouré comme nous, par une soirée d'automne, les douceurs de leur solitude sur le pont du Grand-Canal, s'expliqueraient peut-être leur indéfinissable rêverie.

Une longue allée de peupliers borde les deux rives du canal dans la partie intérieure du château, et aboutit au pont, avec lequel elle forme une croix : cette eau et ces arbres divisent le parc. A droite les parterres, à gauche le canal. La ligne de peupliers, qui court d'orient en occident, cachait en ce moment la lune, et si complétement, que les parterres, la chapelle gothique, enfin la moitié du château était sombre comme à minuit, tandis que l'autre moitié était claire comme à midi. Point de nuance intermédiaire : on eût dit côte à côte une nuit de Rembrandt, une matinée du Poussin ; deux tableaux se touchant par la bordure, et qui, au lieu de cadre, auraient pour baguettes des peupliers. Seulement dans la partie éclairée descendait parfois en tournoyant une feuille noire, et dans la partie obscure des gouttes lumineuses de rosée. Dans cet endroit, le canal est si large, qu'on y a bâti une île liée par un pont de voûte cintrée à la terre ferme. Cette île, toute chargée de vases, de petites statues, de petits bancs, n'a perdu que ses habitans : elle a gardé ses dieux, ses myrtes et son doux nom d'Ile-d'Amour. Autrefois, quand il existait une cour délicate et tendre, des pages de satin et des demoiselles y lisaient, à genoux, aux nièces du grand Condé, les romans de mademoiselle de Lafayette, ou les beaux vers de Racan.

— Qui dirait, Caroline, que ce point imperceptible a été le château des plus grands princes de la plus grande monarchie du monde ? Vous l'avez sans doute visité quelquefois ?

— Jamais ; M. Clavier m'a toujours refusé ce plaisir.

— Il reste bien peu, Caroline, de ce palais ; mais ce peu suffit pour comprendre la magnificence des anciens maîtres. La peinture surtout a éternisé, par des sujets allégoriques, l'histoire de leurs rivalités avec la cour. Watteau a été l'historien mordant des princes de Condé. Son pinceau a couvert de pamphlets les murs, les plafonds, les portes du château. Partout le régent de France et Louise XV sont immolés au vermillon et à l'azur dont Watteau raffolait. Mais, afin d'éloigner ces illusions, le grand peintre a caché la royauté, accusée de trop de faiblesses en amour, sous la peau ridicule d'un singe, qu'il montre à chaque panneau dans un acte particulier de la vie de cour. Ici le singe assiste à la toilette de son amante, ici il cueille des cerises avec elle ; là il fait sa partie d'écarté en face d'elle, plus loin il l'emporte dans un char magnifique à travers la campagne. Autour de ces tableaux, les arabesques de l'Inde, s'entrelacent et se croisent, et contribuent à présenter, comme un rêve d'artiste, une de ces satires qu'un prince du sang seul avait le droit de se permettre sans aller à la Bastille, et que Watteau seul, sous la protection d'un prince du sang, avait le talent de tracer.

— Quelle est cette lumière, demanda Caroline, là bas, sous le bois de Sylvie, au dessous du labyrinthe ?

— C'est le hameau : comme il y eut un grand Condé bon, mais sévère dans ses mœurs, il y eut d'autres Condé, bons aussi, mais plus frivoles, exclusifs admirateurs de Watteau. C'est encore Watteau qui a donné l'idée du hameau. Le hameau a été le théâtre de fêtes dont le caractère d'originalité s'est perdu, et qui appartenait au temps, comme les excès dont on accuse ses fêtes d'avoir été le prétexte. Fatiguée de l'éti-

quette, du masque qu'elle impose, des habits massifs qu'elle attache aux épaules, la jeunesse de la cour de Louis XV venait réaliser au hameau, sous des costumes rustiques, les pastorales à la mode. Devenus jardiniers, des marquis, colonels de dragons, puisaient de l'eau, couronnés de roses, avec un œil de poudre, et un petit chapeau de paille sur l'œil de poudre. Ils soupiraient en arrosant des plates-bandes d'œillets; s'arrêtaient pour en former un bouquet qu'ils liaient avec des faveurs, et ils chantaient, appuyés sur leurs bêches. Boucher leur avait donné des leçons de nature. Nécessairement les bergères étaient cruelles. Les bergères, c'étaient des comtesses. Vous distinguez d'ici la chaumière d'où elles sortaient en filant du lin et en chassant devant elles leurs agneaux; de vrais moutons blancs et peignés, ayant des sonnettes d'argent au cou. Ces moutons, nourris d'amandes, étaient baignés dans des eaux parfumées.

Auprès de la chaumière s'élève le moulin. Costumés en meuniers, les pages du roi y apportaient le froment et en rapportaient la farine. Le roi aimait beaucoup à manger les gateaux pétris avec la farine de ces meuniers de Chantilly. D'autres allaient soupirer dans le bois de Sylvie, et dire réellement leurs peines aux échos d'alentour. A midi, on déjeûnait à la laiterie dont on a aussi respecté la frêle construction. Les siéges y sont en noyer, ainsi que le veut Fontenelle dans ses pastorales, et les vitraux peints en campagne. On mangeait à la laiterie des œufs frais, en s'y disant des choses tendres entre bergers et jardinières, meuniers et laitières. Ces travestissemens d'existence duraient jusqu'à la nuit, heure à laquelle la bergère redevenait une haute dame de Montmorency, et le tendre bûcheron du bois de Sylvie, Louis de France, roi très chrétien.

Caroline recueillait avidemment ces récits où étaient empreintes les diverses splendeurs de la noblesse française avec tout l'héroïsme qui la rendait redoutable, avec toute la grâce qui tempérait cet héroïsme pour le faire aimer. Edouard, en les animant par son accent passionné, Caroline, en les écoutant d'une oreille neuve et prévenue, s'unissaient de cœur bien mieux et avec plus de réserve, que s'ils se fussent entretenus uniquement d'eux-mêmes. Qu'importent les mots et les idées qu'on emploie? L'amour n'est qu'une fraternité d'âme, et la parole est moins propre à le peindre qu'à l'exagérer.

— Comme vous me faites aimer et regretter ces temps, Edouard! Qu'avons-nous aujourd'hui qui les remplace

Le cor avait cessé de retentir.

Un nuage, monté de la grande pièce d'eau, avait caché le disque de la lune.

Après être passé du vert foncé au sombre, puis au noir, le paysage avait disparu.

Caroline et Edouard furent plongés dans la plus épaisse obscurité.

— Vous me demandez, Caroline, ce qui a remplacé la noblesse? Demandez ce qui peut tenir lieu de cette clarté céleste que nous venons de voir s'éclipser; car la noblesse était aussi un astre, foyer de toutes lumières et de toute fécondité, levé sur les âges et par lequel on comptait des jours d'honneur et des jours de vertu. Autour de la noblesse, les races gravitaient en ordre pour prendre rang dans l'humanité: elles avaient un nom; elles n'en ont plus. Vivre aujourd'hui, c'est couler comme l'eau, voler comme le sable, aller de l'inconnu à l'inconnu.

Les belles qualités de l'âme ne se perpétuent plus, ce qui les tue: le fils de qui n'a rien été n'est rien, ne sera rien. L'homme a perdu la moitié de l'immortalité en perdant la noblesse.

Jour affreux, celui où cette séparation se fit. Esclave révolté, le serf entra dans ce château que la nuit nous voile, et il en chassa les maîtres. Les tours de cinq cents ans tombèrent dans les fossés; les vieux chênes

sur les chemins : des coups de canon furent tirés à bout portant sur la statue de bronze du connétable qui mourut ainsi deux fois : ce n'était pas trop pour un Montmorency. On égorgea les dames du château avec des couteaux de chasse, comme les biches et les faons de la forêt : on gratta avec les ongles les murs qui retraçaient les batailles du grand Condé ; de celui qui avait vingt fois sauvé la France et ne l'avait trahie qu'une ; puis on se lava les mains dans les eaux du canal, toutes colorées de Rocroy, de Denain, de Maëstricht, de Valenciennes : le sang, la couleur et l'histoire ruisselèrent. On blessa les statues ; on trancha la tête à ces divinités silencieuses et bonnes comme des femmes qui ornaient le parc et le labyrinthe ; on ne respecta ni les frais asiles où Bossuet écrivait l'oraison funèbre de mademoiselle Henriette de France, ni la pierre où Fénelon pleura sa disgrâce ; ni le banc de gazon où Vauban médita ses fortifications de la France : on lâcha des moutons dans le parc, qui broutèrent tout.

L'urne d'argent même qui renfermait les sept cœurs des Condé fut brisée ; et les cœurs, jetés par dessus un mur, restèrent pendant plusieurs jours accrochés aux branches d'un arbre, balancés par les vents.

Voilà comment on a remplacé la noblesse !

Ces jeunes gens blasphémaient.

S'ils avaient pu se tourner et voir flamber, à l'extrémité du canal, une cheminée colossale remplissant l'air de fumée et de feu, éclairant la moitié de Chantilly ; s'ils avaient pu se demander pourquoi cette bouche d'incendie poussait ainsi sa gerbe grondante vers le ciel ; s'ils s'étaient rapprochés de cette lueur, phare au milieu de la brume du canal ; s'ils avaient aperçu la presque population du bourg, laborieuse et infatigable, occupée à broyer des rochers, à les pulvériser, à les cuire, à les réduire en pâte pour les durcir de nouveau, mais transformés en coupes ciselées, en vases étrusques où s'épanouiront des fleurs, en pendules dorées ; alors, peut-être quelques uns de ces Prométhées, qui créent des merveilles avec de la boue et du feu, leur auraient dit : Nous sommes les fils de ces vassaux, jadis gardes-chasse, vide-bouteilles, serdeau, valets de chiens de messeigneurs de Condé ; nous ne possédions qu'une terre aride, nous l'avons creusée avec nos ongles et nous en avons fait jaillir de la porcelaine ; nous serions serfs, nous sommes ouvriers ; nous n'avons gardé que nos droits de tous ces biens conquis un instant par nos pères. Le château était aux Condé, il est aux d'Orléans : que demandez-vous au peuple ?

Mais Edouard et Caroline ne virent ni la fabrique de porcelaine ni sa superbe aigrette de flamme ; pleins de mille pensées où le souvenir et la douleur occupaient plus de place que le raisonnement, ils gagnèrent à pas lents le bourg de Chantilly par le chemin qu'ils avaient pris en allant.

Il était à peu près résulté de leur entrevue qu'ils partiraient clandestinement, qu'ils quitteraient la France.

Ils se dirent adieu à la porte de la chapelle du château.

Une heure sonna.

Caroline rouvrit la porte du jardin ; mais, en traversant l'allée de vignes dont les feuilles empourprées par l'automne lui effleuraient le visage, elle éprouva une profonde amertume à rentrer dans sa solitude. Avec l'intelligence de sa haute condition, la tristesse lui en était venue ; elle rougissait pour la première fois de sa place chez M. Clavier.

Sortie pauvre et simple fille, elle rentrait comtesse de Meilhan.

X

Nous avons connu un Irlandais, homme d'esprit original, qui, possesseur à vingt ans d'une fortune considérable, l'avait consacrée à voyager à travers les quatre parties du monde, dans l'unique but de vérifier s'il était vrai que les événemens prissent quelque part, quelquefois, la forme et le caractère du drame.

Sa vie entière l'avait convaincu que sa recherche avait été de la plus grande inutilité; que les plus belles combinaisons de tragédie ou de comédie, appartinssent-elles à Shakspeare ou à Molière, ne s'étaient jamais offertes à qui que ce fût dans le monde réel. Deux principes résumaient sa doctrine d'observation à cet égard : le premier, que les hommes ne provoquent jamais les événemens; le second, que les événemens n'ont ni logique, ni moralité, ni esprit. César est tué en sortant du sénat; mais César était attendu par les conjurés : il n'y a pas là de drame, c'est un brutal événement. Si César eût tué les conjurés, le contraire aurait eu lieu; il y aurait eu alors surprise, moralité, drame.

Mais Géronte, qui se blottit dans un sac et se laisse rouer de coups par Scapin, le prenant pour l'homme qui le cherche dans l'intention de lui couper les deux oreilles, n'est-ce pas l'exemple retourné de César, n'est-ce pas là du drame, de la surprise? sans doute. Mais cela est-il arrivé? non — et qu'importe? la scène est admirable. — Je n'en conteste pas le mérite; ce n'est pas de quoi il s'agit ici; elle sera sublime, si l'on veut. Dites seulement si, en 1660, cette erreur a pu être commise, écartant même l'invraisemblance de la galère turque, de la place publique au milieu de laquelle un citoyen connu de la ville se fait battre?

Notre Irlandais, très insinuant, très poli, avait interrogé, dans l'intérêt de sa recherche, des femmes de toutes les conditions, de toutes les contrées, afin de savoir d'elles si le drame était peut-être dans l'amour. On avait confié à sa naïveté des histoires d'infidélité, de poison, d'effrayans récits de meurtre; mais quand, arrivant à son système, il demandait : « Cette infidélité, madame, l'avez-vous cachée avec la ruse infer» nale de la comtesse Almaviva? Ce poison a-t-il été versé entre deux » embrassemens? Ce meurtre, dicté par l'offense, l'avez-vous servi au » milieu d'un festin à Ferrare, comme pour rendre une politesse reçue à » Venise? » Et l'Irlandais attendait toujours en palpitant le fait dramatique. Pauvre curieux! — « L'infidélité, lui avouait-on en rougissant, avait » été consommée à l'occasion d'une jarretière arrêtée un peu trop haut, » devant un homme qu'on ne savait pas là; le poison avait été mêlé à deux » sous de crême : une heure auparavant, on ne pensait pas au poison; et » le meurtre ne s'était exécuté que par le concours fortuit d'un mot gros» sier et d'une vrille oubliée sur la table. L'amant avait dit : — Tais-toi, » insolente! — La femme lui avait répondu par un coup de vrille dans » l'artère. »

— Événemens! événemens! répétait toujours notre Irlandais désolé, nulle part du drame!

Il alla vivre avec les voleurs de grand chemin : c'était remonter à la source du drame. « N'avez-vous pas rencontré, s'informa-t-il d'eux, parmi les gens que vous avez détroussés, des femmes que vous aviez aimées, des jurés qui vous avaient condamnés; et, dans ces rapprochemens si peu agréables pour eux et pour elles, ne vous êtes-vous pas montrés, par cette singularité d'esprit dont la nécessité des contrastes littéraires vous revêt, bons à l'égard des uns, dignes et respectueux envers les autres? »

— Jamais!

— Pas de drame, mon Dieu, s'écriait l'Irlandais, même parmi les voleurs!

Il visita l'Inde, le Japon, la Tartarie, et non seulement il ne découvrit pas le drame chez les peuples de ces pays bizarres; mais il ne fut, lui, si étrange au milieu d'eux, l'accident personnel d'aucune scène de drame. Ce qui lui était constamment arrivé avait été le résultat du hasard ou de la force des choses; on n'y sentait point une intelligence suivie, des scènes, un progrès, un dénouement, enfin un tout raisonnable qui, reproduit dans le même ordre devant des spectateurs, les aurait satisfaits. Il avait vu des ponts s'écrouler; mais dans ce moment ils n'étaient traversés par personne, ou si quelqu'un y passait, ce n'était pas une jeune fille allant rejoindre son amant, ou un scélérat se rendant sur les lieux d'un crime. L'événement, toujours l'événement; jamais le drame.

Il aurait craint de montrer trop de simplicité s'il eût cherché le drame dans la société européenne, telle qu'elle est aujourd'hui en France, en Allemagne et en Angleterre; le drame si complétement absent du reste du monde: c'est à peine dans cette société si l'événement y arrive. Dans cette société, il y a peu de fortes passions, beaucoup de lois pour prévenir, pour réprimer, punir ces passions; quand ces lois sont muettes, s'avancent les mœurs, jurisprudence où le jury c'est tout le monde, et le bourreau chacun; et quand il n'y aurait ni ces lois ni ces mœurs, le drame n'existerait pas davantage, car il n'y aurait plus d'obstacles, et tout arriverait comme de raison.

Cet Irlandais, qui avait vieilli à chercher le drame sous toutes les latitudes, dans les pays les plus ardens, dans ceux où la religion, la politique et les mœurs s'établissent à coups de fouet et se maintiennent à coups de poignard, et qui n'avait jamais été témoin que de la logique tronquée du hasard, jamais de celle du théâtre, mourut d'une tuile dont il fut frappé à la tête. Essayez d'en finir ainsi avec un personnage de roman.

En poussant la porte du pavillon, toujours avec les mêmes précautions, Edouard ne fut pas peu étonné d'apercevoir Léonide accoudée sur la table; elle lisait.

Elle tourna la tête, et, sans s'émouvoir davantage, elle dit en souriant à Edouard: — Vous avez bien tardé, monsieur. Sans doute la chasse que vous avez faite au clair de la lune nous indemnisera de la longueur de votre absence. Quel beau gibier rapportez-vous?

— Oui, répondit Edouard, confus, contrarié de la présence de Léonide dans le pavillon, cherchant vingt mensonges avant de risquer une réponse qui ne fût pas une défaite, déposant son chapeau, puis ses armes sur la table, les désarmant, s'essuyant le front, oui, j'ai violé la promesse, — et j'ai eu tort, — que je vous avais donnée de ne pas sortir la nuit, de ne pas rentrer si tard au pavillon; mais, afin de me distraire du chagrin causé par les mauvaises nouvelles que j'ai apprises ce soir, je suis sorti, j'ai prolongé ma promenade, je me suis égaré, et d'ailleurs, je ne prévoyais pas vous trouver ici au retour... Vous lisiez, je crois. Edouard tendit le cou, regarda furtivement, craignant que Léonide, le secrétaire étant resté ouvert, n'eût remarqué le portrait de Caroline roulé auprès du sien.

— Je lisais une lettre de mon mari.

— De Maurice, parti ce soir pour Paris, absent depuis neuf heures?

— Vous ne comprenez pas. C'est une lettre adressée à mon mari et que j'ai ouverte.

— Vous partagez donc avec lui les secrets de la correspondance?

— Non; et voilà pourquoi j'agis ainsi.

— A son retour, que pensera-t-il?

— Rien, si la lettre ne lui est pas remise, et ce qu'en tous les cas il aurait pensé, si je la lui rends exactement recachetée.

— Quelle finesse!

— Quel devoir! dites plutôt. Approchez et lisons ensemble.

— Je vous en prie, ne me lisez rien. Confirmez-moi dans cette persuasion que je n'ai pas le droit d'être de moitié dans la confidence.

— Qu'en savez-vous ?

— Comment cela serait-il autrement? Je suis caché chez vous, nul ne me sait ici...

— Alors vous ne me croyez pas... c'est bien. Brisons là-dessus, je vous en prie.

Léonide s'était brusquement levée pour sortir; mais, arrêtée au passage par Edouard, elle retourna s'asseoir auprès du secrétaire, et précisément devant le rouleau qui renfermait le portrait de Caroline. Un souffle de vent de la porte, un mouvement involontaire de Léonide eussent suffi pour tout révéler. Heureusement la lampe était posée sur la table à quelque distance du secrétaire. Édouard, lui prenant la main qu'il baisa avec la chasteté du pardon, lui dit, afin de l'éloigner au plus vite du voisinage du portrait : — Venez et lisez-moi cette lettre, bien que je prévoie ce qu'elle contient : d'abord elle est anonyme ?

— Non.

— On vous y fait part de quelque prétendue infidélité de Maurice ?

— Encore moins.

— Mes prévisions sont à bout : je vous écoute.

— C'est bien heureux.

Edouard avait, pendant ce court dialogue, ramené Léonide à la place qu'elle occupait lorsqu'il était entré, et, d'un mouvement qui cessait d'être suspect, car il devenait indifférent, il ferma le secrétaire et s'assit ensuite pour écouter avec résignation la lecture de la lettre.

— Cette lettre est de Compiègne : c'est Jules Lefort qui écrit à mon mari. Vous lui avez entendu quelquefois parler de Jules Lefort ?

— Jamais.

Cette discrétion de Maurice fit impression sur Léonide. Elle se recueillit pendant quelques minutes, et, après avoir déposé la lettre de Jules Lefort sur la table, elle commença un récit de famille dont le lecteur a déjà pris connaissance. Seulement Léonide mit une continuelle partialité à faire ressortir les torts de sa cousine Hortense qu'elle représenta comme une femme au cœur faux, et comme s'étant mariée sans amour, uniquement pour partager la fortune de Jules. Les faits qu'elle avoua, parmi de nombreux qu'elle fut obligée de taire, étaient d'autant plus altérés, qu'elle glissa sur la passion romanesque que lui avait inspirée Jules Lefort, cause principale de sa haine pour Hortense.

— En tout ceci, répliqua Edouard, je ne vois que des événemens peu graves et que vous jugeriez vous-même sans importance, si vous n'aviez le tort de vous les rappeler,— permettez-moi de vous le dire,— trop souvent et hors de propos. Vous êtes heureuse dans votre ménage, votre cousine l'est dans le sien ; à quoi bon se souvenir d'un passé qui ne doit plus vous être contraire ?

— Si c'est au nom du passé que vous voulez qu'on oublie, voyez si la haine est éteinte entre elle et moi, et dites quelle est, de nous deux, celle qui la ranime. Arrivons à la lettre de son mari.

« Mon cher Maurice,

» Il se prépare à Senlis, pour les premiers jours de carnaval, un bal masqué qui aura lieu à la sous-préfecture. Mémorable solennité pour toi et pour moi, n'est-ce pas ? Que je te céderais volontiers ma place aussi volontiers que tu me gratifierais de la tienne, si je n'étais convaincu que le plus grand plaisir de l'un serait d'y rencontrer l'autre ! Mais ce bonheur-là ne nous est plus guère permis, Maurice, et pas plus au bal où notre humeur ne nous attire guère que partout ailleurs. Enfin ! point d'élégie à propos de bal.

» Depuis six mois, mon Hortense a ma parole que je la mènerai à cette

fête, que je pourrais appeler de famille, car tout le canton s'y réunit chaque année, à jour fixe, tu le sais. C'est une véritable fête pour Hortense qui sort peu, qui passe sa vie, ainsi que moi, à acheter des moutons et à en revendre la laine. Il dépend de toi, mon ami, que cette satisfaction lui soit donnée : je te fais grâce de tout préambule pour t'expliquer pourquoi cela dépend de toi. Il est pénible de nous répéter que ta femme et la mienne ne peuvent être en présence dans le monde sans éprouver de la gêne, une contrainte dont nous n'avons été que trop souvent témoins, toi et moi. Tu n'as pas oublié l'événement de l'an passé au bal de Senlis; d'autres même s'en sont aperçus, et nos deux ménages, dans la personne de nos femmes, n'ont plus été sacrés. Nous ne sommes pas de ces fous, Maurice, qui mettent le bonheur à se raidir contre l'opinion. Vouloir ce que veut le monde, c'est obtenir en compensation de cette faiblesse les quelques joies qu'il procure : nous n'en sommes pas ennemis. Or, ta femme, pour revenir au pénible sujet de cette lettre, sera aussi invitée à ce bal. Penses-tu qu'il soit convenable que Léonide et Hortense y aillent toutes deux ? Que ta sagesse en décide. Avant tout, consulte le désir de Léonide. Si elle n'en montre pas un bien vif d'aller à ce bal, Hortense profitera du refus de Léonide. Si, au contraire, ton excellente femme est assez franche pour ne pas consentir à un pareil sacrifice, eh bien, qu'elle s'amuse, laisse-la aller à Senlis; mais, dans l'un et l'autre cas, réponds-moi sans contrainte, sans complaisance. Encore une fois, consulte ta femme : je garantis l'obéissance de la mienne. Son bonheur est dans ma volonté.

» Il m'eût été plus doux de t'écrire que nous y serions tous quatre, heureux de faire un peu enrager les jeunes gens et les célibataires de notre grosse joie de mari; mais le sort ne le veut pas. L'un de nous s'amusera pour l'autre : c'est s'ennuiera que je veux dire. Cachetons vite ma lettre : je ne suis pas jaloux qu'Hortense lise cette dernière phrase : elle me ferait danser tout le bal.

» Adieu.

» Mille amitiés à l'excellente cousine Léonide.

» Ton ami,

» Jules Lefort. »

— Jugez maintenant, Edouard, si ce n'est pas le mari qui a écrit cette lettre sous la dictée de la femme.

— Quand cela serait, ce qui me paraît contestable, que prétendez-vous faire ?

— Je n'ai pas pour habitude, Edouard, d'initier à mes projets ceux qui ne promettent pas de m'aider dans leur exécution.

— Vous ai-je refusé mon concours ?

— Je ne dis pas encore cela. J'emploie toujours cet avertissement pour qu'on ne prenne pas ensuite en mauvaise part les récompenses que j'accorde en retour des services qu'on me rend.

— Vous avez, Léonide, des doutes trop ombrageux et une reconnaissance trop timorée. Employez vos amis, soyez confiante avec eux. Ne suis-je pas le vôtre ?

— Ne me réduisez jamais à en douter, Edouard. Dans ce moment surtout, j'ai besoin de votre appui, pour établir mon autorité auprès de Maurice. Savez-vous ce qu'il répondra à Jules Lefort ? « Va au bal ; mènes-y ta femme : la mienne n'en saura rien. » Il est homme à cela ; il ne voit pas la dignité du ménage dans la considération de sa femme. Peu lui importe que mon absence soit remarquée, qu'on l'interprète de mille manières, toutes à ma honte, toutes à la gloire d'Hortense Lefort. Qu'elle seule y aille, en faut-il davantage pour qu'elle obtienne contre moi l'opinion du monde que, l'an passé, elle sut disposer en sa faveur par son évanouissement, vrai ou feint, en me voyant entrer dans ce bal de Senlis où elle était si loin de m'attendre ?

Si je ne parais point cette année à ce bal où elle ira, je suis vaincue, terrassée : on pensera, on dira hautement que Jules Lefort a imposé à Maurice l'obligation de ne pas m'y conduire ; ou bien, et ce sera la version la plus honnête, que mon mari m'a forcée lui-même à ne pas y paraître. Heureuse alternative !—celle de passer pour la femme d'un homme sans dignité ou pour l'esclave de cet homme. — Vous ne savez pas, mon ami, que cette Hortense s'est rendue coupable, sous de faux semblans de naïveté et d'innocence, des ingratitudes les plus noires; qu'elle a menti lâchement à l'amour qu'elle prétendait avoir pour Maurice, en se mariant avec Jules Lefort... oui...

— Permettez-moi, interrompit Edouard qui tenait la main de Léonide dans la sienne ; — ce dernier tort, vous ne devriez pas le ressentir aussi vivement que Maurice qui paraît l'avoir oublié en vous épousant, et sans lequel vous ne seriez pas aujourd'hui sa femme.

— Edouard, reprit Léonide vivement et après quelques minutes de contrainte, je n'aime pas Maurice : je ne lui étais pas destinée. Témoin de l'attachement que ma cousine disait lui porter, de celui que Maurice éprouvait sincèrement pour elle, j'ai trop retenu leurs sermens réciproques. De confidente devenue épouse, ai-je pu oublier que mon mari avait aimé une autre femme, que cette femme l'avait peut-être aimé? Comment s'abuser, Edouard?

Ici Léonide s'arrêta. C'était une lacune à remplir pour la perspicacité d'Edouard. Il en aurait coûté à Léonide d'avouer qu'elle avait aimé Jules Lefort, et pourtant, sans cet aveu, comment lui était-il possible de justifier sa haine pour sa cousine Hortense?

Edouard eût donné tout au monde pour que, dans ce moment, Léonide avouât cette faiblesse : aussi ne fit-il aucun effort pour lui en épargner la confession entière.

— Edouard, c'est un grave événement que le mariage : c'est un événement sinistre qu'un mariage sans amour. Ceux qui sont rassasiés du mariage parce qu'ils l'ont trop savouré, qui s'arment pour le détruire parce qu'ils l'ont épuisé, ceux-là se plaignent, se récrient, s'élèvent à tort contre la société. Leur plainte est une puérilité; leur déception est un malheur commun à toutes choses : ne se lasse-t-on pas des meilleures? Quelle est la profession qui à la longue ne soit devenue un supplice? Quel est le sentiment que le temps n'ait rendu intolérable? Quelle est la vie dont le poids n'ait écrasé celui qui la portait? Et remarquez qu'on n'a que la misère pour refuge, si l'on sort de sa profession, tandis que l'adultère vous délivre avantageusement du mariage en une heure; l'adultère dont n'auraient aucune honte ceux qui réclament en son nom contre le mariage, s'ils avaient un peu moins besoin de s'en faire un moyen du moment. Car ce n'est pas contre le joug du mariage, regardez-y bien, Edouard, qu'on s'élève; creusez bien : c'est plutôt contre la possibilité de ne pouvoir se marier tous les jours, à chaque instant. La passion ne recule pas devant l'engagement : c'est le dégoût, c'est la froideur qui demandent compte de la durée. On fait une affaire de raison du mariage, non quand il est à conclure, mais quand il n'est plus à rompre. Ceux qui demandent le divorce brûlent de se remarier : ils sont moins jaloux de briser une entrave que de se soumettre à de nouvelles; et l'on conçoit que la loi est en droit de considérer comme un aveu d'émancipation du libertinage ce cri déguisé de liberté humaine qui veut altérer la perpétuité du mariage.

Mais quelle pitié plus profonde ne doit-on pas à celles qui s'engagent sans amour, sans cet enivrement d'un an, fût-il d'une heure? qui sont entrées à l'église sans prières, sans larmes, sans battemens de cœur; qui en sont sorties sans conviction; qui sont descendues dans la couche du mari, froides, plus froides qu'elles ne s'étendront dans la tombe; et

qui, pendant toute leur vie, s'inhumeront ainsi chaque soir et s'exhumeront chaque matin.

De plus tourmentées existent : celles qui se sont mariées par dépit; affreuse résolution que ces mariages; et, c'est une vérité, les deux tiers des mariages ne sont pas autrement inspirés. On a honte de l'âge qui arrive; on se marie vite : on a hésité pendant dix ans, une minute décide. On était deux amies : la plus jeune vous devance, elle épouse; on pousse un cri de rage, et malheur au premier parti qui s'offre : on l'accepte. Un amant parfois vous délaisse : c'est faiblesse de le rappeler; c'est grandeur de l'éblouir par le mariage. Il aura un remords peut-être! non! il ne l'aura pas ce remords. Et, par dépit, vous vous livrez à un rustre qui sourit, — le fat! — à sa pitoyable conquête; il est fier que vous vous appeliez de son nom, tandis que vous êtes trop heureuse de ne pas lui prêter le vôtre. Malheureusement la vengeance tombe quelquefois sur un honnête homme, et, en récompense de ses soins, de ses attentions, vous n'avez à lui offrir qu'une poitrine glacée, que des lèvres sèches, qu'un visage dédaigneux.

Edouard, je vous ai dit ma vie. Mon mariage avec Maurice fut un calcul de colère, une inspiration irréfléchie de la haine. Tant que je ne serai pas apaisée, mon mariage ne sera qu'une dure expiation; après, j'essaierai du calme à défaut de bonheur; et, dans mes souvenirs de lutte, je n'oublierai pas que vous m'avez aidée à le recouvrer.

— Que faut-il faire pour cela, Léonide?

— M'accompagner à ce bal de Senlis. Vous serez masqué, je ne le serai pas : on vous croira mon frère, mon mari, le colonel Debray qui m'y conduisit l'an passé.

— Comptez sur moi, Léonide; mais pourquoi iriez-vous à ce bal le visage découvert?

— Ce sera ma seule vengeance, mon visage. Hortense sera là, son mari sera là, ils seront tous là ceux qui, la voyant au bal, ne s'attendront pas à ma présence qui les étonnera comme la foudre. Et mon visage ne sera dédaigneux pour personne : il y en aura de plus belles, mais non de plus gaies, de plus folles que moi à ce bal. Vous me verrez rire et danser; j'entraînerai tout le monde dans ma joie, je laisserai un long sillon de folie derrière chacune de mes paroles. Le lendemain on se dira : La mieux parée du bal, c'était la femme du sous-préfet; la plus jolie, c'était celle du maire; la plus coquette, c'était celle-ci ou celle-là; mais la plus remarquable par sa gaîté, c'était la femme du notaire de Chantilly. Ceci me vengera.

Ma gaîté fera croire à mon bonheur, Edouard : qu'est-ce que je souhaite de plus? Celui d'Hortense pâlira de tout l'éclat du mien. — On nous avait trompées, pensera-t-on. — On vous avait trompées, mesdames; elle ne devait pas venir, elle est venue! — On la disait rongée par le chagrin, par le dépit : — regardez le feu de ses diamans, le feu de ses yeux. — Ah! voilà mon triomphe, Edouard, le voilà! Qu'importe après cela qu'en rentrant je donne à des larmes de rage la moitié de cette nuit commencée par la vengeance.

— Eh bien, fit Edouard, puisse cela assurer votre bonheur, disposez de mon bras. J'aurai un masque, ma voix n'est pas connue. A quand la fête?

— Dans deux mois. D'ici là, j'irai à Paris, j'en rapporterai deux costumes de bal, car vous comprenez le danger, Edouard, que nous courrions si nous mêlions un étranger à tout ceci. Je ne doute pas que Maurice saura notre équipée dès le lendemain même : la considération ne m'arrête pas; au contraire. Mais il m'importe qu'il n'ait connaissance de l'événement qu'après son beau résultat. Je respecterai son affectation à ne pas me parler de ce bal; d'ailleurs, je ne résisterais pas à sa volonté, s'il me défendait d'y paraître.

— Mais ne craignez-vous rien pour moi, Léonide? Que pensera Maurice, quand il apprendra, non sans étonnement, que je suis de moitié dans une démarche peut-être répréhensible à ses yeux? Me répondez-vous qu'il ne regrettera pas l'hospitalité dont j'aurai abusé?

Afin que son objection, qu'il hasardait du ton de voix le plus timide, ne blessât pas Léonide, Edouard s'était rapproché d'elle, colorant le plus possible son hésitation de la docilité de l'obéissance.

Léonide fit d'abord semblant de ne pas comprendre; mais lorsqu'elle s'aperçut qu'Edouard persistait pour obtenir une réponse à ses doutes, elle battit l'argument de l'hospitalité par un sourire qui décontenança Edouard. Ce sourire, mêlé d'un peu de pudeur et de beaucoup de raillerie, lui fit comprendre le scrupule dont il s'armait était bien arbitraire chez lui, et qu'il n'en avait pas toujours été si vivement préoccupé dans des occasions tout aussi délicates.

— Je consens à tout, dit Edouard qui, prenant son parti bravement, ne songea plus qu'à effacer de l'esprit de Léonide les impressions équivoques qu'il avait fait naître pendant la discussion.

Et maintenant parlons de la récompense promise. Que m'offrirez-vous que je pusse apprécier plus que votre amitié, Léonide? Conservez-la-moi constante et sans partage.

— Serait-il bien vrai que vous eussiez ressenti près de nous quelque adoucissement à vos tristesses, mon ami? Vous ne sauriez croire la douleur que j'ai éprouvée tout le temps de cette lecture hier soir au dîner. Maurice me regardait, sans doute sans intention; mais j'étais effrayée par lui, émue pour vous. Ma voix tremblait : l'avez-vous remarqué, Edouard?

Bonne Léonide! je lis dans votre cœur comme vous lisez dans le mien. S'il est une consolation à mes maux, c'est dans vous que je la rencontre, quoiqu'un peu mêlée de remords, je ne vous le cache pas; et, dans vos soins affectueux pour moi, dans vos paroles, dans vos pas qui viennent me chercher dans cette prison embellie par vous de toute la grâce d'une femme; rendue aimable par tes caresses...

Edouard parlait sur les lèvres de Léonide, de Léonide qui avait ce regard distrait, lucide et voilé à la fois de la volonté qui s'abandonne, qui s'endort au bruit des paroles aimées, qui se fond et se perd dans la volonté d'un autre.

La lampe rayonnait doucement, et, répandant sa clarté encore trop vive sur des paupières touchées par le sommeil, elle n'éclairait que le groupe entrelacé de Léonide et d'Edouard, dans un coin de la chambre silencieuse et endormie :

— Que tes cheveux sont doux! Pour qui les arranges-tu ainsi sur ton front si patiemment, chaque matin?

— Pour toi, Edouard.

— Pour qui ces robes avec tant de grâce serrées à ta poitrine?

Je suis un imposteur, pensa Edouard.

— Pour toi.

Quel rôle infâme je joue! se dit-il.

— Ces yeux si beaux, cette bouche?

— Pour toi.

— Cette haleine qui m'enivre, amère et chaude que je bois avec âme? Cette force qui me briserait, si tu le voulais, et que tu convertis en grâces et en souplesse; cette taille, pour laquelle j'aurais de la jalousie si j'étais femme? Je t'aime comme cela. Tu n'es pas une jeune fille fière de son innocence, digne d'être admirée seulement; un ange, peut-être, mais pas encore une femme. Tu as aimé : tu inspires l'amour, tu en permets les caresses. Si l'amour n'est qu'une ardente réalité, l'amour, c'est toi; et s'il est un autre amour plus pur qui impose des sacrifices, des ré-

sistances, celui-là peut partager le cœur sans crime, sans honte, sans remords.

Edouard s'arrêta au milieu de sa distinction passionnée. Léonide ne l'écoutait plus. Il murmura dans sa poitrine : — Mon Dieu! comme la reconnaissance mène loin.

Léonide s'était assoupie dans ses bras.

Les femmes de notaire ont le sommeil dur.

On dira donc qu'Edouard aimait deux femmes.

Je ne dis pas cela.

— Mais!

Je ne dis pas le contraire.

XI

Le lendemain, en s'éveillant, Léonide trouva, sur un fauteuil auprès de son lit, un cachemire noir que Maurice lui envoyait de Paris.

Victor Reynier seul était de retour.

C'était dimanche, jour de bonheur et de coquetterie pour les habitans de Chantilly, qui, vers les deux heures, lorsque le soleil est moins chaud l'été, et l'air moins froid l'hiver, débouchent de tous les corridors de la forêt, ou y pénètrent par ses arcades de verdure, bordent la pièce d'eau, et, marchant par groupes, par familles, s'étalent sur un océan de gazon incommensurable à l'œil.

Le dimanche passe inaperçu dans les grandes villes soumises à la chrétienté, à Paris, surtout ; à la campagne, il transpire de toutes parts. Est-ce parce que les roues des moulins et des usines se taisent, parce que les bûcherons ne fendent plus les arbres, parce que moins de charrettes écrasent le pavé de la grande route, parce que la forge du maréchal-ferrant ne retentit plus; mais, à la campagne, le dimanche est peint dans l'air et sur la terre. Ainsi que ses habitans, le village ou le bourg semble avoir pris ses vêtemens de fêtes, ses souliers neufs, sa veste de velours, le haut col de chemise. Les arbres même participent de cette sainte oisiveté : ils sont plus beaux le dimanche que dans la semaine; la rivière, si la localité a une rivière, paraît plus limpide, plus paresseuse : elle se promène; et, vers l'après-midi, quand les oiseaux chantent au bruit des cloches, on dirait, pour se servir d'une expression du Midi, que le soleil revient des vêpres.

— Ma sœur, dit Reynier, je veux être le premier à vous applaudir sous ce cachemire; il vous ira à ravir. J'ai l'orgueil d'être pour quelque chose dans le choix de la couleur. Maurice prétendait que le vert vous siérait mieux ; moi j'ai insisté pour le tissu noir, et je l'ai emporté ; sauf du moins votre avis. Nous ne l'avons acheté qu'à condition. Essayez-le donc, ma sœur.

— En robe du matin? fou que vous êtes!

— Les bayadères sont encore moins vêtues que vous lorsqu'elles déploient leurs châles sur leurs épaules nues; elles n'en sont pas moins bien pour cela.

— Il faut vous satisfaire.

Et Léonide, qui en brûlait d'envie, déplia le cachemire, pour en admirer les magnifiques palmes oranges, et, avec cette volupté du toucher que les femmes seules possèdent, elle le rejeta sur son cou et sur ses bras demi-nus, qui doublèrent de blancheur et de finesse.

— C'est ma couleur qui a gagné; mon goût est infaillible. Vous êtes délicieuse, ma sœur; on le garde, n'est-ce pas?

— N'est-il pas un peu long?

— C'est riche, c'est majestueux, Léonide. Long! quelle hérésie! Les châles ne sont longs que pour les gens qui vont à pied.

— Mais il me semble alors...

— Il vous semble mal, ma sœur. Vous avez tort de toujours douter ainsi; patientez, ce cachemire ne sera pas usé à Chantilly.

— Vrai, mon frère? — Vous êtes superbe en me disant cela, — vrai?

— Est-ce que je mens jamais? Ecoutez-moi bien.

— Je vous écoute de toutes les forces de mon âme.

— Maintenant, ma sœur, il n'y a presque plus de raison pour le cacher : Maurice possédera bientôt tout un quartier de Paris.

— Un quartier de Paris! Nous y aurons au moins un hôtel?

— Ce quartier va être démoli de fond en comble, rasé.

— Vous êtes fou, mon frère.

— Vous aviez promis de ne pas m'interrompre. Je vous apprends, si vous ne le savez déjà, que le gouvernement, pour favoriser le commerce, a le projet de construire hors de Paris un immense entrepôt. Ceci n'est plus un secret. Les fonds sont votés, les devis sont au ministère où les plans se discutent; mais ce qui est un secret pour tout le monde, excepté pour nous, c'est l'endroit où sera élevé cet entrepôt. On suppose que le gouvernement est indécis entre la plaine de Grenelle et le Gros-Caillou. Pour nous il n'y a plus de doute : l'entrepôt sera à Saint-Denis. Je ne vous dirai pas de quelle reconnaissance positive nous avons indemnisé le secrétaire du ministre qui, par distraction, a laissé échapper cette révélation. Ceci est la métaphysique des affaires : vous n'entendez rien à la métaphysique.

— Je le veux bien, mon frère; mais à quoi cela vous a-t-il servi de savoir que l'entrepôt serait à Saint-Denis et non ailleurs?

— C'est ce que j'allais vous épargner la peine de me demander, ma sœur.

— Une fois instruit des projets du ministère, j'ai été chez un mécanicien célèbre autant que riche, et lui ai offert d'entrer en marché avec lui pour un chemin de fer de Saint-Denis à La Chapelle. Vous connaissez assez Paris pour savoir que La Chapelle est un bourg considérable à l'extrémité du faubourg Saint-Denis. Comme ce mécanicien ne supposait aucun intérêt bien vif caché sous ma proposition, il l'a acceptée à des conditions très avantageuses pour moi, me prenant sans doute pour un de ceux qui font des montagnes russes ou s'occupent exclusivement de l'agrément des Parisiens, enfin pour un directeur de théâtre à pied. Nous avons conclu marché. Nous voilà donc, Maurice et moi, acquéreurs du chemin de fer de Saint-Denis à La Chapelle; mais un chemin de fer ne passe pas sur le toit des maisons, il faut les abattre pour le tracer, et, avant de les abattre, les acheter. Ne se doutant pas le moins du monde de la réalisation d'un entrepôt à Saint-Denis, les quatre cinquièmes des propriétaires des maisons de La Chapelle ont vendu, et ils se sont estimés trop heureux de vendre des masures inhabitables.

— Je vous demande encore une fois pardon, Victor, mais je ne comprends pas pourquoi vous feriez un chemin de fer de Saint-Denis à La Chapelle.

— C'est ma faute, Léonide. Nous autres hommes d'affaires, nous sommes comme les savans, toujours portés à mettre les autres à notre point de vue, au lieu de nous placer au leur. Suivez-moi. Ne faut-il pas que les marchandises de l'entrepôt arrivent à Paris pour la consommation? Nous leur traçons un chemin de fer qui, en cinq minutes, vomira aux limites de la ville de Paris les milliers de dépôts lancés de Saint-Denis. Le commerce en jettera des cris de joie! Voilà notre opération. Et le beau, l'inoui en ceci, c'est que nous ne livrerons aucune action que le chemin de fer ne soit en pleine activité. Elles se vendront au poids du diamant. Je ne compte plus avec les bénéfices du moment où tout sera en train. Incal-

culable!... J'en ai le vertige. Pourvu que Maurice ne se mêle pas de diriger lui-même les affaires, pourvu qu'il me laisse exploiter son crédit, je vous garantis, ma sœur, que, dans deux ans, notre nid à tous sera fait; un nid d'aigle! Jusqu'à présent il est assez docile; il se charge d'avoir des fonds, et moi du soin de les tripler parfois en quelques heures à la Bourse, d'où je cours à La Chapelle acheter des maisons pour les démolir. Il n'a pas de raison pour se plaindre. Cette dernière spéculation est miraculeuse, superbe! on m'en attribuera l'honneur. En bonne justice, il revient à Maurice qui, d'un autre côté, n'a pas à souffrir pour sa réputation en cas de revers, rien n'étant en son nom, rien ne pouvant l'être.

— Excellent Victor! Ah! si Maurice avait la moitié de votre ambition...

— Non pas, ma sœur, non pas; alors vous vous passeriez de moi, et je ne veux pas penser que votre reconnaissance pour moi vous est onéreuse. Je vous fais riche : faites-moi heureux; je serai encore votre débiteur : Mariez-moi, ma sœur!

— Mais, à propos, Victor, je ne pensais plus...

— A notre plaisanterie du cabinet, n'est-ce pas?

— Justement, mon frère.

— Êtes-vous disposée, ma sœur?

— Tout à fait.

— Alors je suis à vos ordres.

— Allons!

— Que ce châle vous sied bien!

— Oui, mais personne ne le verra.

— Tout Paris.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur. Avez-vous les clés des tiroirs?

— Toutes.

— Marchons, Léonide. Charmante étourderie que la nôtre! il faut bien tuer le dimanche. Marchez devant moi. Ce châle est sublime.

De plus en plus la pelouse se garnissait. Un bon et dernier soleil d'automne appelait toute la population à jouir de ses rayons obliques. Ces sortes de défis portés par l'avant-dernière saison aux pantalons nankins, aux vestes de toile, aux gilets blancs, aux petites robes d'indienne, aux fichus de soie qu'on avait déjà renfermés avec le sachet de lavande, sont joyeusement acceptés. On se déguise en été encore un jour; demain on se plaindra sans doute du rhume, et l'on boira en infusion les dernières feuilles de tilleul pour lesquelles on a compromis son gosier.

Pas un habitant n'est resté chez lui; il n'en est pas un qui, en foulant la pelouse, ne s'arrête en extase devant la grille du jardin de Maurice. On aime à voir avec quel attachement foncier le notaire du pays s'y inféode, au sein de ces murs tapissés d'arbustes, en scellant aux angles du parterre de beaux vases de porcelaine, honneur de la manufacture de Chantilly, et en greffant des sujets exotiques sur les arbres indigènes, goûts simples qui prouvent le sage emploi du temps, qui attestent la pensée arrêtée d'une longue résidence. Bien aimé celui qui ne néglige pas les emblèmes parlans du calme domestique au milieu de sa petite ville : on le respecte. La discipline du soldat se lit dans l'éclat de ses boutons; la bonne renommée du fonctionnaire rural, dans la toilette de ses buis, dans la symétrie de ses plates-bandes. Le style est l'homme; l'horticulture, c'est le notaire.

Ces pauvres rentiers, courbés par l'âge, qui sont venus mourir à Chantilly, où le cimetière est si plein de fleurs et d'oiseaux, ont leur fortune là, dans cette jolie maison. Ils ne sont pas fâchés qu'elle soit belle et visible. En lui souriant, ils sourient à leurs quinze cents francs, à leurs mille écus; ils respirent les fleurs à travers la grille et envoient une bénédiction à l'ange gardien assis sur leur fortune. En approchant, ils saluent comme si le maître de la maison était là : ils ont aperçu son cha-

peau de paille sur un banc. Et, toutes mystérieuses, toutes discrètes, les petites ouvrières en dentelles de Gouvieux éprouvent un frémissement au cœur en songeant que leurs bons parens ont déposé là leur dot pour qu'elle grandisse comme elles; et la dot, n'est-ce pas le mari?

— Ma sœur, courons au plus pressé, dit Victor en portant la main sur les papiers déposés la veille par M. Clavier. — Sont-ils lourds!

— Allons lire tout cela, mon frère? reprit Léonide qui tremblait d'effroi, mais qui n'osait pas devant Reynier se repentir de cette démarche.

— Lire tout cela! mais non; ce sont des titres de propriété. Bornons-nous à la récapitulation et à la volonté du testateur.

— Hâtez-vous, Victor!

— Parbleu, c'est fait. Lisez : ceci résume tout : « Je lègue enfin à mademoiselle Caroline de Meilhan toutes les propriétés sus-mentionnées et s'élevant à la somme de quinze cent mille francs, mais à la condition expresse que ladite demoiselle Caroline de Meilhan n'épousera aucun homme noble, de quelque nation qu'il soit, à peine de nullité du testament, et de voir passer mon legs universel à la commune de Chantilly. »

— Nous ne sommes pas nobles, au moins, ma sœur?

— Silence! on vient; écoutez! Non, je ne me trompe pas: c'est le pas de M. Anastase, le premier clerc. Courez à l'escalier, à la porte; renvoyez-le... je ne sais comment... mais renvoyez-le!

Reynier était déjà à la porte de la rue.

Léonide ouvrit le corsage de sa robe et y coula le dépôt fait la veille par le colonel Debray : c'était le plan de campagne de la Vendée.

Quand Victor entra, elle chantait.

— Ce n'était rien, ma sœur; vous vous êtes sottement effrayée. Mais, pour plus de précaution, et afin qu'une seconde fois vous ne me causiez pas la même terreur, j'ai donné deux tours de clé à la porte d'entrée. Nous n'attendons personne; et, si Maurice arrivait, il serait obligé de sonner. Voulez-vous être convaincue, ma sœur, de ce mépris que je vous inspirais hier pour ces mystères dont vous demandiez la clé à Maurice? Asseyez-vous dans ce fauteuil et laissez-moi vous instruire.

Ouvrez ce registre et lisez-y à votre aise le sommaire des actes qui ont eu lieu jour par jour, et concernant les habitans des cantons du département de l'Oise et de quelques départemens circonvoisins.

« Aujourd'hui, avoir annulé, par un dernier codicille, le testament de M. Dufour, et reporté sur sa nièce, qu'il doit épouser, tous les biens originairement légués à sa sœur. »

— M. Dufour va épouser sa nièce! Il a soixante ans, elle vingt. Le monde avait donc raison de le supposer. Cette femme est un démon. Mais si l'on avertissait la sœur de M. Dufour?

— Que dites-vous, Léonide! et la réputation de Maurice?

— Mais c'est une infamie.

— Sans doute; mais songez que la société ne qualifie pas autrement la violation d'un secret légal, quel qu'il soit. Lisez encore.

« Acte de la demoiselle Dufour, par lequel elle déclare vouloir que les biens qui lui reviendront de la succession de son frère soient, après sa mort, donnés à sa servante et non à ses deux cousins qui participeront à l'héritage dans la faible proportion du droit rigoureux que leur accorde la loi.

Eh bien! Léonide, irez-vous maintenant prévenir les deux cousins, M. Dufour ou sa sœur?

— Ceci me surprend étrangement.

— Vous n'êtes pas au bout. La dernière pièce n'est pas la moins curieuse :

« Projet des cousins de mademoiselle Dufour, de présenter une requête au tribunal, tendant à faire déclarer inhabile à tester, pour cause de folie, ladite demoiselle. »

— Ah! c'est par trop fort! le frère déshérite la sœur, la sœur ses cousins, et les cousins accuseront celle-ci de folie en plein tribunal! Et tout le canton croit cette famille bien unie, la cite pour modèle!

— Mais c'est peut-être juste; connaissons-nous les autres familles? Mon Dieu! ce qu'on sait n'est rien auprès de ce qu'on ignore, ma sœur. Désirez-vous apprendre maintenant quelque particularité sur la famille Duplan?

— Tout autant que cela vous plaira, Victor. Madame Duplan est cette petite personne si fière que nous avions cet été pour voisine de campagne, et dont le titre de dame de Haut-Lieu nous amusait tant. Son grand colonel de mari chassait toujours aux canards sauvages dans nos étangs. Qu'ont-ils à démêler ici? Voyons.

— « Ce dossier, — est-il écrit de la main de Maurice, — contient l'acte de naissance de mademoiselle Louise Bougival, à laquelle M. Duplan ne pouvant léguer ses biens, vu qu'il est marié à New-York depuis quinze ans, donne et laisse, par mon entremise, un capital de deux cent cinquante mille francs. De ladite somme que j'ai touchée en numéraire, je suis chargé d'acheter à la demoiselle Bougival un hôtel à Paris et une maison de campagne à Vineuil. »

— Madame Duplan n'est pas madame Duplan, la femme du colonel aux canards sauvages! elle n'est que sa maîtresse! Ah! madame du Haut-Lieu! Ah! Maurice, vous saviez tout cela, et ne m'en appreniez rien!

— Deux cent cinquante mille francs touchés par Maurice; que diable en a-t-il fait? murmura Reynier avec quelque humeur.

— Ce qu'il en a fait, c'est bien simple, mon frère; il en a acheté ou il en achètera un hôtel à Paris et une campagne à Vineuil.

— Sans doute, ma sœur! fit Reynier en se pinçant les lèvres. Quelle question!

Ah! madame de Haut-Lieu! ne cessait de répéter Léonide, vous avez des armes aux panneaux de vos voitures, des valets à livrée aurore, des tourelles à votre château, où, quand vous donnez des fêtes, vous n'invitez pas la famille de votre notaire! c'est bien! mais alors on ne met pas de si petites gens dans la confidence de sa condition.

— Silence donc, ma sœur, dit Reynier en posant sa main sur la bouche de Léonide; silence! n'abusez pas de la confession. C'est ici le paradis terrestre pour une femme, j'en conviens; mais n'allez pas vous damner en touchant à l'arbre de la science.

Lirons-nous encore, ma sœur, ce dossier? c'est celui du maréchal-ferrant, notre voisin.

— Le mari de la belle Picarde?

— Il y a ma foi de tout ici. C'est d'abord son bail avec la ville pour ses ateliers dans les dépendances du château.

— Passons cela, Victor; à quoi bon?

— Son contrat de mariage.

— Oui, avec une très jolie femme, la plus jolie du pays, peut-être. Il n'en est pas plus gai; voilà pourtant à peine trois mois qu'il est en ménage.

— Son testament sous enveloppe.

— Son testament! il n'a pas vingt-huit ans, sa santé est de fer, — il paraît le plus insouciant des hommes.

— Cela se voit encore à la manière dont il a cacheté cette pièce importante.

— Que faites-vous, Victor?

— Ne craignez rien, c'et le sacrifice d'un pain à cacheter. Voyons ce que peuvent être les dernières volontés d'un maréchal-ferrant.

« Dégoûté de la vie, je demande pardon à Dieu d'y avoir mis fin. L'affreuse conduite de ma femme m'a poussé au suicide et à la vengeance

criminelle dont je l'ai fait précéder. Je dispose de mes biens comme suit. »

— Oh ! cet homme va tuer sa femme, se tuer ensuite, et personne ne l'en empêchera, et nous le savons ! Je lui écrirai.

— Alors Maurice ira au bagne.

Un violent coup de sonnette retentit. Victor et Léonide se turent, pâlirent tous deux. Dans leur égarement, il leur fut impossible de trouver un pain à cacheter pour sceller le testament dans l'enveloppe.

La sonnette ébranla de nouveau la maison.

— Fuyons d'ici, s'écrie avec épouvante Léonide, c'est Maurice.

— Quelle extravagance ! répond Reynier qui, non moins terrifié que sa sœur, se précipite sur le carré, passe dans l'autre corps de logis, du côté de la pelouse, soulève le coin de la jalousie, et aperçoit la laitière qui sonnait pour la troisième fois.

— C'est votre laitière, revint-il annoncer à Léonide; que veut-elle ?

— J'avais oublié que tous les dimanches elle nous apporte un fromage à la crême. Ne répondez pas. Cette sorcière m'a-t-elle troublée !

— Quand Reynier eut recacheté les dispositions testamentaires du maréchal-ferrant, il prit Léonide par la main et la conduisit dans sa chambre à coucher, devant la fenêtre qu'il venait de quitter.

— Voyez-vous, là-bas, le long du bois, contre les arbres, les chevaliers de l'arc qui s'exercent depuis Nemrod à mettre dans le but ?

— Très-bien, Victor.

— Apercevez-vous un gros homme qui se ploie comme son arc, tant il rit de grand cœur ?

— Je crois le distinguer.

— C'est le maréchal-ferrant qui doit tuer sa femme et se tuer ensuite.

— Pouvez-vous plaisanter sur cela, Victor?

— Et que fait-il lui-même ?

Le jour baisse, ma sœur; dans deux heures Maurice sera de retour; courons remettre en ordre les cartons que nous avons déplacés. La science des conspirateurs est de ne pas laisser plus de trace là où ils ont passé, que par où ils sont revenus.

Rentrés dans le cabinet de Maurice, Léonide et Victor, qu'une communauté d'audace avait affranchis de toute pudeur l'un envers l'autre, convinrent, pour en avoir plus tôt fini avec ce qu'il leur restait encore de cartons à visiter, de fouiller chacun de leur côté sans perdre un temps précieux dans des communications inutiles à leur but.

Tandis que, muets et absorbés par leurs recherches, Léonide et Victor soulèvent des rames d'affaires de famille, descendent dans le cœur de toutes, celui-ci pour s'arrêter à chaque chiffre de fortune, celle-là pour rire de pitié à toutes les découvertes recueillies par sa témérité, les bonnes gens de Chantilly se dirigent vers le carrefour de Diane où l'heure de la danse va bientôt sonner. L'air devient plus sonore; la voix argentine des enfans éclate, mêlée au sifflement des hirondelles rasant le peu de gazon que n'ont pas tondu les moutons et l'automne. Déjà l'on entend un petit violon aigre préludant à la contre-danse, et comme les nymphes des bas-reliefs antiques, se donnant la main, soulevant des robes légères, cadençant des pas lourds, les jeunes filles de Creil, de Chantilly et de Coye, s'élancent dans la forêt. La danse et la musique s'appellent. Le soleil est tombé; des feuilles jaunes tournoient et s'envolent. Au zénith, une étoile luit; le soir vient : c'est le soir.

Au coucher du soleil, il n'y a pas un méchant sur la terre : c'est l'heure où l'on meurt.

Léonide enfonça ses deux mains dans un carton, y plongea un regard de terreur et de joie, comprima un papier, comme s'il eût dû s'envoler · puis elle se tourna pour voir si son frère l'observait.

Reynier avait fixé son attention sur le dossier de M. Clavier, dont il copiait sur un album le titre des principales pièces.

Sûre de n'être pas remarquée, Léonide parcourut avidement une pièce qui portait le nom de Lefort.

— Ah ! murmura-t-elle, voici enfin qui va tout m'apprendre.

Ce nom se détachait du milieu de plusieurs lignes écrites de la main de Maurice; il reparaissait de distance en distance, tantôt précédé de celui de Jules, tantôt de celui d'Hortense. Dans les premiers momens, il fut impossible à Léonide, tant l'émotion brouillait sa vue, de saisir autre chose que ces noms.

Un peu plus calme, elle ne comprit pas pourtant que cette note, à peine lisible, chargée de chiffres mal tracés, de mots abrégés, d'autres effacés, obscurément rétablis, n'offraient un sens complet qu'à celui qui en avait fait la base d'une future rédaction.

Léonide eut la fatale intelligence de ces mots hachés : ***Jeune enfant. — Quarante mille francs sur sa tête — Reconnu par elle et par Jules — Hortense — nommée comme sa mère.***

Elle s'écria mentalement : Mais ceci ne permet aucun doute ; c'est la reconnaissance d'un enfant d'Hortense et de Jules, né avant leur mariage ; c'est le résultat du voyage de mademoiselle Hortense à Compiègne, l'explication de la réparation pressante dont Jules parlait à Maurice dans ses lettres ; oui, — je tiens la vérité, et elle ne m'échappera pas ! — Aujourd'hui il s'ensuivrait pour eux trop d'éclat à rectifier cette naissance à l'état civil. En dotant cet enfant, son avenir est sauvé, sauf à le reconnaître légalement plus tard ; tout cela est très intelligible ; et c'est à ce vil accident que j'ai été sacrifiée ! Il y a eu de la honte et de la douleur pour moi : il y aura de la honte et de la douleur pour elle.

— Vous parlez, je crois, ma sœur?

— Oui !... je disais qu'il serait temps de nous retirer.

— Je le pensais aussi, Léonide. Avez-vous exhumé quelque chose qui vous dédommageât de vos recherches, ma sœur ? Moi, rien, ou à peu près.

— Moi, rien non plus.

— En vérité, ma sœur, on n'a jamais été, comme nous, plus téméraire avec plus d'innocence.

— Ah ! mon Dieu; je regrette presque d'avoir alarmé ma conscience à si peu de frais.

— Je n'ai jamais vu qu'un jeu en tout ceci, Léonide.

— Un véritable jeu d'enfant, Victor.

— Que voulez-vous, nous aurons d'une manière ou d'une autre, comme je le disais tantôt, passé notre dimanche.

— Nous n'aurons pas besoin, e pense, de nous jurer le secret.

— Le secret de quoi, ma sœur?

— C'est ce que je me dis.

— Nous ne dirons rien à personne, Léonide, parce que ceci ne vaut guère la peine d'être divulgué.

— Je vous le jure.

— Je vous le jure aussi.

Pendant le cours de ces plaisanteries, faites d'un ton étrange par le frère et la sœur qui n'étaient dupes ni l'un ni l'autre de leur indifférence, les cartons furent replacés et le rideau tomba sur les dernières clartés éparses dans le cabinet de Maurice.

Léonide et Victor en sortirent.

Sur le carré, Victor prit la main de sa sœur et lui dit : — Il ne dépend plus que de vous que je sois heureux.

— Je vous entends. Demain, mademoiselle de Meilhan dînera chez nous.

— Vous possédez la divine prévoyance de tout ce qui est bien, ma sœur ; merci !

— Venez, Victor ; allons faire un tour de promenade sur la pelouse, en attendant Maurice.

Le ciel était rempli d'étoiles, l'air d'harmonies délicieuses.

XII

A la grille du jardin, une calèche s'arrêtait.

La grâce de sa forme, l'éclat des panneaux, et surtout la beauté des chevaux noirs qui l'avaient fait glisser sur la pelouse avec la rapidité d'une hirondelle, avaient attiré la curiosité des promeneurs. Tout est événement à Chantilly. Admirer la calèche parisienne était un plaisir comme un autre, plus vif qu'un autre, car c'était le dernier de la journée pour les habitans qui rentraient.

Quand ils virent Maurice descendre de la calèche, leur curiosité devint de la joie. Les uns tinrent à honneur de saisir la bride des chevaux ; les autres de l'aider à franchir le marchepied ; chacun s'ingénia pour lui témoigner la satisfaction qu'éprouvait le pays à le savoir possesseur de ce signe brillant des progrès de sa fortune. Il distribuait des saluts à droite et à gauche, comme en userait un souverain populaire rentrant dans sa bonne capitale. Il fut reçu par sa femme merveilleusement ébahie, et par son beau-frère Reynier qui, du haut du perron, répétait avec orgueil à sa sœur : « Eh bien ! trouverez-vous encore que les châles de cachemire sont trop longs ? »

Maurice fut modeste : il ne dit pas que ses chevaux étaient anglais, de pur sang, ni qu'ils sortaient des écuries d'un pair d'Angleterre, ni qu'ils avaient gagné le prix du roi aux courses de New-Market.

Reynier affirma sur son honneur qu'ils coûtaient dix mille francs.

Léonide disait au fond de son cœur : — Nous avons des chevaux !

— C'est une surprise que je vous ai ménagée, Léonide ; est-elle de votre goût ? J'ai l'espoir que ceci vous aidera à patienter plus courageusement. Quand les heures vous sembleront longues, vous les abrégerez maintenant par des courses dans la forêt, par de plus fréquens voyages à Senlis, à Paris même.

Ces attentions de Maurice charmaient Léonide qui, dans ce moment, regretta sincèrement de ne pas l'aimer, tant elle éprouvait de la reconnaissance ; mais la réflexion neutralisa sur ses lèvres cet élan du cœur : elle craignit de s'exposer au reproche d'ingratitude en payant son mari d'affectueuses paroles, qu'au premier jour elle aurait été forcée de démentir. Sa satisfaction fut muette ; elle trouva peut-être un sourire pour remercier.

Pour terminer au plus vite une scène dont la contrainte l'importunait, Reynier, qui n'aimait pas le ménage en présence, regarda l'heure à sa montre et dit :

— Beau-frère, nous avons encore deux heures de lune ; irons-nous faire un tour jusqu'aux étangs avec la calèche de Léonide ?

Ces mots : la calèche de Léonide ! prévinrent tout refus de la part de celle-ci ; et, quelques minutes après, la calèche roulait dans les sombres allées du bois, ayant passé par le carrefour de Diane, illuminé de verres de couleur, tout harmonieux du bruit des flûtes et des violons, tout retentissant de la parole animée des danseuses.

C'était une nuit comme celle de la veille, limpide et calme.

Maurice se félicitait de cette clarté étendue sur le bois comme en plein midi, afin de mieux faire remarquer à sa femme et à son beau-frère que

la coupe des tilleuls se continuait sans relâche sur un espace indéterminé ; plus de cinquante arpens avaient été abattus depuis leur dernière promenade.

Après avoir allumé un cigare et croisé les bras, Victor abandonna son âme à la fumée.

Léonide ne se lassait pas d'admirer la fougue obéissante, la fierté docile des chevaux, la légèreté de la calèche. Elle était dedans, mais son âme était dehors pour se regarder passer. Doucement fascinée par le balancement de la voiture, par ce souffle doux et continu qui, chargé de toutes les émanations de la nuit, frappe au visage, borde les lèvres d'une fraîcheur assoupissante, les oreilles d'un bruit de flûte éolienne, les yeux d'une frange de sommeil, Léonide ne voyait plus courir à droite et à gauche des arbres aux teintes monotones; mais tombée d'illusion en illusion, poursuivie par les rayonnemens des lanternes, elle voyait les deux ailes de la rue de la Paix, étincelantes de lumière, d'or et de marbre; elle glissait au bord de vastes palais dont le sommet se perdait dans les nues; une double porte de ces palais s'ouvrait majestueusement : c'était celle de leur hôtel.

La calèche s'arrêta.

Ce n'était pas encore à la porte d'un hôtel de la rue de la Paix, mais à la dernière barrière des allées.

Victor descendit pour l'ouvrir, et les chevaux prirent le chemin incliné des étangs.

Tout autre que Maurice, son beau-frère et sa femme, eussent été saisis d'étonnement à l'aspect de ces étangs silencieux, sur la surface desquels des roseaux chevelus et des joncs inclinaient leurs tiges endormies, et où se réfléchissaient, la tête en bas, des bouquets pâles de peupliers, gigantesques pinceaux, qui, lorsque la brise les agitait, semblaient peindre, au fond d'une vaste toile, une lune courant entre des nuages.

Léonide demanda son manteau ; elle avait froid.

A l'extrémité du premier étang se dessinait le château de la reine Blanche, ciselé par les rayons de la lune, qui l'argentaient de ses lueurs, comme un *ex voto* à la vierge Marie : château que quelque géant a dû porter dans la main au retour des croisades; création d'une fée ; château brodé à l'aiguille, découpé au ciseau ; et qui ferait croire à ces reines enchantées des romans de chevalerie ; le jour reine, la nuit, petit poisson rouge dans le lac ; car quelle reine véritable a pu, si mignonne, si naine, si gracieuse qu'elle fût, établir sa demeure dans le château de la reine Blanche ? La cour d'un sylphe serait à l'étroit dans cette bonbonnière gothique ; l'ombre d'un milan lui cache le soleil ; et un coup d'aile des cygnes qui nagent à ses pieds pourrait le couvrir d'eau du perron au sommet des tourelles. Quelque jour un nid d'hirondelle l'entraînera dans sa chute.

Victor alluma un nouveau cigare.

Et, à mesure qu'ils approchaient au petit pas de l'escalier du château, placé à la tête de la première pièce d'eau, ils découvraient les cinq autres lacs figés, en long sillon lumineux, dans leurs chatons d'herbe verdâtre.

Maurice remarqua que les peupliers plantés au bord des étangs produisaient le plus joli coup d'œil ; qu'ils avaient bien grandi depuis qu'il ne les avait vus.

Ces arbres sont la plus déplorable erreur de goût du prince de Condé ou de son intendant. Ils ont dépouillé les étangs de l'aspect sauvage qu'ils avaient avant cette malheureuse plantation. Toujours positif, Maurice estima qu'ils rapporteraient bientôt vingt sous par an de coupe.

Ils étaient descendus tous trois de la calèche.

— Victor, dit Maurice à son beau-frère, j'ai eu un rendez-vous à Ecouen avec M. de La Haye : le brave homme est fort triste, sais-tu ?

— Eh bien, répliqua Victor, que décide-t-il ?

— Il abandonne le château et le reste du bois pour trente mille francs?

— Enfin! — Le maudit vieillard a été dur.

— Il n'y tenait plus, m'a-t-il assuré en pleurant : il serait mort dans six mois. J'ai été sur le point de rompre le marché, tant il me touchait par ses regrets. — M. de La Haye, Léonide, nous avait vendu la moitié de son parc et s'était réservé celle où se trouve le château, croyant pouvoir continuer son droit de chasse. Mais, en vertu d'un contrat que M. de La Haye ignorait, passé entre ses aïeux et la commune, nous l'avons empêché dans ce droit : alors...

— Je connais cette affaire-là, interrompit maladroitement Léonide.

Un regard significatif lui fut lancé.

— Et comment en avez-vous eu connaissance Léonide?

— Par moi, Maurice. Que veux-tu, ma sœur brûlait de savoir où en étaient tes affaires qu'elle avait le tort de croire mauvaises; je l'ai mise en quelques mots au courant des avantages de celle-ci. Ma sœur est discrète...

— Je n'en doute pas, Victor. Loin de te blâmer, je te remercie; seulement j'aurais désiré, en ma qualité de mari, ne pas être le second à lui faire part de cet heureux événement. Il ne me reste plus qu'à vous le confirmer, Léonide : oui, le château de La Haye nous appartient ainsi que toutes ses dépendances...

— Et avec les armes des anciens possesseurs? s'informa en plaisantant Léonide.

— A quoi bon? pour que ces armes vous valussent les entrées à la cour?

— S'il y avait une cour, ajouta Victor, encore!

— Irons-nous habiter ce château, messieurs?

— Notre projet, répliqua Victor qui vit l'air embarrassé de Maurice à cette demande de Léonide, est pour le moment de le démolir de fond en comble et d'en vendre les matériaux à la commune. C'est tout pierre et plomb : le profit sera immense.

— Mais ensuite, reprit Maurice qui tenta de réparer sur-le-champ le coup trop vif qu'avait porté à sa femme le renseignement de Victor, nous bâtirons, à la place du château démoli, une maison de goût moderne, avec un pavillon de chaque côté. J'ai en vue douze statues mythologiques du plus bel effet.

— Vous avez bien du goût, en vérité, messieurs. Vous arracherez aussi les arbres de haute futaie pour planter des betteraves; vous élèverez dans le parc, abattu sous la hache, des poules au lieu de cerfs. N'aurons-nous pas un chemin de fer au beau milieu de notre propriété?

— Vous nous raillez, ma sœur; mais est-ce en vérité une faute de démolir des châteaux que nous ne sommes ni assez nombreux en famille, ni assez riches, ni assez nobles, pour occuper, pour entretenir, pour illustrer? et de vendre, à la voie et au fagot, des forêts où, comme vous l'avez si malignement dit, nous ne saurions élever que des poules? Où sont nos apanages, nos majorats, nos aïeux? Nous sommes d'hier et nous ne serons plus demain; nous sommes des bourgeois et non des Montmorency; des industriels, ma sœur, et non des héros.

— Et faut-il être autre chose, reprit Maurice, pour être heureux? Ne regardons pas si haut, restons où nous sommes. Si nous n'avons pas de grands noms, nous n'avons pas non plus la charge de les soutenir; si nous ne possédons pas d'immenses fortunes héréditaires, nous savons mieux conserver celle que nous assure notre travail. Chaque âge a sa distinction : celle de l'époque est la richesse. Acquise avec probité, elle honore; et, à part quelques rares exceptions, elle est toujours la preuve d'une valeur réelle de l'âme ou de l'esprit. Laissez-moi croire, Léonide, que nous touchons personnellement à cet équilibre où l'aisance s'assied

à côté du repos, la dignité auprès de l'accomplissement de raisonnables désirs.

Chaque parole de Maurice avait l'onction d'une croyance; il communiquait ses maximes d'honnête homme aussi profondément qu'il les sentait, et avec une précision qui dénotait chez lui la préoccupation de les réduire bientôt en pratique. Il s'essayait au sage emploi de son avenir, de peur d'en être trop tard enivré. Il semblait prendre envers lui et les autres l'engagement de n'être point surpris par l'éblouissement de la fortune, à l'heure prochaine où elle arriverait.

— Si vous ne m'aviez souvent exprimé, continua-t-il, combien le séjour de la province vous est fade, c'est ici, à Chantilly, que je vous proposerais de vivre, sans rompre pourtant, — j'aime trop vos habitudes, Léonide, — avec Paris et les amis que nous y comptons. Connaissez-vous une résidence plus calme, une vie meilleure? Tout s'y trouve. Pour vous, la compagnie; pour moi, le repos; pour nous trois, la santé. Cherchez un plus beau ciel: il faudrait aller en Italie; des campagnes plus riantes: si je ne suis point trompé dans mes espérances, j'en aurai une à deux pas de Chantilly; et pour vous, toute pour vous, ma Léonide. Une fois ma fortune faite, maître de choisir mes occupations et mes loisirs, ou je garderai mon étude, mais pour n'y traiter que certaines affaires, ou je la vendrai pour m'adonner exclusivement à l'entretien de quelque ferme-modèle.

Léonide se tourna pour livrer passage à un bâillement qui l'étouffait.

— Contenez-vous, ma sœur, ne le contredisez pas; vous gâteriez mon affaire, et c'est le moment d'en parler.

— Je ne vous ai jamais dit, Maurice, — c'est une justice que vous me devez, — que j'aimais le genre d'existence dont vous faites le tableau. Je reviendrai peut-être un jour de cette prévention contre la province; jusque-là, il serait mal de vous laisser croire à un changement dans mes goûts. Mais, résignée à tous les délais de la fortune, et cherchant, tant qu'ils dureront, à ne pas vous importuner de mes antipathies, je me plierai avec docilité à votre vie simple, à votre passion pour la retraite. J'y gagnerai de souffrir un peu moins; et qui sait si, par une de ces modifications dont il y a plus d'un exemple, vous ne finirez point par penser comme moi! Qui sait si vous ne vous lasserez point de ce qui vous avait d'abord séduit, ou si moi je ne me verrai point entraînée, par la force de l'habitude, à aimer ce que j'avais haï!

— Bien, ma sœur, très bien! ma foi, je me suis dit cela très souvent aussi, avec cette différence cependant, que je suis plus porté à croire meilleurs les goûts de Maurice. La province ne gâte rien: jugez-en. Nous avons dîné l'autre jour à Senlis; on nous a servi du turbot; nous avons bu du vin de Champagne frappé, de l'eau de Seltz! J'avais presque envie de demander des ananas.

— Victor, ce n'est pas précisément là ce que j'entends par la vie de province; nous ne nous comprenons pas. Je la veux plus simple, tout aussi bonne. Mener en province le train de Paris, c'est se créer des jouissances incomplètes au milieu de deux genres d'existences qui s'excluent.

— Tu exclus le vin de Champagne?

— Je n'exclus rien; mais je veux qu'on soit de la province, si on l'habite; qu'on se résigne à ne pas y désirer ce qu'elle ne produit pas. Les mœurs ont leurs climats. Les réminiscences avivent les regrets, ébranlent les meilleures résolutions: c'est vouloir même se ruiner plus vite qu'à Paris, que de transformer la province en une serre-chaude où, à force d'or, au lieu de feu, on fait éclore des jouissances exotiques pâles et sans saveur.

— Soit, Maurice! Nous ne boirons du vin de Champagne que le dimanche, mais frappé: c'est champêtre.

— Mais, reprit Maurice plein de joie de se voir compris ou du moins

toléré pour la première fois de sa vie par son beau-frère réuni à sa femme, mais je m'arrangerai de manière à ne perdre aucun des avantages de la province. Elle offre des dédommagemens que vous méritez. Victor, tu aimes la chasse, nous chasserons; vous peignez, Léonide, les points de vue ne vous manqueront pas, — en automne vous peindrez. Ici, le printemps est délicieux par ses eaux; nous irons à la pêche; nous pêcherons ici même, dans les étangs.

Victor se frotta hypocritement les mains.

— Et en hiver, dans la saison où nous entrons, nous donnerons des soirées. Et pourquoi n'en donnerions-nous pas dès à présent? l'idée m'en vient. Croyez-moi, le bonheur est un peu dans l'habitude. Ces bonnes figures de provinciaux, à force d'être vues, perdent en naïveté ce qu'elles gagnent en franchise, en bonté, en bon sens. J'en ai l'expérience, il y a des cœurs d'amis, des dévoûmens à toute heure et jusqu'à la mort, sous ces coupes grossières d'habits. Oui, Léonide, oui, Victor, — car toi aussi tu as besoin d'être prêché, — je ne désespère pas de votre salut commun, et, si je ne craignais de vous effrayer de mes espérances, je vous dirais qu'après un an de l'existence que je vous ménage, vous ne voudrez plus retourner à Paris.

— Et on ne dit pas non, appuya Victor d'un ton pitoyablement feint.

— Seulement, interrompit Léonide, permettez-moi de douter que nous arriverons sans obstacles à cet état dont vous nous avez présenté une aussi flatteuse image. Je crois que vous n'avez pas calculé toutes les résistances extérieures.

— Lesquelles, Léonide?

— Mon Dieu! il y en a mille. Par exemple, vous parliez de donner ces soirées : y viendra-t-on? ne serons-nous pas trop haut placés pour les uns, trop bas pour les autres? n'allons-nous pas éveiller de petites jalousies?

— Erreur, Léonide! Il y aura empressement à venir. Je tiens si bien à vous convaincre, que lundi, à ma première soirée, j'aurai M. Clavier, lui qui n'a assisté à aucune fête depuis celle de l'Être-Suprême.

— Je vous arrête à votre première invitation : celui-là, permettez-moi de le croire, vous ne l'aurez pas.

— Nous aurons M. Clavier et mademoiselle Caroline de Meilhan, vous le jure, et cela, lundi.

— Mais c'est demain, lundi, Maurice.

— Demain, soit. Vous tiendrez le piano avec votre frère; j'organiserai une bouillotte; M. Anastase ouvrira l'écarté. Je me réserve l'ennui de faire la politique avec ceux qui ne joueront pas. Au fond, je ne suis pas fâché d'avoir de ces réunions : elles couvriront mes absences de Chantilly. En me voyant de plus près, on ne remarquera pas qu'on me voit moins souvent. Mes voyages ont été l'objet de l'attention.

Victor, qui sentit poindre un sujet de conversation qu'il n'affectionnait guère, éternelle répétition des regrets de Maurice, de ne pouvoir exclusivement s'attacher aux soins de son étude, ralentit la marche, puis il s'arrêta pour rester en arrière de Léonide et de son mari. Ils passèrent.

Quand ils furent loin de lui, Victor revint sur ses pas et alla frapper à la porte du garde-chasse pour qu'on lui prêtât un marteau. Un des chevaux boitait et paraissait souffrir d'un fer qui s'était faussé à la descente du chemin des étangs.

Une fenêtre s'ouvre, et une voix de femme dit à Reynier : « Il ne fallait pas vous déranger, monsieur : sur un petit mot de vous, mon mari vous l'aurait rapportée lui-même à Chantilly. Quand nous nous sommes aperçus que vous l'aviez oubliée, vous n'étiez pas encore au haut de la montée; mais il était si tard, que nous n'avons pas couru après vous. »

Reynier comprit tout de suite qu'il était pris pour un autre : il ne jugea pas à propos de tirer de l'erreur la femme du garde-chasse.

— Tenez, ajouta celle-ci, voilà! Bonne promenade! que je vous souhaite : la chose ne vous sera pas d'une grande utilité cette nuit.

La femme du concierge tendit le bout d'une ombrelle en refermant la croisée qu'elle n'avait tenue qu'à demi ouverte en parlant à Victor.

— Que veut dire ceci? mais c'est de la dernière élégance! oubliée ici, dans la nuit! — l'ombrelle d'une femme qu'on a cru restituer à son cavalier! — Je garderai cette ombrelle jusqu'à demain. Léonide éclaircira le mystère. Quant au cheval, il boitera : tant pis!

Allons à leur rencontre, maintenant.

Victor ordonna au cocher d'aller au petit pas, le long des étangs.

— Et vous avez donc de mauvaises nouvelles à lui apprendre? répétait Léonide à Maurice.

— Aussi les lui tairai-je en partie. Aurai-je jamais le courage de lui apprendre que sa mère a été arrêtée et traduite devant la cour d'assises de Poitiers, où l'on instruit son procès et le sien, à lui, pauvre Edouard!

— Que lui direz-vous, pourtant?

— Je ne lui cacherai pas les ordres rigoureux arrachés enfin à la faiblesse du ministère pour écraser son parti, qu'au mystère des meneurs, je crois disposé à tenter une résolution désespérée, et dans laquelle, — mon opinion s'en réjouit, mon amitié s'en alarme, — ce parti périra.

— Effrayez-le; oui, — dites-lui tout cela : car il brûle de nous quitter pour prendre sa part de périls dans les dernières luttes de son parti. Parlez-lui moins pourtant des dangers personnels qu'il courrait, que de la déception de ses espérances, et surtout de la position plus aggravante où il placerait sa mère, en aigrissant la justice. Je crains, — des soupçons qui sont presque des certitudes me font concevoir cette crainte, — qu'il n'ait pas renoncé, malgré vos prières et mes sollicitations, à sortir la nuit pour se promener dans le bois.

— Quelle imprudence! — C'est qu'il nous compromet autant que lui, Léonide; mes preuves en amitié, grâce au ciel, sont acquises; mais je vous avoue que j'eusse désiré lui être utile dans d'autres circonstances et pour d'autres motifs que ceux qui l'on fait mon hôte. Son opinion me contrarie, oui, elle me rend parfois suspect à la mienne. Dans l'état actuel de la Vendée, en présence des troubles de cette contrée, si sanglans et si difficiles qu'on se prend à douter parfois de la sûreté de nos nouvelles institutions, j'entends ma conscience qui me conseille de rêmettre au ministre le dépôt du colonel Debray, ce terrible plan de campagne. Le moment de cette restitution me semble venu.

L'élan communicatif que la nuit, le lieu, certaines dispositions expansives, imprimaient à la conversation, et peut-être ce besoin impérieux chez l'homme, de partager tout ce dont il charge sa faiblesse, amour, amitié, ambition, entraînaient Maurice à ouvrir son âme, à solliciter un conseil de Léonide. Partout où il y a une place pour une peine, il y en a une pour la femme : on peut être heureux sans elles; sans elles on ne saurait souffrir. Elles sont là, à la première larme, à la première douleur; dès que le cœur se plaint, elles répondent.

— Qui sait, continua Maurice, irrésistiblement amené à livrer le sien, afin qu'un trait de lumière y pénétrât, s'il n'y a pas dans ces funestes papiers un remède décisif aux agitations de l'ouest, le secret des forces de la rébellion, celui de leur anéantissement! — Vivre avec ce secret au fond de la poitrine, c'est souffrir les remords d'une trahison, c'est en commettre une peut-être, au profit d'une opinion que je ne partage pas et à l'avantage d'une dynastie dont le retour serait la ruine de mes croyances. Avec vous, Léonide, il m'est permis de pleurer sans honte sur ma générosité et de la maudire. Ces sortes de secrets sont à vous et à moi; ils sont de ceux que la sainte communauté du mariage fait un devoir de pe-

ser en famille. Ils touchent à l'honneur du foyer. Eclairez-moi, mon amie. La conscience spontanée des femmes a des lumières plus vives que la raison égoïste des hommes. Elles ont décidé, quand nous hésitons encore. Dois-je, Léonide, restituer ces papiers, ce plan du colonel Debray au ministre? A ma place que feriez-vous, la main sur le cœur?

Léonide porta sa main à l'endroit où elle avait caché le plan du colonel Debray.

— A votre place je ne le rendrais pas, moi : Debray ne l'a pas osé, pourquoi l'oseriez-vous? votre opinion est la sienne : eh bien! qu'elle soit tout aussi scrupuleuse; celui qui lui confia ce plan était son ami, mais était-il le vôtre? Debray craint de faillir à la mémoire de cet ami, et n'avez-vous pas à redouter pour le même fait d'attenter à la vie d'Edouard? Placé entre ses devoirs de dépositaire et ses principes politiques, Debray suppose donc que vous n'avez pas vos devoirs, vos principes aussi? Sans doute il n'a pas pensé cela. Qu'importe? S'il a cru que dans votre position vous étiez plus libre que lui dans la sienne, il s'est trompé : le contraire étant, vous n'accepterez point une solidarité devant laquelle il a reculé lui-même. Êtes-vous allé au devant de cette confidence? le service qu'il vous a demandé, — n'exagérez pas votre délicatesse, — Maurice, est un de ceux qu'on ne rend qu'avec réflexion. Parce qu'il vous a dit : Voilà mon secret, êtes-vous obligé de lui répondre : Voilà le mien! — Mais si vous aviez beaucoup de missions semblables, votre vie, votre bonheur, votre repos, dépendraient et seraient à la merci de tous les embarras dont la commodité des autres se dépouillerait sur vous. Il vous faudrait avoir de la délicatesse, de la fidélité, de la justice pour tous ceux qui ne voudraient pas avoir le souci d'exercer ces qualités à leurs dépens. Croyez-moi, laissez dormir dans l'oubli les papiers du colonel Debray, et ne répugnez pas à sauver un ami peut-être. Préférez cette joie réelle au stérile orgueil d'obéir aux ordres tyranniques de l'opinion. D'ailleurs l'opinion ne saurait exiger de vous ce qu'elle n'impose qu'à un autre. Vous devez beaucoup à la famille d'Edouard : votre fortune, votre rang dans le monde, ce que vous êtes enfin, est son ouvrage. S'il vous restait des appréhensions, je les ai levées; si des remords surviennent, j'en accepte d'avance la moitié, Maurice.

— Que vous m'avez soulagé d'un énorme poids, Léonide; vous avez appelé pour me convaincre des raisons que je n'osais accueillir. Tout ce que vous m'avez dit en faveur d'Edouard, je le pensais. — Mais le plus impénétrable silence là-dessus. — Voici Victor. — Pourquoi n'êtes-vous pas toujours aussi bonne pour moi, Léonide?

— Si vous me confiiez plus souvent vos affaires, Maurice...

Victor les rejoignit.

— Ecoutez bien, pélerins égarés :

Je vais vous raconter l'histoire de cette ombrelle verte et blanche.

Et Reynier commença son épisode au bruit des roues broyant les feuilles tombées.

. . . .

En rentrant, Léonide remit à Maurice la lettre de Jules Lefort.

Quand il l'eut parcourue, il dit : — Mon amie, vous irez au bal de Senlis; j'ai depuis trois jours votre invitation dans la poche. Il n'ajouta rien.

— Quelle contrariété! pensa Léonide, moi qui ai tant fait pour qu'il ne me permît pas d'aller à ce bal.

— Je ne sais trop si j'userai de votre complaisance, Maurice. Je verrai... je ne m'engage pas. Un bal, c'est si fatigant, les routes sont si mauvaises l'hiver. Le colonel Debray n'est d'ailleurs plus ici pour m'accompagner jusqu'à Senlis.

— Oh! vous êtes parfaitement libre, Léonide, reprit Maurice, qui aurait été enchanté d'un refus de sa femme, mais qui pour tout au monde eût craint de paraître le provoquer.

— Eh bien! puisque cela ne vous contrarie pas, je n'irai pas à ce bal cette année.

— Vous avez tort, dit Maurice d'un ton qu'il eût désiré rendre fâché, mais puisque telle est votre volonté, qu'elle s'accomplisse.

Maurice courut sur-le-champ s'enfermer dans son cabinet pour écrire.

— Il fait part au mari d'Hortense de mon refus d'aller au bal de Senlis : c'est où je l'attendais; Hortense ira donc à ce bal. Et moi!

XIII

L'hiver était avancé. Déjà plusieurs soirées avaient eu lieu chez Maurice, ainsi qu'il l'avait arrêté avec sa femme dans les dernières promenades d'automne, aux étangs de Commelle.

Beaucoup de familles s'étaient fait une habitude de se rendre le vendredi de chaque semaine à ces paisibles réunions.

Après bien des résistances, toujours vaincues par les raisonnemens de Maurice, M. Clavier avait consenti à conduire mademoiselle de Meilhan à ces soirées auxquelles il ne prenait personnellement qu'un intérêt de complaisance. Sa présence y était à peine remarquée. Assis dans un coin, il lisait les colonnes du *Moniteur* ou causait à voix basse avec Maurice. Sa seule, sa véritable joie, était de voir Caroline, maîtresse de sa timidité, se mêler aux jeux avec abandon; car ce n'était certainement pas la prose du journal officiel qui l'obligeait de loin en loin à porter ses doigts tremblans à ses yeux et à les retirer humides. Honteux alors, il se cachait derrière toute la feuille dépliée, sans être, après cette précaution, beaucoup plus attentif à sa lecture. Brisées, confuses, les lignes noires dansaient et pleuraient, s'émouvaient avec sa vieille âme, tout entière attachée aux lèvres rieuses, aux pas de sa Caroline qui, quelquefois, en traversant la salle, posait sa petite tête au bord du journal, afin de voir si le vieillard ne dormait pas, ou pour lui dire si l'heure était avancée : « Quand vous serez fatigué, nous partirons. »

Un frileux vendredi de janvier a rassemblé chez Maurice ses habitués de fondation.

— Je vous remercie pour elle, dit Maurice à M. Clavier, d'avoir renoncé à votre solitude pour venir à nos réunions. Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas? mademoiselle de Meilhan a déjà plus d'usage, infiniment plus de maintien. Ma femme l'aime comme une sœur. Ici vous n'avez pas à craindre qu'elle gagne une de ces passions dangereuses si communes et si mortelles dans les salons de Paris. La bonne conduite des jeunes gens que nous recevons nous est connue; il n'en est pas un dont je ne répondisse au besoin; tous ont de l'avenir, l'envie de bien faire et de s'unir de bonne heure à quelque honnête famille. Depuis que je suis à Chantilly, il n'est pas encore venu à ma connaissance qu'une inclination ait été faussée par suite de ces malheurs qui naissent, et de la licence de tout demander, et de la faiblesse de tout accorder avant le mariage. Mademoiselle Caroline aura le loisir d'étudier parmi ces caractères, également simples et francs, celui qui s'assortira le mieux au sien. Comptez au surplus sur la clairvoyance de ma femme. Si le choix de Caroline était douteux, vous en seriez averti assez à temps; notre prudence devancera toujours la vôtre.

— J'y compte aussi, répond M. Clavier; car vous savez, mon ami, ma profonde inexpérience du monde. Ce sont deux enfans pour un que je vous ai chargés de conduire; le vieillard n'est guère plus habile que la jeune fille. Il me tarde, je vous l'avoue, de lui assurer un soutien après moi. Puis je crois m'être aperçu, si mes observations ne me trompent

pas, et je ne m'abuse point sur leur peu de valeur, que Caroline devient de jour en jour plus inégale. Ses goûts changent; elle s'attendrit plus vivement à nos lectures de l'après-midi. J'ai surpris chez elle des tristesses sans sujet de douleur, qui tout à coup étaient suivies d'une gaîté folle. Parfois elle apporte à sa toilette, que nul ne remarquera, des prétentions minutieuses, et parfois elle la laisse des journées entières dans le plus étrange désordre. Cela signifierait-il quelque chose ?

— Humeurs de jeune fille que l'oisiveté livre à ses caprices, assure Maurice. Serait-ce le cœur qui parlât en elle, il n'y aurait encore aucun danger à prévoir ; mais de nouveau il faudrait nous applaudir d'avoir chassé de son imagination une foule de rêves exagérés, en l'appelant dans le monde réel.

La causerie des deux amis descend graduellement de ton, de quart d'heure en quart d'heure, la soirée enrichissant son personnel. Les groupes se forment, les tables de jeu sont déployées ; bientôt l'équilibre s'établit entre ces voix que la familiarité, le voisinage, des rapports d'habitudes abaissent à la modulation amicale du tête-à-tête. Il neige au dehors ; on a chaud au dedans; on cause ; on est bien. On dirait, à cette clémence universelle, que Dieu dort et que les honnêtes gens veillent.

Il n'est rien comme les soirées, et comme les soirées de province surtout, pour ne donner qu'un âge à tout le monde, et cet âge c'est cinquante ans, quarante-cinq ans plutôt. Ce qu'il y a de pesant dans la vieillesse se modifie, s'allége et vient flotter au niveau de l'âge mûr, et ce qu'il y a d'inconsistant dans la jeunesse descend, par besoin d'harmonie, entre un espace resserré, à la région du milieu. L'avantage reste à l'âge moyen. Tout le veut : les lourds canapés, les fauteuils à bras, les tabourets de laine ; imaginées pour la maturité, les soirées en ont le caractère, personne n'y a quinze ans.

Ne demandez pas quel est ce meuble dont les angles tranchans luisent au fond de la pièce voisine ; ce bloc glissant d'acajou, orné de têtes de monstres en cuivre ciselé, c'est le billard ; le billard, meuble indispensable, inévitable à Chantilly ; dieu domestique, vous le trouverez dans la maison du riche comme dans la cabane du pauvre. Il a sa pièce dans chaque maison, la plus belle pièce du logis. Hommes, femmes, enfans de Chantilly excellent au jeu de billard, les femmes surtout. A telle heure de l'après-dîner, le bourg entier fait la poule.

Après la musique rien n'égalise et ne rallie comme le jeu; si Amphion bâtit une ville avec de la musique, il est plus que probable qu'il rassembla des habitans au moyen du jeu. Le boston, la bouillotte et l'écarté n'ont fait qu'une seule famille de tant de gens de professions et de caractères antipathiques réunis dans le salon de Maurice. Ils respirent en mesure ; et leur sang reposé n'a qu'une même élévation de pouls. Le calme de la forêt a pénétré sous ces voûtes pacifiques.

Il est vrai que la nuit a une âme dont elle répand la molle lueur sur tout ce qu'elle enveloppe, caresse ou effleure. Les meubles sont sensibles à la présence de cette fée invisible et brune. Eteints et muets, les coins de l'appartement sommeillent ; le plafond vacille comme une eau dormante ; repliés sur eux-mêmes, les volets reposent ; et les luisantes tapisseries, où sont représentées les pagodes indiennes, la chasse au tigre, les esclaves qui descendent les marches du palais de marbre de Calcutta pour aller puiser de l'eau au fleuve sacré, semblent, à la clarté des bougies, autant de ces changemens éclos dans les *Mille et Une Nuits*. Il est nuit dans la salle, il est nuit sur la tapisserie ; il est nuit en Europe, il est nuit dans l'Inde.

Tandis que l'attention générale se fixe sur un point, que la vie des assistans ne se révèle plus que par les articulations de leurs doigts, d'où tombent des cartes et des fiches, Léonide s'entretient tout bas avec

Caroline, dont le regard et le silence attestent le recueillement plus absolu.

— Vous êtes triste, Caroline.

— Non, madame.

— Vous avez de petits chagrins que vous avez tort de cacher à vos amis.

— Je n'ai aucun chagrin, madame, je vous jure.

— A votre âge, petite amie, je n'ignore pas que la plus légère contrariété paraît un malheur éternel, irréparable. Vous, surtout, qui ne trouvez pas dans la vieillesse de M. Clavier un confident facile, vous devez sentir doublement l'ennui de l'isolement. L'expérience vous l'apprendra, Caroline, les maux qu'on raconte sont à demi consolés. Il vous manque une mère; vous n'avez pas de sœur : pourquoi ne vous feriez-vous pas une amie bien dévouée, bien attentive ?...

Léonide prit affectueusement les deux mains de Caroline dans les siennes.

— Que dirais-je à cette amie ?

— Tout, ou plutôt elle irait d'elle-même au devant de vos pensées les plus lentes à naître; son indulgente amitié vous épargnerait la timidité des aveux. Au risque de s'égarer quelquefois dans ses prévisions, elle supposerait une cause à vos larmes quand vous en répandriez, un nom à l'objet qui les aurait fait couler. Vous ne lui en voudriez pas d'être plus franche dans ses conjectures que vous envers vous-même. Si cette amie devinait juste, si elle se trompait parfois, sa sollicitude serait toujours pardonnée. Et si, commençant son rôle dès à présent, elle vous disait que c'est peut-être un sentiment délicat, mais dangereux à cacher, celui dont vous lui faites un mystère, un sentiment qu'elle lit dans votre abattement, dans votre pâleur, dans votre silence, vous pourriez répondre à cette amie : « Non, » mais vous n'arracheriez pas votre main de la sienne.

C'était un monde nouveau pour la simplicité un peu sauvage de Caroline, que ce langage si plein de tendres insinuations; elle le savourait avec une innocence de bonheur qui eût rendu facile la tâche de toute autre, encore moins habile que Léonide.

— Je ne vous comprends pas, madame, murmura Caroline en laissant presque tomber sa tête sur l'épaule caressante de sa nouvelle amie.

— Pourquoi ne m'avoueriez-vous pas que vous aimez, si votre affection est digne de vous ?

— Je n'ai pas d'affection... je ne sais...

— S'il a un nom, une fortune, nous éclaircirions d'ailleurs vos doutes. Ne suis-je pas votre amie ? N'est-ce pas mon devoir de vous conseiller ? Comme vous avez un sens droit, Caroline, une âme candide, je suis persuadée que votre attachement est bien placé, et qu'il ne reste, à M. Clavier, qu'à confirmer votre choix.

— Oh ! combien je crains M. Clavier, madame ! presque autant que je vous aime.

— Vous avez tort. M. Clavier sera le premier à se réjouir de votre inclination, si vous ne tardez pas trop à en faire l'aveu; car le mystère gâte les plus honnêtes sentimens. C'est un digne homme; il souffre, — il nous le confie chaque jour, — de penser qu'il peut vous laisser, par une mort trop prompte, seule et isolée au monde. Dût-il vivre encore de longues années, son arrière vieillesse serait consolée d'avoir pour appui une nouvelle famille....

— Il vous a dit cela, madame ?

— Mais sans doute. Ainsi, vous n'avez plus aucun motif, mon enfant, pour cacher, si vous aimez, à moi surtout qui d'avance suis en position de vous dire la manière dont M. Clavier apprendra votre amour.

— Eh bien, madame, puisque vous êtes si bonne, puisque vous m'aimez tant...

Caroline rougit, ouvrit les lèvres pour parler et elle ne sut que rougir. Elle n'avait pas encore vaincu sa contrainte à s'exprimer, que, bruyant comme la tempête, Victor accourut du fond de la salle de billard, d'une main agitant victorieusement une queue, tenant dans l'autre un verre de punch, et criant de manière à troubler le boston, l'écarté et le loto, trinité silencieuse et presque endormie, qu'il avait gagné la poule; une poule superbe! une poule de cinquante francs!

— Qu'est-ce que cela nous fait! eurent l'air d'exprimer toutes les figures de joueurs, vexées au plus haut point de l'exclamation de Victor.

— Mais que je ne dérange personne, ajouta-il en dérangeant chacun, en mouchant mal à propos les bougies, en marchant sur les fiches, en bouleversant les cartons du loto. Ce fut un coup de vent qui souffla des ternes où il n'y avait que des ambes, réduisit d'imminens *tombola* à la nudité de l'extrait, et mit à découvert des écarts sous lesquels reposait le sort de la partie.

Maudit de chacun, Victor poussa une table à échiquier près de M. Clavier, et lui proposa une partie.

Peu à peu l'orage se calma ; il n'en resta plus que des échos lointains et perdus.

Les jeux recommencèrent.

Cette facilité de M. Clavier à se prêter à la fougue capricieuse de Victor serait un démenti à son caractère, si l'on ne tenait compte des progrès obtenus par Maurice sur la tenacité morale de son hôte. Il était parvenu à le rendre moins farouche à mesure qu'il avait gagné de l'opinion qu'elle serait moins hostile au vieillard. En se rapprochant, les préjugés réciproques s'étaient évanouis; un grand pas était fait.

Intéressée à ne pas perdre l'occasion de connaître à fond la passion de Caroline, Léonide reprit la conversation brisée un instant par la trouée de son frère.

— Auriez-vous remarqué, Caroline, les jeunes gens qui viennent à notre réunion ?

— Oui, madame.

— Trouvez-vous de l'esprit à M. Alphonse ?

— Beaucoup.

— Et M. Ernest ?

— Je ne le connais pas.

— M. Gustave vous semble-t-il aimable ?

— Il est fort enjoué.

— Et que pensez-vous de Victor, mon frère ? Croyez bien que vous n'êtes pas tenue, à cause de votre amitié pour moi, d'en faire l'éloge.

— Je l'estime beaucoup, madame.

— Il est un peu vif, grand parleur, brouillon, mais il a de l'avenir. C'est moi, je vous dirai, qu'il a chargée de le marier, s'il est possible, à Chantilly. J'aurai quelque difficulté, je crois, à remplir cette dernière clause de ses désirs. Sa commission m'effraie d'autant plus, qu'il a déjà dans son esprit désigné celle, j'en suis sûre, dont il serait heureux d'obtenir la main.

Les convenances exigeant que Léonide ne prolongeât pas plus loin ses insinuations intéressées, elle embrassa Caroline et lui dit tout bas :

— Charmante enfant, vous avez déjà justifié les espérances de l'amitié.

Rien n'égalait le contentement de Maurice. Si la félicité domestique avait cherché dans ce moment à se personnifier, elle n'aurait pas revêtu un visage plus plein de sérénité que le sien. Sa joie coulait à pleins bords : il allait du billard, où il poussait sa bille, à la table d'écarté pour tenir les paris ; il volait ensuite de sa femme, dont il baisait la main, au dossier de la chaise de Caroline, sérieuse enfant à laquelle il conseillait l'en-

jouement par son exemple; et on le voyait encore courir des jeunes gens, qu'il ranimait par un sujet de discussion lancé au milieu de leurs groupes, à M. Clavier, pour lui crier: Garde à vous; échec à la dame!

Dès qu'il s'aperçut que l'ardeur du jeu baissait avec la hauteur des bougies, il proposa l'amusement qu'il tenait en réserve pour ranimer la soirée et faire diversion.

— Devine qui pourra, cria-t-il : mon jeu va s'ouvrir.

— Est-ce le loto? s'informa-t-on de toutes parts.

— Mieux que cela, répondit-il, mieux que cela.

Les mamans souriaient avec finesse.

— Est-ce le nain jaune?

— Non, messieurs, mieux que cela?

— Est-ce l'as courant?

— Vous ne devinez pas, mesdemoiselles?

— Ah! c'est aux gages touchés, et l'on ne s'embrassera pas.

— Vous n'y êtes pas encore.

— Allons, Maurice, ne faites pas souffrir davantage ces demoiselles.

— Voyons, parlez, dit Léonide.

— Eh bien! agrandissez le cercle; place! place, et du silence.

Maurice sonna.

Un domestique apporta une corbeille voilée.

Quand il la découvrit, ce fut un murmure universel d'enchantement. La corbeille contenait des gants, des éventails, des écrans, des étuis d'ivoire, des ciseaux, des petits métiers à broder, des raquettes, des dessins, des livres, des boîtes de couleur, mille petits bijoux de quincaillerie.

— Mesdames, mesdemoiselles, mon jeu, c'est une loterie. Une loterie tolérée par le gouvernement qui ne l'imitera pas; car on y gagne toujours, et l'enjeu, c'est la bonne grâce.

— Oh! c'est charmant, quel bonheur!

Toutes les demoiselles sautèrent au cou de Léonide, et les mères payèrent de cet inexprimable sourire que Dieu a mis sur leurs lèvres la complaisance de Maurice.

— De la place, ai-je demandé. Je demande maintenant de la résignation à celles qui ne seraient pas favorisées par le sort autant qu'elles le mériteraient.

— Nous serons toutes contentes, monsieur Maurice.

Nous verrons cela.

— Approchez, monsieur Clavier, glissez votre main sous ce tapis, touchez dans la corbeille l'objet qui vous plaira; vous, Léonide, je vous charge de nommer la personne à qui cet objet, invisible à tous, sera dévolu. Du silence!

C'était un grand sacrifice demandé à la timidité de jeune fille de M. Clavier. Il céda pourtant aux sollicitations qui l'entouraient, et, soutenu par Caroline et par Victor qui se trouvait là, car il était partout, il s'assit au milieu de la salle, à côté de la corbeille.

Léonide commença à nommer les lots.

Qu'on imagine les transports que causaient les bonnes chances. On courait examiner de plus près à la lumière l'objet gagné; on le retournait de cent façons. Des cœurs battaient, des applaudissemens accompagnaient les meilleurs lots. Partout où il y a confusion, le bonheur est un mérite.

Caroline n'avait encore gagné que des lots insignifians. — Le regard de M. Clavier semblait lui dire : « Nous ne sommes pas heureux, mon enfant, vous le savez. »

Son nom ayant été proclamé vers la fin de la loterie, quand le voile étendu sur la corbeille creusait déjà beaucoup dans le vide, M. Clavier amena avec peine pour elle un lot plus volumineux que les autres. On vit

d'abord paraître un manche d'ivoire, ensuite une baguette d'ébène, enfin une étoffe de soie blanche et verte : c'était une ombrelle.

C'est le plus beau lot : les bravos retentissent. Toutes les jeunes demoiselles, oubliant avec héroïsme qu'elles ont été moins bien partagées par le sort, félicitent, embrassent Caroline qui, avec un tremblement nerveux mis naturellement sur le compte de la joie, reçoit l'ombrelle des mains de Léonide et va se rasseoir, tremblante et décolorée, auprès de M. Clavier.

— Voilà justement, Caroline, de quoi remplacer celle que vous perdîtes l'automne dernier dans la forêt. On dirait la même.

La remarque est faite par M. Clavier : elle achève l'abattement de Caroline. Heureusement la soirée est finie. On se lève pour partir.

Tandis que les mamans déploient des châles et des manteaux sur les épaules de leurs filles, service qu'à leur tour celles-ci rendent à leurs mères, les domestiques allument leurs falots dans l'antichambre.

Un quart d'heure après la petite fête de famille, tout repose dans Chantilly : on entend la neige bondir mollement sur la pelouse.

Debout contre la cheminée, près des dernières lueurs de la bougie mourante, Léonide réfléchit profondément.

Caroline de Meilhan non plus ne dort pas.

XIV

Quelques semaines après cette soirée, M. Clavier s'acheminait selon son habitude vers la grille du jardin pour la fermer, quand l'afficheur public vint coller un placard contre l'un des piliers de la porte.

Comme la vue de M. Clavier était faible, et que, d'ailleurs, il allait être nuit, il fut obligé, pour savoir le contenu de l'affiche, d'avoir recours à sa lectrice ordinaire, à l'officieuse Caroline.

A la voix qui l'appelait, Caroline accourut, ouvrit la grille, et lut d'abord, avec la profonde indifférence qu'on a pour la littérature municipale, ces premières lignes :

« Arrêt de la cour d'assises de Poitiers, qui condamne à la peine de mort le nommé Edouard de Calvaincourt... »

Caroline s'arrête, sa vue se trouble, ses genoux fléchissent : elle est obligée de recommencer une lecture dont l'impression, quoique profonde, s'explique en pareil cas par la sensibilité la plus commune :

— Ne vous effrayez point, Caroline ; cet arrêt n'a pas encore reçu peut-être son exécution.

Elle reprend :

« Arrêt de la cour d'assises de Poitiers, qui condamne à la peine de mort le nommé Edouard de Calvaincourt pour avoir attisé la guerre civile en Vendée, et conspiré à main armée contre l'Etat. »

Le poignard entra deux fois dans le cœur de Caroline, de plus en plus défaillante, près de se trahir par l'excès de la douleur.

Ce qui suivait ce terrible préambule énonçait qu'il était de notoriété publique que le condamné était, depuis plusieurs mois, caché dans l'arrondissement de Chantilly, et que tout habitant devait s'attendre à l'estime du gouvernement et de ses concitoyens s'il découvrait le coupable dans sa retraite pour le livrer à la justice.

— L'estime de ses concitoyens, s'écrie M. Clavier, pour dénoncer un condamné ! un proscrit ! cela ne s'appelle donc plus aujourd'hui mettre une tête à prix ! le prix du sang s'appelle estime !

Des pleurs ! — sans doute, c'est noble ! c'est dû au malheur ! — Pleurez, mon enfant ! J'aime à vous voir ainsi ; quand on donne des larmes à

ceux qui ne nous sont rien, on répandrait son sang pour ceux qu'on aime.

Mais ils le dénonceront! on a toujours dénoncé : plaie humaine impossible à fermer. Ce soir, avant demain, le bruit courra dans les campagnes que le gouvernement donne un million à qui ramènera le fugitif. Un million! on vous jettera six francs, misérables! comme pour une tête de loup. — A tout prendre, six francs valent encore mieux que l'estime des gouvernemens et des citoyens qui encouragent les délateurs.

Qu'il vienne ici! que le sort le pousse à notre porte. — Je veux qu'elle reste ouverte désormais — et il verra le cas qu'on fait ici des ordres du gouvernement. Le dénoncer! mais la maison sera à lui, notre table, mon lit, notre vie pour le défendre. Oh! qu'il vienne! qu'il vienne!

Pas de pleurs! pas de pleurs! Caroline! du mépris! — pas du mépris, — il va faire nuit, suivez-moi! Commençons notre tâche.

Prenant Caroline dans ses bras et l'élevant jusqu'à la hauteur de l'affiche, il lui dit : — Déchirez sans peur, mon enfant, déchirez!

L'affiche fut enlevée.

— Aux autres maintenant.

Partout où il y avait une affiche, partout elle fut déchirée. Au bout d'une demi-heure il n'en restait pas une seule dans tout le bourg.

Quand ils rentrèrent, la fièvre brillait dans les yeux de Caroline ; pendant long-temps elle fut saisie d'un tremblement convulsif qui ne cessa que par l'épanchement de ses sanglots et de ses larmes.

M. Clavier ne se coucha pas. Après avoir ouvert les portes du jardin et du salon, il passa la nuit à écouter si aucun pas ne foulait en fuyant le chemin tracé par son inquiète générosité.

XV

Maurice et son beau-frère roulaient un soir sur la neige, en gravissant, sur un des côtés, la grande route de Chantilly à Paris.

Essoufflés par la montée qui est pourtant plus longue que pénible, les chevaux lançaient de bruyans jets de fumée par leurs naseaux.

— N'avons-nous rien oublié? s'interroge Victor à quelque distance. Voyons : voilà ton manteau, mon portefeuille, le carton de Léonide. Est-ce tout? Ne faisons pas comme la dernière fois.

— C'est tout, répondit Maurice; et les pistolets?

— Diable! j'avais recommandé pourtant à ma sœur de les mettre sur la table pour que nous n'oubliassions pas de les emporter; elle n'en aura rien fait. C'était la clé de l'armoire qu'elle n'avait pas d'abord ; ensuite... mais arrêtez, Joseph.

Le cocher arrêta.

— Est-ce que la route n'est pas sûre, Victor? Penses-tu qu'il y aurait quelque imprudence à la parcourir sans précaution?

— Qui sait? Nous avons avec nous des valeurs assez fortes. Passant et repassant si souvent sur ce chemin, nous pourrions fort bien être attendus quelque nuit, et cette nuit-ci comme une autre.

— Ton avis est donc de retourner à Chantilly pour y chercher les pistolets, Victor? C'est bien ennuyeux! — nous sommes déjà loin, — songe. Bah!

— Comme il te plaira, Maurice. Permets-moi de te rappeler cependant, que c'est le mois dernier que la voiture de Creil a été arrêtée à Champlâtreux, et que, sans l'assistance des gendarmes, la caisse des contributions n'allait pas directement chez le receveur-général. Le percepteur en est encore malade.

— Au fait tu as raison. Il vaut mieux être en retard avec les heures qu'en avance avec les voleurs. Joseph, retournez à Chantilly.

Sans bruit, comme si elle eût glissé sur le gazon, la voiture rentra dans le bourg, longea les jardins, et s'arrêta devant celui de Maurice, qui descendit seul.

— Je reviens à l'instant, Victor : le temps de prendre les pistolets. Je n'éveillerai même pas Léonide.

Maurice ouvrit la petite porte du jardin et rentra.

Toutes les lumières étaient éteintes.

Arrivé à la salle à manger, il marcha à tâtons vers la table où Léonide devait avoir déposé les pistolets : ils n'y étaient pas.

La pensée lui vint qu'ils étaient dans l'armoire de la chambre à coucher dont il avait la clé sur lui.

Il se dirigea vers la chambre, sur la pointe des pieds, de peur d'éveiller sa femme, effleura à peine les meubles, louvoya de chaise en chaise, alla d'angle en angle, sentit l'armoire, et, avec la précaution la plus attententive, il glissa presque sans frottement la clé dans la serrure. La clé cria. — maudite clé ! — Une pression plus dure, un coup sec du poignet, assourdit le cri. — Un tour de gagné. — L'armoire était fermée à deux tours ! Il eut l'idée que si sa femme l'entendait, elle éprouverait un effroi auquel il n'avait pas d'abord songé : il eût été bien plus simple de l'éveiller et de lui dire pourquoi; mais Maurice fit cette réflexion comme il achevait le second tour. Fermer ou ouvrir alors, c'était s'exposer à produire le même bruit.

Il ouvre; il saisit la boîte des pistolets par l'anneau du milieu, et l'attire au bord de la planche. La boîte n'ayant pas été fermée, les pistolets s'en échappent, tombent à terre en réveillant tous les échos de l'appartement.

— C'est moi ! — c'est Maurice ! — Ne t'effraie pas, c'est moi. Je prenais mes pistolets, — Léonide, — c'est moi. — Et, en répétant une troisième fois : C'est moi ! Maurice s'approche du lit de sa femme, tout tremblant de la peur qu'il doit lui avoir causée ; peur si forte, qu'il ne l'entend ni se plaindre, ni respirer.

— Serait-elle évanouie?

Troublé, Maurice pose ses deux mains étendues sur le lit. Le lit n'est pas défait; le couvre-pied de soie n'a pas été enlevé. Il se porte vers l'oreiller; l'oreiller est en place. L'étonnement le cloue.

— Pas possible! elle ne sort jamais à cette heure-ci ; jamais ! — Au jardin? — Et quoi faire? il y a trois pouces de neige. — Au salon? j'en sors. — Dans sa chambre? j'y suis. — Nulle part. Où donc?

Mais alors? — Oh ! — non l'idée est absurde, — la supposition atroce. A quoi bon ces pensées? J'ai accompagné Edouard, comme de coutume, jusqu'à l'entrée du caveau; j'en ai moi-même fermé la trappe. La trappe est donc fermée, je ne suis pas fou. — Bien. — Mettons de l'ordre dans mes idées. — Ses tempes battaient, ses yeux étaient pleins de larmes, ses genoux cognaient, en se heurtant, le bois du lit. — En vérité, je me trouble pour rien. Et Victor qui m'attend ! Où sont les pistolets? — je n'y suis plus. — Je les ai sous le bras et je les cherche. — C'est bien. — Maintenant, je vais descendre. — Elle aura été... sans doute... à quoi bon me creuser l'esprit?... Où ai-je dit qu'elle était allée?... Oh ! que je me fais du mal inutilement ! Mais c'est honteux... quelles pensées ! Assurons-nous : ce n'est qu'un pas. La trappe est dans la salle à manger; et si elle est ouverte, alors...

La trappe était ouverte.

Le soupçon, puis la colère, puis la honte, avaient donné une lucidité extraordinaire aux regards de Maurice dans l'obscurité ; ils flambaient.

La trappe était ouverte !

Pourtant il doute encore qu'il ait vu le fond noir et vide de la trappe

élargi entre la porte de la chambre à coucher et celle du salon. Il plonge son bras; il ne rencontre aucune résistance. La fraîcheur du caveau le frappe au visage. Léonide est descendue; Léonide est là-bas : sa femme!

Maurice descendit, sans les sentir, toutes les marches, la tête bruyante, la main armée.

La lueur d'une lampe se prolongeait à distance, après avoir serpenté sur les trois marches de communication du pavillon au caveau.

Il avança jusqu'au bord de ces marches en frôlant le mur, en allongeant la tête : il monta la première.

Les rideaux rouges étaient tirés. Il ne pouvait voir qu'à travers ces rideaux ce qui se passait dans le pavillon : il colla sa face aux carreaux.

Il distingua deux ombres, mais étranges par leurs formes, par le jeu de leurs mouvemens, par leurs extrémités grotesques : c'étaient bien un homme et une femme; c'étaient, à ne pas en douter, Léonide et Edouard, mais non tels que la projection naturelle devait les montrer. Jamais corps ne s'étaient dessinés dans des proportions si colossales, si monstrueuses. La tête de l'un finissait comme un arbre, la robe de l'autre, comme un vaste entonnoir. C'étaient deux épanouissemens renversés. Maurice crut délirer. Trois fois ses ongles grincèrent sur le carreau pour saisir les rideaux, les tirer, s'assurer de la nature de cette déception qui le narguait dans le moment le plus horriblement positif de sa vie.

Pas une parole du pavillon n'arrivait jusqu'à lui.

Décidément il allait frapper, se faire ouvrir.

— Digne précaution, pensa-t-il, d'un mari outragé; politesse rare! J'entrerai le chapeau à la main.

Ses dents claquaient; il était las d'effacer avec son mouchoir la trace de son haleine sur les carreaux.

— Le lâche! Il est poursuivi, je l'accueille; il est condamné à mort, je le sauve; il a faim, je le nourris; et pour récompense... voilà ma récompense. — Le tuer! — ce n'est pas assez.

Et si je le dénonçais!

Un rayon de joie passa dans les yeux de Maurice.

— Oui! le dénoncer. Je vais à Paris; j'y serai au jour; au jour, je le dénonce. Consolante idée! L'hospitalité? dira-t-on. — Et l'adultère? répondra-t-on. — C'est vil, la délation; c'est donc beau ce qu'il fait?

Maurice entend un éclat de rire dans le pavillon. Il arme ses pistolets.

— Mais pourquoi aller à Paris, si loin? La gendarmerie est à ma porte, le maire à deux pas. Dans dix minutes, je puis le faire arrêter; dans une heure, il sera sur la route de Paris, enchaîné, demain à la conciergerie du Palais; c'est cela!

Maurice regagne l'escalier, en franchit d'un trait les marches. A la dernière, une crainte le frappe.

— Que dire à Victor? Il voudra savoir, il faudra lui dire... longs et écrasans détails! Et que répondre à l'autorité qui ne me tiendra pas quitte de ma déclaration si je cours le dénoncer, quand elle me demandera comment et pourquoi je fais saisir un homme que j'ai reçu chez moi, que j'ai moi-même caché? Oh! non, je ne sortirai jamais de cet inextricable mélange de ténèbres et de délation! Odieux ou ridicule. Voilà! l'un et l'autre, peut-être. Faut-il donc se laisser faire?

Et Victor qui attend, qui s'impatiente, qui va monter! Il ne manque plus qu'un témoin à cette scène de famille. Mon Dieu, tout mon sang pour une résolution!

Des rires plus insolens montent du caveau; la porte souterraine du caveau s'ouvre.

Maurice écoute de toute l'exaltation de son âme : le bruit cesse; la porte est refermée; il redescend. Malheur à qui se rencontrera sur son passage! — elle ou lui!

Rien sur son passage; même silence autour de lui; mêmes ombres grotesques derrière les implacables carreaux.

Ses pieds s'embarrassent, il se baisse et ramasse un habit : il est déjà là-haut.

Cet habit est celui d'Edouard. — Il le reconnaît bien. Que veut dire ce vêtement jeté avec des éclats de rire? — En sont-ils maintenant à l'orgie?

— Les dénoncer? non! — Mais... Et il exhale un soupir de victoire. — Puis il rit comme un malade dans ses rêves, — mais...

Et Maurice s'empare de ce qu'il trouve à sa portée : de deux montres en diamans, de la bourse de sa femme, de deux bagues — et il les glisse dans les poches de l'habit d'Edouard.

Maintenant, dit-il, c'est un voleur. Je ne suis plus un dénonciateur : — je suis un volé. Je cours à la gendarmerie; on m'a volé. Oui! et le voleur c'est Edouard, cet habit le condamnera. Que répondra-t-il? Qu'il se nomme : — et son nom seul le dénonce. Qu'il taise sa famille : — et il est condamné comme voleur! — Comme voleur!

Je puis descendre à présent; tout apprendre à Victor. — Edouard m'a fait infâme; je le rends infâme. Il a écrit en secret le déshonneur à mon front; en m'abaissant, je le lui marque publiquement à l'épaule.

Maurice touche au seuil de la porte du jardin. Il a sur les lèvres ce cri : — Victor, à moi! j'ai surpris un voleur dans mon appartement!

Une pensée le glace. J'ai cent mille francs à Edouard déposés chez moi; à quel tribunal stupide ferai-je jamais croire qu'un jeune homme si riche m'a volé de semblables misères? et si le vol est prouvé sans qu'on y croie, tout sera découvert! — alors ma vengeance reste ignoble, inutile et petite.

Maurice rougit de lui-même; renonçant avec désespoir à son projet de déshonorer Edouard sans se déshonorer, il retira de l'habit ce qu'il y avait mis et redescendit de nouveau le déposer dans le caveau, à la porte du pavillon.

Se résumant froidement, — il se dit : deux moyens me restent : la tuer et m'exiler pour jamais de la France, perdre ma position, ma fortune, mon existence — ou me taire : renvoyer Edouard sans rien lui laisser soupçonner, — garder ma femme... comme tant d'autres. Je croyais que cela était impossible sans mourir.

Il partait résolument, quand les deux ombres s'agitèrent, se poursuivirent, se heurtèrent, et toutes deux, enlacées ensuite, confondues, tourbillonnèrent à faire vaciller la lumière de la lampe. Cette fantasmagorie exaspéra Maurice. Las de suivre cet horrible cauchemar ajouté aux irritations de son cerveau, aux battemens de son cœur, aux indécisions de son désespoir, il gravit une dernière fois les marches du caveau, traversa le salon, descendit au jardin, en ferma la petite porte, et monta dans la voiture où Victor s'amusait à siffler aux chauves-souris.

— J'ai bien mis du temps, n'est-ce pas, Victor?

— Tu plaisantes; tu n'es pas resté dix minutes.

Dix minutes! Maurice croyait avoir été deux heures absent.

XVI

Maurice, à sa première sortie, était à peine monté en voiture avec son beau-frère Reynier, que Léonide s'était rendue au pavillon d'Edouard : ce qui explique la scène du chapitre précédent.

Elle avait laissé la trappe du caveau ouverte, parce qu'elle en avait l'habitude, et parce que Maurice n'avait pas celle de revenir, une fois parti. La fatalité avait amené le reste.

Comme elle était déjà dans le pavillon, au retour imprévu de son mari, et qu'elle y était encore, lorsqu'il avait pris le parti de quitter Chantilly sans se venger, son entrevue avec Edouard ne pouvait figurer qu'ici.

— Vite! dit-elle en entrant dans le pavillon, vite. — Tenez, voilà pour vous. C'est un costume complet de trompette hongrois. Voyez! c'est superbe; de l'hermine partout. Mais nous admirerons plus tard. Dix heures déjà! cinquante minutes pour nous rendre à Senlis; il sera près de onze heures quand nous arriverons. Hésiteriez-vous, Edouard?

— Moi! répondit Edouard en dénouant sa cravate et en jetant son bonnet pour le remplacer par le casque hongrois ombragé d'un long panache; moi! mais je souscris à tout ce que vous voulez, Léonide. Souffrez cependant que je vous rappelle le danger que vous courriez si vous étiez reconnue. Vous n'êtes point, — convenez-en, — d'un caractère à vous contenter du plaisir unique de la danse; vous n'allez au bal que pour vous venger... Me promettriez-vous cent fois, me jureriez-vous de ne pas vous trahir sous le masque, je n'en croirais rien.

— Que vous êtes bien sous ce casque, en vérité! interrompit Léonide d'un ton railleur; mais continuez vos conseils.

— N'ai-je pas raison de craindre? Ce bal ne peut-il être pour vous et pour une autre personne l'occasion d'une rencontre fâcheuse au lieu d'une fête? Qui prévoit jusqu'où s'étendront des propos dont vous ne serez point avare? Je frémis à l'idée que Maurice peut tout savoir demain à son retour de Paris. Abuser de l'hospitalité ainsi que je le fais, c'est mal, et je ne raisonnerai pas ma position; mais déshonorer avec cet éclat, c'est inexcusable, c'est grave, c'est... Je désirerais, Léonide, que vous comprissiez cela.

— Très bien, monsieur. Quelle verve de morale, ce soir! Restez donc ici; qu'à cela ne tienne. Pourtant je croyais vous avoir assuré que ma vengeance serait dédaigneuse, froide. Raisonnez donc à votre tour. Si j'avais le projet de pousser plus loin la colère, viendrais-je éveiller d'avance vos craintes? Après tout, il y a une distance si grande entre les propos que la liberté du bal autorise, et ceux que les convenances défendent, qu'une honnête femme ne la parcourt jamais en entier. Edouard, je suis étonnée que vous ne me supposiez point l'instinct du respect que je me dois.

— Sans doute, je compte assez sur votre prudence; mais qui assure que madame Lefort, sortant de ce cercle tracé par le respect, ne vous entraînera pas à le franchir avec elle? Attaquée, elle se défendra; elle parera la malice par l'injure. La langue du bal est si déliée, le masque conseille tant de hardiesse, le déguisement inspire tant d'oubli, que vous vous enivrerez vous-même, Léonide, avec cette liberté dont je redoute tant les suites. Tenez, promettez-moi d'abandonner toutes ces petites résolutions vindicatives, ou renonçons au bal.

— Capitulons, reprit Léonide en se levant et en jouant avec le panache d'Edouard, alors assis dans un fauteuil et accoudé sur la table,— dans ce moment, Maurice pénétrait dans le caveau et collait son visage aux carreaux de la porte vitrée, —capitulons. Combien d'heures voulez-vous que nous passions au bal de Senlis, Edouard?

— La question de temps, malicieuse, n'est-elle pas un piége? Est-ce que dans une heure vous ne vous arrangeriez pas pour produire le ravage d'une année? Nous irons au bal, mais à condition que vous ne parlerez à personne.

Ayant posé cette condition unique, mais essentielle, à son consentement, Edouard, comme un homme résolu, se leva, prit les deux mains de Léonide et lui dit:

— Y souscrivez-vous?

C'est dans ce mouvement que son casque et son panache avaient découpé, sur les rideaux du pavillon, une ombre que Maurice avait vaine-

ment cherché à définir. Cette coiffure militaire et la longue robe à queue de Léonide étaient étrangement grossies et défigurées par leur projection. On sait les exagérations de l'ombre sur un mur. Imaginez un spectateur qui n'aperçoit que l'ombre. Son imagination créera des fantômes; et, s'il est exalté, il supposera des monstres. Rien néanmoins n'est plus naturel.

Quoique Léonide attribuât à l'intérêt que lui portait Edouard la peine mal dissimulée qu'il avait à consentir à l'accompagner au bal, elle n'osait renoncer à chercher d'autres causes à ses résistances opiniâtres. Un doute avait pénétré dans son esprit depuis la soirée où Caroline lui avait révélé par sa pâleur, en recevant l'ombrelle gagnée, le nœud d'une intrigue. A ne pas en douter, c'est à Caroline qu'appartenait l'ombrelle; mais avec qui était-elle dans la forêt, lorsqu'elle l'avait perdue? Avec Edouard? c'est impossible, avait d'abord pensé Léonide. Mais comme en matière de rivalité, dès qu'une femme dit : C'est impossible, elle doute déjà, si elle ne croit fermement, Léonide se tourmenta avec l'espoir d'une solution prochaine, pour arracher à Edouard quelques indices d'une aussi ténébreuse supposition.

— Ne pas parler au bal, Edouard? Votre prétention revient à ceci : « Vous n'irez pas du tout au bal. » Tenez, continua Léonide d'un ton presque blessant, je sais mieux que vous ce qui vous rend si timide, ce que vous n'osez vous avouer.

Edouard fut effrayé de cette subite perspicacité; il ne déguisa sa peur que sous un sourire qu'il força le plus possible. « Léonide sait tout, elle sait que Caroline sera peut-être au bal, que je l'aime. »

— Il est des momens, Edouard, où l'on tient plus à la vie que dans d'autres.

Edouard fut soulagé.

— Oui, tel qui est assez brave pour ne pas craindre la balle d'un mari, recule devant le danger de s'enrhumer en traversant une forêt, ou devant celui de soutenir de sa présence la faiblesse d'une femme. On a beaucoup d'exemples de ces contrastes de bravoure et de mauvaise peur. Je n'oublie pas ensuite que lorsqu'on est poursuivi comme vous par les recherches de la police politique, il ne faille apporter beaucoup de circonspection à sa conduite.

— Partons, Léonide. Levez-vous! je suis prêt, je vais l'être. Nous avons trop perdu de temps; mille pardons, ma bonne amie. Mais, en effet, le costume hongrois est magnifique, votre robe de Bohémienne est divine; on jurerait que l'enfer l'a brodée de toutes ses langues de feu. Approchez que je l'admire. Mais prenez garde, Léonide, autre danger : vous serez reconnue rien qu'à votre taille, si vous n'avez le soin de la cacher sous une mantille un peu ample.

— Tais-toi, fou que tu es, interrompit Léonide en embrassant Edouard; as-tu pu croire que j'expliquais ton refus de m'accompagner à Senlis par la crainte des dangers que tu ne saurais manquer de courir? Mais je n'aurais aucune estime de toi si cela était, Edouard. Je n'ignorais pas qu'en t'accablant de ce prétexte si indignement imaginé, tu n'hésiterais plus, et que l'homme qui me refusait son bras de peur que le scandale n'atteignît ma maison, consentirait à m'obéir du moment où il serait accusé de trembler pour sa vie. C'est bien ta vie que nous jouerions à ce jeu; et tu vaux mieux qu'un caprice de femme, qu'une soirée consacrée à un combat d'épingles et de coups d'éventails. La perfidie des femmes est infinie. Qui nous assure, Edouard, que madame Lefort ne te sait pas caché chez moi; de là à l'idée que tu es mon amant, il n'y a pas même le trajet de la réflexion pour une femme, et de cette idée à celle de te dénoncer en plein bal, il n'y a que le gant à retirer et à te désigner du doigt. Et alors, qui serait la mieux vengée de nous deux? d'elle ou de moi qui laisserais dans ses mains ta tête proscrite et condamnée. Quelles effrayantes paroles pour moi, Edouard, que celles qui tonneraient ainsi à nos oreilles :

« *Je te connais, Edouard de Calvaincourt !* » Ce ne serait autre chose que le bourreau masqué. Non, restons ; non, il n'y a pas de femme assez froide, assez corrompue de cœur et vide de tendresse, pour traîner au bal un homme, son amant, lorsqu'en se trompant de chemin, elle peut le mener à l'échafaud. Je voulais t'éprouver, je suis satisfaite. Tu m'aimes encore.

Assise sur Edouard, Léonide l'avait enlacé de ses bras ondoyans. Elle aimait à lui faire sentir les palpitations de son cœur à travers le juste corsage de satin étoilé de paillettes d'argent qui complétait si avantageusement son costume de Bohémienne.

— Il faut pourtant que nous allions à ce bal, Léonide. Sera-ce à mon tour de te prier maintenant ? Les dévoûmens chevaleresques ne sont plus de notre siècle, je le sais, et je ne dirai pas que ma vie n'est rien. Ne fût-ce que pour ne pas me séparer de toi, elle aurait déjà un assez grand prix à mes yeux, sans parler du désir aussi beau que j'aurais de la perdre dans une bataille, pour la cause à laquelle je l'ai vouée. Ne me parle pas de la laisser souiller et ravir par les mains ignobles de la justice et du bourreau. Nous éviterons ces périls ; ma parole sera muette ; et personne au monde, que je sache, ne sera assez hardi pour toucher insolemment à mon masque silencieux. Ma vie sera dans ta prudence, Léonide. Je crois pouvoir répondre de toi à ce prix.

— Non, mon ami, je ne compromettrai point ta vie à cet essai ; le silence même ne serait pas une sauvegarde, songes-y ; il éveillerait les soupçons, on nous épierait. Plus le mystère serait épais et plus on chercherait à le percer. Dans les bals de province, les masques sont transparens ; on ne se cache derrière un faux visage que pour avoir la vanité de se faire nommer sous un costume qui flatte, et l'on ne déguise sa voix que pour se faire reconnaître à travers les saillies d'une spirituelle moquerie, dont on suppose les autres dupes, parce que c'est une politesse reçue. Ces feintes ne nous vont guère. Il faudrait que nous restassions inconnus ; la curiosité n'y consentirait pas. Nous serions harcelés, assaillis, inquiétés par la foule, percés à jour par des regards qui parlent et des paroles qui voient. Répondrions-nous de notre silence, quand nous serions au milieu de cette atmosphère de chaleur et de liberté dont tu nous parlais tantôt, où l'on s'exhale avec l'abandon qu'inspire un costume qui donne le change à celui même qui le porte, où nous ne croirions être, toi qu'un simple trompette hongrois, moi qu'une Bohémienne ? Penses-tu,—moi j'en frémis, — que le pierrot qui te froisserait d'un coup de sa manche serait le procureur du roi, que le polichinelle qui te raillerait du bout de sa latte serait l'inspecteur des prisons, et que le paillasse enfin serait le greffier qui enregistre les jugemens condamnant à la peine de mort pour crime de guerre civile ?

— Pense, Léonide, qu'il est onze heures et demie ; que nous ne serons plus maintenant à Senlis qu'à une heure ; et que ce sont dix contredanses perdues. D'ailleurs, nous voilà habillés, et il ne sera pas dit que nous l'aurons été pour rien.

Ce fut dans ce moment qu'Édouard ouvrit la porte du pavillon et jeta dans le caveau, comme signe d'une résolution irrévocable, l'habit qu'il quittait et que Maurice ramassa au plus haut degré de colère et de désespoir.

— Oui, j'avoue, Léonide, que ce que tu m'as dis, tout en me faisant réfléchir, m'a paru très original, et je suis jaloux d'avoir eu une occasion dans ma vie,—ne fût-ce que pour en rire dans ma vieillesse, — où j'aurai dansé avec la justice qui me cherchait, avec le greffier qui avait ma sentence de mort dans la poche, et des officiers de gendarmerie, porteurs de mon signalement.

Edouard, qui affectait d'être fort gai depuis quelques minutes, étreignit sous la taille la gracieuse Léonide, et tous deux, oublieux déjà des

graves choses qu'ils avaient débitées, se mirent à danser le galop dans le pavillon et avec tant d'abandon, qu'ils tombèrent essoufflés sur la causeuse.

C'est sans doute alors que Maurice, au comble de la frénésie, dut voir tourbillonner derrière les rideaux, ces masses d'ombre qui l'avaient exaspéré.

Vaincue par l'abattement, triomphante de la détermination qu'elle emportait d'Edouard, elle lui remit, avec une discrétion dont celui-ci ne saisit pas d'abord la portée, un papier soigneusement plié. Offert avec le sourire qui accompagne une faveur, il fut reçu avec la même grâce et le même mystère. En interrogeant le regard de Léonide, Edouard crut y lire qu'il s'agissait d'un de ces cadeaux, trésors de l'affection, qui ont une modestie inviolable, et il se montra au niveau de la réserve qu'on attendait de sa reconnaissance. Il renvoya à plus tard pour connaître quel était ce gage de souvenir qu'il n'avait pas sollicité. Il le cacha sous son habit.

— Et maintenant partons, Léonide, partons !

— N'oublions-nous rien, Edouard ?

— Parbleu si, mon amie : mes pistolets.

— Tes pistolets !

— Pour me débarrasser des gendarmes, si je suis arrêté. Et cette petite boîte encore.

— Que veux-tu en faire, Edouard ?

— Ceci dans le cas où je ne parviendrais pas à me débarrasser des gendarmes.

— Du poison ! Edouard ?

— Allons au bal, ma bonne amie ; déjà minuit ; ton bras.

XVII

Senlis. — Dans la rue de Paris, on entend un bruit à faire vaciller le clocher de la cathédrale ; des voitures roulent d'une porte de la ville à l'autre porte, chacune avec son fracas particulier, mais dominé pourtant par le grincement du char-à-banc non suspendu. Pour la solennité du jour, on a sorti de la remise tout ce qui a forme humaine de voiture : diligences détournées de leur ligne de direction ; tapissières qui rapportent le bois des forêts de Chantilly, de Saint-Leu et de Compiègne ; landaus en osier, et enfin quelques véritables landaus qui sentent leur Paris. Ce pêle-mêle bruyant ne manquerait pas d'originalité ; mais les fêtes de province ont le malheur de ressembler à la cohue d'un baptême, et les belles dames qui en sont l'ornement ont l'air d'autant de nouvelles mariées. La province en est encore au bouquet de fleurs d'oranger.

La salle où a lieu le bal de la sous-préfecture est resplendissante de lumières ; il y en a à profusion. On s'aperçoit tout de suite que les frais de luminaire sont à la charge des contribuables, si la disposition des flambeaux est abandonnée au bon goût des receveurs. C'est à la fois prodigue et détestable. Par une alliance profane, les candelabres des loges maçonniques et des paroisses de la ville ont été recrutés et accouplés pour embellir la cérémonie ; ils sont inondés de cire de la bobèche au trépied. On étouffe de chaleur. Cédant à la dilatation qui les décompose sans altérer leur maintien, les autorités constituées commencent à déboutonner leur habit à la française : la tenue plie devant la cuisson ; le col de la chemise s'abat de langueur sur le passepoil du collet ; les épées d'acier fondent dans le fourreau ; les glaces filent.

Le beau côté des fêtes données par la ville, ce sont les rafraîchissemens après la cire : on dirait que l'administré se venge d'un fait personnel en

cherchant à établir la balance entre l'impôt foncier qu'il paie et l'orgeat dont il se gorge. Le pied glisse dans la crême.

Le luxe des salles, quoique porté à son plus haut degré de magnificence, a un caractère qui frappe d'abord, mais qui appelle le sourire au lieu d'étonner. Quelque art que le tapissier ait déployé, conjointement avec le valet de ville, pour déguiser les emprunts faits à tous les établissemens publics, afin de suffire à la monstrueuse quantité de décors, quelque adresse qu'ils aient apportée l'un et l'autre à métamorphoser la destination quotidienne du local, il perce de toutes parts un démenti de mobilier qui effraie. Arrachés aux tringles de la mairie, les rideaux rouges sont un peu courts pour les croisées de la sous-préfecture; et, quoique adoucis par le drap des tables du conseil municipal, les gradins qui règnent autour de la salle trahissent la dureté des bancs du tribunal de première instance. Au plafond pèsent, à donner des craintes sur la solidité des solives, les lustres à girandole de la paroisse, en cuivre jaune, aux rameaux de cristal. Les fauteuils du conseil de révision de la garde nationale sont rangés avec symétrie aux deux bouts de la salle de jeu.

En pénétrant dans les appartemens plus éloignés, le luxe décroît à raison des difficultés qui se sont présentées pour le répartir avec une égale justice. Aux rideaux rouges succèdent les rideaux pâles; aux murs ornés de guirlandes embaumées, succèdent les murs ornés d'affiches portant expresse défense de vendre sur la voie publique, et de laisser le fumier exposé devant les maisons; enfin la dernière cloison qui limite cette enfilade de salles est couverte de la liste nominale des électeurs de l'Oise. Il résulte de ces disparates un ensemble confus de joie et de bureaucratie, de contributions directes, d'église, de conseil de révision, qui fait que le contribuable en dansant n'oublie pas un instant ses obligations envers l'Etat, et qu'il se rappelle, au contraire, son droit à se réjouir et à ne pas refuser l'impôt.

On danse depuis dix heures, les timidités sont vaincues. Déjà les toilettes des femmes n'ont plus cette raideur du neuf qui prête aux bals de province, dans les premiers momens, l'aspect gauffré d'un magasin de modes. Des rumeurs flatteuses entourent d'un nuage d'éloges celles des plus belles personnes qui, autant hardies que belles, se sont délivrées de la contrainte du masque; qui ne l'avaient gardé qu'afin de ménager plus sûrement le triomphe de l'admiration en le dépouillant. Celles qui, reculant devant l'effet du contraste, le conservent encore, ont des prétextes de coquetterie pour ne laisser jouir les curiosités impatientes que de la simple vue d'une taille qu'on n'a pas travestie et d'un bas de visage, plus frais, plus tendrement enluminé que la barbe de satin qui l'effleure. Ce sont plus que de beaux visages, ce sont des visages inconnus. Les jeunes gens qui ont de l'imagination se prennent à ces séductions calculées; les femmes qui ont de l'esprit ne les négligent pas. L'illusion durera autant que le cordon de soie retiendra cette cire inanimée. Malheur! si le visage cède aux prières que le masque a inspirées.

Attentive auprès d'un vieillard entouré de jeunes gens intéressés aux éloges qu'ils lui adressent, une jeune personne, qui n'a singularisé son costume de soie blanche que par quelques fleurs semées à l'entour, jouit de la fête avec toute la naïveté de son âge et l'étonnement de la retraite où elle est habituée de vivre. C'est Caroline, mademoiselle de Meilhan. Elle est devenue le but des remarques lointaines et rapprochées; on s'entretient de ses cheveux blonds si bien en harmonie avec la délicatesse de ses traits, éclairés par ses yeux d'un bleu tendre sans langueur, animés par sa bouche si heureusement ouverte, qu'elle fait mentir ce vieux préjugé d'adoration pour les bouches miniatures de Petitot, sans expression comme sans baisers. De longues paupières, éternelles beautés du visage, décrivent une ellipse d'ombre mobile sur ses joues, toutes chaudement empreintes de virginité et de soleil, comme ces fruits haut-venus à la

cime des arbres, qui ont les premiers rayons de l'été, et que n'étouffent ni les feuilles ni les vapeurs de la terre. On admire encore la ligne à chaque instant brisée, à chaque instant reprise de son corps : le regard tourne comme un collier, sans être renvoyé par aucun angle, autour de son cou, se divise, et coule doucement, ainsi que l'eau sur les anses d'une urne, de ses épaules sur ses bras, et se prolonge, comme un trait du Pérugin, jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Ce contour serpente ensuite, avec la même ondulation, quelque attitude que Caroline imprime à ses poses, jusqu'à ses genoux, et de là à ses pieds, limites où le dessin finit, mais où l'idéal reste suspendu. Après, sans que l'on puisse s'en rendre compte, on se laisse surprendre, en regardant mademoiselle de Meilhan, à ces charmes sans nom, parce qu'ils n'ont rien d'arrêté, qui naissent d'un pli, d'une lueur qui passe dans les yeux, d'une larme qui s'évapore en sourire : car tout est bien dans ce qui est beau.

M. Clavier semble remercier chacun des hommages adressés à Caroline ; il passe sa belle tête de vieillard au dessus de cette charmante figure de jeune fille. C'est bien là une de ces monumentales têtes à la Danton, aussi forte, mais plus intelligente que les types militaires qui nous sont restés de la génération impériale. Toutes martiales qu'elles soient, les figures balafrées de l'empire ne portent que la résolution du courage ; bien peu adoucissent la dureté de leurs traits par quelques signes de haute réflexion et d'indépendance. Elles n'ont pas la mélancolie guerrière, la tristesse héroïque des Polonais, hommes de conseil et d'épée, parlant latin à la tribune avec une bouche fendue d'un coup de lance. A défaut du sceau de la pensée, ce qui manque encore à la dignité des têtes impériales, c'est le caractère d'une noble origine : elles viennent d'en bas. Ce sont des têtes de halle où la révolution alla les prendre. Aussi, mettez un vieux colonel français à côté d'un vieux tambour français, vous n'apercevrez aucune différence. Nous les avons vus l'un et l'autre, déchus et mendiant glorieusement leur pain à travers nos jeunes générations ; et, pleins de nos souvenirs de collége, nous les avons comparés à ces prisonniers barbares dont parle Tacite, mais jamais au Spartacus.

Les ruines encore vivantes de la révolution sont complètes ; tout s'y trouve : le coup de sabre au front et la harangue dans les yeux. Appelez ces vieux républicains à l'assaut ou à la tribune ; et ils vont vous foudroyer. Ces hommes ont tenu tête à la Gironde et à Brunswick ; ils ont long-temps porté dans une poche la mèche du canon de leur section, et dans l'autre leur discours contre Pitt, leur réponse à Burke. Ils furent grands orateurs quand tout le monde était éloquent, et braves soldats lorsque Napoléon était encore écolier à Brienne. Ce sont les vieux druides de nos régénérations sanglantes ; les êtres antédiluviens de la primitive société ; des sujets d'étonnement et de puissance. Leur origine est écrite sur leurs visages de pierre. La science politique les classe comme la science anatomique a classé les phénomènes éteints des premiers âges du monde. Ce sont les *hommes conventionnels*.

L'ivresse du bal augmente ; les épaules nues volent ; un cercle tissu de lumières, de soie, d'ardentes paroles tourbillonne, poussé sous le plafond par un vent harmonieux devenu l'âme de tous. On dirait l'immobilité, tant la vitesse est grande. Le mouvement n'est sensible que par l'attitude comparée des autorités locales qui se sont adossées contre la cheminée, pleines du respect envers elles-mêmes, jalouses de ne compromettre par aucun pli l'uniforme de grande tenue. Ce dernier trait nous dispense d'ajouter que le sous-préfet, le maire, le président du tribunal, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie, assistent au bal ; mais qu'ils l'honorent sans tremper dans la joie générale par un travestissement coupable.

Personne ne remarque, à leur entrée dans la salle, Léonide et Edouard

qui se faufilent dans les groupes désunis par le galop ; chacun de son côté, par arrangement convenu, va poursuivre ses chances d'amusement.

Un coup de surprise arrête Edouard dans sa tournée ; son regard s'est croisé avec celui de Caroline. Caroline est ici. Il est à deux pas d'elle ; il va l'effleurer en passant. Si elle savait !... si le masque tombait du visage qui se cache ! Quel coup de poignard la jalousie n'enfoncerait-elle pas dans le cœur de cette enfant, si étrangère à la violence des passions ; venue au bal avec le même calme dont elle jouit, lorsqu'elle se promène sous les vertes allées du bois de Chantilly. Cette pensée importune comme un remords la raison d'Edouard. De quel droit, après tout, exigera-t-il désormais de la confiance d'une jeune fille bonne, aimante, dévouée, lorsqu'il la trahit, lorsqu'il se joue d'elle sous ses yeux même, lorsqu'il va la coudoyer d'un bras encore tiède du poids d'une autre femme ? Il voudrait être puni, afin de se rappeler éternellement sa faute par la douleur du châtiment. Il désirerait presque qu'un rival d'un instant l'effaçât pendant cette soirée de l'esprit de Caroline ; ses torts auraient du moins quelques torts à reprocher : ils seraient quittes. Mais avoir tout le fardeau d'une infidélité à supporter en face d'un visage sincère qui n'aura pas même demain au réveil la tristesse du doute ! Quel supplice ! s'il n'existait, pense Edouard, aucun danger pour Caroline à s'approcher d'elle, à lui dire tout bas : Je suis ici, Caroline, je suis venu à ce bal pour vous y voir, pour vous y surveiller ; car je suis défiant : pardonnez-moi, je n'ai pu résister aux conseils de la jalousie ; mais cela serait un odieux mensonge ! N'avoir le courage d'avouer sa présence que pour mieux tromper, ne serait-ce pas d'une faute faire un crime ? Tout dire à Caroline, lui confesser l'infidélité, lui en détailler l'histoire, lui dénoncer sa rivale, ne serait-ce pas s'exposer à n'obtenir jamais de pardon ? car il en est d'impossibles.

Je me tairai, se dit Edouard, mais la leçon ne sera pas perdue.

Son espoir, si peu réfléchi de se voir disputer en forme de punition le cœur de Caroline, ne sera pas même exaucé. Caroline préfère la conversation de quelques personnes qui l'entourent au plaisir de la danse ; d'ailleurs Caroline ne sait pas danser. Elle ne s'éloigne pas de M. Clavier.

Un flux tumultueux, ondulant sans cesse vers le même point, de manière à laisser dégarni un côté de la salle, tandis que l'autre s'encombrait, éveilla l'attention d'Edouard.

Caché parmi des groupes grossis à chaque instant par de nouveaux groupes, il aperçut, au milieu d'un isolement que faisait respecter avec sa latte un officieux arlequin, sa hardie Bohémienne qui débitait avec effronterie la bonne aventure à tous ceux qui tendaient la main.

Selon toute probabilité, la divination était commencée depuis quelques minutes, car déjà plusieurs dames, à qui la Bohémienne avait méchamment raconté le passé au lieu de l'avenir, étaient retournées un peu décontenancées à leur place. Meurtries au cœur de quelque bonne vérité : « A votre tour ! mesdames, » disaient-elles aux autres avec malice.

Et les autres dames, pour ne pas avoir l'air de craindre les oracles, offraient la main, mais non sans hésiter.

Toujours invisible derrière la foule, Edouard rassura les cordons de son masque, et, les bras croisés sur la poitrine, il observa.

Vêtue en danseuse basque, une jeune femme s'élança dans l'ovale magique, et, retroussant ses manchettes brodées, elle abandonna sa petite main de dix-huit ans à la devineresse.

Les cous furent tendus ; les épaules s'étaient écartées pour laisser un passage aux têtes les plus impatientes de voir.

— Ne tremble pas ainsi, mon enfant, dit la Bohémienne. A ton âge, de quel mauvais sort serais-tu menacée ? Tu prodigues des sermens de fidélité à deux hommes : eh bien, où est le si grand mal, si tu les aimes tous deux ?

— C'est faux, Bohémienne! Je te couperai la langue.

— Charmante? Ce n'est pas ma langue qui a menti, c'est ta main ; elle est trop jolie pour qu'on la coupe.

Et en la lui baisant, la Bohémienne ajouta : — Calme-toi. J'ai dit : Deux hommes; il y a erreur. Soit, tu n'en aimes qu'un, tu trompes l'autre. L'oracle est-il si menteur pour cela?

— C'est encore faux!

— Veux-tu n'aimer ni l'un ni l'autre? très bien : passe!

Des applaudissemens ricaneurs accompagnèrent la danseuse basque jusqu'à sa place ; elle était très peu satisfaite de l'oracle.

Edouard eut sous le masque un sourire d'amère pitié pour cette malignité des femmes qui ne pardonne à rien. Il était loin de partager l'enthousiasme qu'éprouvait la majorité de la salle à écouter Léonide. A l'empressement qu'on apportait à encourager l'ivresse de ses propos, il jugea que la médisance mourrait, si personne n'y prêtait complaisamment l'oreille. Edouard n'est pas profond moraliste : il oublie que l'éloge n'est possible qu'aux conditions d'existence de la calomnie.

— Serai-je plus heureuse, moi? balbutia une toute petite charmante femme déguisée en mère Gigogne, que son cavalier, grotesque pierrot, déposa dans le champ de l'oracle, ainsi qu'on le ferait du gracieux fardeau d'un enfant. — Lis dans ma main, Bohémienne!

— Dans ta main? répondit Léonide en rejetant la tête en arrière et en riant follement aux éclats ; oh! dans ta main!

— Pourquoi pas dans ma main, Bohémienne?

— C'est que je ne l'oserais jamais.

— Ne serait-elle pas assez blanche?

— Vaniteuse! c'est la plus mignonne et la plus blanche que j'aie touchée de la soirée. L'impossibilité n'est pas là.

On ne respirait plus de curiosité : les conjectures se croisaient dans l'air, se heurtaient, s'enflammaient et éclataient en fine pluie bruyante de rires et de petits propos empoisonnés; et l'on se criait d'un bout de la salle à l'autre bout :

— C'est la femme d'un receveur de l'Oise, cette Bohémienne!

— Faux! c'est celle de l'ex-inspecteur forestier! c'est sa taille!

— Non, elle est plus grande.

— Je le nie. Qui est-ce qui a dans la société une taille de femme d'inspecteur-forestier. Comparons.

Un monte-au-ciel de six pieds s'avançait.

— Ce n'est pas cela. La Bohémienne est la veuve d'un maître de poste retiré à Vineuil, tout simplement.

— Bravo! c'est la vérité : même taille, même tournure.

— Ajoutez, poursuivait un autre, même voix.

— Elle parle vite comme elle.

— Elle rit comme elle.

— C'est elle! On te connaît, Bohémienne!

— Et de plus, ajoutez encore que je ne boite pas comme elle. Et la confrontation s'arrêta de honte, se perdit dans un hourra universel, sur cette observation de la Bohémienne.

Les curieux battus dans leurs conjectures ne s'accordèrent que sur un point incontestable : la Bohémienne était une éblouissante brune.

— Où donc est la raison de ton refus? reprit la mère Gigogne.

— Dans tes doigts, petite mère.

— Dans mes doigts?

La mère Gigogne retira furtivement son bras : elle voulut s'éloigner. Elle avait enfin compris.

Son cavalier, le pierrot qui l'avait introduite dans le cercle, s'avança, brusque et silencieux vers la Bohémienne; il était derrière elle.

Cet homme qui était masqué avait la main droite dans sa poche.

Edouard se plaça derrière cet homme.

— Tu as dit, crièrent tous les masques, que ses doigts t'empêchaient de lire dans sa main. Explique-toi donc, Bohémienne !

Comme la mère Gigogne cherchait toujours à se retirer, ceux-ci la forcèrent à rester sur la sellette pour subir sa sentence, et à offrir de nouveau la main à Léonide. Ils s'étaient constitués les exécuteurs de ses burlesques réquisitoires.

— C'est vous qui m'y forcez ; à vous la faute. Mère Gigogne, continua solennellement Léonide, ta main m'annonce que tu es baronne de Haut-Lieu.

— Très bien ! après, Bohémienne ?

— Oui, mais ses doigts m'apprennent qu'elle a été lingère. Perplexité de ma science : dans la paume je vois un blason, et au bout de ce doigt un dé à coudre. Est-ce la lingère Louise Bougival ou la baronne de Haut-Lieu que je dois prophétiser ?

L'homme placé derrière la Bohémienne sortit un petit canif tout ouvert de sa poche et le glissa du côté du tranchant sous le cordon du masque de Léonide. Le masque allait tomber.

Un bras comprima aussitôt ce mouvement, tordit le poignet qui l'exécutait, et cassa la lame du canif jusqu'à manche.

Nul ne s'aperçut de l'incident. Le pierrot, tout en colère, se retourne ; sa figure blafarde ne rencontre que l'énorme nez d'un monstrueux polichinelle. La rage du baron de Haut-Lieu n'ayant point d'issue, elle s'exhale par des gestes dont la foule ne saisit que le côté comique. Furieux, il tire par les larges plis de sa robe en dehors de la mêlée madame la baronne, lui jette un manteau sur les épaules, et, jurant, menaçant, pleurant, ils descendent tous deux, enveloppés d'un nuage de poudre, dans la cour de la sous-préfecture. On riait encore, qu'une voiture à quatre chevaux brisait le pavé de Senlis.

Ce dernier épisode avait répandu une sueur d'impatience sur les membres d'Edouard ; il frémissait encore à l'idée de voir tomber le masque de Léonide et chacun reconnaître dans cette femme, qui en avait déjà immolé tant d'autres en public, l'épouse de Maurice, le dépositaire du secret de tous, celle qu'il a conduite, lui, à cet épouvantable spectacle. Sa fermeté commençait à l'abandonner. Un instant il fut tenté de l'emporter par violence hors du bal ; mais il réfléchit aussitôt que la malignité de Léonide ayant créé à celle-ci de nombreux amis, il se la verrait disputer au passage. Cette résolution avait mille autres chances contre elle. Peu après il faillit à compromettre bien plus gravement celle qu'il cherchait à sauver de ses propres excès. Dans un moment où Léonide portait, par une préoccupation d'habitude, ses doigts à ses boucles de cheveux, geste qui allait la trahir, il poussa, dans un cri, la première syllabe de son nom. Il n'acheva pas : ses lèvres furent déchirées ; le cri, sorti à moitié, rentra dans sa poitrine. Léonide avait chancelé ; elle se remit aussitôt. Edouard froissa son masque et son visage.

C'était merveille que le courage de toutes les femmes qui, loin de reculer maintenant devant le feu du trépied de la pythonisse, se faisaient un point d'honneur de l'affronter. La raison en était facile ; le secret qu'elles tenaient le plus à garder n'était connu, selon elles, que de deux ou trois personnes dont, après Dieu, l'impénétrabilité était la moins suspecte. Elles abandonnaient le reste aux feuillets de la magicienne : il en résulterait du rire, point de scandale ; on se risquait. Le raisonnement était faux autant que périlleux : on sait pourquoi.

Un intérêt si universel s'attachait à ces étranges révélations, que le sous-préfet, le maire, tous les maires de l'arrondissement, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie et le greffier, avaient déserté les alentours de la cheminée pour venir rire et s'amuser, comme de simples mortels, au sein de la population du bal. Eux aussi faisaient galerie à Léonide.

Les musiciens jouaient dans le vide ; ils proclamaient les figures pour l'acquit de leur archet.

La salle ne fut bientôt plus qu'un point : ce point était Léonide. Tout aboutissait à elle : regards irrités, attentions scrutatives, vanités blessées, joies haineuses, gaîtés ironiques. Elle tenait tête à tout. Depuis longtemps les perspicacités les plus subtiles avaient renoncé à deviner quelle était la femme ou plutôt le démon caché sous ce gracieux costume de Bohémienne. Heureux de la satisfaction de ses administrés, le sous-préfet encourageait de ses suffrages cet intermède du bal. Le colonel de la gendarmerie départementale ne trouvait rien à reprendre. En carnaval, tout est permis, pensait-il, même quatre brigadiers placés à la porte d'entrée.

Conduite par un Pluton dont la lenteur du pas indiquait l'âge, une jeune personne, déguisée en laitière suisse, tendit la main à la Bohémienne.

— Prends garde à toi! cria-t-on de toutes parts à la Bohémienne : ne va pas te compromettre cette fois-ci. Point de scandale. Cet honorable Pluton est un père, et cette laitière sa fille.

Je serai réservée, semblait promettre Léonide avec des airs de tête et des gestes respectueux.

— Voyons ta main, ma laitière?

Après quelques minutes d'inspection, elle s'écria : — Il me faut deux témoins, sans quoi ma magie serait sans effet. Ces deux témoins sont ici, rassurez-vous.

Léonide s'ouvrit un passage, courut au fond de la salle et entraîna avec elle, au milieu du cercle où elle s'installa de nouveau, deux jeunes gens, en costume de ville, tous deux fort étonnés du rôle qu'on les forçait de jouer.

— Comédie complète, messieurs.

Voici le vieillard, —Léonide désigna le Pluton, — voici le tuteur, le barbon, l'homme dont on attend la mort et l'héritage.

Pluton eut une faiblesse.

— Il a soixante ans, la goutte ou toute autre affection et une nièce.

—Sa nièce, la voilà.

Vous dites que c'est sa fille, moi je soutiens que c'est sa nièce ; dans trois mois le monde dira : C'est sa femme!

Les quatre personnages se regardaient avec un ébahissement stupide. Le vieux Pluton s'affaissait de honte sur ses jambes.

—Ah! bah, ah! bah, Bohémienne, tu veux rire, tu es folle.

La folle ce n'est pas moi, c'est la sœur de monsieur, de ce respectable Dieu des enfers. Elle n'est pas ici malheureusement. Si elle s'y trouvait, ces deux beaux cavaliers, ses cousins, lui apprendraient, ou je lui apprendrais pour eux, qu'ils ont le projet de présenter une requête au tribunal pour la faire interdire afin qu'elle ne laisse pas ses biens à sa vénérable servante.

— Tu as donc parlé, mon frère?

— Non, c'est toi!

— Je n'ai rien dit.

— Tu as tout dit!

Les deux frères étaient prêts à se déchirer.

— Ainsi, poursuivit Léonide, monsieur Pluton épousera mademoiselle la laitière, sa nièce; ses biens passeront sous le nez de sa sœur, et sa sœur sera mise en interdiction par ces deux messieurs qui sont interdits.

— Quoi! notre cousin, vous épouseriez votre nièce? Est-ce vrai?

— Cela ne vous regarde pas, répond le vieux Pluton.

Et la laitière pleure, et la Bohémienne rit.

Et les cousins montrent les poings à la nièce spoliatrice des héritages.

Et la foule se baigne dans le scandale, se tient les côtes, embrasse Léonide et la promène en triomphe autour du bal.

Edouard se ronge le cœur.

—Ne croyez-vous pas comme moi, demande un domino vert à Edouard qui avait de grandes raisons pour ne lier conversation avec personne, que cette dame mériterait une correction? C'est sans doute quelque délurée de Paris qui d'avance aura fait espionner le canton pour venir ensuite le dénoncer ici.

Edouard ne crut devoir aucune réponse au domino vert.

—Ce serait chose due que de connaître quelques sanglantes particularités de cette femme et de lui en barbouiller le visage. La surprise éteindrait peut-être ce beau feu d'invectives.

Un rire faux, un oui inarticulé, faillirent étrangler Edouard.

— Où serait le mal, continua le domino vert, d'inventer quelque bon mensonge qui remplirait le même but? Il serait trop rigoureux, vous comprenez, de s'en tenir à la vérité sur le compte de cette femme pour la punir. Le propos qui la bâillonnera sera le meilleur. Elle est tellement abandonnée ici, que je lui cherche depuis une heure l'ombre d'un défenseur; si son insolence finissait par en nécessiter un, je ne vois pas qui se lèverait.

—Monsieur, répondit Edouard à la fin, compterait-il sur son isolement pour la maltraiter? A des outrages de femme, ce serait répondre par une vengeance de femme. J'aime mieux croire, continua Edouard d'une voix sourde, que monsieur serait le premier son défenseur si une colère assez basse blessait d'un geste ou d'une parole cette dame que vous supposez abandonnée de tous. A défaut, je ne serais pas le dernier à ramasser son masque. Qui touche à un masque touche à tous; au vôtre, monsieur, au mien. Nous ne sommes, je pense, d'un caractère, ni vous ni moi, à permettre ces libertés.

— Sans doute, sans doute, reprit beaucoup plus radouci le vengeur des blessés de Léonide, le causeur domino vert. Le bal a ses libertés que je respecte; ma proposition n'était qu'une plaisanterie; au bal, elles sont permises aussi.

Le domino vert alla à la découverte d'un meilleur complice.

Edouard n'écoutait plus. Il promenait son attention de Léonide à Caroline, qu'un mouvement ondulatoire avait portée, ainsi que M. Clavier, au milieu du joyeux rassemblement. Le vieillard et la jeune fille se partageaient la surprise que leur causait l'intarissable fécondité de paroles aiguës, de mots à double tranchant, de sourires contraints, de silences sarcastiques, dont ils étaient sillonnés, éblouis et étourdis. C'était un monde tout aussi nouveau pour l'innocence septuagénaire de M. Clavier, que pour l'ingénuité de Caroline; ils auraient rougi l'un et l'autre s'ils avaient tout compris. Ils s'amusaient tout simplement.

Trois jeunes filles s'avancèrent et offrirent toutes trois leurs mains à Léonide; mille applaudissemens récompensèrent ce triple courage. On se monta sur les épaules, on s'étagea, on se disputa un angle de tabouret pour recueillir des fragmens de la nouvelle méchanceté qui allait probablement éclater.

— Toutes trois fort jolies, sœurs toutes trois, que voulez-vous savoir? leur demanda Léonide; votre sort? il est dans le ciel; suivez-moi. — Le bal entier la suivit; la foule se précipita comme une avalanche de l'autre côté de la salle. Léonide ouvrit une croisée; on vit le ciel. — Regardez ces étoiles. — Son doigt était levé.

Edouard remarqua indifféremment que la croisée s'ouvrait sur le perron du jardin de la sous-préfecture, au delà duquel rayonnait, au niveau du mur de clôture, la ligne des équipages avec leur cordon de lanternes allumées.

— Regardez ces étoiles. Celle-là, c'est le *Cocher;* elle a présidé à la naissance de votre père; celle-là, c'est la *Bacchante*, votre mère est sous

sa protection immédiate ; vos maris sont dans *la voie Lactée*, et le bon sens de ceux qui me consultent est dans la lune.

Tempérant ainsi par de folles moqueries, souvent même par de gracieux complimens, les dures vérités qu'elle cognait dans la tête de chacun, Léonide se ménageait de nouvelles victimes ainsi que l'appui des rieurs, appui plus précaire de quart d'heure en quart d'heure, car il était aisé de voir que le bal était déjà divisé en deux opinions bien tranchées sur l'opportunité de plus longues révélations.

— Sommes-nous ici pour danser, murmurait une partie de la salle, pour nous amuser, ou bien pour écouter les extravagances de ce masque ?

— Si ces extravagances nous amusent ! d'autres répondaient.

— Oui ! oui ! elles nous amusent.

— Place à la valse ! Assez de méchans propos !

— Silence ! aux musiciens et aux maris ! Va ton train, Bohémienne : déchire ; il y a encore plus d'un habit à mordre, plus d'une peau à entamer.

— Nous danserons !

— Elle parlera !

— C'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons entendre.

Peine perdue pour les malheureux danseurs. Les appels de : ***A vos places, mesdames ! En avant deux !*** ne ralliaient personne.

Pour trancher la question, un homme, costumé en cyclope, élargit les groupes, et, d'un mouvement résolu, offre son épaisse main à Léontine :

— Voyons, dit-il, à notre tour les hommes maintenant.

— Si les hommes s'en mêlent, riposta Léontine, vous me défendrez, mesdames, n'est-ce pas ? Promettez-moi aide et soutien.

— Bohémienne, ma bonne aventure ! La main est un peu noire, mais c'est fait pour toi ; exerce ta sagacité.

— Tu es maître de forges.

— Va, Bohémienne, tu n'es guère fine. Que n'apprends-tu aussi à ce colonel qu'il est militaire, et à ce sous-préfet qu'il est magistrat.

Cette fois les rieurs ne furent pas pour Léonide.

— Tu es maître de forges, répéta, piquée au vif, la Bohémienne ; et, tout bas à l'oreille du cyclope : Ne vaut-il pas mieux pour toi que je divulgue ce que tout le monde sait, que de dire ce qu'il ne connaît pas ? Tu es maître de forges et non mari jaloux, soupçonneux, plein de projets de vengeance, peut-être. Tu ne vis pas sur l'idée de tuer ta femme et de te tuer ; et tu n'as pas mis d'avance ta fortune à l'abri de la justice ; tu es maître de forges !

— Oui ! oui ! elle a raison, avoua le cyclope se tournant vers la galerie. Réparation à sa vue perçante. Je la remercie de ses bonnes prophéties.

Il aurait voulu la tenir entre l'enclume et le marteau. Il riait ; c'était plaisir à le voir.

— Quel démon m'a trahi ? murmura-t-il. Mon secret n'est qu'à mon confesseur et à mon notaire. Je me vengerai.

— Parlez-vous quelquefois en rêvant ? lui dit quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Ce fut un éclair dans l'esprit du maître de forges.

— J'aurai tout dit dans mon sommeil. Cette femme est une amie de la mienne.

Le maître de forges chercha derrière lui, à ses côtés, l'homme qui lui avait lancé cette idée ; l'homme avait disparu.

Edouard venait de sauver la vie à Maurice.

L'imagination de l'assemblée commençant à tourner au sérieux, et Edouard s'apercevant qu'une coalition de mécontens menaçait de près l'incognito de Léonide, il jugea que le moment était arrivé de la sauver

à elle-même, à quelque prix que ce fût. Il s'avança pour l'entraîner hors de la salle; un obstacle l'arrêta : Caroline de Meilhan avait la main dans celle de la Bohémienne.

Elle avait enfin cédé au désir de ceux qui l'entouraient; son bras tremblant était soutenu par une foule de personnes amies. Edouard sentit fondre son cœur dans sa poitrine. Dans ce moment, à la haine profonde que lui inspira Léonide, il comprit qu'il était faux qu'on pût aimer deux femmes à la fois. Il regretta de n'avoir pas laissé faire justice au canif, lorsque la baronne de Haut-Lieu avait été outragée. Maintenant il aurait le courage de rester immobile et muet à ce masque tombant sous les pieds d'un vengeur de tout le monde. Léonide se recueillit.

— Charmante enfant, dit-elle, ta place n'est pas ici; cette ligne de ta main le dit clairement. Cette ligne, c'est l'allée du bois, bien sombre, bien silencieuse, bien longue, que tu aimes à parcourir à minuit, quand la lune argente les clairs étangs de la reine Blanche. Ce milieu, entre ces autres lignes qui y aboutissent, c'est le carrefour de *Diane*, où tu t'assieds avec l'être imaginaire, trésor de tes rêves; et voici le rond-point des *Lions*, où vous vous dites adieu!

— Cruauté! cruauté! Léonide sait tout. Où me cacher maintenant? Oh! vivre entre une femme jalouse et un ami déshonoré pour elle, c'est étouffer entre deux mensonges; c'est à porter plutôt sa vie, ma vie sur l'échafaud qui la réclame. Tombe, éclate ce que voudra le ciel sur ta tête, Léonide, je ne tirerai pas ce gant pour te défendre. Parle! parle! n'y a-t-il pas ton père aux cheveux blancs ici, — parle! — pour lui reprocher son existence, celle qu'il t'a donnée? Livre ta race au dard de ces vipères, si tu n'as plus rien à leur jeter.

— Je te disais, poursuivit Léonide en regardant Caroline, plus pâle que son voile, que ta place n'était pas ici. Ces lampes te fatiguent, ce bruit t'accable. Nous autres femmes, nous aimons ces tristes réalités; nous n'accourons ici que pour nous voler un amant; mais toi, tu ne connais cela que par les romans; toi, tu es pure, innocente, bonne; tu es à la femme ce que l'idéal est à la grossière vérité, ce qu'est à l'homme hypocrite, ingrat et sans cœur, ce portrait, — Léonide mit un médaillon dans la main ouverte de Caroline, — ce portrait céleste, angélique et malheureusement sans modèle.

Caroline ne le vit pas ce portrait! Edouard l'avait saisi, arraché, répétant : — Ce portrait! ce portrait!

Oh! elle joue ma vie à sa vengeance; mon portrait ici, mon portrait!

Le procureur du roi pria Edouard de lui faire passer le portrait; la galerie était impatiente de le voir.

Edouard remit le portrait; il arma silencieusement ses pistolets engagés à sa ceinture, derrière les pans de son habit.

Le portrait fut trouvé charmant; le colonel de la gendarmerie remarqua qu'il ressemblait à un de ses cousins; il passa de main en main, accompagné d'éloges et de réflexions sur le fortuné séminariste qui avait servi de modèle.

— Nous direz-vous son nom, madame? demanda le juge de paix.

— C'est saint Edouard, répondit Léonide en laissant glisser le médaillon dans le corsage de sa robe; oui, saint Edouard : c'est un cadeau de notre excellent archevêque.

La bouffonnerie fit fortune; l'exclamation grotesque qu'elle produisit amena une diversion à la faveur de laquelle Caroline retourna à sa place sans être trop étudiée. M. Clavier n'avait pas saisi le moindre sens aux paroles de Léonide. Au bout de ces mots : Forêts, Diane, rêves, idéal, il ajouta mentalement : Enfantillage!

Edouard ne vivait plus, ne pensait plus; il était pétrifié. Rendu un instant à lui-même par les sons de la musique qui, pour secouer l'apathie des danseurs, était passée à la gamme la plus criante, il songea par quel-

moyen naturel il apprendrait à Maurice l'impossibilité de rentrer jamais chez lui. Après bien des projets, rejetés aussitôt que conçus, il s'arrêta au plus dangereux pour sa propre vie, décidé à ne plus reparaître à Chantilly. Il écrirait un billet dans lequel il apprendrait à son ami que la police ayant découvert sa retraite, il y était allé de sa délicatesse de changer de lieu de refuge. Edouard se disposa ensuite à quitter le bal, après avoir donné à ces deux femmes un regard tout plein d'amour et de haine.

A son début, Léonide n'avait eu besoin de faire aucune avance pour débiter sa science augurale : les mains avaient plu par deux et par quatre ; mais depuis que, de propos insignifians, Léonide avait passé à des allusions qui ne laissaient rien à faire à l'interprétation, son rôle avait été pris au sérieux : on eut peur. Nul n'osait effleurer le cercle divinatoire ; les plus hardis se tenaient sur la défensive. Le rire était morne ; les mains se cachaient comme les consciences.

— Enfin !

Tel fut le cri de hyène que poussa Léonide.

D'un bond elle s'élança à l'extrémité de la salle pour entraîner avec elle une jeune femme tout épouvantée, qui se défendit de son mieux pour ne pas servir de plastron aux dernières agaceries de la Bohémienne.

La jeune femme fut la plus faible. Morte de frayeur, couverte de larmes qu'elle cherchait à éteindre sous un sourire impossible, elle fut placée, par violence, au milieu du cercle agrandi prodigieusement par la lutte qui s'était établie entre elle et Léonide.

Pressés contre le mur, les derniers rangs de spectateurs montèrent sur les chaises.

Les autorités reprirent leurs places le long de la cheminée.

De nouveau les gendarmes se postèrent à l'entrée.

On eût dit que le bal allait s'ouvrir.

Au milieu de la salle, les deux femmes étaient seules, tremblantes toutes deux, l'une d'effroi, l'autre d'ironie et de colère.

La victime de Léonide était démasquée, et sa pâleur était grande sous le domino blanc qu'elle avait revêtu ; délicieux costume dont elle s'était parée moins pour se déguiser que pour faire ressortir avec avantage la pureté de son teint. Mariée depuis peu, elle avait encore la fraîcheur du pensionnat sur le visage. Son mari l'adorait ; leur ménage était parfaitement heureux, à la joie près d'avoir des enfans. On connaissait sa famille, celle de son mari ; le plus vif intérêt l'entourait : plusieurs personnes insistèrent pour qu'on interdît d'avance toute raillerie à la Bohémienne. Un jeune homme, dont personne ne jugea à propos de repousser l'avis, s'opposa à cette mesure, objectant avec raison que la délicatesse de cette jeune dame souffrirait plus de cette demande en grâce que de quelques plaisanteries qu'il aimait à croire de peu de portée.

— Oh ! mon Dieu ! ne vous alarmez pas tant, mesdames ; je n'ai encore tué personne, dit Léonide d'un ton amer, mais dont la voix tremblait. Que sais-je sur madame, que vous ne connaissiez pas ?

Edouard fut encore forcé de subir cette scène avant de quitter le bal. Il eut bientôt la fatale conviction que la femme exposée au poteau des railleries de Léonide était la femme d'un négociant en laines de Bauvais, Hortense Lefort, celle contre laquelle Léonide lui avait juré de ne se venger que dédaigneusement, après tant de pressantes protestations.

Edouard s'était flatté jusqu'ici que la collision des deux cousines n'aurait pas lieu, comptant sur l'impossibilité d'une rencontre au milieu de tant de visages divers, si bien déguisés, et surtout sur la pudeur de Léonide, femme comme toutes les autres, plus méchante en théorie qu'en pratique.

Il était écrit que cette soirée favoriserait toutes les détestables machinations de Léonide et détruirait les plus sages espérances d'Edouard.

Il était appuyé sur le tranchant de l'une des deux portes d'entrée, mâ-

chant des réponses aussi décousues qu'étaient stupides les questions que lui adressaient les quatre gendarmes de service, en manière de passe-temps.

Léonide voulut parler.

On écouta.

Et quel silence! un silence d'échafaud.

— Je n'ai aucun sort à lire pour toi dans l'avenir ténébreux. Bel arbuste, tu as porté avant la saison, et, la saison venue, personne n'a vu tes fruits.

— Obscur! obscur!

— Aussi bien que moi, blanche Hortense, tu savais que tu serais mère avant le mariage; tu savais cela autant que tu prévoyais peu que tu cesserais d'être mère après t'être mariée.

— L'oracle n'est pas clair, cria-t-on de toutes les parties de la salle, nous savons tous que madame Lefort n'a pas d'enfant.

— Un flambeau!

— Voici qui éclaircira tout, répliqua insolemment Léonide en ramassant pour fuir plus vite les plis de sa robe traînante, et en déposant sur les bras de sa victime une poupée de carton, symbole accusateur de maternité, que les moins intelligens comprirent.

D'un mouvement unanime, toutes les femmes se masquèrent d'horreur, indignées de l'outrage qu'on faisait à leur sexe, indignées d'être aussi impitoyablement fouettées en public devant leurs frères, devant leurs maris, et dans la réputation d'une personne des plus honorées du pays.

Un long cri de pitié pour la femme qui, frappée comme par la malédiction, était tombée sur le carreau, un long cri de souffrance sortit de toutes les bouches. On frissonnait à voir là une femme évanouie, à terre; là, des femmes se cachant le visage; là, une femme se précipitant vers la porte que, dans son trouble, elle ne trouvait pas.

Et pas un vengeur pour terrasser cette apparition!

Un homme se présenta qui, saisissant Léonide par le bras, lui dit: « Visage à visage, poitrine contre poitrine, souffle sur souffle, comme le cauchemar sur le sommeil : A moi! »

— A mon tour! Ma prédiction, la voici; tu n'en as livré qu'une chacun : j'en tiens deux en réserve pour toi, belle Bohémienne, beau masque!

Ne le devines-tu pas?

La première, c'est que n'es pas une femme; non, tu n'es pas une femme! Il est encore, à dix-huit ans, des figures roses et fraîches parmi les hommes; de ces figures que le hasard a voulu peindre en femme pour que la lâcheté s'y cachât mieux.

Vois! tu n'as pas eu de pudeur, c'est vrai; de pitié, j'en appelle à tous; de bonté, que ces dames le disent; de prudence même : considère où tu es. Tu n'es pas une femme!

Tu as ri des mortelles tristesses que tu as fait naître tout à coup comme une maladie, au milieu de la joie; tu as ri des pâleurs répandues par toi sur tous ces visages bons et heureux, de ces pâleurs dont les étrangers mêmes ont souffert; tu as ri de ces rougeurs qu'à peine la sellette des tribunaux fait monter aux joues des prévenus : or, tu n'es pas une femme!

T'es-tu seulement mêlée à nos danses que tu as brisées? Non, tu n'es pas une femme! Voit-on ici pour te protéger le regard armé d'un mari, la présence d'un père, le voisinage sacré d'un frère? rien, pas même le bras obscur, le visage masqué d'un mercenaire, pas même la main française d'un inconnu pour mendier ton pardon à ces dames, pour échanger son nom avec nos noms. Or donc, une dernière fois, tu n'es pas une femme!

A bas le masque, *monsieur!*

Voilà ma première prédiction, beau masque!

Ne devines-tu pas la seconde?

Alors, c'est que tu n'as pas prévu, femme sans esprit, que dans la salle se trouverait le mari de la femme outragée, et que ce ne devait pas être assez de tout ton sang pour payer le mal fait à l'épouse à terre, le mal fait au mari debout. Monsieur, vous êtes un lâche! Si vous êtes une femme, à genoux! Si vous êtes un homme, à genoux encore! car vous avez trop attendu pour me prouver que vous étiez un homme.

Vous croyez sans doute, faible comme je vous tiens, maître de vous comme je le suis, sans qu'aucune puissance au monde vous enlève d'ici, que je vais vous arracher le masque et une partie du visage, sans me soucier plus de l'un que de l'autre, mais seulement afin que chacun découvre une place vivante où cracher? Détrompe-toi, beau masque, je t'ai dit que ton art serait en défaut avec moi : garde ton visage!

Mais voyons ta poitrine; là aussi on reconnaît les hommes

Et, d'un mouvement calculé, Jules Lefort déchira le corsage de la robe de Léonide, mit à nu sa poitrine, emportant dans la brutalité du geste, les pattes, les rubans et les agrafes.

Le sein de Léonide resta découvert, tout enflammé, par places, des ongles qui venaient de le déchirer.

Léonide tomba sur Hortense.

— Je le savais, s'écria Jules Lefort : je suis vengé!

— Et moi, monsieur?

— Qui donc êtes-vous, vous qui vous présentez si tard? demanda, l'écume aux lèvres, l'insulteur de Léonide à Edouard.

— Qui je suis? A quoi bon le dire, s'en informer. Mon nom n'a rien à faire ici, pas plus que le vôtre. Vous trouveriez commode, monsieur, de connaître par moi cette femme; moi je trouverais lâche de me dévoiler lorsque cette femme s'est tue.

— Elle cache son visage, vous votre nom; vous êtes donc tous deux de moitié dans l'offense? Distinguez vos parts dans la réparation que je me suis donnée.

— Monsieur, vous êtes un insolent!

— Monsieur, vous êtes masqué, et mon visage est découvert.

— Je vous insulte.

— Vous ne m'insultez pas : je vous apprends mon nom que tout le monde connaît ici. Vous ne m'insultez pas : vous êtes masqué et vous taisez le vôtre.

— Mais sortons! Venez!... ou bien!...

— Monsieur, vous êtes masqué : je ne sortirai pas. Pourquoi ne seriez-vous pas un assassin.

— Vous êtes bien heureux, vous, monsieur, répliqua Edouard en contractant le masque fondu, décoloré, qui pantelait à son visage; vous êtes heureux de n'être pas masqué!...

— Pas si heureux que vous de l'être.

— Ah! vous prenez pour une lâche prudence l'immobilité de ce masque qui m'oppresse et me fait mourir! mais la supposition est atroce, monsieur; croyez qu'il y a un homme sous ce simulacre étouffant. C'est parce que je ne suis ici ni le frère, ni le mari, ni le père de cette dame, que j'ai toléré jusqu'à présent votre souffle injurieux aussi près de mon visage. Reculez-vous!

— Est-ce donc parce que vous êtes l'amant de cette femme que vous ne vous démasquez pas? L'excuse est assez bonne, si le mari est dans la salle.

— Il y est, dit Edouard.

Qu'on juge de la rumeur que l'affirmation d'Edouard produisit. Ainsi que des cartes égarées qu'on accouple dans leurs couleurs pour compléter un jeu, les femmes se hâtèrent de rejoindre leurs maris, tandis que

les maris de leur côté exécutaient le même mouvement pour se rallier à elles.

Jusque-là, la présence d'esprit d'Edouard avait parfaitement réussi et paraissait devoir le tirer de ce pas périlleux; mais, par un accident qui aurait trouvé en défaut le plus subtil, six maris, qui n'avaient pas amené leurs femmes au bal, furent obligés, afin de prévenir les interprétations du lendemain, de sommer Edouard de se démasquer sur-le-champ ou de montrer le visage de la femme évanouie.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Edouard furieux. Vous êtes, par ma foi, bien peu confians dans vos femmes pour risquer leur réputation à cette enquête? Je ne suis pas aussi présomptueux que vous êtes défians. Ai-je dit que j'étais l'amant de quelque dame présente ou absente? Je ne suis celui d'aucune d'elles, sachez-le. J'ai révélé que le mari de la femme frappée par monsieur se trouvait dans la salle: c'est tout. Ne vaut-il pas mieux, consultez-vous, que l'offense et la réparation restent plongées dans le doute, que de les en tirer pour ne punir personne; car que ferez-vous à la femme quand elle sera debout, et de quel reproche m'accablerez-vous, moi qui l'aurai défendue? Que gagneriez-vous enfin à découvrir que je suis son amant, si je l'étais?

— Convaincus tous les six, fut-il répondu à Edouard, que ce n'est point là la femme à l'un de nous, vos subterfuges et vos menaces sont de méprisables prétextes. Vous nous avez mis en cause, monsieur, nous y restons. Demain, cette femme serait à coup sûr celle de l'un de nous du plein droit de la calomnie. Que personne donc ne sorte du bal! que nul n'emporte d'ici l'idée d'un soupçon infâme que vingt ans n'effaceraient pas. Fermez les portes!

Les portes furent fermées.

— Ne touchez pas au visage de cette femme, par la vie de tous les six, de tout le monde, que je tiens au bout de cette arme! n'y touchez pas!

La terreur et le désespoir sont dans la salle. Les femmes poussent des hurlemens d'effroi à la vue de deux pistolets qui les menacent; il appuie ensuite son pied dans toute sa largeur sur le masque de Léonide.

Le mouvement est prompt, pas assez pourtant pour empêcher deux bras qui, saisissant Edouard par derrière, neutralisent l'articulation de ses poignets. Aussitôt quatre personnes s'attachent à sa jambe, toujours posée sur le visage masqué de Léonide; elles vont lui faire perdre la résistance et l'équilibre, lorsque Edouard s'écrie avec désespoir: — Sur votre honneur! vous avez juré, messieurs, de vous contenter du visage de l'un de nous, de celui de cette femme ou du mien: Regardez!

Le masque d'Edouard tombe à terre.

— Edouard de Calvaincourt! s'écrie Caroline de Meilhan. Et elle cache son visage dans ses mains.

— Tu l'as tué, infâme! s'écrie Léonide en se relevant d'un bond.

Le colonel de gendarmerie semble se souvenir de ce nom.

Le greffier regarde le colonel; et l'un par l'autre ils acquièrent une certitude dans cette fatale interrogation rapide et muette.

Le colonel ajoute aussitôt: — Edouard de Calvaincourt, condamné à mort par le tribunal de Poitiers. Gendarmes, emparez-vous de cet homme! faites votre devoir.

Quatre gendarmes tirent leur sabre et s'avancent sur Edouard: il est perdu.

Edouard lâche au dessus de leurs têtes ses deux coups de pistolet dans la glace; des milliers d'étincelles jaillissent. Hommes et femmes tombent sur le parquet. Eux-mêmes, épouvantés, blessés par les éclats du talc et du verre, qui ont frappé leurs yeux, les gendarmes opèrent un mouvement de recul. Edouard en profite pour se lancer sur le perron du jardin, le franchit, grimpe au mur de clôture, se trouve en pleine rue, en rase campagne, à la lisière du bois: il est sauvé.

Son cœur bat, ses jambes tremblent, son front est en sueur, ses dents se choquent; mais Léonide?

Il revient sur ses pas avec la même vitesse; il entend passer à ses côtés des chevaux de gendarmerie haletans; il voit courir dans tous les sens les voitures en désordre qui abandonnent la ville troublée; le voilà de nouveau dans Senlis, à la porte de la sous-préfecture. Mais, au lieu de s'introduire dans la salle par le mur du jardin du côté du perron, il entre tout simplement par la porte. La salle est vide: la peur a chassé le plus grand nombre, et ceux qui cherchent à rattraper Édouard ne sont pas restés là à l'attendre. Naturellement, l'endroit le plus sûr pour lui dans ce moment est celui même où, il y a quelques minutes, il avait couru le danger de laisser la vie.

Trois personnes étaient restées dans la salle: Léonide toujours masquée, M. Clavier et Caroline.

— Venez, dit Edouard à Léonide, venez!

— Vous! ici?

— Pas un mot, madame, venez!

— Un seul mot, monsieur, reprit solennellement M. Clavier. Demain, à quatre heures du soir, à la Table-du-Roi, dans la forêt de Chantilly.

— J'y serai, mort ou vif.

XVIII

A son retour de Paris, Maurice ne fit pas même savoir qu'il était arrivé.

En passant, il donna quelques ordres au maître-clerc, et monta dans son cabinet. Il était fort pâle.

Il s'écria d'une voix étouffée, en tombant dans son fauteuil: « Trois cent mille francs! Où trouver en quelques heures trois cent mille francs? — Affreuse spéculation! »

Il dénoua sa cravate tout empreinte de la poussière du voyage, la jeta au loin, car il étouffait, et, accoudé sur la cheminée, la tête dans ses mains, il répéta devant la glace: « Affreuse spéculation! Trois cent mille francs, ou l'affaire est perdue. »

Son portefeuille était ouvert devant lui, et, pour la vingtième fois depuis deux minutes, il dépliait des effets de commerce qu'il comptait et recomptait, murmurant vite et tout bas: « A payer, trois cent mille francs! sinon mon avenir, mon bonheur m'échappent; et moi qui le concevais si modeste, si facile. Ah! pourquoi ai-je eu un instant d'ambition? Aussi pourquoi Reynier m'a-t-il tant persécuté? pourquoi ma femme?... »

L'indignation de Maurice, contre lui-même, avait pour cause l'incident malheureux d'un jeu de Bourse survenu au milieu de ses achats de maisons de La Chapelle. Quoique le secret du futur entrepôt à Saint-Denis n'eût pas été trahi, Maurice ou plutôt Reynier avait mis tant de précipitation à se constituer acquéreur des bâtimens à démolir, que quelques propriétaires de La Chapelle, plus clairvoyans, sans deviner précisément le but de leur spéculation, sur le simple soupçon d'une vaste entreprise, avaient élevé le prix de leurs terrains. Ils pouvaient en outre, par leur exemple, enfler les prétentions des autres propriétaires et rendre par là l'opération ruineuse. Il s'était donc agi, à quelque prix que ce fût, de se débarrasser de ces propriétaires incommodes en achetant leurs maisons au plus vite et au prix, — il le fallait bien, — ridiculement exagéré qu'ils en demandaient. C'étaient trois cent mille francs à noyer dans le gouffre. Tout le génie de Reynier avait abouti, selon sa coutume, à conseiller de jouer à la Bourse dans l'espoir de gagner la somme nécessaire aux achats.

Mais on ne joue pas sans argent; Maurice avait risqué et perdu cent cinquante mille francs à lui, de ses propres épargnes, pour avoir les trois cent mille. Sa douleur était moins encore cependant dans cette perte, grave au fond, que dans l'impossibilité de poursuivre désormais cette grande affaire du chemin de fer de Saint-Denis à La Chapelle, qui comblerait tous les déficits. Tandis que Reynier court dans Paris pour rallier ces trois cent mille francs, Maurice se désole dans son cabinet d'avoir tant sacrifié à une entreprise qu'il faut abandonner à moins d'y sacrifier dix fois d'avantage.

— Au moins, si chez moi, ici, j'avais la consolation du repos domestique pour oublier les douleurs présentes, pour songer avec calme aux moyens de réparer cette brèche faite à ma fortune! Mais non : mon existence a été empoisonnée ; ce que j'ai vu, ce que j'ai appris est là, sur mon cœur, comme du feu ; et je ne sais trop ce que je viens chercher ici ; quel rôle jouer? Je n'ai ni liberté d'âme, ni énergie à partager entre mes deux malheurs. — Que dire à Léonide? « Sortez! vous m'avez déshonoré! » et à Edouard : « Tu m'as trahi ; je ne te dois plus rien, je te livre au premier passant qui, à son tour, te livrera à tes juges. Sors aussi! » Pourquoi, non? Et fermer ensuite la porte sur eux; et seul alors, jeune homme comme autrefois, libre, recommencer ma vie active; n'ambitionner que ce que je pourrai posséder par mon travail... C'est un rêve. Je n'ai plus vingt-cinq ans. Le monde, que penserait-il? Quand on me demanderait ce qu'est devenue ma femme, si je répondais qu'elle est absente, on le croirait pendant deux mois; ensuite on rirait, on murmurerait, on supposerait, on dirait qu'elle était ma maîtresse; ajoutant que j'ai été un infâme de l'avoir produite et nommée partout comme ma femme : et si, par hasard, de plus indulgens ou de mieux informés consentaient à croire que c'était bien ma femme légitime, celle dont je me serais séparé, alors on aurait découvert la vérité, la vérité qui tue dans les petites villes. Et moi qui ai besoin d'entourer ma maison de tant de silence et de tant de chasteté! Une rumeur de blâme à travers ma vie, un souffle de ridicule sur mon toit, me tueraient comme un faux dans mes actes.

Et pourtant, je rougis à penser que je me tairai devant ma femme, devant Edouard; qu'elle va venir; qu'il s'assiéra à ma table, ce soir; qu'ils y seront tous deux; qu'elle me parlera; qu'il me demandera, lui, des nouvelles de la Vendée. Et je ne dirai pas à celle-ci : — Cet homme est votre amant, madame! à celui-là : — Oui, vous êtes son amant, et de plus vous êtes condamné à mort ; sortez!

— Sortez, lui crierai-je : oui! et pourquoi pas! Sortez! et que tu ne sois plaint de personne en montant à l'échafaud. De personne! ni des inconnus, ni des tiens : les uns sans pitié pour tes opinions; les autres sans courage pour te délivrer. Nous avons la simplicité de croire à la noblesse d'opinion de ces gens-là. Qu'il eût séduit Léonide au bal, où les femmes sont au plus entraînant, au plus fou, au plus frivole, que sais-je, moi, homme de retraite? Qu'il se fût fait aimer d'elle dans les mille occasions que notre lâche société offre à tous les corrupteurs, ailleurs que chez moi : bien! mais l'abriter et l'avoir pour ennemi; mais lui faire manger mon pain et mon honneur! Je n'ai été qu'un pauvre sot, dupe de mon bon cœur; et j'éprouve que le plus sage est de ne compter sur aucune reconnaissance dans la vie; que l'égoïsme est la cuirasse d'acier dont il faut s'envelopper, pour traverser, sans meurtrissure, une société armée de pointes empoisonnées.

Eut-on jamais plus de tourmens? Cela pour elle. Qu'ai-je besoin d'être si riche, moi? Mais elle jalouse les plus difficiles jouissances, et ma tâche est de les lui procurer, n'importe à quel prix. Ma jeunesse, mes nuits, ma réputation sont sacrifiée à échafauder son ambition. Et quand je rentre chez moi, chercher le recueillement en récompense de mes luttes

au dehors, un autre est dans mon lit. Ainsi la bataille au dehors; au dedans la honte. Qui le croirait? c'est lorsque les soucis d'une fortune acquise pour elle, blessure à blessure, me vieillissent, c'est lorsque l'effroi de toutes les responsabilités assumées sur ma tête m'égare, c'est quand je suis sur le point de surprendre l'adultère auprès de mon foyer, qu'une femme, imbue de je ne sais quelle stupides maximes, se dresse devant moi et réclame sa liberté. Et que feraient-elles les femmes, si elles étaient plus libres? Comment le seraient-elles davantage et nous aviliraient-elles mieux?

Léonide parut à la porte du cabinet.

L'altération de ses traits était moins la marque du repentir et de la peur que celle d'une colère long-temps concentrée; ses lèvres tremblaient.

Elle essaya de parler debout, mais ses jambes fléchirent

Maurice lui avança un fauteuil.

— Savez-vous, dit-elle, en affectant de sourire, que M. Edouard?... Mais je ne vous ai jamais vu si pâle, s'interrompit-elle en apercevant la figure de Maurice au dessus de la sienne.

— Ce n'est rien; ma pâleur est causée par la vôtre; poursuivez.

— Eh bien, dis-je, M. Edouard est l'amant de... devinez.

— La hardiesse est nouvelle, Léonide. Il est l'amant... que m'importe de qui? Le confident est bien choisi!

La physionomie de Léonide passa comme un éclair de la colère à l'étonnement. Comprimée entre une dénonciation préparée et une équivoque inattendue, elle fut saisie; la respiration lui manqua.

— Dites toujours, j'écoute. Il m'est curieux, vous l'avez jugé ainsi vous-même, d'apprendre de qui M. Edouard est l'amant. Je ne lui suppose pas, à ce digne jeune homme, beaucoup de facilités, dans la position où il se trouve, de se prodiguer en bonnes fortunes. Il est présumable qu'il n'aura pas poussé au delà des limites de la prudence le cours de ses équipées, et qu'il aura concilié les élans de la passion avec les restrictions de la retraite. Mais j'oublie que c'est à vous de m'instruire.

Ce ton ironique, cette parole moqueuse que n'avait jamais eus Maurice ne laissaient aucune faculté libre à Léonide. Elle s'épuisait, dans la rapidité de ses observations, à distinguer le véritable sens des pensées de son mari. Allait-il au devant des délations qu'elle apportait, ou les tournait-il contre elle, irréprochable qu'elle n'était pas?

Léonide devait sur-le-champ parler ou mourir.

Elle se mit à rire à gorge déployée.

Maurice la jugea folle ou se crut fou.

— Eh! mon Dieu! ne dirait-on pas, à votre air décontenancé, que vous êtes son rival? Vous êtes ironie de la tête aux pieds. Attendez au moins de connaître la femme aimée d'Edouard. Votre figure bouleversée m'alarmerait pour votre fidélité.

Léonide rit plus fort.

La colère est imitative, comme toutes les excitations nerveuses. Attaqué avec l'arme du rire, Maurice rit aussi, mais faux, et sans que lui ou sa femme perdissent dans ce double mensonge l'ambiguité de leur situation.

— Edouard, vous disais-je, aime une jeune personne que vous connaissez beaucoup.

— Je le présume.

— Fort jeune et fort jolie.

— Puisque vous l'assurez.

— Qu'il voit assidument.

— Raillez-vous, interrompit Maurice qui, le premier, consuma ce rire phosphorique et revint à son ton naturel; raillez-vous?

— Vous auriez quelque raison de croire qu'on se joue de votre crédu-

lité, vous qui savez qu'on n'entre dans le pavillon d'Edouard ni qu'on n'en sort sans difficulté.

— C'est donc chez lui, vous daignez me l'apprendre, qu'ont lieu les rendez-vous? Heureux proscrit! Le malheur, il est vrai, a tant d'ascendant sur les femmes, la pitié est chez elles si voisine d'un sentiment plus tendre, que je comprends la félicité de notre ami. Seulement il me semble qu'il nous compromet beaucoup; ne trouvez-vous pas?

— Vous en dites d'abord plus que je n'en sais, Maurice, répliqua Léonide qui, entrée pour accuser, était tout étonnée de subir presque une accusation, toute gauche de façonner la menace en plaisanterie et d'amincir sa colère en ironie. Je n'ai pas avancé, comprenez-moi, que la maîtresse de M. Edouard fût allée à son pavillon. Voilà des détails qui vous appartiennent. Je n'ai pas dit...

— Moi j'assure, affirma sèchement Maurice, qu'elle y va; je l'assure.

— C'est que vous en avez appris plus que moi, répliqua Léonide. Changeant la voie de ses inductions, elle supposa réellement Maurice au courant de l'intrigue d'Edouard avec mademoiselle de Meilhan, et se crut sauvée de tout soupçon.

— Vraiment, vous savez qu'elle se rend au pavillon d'Edouard?

— Oui, et la nuit.

— La nuit, Maurice?

— A dix heures, tous les soirs, par le caveau.

— Par le caveau! répéta Léonide, écho précipité de chaque phrase de Maurice. Sa pensée fut : « Nous aurions pu, Maurice et moi, nous heurter dans l'obscurité. »

— Alors, poursuivit Maurice, les rideaux rouges sont tirés; la lumière de la lampe adoucie; il n'y a de vivant dans le pavillon que deux corps qui ne font qu'une ombre.

Léonide eut froid; elle ne fut maîtresse du frisson qui la saisit qu'en serrant les poings et en pesant de toute son énergie morale sur son corps. Elle noua ses nerfs autour de sa peur.

— L'infâme, pensa-t-elle, il renouvelait donc avec elle la comédie qu'il avait jouée avec moi, si je n'étais moi-même pour lui l'occasion de répéter son rôle.

— Et qui vous a révélé cela? demanda-t-elle d'un ton impératif, et qui aurait dû mettre à nu, devant Maurice, l'amour qu'elle portait à Edouard; qui l'a vu pour le dire?

— Moi! Que trouvez-vous d'étonnant à ce que j'aie été témoin des preuves d'un amour dont vous étiez si bien convaincue vous-même, que vous accouriez tout exprès m'en apprendre l'existence? Les effets paraissent vous scandaliser beaucoup plus que la cause. Peut-être, et c'est tout ce que j'explique de votre surprise, ne comptiez-vous me révéler qu'un amour platonique, d'enfant, de chérubin, jouet d'ivoire des coquettes, avoué un beau jour, de peur que l'Almaviva du logis n'aille au devant d'une enquête plus sérieuse. On risque une confession tronquée pour éviter le réquisitoire, n'est-ce pas? Tel n'est pas l'amour de cette femme pour Edouard, je vous l'assure; c'est une passion, honteuse comme tout ce qui est caché, qui n'a plus même le piquant du mystère, car celui à l'honneur duquel elle touche est instruit et n'a qu'à choisir entre les moyens de vengeance.

Les deux soupçons qui se disputaient l'esprit de Léonide l'emportaient l'un sur l'autre à chaque instant : tantôt elle croyait sincère l'indignation de son mari : alors elle rentrait dans sa première résolution de lui faire partager sa haine jalouse pour Edouard; elle s'oubliait même, dépassait le sang-froid du simple témoignage; et tantôt, croyant sentir des allusions directes sous chaque phrase de Maurice, elle se tenait sur la défensive, elle se retranchait derrière les dénégations comme une accusée. Sa dernière présomption fut que Maurice parlait d'elle. C'était l'outrage

fait au mari et non la colère de l'hôte qui avait percé dans ses expressions.

— Mais pour être sûr, ainsi que vous l'affirmez, reprit-elle, que M. Edouard reçoit une femme dans le pavillon, avez-vous donc une conviction certaine, inébranlable, fondée et non puisée dans le doute que j'ai fait naître peut-être la première dans votre esprit? Croyez-vous, si une conviction telle vous manque, qu'une femme soit assez imprudente pour se hasarder la nuit dans les détours d'une maison étrangère, et pour y voir un jeune homme caché dans cette maison, sans craindre d'être aperçue en entrant ou en sortant? Le croyez-vous?

— Et vous, Léonide?

— Non, je ne le crois pas!

Quelque habile que soit la parole dans les momens où la colère se retire pour laisser sa chaleur à l'esprit, elle fut insuffisante ici à Maurice et à sa femme pour exprimer leur situation. Ils s'interrogeaient et se répondaient bien plus avec leurs gestes et leurs visages qu'avec la bouche.

Léonide s'était relevée par une dénégation audacieuse; c'était au tour de Maurice à fléchir. Etait-il bien convaincu que la femme enfermée avec Edouard fût la sienne? Léonide, il est vrai, était absente de la chambre à coucher lorsqu'il était descendu dans le caveau; mais avait-il eu assez de sang-froid pour s'assurer que ce fût réellement elle et non une autre femme qui était dans le pavillon? L'aveu volontaire de Léonide était presque la preuve certaine d'une erreur. Pourquoi, bien que l'événement fût peu ordinaire, n'aurait-elle pas été en soirée chez une amie, quand il était rentré? On ne condamne pas sans retour une femme uniquement d'après la délation grossière d'une ombre sur le mur. Ce doute rafraîchit les sens de Maurice : un nuage sombre monta de son visage et ne dévoila un moment que des traits paisibles et bienveillans.

— Soyez persuadée comme de votre existence, reprit-il avec franchise, que j'ai entendu rire et causer hier dans le pavillon d'Edouard. Vous étiez probablement absente quand je rentrai pour chercher mes pistolets. Ayant vu la porte du caveau ouverte, j'y descendis et je fus témoin de ce que je vous affirme maintenant.

Léonide, sentant que les forces lui manquaient pour faire face à la sincérité de cet aveu, employa sa défaillance à jouer la surprise. Son haleine brisée, sa parole courte, la décoloration de ses joues exprimaient à la rigueur une terreur comme une autre. L'essentiel était de mettre un corps sous ce masque.

— Ce que vous m'apprenez m'épouvante, m'anéantit. La porte du caveau ouverte! une femme chez M. Edouard, la nuit! Il descend donc à la rivière pour lui ouvrir, la nuit! Mais on sait donc qu'il se cache chez nous? Je ne croyais pas le mal si grand. Décidément c'est une raison pour que j'achève de vous communiquer le motif qui m'amène dans votre cabinet.

Ce que je vous demande est hardi, mais il faut y consentir : éloignez M. Edouard de Chantilly, de notre maison. Croyez-moi : à défaut de notre intérêt personnel qui exige ce sacrifice, le sien le commande. Sa passion est un péril permanent pour nous. — Répond-il du silence de cette femme à laquelle il ne doit rien taire! Qu'un frère soupçonneux, qu'un rival attentif, qu'un père ait épié ses pas, et tout le monde saura tôt ou tard qui vous recélez; tort très grave pour vous, malheur incalculable pour M. Edouard. Les solitudes défendent mal : c'est au centre de Paris même qu'il trouvera un asile impénétrable. Sans blesser les lois de l'hospitalité, engagez-le à s'y rendre; une fois à Paris, nous serons plus tranquilles sur son sort et une terrible responsabilité aura cessé de peser sur nous.

— Ma femme, pensa Maurice, sollicite le renvoi d'Edouard, elle qui, il y a quelques jours, me priait presqu'à genoux de ne pas le laisser partir

pour Paris? Ce changement si brusque de résolution, d'où naît-il? Que s'est-il passé? Dans tous les cas, pourquoi m'effraierais-je? Ce serait certes une singulière et nouvelle manière d'aimer que de renvoyer l'homme qu'on aime. Léonide craint-elle de succomber à une passion dont elle tient à écarter la cause? Appeler une explication là-dessus, c'est blesser sa délicatesse; il suffit, je crois, de consentir à sa proposition: c'est tout comprendre. Oui! mais n'est-ce pas me ramener à mes premiers doutes, m'obliger à la rattacher de nouveau à la scène du pavillon? Au fond, pourquoi? Il y a deux femmes compromises; c'est visible. De cette double passion, pourquoi Léonide n'aurait-elle pas éprouvé que la jalousie? Absurdes et lâches énigmes où j'embrouille ma vie et l'étrangle.

— Vous n'auriez pas de plus impérieux motifs, Léonide, pour me demander son renvoi?

— Pardon, j'en ai d'autres; mais je ne vous les dirai que lorsque M. Edouard ne sera plus ici.

— Vous désirez donc résolument qu'il parte?

— Oui, et aujourd'hui même, avant la nuit.

Maurice réfléchit pendant quelques minutes, résuma avec promptitude la conversation qu'il venait d'avoir avec sa femme, et il répondit:

— Edouard sera à trois heures sur la route de Paris.

— Vous me le promettez, Maurice; vous me le jurez?

— Je vous le promets. Il ajouta intérieurement: Mes présomptions sont fondées; j'ai mis le doigt sur la vérité: Léonide n'a que le tort involontaire d'aimer Edouard. Quoi qu'il m'en coûte, ma prudence de mari sera sourde, dans cette occasion, à mes scrupules d'ami. Edouard partira; mais il quittera Chantilly non accompagné de mon ingratitude, mais de mes regrets. Je lui ménagerai à Paris une retraite; je l'y conduirai. Là, toujours entouré de mes soins, il attendra que ses amis et moi lui facilitions les moyens de passer en Angleterre ou en Allemagne.

Un poids horrible se détacha de la poitrine de Maurice. Il ressentit plus vivement les pertes d'argent qu'il avait éprouvées.

— J'attends votre frère, Léonide: je suis dans l'impatience de son retour. Dès qu'il sera rentré, faites-le passer aussitôt dans mon cabinet, je vous en prie. Allez dans votre appartement; moi je me rends de ce pas au pavillon d'Edouard, pour lui communiquer notre commune résolution.

— Commanderai-je des chevaux pour trois heures?

— Chargez-vous de ce soin, Léonide.

Léonide se retira.

Dès qu'elle fut partie, Maurice se dirigea vers le tambour des deux portes. Il se baissait pour soulever la trappe, lorsqu'il la vit s'élever et paraître Edouard qui le suivit dans le cabinet.

— C'est chez le notaire que je viens, dit Edouard en s'asseyant: me promet-il d'être aussi bon pour moi que l'ami?

S'il le peut, pourquoi non?

— Il le peut. Tu me dispenses des précautions oratoires usitées dans les romans: arrivons au fait tout de suite. Je suis fils unique, tu le sais; ma fortune est à moi, avec le droit d'en disposer à mon gré sans en référer à personne. Ceux qui auraient quelque prétention sur mes biens sont des parens si éloignés et la plupart si riches, que sans injustice ma générosité peut les ignorer. Une condamnation à mort ne fut jamais un brevet de longévité. Qu'on m'arrête demain: dans trois jours, je n'existe plus; et ce que je possédais ira grossir les fortunes déjà immenses de ces parens dont je te parlais. Il est prudent de se mettre en règle. Tu me vois chez toi pour toutes ces raisons. Décidé à partir demain pour Paris, c'est encore une raison, n'est-ce pas, pour hâter mes dispositions? Dresse donc un écrit simple et clair dans lequel tu stipuleras que je

laisse mes biens à partager après ma mort en trois parties égales : la première partie reviendra à... le nom en blanc ; la seconde aux paysans pauvres de ma commune en Vendée ; la troisième à Louis-François Maurice, notaire à Chantilly.

— Tu es fou ?

— Très raisonnable, au contraire. Ajoute que si, dans six mois, à dater d'aujourd'hui, je n'ai pas rempli par le nom du premier légataire le blanc qui en occupe la place, son tiers sera reversible en proportions égales sur mes deux autres héritiers. Tourne cela en termes de notaire. Mes biens s'élèvent à quinze cent mille francs net, sur lesquels en voilà trois cent mille en billets de banque, que je te remets. Prends cela d'abord.

— Sauvé ! pensa Maurice ; sauvé ! Ma grande affaire aura lieu, ou plutôt qu'ai-je besoin de m'embarrasser d'affaires ? Me voilà riche. Oh ! Léonide ne me persécutera plus. Se levant avec une joie indicible, il sauta au cou d'Edouard.

— Tu acceptes, n'est-ce pas, Maurice ?

— Non.

— Allons donc ! préfères-tu que mes biens passent à des indifférens ? Où mets-tu la délicatesse ? Que je me survive au moins dans le souvenir de ceux que j'ai aimés ; ils m'oublieront moins vite en ayant sous les yeux ce qui m'aura appartenu. Et quelle raison as-tu pour me refuser ?

— Ai-je fait assez, Edouard, pour que tu me donnes non ta fortune, — car j'espère que tu en jouiras seul et long-temps, et que tes enfans en jouiront après toi, — mais pour mériter cette preuve d'une reconnaissance qui me rend presque de ton sang ?

— Faut-il que je te rappelle, Maurice, notre amitié d'enfance, tes services, ton hospitalité à cœur ouvert, ma vie jusqu'à ce jour sauvée par toi ? Ce n'est pas de l'or que je te donne : c'est ce que je laisse sur la terre. Est-ce ma faute si le souvenir est gâté par son trop de valeur ? j'aurais voulu être pauvre. Mais, parce que je suis riche, repousseras-tu mon héritage ?

— Non, Edouard, et c'est parce que je t'ai rendu quelques services devenus peut-être plus importans par l'enchaînement des circonstances, que je n'accepterai point tes offres. Je me reprocherais de m'être fait payer en argent le saint droit d'asile. D'ailleurs, notre amitié est presque une parenté, et à ce titre la loi me défend de participer à de tels bénéfices testamentaires.

— Singulière objection ! Parce que tu es mon ami et notaire, je dois être ingrat ; et toujours attendu que tu es notaire, tu veux te regarder comme étranger à ce qui me touche.

A qui laissera-t-on ses biens ? à ceux que l'on n'aime pas ? La loi aurait-elle arrêté que les notaires n'auraient pas d'amis ? Tes scrupules sont d'ailleurs faciles à lever.

Edouard prit une plume, une feuille de papier, et, en quelques minutes, il eut dressé un testament écrit de sa main, signé par lui, qu'il cacheta et remit à Maurice.

— Mais pourquoi cette précipitation, Edouard ? vas-tu donc mourir dans la soirée ? Tu ferais venir de sinistres pensées.

Maurice s'empara de la main d'Edouard.

— Quel projet roules-tu donc dans ta tête ?

— Je te l'ai dit, Maurice ; je pars pour Paris.

— Quelle obstination à nous quitter, pensa Maurice. Voilà qui est singulier : au moment où je vais chez lui, il se rend chez moi ; et c'est lorsque je me prépare à lui dire la nécessité où nous sommes de nous séparer, qu'il me signifie son départ. N'y a-t-il que du hasard là-dedans ?

— Ainsi tu comprends, poursuivit Edouard, l'urgence de mes précautions. Oui, je vais à Paris, je vais une dernière fois me mêler à la poli-

tique active. Des espérances nouvelles m'ont fait rougir de mon inutilité au parti qui a mes affections; il a une dernière chance à courir, je prétends la partager. Pardonne-moi si je ne t'en confie pas davantage. Ta conviction répugnerait à croire à ces espérances; la mienne souffrirait à les entendre nier. Ma vie n'est déjà plus une question : je joue rien contre tout. Mort, mes mesures sont justifiées par l'événement, n'est-ce pas? Vivant et vainqueur, — pardonne-moi, Maurice, cette supposition, — je déchire ce testament, et reprends ma fortune; y consens-tu?

Maurice n'était plus du tout à ce que disait Édouard; il tenait machinalement le papier qu'il lui avait remis, et il rapprochait la prière de sa femme, de faire partir Edouard pour Paris, et la présence de celui-ci demandant avec instance à quitter Chantilly. Non, réfléchissait-il, il est impossible qu'ils ne soient pas d'accord pour s'être ainsi rencontrés. Que s'est-il donc passé entre elle et lui? Elle a été pourtant bien ferme; et Edouard se montre si noble... Joueraient-ils un rôle long-temps médité? Vingt fois, depuis qu'il est avec nous, les circonstances ont été aussi impérieuses sans qu'il ait demandé à partir. Je ne crois donc pas au prétexte politique d'Edouard; il est vague. Comment savoir la vérité?... Mais Léonide n'a-t-elle pas insisté? se demanda Maurice illuminé tout à coup, pour qu'Edouard partît avant la nuit? N'a-t-elle pas là-dessus exigé ma parole, mon serment... N'a-t-elle pas couru commander des chevaux pour trois heures? Si cette précision cachait ce que je cherche à savoir!

— Eh bien, Edouard, mon ami, va où le ciel t'appelle; tu partiras pour Paris où je t'accompagnerai, cet après-midi, à trois heures.

— Non, pas aujourd'hui, Maurice; mais demain...

— Je découvre tout! j'ai touché le fait personnel à Léonide et à Edouard. Ce départ est concerté; mais il y a désaccord entre eux sur le jour et sur l'heure. N'importe : il y a une détermination convenue, arrêtée à deux : qu'est-ce qui l'a précédée? qu'est-ce qui la nécessite?

— Pourquoi donc pas à trois heures, Edouard? nous ferions route pendant la nuit, ce qui nous convient parfaitement. Allons! cela nous arrange mieux; tu n'y avais pas songé. Je vais sonner pour qu'à trois heures les chevaux soient prêts.

Maurice alla vers la sonnette.

Edouard l'arrêta.

— Je t'en prie, consens à ce délai : pas aujourd'hui, demain. Au fond, que t'importe?

— Il me supplie de lui accorder ce délai : tout est là. Mais qu'est-ce qui est là? J'ai évoqué ce doute : il est venu. Quelle lumière en tirerai-je maintenant? il m'effraie.

— Non, Edouard, il faut que tu quittes Chantilly à trois heures. Je veille sur toi : je ne réponds de toi qu'à ce prix.

— Mais enfin, pourquoi exiges-tu que je parte aujourd'hui? me l'apprendras-tu, Maurice?

— Et enfin pourquoi ne partirais-tu pas aujourd'hui? me l'apprendras-tu, Edouard?

Ils marchèrent l'un sur l'autre, s'arrêtèrent à un pas de distance, et se regardèrent sans parler, maîtres tous deux de leur espèce de sang-froid. Ce n'étaient pas deux hommes cherchant à s'emparer de leur secret, mais plutôt se demandant : « Avons-nous un secret? » Quoi qu'il dût s'en suivre de ce choc, il n'en était pas moins résulté une première atteinte de défiance entre les deux amis : leur amitié avait sa souillure.

— Au moins une raison de ce refus, Edouard; une seule?

— Je ne le puis.

— Je t'en supplie.

— Non, Maurice.

— Mais si je l'exigeais?...

— Je te refuserais encore, Maurice. Ma vie a été à toi pendant quatre

mois ; elle est encore entre tes mains ; ma fortune t'appartient ; mais ceci n'est pas à moi, je ne le confierai à personne.

— Chez moi un secret ! un secret qu'on me tait !

— De quoi t'étonnes-tu, toi qui en reçois tant et qui n'en as jamais violé ?

— J'ai peut-être tort, répondit Maurice avec une grande apparence de sincérité ; j'aurais dû comprendre que ce tu me caches, n'ayant aucun rapport à ta fortune ni à tes opinions, était tout simplement une affaire de cœur où personne n'avait le droit de pénétrer...

Ces dernières paroles furent dites d'un ton si vrai, quoiqu'elles cachassent leur hypocrisie ; elles furent accompagnées d'une étreinte si involontaire, quoique peu désintéressée, qu'Edouard y fut pris comme Maurice lui-même.

Il est des piéges d'instinct que l'on dresse par l'irrésistible logique de la situation, et que l'on arrange comme l'araignée tend ses fils ; on ne songe pas à prendre : c'est la vie qui fait sa toile.

Au reste, si Maurice employait sans calcul dans ce moment la franchise comme adresse, Edouard, de son côté, allait se montrer enfin à cœur ouvert. Il supposa que son ami, craignant de l'effrayer en lui annonçant quelque nouveau péril dont il était menacé, hâtait ainsi le moment de leur séparation. Les suites du bal de Senlis pouvaient avoir déjà fait découvrir sa retraite ; des émissaires rôdaient depuis plusieurs jours autour de Chantilly : Maurice en avait sans doute aperçu, et il n'y avait pas d'autre cause à son obstination mystérieuse. Voilà ce qu'Edouard imagina.

— Je te remercie de ta générosité, Maurice ; tu me comprends enfin ! Sois meilleur que je n'ai été sincère.

— Il est donc vrai qu'il l'aime ! Je ne me suis pas trompé. Il me remercie encore de ma générosité. Mais qu'est-ce donc que le monde ?

— Oui ! Maurice, j'avais ici un attachement de cœur que j'emporte : un attachement si vif et si brûlant, que je n'ai jamais eu le sang-froid de le fixer, ni de m'en rendre compte. Au moment de le vaincre peut-être par l'éloignement, je m'en accuse comme d'une faute.

— Mais, Edouard, Edouard ! interrompit Maurice en marchant à grands pas dans le cabinet, tu te méprends sans doute sur le choix du confident ; tu oublies à qui tu parles, chez qui tu es. Tu parles d'amour dans ma maison, et dans ma maison il n'y a qu'une femme, et cette femme est la mienne ! Cet or, que tu enveloppes pour moi dans un testament, est-il pour payer l'hospitalité ou ma femme ? Par quelle étrange erreur confies-tu au mari, que tu as trahi le mari ; à l'hôte, que tu as souillé l'hôte ; que veux-tu de plus ?

—Est-ce une erreur, est-ce la connaissance entière de ma conduite qui le fait ainsi parler ? eut à peine le temps de penser Edouard. Me croit-il l'amant de sa femme et de mademoiselle de Meilhan, ou de sa femme seulement ?...

— Apprends tout, Maurice !

— Que me reste-t-il à savoir, malheureux ?

— Mademoiselle de Meilhan sera bientôt mère !

Maurice tomba dans son fauteuil.

— Silence pour toi et pour moi, mon ami !

— Qu'ai-je dit, Edouard ? qu'ai-je supposé ? La révélation est si belle pour moi, que je n'ai plus le courage de te blâmer. Tu me rends ma femme, que tu n'as pas désirée, n'est-ce pas ? Ce qu'elle a tant fait d'efforts pour me dire, c'est donc cela. Que ne l'ai-je comprise ! Son énigme s'explique : vous en aviez chacun la moitié. Elle veut que tu partes, parce qu'elle craint pour cette enfant dont elle est l'amie, presque la mère. Elle a ses projets là-dessus : les tiens sont de résoudre nettement ton sort afin de pouvoir t'unir à Caroline. Oui ! ce blanc laissé sur cet écrit

pour Paris? Ce changement si brusque de résolution, d'où naît-il? Que s'est-il passé? Dans tous les cas, pourquoi m'effraierais-je? Ce serait certes une singulière et nouvelle manière d'aimer que de renvoyer l'homme qu'on aime. Léonide craint-elle de succomber à une passion dont elle tient à écarter la cause? Appeler une explication là-dessus, c'est blesser sa délicatesse; il suffit, je crois, de consentir à sa proposition: c'est tout comprendre. Oui! mais n'est-ce pas me ramener à mes premiers doutes, m'obliger à la rattacher de nouveau à la scène du pavillon? Au fond, pourquoi? Il y a deux femmes compromises; c'est visible. De cette double passion, pourquoi Léonide n'aurait-elle pas éprouvé que la jalousie? Absurdes et lâches énigmes où j'embrouille ma vie et l'étrangle.

— Vous n'auriez pas de plus impérieux motifs, Léonide, pour me demander son renvoi?

— Pardon, j'en ai d'autres; mais je ne vous les dirai que lorsque M. Edouard ne sera plus ici.

— Vous désirez donc résolument qu'il parte?

— Oui, et aujourd'hui même, avant la nuit.

Maurice réfléchit pendant quelques minutes, résuma avec promptitude la conversation qu'il venait d'avoir avec sa femme, et il répondit:

— Edouard sera à trois heures sur la route de Paris.

— Vous me le promettez, Maurice; vous me le jurez?

— Je vous le promets. Il ajouta intérieurement: Mes présomptions sont fondées; j'ai mis le doigt sur la vérité: Léonide n'a que le tort involontaire d'aimer Edouard. Quoi qu'il m'en coûte, ma prudence de mari sera sourde, dans cette occasion, à mes scrupules d'ami. Edouard partira; mais il quittera Chantilly non accompagné de mon ingratitude, mais de mes regrets. Je lui ménagerai à Paris une retraite; je l'y conduirai. Là, toujours entouré de mes soins, il attendra que ses amis et moi lui facilitions les moyens de passer en Angleterre ou en Allemagne.

Un poids horrible se détacha de la poitrine de Maurice. Il ressentit plus vivement les pertes d'argent qu'il avait éprouvées.

— J'attends votre frère, Léonide: je suis dans l'impatience de son retour. Dès qu'il sera rentré, faites-le passer aussitôt dans mon cabinet, je vous en prie. Allez dans votre appartement; moi je me rends de ce pas au pavillon d'Edouard, pour lui communiquer notre commune résolution.

— Commanderai-je des chevaux pour trois heures?

— Chargez-vous de ce soin, Léonide.

Léonide se retira.

Dès qu'elle fut partie, Maurice se dirigea vers le tambour des deux portes. Il se baissait pour soulever la trappe, lorsqu'il la vit s'élever et paraître Edouard qui le suivit dans le cabinet.

— C'est chez le notaire que je viens, dit Edouard en s'asseyant: me promet-il d'être aussi bon pour moi que l'ami?

S'il le peut, pourquoi non?

— Il le peut. Tu me dispenses des précautions oratoires usitées dans les romans: arrivons au fait tout de suite. Je suis fils unique, tu le sais; ma fortune est à moi, avec le droit d'en disposer à mon gré sans en référer à personne. Ceux qui auraient quelque prétention sur mes biens sont des parens si éloignés et la plupart si riches, que sans injustice ma générosité peut les ignorer. Une condamnation à mort ne fut jamais un brevet de longévité. Qu'on m'arrête demain: dans trois jours, je n'existe plus; et ce que je possédais ira grossir les fortunes déjà immenses de ces parens dont je te parlais. Il est prudent de se mettre en règle. Tu me vois chez toi pour toutes ces raisons. Décidé à partir demain pour Paris, c'est encore une raison, n'est-ce pas, pour hâter mes dispositions? Dresse donc un écrit simple et clair dans lequel tu stipuleras que je

ration ; nous serons ruinés le jour même où nous aurons réussi. D'ailleurs, entre la consomption de l'usure et la foudroyante décision du jeu, je préfère le jeu qui enrichit plus vite, et qui, s'il ruine, ne prend pas du moins de commission. Renoncera-t-on à une entreprise utile au pays, de ce que l'unique moyen d'avoir les fonds nécessaires à son exécution est de recourir au jeu de la Bourse? Quelle œuvre, quand elle se présente aussi vaste que la nôtre, n'absout pas d'avance la série de causes dont elle est résultée? Je lisais hier dans ton journal, Maurice, que Paris ne serait vraiment la métropole du monde que lorsque de toutes ses portes des chemins de fer partiraient pour rayonner sur la surface de la France. Très judicieusement, selon moi, il ajoutait qu'il ne fallait pas espérer ce progrès de la part du gouvernement, toujours retenu par la crainte, peut-être raisonnable au fond, d'établir trop de communications entre les peuples, entre Paris et les départemens, déjà assez moralement unis. Aux fortunes particulières, aux dévoûmens des citoyens, il appartient, affirmait ton excellent journal, de prendre l'initiative dans l'exploitation des chemins de fer. Je te montrerai ce passage. Maintenant revenons au plus pressé. Dix maisons nous restent à acheter à La Chapelle; une fois achetées, le côté entier de la rue est à nous. Ou le chemin de fer nous sera concédé, ce qui est plus probable que le lever du soleil demain matin, ou nous obtiendrons, en notre qualité de détenteurs des propriétés, ce qu'il nous plaira, pour que le chemin s'effectue sans nous. Tu as entendu : dix maisons seulement à acquérir, et l'affaire est au sac.

— Mais où prendre, Victor, ces trois cent mille francs qu'on demande pour ces dix maisons?

— Où les prendre? mais partout. Où n'y a-t-il pas trois cent mille francs? Sans cet infernal revirement des rentes, nous ne penserions plus à ces maisons. Puisqu'il ne nous a pas été favorable, voyons, as-tu là cent mille écus disponibles?

— Disponibles?... non.

— Le motif?

— C'est qu'ils ne m'appartiennent pas; je les garde en dépôt.

— Tu as donc cent mille écus? Nous sommes sauvés; donne!

— Y songes-tu? Avec quelle légèreté! Une pareille somme! et si...

— Et si quoi? Nous n'allons pas les jouer à la roulette, j'espère; nous les plaçons sur hypothèques; et quelles hypothèques! D'abord sur des maisons qui représentent quelque valeur et ensuite sur une opération..... la plus belle opération de l'époque.

— Cependant...

— Ne sers-tu pas l'intérêt à tes cliens? Cet intérêt, où le prends-tu?

— Je m'arrange, je dissémine mes dépôts avec précaution, je fais des placemens sûrs.

— Quoi de plus sûr que ce que je propose? D'ailleurs, Maurice, le moment est pressant; il s'agit de pousser à fin ou de laisser là l'affaire. As-tu ce dernier courage extravagant? Pas d'autre alternative. Abandonner, revendre à perte, nous ruiner dans l'opinion, où se hâter de mener l'entreprise à pleines voiles dans le port. N'hésitons pas, car chacun de nos retards aplanit le chemin aux concurrens qui nous épient, ouvre les yeux aux propriétaires des dix dernières maisons, plus difficiles d'heure en heure. Je devrais être déjà sur les lieux pour en finir avec eux. Qu'est-ce donc que ces billets de banque?

— Un dépôt qui vient d'être fait.

Victor avait aperçu les trois cent mille francs d'Edouard.

— Celui-là comme un autre, y consens-tu?

— Je ne puis : c'est d'un ami...

— De quel dépôt disposera-t-on si ce n'est de celui d'un ami? C'est un merveilleux placement que cet ami te devra, Maurice. S'il y avait quelque danger à celui que je te propose, assurément c'est le dernier argent au-

quel il faudrait songer; mais puisque le profit est clair, — clair comme le jour, — que la préférence soit pour ton ami. Ne sois pas ingrat.

— Crois-tu qu'on trouverait en cas de gêne de l'argent sur notre opération? demanda Maurice en hésitant; car, je te l'avoue, la garantie des maisons que nous achèterons, ainsi que celles que nous avons déjà achetées, ne me paraît pas aussi solide qu'à toi, Victor.

— Veux-tu cinq cent mille francs dans vingt-quatre heures sur ces maisons? mais, par exemple, à la cond tion de divulguer le projet au quel ils seront appliqués; — veux-tu? — Réponds; mais depêchons-nous. Tout perdre, ou ces cent mille écus.

Victor s'était jeté, avec la précipitation d'un homme destiné à avoir du courage pour deux, sur le tas de billets de banque, et les comptait.

— M'accompagneras-tu à Paris, Maurice?

— Non, je suis trop fatigué.

— A ton aise. — Dix — vingt — trente. — Où est Léonide? Je ne l'ai pas vue en entrant.

— Elle est au jardin, sans doute.

— Quatre-vingts — cent — cent dix. — Y a-t-il du nouveau en politique, Maurice?

— Des troubles dans le Midi; des assassinats en Vendée.

— Misérables! — Deux cent trente-neuf — deux cent soixante-trois.— On dit que nous sommes infestés de réfractaires qui rôdent autour de nos campagnes. Il m'a été assuré qu'hier soir un d'eux, — celui-là est hardi! a osé se montrer au bal de Senlis, où il y avait au grand comp et toutes les autorités du département, et qu'on l'a comme de raison arrêté à la *pastourelle*. — Trois cents. — Voilà qui est fait.

Juste! trois cents billets de mille! on dirait qu'ils nous attendaient. La Providence les avait comptés.

Midi sonne: il n'y a pas une minute à perdre, Maurice. Je pars. Adieu donc! A trois heures je serai chez le notaire où notre contrat de vente avec les propriétaires des dix maisons de La Chapelle est dressé.

Victor enferma les billets dans son grand portefeuille; et il tendit la main à son beau-frère auquel il semblait dire: — Humilie-toi devant mon imagination.

— Au revoir, Maurice.

Bonne chance pour nous. Selon toute apparence, je serai de retour ici vers minuit. Attends-moi; nous causerons de ce qui se sera passé chez le notaire. La démarche est décisive.

— Sois prudent, je t'en conjure, Victor. Cet argent est sacré.

— Tout argent est sacré, Maurice. J aurai soin de celui-ci comme du mien propre.

Resté seul, Maurice essaya de continuer son rêve de béatitude domestique, interrompu par l'arrivée de son beau-frère; l'effort fut inutile.

XX

La Table-du-Roi est une large meule de pierre élevée à quatre pieds du sol au milieu de la forêt de Chantilly. Elle est le centre de douze routes qui, à des distances différentes, deviennent à leur tour des ronds-points d'où partent d'autres rayons: ainsi à l'infini. Le grand Condé, dans une halte de chasse royale, y donna un déjeûner à Louis XIV qui l'a immortalisée, comme tout ce qu'il a touché.

Par deux routes convergentes s'avancèrent lentement, sur le tapis de feuilles roulées et rougies par l'hiver, Edouard, enveloppé dans son man-

teau, M. Clavier, portant une de ces boîtes dont la forme révèle le contenu.

Ils arrivèrent presque en même temps au bord de la Table-du-Roi. M. Clavier y déposa ses pistolets, Edouard deux épées. Le manteau de celui-ci fut jeté sur les armes; la prudence exigeait cette précaution; la nuit n'était pas venue : quelques bûcherons attardés se montraient encore entre les allées, à travers les massifs éclaircis par l'automne; et des rouliers allant à Senlis, éveillaient par intervalle la solitude du carrefour.

Edouard s'approcha de M. Clavier et le salua.

Le vieillard inclina légèrement la tête.

Ils étaient face à face.

— Ce que cache votre manteau, commença M. Clavier, prouve que nous ne nous sommes mépris d'intention ni l'un ni l'autre. Notre rencontre d'hier a impérieusement déterminé pour tous deux celle d'aujourd'hui : elle était donc nécessaire, monsieur.

— J'en conclurai simplement avec vous, répondit Edouard du ton le plus respectueux, que les événemens, encore plus que notre volonté, ont fait que nous nous joignons ici dans les dispositions où nous sommes. Cette pensée nous rassure d'avance sur des résultats que nous n'aurons pas absolument provoqués : il y entre de la fatalité.

— A votre âge, moins positif que le mien, et je vous en félicite, je raisonnais ainsi; je n'avais tort que lorsque je le voulais bien. Souffrez qu'à soixante-dix ans, je ne sois pas de votre avis. Si un événement nous amène ici, c'est vous qui l'avez fait naître, c'est moi qui l'ai subi. Vous représentez l'outrage, moi la réparation. Vous voyez que la question est très personnelle. C'est un compte à régler d'homme à homme.

— Puisque vous le désirez, monsieur, j'accepterai le sens le moins favorable aux intentions que j'avais en venant ici. Je demanderai seulement à essayer d'une explication que votre raison calme écoutera et comprendra, je l'espère.

— Parlez, monsieur; que me direz-vous pour effacer ce que j'ai appris?

— La vérité.

— Elle arrive tard.

— Je suis proscrit.

— Je le fus; après?

— Ma tête est mise à prix.

— La mienne l'a été trois fois : après?

— Obligé de me cacher chez un ami...

— Histoire de toutes les victimes politiques. Un ennemi eut pour moi la même générosité : c'est plus beau; c'est aussi banal. Arrivons, monsieur. La nuit vient.

— Cet ami, poursuivit Edouard, a une femme.

— L'ennemi qui m'offrit un asile en avait une aussi. J'étais jeune, elle était belle : vous allez m'en raconter autant. Je l'aimai et ne la déshonorai pas. N'est-ce pas là tout votre roman.

Edouard fut interdit.

— Presque tout, monsieur.

Il baissa le front.

— J'attends que vous me parliez de Caroline. Dispensez-moi de ces précédens d'intrigue. Le lieu est mal choisi, et je suis peu propre à écouter de telles confidences. Laissons toutes les femmes; occupons-nous d'une seule, je vous prie?

— Comment parlerai-je de l'une, monsieur, sans commencer par l'autre?

— Sais-je, — par qui l'aurais-je appris, — que mademoiselle de Meilhan était dans la mêlée de vos bonnes fortunes? Caroline n'était qu'une rivale; votre embarras l'annonce assez. Parlez-moi maintenant de votre ami.

— De l'ironie, monsieur! Que mon ami reste en dehors de nos débats;

je l'exige et vous en conjure. Votre pénétration va trop loin, et ce n'était pas la peine de m'interrompre pour me provoquer à dire ce qui n'est point.

— Soit, monsieur; trève à votre ami, à sa femme, à tout le monde. N'éclaircissons rien : décidons; cela vaut mieux.

Le conventionnel saisit le coin du manteau jeté sur les armes, exprimant par ce geste qu'il renonçait à toute explication qu'il lui faudrait entourer de tant de ménagemens.

Edouard replaça le manteau tel qu'il était d'abord.

— Je n'ai donné, dit-il, reprenant la conversation de plus haut, aucune rivale à mademoiselle Caroline de Meilhan. La scène du bal fut de ma part la conséquence d'une faiblesse et non d'une complicité. Au péril de la réputation de la femme que j'accompagnais, j'ai dû la défendre, s'il ne m'a pas été permis de la venger.

— Dites plutôt au péril de votre vie. Monsieur, votre conduite fut courageuse, noble; j'en fus témoin. J'aime mieux, au moment où je vous parle, que la loi très juste en vous frappant, ait été frustrée, que d'avoir vu un homme de cœur trahi dans son dévoûment. Enfant des révolutions et des armées, je ne tolère le sang qu'au milieu de la bataille ou dans la rue, quand la bataille s'y livre. Après, c'est l'affaire du bourreau. Bien! très bien, monsieur; vous étiez serré de près; seul contre six, seul contre tous. Vous n'avez pas pâli; je vous regardais. Vos deux coups de pistolet dans la glace m'ont ravi l'âme; j'ai battu des mains et me suis dit : Sauvé! c'était mon vœu... et, si vous eussiez crié : — A moi! un ancien proscrit se fût levé et vous eussiez vu...

D'un commun élan, Edouard et le conventionnel se tendirent la main; mais, séparés par la distance de la Table-du-Roi, leurs bras retombèrent sur les epées.

— Voilà qui nous rappelle à notre devoir, ajouta M. Clavier.

— Encore un instant, monsieur. Ce cri, échappé à mademoiselle de Meilhan vous a sans doute instruit de l'attachement qui s'est formé entre elle et moi. Cet attachement, que les malheurs de ma situation ont fait mystérieux, il est dans votre droit de le blâmer, de le trancher d'un coup d'épée, si le sort vous favorise; mais je me laisserai plutôt tuer sur place que de chercher à justifier en moi l'homme qui a menti dans sa fidélité à Caroline.

— Je ne suis point ici pour vous adresser des reproches de femme; je leur abandonne le privilége de vous décerner ou de vous refuser à leur tribunal le prix de constance. Je vous accuse, moi, et je viens essayer de vous punir pour avoir troublé l'existence de mademoiselle de Meilhan; pour l'avoir séduite : oui! car vous vous êtes fait aimer, — triomphe facile sur le cœur d'une enfant, — et pour l'avoir lâchement trompée en la nourrissant d'illusions sans but. Quel était le vôtre?

— De l'épouser, monsieur.

— Mensonge. Votre tête est proscrite, votre nom rayé de la société. A tort ou à raison, vous n'êtes plus qu'un criminel. Devant quel magistrat, au pied de quel prêtre, porteriez-vous votre demande en mariage? Celui-là vous lirait votre sentence, celui-ci, la prière des morts! Jeune homme, il vous est permis d'avoir du courage pour vous-même, de jouer votre vie au milieu des folies d'un bal, de vous rendre au fond d'une forêt où, sur un coup de sifflet, un ennemi moins généreux que moi rassemblerait autour de vous tous les gens de la justice; mais il vous est défendu de faire partager vos funestes témérités à une femme, à une épouse. Risqueriez-vous votre mère, votre sœur, à cette chance? Est-ce aimer une femme, dites, que de lui réserver pour toit l'exil, pour protection la hache du bourreau, et le titre de veuve aussitôt que celui d'épouse?

— Je m'étais dit tout cela, monsieur, mais j'espérais en des temps meilleurs où, les haines politiques assoupies, je reprenais mon rang dans

le monde. La sainteté des sermens traverse, chez une âme sincère, les circonstances difficiles de la vie. Nos ennemis ne régneront pas toujours; peut-être se lasseront-ils de proscrire. Enfin on compte un peu sur la justice de Dieu, quand même on n'espérerait plus dans celle des hommes.

— C'est-à-dire, monsieur, que, pour épouser mademoiselle Caroline, vous comptez sur une révolution, pas à moins; sur un changement de dynastie. Savez-vous que c'est plus long à attendre que la mort d'un oncle?

— J'avais des espérances moins difficiles à réaliser, et que j'étais disposé à répandre dans vos mains, continua Edouard, si vous m'eussiez écouté avec plus de sang-froid.

— Vous comptez sur votre grâce, je vous entends; espérance des dupes du parti. Une grâce! La mort commuée en lâcheté, vous appelez cela une grâce; triste équivalent de ceci : « Moi, homme de parti, je me repens; moi, souverain, je vous pardonne. » Notre grâce, à nous qui combattions la trahison sous la république, et le despotisme sous l'empire, c'était un couteau qui tombât d'aplomb, avec ses trois cents livres, entre la tête et les épaules; c'était une balle qui allât droit au cœur.

— Non! je n'attends pas ma grâce! se récria Edouard! Par pitié, monsieur, soyez plus généreux dans vos paroles! J'aime la vie : je n'ai pas vingt-huit ans; mon cœur, comme le fut le vôtre, est plein de pensées d'avenir; mais, de même que j'ai déjà sacrifié à la sainte cause qui m'anime la moitié de ma fortune, ma liberté et ma vie, je sacrifierais encore l'espoir, cette seconde vie, cette dernière ressource des proscrits, s'il me fallait ravoir tous ces biens au profit de ma grâce. Cathelineau n'en demanda pas : c'était un paysan; il a montré l'exemple à de plus nobles. Point de grâce! celle de Dieu exceptée.

— Enfant, vous méritez de mourir, car une longue vie glacerait cette résolution sublime. Oui : vous êtes du sang qui plaît aux révolutions, qu'importe la cause; de celui que versent leurs martyrs. Vergniaud, Danton, Charrette, trois grands morts : Vergniaud, la tête d'une révolution; Danton le bras; Charrette le cœur : ce sont les pasteurs de l'humanité, de tels caractères. Ils vont au devant du troupeau; ils tombent les premiers, dans la nuit où ils marchent, si un précipice s'ouvre sur leurs pas; mais les premiers ils ont vu l'étoile, si l'on arrive. Les hommes ne valent que par ces temps de lutte qui les retrempent. Il y a des races, et j'ai la fierté d'en descendre, condamnées à combattre pour les droits de l'égalité sur la terre, jusqu'à ce qu'elle soit établie; il en est, au contraire, et vous en descendez aussi, faites pour troubler ce niveau par des couronnes. Mais le monde a commencé par deux frères : il faut qu'il finisse par là.

Cette intimité d'enthousiasme rapprochait, par l'attrait de la conviction, ces deux représentans d'opinions si opposées. Une seconde fois le conventionnel s'était vu prêt à presser dans sa main la main du jeune royaliste, mais une seconde fois sa colère lui était revenue en rencontrant les armes déposées sous le manteau.

La nuit venait; la teinte pâle d'une soirée d'automne bordait l'horizon. A l'orient sombre, abandonné depuis long-temps par le soleil, nageaient des vapeurs, îles de nuages, entre lesquelles sortaient, comme du fond d'un lac, des baguettes rouges, expirante végétation de la forêt. A travers cette claire-voie, et dans la zone vive où la transparence de l'air n'avait pas perdu sa pureté, luisait déjà la ciselure indécise de quelques étoiles froides et polies comme le diamant. Par la condensation progressive du brouillard, les distances diminuaient dans le prolongement des allées. A vingt pas de chacune des douze routes, l'espace était cerné autour du rond-point de la Table, en ceinture nuageuse. La coupole du ciel semblait assise sur cette rotonde, et l'éclat en était plus vif du fond de cet entonnoir vaporeux.

— Utilisons les faibles clartés que nous laisse la fuite du jour, reprit, après la diversion qui s'était faite, le vieux conventionnel ; celui de nous qui ne doit pas rester ici aura assez de peine, si nous ne nous hâtons, à retrouver la sortie du bois.

Il s'empara ensuite des deux épées et les présenta à Edouard, afin qu'il choisît celle qui serait le plus à sa main.

— Je suis fort indifférent, ajouta M. Clavier, sur le choix des armes que vous et moi avons apportées. Je vous dois cependant cet aveu, que si je n'ai jamais été assez adroit ni assez exercé pour être sûr de tuer mon adversaire, je n'ai jamais été assez mal avisé non plus pour m'exposer à ses coups, dépourvu de toute expérience dans les armes. A une époque de ma jeunesse, où je pouvais sans orgueil émettre mon opinion sur la moralité du duel, je pensais que l'extrême adresse mettait la victoire au niveau de l'assassinat, qu'il fallait laisser une place au doute, afin que la conscience y trouvât un refuge après la mort d'un ennemi.

— Monsieur, répondit Edouard qui répugnait à se servir d'une épée contre un vieillard, et qui cherchait à éterniser les prétextes pour que la nuit arrivât et rendît impossible cette lutte disproportionnée, monsieur, sur le champ où nous sommes, les révélations de la nature de celle que vous venez de faire ne sont, entre gens décidés, ni de la fatuité ni de la peur. J'userai de la même franchise, avec moins de droit que vous à être cru. Vous m'y autorisez : prenez d'avance mon avis pour ce qu'il vaut. Ma force à l'épée est supérieure ; mon adresse à cette arme est même malheureuse. Je suis presque toujours revenu seul d'une rencontre. Contre vous je manque donc de ce doute qui fait que la conscience ne s'impute jamais le succès d'un duel à crime : vous voudrez m'en épargner un.

—Soit, dit en frémissant M. Clavier, indigné en lui-même d'avoir employé contre son adversaire un argument à deux fins. Je vous remercie de la franchise.— son poignet froissait la garde de son épée. —bien que je m'en fusse passé, je vous l'avoue. Ah ! vous êtes fort à l'épée ; c'est quelque chose, le complément d'une bonne éducation. — Ses paupières blanches suivaient le coup d'œil aigu qu'il lançait à Edouard. — Mais que n'attendiez-vous, pour m'apprendre votre adresse à cette arme, jusque après notre duel ? Vous prétendez n'être presque jamais sorti du champ du combat accompagné de votre adversaire : c'est possible, oui ! très possible... l'avertissement est humain ; mais beaucoup en ont usé comme moyen d'épouvante sur leur ennemi. Tenez, — le vieillard ne se contenait plus, —je ne vous crois pas ; je ne vous croirai qu'après quelques passes... Êtes-vous prêt ?

La pointe de l'épée du conventionnel s'abaissa devant la poitrine d'Edouard.

— A ne pas me battre contre vous, voilà à quoi je suis irrévocablement prêt, répondit Edouard en brisant son épée sur la Table-du-Roi.

—Je ne m'attendais pas à cette action héroïque, s'écria M. Clavier dont la colère, sans s'éteindre, descendit à la raillerie. Vous êtes, cela se voit, homme de cour et plein de procédés chevaleresques. Mais, apprenez-le de moi, monsieur : pour répandre de si haut la générosité d'âme, il faut avoir la supériorité dans l'offense et l'avantage sur le terrain. A défaut, cette magnanimité n'est qu'une parade de théâtre : nous n'avons personne ici pour applaudir. Vous vous êtes trop hâté, jeune homme, de m'épargner : vous pourriez vous en repentir dans un instant. Choisissez de ces deux pistolets. A cette arme, une générosité pareille à celle dont vous venez de faire usage ne sauverait rien ; car si la balle du jeune homme s'égare, la balle du vieillard tue.

— On n'y voit plus qu'à dix pas, répondit Edouard.

— A dix pas donc. Chargeons nos armes l'un devant l'autre : donnez-moi ma balle ; choisissez la vôtre. Comptons les pas.

— Un dernier mot, dit Edouard.

— J'écoute, monsieur. — Le vieillard arma son pistolet.

— Dites-moi clairement, comme le juge au condamné, entre tous les torts que j'ai envers vous, celui pour lequel vous exigez que je meure, si je ne vous donne la mort. Avant de sortir de ce monde, ou en m'en allant tout seul de cette forêt, que je sache l'énormité de ma faute et que je m'en repente mentalement.

— Votre faute, — M. Clavier se rapproche d'Édouard, — n'est pas d'avoir sans mon consentement aimé Caroline,— tort de jeune homme que cela. — Votre faute n'est pas dans la rivalité que vous lui avez infligée, — je vous crois assez puni, si vous l'aimez, par l'état où vous l'avez plongée hier,—votre faute n'est pas dans l'impossibilité où vous paraissez être de la jamais l'épouser. Vous ne sauriez que trop démentir mes prévisions et mes menaces en m'écrivant, de l'Angleterre ou de la Hollande, que mademoiselle de Meilhan est à vous.

— Où donc est-elle, ma faute, monsieur, vous qui allez, avec des paroles de pardon, au devant de tout ce dont je m'étais accusé avant de me soumettre à votre autorité pour la fléchir?

— Votre faute, répondit le vieillard, est dans la pureté même de vos intentions. Vous aimez mademoiselle de Meilhan, et espérez l'épouser. Eh bien, j'aurais préféré que vous fussiez un libertin follement aimé d'elle, que le jeune homme religieux dans sa parole; j'aurais préféré, — oui, — que vous l'eussiez abusée par vos promesses, que de vous savoir sans remords, prêt à partager avec elle votre nom et vos titres.

— Je ne vous comprends pas, s'écria Edouard exaspéré.

— Vendéen, vous ne comprenez pas un républicain; le chouan ne devine pas le bleu? Caroline n'est pas ma fille: elle est mieux que cela; elle est ma conquête; la seule palme que j'aie arrachée dans mes sanglantes luttes avec les vôtres. C'est la dernière branche d'une race noble que j'ai coupée à un tronc qui n'en poussera plus, grâce à moi! Et tu viens, quand j'ai tué tous les aïeux de cette enfant, quand j'ai volé sa mère, à qui je l'ai volée, tu viens, toi, avec tes châteaux, tes titres, ton nom, tes préjugés, mêler ta sève abondante et impure à cette sève pour la perpétuer; tu viens planter des nobles là où j'ai préparé le terrain pour la moisson plébéienne; tu viens greffer des comtes où j'attendais le rameau roturier qui, de ses larges feuilles, aurait ombragé ma vieillesse. Et qui donc me paiera? les enfans que tu auras de Caroline? mais ils me maudiraient pour avoir tué leurs aïeux. Je veux pour ma mort, monsieur, le repos que je n'ai pas eu pour ma vie. Il a été assez chèrement acheté pour que j'en sois jaloux. Ah! vous ignorez les nuits maudites que passe un homme de parti qui a travaillé à une révolution. Parfois je doute sur mon oreiller; parfois j'ai peur: si je m'étais trompé! Alors je me lève sur mon séant, j'appelle, je crie, mes cheveux blancs se dressent sur ma tête, et je ne m'apaise que lorsque Caroline, cet ange de mes nuits, paraît à mon chevet, ses blonds cheveux répandus sur ses épaules nues, une lampe à la main: « Dormez bien, me dit-elle, car vous avez sauvé » ma mère. » Et je dors. Et vous m'enlèveriez mon sommeil? Mais cette enfant, c'est mon pardon peut-être: et qui sait? Elle ne sera qu'à l'homme dont mes convictions et mes sermens n'auront pas à rougir. Devenue votre femme, elle ne serait plus ma fille, mais mon ennemie; elle se retremperait dans votre fanatisme. Démentez-moi, si vous l'osez. Et vous me laisseriez seul avec le doute? plutôt la mort. Il faut donc que je vous la donne ou que je la reçoive de vous. Maintenant, vous m'avez compris: préparez-vous, monsieur; tirez!

Le conventionnel s'était placé à cinq pas en face d'Édouard, la nuit ne permettant plus de se battre à une distance plus éloignée.

— Monsieur, cria Édouard, nous sommes seuls, sans témoins. Les lois considéreraient votre mort comme un assassinat que j'aurais commis.

— N'êtes-vous pas déjà condamné à mourir? Serez-vous tué deux fois?

— Mais vous, monsieur, si vous survivez, de quelle excuse vous servirez-vous devant le juge qui vous demandera compte de ma mort?

— Cette forêt est sombre, monsieur : trois lieues de silence nous enveloppent. Vous mort, je me retirerai à pas lents, sans soupçon, sans poursuite. Demain, quand on vous relèvera, la justice n'attribuera votre mort qu'au résultat de la lutte où vous vous serez engagé pour échapper à ses gens. Votre sentence sera exécutée.

— Assassinez-moi, monsieur ; je ne me battrai pas sans témoins.

Le vieillard déposa son chapeau sur la Table, se mit en ligne et ajusta : le coup allait partir. Un bruit se fait entendre dans l'une des allées ; il est suivi d'un autre bruit ; ils semblent concertés pour envahir le rond-point. M. Clavier abaisse son arme, il écoute : ces bruits se rapprochent toujours sous un double écho. On dirait un cheval ou plusieurs chevaux qui se hâtent d'arriver.

— C'est la gendarmerie! se confient avec terreur les deux adversaires.

— Je suis poursuivi!

— On vous cherche!

— Ils vont m'arrêter!

— Vous êtes perdu! Tenez, monsieur, faites feu avec ces deux pistolets, si l'on vous découvre sous la Table où je vous ordonne de vous cacher. Cachez-vous!

Un seul cheval pénétra, fumant de sueur, dans le carrefour, et si violemment, que ses deux jambes portèrent sur la Table d'où jaillirent des étincelles. Le cavalier fut renversé sur le sable. Une femme se releva pâle et la joue ensanglantée.

— Seul! monsieur. Vous l'avez donc tué?

— Madame Maurice! vous! c'était donc vous! le bal de Senlis...

M. Clavier ne put en dire davantage.

— C'était elle! dit une autre voix plus étonnée encore.

— Caroline! que venez-vous faire ici? Sortez donc, monsieur; ce ne sont que des femmes, et elles vous connaissent assez toutes deux, j'imagine, pour ne pas être effayées à votre aspect. Paraissez! venez les rassurer.

Edouard se montra à Léonide et à Caroline.

Il s'écoula un temps assez long avant qu'aucune des quatre personnes présentes à cette scène osât ouvrir une explication.

Assise sur le bord de la Table, Léonide laissait pendre ses bras le long de son corps, étouffée par son émotion toute chargée de peur, d'amour et de mépris.

Les bras jetés autour de M. Clavier, Caroline cachait sa tête blonde sur la poitrine du vieillard qui, la serrant de sa main gauche, fit signe à Edouard, de la droite, de reprendre la place qu'il occupait d'abord.

— Qu'allez-vous faire? s'informa Léonide.

— Reprendre nos différends où nous les avions laissés quand vous êtes venues. Vous ne prétendez pas vous y opposer?

— Mademoiselle de Meilhan! on va tuer M. Edouard : ne le souffrons pas! défendons-le ; est-ce que nous sommes ici pour le voir mourir? C'est vous qu'il aime, vous le savez bien, ce n'est pas moi. C'est la vérité, mademoiselle. Aidez-moi à le sauver ; et vous, fuyez, Edouard! La forêt est pleine d'hommes armés qui vous cherchent ; la gendarmerie est depuis hier à votre poursuite. Oh! mon Dieu! parlez-moi. Vous vous taisez tous. Éloignez cette arme, vous, monsieur. Rien, ni l'un ni l'autre. Vous voulez donc mourir, vous, Edouard? vous voulez donc qu'on le tue, vous, mademoiselle? C'est pour vous que je parle ; faites-moi écouter : joignez-vous à moi. Priez aussi, priez!

— Vous l'aimez donc, madame? dit en montrant un côté de sa figure inondée de larmes, Caroline qui restait toujours attachée autour du cou de M. Clavier.

— Je l'aime... non pas comme vous, mademoiselle, d'amour, mais comme sa mère, sa sœur, comme tout le monde; cela n'est pas un crime. Il est notre ami. Je vous l'ai conservé; conservez-le-nous à votre tour; vous nous devez quelque reconnaissance. Vous ne l'aimez donc pas, vous à qui il faut tant en dire? Si j'étais votre rivale, j'aurais votre froideur, votre mépris, votre silence; si nous l'aimions également toutes deux, nous le laisserions périr : ce serait bonne vengeance; mais puisque je ne lui suis rien, que ce soit celle qui l'aime le plus qui le sauve! aidez-moi, à l'arracher d'ici, ou vous ne l'aimez pas.

— Pardon, murmurait tout bas, en pleurant sur l'épaule de M. Clavier, mademoiselle de Meilhan; pardon, monsieur, si je vous ai caché cette passion à laquelle s'attache aujourd'hui tant de honte pour moi, tant de colère pour vous. Je vous afflige bien. Venez, je vous dirai tout; partons. Je ne veux pas regarder le visage de cette méchante femme, de ce... je ne le nommerai plus, je ne le verrai plus, je vous le promets, et ce sacrifice est grand, monsieur, car je l'ai aimé. Mais éloignons-nous, je souffre.

M. Clavier se tournant vers Edouard :

— Partez, monsieur! Cette dame me fait pitié pour vous. Partez avec elle. Elle vous aime tant qu'il y aurait de la cruauté de votre part à ne pas la suivre. Enfin, monsieur, vous l'avez trouvé ce prétexte que vous cherchiez depuis deux heures pour ne pas vous battre. Vous avez du bonheur. Vous me trompiez donc lorsque vous m'assuriez que vous étiez toujours revenu seul d'une rencontre? A la suite de la nôtre, vous ne prévoyiez pas qu'une charmante femme vous accompagnerait jusque chez vous. Voulez-vous accepter le manteau de mademoiselle de Meilhan pour vous garantir du froid de la nuit?

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous! car vous m'avez insulté jusqu'à la joue : elle est brûlante de vos outrages. Débarrassez-vous de cette enfant qui vous cache la poitrine. Montrez-moi votre poitrine et mourez!

— Feu! donc! dit le sauvage régicide en exhalant un cri de joie féroce, et en rejetant Caroline sur le gazon.

— Que sommes-nous ici? demanda Léonide en arrêtant le bras du conventionnel.

Sur le geste de mort qu'avait répété Edouard, Caroline, relevée précipitamment de sa chute, s'était placée devant le pistolet de celui-ci, les bras ouverts.

— Vous êtes nos témoins, répliqua avec ironie le conventionnel; M. Edouard en voulait deux; vous êtes deux. Il est satisfait, que je le sois!

— Adieu! Caroline, adieu! murmura Edouard avec tristesse; un mot de pitié, un signe de pardon pour qui ne vous a jamais trahie : non, jamais!

— Vous me trompiez donc, moi? reprit Léonide en abandonnant le bras de M. Clavier, pour se jeter entre Caroline et Edouard. Je ne croyais pas dire si vrai en assurant tantôt à mademoiselle, pour vous sauver, que vous ne m'aimiez pas. Ah! c'était la vérité. Dites aussi, — car c'est aussi la vérité, — que vous veniez prendre sur mes lèvres tous les baisers qu'il vous était défendu de prendre sur les lèvres de Caroline. Caroline, c'est un infâme, il vous mentait dans vos promenades au bois, la nuit, dans ses lettres, toujours et partout. Nous sommes sœurs, allez, dans ses trahisons; une fois, il s'est trompé, il m'a appelée de votre nom. Il vous a dit le mien.

— Vous m'avez appelée Léonide une fois, monsieur Edouard.

— Mon nom! Ai-je menti?

Edouard ne répondait plus : il était devant ses juges, face à face avec deux femmes qu'il avait trompées, et entre lesquelles un pistolet s'avançait menaçant.

Tout à coup le cheval de Léonide se mit à hennir et à ruer avec tant de violence, qu'il cassa la bride qui le retenait à l'une des barrières. Les oreilles droites, les naseaux ouverts, il s'élança dans un massif pour gagner les champs, poursuivi par une terreur soudaine. Léonide court après lui, l'arrête et le ramène. Mais pendant ce temps une place était restée découverte sur la poitrine d'Edouard. M. Clavier ajuste.

Une détonation se fait entendre ; tous les échos de la forêt la répètent ; deux cris de femme y répondent.

Les deux hommes sont encore debout.

M. Clavier n'a pas déchargé son arme.

— La gendarmerie !

— C'est la gendarmerie qui a tiré, se répètent avec épouvante les quatre personnes.

— Elle nous a découverts ! elle va vous arrêter ! Edouard.

— Elle va vous tuer, monsieur, ajoute, d'un ton où la pitié avait remplacé une seconde fois la colère, le vieux conventionnel. Voilà à quoi ont servi vos retards. Qu'allons-nous faire ? Fuir ? on vient de tous côtés. Rester ? c'est pour vous la mort, pour nous la complicité.

— Partez ! répond Edouard en suppliant ces deux femmes qui, une minute auparavant, désiraient presque sa mort, et qui maintenant n'avaient plus que des vœux pour lui sur les lèvres, que des larmes pour lui dans les yeux : qui étaient devenues deux mères pour le défendre, au lieu de deux rivales pour le déchirer ; partez tous trois, gagnez cette allée ! La forêt est libre pour tout le monde ; vous vous promeniez, vous avez été surpris par la nuit. Mais partez ! partez ! vous dis-je. Encore une minute, et il ne sera plus temps. Vous ne pouvez ni me sauver ni me défendre en restant.

Les supplications, les réponses, les prières, les refus, les adieux couraient, entrecoupés, du jeune homme aux deux femmes, des deux femmes à M. Clavier qui froissait sa poitrine et frappait la terre du pied. On ne décidait rien, on se mourait d'indécision.

Les douze routes de la forêt étaient de plus en plus envahies par le bruit.

Et, pendant cette rumeur, folles de désespoir, les deux femmes rôdaient, à perdre haleine, autour du carrefour, à l'extrémité des douze routes, comme deux biches cernées par des chiens, pour distinguer, tantôt l'oreille à terre, tantôt au vent, de quel côté ne venaient pas les hommes à cheval afin de ménager une fuite à Edouard. Ils venaient de partout, car le bruit était partout : sur la route de Senlis et sur ses deux moitiés, sur la route des Etangs et sur celle de Paris. Quand Léonide et Caroline revenaient à la Table rendre compte de ce qu'elles avaient entendu, leurs rapports se contredisaient ; et, tandis qu'elles retournaient ensemble pour rectifier leurs indications, les chevaux et les hommes avaient gagné un quart de lieue. Ces pauvres femmes déliraient. Léonide avait un aspect d'autant plus singulier d'épouvante, qu'elle traînait avec elle par la bride son cheval qui caracolait et tournait aveuglément comme un cheval de meule. Aux derniers momens d'effroi, lorsque les gendarmes n'étaient plus qu'à la portée du pistolet, lorsqu'on entendait le reniflement des chevaux, lorsqu'on voyait luire, dans l'atmosphère de vapeur qu'ils soulèvent l'hiver autour d'eux, les plaques de cuivre et les poignées de sabre, Léonide se trouva brisée, sa tête tomba et flotta sur sa poitrine, ses jambes fléchirent ; sa main, déchirée et enflée par la pression de la bride, ne la tint plus que machinalement. Elle était traînée par son cheval bien plus qu'elle ne le guidait.

Caroline était debout sur la Table-du-Roi, immobile comme un naufragé sur l'écueil que va couvrir la marée.

— Ce cheval, madame, ce cheval! donnez-le donc; et vous, monsieur, montez-le! cria M. Clavier. Prenez ces armes, cette épée, ces pistolets au poing, mon manteau, ma bourse; et précipitez-vous dans cette allée : c'est la route du Connétable; on la répare, personne n'y peut passer à cheval, passez-y! Sauvez-vous!

— Adieu, Edouard! crièrent les deux femmes. Dieu vous sauve!

— Adieu! monsieur! ayez pitié des proscrits! lui cria M. Clavier en piquant du tronçon de l'épée d'Edouard le ventre du cheval.

Le cheval partit, s'abattit, se releva, s'élança enfin dans l'allée du Connétable.

Quatre coups de fusil partirent dans la direction de cette allée; les balles passèrent en sifflant sur la tête des trois personnes restées dans le carrefour.

Le cheval d'Edourd s'abat encore.

— Mort peut-être!

On ne voit rien, mais on entend de nouveau le galop du cheval et une voix qui crie : *Vive le roi!*

Trente gendarmes à cheval pénètrent dans le carrefour.

— Où est-il?

— Qui? s'informe froidement M. Clavier.

— Le condamné? le Vendéen?

— Nous ne savons ce que voulez dire.

— N'avez-vous pas vu un homme à cheval?

— Pardon, messieurs.

— Il a pris cette allée, n'est-ce pas, celle du Connétable?

— Non, messieurs, il a gagné celle-ci.

— Sur votre honneur.

— Sur mon honneur.

M. Clavier mentait; il sauvait une vie.

XXI

Le mariage est un sanctuaire antique; la faute en ferme les portes; le simple soupçon, précurseur de la faute, voile le soleil du tabernacle. Mots sonores et vides, le pardon et l'oubli sont des dieux domestiques qui n'existent pas dans le cœur : la faiblesse les a élevés sur un socle d'argile; mais elle seule les a invoqués, parce qu'elle seule avait besoin d'y croire. En ménage, celui qui, après une irrégularité commise, a eu recours à l'oubli, a emprunté usurairement à la conscience de l'autre. Vient le jour, le moment où tous ces faux répits s'escomptent, où il faut payer. Les raccommodemens, les pardons mutuels sont dans le mariage autant de semences de discorde répandues. La paix conclue aujourd'hui est la preuve de la guerre d'hier, la messagère du combat du lendemain. Il n'est de bien soudés que les corps qui ne sentent pas leur union; ceux-là résistent. Malheur au toit sous lequel la vie n'a pas sa monotonie sans fin, où elle ne se mire pas dans une eau unie; où la douleur et la joie, tissues avec une égale patience, n'offrent pas une trame simple à la résignation qui la supporte avec légèreté. Dignité, bonheur facile, au contraire, à ces familles saintes, inconnues, cachées, dont Dieu seul sait la demeure pour y veiller; dont les hommes n'ont pas aperçu le seuil pour le salir de leur boue. Quelle religion intelligente de la condition de l'homme et de ses espérances, que celle dont le doigt jaloux a séparé une femme entre toutes les femmes, un homme du milieu de tous les hom-

mes, un champ de vaste étendue du monde, un point du ciel du centre de ces univers, pour consacrer ensuite le pacte de l'amour et de la reproduction, pour l'enchaîner à la propriété, pour le ratifier plus tard dans le ciel où tout est éternité et possession. Admirables partages, sublimes exclusions, qui constituent les races, la patrie et l'avenir.

C'est cet ensemble si simple et si fort qui parle haut à l'oreille de ceux qui, dans les douleurs du moment, maudissent la captivité du mariage, pour n'en sortir que comme d'un combat, morts ou meurtriers. L'infraction a des lois immuables, quelque petite qu'elle soit, elle ne se produit jamais sans atteindre aux cercles régulateurs. Jetez une pierre dans l'Océan, chaque goutte d'eau aura sa vibration : jetez une erreur dans le monde moral, une faute dans le mariage, l'agitation ira loin; elle ira en frémissant gagner les bords de la circonférence. Reste à maudire Dieu et la société : impuissance! Voyez comme le ciel est haut!

Maurice et sa femme éprouvaient, mêlée à des peines confuses, une tristesse sourde. Quelque complet qu'ils s'efforçassent de se peindre l'éclaircissement de l'après-midi, celui-là avait gardé la pointe du doute dans son cœur; celle-ci sentait sa chute et son abaissement sous sa victoire même. Au milieu de la lutte, sans qu'ils s'en fussent aperçus, l'anneau conjugal était tombé à terre et s'était faussé : c'est qu'il n'appartient pas au raisonnement, ce juge partial, de remplacer la paix et la conscience, cette raison du cœur.

D'ailleurs, un incident, dont diverses particularités se nouaient mal pour Maurice, le ramenait malgré lui, par des voies souterraines où il s'enfonçait de plus en plus avec terreur, à ses premières défiances sur la liaison de Léonide avec Edouard. Pourquoi Edouard, après les explications qu'il avait eues avec lui, n'avait-il voulu partir que le lendemain, et n'avait-il pas accepté d'être accompagné de son meilleur, de son seul ami?

Il eût bien désiré dissiper ces épaisses ténèbres en interrogeant Léonide; mais il craignit de trouver encore, dans l'embarras de nouvelles réponses, la confirmation de ses terreurs. Il avait peur de recommencer une scène où, plus puni que dans la précédente, il resterait sans excuse en remportant l'affront d'une victoire.

Léonide n'avait plus que ce courage hébété qui s'empare des femmes aux momens désespérés; momens où elles sont enfin décidées à dépenser de l'énergie comme pour une bonne cause. Peut-être l'instinct de leur soumission naturelle pousse à tendre la joue, sachant, si elles sont lâches, qu'un soufflet déshonore sans tuer; ou à livrer leur poitrine, si elles sont braves, sachant aussi qu'un coup de poignard tue et ne déshonore pas. Placées entre ces deux alternatives extrêmes de lâcheté et de courage, au delà desquelles il n'y a plus rien, leur parti est pris; leur choix est arrêté.

Léonide et Maurice étaient assis auprès du feu qui sifflait et moirait de ses ondulations leurs pieds alors séparés de toute la longueur du foyer. Au dehors, les giboulées de mars remuaient et roulaient la forêt comme un fagot de bois. Tantôt des bouffées de neige blanchissaient la pelouse, et tantôt des irrigations abondantes effaçaient ce tapis et le dissipaient en une fumée dont l'odeur froide allait à travers les fentes des portes glisser le frisson. Triste soirée d'hiver.

On sonna.

— Qui donc ce peut-il être? réfléchit Maurice.

— Mon frère, probablement.

— Il n'est que dix heures; et Victor m'a dit qu'il ne serait pas ici avant minuit.

On avait ouvert à M. Clavier; il entra dans le salon, laissant après lui une longue trace d'eau; son chapeau et son manteau bleu étaient affaissés sous la neige. Il était plus défait que de coutume.

— Vous! chez moi, à cette heure! monsieur Clavier.

— Moi-même, monsieur Maurice.

— Mais vous êtes inondé; approchez-vous du feu. Approchez-vous. Si vous aviez à me parler, que ne me faisiez-vous appeler, monsieur Clavier?

— Je n'ai pas songé à toutes ces précautions....

— Mais comme vous êtes ému....

— Un peu, je l'avoue.

Léonide se leva et sortit; Maurice ne la retint pas.

— M. Edouard de Calvaincourt est en route pour Paris; je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, Maurice?

Maurice faillit être renversé de surprise à ces premières paroles de M. Clavier.

— Vous connaissez! vous connaissez monsieur Edouard de Calvaincourt!

Il recula avec sa chaise.

— Depuis hier.

— Et où l'avez-vous connu?

— Au bal de Senlis, et j'ai achevé la connaissance ce soir même dans la forêt, à la Table-du-Roi.

Si M. Clavier n'eût parlé avec tout son sang-froid ordinaire, Maurice l'aurait cru fou. Edouard au bal! Un rendez-vous dans la forêt!

— Dans ce moment, continua M. Clavier, il traverse les bois qui sont entre Chantilly et Paris. S'il est à Paris avant le jour, ainsi que je l'espère, il aura évité d'être pris par la gendarmerie.

— Mais où donc l'avez vous quitté, et pourquoi étiez-vous avec lui?

— La circonstance qui nous a mis face à face, lui et moi, dans la forêt, ne vaudrait guère la peine d'être divulguée, si elle n'expliquait ma présence chez vous à cette heure. M. Edouard et moi avions une affaire d'honneur à vider. Nous avons été dérangés au milieu de la partie par des gendarmes qui le poursuivaient.

Un rocher se détacha de la poitrine de Maurice. La dernière obscurité de la conduite d'Edouard s'évanouissait; Edouard ne s'était obstiné à retarder son voyage de Paris qu'afin de ne pas manquer à ce duel: cela devenait évident. Il osa interroger M. Clavier.

— Et pourquoi ce duel?

— Je répondrai à votre question par un reproche, Maurice. Quoi! vous cachiez ce jeune homme chez vous, vous mesuriez ses pas, il n'avait pas une pensée qu'il dût naturellement vous taire, et vous ne m'avez pas averti!

— Le pouvais-je? Ce matin seulement, son amour pour mademoiselle de Meilhan m'a été révélé.

— De qui le tenez-vous, Maurice, cet aveu?

— De lui-même, forcé qu'il était d'éclaircir devant moi le motif qui s'opposait à ce qu'il partît sur-le-champ de Chantilly, lorsque je l'exigeais.

— Voilà qui se déroule à merveille, pensa de son côté M. Clavier. La scène du bal aura été rapportée à Maurice; une explication foudroyante s'en sera suivie entre lui et sa femme; la conclusion aura été le départ immédiat de M. de Calvaincourt. Maurice sait tout; mes restrictions seront comprises.

— Ce jeune homme, poursuivit-il, résume en lui la bravoure et l'ignominie de sa caste.

— N'êtes-vous pas trop dur pour lui?

L'adoucissement parut étrange à M. Clavier dans la bouche de Maurice.

— Trop dur! quand il a détruit pour jamais le repos de mademoiselle de Meilhan, le mien. Que va-t-elle devenir, dites?

— Nous étoufferons avec prudence, rassurez-vous, l'éclat de cette faiblesse; cela n'est ni impossible, ni difficile. Personne ne connaissait ici

M. Edouard. Par quelle conjecture s'élèverait-on à la supposition de leur intimité ?

Tristement, et en secouant les pans de son manteau, où la neige commençait à fondre, M. Clavier répondit après une pause :

— Le mal est plus grand que nous ne pensons. Mademoiselle de Meilhan aime ce jeune homme ; elle l'aime beaucoup et de tout l'attachement dont elle n'a pu se défendre pour un proscrit, beau, d'un rang surtout qui le rehausse à ses yeux. Il y a un caractère de tristesse incurable dans l'abattement de son visage, depuis la scène du duel de ce soir...

— On la lui a donc imprudemment apprise ? coupa d'un mouvement brusque Maurice.

— Elle s'y trouvait.

Ici la voix de M. Clavier s'éteignit, et, par degré, étouffée par la douleur, elle ne fut presque plus distincte. La secousse de cette si fatale journée avait vieilli de dix ans le conventionnel ; ses derniers éclats d'énergie s'étaient consumés dans son entrevue avec Edouard. Verdi par le froid, fatigué de sa course dans la forêt, anéanti par le découragement, le corps et l'âme brisés, à peine eut-il la force de prendre la main de Maurice et de lui exprimer, par une étreinte muette, le coup dont il était frappé. Des larmes glacées coulaient de ses joues sur ses vêtemens souillés.

— Ceci me tuera, Maurice.

Après bien des minutes écoulées, lorsque le feu pâlissait, lorsque les lumières ne répandaient presque plus de jour dans l'appartement, Maurice osa faiblement lui dire :

— Pourquoi ne les marieriez-vous pas ?

— Jamais ! avec cet homme ; jamais !

— Et pourquoi ce refus de fer ? Posséderiez-vous sur ce jeune homme la connaissance de quelques particularités qui justifieraient votre réprobation ? Je dois vous détromper, ou, en toute sincérité, il faut que vous me communiquiez vos répugnances. Il a un caractère élevé, de la fortune...

— Il est noble, interrompit sèchement M. Clavier ; vous n'avez donc pas lu mon testament ?

— Non ! aucun motif ne m'y obligeait.

— Vous y auriez vu, Maurice, que mon dernier soupir est la dernière expression de ma colère contre la race maudite d'où sort M. de Calvaincourt. Dans ce testament, je me suis dépouillé de tous mes biens en faveur de mademoiselle de Meilhan ; mais, sous peine de se voir déshéritée par le même acte, je lui ai interdit le mariage avec tout homme de naissance.

— Revenez, il en est encore temps, revenez, monsieur Clavier, sur cette détermination de haine. Vous en avez le droit ; ayez-en la courageuse volonté. N'altérez point le cours d'une belle vie par une tache de fanatisme politique.

— Je ne mentirai point, Maurice, à la plus fidèle énergie dont j'aie soutenu ma carrière. Ceci n'est point une vengeance, c'est de la fermeté ; ce n'est point une erreur, c'est la conclusion d'une inflexible direction de pensées. Puisque les hommes n'ont pas osé nous condamner ou nous absoudre, c'est à nous de juger Revenir sur le passé pour le détruire, c'est nous annuler ; et nos principes ne sont pas de ceux dont on fait deux parts ; l'une consacrée à l'action, l'autre au repentir. Le régicide qui donne sa fille au noble contracte avec la royauté.

— Oui, mais Caroline n'est pas votre fille, monsieur ! et vos maximes ne l'atteignent pas.

— Elle n'est pas ma fille ! — jamais elle ne m'a dit cela. Vous êtes cruel, Maurice. Elle n'est pas ma fille ! et tout ce que Dieu a déposé d'amour dans mon cœur a été pour elle ; et tout ce que j'ai eu d'espérance sur la terre a été pour elle. Enfant je l'ai bercée ; jeune fille, je lui ai mis

des trésors de vertu dans l'âme; femme, je lui lègue ma fortune et la pose si haut, qu'elle pourra voir de sa couche nuptiale plus de châteaux et de terres que ses parens ne lui en ont laissé. Que fait-on pour ses enfans, que je n'aie fait pour elle? Elle est ma fille! — Que suis-je donc pour elle?

— Tout, excepté son père. Et le fussiez-vous, la loi brise votre testament. La loi ne s'associe point à ces restrictions dont vous accompagnez le legs de mademoiselle de Meilhan. La justice ne ratifie point les mille bizarreries de la haine. Homme, je vous ai blâmé; magistrat je vous condamne. Votre testament est nul.

— Et à qui passeront mes biens, à défaut de l'exécution de mon testament?

— Qui peut le prévoir? Après d'éternels procès, à l'Etat peut-être.

— A l'Etat! répéta sourdement M. Clavier; à l'Etat!

Le coup l'avait étourdi. L'or, péniblement amassé, de cinquante ans de vengeance se tournait en feuilles sèches. Peu appris des choses de ce monde, il n'était que l'homme des révolutions. Son idée fixe avait été une erreur. Il n'eût pas été plus triste de la mort de Caroline; il eût été moins triste; n'était-ce pas la perdre doublement que de la voir devenir le gage fécond d'une race arborée? — Le vieux lion baissa la tête et se tut.

Positif comme un chiffre, et, par caractère comme par état, ne laissant jamais une conséquence en suspens, Maurice ajouta:

— Vous avez eu peut-être tort, monsieur, de considérer l'exhérédation qui frapperait mademoiselle de Meilhan, comme l'infaillible moyen de la ramener à votre volonté. Elle aurait renoncé, soyez-en sûr, à l'héritage, pour se marier à son gré.

— Vous n'imaginez donc, s'écria M. Clavier, aucun moyen de me tirer de là?

— Aucun.

— Quoi! céder! mentir, se rétracter, lorsqu'on touche au terme! Apostasier au tombeau! Avoir vaincu les préjugés et l'opinion, et s'arrêter et se heurter, et se meurtrir et périr à l'encontre d'un fétu de loi! La révolution ne l'a donc pas vue, cette loi qui réduit la puissance paternelle à rien?

— C'est une loi de la révolution.

— Stupide! murmura le conventionnel; n'importe, ces propriétés ne seront pas à lui, non! ni à elle. J'en brûlerai les titres: personne ne les aura. Au premier passant je lègue tout. Ne me parlez plus de cela.

— Soit, répondit Maurice, je me tais; j'allais cependant tenter de vous persuader combien M. de Calvaincourt eût rendu heureuse mademoiselle de Meilhan par la loyauté de son caractère et la générosité de son cœur.

M. Clavier eut peine à réprimer l'expression ironique de son sourire à cette opinion si bienveillante de Maurice; il ne fut pourtant pas assez maître de lui-même pour ne pas répliquer.

— Lui! la rendre heureuse! vous croyez... En avez-vous la certitude? la ferme certitude?

— Mais!... oui... On supposerait que vous avez des raisons meilleures que les miennes pour ne pas me croire; le connaîtriez-vous mieux que moi?

Sous le regard fixe de M. Clavier, Maurice était passé, sans le sentir lui-même, du ton de la conviction à celui de la défiance. De toutes les clartés sinistres dont il avait été blessé pendant la journée, celle-là l'offensa le plus. La parole de M. Clavier était aiguë. Maurice avait rougi de honte.

— Et moi je vous assure du contraire, Maurice; M. de Calvaincourt a des passions plus partagées que ses principes, croyez-le; mais nous n'avons pas à nous occuper de lui autrement; passons.

Maurice s'arrêta à cette insinuation de M. Clavier; il fut pétrifié. — Il

mes, un champ de vaste étendue du monde, un point du ciel du centre de ces univers, pour consacrer ensuite le pacte de l'amour et de la reproduction, pour l'enchaîner à la propriété, pour le ratifier plus tard dans le ciel où tout est éternité et possession. Admirables partages, sublimes exclusions, qui constituent les races, la patrie et l'avenir.

C'est cet ensemble si simple et si fort qui parle haut à l'oreille de ceux qui, dans les douleurs du moment, maudissent la captivité du mariage, pour n'en sortir que comme d'un combat, morts ou meurtriers. L'infraction a des lois immuables, quelque petite qu'elle soit, elle ne se produit jamais sans atteindre aux cercles régulateurs. Jetez une pierre dans l'Océan, chaque goutte d'eau aura sa vibration : jetez une erreur dans le monde moral, une faute dans le mariage, l'agitation ira loin; elle ira en frémissant gagner les bords de la circonférence. Reste à maudire Dieu et la société : impuissance! Voyez comme le ciel est haut!

Maurice et sa femme éprouvaient, mêlée à des peines confuses, une tristesse sourde. Quelque complet qu'ils s'efforçassent de se peindre l'éclaircissement de l'après-midi, celui-là avait gardé la pointe du doute dans son cœur; celle-ci sentait sa chute et son abaissement sous sa victoire même. Au milieu de la lutte, sans qu'ils s'en fussent aperçus, l'anneau conjugal était tombé à terre et s'était faussé : c'est qu'il n'appartient pas au raisonnement, ce juge partial, de remplacer la paix et la conscience, cette raison du cœur.

D'ailleurs, un incident, dont diverses particularités se nouaient mal pour Maurice, le ramenait malgré lui, par des voies souterraines où il s'enfonçait de plus en plus avec terreur, à ses premières défiances sur la liaison de Léonide avec Edouard. Pourquoi Edouard, après les explications qu'il avait eues avec lui, n'avait-il voulu partir que le lendemain, et n'avait-il pas accepté d'être accompagné de son meilleur, de son seul ami?

Il eût bien désiré dissiper ces épaisses ténèbres en interrogeant Léonide; mais il craignit de trouver encore, dans l'embarras de nouvelles réponses, la confirmation de ses terreurs. Il avait peur de recommencer une scène où, plus puni que dans la précédente, il resterait sans excuse en remportant l'affront d'une victoire.

Léonide n'avait plus que ce courage hébété qui s'empare des femmes aux momens désespérés; momens où elles sont enfin décidées à dépenser de l'énergie comme pour une bonne cause. Peut-être l'instinct de leur soumission naturelle pousse à tendre la joue, sachant, si elles sont lâches, qu'un soufflet déshonore sans tuer; ou à livrer leur poitrine, si elles sont braves, sachant aussi qu'un coup de poignard tue et ne déshonore pas. Placées entre ces deux alternatives extrêmes de lâcheté et de courage, au delà desquelles il n'y a plus rien, leur parti est pris; leur choix est arrêté.

Léonide et Maurice étaient assis auprès du feu qui sifflait et moirait de ses ondulations leurs pieds alors séparés de toute la longueur du foyer. Au dehors, les giboulées de mars remuaient et roulaient la forêt comme un fagot de bois. Tantôt des bouffées de neige blanchissaient la pelouse, et tantôt des irrigations abondantes effaçaient ce tapis et le dissipaient en une fumée dont l'odeur froide allait à travers les fentes des portes glisser le frisson. Triste soirée d'hiver.

On sonna.

— Qui donc ce peut-il être? réfléchit Maurice.

— Mon frère, probablement.

— Il n'est que dix heures; et Victor m'a dit qu'il ne serait pas ici avant minuit.

On avait ouvert à M. Clavier; il entra dans le salon, laissant après lui une longue trace d'eau; son chapeau et son manteau bleu étaient affaissés sous la neige. Il était plus défait que de coutume.

on les prendra au piége qu'ils tendent. Il faut qu'ils s'y prennent, qu'ils meurent baignés dans leur sang, étouffés sous leurs chaumières et leurs châteaux en feu.

— Il mourra, ajouta M. Clavier, et lui avec les autres, avec ses frères. La fatalité me jette encore sous les pieds cette poignée de serpens mal écrasés par nous autrefois, dans leurs marais. Je croirais en Dieu, Maurice, rien qu'à de tels signes de prédestination. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Je cours chercher ces papiers, — je vous les remets.

— Oui !

— Vous partirez demain pour Paris.

— Oui !

— Entendez-vous ?

— Oui !

— Arrivé à Paris, vous irez, sans délai, les porter au ministre de la guerre qui fera le reste.

— Allez ! Maurice, et que je parte sur-le-champ !

— Ils ne sont plus ici ces papiers, monsieur, dit Léonide qui, sans bruit, était venue se placer derrière son mari pour entendre sa conversation avec M. Clavier.

Les deux hommes furent épouvantés.

— Qui les a donc volés, madame ?

— Moi !

— Et qu'en avez-vous fait, madame ? Parlez !

— Je les ai remis à celui dont ils pouvaient causer la ruine et la mort.

— A cet infâme Calvaincourt ! madame, vous avez commis là une action odieuse. C'est une trahison domestique, c'est plus : vous avez lâchement prostitué à une satisfaction personnelle des papiers, et vous le saviez, qui auraient sauvé l'État. Vous avez, pour un caprice, avili, mis plus bas que la boue, la confiance dont la société me croit digne. Dès ce moment, je me considère comme cloué au poteau où l'on attache ceux qui vendent les secrets d'autrui pour en avoir les profits défendus. Le criminel n'est pas vous, ce sera moi ! le notaire de Chantilly !

D'un accent glacé et avec l'assurance d'une femme qui ne craint plus de se dévoiler, même devant un témoin, — car M. Clavier avait apporté peu de ménagemens à faire comprendre qu'il savait tout. — Léonide, par un miracle de mémoire dont la colère n'eût pas été capable, répéta mot pour mot les paroles de son mari qui, ainsi que M. Clavier, fut terrassé par cette foudroyante répétition.

— Monsieur, vous alliez commettre là une action odieuse. C'est une trahison domestique ; c'est plus : vous projetiez lâchement de prostituer à une satisfaction personnelle, des papiers, et vous le saviez, qui auraient sauvé l'État. Vous vouliez, pour un caprice, avilir, mettre plus bas que la boue, la confiance dont la société vous croit digne. Dès ce moment, je vous considérais déjà comme cloué au poteau où l'on attache ceux qui vendent les secrets d'autrui pour en avoir les profits défendus. La criminelle n'est pas moi, vous l'avez dit ; le criminel c'est vous, le notaire de Chantilly !

Léonide se retira à pas lents.

Jamais hommes ne furent plus profondément percés de leurs propres armes, que M. Clavier et Maurice.

— Adieu ! dit M. Clavier en partant, adieu ! Vous avez là une femme !...

— Et un état !... répéta Maurice, une fois seul ; un état...

M. Edouard. Par quelle conjecture s'élèverait-on à la supposition de leur intimité ?

Tristement, et en secouant les pans de son manteau, où la neige commençait à fondre, M. Clavier répondit après une pause :

— Le mal est plus grand que nous ne pensons. Mademoiselle de Meilhan aime ce jeune homme ; elle l'aime beaucoup et de tout l'attachement dont elle n'a pu se défendre pour un proscrit, beau, d'un rang surtout qui le rehausse à ses yeux. Il y a un caractère de tristesse incurable dans l'abattement de son visage, depuis la scène du duel de ce soir...

— On la lui a donc imprudemment apprise ? coupa d'un mouvement brusque Maurice.

— Elle s'y trouvait.

Ici la voix de M. Clavier s'éteignit, et, par degré, étouffée par la douleur, elle ne fut presque plus distincte. La secousse de cette si fatale journée avait vieilli de dix ans le conventionnel ; ses derniers éclats d'énergie s'étaient consumés dans son entrevue avec Edouard. Verdi par le froid, fatigué de sa course dans la forêt, anéanti par le découragemont, le corps et l'âme brisés, à peine eut-il la force de prendre la main de Maurice et de lui exprimer, par une étreinte muette, le coup dont il était frappé. Des larmes glacées coulaient de ses joues sur ses vêtemens souillés.

— Ceci me tuera, Maurice.

Après bien des minutes écoulées, lorsque le feu pâlissait, lorsque les lumières ne répandaient presque plus de jour dans l'appartement, Maurice osa faiblement lui dire :

— Pourquoi ne les marieriez-vous pas ?

— Jamais ! avec cet homme ; jamais !

— Et pourquoi ce refus de fer ? Posséderiez-vous sur ce jeune homme la connaissance de quelques particularités qui justifieraient votre réprobation ? Je dois vous détromper, ou, en toute sincérité, il faut que vous me communiquiez vos répugnances. Il a un caractère élevé, de la fortune...

— Il est noble, interrompit sèchement M. Clavier ; vous n'avez donc pas lu mon testament ?

— Non ! aucun motif ne m'y obligeait.

— Vous y auriez vu, Maurice, que mon dernier soupir est la dernière expression de ma colère contre la race maudite d'où sort M. de Calvaincourt. Dans ce testament, je me suis dépouillé de tous mes biens en faveur de mademoiselle de Meilhan ; mais, sous peine de se voir déshéritée par le même acte, je lui ai interdit le mariage avec tout homme de naissance.

— Revenez, il en est encore temps, revenez, monsieur Clavier, sur cette détermination de haine. Vous en avez le droit ; ayez-en la courageuse volonté. N'altérez point le cours d'une belle vie par une tache de fanatisme politique.

— Je ne mentirai point, Maurice, à la plus fidèle énergie dont j'aie soutenu ma carrière. Ceci n'est point une vengeance, c'est de la fermeté ; ce n'est point une erreur, c'est la conclusion d'une inflexible direction de pensées. Puisque les hommes n'ont pas osé nous condamner ou nous absoudre, c'est à nous de juger. Revenir sur le passé pour le détruire, c'est nous annuler ; et nos principes ne sont pas de ceux dont on fait deux parts ; l'une consacrée à l'action, l'autre au repentir. Le régicide qui donne sa fille au noble contracte avec la royauté.

— Oui, mais Caroline n'est pas votre fille, monsieur ! et vos maximes ne l'atteignent pas.

— Elle n'est pas ma fille ! — jamais elle ne m'a dit cela. Vous êtes cruel, Maurice. Elle n'est pas ma fille ! et tout ce que Dieu a déposé d'amour dans mon cœur a été pour elle ; et tout ce que j'ai eu d'espérance sur la terre a été pour elle. Enfant je l'ai bercée ; jeune fille, je lui ai mis

Maurice avait posé le doigt sur son front avec une effrayante énergie.

— Non! cela ne se peut, cela ne se doit pas. Qu'on meure quand on est seul, c'est permis; on ne laisse derrière soi que des moralistes bavards dont le métier est d'arranger, d'après quelques philosophes qui se sont empoisonnés, deux ou trois phrases ronflantes contre le suicide; mais se tuer pour ne pas faire banqueroute, c'est un vol de grand chemin; c'est un choix avantageux entre le procureur du roi et un pistolet; c'est la détermination d'un bandit : il n'y a là ni philosophie ni athéisme. Et je suis, moi, dans une alternative encore plus poignante que le débiteur fripon qui trompe le garde du commerce, et la contrainte par corps, au moyen de deux gros d'arsenic. Ma mémoire et mon cœur sont le sanctuaire de mille familles qui n'ont vécu, qui n'existent que par moi; leurs confidences de toutes les heures m'ont uni, comme par le sang, aux pères, aux enfans, aux petits-enfans, aux maîtres, aux serviteurs, à tous. Moi mort, où vont-ils? La justice arrive, fouille, déchire, éparpille, lit, confond mes notes, mes dépôts, mes papiers; des révélations sacrées deviennent des propos de journaux. Que de larmes délayées dans mon sang!

C'est pourtant, — je n'y avais jamais si sérieusement songé, — une mission de martyr que celle de répondre corps pour corps, faibles comme nous le sommes, de tant de gens qui ont peur eux-mêmes de leur fragilité. Economes, il nous supposent plus économes qu'eux; honnêtes, ils s'en remettent aveuglément à notre honnêteté; intelligens, ils ne se dirigent que d'après nos lumières. Nous sommes donc meilleurs que tout ce monde-là? qui l'a dit? qui le prouve? qui le veut ainsi? Oh! c'est une tyrannie d'une nouvelle espèce, celle de nous croire si infaillibles, que nous ne pouvons presque manquer de succomber.

Il est donc vrai alors, pensa Maurice avec une lucidité que les circonstances ne lui avaient jamais donné lieu d'exercer, que nous sommes épiés dans nos moindres actions par ceux dont nous sommes chargés de mener la vie et la fortune. Oui, on calcule nos dépenses, on pèse nos paroles, on suit nos traces. Malheur au sou prodigué en public, c'est un vol; malheur à la parole hasardée dans le monde, c'est une trahison; malheur à la démarche faite dans l'ombre, c'est une subornation!

Qu'avons-nous pour nous payer de tout cela? quelle récompense?

— Holà! hé! Personne ne viendra donc m'ouvrir? voilà six fois que je sonne. Il est bien agréable d'attendre ainsi au vent et à la neige.

Maurice appela pour qu'on allât recevoir Victor.

— Percé jusqu'aux os! mon cher; la route est un vrai torrent. Je croyais ne jamais arriver au Mesnil-Aubry; les chevaux ont refusé : j'ai été obligé de prendre un supplément à la poste; mais enfin me voici! Il paraît que tu dormais comme le reste de la maison. Ni feu ni lumières ici, mais je gèle, moi! — Voyons! du bois! Joseph, mettez de l'huile dans ces lampes.

— Je dormais, en effet, répondit Maurice; le froid m'a gagné, le sommeil m'a surpris. Veux-tu prendre un bouillon?

— Rien, assieds-toi là; l'affaire est terminée.

— Tu as donc disposé des trois cent mille francs?

— Et quoi donc? les aurais-je joués à la roulette? Tu as l'air tout étonné!

— Moi! non, je trouve seulement que tu es allé très vite...

— Trop vite?

— Je dis très vite.

— Comment l'entends-tu? N'étions-nous pas d'accord que je me hâterais d'acheter les dix maisons de La Chapelle, afin d'être possesseur du côté entier de la rue par où doit passer le chemin de fer de Saint-Denis?

— J'en conviens, Victor; mais j'étais loin de croire que tu terminerais avec tant de promptitude.

— J'avoue, Maurice, que j'ai déployé quelque activité à traiter avec les propriétaires, gens tenus de plus en plus sur leurs gardes par nos achats précipités ; ladres tentés, à mesure que nous devenions plus forts acquéreurs, d'élever leurs chenils à des prix fous. Ils s'imaginent tous qu'il y a des trésors enfouis dans leurs caves, dès qu'on entre en marché avec eux. La joie de vendre leurs maisons trois fois leur valeur les pousse, en même temps que le regret de ne pas en tirer un meilleur parti les retient ; ils se font courtiser, les misérables, autant que s'ils nous les cédaient pour rien. — Combien de millions espérez-vous gagner avec nos maisons ? disent-ils en vous regardant jusqu'au fond des yeux. — Eh ! eh ! vous ruminez sans doute quelque projet d'or, monsieur ? associez-nous : nous n'en dirons rien. — C'est un si beau quartier que le nôtre ; c'est un véritable Paris. — Le roi aurait-il l'intention d'y venir demeurer ? s'informent-ils sérieusement. C'est que nos maisons décupleraient de valeur ; dame ! vous vendre nos maisons, ce serait pour nous un marché de dupe. Si l'on rit en soi de leur extravagance, on les rend encore plus défians, ils résistent. Si l'on garde le sérieux, ils se confirment pareillement dans la supposition qu'on les trompe. Quelque visage enfin que l'on emprunte, ils découvrent toujours dans vos discours des raisons pour estimer qu'on veut les voler. Ma foi ! tu as raison, au fond, Maurice, d'être surpris de mon habileté de m'être rendu favorables ces corsaires-là.

— Ainsi, Victor, toutes les maisons de La Chapelle nous appartiennent ?

— Toutes, comme au roi de France.

— Il ne reste donc maintenant que la réalisation du projet ?

— Rien que cela. J'ai vu à ce sujet notre protecteur ; il m'a assuré que le chemin de fer nous serait adjugé dans moins d'un mois. Terre ! Maurice, nous touchons au port.

— Il n'y a plus d'obstacle, pense-t-il ?

— Aucun, Maurice.

— Est-ce un homme solide ? S'il traitait sous main avec quelque autre qui l'avantagerait plus que nous ? J'ai parfois des ombrages.

— Folie ! j'ai prévu tout, en lui promettant un prix inaccessible aux séductions.

— S'il perdait son emploi ?

— Supposition monstrueuse ! Ces gens-là ne se compromettent jamais.

— Si...

— Si ! si ! si le gouvernement était renversé, n'est-ce pas ? comptes-tu beaucoup d'affaires manquées par la chute d'un trône ? c'est placer un peu haut son désespoir ; mais je ne t'ai jamais vu si timoré, Maurice...

— C'est que, Victor, je n'ai jamais aventuré si témérairement la fortune d'un de mes cliens.

— Tu lui escompteras l'intérêt de son argent. Est-ce que cela n'est pas établi de toute éternité ? Les cliens ignorent-ils que tu roules sur leurs fonds ? N'est-ce pas la vie de l'argent, la circulation ? Qui saurait mauvais gré d'imprimer à l'argent son mouvement naturel, sans compromettre les droits de personne ?

— Sans doute, mais sans compromettre personne.

— Qui dit le contraire ? N'es-tu pas toujours prêt à restitution, à toute heure ? T'en vas-tu aux Indes avec leurs dépôts, leurs fonds ? dilapides-tu pour ton plaisir ? Quelle compensation aurais-tu aux soucis de la responsabilité, si tu n'avais aucun des bénéfices de ta charge ? Tes cliens ! Tranquilles par toi, sois riche par eux : c'est le moins. Qui est-ce qui en souffrira ? N'es-tu pas jaloux, d'ailleurs, puisque cette solidarité te pèse, de la secouer au plus vite ? Connais-tu, pour te créer en peu de temps une fortune indépendante, un moyen meilleur que celui que nous employons ? On n'a pas deux fois dans sa vie, surtout avec ton caractère, Maurice, l'occasion de s'enrichir. Profite ! Crois-tu que je te compromettrais jamais ? Ma réputation m'est chère aussi ; et, je l'avoue, j'aspire,

sans mauvaise renommée, à m'associer à toute la prospérité dont tu es digne : je prends exemple sur toi, ta femme et ma sœur. Maurice baissa la tête.

Je voudrais même, s'il était possible, me régler de plus près sur ta conduite.

Bonne ou mauvaise, Maurice, il faut une fin à la jeunesse; elle ne vaut rien pour s'établir. On se méfie des hommes qui n'ont aucune racine dans le sol. Juges-en ; sans toi je n'aurais pas un liard de crédit; et si tu n'étais pas marié, tu serais exactement dans la même position que moi. Le mariage est un excellent endosseur.

— Tu penses donc te marier? interrompit Maurice avec ironie.

— Oui; pourquoi non?

— Et tu me consultes?

— Mais oui... tu as l'air de trouver cela bien étrange?

— Au contraire!

Ce mot fut dit par Maurice si péniblement, que Victor y sonda l'aveu d'une douleur conjugale, dont il ne pouvait décemment, frère de la femme de Maurice, demander la cause.

Sans trop peser sur la remarque, Victor reprit :

— Je comprends avant d'entrer en ménage les chagrins domestiques comme un autre; les ennuis de l'habitude, les caprices d'une femme; les fautes même où elle tombe quelquefois...

— Victor! ma femme pourrait tout entendre. Il n'y a pas long-temps qu'elle est rentrée dans son appartement.

Les deux beaux-frères se turent.

Après une pause :

— Mais c'est de toi qu'il s'agit. En quoi crois-tu utile de me consulter, Victor? sur une matière où je n'ai pas plus de lumières à t'offrir que beaucoup d'autres?

— Je ne suis pas doué, Maurice, d'une organisation assez complète, pour attendre le mariage comme la conclusion d'une passion impérieuse; et, à mon sens, quand on ne se marie pas par amour, il est de raison de ne s'engager qu'à la condition d'être heureux sous d'autres bénéfices.

— Tu rêves, reprit Maurice, un mariage d'argent?

— Un bon mariage.

— Ce sont deux choses.

— Passons sur les subtilités, Maurice, aide-moi.

— Comment t'aider?

— Tu es tout puissant sur une famille de Chantilly. J'ai distingué, dans cette famille, une jeune fille douce, simple, et j'oserai dire, très riche, — du moins c'est le bruit général. J'ajouterai, pour que mes prétentions ne te surprennent pas si fort, que ta femme m'a encouragé, — car c'est du ressort des femmes, le mariage, — à persister dans mes espérances. Ma sœur a même, je crois, mis la jeune personne dans la confidence. Ce qui me reste à obtenir, ce qu'il t'est facile de m'assurer par ta bonne intervention, c'est le consentement de M. Clavier dont tu guides la volonté en toutes choses.

— Il s'agit donc de mademoiselle de Meilhan, Victor! de Caroline?

— D'elle-même ; cela t'étonne encore?

— Beaucoup. Renonce à ce projet, tu n'as rien à espérer.

Et ma femme! ma femme, pensa-t-il, qui conduisait cette intrigue! marier sa rivale à Victor, pour se débarrasser de sa rivale. Marier Caroline à Victor, pour acheter la complicité de son silence! Le frère saurait-il tout?

Maurice regarda son beau-frère qui, s'apercevant du trouble que causait sa demande, tenta de frapper à côté de la question pour l'éclaircir sans l'irriter.

— Après tout, Maurice, je me suis trop flatté peut-être. Il n'est pas

impossible que la fortune de mademoiselle de Meilhan soit au dessous des exagérations accoutumées de l'opinion ; peut-être aussi ne m'a-t-elle pas attendu pour disposer de sa main ; peut-être...

— Aucune de tes conjectures, Victor, n'est, je présume, réellement fondée : il est mal de les multiplier sans nécessité.

— Soit, Maurice, permets-moi seulement alors de m'ouvrir en ton nom à M. Clavier ; quel danger y vois-tu ?

— Un très grand danger. Il attribuerait à mes conseils, à mes indiscrétions sur sa fortune, ta démarche auprès de lui, pour solliciter la main de mademoiselle de Meilhan.

— Il m'avoue donc malgré lui qu'elle est riche, pensa Victor ; le reste arrivera.

— Mais cependant, Maurice, s'il faut qu'elle se marie, il est de rigueur que celui qui la désirera pour femme s'adresse à M. Clavier.

— J'en conviens, mais je n'y serai pour rien.

— Préférerais-tu que je m'autorisasse du nom de Léonide ?...

Voici le piége, réfléchit tristement Maurice. Il va me battre avec les armes de tantôt. Ma femme est encore évoquée. Il se sent sûr de me vaincre par la menace de ma femme, l'âme de cette conjuration. Décidément, je suis la victime d'une trahison domestique tramée dans l'ombre depuis long-temps autour de moi. Edouard, ma femme et Victor tenaient le filet où je suis pris.

— Léonide ne vaut rien pour une telle recommandation, Victor. M. Clavier n'aime pas l'embarras des femmes en affaires. Soutenue par la mienne, ta cause serait complétement perdue, comme elle l'est d'ailleurs dans tous les cas ; ainsi, renonce à te servir de Léonide. Si tu tentais de l'employer, je m'y opposerais de toutes mes forces ; je suis franc, Victor.

— Je te remercie, Maurice, de ta sincérité, quoique bien dure pour moi, pour un ami qui n'a réclamé que les moindres profits dans des relations où tu n'as pas jusqu'ici, que je sache, mal engagé ni ton temps, ni ta fortune ; sincérité bien dure pour un frère qui admet cependant, sans se plaindre, ton refus de le servir dans l'acte le plus important de sa vie ; mais qui ne comprend pas, je l'avoue, ton obstination à lui taire quelques paroles d'éclaircissemens. En un mot, Maurice, si tu as assez fait pour soutenir jusqu'au bout ta ferme résolution à ne point m'aider, il te reste à m'expliquer, ne fût-ce que par convenance, les motifs de ce déni d'amitié.

— Toujours des gens qui me versent leurs secrets et toujours des gens qui m'assiégent pour me les voler. Ceci me lasse, ruine ma vie où tout le monde prend, excepté moi. Victor, tu me reproches d'être sourd à l'amitié parce que je n'ai pas le droit de t'imposer comme mari à mademoiselle de Meilhan ; tu me rappelles ce que tu as sacrifié pour m'élever à ma position actuelle ; eh bien, crois-moi, s'il était en ton pouvoir de me faire redescendre tout le chemin que j'ai gravi avec toi, pour me reléguer de nouveau dans ce coin d'obscurité, d'oubli, de médiocrité, où je végétais quand je te connus ; sois-en sûr, je te devrais encore plus de reconnaissance pour cela, que pour tout ce que tu as fait d'utile à ma fortune. Je me le répétais ce soir encore ; je ne suis pas assez fort pour le titre de notaire dont le poids m'écrase ; je péris sous lui. Que de terreurs autour de moi ! veiller, garder, sceller, être le prêtre, le coffre de fer, la langue du muet, l'esprit divin du conciliateur, l'ami, le parent, la sentinelle du monde, et n'avoir devant soi aucune puissance modératrice, si ce n'est, entre mille moyens de l'éluder, une ombre de justice qui ne nous effraie jamais. Royauté dangereuse, meurtrière, que la mienne ! Qui m'en débarrassera ? Ceci est une réponse à tes reproches de m'avoir fait ce que je suis. Sois raisonnable, Victor, ne me parle plus de ce projet de mariage.

— Je t'aurai fait riche malgré toi, Maurice ; c'est un crime dont

quelques uns m'absoudront peut-être; je désire que tu trouves des appréciateurs aussi indulgens de ta conduite à mon égard.

— Mais, malheureux, s'écria Maurice dont les accès de colère, plus fréquens depuis qu'on avait aigri son caractère, compromettaient toujours l'impénétrabilité, et Victor le savait bien, mais, malheureux, es-tu un enfant pour me forcer à dire, pour que tu ne sentes pas qu'il y a entre Caroline de Meilhan et toi, Victor, des obstacles invincibles, d'ailleurs?

— Bah! le vieux M. Clavier, dans son puritanisme républicain, n'excepte guère, entre tous ceux qui peuvent aspirer à mademoiselle Caroline, que les gentilhommes; et je ne suis pas gentilhomme, Dieu merci!

— Qui t'a dit ça? interrompit Maurice avec épouvante. On a donc lu... ce serait un crime abominable!

Maurice porta précipitamment la main à la poche où il cachait la clé de son secrétaire.

— Je n'ai rien lu, Maurice, calme-toi; quelles idées as-tu? Mademoiselle de Meilhan m'a tout appris; car je la vois, je lui parle, je lui écris depuis quelques mois. Le service que je te demandais n'était qu'une démarche de convenance à faire auprès de M. Clavier; je t'aurais mis d'abord au courant de mes relations avec mademoiselle Caroline, si je n'avais été intimidé par ton air fâché, quand, sur mes paroles mal comprises, tu as imaginé, et rien n'est plus faux, que Léonide m'avait ménagé des intimités.

— Et mademoiselle de Meilhan t'aime! toi! tu en es sûr, Victor, bien sûr?

Maurice, en interrogeant son beau-frère, n'avait plus une figure de ce monde.

— Etre aimé est un avantage, Maurice, je te le répète, qu'on avait quelquefois le tort de ne pas sentir. Si je l'ai obtenu, je n'en suis fier que pour te convaincre de ce qu'il y avait de naturel dans mes prétentions, si monstrueuses à t'entendre.

Indigné des paroles de Victor, Maurice, poussé à bout, s'écria:

— Mais sais-tu bien?... Qu'allais-je dire? Et si c'était lui... après tout... Mais Edouard pourtant qui m'a révélé l'état de Caroline. Les aurait-elle écouté tous les deux? Il paraît que le monde est ainsi fait, mon Dieu!

Sur l'exclamation délirante de Maurice, Victor avait pénétré comme par une brèche dans un amas de ténèbres. Toutes les réticences de son beau-frère, rapprochées avec une lucidité diabolique, commentées, forcées, éclaircies l'une par l'autre, lui avaient donné le vrai sens de la pensée que Maurice tenait à cacher le plus soigneusement.

— Ecoute, Maurice, lui dit-il en se jetant sur sa pensée comme un tigre sur un enfant endormi, écoute, nous sommes encore assez jeunes tous deux pour nous comprendre et pour nous excuser. Mademoiselle Caroline de Meilhan ne s'appartient plus.

— Je ne pensais pas que ce fût là ton secret, Victor, le tien propre.

Sans afficher la moindre émotion, Victor répondit avec un indéfinissable son de voix: — C'est mon secret!

Qui sait quelle blessure intérieure se fit ce jeune homme, en avançant ce mensonge.

Il sourit ensuite avec fatuité.

Et que de choses passèrent à travers l'imagination de Maurice en un instant!

M. Clavier n'a donc plus à récriminer contre Edouard; à défaut il rabattra la moitié de sa colère sur Victor; mademoiselle de Meilhan a eu deux amans: Edouard et Victor. Quel est le père de l'enfant qu'elle porte? Il se noie dans cette bourbe. — Enfin Maurice s'arrête à cette conclusion, qu'il vaut mieux, dans le doute, que Victor soit le mari de mademoiselle de Meilhan, qu'Edouard, par la raison que M. Clavier consentira plutôt à accepter l'un que l'autre; à tout prendre, mademoiselle de Meilhan aura

un parti; et son beau-frère parviendra à la plus haute réalisation de ses vœux d'ambition. A quoi bon dire à Victor dans un pareil moment : Édouard est aussi l'amant de mademoiselle Caroline; et il m'a fait la même confession que toi.

— Tu seras présenté par moi à M. Clavier, puisqu'il en est ainsi, Victor, lui dit Maurice, excédé par les surprises dont il avait été si rudement heurté, et sans respirer un instant, depuis son entrevue avec le conventionnel.

— A la bonne heure, Maurice! Dieu soit loué! j'ai enfin retrouvé un frère en toi? Tu seras de la prochaine noce, j'espère bien.

— Je le pense.

— Et le parrain de l'enfant. Vois! tu seras mon associé, mon beau-frère, mon témoin, mon ami et mon compère.

Sur ce mot de compère, Maurice chercha si ce n'était pas une amère raillerie que Victor lui envoyait au visage.

Victor ne raillait pas le moins du monde, sa joie était sérieuse.

Il fut cependant impossible à Maurice de s'associer avec une effusion sincère au contentement de Victor, quand celui-ci lui exprima sa satisfaction dans tous ses détails domestiques et champêtres. Il habiterait Paris, mais il aurait sa maison de campagne à Chantilly. Caroline de Meilhan, sa femme, deviendrait la sœur d'adoption de Léonide. On coulerait d'heureux jours. Tout cela valait bien quelques orages à traverser. On ne pêche pas les perles sans se mouiller, dit Victor en prenant un flambeau pour se retirer. Adieu, Maurice, est-ce que tu ne vas te coucher aussi?

— Dans un instant; je te suis.

Maurice consuma une partie de la nuit à écrire à Jules Lefort.

Vers l'aube, il s'endormit sur sa chaise.

C'était la première fois depuis son mariage qu'il passait la nuit hors de l'appartement de Léonide.

Quand il s'éveilla, il avait la poitrine inondée de larmes.

Il avait pleuré en dormant.

XXIII

Deux mois s'étaient écoulés depuis la crise qui avait agité si profondément deux familles. Chantilly commençait à se parfumer de l'odeur végétale des bois en floraison. Mars répandait ses belles matinées. Entre les troncs d'arbres, le jet des jeunes pousses était déjà assez fourni pour adoucir la nudité des branches dépouillées par l'hiver; et sur l'amas des feuilles jaunes de l'arrière-saison courait l'ombre claire des feuilles nouvellement venues. Sous les eaux moins pesantes, moins vaseuses des étangs, les poissons, revêtus de leurs écailles neuves, renvoyaient au soleil les reflets qu'ils lui empruntaient; dans l'air, une élasticité pleine de mollesse se faisait sentir.

On a déjà tenté de fixer, au début de cette histoire, la disposition particulière des maisons de Chantilly; celle de M. Clavier ne s'était plus que très rarement ouverte depuis deux mois, depuis la fatale nuit d'explication chez Maurice. Derrière les grilles vertes du jardin, des volets avaient été glissés, afin d'empêcher les passans de pénétrer par leurs regards dans l'intérieur du corps de logis, si visible autrefois aux oisifs dont Chantilly abonde. Si d'assez osés collaient un œil furtif aux fentes survenues aux volets par la sécheresse du bois, ceux-là n'étaient guère récompensés de leurs peines. Déjà, sous la puissante action du printemps, des arbustes non émondés jetaient leurs baguettes au hasard, échappant aux formes gracieuses auxquelles plusieurs années de soins et de culture

les avait soumis ; beaucoup de pots de fleurs, chassés par les derniers vents de l'automne, gisaient dans les allées où ils avaient roulé avec leurs géraniums. De petits oiseaux chantaient sur ces ruines. Déteint sous la pluie, l'arrosoir se balançait à une branche morte ; des touffes d'herbe cachaient les dents du rateau comme pour l'insulter. On ne distinguait plus, tracés avec une grâce inspirée par le superbe voisinage du château, les dessins si variés des parterres, si corrects et si beaux à la fois ; le régulier jardin de M. Clavier, le joli jardin de Caroline, n'offraient plus que l'aspect d'un cimetière. Au milieu de cette désolation, la serre-chaude seule s'était maintenue avec avantage, malgré d'énormes filets de gramen qui en fouettaient les carreaux ; à travers leur transparence, de jour en jour plus contestable, on apercevait quelque vigueur de verdure. Entre les dalles du perron intérieur, soulevées par des efflorescences de mousse, et les portes d'entrée, de petites fleurs bleues et jaunes avaient poussé à plaisir et en si grande abondance, que, pour ouvrir ces portes, l'office du jardinier eût été aussi nécessaire que celui du serrurier. Ce qu'il y avait de triste encore, c'était l'absence de l'écriteau de location, certificat de négligence qui explique à la rigueur le délaissement momentané d'une propriété. La maison n'était pas à louer. Un sillon de rouille avait coulé le long du mur auquel était fixé le fil de fer de la sonnette.

M. Clavier était malade ; il gardait le lit depuis deux mois. Il ne se levait que pour écrire des lettres et en si grand nombre que la fatigue était excessive pour lui dont la main tremblait à la moindre émotion ; sa correspondance paraissait lui en causer beaucoup.

A chaque réponse qu'il recevait, il priait Caroline, elle autrefois sa lectrice chérie, de le laisser seul. Caroline pleurait et se retirait. A peine était-elle partie, qu'elle entendait s'ouvrir, et au bout de quelques minutes se fermer le coffre-fort de M. Clavier. Si la douce enfant n'était pas tyrannisée, elle n'était plus aimée avec la même tendresse. Le père était encore là avec ses regards attentifs, sa sollicitude silencieuse, mais l'ami avait disparu. Il embrassait Caroline de loin en loin, mais au front et plus sur les joues, quelque effort qu'elle fît pour se glisser à cette faveur. La disgrâce de toute lecture s'était étendue aux journaux qui n'étaient plus même dépouillés de leurs bandes.

Tranquille sur le sort de ses affaires d'intérêt réglées dans le cabinet de Maurice, indifférent sur sa santé, M. Clavier se renfermait dans ses souvenirs et en abaissait ensuite le couvercle. Il vivait en lui, au fond de ses vieilles convictions, sous la voûte haute et noire de sa vie, rattachant à sa fatalité d'homme politique, avec une obstination que les événemens avaient pris à tâche de justifier, les derniers malheurs dont il avait été frappé dans son enfant d'adoption, Caroline de Meilhan. Le serpent de l'aristocratie, mal tué, s'était retourné et l'avait piqué. Il mourait de la blessure, et il mourait sans vengeance ; sans vengeance ! après avoir si bien calculé la sienne ! Caroline avait déjà retrempé sa race ; et, sans un double meurtre, il n'était plus permis à l'éternel destructeur de cette race de l'éteindre. A cette pensée, M. Clavier se raidissait, il se dressait sur son lit de malade ; furieux, agité, pâle, il se soulevait de toute la force de ses poings nerveux, et il semblait apostropher face à face, comme à la tribune de la Convention, un adversaire invisible. Son doigt fiévreux le désignait, le marquait au front, l'écartait, le découvrait, dans quelque coin, et de là le ramenait à ses pieds. Ses cris plaintifs l'interrogeaient alors comme si, pour s'en faire entendre, il eût fallu pousser la voix jusqu'au fond d'un abîme ouvert à ses côtés. Il s'épuisait tellement, que sa tête, pesante de colère, retombait sur son oreiller. Il restait dans cet état jusqu'à ce que Caroline vînt doucement le relever et lui rendre quelque calme à force d'air et de précaution.

— Caroline, dit-il un jour au sortir d'une semblable agitation, vous

ferez venir le jardinier, demain si c'est possible; il tracera mes buis, il taillera ma vigne à l'italienne. Je vous charge de lui commander tout ce que vous jugerez nécessaire aux réparations du jardin.

A la première parole prononcée par M. Clavier, Caroline croyait avoir regagné l'amitié du vieillard. Des larmes lui voilèrent les yeux; c'est bien ainsi qu'il en usait autrefois avec elle, sans prière, sans autorité, adoucissant sa voix. Caroline se rapprocha davantage du lit afin de ne pas voir tarir à sa source ce premier épanchement d'indulgence dont elle était altérée. Quelle joie pour elle s'il lui eût même fait des reproches; elle savait que le pardon les suivrait. Il en avait toujours été ainsi autrefois. Sa triste et jolie tête penchée sur celle de M. Clavier, elle attendit qu'il parlât encore.

— J'ai jugé aussi que vous deviez reprendre la direction de la maison. Il est mal qu'elle soit négligée plus long-temps; très mal, — je l'ai mieux compris depuis, — qu'elle paraisse dant cet état d'abandon aux étrangers.

— Mais pourquoi, se hâta de répondre Caroline, toujours tremblante de laisser mourir l'entretien, mais pourquoi ne me l'avoir pas exprimé plus tôt? Vous savez, monsieur, que j'aurais mis mon bonheur, mon devoir, à reprendre mes fonctions ici; et, peut-être, n'ont-elles pas toujours été inutiles. Rendez-moi cette justice, monsieur, de convenir que rien n'aurait été négligé, si vous ne m'eussiez pas ordonné de suspendre mes travaux. Mais je les reprendrai, dites-vous. C'est qu'il est temps. Par exemple le jardin, — pauvre jardin! il est dans un abandon! je le regarde quelquefois de ma fenêtre! c'est douloureux; des branches brisées, des vignes rampantes. Oh! vous le verrez! ou plutôt n'y descendez que lorsque le jardinier y aura travaillé pendant quelques jours. — Ce n'est pas seulement au jardin qu'il faut songer: les appartemens du bas sont pleins d'humidité; les dernières pluies ont pénétré dans le salon d'été; je crois bien qu'il sera nécessaire de changer la tapisserie. N'êtes-vous pas de cet avis?

Joyeuse de parler, de rompre le silence dont elle avait si long-temps souffert, Caroline s'échappait, ainsi qu'une hirondelle retenue tout un jour dans une cage. Il y avait de l'ivresse dans sa parole nombreuse, brisée et pour ainsi dire de retour d'un long voyage.

M. Clavier reprit, mais du même ton de voix que s'il n'eût pas été interrompu:

— Voici la clé de mon secrétaire, qui renferme les autres clés de la maison. Elles y sont toutes, celle du jardin aussi.

En présentant cette clé, M. Clavier ne regarda pas Caroline. D'ailleurs, il l'aurait pu difficilement; sa pose horizontale lui permettait tout au plus d'apercevoir la cime de la forêt, entre les pans de rideaux de l'alcôve. Il n'avait tenté aucun effort pour changer d'attitude, tandis que Caroline parlait au dessus de son front. Ses paupières ne s'étaient pas relevées.

Remuant à peine les lèvres, il ajouta, en tenant toujours la clé du secrétaire:

— Comme j'ignore combien de temps ma maladie me retiendra au lit, j'ai dû, afin de ne pas laisser dépérir une maison qui ne m'appartient pas, vous prier de reprendre la direction que vous en aviez autrefois.

Bien qu'il n'y eût rien d'entraînant dans la voix de M. Clavier, la simple faveur qu'il accordait à Caroline de la replacer à la tête de la maison avait suffi à celle-ci pour s'abandonner à toute sa joie. Elle fut sur le point d'appuyer ses lèvres sur le front de M. Clavier. Elle osa seulement lui dire:

— Croyez-le, monsieur, j'essaierai d'avoir le même zèle; peut-être en récompense me rendrez-vous l'affection qui me payait si bien de tant de soins devenus pour moi un plaisir. Je vous ai souvent donné lieu de vous plaindre de mon étourderie; le service n'a pas toujours été aussi

régulier que vous l'eussiez désiré ; souvent je me suis levée trop tard. Oh ! je me suis dit cela sans que vous ayez besoin de me le reprocher, monsieur, mais on se corrige avec l'âge; votre bonté m'a rendue sévère pour moi-même ; vous verrez maintenant combien je serai plus attentive, plus soumise. C'est que je ne suis plus une petite fille, savez-vous cela ? J'espère que bientôt vous serez mieux, tout à fait bien ; et nous irons, — car voici le printemps, — nous irons encore nous promener dans le bois ; j'ai des livres à vous lire, beaucoup de journaux en arrière, tout vos journaux sont de côté...

Il n'est pas d'objets plus ou moins susceptibles de ranimer la sombre apathie de M. Clavier, que Caroline ne rappelât pour faire tourner vers elle des yeux sans mobilité.

En prenant la clé du secrétaire, Caroline chercha à presser avec ses lèvres la main de M. Clavier; elle ne sentit que le froid de la clé; la main s'était retirée.

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle douloureusement. Aucune réponse. Est-ce que vous ne me parlerez plus jamais, monsieur ? Croyez-vous que Dieu vous punirait, si vous étiez assez bon, — et vous êtes bon, monsieur, — pour m'appeler encore votre enfant, votre Caroline, pour me pardonner ? Si vous vous figuriez combien, au moment où je vous parle, mon cœur se serre.

La voix de Caroline s'éteignit ; sa respiration devint petite, elle s'appuya plus fort sur l'oreiller du malade.

Depuis deux mois je ne dors pas ; et les nuits sont si longues ! Si j'avais su par quel moyen effacer ma faute, je l'aurais employé ; je suis cependant bien punie. Vous ne me parlez pas. Vous souffrez aussi et vous vous taisez.

Vous avez refusé mon bras pour vous promener, vous ne voulez plus que je lise vos journaux, que je soigne vos fleurs ; tout ce que je touche vous déplaît. Je meurs dans ma tristesse, je sais, mon Dieu, que vous ne me grondez pas, que vous ne me souhaitez aucun mal ; mais le plus grand des maux, c'est votre silence, ce silence-là. Parlez-moi donc, monsieur ! Voyez combien je suis souffrante, maigrie, malheureuse ! combien....

Caroline n'arrachait aucune parole du vieillard dont l'insensibilité ressemblait à celle de la mort.

— Si j'étais une personne inconnue et que l'on vous racontât mes chagrins, vous y prendriez part ; vous m'accorderiez, étrangère, ce que je ne puis obtenir, moi, votre compagne ; vous diriez : Pauvre fille ! Eh bien, dites-moi ce mot-là seulement : Pauvre fille ! Si j'étais votre domestique, votre pitié de maître ne me pousserait pas rudement du pied dans la rue. Je vous sais généreux pour vos domestiques. Si j'étais enfin votre fille, votre sang, après s'être soulevé, avoir crié, s'être irrité contre mon crime, s'apaiserait, et vos bras, vos bras qui sont de fer en ce moment, se tendraient vers moi et ne me rejetteraient plus ; mais vous êtes muet, sourd, aveugle, mort, impitoyable ! monsieur !

Oui, monsieur, impitoyable, parce que je ne suis ni votre domestique, ni une inconnue, ni votre fille. Et pourquoi, si je ne vous suis rien, ne me laissez-vous pas ? Pourquoi m'aimez-vous ? Pourquoi ne me pardonnez-vous pas ? Qu'est-ce cela vous fait ?

Quand vous allâtes chercher ma mère dans un château déjà couvert de flammes, c'était une enfant, et vous ne la tuâtes pas. J'ai aussi un enfant dans mon sein... et ma mère nous regarde tous deux, vous et moi, en ce moment, monsieur !

M. Clavier ne remuait pas plus qu'une vieille statue de bronze qu'on aurait couchée tout au long dans un lit ; sa face verte et ridée semblait morte depuis dix-huit siècles.

— Je ne vous ai jamais vu prier, monsieur, jamais ; j'ignore de quelle

religion vous êtes. Sans cela je prierais votre dieu de vous inspirer la bonne pensée de m'entendre, de ne pas m'abandonner à cette heure où je sens mon enfant sous ma main. Cet enfant n'est d'aucun parti qui lui soit un crime reprochable. Je l'appellerai de votre nom; mais souriez à sa mère comme vous sourîtes à la mienne.

Rien! toujours rien! oh! n'avez-vous de la bonté, de la pitié, de l'humanité, monsieur, que pour ceux dont vous avez tué le père et la mère? N'en avez-vous pour une génération qu'à la condition de verser le sang de celle qui l'a précédée? Je dois être heureuse que vous ayez tranché en place publique la tête de mon aïeul, afin de vous être reconnaissante aujourd'hui du bien fait par vous à ma mère. Si vous me repoussez, moi, c'est donc parce que vous ne l'avez pas tuée, régicide que vous êtes! car je sais tout. Donc, monsieur, au nom de mes parens que vous avez assassinés, pardonnez-moi, ou je ne vous pardonne pas, moi! et nous sommes deux ici à vous maudire!

Le régicide resta toujours de pierre.

Après s'être précipitée sur M. Clavier, comme pour l'étouffer, Caroline s'arrêta de frayeur, et se traîna ensuite le long des murs jusqu'à la porte de la chambre; elle n'alla pas plus loin. Un évanouissement la saisit: elle tomba.

Quand elle reprit ses sens, il s'était écoulé plusieurs heures, et la nuit était venue.

Se souvenant à peine de l'anathème que, dans le délire, elle avait imprimé sur le front de M. Clavier, balbutiant des paroles dont sa volonté n'avait pas arrangé le sens, elle alla machinalement, ainsi qu'une somnambule, rêvant, tremblant, s'arrêtant à chaque marche, jusqu'à la serre-chaude, dont la clé lui avait été rendue par M. Clavier.

Ses pensées furent plus paisibles à mesure que l'odeur exhalée par les arbustes de la serre l'enveloppa, et qu'elle renoua ses organes à des émanations dont chacune, comme une date fidèle, la mettait sur la voie d'un souvenir. Ces larges feuilles assez évasées pour garantir de tout un orage; ces fleurs nacrées, et voûtées en ombrelles pour repousser les ardeurs du soleil dont leurs corolles sont l'image; ces bouquets aromatisés et qui conservent quelque chose des passions qu'ils provoquent dans les climats d'où ils viennent, étaient autant de monumens élevés par Caroline à la mémoire de son affection si tendre pour Edouard. Là, elle avait lu sa première lettre; sous ce palmier, portique vert arrondi sur son front, elle avait tracé au crayon une réponse; elle avait failli mourir asphyxiée sous ces vanilliers en fleurs, la nuit où elle écrivit, bien triste, pleine d'angoisse, pâle de remords, la lettre qui ne laissait plus ignorer à Edouard qu'il serait père.

Ce retour vers un passé si doux et si funeste, dans un lieu qui le rappelait si énergiquement à l'imagination, fatigua Caroline en pesant trop sur sa faiblesse. Elle alla au jardin dont le désordre l'affligea. Ses pieds s'embarrassaient dans les plantes parasites qu'elle n'avait plus été là pour faire arracher. Par un sentiment facile à pardonner, la pauvre enfant, depuis si long-temps privée de ces belles promenades nocturnes sur la pelouse et dans la forêt de Chantilly, voulut faire usage de la clé du jardin que M. Clavier lui avait aussi remise. Elle ouvrit la porte, et tout à coup son âme s'envola comme un papillon en passant, ailes déployées, sur la tête de la vaste forêt. Caroline s'appuya comme une statue contre la porte du jardin pour entendre le rossignol, dont la voix sereine passait et repassait sur le bruit des eaux murmurantes du château.

Pendant qu'elle était ainsi distraite, une main s'appuya doucement sur la sienne.

— Edouard! vous! Edouard! vous vivez!

— Caroline!

Ils rentrèrent dans le jardin.

Un silence douloureux couvrit les premiers instans de leur entrevue. Caroline était penchée sur l'épaule d'Edouard.

— Depuis huit jours, Caroline, je rôde autour de votre maison, véritable tombeau, sans jamais avoir eu l'occasion d'y pouvoir pénétrer ou d'y introduire une lettre. Que s'est-il donc passé ici?

— Dans quel moment, Edouard, vous venez! Dieu vous envoie ici; sa main vous a conduit vers moi! que de fois j'ai pensé à vous pour me sauver, dans cette nuit fatale qui s'écoule. Cette maison est pleine de terreur. La désolation est écrite à chaque place. Là haut, il y a un homme qui veille depuis huit jours et qui depuis huit jours n'a parlé une fois cette nuit que pour attirer une malédiction sur son lit. Je ne suis donc pas aussi malheureuse que je le croyais, puisque je vous revois, puisque vous êtes là. Mais toi, mon ami, mon Dieu, mon Edouard, où as-tu été pendant ces deux mois que nous avons été séparés? Tu vas tout me dire, avec les dangers que tu as courus; car tu me dois maintenant la confidence de ta vie entière. Que je sache tout; parle, afin que je remercie dans mes prières ceux qui t'ont prêté un asile; tu viens de loin; tu es fatigué, mon Edouard, tu es souffrant!

— Je suis désespéré, Caroline. Je reviens de la Vendée.

— Où tu as vu ta mère?

— Où j'ai trouvé celle qui, plus délicate que toi, Caroline, dort dans la chaumière battue des vents; passe ses journées sans pain sous un arbre ou au bord d'un torrent, et traverse, à la tête des paysans, les bataillons ennemis qui lui barrent le passage de son trône.

— Tu m'as instruite à l'aimer, Edouard.

— Admire-la avec moi, Caroline; mais plains-la aussi. Nous lui avons vainement démontré, — il est vrai que c'est une affligeante vérité à dire, — que si l'enthousiasme doublait les hommes, il ne doublait pas la portée du fusil; vainement nous lui avons dit, moi et ceux qui, mieux que moi, ont compté les forces dont la sainte insurrection dispose, que l'heure n'était pas sonnée de marcher sur la capitale, enseigne blanche déployée, aux cris de *Vive le roi!* Elle n'écoute que ses espérances, que les vœux de quelques dévoûmens surhumains où elle s'appuie comme sur des lions, et elle dédaigne la prudence la suppliant à genoux de ne pas faire passer la France par les armes, et elle, son ange, dans quelque basse-cour de village.

— Mon Edouard, veux-tu me suivre? la voix monte, on pourrait entendre des étages supérieurs.

Se prenant sous le bras avec la grâce infinie de deux amans ou plutôt avec la familiarité divine de deux jeunes mariés, l'enthousiaste Edouard et la mélancolique Caroline entrèrent dans le salon contigu aux deux serres, espèce de vestibule pavé servant de passage de la maison au jardin.

— Parle maintenant, Edouard?

Assis l'un près de l'autre, éclairés par la lueur des deux lanternes suspendues au plafond, ils purent distinguer les changemens survenus à leurs traits depuis leur séparation, marquée pour elle et pour lui par tant d'incidens graves. Une exaltation voilée de beaucoup de tristesse animait la figure d'Edouard; ses yeux étaient sombres sans avoir perdu leur douceur. Le dédain d'un âge avancé plissait le contour de sa bouche, dont l'expression n'était adoucie que par l'extrême blancheur de ses dents. Sous l'acide des chagrins s'était ternie la feuille d'or de la jeunesse.

Caroline n'osa lui dire combien il était changé.

De son côté, Caroline n'avait plus, — et ceci s'expliquait à beaucoup d'égards, — la même suavité d'ensemble. La vie était moins impatiente chez elle. L'indécision de sa voix, de son regard et de sa démarche, s'était perdue dans un délicat embonpoint.

— Continue, Edouard, je t'écoute.

— Je me suis rangé, Caroline, à l'opinion de ceux qui n'ont pas répu-

dié toute précaution en se mettant en hostilité avec un gouvernement qui, s'il n'a pas la justice pour lui, a pour lui du moins l'auxiliaire aveugle de l'armée, et l'inertie de la population. Cette opinion a déplu à des conseillers plus téméraires. On a jugé notre concours suspect, du moment où il se montrait accompagné des restrictions de la prudence ; nous avons été remerciés.

Une poignante amertume imprégnait les paroles d'Edouard qui oubliait l'ingratitude dont on le payait, le repos de sa famille troublé, ses terres dévastées, son château détruit, sa vie proscrite, sa tête mise à prix, pour ne se plaindre que du refus qu'il éprouvait de ne pouvoir se sacrifier à sa cause d'une manière utile.

— Ainsi, Edouard, tu es repoussé de tous côtés ; tu n'as plus aucune opinion qui t'abrite. Il y a donc un vent de malheur qui nous frappe également : car je ne sais pas non plus à quel titre je reste sous ce toit. Cette dernière nuit y a entendu de sinistres paroles. J'en suis encore glacée.

— Que dis-tu?

— M. Clavier sait tout, Edouard ; il m'a vue à genoux, suppliante, humiliée, en pleurs, et il n'est point sorti de son implacable silence.

— Oui ! alors j'ai bien fait de venir. Dieu m'a conduit. Portons mon malheur et le tien sous un autre ciel. Partons ! — déshonorée si tu restes ; tué si je suis surpris en France ; fuyons vite ! Un ami m'a confié un passeport qui pendant dix jours encore me permet de gagner l'Allemagne avec toi. Ma voiture est à l'entrée du bois ; viens ! nous sommes sur la route d'Allemagne dans trois heures, et dans quatre jours en Allemagne. M'écoutes-tu ? tu ne m'écoutes pas ! pourquoi cette indécision ? Viens, Caroline ! Voilà pourquoi je suis ici ; voilà pourquoi depuis huit jours je marche dans l'obscurité autour des murs de ce jardin pour t'emmener, Caroline ; et je t'emmène. Qui te retiendrait ici ?

— Mais M. Clavier est malade.

— Ecris à Maurice, au médecin de M. Clavier que tu es partie, qu'ils viennent. Dieu fera le reste.

— Mais celui qui m'a aimée comme son enfant...

— Et le nôtre ? Caroline !

Par notre enfant, par lui, puisque ce n'est pas moi qui ai le droit de te déterminer, consens à me suivre ! — Viens !

Ce reproche et cette prière brisèrent l'irrésolution de Caroline.

— Tu le veux ! Edouard, attends !

Caroline s'échappe ; elle monte sans bruit l'escalier, entre dans sa chambre attenante à celle de M. Clavier ; elle ouvre un coffre, y jette pêle-mêle quelques poignées de linge, puis pensive, indécise, elle appuie son front en sueur, ses genoux tremblans contre la cloison, pour voir à travers si M. Clavier est endormi.

Le vieillard était dans l'attitude où elle l'avait laissé ; seulement la veilleuse, qui chauffait la tisane du malade lorsque Caroline était descendue, éclairait maintenant les longs plis blancs de la couverture et quelques parties de l'appartement.

Caroline ne respire pas, pour mieux entendre si le malade soupire ou se plaint. Aucun bruit ne sort de l'alcôve.

Elle demeura long-temps dans cette position ; elle finit par s'imaginer que M. Clavier s'était évanoui. Cette pensée lui perça le cœur ; brûlant d'impatience de la vérifier, elle courut à la chambre du malade. La porte en était fermée. Il lui aurait fallu cogner.

La porte avait donc été fermée. Mais par qui? par M. Clavier ? il se serait donc levé? par Caroline peut-être, en attirant trop fort la porte vers elle ? les souvenirs de celle-ci ne lui fournissaient aucune induction précise.

— Qu'il sera amer son désespoir quand il s'éveillera, se dit Caroline après avoir repris son attitude contre la cloison, et qu'il ne me retrouvera

plus là pour rallumer son feu ni sa lampe. Il aura froid dans l'obscurité; et il m'appellera peut-être tout bas, et sa douleur de ne pas m'entendre lui répondre remplira de cris son appartement. Je ne me sens plus, mon Dieu, la force de partir; car enfin c'est moi, moi qui l'ai mis dans l'état où il est là. Je l'ai frappé de ma colère. Maintenant je l'abandonne; je l'ai insulté et ensuite je le laisse. Oh! combien il se reprochera à ma honte les sacrifices qu'il a faits pour moi. S'il ne m'eût pas aimée, m'aurait-il élevée avec ce soin paternel? Pourquoi n'est-il pas mon père? je ne le quitterais pas.

Aucun mouvement ne permettait de supposer que le malade entendît les gémissemens de Caroline dont les paroles étaient quelquefois assez hautes pour traverser l'épaisseur de la cloison.

Appelée du bas de l'escalier par Edouard, Caroline tomba vite à genoux et pria pour celui qu'en partant elle confiait à la protection de Dieu, dans le moment le plus terrible pour elle. Ses mains frémissantes étaient jointes, sa tête en prières pendait sur ses mains. De plus en plus impatient, Edouard, ne sachant plus à quoi attribuer la cause qui retenait si long-temps Caroline, monta, la prit doucement par le bras et l'entraîna avec lui jusqu'à la porte du jardin.

— Tu n'emportes donc aucun effet de voyage avec toi? s'informa machinalement Edouard.

Caroline s'aperçut alors qu'elle avait oublié de prendre le petit coffre où elle avait serré quelques robes.

Elle remonte précipitamment.

Elle soulève le coffre pour l'emporter; elle le trouve très lourd. Sa main y plonge; il est plein d'or. Qui a mis cet or? elle se frappe le front!

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! M. Clavier s'est levé, il est entré ici pendant que je suis descendue! il m'a donc entendue; il s'est levé!

Elle regarde avec terreur s'il n'est pas derrière elle.

— Caroline!

— Est-ce lui qui m'appelle? est-ce Edouard?

— Caroline! Caroline!

La pauvre fille court à la chambre de M. Clavier, dont la porte n'est plus fermée.

On l'appelle de nouveau.

C'est la voix d'Edouard.

Mais elle est dans la chambre de M. Clavier.

Courir vers l'alcôve, tirer les rideaux, découvrir la lampe, prendre la main de M. Clavier, l'interroger, ce n'est qu'un mouvement, qu'un pas, qu'un cri.

Ce cri fait monter Edouard.

— Viens donc, viens donc, Caroline!

— Je reste, répond Caroline en rejetant le drap sur le visage de M. Clavier.

Le régicide était mort.

XXIV

Sous le prétexte fort plausible d'aller prendre les bains de Baréges à Paris, cette ordonnance de santé étant à peu près inexécutable dans les petites localités, Léonide avait quitté Chantilly depuis environ quinze jours. Le motif de son absence dans la saison où l'on entrait était trop naturel pour qu'il fût commenté au profit de la malice cantonale.

Maurice aurait retrouvé le repos dans cette trêve domestique, si le retour du repos avait été facile après les violences qui l'avaient écarté au delà de toute portée. Le repos, c'est la santé des idées; il n'est pas tou-

jours temps de le faire renaître quand les excès l'ont ruiné. Maurice n'osait jeter la sonde au fond de toutes les plaies dont il gémissait. La disparition des papiers du colonel Debray, l'emploi si téméraire que Reynier avait fait des fonds déposés chez lui par Edouard, étaient deux cuisantes pensées qui le rongeaient au vif. Pour les prostituer à un amant, sa femme lui avait volé des papiers sacrés, et, quand il les avait réclamés de la trahison, l'adultère s'était levé avec audace et avait répondu : éclaircissemens foudroyans dont il était encore ébranlé.

Ses affaires avaient pris une tournure sinon mauvaise, du moins extrêmement sérieuse, lancé qu'il était dans le champ illimité des spéculations. Il en était arrivé à ce point d'obscurité commun à tous ceux qui, comme lui, renoncent en affaires au chemin tracé de la routine pour opérer sur les élémens des probabilités. La terre a disparu pour ces navigateurs hardis ; ils n'ont en perspective que le naufrage ou la conquête : les terres connues leur sont interdites. L'activité incessante de leurs spéculations dévore l'ordre qui avertit les sages du moment où il convient de s'arrêter. Maurice avait graduellement remplacé les belles qualités de prévoyance dont il était doué, par l'esprit d'ambition, et, ce qu'il y avait de triste, par un esprit qui n'était pas le sien. Rarement avait-il encore des instans d'illusion à donner à l'espérance de reprendre un jour le passé au rivage paisible où il l'avait attaché. Mais le bonheur de ses premières années lui aurait-il suffi? l'imagination se ride comme le front ; et c'est le premier crime des vanités de détruire d'abord les joies qu'elles ne suppléent point. Le notaire de Chantilly commençait à comprendre un peu mieux l'avantage d'avoir un centre d'opérations plus vaste qu'une étude de village. Malgré la simplicité de son cœur, il convenait avec lui-même, et d'après les leçons de Reynier, qu'une fois le parti pris d'entrer dans les affaires, inconséquent est celui qui les traite avec timidité. En guerre, il faut tuer ; en affaires, s'enrichir : les demi-moyens prouvent l'impuissance unie à l'ambition. Maurice, en esprit rigoureusement logique, acceptait la triste morale de sa position ; dans les caractères bien soutenus, c'est une vérité, que le faux ne s'y introduit qu'à certaines conditions d'ordre.

Il était enfoui sous les calculs de sa vaste opération du chemin de fer, affaire devant laquelle disparaissaient toutes celles de ses cliens, lorsqu'un clerc lui apporta une lettre timbrée de Compiègne.

— Je vous ai prié cent fois, lui reprocha-t-il, de ne pas me troubler à chaque instant pour des riens qui détournent mes idées et absorbent mon temps. Ne venez dans mon cabinet que lorsque je vous sonnerai, entendez-vous?

— C'est un ordre que nous avons assez strictement suivi depuis que vous l'avez enjoint, monsieur, quoique vos cliens se soient plaints de cette consigne qui les oblige souvent à faire dix lieues sans parvenir à vous consulter.

L'observation du clerc surprit Maurice.

— Que dites-vous?

— Qu'un curé, dont j'ai oublié le nom, par exemple ; que le maréchal-ferrant du château, que les petites ouvrières de Gonvieux, que Pierrefonds et beaucoup d'autres sont fort mécontens d'être venus chez vous ce matin, par un temps abominable, et d'être repartis sans avoir eu audience.

— Mais... mais pourquoi les avoir renvoyés?

— Vos ordres sont là, monsieur.

— Mais vous ne leur avez donc pas expliqué à ces gens que si je ne les recevais pas, — faut-il donc tout dire? — c'était tantôt à cause d'un héritage à régler sur les lieux, tantôt à cause d'un conseil de famille à assister de ma présence ; ce qui est vrai ; vous le voyez vous-même.

— Nous avons si souvent usé de ces prétextes, que vos cliens n'y croient plus.

— Pourtant il n'y a rien d'inventé là-dedans; vous devriez les en convaincre. Ces accusations de négligence finiraient par me nuire, si elles s'accréditaient dans l'arrondissement. A l'avenir, ne renvoyez personne sans m'avoir prévenu.

—Voilà, pensa le clerc en se retirant, deux ordres bien contradictoires. Le patron est diablement distrait.

La lettre de Compiègne était sous les yeux de Maurice qui, à l'écriture, avait reconnu la main de Jules Lefort, vieil ami négligé depuis le commencement de l'hiver.

— Jules est encore une victime de mes préoccupations; je ne sais pas pour qui l'on existe lorsqu'on est dans les affaires.

Maurice décacheta lentement la lettre de Compiègne, l'étala en soupirant sur son bureau; mais, au lieu de la lire, il s'abandonna malgré lui à d'autres pensées. Tout à coup, saisissant sa plume, il traça une colonne de chiffres, puis une autre colonne, et enfin il respira.

— Le sang m'a tourné en eau, je m'étais figuré une différence de quarante mille francs! Ce n'était qu'une erreur de mon imagination. Voyons la lettre de Jules.

« Mon vieil ami,

» Que je loue ta prudence pour n'avoir pas engagé ta femme, la bonne Léonide, à aller au bal de Senlis, le carnaval dernier. »

Qu'a-t-il donc? pensa Maurice encore distrait en commençant la lecture de la lettre, pour revenir sur de pareilles futilités; il a du temps à perdre apparemment, ce cher Jules. Il pense au carnaval! Enfin .

Maurice continua de lire :

« Que n'ai-je suivi ton exemple! je n'aurais pas à déplorer le malheur le plus grand de ma vie; malheur auquel tu t'intéresseras, j'en suis sûr, toi, le seul ami dont les consolations ne sont ni banales ni perdues. Tu me les dois toutes pour me dédommager de ton absence, car tu me serais ici d'un appui bien nécessaire, au milieu d'une foule de gens dont l'intérêt est tout en paroles, disposés à vous entendre dès qu'il y a quelque scandale pour les payer de leur attention.

» J'arrive au triste sujet de ma lettre. A ce bal de Senlis où Léonide a si sagement fait de ne pas se montrer, ma femme, ma chérie Hortense, a été insultée par une autre femme, mais insultée, Maurice, d'une manière odieuse; et, le croirais-tu jamais? à propos de notre enfant, notre fille, née,—ceci n'a été un mystère que pour ceux qui l'ont voulu, — née avant mon mariage avec Hortense.

» Tu sais, sans que j'aie besoin de te le rappeler, toi l'ange discret de la famille, que, pour éviter une publicité toujours expliquée méchamment en province, j'ai négligé de mentionner dans mon contrat de mariage la naissance de cette enfant, à l'opposé de ce qui se pratique d'ordinaire. Mieux que personne, tu sais aussi que ce défaut de formalités n'a pas été un prétexte de ma part pour frustrer notre chère petite fille dont j'ai assuré la fortune par une donation que tu tiens en ta possession.

» Infâme, instruite par le souffle empoisonné de je ne sais qui, par la lâcheté de quelqu'un des nôtres, la femme du bal a osé accuser Hortense en pleine assemblée, devant deux mille personnes, deux mille étrangers, d'avoir caché la naissance honteuse d'une bâtarde. Si le mot n'a pas été dit, un geste, je ne sais quoi, l'a révélé. Alors une scène dont je frémirai toute ma vie, Maurice, a éclaté publiquement. Je te fais grâce de la colère à laquelle je me suis livré. J'ai déchiré avec les ongles le visage de l'homme qui accompagnait le démon attaché aux pas d'Hortense; j'ai marché sur la poitrine nue de cette femme dont personne n'a pu m'apprendre le nom. Reposons-nous : j'étouffe.

» Depuis, et à force de renseignemens, j'ai appris que le chevalier

était un misérable réfractaire vendéen caché aux environs de Chantilly..... »

Maurice se leva comme s'il eût été mordu au talon par une vipère. Il frappa son poing à se le briser sur le bois du bureau et cria plusieurs fois : Exécrable Léonide! exécrable Léonide! Oh! exécrable! exécrable!

Oui, c'est elle! elle seule qui a outragé Hortense! Lumière infernale! Edouard l'accompagnait! Et je n'assassinerai pas cet homme, moi? misérable destinée! je tenais là, j'avais, j'avais là l'arme sûre, infaillible pour le tuer, lui, sa race, son parti; et cette arme m'est volée, brisée. Léonide lui a livré les papiers de Debray. Je comprends à merveille et j'excuse et je bénis maintenant ceux qui tuent, ceux qui empoisonnent, ceux qui jettent leurs femmes dans les rivières et leur mettent ensuite une pierre sur le ventre : ceux-là sont des hommes! Je ne comprends même pas que l'Etat ne leur ai pas accordé une récompense, à ceux-là.

« Un réfractaire vendéen caché aux environs de Chantilly », relut Maurice en reprenant la lettre, et tremblant de tout le poids de son corps jusqu'à la pointe des cheveux.

« ..... Le procureur du roi est aux enquêtes dans ton arrondissement.

» Sois assez dévoué à ton ancien ami, perdu d'honneur si un rayon pur de justice ne touche pas sur cette affaire, pour l'aider à traîner l'insulteur, à défaut de sa compagne, aux pieds des tribunaux. Ce n'est que là que je dévoilerai la cause si simple, si facile et si naturelle de ma conduite; déclaration que je ne puis livrer à la publicité des journaux, ni porter au domicile de chacun. Aide-moi : voilà tout ce que j'ai à te dire, à toi qui peux deviner combien une pareille lettre me coûte à écrire, mais qui ne sais pas ce qu'elle coûte à terminer; son dernier mot est accablant. Hortense est devenue folle; sa raison n'a pas été assez forte pour écraser la calomnie comme j'ai écrasé la calomniatrice. Il y a plus; sa folie est de croire que sa fille est une véritable bâtarde, éternelle honte qu'elle aurait glissée à mon insu dans notre ménage. Je pleure, Maurice, à tout ce que j'écris; j'ignore même si ce que je t'écris a quelque suite, et la clarté nécessaire pour te faire sentir la nature du service que j'attends de toi. Ma femme folle, mon commerce suspendu, ma famille l'objet de la pitié ou de la raillerie publique, mon nom courant les tribunaux, tout cela sur la révélation d'un mensonge, sur un mot sorti d'une seule bouche! Sur quoi repose le bonheur, Maurice! Veille au tien, retiens-le comme un souffle près de s'échapper; lie-toi à ta femme, lie-la à son ménage; n'aie aucun secret dans ta vie, on le révèlerait. Le secret le plus innocent qu'on cache, vois-tu, est plus dangereux en résultats, souvent, que la faute la plus grave ostensiblement commise. Réponds-moi. Si tu étais seul, libre, je te dirais : Viens! tu viendrais; mais tu ne l'es pas. — Sers-moi, venge-moi — je serai vengé!

« JULES LEFORT. »

Maurice déchira du papier et y écrivit :

« Mon cher Jules,

» La femme qui a insulté la tienne, c'est la mienne, Léonide; l'homme qui était avec elle au bal, c'est M. Edouard de Calvaincourt, amant de ma femme. Envoie cette note au procureur du roi.

» Tu es vengé.

» MAURICE. »

La porte du cabinet fut poussée avec un grand éclat de rire : c'était Victor.

Il s'assit, se serrant les côtes pour ne pas étouffer dans l'explosion du rire; il penchait la tête, éternuait, laissait tomber son chapeau qu'il ne ramassait pas; il était ivre de gaîté.

Maurice le regardait d'un air hébété, roulant entre les doigts sa réponse à Jules Lefort; attendant la fin de cet orage de bouffonnerie qui arrivait si mal à propos.

— Tu ne m'interroges pas, Maurice?

— Non!

— Diable! comme tu es sérieux. Quel non! Alors laisse-moi rire pour toi, pour moi, pour tout l'univers.

— Ris tout ton soûl.

— Puisque tu me le permets. — Et de nouveau Victoir rit, éternua et si fort, qu'il se gaudit, faillit briser un dos de fauteuil en se renversant pour mieux rire.

Pour la première fois, Maurice éprouva du dégoût à être dans la société de Victor. En présence du frère, il froissait le nom de la sœur avant de l'envoyer aux assises. Il eut une espèce de répugnance à subir cette familiarité que, certes, il n'encourageait pas en ce moment.

Il était toujours debout devant Victor.

— Sais-tu de quoi je ris? de notre affaire, Maurice.

— Je la croyais plus sérieuse.

— Qui dit le contraire? écoute, et tu riras comme moi.

— Arrivé à Paris, — écoute-moi donc, — je suis allé au ministère où notre protecteur m'a reçu dans son cabinet avec beaucoup de précaution. Là, il m'a dit : — L'affaire n'est plus en bon chemin. Dans dix jours, les travaux pourraient commencer, sans doute; mais je dois vous avertir qu'un concurrent se présente, un concurrent puissant, riche, appuyé du ministre, favorisé de la cour même.

— Que pourrait-il contre nous, ai-je répliqué aussitôt, toutes les maisons qui sont sur la ligne par où le chemin de fer passera nous appartiennent?

— Il pourrait, m'a répondu notre protecteur, obtenir l'exploitation du chemin de fer malgré vos maisons, qu'il achèterait.

— Mais nous en exigerions des prix fous.

— Pour cause d'utilité publique, on n'aurait aucun égard à vos prétentions outrées; on estimerait les immeubles, on vous les paierait, et l'on vous laisserait crier.

— Mais ne nous avez-vous pas promis, assuré, garanti que nous serions les seuls adjudicataires? — J'étais un peu en colère.

— Oui, tout autant que la cour ne s'en mêlerait pas. Luttez avec elle.

J'étais mort. Et, en vérité, je ne riais pas alors comme tout à l'heure.

— Rien n'est perdu, a repris l'impassible protecteur.

Juge si j'écoutais.

— Centuplez, m'a-t-il dit, la valeur de vos maisons afin de décourager celui qui serait tenté de vous souffler l'exploitation; qu'il soit épouvanté de l'argent qu'il aurait à verser pour devenir en sous-œuvre l'adjudicataire préféré.

— Comment centupler la valeur des maisons?

— Les deux tiers des loyers sont vacans, n'est-ce pas? Vous avez congédié beaucoup de locataires; eh bien, sans perdre de temps, en sortant d'ici, établissez toutes sortes d'industries dans ces appartemens vides. Si votre concurrent veut déplacer ces industries, il faudra qu'il les indemnise; ayez des baux supposés pour dix ans. Quelle fortune ne reculerait pas devant de pareils sacrifices d'indemnité? Votre concurrent reculera; et l'affaire vous reste. Mais de l'esprit, de la ruse, de la vitesse! courez!

J'ai couru.

Le lendemain, tous les appartemens vides de nos maisons de La Chapelle s'étaient remplis de fabricans; et, sur les portes, aux croisées, à toutes les lucarnes, pendaient des enseignes, grandes, petites, noires, blanches, dorées. Ici : *Fabrique de noir animal;* ici : *Atelier de fonderie;* là : *Manufacture de papiers peints; Manufacture de tapis; Dépôt de porcelaine; Raffinerie de sucre; Raffinerie de soufre; Ateliers d'ébénisterie, de bijouterie, de serrurerie.*

jours temps de le faire renaître quand les excès l'ont ruiné. Maurice n'osait jeter la sonde au fond de toutes les plaies dont il gémissait. La disparition des papiers du colonel Debray, l'emploi si téméraire que Reynier avait fait des fonds déposés chez lui par Edouard, étaient deux cuisantes pensées qui le rongeaient au vif. Pour les prostituer à un amant, sa femme lui avait volé des papiers sacrés, et, quand il les avait réclamés de la trahison, l'adultère s'était levé avec audace et avait répondu : éclaircissemens foudroyans dont il était encore ébranlé.

Ses affaires avaient pris une tournure sinon mauvaise, du moins extrêmement sérieuse, lancé qu'il était dans le champ illimité des spéculations. Il en était arrivé à ce point d'obscurité commun à tous ceux qui, comme lui, renoncent en affaires au chemin tracé de la routine pour opérer sur les élémens des probabilités. La terre a disparu pour ces navigateurs hardis; ils n'ont en perspective que le naufrage ou la conquête : les terres connues leur sont interdites. L'activité incessante de leurs spéculations dévore l'ordre qui avertit les sages du moment où il convient de s'arrêter. Maurice avait graduellement remplacé les belles qualités de prévoyance dont il était doué, par l'esprit d'ambition, et, ce qu'il y avait de triste, par un esprit qui n'était pas le sien. Rarement avait-il encore des instans d'illusion à donner à l'espérance de reprendre un jour le passé au rivage paisible où il l'avait attaché. Mais le bonheur de ses premières années lui aurait-il suffi? l'imagination se ride comme le front; et c'est le premier crime des vanités de détruire d'abord les joies qu'elles ne suppléent point. Le notaire de Chantilly commençait à comprendre un peu mieux l'avantage d'avoir un centre d'opérations plus vaste qu'une étude de village. Malgré la simplicité de son cœur, il convenait avec lui-même, et d'après les leçons de Reynier, qu'une fois le parti pris d'entrer dans les affaires, inconséquent est celui qui les traite avec timidité. En guerre, il faut tuer; en affaires, s'enrichir : les demi-moyens prouvent l'impuissance unie à l'ambition. Maurice, en esprit rigoureusement logique, acceptait la triste morale de sa position; dans les caractères bien soutenus, c'est une vérité, que le faux ne s'y introduit qu'à certaines conditions d'ordre.

Il était enfoui sous les calculs de sa vaste opération du chemin de fer, affaire devant laquelle disparaissaient toutes celles de ses cliens, lorsqu'un clerc lui apporta une lettre timbrée de Compiègne.

— Je vous ai prié cent fois, lui reprocha-t-il, de ne pas me troubler à chaque instant pour des riens qui détournent mes idées et absorbent mon temps. Ne venez dans mon cabinet que lorsque je vous sonnerai, entendez-vous?

— C'est un ordre que nous avons assez strictement suivi depuis que vous l'avez enjoint, monsieur, quoique vos cliens se soient plaints de cette consigne qui les oblige souvent à faire dix lieues sans parvenir à vous consulter.

L'observation du clerc surprit Maurice.

— Que dites-vous?

— Qu'un curé, dont j'ai oublié le nom, par exemple; que le maréchal-ferrant du château, que les petites ouvrières de Gonvieux, que Pierrefonds et beaucoup d'autres sont fort mécontens d'être venus chez vous ce matin, par un temps abominable, et d'être repartis sans avoir eu audience.

— Mais... mais pourquoi les avoir renvoyés?

— Vos ordres sont là, monsieur.

— Mais vous ne leur avez donc pas expliqué à ces gens que si je ne les recevais pas, — faut-il donc tout dire? — c'était tantôt à cause d'un héritage à régler sur les lieux, tantôt à cause d'un conseil de famille à assister de ma présence ; ce qui est vrai; vous le voyez vous-même.

— De la défiance ! murmura-t-il.
— Quelle curiosité ! pensa Maurice.
D'Edouard ! une lettre d'Edouard ! Maurice se mit dans un coin pour que Victor ne fût pas témoin de son trouble.
Livide, les traits bouleversés, Maurice, après avoir lu la lettre d'Edouard, courut vers son beau-frère auquel il demanda d'un ton effrayant s'il espérait véritablement que dans dix jours la concession du chemin de fer leur serait acquise. Son attitude semblait ajouter : Sinon, c'en est fait de ma vie.
— Je n'en doute pas, Maurice.
— Oh ! ne joue pas, je t'en supplie, avec ma confiance que je t'ai livrée tout entière. Plus de mensonges, plus d'illusion ! plus rien ! la vérité ! J'en suis arrivé à ce point, Victor, songes-y, de n'avoir plus d'espérance qu'en cette affaire, où j'ai jeté mon bien et celui de tant d'autres que j'entraîne avec moi dans l'abîme si nous ne réussissons pas. Réussirons-nous, oui ou non ?
— Oui ! mille fois oui !
Maurice faisait pitié.
— Excellent Victor, je ne te blâme point de m'avoir inspiré l'orgueil des richesses, tu as cru que j'étais comme tout le monde, et ma faute est de ne t'avoir pas détrompé à propos ; mais à l'avenir, et si nous sortons vivans de ce gouffre, ne m'associe plus à des entreprises où tu règnes, toi, parce que tu es né pour elles, mais étouffantes, mais mortelles pour moi.
— Calme-toi, Maurice ; cette lettre t'a exaspéré ; si je savais ce qu'elle contient, j'aurais peut-être quelque sage avis à te donner et que l'emportement ne t'inspire pas dans ce moment, si...
Se frappant le front, Maurice s'écrie :
— Si j'étais encore à temps de retirer ma lettre pour Compiègne !
Il court à la poste.
Le paquet des lettres de Chantilly pour Compiègne était déjà parti.
Il rentre chez lui, mort.
Victor était descendu au jardin.
— Que répondre à Edouard ? ai-je bien lu ? Oui, j'ai bien lu.
« Je suis caché dans la forêt ; pour sortir de la France, gagner la frontière, vivre à l'étranger pendant quelques années, j'ai besoin de cinquante mille francs. Prélève cette somme sur le dépôt de cent mille écus qui est chez toi, et remets-la au porteur chargé de t'attendre au carrefour des *Lions*. C'est un homme sûr ; tu le menacerais de la mort qu'il ne révèlerait pas à toi-même l'endroit de la forêt où je suis. »
Voilà donc la vie !
Je viens de dénoncer un homme à l'échafaud, cet homme était mon ami. Cet ami m'a volé mon honneur, et moi, je lui vole son argent.
Quel est donc le coupable ?
Que Dieu le dise !
Dieu !
Maurice regarda le ciel avec ironie.
En retombant, ses yeux aperçurent, à travers les arbres, un homme, l'envoyé d'Edouard, qui se promenait lentement, les bras en croix, au carrefour des *Lions*.
Une poignée de cheveux dut blanchir sur la tête de Maurice.
— Cet homme est le remords, s'écria-t-il. Il y a un Dieu !
Cet homme se promena ainsi jusqu'au coucher du soleil, puis il disparut.

XXV

Sur l'un des côtés de la pelouse de Chantilly s'encadre dans le gazon, au sommet d'une butte, une pièce d'eau d'assez belle étendue, au bord de laquelle, quand la chaleur du jour est tombée, les habitans se rendent par petits groupes, pour respirer paresseusement, assis sur des bancs de pierre, la fraîcheur et le calme. On réserve la lecture du journal pour cette heure de délicieuse distraction, la principale à la vérité, dans un bourg qui n'a, l'été, — ce qu'il considère comme un malheur, et nous comme un avantage,— aucune salle de spectacle ouverte à ses loisirs. La *pièce d'eau*, — c'est le nom du rendez-vous habituel, — se garnit de quart d'heure en quart d'heure de la population bourgeoise et rentière de l'endroit; c'est presque toute la population. On la voit poindre par bouquets de familles sur le lac de verdure de la pelouse. Comme ce rendez-vous patriarcal a lieu à l'heure de la journée où les affaires sont terminées, — si toutefois il y a des affaires à Chantilly, — et comme, en outre, la pièce d'eau est le seul endroit où l'on se rencontre durant la belle saison, les habitans y apportent le luxe de leurs toilettes, qui n'auraient sans cela aucune occasion de se produire. La *pièce d'eau*, toutes proportions gardées, représente les Tuileries pour Chantilly. Nous préférons même, au bassin classique de Le Nôtre, la pièce d'eau de Chantilly, quand de beaux enfans nourris de bon lait, de jolies petites filles vêtues à la manière anglaise, d'élégans chiens de chasse, tachetés sur le dos, qui n'ont jamais chassé, mais qui sont un prétexte pour que leurs maîtres aient un sifflet d'argent à la boutonnière, un fouet, des guêtres de cuir et un chapeau de jonc, viennent, chiens tachetés, enfans joufflus, petites filles, se rouler sur le gazon, au pied des grands parens, plongés dans la lecture du *Constitutionnel* ou du *National*. Une rosée odorante de fleurs, d'acacias ou de tilleuls, pour être plus exact, tournoie et saupoudre la feuille des intérêts politiques et littéraires. Ceux qui ne lisent pas se dilatent en conversations dont la localité n'est pas le moindre thème; ce ne sont pas, — l'usage le veut, — les présens qui sont sacrifiés à ce besoin mutuel de se communiquer ce qu'on a recueilli dans les vingt-quatre heures, ou, à défaut, ce que l'on a imaginé quand la révolution du soleil autour de Chantilly n'a rien amené de nouveau. Là où le journalisme n'éponge pas les petits faits, les grands mensonges, les événemens de la rue, la chronique de la maison, les indiscrétions de l'alcôve, chacun est une ligne vivante du journal que l'arrondissement n'a pas encore. A ce journal il ne manque ni la politique ni la littérature, quoique celle-ci y soit un peu faiblement représentée; il n'y manque que le timbre, le gouvernement n'ayant pas encore imaginé d'en imprimer un en noir sur la langue des femmes de province.

Ainsi, exacts au rendez-vous de la *pièce d'eau*, à chaque retour du printemps, les habitans de Chantilly ne peuvent se permettre une absence sans qu'elle soit aussitôt remarquée. A la vérité, les absences ne sont pas communes autour du bassin; la maladie ou la mort sont à peu près les seules causes des vides qui se font dans les rangs de ces familles, heureuses de se grouper autour d'une coutume qui les fait presque du même sang.

Un des derniers jours du mois de mai, qui fut en 1832 d'une température ravissante, la bordure de la pièce d'eau était semée d'indolens oisifs, enivrés de sentir renaître la belle saison.

Là on disait que les arbres étaient en pleine floraison, que nous aurions, si la douceur de l'atmosphère se maintenait, des raisins mûrs au mois de

juin ; ce qu'on prophétise toutes les années au mois de juin, et ce qui ne se vérifie jamais qu'au mois de septembre.

Sur les glacis, on pesait les résistances que rencontrerait l'occupation d'Ancône de la part de l'Autriche et du gouvernement papal.

Debout, au pied d'un des arbres qui forment la garniture de la pièce d'eau, trois profonds politiques se creusaient l'esprit pour deviner où était passée la duchesse de Berri depuis la capture du *Charles-Albert* et l'échauffourée de Marseille.

Ceux qui ne se permettent jamais de risquer une opinion avant le mot d'ordre de leur journal, avaient l'avantage, ce jour-là, sur les autres, d'apprendre, par la feuille qu'ils parcouraient, que la duchesse de Berri avait paru en Vendée, munie du titre de régente, arraché à l'apathie d'Holy-Rood, et que sa présence et celle du maréchal Bourmont avaient fortifié le cœur de la chouannerie.

De moins lancés dans leurs propos blâmaient les tracasseries dont la police accablait les réfugiés polonais, très aimés des habitans de Chantilly, où ils ont tenu garnison sous l'empire. Le csapski y a laissé d'ineffaçables souvenirs ; peut-être les demoiselles d'alors, dames aujourd'hui, ont des motifs plus réels de regrets que le csapski.

Quelques anciens militaires, qui ont eu les pieds gelés à la retraite de Moscou, et non pas la langue, s'applaudissaient de lire dans le *Courrier français*, qu'à la suite des troubles survenus au sujet du bill de réforme à Liverpool, à Manchester et à Birmingham, la statue de lord Wellington avait été couverte de boue dans Hyde-Park.

Les indifférens à la politique étrangère parlaient avec tristesse de la mort de Cuvier et de Casimir Périer, deux grandes victimes du choléra.

Une fois nommé, le terrible fléau avait la plus large part dans les conversations errantes. On se répétait qu'il mourait encore à Paris cinquante personnes par jour, bien que le bulletin des décès ne fît plus sourciller personne, depuis qu'il paraissait démontré que le bourg de Chantilly était inaccessible à la maladie asiatique répandue sur presque tous les points des alentours. A en croire les enthousiastes indigènes, Chantilly, selon les uns, était à l'abri du choléra, parce qu'il est entouré d'eau; à en croire les autres, parce que son terrain est sablonneux. Le bienfait répulsif était également attribué à l'humidité et à la sécheresse.

Plus loin, on s'entretenait chaudement déjà, sur les instructions d'un journal bien informé, des luttes politiques des habitans de la Vendée avec les dernières troupes envoyées pour les soumettre et pour leur enlever leur chef dont le nom, le rang et le sexe n'étaient plus un mystère pour le château. L'Etat déployait maintenant, s'étant ravisé un peu tard, des forces militaires dont l'importance et l'exaspération compromettaient, dans l'intention de l'assurer mieux, le repos de la France qui s'effrayait de cette guerre sans victoire. Cependant aucun parti n'eût osé nier que les communications de ville à ville, dans la Vendée, ne fussent interrompues à cause des soulèvemens de bourgs entiers; que, par suite de ces interruptions, les campagnes et les villes ne souffrissent également dans leurs relations ; et que la France entière ne fût attentive au résultat des moyens coercitifs employés enfin pour étouffer cette irritation, dont rien jusqu'ici n'avait radicalement éteint le brûlant principe, prêt à s'étendre, à mêler sa flamme à la première flamme d'autres insurrections cachées.

Mais, graves ou légères, domestiques ou sociales, ces causeries suspendent leur cours, dès qu'une belle carpe bondit à fleur d'eau et fait jaillir en arc-en-ciel son écume sur le gazon, diversion innocente et toujours nouvelle pour les habitués du bassin.

Jeunes et vieux s'entretenaient ensuite d'un air attristé de la mort de M. Clavier, que Maurice avait su rendre leur ami, en effaçant, par de fréquentes réunions d'anciens préjugés contre le digne vieillard. On ne se souvenait plus maintenant que de la simplicité de ses habitudes austères,

L'arrondissement croyait voir un prodige. Dieu sait les fabricans que j'ai logés là! malheur à qui emploiera jamais leur industrie!

Trois jours après j'ai revu notre protecteur. — Venez, m'a-t-il dit, venez! la ruse est divine. Voyez, lisez! C'était le désistement de notre concurrent tracé tout au long; il avouait avec naïveté que, dans ses calculs d'acquisition, il n'avait pas prévu qu'une mauvaise rue de faubourgs contînt tant de manufacturiers, de fabricans, de riches industriels; il se retirait devant les énormes débours qu'il lui faudrait faire pour les désintéresser.

J'ai sauté au cou de notre protecteur, le meilleur homme du monde; un homme de génie, Maurice!

Dans dix jours, je rendrai mes fabricans et mes manufacturiers à la société; ils sont nés pour en être l'ornement. Je souhaite de ne jamais les rencontrer au fond d'un bois.

Maurice ne trouva pas le moindre mot pour rire à l'histoire de son beau-frère; il s'en voulut au fond du cœur de s'être livré à l'étourderie de plus en plus flagrante d'un homme qui ne considérait que comme une émotion à traverser les plus saisissantes crises de la vie; espèce de héros en affaires, faisant jouer à l'imagination le rôle de la probité. Aussi eut-il besoin de tout son sang-froid pour se montrer reconnaissant de l'expédient de Victor qui avait réellement sauvé l'opération du chemin de fer. Mais qu'est-ce qu'une vie, pensait Maurice, qui a besoin chaque jour, chaque instant, d'être sauvée? Est-ce exister que de flotter sans cesse entre le naufrage et le salut? N'existerait-on pas tout aussi content sans l'être au prix de la conquête? Oui! mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de profiter de cette expérience de la vie. Je l'ai vendue, ma vie, à cet homme qu'il ne m'est plus permis de quitter, sous peine de rompre les fils embrouillés de ma fortune, roulés autour de son poing. Il me mène et je le suis. Et moi qui n'ai pas compris, en l'associant à mon sort, qu'il n'avait rien à perdre; qu'il n'avait ni famille dont la réputation lui fût chère, ni établissement, ni avenir! moi qui vois maintenant que je n'ai épousé la sœur qu'à la condition de vivre sous le régime d'une communauté fatale avec le frère. Je me suis engagé hautement à être le protecteur de celle-là, et tacitement à être l'esclave de celui-ci.

Ceci sonnait comme le tocsin à coups aigus et précipités dans sa tête, tandis qu'il cachetait sa réponse à Jules Lefort. Parfois il s'arrêtait pour serrer sous la table son poing jusqu'au sang, tout en ayant l'air d'écouter les paroles de son beau-frère avec beaucoup d'attention; parfois il fixait sa vue sur le visage de Victor, se plaisant à remarquer combien ce visage avait de ressemblance avec celui de sa femme : même ardeur de teint, même finesse de trait, même regard noir et assuré. Il était étonné que cette similitude s'étendît à deux âmes aussi ténébreuses l'une que l'autre.

Fatigué de l'inspection par trop énigmatique de Maurice, et étant d'ailleurs de ceux qui n'aiment pas les observations prolongées, quand ils en fournissent le sujet, Victor se leva, se promena dans le cabinet, toujours dans l'attente que son beau-frère daignerait le remercier enfin de ce qu'il avait fait pour lui.

Maurice sonna.

— Affranchissez sur-le-champ cette lettre pour Compiègne, commanda-t-il à un clerc. Que tenez-vous là?

— C'est une lettre dont on attend la réponse.

Le clerc sortit.

— Je connais cette écriture.

Victor Reynier s'approcha.

Maurice retourna aussitôt la lettre pour que son beau-frère n'en vît pas la suscription.

Celui-ci s'éloigna.

voix réservé et un air de visage qui ne l'était pas du tout. Vous m'en demandez plus que je n'en sais, mesdemoiselles.

— Je ne vois que son frère, M. Victor Reynier, reprit une troisième interlocutrice, qui puisse l'accompagner dans le monde ; et ce doit être lui.

— C'est si peu lui qui l'accompagne, objectèrent quatre voix, que, depuis le départ de sa sœur, il n'a pas manqué de se promener chaque soir sur la pelouse en sortant de la maison de mademoiselle de Meilhan.

La bienheureuse maman feignit d'être fort embarrassée de la difficulté. D'un ton profondément convaincu, elle conclut ainsi :

— Alors c'est cela ou ce n'est pas cela.

— Cependant, le frère de madame Maurice ne reste jamais à Paris que pour ses affaires, et il en revient aussitôt qu'elles sont terminées. Si, comme vous l'assurez, tout le monde a aperçu M. Victor sortant seul de la maison de feu M. Clavier, ou, pour mieux dire, de la maison de mademoiselle de Meilhan, pauvre jeune personne maintenant fort à plaindre, sans perspective de mariage, quoique en possession de la grande, de l'immense fortune dont elle a hérité...

Après une pause affectée et un trouble de commande tout à coup survenu dans ses idées, l'orateur se demanda : — Mais où en étions-nous ? — Nous en étions, je crois, sur madame Maurice, n'est-ce pas ?

— Non, madame, répondirent toutes à la fois les assistantes qui avaient été rarement plus recueillies ; non, madame, vous parliez de M. Victor et de mademoiselle Caroline qui, ayant hérité de tous les biens de M. Clavier, ne serait point embarrassée de choisir un parti de son goût.

— Ai-je dit cela ?

— Bien sûr, madame. D'ailleurs nous pensons toutes comme vous.

— Est-il bien vrai, continua l'excellente maman, qu'elle ait hérité ?

— Cela est positif, madame.

— Elle doit avoir hérité d'un million et demi ou d'un demi-million, ajouta une autre sans sourciller. Voilà une belle dot !

Une vingtaine de soupirs s'exhalèrent sous les tilleuls.

— N'exagérons rien, mesdemoiselles, s'il vous plaît. Qui de vous sait au juste si M. Clavier n'avait aucun parent ?

— S'il en avait, trancha brusquement une jeune personne en bonnet rose qui ne voulait pas renoncer au million et demi, ou au demi-million, ils seraient déjà à Chantilly, depuis quinze jours qu'est mort M. Clavier. Si les morts vont vite, les héritiers vont plus vite encore.

— On ne revient pas d'Amérique en quinze jours, mademoiselle. Il y a encore des neveux en Amérique, si l'on n'y trouve plus d'oncles.

— Mais, madame, quand cela serait ! Il s'agirait de savoir s'ils sont plus proches parens de M. Clavier que mademoiselle de Meilhan.

— Mademoiselle Caroline n'était pas du tout parente de M. Clavier, fut-il aussitôt répliqué au bonnet rose par un bonnet bleu.

— Ah ! par exemple, reprit le bonnet rose qui avait été interrompu. — Charmante figure de seize ans, s'appuyant sur son bras posé sur le gazon. — Elle aurait supporté pendant si long-temps la mauvaise humeur de cet homme, triste, malade, accablé de vieillesse, pour rien, pour n'être pas son héritière !

— Si elle l'aimait comme son propre père, mademoiselle, cette charge lui aura été légère.

— Légère ! légère ! Je vous la laisse, à vous.

— Et je la supporterais avec contentement, mademoiselle, si elle me tombait en partage.

— On voit bien que vous êtes riche. La supposition ne vous engage à rien.

— Et vous, mademoiselle, qui désirez peut-être le devenir, vous choisissez vos moyens.

Décidément la discussion entre le bonnet rose et le bonnet bleu tour-

nait à l'orage : deux visages avaient rougi ; deux poitrines se gonflaient ; au moindre mot, l'eau aurait coulé.

— Eh bien, fit un survenant en posant sa canne de jonc à pomme d'or au milieu du cercle agité, comme Neptune de Virgile lorsqu'il impose silence aux flots ; eh bien, que se passe-t-il donc ? je vois des yeux rouges qui demain seront irrités et plus irrités en outre du serein dont j'ai dit cent fois de se garantir, dans le mois où nous sommes : le mois des fraîcheurs !

— Bonjour ! monsieur Durand ; bonjour ! comment vous portez-vous ?

— On n'adresse jamais ces sortes de questions à un médecin. Bien ! — très bien ! — mes enfans ! — mieux que vous ; — qui, malgré mes conseils dont on semble faire cas, venez tous les jours vous asseoir ici, aspirer par tous les pores des maux d'yeux, des crampes, des sciatiques, des rhumatismes, des fluxions...

— Oh ! mon Dieu, monsieur Durand, vous nous épouvantez. Le mois de mai est si beau !

— Il n'y a pas de beau mois de mai. Ce rossignol, ces brins d'herbe, ces tilleuls, cette eau courante, sont choses fort poétiques ; mais abusez des rossignols, et je vous appliquerai au cou des sangsues.

Et, en riant et en se laissant glisser le long de sa canne de jonc comme un ours qui a fini de jouer et qui devient bon, le docteur Durand s'assit sur l'herbe fraîche au bord du bassin fécond en sciatiques, entre toutes ses gracieuses clientes et immédiatement au dessous de la causeuse maman qui avait tenu le dé de la conversation jusqu'à son arrivée.

— Docteur ! dit-elle.

— Madame.

— Dictez-nous sur-le-champ une ordonnance pour nous guérir d'un mal dont nous souffrons toutes, jeunes et vieilles, en ce moment.

— Quel est ce mal ? le silence ?

— Docteur, à peu près. Vous êtes un excellent physionomiste. Nous mourons de curiosité.

— Je n'ai qu'un seul remède ; mais la Faculté me l'interdit : c'est l'indiscrétion, mesdames.

— Docteur, soyez gentil.

— Vous avez déjà peur du mémoire. Voyons ?

— Mademoiselle de Meilhan est-elle héritière de M. Clavier ? En est-elle l'héritière universelle ? A-t-elle le projet de se marier ? Epousera-t-elle quelqu'un de Chantilly ? Est-il vrai qu'on lui ait légué un million et demi ou un demi-million ? M. Victor va-t-il chez elle ? A quel titre est-il reçu ? Savez-vous si elle l'aime ?

Le docteur avait fermé les yeux, s'était bouché les oreilles, effrayé de la multiplicité de questions dont on le criblait, sans qu'il pût se permettre un mouvement, soit à droite, soit à gauche. Son premier mot fut, après un silence méditatif :

— La malade est gravement malade et je l'abandonne.

Il se leva pour partir.

On le retint d'abord par sa canne, comme un oiseau pris à la glu ; puis par son chapeau, gardé en otage et passé derrière le cercle ; ensuite par les pans de son habit marron ; enfin par beaucoup de caresses qu'on lui fit.

— Mais laissez-moi : vous me prêtez, mes enfans, plus d'importance cent fois que je n'en ai. Je ne sais rien.

— Asseyez-vous toujours. Dites le rien que vous savez.

— Tout Chantilly a dû apprendre que lorsque je fus appelé pour donner mes soins à M. Clavier, il était déjà mort, froid comme marbre.

— Et de quoi supposez-vous qu'il soit mort ? d'apoplexie ?

— Non ; sa face n'offrait aucun signe d'une violente irruption de sang au cerveau. Je présume que le cœur était malade chez lui ; j'y soupçon-

nais depuis long-temps une lésion. A la suite d'un chagrin, le mal se sera déclaré ; l'épanchement s'en sera suivi, la mort également.

— Et à quelle cause morale attribuez-vous le chagrin qui l'a tué?

— Le pouls de mes malades, chère dame, car c'était la chère dame qui questionnait, commentait, argumentait sans cesse, — ne me révèle jamais les accidens moraux dont il me confie les résultats physiologiques. Je viens de vous dire, du reste, qu'il était mort quand je fus appelé.

— Et qui était auprès de son lit? personne, je gage.

— Pardon! il y avait mademoiselle de Meilhan qui tenait sa main, la baisait et priait.

— C'est fort louable, docteur. Et la petite hérite-t-elle, au moins, cette chère enfant?

— N'étant ni son confesseur, ni son notaire, je l'ignore.

— Il doit avoir laissé une belle fortune : cela ira sans doute à quelque libertin de neveu. Il y avait de quoi ménager un si beau mariage à mademoiselle de Meilhan, et favoriser si avantageusement quelque excellent garçon de Chantilly? On comprend que M. Victor Reynier soit si assidu auprès de l'orpheline : la royauté vaut l'hommage.

— Voyons votre langue, ma voisine; comme vous en débitez sans vous épuiser, sans vous couper, sans vous contredire. Mais M. Reynier ne va dans la maison de mademoiselle de Meilhan que pour dresser l'inventaire des meubles, effets et bijoux laissés par M. Clavier. Comme elle doit quitter bientôt, dans huit jours peut-être, cette maison, M. Reynier hâte ce travail dont son beau-frère, M. Maurice, l'a prié de se charger. M. Maurice n'en a pas le loisir, toujours absorbé par le travail de son étude.

— Ceci est sensé, docteur ; mais ceci ne détruit rien, absolument rien. L'homme de l'inventaire peut être l'homme du contrat.

— Ah! vous compromettriez un saint avec vos insinuations perfides. Ne me faites plus parler, tenez!

— Si, si, docteur, s'écrièrent les demoiselles. Nous vous aimerons bien ; parlez! Là, tout bas, à chacune un mot. Quel est celui qui épousera mademoiselle de Meilhan?

— Je le proclamerai tout haut, puisque vous m'y forcez. Le mari destiné à mademoiselle Caroline de Meilhan. — Apprenez-le, mesdemoiselles, — c'est...

Le docteur aspira une prise de tabac.

— C'est — qui?

— C'est moi?

— Oh! le méchant! C'est mal, docteur, de vous amuser ainsi à nos dépens!

— Nous nous vengerons sur vos ordonnances.

— Eh! que ne vous adressez-vous plutôt à M. Victor lui-même qui sort, — tenez, regardez, — de la porte du jardin de mademoiselle de Meilhan?

— C'est lui, en effet, se dirent les dames et les demoiselles en se levant à demi pour vérifier l'indication du docteur.

Victor fut bientôt l'objet de tous les regards. On remarqua, — car pas un de ses mouvemens n'était perdu, — qu'il avait remis dans sa poche la clé dont il s'était servi pour ouvrir et pour refermer la porte du jardin.

L'interprétation de cette familiarité fut si générale et si spontanée, qu'on ne prit pas la peine de se la communiquer.

S'étant aperçu de l'impression que la sortie un peu libre de Victor produisait sur les groupes, le docteur se jeta au devant des inductions et déclara qu'il trouvait fort naturel que M. Victor eût à sa disposition une des clés de la maison de mademoiselle de Meilhan, afin de pouvoir, à toute heure du jour, et sans déranger personne, y entrer pour dresser l'inventaire du mobilier, travail minutieux, traînant, et tout de confiance.

Il ne convainquit personne, et il n'arrêta pas l'attention inquisitoriale de ces dames sur Victor; elles remarquèrent qu'il était sans chapeau, et qu'il

hésitait à prendre une résolution, au milieu d'un trouble et d'une anxiété dont la distance n'empêchait pas de distinguer les signes.

Les personnes occupées à lire ou à converser indifféremment auprès du bassin mêlèrent leur surprise à celle des autres, et toutes furent témoins de la bizarre manœuvre de Victor.

Après avoir balancé s'il irait vers le grand chemin ou s'il se porterait du côté du château, il se dirigea, en courant comme un fou, vers la pièce d'eau où il arriva effaré, hagard, n'ayant pas l'air de voir ceux au milieu desquels il tomba.

— Docteur, s'écria-t-il en prenant sous le bras M. Durand, docteur, mademoiselle de Meilhan est dans des convulsions affreuses; elle se tord dans des vomissemens qui ne l'ont pas quittée depuis deux heures; son estomac se soulève; je n'ai jamais rien vu qui ressemblât à l'état où elle est; on dirait un accouchement.

— Un accouchement! murmurèrent les mamans en levant les yeux sur le docteur, et les jeunes demoiselles en se regardant entre elles, les unes et les autres acceptant comme un fait ce qui, à la rigueur, n'était peut-être qu'une perfide comparaison.

— Mesdames, s'écria le docteur en lançant un regard d'imperceptible dédain à Victor et prêt à le suivre, mesdames, mon devoir est de vous le déclarer, au mépris de l'effroi que je vais répandre au milieu de vous : le choléra est à Chantilly!

XXVI

C'était le 6 juin 1832.

La France roula au bord de l'abîme.

Depuis long-temps organisée, l'insurrection républicaine rallia, à l'occasion du convoi du général Lamarque, ses forces disséminées; se parqua en silence, dans la soirée du 5 juin, dans les rues ténébreuses du cloître Saint-Merry, et là, malgré une effrayante inégalité de forces, elle offrit le combat à la royauté qui l'accepta. Paris fut en feu. Plus meurtrier qu'en juillet 1830, le canon tonna dans la longueur des rues; frappées à leur base, des maisons chancelèrent sous les boulets; les ruisseaux portèrent du sang à la Seine.

Laborieuse journée pour tous les partis, qui tous y laissèrent quelque gage de défaite! Les républicains émoussèrent une énergie qu'ils n'ont plus montrée depuis, soit que l'occasion d'en déployer une aussi désespérée ne se soit plus offerte pour eux, soit qu'on ne profite pas deux fois de l'occasion; le pouvoir compromit dans cette fatale journée la pureté primitive d'une révolution qui n'avait pas encore été souillée; et les partisans de la royauté déchue y perdirent la plus précieuse de leurs espérances; il ne leur était était plus permis d'attendre, d'une victoire républicaine sur la royauté de juillet, le retour au trône de la branche aînée.

Mais ne touchons pas davantage à cette histoire; elle est encore brûlante : n'en découpons que la part dont ne peut se passer la vérité de notre récit.

Dès que le tocsin, lancé par volées des tours Notre-Dame, eut trouvé des échos dans les clochers des environs, l'alarme sauta de distance en distance pour se propager dans tous les sens; la campagne s'arma. Par toutes les barrières la population des banlieues regorgea dans la capitale. — Pareille énergie eût en 1814 sauvé Paris. — Les chemins étaient couverts de paysans armés ; la garde nationale recueillait le fruit précoce de son institution. En quelques heures, plusieurs départemens furent sur pied et attendirent pour savoir à qui la France appartiendrait.

La catastrophe qui mit ainsi face à face dans la rue deux principes qui n'en formaient qu'un deux ans auparavant, avait consterné les campagnes aussitôt qu'elle y avait été connue.

Loin de Paris, au moins autant que dans ses murs, on craignait, — la menace en avait été si souvent prononcée, — le retour d'un autre bouleversement social semblable à celui de 1793, et qui de nouveau remettrait en question les principes de la propriété. Vraies ou fausses, ces opinions avaient inspiré d'inexprimables craintes à ceux qui possédaient ainsi qu'à ceux qui, avec raison, n'admettent pas de co-bénéficiaires au gain d'une fortune acquise sans le concours d'autrui. Cependant l'effroi qui régnait n'était pas celui de 93. Comme on ne croyait pas à la barbarie des républicains, mais beaucoup à l'ambition assez mal dissimulée de quelques uns, on avait moins peur au fond d'être pendu que d'être pillé. Démentant à peine ces préventions répandues partout, les journaux extrêmes annonçaient, — on ne sait dans quel but étrange de séduction politique, — une révolution sociale complète à la première crise dont leurs doctrines sortiraient triomphantes. Les fortes têtes du parti avaient même déjà dressé la Genèse sociale d'après laquelle les plus riches de la nation régénérée ne posséderaient pas plus de cinquante arpens.

Hors Paris, les fonds publics ne baissent pas à la nouvelle d'une guerre ou à la menace d'une insurrection civile; mais, à la moindre oscillation de l'Etat, on cloue la porte du grenier; on creuse un trou dans les champs, et l'argent disparaît de la circulation.

Aux hurlemens du tocsin, les villageois coururent, les uns, — nous l'avons dit, — au secours de la capitale soulevée, les autres, au dépôt de leurs économies pour le mieux cacher.

Effet ordinaire des calamités politiques: en un instant l'ami n'eut plus de foi en l'ami dont l'opinion lui sembla suspecte; on ferma les portes; l'égoïsme se consulta en famille. On rassembla les écus et les enfans; les hommes prirent les premiers sous leur protection, les mères se réservèrent la défense des autres. Puis, la fourche de fer à la main, on attendit derrière la haie l'arrivée des brigands. Les brigands! menace vague qui reparaît à chaque révolution; terrible parce qu'elle est vague.

On apporta d'autant plus de précipitation à suspendre sur-le-champ, tant à Paris qu'ailleurs, toutes relations d'affaires, à retirer ses fonds, à s'isoler, que jamais insurrection n'avait débuté avec des chances de réussite égales à celles sur lesquelles comptait la révolte de Saint-Merry, formidable en nombre, en moyens d'attaque, en affiliations, en position, et redoutable surtout par son enthousiasme. Issu en droite ligne de celui de juillet, cet enthousiasme s'était ravivé et retrempé dans des sermens d'union prononcés sur les restes du général Lamarque.

Maurice arrivait de Paris, où il avait assisté aux premiers engagemens entre les républicains et la ligne; il avait vu des soldats râlant dans les ruisseaux, d'autres égorgés sur le dos des bornes; il avait franchi des barricades formées d'un rang de républicains morts et de pavés.

Ses oreilles sifflaient encore du bruit des boulets; les balles avaient percé son chapeau, jeté en ce moment à ses pieds, déformé par la sueur. Le drapeau blanc, le drapeau noir, le drapeau tricolore avaient tour à tour flotté à ses yeux au sommet des maisons de la rue Saint-Martin, le long desquelles il avait plu du sang sur ses joues.

Associé aux pensées de mécontentement dont les actes dynastiques de la révolution de juillet avaient été le point de départ, Maurice approuvait l'esprit d'une insurrection qui allait peut-être assurer la dernière conquête de cette révolution.

Sur le champ de meurtre qu'il avait traversé, il avait été témoin, — sa figure l'attestait suffisamment, — de la mort de ses meilleurs amis, de ses frères en opinion; il avait dû se mêler à leurs rangs crevassés par la mitraille, et verser l'obole de plomb à son parti; il s'était ensuite retiré,

se souvenant que sa vie était à d'autres dans la condition où le sort l'avait placé. Après s'être montré brave, il s'était montré honnête.

Si ses amis se relèvent vainqueurs, ce qu'il est aussi difficile de nier que d'affirmer, dans la matinée du 6 juin qui s'écoule, eh bien, il n'aura pas déserté sa cause; si la royauté au contraire se rajeunit dans ce bain de sang, elle n'aura pas à traîner Maurice dans un cachot: il n'aura pas abandonné son poste au milieu de la société.

Depuis son retour à Chantilly, Maurice est enfoncé dans un coin sombre de son cabinet, fuyant le jour, le bruit, se fuyant lui-même; il étend ses doigts crispés sur son front en sueur; il écoute; il parle vite, seul, tout bas; il va à la porte, à son secrétaire, à la croisée; il court ensuite se blottir, s'affaisser, se faire petit dans son coin, les cheveux hérissés, le front jaune, l'œil ouvert.

— Plus d'entrepôt! fut le cri déchirant qui sortit de sa poitrine pour la soulager.

— Plus d'entrepôt à Saint-Denis! comme on nous a joués! L'entrepôt sera construit à trois lieues de là; il sera construit de l'autre côté de Paris, de l'autre côté de la Seine, de l'autre côté de l'enfer! plus d'entrepôt à Saint-Denis! Et Victor qui me répondait de la promesse de l'employé au ministère, voleur en sous-ordre d'un voleur, qui aura traité des deux mains; mon concurrent lui aura jeté dix mille francs de plus, mille francs, peut-être: le plateau l'aura emporté de son côté. Six cent mille francs engloutis dans cette mare de corruption!

L'entrepôt sera à Grenelle! ignoble dérision! moi qui me ruine en achats de maisons à La Chapelle! Que vais-je faire de ces maisons, nids à rats, de ces masures infectes, achetées au poids de l'or? de ces maisons payées dix fois leur prix?

Et aux échéances du 15, comment faire honneur aux valeurs contractées pour payer ces maisons?

A chaque bout de mes pensées, l'abîme de la banqueroute; et banqueroute frauduleuse, avec jugement, affiches, exposition; banqueroute avec la marque. On ne marque plus: c'est vrai! Je ne serai pas marqué!

L'entrepôt ne sera pas à Saint-Denis! l'entrepôt à Grenelle!

Et si Maurice détourne les yeux du plafond pour les porter autour de lui, son désespoir revêt alors un caractère d'égarement taciturne à inspirer des craintes pour sa raison. Il sourit et pleure à la fois en regardant ces cartons qui ne sont plus placés avec la symétrie des premiers temps. Reflet de son âme, les reliques saintes des familles n'étaient pas autrefois salies de poussière et poussées au hasard sur les étagères.

Le front pétri par ses mains tremblantes, tandis que Maurice cherche dans sa tête, illuminée des sinistres clartés d'une révolution, et traversée des pressentimens d'une imminente banqueroute, une planche de salut, un angle de rocher où s'accrocher dans le naufrage, dût-il s'y suspendre par sa poitrine en lambeaux, Victor entre et lui serre expressivement la main.

— Ta cause est gagnée, Maurice!

— Quelle cause? répond Maurice avec un regard privé d'intelligence, et tel qu'un fou sur qui l'eau glacée d'une douche vient d'être versée.

— Tes amis sont des géans; ils résistent aux baïonnettes, à la mitraille, au canon qui les broie dans les maisons où ils se sont fait jour avec leurs ongles. La rue Saint-Martin, la rue Maubuée, la rue de la Verrerie, toutes les rues environnantes, s'en vont au choc des boulets. Quand les étages s'écroulent, de braves jeunes gens paraissent sur le bord des croisées, saluant la foule qui les maudit; ils sourient et meurent en criant: *Vive la république!* S'ils tiennent encore jusqu'à demain matin, la royauté ne couchera pas demain soir aux Tuileries.

En échange de ces nouvelles qu'il apportait de Paris, non avec le ton d'un triomphateur, mais avec le parti pris d'un homme prêt à s'accom-

— De la défiance ! murmura-t-il.

— Quelle curiosité ! pensa Maurice.

D'Edouard ! une lettre d'Edouard ! Maurice se mit dans un coin pour que Victor ne fût pas témoin de son trouble.

Livide, les traits bouleversés, Maurice, après avoir lu la lettre d'Edouard, courut vers son beau-frère auquel il demanda d'un ton effrayant s'il espérait véritablement que dans dix jours la concession du chemin de fer leur serait acquise. Son attitude semblait ajouter : Sinon, c'en est fait de ma vie.

— Je n'en doute pas, Maurice.

— Oh ! ne joue pas, je t'en supplie, avec ma confiance que je t'ai livrée tout entière. Plus de mensonges, plus d'illusion ! plus rien ! la vérité ! J'en suis arrivé à ce point, Victor, songes-y, de n'avoir plus d'espérance qu'en cette affaire, où j'ai jeté mon bien et celui de tant d'autres que j'entraîne avec moi dans l'abîme si nous ne réussissons pas. Réussirons-nous, oui ou non ?

— Oui ! mille fois oui !

Maurice faisait pitié.

— Excellent Victor, je ne te blâme point de m'avoir inspiré l'orgueil des richesses, tu as cru que j'étais comme tout le monde, et ma faute est de ne t'avoir pas détrompé à propos ; mais à l'avenir, et si nous sortons vivans de ce gouffre, ne m'associe plus à des entreprises où tu règnes, toi, parce que tu es né pour elles, mais étouffantes, mais mortelles pour moi.

— Calme-toi, Maurice ; cette lettre t'a exaspéré ; si je savais ce qu'elle contient, j'aurais peut-être quelque sage avis à te donner et que l'emportement ne t'inspire pas dans ce moment, si...

Se frappant le front, Maurice s'écrie :

— Si j'étais encore à temps de retirer ma lettre pour Compiègne !

Il court à la poste.

Le paquet des lettres de Chantilly pour Compiègne était déjà parti.

Il rentre chez lui, mort.

Victor était descendu au jardin.

— Que répondre à Edouard ? ai-je bien lu ? Oui, j'ai bien lu.

« Je suis caché dans la forêt ; pour sortir de la France, gagner la frontière, vivre à l'étranger pendant quelques années, j'ai besoin de cinquante mille francs. Prélève cette somme sur le dépôt de cent mille écus qui est chez toi, et remets-la au porteur chargé de t'attendre au carrefour des *Lions*. C'est un homme sûr ; tu le menacerais de la mort qu'il ne révèlerait pas à toi-même l'endroit de la forêt où je suis. »

Voilà donc la vie !

Je viens de dénoncer un homme à l'échafaud, cet homme était mon ami. Cet ami m'a volé mon honneur, et moi, je lui vole son argent.

Quel est donc le coupable ?

Que Dieu le dise !

Dieu !

Maurice regarda le ciel avec ironie.

En retombant, ses yeux aperçurent, à travers les arbres, un homme, l'envoyé d'Edouard, qui se promenait lentement, les bras en croix, au carrefour des *Lions*.

Une poignée de cheveux dut blanchir sur la tête de Maurice.

— Cet homme est le remords, s'écria-t-il. Il y a un Dieu !

Cet homme se promena ainsi jusqu'au coucher du soleil, puis il disparut.

Maurice réfléchit que cet homme ne valait pas même l'outrage d'une révélation. Il se soucie, pensa-t-il, autant de la réputation de sa sœur, qu'il est affligé de la position où il m'a mis. Le voilà, comptant sur la république pour nous aplanir un chemin doux à la banqueroute! Et les hommes de cette espèce qualifient les républicains de brigands!

— Cet Edouard, répliqua enfin Maurice, est un homme quelconque, qui a eu assez bonne opinion de ma probité pour déposer entre mes mains les trois cent mille francs dilapidés par toi en achats de pierres pourries. Je pense que ce renseignement te suffit, et que tu devrais être le dernier à me demander : Qu'est-ce que M. Edouard?

— Est-il à Paris, ce redoutable créancier? redemanda Victor qui se torturait vainement pour se poser en honnête homme.

— Oui!

— C'est un rentier?

— Oui!

— Un jeune homme?

— Oui! oui! Mais, Victor, pourquoi ces questions insignifiantes?

Victor eût tout aussi bien demandé si Edouard portait habituellement un habit marron.

— Songe que nous sommes perdus, Victor. Avoir dépensé un million à l'achat des maisons de La Chapelle! J'admets qu'elles nous mettent à couvert de cent mille francs, si ce n'est pas exagérer ce qu'elles valent; nous n'en perdrons pas moins neuf cent mille francs. Les perdre s'ils nous appartenaient, ce ne serait qu'un malheur ordinaire; mais ces neuf cent mille francs se composent des trois cent mille francs d'Edouard que je veux rendre les premiers... Entends-tu?

— Si tu rends toutefois quelque chose, se dit intérieurement Victor.

— Oui, les premiers : plus de trois cent mille francs prélevés sur l'argent des rentes que j'ai touchées pour M. Clavier depuis sa mort; et de trois cent mille francs enlevés de là.

Maurice avait pris son beau-frère par le coude et l'avait placé en face des cartons, où étaient contenus les titres de propriété, les dépôts, les valeurs de toute nature de ses cliens. Après une pause silencieuse, il répéta cette effrayante et courte syllabe : Là! Le ressort d'un pistolet fait ce bruit, lorsqu'il tombe sur la platine d'acier et qu'une cervelle humaine saute au plafond...

Là, Victor, tu m'as poussé à fouiller avec toi, et nous avons puisé à notre aise, tant que nous avons voulu. D'où t'est venue l'idée de cette exécrable ressource? Je n'y aurais jamais songé, moi, qui ai constamment sous les yeux ces cartons! Prévoyais-tu qu'il y avait de l'or là-dedans? Mais tu le flaires donc? — Car ta hardiesse à les ouvrir, à les vider, semblait indiquer une sûreté de mouvemens infaillible. Tu allais! tu allais! tu plongeais! — Qu'y mettrons-nous, maintenant? Parle!

Les questions de Maurice n'étaient pas assez régulières pour forcer Victor à des réponses qui l'eussent embarrassé. D'ailleurs, les fonds prélevés sur les dépôts des cliens, dont ils avaient disposé l'un et l'autre, avaient été abîmés dans l'opération du chemin de fer. Jamais événement ne fut plus simple dans sa calamité. C'était un coup de foudre. Il n'y avait ni explication ni consolation possible. Aussi Victor ne répondit pas à Maurice.

Il pouvait être midi. Des groupes animés formés au bout de la pelouse, des rumeurs, qui sortaient de ces groupes, attirèrent l'attention de Maurice. Une chaise de poste relayait, venant de Paris. Présumablement les voyageurs répandaient la nouvelle de ce qui s'y passait.

Maurice descend en hâte, et demande au conducteur dans quel état il a laissé la capitale.

— Dans le plus grand trouble.

— Les révoltés faiblissent-ils?

— Nullement, monsieur.
— Le nombre en augmente-il ?
— D'heure en heure, à vue d'œil, à mesure qu'on tue.
— Et les Parisiens ?
— Ils regardent par leurs croisées.
— Est-ce que les autres quartiers de la ville se soulèvent ?
— Je ne m'en suis pas aperçu.
— Les boutiques sont-elles fermées ?
— Aucune.
— Quelle indifférence, murmura Maurice : le calme de ces gens-là est odieux. Ils passeront d'un gouvernement à un autre, comme de leur arrière-boutique à leur comptoir. Demain on fera encore des affaires.
Les habitans de Chantilly étaient en proie à de vives craintes, en écoutant ce dialogue, entre le conducteur et Maurice.
— On vient donc à leur aide, continua-t-il ?
— De tous côtés, monsieur.
— Mais qui ? puisque les habitans ne les secondent pas ?
— Leurs amis, leurs partisans ; on parle aussi de trente mille républicains qui arriveront de Dijon demain matin.
— Bonheur ! pensa Maurice, qu'ils tiennent jusque-là, extermination ensuite, bouleversement. — Mais la troupe ? la troupe ?
— Elle les assiége aussi de toutes parts.
— On se massacre donc ?
— C'est le mot.
— On ne présume pas à qui restera la victoire ?
Le conducteur était remonté et lançait ses chevaux sur le bas de la route.
Sa dernière réponse était dans la voiture qu'il semblait prendre à cœur d'éloigner le plus possible de Paris. Les deux femmes, les deux enfans et le jeune homme, qui s'y trouvaient, montraient sur leurs visages l'altération d'une fuite précipitée. — Et certes, ils n'appartenaient pas au parti républicain.
Le cœur gros d'une affreuse joie qui le rendait odieux à lui-même, Maurice rentra et reparut dans le cabinet où son beau-frère était resté à l'attendre.
— Tout va à merveille, Victor ; Paris est un chaos ; on s'y égorge ; les républicains et la troupe ; les riches fuient. La chaise de poste qui a relayé emporte une famille entière. On émigre déjà.
— Allons, il y aura quelques bonnes petites affaires à traiter, dit Victor en se frottant les mains ; les biens d'émigrés seront pour rien.
— Tu songes aux affaires, toi ! Oh ! non, il n'y aura plus d'affaires, c'est mon espoir ! Des ruines ! c'est tout ce que je demande, que tout soit anéanti. — Tout ! plus de commerce, plus de tribunaux ! Que l'échafaud de bois où l'on expose les banqueroutiers soit brûlé avec le siége de la justice ! — C'est mal ! — Mais je n'ai de soulagement qu'avec ces pensées de destruction. Et que le 15 n'arrive jamais !
— Tu as raison ; si la fin du monde arrive avant l'échéance du 15, il y aura prescription de droit.
— Monsieur ! monsieur, dit un clerc qui entra dans l'étude, monsieur, vous n'entendez donc pas ?
— Expliquez-vous ! parlez !
— La cour est pleine de gens pressés de vous voir.
— Victor, — je ne sais, — vois toi-même ! — regarde par la croisée quelles sont ces gens !
Victor ouvre la croisée et regarde.
— Ce sont tout simplement tes cliens.
— Mes cliens !
— Oui ! je les ai reconnus ; pourquoi en si grand nombre, Maurice ?

— Je n'en sais rien. — Irai-je voir ? Va toi-même ! non, reste ! attends. Je descends. A quoi bon ? — Mon habitude n'est pas de les recevoir dans la cour ! — ils trouveraient du louche.

Effaré, Maurice sonna ; il sonna fort.

Le clerc reparut.

— Pourquoi n'avez-vous pas prié les personnes qui sont là-bas de monter ?

— Vous ne me l'avez pas commandé.

— Allez donc ! et qu'elles montent.

— Victor, suis-je pâle ? — je dois l'être. Je sens fléchir mes jambes. j'ai des éblouissemens. Ne me quitte pas. Sois là, reste là ; toujours là.

La porte s'ouvre, et plus de quatre-vingts personnes, paysans, fermiers, bûcherons, charbonniers, vignerons, pénètrent à la fois dans le cabinet, non sans désordre, dans leur avidité brutale à parler les premiers à Maurice.

— Monsieur Maurice, répondez-moi.

— Monsieur Maurice, moi je viens de loin, je passerai avant les autres.

— Monsieur Maurice, deux mots seulement, et je pars.

— Monsieur le notaire !

— C'est à moi à être écouté. Je suis ici depuis une heure !

— Et moi depuis deux heures.

— T'en as menti.

— Menti toi-même.

— Si nous n'étions ici, je te travaillerais les échalas.

— Mes amis, du silence ! la paix ! chacun aura son tour.

— Nous parlerons bien, peut-être, nous autres, femmes.

— Vous autres ! rentrez vos langues dans le fourreau.

— Tiens ! tiens ! il ferait beau vous voir nous en empêcher.

— Mes braves gens, du calme ! je vous entendrai tous ! — tous ! — D'abord, qui vous amène chez moi en si grand nombre ?

Ces premières paroles furent si faiblement dites par Maurice, qu'elles ne produisirent pas plus d'effet qu'une goutte d'eau sur un brasier.

— Oui ! qui vous amène ? répéta Maurice dont l'abattement avertissait son beau-frère de se mettre en mesure de parler pour lui.

— Voici, parvint enfin à dire le père Renard, qui avait déposé chez Maurice les titres de possession de trois maisons et qui avait négligé jusqu'ici de toucher sa rente viagère de six mille francs ; voici : — On assure que la duchesse de Berry, à la tête de cent mille Prussiens, est descendue dans Paris par le faubourg Saint-Antoine.

— Ah ! ouitche ? des Prussiens ; ce sont tout uniment, — et il y avait pas mal de temps que ça bouillait, — les républicains qui font des horreurs aux quatre coins de Paris.

Le dernier qui avait parlé était Robinson le tuilier. On a peut-être oublié que Robinson, voulant devenir acquéreur de l'un des lots de la Garenne entre Morfontaine et Saint-Leu, avait confié à Maurice, pour effectuer cet achat, quatre-vingt mille francs. La propriété ne s'était élevée qu'à soixante-trois mille : c'était donc dix-sept mille francs qui revenaient à Robinson. Pendant quatre mois il avait balancé à les retirer. Mais, au bruit de l'émeute, il était accouru comme les autres.

— Je répète, si l'on ne m'a pas entendu, que ce sont les républicains.

— Ah ! pour ça, c'est vrai, affirma avec un ton d'autorité que n'augmentait pas peu son titre, l'homme d'affaires de M. Grandménil ; de Sarcelles d'où je viens, on entend le canon comme si on l'avait dans l'oreille.

— Alors ce sont des républicains, puisque monsieur l'assure, et qu'il a entendu le canon.

Ces deux témoignages ne permettaient plus aucun doute sur les causes de l'insurrection parisienne.

Et qu'est-ce que ça veut, ces républicains? demandèrent plusieurs voix qu'il était difficile de distinguer au milieu de la confusion générale.

— Parbleu! reprit Robinson, ils veulent rasseoir Charles X sur le trône.

— Un cri d'horreur couvrit tous les cris. A la réprobation qui circula en longs murmures, dès que cette intention si vraie eut été prêtée aux républicains, on eût imaginé que Charles X avait pendant son règne empêché le blé de germer et les pommiers de fleurir.

Debout sur un tabouret, Victor avait beau s'adresser à ceux qui lui semblaient les moins extravagans dans leurs divagations politiques, il ne parvenait pas encore à s'en faire écouter.

— Messieurs, je...

— Il n'y a plus de sûreté nulle part.

— Ils incendieront nos meules de foin.

— Ils couperont nos arbres au pied.

— Mes braves gens, je...

— Les scélérats!

— Plus de récolte, plus de moissons, plus rien.

— Mes amis, je...

— Il ne s'agit pas de ça, s'écria un rustre en argumentant des coudes et des genoux pour se rapprocher le plus possible de l'endroit où était Maurice, auquel il tenait plus particulièrement à parler. Il ne s'agit pas de ça.

Ce rustre était Pierrefonds le vacher, qui, il y avait près d'un an, avait effectué entre les mains de Maurice, sans vouloir accepter aucune espèce de garantie, un placement de cent vingt mille francs provenant d'un héritage.

— Il s'agit, Russes, Prussiens, carlistes ou républicains, qu'il n'y a plus moyen de rester dans ce pays : avant ce soir peut-être nous serons attaqués par les brigands. Le meilleur notaire alors ce sera un fusil, et le meilleur coffre-fort un trou de dix pieds au milieu de la forêt. C'est donc parce que nous ne voulons pas que les autres, sachant qu'il y a de la graine ici, viennent vous tuer, monsieur Maurice, que nous vous prions, vous remerciant bien de vos soins pour les avoir gardés, de nous rendre nos petits dépôts; vous en serez plus tranquille, nous aussi, ça vous va-t-il?

L'affreux pressentiment de Maurice se vérifiait. Son cœur qui battait auparavant avec violence, s'arrêta net.

— Oui, monsieur Maurice, poursuivit Pierrefonds, faut pas que nous soyons cause des malheurs dont vous ne seriez pas quitte si les républicains se répandaient dans la campagne, comme on dit qu'ils viendront quand la besogne sera finie là-bas, à Paris.

— Dame! — c'était une autre voix, — Pierrefonds dit vrai; ils vous arracheraient la peau tout vivant, pour un liard, au moins! Lâchez-nous nos magots; puis laissez venir! Ah! ils seront bien attrapés! bonjour, il sont partis!

Pousser son beau-frère sur un fauteuil, car il sentait qu'il n'avait plus la force de se tenir debout, et se placer devant lui, de manière à le cacher presque en entier de son corps, ne fut qu'un mouvement pour Victor qui, souriant avec un superbe dédain, répondit aux paysans.

— Ah ça! qui s'est donc moqué de vous de cette façon-là, mes amis? Quoi! vous vous êtes laissé prendre comme des étourneaux à d'aussi fausses et d'aussi extravagantes nouvelles, vous ordinairement si sensés? Mais encore une fois, qui donc c'est moqué de vous?

— Moi, ça m'est revenu comme je menais mes chevaux à l'abreuvoir.

— Vous voyez donc combien c'est faux.

— Je ne dis pas que cela soit vrai comme l'Evangile, reprit un autre;

mais le porte-balle qui me l'a appris quittait Paris, m'a-t-il affirmé, à cause de l'émeute.

— Ruse de marchands de bas ; ce sont des perturbateurs.

— Pour nous quatre, c'est différent : nous le tenons de monsieur le maire.

— L'important ! le fat ! Votre maire est un ambitieux. Et qui lui a fait part, à votre maire, qu'on se battait à Paris ? Est-ce le coq du clocher ?

Toutes les fois qu'on ridiculise un maire, on est bien sûr d'être agréable à ses administrés. Les cliens de Maurice se déridèrent.

— Cependant, mes braves gens, il faut convenir, reprit Victor en orateur qui cède un peu pour obtenir infiniment, que Paris n'est pas aussi tranquille que de coutume. Mais, depuis la révolution de juillet, quand a-t-il cessé d'être exposé à de pareilles agitations? Parce que quelques poignées de turbulens se sont retranchés derrière quatre mauvais pavés que la police a consenti à lui laisser empiler, croyez-vous qu'une autre révolution, semblable à celle de 1830, soit possible ? Vous avez raison d'être prudens. En guerre ou en paix, la prudence est une vertu. Mais, permettez-moi de vous le dire, c'est manquer de patriotisme, que de seconder par la peur à laquelle on se livre les projets des méchans.

Il en est des hommes les plus grossiers, et des volontés les plus tenaces, comme de certains gros rochers; si on creuse adroitement autour de leur base, un enfant les fera pivoter.

Fascinés par la parole de Victor, les rustiques cliens battaient peu à peu en retraite; ils étaient sur le point de se demander compte de leur présence dans l'étude de Maurice. Leur entretien était devenu plus calme, leur attitude plus respectueuse; ils s'essuyaient le front. Victor triomphait.

Pour que sa victoire fût complète, il ajouta :

— Mon beau-frère vous remercie par ma voix d'avoir songé à lui à l'heure d'une crise, où, comme vous l'exprimiez si bien il n'y a qu'un instant, vos dépôts seraient susceptibles de le compromettre. Si l'effet de vous voir ré·nis ici dans une même pensée d'effroi ne l'avait profondément agité, il vous dirait que votre délicatesse est trop inquiète, et qu'il tient, par cela même qu'il y a du danger à veiller sur vos fonds dont il a la précieuse garde, à ne point s'en séparer, si toutefois vous n'avez pas d'autre motif plus grave pour lui retirer votre confiance.

Des murmures suivirent les dernières paroles de Victor. Il y eut unanimité pour repousser la supposition oratoire, personne dans l'assemblée n'élevant de doutes sur la probité de Maurice.

— Non ! pardienne, que nous n'avons pas d'autre peur.

— Sans cela, est-ce que nous demanderions quoi que ce soit.

— J'aurais laissé mes fonds pendant mille ans ici.

Et plus loin : — Est-ce que nous réclamerions notre argent sans cette maudite peur qu'on nous a clouée au ventre ? — Dame ! il faut bien croire un peu à ce qu'on vous dit.

— Sans doute, affirma Victor. Et voilà pourquoi il vous convient d'user de la même autorité morale sur vos voisins de village et de ferme. En rentrant chez vous, publiez que vous avez été dupes d'un mensonge, et empêchez par là les esprits faibles d'empoisonner leur existence, de déranger leurs habitudes sur le premier mot d'un charlatan qui traversera vos villages.

Les cliens avaient décidément honte au fond du cœur de s'être livrés à une démarche si désespérée, depuis qu'ils avaient accepté les bonnes raisons de Victor. Pierrefonds lui-même, qui, comme un des plus forts cliens, avait d'abord porté la parole pour expliquer sa présence et celle des siens dans le cabinet de Maurice, n'eut aucun scrupule à revenir sur son projet de retrait d'argent. Il prit un visage de désintéressement qui sem-

blait dire : — Nous en serons quittes pour un voyage à Chantilly; voilà tout.

Remis de son trouble, Maurice se levait pour adresser quelques phrases d'adieu à l'assemblée, et, afin de n'être pas resté complétement étranger à la discussion, lorsque la voix claire d'un crieur public, qui passait sous les croisées de l'étude, entraîna un silence général. On écoute :

« Voici les événemens sinistres qui ont ensanglanté, la nuit dernière, les rues de la capitale, après la cérémonie du convoi du général Lamarque. »

Reprenant son air léger, Victor tente de détruire sur-le-champ l'impression qu'ont produite sur les cliens la voix et les paroles du crieur public.

— Mes amis, voilà tout juste, et ceci doit vous servir d'exemple, le moyen qu'on emploie chez vous pour vous alarmer.

— Il a dit *événemens* cependant.

— Evénemens! tout est événemens pour Paris : le lever du soleil et le cours de la rivière.

— Mais il a ajouté *sinistres*, monsieur Victor.

— Vendrait-il un seul de ces papiers s'il n'ajoutait *sinistres?*

— Chut! il crie encore.

Victor veut parler.

— Silence! s'il vous plaît, monsieur Victor.

Les oreilles sont attentives.

Et le crieur :

« On y lira les premiers engagemens qui ont eu lieu entre les troupes et les insurgés de Saint-Merry; les pertes d'hommes des deux partis; les régimens qui ont tiré, et les généraux qui les commandent. Voilà du nouveau! de l'intéressant! »

Maurice était retombé dans son fauteuil, foudroyé par l'effet de ce bulletin sur ses cliens; il ne pouvait s'empêcher d'un autre côté d'accueillir, comme la plus heureuse diversion à son anxiété, ces funestes événemens qui lui confirmaient le naufrage où il désirait si ardemment voir périr la France. Bien! bien! murmurait son cœur noyé d'amertumes; nous retombons dans le chaos. Je vous remercie, mon Dieu! de m'ensevelir dans ce désordre. Oh! vienne vite la crise!

Méprisant les propos de Victor, les paysans étaient descendus dans la rue pour acheter les pamphlets du crieur. Victor et Maurice étaient restés face à face, seul à seul, celui-là au bout de ses échappatoires désormais sans valeur sur les cliens qui allaient remonter, et remonter plus avides que jamais de partir après s'être munis de leurs dépôts; celui-ci prêt à avouer, pour en finir avec un supplice cent fois plus douloureux que l'aveu de sa faute, qu'il était dans l'impossibilité de restituer les dépôts.

— Oui, Victor, il n'a aucun moyen de sortir de là, si ce n'est la mort. Veux-tu mourir? deux minutes nous restent. A défaut d'argent, qu'ils trouvent du moins nos cadavres. J'ai deux pistolets chargés, là.

— Ah! bah! mourir! fuir plutôt, — si fuir était facile; — mais ils sont dans le jardin, dans la cour, dans la rue. Tiens, regarde-les : ils lisent!

— Mais si nous ne pouvons fuir, que devenir, Victor? Encore un instant, et ils seront ici, — là. — Les as-tu vus? Leurs yeux étaient défians! J'en ai remarqué qui riaient avec ironie quand tu essayais de les dissuader de redemander leurs fonds; d'autres m'ont paru désespérés de notre position qu'ils m'ont semblé comprendre, à ton assurance même, à ma pâleur, à je ne sais quoi. Mais le temps court; ils remontent déjà; ils remontent; n'est-ce pas? Ecoute, Victor, un conseil! une résolution! un parti! — dis-le, — qui nous tire de là. L'incendie! — brûlons l'étude.

— J'accepte tout.

— Maurice, nous avons disposé de la moitié des fonds de ces gens-là.

— Hélas!

— Rendre la moitié qui reste, ce ne serait contenter quelques uns que pour faire crier plus fort ceux que nous renverrions les mains vides.

— Achève ! j'entends leurs pas.

— Es-tu déterminé à tout ?

— A tout, Victor.

— Eh bien ! laisse-moi prendre tous les contrats, tous les titres qui sont dans ces cartons.

— Prends, oui ! tu as une idée : laquelle ? — Et puis, — mais vite ! — Mais parle, finis ?

— Je vais à Paris.

— O mon Dieu ! Tu déraisonnes ! Que feras-tu à Paris ?

— Tais-toi ! La rente tombera aujourd'hui à un taux épouvantablement bas.

— Puisqu'elle ne se relèvera jamais ! Et c'est bien mon espoir.

— J'achète toutes les rentes qui se présentent en échange de ces titres qui valent de l'or : j'achète des ballots de ruines ! entends-tu ?

— Malheureux ! tu extravagues toujours.

— Si la monarchie de juillet est vaincue, tu ne me reverras plus : j'aurai acheté pour cent mille francs de papier sale. Alors tue-toi : fais comme tu l'entendras. Si la république est écrasée ! eh bien, je t'apporte de l'or ! et de l'or ce soir même.

— As-tu ta tête, Victor ?

Regarde si je l'ai ! — Et d'un bond Victor ouvre dix cartons qu'il vide en un clin d'œil, qu'il referme aussitôt et qu'il repousse sur leurs rayons. Des papiers s'enfoncent dans ses poches qu'il bourre, dans son chapeau ; il regarde ensuite son beau-frère stupéfait de voir que Victor sait si ponctuellement le contenu de ces cartons.

Ce n'était pas le moment de se permettre des observations sur cette rare sagacité. D'ailleurs, les paysans ouvraient la porte de l'étude.

Et la voix du crieur se perdait en répétant : « Voici les événemens sinistres qui ont ensanglanté Paris, la nuit dernière... »

— Il n'y a plus à tortiller, s'écria Pierrefonds : notre argent, nos papiers, et bon voyage. Vous voyez vous-même comme ça chauffe, monsieur Maurice. Le crieur a ajouté que les brigands s'étaient déjà rendus maîtres de Saint-Denis.

— Soit, mes amis, leur répliqua Victor avec le sang-froid qui ne l'avait pas quitté, soit ! Nos intentions ne sont pas de vous contrarier dans vos volontés, puisqu'elles sont si bien arrêtées. Nous allons vous restituer vos dépôts à tous.

— Ah !

Déjà les paysans se mettaient en mesure de recevoir leurs titres et leur argent.

Les uns sortaient de vieux reçus de leur poche.

D'autres délivraient de la ficelle qui les entortillait leurs portefeuilles de cuir gras.

D'autres comptaient sur leurs bâtons de houx les crans que le couteau y avait taillés en guise de chiffres. Sur ces bâtons méthodiques, les mois d'intérêt étaient creusés avec une rigoureuse précision.

Aussi méditatifs, d'autres comptaient et recomptaient sur leurs doigts en remuant les lèvres, tandis que de plus versés dans l'arithmétique exécutaient leurs opérations sur le mur de l'étude avec la pointe d'un eustache.

Rompant ce silence animé, Victor leur dit :

— Mais avant de nous quitter, ne ferez-vous rien pour Maurice, mes amis ? ne lui laisserez-vous aucune preuve de bon souvenir, en reconnaissance de l'exactitude qu'il a apportée sans relâche dans vos affaires qui ont toujours prospéré entre ses mains ?

— Tout ce qu'il lui plaira. Qu'il parle !

— Nous n'avons rien à refuser à M. Maurice.

— Ce bon M. Maurice!

Celui-ci craignait, par ce préambule, quelque nouvelle extravagance de son beau-frère.

— Il faut du temps pour tout. L'insurrection de Paris, puisque nous n'avons plus malheureusement à la nier, nous a étourdis aussi bien que vous, vous le comprenez. Vous désirez liquider sur-le-champ : ceci est à merveille, mais ceci ne saurait se faire à la parole. Il y a à retirer des pièces qui sont au tribunal, à régler des intérêts, à dresser des bordereaux : vous ne voudriez pas plus nous créer des difficultés, que nous ne sommes disposés, pour notre part, à compromettre vos intérêts. Apportons donc les uns et les autres un peu d'indulgence. Ce n'est pas trop de la journée entière pour vous expédier ; accordez-nous cette journée. Il est indispensable que vous patientiez jusqu'à ce soir ; peut-être bien avant dans la nuit.

Une rumeur générale de désapprobation couvrit les dernières paroles de Victor, les plus sensées, du reste, qu'il eût prononcées.

— Jusqu'à ce soir!

— Ah bien! voilà qui nous arrange.

— Et nos femmes qui attendent.

— Et nos enfans qui nous croient déjà tués.

— Et nos maris, disaient les femmes à leur tour.

— C'est bien mon mari qui me chagrine, répliquait une autre, comme si l'on n'avait pas un âne à mener à l'abreuvoir et des vaches à conduire au pré.

— Et moi, mes foins qui sont dehors.

— Ses vaches ne te les mangeront pas tes foins ; ils seront gentils, s'il vient à pleuvoir.

— Puisque je vous vois si bien disposés, mes amis, à faire ce que je vous demande, permettez-moi d'ajouter que vous rassurerez votre protecteur M. Maurice, en ne vous risquant pas la nuit, à travers des bois et des plaines, avec votre argent ou des valeurs précieuses, au moment où vous pourriez être assaillis par les brigands. Ce sacrifice serait bien consolant pour mon beau-frère. Attendez donc jusqu'à demain ; passez le reste de cette journée et la nuit à Chantilly. D'ici à demain matin les événemens de Paris auront pris un caractère décisif.

En orateur digne des beaux temps de la Grèce, plus Victor remarquait le peu d'impression qu'il produisait sur ses auditeurs, plus il avait l'air de les remercier de leur condescendance pour ses paroles. Il reprit :

— Mes bons amis, par un concours de circonstances dont je me plairais en d'autres temps à signaler l'heureuse opportunité, c'est aujourd'hui sainte Claudine...

— Il est décidément fou à lier, pensa Maurice.

— Sainte Claudine, peut-être l'ignorez-vous, est la patronne de madame Maurice. Elle a l'habitude de célébrer sa fête, entourée de ses meilleurs amis : les meilleurs amis d'un notaire sont ses cliens. Le dîner est prêt depuis hier ; il faut qu'il se mange ce dîner, n'est-ce pas? Qui le mangera si ce n'est vous?

C'est à vous d'ailleurs qu'il était destiné. Les lettres d'invitation allaient partir, quand le trouble des affaires politiques en a suspendu l'envoi. Mais, puisque vous voilà, nous vous retenons ; vous ne nous quitterez pas. L'occasion est trop belle.

Ah! réjouissons-nous d'avoir encore quelque faiblesse, quelques préjugés, diraient d'autres, pour les vieux usages de famille. Ne rougissons pas de nous asseoir, réunis dans une même pensée de franchise, autour du flacon et du pain de l'hospitalité.

— Comme il parle bien, murmuraient tous les paysans.

— Vous nous restez? — je savais bien.

— Dame !

— Qu'en dites-vous, les autres ?

— C'est embarrassant !

— Je vous préviens toutefois, c'est un dîner simple ; la frugalité de nos pères : quelques melons hasardeux, quelques volailles chaudes et froides, quelques bons gigots de fermier, force entrées bourgeoises ; un peu de champagne, un peu de bordeaux, beaucoup de petits vins de Mâcon. Que voulez-vous ? on traite les amis sans façon. Le cœur, voilà le meilleur mets.

Comme il n'est pas juste cependant que le plaisir de vous posséder à ce banquet de famille ait un côté onéreux pour vous ; comme nous serions au désespoir, M. Maurice et moi, de vous contraindre à des dépenses, en restant à Chantilly jusqu'à demain, vous vous logerez à nos frais dans les meilleures auberges du pays : la dépense nous regarde, tout est à notre charge. La journée est superbe ; allez faire un tour dans le bois jusqu'à huit heures. A huit heures la table vous attendra, et l'amitié aussi.

Il était aisé de remarquer que la crainte que Victor avait exprimée aux paysans de les voir traverser la forêt avec de l'argent, au moment critique de l'insurrection parisienne, et que le désir de jouir d'un bon dîner, avaient vaincu les hésitations les plus tenaces.

— Comme il fait durer le supplice ! murmurait Maurice ; il ne veut pas mourir.

Il était tout prêt à tirer Victor par les pans de son habit pour lui dire :

— Mais, monstre, on s'égorge à Paris, et tu veux te réjouir ! Tu les invites au nom de ma femme, et Léonide n'est pas à Chantilly ! Il aurait volontiers ajouté : — Crois-tu donc ces gens-là assez scélérats ou assez simples pour accepter ton dîner quand leurs compatriotes meurent sous la mitraille ?

Ces gens s'étaient montrés assez scélérats ou assez simples pour accepter le dîner qu'offrait Victor. Maurice remercia, par un sourire de contentement, la politesse de ses cliens.

Cependant, poursuivit Victor, si parmi vous il en est qui, à toutes forces et malgré nos avis prudens, tiennent absolument à liquider et à partir, qu'ils s'approchent, ils seront satisfaits sur-le-champ.

Joignant le fait à l'intention, Victor prit quelques cartons qu'il posa devant Maurice.

— Ce n'est pas cela, s'écrièrent les cliens. Venus ensemble, nous resterons ensemble : le retard sera pour tous.

— Soit, dit rapidement Victor ; et comme il vous plaira. Partez, restez, réglez, liberté entière ; mais toujours le dîner à huit heures. D'ici là, repos à l'auberge, promenade au château : c'est entendu.

— Oui : c'est entendu.

Et toute la clientèle rustique, ballottée par les raisonnemens captieux de Victor, friande d'un festin en perspective, heureuse de se goberger sans bourse délier, sortit pour se répandre par tout le bourg, d'heure en heure plus inquiet des bruits que le vent apportait de Paris.

— Que vas-tu faire maintenant Victor ? Victor !

— Ce que je t'ai dit : acheter des rentes pour rien ; les revendre, en centupler le prix si le gouvernement résiste ; périr s'il périt.

— Mais que vais-je devenir avec ces gens sur les bras, qui me demanderont ma femme ?

— Léonide ! Ne t'en occupe pas. Ne songe à rien, ne pense à rien : seulement à ce dîner ! Que rien n'y manque, ni les mets, ni le vin, ni les liqueurs ; entends-tu ? D'ici à huit heures, il y aura du changement pour nous !

— Tu es un démon, Victor !

— Soit ! Mais je cours à Paris. En deux heures et demie j'y serai : il

sera trois heures à mon arrivée. Si à huit heures, ce soir, je ne suis pas de retour, sois sûr que je serai mort en route ou qu'il n'y a plus d'espoir de nous tirer jamais du précipice au fond duquel je ne nie pas que nous ayons roulé. — Adieu, Maurice !

— Adieu, Victor ! c'est peut-être notre dernière entrevue dans ce monde ; si tu croyais à une vie...

— Je crois aux révolutions qui font baisser la rente de six francs, et aux restaurations qui la remettent au pair.

Victor était déjà à cheval, il était déjà loin, il n'était déjà plus à Chantilly.

Seul dans son cabinet, comme le condamné à mort dans sa prison, Maurice n'eût pas été plus triste si l'échafaud eût été dressé devant sa porte.

Il fut perdu long-temps dans l'idée de son prochain anéantissement ; il n'en sortit en sursaut qu'aux cris d'un autre bulletin de Paris ; car d'heure en heure, échelonnés sur la route par le gouvernement et par les partisans de l'insurrection, des vendeurs de nouvelles criaient et répandaient dans la campagne les événemens qui se succédaient dans la capitale.

Maurice s'approcha de la croisée, et la voix du crieur lui jeta ces mots :

« Voilà du nouveau, de l'intéressant ! Le parti républicain s'est rendu maître des rues de la Verrerie, du cloître Saint-Merry et des ruelles aboutissantes. Il s'est emparé d'une pièce de canon dont il espère pouvoir faire usage. Le télégraphe de Montmartre a été brûlé. Hésitation des troupes. »

— Bien ! très-bien, s'écria Maurice en frappant du pied. De la résistance ! toujours des combats ! tuez-vous ! tuez-vous ! Que le cheval de Victor s'étouffe dans les cendres en cherchant Paris disparu.

Tout à coup un second crieur reprit d'une voix différente :

« Victoire des troupes sur les révoltés poursuivis et exterminés dans les maisons du quartier des Arcis. Leurs plans déjoués. Mort de leurs principaux chefs. Carlistes trouvés dans leurs rangs. Conspiration ourdie par les Vendéens et les républicains, prouvée par des papiers trouvés sur les cadavres des rebelles. »

— Qui croire ? L'un proclame la victoire, l'autre l'extermination des révoltés ! Confusion du monde !

Maurice descendit pour acheter aux deux crieurs leurs bulletins contradictoires.

Et, en ouvrant la porte du jardin, il vit passer, comme un éclair, un homme à cheval, qui s'arrêta devant la grille de M. Clavier. Maurice reconnut cet homme dont la sueur inondait le visage enflammé : c'était celui qui avait passé une journée entière à l'attendre au carefour des Lions.

Maurice courut se cacher dans un coin, comme un voleur ; et dans ce coin il lut les deux bulletins.

Quand il les eut lus, il fut saisi d'un rire frénétique et sombre ; sa joie était cruelle ; elle eût épouvanté derrière une grille.

Il exhala ces paroles au milieu d'un affreux ricanement :

— Mort, à la fin ! mort avec son drapeau blanc ! mort précipité du haut du clocher de Saint-Merry ! mort frappé d'une balle au front ! La sainte hospitalité est vengée !

Si Victor se fût trouvé là, il eût ajouté :

— Et puisque M. Edouard de Calvaincourt, cet intéressant jeune homme, est mort, c'est trois cent mille francs de moins à rembourser.

Maurice était encore livré à son horrible joie, quand le prêtre qui lui avait confié dans le temps la caisse de secours des pauvres, entra dans le cabinet.

Il n'eut pas besoin d'expliquer longuement le motif de sa visite ; son visage effrayé parlait pour lui. Comme les autres cliens, la terreur de l'émeute l'avait poussé à Chantilly. En bon pasteur, il venait reprendre la caisse de secours, et décharger de la périlleuse responsabilité d'un aussi précieux dépôt celui qui, dans des momens plus calmes, avait accepté de le mettre sous sa protection.

Le prêtre ajouta cependant :

— Vous prévoyez sans doute aussi bien que moi, monsieur, que le parti républicain, s'il était vainqueur, — et tout prouve qu'il le sera, — ne se ferait aucun scrupule de donner aux pieuses épargnes de mes fidèles une direction qu'il ne m'est pas permis de supposer, mais qu'en tous cas il m'est imposé de craindre. Souffrez, monsieur, que leur violence n'ait que moi pour victime. Le temps presse, le danger s'accroît. Restituez-moi ce faible dépôt, trop peu resté entre vos mains pour la sûreté des malheureux, mais assez cependant pour que ma reconnaissance vous soit toujours acquise.

Maurice ne jugea pas à propos de dissuader le prêtre des craintes peu honnêtes qu'il avait conçues du parti républicain : ce n'était pas surtout le moment de défendre la moralité de sa propre opinion, quand il avait presque la conviction que le contenu de la caisse de secours des pauvres avait été volé par son beau-frère, il n'y avait pas un quart d'heure, s'il n'avait été enlevé plus tôt.

La cassette était bien au même endroit, il l'apercevait de la place où il était ; mais la clé y était restée aussi : et combien ne redoutait-il pas, en la prenant pour la restituer au prêtre, de la sentir d'une légèreté significative !

Encore une honte à subir ! pensa-t-il.

— Et que ferez-vous de cet argent ? demanda Maurice, lui qui jamais ne s'était cru en droit d'adresser une semblable question à qui que ce fût.

— Je cacherai soigneusement cette cassette sous ma robe jusqu'au village de ma paroisse. Arrivé là, si j'y arrive, j'appellerai tous les pauvres, je l'ouvrirai en leur présence, et je dresserai le partage de ce qu'elle contient. Après, Dieu fera le reste : ils défendront leur bien.

La simplicité de cette âme ingénue, si effrayée pour sa réputation, si empressée de rendre une somme dont personne ne savait le chiffre et la source, fut une dure leçon de probité pour Maurice.

— Mais, reprit celui-ci, par un abus, par un tort que Dieu seul et ses vertueux représentans, — et non le monde, — savent pardonner, si j'avais, monsieur, disposé de cette somme ; si je ne l'avais pas ; si, par une licence dont je n'absous pas ceux de ma profession qui en usent, j'avais placé vos fonds, que diriez-vous ? parlez !

Maurice s'efforçait d'être calme dans la supposition qu'il soumettait au prêtre, et il était pressant comme un coupable qui cherche à savoir son sort.

— J'avoue que mon embarras serait grand. Je vous plaindrais d'abord de vous être trouvé dans une conjecture telle, que l'emploi de l'argent d'autrui vous ait été nécessaire. Il y a des fautes de position dont il ne faut pas rendre les hommes absolument responsables. Ensuite, je dirais à mes paroissiens que les dernières réparations de l'église ayant beaucoup plus coûté que nous ne l'avions prévu, j'ai été forcé de toucher à la caisse de secours pour combler les frais : on me croirait. Quelques uns murmureraient un peu ; on laisserait passer l'ondée. Vous pensez bien que je ne dormirais pas tranquille sous le poids d'un tel mensonge. Un plat de moins à mon dîner, quelques livres de moins à ma bibliothèque, et j'aurais bientôt, par ces privations, si tolérables et si légères, remplacé, dans ma caisse, le déficit que votre malheur y aurait laissé. Peut-être imaginerais-je mieux en pareille circonstance. Bénissons toutefois le ciel, mon-

— Nullement, monsieur.
— Le nombre en augmente-il ?
— D'heure en heure, à vue d'œil, à mesure qu'on tue.
— Et les Parisiens ?
— Ils regardent par leurs croisées.
— Est-ce que les autres quartiers de la ville se soulèvent ?
— Je ne m'en suis pas aperçu.
— Les boutiques sont-elles fermées ?
— Aucune.
— Quelle indifférence, murmura Maurice : le calme de ces gens-là est odieux. Ils passeront d'un gouvernement à un autre, comme de leur arrière-boutique à leur comptoir. Demain on fera encore des affaires.
Les habitans de Chantilly étaient en proie à de vives craintes, en écoutant ce dialogue, entre le conducteur et Maurice.
— On vient donc à leur aide, continua-t-il ?
— De tous côtés, monsieur.
— Mais qui ? puisque les habitans ne les secondent pas ?
— Leurs amis, leurs partisans ; on parle aussi de trente mille républicains qui arriveront de Dijon demain matin.
— Bonheur ! pensa Maurice, qu'ils tiennent jusque-là, extermination ensuite, bouleversement. — Mais la troupe ? la troupe ?
— Elle les assiége aussi de toutes parts.
— On se massacre donc ?
— C'est le mot.
— On ne présume pas à qui restera la victoire ?
Le conducteur était remonté et lançait ses chevaux sur le bas de la route.
Sa dernière réponse était dans la voiture qu'il semblait prendre à cœur d'éloigner le plus possible de Paris. Les deux femmes, les deux enfans et le jeune homme, qui s'y trouvaient, montraient sur leurs visages l'altération d'une fuite précipitée. — Et certes, ils n'appartenaient pas au parti républicain.
Le cœur gros d'une affreuse joie qui le rendait odieux à lui-même, Maurice rentra et reparut dans le cabinet où son beau-frère était resté à l'attendre.
— Tout va à merveille, Victor ; Paris est un chaos ; on s'y égorge ; les républicains et la troupe ; les riches fuient. La chaise de poste qui a relayé emporte une famille entière. On émigre déjà.
— Allons, il y aura quelques bonnes petites affaires à traiter, dit Victor en se frottant les mains ; les biens d'émigrés seront pour rien.
— Tu songes aux affaires, toi! Oh! non, il n'y aura plus d'affaires, c'est mon espoir ! Des ruines ! c'est tout ce que je demande, que tout soit anéanti. — Tout ! plus de commerce, plus de tribunaux ! Que l'échafaud de bois où l'on expose les banqueroutiers soit brûlé avec le siége de la justice ! — C'est mal ! — Mais je n'ai de soulagement qu'avec ces pensées de destruction. Et que le 15 n'arrive jamais !
— Tu as raison ; si la fin du monde arrive avant l'échéance du 15, il y aura prescription de droit.
— Monsieur ! monsieur, dit un clerc qui entra dans l'étude, monsieur, vous n'entendez donc pas ?
— Expliquez-vous ! parlez !
— La cour est pleine de gens pressés de vous voir.
— Victor, — je ne sais, — vois toi-même ! — regarde par la croisée quelles sont ces gens !
Victor ouvre la croisée et regarde.
— Ce sont tout simplement tes cliens.
— Mes cliens !
— Oui ! je les ai reconnus ; pourquoi en si grand nombre, Maurice ?

— Je n'en sais rien. — Irai-je voir? Va toi-même! non, reste! attends. Je descends. A quoi bon? — Mon habitude n'est pas de les recevoir dans la cour! — ils trouveraient du louche.

Effaré, Maurice sonna; il sonna fort.

Le clerc reparut.

— Pourquoi n'avez-vous pas prié les personnes qui sont là-bas de monter?

— Vous ne me l'avez pas commandé.

— Allez donc! et qu'elles montent.

— Victor, suis-je pâle? — je dois l'être. Je sens fléchir mes jambes. j'ai des éblouissemens. Ne me quitte pas. Sois là, reste là; toujours là.

La porte s'ouvre, et plus de quatre-vingts personnes, paysans, fermiers, bûcherons, charbonniers, vignerons, pénètrent à la fois dans le cabinet, non sans désordre, dans leur avidité brutale à parler les premiers à Maurice.

— Monsieur Maurice, répondez-moi.

— Monsieur Maurice, moi je viens de loin, je passerai avant les autres.

— Monsieur Maurice, deux mots seulement, et je pars.

— Monsieur le notaire!

— C'est à moi à être écouté. Je suis ici depuis une heure!

— Et moi depuis deux heures.

— T'en as menti.

— Menti toi-même.

— Si nous n'étions ici, je te travaillerais les échalas.

— Mes amis, du silence! la paix! chacun aura son tour.

— Nous parlerons bien, peut-être, nous autres, femmes.

— Vous autres! rentrez vos langues dans le fourreau.

— Tiens! tiens! il ferait beau vous voir nous en empêcher.

— Mes braves gens, du calme! je vous entendrai tous! — tous! — D'abord, qui vous amène chez moi en si grand nombre?

Ces premières paroles furent si faiblement dites par Maurice, qu'elles ne produisirent pas plus d'effet qu'une goutte d'eau sur un brasier.

— Oui! qui vous amène? répéta Maurice dont l'abattement avertissait son beau-frère de se mettre en mesure de parler pour lui.

— Voici, parvint enfin à dire le père Renard, qui avait déposé chez Maurice les titres de possession de trois maisons et qui avait négligé jusqu'ici de toucher sa rente viagère de six mille francs; voici : — On assure que la duchesse de Berry, à la tête de cent mille Prussiens, est descendue dans Paris par le faubourg Saint-Antoine.

— Ah! ouitche? des Prussiens; ce sont tout uniment, — et il y avait pas mal de temps que ça bouillait, — les républicains qui font des horreurs aux quatre coins de Paris.

Le dernier qui avait parlé était Robinson le tuilier. On a peut-être oublié que Robinson, voulant devenir acquéreur de l'un des lots de la Garenne entre Morfontaine et Saint-Leu, avait confié à Maurice, pour effectuer cet achat, quatre-vingt mille francs. La propriété ne s'était élevée qu'à soixante-trois mille : c'était donc dix-sept mille francs qui revenaient à Robinson. Pendant quatre mois il avait balancé à les retirer. Mais, au bruit de l'émeute, il était accouru comme les autres.

— Je répète, si l'on ne m'a pas entendu, que ce sont les républicains.

— Ah! pour ça, c'est vrai, affirma avec un ton d'autorité que n'augmentait pas peu son titre, l'homme d'affaires de M. Grandménil; de Sarcelles d'où je viens, on entend le canon comme si on l'avait dans l'oreille.

— Alors ce sont des républicains, puisque monsieur l'assure, et qu'il a entendu le canon.

Il allait jouir des fruits de sa combinaison; du moins l'espérait-il ainsi dans son assurance à croire infaillibles des projets dont aucun projet d'homme jusqu'à lui n'avait égalé la hardiesse, quand le changement d'entrepôt et l'insurrection du 6 juin cassèrent en quelques minutes les premiers échelons de sa fortune, et le jetèrent brutalement par terre. Il y avait de quoi être écrasé : Victor fut étourdi. Quelque impassible néanmoins qu'il fût de caractère, il se courba pendant les heures lugubres qui furent marquées, pour lui et pour son beau-frère, des funestes accidens dont nous avons été témoins.

Si l'on a pas oublié que mademoiselle de Meilhan n'avait pas consenti à se détacher du lit où M. Clavier avait rendu le dernier soupir, et si l'on se souvient de la lettre restée sans réponse qu'Edouard avait écrite à Maurice pour avoir cinquante mille francs, on apportera peut-être quelque patience à écouter la suite de la passion si horriblement traversée de Caroline.

Edouard s'était rendu à Paris sans accidens. Là, spectateur de la fermentation publique contre la royauté de juillet mal affermie; ne la voyant pas trop courageusement soutenue, même par ceux qui en avaient le plus profité, il se persuada que les républicains en auraient bon marché. Sa conviction, on l'a dit plus haut, étant d'ailleurs que Henri V ne rentrerait aux Tuileries qu'après la sanglante épreuve d'une république, par raison et par désespoir, il s'était enrôlé dans les rangs des révoltés. La débauche des idées autorisait alors ces unions adultères de partis. Edouard, au surplus, n'avait pas à hésiter entre une vie mal cachée, intolérable, par les soins de prudence qu'elle exigeait, et une mort peut-être utile, à coup sûr glorieure, car elle finirait par une balle.

Forcé en outre de renoncer à son départ pour l'Allemagne, à cause de laprescription de son passeport d'emprunt, et par la détermination de Caroline dont il n'avait pas osé violer la pieuse résistance au pied du lit d'un mort, Edouard aurait été blâmable de rester étranger au mouvement insurrectionnel. Nous avons vu comment Maurice n'avait pas été non plus le moindre obstacle à la fuite d'Edouard.

Qui compterait les épreuves auxquelles il se soumit avant d'être accepté par les partisans d'une opinion ennemie, infailliblement mortelle à la sienne dès qu'elle aurait triomphé ? Qui l'a suivi à travers les clubs souterrains où des figures sombres, rangées contre des murs humides, jugent et condamnent la royauté en jury sévère, impitoyable, sans appel ? Qui a souffert avec lui les insultes faites à ses plus chères prédilections, afin d'obtenir au prix de tant de courageuses bassesses une place là où il y avait à combattre le visage masqué ?

Ceci sera son secret.

Bientôt l'heure sonne, la nuit s'abat sur Paris, sur Paris agité, en sueur, comme un malade qui pressent la crise.

A des distances lointaines, mais dont les échos mesurent le sinistre intervalle, des coups de feu pétillent, se répondent. Au pied des rues désertes, des ombres courent, arment des pistolets, bourrent des carabines, et en fuyant se communiquent à l'oreille des paroles de ralliement.

Ici des groupes se pelotonnent; plus loin, ils s'abaissent et démolissent le sol; leur haleine laborieuse rase les ruisseaux dont le cours est détourné. Déjà des eaux noires s'échappent en nappes bourbeuses au bas des maisons; des pierres alourdissent des tonneaux; sur ces tonneaux des planches tombent et s'appuient : ce sont des ponts, des portes, des remparts. Derrièce ces remparts grossiers, mais massifs, des fourmilières silencieuses campent et veillent; elles fondent les balles à la lueur d'un fanal; sous ce fanal flotte un drapeau noir.

Edouard est là. Il a mis les mains dans les pierres, dans la boue, dans le plomb.

Vienne le jour, il les lavera dans le sang !

Ce jour ce lève : c'est le 6 juin ; c'est le jour qui dure encore, qui a vu les populations éparses, effarées de la campagne, assiégeant le cabinet de Maurice ; jour néfaste qui, des pavés mitraillés de Paris jusqu'à la porte du jardin de mademoiselle de Meilhan, a lancé un messager épuisé de fatigue.

Quand ce messager de mort eut rempli sa mission, Caroline descendit au jardin et entra dans la serre dont les panneaux soulevés, pour permettre au vent doux de juin de s'y introduire, laissaient apercevoir dans le fond un double rang d'orangers tout vivaces de leurs feuilles vertes et des rameaux embaumés de leurs fleurs. Chaque arbuste aspirait, dans cette matinée égayée par le chant des oiseaux, sa part de soleil, son souffle d'air, son infusion de vie, sa nuance de couleur et de grâce. Ils semblaient tous s'être préparés pour recevoir la visite du printemps : les uns montaient, les bras déployés, vers le soleil, beaux bananiers enveloppés étroitement dans leur fourreau de soie, comme des princes persans dans leur tunique, les autres se courbant, ondoyant, se relevant, semblaient de moelleuses bayadères tout à coup changées en tulipiers ; Vichnou les avait touchées.

Toutes ces plantes, toutes ces fleurs respiraient dans l'atmosphère qui les entourait et qui leur faisait une patrie commune au milieu de laquelle chacune étalait sa beauté particulière. C'étaient des inflexions de tiges pleines de souplesse, des boutons vaporeux et voilés comme la pudeur, des bouquets liés d'eux-mêmes et cherchant une main pour les prendre ; c'étaient des corolles renversées en sonnettes, agitant leurs anthères comme de petits marteaux d'or ; d'autres corolles, inclinées sur leurs hampes, vives, sveltes, ailées, figuraient des colibris prêts à s'envoler ; et d'autres encore, pourprées ou pâles, mélancoliques ou coquettes, ayant presque une âme et une voix.

Un souvenir de chaque climat éclatait autour de Caroline par des formes aussi incisives que la langue d'un pays, que son accent.

Bienfait des contrées sans ombre, le latanier élargissait son éventail aux mille lames ; tandis que, plus loin, les arbustes du Gange effilaient et abaissaient en forme de rames leurs feuilles colossales ; ici, l'éventail et la rame ; là, la pirogue indienne ; le zamia aux feuilles dentelées et arrondies pour voguer sur le fleuve sacré. Qu'un beau scarabée rose tombe dans la feuille du zamia, et l'équipage végétal sera complet.

L'imagination est heureuse de trouver des ressemblances entre des objets où Dieu n'a mis peut-être que l'intarissable variété de ses créations. Chaque bel arbre aux formes souples et tendres rappelle à notre faiblesse aimante, par des analogies mystérieuses dont les anges seuls ont la clé, une chose chérie, une chose absente, évanouie. Qui sait si le sang et la sève n'eurent pas autrefois une même source ?

Caroline eut des tendresses, des regards, des soupirs, pour ces fleurs qui la regardaient lire la nuit, et qui l'appelaient de leurs parfums quand elle les oubliait pour lire.

Elle va de l'une à l'autre pour les respirer doucement ; elle va, de ces petites étoiles, découpées à l'image de celles du ciel, qui sont peut-être aussi des mondes de parfums, à ces amas de pierreries égouttées sur des branches ; à ces myriades de topazes, de perles végétales que la Vierge fit pour son diadème, laissant les autres perles aux reines de la terre.

Entre les plus hauts arbustes et les lianes rampantes, d'autres fleurs épanouissaient leurs corolles peintes par les anges dans les loisirs de la création ; leurs doigts les avaient veloutées, plissées à mille plis, et évasées en calice pour recevoir la rosée, et puis les divins espiègles avaient soufflé dedans pour les arrondir ; leur haleine y était restée.

Caroline salua toutes les fleurs en passant, gracieuses amies qui lui rendirent son salut matinal. Elle en porta quelques unes à ses lèvres, les retenant long-temps comme pour un adieu éternel.

On eût pu la voir ensuite aller de place en place s'asseoir un instant sous chaque ombrage, et essayer de toutes les suaves exhalaisons de la serre afin de dilater sa poitrine, où se posait sa main. Sa tête, rêveuse et triste, balancée sur ses charmantes épaules, penchait ainsi qu'une fleur à qui l'eau a manqué tout un jour d'été. Enfin elle se reposa sous un bel oranger de Naples, regardant fixement devant elle, suivant le fil d'une pensée qui partait du fond de ses yeux et allait jusqu'au ciel. Sur ce chemin idéal, son âme montait et descendait; mais, à chaque voyage, elle abrégeait le retour. Le ciel l'attirait davantage.

Après avoir inutilement cherché une attitude de repos, ses bras, sans force, fléchirent et pendirent le long de sa robe blanche, nouée par une ceinture noire, signe de deuil qu'elle n'avait pas cru devoir refuser à la mémoire de M. Clavier. Ainsi brisée, elle parut plus immobile que les plantes à travers lesquelles elle se dessinait.

Caroline demeura une heure entière dans ce repos; sa figure d'albâtre s'anima ensuite doucement; elle sourit comme étonnée de l'heureuse idée qui lui naissait spontanément. Etait-ce un espoir? était-ce une voix qu'elle avait entendue? Caroline se leva et se dirigea vers les panneaux vitrés de la serre qu'elle abaissa l'un après l'autre, sans en oublier un seul.

Caroline se trouva enfermée avec les fleurs.

Ayant repris sa place sous l'oranger, elle s'aperçut sans frémir qu'elle avait sur sa tête un groupe de mancenilliers, arbustes funestes que M. Clavier avait été plusieurs fois tenté d'arracher.

Bientôt une chaleur pénétrante, pareille à celle d'un bain de vapeur, remplit la serre déjà échauffée par le soleil de la matinée. Le tan, dont le parquet était couvert à une profondeur de deux pieds, s'attiédit et fuma. Aux carreaux s'attachèrent des vapeurs blanches; et bientôt s'opéra une dilatation puissante dans le tissu, dans les feuilles et les fleurs des arbustes exposés à l'action d'une température élevée. Des camélias s'épanouissaient; des pétales d'orangers tournoyaient et voltigeaient dans l'espace; des feuilles se distendaient et claquaient. Le symptôme le plus évident de l'absorption de l'air atmosphérique par les pores des plantes se révélait par la surabondance d'odeurs répandues dans la serre, qui s'alourdissait de parfums.

A la faiblesse morale qu'avait éprouvée Caroline avant la clôture des panneaux, se joignit chez elle, dès que cette imprudente résolution eût été accomplie, un anéantissement physique qu'elle ne tenta pas de secouer.

Caroline s'assoupit peu à peu; ses paupières descendirent sur ses joues envahies par la pâleur du sommeil; on eût dit qu'elle remuait les lèvres, et un peu les doigts, à mesure que ses yeux ne s'ouvraient plus qu'avec peine.

D'instant en instant cependant la serre se parait de mille fleurs écloses à cette chaleur fécondante; plus lustrées, plus vertes, plus humides, les feuilles se déroulaient. Caroline n'eut bientôt plus assez de force pour appuyer sa tête contre l'oranger; elle glissa, manqua d'appui; son épaule seule l'empêcha d'être renversée sur la caisse. Et son assoupissement augmentait; sommeil doux et vénéneux qu'il était déjà peut-être déjà trop tard pour rompre. Ses yeux, sa bouche, ses bras n'avaient plus aucun mouvement; mais, comme si un oiseau invisible l'eût effleurée de son aile, une ombre, un gaz courait sur son visage qui n'était pas encore mort, mais qui n'était plus vivant. Adieu! pâle et belle comtesse de Meilhan, descendante de princes, au noble sang, de noble race; tuée dans tes parens, domestique ensuite, et puis aimée. — L'amour, ce qu'il y a de plus joyeux dans la richesse, ce qu'il y a de plus consolant dans la pauvreté! — Et cet amour, ton amour, Caroline, souillé, découvert, maudit, déchiré par une infâme et un régicide! Adieu!... pauvre enfant qui a vécu un jour. Ainsi s'éteignent donc les races, mon Dieu, qui les voulez d'abord puissantes, dominatrices, maîtresses du monde, qui les laissez se

dire infinies, éternelles comme vous; qui passez ensuite sur leurs châteaux et les pulvérisez; sur leurs noms, et la mémoire la plus invincible ne les sait plus jamais; et enfin qui, après l'avoir porté triomphant de race en race, reléguez ce germe dans l'âme aimante, débile, passionnée d'une enfant, et d'une enfant que l'haleine des fleurs va tuer.

Pas un cri, un effort, un regret, pas un retour à la vie! Sa robe trace de longs plis de ses genoux à ses pieds; ses bras plongent droit vers la terre, et ses beaux doigts effilés n'ont plus de sang. Son âme est au milieu de ces parfums qui l'ont aspirée. Caroline est morte, asphyxiée par les fleurs; mort douce, douce comme sa vie; la jeune, la blonde enfant, avait retenu, pour le tourner contre elle, le précepte de M. Clavier: — Nous ne pouvons pas vivre avec les fleurs, mon enfant; il faut que nous les tuions ou qu'elles nous tuent.

Et les fleurs l'ont tuée.

XXVIII

En partant de Chantilly, Victor avait laissé des ordres précis et détaillés aux domestiques, comptant peu, avec raison, sur la liberté d'esprit de son beau-frère pour veiller aux préparatifs du dîner auquel il avait invité les paysans.

Aussi ce fut à l'insu de Maurice que deux tables de quarante couverts furent dressées dans une allée du jardin, et qu'elles se parèrent, sans craindre l'incertitude du temps, d'une sérénité rare depuis le matin, de tout ce que l'élégance du linge et de l'argenterie a de choisi.

Les habitans ne savaient que penser de ces apprêts, très difficiles à cacher dans un bourg qui n'a qu'une rue, et de plus en plus inconvenans à mesure que les événemens de Paris se rembrunissaient.

Comme un pâtissier en bonnet de coton ne sort pas sans commentaires d'une maison enclavée dans une localité au dessous de deux mille âmes, trois pâtissiers allant et venant, pour le compte de la maison Maurice, avaient ouvert les écluses aux interprétations. Les propos débordaient.

— Tue-t-on le bœuf gras, ou le veau, chez lui?

— Voisine, on peut tout supposer: j'ai vu deux pâtissiers.

— Vous vous trompez: il y en avait trois bien comptés; tout ce que Chantilly possède en pâtissiers.

— Je ne dirai pas non. C'est comme des melons: il en est entré un chargement. Pourtant, j'en ai marchandé un hier; pas moins de trois francs. Ils sont au feu.

— Et mon mari qui sort du café, où il a entendu qu'on commandait quatre-vingts demi-tasses de café avec ou sans crême.

— Etes-vous bien sûre de ça, voisine? C'est que quatre-vingts demi-tasses de café, cela entraîne autant de petits verres.

— Si j'en suis sûre! Vous n'avez qu'à rester à votre croisée; vous vous convaincrez par vous-même si je mens ou si je dis vrai.

— Il y a, il faut le croire, quelque baptême sous roche.

— Mais baptême de qui, de quoi, voisine? il n'y a point de nouveau-né dans la maison.

— C'est donc un mariage?

— Pas davantage. Il n'y a qu'un ménage, et la noce est faite depuis long-temps.

— Bien sûr ce n'est pas un enterrement.

— C'est à jeter notre langue aux chiens, voisine.

— Que voulez-vous! on ne sait plus rien dans ce pauvre monde.

— Hélas! vous parlez comme l'Évangile, voisine; il n'y a plus rien à

brouter pour la langue d'un chrétien. Il faut que le monde soit bien méchant pour tant se cacher.

Dieu eût pardonné à la médisance si, envoyé par lui à Chantilly, son ange eût découvert seulement huit maisons dont les croisées eussent été fermées en ce moment; seulement trois, seulement une.

Il n'en était point où ne parût un visage curieux; et, parmi ces visages, il n'en était point dont le rayon visuel fût dirigé ailleurs que sur la maison de Maurice.

Maurice était étranger à ce qui se passait chez lui. Il jetait à qui les voulait les clés des armoires et du caveau, trop heureux de se laisser voler, au prix du repos dont sa pauvre tête avait besoin. Souvent il se surprenait, écoutant le cliquetis de l'argenterie et le grincement des assiettes, ne s'expliquant qu'après longue réflexion la cause de ces préparatifs gastronomiques.

Reprenant le fil de ses idées, il murmurait en marchant :

— Déjà une heure que Victor est parti! reviendra-t-il? Oh! non! je ne le crois pas. Et quand il reviendrait! ne m'apporterait-il pas quelque exécrable faux-fuyant pour éterniser mon désespoir? Mais cette fois il s'abuse; mes juges sont ici; de l'or pour eux ou le suicide pour moi. Et qu'il ne me trompe pas d'une heure, car j'ai des armes sûres et qui n'attendent pas!

Le chef de cuisine entra.

— Monsieur!

— Quoi? que me veut-on?

— Divisera-t-on le repas en trois services ou en deux?

— Que dites-vous, èt qui êtes-vous?

— Je suis le chef, monsieur, et je vous demande s'il y aura deux ou trois services à votre dîner?

— Mille! s'il le faut.

— Et combien d'entrées?

— Tant qu'il vous plaira.

— Comme j'ai deux belles carpes, je crois que nous pourrons nous passer de turbot?

— Passez-vous de turbot.

— Mettra-t-on huit ou douze poulets à la broche?

— Mettez-les tous!

— De quel vin boira-t-on?

— De tous! Laissez-moi!

Profitant de la munificence de Victor, les cliens avaient envahi les principaux hôtels de Chantilly. Amateurs des beaux points de vue, plusieurs d'entre eux, installés dans l'agréable hôtel de Bourbon-Condé, s'étaient placés sur le balcon de fer qui s'avance, poudreux et rouillé, sur la grande route, et domine les premières avenues de la forêt. De son cabinet, Maurice les apercevait, adoucissant les ennuis de l'attente par des petits verres de liqueur et des cigares. Ils semblaient occuper le bourg par suite d'une invasion, et le tenir en gage jusqu'à l'acquittement de sa rançon.

Les premières heures leur furent douces.

Ils s'emparèrent des billards qu'ils trouvèrent vacans, des tables de jeu, et enfin de tous les instrumens de distraction que fournit le pays le plus fainéant de la chrétienté.

Les enfans et les femmes allèrent se promener à âne dans la forêt et dans des chars-à-bancs de louage, Victor n'ayant interdit aucune sorte de plaisir.

Maurice dévorait son cœur sans relâche en comptant les minutes qui le séparaient de la nuit. Ces paysans marchant autour de son habitation lui produisaient l'effet d'un peuple impatient d'assister à son exécution remise au coucher du soleil. Ils avaient acheté le droit de le voir mourir pour son crime. S'il s'éloignait du spectacle désolant qu'offrait cette mul-

titude de cliens dont pas un n'était perdu pour son regard, de quelque côté qu'il le dirigeât sur l'étendue plane de la pelouse, il n'évitait pas la fantasque solennité du repas. Il ne pardonnait pas à la fastueuse raillerie des flambeaux, des porcelaines, des flaçons, des cristaux dont se chargeaient deux tables démesurées; dérision pour son cœur attristé.

Il rentrait pour la vingtième fois au fond de sa retraite, maudissant l'implacable immobilité du temps, exécrant un soleil toujours à la même place, quand un homme, vêtu de deuil des pieds à la tête, entra à pas lents dans l'ombre de son cabinet, s'avança vers lui, et l'appela d'un ton faible :

— Maurice, ne me reconnais-tu pas?

— Jules Lefort! mon ami! Cette pâleur, ces habits!... Jules, tu pleures! mais tu pleures! Oui! — toi aussi!... — Qui t'a-t-on tué?

— Ma femme! Hortense est morte; morte folle dans mes bras! me demandant pardon, pardon! sans pouvoir être dissuadée qu'elle n'avait commis aucune faute. A genoux près de son lit, mes lèvres suppliantes sur son front, lui tenant son corps desséché et convulsif sur ma poitrine, je lui ai vainement protesté, par mes pleurs, par mes paroles, qu'elle était innocente et que ses remords m'outrageaient, me faisaient mourir; elle a, jusqu'à son dernier souffle, maigri, langui, souffert en murmurant : Pardon! Elle a expiré sous l'horrible poids d'une accusation que son imagination répétait à ses oreilles; et son cadavre, Maurice, est resté agenouillé, les mains jointes, pour l'éternité.

— Malheureux Jules! Et Dieu t'a laissé seul sur la terre, comme moi. La calomnie t'a fait veuf, et moi, la honte; ma femme a assassiné la tienne; deux amis étaient frères dès l'enfance, et l'un est presque le bourreau de l'autre! Maudis-moi! maudis-moi!

— Je n'en ai pas la force, Maurice. Vois ce front que quelques nuits ont blanchi; ce corps que le mal a brisé; à peine aurait-il la puissance de se baisser pour ramasser une épée, des deux que la vengeance jetterait à mes pieds.

— A quoi bon une épée maintenant, Jules? L'homme dont l'existence protégeait les haines criminelles de ma femme a été frappé mortellement ce matin d'une balle. Je croirais à une justice : elle aurait pu être plus complète cependant. As-tu reçu ma lettre? Qu'en as-tu fait, Jules?

— Je l'ai brûlée.

— Et ta vengeance?

— Je l'abandonne, comme j'abandonne la France. Une tombe et un enfant m'ont été laissés. La tombe restera en Europe; l'enfant ira en Amérique : je l'y emmène avec moi. Un vaisseau m'attend au Havre, où je vais m'embarquer.

— Jules, je t'y suis! le veux-tu? Fais-moi une petite place dans le coin de ton vaisseau; que dans trois jours je puisse monter sur le pont et voir la France comme un flocon d'écume à l'horizon! Sais-tu que je souffre aussi? sais-tu qu'au moment où je te parle, je monte en idée les marches de l'échafaud où l'on boucle au cou les banqueroutiers? Soutiens-moi, Jules; on me regarde, on me déchire! Oh! emmène-moi! sauve-moi! Que je ne voie plus le hideux fantôme de l'opinion passant et repassant entre ma femme et moi! Plus de Victor non plus! La mer, la grande mer! ses tempêtes, moins terribles que celles des hommes!

— Comme je te retrouve, Maurice! Pauvre ami! Viens donc, viens à moi! Entrés ensemble dans le monde, nous en sortirons le même jour, laissant deux cadavres derrière nous : une femme assassinée, une femme!... Nous étions bons pourtant; qu'avons-nous fait pour mériter cela? Enfouissons le passé : oui! mettons des mers entre notre destinée d'un an et notre existence nouvelle. Partons : ne regardons pas même Paris dont l'affreux voisinage communique tant de passions, tant de sordides pro-

jets, Paris qui brûle à cette heure, et que nous verrons éclater peut-être en passant.

— Oh! je te remercie, Jules, de m'accepter pour ton compagnon d'exil. Nous ne nous séparerons donc plus! Ta fille aura deux pères pour l'élever, pour lui faire aimer sa mère, en lui disant, toi, sa bonté, sa tendresse, moi, ses malheurs. Nous nous attacherons à cette enfant qui nous rappellera tout ce que nos mariages ont eu de serein et d'amer.

Les deux amis se pressaient affectueusement, plus forts contre la mauvaise destinée depuis qu'ils étaient réunis; plus courageux désormais pour tenter une existence nouvelle.

— En quelques minutes je suis prêt; à l'instant même si tu le veux, Jules; car je n'emporte rien. Vienne la justice, elle reconnaîtra que je ne lui ai dérobé que mon corps, lui abandonnant tout : mes propriétés, mes meubles, la table sur laquelle ma sobriété n'a jamais été blessée d'un luxe coupable, le lit où mon mariage n'a été qu'une longue insomnie.

— Monsieur, demanda tout à coup un domestique importun, prendra-t-on le café dans le jardin ou dans le salon?

Un regard de Jules trahit son étonnement; il semblait dire : Il y a donc fête ici?

— Où vous voudrez! mais, au nom du ciel, ne me persécutez plus de votre repas!

— Un repas! Maurice?

— Oui, un repas! une superbe fête! les invités attendent. — Jules! une superbe fête, te dis-je, comme le pays n'en a jamais vu depuis les princes de Condé. Quatre-vingts couverts. Pour peu que tu en doutes, viens! regarde! Table mise, champagne au frais, melons à l'ombre. On prendra le café sous la tonnelle. Ou je raille ou je suis fou, penses-tu? Mais, tu le vois, je ne raille pas : — Je suis donc fou!

— Je le croirai, Maurice, si tu ne m'éclaires sur-le-champ.

Ayant fait asseoir Jules près de lui, Maurice déroula, dans un épanchement qui le soulagea autant qu'il surprit son ami, les douze ou treize mois de sa résidence à Chantilly, n'omettant aucune circonstance relative à ses tribulations domestiques et à ses anxiétés de notaire, bénissant au contraire une occasion si rare pour lui d'alléger sa conscience oppressée.

Quand Maurice eut achevé, Jules Lefort lui dit :

— Tu ne peux plus partir, Maurice. Ces gens-là, d'après ce que tu viens de m'apprendre sur ton entrevue avec eux, ce matin, ne sont plus tes convives, mais tes ennemis, tes espions, tes gardes.

Je les connais mieux que toi, mieux que ton beau-frère surtout, fine trempe d'esprit à qui je permets de duper des banquiers et des propriétaires; mais des paysans, jamais! des fermiers, impossible!

Ils te gardent, te dis-je! Echelonnés sur la grande route et postés autour de ta maison, ils t'épient; il font bonne sentinelle derrière ces arbres. Sors! tu es arrêté.

— Y songes-tu? tu m'épouvantes! Sais-tu que la nuit approche et qu'il n'y a plus de délai à espérer, passé huit heures? que mon beau-frère n'arrive pas? Pourquoi ne pas fuir, Jules?

— Renonce à ce projet, Maurice; mais puisque tu n'es pas convaincu de l'espionnage où tu es resserré, place-toi à cette croisée et commande à ton domestique d'atteler ta calèche. Examine ensuite ce qui se passera. Maurice dit au cocher d'atteler.

Quand les ordres de Maurice eurent été ponctuellement exécutés, la pelouse, déserte un instant auparavant, fut foulée par à peu près tous les cliens de Maurice. Ils s'élançaient, comme des hirondelles, des nombreuses avenues de la forêt; et, avec une indifférence affectée, ils se dirigeaient vers la calèche de Maurice. Ils formèrent bientôt un rassemblement à la porte du jardin.

— Tu avais raison, Jules : ces gens m'épiaient ; je leur suis suspect : ils m'enveloppent de leur surveillance ; ils ont perdu toute confiance en moi. Je suis en prison avant jugement. Hélas! non, je ne partirai pas, Jules ; mais toi?

— Je resterai, Maurice ; j'assisterai à ce dîner où je prévois que ton beau-frère ne sera pas ; je suis connu de quelques uns de tes cliens ; peut-être ma présence attirera sur toi quelque considération. C'est un rude passage à franchir ; mais il ne sera pas dit que je t'aurai abandonné à l'heure du péril. Te voilà déjà sans vie ; de minute en minute je remarque que tu blanchis comme un cadavre. Anime-toi. Pour la foule, Maurice, la pâleur, c'est le crime ; c'est plus que le crime : c'est la lâcheté.

Enfin la nuit vint ; il fallut que Maurice descendît au jardin, et se montrât à ces gens chez lesquels l'irritation de l'attente avait réveillé les susceptibilités chagrines de la matinée. Loin des piéges oratoires de Victor, livrés à leur lourd bon sens, avocat et notaire qu'ils ne consultent jamais en vain, les cliens avaient cherché la cause véritable des incidens entre lesquels ils étaient ballottés ; s'ils ne l'avaient pas découverte, ils s'en étaient singulièrement approchés, et, à vrai dire, la fête dont ils étaient les héros ne se présentait plus aussi naturelle à leur esprit. Leur inquiétude ne cessa pas quand ils remarquèrent que Léonide n'était pas là pour présider un repas commandé pour honorer sa fête. Son absence les préoccupa fâcheusement pour Maurice, qui dissimulait avec peine son malaise sous les luxueux habits dont il s'était revêtu.

On se met à table.

Jules Lefort s'assied près de Maurice. Sa figure grave se détache comme un beau marbre au milieu de ces types de visages rustiques.

Deux tables de quarante couverts furent envahies par les convives ; hommes et femmes se mêlèrent sans égard aux noms placés sur les assiettes. Cette littérature de table fut perdue. Pendant quelques minutes l'engloutissement du potage protégea la contrainte de Maurice qui oubliait de déplier sa serviette.

— Maurice, lui dit Jules, mange donc ; ne sois pas si distrait.

Maurice se versa à boire au lieu de se servir du potage.

Son geste fut considéré comme un appel par les cliens qui remplirent leurs verres et le saluèrent.

Agissant à contre-sens, Maurice prenait deux cuillerées de potage tandis qu'on le saluait.

La soirée était admirable de calme ; l'air était sans fraîcheur, et son souffle n'agitait même pas la flamme des bougies.

Maurice ne laisse pas écouler une minute sans se tourner vers la porte pour voir si son beau-frère n'arrive pas ; et, lorsqu'il se surprend dans cette distraction trop marquée, il verse aussitôt à boire à profusion, à pleins verres : il répare gauchement une gaucherie.

— Qu'il fait bon ici, dit une voix.

— Vous avez raison, répond une autre voix : une journée d'août.

— Bon pour nous, reprend-on plus loin ; mais pour ceux qui sont à Paris, la journée n'est pas aussi belle.

L'observation rend les visages soucieux ; la bouteille cesse à l'instant de sortir de son centre de repos.

Détournant la pente périlleuse des propos entamés, Maurice opère une diversion prompte.

— Allons, messieurs, de ce melon! encore une tranche là-bas ; ils sont d'un goût exquis cette année. Mais buvez donc ; on boit avec le melon.

Qu'on renouvelle le madère!

Ces dames n'ont pas de madère, je crois.

— Pardon, monsieur ; nous ne nous oublions pas.

— Le madère est le lait des jeunes villageoises, proclame tout haut un marchand de porcs.
— Et vous avez raison; versez-m'en, ajoute un voisin, quoique je ne sois pas une jeune villageoise.
— J'aurai cet honneur.
— Ah! monsieur Maurice, tant de complaisance.
— Bien! Maurice, ferme! lui dit Jules.
Mais, pendant qu'il verse du madère, Maurice entend la cloche du château de Chantilly qui sonne la demie de huit heures : un tremblement nerveux le saisit; il lui est impossible de remplir le verre qu'on lui tend.
— C'est du vin de ton père, Maurice; on s'en aperçoit à ton agitation.
— Un vertueux père, affirme-t-on de toutes parts sur l'observation de Jules Lefort.
Sans s'arrêter à l'émotion de l'hôte, chaque convive avoue tacitement qu'il est difficile de ne pas avoir eu un vertueux père quand on a reçu de lui en héritage d'aussi bon vin.
— Ah! monsieur Maurice, cette truite est vraiment exquise.
— Tant mieux : revenez-y, monsieur Lambert.
— Il est fâcheux, dit M. Lambert en se bourrant de truite, que madame Maurice ne soit pas ici pour y goûter : c'est un manger de femme.
— Je vous remercie pour elle, mes amis; mais je vois des verres à sec là-bas.
— Est-ce qu'elle ne viendra pas?
— Ne la verrons-nous point?
— Sa place restera-t-elle vide?
Vingt autres font même question.
Avec un sourire de reconnaissance, mais des plus forcés, Maurice bégaie, en ayant l'air d'être absorbé par le service : — Mais elle ne peut tarder, elle m'avait promis pour huit heures! — Huit et demie, il n'y a rien de perdu encore, et surtout si les communications ne sont pas libres; vous comprenez. Vous servirai-je de ces pieds truffés, maître Leloup?
Avec plaisir, monsieur Maurice.
— Toi, là-bas, du coin, en veux-tu? M. Maurice t'offre des pieds truffés.
— Avec ça que c'est un bon métier que celui de notaire! remarque, en savourant les jouissances matérielles qu'il en fait évidemment dépendre, un convive séduit par l'abondance des entrées, l'inépuisable succession des entremets, et la riche collection des bouteilles de vins différens.
— Tu voudrais bien entrer en apprentissage dans ce métier-là?
— Est-ce que c'est donc bien difficile? s'informe à tête basse, à voix basse, l'oreille pourpre, l'œil diamanté, le premier interlocuteur du second.
— Ma caboche me dit que non. Un exemple. Tu as de l'argent; tu as peur des loups chez toi; vite tu le portes ici. On te donne pour ça cent francs par an; est-ce vrai?
— Sans doute.
— Eh bien, moi qui n'ai pas peur, mon vieux Robinson, que les fouines me rognent mon or, je viens à ta suite, et je demande au notaire, — comme qui dirait M. Maurice, — quinze cents francs, deux mille francs, n'importe, ou plutôt la somme que tu as portée toi-même. Sous garantie, il me la prête, et je lui baille deux cents francs : c'est cent francs qu'il a récoltés dans la journée. Ton argent vient dans ma main : voilà tout.
— Bon! c'est là le métier?

— Parle plus bas, Robinson. Oui, c'est là tout.

— C'est facile; mais comment se passer de notaire!

— Nigaud! Faut être riche; l'es-tu?

— Non.

— Ni moi non plus. Posons que nous n'ayons rien dit. Passe-moi ce rôti.

Robinson fut tout à coup un autre homme; il attacha sa vue perçante sur Maurice; il ne l'avait que regardé jusque-là; il fut entraîné à l'étudier. Le saint-esprit des affaires descendait en lui.

— Mais sais-tu qu'il n'engraisse pas avec cela? S'il gagnait autant que tu le dis...

Robinson avait parlé un peu trop haut; il fut entendu du convive de face.

— Faut croire, ajouta ce convive silencieux jusque alors, qu'avec cet argent, — dont m'est avis que vous avez nettement désigné le nid, — M. Maurice fait des marchés qui ne sont pas toujours heureux. Tout le monde n'est pas aussi honnête que nous.

— Ceci est clair; et j'en conclus, reprit un hôte exilé au bas bout de la table, que le patron doit éprouver de fameux coups de vent, quand, le lendemain d'une perte, on vient chez lui reprendre ses fonds.

Le dialogue était vaste : il y avait place pour chacun.

Un autre intervint judicieusement pour dire :

— Reprendre ses fonds! Pardienne! tout juste comme aujourd'hui: pas besoin d'aller si loin. Nous sommes tombés au mauvais moment; nos fonds voyagent.

Comme liés par une traînée de poudre, les intervalles se comblaient. Les deux moitiés de la table mordaient à la conversation; on buvait; on comprenait mieux; l'instant lumineux rayonnait sur le front des cliens. On buvait encore on parlait davantage.

De moins subtils d'ouïe, mais d'aussi curieux, et qui ne prétendaient perdre ni un morceau, ni un verre de vin, ni une parole, se bourraient, se penchaient, la joue pleine, rebondie et luisante, contre la nappe, et demandaient horizontalement :

— De quoi?

Et on les éclairait.

— Ah! c'est comme ça? Mais alors nous sommes de la saint Jean avec nos fonds?

— On ne dit pas ça, messieurs!

— Si fait, on dit ça!

— Ce sont de simples conjectures.

— Il est bien blême pour des conjectures.

— Voilà que je tremble, moi!

— Je ne tremble pas, mais j'aimerais autant être parti ce matin, affaire faite.

— C'est aussi mon opinion; mais cela n'aurait pas arrangé tout le monde.

On sait la pénétration que donne la peur. Chaque parole entrait par sa pointe acérée dans l'oreille de Maurice; parfois un éblouissement le frappait, et alors ces visages enluminés de vin et d'allusions bourdonnaient comme une fronde autour de sa tête; et parfois, lorsqu'il prolongeait sa vue, les deux tables semblaient se soulever avec les convives, les flambeaux et les plats, et vouloir rouler sur lui. S'il ramenait son regard effrayé, il tombait sur la figure glacée de Jules Lefort, blafard comme une ombre. Le reflet vert et dentelé des feuilles diaprait la scène. Étoilé, le ciel semblait de la fête; Maurice croyait n'être déjà plus vivant; il se perdait dans un rêve infernal d'où il n'était tiré que par le bruit d'un bouchon frappant les feuilles; que par le grincement du cristal joyeuse-

ment heurté ; que par le murmure de quelques nouveaux propos qu'il redoutait et qu'il n'évitait pas d'entendre.

Il posa un pistolet sur ses genoux, et le recouvrit de sa serviette.

— Du vin ! toujours du vin ! crie-t-il aux domestiques qui ne se lassent point d'abreuver à la ronde.

— Du vin de Médoc, mesdames. Du sauterne, mes amis. Qu'on boive donc !

— Tu les étouffes maintenant, Maurice, tous les verres débordent.

— Crois-tu, Jules ?

— Ils finiront par supposer que tu cherches à leur faire perdre la raison.

— Je bois, à votre santé, messieurs !

Sa main émue répand le contenu du verre sur la nappe.

— Comme il est renversé et comme il tremble, observe-t-on.

— Oui, à votre santé, monsieur Maurice !

— Il est presque aussi jaune que M. Lefort.

— Vous ne savez pas, vous autres, ce qui est arrivé à M. Jules Lefort de Compiègne ?

Celui qui parle ainsi croit ne pas être entendu, comptant sur le mugissement qui domine. Il est une erreur d'acoustique commune aux convives animés : parce qu'ils n'entendent plus, ils supposent les autres sourds.

Au prononcé de son nom, Lefort porte son regard sur le groupe où il va être question de lui.

— Sa femme est morte.

Maurice fait semblant de parler à un domestique et il s'appuie sur son épaule.

— Ah ! et morte de quoi ?

— De folie. Elle était allée au bal de Senlis, où on l'insulta. En rentrant chez elle, elle avait perdu la raison.

— Et qui avait osé l'insulter ?

— Une femme.

— On dit que c'était une... Mais chut !

— Une quoi ?

— Eh bien ! une vaut-rien-du-tout ! un rebut de femme, qui avait paru au bal avec un soldat ivre.

— Voyez-vous ça ! C'est une histoire, dame !

— Et, pour cette raison, le mari est triste comme nous le voyons là.

— Le mari de qui ? de cette femme ?

— Eh ! non, le mari de la femme devenue folle, M. Lefort de Compiègne.

— Et il n'a pas mangé le foie de celui qui accompagnait cette femme ?

— C'est ce que nous ne savons pas.

— Ce que vous dites là est très bien pour expliquer la tristesse de M. Lefort, mais cela ne peut point si profondément affliger M. Maurice. Sa femme n'a pas été insultée.

— Il prend part aux peines de son ami, probablement.

— Oh ! mon Dieu, oui ! sa femme est trop...

— Trop quoi ? je n'ai pas entendu.

— Je n'ai encore rien dit.

— Qu'est-elle ? car je ne l'ai jamais vue.

— Ni moi.

— Ni nous.

— Allons, vous verrez que personne ne la connaît.

— Ma foi !

— Si elle ne s'est jamais plus montrée que ce soir.

— Est-ce qu'elle ne viendra pas ce soir ?

— Entends-tu leurs propos, Jules ? dit Maurice en quittant l'épaul

du domestique pour montrer à son ami sa figure crispée de honte et de douleur.

— Essuie tes yeux, Maurice ; affronte tout.

Et le dialogue interrompu reprend et se poursuit.

— Tu crois encore à l'arrivée de sa femme ? j'en ai fait mon deuil.

— A-t-il une femme, sérieusement ?

— Jules, ces gens m'insultent. Ce dîner sera donc éternel !

— Qu'est-ce que cela te fait, qu'il ait ou non une femme.

— Gage que oui !

— Gage que non !

— Ces infâmes engagent des paris sur la réalité de mon mariage : et Victor qui ne vient pas ! La nuit marche ! plus rien ! plus de nouvelles de Paris. Dans cinq minutes, je me brûle la cervelle si cette porte ne s'ouvre pas.

S'adressant à ses convives :

— Messieurs, vorte avis sur ce limoux ?

On ne lui répond rien.

— Le pari est tenu, ça va !

— Jules, je vais chasser ces hommes s'ils ne se taisent pas ; mon sang bouillonne, je le sens dans mes yeux. Tiens-moi les mains, je ne me connais plus, je suis fou ! — Messieurs, et ce limoux ?

— Parfait, monsieur Maurice.

Le mot chasser, vaguement saisi, frappe quelques oreilles ; on se le communique. Des ricanemens se posent en face de Maurice ; les uns croient avoir entendu, les autres nient ; et ces murmures s'ensuivent :

— Nous sommes les maîtres où il y a notre argent ; c'est à nous de chasser ici ; on ne nous chasse pas !

Jules Lefort se lève.

— Mes amis, M. Maurice vous prie de pardonner à l'absence si malheureusement prolongée de sa femme...

Tous avec ironie :

— Ah ! oui, sa femme...

— Que des affaires retiennent à Paris dans un moment où il n'est pas facile d'en sortir à son gré. Il n'ose plus concevoir l'espérance de la voir arriver aujourd'hui ; soyez assez indulgens, messieurs, pour excuser le vide qu'elle laisse au milieu de nous.

— Voilà qui est dit : madame Maurice ne viendra pas.

— J'ai donc gagné mon pari.

— Que ne disait-il tout de suite que son mariage n'était que sur l'enseigne ?

— Oui ! messieurs les notaires ont des maîtresses qu'ils pomponnent à nos dépens : ensuite ces belles dames sont trop fières pour s'asseoir à table avec des paysans.

Hors de lui, Maurice cherche à élever son pistolet à la hauteur de son cœur ; Jules comprime ce mouvement de toute l'énergie de son bras.

— Ils ont des hôtels ; ils ont des campagnes.

— Ils ont des calèches.

— Comme je l'ai bien dénichée sa calèche. C'est qu'il allait partir, oui. Les chevaux étaient attelés. Fouette, cocher ! adieu notre argent. — Mais à d'autres !

— Convenons pourtant que les dîners que donnent les notaires ne sont pas mauvais.

— Qu'ils vendent, dites donc, s'il vous plaît, puisque nous les payons.

— Ma foi ! nous aurions tort de faire petite bouche.

— C'est nous qui l'invitons et non pas lui qui nous invite.

— Buvons pour notre argent !

— Et pour l'intérêt de notre argent.

— De ce vin, à moi !

— De celui-ci, à toi !

— Qui veut de mon bordeaux ?

Ces gorgées d'injures, ces railleries avinées, ces sarcasmes qui commencent par un cri et finissent par une bouffée équivoque, ne retentissent pas comme un son intelligent. Ils se répandent comme les tâches de vin sur la nappe ; ils se glissent comme les os de volailles sous la table ; ils se croisent en l'air comme la mousse du champagne et les bouchons. Celui qui exhale le plus de grossièretés croit être le plus réservé. Il y a confusion dans l'orgie, qui brouille les verres et les cerveaux. La pensée de l'un prend l'organe de l'autre qui n'a plus la conscience de son être. Il coule des paroles ; il ne s'en dit pas. Ce ne sont plus des intelligences, mais des robinets. Même désordre à peu près partout. La grosse voix s'est métamorphosée dans l'ivresse ; la petite s'est renforcée et surprend même la poitrine dont elle sort. Derrière ce nuage ardent qui s'embraserait s'il ne se dissipait à chaque instant, des dents pétillent de blancheur, des oreilles fument comme des soupiraux par où s'échappent tous les gaz des vins qu'on a bus. Ces tonneaux vivans craquent et fuient. Inutilement tenterait-on de remonter à la source des menaces et des épigrammes brutales qui sortent de ces futailles mal cerclées. La source est inconnue. Seulement il y a débordement.

— Laisse-moi, Jules, ma vie m'appartient, j'en disposerai.

— Je ne le veux pas.

— Tu m'aimes donc mieux déshonoré que vivant ?

— Et toi, tu veux me couvrir de sang, Maurice !

Ces deux hommes effrayés font sous la nappe des mouvemens imperceptibles. Dessus l'ivresse ; dessous le suicide.

De nouveau on entendit glapir ce refrain qui a revêtu un air, tant il a couru, répété de bouche en bouche, depuis le milieu du dîner.

— Madame Maurice ne viendra pas.

— Vous vous trompez : elle viendra.

Léonide, accompagnée de Victor, s'assied à côté de Maurice, au milieu de l'ébahissement universel.

Maurice n'osa se tourner ni vers sa femme ni surtout vers Victor ; il va lire dans leurs yeux sa sentence de vie ou de mort.

Léonide se hâte de dire à Maurice : — Quittez ce visage qui m'a découvert votre épouvante ; soyez insolent, s'il vous plaît, avec ces manans. Vous êtes plus riche que vous ne l'avez jamais été.

En se jetant à son cou, elle ajoute : — Victor a gagné à Tortoni dix-sept cent mille francs cet après-midi : après une baisse sans exemple, les fonds ont monté de six francs.

Les hôtes de Maurice n'ont pas entendu les paroles de Léonide, mais déjà revenus avec confusion de leurs doutes sur l'existence de la femme de Maurice, ils sont cordialement touchés de l'embrassade conjugale.

— Messieurs, dit Victor aux invités, ce qui a été promis se réalisera. Vos papiers ont été examinés ; ils sont en règle · on va vous payer au flambeau. J'ajoute que vous pouvez maintenant rentrer chez vous sans danger. La république a été écrasée sous les pavés qu'elle avait arrachés ; la France a triomphé de la rébellion. — Vive le roi !

— Vive le roi ! répète-t-on en chœur.

Et ces mots circulent :

— Nous nous étions trompés : ils sont gens de parole.

— Eh bien ! tant mieux pour eux : j'étais fâché de leur retirer ma confiance.

— Moi, je la leur laisse.

— Ma foi, je la leur laisse aussi avec mon argent ; et puisque tout est fini, prenons nos bâtons, buvons à la santé de la belle maîtresse revenue, et en route !

— Oui ! en route !

— En route! en route!

— A la santé de madame Maurice! s'écria Victor.

— Oui, à la santé de madame Maurice!

Fière comme une reine revenue dans son palais, Léonide trônait avec majesté à côté de Maurice qui, ému de mille manières, avait tout juste assez de force pour ne pas s'évanouir.

Qu'on songe à sa position entre Jules Lefort et Léonide!

Quand il entendit Victor proposer le toast à Léonide, il se figura tout de suite l'embarras de Jules, et, pour la première fois depuis que son sort avait si vite, si miraculeusement changé, il se tourna vers lui.

Jules Lefort n'était plus là.

Maurice reste immobile, le regard arrêté sur la place vide de Jules qui, sans être remarqué, était sorti à la faveur de la bruyante entrée de Léonide et de son frère.

Sa surprise fut si étourdissante, qu'il fut persuadé de n'avoir jamais vu Jules; que c'était par une illusion de son cerveau agité qu'il avait cru l'apercevoir, assis, triste et silencieux à ses côtés. Il avait eu une apparition.

Maurice se lève cependant et tend son verre pour boire à la santé de sa femme.

C'est le coup d'adieu.

Les paysans quittent la table pour partir.

— Eh bien! passe-t-on à la caisse? s'informe superbement Victor en s'emparant d'un flambeau.

— Pourquoi donc à la caisse? répondent les cliens de Maurice d'un ton étonné qui semble dire: Est-ce qu'il a été jamais question de retirer nos fonds? Pourquoi donc passer à la caisse?

— Non? je croyais, reprit Victor.

— Puisqu'il n'y a plus rien à Paris, nous ne courons plus aucun danger. Laissons nos écus ici, et allons rassurer nos femmes; il est grand temps.

Les paysans rallièrent leurs chapeaux et leurs bâtons, et coururent toucher la main à Maurice. Ils partirent. On entendit bientôt leurs chants dans la forêt. Ils quittaient Chantilly beaucoup plus joyeux qu'ils n'y étaient venus.

Une fois seuls avec Maurice, Victor et Léonide eurent sur lui la supériorité du bonheur qu'ils lui avaient tous deux apporté. Il fut étourdi du contentement de se savoir riche, de la joie d'avoir traversé en quelques heures sans mourir une banqueroute et une révolution; et d'apprendre ces deux foudroyantes victoires dans un lieu encore retentissant des outrages dont il avait été sillonné de la tête aux pieds, dans un espace ému encore des vins débouchés, des lumières ardentes et de ces haleines qui avaient répandu des feux et des flammes; la sueur inondait ses membres. Pourtant il tremblait.

— Tout est donc fini à Paris?

— Fini, beau-frère. La mitraille a balayé les républicains; mais la crise a été affreuse. A une heure, à la Bourse, on croyait que le gouvernement ne tiendrait pas. — Déroute générale. Le crédit public mort: on vendait, on vendait. J'achetais des deux mains tant que je pouvais. Le canon tonnait, et le sang coulait: j'achetais. La Morgue était trop petite pour les cadavres: on assurait que les Tuileries étaient assiégées: j'achetais sans relâche. A trois heures, je n'achetais plus. La monarchie avait triomphé; je vendais sur le perron de Tortoni. Mon audace a été prophétique; la ruine de tous a été mon salut. J'ai cru à l'étoile de la France; moi et le gouvernement nous avons été sauvés.

— Ceci n'est donc point un rêve! Mais alors, dit Maurice, à qui la réflexion venait, où sont tous nos amis, ceux qui, ce matin, m'ont vu dans

leurs rangs, animé de leur espoir, armé pour leur cause?... Morts, sans doute! morts! Quel douloureux bonheur que le mien!

— Je te conseille de faire le difficile; s'ils vivaient, où serais-tu? D'ailleurs, il est encore possible que tes amis n'aient pas été tués. Par exemple, il en est un dont le compte est en règle à cette heure: j'ai lu son nom parmi la liste des morts. Attends... tu me l'as cité avant mon départ pour Paris, quand je t'ai quitté. Attends... Edouard de Calvaincourt. C'est cela. On a trouvé sur lui tout un plan de campagne pour armer la Vendée: rien que ça.

Léonide et Maurice n'osaient se regarder.

— Madame, s'écria, la voix pleine de larmes, après une pause pénible, le triste Maurice, madame! Hortense Lefort est morte aussi. Nos crimes domestiques à tous deux se sont éteints dans le sang.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? semble exprimer le visage ébahi de Victor.

— Nous ne resterons point dans ce pays, reprend Maurice; nous le quitterons avant un mois.

— Cela n'est pas impossible, beau-frère, d'autant mieux que tu laisses ton étude dans une merveilleuse situation. Il y aura avantage à vendre. Mais nous causerons de cela demain plus longuement; il est tard, nous sommes un peu fatigués. Si nous prenions quelque repos?

Victor saisit un flambleau et s'achemine vers la porte. — Que je vous éclaire, si vous le permettez.

Léonide et Maurice se prirent sous le bras et suivirent Victor. Rien de funèbre comme cette réconciliation conjugale commandée par le monde.

Maurice tint parole. Au bout d'un mois, il vendit son étude à un prix inespéré.

Il est encore notaire à...

LÉON GOZLAN.

FIN.

titude de cliens dont pas un n'était perdu pour son regard, de quelque côté qu'il le dirigeât sur l'étendue plane de la pelouse, il n'évitait pas la fantasque solennité du repas. Il ne pardonnait pas à la fastueuse raillerie des flambeaux, des porcelaines, des flaçons, des cristaux dont se chargeaient deux tables démesurées; dérision pour son cœur attristé.

Il rentrait pour la vingtième fois au fond de sa retraite, maudissant l'implacable immobilité du temps, exécrant un soleil toujours à la même place, quand un homme, vêtu de deuil des pieds à la tête, entra à pas lents dans l'ombre de son cabinet, s'avança vers lui, et l'appela d'un ton faible :

— Maurice, ne me reconnais-tu pas?

— Jules Lefort! mon ami! Cette pâleur, ces habits!... Jules, tu pleures! mais tu pleures! Oui! — toi aussi!... — Qui t'a-t-on tué?

— Ma femme! Hortense est morte; morte folle dans mes bras! me demandant pardon, pardon! sans pouvoir être dissuadée qu'elle n'avait commis aucune faute. A genoux près de son lit, mes lèvres suppliantes sur son front, lui tenant son corps desséché et convulsif sur ma poitrine, je lui ai vainement protesté, par mes pleurs, par mes paroles, qu'elle était innocente et que ses remords m'outrageaient, me faisaient mourir; elle a, jusqu'à son dernier souffle, maigri, langui, souffert en murmurant : Pardon! Elle a expiré sous l'horrible poids d'une accusation que son imagination répétait à ses oreilles; et son cadavre, Maurice, est resté agenouillé, les mains jointes, pour l'éternité.

— Malheureux Jules! Et Dieu t'a laissé seul sur la terre, comme moi. La calomnie t'a fait veuf, et moi, la honte; ma femme a assassiné la tienne; deux amis étaient frères dès l'enfance, et l'un est presque le bourreau de l'autre! Maudis-moi! maudis-moi!

— Je n'en ai pas la force, Maurice. Vois ce front que quelques nuits ont blanchi; ce corps que le mal a brisé; à peine aurait-il la puissance de se baisser pour ramasser une épée, des deux que la vengeance jetterait à mes pieds.

— A quoi bon une épée maintenant, Jules? L'homme dont l'existence protégeait les haines criminelles de ma femme a été frappé mortellement ce matin d'une balle. Je croirais à une justice : elle aurait pu être plus complète cependant. As-tu reçu ma lettre? Qu'en as-tu fait, Jules?

— Je l'ai brûlée.

— Et ta vengeance?

— Je l'abandonne, comme j'abandonne la France. Une tombe et un enfant m'ont été laissés. La tombe restera en Europe; l'enfant ira en Amérique : je l'y emmène avec moi. Un vaisseau m'attend au Havre, où je vais m'embarquer.

— Jules, je t'y suis! le veux-tu? Fais-moi une petite place dans le coin de ton vaisseau; que dans trois jours je puisse monter sur le pont et voir la France comme un flocon d'écume à l'horizon! Sais-tu que je souffre aussi? sais-tu qu'au moment où je te parle, je monte en idée les marches de l'échafaud où l'on boucle au cou les banqueroutiers? Soutiens-moi, Jules; on me regarde, on me déchire! Oh! emmène-moi! sauve-moi! Que je ne voie plus le hideux fantôme de l'opinion passant et repassant entre ma femme et moi! Plus de Victor non plus! La mer, la grande mer! ses tempêtes, moins terribles que celles des hommes!

— Comme je te retrouve, Maurice! Pauvre ami! Viens donc, viens à moi! Entrés ensemble dans le monde, nous en sortirons le même jour, laissant deux cadavres derrière nous : une femme assassinée, une femme!... Nous étions bons pourtant; qu'avons-nous fait pour mériter cela? Enfouissons le passé : oui! mettons des mers entre notre destinée d'un an et notre existence nouvelle. Partons : ne regardons pas même Paris dont l'affreux voisinage communique tant de passions, tant de sordides pro-

pas cependant à des familles d'une égale illustration militaire. Plus fortunée que la renommée des pères, l'amitié des enfans ne connaissait pas de différences; la fille du lieutenant appelait du doux nom de sœur la fille du général; l'héritière d'un maréchal de France avait pour confidente de ses ambitions d'étude l'orpheline du simple soldat tué à Wagram. Napoléon encourageait cette égalité. Quand il allait à Ecouen, — il s'y rendait souvent, — il saluait avec respect, sans distinction pour les grades plus ou moins élevés des parens, tous ces enfans dont il se disait le père, et trouvant dans sa mémoire reconnaissante de ces expressions qui vibraient si long-temps dans les cœurs, il disait à l'une : — Votre père était avec moi au passage du Saint-Bernard; il se battait depuis douze heures quand je lui dis de se retirer; il me répondit : — C'est impossible, j'ai perdu une jambe. Soyez bonne comme il est brave. A l'autre il disait : — Réjouissez-vous, ma fille, votre père a été nommé colonel sur le champ de bataille. A d'autres souvent il ne disait rien, mais il les pressait sur son cœur, et il pleurait.

Parmi ces jeunes élèves venues à Ecouen de tous les climats, pour aller représenter plus tard la gloire de la France dans leur patrie, il en était trois dont l'attachement était si profond qu'on le citait comme un modèle, même dans une institution où, je l'ai dit, l'émulation n'atteignait jamais aux limites de l'envie, et où le succès des unes était le bonheur des autres. Et quels succès! les prix annuels étaient proclamés par le grand-chancelier de France, et les couronnes de lauriers étaient posées sur la tête des élèves par l'impératrice, la femme de Napoléon! Ces trois élèves se nommaient : Marie, Clarisse et Hortense. Marie était la fille d'un pauvre sous-lieutenant, qui avait perdu la vue par suite d'un coup de feu, dans les campagnes du Rhin; Clarisse était la fille d'un de ces généraux que la guerre avait enrichis, et auxquels Napoléon avait donné des principautés en attendant mieux; et Hortense, la troisième amie, était encore d'une plus illustre naissance.

Je ne sais si les trois amies étaient les meilleures élèves de madame Campan, mais elles marchaient d'un pas si égal dans leurs études, qu'aux distributions des prix on était toujours sûr d'entendre prononcer leurs trois noms à la suite, par le grand-chancelier, et de les voir toutes trois se lever pour recevoir la même récompense.

Seulement, tandis que la foule des mères applaudissait, tandis que des mains de généraux, couvertes de cicatrices, saluaient Clarisse et Hortense, les filles de leurs camarades, il y avait dans un coin une mère qui n'applaudissait pas. Comment l'aurait-elle pu? ses mains étaient sur ses yeux. C'était la mère de Marie, la femme du pauvre sous-lieutenant, blessé d'un coup de feu pendant les campagnes du Rhin.

Des années s'écoulèrent, et l'intimité des trois jeunes pensionnaires ne s'affaiblit pas; mais elle fût soumise un jour à une rude épreuve, à une de ces épreuves dont la pensée remplit les yeux de larmes. Il fallut se séparer! De trois ne rester plus que deux! Qu'allait devenir celle qui partait? que deviendraient les deux autres amies? Plus de plaisirs aux récréations tant désirées, sous les tilleuls d'Ecouen, le soir, quand le vent parlait de Paris, la grande ville, et se parfumait de l'odeur résineuse des bois de Chantilly. Il fut versé bien des larmes entre ces tourelles, derrière ces murs couverts de lierre, et auprès de cette chapelle d'Ecouen.

Celle des deux amies qui quittait les deux autres, c'était Marie; sa mère étant morte, le sous-lieutenant aveugle avait besoin de sa fille pour soutien et pour compagne.

— Promettons-nous, dit Clarisse, la fille du général, — celle qui bientôt allait quitter Ecouen, mais pour paraître dans le monde le plus brillant, — jurons-nous, quoi qu'il nous arrive dans notre vie, de nous trouver dans dix ans, à dater d'aujourd'hui, à la grille de Tuileries.

— Oui, s'écria Hortense, je te le jure, Clarisse; je te le jure, Marie; dans dix ans je serai à la grille des Tuileries, y seras-tu, Marie?

— En doutes-tu, Hortense?

— Georges, dit Hortense à un des jardiniers d'Ecouen, qui se trouvait là, soyez témoin de ce serment: — moi Hortense, Clarisse et Marie, nous jurons de nous réunir dans dix ans, à pareil jour, pareille heure, à six heures du soir, à la grille des Tuileries.

Et Marie quitta Ecouen.

Trois mois après, Clarisse en sortit et se maria. Un an ne s'était pas écoulé depuis le départ de Clarisse, qu'on retirait Hortense de l'institution de madame Campan; son éducation était finie. Dix ans! dix ans passent vite dans le monde, et surtout quand on est heureuse comme Clarisse était appelée à l'être. On parlait du luxe de sa maison, de la distinction de ses manières; enfin elle se lança avec tant de pompe à la suite de son mari, un des plus riches banquiers de l'Europe, que bientôt on la perdit de vue. Si dix ans sont un jour dans la vie d'une femme heureuse, que sont-ils pour une grande dame comme le fut Hortense, qui avait plus que de l'or, qui avait des titres et ne voyait rien au dessus d'elle? Quant à la pauvre Marie, elle n'avait ni équipage, ni maison, comme Clarisse et Hortense; elle n'avait, sans doute, qu'un père à consoler et à conduire au soleil, qu'aiment tant ceux qui ne peuvent plus le voir.

Enfin, huit ans s'écoulèrent, neuf ans, vint la dixième année, vint le jour convenu, le jour solennel, où les trois amies d'Ecouen avaient promis de se rencontrer à la grille des Tuileries, quels qu'eussent été les événemens de leur vie. Ce jour tombait un dimanche. On était en automne; les Tuileries étaient dorées de leurs feuilles qui commençaient à jaunir. C'était, comme toujours, derrière les grilles de beaux arbres; derrière les arbres des statues; à travers les arbres et les statues, des jets d'eau, à gauche le château, au fond le dôme d'or des Invalides. Plaçons-nous à la grille des Tuileries, et attendons; voici l'heure. Six heures moins dix minutes! personne encore; six heures moins cinq minutes! personne encore... Il n'y a donc pas d'amitié sur terre! Six heures moins une minute! et personne! personne! Six heures!!

Une voiture à quatre chevaux arrive, s'arrête: des chevaux anglais, de l'or sur les roues: la portière s'ouvre; une femme très jeune encore descend et regarde de tous côtés; elle est belle, elle est richement parée; on se presse à la grille des Tuileries pour l'admirer.

Cette dame est Marie, la pauvre Marie, la fille du sous-lieutenant devenu aveugle à la suite d'un coup de feu dans la campagne du Rhin. Comment était-elle si riche? Voici: l'empire s'était écroulé; la restauration avait rendu aux parens de Marie tous les biens dont la révolution les avait privés. Je vous ai dit que dix ans passaient bien vite; l'empire de Napoléon était passé avec eux. Mais tandis que Marie cherchait encore autour d'elle, une femme vêtue d'une robe modeste, dans une tenue dont la propreté ne cachait pas la misère, la salue avec respect et s'approche avec indécision.

Marie est dans les bras de Clarisse.

Clarisse, la fille du général, la riche Clarisse était ruinée, et ruinée depuis long-temps, à la suite de funestes opérations de Banque. Son mari avait fait faillite et était parti pour l'étranger.

— Tu me raconteras ton histoire à mon hôtel, interrompit Marie; tu ne me quitteras plus; redeviens mon amie. J'étais pauvre à Ecouen, et tu m'aimais; je suis riche à mon tour; ne sois pas plus fière que moi, accepte l'égalité d'Ecouen. Clarisse allait monter dans la voiture de Marie. Tout à coup les deux amies se regardent.

— Et Hortense?

— Et Hortense?

— Tu sais ce qu'elle fut? dit Marie en soupirant.

— Tu sais ce qu'elle est, ajouta Clarisse en laissant tomber une larme.

Dans l'espace de dix ans, la pauvre Marie était devenue riche; l'opulente Clarisse était tombée dans la misère; et Hortense pleurait un long exil en Allemagne.

— Ne vous appelez-vous pas Marie?

— Ne vous appelez-vous pas Clarisse?

Celui qui adressait cette question à Clarisse et à Marie, c'était le jardinier Georges, temoin du serment des trois amies, le soir de la séparation à Ecouen.

— Ceci est pour vous, dit Georges, et ceci pour vous. Et Georges disparut.

Les deux amies ouvrirent chacune la petite boîte que l'ancien jardinier d'Ecouen leur avait remise. Dans la première se trouvait la moitié de la couronne d'Hortense, ancienne reine de Hollande et belle-sœur de Napoléon, et dans l'autre boîte l'autre moitié.

FIN.

— Parle plus bas, Robinson. Oui, c'est là tout.

— C'est facile; mais comment se passer de notaire!

— Nigaud! Faut être riche; l'es-tu?

— Non.

— Ni moi non plus. Posons que nous n'ayons rien dit. Passe-moi ce rôti.

Robinson fut tout à coup un autre homme; il attacha sa vue perçante sur Maurice; il ne l'avait que regardé jusque-là; il fut entraîné à l'étudier. Le saint-esprit des affaires descendait en lui.

— Mais sais-tu qu'il n'engraisse pas avec cela? S'il gagnait autant que tu le dis...

Robinson avait parlé un peu trop haut; il fut entendu du convive de face.

— Faut croire, ajouta ce convive silencieux jusque alors, qu'avec cet argent, — dont m'est avis que vous avez nettement désigné le nid, — M. Maurice fait des marchés qui ne sont pas toujours heureux. Tout le monde n'est pas aussi honnête que nous.

— Ceci est clair; et j'en conclus, reprit un hôte exilé au bas bout de la table, que le patron doit éprouver de fameux coups de vent, quand, le lendemain d'une perte, on vient chez lui reprendre ses fonds.

Le dialogue était vaste: il y avait place pour chacun.

Un autre intervint judicieusement pour dire:

— Reprendre ses fonds! Pardienne! tout juste comme aujourd'hui: pas besoin d'aller si loin. Nous sommes tombés au mauvais moment; nos fonds voyagent.

Comme liés par une traînée de poudre, les intervalles se comblaient. Les deux moitiés de la table mordaient à la conversation; on buvait; on comprenait mieux; l'instant lumineux rayonnait sur le front des cliens. On buvait encore on parlait davantage.

De moins subtils d'ouïe, mais d'aussi curieux, et qui ne prétendaient perdre ni un morceau, ni un verre de vin, ni une parole, se bourraient, se penchaient, la joue pleine, rebondie et luisante, contre la nappe, et demandaient horizontalement:

— De quoi?

Et on les éclairait.

— Ah! c'est comme ça? Mais alors nous sommes de la saint Jean avec nos fonds?

— On ne dit pas ça, messieurs!

— Si fait, on dit ça!

— Ce sont de simples conjectures.

— Il est bien blême pour des conjectures.

— Voilà que je tremble, moi!

— Je ne tremble pas, mais j'aimerais autant être parti ce matin, affaire faite.

— C'est aussi mon opinion; mais cela n'aurait pas arrangé tout le monde.

On sait la pénétration que donne la peur. Chaque parole entrait par sa pointe acérée dans l'oreille de Maurice; parfois un éblouissement le frappait, et alors ces visages enluminés de vin et d'allusions bourdonnaient comme une fronde autour de sa tête; et parfois, lorsqu'il prolongeait sa vue, les deux tables semblaient se soulever avec les convives, les flambeaux et les plats, et vouloir rouler sur lui. S'il ramenait son regard effrayé, il tombait sur la figure glacée de Jules Lefort, blafard comme une ombre. Le reflet vert et dentelé des feuilles diaprait la scène. Étoilé, le ciel semblait de la fête; Maurice croyait n'être déjà plus vivant; il se perdait dans un rêve infernal d'où il n'était tiré que par le bruit d'un bouchon frappant les feuilles; que par le grincement du cristal joyeuse-

du domestique pour montrer à son ami sa figure crispée de honte et de douleur.

— Essuie tes yeux, Maurice ; affronte tout.

Et le dialogue interrompu reprend et se poursuit.

— Tu crois encore à l'arrivée de sa femme? j'en ai fait mon deuil.

— A-t-il une femme, sérieusement ?

— Jules, ces gens m'insultent. Ce dîner sera donc éternel !

— Qu'est-ce que cela te fait, qu'il ait ou non une femme.

— Gage que oui !

— Gage que non !

— Ces infâmes engagent des paris sur la réalité de mon mariage : et Victor qui ne vient pas ! La nuit marche ! plus rien ! plus de nouvelles de Paris. Dans cinq minutes, je me brûle la cervelle si cette porte ne s'ouvre pas.

S'adressant à ses convives :

— Messieurs, vorte avis sur ce limoux?

On ne lui répond rien.

— Le pari est tenu, ça va!

— Jules, je vais chasser ces hommes s'ils ne se taisent pas; mon sang bouillonne, je le sens dans mes yeux. Tiens-moi les mains, je ne me connais plus, je suis fou ! — Messieurs, et ce limoux?

— Parfait, monsieur Maurice.

Le mot chasser, vaguement saisi, frappe quelques oreilles; on se le communique. Des ricanemens se posent en face de Maurice; les uns croient avoir entendu, les autres nient ; et ces murmures s'ensuivent :

— Nous sommes les maîtres où il y a notre argent; c'est à nous de chasser ici ; on ne nous chasse pas !

Jules Lefort se lève.

— Mes amis, M. Maurice vous prie de pardonner à l'absence si malheureusement prolongée de sa femme...

Tous avec ironie :

— Ah ! oui, sa femme...

— Que des affaires retiennent à Paris dans un moment où il n'est pas facile d'en sortir à son gré. Il n'ose plus concevoir l'espérance de la voir arriver aujourd'hui ; soyez assez indulgens, messieurs, pour excuser le vide qu'elle laisse au milieu de nous.

— Voilà qui est dit : madame Maurice ne viendra pas.

— J'ai donc gagné mon pari.

— Que ne disait-il tout de suite que son mariage n'était que sur l'enseigne?

— Oui ! messieurs les notaires ont des maîtresses qu'ils pomponnent à nos dépens : ensuite ces belles dames sont trop fières pour s'asseoir à table avec des paysans.

Hors de lui, Maurice cherche à élever son pistolet à la hauteur de son cœur ; Jules comprime ce mouvement de toute l'énergie de son bras.

— Ils ont des hôtels ; ils ont des campagnes.

— Ils ont des calèches.

— Comme je l'ai bien dénichée sa calèche. C'est qu'il allait partir, oui. Les chevaux étaient attelés. Fouette, cocher ! adieu notre argent. — Mais à d'autres !

— Convenons pourtant que les dîners que donnent les notaires ne sont pas mauvais.

— Qu'ils vendent, dites donc, s'il vous plaît, puisque nous les payons.

— Ma foi ! nous aurions tort de faire petite bouche.

— C'est nous qui l'invitons et non pas lui qui nous invite.

— Buvons pour notre argent !

— Et pour l'intérêt de notre argent.

— De ce vin, à moi !

— De celui-ci, à toi !

— Qui veut de mon bordeaux ?

Ces gorgées d'injures, ces railleries avinées, ces sarcasmes qui commencent par un cri et finissent par une bouffée équivoque, ne retentissent pas comme un son intelligent. Ils se répandent comme les tâches de vin sur la nappe ; ils se glissent comme les os de volailles sous la table ; ils se croisent en l'air comme la mousse du champagne et les bouchons. Celui qui exhale le plus de grossièretés croit être le plus réservé. Il y a confusion dans l'orgie, qui brouille les verres et les cerveaux. La pensée de l'un prend l'organe de l'autre qui n'a plus la conscience de son être. Il coule des paroles ; il ne s'en dit pas. Ce ne sont plus des intelligences, mais des robinets. Même désordre à peu près partout. La grosse voix s'est métamorphosée dans l'ivresse ; la petite s'est renforcée et surprend même la poitrine dont elle sort. Derrière ce nuage ardent qui s'embraserait s'il ne se dissipait à chaque instant, des dents pétillent de blancheur, des oreilles fument comme des soupiraux par où s'échappent tous les gaz des vins qu'on a bus. Ces tonneaux vivans craquent et fuient. Inutilement tenterait-on de remonter à la source des menaces et des épigrammes brutales qui sortent de ces futailles mal cerclées. La source est inconnue. Seulement il y a débordement.

— Laisse-moi, Jules, ma vie m'appartient, j'en disposerai.

— Je ne le veux pas.

— Tu m'aimes donc mieux déshonoré que vivant ?

— Et toi, tu veux me couvrir de sang, Maurice !

Ces deux hommes effrayés font sous la nappe des mouvemens imperceptibles. Dessus l'ivresse ; dessous le suicide.

De nouveau on entendit glapir ce refrain qui a revêtu un air, tant il a couru, répété de bouche en bouche, depuis le milieu du dîner.

— Madame Maurice ne viendra pas.

— Vous vous trompez : elle viendra.

Léonide, accompagnée de Victor, s'assied à côté de Maurice, au milieu de l'ébahissement universel.

Maurice n'osa se tourner ni vers sa femme ni surtout vers Victor ; il va lire dans leurs yeux sa sentence de vie ou de mort.

Léonide se hâte de dire à Maurice : — Quittez ce visage qui m'a découvert votre épouvante ; soyez insolent, s'il vous plaît, avec ces manans. Vous êtes plus riche que vous ne l'avez jamais été.

En se jetant à son cou, elle ajoute : — Victor a gagné à Tortoni dix-sept cent mille francs cet après-midi : après une baisse sans exemple, les fonds ont monté de six francs.

Les hôtes de Maurice n'ont pas entendu les paroles de Léonide, mais déjà revenus avec confusion de leurs doutes sur l'existence de la femme de Maurice, ils sont cordialement touchés de l'embrassade conjugale.

— Messieurs, dit Victor aux invités, ce qui a été promis se réalisera. Vos papiers ont été examinés ; ils sont en règle : on va vous payer au flambeau. J'ajoute que vous pouvez maintenant rentrer chez vous sans danger. La république a été écrasée sous les pavés qu'elle avait arrachés ; la France a triomphé de la rébellion. — Vive le roi !

— Vive le roi ! répète-t-on en chœur.

Et ces mots circulent :

— Nous nous étions trompés : ils sont gens de parole.

— Eh bien ! tant mieux pour eux : j'étais fâché de leur retirer ma confiance.

— Moi, je la leur laisse.

— Ma foi, je la leur laisse aussi avec mon argent ; et puisque tout est fini, prenons nos bâtons, buvons à la santé de la belle maîtresse revenue, et en route !

— Oui ! en route !

— En route! en route!

— A la santé de madame Maurice! s'écria Victor.

— Oui, à la santé de madame Maurice!

Fière comme une reine revenue dans son palais, Léonide trônait avec majesté à côté de Maurice qui, ému de mille manières, avait tout juste assez de force pour ne pas s'évanouir.

Qu'on songe à sa position entre Jules Lefort et Léonide!

Quand il entendit Victor proposer le toast à Léonide, il se figura tout de suite l'embarras de Jules, et, pour la première fois depuis que son sort avait si vite, si miraculeusement changé, il se tourna vers lui.

Jules Lefort n'était plus là.

Maurice reste immobile, le regard arrêté sur la place vide de Jules qui, sans être remarqué, était sorti à la faveur de la bruyante entrée de Léonide et de son frère.

Sa surprise fut si étourdissante, qu'il fut persuadé de n'avoir jamais vu Jules; que c'était par une illusion de son cerveau agité qu'il avait cru l'apercevoir, assis, triste et silencieux à ses côtés. Il avait eu une apparition.

Maurice se lève cependant et tend son verre pour boire à la santé de sa femme.

C'est le coup d'adieu.

Les paysans quittent la table pour partir.

— Eh bien! passe-t-on à la caisse? s'informe superbement Victor en s'emparant d'un flambeau.

— Pourquoi donc à la caisse? répondent les cliens de Maurice d'un ton étonné qui semble dire: Est-ce qu'il a été jamais question de retirer nos fonds? Pourquoi donc passer à la caisse?

— Non? je croyais, reprit Victor.

— Puisqu'il n'y a plus rien à Paris, nous ne courons plus aucun danger. Laissons nos écus ici, et allons rassurer nos femmes; il est grand temps.

Les paysans rallièrent leurs chapeaux et leurs bâtons, et coururent toucher la main à Maurice. Ils partirent. On entendit bientôt leurs chants dans la forêt. Ils quittaient Chantilly beaucoup plus joyeux qu'ils n'y étaient venus.

Une fois seuls avec Maurice, Victor et Léonide eurent sur lui la supériorité du bonheur qu'ils lui avaient tous deux apporté. Il fut étourdi du contentement de se savoir riche, de la joie d'avoir traversé en quelques heures sans mourir une banqueroute et une révolution; et d'apprendre ces deux foudroyantes victoires dans un lieu encore retentissant des outrages dont il avait été sillonné de la tête aux pieds, dans un espace ému encore des vins débouchés, des lumières ardentes et de ces haleines qui avaient répandu des feux et des flammes; la sueur inondait ses membres. Pourtant il tremblait.

— Tout est donc fini à Paris?

— Fini, beau-frère. La mitraille a balayé les républicains; mais la crise a été affreuse. A une heure, à la Bourse, on croyait que le gouvernement ne tiendrait pas. — Déroute générale. Le crédit public mort: on vendait, on vendait. J'achetais des deux mains tant que je pouvais. Le canon tonnait, et le sang coulait: j'achetais. La Morgue était trop petite pour les cadavres: on assurait que les Tuileries étaient assiégées: j'achetais sans relâche. A trois heures, je n'achetais plus. La monarchie avait triomphé; je vendais sur le perron de Tortoni. Mon audace a été prophétique; la ruine de tous a été mon salut. J'ai cru à l'étoile de la France; moi et le gouvernement nous avons été sauvés.

— Ceci n'est donc point un rêve! Mais alors, dit Maurice, à qui la réflexion venait, où sont tous nos amis, ceux qui, ce matin, m'ont vu dans

leurs rangs, animé de leur espoir, armé pour leur cause?... Morts, sans doute! morts! Quel douloureux bonheur que le mien!

— Je te conseille de faire le difficile; s'ils vivaient, où serais-tu? D'ailleurs, il est encore possible que tes amis n'aient pas été tués. Par exemple, il en est un dont le compte est en règle à cette heure : j'ai lu son nom parmi la liste des morts. Attends... tu me l'as cité avant mon départ pour Paris, quand je t'ai quitté. Attends... Edouard de Calvaincourt. C'est cela. On a trouvé sur lui tout un plan de campagne pour armer la Vendée : rien que ça.

Léonide et Maurice n'osaient se regarder.

— Madame, s'écria, la voix pleine de larmes, après une pause pénible, le triste Maurice, madame! Hortense Lefort est morte aussi. Nos crimes domestiques à tous deux se sont éteints dans le sang.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? semble exprimer le visage ébahi de Victor.

— Nous ne resterons point dans ce pays, reprend Maurice; nous le quitterons avant un mois.

— Cela n'est pas impossible, beau-frère, d'autant mieux que tu laisses ton étude dans une merveilleuse situation. Il y aura avantage à vendre. Mais nous causerons de cela demain plus longuement; il est tard, nous sommes un peu fatigués. Si nous prenions quelque repos?

Victor saisit un flambleau et s'achemine vers la porte. — Que je vous éclaire, si vous le permettez.

Léonide et Maurice se prirent sous le bras et suivirent Victor. Rien de funèbre comme cette réconciliation conjugale commandée par le monde.

Maurice tint parole. Au bout d'un mois, il vendit son étude à un prix inespéré.

Il est encore notaire à...

LÉON GOZLAN.

FIN.

LES

TROIS AMIES D'ÉCOUEN,

PAR

LÉON GOZLAN.

Il vous arrivera peut-être de passer sur une route du nord qui traverse Saint-Denis. Sur cette route, si vous apercevez à votre gauche des tourelles d'ardoise, des murs couverts de lierre, une chapelle dont les rayons du soleil colorent les vitraux, saluez, je vous prie, la chapelle et les vieilles tours ; — c'est le château d'Ecouen ; Ecouen que recommandent à notre souvenir deux grandes renommées, l'une des temps passés, l'autre de nos jours : Montmorency, l'immortel capitaine, et madame Campan, la noble institutrice.

A Ecouen, il régnait entre les pensionnaires de la Légion-d'Honneur une amitié universelle. Cette amitié était si vive et si pure, qu'elle effaçait les inégalités de la naissance. Vous savez que l'institution d'Ecouen avait été fondée par l'empereur Napoléon en faveur des filles de ses plus braves soldats, de ceux qui, en échange de leur sang répandu pour le pays, avaient reçu une croix sur la poitrine. Quoique ces jeunes filles fussent toutes des rameaux d'un arbre vénérable, toutes n'appartenaient

pas cependant à des familles d'une égale illustration militaire. Plus fortunée que la renommée des pères, l'amitié des enfans ne connaissait pas de différences; la fille du lieutenant appelait du doux nom de sœur la fille du général; l'héritière d'un maréchal de France avait pour confidente de ses ambitions d'étude l'orpheline du simple soldat tué à Wagram. Napoléon encourageait cette égalité. Quand il allait à Ecouen, — il s'y rendait souvent, — il saluait avec respect, sans distinction pour les grades plus ou moins élevés des parens, tous ces enfans dont il se disait le père, et trouvant dans sa mémoire reconnaissante de ces expressions qui vibraient si long-temps dans les cœurs, il disait à l'une : — Votre père était avec moi au passage du Saint-Bernard; il se battait depuis douze heures quand je lui dis de se retirer; il me répondit : — C'est impossible, j'ai perdu une jambe. Soyez bonne comme il est brave. A l'autre il disait : — Réjouissez-vous, ma fille, votre père a été nommé colonel sur le champ de bataille. A d'autres souvent il ne disait rien, mais il les pressait sur son cœur, et il pleurait.

Parmi ces jeunes élèves venues à Ecouen de tous les climats, pour aller représenter plus tard la gloire de la France dans leur patrie, il en était trois dont l'attachement était si profond qu'on le citait comme un modèle, même dans une institution où, je l'ai dit, l'émulation n'atteignait jamais aux limites de l'envie, et où le succès des unes était le bonheur des autres. Et quels succès! les prix annuels étaient proclamés par le grand-chancelier de France, et les couronnes de lauriers étaient posées sur la tête des élèves par l'impératrice, la femme de Napoléon! Ces trois élèves se nommaient : Marie, Clarisse et Hortense. Marie était la fille d'un pauvre sous-lieutenant, qui avait perdu la vue par suite d'un coup de feu, dans les campagnes du Rhin; Clarisse était la fille d'un de ces généraux que la guerre avait enrichis, et auxquels Napoléon avait donné des principautés en attendant mieux; et Hortense, la troisième amie, était encore d'une plus illustre naissance.

Je ne sais si les trois amies étaient les meilleures élèves de madame Campan, mais elles marchaient d'un pas si égal dans leurs études, qu'aux distributions des prix on était toujours sûr d'entendre prononcer leurs trois noms à la suite, par le grand-chancelier, et de les voir toutes trois se lever pour recevoir la même récompense.

Seulement, tandis que la foule des mères applaudissait, tandis que des mains de généraux, couvertes de cicatrices, saluaient Clarisse et Hortense, les filles de leurs camarades, il y avait dans un coin une mère qui n'applaudissait pas. Comment l'aurait-elle pu? ses mains étaient sur ses yeux. C'était la mère de Marie, la femme du pauvre sous-lieutenant, blessé d'un coup de feu pendant les campagnes du Rhin.

Des années s'écoulèrent, et l'intimité des trois jeunes pensionnaires ne s'affaiblit pas; mais elle fût soumise un jour à une rude épreuve, à une de ces épreuves dont la pensée remplit les yeux de larmes. Il fallut se séparer! De trois ne rester plus que deux! Qu'allait devenir celle qui partait? que deviendraient les deux autres amies? Plus de plaisirs aux récréations tant désirées, sous les tilleuls d'Ecouen, le soir, quand le vent parlait de Paris, la grande ville, et se parfumait de l'odeur résineuse des bois de Chantilly. Il fut versé bien des larmes entre ces tourelles, derrière ces murs couverts de lierre, et auprès de cette chapelle d'Ecouen.

Celle des deux amies qui quittait les deux autres, c'était Marie; sa mère étant morte, le sous-lieutenant aveugle avait besoin de sa fille pour soutien et pour compagne.

— Promettons-nous, dit Clarisse, la fille du général, — celle qui bientôt allait quitter Ecouen, mais pour paraître dans le monde le plus brillant, — jurons-nous, quoi qu'il nous arrive dans notre vie, de nous trouver dans dix ans, à dater d'aujourd'hui, à la grille de Tuileries.

— Oui, s'écria Hortense, je te le jure, Clarisse; je te le jure, Marie; dans dix ans je serai à la grille des Tuileries, y seras-tu, Marie?

— En doutes-tu, Hortense?

— Georges, dit Hortense à un des jardiniers d'Ecouen, qui se trouvait là, soyez témoin de ce serment: — moi Hortense, Clarisse et Marie, nous jurons de nous réunir dans dix ans, à pareil jour, pareille heure, à six heures du soir, à la grille des Tuileries.

Et Marie quitta Ecouen.

Trois mois après, Clarisse en sortit et se maria. Un an ne s'était pas écoulé depuis le départ de Clarisse, qu'on retirait Hortense de l'institution de madame Campan; son éducation était finie. Dix ans! dix ans passent vite dans le monde, et surtout quand on est heureuse comme Clarisse était appelée à l'être. On parlait du luxe de sa maison, de la distinction de ses manières; enfin elle se lança avec tant de pompe à la suite de son mari, un des plus riches banquiers de l'Europe, que bientôt on la perdit de vue. Si dix ans sont un jour dans la vie d'une femme heureuse, que sont-ils pour une grande dame comme le fut Hortense, qui avait plus que de l'or, qui avait des titres et ne voyait rien au dessus d'elle? Quant à la pauvre Marie, elle n'avait ni équipage, ni maison, comme Clarisse et Hortense; elle n'avait, sans doute, qu'un père à consoler et à conduire au soleil, qu'aiment tant ceux qui ne peuvent plus le voir.

Enfin, huit ans s'écoulèrent, neuf ans, vint la dixième année, vint le jour convenu, le jour solennel, où les trois amies d'Ecouen avaient promis de se rencontrer à la grille des Tuileries, quels qu'eussent été les événemens de leur vie. Ce jour tombait un dimanche. On était en automne; les Tuileries étaient dorées de leurs feuilles qui commençaient à jaunir. C'était, comme toujours, derrière les grilles de beaux arbres; derrière les arbres des statues; à travers les arbres et les statues, des jets d'eau, à gauche le château, au fond le dôme d'or des Invalides. Plaçons-nous à la grille des Tuileries, et attendons; voici l'heure. Six heures moins dix minutes! personne encore; six heures moins cinq minutes! personne encore... Il n'y a donc pas d'amitié sur terre! Six heures moins une minute! et personne! personne! Six heures!!

Une voiture à quatre chevaux arrive, s'arrête: des chevaux anglais, de l'or sur les roues: la portière s'ouvre; une femme très jeune encore descend et regarde de tous côtés; elle est belle, elle est richement parée; on se presse à la grille des Tuileries pour l'admirer.

Cette dame est Marie, la pauvre Marie, la fille du sous-lieutenant devenu aveugle à la suite d'un coup de feu dans la campagne du Rhin. Comment était-elle si riche? Voici: l'empire s'était écroulé; la restauration avait rendu aux parens de Marie tous les biens dont la révolution les avait privés. Je vous ai dit que dix ans passaient bien vite; l'empire de Napoléon était passé avec eux. Mais tandis que Marie cherchait encore autour d'elle, une femme vêtue d'une robe modeste, dans une tenue dont la propreté ne cachait pas la misère, la salue avec respect et s'approche avec indécision.

Marie est dans les bras de Clarisse.

Clarisse, la fille du général, la riche Clarisse était ruinée, et ruinée depuis long-temps, à la suite de funestes opérations de Banque. Son mari avait fait faillite et était parti pour l'étranger.

— Tu me raconteras ton histoire à mon hôtel, interrompit Marie; tu ne me quitteras plus; redeviens mon amie. J'étais pauvre à Ecouen, et tu m'aimais; je suis riche à mon tour; ne sois pas plus fière que moi, accepte l'égalité d'Ecouen. Clarisse allait monter dans la voiture de Marie. Tout à coup les deux amies se regardent.

— Et Hortense?

— Et Hortense?

— Tu sais ce qu'elle fut? dit Marie en soupirant.

— Tu sais ce qu'elle est, ajouta Clarisse en laissant tomber une larme.

Dans l'espace de dix ans, la pauvre Marie était devenue riche; l'opulente Clarisse était tombée dans la misère; et Hortense pleurait un long exil en Allemagne.

— Ne vous appelez-vous pas Marie?

— Ne vous appelez-vous pas Clarisse?

Celui qui adressait cette question à Clarisse et à Marie, c'était le jardinier Georges, temoin du serment des trois amies, le soir de la séparation à Ecouen.

— Ceci est pour vous, dit Georges, et ceci pour vous. Et Georges disparut.

Les deux amies ouvrirent chacune la petite boite que l'ancien jardinier d'Ecouen leur avait remise. Dans la première se trouvait la moitié de la couronne d'Hortense, ancienne reine de Hollande et belle-sœur de Napoléon, et dans l'autre boîte l'autre moitié.

FIN.

LE MÉDECIN DU PECQ

PAR

LÉON GOZLAN.

I.

La cloche de la maison sonna le dîner. A peine les vibrations s'étaient-elles éteintes dans leur prolongement, que les habitués parurent processionnellement au salon, et prirent place autour de la table. En un instant le long parallélogramme se trouva encadré par des figures où se lisait à côté du désir à peu près universel d'accomplir l'acte de bien dîner, l'empreinte heureuse ou triste des événemens de la journée. Le silence de l'attente et la teinte dorée d'une après-midi d'automne fondaient harmonieusement les expressions diverses de cette galerie, composée de beaucoup de personnes âgées et de quelques autres dont la jeunesse était décolorée par les langueurs de la convalescence. Grave par position, expansive par cararactère, la maîtresse de la maison semblait réunir en elle l'esprit des diverses catégories de pensionnaires qu'elle dominait de son siége plus élevé et du bout de son sceptre. Son sceptre était une cuillère d'argent d'un manche splendide que terminait une main charnue de nonne, main ciselée dans un embonpoint charmant. S'il manquait quelques lignes à sa taille pour représenter la royauté domestique dans toute la majesté convenable, elle rachetait ce léger défaut de dignité par beaucoup de grâce dans ses proportions. Cette grâce, il est vrai, n'était pas celle de la statuaire, celle du contour perdu et sinueux, mais plutôt la grâce du monde, pleine de rondeur, mettant le

désir sous la main encore plus que dans l'œil. Son front, ses joues brunes et reposées, son cou, ses épaules étaient une onduleuse rencontre de traits sphériques admirablement fondus l'un dans l'autre. Quelques anciens artistes ont vu le comble du burin dans la reproduction de ce travail concentrique, dont la nature offre quelquefois le modèle. La mollesse est bien près de ces sortes de beautés si la puissance du regard ne les relève pas : madame Dalzonne ne soutenait pas cette paresse de formes par un rayon de feu, mais ses yeux bleu de mer, sous des sourcils noirs, prêtaient à sa physionomie un jeu saisissant, attractif, remarquable dans son étrangeté. Si son menton un peu abbatial accusait un âge plus avancé que son âge réel, le rayon indéfinissable de son regard, en heureux désaccord avec son teint morne, la rajeunissait alors comme il la rajeunirait toujours : à vingt-sept ans, son âge à l'époque où ces lignes sont écrites, elle ne paraissait guère avoir que vingt ans, grâce à la contradiction établie sur son visage. Comme toutes les femmes de moyenne grandeur, elle était mieux dans la position assise, et même un peu renversée, que dans toute autre attitude. Au fond d'un fauteuil, quand ses mains blanches et oisives s'appuyaient à ses genoux, et lorsque sa tête se détachait du fond d'une étoffe chamarrée, elle apparaissait dans son jour le plus favorable ; elle plaisait ainsi, elle était belle ; le repos était sa plus haute coquetterie.

Madame Dalzonne découronna le potage de son couvercle, et la vapeur nourrissante monta en bouffées nuageuses vers les anges du plafond, qui semblèrent travailler de leurs joues rebondies à la dissiper.

— Le bouilli sera excellent ! je gagerais sur ma tête.

— Monsieur Cabassol, un bouilli, quel qu'il soit, n'est jamais excellent. Vous sauriez cela comme moi, si, comme moi, vous aviez lu Brillat-Savarin, qui fut mon ami, ce dont je m'honore.

— Et moi, je répondrai à monsieur de Fourneuf que lorsque j'étais dans les fournitures, à l'armée de Sambre-et-Meuse...

— Madame Pingray, interrompit madame Dalzonne, veuillez faire passer cette assiette de potage à votre voisin, M. Abel.

— Après vous, madame Pingray : je l'aurai moins chaud ; gardez, je vous prie.

— Vous l'auriez trop froid : laissez, je le veux.

La volonté de madame Pingray n'admettait pas de discussion.

— Quand j'étais à l'armée de Sambre-et-Meuse, reprit M. Cabassol, le major nous invitait parfois à dîner à sa table.

— Mesdames, s'écria M. de Fourneuf en se frottant les mains, je vous préviens que M. Cabassol se dispose à parler politique : prenez-y garde.

— Monsieur de Fourneuf aime toujours à plaisanter : il n'y a pas le plus petit mot de politique dans mon histoire, vous allez en juger. Ce major...

— Mademoiselle Beaupréau, interrompit de nouveau madame Dalzonne, aurait-elle passé une mauvaise nuit? j'en ai peur : elle a mis son bandeau blanc bien près des yeux.

— Madame Dalzonne est vraiment trop bonne ; je la remercie de son attention, mais non : je suis comme de coutume ; ma nuit n'a pas été trop orageuse.

— Je parierais que si, moi ; avouez-le : vous avez fait un rêve fâcheux. Est-ce vrai?

— Un rêve abominable !... Ne m'en parlez pas !

— Ce major, recommença M. Cabassol entre deux cuillerées de potage, était un bel homme, un homme superbe, parfaitement constitué, six pouces, l'œil beau, un regard de lion, l'appétit fin surtout...

— Et comment le nommez-vous cet excellent major? s'informa en soupirant mademoiselle de Beaupréau.

— Caron. Il est mort depuis dix ans.

— Voilà que mon rêve s'explique à merveille !

— Comment cela, mademoiselle de Beaupréau ? que voulez-vous dire par *mon rêve s'explique ?*

— C'est cela ! intervint le baron de Fourneuf d'un ton de conviction blessée : le colonel Caron, la fameuse conspiration de Belfort !... Monsieur Cabassol, vous n'imposez pas un frein assez rigoureux à vos opinions ; votre politique se mêle à tout, elle est envahissante... Tout le monde ne pense pas comme vous.

— Monsieur de Fourneuf, ce Caron-là n'est pas le Caron dont vous parlez, répondit sèchement M. Cabassol.

— C'est vous, s'il vous plaît, qui en parlez.

— Vous nous régalerez de ce rêve, mademoiselle de Beaupréau?

— Volontiers, madame Musquette : on se soulage en les racontant.

— Y a-t-il un peu d'amour ? au moins.

— Beaucoup d'amour, mais accompagné de choses si terribles, que c'est cruellement racheté, allez !

— Ce Caron, pour ne pas perdre le fil de mon histoire, reprend M. Cabassol, m'invite à dîner, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Il vous soumet ensuite avec mystère son plan de conspiration.

— Il me soumet sans mystère son dîner, voilà tout... Ne me faites pas dire, monsieur de Fourneuf, ce qui n'est pas.

— Ne pâlissez pas ainsi, monsieur Lejeune. Vous n'avez, en vérité, aucune espèce de courage civil, même en conversation.

— Vous savez, monsieur Champeaux, répond avec une politesse tremblante M. Lejeune, autre pensionnaire, que j'estime sincèrement tous les partis quand ils ne tendent pas au renversement de l'ordre.

— Votre ordre, c'est le désordre organisé ! répliqua Champeaux avec une telle véhémence que la fourchette fléchit dans les doigts de M. Lejeune.

— Je ne dis pas, Monsieur Champeaux... Vous avez sans doute raison.

— Je voyais dans mon rêve, continua mademoiselle de Beaupréau, beaucoup de voiles blancs, épars et flottant sur la tête d'un capitaine de la grande-armée; une source d'une eau vive murmurait à ses pieds.

— Les voiles blancs c'est sinistre, affirme madame Musquette tout en versant à boire à son voisin de gauche, M. Lejeune, dont la contenance malheureuse paraît l'affliger beaucoup.

— On sert le premier service, dit M. Cabassol : du saumon, des côtelettes à la jardinière, un pâté aux champignons.

— Fameux ! s'écrie M. Hourdon, bien qu'un peu lourd.

— Il n'y a rien de lourd : il n'y a que de mauvais estomacs, répliqua le baron de Fourneuf. Vous qui êtes médecin, vous ne devez pas l'ignorer. D'ailleurs, les indigestions de bonnes choses ne sont jamais dangereuses.

— Je distingue, monsieur de Fourneuf.

— J'affirme moi, monsieur Hourdon.

— Je distingue, vous dis-je, monsieur le baron. Pendant ma résidence à Turin, je fus invité à déjeûner chez le comte Altamare. Le comte était vieux, sa femme était très belle : le ménage passait pourtant pour être fort uni. Entre autres mets, nous mangeâmes des champignons délicieux, arrangés de toutes sortes de manières. Tout alla bien jusqu'au dessert ; mais comme les domestiques apportaient les fruits, la comtesse Altamare s'écrie : — Docteur Hourdon, je me sens mal, j'étouffe, je vais mourir ! je me meurs !... Exaspération du mari, trouble des domestiques... Je saute sur un couteau et coupe le lacet : la comtesse Altamare avait des épaules de vierge, mon cher baron, et de vierge génoise ; je vous les recommande... Je coupe encore du lacet : nouvelle extase; j'étais dans le millième ciel... Je coupe encore...

— Monsieur Hourdon, vous nous traitez avec trop d'avantage : vous oubliez qu'ici nous ne sommes pas tous de votre sexe.

— Je vous remercie de l'observation, madame Dalzonne ; mais je tiens à convaincre M. de Fourneuf que les indigestions sont quelquefois dangereuses... Bref, je coupe une quatrième fois du lacet, et je vois un portrait : oui, mesdames, un portrait : ce n'était pas celui du mari. Six mois après, la comtesse Altamare s'éteignit de langueur en Sicile. Sans ce déjeûner, sans l'indigestion de champignons qui s'en suivit, jamais le comte Altamare n'aurait empoisonné sa femme.

— Le comte est sans doute mort aussi, puisque vous en parlez si peu à couvert.

— Non, madame Musquette, il n'est pas mort : il est à Paris, attaché, je crois, à quelque légation étrangère... Mille fois pardon, monsieur Cabassol, de vous avoir interrompu, mais mon épisode se rattachait à votre histoire... Si vous étiez assez bon pour la continuer...

M. Cabassol reprit :

— Le major Caron nous distribua à chacun une copieuse part de ces mets délicieux que j'ai énumérés... Bref, à la fin du troisième service...

— Je devine : il vous fait part de son funeste projet, n'est-ce pas ? Vous, peut-être, monsieur Cabassol, vous étiez chargé de tirer sur la troupe !

— Mais laissez-moi achever, monsieur de Fourneuf.

— Vous nous disiez, je crois, demande madame Musquette, que ce capitaine avait une source d'eau à ses pieds : en buvait-il ? Ma question est plus grave que vous ne pensez.

— Oui, il buvait beaucoup d'eau, répond mademoiselle de Beaupréau.

— Ah ! le major Caron buvait beaucoup d'eau ! s'écrie M. de Fourneuf. Le cas est assez rare chez un militaire.

— Qui a prétendu cela ? demande M. Cabassol.

— C'est mademoiselle de Baupréau, qui l'a beaucoup connu.

— C'est faux, je le soutiens : le major buvait sec et du bon. Nous en savions quelque chose à l'armée de Sambre-et-Meuse !

— Cependant dans l'intérêt de la vérité, conciliez, monsieur Cabassol, votre opinion avec celle non moins respectable de mademoiselle de Baupréau.

— C'est un rêve, ce dont il est question.

— Comment un rêve ! J'ai connu, moi Cabassol, le major dont je parle. Où avez-vous pris, mademoiselle de Beaupréau, que le major buvait de l'eau ?

— Continuez, monsieur Cabassol, reprend le baron de Fourneuf, sachant qu'il était plus difficile que jamais à Cabassol de sortir de ce labyrinthe.

— Détestable mangeur s'il buvait de l'eau ! ajouta le docteur Hourdon pour compléter le désordre des idées.

— Voyons, intervint doucement madame Dalzonne, pacificatrice ordinaire des débats qui s'élevaient chaque jour à sa table : le major de monsieur Cabassol est, je présume, un être réel qui n'a rien de commun avec le capitaine vu en rêve par mademoiselle de Beaupréau. Les propos se sont croisés : en les séparant, chaque objet de la discussion devient distinct. Comprenez-vous mieux maintenant ?

— Ah ! c'est différent, madame Dalzonne : si c'est ainsi, tout est clair, et clair grâce à vous, qui parlez d'or.

— Je suis charmée de l'assentiment de monsieur de Fourneuf, à qui, en reconnaissance, j'offrirai de ce bœuf rôti, excellemment cuit.

— Vous n'y toucherez pas, dit madame Pingray en posant en croix la fourchette et le couteau sur l'assiette du jeune homme qui était à son côté ; entendez-vous, monsieur Abel ? vous attendrez les épinards.

— Je vous remercie de vos bons soins, répondit Abel, à peine distrait

de loin en loin de sa concentration sérieuse par le feu croisé des propos auxquels il était exposé.

Comme enfermé dans un cloître ténébreux, sa pensée ne prenait de jour que par ses yeux; et cette pensée était sauvage : le regard d'Abel était long et effrayé; le remords ou une épouvantable terreur l'avait ainsi lancé une première fois hors de sa tête; il n'avait plus pu y rentrer tout entier. Ses cheveux noirs, mais aussi faibles que s'ils eussent été blonds, étaient rejetés en arrière et montraient à découvert son front, bleuâtre à force d'être blanc; la souffrance l'avait poli sans pouvoir le plisser; l'ivoire avait résisté au mordant. L'immobilité de ses traits, la pression de ses lèvres, le gonflement de ses narines indiquaient un orage intérieur toujours près d'éclater, toujours réprimé par une volonté haletante, forte, mais occupée de sa force, doutant d'elle-même tout en s'exerçant sans relâche. Quand la lutte cessait, l'abattement tombait sur ce corps en guerre avec le corps; une sueur glacée découlait de la pointe de chaque cheveu et suivait la pente des joues; des pleurs s'y mêlaient, et de la poitrine moins oppressée d'Abel sortaient des soupirs qui étaient comme la respiration d'une vie nouvelle. Depuis qu'il était à table il avait passé par une de ces crises affreuses; mais deux secours puissans l'avaient contenu dans ce centre d'agitation : le regard de madame Dalzonne et la main de madame Pingray.

— Ainsi, reprit le baron de Fourneuf, le major en fut pour ses frais de saumon, de lièvres et de champignons : vous n'entrâtes pas, et je vous en applaudis, dans la fameuse conspiration de Belfort.

— La moquerie doit cesser ou je quitte la table, dit Cabassol en s'en rapprochant et en tendant son assiette au bœuf rôti.

— Comme les conspirations vous blêmissent, monsieur Lejeune! souffla dans l'oreille de ce dernier le républicain Champeaux. Un simple propos vous révolutionne ainsi!... Eh! si vous étiez surpris, comme je l'ai été, faisant des cartouches avec les étudians, fondant du plomb dans des moules à balles, écrivant des proclamations...

— Cela m'arriverait difficilement, dit M. Lejeune, à qui madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau envoyaient des regards qui semblaient dire : Courage, monsieur Lejeune! nous vous soutenons de toute notre affection personnelle : ne redoutez pas les partis dont les organes tonnent à vos oreilles.

Elles avaient l'air de deux journaux pacificateurs cherchant à neutraliser dans l'esprit public les écarts d'une feuille incendiaire.

Champeaux était peut-être encore plus redoutable pour M. Lejeune que la conversation du baron de Fourneuf et de Cabassol : il avait le sourcil épais, la figure boisée d'une barbe aussi noire que ses sourcils, des moustaches gommées, le teint pâle, et personne n'ignorait que sa présence résultait d'une condamnation politique adoucie en une réclusion dans la maison de santé de madame Dalzonne. Près de lui M. Lejeune était fort mal à l'aise.

— Puisque cela vous fâche tant, revint le baron de Fourneuf en s'adressant d'un ton presque amical à Cabassol, n'en parlons plus. Les opinions sincères sont des croyances : je les respecte toutes.

— Infâme carliste! murmura entre ses dents le républicain Champeaux.

Lejeune aurait donné tout au monde pour que le dîner fût fini.

— Cependant, dit le docteur Hourdon, je tiens maintenant à savoir l'événement qui survint à ce mémorable dîner du major de Sambre-et-Meuse. Ne fût-ce que comme médecin, la curiosité m'est permise.

— Et un peu comme gastronome, voyons.

— Oui, madame Dalzonne, oui, charmante hôtesse, un peu comme gastronome. En êtes-vous fâchée? Chez vous on apprend à si bien vivre, qu'on désire toujours s'enquérir du talent des autres à traiter les gens.

— Madame Pingray, dit madame Dalzonne, qui était toute à tous, vous

n'avez pas assez de générosité pour votre malade : cette aile de volaille ne saurait lui faire du mal. Il n'ose pas vous la demander.

— Mais rien autre après, répliqua madame Pingray en plaçant l'aile de volaille dans l'assiette d'Abel.

— Rien autre, ma voisine.

— Votre rêve s'interprète sans peine : vous savez comme moi, dit madame Musquette à mademoiselle de Baupréau, que le capitaine couvert de voiles signifie un mariage d'amour manqué par accident de mort ; la source d'eau pure indique retour de meilleure fortune.

— Dieu vous entende! répondit discrètement mademoiselle de Beaupréau à madame Musquette tout en jetant un œil timide, chaste et curieux sur M. Lejeune, qui en ce moment n'avait pas plus l'oreille à la conversation des femmes qu'à celle des hommes.

— Puisque vous souhaitez, monsieur Hourdon, savoir la fin de cette histoire, reprit Cabassol, intérieurement courroucé contre de Fourneuf, la voici. C'était en 1795...

— Tout juste l'année où je tombai malade de ma gastrite, coupa à son tour M. Lejeune, se mêlant à la conversation pour la rendre le plus possible médicale et le moins possible politique.

— Très bien, ajouta le vieux docteur Hourdon en regardant à la fois Cabassol et Lejeune.

— Le dîner s'achève; on goûte au dessert, on passe le café, la liqueur est versée...

— J'avais toujours cru que votre maladie avait été causée par une chute de cheval, dit avec beaucoup d'intérêt madame Musquette.

— Et moi par un bain pris trop froid, ajouta mademoiselle de Beaupréau.

— Quand la liqueur est servie voilà qu'un sous-lieutenant vint dire deux mots à l'oreille du major de notre armée de Sambre-et-Meuse, celui chez lequel nous avions dîné...

— Les docteurs de Montpellier ont prétendu que c'était une gastrite, poursuit Lejeune, ceux de Paris un refroidissement subit, et ceux de Toulouse que mon affection était le résultat d'une vieille chute de cheval.

— Et cependant il vous importait de savoir quelle était l'origine de votre mal.

— Si cela m'importait, madame Musquette!... Eh! cela m'importe encore autant que jamais!

— Quand le sous-lieutenant eut parlé au major, celui-ci se mit à rire comme un fou...

Ici madame Dalzonne agita la sonnette d'argent placée près d'elle, et un domestique parut aussitôt. La narration de M. Cabassol fut coupée pour la vingtième fois.

— A-t-on apporté *cela?* demanda intentionnellement madame Dalzonne au domestique.

— Pas encore, madame.

— Je l'avais pourtant commandé pour quatre heures : il en est cinq moins un quart; je ne comprends pas ce retard. Quand la petite personne viendra, vous lui direz de monter : je veux lui parler.

— Le major, poursuivit M. Cabassol, continua à rire aux éclats pendant plusieurs minutes...

— Qu'attendez-vous donc de si pressant? s'informa en avançant sa figure de renard, le baron de Fourneuf... J'oserais presque le deviner, ajouta-t-il en penchant la tête, en passant les doigts sur ses lèvres, et en humant l'air comme s'il eût été parfumé de l'odeur d'un plat savoureux... Ne peut-on le savoir!

— Vous êtes trop curieux, monsieur de Fourneuf.

— Si vous parlez toujours, fit observer le vieux docteur Hourdon, nous n'apprendrons jamais la fin de l'histoire de M. Cabassol.

— Est-ce qu'elle n'est pas finie?

— Elle va l'être, monsieur le baron. D'ailleurs, que vous importe, puisque ce n'est pas certes pour vous qu'elle a été commencée?

— Je ne parle pas à monsieur Cabassol, répliqua de Fourneuf : j'annonce une surprise gastronomique à monsieur Hourdon, de la part de notre charmante hôtesse.

— Qu'est-ce donc? s'informa le docteur, que la bonne nouvelle d'une friandise arrachait tout entier à Cabassol, furieux en lui-même de cette diversion.

— Devinez, faites comme moi. Les suppositions ne sont pas défendues.

— C'est peut-être une tarte aux confitures, dit mademoiselle de Beaupréau : mon rêve de l'autre jour serait encore expliqué.

— Une tarte aux confitures! répéta Hourdon en promenant la lame de son couteau sur son pain : c'est assez de mon goût. Madame Dalzonne est bien capable d'une si délirante galanterie.

— Vous n'y êtes pas, messieurs; vous n'y êtes pas.

Cabassol enrageait.

— Enfin, dit-il avec la certitude désespérante d'un homme qui va parler sans être écouté, enfin le major de Sambre-et-Meuse...

— Qu'est-ce qu'il fit donc ce bienheureux major, s'écria le républicain Champeaux, ce major dont vous nous fendez le crâne depuis le potage?

— Vous ne le saurez pas puisqu'il en est ainsi, répondit Cabassol outré au dernier point. Je ne suis pas assez fort, je l'avoue, pour lutter d'intérêt avec un fromage à la pie.

— C'est donc un fromage à la pie que nous allons manger?

— Oui, monsieur de Fourneuf.

— Prévenante, gracieuse madame Dalzonne! si je n'étais pas si loin de vous, je vous embrasserais!

— Et si tu n'étais pas bossu! murmura Cabassol de manière à n'être entendu que de son voisin, l'hypocondriaque Lejeune.

— Ils vont s'égorger, c'est sûr, pensa ce dernier en songeant avec effroi à la réponse qu'allait lancer peut-être à la tête de Cabassol l'infernal baron de Fourneuf.

Mais de Fourneuf eut l'air de n'avoir pas entendu.

Dans cette attitude d'indignation silencieuse, il était aisé de découvrir sur le visage pâteux de Cabassol l'empreinte des passions particulières, et plus massives que nombreuses, qui avaient exercé sur sa vie un empire absolu : le commandement et la soumission y régnaient en égale mesure sans laisser de place à d'autres nuances de sentiment. Sous sa chevelure, plus rude qu'épaisse, s'arrondissait le crâne du militaire; de son front jusqu'au dessous de ses sourcils se trouvait la confirmation de la nature énergique qui fait le soldat : un front sans rides et renflé par les muscles; mais, des sourcils au menton, le caractère de l'homme de guerre disparaissait et celui de l'homme d'affaires en prenait la place. Ses yeux avaient plus de finesse que d'esprit, plus de lucidité que de résolution; son gros nez, affaissé à la racine, évasé à l'embouchure, annonçait la vieille habitude de prendre du tabac à profusion, défaut peu commun aux militaires et inséparable des gens qui ont besoin à chaque instant de nourrir d'engrais leur cerveau pour lui faire porter beaucoup d'idées productives. Cependant le nez de Cabassol n'était ni celui du savant ni celui du procureur : son nez, comme ses lèvres gloutonnes, appartenaient à l'homme d'action et de goinfreries. En un mot, le fournisseur aux armées, militaire par le costume et une certaine contrainte disciplinaire, avocat par la plume, avait modelé son type mixte sur la physionomie de Cabassol, assez large du reste pour contenir d'autres indices. Mais vainement en cherchait-on d'autres : ses grosses joues de dogue, mal gazonnées par de rares favoris, faisaient ressembler son visage à certains royaumes beaucoup trop grands pour leur population; elles allaient se rattacher à un

menton sans énergie. Même remarque à faire entre la fierté de son cou et l'humilité de ses épaules qu'entre la première et la seconde moitié de son visage : du menton aux épaules Cabassol était militaire; on sentait que cette lacune avait dû être cachée par le hausse-col et la cravate busquée; mais les épaules démentaient cette attitude digne et élevée : elle se courbaient pour attester la soumission de toute fonction civile à la hiérarchie militaire. Insolent jusqu'au général inclusivement, le fournisseur Cabassol s'affaissait à partir du général, et exclusivement. Quant au reste de son corps, tout à fait en dehors des influences de la pensée, il accusait au plus haut degré la succulente vie des fournisseurs généraux sous l'empire et dans les loisirs de garnison : son buste de mandarin était porté par des jambes maigres et goutteuses, ce qui lui donnait, vu sa taille assez haute, l'air d'un oiseau de quelque grosse espèce frappé d'hydropisie. Il faut croire qu'il expiait par cette défectueuse conformation ses extravagantes folies de beau mangeur et d'âpre dépensier. Mademoiselle de Beaupréau et madame Musquette prétendaient que son estomac avait ruiné sa fortune et que sa fortune avait ruiné son estomac. Aux yeux de ces dames, il n'avait plus pour vivre qu'une faible pension que lui faisait son neveu; et cela expliquait la préférence qu'elles donnaient à M. Lejeune sur Cabassol dans leurs momeries galantes, coquetteries si transparentes qu'on voyait parfaitement nager au fond le crocodile du mariage.

— Oui, messieurs, reprit madame Dalzonne, c'est un fromage à la pie. Je l'avais commandé pour quatre heures parce que j'ai voulu vous faire dîner de meilleure heure aujourd'hui; mais cette négligente Bergeronnette-cinq-heures m'a oubliée... Ma filleule, vous serez grondée bien fort !

Depuis que Cabassol en colère avait promis de ne pas donner la fin de l'histoire du major de Sambre-et-Meuse, la curiosité s'était accrue considérablement du côté des dames, qui insistèrent par la voix de madame Dalzonne, la conciliatrice éloquente, pour que M. Cabassol fût relevé de son vœu de silence.

— Monsieur Cabassol est trop galant, dit-elle, pour ne pas obliger ces dames et moi, qui le prions instamment d'achever.

De Fourneuf se renferma dans son sourire malin, et il s'appuya ensuite sur sa bosse, content d'avoir gagné son procès contre Cabassol jusqu'au dernier degré de juridiction.

Le malheur d'être bossu n'était pas le seul dont le baron de Fourneuf fût frappé; il en comptait deux autres qui ne sont pas communs à ceux de son espèce dégradée : il avait le tort d'être aussi grand qu'un bel homme et d'avoir une imposante figure. Cette ricanerie de la nature était vraiment affligeante : deux avantages et une difformité, c'était trop et trop peu; car en fractionnant le baron, en soumettant son corps à une analyse malheureusement hypothétique, on découvrait en lui de quoi constituer deux corps irréprochables; de même qu'en isolant sa bosse, on avait par abstraction l'élément premier d'un bossu parfait. La réunion de ces types antipathiques composait un tout odieux, en révolte permanente pour le regard : comment admettre l'Apollon avec une bosse de bison? comment tolérer sans répugnance la vue d'un dromadaire ayant pour tête celle d'Adonis? La laideur a sa régularité, sa symétrie intelligente : on la comprend, si on ne l'aime pas. Ésope ne repousse personne : sa grosse tête allumée de deux beaux yeux noirs, ses épaules charnues, oreillers de sa grosse tête, ses jambes trapues, ses bras d'enfant entrent dans les nécessités d'une nature chétive de corps, puissante de pensée; l'antithèse est vigoureuse, bien établie; mais qu'est-ce que la figure d'Alcibiade sur le corps d'Ésope? C'est absolument le spectacle de deux ailes d'aigle attachées aux reins velus d'un ours. De Fourneuf était tout cela : Apollon avec une bosse de bison, un dromadaire chargé de la tête d'Adonis, un ours avec des ailes, Alcibiade plus Ésope.

Ainsi il faut croire que, sans quelques négligences fatales survenues en

nourrice, de Fourneuf eût été un homme remarquable : il n'était resté qu'un bossu affreux parce qu'en se déformant il avait conservé un beau visage. Soit que son esprit fût naturellement mordant, soit que l'espèce humaine lui fût en aversion parce qu'il s'y trouvait inférieur, déplacé, vaincu, il n'avait montré jusqu'à cette époque de sa vie aucun penchant affectueux; sa bosse était un inépuisable carquois de flèches ironiques. On ne lui connaissait aucun ami ; il ne parlait jamais de ses parens; rien ne le touchait, ni un livre bien fait ni un bon tableau. Comme il n'aimait que lui, il avait un soin religieux de sa personne; la propreté chez lui était portée jusqu'au fanatisme : rien de plus rose que ses ongles, de plus blanc que son linge, de plus lisse que ses cheveux; son corps était l'autel de son culte. A voir la blancheur plissée de ses chemises, de ses jabots, de sa cravate, on aurait pensé qu'il ne parait ainsi sa poitrine que pour se faire illusion sur son dos. Son caractère devant s'expliquer naturellement par ses actions, les événemens qui vont suivre le peindront mieux que nous ne le tenterions ici par une anticipation fastidieuse.

— Puisque vous l'exigez, mesdames, je vous dirai donc, renouvela Cabassol, que le major de Sambre-et-Meuse, après avoir écouté le sous-lieutenant, se tourna vers nous tous et nous dit : — Messieurs, on vient m'annoncer qu'à dîner on a oublié de nous servir...

M. Cabassol allait prononcer le dernier mot de sa dernière phrase quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser passer une jeune fille dont l'arrivée fut saluée par une acclamation générale : c'était la jeune laitière Bergeronnette-cinq-heures qui apportait, tout essoufflée, le fromage à la pie.

Soit que la vitesse de sa marche à travers la forêt de Saint-Germain eût agité ses traits, soit que la crainte d'être grondée par madame Dalzonne lui eût fait monter au visage ses couleurs les plus vives, elle était, quand elle parut, d'une fraîcheur idéale; les fruits cueillis le matin avec la rosée, quand le ciel est encore d'un violet tendre, ne sont ni si doux à l'œil ni si séduisans. Elle n'osait ni pleurer, de peur de convenir de sa faute, ni sourire, de peur de trop la déguiser ; ses lèvres étaient presque souriantes et ses yeux presque humides; on voyait briller une larme et ses dents. Elle avait couru : son haleine était courte, son sein battait fort sous son corset de drap noir; brillans de sueur, ses cheveux étaient attachés à ses tempes; une mèche folle descendait même au milieu de sa joue. Comme elle s'était approchée de madame Dalzonne en lui tendant la cage d'osier où était le fromage à la pie, elle dominait, quoique petite encore, de sa charmante et ronde tête, prise dans un bonnet de velours vert, la brune et forte tête de l'hôtesse. Madame Dalzonne n'avait plus le courage de la gronder en la voyant si pénétrée de sa faute : le faible mouvement qu'elle fit de la main pour toucher, moitié sévère, moitié riante, la joue de l'enfant, commença comme une menace et finit comme une caresse. Bergeronnette prit cette belle main et la baisa : son pardon fut signé : tout le monde le ratifia, excepté de Fourneuf. S'il consentait à ne pas se prononcer trop aigrement sur ce retard, c'est parce que la présence de Bergeronnette-cinq-heures avait été une vingtième ou une trentième barre de fer jetée à travers la narration de Cabassol : ce bienfait exigeait un généreux silence. D'ailleurs sa pénétration de basilic se dirigea tout à coup vers un sujet de réflexions qui ne fut pas senti au premier abord par les autres convives : que signifiait cet ordre donné presque à demi-voix par madame Dalzonne à Bergeronnette-cinq-heures ? Demain — lundi, lui avait-elle dit, à cinq heures, ton heure d'habitude, tu apporteras, outre la quantité ordinaire de lait que nous prenons, trois mesures de crême sans mélange; et tu continueras ainsi tous les jours. Pour le baron de Fourneuf, il y avait dans ces quelques paroles tout un roman et sa préface; et l'on va voir qu'il ne se trompait pas beaucoup dans ces déductions si hasardées en apparence. — Oui, marraine, avait répondu, toute joyeuse de son pardon, la charmante Bergeronnette-cinq-heures, ainsi nommée de son surnom parce

que depuis quatre ans elle était chaque jour, hiver ou été, dès cinq heures du matin, avec sa boîte au lait, à la grille de la maison de santé de madame Dalzonne.

Tandis que cette scène, dont Cabassol avait dédaigné de paraître affligé, se terminait sous la regard interprétateur du baron de Fourneuf, madame Dalzonne saupoudrait légèrement de sel et de poivre le magnifique fromage à la pie, délayé par elle avec une grâce toute particulière dans une jatte de porcelaine.

— As-tu bien entendu, Bergeronnette ? répéta-t-elle à la laitière quand celle-ci eut repris sa cage d'osier pour partir : demain, cinq heures, trois mesures de plus ; et de même tous les jours suivans jusqu'à nouvel ordre.

— Il est délicieux ! proclama madame Pingray, bonne femme qui était gourmande autant qu'elle était bonne. Nous n'avons certes rien perdu pour attendre : on en mangerait toujours, on en mangerait en dormant. N'est-ce pas, madame Musquette ?

— Cela doit être : il est apprêté par madame Dalzonne, répondit madame Musquette, flatteuse comme le sont d'ordinaire toutes les dames pensionnaires.

— Encore un de mes rêves qui s'explique !

— Vous avez donc, mademoiselle de Beaupréau, des rêves pour tout et sur tout ? murmura Cabassol, la bouche pleine de dépit et de fromage.

— M'en voudriez-vous pour cela ? répondit mademoiselle de Beaupréau en roulant au plafond des yeux de colombe : ne suis-je pas la plus punie d'avoir constamment un sommeil si agité ? Vous ne me rendez jamais justice, monsieur Cabassol, jamais ! moi qui ai écouté votre intéressante histoire du major avec tant d'attention depuis le commencement jusqu'à la fin !

— Mademoiselle de Beaupréau, répartit de Fourneuf, votre éloge est on ne peut pas plus blessant pour monsieur Cabassol : pourquoi dites-vous que son histoire et finie ? Vous n'auriez pas commis cette inconvenance si, comme moi, vous l'aviez suivie sans distraction.

La pitié de Fourneuf, qui avait commis la même erreur que mademoiselle de Beaupréau, équivalait à un coup de poignard : Cabassol le reçut en pleine poitrine ; il ne s'en plaignit que par un gémissement sourd, dont M. Lejeune fut épouvanté ; son fromage tourna dans son assiette.

— Nous voyageons continuellement à travers un pays de surprises dans cette maison ; c'est un petit paradis terrestre : avant-hier c'étaient des pommes à la Condé, hier des croquettes de riz ; aujourd'hui c'est un fromage à la pie ; demain qu'aurons-nous ?

— De la reconnaissance pour la belle hôtesse qui nous vaut tant d'agrémens, répliqua à madame Musquette madame Pingray au cœur de Trajan, à l'estomac de Lucullus.

— Et nous aurons, outre la reconnaissance, poursuivit de Fourneuf, quelque nouvelle friandise, c'est mon avis, c'est mon espoir. Peut-être, charmante mademoiselle de Beaupréau, aurons-nous un plat poétique, pittoresque et tonique comme vous les aimez, une crême au chocolat : on a commandé à Bergeronnette-cinq-heures trois mesures de crême sujettes à bien de douces interprétations.

— Voilà comme vous êtes toujours ! dit en souriant madame Dalzonne : avec vous, on ne peut garder un secret.

— Il y a donc un secret ? dit en élevant ses petits bras nerveux au dessus de sa bosse le baron de Fourneuf : j'en étais sûr ! Un secret, madame Musquette ! un secret, mademoiselle de Beaupréau ! mon vieil ami monsieur Cabassol, un secret ! Que ceci vous réconcilie avec moi. Mais n'y en a-t-il qu'un ? ajouta de Fourneuf, qui ne voulut plus même que le premier fût mis en discussion.

— Au fond, ce n'est pas un secret, reprit madame Dalzonne ; je puis vous

le confier à présent : j'attends à six heures et demie, ce soir, une nouvelle pensionnaire.

— Une nouvelle pensionnaire ! s'écrièrent en chœur tous les convives.

— Est-elle jeune ?

— Très jeune, madame Musquette.

— Jolie ?

— Fort jolie, mademoiselle de Beaupréau.

Ces deux dames regardèrent M. Lejeune d'un air qui fit sourire Fourneuf de pitié.

— Mariée ?

— Non, monsieur Champeaux.

— Riche ?

— Je le présume, monsieur Lejeune.

— Et dangereusement malade ?

— C'est là monsieur Hourdon, ce que vous aurez à décider avec votre confrère monsieur Calveyrac, qui est allé la chercher à Paris, où elle a dû arriver hier de Toulon.

— Et l'on n'en sait pas davantage, demanda mademoiselle de Beaupréau, sur le compte de cette jeune personne qui court les grands chemins, qui vient ainsi sans être annoncée, qui tombe comme une bombe au milieu de nous ? Nous sommes persuadés que madame Dalzonne ne reçoit pas à la légère des pensionnaires chez elle ; mais je gagerais pourtant que cette Angélique, égarée peut-être à la suite de quelque beau Médor, n'arrive pas sans être enveloppé d'une vapeur mystérieuse dont il serait par trop indiscret à nous de percer la tendre obscurité.

— Eh bien ! je suis entièrement de votre opinion, mademoiselle de Beaupréau, et je m'en félicite.

— N'est-ce pas, monsieur de Fourneuf ?

— Vous êtes d'une perspicacité étonnante, vous dis-je, mademoiselle : mais sans doute il y a du nuageux autour de cette jeune étrangère, dont la maladie même est un mystère, puisque madame Dalzonne, si franche avec nous, n'a pas su la préciser. En bonne conscience, arrive-t-on du fond du midi de la France pour le plaisir de se cloîtrer dans une maison de santé peuplée de fous et de vieilles gens ? Vous avez mille fois raison, mademoiselle de Beaupréau.

C'est tout au plus si le suffrage du baron de Fourneuf avait entièrement flatté mademoiselle de Beaupréau, qui aurait désiré avoir un peu moins raison et n'être pas mise au rang des vieilles gens. Mais, outre que le baron était rarement de l'avis des autres, il ne descendait jamais à une concession sans blesser. Mademoiselle de Beaupréau eut cependant l'héroïsme de recevoir le coup en silence ; elle continua à broder sa fine médisance.

— Que pense, demanda-t-elle, madame Musquette, elle qui a la prévision si nette ?

— Je pense, répondit madame Musquette, qu'une aventurière ne se conduirait pas d'une façon plus dégagée : traverser toute seule la France ; rester huit jours en diligence côte à côte avec des hommes inconnus, avec des jeunes gens ; croiser ses jambes des nuits entières avec des commis-voyageurs familiers jusqu'à l'impertinence, c'est, on l'avouera sans être bégueule, singulièrement inusité, surtout quand on est encore d'un âge à avoir une mère pour vous surveiller. En vérité, moi qui ne suis plus aussi jeune et qui n'ai jamais été aussi jolie que cette demoiselle, je n'aurais pas compromis gratuitement comme elle ma réputation. C'est si fragile la réputation d'une jolie femme !

— Parce que c'est si précieux ! ajouta mademoiselle de Beaupréau en disputant de toutes ses forces à madame Musquette l'attention de M. Lejeune, beaucoup plus tranquille et plus capable d'écouter depuis que le redoutable Champeaux ne l'aveuglait plus de ses raisonnemens politiques

à brûle-pourpoint, et que Cabassol avait renoncé à achever dans ce monde son histoire du major de Sambre-et-Meuse.

— Donc votre avis à tous, c'est convenu, survint de Fourneuf, est que cette jeune, belle et intéressante voyageuse est une aventurière comme il y en a tant. Eh bien! va pour une aventurière! le mal n'est pas grand: nous nous en accommoderons, puisqu'elle a tant de jeunesse et de beauté en partage. A tout prendre, qui oserait en être fâché ici? Ce n'est pas vous, patriarche Hourdon, dont la jeunesse fut si orageuse en amour que vous avez laissé vos dents en Amérique, vos cheveux au fond de l'Inde, dans la main des bayadères, et votre cœur partout. Ce n'est pas vous, monsieur Lejeune, faux ermite dont la tendresse, bientôt sexagénaire, fleurit dans la neige comme les pervenches et le rhododendron des Alpes, et qui échangeriez volontiers, chacun en est convaincu, votre immense fortune, vos gras pâturages de la Beauce, vos vignobles du Dauphiné et vos dix-sept moulins de la Belgique pour avoir encore ces légers cheveux blonds dont vous me parliez un jour en confidence, et cette fine jambe qui a fait passer de si terribles nuits aux maris de Bordeaux, rue du Chapeau-Rouge...

— Chut! chut! murmura M. Lejeune, dont les petites saillies osseuses se rougirent comme deux pommes d'api; laissons le passé. Mesdames, M. de Fourneuf exagère mes mérites; je ne fus jamais si important.

Tandis que de Fourneuf vidait un verre de vieux beaune, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau répondaient à la prise à partie de M. Lejeune par un sourire flatteur d'incrédulité et par un froncement de lèvres qui signifiait: — Petit ingrat! vous mériteriez bien, si cela était, d'être puni pour tant de folies.

— Et ce n'est pas non plus monsieur Cabassol, poursuivit de Fourneuf, qui aura jamais peur d'une charmante pensionnaire qui lui dira souvent d'une voix douce et amicale: — Papa Cabassol, cher grand-papa Cabassol, offrez-moi donc votre bras pour monter à mon appartement... mon vieil ami monsieur Cabassol, allons faire un tour de promenade sur la terrasse de Saint-Germain; venez: votre mine vénérable maintiendra dans le respect ces jeunes gens dont je suis assaillie.

— Monsieur, je ne suis pas vénérable, riposta Cabassol... Et, en tout cas, il vaut mieux être grand-papa que difforme, ajouta-t-il d'une voix enrouée par la colère.

Jusqu'ici madame Dalzonne n'avait pas dérangé d'une ligne la discussion établie sur le compte de la pensionnaire attendue; elle avait laissé courir les propos en toute indépendance, respectant par position et par flexibilité de caractère les plus étranges opinions de ses hôtes. Habituée à vivre dans la compagnie des fous, des vieilles gens, dont la médisance est le dernier esprit et le seul bonheur, et des convalescens, êtres inquiets, jaloux de tout, de la beauté, de la jeunesse et de la force qu'ils n'ont plus, elle supportait sans impatience les plus outrageuses aberrations. Cependant elle ne crut pas devoir, cette fois, encourager par son silence les présomptions soulevées avec tant d'unanimité et dirigées avec tant d'accord contre la réputation de sa pensionnaire: elle ne voulait pas que ceux avec qui cette jeune personne allait se trouver se fussent trop compromis à son égard, et rendissent leur position et la sienne tout à fait hostiles et à jamais irréconciliables; la paix future de la maison exigeait une prompte intervention.

— Je suis forcée, dit madame Dalzonne en souriant, de donner un démenti éclatant à vos prévisions; mais plus tard vous m'en voudriez beaucoup si je ne me hâtais de vous présenter, dès à présent, sous des couleurs plus favorables, plus vraies surtout, la personne que vous serez sans doute forcés d'estimer dans quelques jours, si les renseignemens que j'ai reçus ne sont pas inexacts.

L'attention la plus grande accueillit ces premiers mots de madame Dal-

zonne. De Fourneuf seul eut l'air de ne pas se soucier beaucoup de la réhabilitation de la pensionnaire. Le quart d'heure avait eu sa malice : que lui importait le reste ?

— Si ces renseignemens sont exacts, et j'ai lieu de le croire, reprit madame Dalzonne, notre jeune pensionnaire n'est pas aussi détachée de tous les liens de famille que vous l'avez imaginé : elle a des cousins en Amérique.

— Et un oncle aussi, dit tout bas de Fourneuf.

— Elle m'est recommandée par un riche négociant de Lyon, chez lequel elle est restée pendant quelques jours. Je puis aussi rassurer ces dames sur les dangers qu'elle n'a pas courus en route : sa chaise de poste l'a conduite de Toulon à Paris ; sa demoiselle de compagnie était avec elle, une jeune Italienne qu'elle ramène de Florence. Revenue d'Italie exprès pour rétablir sa santé, qui a besoin de l'air moins ardent de la France, son intention n'est nullement de se répandre dans le monde. Voilà pour le passé et le présent : quant à l'avenir, je craindrais beaucoup pour ceux qui se prodigueraient en frais de coquetterie auprès d'elle ; car elle a, m'assure-t-on, un esprit distingué, une conversation charmante et des talens très remarquables : elle peint, elle chante avec une supériorité d'artiste. Mademoiselle de Touralbe n'est pas, comme vous le voyez, une aventurière.

— Touralbe ! murmura de Fourneuf ; c'est un nom singulier ! il a une odeur de roman ou de romance... *Tour du nord, tour du mystère, tour maudite*... Tour albe, tour blanche, *alba turris*... Drôle de nom !

— Mademoiselle de Touralbe, reprit madame Dalzonne, sera ici dans une heure au plus tard : je vous connais trop, mesdames, pour douter un instant de l'excellent accueil que vous lui ferez. Ma maison est la vôtre, vous le savez ; la bonté qui y règne est votre ouvrage autant que le mien ; nous sommes toutes un peu sœurs par la pitié.

Madame Pingray prit la main de madame Dalzonne et la serra sous la nappe ; Abel eut un épanouissement de bonheur sur le visage.

Repentantes d'avoir donné un trop libre cours à leur langue, mademoiselle de Beaupréau et madame Musquette baissèrent les yeux en roulant silencieusement leurs serviettes comme deux petites élèves grondées.

— Bien ! bien ! continuait à demi-voix de Fourneuf : de la sensibilité au dessert au lieu de kirsch, c'est cela !... Il est joli, le couvent : des fous au troisième étage, des malades au second, et des convalescens au plain-pied... et des nonnes de quarante-cinq ans !... A votre santé, monsieur Cabassol.

Cabassol ne daigna pas même se retourner vers de Fourneuf. Il fut aussitôt levé que la maîtresse de la maison, et il avait gagné la porte avant d'entendre l'invitation qui fut faite par madame Dalzonne à tous les pensionnaires : elle pria ces dames et ces messieurs de venir prendre un thé dans la soirée et tenir compagnie à mademoiselle de Touralbe. Quand ils se furent retirés, madame Dalzonne prit le bras d'Abel et elle lui dit tout bas :

— Aujourd'hui, mon ami, je ne suis pas contente de vous.

Ensuite ils allèrent ensemble attendre à la grille de la terrasse du château le passage de la chaise de poste qui amenait à Saint-Germain le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe.

II.

Le Pecq n'est ni une ville, ni un village, ni un bourg : c'est une rue démesurée dans sa maigreur ; on croirait voir l'épine dorsale d'une grande cité dont les mille antennes brisées auraient disparu à la suite de quelque cataclysme. Elle pend de Saint-Germain-en-Laye à la Seine sur une ligne d'une déclivité effrayante à considérer, et plus effrayante encore à parcourir. On serait parfois tenté de supposer aussi, en cédant au ressort des inductions, que le Pecq était jadis une rue de Saint-Germain, tout à coup détachée par un orage et restée en route avant d'achever de rouler jusqu'à la rivière : la dernière maison semble soutenir celle qui s'y adosse ; toutes ont l'air de se servir mutuellement d'appui. Quand on mesure d'un œil courageux son interminable perspective, on semble être menacé de la chute des rares habitans qui apparaissent aux plus éloignés ; ils tombent sur vous dans le parcours idéal d'une parabole colossale. On prétend que certaines villes de la Bretagne ont quelque ressemblance avec le Pecq.

Dès qu'on a quitté la berge de la Seine, on a le pied sur la première marche de cette autre chaussée des géans qu'on nomme *le Pecq* ; le pélerinage du piéton commence. Il est rude, quoiqu'on ait adouci les abords par des échappées de campagne en forme de ruelles, où l'œil alangui se repose un moment avant d'affronter d'autres horizons. A droite et à gauche s'élève un rideau de maisons d'une grise ambiguïté, car elles n'ont ni le caractère prononcé des constructions bourgeoises, ni la physionomie agreste des chaumières. En général, elles n'ont que deux étages, troués de croisées chassieuses dont l'alignement mal observé forme d'étranges parallèles avec la diagonale de la rue ; elles sont mitrées d'un pignon souvent crevassé par le poids des neiges de l'hiver, fort dur à cet endroit ; et il est rare que la frise de la porte ne soit pas ombragée d'un rameau de pin, symbole du principal commerce du pays.

On boit beaucoup au Pecq ; mais chacun doit boire chez soi ou chez le voisin, à en juger par l'unique destination qu'affecte chaque maison, grande ou petite. Si l'intérieur de ces maisons entre deux vins est occupé par une population mixte de mariniers et de gens de la campagne, la rue est acquise aux chiens et aux poules, seuls êtres assez hardis pour braver le soleil des journées d'été sur un pavé de laves. Que font là ces chiens ? Voilà un problème de population encore plus difficile à résoudre qu'en Turquie, où leur multiplicité s'explique par un esprit religieux : le Pecq ne rend pas raison de ses chiens. Il est vrai que le Pecq ne paraît pas s'occuper beaucoup de leur alimentation : ils se nourrissent de sommeil. Couchés au travers de la rue, ils sont aussi indifférens que les indigènes aux piétons qui passent près d'eux en haletant ; si ce n'est en rêve, ils n'aboient jamais. Aussi le silence du Pecq n'est-il troublé dans sa monotone étendue que par les échos de quelques forges cachées ou le petit bruit sec du marteau du tonnelier.

A mesure qu'on s'élève dans la rue, on aperçoit çà et là des extrémités fleuries de jardins, des brassées de lières jetées sur le dos des murs, franges des propriétés bourgeoises bâties entre Saint-Germain et la moins ingrate partie du Pecq. Un phare devrait indiquer au voyageur qu'il est parvenu aux deux tiers environ de sa courageuse ascension. Le phare est une église, la métropole probablement. Il faut plaindre les paroissiens sexagénaires qui sont en aval ou en amont de cette fortification religieuse : l'acte seul de s'y rendre mériterait de nombreuses indulgences. Et quel sérieux ne faut-il pas au curé de la paroisse pour dire

comme refrain dans ses sermons : *Dans cette vallée de larmes...* Quelle vallée que le Pecq !

De l'église au couronnement de la montagne le chemin est encore plus raide, si c'est possible ; on éprouverait un découragement profond de l'avoir affronté, si on ne distinguait au zénith la galerie aérienne du château de Saint-Germain. Le port de salut est là-haut. A l'aspect de cette découpure, le point d'honneur s'en mêle et on fait bon courage pour atteindre à la consolante esplanade, où vous mènent bientôt en riant des jardins découverts jusqu'à la ceinture ; on s'attache en idée à cette rampe, au dessus de laquelle le regard fatigué s'étale sur des merveilles de verdure peu à peu apparues, et l'on sent que les pieds se superposent plus exactement au terrain.

Les courans d'un air plus vif ont indiqué au piéton la gradation de ses pas. Il n'éprouvait aucune fraîcheur en gravissant la première moitié du Pecq : insensiblement le vent a couru dans ses cheveux et baigné son visage ; maintenant l'air l'entoure avec la lumière sereine des hauteurs. Ce n'est presque plus le Pecq si ce n'est pas encore Saint-Germain. Là est la maison de santé de madame Dalzonne, peu distante, comme il vient d'être expliqué, de la terrasse de Saint-Germain.

Abel et madame Dalzonne furent bientôt au milieu des oisifs de tout âge et de toute condition que cette délicieuse promenade attire le dimanche, et particulièrement dans la belle saison, c'est-à-dire vers la fin de l'automne. De peur de manquer le passage de la voiture où devaient être le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe, ils ne s'éloignèrent pas des limites extérieures du château ; ils s'assirent sur un des bancs les plus voisins de l'historique pavillon où naquit Louis XIV. Sous leurs regards s'étendait l'admirable perspective de la terrasse, une des royautés pittoresques de la France.

A chaque bruit de roues sur le pavé de la chaussée, madame Dalzonne tournait la tête du côté de la grille, pour ramener aussitôt son attention sur Abel, distrait comme toujours, silencieux comme il s'était montré au dîner.

— Je suis contente pour vous, lui dit madame Dalzonne, de l'arrivée de mademoiselle de Touralbe.

— Pour moi ! Et comment cela ?

— Oui, pour vous, Abel. Notre maison, il faut en convenir, n'est pas fort gaie ; un visage nouveau est une chance pour croire à une diversion agréable.

— Je ne me suis jamais plaint, madame, de votre maison, où je serai toujours bien tant que vous y serez.

Les paroles sortaient une à une des lèvres soucieuses d'Abel, dont la pensée était ailleurs qu'à la conversation.

— Je vous remercie, Abel ; mais à votre âge, et surtout dans l'état de langueur où vous êtes, l'amitié pour une seule personne ne suffit peut-être pas pour occuper la pensée. Avouez que nos efforts ne réussissent pas beaucoup auprès de vous quand nous cherchons à vous ramener au bonheur par la persuasion de l'exemple.

— Vous savez que je n'ai pas une croyance très-forte dans le bonheur absolu sur la terre. On veut ici que je vive : soit, je vivrai... Mais pourquoi tant de soin autour de moi ? Je serai bientôt vieux ; il y a longtemps que je ne suis plus jeune par la douleur. J'ai vingt-huit ans : à quarante ans je serai plus cassé que tous vos pensionnaires... Et alors, ajouta amèrement Abel, qui sait si je n'aurai pas leur philosophie, et si, comme eux, je ne passerai pas mes journées à penser avec délices, et à l'exclusion de toutes choses, au moment du dîner ?

— Vous méditez là, Abel, un riant avenir !

— C'est le moins chimérique auquel je puisse m'arrêter quand il m'arrive de regarder devant moi.

— J'ai une foi plus consolante en ce qui vous touche : n'êtes-vous pas déjà un peu mieux que lorsque vous vîntes à Saint-Germain il y a six mois ?

— Puisque c'est votre avis...

— Ne dites pas comme moi, par complaisance. Mon opinion est celle du docteur Calveyrac ; c'est aussi celle de tout le monde. Pour que votre rétablissement soit prompt, soit complet, il ne manque que votre volonté de guérir, et nous vous ferons bien vouloir.

— Excellente amie ! Que je récompense mal tant de soins affectueux ! Je ne me pardonnerais pas mon indifférence, si affligeante et si peu fondée aux yeux des autres, si je n'éprouvais en moi une reconnaissance sincère pour vous et pour le docteur Calveyrac. Ai-je oublié, pensez-vous, votre sollicitude à tous deux, votre patience à condescendre aux bizarreries du malade le plus exigeant qu'on ait vu ? Sans vous, que serais-je devenu ? Je n'ai qu'une consolation lorsque je songe à l'impossibilité de jamais payer tant de sacrifices : c'est de penser que vous m'aimez, lui un peu, vous beaucoup. Votre générosité vous procure une joie, j'ai besoin de le supposer, qui vous fait supporter mon apparente ingratitude.

Un éclair de satisfaction colora la figure attentive de madame Dalzonne, qui, posant sa main sur le bras d'Abel, lui dit :

— Puisque vous êtes reconnaissant, Abel, écoutez-moi : je désire que vous soyez aimable pour mademoiselle de Touralbe, fort aimable, entendez-vous ? Je l'exige.

Dans la tristesse d'Abel il y eut de l'étonnement.

— J'essaierai ; c'est tout ce que je promets.

— Vous réussirez, je n'en doute pas, Abel. Elle chante : vous ferez de la musique avec elle ; elle aime sans doute la promenade : vous serez son cavalier toutes les fois qu'elle désirera que vous l'accompagniez... Pas encore d'objections, je vous prie... Si elle monte à cheval, vous monterez à cheval aussi.

— Vous viendrez avec nous, je présume ?

— Y songez-vous, Abel ? Est-ce une épigramme, mon ami ? Ce n'est pas bien. Est-ce que je puis quitter mon fauteuil, que je préfère du reste au plus beau cheval du monde ? Il ferait beau voir la toute petite ronde mère abbesse du couvent galoper à travers la forêt comme une châtelaine du moyen-âge ! Vous vous passerez de moi s'il vous plaît.

La surprise d'Abel n'avait pas échappé à madame Dalzonne : elle qui l'avait provoquée la comprit si bien, que derrière la légèreté factice de son débit courut inaperçu un frisson glacé ; un petit tiraillement fit palpiter le coin de ses lèvres et trembler les ailes de son nez. Pour dompter cette peine, dont les marques eussent compromis le résultat de sa proposition, elle reprit avec une vivacité plus modérée :

— Mademoiselle de Touralbe peint avec goût : vous lui désignerez les points de vue remarquables des environs, Mareil, Marly, Herblay. Je me repose sur vous.

— C'est beaucoup tout cela, répondit Abel, qui entrait difficilement dans le sujet.

— Oh ! vous n'êtes pas galant : vous refusez.

— Ce n'est pas à vous que je refuse.

— C'est uniquement à moi, car tout ce que vous déploierez de complaisance pour mademoiselle Laure de Touralbe vous sera un titre de reconnaissance acquis sur moi.

— Reste à savoir si mademoiselle de Touralbe acceptera mes services aussi facilement qu'ils lui seront offerts.

— Vous voulez des complimens, Abel.

Le roulement d'une voiture publique s'étant fait entendre, madame Dalzonne se leva et fit quelques pas vers la grille ; mais ce n'était

pas encore celle qu'on attendait. D'ailleurs, mademoiselle de Touralbe arrivait en chaise de poste.

Il avait suffi de cette interruption pour qu'Abel retombât dans sa rêverie. Le soir qui venait répandait un brouillard jaune sur la campagne ; une partie du château, par la singularité de sa construction, était violette et l'autre partie enflammée ; ses angles de briques, dans cet air onctueusement doré, s'émoussaient et passaient en s'amaigrissant à l'état indécis d'une silhouette ; le balcon de fer filait comme un ruban noir autour de la grande masse rougeâtre, et chaque croisée s'effaçait derrière l'épaisseur des murs comme pour dormir ; les adossemens de la forêt à la marge de la terrasse conservaient seuls encore quelque forme arrêtée, et liseraient la promenade de bandes vaporeureuses, entre lesquelles blanchissaient les robes des dames de Saint-Germain, qui traversaient ainsi alternativement des espaces obscurs et des espaces éclairés. Ces fantaisies de la lumière ont leurs beautés tristes ; le regard les aime si l'âme en souffre.

La vaste campagne qui part du pied de la terrasse de Saint-Germain et se prolonge sous un horizon illimité, sans obstacle de nulle part, était brisée par le milieu au tranchant des coups de faux du soleil. Il illuminait de sa nappe de feu le château de Maisons dont il laissait bleuir le toit d'ardoises sous le ciel, Le Mesnil, Vaux, Carrières-sous-Bois, Le Belloi, Le Pecq, le château et la ville de Saint-Germain, le Port-Marly, étroite coupe où s'est dissoute la perle la plus pure de la fortune monarchique de Louis XIV, qui se ruina pour faire monter une goutte d'eau dans des réservoirs suspendus ; la pompe à feu, l'aqueduc, arc de triomphe élevé à la folie désastreuse de Versailles, construit pour désaltérer les lions de bronze de la demeure du grand roi ; l'Ile-de-la-Loge, Prunai, Louveciennes, échiquier de petits bois, de sable doré et d'eau étamée ; Celle, Bougival, Voisin-le-Bois, La Chaussée, La Jonchère, voie lactée de maisons poétiques ; Rueil, où passa Richelieu, où passa Napoléon, où restera toujours le parfum des pêches ; Nanterre... saluez !... où naquit la blonde sainte Geneviève ; Malmaison... pleurez !... où mourut Joséphine, l'impératrice adorée ; le mont Valérien, soupir de Jérusalem qui monte au ciel entre ces deux grands noms de femmes, toutes deux si bonnes et si tristes.

Chaque heure du jour présente sous un aspect nouveau ce beau développement de terrain, plus peuplé d'élégantes habitations que la vallée de l'Arno. Quand il souffle avec quelque violence, le vent y produit des frémissemens et des odulations comme sur la mer : la forêt fléchit, creuse, se relève de vague en vague et moutonne à la cime. Dans les premières matinées d'automne, on croirait voir les polders de la Hollande : à travers la moelleuse transparence de la fumée végétale, les objets se déplacent, perdent leur physionomie, et affectent la confusion incolore d'un rêve, jusqu'au moment où le soleil, lorsqu'il se montre, vient à teindre d'une nuance rouge le fleuve, les baguettes dépouillées, le fouilli de feuilles encore restées aux branches. Alors le paysage entier semble, en sortant du brouillard, s'être transformé en madrépores pourprés, en corail.

Au delà du fleuve, qui coupe cet incommensurable paysage que l'œil n'a pas assez d'haleine pour parcourir, c'est Herblay, Montigny, La Frette, Cormeil, Sartrouville, Houille, Montesson, les bois du Vésinet, où l'on entendait sonner autrefois dès le point du jour le clairon des gardes royales ; c'est Croissy, Chatou, Argenteuil, merveilles sur lesquelles Louis XIV ferma la croisée de son château de Saint-Germain en s'écriant : — Là-bas, là-bas Saint-Denis, le tombeau qui m'attend !

Mais le soleil a pâli, la terre disparaît ; elle se noie enfin sous une immersion d'ombre ; et il ne reste d'apparent que des touffes d'arbres jetées çà et là, que des groupes flottans de villages. Cette tache plus éloignée, c'est la dentelure de Paris, cette bande blanche l'arc de l'Étoile, cette trace lézardée, à gauche, la flèche de Saint-Denis. L'obscurité et le silence se

font sur toutes ces choses déformées et fuyantes ; des oiseaux gris planent dans le ciel ; il va être nuit. La lueur d'une première étoile chasse devant elle les nuées de rentiers qui s'étaient abattus sur le gazon de la terrasse : ils rentrent dans la ville appuyés, les uns sur leurs joncs, les autres sur le bras de leurs femmes, qui ont passé autour de leurs bonnets pour éviter la fraîcheur du serein leurs mouchoirs de couleur ; et dans l'ombre qui enveloppe cette population centenaire on entend bruire des voix cassées, des pas traînans, des toux opiniâtres.

Un des enfans qui quittaient à regret la belle promenade vint à passer tout près d'Abel, et presque tomber dans ses bras en poussant son léger cerceau. Abel l'arrêta un instant pour contempler la chevelure blonde éparse sur son cou et partagée à son front, tout brûlant des jeux de la journée. Doux et riant, heureux de gagner une minute sur le retour à la maison, l'enfant se laissa facilement retenir. Abel l'assit sur ses genoux, prit ses petites mains, posa la bouche sur ses joues ardentes, et l'embrassa en regardant le ciel. Qu'il y avait de pensées altérées de consolations dans l'élancement de ce regard ! et que d'étonnement aussi !

— Si c'était là le vrai bonheur, l'unique paix de l'âme, murmura Abel... Qui sait ?... Va, mon ami, dit-il à l'enfant en le laissant aller vers ses parens ; et il l'accompagna d'un adieu mélancolique jusqu'à la distance où il disparut dans le brouillard avec ses cheveux flottans, son cerceau, sa petite voix, et son agilité d'oiseau sur le gazon.

— C'est le docteur qui arrive ! s'écria madame Dalzonne en entraînant Abel vers la grille du château. Des coups de fouet avaient claqué dans l'air, une voiture avait passé au galop. C'était en effet la chaise de poste de mademoiselle de Touralbe. Elle était arrêtée à la porte de la maison de santé quand Abel et madame Dalzonne arrivèrent.

III.

Quand le docteur Calveyrac entra au salon, la soirée était commencée depuis deux heures ; il en était dix. A son arrivée, l'assemblée se leva spontanément, et resta debout jusqu'à ce qu'il eût traversé l'appartement pour aller saluer madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe, qui causaient près de la cheminée avec l'embarras d'une première entrevue. Malgré ses instances, on ne s'assit que lorsqu'il eut pris place dans le fauteuil vert pâle à fleurs d'or destiné à lui seul. Sa présence brisa les conversations engagées ; on attendit le sourire bienveillant et scrutateur à la fois qu'il payait d'habitude à chaque visage de la maison. Il n'était pas jusqu'à de Fourneuf, que le sang tourmentait quelquefois, qui ne crût de son devoir de se soumettre à cette inspection amie, faite plutôt avec l'œil du père qu'avec le regard du juge. On s'en portait mieux ensuite : l'imagination, cette créancière impitoyable, avait son compte ; et enfin la vie semblait être assurée contre toutes les chances possibles pour toute la durée de la nuit.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, dit le docteur Calveyrac après avoir pris la main de mademoiselle de Touralbe, moitié en ami déjà de longue date, moitié en médecin : l'abbé Vincent viendra ce soir ; il me l'a promis, et vous savez, mesdames, que sa parole est aussi sûre que celle d'un archevêque. Dieu veuille qu'il le soit un jour ?

— Ah ! il le mériterait celui-là !

— Oui, madame Dalzonne, il le mériterait ; et je suis fâché que madame Pingray ne soit pas ici pour vous entendre : c'est elle qui l'aime !

— Pas plus que nous, s'il vous plaît, madame Musquette.

— Où est donc madame Pingray?

— Docteur, elle est auprès de M. Abel, répondit madame Dalzonne.

— Est-ce qu'il serait malade ce soir?

— Indisposé seulement : l'air était un peu frais sur la terrasse.

— Il a eu tort d'y aller aujourd'hui. Mes recommandations ne sont pas toujours suivies à la lettre.

— C'était pour vous attendre, docteur, que nous y sommes restés, M. Abel et moi, jusqu'à sept heures.

— Je vous remercie de la complaisance, mais je ne l'en gronderai pas moins. Vous nous avez peut-être attendus une heure ou deux sur la terrasse?

— A peu près.

Qui eût deviné la cause de subite affliction qui éteignit tout à coup la parole sur les lèvres du docteur après cette réponse faite à ses propres questions, toutes d'hygiène en apparence, toutes d'affection pour un jeune homme abandonné à ses soins? Les personnes réunies au salon ne remarquèrent pas cette légère pause : elles avaient déjà renoué le fil interrompu de leurs propos et de leurs jeux.

Prétextant la nécessité de connaître par lui-même, comme il était de son devoir, l'état dans lequel se trouvait Abel, Calveyrac quitta un instant la compagnie.

Madame Dalzonne l'accompagna jusqu'à la porte du salon d'un regard où il y avait une sollicitude plus profonde que celle qu'elle avait osé exprimer de vive voix sur son malade. Mais, promptement ramenée par la réflexion à la conversation qu'elle s'efforçait d'établir entre les personnes de la maison et mademoiselle de Touralbe, elle dit à celle-ci :

— Le pays n'est pas aussi riche que l'Italie en monumens historiques; nous avons pourtant quelques curiosités locales à vous offrir.

— L'ancien couvent des Loges, se hâta de dire mademoiselle de Beaupréau.

— J'allais le citer à mademoiselle.

— Et le château de Saint-Germain, ajouta madame Musquette.

— Je veux, continua madame Dalzonne, que monsieur Abel, dès qu'il sera rétabli, le visite avec vous; ce sera bientôt, je l'espère. Il a étudié le château de Saint-Germain avec la patience d'un antiquaire et le discernement d'un artiste. Vous jugerez, mademoiselle, s'il est possible de mieux chercher l'ancienne destination de chaque appartement de cette demeure, qui a besoin, il est vrai, de ces efforts de mémoire pour qu'on croie à sa splendeur passée.

— Vous ne pourriez me promettre une partie plus agréable, répondit mademoiselle de Touralbe : je suis passionnée pour les ruines. Leur aspect féconde tant de pensées! Que de fois, dans mon voyage d'Italie, j'ai fait arrêter ma voiture pour aller admirer de près les débris de monumens dont la voie romaine est semée! Mon plaisir sera double si votre ami M. Abel consent, comme vous nous le laissez espérer, à être notre introducteur à cette cour de souverains morts depuis des siècles. Vous venez de m'intéresser à plus d'un titre au rétablissement de sa santé.

— Ce sera l'affaire de quelques jours de repos, répondit Calveyrac en reprenant sa place entre mademoiselle de Touralbe et madame Dalzonne. Pour rassurer votre conscience, je vous dirai, madame, ajouta-t-il aussi, que ce n'est pas la station sur la terrasse qui l'a incommodé : aucune cause physique n'a influé sur sa santé.

— Ce ne pouvait être le froid, répondit madame Dalzonne : l'air était frais, mais doux comme au printemps.

— J'étais étonnée moi-même, en venant aujourd'hui de Paris à Saint-Germain, de la beauté de votre ciel; je l'ai fait remarquer à M. Calveyrac.

— Ainsi, mademoiselle, reprit madame Dalzonne, vous avez fait un

voyage assez agréable de Paris à Saint-Germain. J'en suis charmée pour vous : je craignais que la poussière ne vous incommodât.

— Un voyage délicieux ! répliqua mademoiselle de Touralbe : je croyais être encore dans la molle Italie, sous les peupliers de l'Arno, à l'aspect des villages coquets que nous avons traversés en venant. Quel beau ciel ! quel paysage limpide ! J'étais presque fâchée, madame, de ne pas rencontrer d'écho à mon enthousiasme dans mon compagnon de route.

— Songez, mademoiselle, répondit le docteur, que l'habitude émousse en nous l'impression des tableaux les plus saisissans. Je vois cent fois par an au moins les accidens pittoresques dont vous avez été frappée pour la première fois : ne suis-je pas excusable de n'avoir pas mis tant de chaleur que vous dans mes admirations ? exaltation que je vous engage à modérer, ajouta-t-il en changeant de ton, dans l'intérêt de votre santé.

— Quoi ! vous m'interdiriez la joie de sentir et d'exprimer avec toutes les forces de mon âme !... Ce qui est beau élève tant le cœur !

— Mais cela le fait battre aussi, et les palpitations surviennent. On s'use en vivant trop.

— Entendez-vous, monsieur Lejeune ? on s'use en vivant trop, interrompit de Fourneuf, qui grossit sa voix.

— Est-ce que j'aurais trop mangé à dîner ? s'informa Lejeune en regardant madame Musquette, sa plus proche voisine. Il me semble que je suis rouge en effet : n'ai-je pas les joues en feu ?... Si j'allais me coucher...

— Vous êtes frais comme un beau lis, répondit mademoiselle de Beaupréau, à qui précisément M. Lejeune ne parlait pas.

— Quant à vous, monsieur Cabassol, continua de Fourneuf en abattant ses cartes devant Champeaux, et sans que Cabassol pût même l'entendre, vous n'avez plus à craindre de vous user : c'est acquis depuis longtemps.

Madame Dalzonne ne comprenait pas trop au fond le côté vrai de l'observation du docteur, de même qu'elle n'avait pas l'âme assez artiste pour s'exhausser jusqu'à la hauteur lyrique de mademoiselle de Touralbe.

— Pour la même raison, continua Calveyrac, si j'eusse été votre docteur avoué, le gardien en titre de votre santé, la scène de Nanterre n'eût pas eu lieu. C'est comme je vous le dis, mademoiselle, appuya-t-il d'un accent qui avait sa bienveillance et sa fermeté.

— Oh ! racontez-nous cela, je vous prie, docteur ! s'écria madame Dalzonne : que vous est-il donc arrivé à Nanterre ?

A l'odeur seule d'une histoire, les siéges se rapprochèrent du cercle de madame Dalzonne : Lejeune oublia de poursuivre la recherche de sa maladie ; mademoiselle de Beaupréau laissa flotter sa broderie, éternel chef-d'œuvre que les plus vieux pensionnaires n'avaient pas vu commencer ; madame Musquette cessa de tricoter l'interminable bas à jour qu'elle étendait à chaque minute sur elle pour qu'on ne doutât pas de l'embonpoint gracieux de sa jambe ; Cabassol, le dur Cabassol lui-même releva la tête ; quant à Fourneuf, il dit à Champeaux :

— Rien, je crois, ne nous presse. D'ailleurs j'ai le *tyran*, nom que le républicain Champeaux infligeait aux rois, même en jouant aux cartes : il ne me faut donc plus qu'un point pour gagner ; vous êtes en mesure d'attendre, à moins toutefois que vous ne soyez pressé de mourir.

— La chaleur de la route, dit le docteur Calveyrac, ayant irrité la poitrine de mademoiselle de Touralbe, j'ai ordonné au cocher d'arrêter à Nanterre, devant le café-restaurant connu de vous tous ; nous sommes descendus là. Il y avait dans la salle de repos beaucoup de voyageurs qui dévoraient des gâteaux et buvaient de la bière en attendant qu'on eût changé les chevaux de leurs diligences ; plus méthodiques, des Anglais s'étaient attablés pour avaler des œufs frais. Tandis que ces collations précipitées s'achevaient sous la menace du fouet du postillon, l'aveugle de Nanterre, celui que vous avez tous vu mille fois, entre dans

la salle avec son violon fêlé, sa fille en guenilles et son vieux caniche. Après avoir joué un air, il passe la sébile de bois à sa fille, et la fille et le chien de l'aveugle s'approchent de chaque voyageur pour recevoir l'indemnité due au malheur. Personne ne donne...

— Excepté vous, monsieur, interrompit mademoiselle de Touralbe dont le regard s'animait depuis que le docteur avait pris la parole.

— L'enfant de l'aveugle et le chien, poursuit le docteur, se retiraient, la sébile à peu près vide, quand le vieil Homère de Nanterre s'écrie d'une voix émue :

— Messieurs, l'air que je vous ai joué est pourtant de Della Maria, qui l'arrangea exprès pour moi, il y a long-temps de cela, un jour qu'il passait par ici, un fameux hiver, pour aller à Marly composer, selon son habitude, dans une cabane de pauvres paysans, ses opéras qui ont fait tant de bruit. Il était pauvre, j'étais aveugle : il me fit l'aumône de cet air. Je vais encore vous le jouer si vous le permettez...

— En route! en route! criait le postillon; montez, messieurs!

Personne n'avait fait attention à la remarque du pauvre artiste.

— Tu ne le joueras pas cet air, s'écrie mademoiselle de Touralbe : donne-moi ton violon! c'est moi qui le jouerai.

Le postillon, debout sur le seuil de la porte, se met à rire comme un fou; les Anglais laissent tomber de stupéfaction leurs coquilles d'œufs sur la nappe en voyant mademoiselle s'emparer du violon de l'aveugle, l'accorder en deux mouvemens, le poser fièrement à son cou, et en tirer des sons admirables.

— C'est bien, cela, très bien! s'écrie l'abbé Vincent qui entrait dans la salle. Je vous en remercie, mademoiselle, au nom de la charité chrétienne. Je gage que la sébile de l'aveugle s'est aussitôt trouvée pleine.

— C'est ce que peut vous dire M. Calveyrac, répond à l'abbé Vincent mademoiselle de Touralbe, car c'est lui qui, ayant pris la sébile, l'a présentée à chaque voyageur.

L'abbé Vincent tendit la main au docteur.

— Le tyran et trois atouts! cria de Fourneuf à Champeaux.

Qu'on juge si cette histoire l'avait beaucoup intéressé.

— Voilà, reprit en souriant et d'une voix agréablement traînante mademoiselle de Touralbe, voilà de ces actions que M. Calveyrac me défendrait sous prétexte qu'elles donnent des palpitations.

— Peut-être le docteur a raison, dit le jeune abbé Vincent, mais en tout cas il conviendrait qu'il prêchât d'exemple : celle qui joue du violon pour le pauvre ne doit rien à celui qui mendie pour l'aveugle; vous êtes tous les deux coupables de la même bonne action.

— Monsieur l'abbé vous absout du haut de son tribunal parce qu'il aime passionnément la musique, dit madame Dalzonne, touchée de l'histoire de l'aveugle de Nanterre.

— Je l'aime en amateur, répondit l'abbé.

— En amateur éclairé, affirma le docteur. Si vous désirez, mademoiselle, entendre de belles voix, allez le dimanche à l'église dont monsieur l'abbé Vincent est vicaire.

— Vous possédez un orgue, sans doute?

— Un orgue! Mon Dieu! nous ne sommes pas si heureux, nous ne sommes pas si riches, mademoiselle : mon église n'est qu'une pauvre chapelle. Comme il ne m'en coûte pas beaucoup pour avoir des voix fraîches, jeunes, je choisis les meilleures et je les rassemble. C'est parfois assez net, mais voilà tout; le docteur est trop indulgent.

Madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau ne s'étaient pas mêlées jusqu'ici au dialogue; elles avaient regardé, admiré et étudié surtout la sensation que l'étrangère produirait sur M. Cabassol, et particulièrement sur Lejeune. Cependant, comme elles auraient rougi de laisser croire à mademoiselle de Touralbe qu'elles étaient tout à fait privées des

ressources de la conversation, mademoiselle de Beaupréau songea sérieusement à participer à l'entretien.

Mademoiselle de Beaupréau avait dû être fort belle, surtout en province, où la fraîcheur est comptée pour beaucoup, et où l'extrême régularité des traits n'est que médiocrement prisée. Elle avait allumé des passions nombreuses par l'abondance de ses riches avantages de corps et d'esprit, et exaspéré par leur excès même le cœur de ses compatriotes.

Tout simplement un beau brin de fille à Paris, elle leur avait apparu comme une Diane, comme une Vénus de Milos : ses cheveux tombant jusqu'aux talons, sa blancheur villageoise, ses yeux d'un bleu perçant, ses lèvres lustrées comme le duvet d'une prune, son attitude taillée dans le marbre, ses épaules, son bras et son buste qui en avaient égalé la dureté, ses mains grasses comme celles d'un enfant, avaient troublé il y avait quelque vingt ans le sommeil d'une génération de clercs de notaires et d'avoués dans le département de Maine-et-Loire.

Mademoiselle de Beaupréau pouvait mettre sur le compte de tant de charmes trois ou quatre de ces suicides caractéristiques particuliers au désespoir des provincinciaux : le fils d'un receveur s'était jeté dans un four à chaux et s'était calciné pour elle ; un neveu de l'ancien seigneur du pays, auquel mademoiselle de Beaupréau avait permis des espérances sous condition de mariage, s'était tiré un coup de fusil, n'ayant pu décider son oncle à consentir à une alliance avec les Beaupréau, gentillâtres trop mal plantés en noblesse.

Pour expliquer l'immense fascination de mademoiselle de Beaupréau sur la jeunesse du temps, il faut ajouter qu'elle dansait la gavotte à désoler le cœur même des vieillards, et qu'elle chantait les romances de l'empire : *Au fond d'une tour ténébreuse*, — *Partant pour la Syrie*, avec une expression qu'elle relevait encore par son rare talent à s'accompagner sur la guitare. Malgré tant de trésors elle ne s'était pas mariée ; les uns expliquaient ce phénomène par un vœu romanesque fait à un homme aimé en silence ; les autres, moins poétiques, par cette raison toute naturelle qu'elle avait trop attendu la bonne occasion. Mademoiselle de Beaupréau ne se prononçait jamais entre les deux opinions.

L'âge avait emporté les plus beaux joyaux de son écrin sans qu'elle s'en fût aperçue, bien qu'elle ne pût se dissimuler qu'elle avait remplacé ses cheveux si beaux par d'autres encore plus beaux, et ses couleurs si éclatantes par de plus vermillonnées, par suite de la maladroite prétention que nous avons tous, non seulement de nous enlaidir en vieillissant, mais de paraître, étant vieux, plus jeunes, plus roses et plus séduisans que nous ne l'avons jamais été dans la jeunesse ; fausseté dans la fausseté. Ayant conservé toutes ses dents, qui étaient bien plantées et d'un bel émail, elle embarrassait singulièrement tout calcul sur son âge par ce mélange de beautés évanouies, de beautés restées, de cheveux faux, de couleurs factices, et de jeunesse réelle dans le regard et dans la bouche. Un laurier rose sur des ruines eût été son emblème ; et elle était assez franche pour l'accepter, certains jours de mélancolie où elle faisait bon marché de sa splendeur éteinte. Comme chez toutes les femmes romanesques, ces jours étaient suivis chez elle d'autres jours qui n'étaient pas marqués par la même modestie : alors on adoptait les couleurs tendres, les coiffures adolescentes ; on se nuançait le teint à la vierge, on parlait du bout des lèvres, on roucoulait des œillades d'une tendresse de pigeon ramier, on se serrait le corsage à ne pas respirer ; on mangeait peu, on ne buvait presque pas, on touchait aux fruits de l'extrémité des doigts ; on était oiseau, petite fleur, charmante enfant. Les mauvais jours s'annonçaient par le bandeau descendu jusqu'au niveau des sourcils, et par une robe immense sous laquelle disparaissait toute la cité en ruines ; ordinairement c'était lorsqu'on avait rêvé des choses atroces, inouïes, épouvantables.

Madame Dalzonne avait pressenti un de ces accidens orageux, au pre-

mier coup d'œil qu'elle avait jeté au dîner sur la toilette de mademoiselle de Beaupréau. Le vieil Hourdon qui savait tout, qui retenait tout, qui avait été le médecin de toutes les jolies femmes de son temps, non seulement à Paris, mais dans les principales villes de France, car il s'était rendu à diverses époques dans chaque chef-lieu comme inspecteur des hôpitaux et il y avait été consulté comme un praticien habile, Hourdon se disait parfois : J'ai vu cette femme-là quelque part... réflexion fâcheuse qui portait presque toujours en elle la menace d'une indiscrétion.

— Toutes les belles voix, monsieur l'abbé Vincent, ne sont pas dans votre paroisse, avait dit mademoiselle de Baupréau.

— Je n'ai point tant de vanité, mademoiselle... Est-ce que j'ai pu faire supposer cela ?

— Peut-être ne faudrait-il pas aller loin pour en trouver une, monsieur l'abbé, digne de servir de modèle.

— Ne comprenez-vous pas que c'est un détour aimable dont se sert mademoiselle de Beaupréau, poursuivit madame Dalzonne, pour prier mademoiselle de Touralbe de nous chanter quelque morceau ?

— Je joins, en ce cas, mes prières à celles de ces dames, s'écria l'abbé... Et vous, docteur ?

— Moi, j'insiste également avec vous.

— Vous aussi, docteur ! Mais les palpitations, y songez-vous ?

— Je vous accorde, mais seulement pour ce soir, la permission de chanter, si cependant vous n'êtes pas trop fatiguée.

— Oui, à cette condition, ajouta la charmante directrice de la maison de santé, qui dans cette circonstance devait partager l'autorité du docteur.

— Eh bien ! soit, je chanterai.

La complaisance fut saluée d'un remerciement unanime : après s'être montrée généreuse, mademoiselle de Touralbe couronnait sa réputation par un acte de bonté inappréciable pour les gens de la maison, peu habitués à un tel éclat de distraction.

— Mais un instrument, demanda-t-elle... sur quel instrument m'accompagnerai-je ? La guitare c'est ingrat ; je la déteste. Il n'y a pas de piano ici ? je n'en vois pas.

— Monsieur Champeaux, vous qui jouez de la flûte comme Orphée, si vous accompagniez, mademoiselle...

— Monsieur le baron, je joue de la flûte pour moi et non pour les autres... Vous retournez bien souvent le tyran !

— Pas pour les autres ! Cela vous plaît à dire : chaque matin je suis éveillé par vos canards.

— Vous êtes trop heureux, ma foi ! de m'entendre.

— Ne soutenez donc pas alors que vous ne jouez que pour vous.

— Notre piano est dans une autre pièce, dit madame Dalzonne, où nous nous réunissons l'été... Mais, j'y pense maintenant, si vous jouiez de la harpe, nous pourrions nous en procurer une.

— Celle de la folle, reprit maladroitement mademoiselle de Baupréau.

— Jeannette ! appela aussitôt madame Dalzonne, allez chercher la harpe du pavillon. Prenez vos précautions ; faites-vous aider par Pierre.

— Cette harpe, disiez-vous, est celle d'une folle ?

— Une pauvre jeune fille, fut obligée de répondre madame Dalzonne à mademoiselle de Touralbe, qui avait été placée ici par suite d'une monomanie amoureuse.

— Et elle est morte sans doute ?

— Non, mademoiselle : le docteur l'a guérie, elle est aujourd'hui dans sa famille ; et elle a oublié à la fois l'homme pour lequel elle était devenue folle et la harpe qui apaisait sa mélancolie.

— Monsieur Champeaux, n'oubliez pas votre flûte en quittant la maison.

— Monsieur de Fourneuf, je ne suis pas fou ! entendez-vous ?

— Je crois, dit l'abbé Vincent, que monsieur le baron est en verve de causticité ce soir.

— Monsieur l'abbé, répondit de Fourneuf en plaquant sur l'un de ses yeux le roi de carreau, ce qui lui faisait partie, et comme pour narguer Champeaux, monsieur l'abbé,

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

— Je suis de votre avis, répliqua l'abbé Vincent, car le peuple ne se douterait pas qu'aujourd'hui j'ai fait mes confitures de groseille.

— Avez-vous mis au moins livre de sucre pour livre de groseille? demanda mademoiselle de Beaupréau.

— Non, mademoiselle : je sais que c'est l'usage, mais les confitures en sont trop douces; je n'emploie que les deux tiers pour livre. Par ce moyen j'efface dans une cuisson lente l'acidité du fruit et je n'en perds pas la saveur. J'ai obtenu deux cents livres ou autant de pots; j'ai été sur le point d'en manquer.

— Vous mangez deux cents pots de confitures, monsieur l'abbé! C'est monstrueux!

— Je ne goûte à mes confitures que le soir de Noël et aux bonnes fêtes, monsieur de Fourneuf.

L'abbé n'eut pas besoin d'indiquer chez qui se consommait le reste : le docteur savait où s'adressaient les pauvres de la paroisse pendant leur convalescence.

Jeannette et Pierre apportèrent la harpe et la posèrent devant mademoiselle de Touralbe. Une préparation silencieuse s'établit pendant le temps assez long qu'elle employa à l'accorder.

La soirée s'avançait dans la nuit : la clarté des lampes était moins vive; et, à leur lueur affaiblie, la tête du docteur paraissait plus soucieuse que de coutume.

Le docteur Calveyrac est un homme d'âge neutre : la jeunesse et la maturité s'équilibrent sur son visage; elles se balancent comme la maladie et la santé chez un convalescent. Si le savoir hygiénique ne lui a pas plus accordé qu'à d'autres le secret de ne point vieillir, il lui a fait connaître de bonne heure les répits qu'on obtient de l'âge par l'économie des émotions fortes, par l'usage réglé des plaisirs, combinés avec les précautions secondaires d'une exquise propreté; les peintres flamands ne donnent pas aux fraises brodées de leurs portraits de chevaliers du linge plus pur que celui que porte le docteur Calveyrac, et c'est sans affectation que ses joues, où l'acier anglais a laissé son poli, effleurent une cravate de claire mousseline.

On oserait l'accuser d'un peu de coquetterie à montrer ses dents; mais comment oublier qu'il ne les laisse voir que pour parler consolations, espérances et santé à ses malades? Quoique sourians et bons, ses yeux ont pourtant une pénétration qui alarme : on y découvre toute la hardiesse de l'expérience, et l'expérience du corps, la plus certaine de toutes. Les femmes prétendent qu'il a le regard dangereux, et les jeunes filles rougissent comme devant leur confesseur ou leurs premiers amans lorsqu'il appuie le pouce sur leur artère pour écouter la maladie qui frappe aux portes du cœur; mais le docteur Calveyrac sait épargner aux unes et aux autres un embarras dont il n'a besoin de tirer aucun orgueil : lorsqu'il interroge un malade, il ferme à demi la paupière, cherche dans la clarté intérieure de la seconde vue l'ennemi qu'il a à combattre, et, quand il le tient pressé entre le double bouclier de la cause et de la guérison, il vous dit en riant comme le ferait une mère qui vous aime : Allons donc! cela ne sera rien, ce n'est rien.

Si vous creusez davantage vous trouverez deux individualités bien distinctes dans le docteur, le jeune homme qui est votre ami, votre joyeux

convive aux cheveux noirs, aux beaux yeux, aux mains soyeuses, qui n'épilogue jamais dans un dîner sur les vins qui échauffent ou sur les mets qui pèsent à l'estomac, qui vous tient tête au dessert, soit que vous discutiez littérature ou morale, soit que vous agitiez les intérêts plus graves de la politique, et enfin l'homme qui fera votre bouillotte ou présidera la banque du vingt-et-un avec l'aisance la plus noble. — Ce jeune homme a trente ans.

L'autre individualité dans le docteur c'est l'homme qu'on appelle au moment du danger, au milieu de la nuit, toujours votre ami, mais votre maître, à l'œil méditatif, à la paupière plissée, au front labouré de rides. Approchez : vous apercevrez à la lueur de la lampe beaucoup de cheveux blancs auprès des noirs; vous découvrirez des places que le peigne du matin n'a pas eu le temps de cacher. Dans sa précipitation à vous secourir, l'homme a emporté la décrépitude précoce du docteur. Sa parole est brève, elle commande ; c'est avec la brutalité d'un juge d'instruction qu'il force à dire le mot propre du mal, le mot de la rue, le mot décisif. Il promène une main glacée sur le plus beau corps comme sur un squelette; il interroge la vie en geolier, et, si la mort répond, il tire sa montre avec lenteur, se penche à l'oreille de la garde-malade et lui dit : Dans une heure vous lui jetterez le drap sur le visage. — Cet homme-là a quarante-cinq ans.

La harpe était accordée : les cordes étincelèrent sous les doigts de mademoiselle de Touralbe; elle en fit jaillir des nappes de sons larges et plaintifs coupés de notes soudainement gaies qui se taisaient aussitôt. La tristesse du motif était pénétrante, la vivacité accidentelle en était fébrile; on pressentait le caractère des paroles qu'elle allait chanter. Elle les improvisa : elle prit pour sujet l'histoire de la jeune folle qui avait oublié sa harpe de même qu'elle avait été oubliée par celui qui lui avait fait perdre la raison.

C'est à la langue italienne qu'elle emprunta des paroles, tantôt passionnées, tantôt amères, pour flétrir l'homme qui est sans pitié pour la femme autrefois aimée, et pour accabler la femme sans souvenir reconnaissant pour l'instrument harmonieux d'où elle a tiré sa consolation... Malheur à l'amant! le délire une fois passé, la passion sera éteinte; malheur à l'ingrate! quand sa raison sera revenue, l'inspiration se sera évanouie... J'aimerais mieux être folle et enlevée au ciel par l'enthousiasme, s'écria l'improvisatrice, dont la chevelure blonde s'était défaite et pleurait sur la harpe, que froidement sensée et n'avoir plus de cœur!... Elle mit une expression si vraie dans ce cri, jeté à la fin de chaque vers, que l'attendrissement gagna tous ceux qui l'écoutaient, excepté de Fourneuf. Il se pencha sur Champeaux, ruiné par lui jusqu'à la dernière fiche, et il lui dit :

— S'il est dans les goûts de cette demoiselle d'être folle, elle ne pouvait mieux tomber. Elle a d'ailleurs, je crois, d'excellentes dispositions.

Fourneuf n'avait pas achevé sa réflexion que mademoiselle de Touralbe, suffoquée par l'émotion, glissa le long de la harpe, toute retentissante du frôlement de sa chute, et tomba sur le tapis avec ses cheveux blonds et sa robe de mousseline. Les dames s'empressèrent de la relever, madame Dalzonne sonna, le docteur posa la belle évanouie dans un fauteuil et lui fit sentir de l'éther; mais il s'écoula un temps assez long avant qu'elle respirât librement. Bianca, la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Touralbe, étant accourue, elle dit en prenant le bras de sa maîtresse pour la conduire à son appartement :

— Mon Dieu! vous avez fait chanter mademoiselle de Touralbe, j'en suis sûre!

— Quelle magnifique créature! ne put s'empêcher de crier Fourneuf en voyant Bianca, ravissante Florentine soyeusement cambrée, arquée partout, arquée du front, des sourcils, des épaules, des hanches, rayon-

nant la force, l'amour, la jeunesse par tous les pores de sa belle peau brune... Quel morceau de *tyran*, monsieur Champeaux !

Appuyée sur Bianca et le docteur Calveyrac, soutenue sous la taille par madame Delzonne, accompagnée de mademoiselle de Beaupréau, de madame Musquette, et avec beaucoup d'intérêt par l'abbé Vincent, qui, arrivé au couloir de sortie, s'en alla à son presbytère, mademoiselle Laure de Touralbe fut conduite à sa chambre.

Lejeune et Cabassol ne tardèrent pas à se retirer.

— Vous ne m'avez pas répondu, monsieur Champeaux : est-ce que mademoiselle Bianca, la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Touralbe, ne serait pas de votre goût ? Vous seriez assez difficile.

Avec un grand étonnement Champeaux répondit :

— Je n'ai remarqué ni la dame ni la demoiselle de compagnie.

— En ce cas, allons nous coucher, monsieur Champeaux.

— Non : moi je reste.

— Tout seul ?

— Tout seul.

— A votre aise.

IV.

Madame Pingray était assise auprès du lit d'Abel, attentive à suivre les progrès de son retour à un état plus calme. Elle avait la main convulsive du malade dans sa main ; le cœur d'une mère n'aurait pas été plus inquiet que le sien. Sur ses traits, naturellement graves, la sérénité de la vieillesse se nuançait en ce moment avec une foule de sentimens affectueux, dominés par une expression de pitié touchante. Son regard ne déviait du visage du malade que pour se porter sur de nombreuses cafetières rangées devant le feu, et dans lesquelles chauffaient ces boissons innocentes en si grande vénération chez les personnes âgées, la camomille, le tilleul et les solennelles quatre-fleurs. Écoutant la respiration graduellement plus libre d'Abel, elle attendait le moment, si lent pour sa sollicitude, où il lui adresserait quelques paroles. L'orage intérieur avait cessé, mais un affaissement général s'était étendu sur ses membres ; il avait les yeux d'une immobilité perçante, la peau baignée d'une froide sueur ; comme s'ils eussent été exposés à l'action du brouillard, ses cheveux s'étaient plaqués à ses tempes et ruisselaient en lignes lumineuses. Il se tourna enfin vers madame Pingray, dégagea sa main droite qu'elle retenait, et en la portant au front il lui dit :

— Vous êtes là ? c'est vous, madame Pingray ?

— Oui, mon ami. Êtes-vous mieux ?

— Plus tranquille ; ma tête me semble moins brûlante.

— Laissez-moi vous essuyer la figure... Savez-vous que vous n'êtes pas un fort joli garçon, coiffé de cette manière ?... Relevons maintenant cette tête, posez-la sur l'oreiller... A la bonne heure.

— Excellente madame Pingray ! que vos enfans doivent vous aimer !

— Jusqu'ici je n'ai pas eu trop à m'en plaindre, car ils sont encore à venir.

— Je vous croyais mère ?

— Non, mon ami ; mais si j'étais la vôtre je vous réprimanderais fort... Buvez d'abord cette tasse de quatre-fleurs.

— Que vous ai-je donc fait ?

— Beaucoup de mal, parce que vous vous en faites par votre singulière façon d'agir.

— Comment se conduire plus régulièrement ? Je suis le plus rangé de la maison.

— Je ne le conteste pas.

— Un malade?

— Vous n'êtes pas aussi malade que vous vous l'imaginez : voilà votre premier tort.

— J'ai tort de souffrir?

— Mon ami, vous n'êtes pas raisonnable : votre mal est léger, il serait facile de le combattre avec des soins ordinaires; et vous vous plaisez à l'aggraver sans relâche, sans pitié pour vous, sans pitié pour les autres, par des idées que je ne comprends pas.

— Mon mal est léger, dites-vous! Vous voilà comme les autres. Dans ce monde, on ne croit pas à la douleur qui ne résulte pas d'une fracture au bras ou à la jambe ; on veut voir le sang, toucher la plaie, entendre le cri : alors la partie grossière de l'âme s'émeut, on se soulève, on accourt, on apporte de la charpie et des bandes. A peines visibles, remèdes matériels; au delà il n'y a plus rien.

— Ce n'est point précisément là mon opinion, mon ami : je sais qu'il existe des maux qui échappent à la pénétration du médecin et à la perspicacité de la garde-malade, ils ne sont que trop nombreux ; mais avouez aussi qu'ils ne sont pas seulement difficiles à connaître et par conséquent à guérir parce que la science est incertaine, mais qu'ils le sont aussi beaucoup parce que la plupart de ceux qui s'en plaignent s'en composent une énigme qu'ils aiment : ils cachent, soit par bizarrerie, soit par puérile honte, leurs subtiles douleurs, et parfois uniquement pour le plaisir de se tourmenter.

— On aimerait donc à se créer des malheurs imaginaires lorsqu'il en est tant de réels? L'assertion est neuve pour moi.

— Elle est vraie, mon ami. J'ai connu à Lyon, dans ma jeunesse, une femme charmante, mais portée à se singulariser. Blasée sur les succès de la coquetterie ordinaire, elle trouva original d'avoir des maux de nerfs, afin d'avoir lieu de se plaindre ensuite de son malheur de vivre sous le poids des souffrances. Remarquez que, femme d'un riche négociant en soiries, elle habitait un hôtel magnifique sur la place Bellecour, et qu'elle n'avait pas un désir qu'il ne fût aussitôt satisfait. Le mal lui parut une chose piquante ; son plan arrêté, il fut suivi : elle respirait des sels à chaque instant, tombait en faiblesse au spectacle quand une scène était un peu émouvante. Enfin, de peines fictives en douleurs idéales, elle eut le bonheur de pâlir; quelque temps après elle eut celui de faire une maladie réelle, mais peu grave; le régime et la convalescence allongèrent son joli visage. Contente du succès qu'elle obtenait, toujours, vous l'imaginez bien, au profit de sa coquetterie, elle se persuada qu'elle ne pouvait plus entendre sans frémir le son d'un instrument, le murmure de l'eau tombant dans un bassin, le moindre bruit enfin trop clair, trop métallique ; plus tard le vent l'irrita, la lumière du jour lui fut en horreur... Le croiriez-vous? cette femme, à force de persister dans sa manie, éprouva de réelles crises nerveuses; elle faillit en mourir!

— Qui vous dit, interrompit Abel, qu'elle n'était pas véritablement malade des nerfs lorsqu'elle commença à s'en plaindre?

— Moi; car je vous ai raconté mon histoire.

— Je ne nie pas, répliqua Abel, qu'il existe des imaginations comme était la vôtre; mais croyez-moi, mon infirmité n'est pas du nombre de celles qui naissent sans cause : elle tient de si près à une autre épouvantable infirmité... et je n'ose la nommer celle-là, tant elle m'effraie... que la distinction n'est presque qu'un mot... J'ai la peur d'un mal qui ne manque jamais de suivre cette peur.

Les yeux d'Abel se fermèrent.

— Mon enfant, vous ne me convaincrez jamais avec des énigmes.

— Faut-il donc que je vous découvre la hideuse plaie dont je suis rongé jour et nuit, à toute heure, quand je veille, quand je dors, lorsqu'on me

croit distrait ou content, lorsque je me mêle à la vie active du monde et que je suis avec vous, au milieu de vous, près de vous?... Tenez, en vous parlant, je me débats sous le poids de cette obsession, elle m'écrase; j'étouffe, je suis mal... Ne sentez-vous pas palpiter ma main dans la vôtre?

— Qu'a cela d'étonnant? quand on s'anime, tout le corps ressent une part de l'exaltation. Parlez plus doucement, mon ami: je vous écouterai mieux, sinon avec plus de plaisir; car ce que vous dites m'intéresse toujours. Vous êtes mon enfant gâté, toute la maison le sait: en reconnaissance, suivez un peu aussi mes conseils... Voyons, désaltérez-vous avec cette tasse de tilleul, et causons ensuite comme deux vieux amis... Laissez-moi encore relever votre oreiller... Parlez à présent: je vous écoute.

— Je vous l'avouerai encore, madame Pingray, mon mal a sa pudeur: je rougis d'y croire tout en tremblant de le nier; il m'est à la fois un ridicule et un fantôme: quand je suis seul c'est le fantôme; quand je m'enhardis à confesser à quelque personne aimante le trouble de mon esprit, la terreur dont je suis plein, le fantôme fuit et appelle du doigt le ridicule; et aussitôt j'ai honte, je me tais. L'heure de la révélation est-elle passée: le fantôme revient, et il ne s'en va plus... Ne riez-vous pas déjà en vous-même de ces paroles qui vous dénotent la perturbation de mon âme, et qui sont les échos précurseurs d'autres paroles que j'hésite encore à prononcer, que j'ai tues même à madame Dalzonne, elle si généreuse, si bonne pour moi, si docile au plus ennuyeux de ses pensionnaires?... Aujourd'hui j'ai été sur le point de parler, l'aveu est monté jusqu'au bord de mes lèvres tandis que nous attendions sur la terrasse de Saint-Germain l'arrivée du docteur.

— Et pourquoi n'avez-vous pas obéi à ce mouvement? Il y a entre madame Dalzonne et vous le lien de la jeunesse, si propice aux communications. Elle qui a tant de patience à écouter le bavardage des vieilles gens, et je ne m'excepte pas, comment eût-elle manqué d'attention à la confidence non pas du plus fastidieux, mais du plus intéressant de ses pensionnaires? Je n'approuve pas du tout votre retenue.

— Eh bien! c'est sa jeunesse même qui m'a fait renoncer à la résolution de m'ouvrir à elle: j'ai craint de lui parler une langue presque inintelligible que ne comprennent, si toutefois quelqu'un la comprend, que ceux déjà éprouvés par les plus affreuses contentions d'esprit. Combien il m'eût été pénible d'avoir intéressé d'avance sa pitié à ce qui n'eût été qu'un mensonge pour elle! Je me suis représenté son visage surpris, ou, ce qui est pire encore, son visage plissé d'un rire d'incrédulité, après ma confession; et je n'ai pas parlé, de peur d'avoir à la haïr pour une ingratitude justifiée.

— Mais moi, mon ami, qui ne suis plus jeune, qui me prétends vénérable à tous les titres, par mes cheveux gris, par mes rides, par mes cinquante ans... je ne vous en cache que cinq... je vous inspire sans doute une confiance plus grande: hâtez-vous de me prouver que je la mérite, sans quoi, je ne rirai pas, mais je serai convaincue que mon intelligence n'est pas à la hauteur de votre peine. Ce serait fort peu obligeant.

— Moi douter de votre intelligence! Ce n'est que de la mienne que je me méfie. Mes idées sont si exceptionnelles qu'elles ne trouveraient de funestes analogies, il me semble, que dans la tête malsaine d'un de ces prisonniers d'Amérique qui vivent dix ans au fond d'un cachot solitaire sans parler à personne, et qui, à force de mâcher la même pensée, de ronger le même mot, finissent, d'aberration en aberration, par croire qu'ils sont à chaque instant sur le point de devenir fous. Depuis trois ans je m'observe avec une attention incessante: si je fais un pas, je m'arrête pour voir si mon mouvement est naturel comme chez tout le monde; si je tends le bras pour saisir un objet, je me consulte après avoir exécuté ce geste afin de me convaincre qu'il est le résultat de ma volonté; si je dis un mot, je le répète long-temps en moi pour m'assurer que c'est bien lui

qui rend mon idée ; si j'entends parler, je me tourmente pour me persuader que j'ai compris de la même manière que ceux qui écoutent avec moi. Parfois je crois avoir senti rompre dans ma tête le fil circulaire du raisonnement humain, et je m'épuise à acquérir la certitude contraire par des calculs mathématiques sans fin. Quand je me crois pénétré de l'ordre de mes pensées, une autre fatale idée me vient : Qui m'assure que ce que je prends pour une preuve de mon bon sens est réellement une preuve ?... Alors je tremble ; je me contiens ; mais à quel prix ! mon cœur bat, s'exalte, mes artères palpitent, et j'ai besoin du grand air. Autre torture : je redoute d'entendre bientôt, mon mal venant à augmenter, des voix humaines dans le vent, d'apercevoir des visages là où l'espace est vide, et d'entrer en relation avec des êtres que Dieu n'a pas créés. Enfin je me figure que chaque matin doit me voir emprisonné dans une camisole de force, étendu sur la paille, et riant derrière une grille... Embrassez-moi... J'ai peur de devenir fou, si je ne le suis déjà... Voilà mon horrible maladie !

Les dernières paroles ou plutôt les derniers cris d'Abel se perdirent dans les larmes abondantes qu'il répandit sur les épaules de madame Pingray. Elle pleurait aussi ; ses bras émus serraient contre sa poitrine celui dont elle venait d'entendre les funestes lamentations ; leurs sanglots se mêlèrent. Rompant une étreinte douloureuse et secouant la première le manteau de ce rêve de plomb, elle releva doucement la tête d'Abel et la posa sur elle.

— Mon fils, lui dit-elle, vos maux m'ont touchée, mais leur cause, et je suis heureuse de vous l'assurer sur le salut de mon âme, est une erreur, un mensonge : votre intelligence est aussi saine que votre cœur est bon. Votre mère ne mériterait pas plus de confiance, que moi, mon ami, lorsque je vous assure... et vous me croyez, n'est-ce pas, Abel ?... que vos idées, vos paroles, vos actions respirent l'ordre et la générosité. Depuis six mois que vous habitez la maison, vous vous êtes fait aimer de tout le monde, ce qui n'est pas commun ici ; moi-même je n'y ai pas que des amis. Cependant avouez que vous n'avez pas tenté de grands efforts pour mériter cette popularité : vous ne répondez pas à ceux-ci, vous boudez ceux-là ; pas la moindre galanterie pour ces dames... Est-ce vrai ?... Convenez donc, mon ami, mon fils, que si quelqu'un a à se plaindre parmi les pensionnaires, ce n'est pas vous... Feriez-vous le malade pour être en droit d'être mieux traité que les autres ?

Toutes ces paroles de madame Pingray n'arrivaient pas jusqu'à Abel avec le caractère d'onction qu'elles avaient. Les première furent perdues : Abel ne les entendit pas ; les dernières seulement séchèrent la trace des larmes sur ses joues. Il fixa son regard sur celle qui, en lui disant des mots si encourageans, lui souriait comme une sœur aimée, et il s'écria :

— Pourquoi ne vous ai-je pas plus tôt ouvert mon cœur ? Vous l'avez apaisé, vous l'avez inondé de calme... Touchez : il bat moins fort ; mon front n'est plus brûlant, mon esprit se dégage... Vous n'êtes pas une femme peut-être : aucune, même parmi celles qui m'aiment le plus, ne m'a consolé autant que vous.

— Je ne suis qu'une pauvre et vieille femme, mon ami, pleine de faiblesses et de défauts ; le bien que vous éprouvez ne vient pas de moi, il vient de vous, qui vous êtes humilié et avez dévoilé votre plaie. Combien souffrent comme vous, combien meurent, et qui auraient abrégé leurs souffrances et vivraient encore s'ils eussent approché leur cœur de celui d'un ami ! Je ne suis pas dévote mon fils ; mais je crois que la confession, même à un prêtre, est souvent un bon recours contre le désespoir.

— Ah ! cette minute de bonheur, fût-elle isolée au milieu de ma vie, je ne l'aurais pas achetée trop cher par l'aveu que vous avez entendu... Que vous m'avez fait de bien !

— Pourquoi ne continueriez-vous pas à jouir de cette paix descendue en vous, continua madame Pingray, maintenant que vous avez su l'éta-

blir par l'effort d'un sacrifice que vous n'aurez plus besoin de renouveler? Votre santé, qui n'est que faiblement altérée, se raffermira du repos de vos idées; quelques distractions, et il vous est si facile de vous en créer, feront le reste.

— Il ne m'est pas permis, répliqua Abel en soupirant, de compter sur une tranquillité absolue dans cette vie. L'illusion serait trop forte; elle m'entretiendrait d'espérances décevantes auxquelles s'opposent un passé malheureusement trop réel, et que je n'ai pas le tort d'avoir imaginé.

— Ne vous abusez-vous pas, mon ami, et jureriez-vous de n'être pour rien dans cette affliction dont vous ne m'avez encore rien dit? et, si elle est aussi vraie que vous me le laissez pressentir, ne vous en exagérez-vous pas la gravité? C'est au passé qu'elle se rattache, dites-vous: votre passé ne me semble pas long quand je me rappelle que vous êtes absent de chez vous depuis trois ans, et que vous n'avez pas encore vingt-huit ans. Vous m'avez permis, mon ami, de douter de l'importance de vos infortunes depuis votre première confidence; vous aurez beaucoup à faire désormais pour m'associer, sans réflexions de ma part, à vos persuasions personnelles.

Madame Pingray se disait beaucoup plus incrédule qu'elle ne l'était au fond. A peine Abel s'était-il laissé arracher le secret de son mal, qu'elle avait deviné que la cause qu'il lui attribuait n'était pas l'unique. Prudente, armée de sages réserves, comprenant les ménagemens dont il lui fallait s'entourer pour ne pas déchirer la plaie en la sondant, elle avait feint d'être suffisamment instruite quand elle avait la conviction de ne l'être encore qu'à moitié.

— Ce passé, reprit Abel, n'est pas, je vous le répète, une œuvre imaginaire, s'il n'est pas non plus, comme vous l'avez supposé à tort, un fait qui découle de la volontaire impulsion de mon existence. Je la porte comme une lourde croix depuis dix ans, depuis que la raison m'est venue avec l'âge.

— Nous avons, mon ami, la prétention de croire, quand nous sommes jeunes, et on l'est long-temps pour ces sortes d'orgueil, que nous sommes prédestinés à des douleurs privilégiées; il n'est pas un homme peut-être qui n'ait cru avoir éprouvé en amour des tortures inconnues avant lui.

— Comme tout autre, répliqua Abel avec un sourire triste, j'ai connu des contrariétés dans mes amours de jeune homme, mais je ne les ai jamais placées si haut. J'ai besoin, je le vois, de vous protester, avec une sincérité dont je rougirais de manquer avec vous, que je n'ai aucun reproche à m'adresser quand je reviens sur ces liaisons passées. Elles plaisent au contraire à mon souvenir, sur lequel elles pèsent légèrement; car, je le dis sans fausse modestie, le chiffre en est petit.

— Je sais que le nombre des afflictions humaines est infini, continua madame Pingray; mais n'en fût-il pas ainsi, je renoncerais encore à pénétrer dans la retraite des vôtres du moment où vous croiriez de votre dignité de les cacher. Je suis convaincue néanmoins que l'essai de votre première confidence ne sera jamais pour vous un motif de vous applaudir de votre réserve.

Le ton un peu piqué de madame Pingray froissa le malade, il se repentit d'avoir déplu sans le vouloir à celle qui venait d'acquérir des droits si vrais à sa confiance.

— Vous m'aurez mal compris, je le crains, madame Pingray. Non, n'attribuez pas ma retenue à une défiance injuste. Je me suis si peu habitué à l'idée de rencontrer un jour une amitié aussi dévouée que la vôtre, que je suis surpris de l'autorité qu'elle prend sur moi. Faut-il tout vous dire? j'ai peur d'écraser votre sensibilité de femme en l'attirant sur un terrain où l'énergie même d'un homme chancellerait plus d'une fois à me suivre. Vous ne voudriez pas m'écouter à la seule condition de complaire à votre curiosité; et alors ne vous aurais-je pas compromise

au lieu de vous intéresser, quand à la place d'un conseil je n'obtiendrais de vous, après le récit de ma pénible histoire, qu'une épouvantable surprise?

— Il y a dans la maison, répliqua madame Pingray, un homme d'une probité peu commune, dont le regard traverse l'obstacle du corps pour aller chercher la peine cachée sous la chair; bon, non pas de la bonté d'une morale ordinaire, mais bon, comme les apôtres, par le bienfait joint à la persuasion, arrivé à la charité et à l'indulgence par le dernier effort de la philosophie, non pas un saint, mais, en un mot, un honnête homme. Cet homme vous aime déjà : c'est le docteur Calveyrac.

— Croyez-vous, madame Pingray, que les maladies de l'âme lui soient aussi familières que celles du corps? Tous ces grands esprits de la science ne voient guère au delà de la peau. Cependant je n'ai aucune répugnance à faire une exception en faveur du docteur Calveyrac. Vous l'aimez, vous l'estimez : votre opinion m'entraîne. Mais ne pensez-vous pas que la délicatesse exigera une plus longue intimité que celle qui existe entre lui et moi, avant qu'il me fût permis d'épancher sans réserve les malheurs de ma vie dans ses mains? nous n'avons eu jusqu'ici que de simples relations nées de la facilité de nous voir souvent et de la nécessité d'échanger des opinions sur des objets différens. Je consens volontiers à faire la moitié du chemin; mais est-il convenable, jugez-en, que j'aille plus loin?

— Il accourra vers vous les bras ouverts dès qu'il saura que vous désirez sincèrement l'avoir pour ami. Je comprends toutefois que son âge et le vôtre ne s'attirent pas aussi rapidement que dans une jeunesse commune. Il a quarante ans, vous vous le figurez plus grave qu'il n'est : cela suffit pour motiver votre circonspection... Écoutez : laissez-moi aplanir cette petite difficulté... Vous me savez votre amie...

— Comment en douterais-je? répondit Abel en regardant avec une joie pieuse madame Pingray, et en lui tendant une main appesantie depuis quelques instans par le sommeil.

— Ainsi, continua madame Pingray, je prierai le docteur de me conduire demain dans la calèche de la maison jusqu'à La Muette : au retour, j'amènerai la conversation sur vous; et si je le trouve comme je le désire, c'est-à-dire comme je suis sûre qu'il sera, affectueux, heureux de ma proposition, fier de compter un ami de plus, alors je vous avertirai, et vous échangerez à la première entrevue tout ce que vous avez à vous dire. N'est-ce pas, mon ami?

— Agissez selon vos inspirations, et je serai content.

Ces dernières paroles d'Abel sortirent à peine de ses lèvres, fermées par une douce lassitude. Ses paupières s'abaissaient; sa main, en quittant celle de madame Pingray, ne se releva plus : il s'endormait d'un calme comme il n'en avait jamais connu depuis plusieurs années. A ses membres mollement étendus, à son haleine régulière, à la moiteur uniforme de sa peau, à la blancheur sans excès de son teint, enfin à cette atmosphère, jamais analysée mais réelle, qui plane autour du sommeil d'un homme en santé, il était évident qu'aucun rêve sinistre ne le tourmentait.

C'est au moment où Abel avait été tout à fait gagné par le sommeil que le docteur Calveyrac, qui avait quitté, comme on l'a vu, la société du salon, entra dans la chambre du malade.

Après avoir regardé la figure endormie d'Abel, il dit avec indifférence:

— Fatigue légère, mais bon sommeil. Ce n'est rien.

— Docteur, murmura tout bas madame Pingray en accompagnant le docteur Calveyrac jusqu'à la porte, docteur, ce jeune homme est très gravement malade : ne dites pas *ce n'est rien*.

V.

Un peu remis de son indisposition, Abel put accompagner madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe au château de Saint-Germain, que ces dames avaient depuis un mois projeté de visiter; le docteur Calveyrac était aussi de la partie; Bianca accompagnait sa maîtresse. Quoiqu'il fût près de midi lorsqu'ils quittèrent la maison de santé pour gravir la pente de la montagne du Pecq, au bout de laquelle on est de niveau avec l'esplanade du château de Saint-Germain, ils n'eurent pas à redouter l'incommodité de la chaleur. L'automne a des journées de paradis terrestre aux environs de Paris. A cette époque de l'année, à moins que le ciel n'en dispose autrement, et l'éventualité est rare, l'ombre est douce à côté du soleil, le soleil est tiède. Privés des fruits qui les alourdissaient, les arbres ont encore leurs feuilles et semblent prêts à une floraison nouvelle. Si la nature est moins jeune, elle est aussi moins impatiente; elle a la fierté d'une femme qui a été belle, qui l'est encore pour ceux qui l'ont comme aux jours ardens de l'été; le ciel est peuplé d'oiseaux. Sans le fatal avantage qu'a l'homme d'être dans la confidence des maux dont il marche entouré, aucune créature vivante ne pressentirait l'hiver derrière le rideau de ce paysage fluide.

Ces dames n'avaient pas, du reste, modifié leur toilette de la saison dernière; toutes trois avaient un chapeau en paille d'Italie de forme onduleuse et ample comme les affectionnent tant les Anglaises. Bianca seule avait attaché au sien un dahlia penché fort bas et jeté avec une coquetterie charmante; celui de madame Dalzonne avait un velours noir qui l'arrêtait; flottant et presque vaporeux, celui de mademoiselle de Touralbe se serait passé du large ruban vert qui l'ornait sans utilité apparente; elle ne le nouait jamais, de peur sans doute d'altérer l'ovale adorable de son visage. Madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe portaient une robe de mousseline unie, simplicité qui convenait autant à l'une qu'à l'autre : à madame Dalzonne elle rendait le service peut-être exagéré de trop faire valoir la rondeur de ses formes, mais cette blancheur fuyante imprimait un élancement de statue antique au torse de mademoiselle de Touralbe, par ce double privilége qu'a la couleur blanche de grossir ceux qui ont de l'embonpoint et de réduire sans les maigrir ceux qui en manquent.

Passionnée pour les nuances vives, comme le sont en général les Italiennes de haute et basse extraction, Bianca avait mis ce jour-là une robe de fantaisie, achetée à coup sûr à Florence, sous l'impression de la mode, au moment de son départ; elle était mouchetée de fleurs rouges et jaunes sur un fond blanc. Ainsi diaprée, Bianca était toujours une puissante et belle femme; mais en vérité, lorsqu'elle marchait et que le vent de ses pas agitait ce fantastique rideau, on croyait voir onduler un champ de blé et tous les coquelicots parasites. Elle allait seule et devant, à quelques pas de sa maîtresse dont le bras moelleux effleurait celui d'Abel. Madame Dalzonne donnait le sien au docteur Calveyrac.

— Comment trouvez-vous nos deux malades, docteur? dit-elle à ce dernier.

— Je les trouve fort intéressans, et je crois que cette promenade leur fera du bien. Mademoiselle de Touralbe néglige trop l'exercice; vous ne l'engagez pas assez à quitter l'immobilité de sa vie recluse. Il serait désirable que vous prissiez sur elle l'ascendant que vous avez sur M. Abel. N'êtes-vous pas née pour les cures difficiles? Je l'avoue à la honte de ma vanité de docteur, le docteur infaillible, c'est vous.

Qui eût senti une pointe d'amertume sous ces paroles du docteur Calveyrac, calme en les exprimant à demi-voix?

Madame Dalzonne n'y vit pourtant que l'attestation flatteuse, mais naturelle des prévenances dont elle entourait un jeune homme aussi cher au docteur qu'à elle-même.

— Je me borne à suivre votre exemple, docteur, et à ce titre je mérite vos éloges : n'avez-vous pas enseigné à toute la maison votre ingénieuse patience, votre humanité que rien ne rebute, et votre dévoûment à toute épreuve? Pourquoi ne profiterais-je pas, moi seule, d'aussi bonnes leçons? L'écolière ne fait peut-être pas encore grand honneur au maître, mais cela viendra.

— J'affirme, moi, que l'écolière en sait déjà plus que le maître, si ce titre me convient. J'ignore ce que vous et madame Pingray dites à M. Abel, mais vos paroles à toutes deux ont plus de vertu cent fois que mes ordonnances : quand madame Pingray l'a tenu pendant une heure dans son confessionnal, il me revient calme comme au sortir d'un bain salutaire, et lorsqu'il vous a vue, il est presque heureux ; son œil brille, sa pâleur s'anime. Vous ne me laissez rien à faire, en vérité.

— Vous savez, docteur, mais votre vanité veut se l'entendre redire, que M. Abel n'est plus tranquille après nous avoir écoutées, madame Pingray et moi, que parce que nous le persuadons l'une et l'autre, avec des raisons différentes, que l'amélioriation de sa santé est entre vos mains ; son désir est de courir après la confirmation de la haute et juste opinion où nous vous plaçons à ses yeux. Quand vous le croyez complétement satisfait, il ne l'est encore qu'en espérance : la réalité c'est vous; il va la chercher en vous, il l'y trouve, et, docteur, voilà la cause de son contentement après nous avoir vues.

— Toujours vraies pour moi, je ne discuterai point vos paroles : si j'étais en tiers cependant dans les conversations qui ont lieu entre vous et madame Pingray, je me demanderais, après vous avoir écoutées, si un docteur, avec d'aussi bons amis que vous deux, ne finirait pas par être dans l'obligation de partager ses honoraires.

— Mais nous n'y avons pas renoncé, croyez-le bien, docteur. Si les malades auxquels nous vantons votre habileté ne nous paient pas en or pour vous avoir fait connaître à eux, ils nous rapportent toutefois des avantages aussi précieux : vous n'êtes pas le seul qu'ils aiment, et dont ils se souviennent pendant la convalescence et après la guérison.

— Est-ce moi qui douterai, madame, reprit le docteur en ralentissant encore le pas quoiqu'il n'allât pas déjà très vite, des prévenances infinies, des affections maternelles, des consolations de tout genre que vous prodiguez aux malades de votre maison? est-ce moi non plus qui envierai leurs remerciemens chaleureux? Vous parliez tantôt de m'imiter : c'est moi qui m'épuise à deviner comment vous vous établissez dans leur esprit, et par quel art vous les forcez à croire à notre douteuse science. J'ai peur, quand j'y songe, d'attribuer à un talent difficile ce qui n'est que l'effet si simple et si beau de votre jeunesse et de votre grâce. L'art de guérir réside presque tout entier dans celui de persuader; et comment douter de la bouche qui plaît et du sourire qu'on recherche?

— Comme vous êtes galant aujourd'hui, docteur!

— Je crois être sincère comme toujours.

— Voyons ; n'allez-vous pas fonder une théorie de guérison sur l'emploi des jolies femmes, comme on en a fait avec les sangsues et l'homœopathie?

— Et pourquoi non, madame? Je ne dis pas d'appliquer le système à tous les malades, mais sur quelques uns, sur beaucoup, sur les jeunes particulièrement. En tous cas, le système ne serait ni si hardi, ni si neuf : je n'aurais pas le mérite de vous le rappeler sans avoir même, je présume, celui de vous le faire connaître.

— Il me semble, docteur, que nous restons bien loin de nos compagnons quoiqu'ils ne se pressent pas non plus d'arriver.

— Nous les rejoindrons toujours avant qu'ils ne soient parvenus à la grille du château. Je ne vois d'ailleurs aucun inconvénient à ce qu'ils soient livrés au libre échange de leurs idées. Leur situation morale a plus d'une analogie : j'ai souvent remarqué que des écarts de l'imagination ou des faiblesses de la raison se guérissaient par le rapprochement des mêmes écarts et des mêmes faiblesses. Par le penchant inné qu'a l'esprit humain à se saisir de l'autorité partout où il le peut, il recouvre souvent sa force et sa rectitude pour satisfaire à l'orgueil de les imposer, et il revient au droit chemin dont il s'était éloigné pour y ramener les autres. Sauf votre meilleur avis, j'estime qu'il n'y a aucun danger à laisser mademoiselle de Touralbe et M. Abel poursuivre leur conversation.

— Oui, vous avez raison, docteur ; et je suis si peu en désaccord avec vous quand vous dites avec l'autorité de votre expérience qu'il est bien de ne pas contrarier l'intimité de ces jeunes gens, dans leur intérêt commun, que je mets tous mes soins, et vous vous en êtes sans doute aperçu, à établir, à consolider cette intimité, soit en les faisant trouver ensemble le plus que je le peux, soit en les louant l'un à l'autre chaque fois que l'occasion le permet. Êtes-vous content de moi !

— Enchanté, madame ; vous ne sauriez vous conduire avec une adresse plus intelligente. Combien j'applaudis personnellement à votre prudence !

La satisfaction du docteur Calveyrac éclatait sur son visage. Involontairement, sans doute, il pressa contre lui le bras de madame Dalzonne, qui ne tenta plus de marcher d'un pas plus rapide pour rejoindre Abel et mademoiselle de Touralbe.

— Si nous ne nous entendions pas si bien, vous et moi, poursuivit le docteur, quels torts n'aurions-nous pas à nous reprocher ! Je guéris quelquefois ; mais vous, vous consolez ; nos devoirs sont frères. Ce n'est pas moi, ai-je besoin de vous l'affirmer ? qui resterai jamais en arrière sur ce double chemin au bout duquel nous devons toujours nous confondre. Quand m'avez-vous vu modifier l'autorité dont vous exercez les droits pour le bonheur de chacun dans votre établissement ? Oui, vous l'employez avec une divine sagacité lorsque vous travaillez à nouer l'un à l'autre ces deux jeunes gens, si cruellement rongés par quelque ennui dont la cause nous est inconnue. Mais vos efforts ne seront pas perdus ; j'y joindrai les miens. Comme nous les aimons vous et moi, nous lutterons de zèle pour les encourager à supporter la vie, — leur vie qu'ils nous ont confiée, — avec plus de résolution et de patience. Cela dépend beaucoup de vous, un peu de moi. Caractère égal, âme liante, esprit scrutateur, vous ne tarderez pas à lire dans la pensée de mademoiselle de Touralbe, elle vous aimera, elle se révèlera tout entière dans d'expansives confidences ; et quels résultats infaillibles pour sa tranquillité intérieure ! De mon côté, et d'après votre exemple, je me propose de descendre pas à pas dans l'abîme, encore si obscur pour moi, où l'esprit d'Abel s'est lassé en tombant. J'aurai pour me soutenir dans ce travail, déjà entrepris, mais faiblement avancé, l'ardeur de l'étude et l'espoir plus louable d'unir mon succès au vôtre. Nous voilà donc parfaitement d'accord sur la marche à tenir pour arriver à un but semblable, acheva de dire le docteur en regardant avec anxiété sur le visage de madame Dalzonne si sa réponse serait comme il la désirait.

— Je crois vous avoir assuré, répliqua-t-elle sans entraînement, mais avec un ton de franchise qui plut à Calveyrac, que mon intention était d'abord de créer entre M. Abel et mademoiselle de Touralbe une affection raisonnable, sans m'engager envers moi-même à remonter à l'origine des chagrins de celle-ci. L'essentiel est de les faire disparaître et de lui rendre la santé ; n'est-ce pas docteur ?

— Sans doute, madame ; mais vous parlez d'une affection raisonnable : est-on toujours sûr de ne pas aller plus loin qu'on l'avait arrêté quand on

intervient, même avec les plus soigneuses réserves, dans ces sortes de négociations?

— Blâmeriez-vous indirectement mon projet, docteur? Il est encore temps d'y renoncer.

— Moi le blâmer! moi qui ai pris l'engagement de contribuer à sa réussite! Je l'approuve de toutes mes forces, au contraire! Mon incertitude n'est pas une opposition, c'est la manifestation d'une crainte : je voulais vous demander, et j'allais le faire quand vous m'avez interrompu, — de quoi je vous remercie puisque l'occasion me sera naturellement offerte de m'expliquer, — j'allais vous demander si vous conserveriez jusqu'au bout la volonté de votre détermination.

— Mon cher docteur, je ne vous comprends pas du tout, malgré votre explication.

— C'est que ma pensée n'est pas claire.

— Donnez-vous le temps de l'éclaircir; nous cheminons assez lentement pour cela.

— Qui vous garantit, continua le docteur en pesant sur chacune de ses paroles, que ces jeunes gens ne s'aimeront pas tout de bon si vous les encouragez une fois à s'aimer? Dans ce dernier cas, n'aurez-vous pas de retour fâcheux sur vous-même? en un mot, n'en éprouverez-vous aucun regret?... Est-ce que cela vous fait rire? dit le docteur en s'arrêtant au milieu du chemin; est-ce que la supposition est si insensée? C'est donc bien singulier?... Mais vous riez d'un cœur à m'alarmer pour le bon sens du propos que je vous ai tenu.

— Comment ne rirais-je pas, grand Dieu! votre imagination attelle ses quatre chevaux quand nous foulons la route la plus unie, la plus battue qu'on ait jamais parcourue en conversation? Quel air de mystère vous avez pris! dans quel chemin sinueux vous vous êtes jeté, cher docteur, pour m'insinuer la peur la plus fausse dont on a jamais menacé un projet innocent! Faut-il vous réfuter de sang-froid? Eh bien! docteur, on vous répondra que, n'ayant que quelques mois à demeurer ensemble, car je compte sur la prochaine guérison de l'un ou de l'autre pensionnaire, il n'est pas à craindre que leur attachement atteigne l'intensité romanesque si follement imaginée par vous. D'une liaison tranquille, comme il s'en forme tant dans nos maisons de santé, petites républiques où chacun vit un peu à sa guise, à une passion impérieuse, escortée de conséquences graves, il y a loin, si loin, que la distance préserve de tous dangers; je suis honteuse de vous l'apprendre. D'ailleurs, s'il faut aussi vous communiquer mes doutes, je ne suis pas peu disposée à attribuer à un amour orageux la langueur de mademoiselle de Touralbe : le cœur ne se refait pas en si peu de temps, quoi qu'on en dise contre les femmes. Isolée, elle ne dédaignera pas un appui; seule, la compagnie d'un jeune homme animera sa solitude; triste, elle sera distraite par quelqu'un qui l'écoutera; mais espérer ou craindre davantage, c'est méconnaître la durée des blessures qu'ouvrent si vite les passions et qui se ferment si lentement. Dans la retraite que mademoiselle de Touralbe s'est choisie ici, au milieu d'une campagne magnifique et nuancée des teintes d'un beau ciel, elle chercherait un être idéal comme le rêve son imagination pour la consoler de celui qu'elle a perdu : évitons-lui cette déception en la retenant dans le cercle d'une réalité plus sensée.

— J'aime mieux, répliqua le docteur, voir combattre mon opinion de cette manière judicieuse, que de ne recueillir pour réponse que le sourire de votre ironie, si gracieux qu'il soit. Mon objection était si peu extravagante que vous avez pris la peine de la détruire, ou du moins de la diminuer.

— Docteur, vous êtes fâché, je m'en aperçois à votre exquise politesse; et vous n'êtes pas convaincu.

— Je reconnais, madame, comme très juste, la moitié de votre remarque.

— Rien que la moitié? Vous n'êtes donc pas fâché?

— Et je serais convaincu tout à fait si vous me prouviez, avec votre complaisance ordinaire, que j'ai eu tout aussi tort de mettre en doute l'indifférence de cœur de M. Abel que de me méfier de la sensibilité de mademoiselle de Touralbe. En admettant votre victoire sur un point, l'autre point reste encore à disputer. Vous répondez, vous, du cœur de mademoiselle de Touralbe : j'accepte la garantie, mais qui rendrez-vous solidaire de M. Abel?

— Vous, docteur, vous-même.

— Je ne réponds de personne, moi, quand même j'aurais le droit de stipuler, pour excuser la témérité d'une caution quelconque, que je ne l'accepte que pendant le court espace de quelques mois. Deux mois, c'est déjà beaucoup : dans deux mois, M. Abel me défierait bien de le faire renoncer à sa passion pour mademoiselle de Touralbe, si réellement il en éprouvait une pour elle. Niez qu'une affinité spontanée comme celle dont nous nous occupons ici ait jamais eu lieu, mais ne niez pas qu'un jeune homme se soit quelquefois épris d'une jeune femme sans en être aimé; niez à la rigueur que cela doive arriver cette fois : c'est dans votre droit de prévision comme dans le mien; mais, encore un coup, et dans l'intérêt de votre confiance personnelle, ne repoussez pas en principe la possibilité du fait.

Comme pour mieux voir se dérouler le splendide développement de campagne qu'on embrasse du haut de la montagne du Pecq, le docteur quitta un instant le bras de madame Dalzonne et se plaça en face d'elle. En ce moment, le visage de madame Dalzonne l'occupait beaucoup plus que la richesse du paysage. Que n'eût-il pas donné pour y lire l'éclaircissement du doute dont il était tourmenté!

Soit hasard, soit calcul, madame Dalzonne se trouva soudainement replacée à côté du docteur, dont elle avait repris le bras. Elle s'écria :

— En effet, ce point de vue est fort remarquable; il est toujours nouveau pour moi.

Et Calveyrac ne distingua ainsi sur le visage de madame Dalzonne qu'un sentiment d'admiration banale pour la vallée de Saint-Germain; elle ne paraissait même pas se souvenir de la dernière phrase du docteur, pourtant si décisive pour lui.

— Quelle mobilité d'idées! murmura le docteur, fort sévère pour madame Dalzonne dans cette occasion.

En quoi était-elle mobile? qu'avait-il dit qui réclamât la fixité de son attention? Il lui avait dit : mademoiselle de Touralbe aimera M. Abel; elle avait repris : C'est inadmissible; il avait aussitôt ajouté : Oui, mais Abel peut aimer mademoiselle de Touralbe; et madame Dalzonne n'avait pas eu l'occasion de répondre à cette dernière réflexion : qu'y avait-il de si rigoureux à en conclure? Rien.

— Rien, se dit aussi le docteur Calveyrac. J'aurais tort de porter un jugement si prompt sur elle.

Au bout de deux minutes de sang-froid, il fut convaincu de l'insignifiance de la plupart de ses craintes, et il se sentit presque aussi heureux d'avoir à recommencer ses recherches que si elles avaient tourné à son profit à cette première tentative faite en forme d'examen sur madame Dalzonne.

Avant que le docteur et madame Dalzonne fussent arrivés à une certaine limite de leur marche pénible le long de la côte si ardue du Pecq, mademoiselle de Touralbe avait aperçu le dessin sinueux des toits du château de Saint-Germain.

— Que c'est étrangement bâti! dit-elle. Je ne connais rien de pareil.

— On veut, répondit Abel, que le roi Henri II ait fait bâtir ce château

dans la forme d'un D gothique pour plaire à Diane de Poitiers sa maîtresse.

— Le caprice est excusable, si toutefois l'histoire est vraie.

— Rien n'est moins vrai, mademoiselle, si l'on s'en rapporte à l'opinion des gens qui n'ont pas autant de poésie dans l'esprit : ceux-là prétendent que cette massive irrégularité est le résultat d'un calcul d'architecture, fort bien entendu du reste : chaque angle du château aurait été poussé en saillie pour permettre au regard de découvrir, de quelque côté qu'il vînt à se diriger, un paysage nouveau. Vous avez le choix entre ces deux sentimens.

— Je préfère le premier, répliqua mademoiselle de Touralbe, quoique l'Italie m'ait souvent appris à ne pas accepter sans défiance les traditions attachées par les habitans des campagnes aux monumens du passé. Les Italiens ont des histoires de meurtres ou d'amour à loger dans la plus chétive masure couverte de mousse. Désenchantement ! si vous avez recours à l'histoire pour ne pas révoquer l'authenticité de l'événement, la tradition s'envole dans l'air avec son parfum; vous n'avez heurté qu'une pierre. Mieux vaut tout croire et passer.

— Encore faut-il pouvoir croire, murmura Abel en soupirant.

— C'est si doux cependant !

— C'est si difficile ! ajouta Abel.

— Moins qu'on ne le pense, monsieur. On exige souvent pour être convaincu des monceaux de preuves; on entrevoit même que beaucoup ce ne sera pas assez, on s'accuse d'une incrédulité insatiable : naisse une circonstance inattendue, un fait qui aille droit au cœur, qui le surprenne, qui s'en empare par la persuasion dont on voit les autres pénétrés, et l'on s'abandonne par contagion à la croyance qui console. Si un bienfait en résulte et qu'on ait l'âme accessible à la tendresse, on préférera être bon avec tout le monde qu'indifférent et froid avec soi-même. De là à un changement absolu de système il n'y a qu'une succession de faits semblables à rencontrer sur son chemin; l'éducation du cœur est formée. Je l'ai appris par moi-même : je ne mettais en doute beaucoup de choses que parce que je n'acceptais que celles dont ma propre incrédulité avait besoin. Croire est une langue qu'on ne connaît qu'en la parlant souvent avec ceux qui la possèdent; et, en fait de croyance comme en fait de langage, ne cherchez le fond et la base que dans le peuple.

J'étais, il y a deux ans, dans la vallée qui va du versant des Alpes en Italie, en enfermant dans sa vaste étendue les beaux lacs Majeur et de Côme. Fatigués d'une longue traite, mes chevaux avaient refusé de marcher : je fus obligée de m'arrêter et d'en envoyer chercher d'autres pour continuer ma route vers Milan. Il était impossible de les avoir avant le lendemain; et point d'auberges où passer la nuit.

Né dans la vallée d'Ossola, mon domestique m'assura qu'au bout d'un sentier tracé à notre droite, le long d'un petit bois de châtaigniers, nous atteindrions à un hameau de bûcherons; c'était une demi-lieue à faire. Je le suivis. La nuit était belle quoique privée de la clarté de la lune : les étoiles scintillent tant en Italie ! Nous côtoyâmes le bord du petit bois, pendant environ une heure, sur un terrain glissant et savonneux de mousse nouvelle.

Quoique un peu fraîche, comme le sont les nuits de printemps, même en Italie, cette promenade nocturne m'a laissé une impression agréable, et je vous demande pardon de vous en raconter si minutieusement les détails. J'aime assez les aventures; celle-là m'a plu.

— Je vous écoute avec beaucoup d'intérêt, mademoiselle, reprit Abel; et ne supprimez, je vous prie, aucun incident de votre histoire. Qu'aurais-je de mieux à faire que de vous écouter?

— Comme dans les contes de fées, nous aperçûmes enfin, poursuivit mademoiselle de Touralbe, une lumière, non pas *bien loin ! bien loin !* mais au détour du petit bois de châtaigniers. Nous étions arrivés au ha-

meau des bûcherons, pauvre hameau composé de trente ou quarante cabanes semées à la volée au mileu d'un carrefour de bois secs et de fagots épineux. Nous heurtâmes avec une pierre à la porte de la chaumière où mon domestique jugea convenable de s'arrêter. Il était deux heures.

Je m'attendais à ne voir s'ouvrir la porte hospitalière que dans un temps assez long : au second coup le loquet se dégagea, et nous pénétrâmes dans une grande pièce, sombre à l'entrée, éclairée au fond par une multitude de petites bougies de plusieurs couleurs placées avec symétrie comme sur un autel. La jeune femme qui était venue ouvrir était retournée se mettre à genou devant ces lumières et cette espèce d'autel : elle reprenait sa prière interrompue.

Nous nous dirigeâmes vers elle en traversant la grande pièce, qui était pleine du parfum des fleurs, de l'odeur végétale du sarment brûlé, du genet vert, et de toutes ces plantes aromatiques qu'avant de porter aux officines médicinales de Milan et de Genève les gens de la vallée d'Ossola suspendent, pour les faire sécher, aux poutres de leurs chaumières.

Quand la jeune femme eut achevé une partie de sa fervente oraison, elle se leva pour nous saluer ; elle nous dit ensuite à voix basse, en nous montrant un berceau où était une jeune enfant : C'est là ma fille, et elle mourra cette nuit. Le médecin a dit que pour la sauver il n'y avait qu'une plante, qui croît à quatre lieues d'ici au haut d'une montagne : mon mari est allé chercher cette plante, le brave homme ; mais l'enfant n'en aura plus besoin quand Bartolomeo sera de retour. Comment faire huit lieues, l'aller et le retour, en un instant? La mort va si vite!... Voyez, ajouta la jeune mère en embrassant sa fille au front, aux pieds, sur ses petites mains pâles, voyez si la mignonne créature a seulement encore une heure à vivre... Huit lieues!

— Mais pourquoi, dis-je à la pauvre mère, avez-vous mis tant de fleurs autour du berceau de votre enfant, sur cet autel et dans la main de cette bonne Vierge? L'odeur lui en sera peut-être pernicieuse, mortelle.

— Oh! que non, répondit-elle. Ma fille s'appelle *Rosina*, petite rose ; sa patrone divine est donc Notre-Dame-des-Fleurs, *la nostra signora de' fiori*, en grande vénération à Milan, où elle a son église : je lui adresse une prière de désespoir et de résignation pour ma fille Rosine, ma Rosine, ma vie, mon enfant... Rosine! Rosine!

— Je ne sais, ajouta-t-elle avec un doute déchirant, si Notre-Dame-des-Fleurs m'exaucera : mon enfant est si mal, et je suis si peu sans péchés ; mais, je vous l'avoue, j'ai plus de confiance en ma prière pour sauver ma fille que dans toutes les plantes que mon Bartolomeo a couru chercher si loin et si inutilement.

Vous vous êtes égarés dans votre route, je le vois. Vous êtes mal tombés; mais voilà dans ce coin de quoi vous rafraîchir ; dans cette armoire, il y a du pain et du lièvre froid ; et vous, madame, disposez de ce lit ; je ne m'y coucherai pas cette nuit : je vais continuer à prier Notre-Dame-des-Fleurs.

Je me mis à invoquer avec elle Notre-Dame-des-Fleurs : mais, je ne le cache pas, sans la conviction dont la mère de Rosine m'offrait un si touchant exemple. J'étais attendri ; je fus bientôt exalté : mais elle, elle était persuadée, sinon du salut de son enfant, du moins de la puissance de la haute intercession qu'elle sollicitait. Nous priions depuis une heure, elle et moi, quand la porte de la chaumière s'ouvrit brusquement. Un homme en sueur, haletant, entra : c'était le père de l'enfant, Bartolomeo. Il ne fit attention ni à nous ni à sa femme, qui était absorbée dans la prière. Cet homme agité précipita dans l'eau qui bouillait sous la cheminée, la salutaire, la merveilleuse plante que le docteur avait indiquée au moment de la crise de l'enfant, et que lui, pauvre Bartolomeo, était allé cueillir si loin, si haut, tout d'une haleine.

Dix minutes après, Bartolomeo versa la décoction dans la bouche à demi-morte de l'enfant.

Ceci fait, le bûcheron s'assit, les mains ouvertes sur ses genoux, auprès du berceau, et dirigea un regard béant, sauvage, désolé et curieux sur la figure blafarde de sa fille, pour saisir sans doute les nuances des effets qu'opérait la boisson.

Jusqu'au jour l'enfant ne remua pas plus que si elle eût été de cire; mais, au premier rayon du soleil, elle s'agita, se leva sur son séant et balbutia le nom de sa mère.

— Sauvée! vous l'avez sauvée, sainte madone des fleurs! cria la mère, les bras tendus, la tête penchée, le regard humide et porté sur la sainte; vous l'avez sauvée!

— C'est ceci qui l'a sauvée, dit le père en prenant l'enfant dans ses bras et en lui donnant encore à boire de la tisane.

— Demande pardon à Dieu de ton blasphème, disait en riant, en pleurant, en embrassant sa petite Rosine, la femme du bûcheron... Grand Dieu! grande et sainte madone!...

— Grand médecin! répétait Bartolomeo.

— Notre-Dame-des-Fleurs, soyez bénie!

— Fameuses plantes, je crois à vos vertus!

Le docteur survint au milieu de la discussion entre le mari et la femme, et s'enquit d'abord de l'état de l'enfant.

— Oui, elle est sauvée, affirma-t-il; le danger est passé. Vous avez fait boire à l'enfant, je présume, la tisane que j'avais ordonnée?

— Oui, docteur, répondit le bûcheron.

— Voyons, demanda encore le docteur, si vous ne l'avez pas faite trop forte : j'avais oublié de préciser la dose.

— Grand Dieu! s'écria-t-il en voyant les feuilles qui nageaient au fond d'un reste d'eau tiède, grand Dieu! quelle erreur! Vous avez fait boire à votre fille une tisane de fleurs de bouillon-blanc! Cette tisane ou rien c'était absolument la même chose pour elle.

Le bûcheron était muet de surprise; le docteur était confondu pour l'honneur de la science.

La mère seule s'écria avec un fanatisme nouveau :

— Sainte madone des fleurs! c'est donc vous seule qui avez sauvé ma Rosine, ma fille!

— Cela ne démontre-t-il pas, monsieur, qu'il vaut mieux croire que c'est la Vierge-des-fleurs qui a sauvé l'enfant du bûcheron que d'attribuer sa guérison à la fleur de bouillon-blanc, qui ne guérit pas? Il reste encore à soutenir que ce n'est rien du tout qui l'a guérie. Choisissez, vous dirai-je à mon tour, comme vous m'avez dit pour l'origine du château de Saint-Germain.

— Où courez-vous donc? cria le docteur. Vous avez dépassé la grille; attendez-nous.

Abel et mademoiselle de Touralbe s'arrêtèrent.

— Voulez-vous m'écouter un instant? dit Abel quand ils furent tous quatre sur le point d'entrer au château de Saint-Germain.

— Volontiers, répondit le docteur.

— Eh bien, croyez-moi, n'entrons pas au château : vous et moi le connaissons parfaitement, et mademoiselle de Touralbe serait désenchantée. C'est pour vous, mademoiselle, que j'exprime ce désir de ne pas franchir la porte. Séduite par la majesté extérieure de cette royale demeure, vous vous imaginez que rien au dedans ne démentira votre prévision favorable : détrompez-vous; le château de Saint-Germain n'a plus que ses murs.

— Mon cher monsieur Abel, votre remarque était au moins inutile, dit le docteur : mademoiselle de Touralbe ne s'attend pas à rencontrer les somptueux appartemens de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

— Je n'ai compté, ajouta mademoiselle de Touralbe, que sur la mé-

moire complaisante de M. Abel pour m'élever à la magnificence du château de Saint-Germain.

— Je vous ai prévenue, reprit Abel : entrons, puisque vous l'osez.

En gravissant l'escalier ménagé dans la formidable épaisseur du mur du château, ils parvinrent au balcon dont il est entièrement entouré, et d'où l'on plane sur l'onduleuse campagne arrosée par la Seine.

— Je ne suis plus surprise maintenant, dit mademoiselle de Touralbe, que les rois de France aient tant dépensé de soins et d'argent pour orner une demeure aussi agréablement située. Non, je n'ai rien vu en Italie de comparable à cette position ; Henri II ne pouvait adresser de plus digne hommage à Diane de Poitiers.

— Ses héritiers, reprit Abel, ont tous également tenu à honneur de constater par des embellissemens successifs leur séjour ici ; mais, comme je vous le disais, ces traces ont disparu : ne cherchez plus ces terrasses de fleurs suspendues les unes sur les autres, et descendant jusqu'aux bords de la rivière par une pente insensible ; ni ces grottes vertes et fraîches creusées sous chacun de ces plateaux d'une si somptueuse monotonie. La science des jardins n'était pas parvenue, sous Henri IV, à la hauteur qu'elle atteignit sous Louis XIV. C'était beau pour le temps, ce serait massif aujourd'hui : on souriait à voir au milieu de ces grottes « un » dragon qui bat des ailes avec une grande véhémence et vomit violem- » ment de gros bouillons d'eau par la gueule, accompagné de divers petits » oysillons que vrayment l'on dirait, non pas peints ou contrefaits, mais » vivans et branlans l'aile, qui font retentir l'air de mille sortes de ramages, » et surtout les rossignols y musiquant à l'envi et à plusieurs chœurs. »

— Qu'est-ce que tout cela est devenu ? demanda madame Dalzonne.

— Louis XIII oublia de donner de l'eau aux *oysillons*, aimant mieux s'ennuyer dans son cabinet avec Richelieu ; et plus tard Louis XIV fut choqué de ces amusemens surannés si chers à son aïeul Henri IV. Il fit passer le niveau sur ces terrasses babyloniennes et les réduisit à une seule, celle que vous voyez aujourd'hui. Il ne respecta que le quinconce planté devant la façade, sans doute parce qu'il lui plut d'en vouer la jouissance à quelques hommes qui l'avaient choisi pour leur promenade. Vers l'après-midi du dimanche, à l'heure tranquille de la méditation, sous ces arbres, qui liaient la forêt au château, quatre hommes vêtus de noir, simples comme des philosophes antiques, graves et modestes, passaient et revenaient, s'arrêtaient ou reprenaient leur marche harmonieuse. L'un tenait un livre ouvert et le lisait aux autres comme pour les consulter, et ceux-ci souriaient et parlaient sans impatience, en gens de haute conviction. Ce livre était la Bible, et ces quatre hommes, l'un Bossuet, l'autre Fénelon, le troisième l'abbé Fleury et le quatrième La Bruyère. Louis XIV les suivait de l'œil du fond de son appartement. Voilà comme on passait le dimanche au château sous le grand roi ; et l'on dirait que Saint-Germain est encore sous le poids de ce silence.

En longeant le balcon intérieur, sur le frêle appui duquel sont pratiquées de nombreuses issues en forme de portiques, et par où l'on communique avec les distributions du château, Abel ralentit le pas et resta ainsi en arrière de Calveyrac et de ces dames.

Dans l'isolement, la mélancolie saisit, il s'arrêta. Accoudé à la rampe, il pencha son front sur la solitude de la cour pavée, couverte par places d'herbes et de lames d'ardoises effeuillées par le vent.

De cette hauteur, il semblait mieux et plus étroitement concentrer en lui quelques souvenirs épars dans cette résidence si royale et si morne. L'heure convenait aux évocations historiques : le château était aussi muet au dehors qu'au dedans ; on n'entendait par intervalles que le bruit rouillé que fait faire le vent aux bouquets de plomb placés sur les toits, et qu'il tord depuis des siècles à leurs tiges de fer.

— Que faites-vous donc là, monsieur Abel ? lui cria le docteur, qui

s'était arrêté, ainsi que ces dames, n'apercevant plus leur compagnon avec eux; auriez-vous le projet d'établir votre dynastie dans l'ancienne résidence des Stuart?

Et le docteur et ces dames revinrent sur leurs pas pour chercher Abel, brusquement arraché à ses méditations:

— C'est précisément aux Stuart que je rêvais en ce moment, docteur.

— Il est difficile de ne pas se souvenir de cette malheureuse race lorsqu'on parcourt ce château où elle passa les longues années d'un juste exil.

— L'exil est-il jamais juste, docteur?

— Du moins est-il quelquefois nécessaire.

— Dans les décrets de la justice humaine peut-être, reprit Abel. Qui ose cependant se rappeler les fautes des Stuart quand on sait les malheurs qu'ils éprouvèrent depuis le jour où l'usurpateur Guillaume monta sur leur trône?

— Usurpateur, usurpateur... murmura Calveyrac en hochant la tête: je ne sais pas si, aux yeux de Dieu même, les rois qui usurpent pour gouverner avec prudence, fermeté, lumières, ne sont pas plus légitimes que les rois véritablement légitimes de nom qui se laissent prendre leur couronne et leur sceptre.

— Allez-vous, grand Dieu! faire un cours de politique à soixante-dix pieds du sol? s'écria madame Dalzonne effrayée.

— Rassurez-vous, mesdames: nous ne vous jouerons pas ce mauvais tour. Rien que la figure de M. Abel suffirait pour vous convaincre qu'il est pour sa part plus disposé à s'attendrir qu'à discuter.

— La dame blanche du château de Saint-Germain serait-elle venue vous raconter à l'oreille quelque tradition du passé? demanda alors mademoiselle de Touralbe à Abel.

— Vous, mademoiselle, et vous, docteur, vous représentez bien à vous deux la manière à peu près générale de juger le passé: vous qui êtes un homme sérieux, vous ne le mesurez qu'au cordeau des principes; vous qui êtes une personne d'imagination, vous me demandez si une fée sortie de quelque recoin ténébreux m'a entretenu tout bas.

— Et moi, qu'est-ce donc que je représente? s'informa mdame Dalzonne.

— Vous, je souhaiterais, madame, que vous fussiez de ceux qui aiment le passé avec moins d'austérité et moins de poésie, de ceux qui l'aiment avec le cœur, qui ne le faussent pas, qui ne l'embellissent jamais.

— Savez-vous ce que signifie au fond ce préambule de monsieur Abel?

— Pas le moins du monde, docteur.

— Je vais vous l'apprendre: M. Abel s'est rappelé un trait de la vie des Stuart qui lui aura plu, et il nous en veut beaucoup à mademoiselle de Touralbe et à moi, qui sommes dans la plus complète ignorance du fait, de ne pas partager sa vénération du moment.

— Voilà, docteur, répliqua madame Dalzonne, une interprétation hardie du peu de paroles de M. Abel.

— Elle est exacte, madame: M. Calveyrac ne s'est pas trompé.

— Alors, dit mademoiselle de Touralbe, nous vous supplions, madame Dalzonne et moi, de raconter l'événement historique dont vous vous êtes souvenu après nous avoir volontairement perdus à travers les détours du balcon. A ce prix on aura de l'indulgence pour la distraction de monsieur Abel en compagnie de deux jeunes dames.

— Et le docteur, ajouta le docteur, se joint à la prière de mademoiselle de Touralbe stipulant avec tant de grâce au nom des intérêts de la société.

— En jetant les yeux sur cette cour si dévastée par le temps, dit Abel, je n'ai pu m'empêcher de songer aux cent cinquante gentilhommes qui avaient suivi Jacques II dans son exil en France. Un trait qui les honore, qui élève le cœur et fait regretter de n'avoir pas vécu dans ces temps, s'est passé là, sous ce balcon où nous sommes... Braves gens! nobles cœurs!

défaits avec leur roi à la bataille de Killiecrankie, la dernière de la royauté jacobite, ils brisèrent leurs claymores, baisèrent la terre natale, et abandonnèrent leurs châteaux pour venir en France à la suite de leur roi et de leur reine... pauvre reine, qui traversa la Manche sur un bateau non ponté, emportant sous le bras, comme un paquet de linge, son fils, celui qui devait être un jour Jacques III, ce roi qui n'a jamais régné! Louis XIV fut grand... Ne dites pas le contraire, docteur! il alla au devant de Jacques II, il l'embrassa, l'appela son frère, il lui donna une flotte pour reconquérir son royaume; et ce fut lui qui prononça ces admirables paroles: « Je veux qu'on rendre encore plus de respect au roi d'Angleterre malheureux que s'il était dans la prospérité. »

Or, ces fidèles gentilshommes, entretenus aux frais de Louis XIV, allèrent vivre humblement dans quelques villes du nord de la France. Malheureusement les trésors de leur bienfaiteur n'étaient pas aussi inépuisables que sa magnanimité : ses richesses furent taries par mille causes désastreuses que vous savez tous ; et alors il fallut retirer les pensions aux gentilshommes écossais.

Jacques II, leur roi, les soutint tant qu'il put, mais ses ressources étaient si bornées! Quand on fait l'aumône avec l'aumône qu'on reçoit, on double sa misère sans soulager beaucoup celle d'autrui. L'assistance fut bientôt insuffisante : les gentilshommes essayèrent alors de prendre des états qui les aidassent à vivre dans l'exil. On vit des Fitz-James, des Dillon manier le rabot et frapper l'enclume, les yeux toujours tournés vers Saint-Germain où leur prince gémissait de leur misère.

Après avoir vécu du pain de leur sueur, l'idée désespérée leur vint de demander du service dans les armées de Louis XIV. Bons officiers, ils seraient bons soldats ; la peine les avait endurcis. Ils offraient des bras forts, des cœurs éprouvés, des dévoûmens inflexibles. Humblement ils demandèrent à leur roi la permission d'être simples soldats sous les drapeaux du roi de France. Sous Charles VIII et depuis ce roi, leurs compatriotes n'avaient pas rougi de solliciter de semblables enrôlemens. Jacques II soupira, et obtint de Louis XIV ce que les gentilshommes écossais désiraient.

Tristes et heureux, ces pauvres rois des montagnes se rendirent tous les cent cinquante à Saint-Germain sous l'uniforme français, si inusité pour eux.

Quand ils eurent nommé eux-mêmes leurs officiers, ils voulurent être passés en revue par leur infortuné roi, qui ignorait jusqu'à quel point ses braves serviteurs auraient mis à exécution leur projet. Un jour qu'il se disposait à aller à la chasse, unique distraction à son vaste ennui, il aperçoit en traversant la cour du château, celle-ci même, un bataillon rangé sur son passage.

— Quels sont ces hommes? s'informe le roi.

— Sire, ce sont vos braves gentilshommes écossais venus pour vous dire adieu; ils désirent que vous les passiez en revue et que vous les bénissiez.

Le roi sentit des larmes lui monter dans les yeux ; il se retira dans son appartement pour contremander la chasse et pour pleurer. Et alors l'air national de l'Écosse retentit sous sa croisée, le vieil air de la guerre, celui qui émeut, qui enflamme, et qu'on n'entend jamais sans se souvenir qu'on a été jeune, qu'on a été brave et qu'on a aimé.

Le roi descendit dans la cour. Il était pâle, ses jambes tremblaient, et des larmes ruisselaient le long de l'habit noir qu'il avait revêtu.

Il dit à ces braves gens :

« Messieurs,

» Mes propres infortunes me touchent moins que les vôtres. Je ne saurais exprimer combien il m'est pénible de voir tant de braves et dignes gentilshommes descendus au rang de simples soldats. S'il plaît jamais à

» Dieu de me rétablir sur mon trône, il est impossible que je puisse oublier » vos services et vos souffrances.

» D'après vos désirs, vous allez entreprendre une longue route : j'ai » pris soin que vous soyez pourvus d'argent, de souliers, de bas et de » tout ce qui peut vous être nécessaire. Craignez Dieu, aimez-vous les » uns les autres. Faites-moi connaître directement vos besoins, et soyez » assurés que vous trouverez toujours en moi votre roi et votre père. »

Excellent roi, qui promet des bas à ses gentilshommes sans être sûr de pouvoir tenir sa promesse !

Ensuite Jacques II passa dans les rangs de ses Écossais, s'arrêta devant chacun d'eux, leur renouvela ses promesses, écrivit leurs noms, salua le drapeau, et les mains étendues sur eux, il s'écria :

— Partez, mes enfans !.. Votre roi vous bénit !

Accablé sous l'émotion, Jacques II se retirait en silence... Tout à coup, il s'arrête de nouveau : peut-être n'a-t-il pas tout dit à ses bons serviteurs. Il revient sur ses pas, s'incline jusqu'à terre, et de longs torrens de larmes tombent de ses yeux.

Voilà ce qu'il avait encore à leur dire.

Ses gentilshommes, le cœur brisé, se mirent à genoux et se recueillirent. Ils se relevèrent ensuite fiers et beaux de leur fierté, et défilèrent une dernière fois devant leur souverain.

— Cette histoire peut être fort vraie, elle est sublime, dit madame Dalzonne ; mais elle ne chassera pas la tristesse dont nous sommes tous plus ou moins atteints depuis notre présence au château. Après tout, on n'y a pas toujours pleuré et gémi ; et l'on ne me fera jamais croire qu'il ne s'y est point passé d'histoires amoureuses sous Henri IV, et surtout sous Louis XIV.

— Je suis tout à fait de votre avis, madame, affirma le docteur du ton d'un homme décidé à donner raison à la première personne assez bien inspirée pour imprimer un tour plus gai à la conversation ; j'imagine même que vous possédez quelques unes de ces histoires.

— Il y avait une fois, dit madame Dalzonne, un roi qui était amoureux d'une jeune fille... J'ai envie de finir là mon histoire et de vous dire : Vous savez le reste.

Mademoiselle de Touralbe rougit.

— Moi je demande à savoir le reste, dit le docteur.

Mademoiselle de Touralbe rougit davantage.

— Vous voyez ces croisées grillées tout au haut du château, sous les combles ?

— C'étaient, je présume, des prisons politiques.

— Docteur, que vous avez peu d'imagination aujourd'hui !

— Là, continua madame Dalzonne, étaient logées les jeunes filles d'honneur de la cour. Le roi en vit une ; ces grilles n'existaient pas alors : il aperçut mademoiselle de La Vallière. Louis XIV était jeune, il était hardi, pressant, très dangereux : il chercha tout de suite à établir une correspondance du balcon aux croisées avec la jeune fille qu'il adorait déjà. Mais madame de Navailles, ayant appris par ses gens de confiance la passion subite et les projets de Louis XIV, fit aussitôt de son plein pouvoir griller la croisée de la chambre de mademoiselle de La Vallière. Indigné, mais soumis à madame de Navailles, première gouvernante des jeunes filles d'honneur, le roi n'ordonna pas d'enlever la grille ; il fut plus convenable dans sa royale colère et il exigea qu'on plaçât des grilles à toutes les croisées des autres appartemens des demoiselles d'honneur. En devenant générale, la mesure n'était plus un affront particulier infligé à mademoiselle de La Vallière.

— A quoi servit la grille plus tard ?

— Docteur, tirez-en la moralité qu'il vous plaira.

— Louis XIV, dit mademoiselle de Touralbe, était un homme d'esprit : il méritait d'être aimé.

— J'ignore s'il avait de l'esprit, reprit Calveyrac, mais il était jeune et d'une agréable figure : permettez-moi d'ametlre qu'il fut aimé de mademoiselle de La Vallière un peu pour cela, s'il ne fut pas uniquement aimé à cause de cela.

— Quel blasphème, monsieur! Vous ne croyez donc pas à une passion dont la source est dans l'estime qu'on a pour le génie, le courage ou les infortunes héroïques d'un homme? Est-ce que toutes les femmes de notre siècle n'ont pas aimé sans les avoir connus Napoléon et lord Byron?

— Vous conviendrez, mademoiselle, si vous n'avez pas d'autres noms moins illustres à citer, que l'exemple est bien haut pour servir de preuve.

— Et le duc de Reichstadt encore, interrompit mademoiselle de Touralbe, n'est-il pas l'adoration secrète des jeunes Françaises!

— Je ne le nierai pas, mademoiselle; mais la vanité d'occuper l'attention d'un homme supérieur, et surtout l'orgueil plus grand d'en être publiquement préférée, n'est-ce pas là, je vous prie d'y réfléchir, l'aliment de cet amour, qui ne serait ainsi dans sa définition qu'une ambition effrénée? Vous ne me convaincrez pas du contraire, mademoiselle, tant que vous n'aurez à m'opposer, pour soutenir votre système, que des rois, des empereurs ou des héritiers présomptifs. Ce n'est pas l'intelligence qu'on distingue en eux, c'est le rang, c'est la couronne.

Pendant cet échange de propos entre le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe, madame Dalzonne examinait, appuyée au bras d'Abel, une cellule qui avait été autrefois meublée avec une perfection angélique : les ruines en sont d'une délicatesse infinie. Abel lui expliquait l'ancienne destination de cette pièce.

— Je ne prétends pas dire, continuait mademoiselle de Touralbe, que le rang ne soit pour beaucoup dans une passion élevée; mais pourquoi ne pas vouloir cela? Associer à l'amour cette ambition dont vous parlez, n'est-ce pas l'épurer, le rendre durable, le diviniser?

— Peut-être, répondit Calveyrac; en tout cas, vous voilà presque de mon avis : on n'aime pas le roi, vous en convenez, mais la couronne; ce n'est pas un esprit sage et profond, rare ou cultivé qu'une femme recherchera, ce sera la renommée acquise à cet esprit, s'il a eu l'occasion ou la puissance d'en donner une manifestation brillante. En général, les femmes ne font pas crédit; et pour prouver qu'elles ne s'attachent pas uniquement à la célébrité dans un homme célèbre, elles attendent trop qu'il ait cessé d'être obscur pour l'aimer.

— Vous oubliez, monsieur, répliqua mademoiselle de Touralbe, que leur amour pour l'homme qu'elles ont choisi est, après tout, la conséquence heureuse de leur rôle dans la société, où rien ne grandit sans leur élan, où rien n'a de popularité sans leur suffrage; leur faible pour ce qui est glorieux provient de ce qu'il n'y a pas de vraie gloire sans elles. Elles exigent beaucoup avec raison, parce qu'elles ont beaucoup inspiré; et Diane de Poitiers, qui imposa la construction de ce château à Henri II pour qu'il fût un des plus gracieux domaines de ce roi, légua à mademoiselle de La Vallière l'obligation d'aimer Louis XIV, afin de récompenser un roi de ce qu'avait fait l'autre.

— Je souscris à ces éloges qui sont des vérités, reprit Calveyrac, dont la pensée était autant avec madame Dalzonne prêtant son attention aux paroles d'Abel qu'avec mademoiselle de Touralbe; mais je vois avec peine combien ils me donnent raison contre vous. Qu'importe que le penchant inné des femmes pour la renommée vienne d'une cause ou d'une autre, d'un goût ou d'un droit? il n'en reste pas moins démontré que, si l'on n'est pas jeune et beau, il est impossible de les faire fléchir aux protestations même les plus ardentes, même les plus sincères, sans le relief de la gloire.

Combien Calveyrac fut heureux et tremblant quand madame Dalzonne, occupée jusque-là à écouter Abel la ramenant vers le passé si délicieusement empreint aux dorures fanées de la place où elle était, se tourna vers Calveyrac et vers Abel et dit :

— Aimer la gloire! ce n'est pas toujours avoir bien choisi, mes chers philosophes; et ce réduit doré où pria et pleura d'amour si souvent mademoiselle de La Vallière, l'origine de votre discussion, vit aussi mademoiselle de La Vallière prier et pleurer de désespoir la nuit où son royal amant souffrit qu'elle partît pour le couvent des Carmélites. Ces souvenirs parlent assez haut dans ces lieux pour faire douter du grand avantage qu'il faut attendre de la splendeur en amour. Je crois, s'il m'est donné de risquer une opinion, que, du moment où la passion choisit, ce n'est plus de la passion. Je permets cependant de s'attacher à un homme illustre, il n'y a pas en lui un motif d'exclusion; mais y aspirer! le chercher!.. Ma chère amie, dit madame Dalzonne en sortant de l'oratoire de mademoiselle de La Vallière et en prenant dans sa main celle de mademoiselle de Touralbe, permettez-moi de supposer que vous n'êtes pas tout à fait de votre propre opinion.

Je n'attendais pas moins de son excellent naturel, se dit Calveyrac en se rendant dans le cabinet de mademoiselle de La Vallière, de peur de blesser mademoiselle de Touralbe par un assentiment trop vif aux paroles de madame Dalzonne et de le laisser trop paraître.

Enfin il se retira auprès d'Abel par toutes sortes d'appréhensions délicates. Sa satisfaction l'emplissait si entièrement et avec tant d'effusion qu'il ne saisit aucune des explications historiques dont il avait à son tour demandé la clé à Abel.

A un cri poussé par mademoiselle de Touralbe, Calveyrac et Abel accoururent au balcon.

La cause était un de ces beaux nuages blancs bordés de rose, rapides et écumeux, qui se déploient souvent en automne entre le soleil et nous. On dirait un cygne blessé cherchant à reculer l'instant où il tombera sur la terre.

— Il court vers le midi, disait mademoiselle de Touralbe : puisse-t-il porter aux pins d'Italie mes paroles de souvenir! Il verra, en passant, les monts, les bois, les plaines que nous avons parcourus ensemble, n'est-ce pas Bianca ?

— Oui, madame, répondit Bianca. Je voudrais que ce nuage se chargeât, puisqu'il va en Italie, d'une lettre pour mon cousin Bellaspada, et qu'au retour il m'apportât de sa part une robe de soie noire.

— Folle! tu abuses d'une illusion que tu ne mérites pas de partager... N'est-ce pas, monsieur, s'adressant à Calveyrac, que vous riez de ma crédulité, vous trop savant pour voir autre chose dans un nuage blanc qu'une vapeur plus ou moins épaisse frappée de la lumière du soleil? Moi, pauvre ignorante, je lui prête une âme, des ailes, une volonté; je m'y repose et je voyage à travers les distances, tantôt planant sur les brumes du lac, tantôt me balançant sur quelque vieux château, au fond des Apennins; je me fais une douleur d'exilée pour visiter des lieux que je ne reverrai plus. Ce n'est pas la réalité, mais c'est moins qu'un songe; et je me plais dans ces migrations de l'âme... Tenez! je voudrais fuir de ce balcon, m'échapper de la terre, m'engouffrer dans le ciel, et ne plus paraître à vos yeux dans un instant que comme un flocon de neige... Je me sens plus légère, je me sens fondre... Oh! le ciel et l'espace!...

— Arrêtez! s'écria Abel en voyant mademoiselle de Touralbe s'élever sur le bout des pieds, se hausser à la rampe de fer du balcon, se pencher en avant et sur le point de s'abandonner à une chute de plus de soixante pieds.

Madame Dalzonne, de son côté, cria aussi avec effroi au docteur :

— Retenez-la! mon Dieu! retenez-la!

— Laissez, répondit froidement Calveyrac en saisissant madame Dalzonne par le bras; ce n'est pas là votre affaire : il faut que ceci, en montrant mademoiselle de Touralbe, guérisse cela; et il désigna Abel.

— Oh ! merci, monsieur ! dit mademoiselle de Touralbe à Abel, qui l'avait prise sous la taille et la retenait avec effort contre lui; merci !... Je croyais ne plus être ici... J'étais dans l'air... J'étais heureuse... je souffrais !

— Venez, venez : il se fait tard, dit madame Dalzonne en poussant son monde devant elle par l'escalier du château; venez vite ! nous sommes attendus à la maison... Docteur, je ne comprends rien, absolument rien à cela; et vous ?

VI.

Comme au début de cette histoire de vie privée, la cloche de la maison avait sonné le dîner et le couvert était mis, mais personne ne se montra; on ne vit courir dans les deux jardins, à cet appel toujours épié pourtant avec une inquiète sollicitude, aucune ombre retardataire gagnant le réfectoire; le réfectoire fut désert comme l'escalier qui y conduit, comme l'intérieur et l'extérieur de l'établissement; il semblait inhabité depuis des années. Rien de sinistre cependant ne se pressentait : au vent s'ébouriffaient les petits arbres du carré de gazon placé devant le perron d'entrée, au soleil chatoyaient les cuivres de la porte, joyaux des maisons bien tenues. D'où naissait donc cet événement inouï ? personne au dîner, quand il avait été sonné de manière à laisser sans excuse les pensionnaires les moins sûrs de leur oreille ! il n'y avait là que la maison pour répondre.

Ainsi qu'il a déjà été indiqué, c'est presque à l'angle de la rue de Paris et d'un ancien chemin du Pecq que se déploient les deux grandes maçonneries dont se compose l'établissement de madame Dalzonne. L'entrée principale est sur l'ancien chemin. Sa belle grille, qu'accompagnent six croisées en ogive portées par des barreaux de fer en forme de lances, allonge une ombre prétentieuse sur un terrain peu foulé des voyageurs et encore moins des voitures. Il y a du vieux faste seigneurial dans la projection de cette armure de la maison quand elle se dessine sur la solitude de la route au coucher du soleil, ce grand peintre de genre. De près, et en réalité, on n'a à admirer, si l'expression d'estime n'est pas trop forte, qu'une maison bourgeoise amplement bâtie, bien étoffée, où rien n'a été épargné, ni l'espace, ni l'air, ni la verdure, ni la pierre.

Entre la grille, les écuries qui lui font face et les deux corps de logis latéraux, s'encadre une miniature de parterre, échantillon du jardin autrement spacieux de l'établissement : c'est une poignée d'herbe d'un vert lustré, parfaitement tendue et ratissée, sur laquelle on a broyé, pour ainsi dire, une demi-douzaine d'arbres, quelques bouquets de dahlias et de marguerites doubles, et posé quatre statues mythologiques : Hippomène et Atalante, Flore et Pomone. Chaque matin le jardinier, valet de chambre de cette nature épinglée, brosse avec soin le tapis de gazon et époussette les arbres.

En faisant faire un coude au regard, un peu amaigri par l'aspect de cette esquisse, on pénètre sous les premières voûtes d'arbres qui mènent au grand jardin; et ce qui est caché demande grâce pour ce qu'on voit.

Au fond du parterre sont les écuries, petits compartimens réguliers; peints sur doubles portes à larges raies grises et rouges, et couronnés d'une toiture dentelée en zinc. Leur élévation se borne à la simple hauteur des murs auxquels elles s'adossent. Là est aussi la seconde issue de la maison, celle par où passent les convois trop lourds, qui se ren-

dent par une étroite bordure de pavés jusqu'au perron des deux ailes. Ce lien de petites pierres, toutes mousseuses l'hiver, unit les deux bâtimens que le parterre sépare. A gauche est celui qu'occupe madame Dalzonne et les pensionnaires que des infirmités trop graves n'obligent pas à isoler. Une draperie de lierre, qui se perd à la base dans une frange de troène, en couvre la surface depuis le rez-de-chaussée, où sont les salons de réception et le réfectoire, jusqu'au premier étage, dévolu aux pensionnaires favoris. Madame Pingray et Abel y ont leurs appartemens. Abel a la pièce d'élite, celle dont les croisées s'ouvrent à la fois et sur le parterre et sur le grand jardin, au bout duquel le regard rencontre le bois de Vesinet. A cause de la nuance de son meuble et de ses tentures, elle porte dans les traditions locales le nom distinctif de *chambre bleue*, chambre toujours enviée, rarement obtenue, constamment disputée, et que madame Dalzonne, pour faire taire enfin les rivalités, avait gardée pour elle jusqu'au jour où Abel en prit possession sans trop exciter de rumeurs jalouses ; on lui en décerna tout d'une voix la paisible jouissance.

Une rampe brillante comme un bois de fauteuil conduit des marches douces à franchir au second étage, coupé en deux larges ailes à la station du palier. Première condition d'une maison de santé, l'air circule en traversant l'axe entier de la maison à la faveur de cette ouverture, immense croisée exactement posée en face d'une autre croisée semblable. Pendant l'hiver, de vastes panneaux vitrés se ferment sur ces soupiraux, et l'été, afin d'en garnir le vide un peu nu, des arbustes en remplissent le cadre. Le reste encore spacieux de l'étage contient, entre autres appartemens dont la destination varie à raison du personnel des pensionnaires, celui de madame Dalzonne et celui de mademoiselle de Touralbe, mis à distance l'un de l'autre par l'interposition des panneaux ventilateurs. On découvre égalemement de ces deux appartemens la crête de la ville de Saint-Germain et la campagne. Sur la même ligne, et à quelques pas de la chambre de madame Dalzonne, Champeaux occupe un cabinet de garçon.

Toujours en guerre pour leurs logemens, tantôt froids, tantôt trop humides, quand ils ne sont pas trop secs, de Fourneuf, meublé avec luxe mais un peu à ses frais, Cabassol, négligent dans son intérieur comme un poete, madame Musquette, qui orne le sien de toutes les avanies sentimentales de M. Dubuffe, Lejeune, qui manque de place pour ses fioles médicinales sans cesse consultées, mademoiselle de Beaupréau, qui embaume sa pièce des parfums d'Arabie et de France, peuplent le troisième étage de la maison, le mieux partagé en beaux points de vue : on touche d'une main aux aqueducs de Luciennes, et de l'autre au château de Maisons, ce à quoi ni de Fourneuf, ni Cabassol, ni Lejeune, ni madame Musquette, gens très peu altérés de paysages, ne touchent jamais. Parfois mademoiselle de Beaupréau dit en passant et pour l'acquit de ses souvenirs : c'est presque aussi beau que les rives de la Loire. Mais elle se hâte de fermer la croisée de peur de se refroidir ; elle craint tant les fraîcheurs !

C'est dans l'autre corps de logis, à l'autre extrémité du parterre, que sont relégués les malades sérieux, les monomanes, les maniaques et les fous. Pour une même raison d'utilité, et surtout de prudence, ce bâtiment est moins haut, mais plus large, que celui auquel il fait face. Les deux seuls locataires valides de cette triste maison, grillée partout, sont Hourdou, qui vivrait tout aussi indifféremment au milieu des pestiférés, et le docteur Calveyrac, le gardien de toutes ces maladies diverses, terribles, soumises à sa parole mêlée de bonté et de despotisme. Les cris éternels, les soupirs comme ceux que Dante entendit aux dernières circonvolutions de l'enfer, les aboiemens de ceux qui n'ont plus rien de la forme humaine, car ils n'ont pas même l'instinct des animaux dont ils

imitent les attitudes, sont pour lui, pour Calveyrac; sa chambre reçoit tous ces sons lamentables, et là il les retient, les étudie, les analyse; c'est le cerveau visible de toutes ces fibres détendues, irritées, à demi brisées par le mal, enchevêtrées comme le fil d'une bobine de soie roulée par un chat. Mais quelque chose le console de ces scènes de douleur, muettes pour l'autre maison, inconnues même à la plupart de ses pensionnaires : de sa chambre, Calveyrac aperçoit dans l'autre maison un appartement aimé, et où sa joie est de voir courir la nuit une lampe, trembler un rideau, fuir une ombre. Son enfer a vue sur le ciel.

Quelqu'un se montra enfin au salon : c'était le baron de Fourneuf, qui alla occuper sa place, sans trop s'inquiéter d'abord de l'absence de ses compagnons de table. Après avoir déplié sa serviette, regardé au fond de son verre, astrologie des impatiens, consulté le fil de son couteau, il déchira en soupirant la bande de son journal et se disposa à lire, afin d'abréger le plus possible le temps que les retardataires mettraient à se rendre à leur poste d'habitude.

Dix minutes s'écoulèrent dans cette lecture assez peu attentive. Quand elles eurent passé sous l'aiguille souvent consultée de la pendule, de Fourneuf, avec un frémissement intérieur, allongea de nouveau le journal sur son assiette, essayant de reprendre sa tâche de patience. L'effort fut suivi d'un soupir; il bâillait de faim à chaque ligne. Le *premier Paris* lui sembla détestable; la *politique étrangère* l'irrita au dernier point; le feuilleton ne lui arracha pas même un regard de pitié; son regard ne suivait une direction intelligente que lorsqu'il se portait sur le cadran de la pendule,

C'est à peine s'il avait gagné cinq minutes, quand il se jeta une troisième fois avec un redoublement d'ennui sur une des colonnes du journal, détermination aussi inutile que violente : il n'eût été au pouvoir d'aucune nouvelle, dans l'ordre politique, moral ou littéraire, de maîtriser son excitation nerveuse; les deux Amérique en feu, les Indes englouties, trois révolutions en Russie, et six en Allemagne n'auraient pas aplani le moindre bouillonnement de la tempête de son estomac. De rage il froissa le journal, cassa son pain et but d'un trait un demi-verre de vin. Cet à-compte donné à son appétit ne servit qu'à l'exciter davantage, il avait laissé tomber un poids dans l'abîme : c'était en mesurer la profondeur; de Fourneuf avait la fringale fiévreuse du lion, il eût mangé un chrétien dans ce moment. Il ne trouva qu'une citation fameuse à rouler dans sa bouche; sa douleur lui rappela cette belle et noble pensée émise dans un ouvrage célèbre par un gastronome émérite : « Quand un convive tarde à venir, il se passe dans l'âme peinée de celui qui attend une foule de sentimens qui se réduisent à trois principaux : au premier quart d'heure d'attente on voudrait le flageller d'un coup de serviette au visage, au second quart d'heure on lui donnerait volontiers un coup de pied, au troisième quart d'heure un coup de poigard. »

De Fourneuf attendait depuis quatre quarts d'heure, c'est-à-dire depuis une heure! Qu'on estime s'il se croyait en droit de poignarder les absens! Il ne les poignarda qu'avec sa langue, elle dardait des injures vers chaque place vide. En regardant d'un œil féroce celle où Cabassol s'asseyait, il grommelait: — Vieux vorace! tu as tant mangé dans ta vie que la faim ne t'est pas venue aujourd'hui; requin du directoire! goulu impérial! c'est donc à moi à pâtir de la misère de ton estomac défoncé?... De Fourneuf passait ensuite à la place de Lejeune, et il disait, en mâchant une bribe de pain qui criait dans la solitude des cavités palatales : —Triste oiseau! serin de vieilles filles! je ne m'étonne pas que tu ne sois pas ici, toi! avec une bouchée on te rassasie jusqu'au lendemain. En vérité, je ne sais pourquoi de telles gens paient pension; c'est de la fatuité, Dieu me pardonne!... Ses malédictions ne tardèrent pas à courir sur les siéges déserts de mademoiselle de Baupréau et de madame

Musquette : — Je gagerais que mademoiselle de Beaupréau est livrée à quelques rêves où elle se voit jolie et baignée de fraîcheur comme une rose pompon... Fameuse rose! Je vous en donnerai des rêves tandis que je suis ici à ne pas dîner! Puissiez-vous rêver que je vous étrangle! Et vous, madame Musquette, quoi donc vous retient? Est-ce le souvenir indéfiniment trop entretenu de feu votre mari? J'aurais voulu le connaître, l'entrevoir seulement, ce mari mystérieux... Brave homme! il n'a porté ombrage à personne. Je consens à perdre mon titre de baron de Fourneuf si l'on me montre la date de votre contrat de mariage, madame Musquette! il n'a pas coûté de grands frais d'enregistrement celui-là!... Mais ils sont tous morts aujourd'hui! Voilà six heures vingt minutes, et personne encore, personne!

Furieux, égaré, de Fourneuf se pendit à la sonnette.

Un domestique parut aussitôt.

— Que désire monsieur le baron?

— Où sont ces messieurs?

— A Paris.

— Tous?

— Non pas tous : M. Champeaux est malade, M. Cabassol et M. Lejeune sont allés à Paris toucher leurs rentes.

— Et les autres?

— M. Hourdon dîne en ville; M. le docteur Calveyrac, M. Abel; madame Dalzonne, mademoiselle de Touralbe et sa demoiselle de compagnie visitent en ce moment le château de Saint-Germain; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau sont allées faire des emplettes à Versailles.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite, malheureux? Vous me faites sécher de langueur pendant une heure et demie, moi qui suis revenu à pied, oui, à pied, de La Muette, où je m'étais rendu pour gagner de l'appétit!

— C'est qu'à l'exception de M. Hourdon et de M. Champeaux, ces messieurs et ces dames ont promis d'être ici à l'heure du dîner.

— Promis, promis... Faites-moi dîner; que je dîne! Ils viendront quand ils voudront.

— Mais si madame le trouve mauvais...

— Madame Dalzonne s'adressera à moi; je me charge de lui répondre. Montez le potage et le premier service, et laissez-moi seul ensuite si vous craignez de vous compromettre en me servant.

Le domestique descendit, et reparut bientôt avec la soupière de potage, qu'il posa devant le baron de Fourneuf.

Quand celui-ci se fut servi sa bonne part du potage, sa colère s'apaisa; la raillerie en prit la place.

— Je commence à comprendre la plaisanterie, se dit-il en faisant refroidir son riz sous l'agitation de la cuillère : on a trouvé amusant de me laisser allonger la langue pendant qu'on passait agréablement son temps ailleurs; je suis né pour le divertissement de la compagnie. On pourrait s'être trompé : j'ai plus d'un tour dans ma gibecière.

Il n'osa pas dire dans sa bosse.

Si je trouvais plaisant, moi aussi, de prendre ma revanche... J'en suis tenté... Ah! vous vous êtes moqués de moi! Eh bien! à mon tour.

De Fourneuf se leva en ricanant, jeta sa serviette sur le dos de la chaise, et gagna, léger comme un lièvre, le corps de logis en face.

Pendant sa courte absence du salon, les domestiques apportèrent sur la table les mets du premier service; ils se retirèrent aussitôt, n'étant pas jaloux d'être complices de l'acte d'autorité que faisait de Fourneuf en dînant tout seul. Quand il rentra, il était suivi de plusieurs personnes auxquelles il désigna, avec beaucoup de courtoisie les places qu'elles devaient occuper. Il entremêla dames et cavaliers, et il reprit ensuite

son poste d'honneur au centre de ces convives nouveaux, inconnus au salon, et à chacun desquels une assiette de potage fut servie.

De Fourneuf affectait une gravité singulière en s'informant de ce qui pouvait flatter le goût des uns, convenir au régime des autres, déférence extrême qui ne promettait pas d'avoir long-temps du succès. A quelque distance de lui il apercevait déjà du coin de l'œil une de ces dames occupée à tailler sa serviette en petits morceaux, tandis que sa voisine se passait des raves dans les cheveux, s'en composant une parure à laquelle son orgueil souriait. Entre ces deux dames il distinguait un gros monsieur qui paraissait dans une anxiété extrême; son attitude était celle d'un homme exposé par un temps orageux au roulis d'un vaisseau; ses bras étendus cherchaient à s'assurer un appui, quoiqu'il fût parfaitement assis sur sa chaise et retenu par son propre poids. A sa droite le baron de Fourneuf avait un homme maigre tout vêtu de noir, à sa gauche un autre homme maigre habillé de rouge : l'homme noir pleurait, et l'homme rouge regardait celui-ci avec des yeux terribles.

— N'y aurait-il pas d'indiscrétion à vous demander de quel parent tendrement chéri vous portez le deuil? s'informa de Fourneuf auprès de l'homme vêtu de noir; sans doute de monsieur votre père ou de madame votre mère?

— Je porte le deuil de monsieur, qui est à votre gauche, répondit l'homme noir en désignant l'homme rouge.

— Monsieur est donc mort?

— Puisque je l'ai tué.

— Je m'en étais douté, dit de Fourneuf; mais je n'osais trop le croire cependant, le voyant assis à mon côté, et mangeant beaucoup plus que vous, son assassin.

— C'est répondit l'homme en deuil, qu'il a pris la figure du remords, comme dans le tableau de Prudhon; et cela vous explique comment il me poursuit quoique mort.

— Si je pouvais pourtant vous réconcilier... Qu'en pensez-vous, monsieur? demanda de Fourneuf au remords en habit rouge; vous opposeriez-vous?

— Si monsieur me promet de ne plus me tuer...

— Je vous le jure sur l'honneur.

— Je vous invite donc l'un et l'autre à choquer vos verres en signe d'alliance, s'écria de Fourneuf.

Et l'assassinat et le remords se portèrent un toast de réconciliation. Toutefois, le remords, après avoir bu la moitié du contenu de son verre, jeta le restant au visage du gros homme placé entre la femme couronnée de raves et la femme qui déchiquetait sa serviette.

— Soutenez-moi! s'écria celui-ci en chancelant, car je suis la terre; empêchez que je sorte de mon orbite, ou vous vous êtes tous perdus!

— La terre désire-t-elle de ce haricot de mouton? s'informa de Fourneuf.

— Merci : je suis déjà pleine jusqu'à l'équateur.

— Il me vient une idée, dit une dame jusque alors assez raisonnable, placée à l'extrémité de la table, une bonne idée!

— Voyons-la!

— Voyons-la!

— Allons-nous-en tous d'ici; voilà assez de temps que Robespierre nous retient dans cette maison.

— Oui! allons-nous-en.

— Partons!

— Moi je n'ai que mes pantoufles vertes à chausser.

— Moi je n'ai que mon ombrelle à prendre.

— Moi je n'ai qu'un cure-dent à aller chercher.

— Partons! partons!

De Fourneuf fut épouvanté à cette proposition émise et acceptée par les fous de la maison, qui paraissaient déterminés à y donner suite; ils se levaient déjà pour sortir. Le baron envisageait avec effroi la juste colère du docteur Calveyrac et l'indignation de madame Dolzonne en apprenant qu'il avait fait sortir les fous de leurs cellules pour les attirer au salon et les laisser ensuite s'échapper dans Saint-Germain. La plaisanterie tournait au sinistre. Que faire? il essaya de détourner l'orage par des voies de douceur, qui n'eurent aucun succès auprès de gens qui, comme tous ceux de leur espèce, conservent toujours assez de bon sens pour comprendre leur état de réclusion et pour vouloir en sortir. Ayant épuisé ces premiers moyens de persuasion, il consulta ses deux voisins, les moins incapables, pensait-il, d'entendre raison.

— Mon avis, répondit l'homme noir après avoir écouté de Fourneuf, est entièrement semblable au vôtre; mais, si vous m'en croyez, vous me permettrez d'abord de sortir pour aller chercher la garde.

— Votre conseil est excellent, répondit l'homme rouge, et il doit être adopté, à la condition toutefois que je vous accompagnerai.

Triste position du baron de Fourneuf: il ne sortait d'une difficulté que pour se voir forcé d'en accepter une autre tout aussi épineuse. Sonner et faire monter les domestiques était bien dans sa pensée; mais ce mouvement, qu'il n'aurait peut-être accompli qu'aux dépens de sa vie, n'était plus même à tenter depuis que les fous s'étaient rangés autour de lui et le terrifiaient de mille effrayantes singeries. L'un lui barbouillait le visage avec des épinards au sucre, l'autre saupoudrait ses cheveux de poivre et de sel et les arrangeait en salade, un autre complétait l'assaisonnement par d'abondantes irrigations d'huile et de vinaigre; chaque minute le menaçait d'une effrayante catastrophe. Son sang-froid ironique l'abandonna, et il pâlit derrière la couche d'épinards et à travers le rideau d'huile répandu de son front à son menton, en voyant luire un couteau dans la main de chaque fou.

— Écoutez-moi! s'écria-t-il en tâchant de se mettre sur pied au milieu d'un tourbillon de paroles, de cris et de menaces; écoutez-moi! Si vous consentez à rester tranquilles pendant cinq minutes seulement et à reprendre chacun vos places, je promets une surprise des plus agréables à chacun de vous; et il est bien entendu qu'après la surprise vous aurez tous la permission de sortir et d'aller où bon vous semblera.

Indécis, les fous reprirent leurs places.

De Fourneuf n'avait aucune surprise à offrir à ces malheureux insensés; mais pendant ce sursis, obtenu avec assez d'adresse, il espérait qu'enfin quelqu'un viendrait l'arracher à son intolérable situation. C'était le condamné à mort qui, sur les marches de l'échafaud, prétend avoir encore des révélations à faire.

Cette inspiration du désespoir ne fut pas absolument déçue: la porte du salon s'ouvre; de Fourneuf croit sortir du tombeau.

C'est Bergeronnette-cinq-heures, la gracieuse laitière, qui entre avec un gâteau dans une serviette blanche.

La charmante enfant n'a pas le temps de le déposer sur la table, affreux pêle-mêle de bouteilles renversées, de verres empilés, de mets confondus, qu'elle est saisie et étouffée d'embrassemens par ces effrénés satyres.

Les fous s'étaient imaginés que Bergeronnette-cinq-heures était le présent promis par de Fourneuf, la surprise annoncée.

Les cris de la laitière ne servirent qu'à embraser leur féroce incontinence: son fichu fut déchiré et ses cheveux flottèrent; on allait se la déchirer comme une proie.

A la faveur de la diversion, de Fourneuf essaie de gagner la porte; mais les folles, elles qui n'avaient aucune joie positive à retirer de la présence de Bergeronnette-cinq-heures, se croient dupées et se pendent aux habits

du fugitif. Il disparaît sous leurs pieds, tandis que Bergeronnette pleure à chaudes larmes et appelle au secours.

Une seconde fois la porte du salon s'ouvre : c'est Abel qui a devancé de quelques pas madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe. Il court au bout du salon, arrache Bergeronnette évanouie des bras de ces furieux, et il agite la sonnette de toutes ses forces. La tragédie fut finie. On menotta les fous, on menaça les folles de la terrible punition des douches, et folles et fous évacuèrent le salon en riant et en gambadant.

Quand madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe entrèrent au salon, Bergeronnette-cinq-heures avait ses deux mains dans celles d'Abel ; elle tremblait encore de tous ses membres ; mais ses beaux yeux s'étaient rouverts, et il en coulait des larmes de reconnaissance.

Assis dans un coin, de Fourneuf s'essuyait le visage et la tête avec autant de serviettes qu'il y en avait à sa portée.

De son coup d'œil d'aigle, madame Dalzonne devina l'auteur, la cause et les conséquences de la scène dont elle avait les derniers résultats sous les yeux.

— Monsieur le baron, dit-elle à de Fourneuf, on vous montera un bain dans votre appartement dès qu'il vous plaira de vous y retirer. Toi, ma pauvre Bergeronnette, tu passeras la nuit ici ; tu ne retourneras pas chez toi dans l'état où tu es.

— Marraine, mon père serait trop en peine s'il ne me voyait pas rentrer.

— Nous lui enverrons dire que tu es ici pour jusqu'à demain.

— Non, madame : je suis bien faible et toute tremblante encore, mais je ne dois pas manquer de retourner à la ferme.

— Qu'elle monte dans mon landau, dit Abel ; mon domestique la ramènera chez son père.

— Soit, dit madame Dalzonne en embrassant Bergeronnette-cinq-heures, toute fière, dans son reste de défaillance, d'aller dans la belle voiture de M. Abel.

— Monsieur Abel, dit-elle en revenant sur ses pas, permettez-moi une chose.

— Quoi, mon enfant ?

— De vous offrir un de ces jours une tasse de crême que vous ne me paierez pas.

Bergeronnette-cinq-heures sortit, la tête basse, pour ne pas montrer qu'elle ne pleurait plus de douleur.

VII.

— Quelle route suivrons-nous, docteur ?

— Allons droit devant nous ; nous tracerons un crochet plus loin... Mais vos étriers sont bien haut.

— J'ai l'habitude de monter à l'anglaise.

— Voulez-vous ma cravache, monsieur Abel ?

— Merci, docteur ; je conduis à la voix.

Partis en même temps, les deux chevaux longèrent d'un trot régulier une des allées de la forêt qui aboutissent au château.

On touchait à la fin de novembre. Le ton général des arbres était plus pourpré que vert, les feuilles tombaient en tournoyant sur la largeur de la route ; de distance en distance s'ouvraient dans l'épaisseur des massifs des trouées profondes par où l'on découvrait déjà la charpente du vaste corps de verdure qui se dépouillait à sa base. Chaque souffle de vent, chaque frémissement d'arbre emportait une coulisse, déchirait une frise, dé-

tachait une dentelure fanée, quelques guirlandes, un rideau, un horizon du beau décor de l'été. Le grand spectacle s'achevait partout : voix d'oiseaux, lumières douces, tendres et radieux éclats de couleurs s'évanouissaient; plus de cette confusion d'odeurs, de bruits et de clartés qui fait des bois une solitude animée, un temple où chacun croit trouver au trouble de sa pensée un écho consolateur : celui qui médite, la vérité, et celui qui aime, l'amour. Sur la bordure veloutée de la forêt les petites fleurs jaunes au parfum de miel et d'olive ne se renouvellent plus, et, comme si elles savaient qu'elles sont les dernières, elles résistent, sur leurs tiges plus fortes, au vent qui rase la terre.

Abel se tenait en selle avec autant de grâce que de fermeté, sans songer même qu'il était à cheval. Si son visage n'eût été décoloré par l'élan de la course, si son haleine, courte comme chez toutes les personnes mélancoliques, n'eût laissé entendre le bruit d'une oppression produite par un excès de respiration, on aurait dit qu'il passait silencieusement dans l'air, porté par des ailes. Légèrement penchée, sa tête pensive effleurait les branches inférieures des tilleuls, en se rapprochant de la couche odorante de mousse sauvage répandue le long de la lisière.

Son cheval se prêtait à sa fantaisie, il ondulait avec l'élasticité d'une barque sur la mer. Sa crinière, ses naseaux blancs, charnus et roses, enveloppaient parfois d'un brouillard chaud et d'un reniflement d'amour la figure pendante de son maître. Au bout d'un temps de course, l'instinct de celui-là et l'intelligence de celui-ci se mettaient d'ordinaire si étroitement en rapport, qu'ils n'avaient plus rien à faire ni l'un ni l'autre pour se diriger à travers des distances indéterminées, soit sur un terrain coupé par des ravins, soit dans une forêt comme celle de Saint-Germain, sillonnée de routes de traverse, de ruelles inextricables. L'homme pensait et le cheval courait, chacun suivait sa pente; et, après deux ou trois heures de promenade, cheval et cavalier se retrouvaient dans la cour d'où ils étaient partis, le cheval plus vigoureux pour la fatigue du lendemain, l'homme aussi triste qu'au départ, sans appétit, sans sommeil, rapportant de sa course le sillon au visage d'une branche d'églantier, ou quelques tiges de jonc arrachées, dans un geste amer, sur le bord du chemin.

Quoique monté sur un cheval beaucoup plus haut que celui de son compagnon, le docteur Calveyrac n'avait pas moins d'aisance et d'abandon; mais ce n'était pas la même négligence. Habitué à faire de l'équitation un but utile et non le moyen de combler une heure de loisir, il était sur son cheval comme il eût été sur tout autre objet destiné à le transporter dans le plus bref délai possible d'un lieu à un autre.

Sa jument ne connaissait qu'un pas, la vitesse; lui et elle étaient deux choses qui allaient simplement, mais parfaitement. Jamais aucun boucher de Poissy, et l'on sait s'ils vont vite d'un marché à un autre, jamais aucun postillon de Saint-Germain, courant sur la même voie que le docteur Calveyrac, n'avaient montré le chemin à sa jument. Il est vrai que dès qu'on apercevait à cinq cents pas au loin et à quelques pieds du sol une traînée poudreuse, égale comme la fumée d'un coup de canon, on se rangeait aussitôt d'un côté ou de l'autre de la route en se disant : — Voilà le docteur Calveyrac! place au docteur! il va à quelque accouchement... On saluait, et le docteur disparaissait dans l'atmosphère qui roulait avec lui

Au premier carrefour de la forêt, à peu de distance de la terrasse de Saint-Germain, des enfans jouaient sous les yeux de leurs domestiques et poussaient de joyeux cris entre les barrières vertes; ils fêtaient un des derniers beaux jeudis de la saison. Petits garçons et petites filles étaient mêlés; il fallait toute la précision du costume pour les distinguer : mêmes chevelures blondes ou brunes flambant à leurs épaules, mêmes pantalons brodés tombant sur leurs petits pieds impatiens de courir, de grimper aux barrières, d'écraser le gazon ou de franchir les arceaux mouvans de la corde. Les charmans espiègles remarquèrent que les deux cavaliers

ralentissaient le pas en approchant du carrefour. Alors eux, les petits démons, au lieu de s'écarter, ils se prirent par la main et fermèrent la grande allée au moyen d'une ronde au milieu de laquelle ils jetèrent leurs ballons et leurs cordes.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent devant la difficulté.

— Monsieur Calveyrac ! dit un des plus mutins de la bande, hardi sous sa calotte grecque et dans son large pantalon blanc pris à la cheville, monsieur Calveyrac, vous et votre ami vous ne passerez pas. Non ! vous ne passerez pas !

— En ce cas, nous descenderons pour vous embrasser, répondit Calveyrac, qui était le médecin de la plupart d'entre eux.

Abel était déjà à terre et couvrait de baisers les petits rebelles, passant ses mains sur leurs cheveux en sueur, sur leurs flottantes écharpes, et les asseyant l'un après l'autre, à leur grand désir, sur la selle de son cheval. Il était fou de ce bonheur imprévu, d'apprendre les noms de tous ces mignons enfans : — Moi je m'appelle Jules, moi Taxile, moi Constantin, moi Ludovise, moi Hortense.

— Eh bien ! s'écria le docteur, nous régalerons de gâteaux et d'oublies Taxile, Jules, Constantin et toute la bande.

— Oui ! répéta Abel en jetant vingt francs dans le tablier de la marchande, habituée à camper tous les jeudis avec sa boutique volante à la suite de la gaie caravane.

Quelqu'un fut plus heureux que ces enfans, qui n'avaient pas assez de leurs dix doigts pour soutenir tant de fragiles pyramides d'oublies, ce fut Abel, qui retourna plus d'une fois la tête après être parti, pour voir encore remuer et sautiller au bout du chemin ces innocentes et fraîches créatures.

Ils étaient parvenus, lui et le docteur, à l'extrémité de la Route-Verte, et ils entraient dans le Buisson-Richard, quand un coup de fusil, tiré sournoisement dans les taillis, arrêta sur ses quatre sabots la jument du docteur.

— Fort bien ! je devine, dit celui-ci : Bergerin fait des siennes.

— Qu'est-ce que Bergerin ? demanda Abel, qui s'était aussi arrêté.

— Bergerin est le père de la laitière de la maison de santé, Bergeronnette-cinq-heures. Cet arrêt du cheval m'apprend que Bergerin chasse dans le taillis. Il a soin de ma jument quand je me repose parfois à sa ferme, il l'essuie et lui donne l'avoine ; ce sont de vieilles connaissances. Que les gendarmes de Saint-Germain seraient heureux d'avoir ma jument, quand ils poursuivent Bergerin, le braconnier le plus incorrigible du département ! Un lièvre sera parti sous ses pieds, et il n'aura pu résister à l'envie de le rouler.

— Cela est très mal, c'est odieux, à mon avis, dit Abel.

— Je ne vois pas la chose aussi sévèrement que vous. Tenons compte de l'éternelle séduction placée auprès de ces braves gens-là. Bergerin a sa ferme à Fromainville, entre la Seine, qui l'isole, et le tiré du Roi, espace immense toujours plein du meilleur gibier : les faisans et les poules d'eau viennent le défier, et, à moins de lui tomber rôties dans la main, les cailles ne peuvent lui faire de plus insidieuses avances.

— Vos raisons, docteur, ne me semblent pas concluantes. Nous sommes tous, dans la vie, plus ou moins exposés aux tentations : personne pour cela n'est excusable d'y céder. D'ailleurs, de tous les voleurs les braconniers sont ceux que je déteste le plus. La chasse n'est, à mon sens, un droit que sur ses propres terres : tuer sans permission le gibier sur les terres du roi ou dans un parc privé est un abus qu'on ne saurait trop réprimer.

— Savez-vous, monsieur Abel, que si l'ombre de Louis XIV vous entendait elle se réjouirait, surtout si elle s'éveillait ici, dans cette forêt remplie de la terreur de ses ordonnances, et dont chaque carrefour se souvient de quelque exécution pour crime de braconnage.

— Sévérité dure, mais convenable, si l'on songe, docteur, que sans cette sévérité nos forêts seraient dépeuplées depuis des siècles, si toutefois il y avait encore des forêts, car ceux qui s'arrogent la permission de tuer un faisan au pied d'un chêne n'en demandent pas pour couper le chêne.

— Vous voudriez donc que la chasse fût le privilége de quelques hommes de race? Nos mœurs repoussent cette inégalité. Du droit d'avoir seul des chevreuils dans ses parcs nous passerions insensiblement au droit d'avoir seul des pigeons, comme avant la révolution. Or, comme un droit exceptionnel ne se maintient qu'avec une pénalité rigoureuse, nous aurions bientôt, comme avant la révolution, des lois qui condamneraient tout délinquant en matière de chasse à avoir, selon le degré du délit, ou le pouce coupé, ou la main, ou même la tête dans certains cas. Le bon sens a fait justice de ces abus : plus de chevreuils, soit; mais plus d'assassinats.

— Docteur, vous m'attribuez une cruauté d'opinion que je n'ai pas.

— Je réponds à ce que vous avez avancé.

— Je n'ai pas dit que la chasse dût être exclusivement dévolue aux seigneurs; eux-mêmes ont renoncé à cette prétention d'un autre âge : je soutiens uniquement que si un roi est assez opulent pour avoir des forêts alimentées de gibier, et que s'il y a encore des riches qui possèdent des parcs, il est mal, il est révoltant, par je ne sais quel esprit de haineuse liberté, de leur piller leurs oiseaux ou leurs cerfs. Leurs cerfs et leurs oiseaux sont à eux comme ces deux chevaux sont à nous; ce sont leurs meubles : qui les emporte vole, est un voleur. Un braconnier n'est donc qu'un voleur, et je le déteste, je vous l'ai dit, encore plus qu'un voleur ordinaire; car celui-ci ne prend le plus souvent qu'un objet facile à remplacer, tandis que le paysan qui égorge un vieux cerf pour en vendre la chair à un boucher et la ramure à un coutelier, cause un dommage qu'il faudra plus de cent cinquante ans pour réparer. Le braconnier est un profanateur. Me suis-je mieux expliqué cette fois, docteur?

La question, dans la bouche d'Abel, n'était pas la simple formule qu'emploient, d'ordinaire avec ironie, ceux qui sont parfaitement sûrs de ce dont ils veulent paraître douter : elle trahissait la douleur d'une hésitation sincère.

Évitant d'accorder la sanction qu'Abel demandait, de peur d'en paraître comprendre la nécessité, le docteur se rapprocha de son compagnon, et lui dit après avoir raccourci le pas :

— Les riches ont enfin senti qu'il n'était pas bien de montrer sans but, comme autrefois, leurs vaisselles d'argent aux pauvres, qui mangent du pain délayé dans des écuelles de bois : ils n'ont plus de diamans à leurs habits; leurs voitures sont commodes, mais les roues n'en sont pas dorées; le plus possible ils sont à l'extérieur aussi simples que les autres hommes. Ceci est prudent et empêche beaucoup de plaintes de naître.

— En cela je suis de votre avis, docteur.

— Mais à la campagne, poursuivit Calveyrac, leur fortune s'étale sans cette circonspection adroite : devant le toit de chaume du paysan se dresse le palais qui a cent croisées et des toits de plomb; côte à côte avec son mur de tourbe, où s'adosse le pot de grès plein d'une eau dure, est le mur du cellier du château; ici l'eau froide, là le vin; le paysan entend fermenter ce vin si désiré quand il fait silence; autour de son petit champ, qu'il épuise depuis la dernière étoile du matin jusqu'à la première du soir sans en tirer souvent sa nourriture de l'année, se déploie au soleil le grand potager et le verger chargé de fruits : et derrière sa haie d'aubépine, à l'ombre de laquelle glapit un coq affamé, commence l'immense forêt qui regorge de tous les biens de Dieu, qui sont un peu à tout le monde, mon ami.

— Docteur, ce Bergerin serait-il dans le besoin?

— Quand il fait froid, mon cher monsieur Abel, comme il fera bientôt, quand les maîtres du château sont partis pour la ville, qu'il neige depuis

un mois, que le foyer du bûcheron est sans feu et sa table sans un mets qui le restaure, quand il a des enfans, quand il n'y a que son cœur qui soit dans la confidence de sa douleur, et qu'il y a une forêt devant lui, est-ce vous qui arrêterez sa hache près de faire tomber une bûche morte pour réchauffer sa famille? est-ce vous qui le traînerez devant le juge pour avoir tué un lapin?

— Docteur, ce Bergerin est-il malheureux?

— Je connais un trait charmant d'une reine de France, continua le docteur. Pour la consommation d'un hiver, qui s'annonçait comme devant être fort long et très dur, on avait amoncelé dans la cour du palais royal une énorme quantité de bois; il y en avait jusqu'aux balcons. Chaque pauvre en passant lançait un regard de convoitise sur ces belles rangées de bouleaux. Quelles chaudes flammes jailliraient de ce bon bois si sec et si bien choisi pièce à pièce! quelle vivifiante clarté! C'étaient des désirs sous toutes les formes: on venait sentir ce bois, le toucher, l'adorer, c'est le mot. Une journée terrible éclata pendant cet hiver: la Seine prit, les rues étaient un tapis de verglas, on gelait dans les appartemens s'ils n'étaient constamment chauffés. Ce jour, les pauvres souffrirent beaucoup. A la nuit quelques uns se hasardent à regarder de près, de bien près et en pleurant des larmes glacées ce bois empilé dans la cour. Une pauvre femme exaspérée tire à elle une bûche et l'emporte sous son tablier; un autre suit l'exemple. Le désespoir a son courage et sa contagion. Bientôt les pauvres se mettent à démolir ce monument de tant d'envies, et se chargent en silence de tout le bois qu'ils ont dérobé. La garde du poste est enfin prévenue, elle accourt; mais une fenêtre du palais s'ouvre aussitôt: c'est la reine! « Laissez, dit-elle, laissez ces braves gens. C'est moi qui le leur ai permis. » Elle avait tout vu, la reine, et son humanité avait compris par ce tableau dont le hasard l'avait rendue spectatrice que le luxe doit se cacher ou faire la part du pauvre, qui vole parce qu'il n'ose pas demander.

Tout en causant nous voici arrivés, dit le docteur, au parc de Maisons. Un de ces jours nous en visiterons le château, qui appartient à M. Laffitte, un de mes cliens.

Depuis une heure environ qu'Abel et le docteur avaient quitté Saint-Germain, le docteur, sous les apparences d'une bonhomie de bourgeois à qui l'air de la forêt délie la langue et qui cause à bâtons rompus sur le premier sujet apporté par le vent, n'avait cessé pourtant de mesurer chaque mouvement, de peser chaque parole de son compagnon. Sans le regarder, il ne perdit pas une de ses palpitations; un geolier n'a pas plus de soin de son prisonnier. Sa subtile attention s'attachait au bras d'Abel pour apprécier la sûreté de ses intentions, à ses jambes soutenues par les étriers, afin de se rendre compte de l'équilibre de ses facultés, à la pondération de tous ses membres pour se convaincre de la part plus ou moins immédiate que son corps prenait à l'émission de sa volonté. Quant à cette volonté si agitée, si en doute d'elle-même, le docteur la circonvenait de la même inquisition inaperçue; il la suivait pas à pas, l'engageait dans les détours des opérations les plus hautes du raisonnement, et quand il l'avait lancée, il la laissait revenir pour voir si elle ne s'égarerait pas. L'homme physique et l'homme moral étaient à lui, à son observation lucide, à son expérience redoutable; les cadavres étendus sur les tables de dissection ne sont pas exposés à plus de coupures, d'investigations. Plus d'une fois il avait senti son esprit se troubler tandis qu'il causait avec l'imperturbable abondance d'un voyageur qui n'a rien de mieux à faire: il avait masqué sous le plâtre de l'homme commun sa laborieuse anxiété; il n'avait reculé devant aucun mensonge pour s'introduire dans ce monument en ruines, et en connaître les sombres lésions avant de poser les termes, s'il y en avait, d'une guérison. Il s'était fait contradicteur sans conviction pour forcer le malade à se répandre au dehors, à briser ce voile fatal qui

commence à couvrir, à ombrer, à noircir, pour étouffer ensuite l'intelligence de ceux qui y ont mal.

Mais le docteur Calveyrac n'était pas même satisfait à demi de cet essai, que plusieurs autres avaient déjà précédé depuis que madame Pingray l'avait mis en rapport avec Abel.

Laissant sur la gauche la route des Pavillons, qui conduit à La Muette, le docteur et Abel entrèrent d'un pas rapide dans la route de l'Epine. Abel avait été entraîné dans les tourbillons de sa rêverie dès que le docteur avait, avec intention, suspendu le mouvement de la conversation.

Calveyrac, qui cherchait à surprendre par tous les côtés les secrets de cette organisation malade, essayait aussi de la soumettre, sans affectation, par des transitions naturelles, aux moindres épreuves que l'occasion fournissait. Rien n'est indifférent dans cette étude pour un homme doué de pénétration. Par un simple rapprochement entre l'état d'Abel pendant son dialogue avec le docteur et le rembrunissement de ses traits depuis que le docteur ne parlait plus, celui-ci avait été en mesure d'estimer combien il y avait d'espérance à fonder sur la conversation employée comme moyen moral; et dans cette conversation, si indifférente pour l'étranger qui l'aurait écoutée, il avait évalué, sans renoncer à une plus complète certitude, la part d'intérêt acquise à chaque objet livré à la discussion. Il croyait avoir deviné dans cette élaboration l'accès plus ou moins avantageux de certains sentimens auprès d'Abel, qui, entraîné d'abord vers l'inflexible pente de l'orgueil, ce frère de l'intolérance, avait dévié tout à coup, et s'était attendri au récit d'une misère royalement secourue. L'orgueil était résistant chez lui; il s'était infiltré dans ses pensées, il avait fait corps avec son tempérament : il eût été inutile d'y recourir pour éveiller une diversion; là n'était pas l'endroit où placer un dérivatif puissant. Mais n'y aurait-il pas un filon d'or à suivre sous la sensibilité neuve qui a baigné ses joues d'une larme? se demandait le docteur en couvant toujours sous son regard celui qu'il venait de refouler dans le silence avant de tenter une autre épreuve.

Emporté par son cheval à quelques cents pas en avant sur la route, le docteur s'était arrêté pour donner à son compagnon le temps de le rejoindre. Dans cette attitude d'attente, il put voir Abel en face, et lire sur son visage la marque évidente de la crise dont il subissait en ce moment même les sourdes atteintes, et tous les signes précurseurs d'une lutte semblable à celle qu'il avait peinte avec des couleurs si personnelles à madame Pingray.

Malgré les tortures de son martyre, Abel accourait en souriant vers le docteur, qui lui souriait de son côté.

La douleur avait son masque, la science le sien.

Abel frissonnait; il touchait aux limites de l'état si affreux pour lui où il doutait de la valeur de sa conscience après avoir mis en doute l'intégrité de chacun de ses sens; état singulier qui, en brisant les appuis de la certitude, amène une somnolence intellectuelle semblable à l'existence des rêves. Le jugement fléchit, l'imagination surabonde, elle voile la volonté. Ce n'est plus la raison, ce n'est pas la folie; c'est une défaillance plutôt qu'un dérangement; la création chancelle, déteint, balbutie; le cerveau, qui est peut-être l'univers pour chaque créature au lieu de n'en être que le simple miroir, s'endort.

Quand Abel ne fut plus qu'à vingt pas du docteur, celui-ci fit une autre remarque effrayante : après avoir été frappé de la décoloration d'Abel, de la sueur brillante de sa peau et plus particulièrement encore de la molle tension de son bras droit qui tenait la bride, de l'irrésolution de ses jambes, de la faible prise de ses pieds sur les étriers, et enfin de l'abandon et, pour ainsi dire, de la fuite de tout son corps, il fut épouvanté de voir combien Abel faisait d'efforts pour raffermir son bras, raidir ses jambes et s'asseoir avec aplomb sur son cheval.

— Il lutte corps à corps avec la pensée de se laisser tomber de cheval, se dit le docteur; une volonté le pousse, l'autre le retient. Dans ce moment la volonté conservatrice l'emporte.

— Mon ami, lui dit alors en riant le docteur, puisque la route est belle, je veux vous montrer de quelle manière en Hongrie, deux amis dont l'un va quitter l'autre pour un long voyage, procèdent à leurs adieux. Donnez-moi votre main gauche, mettez-la dans ma main droite; tenons-nous bien, et allons ainsi de toute l'haleine de nos chevaux. On fait ainsi en Hongrie. Quand les chevaux se séparent, les amis se quittent sans tourner la tête; et ils ont ainsi la consolation de se dire que leur volonté n'est pour rien dans leur séparation... Y êtes-vous ?

— Oui, docteur.

— En avant donc!

— Nous allons comme le vent!

— N'est-ce pas que c'est original!

— Docteur quel excellent cavalier vous êtes! il n'y a qu'un instant que vous vous teniez comme un fermier; j'ai rarement vu si bien monter.

— C'est que j'ai été un peu soldat.

— Où donc ?

— Un peu partout. Je vous raconterai cela un jour.

— C'est merveilleux de vous voir, docteur!

— Ce qui est plus merveilleux, c'est ceci.

— Ah! la Seine!... Comme elle est limpide! Quelle agréable surprise!

— Regardez ces beaux villages, Abel : Herblay, Lafrette, ces élégans clochers, ces jolis parcs, ces petits bois! Est-ce frais! est-ce tranquille!

Puisque Abel et le docteur avaient aperçu la Seine, c'est qu'ils avaient abandonné la route de l'Épine pour la route du Bout-du-Monde, qui coupe le tiré du Roi et mène droit à Fromainville.

Du pas qu'ils allaient, ils furent en peu de minutes tout près de la Seine, et à la porte d'une ferme devant laquelle aboyèrent trois chiens.

Après avoir quitté la main moins brûlante d'Abel, le docteur descendit de cheval. Celui-ci en fit autant; ils entrèrent dans une première cour où il y avait encore plusieurs chiens enchaînés, dont Abel reconnut au premier coup d'œil les races distinguées, danoises et anglaises.

— Est-ce que c'est ici un rendez-vous de chasse, docteur?

— Pas précisément. Entrons dans la seconde cour.

— L'abbé Vincent ici!... Où sommes-nous donc?... Bergeronnette aussi!

— Nous sommes chez elle, monsieur Abel, chez son père, Bergerin.

— Le braconnier!

— Tout juste.

— Mon père! mon père! cria tant qu'elle eut de voix Bergeronnette-cinq-heures, mon père! voici monsieur le docteur et le monsieur dont je vous ai parlé, le monsieur qui m'a prêté sa belle voiture l'autre jour.

Tandis que Bergeronnette-cinq-heures faisait le tour de la ferme, appelant toujours son père, l'abbé Vincent quitta la boite en ferblanc qu'il avait sur les genoux et vint toucher la main au docteur et à Abel.

— Vous avez voulu profiter d'une belle matinée d'automne pour visiter notre forêt de Saint-Germain; vous avez bien fait : elles seront rares bientôt; le soleil n'est déjà plus incommode.

— Le docteur m'a emmené avec lui. Parmi les surprises qu'il me ménageait, il ne comptait pas sur la plus agréable de toutes, celle de vous rencontrer ici.

— Cependant le docteur aurait pu vous dire que je suis souvent à la ferme de Bergerin : sa fille reçoit mes leçons. Comme la chère enfant n'a pas le temps de se rendre à la paroisse pour y recevoir l'enseignement exigé pour sa première communion, qu'elle fait un peu tard, je l'avoue,

je viens ici, et je l'endoctrine afin qu'elle ne soit pas renvoyée à l'année prochaine.

— Fénelon n'eût pas mieux fait.

— Je n'accepte pas un tel éloge, monsieur, car, à parler franchement, mon goût pour la chasse aux insectes et aux papillons est de moitié au moins dans les motifs de ma présence de ce côté de l'eau.

— C'est que monsieur l'abbé Vincent, dit le docteur, est un de nos bons entomologistes... Ah ! vous avez pris aujourd'hui des scarabées magnifiques ! ils sont d'un éclat bien rare pour la saison !

— Vienne le printemps, ou plutôt l'été, car le printemps n'est pas toujours assez chaud pour faire éclore les larves, vienne le beau soleil de juin, et je compléterai ma famille de papillons. J'en ai reçu d'Amérique une collection que m'a fait passer dernièrement un de mes anciens confrères en mission à la Guyane ; je vous les montrerai, docteur. Je sais que vous aimez beaucoup l'entomologie... Mais vous devez avoir soif? Où est donc Bergeronnette?

— Nous voici ! nous voici ! Mon père était dans la vigne à planter des échalas.

— *Ces messieurs vont se rafraîchir*, fut la première phrase de Bergerin en saluant le docteur Calveyrac et Abel.

— Bergerin, mon ami, nous ne refusons pas tes offres, mais nous les souhaiterions plus complètes.

— Vous vous rafraîchirez deux fois.

— Ce n'est pas cela : la forêt nous a éveillé l'appétit.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Bergeronnette en sautant. Justement mon père a rapporté un lièvre que lui a donné M. l'inspecteur.

Le docteur sourit en regardant Abel, qui ne se souvenait déjà plus du coup de fusil tiré dans le taillis.

— La moitié en civet, la moitié rôtie. J'ai des œufs : je vous ferai une omelette au lard ; vous prendrez une bonne tasse de café à la crème là-dessus.

— Tout ceci est parfait, mais...

— N'est-ce pas?

— Oui, mon enfant.

— Parfait, parfait... répéta Bergerin... Tu n'as oublié que le vin. Dame! il est ce qu'il est ; vous y goûterez.

— Mais nous n'acceptons votre déjeûner, poursuivit le docteur en reprenant sa phrase interrompue, que tout autant que M. l'abbé Vincent restera avec nous pour le partager.

— J'ai pris mon café avant de venir ; cependant pour ne pas vous désobliger, messieurs, je m'assiérai à table avec vous. Permettez-moi de mettre un peu d'ordre dans ma boîte à papillons.

— Chacun à ses affaires, dit le docteur : vous à vos scarabées, toi, Bergerin, à ton lièvre, moi à mes chevaux, que je vais remiser ; et toi à tout le monde, Bergeronnette... Tu sais ce que je t'ai promis pour ta fête... Monsieur l'abbé, j'aime cette enfant ; si vous êtes son directeur spirituel, je suis son médecin ; j'ai connu sa mère.

— Voyons ! dit Bergerin en roulant son poing terreux sous son œil attendri, vous avez aidé la mère à mourir et cette follette à venir au monde... Va donc à ton feu, toi ! que cela flambe bien partout ; étale ensuite la braise près du fourneau, allume aussi le fourneau ; au reste, je te suis... Ça n'est pas méchant, ça n'est que léger comme une feuille de vigne dans cette saison.

Abel et le docteur Calveyrac examinèrent les gracieux mouvemens de Bergeronnette, à qui la joie d'apprêter à déjeûner à l'abbé Vincent, au docteur et à Abel avait donné des ailes. Les bras à demi nus, les cheveux à peine retenus dans un petit bonnet qui ne lui cachait pas les deux tiers de la tête, les joues, les lèvres, les mains rosées, elle s'échappait en cou-

rant de la porte de la cuisine pour entrer dans la vacherie, d'où elle sortait aussitôt avec de la paille aux pieds et du foin dans les cheveux, s'apercevant qu'elle s'était trompée de porte et que c'était au poulailler qu'elle avait eu l'intention d'aller. Elle soulevait la porte treillagée du poulailler, qu'elle ébranlait dans sa vivacité turbulente, et elle en sortait avec des œufs dans le coin de son tablier vert relevé presque à la hauteur de sa taille. Ensuite, elle s'arrêtait, pensait, ne remarquait même pas qu'on la regardait; et du bout du doigt et du bout des lèvres elle comptait, recomptait les œufs qu'elle emportait. Toujours pensive, préoccupée, elle revenait sur ses pas, et allait ramasser près du mur attenant au poulailler une poignée de fagots, qu'elle plaçait tant bien que mal sous son bras droit. Ainsi embarrassée dans ses mouvemens, mais toute gracieuse de cet embarras même, elle n'avançait qu'en murmurant : — Est-ce que je n'ai rien oublié? est-ce que j'oublie quelque chose?

Pendant un temps assez long l'abbé Vincent et Abel se trouvèrent seuls dans la cour, dans un endroit éclairé en plein par le soleil si doux de l'automne. Vêtu d'une redingote de lasting noir dont la forme ne s'écartait pas avec trop de licence du costume ecclésiastique, et dont l'ampleur modérée permettait aux membres d'agir à l'aise, abrité sous un chapeau de paille également de couleur foncée, pesamment chaussé afin de pénétrer sans danger dans les buissons, où se logent de préférence certains insectes, l'abbé n'aurait mérité pour son costume aucun reproche de son archevêque si celui-ci l'eût rencontré loin du rayon du presbytère. Pour étudier de plus près, sous une large diffusion de lumière, le caractère des insectes de sa dernière chasse, l'abbé Vincent avait ôté son chapeau dont l'ombre l'eût gêné, et posé la boîte en ferblanc sur ses genoux. Son attention grandissait l'ovale de sa physionomie juvénile, un peu osseuse comme dans une adolescence prolongée, et ayant plus d'une ressemblance avec la figure des prêtres allemands, tels qu'ils sont représentés dans les peintures sur bois de Holbein. Ses yeux fins, d'un noir tranquille, attestaient une profonde innocence de mœurs jointe à une curiosité enthousiaste. Dans un homme du monde, ses lèvres minces eussent laissé craindre un ambitieux, chez l'abbé Vincent elles n'étaient que le signe d'un désir ardent, mais réglé, de posséder quelques secrets particuliers à l'existence des papillons. Il avait trente-deux ans environ, mais il ne les accusait pas; sans être forte, sa santé lui permettait de se livrer aux travaux de sa cure et à ses études d'entomologie. Peut-être avait-il perdu dans cette double activité la fraîcheur de son teint, demeuré d'une blancheur mate après avoir subi la perte d'un éclat peu regrettable chez un jeune homme grave.

Tandis qu'il piquait dans le fond en liége de sa boîte les insectes pris depuis le matin dans la forêt, il portait de loin en loin son attention sur un livre ouvert près de lui : sans doute il comparait ses espèces à celles dont la description et l'image étaient renfermées dans ce livre. Il procédait à une classification provisoire avec la délicatesse d'un mosaïste; son regard était fixe, les muscles de son visage étaient tendus, sa bouche suivait la direction de ses doigts, tantôt armés d'une épingle, tantôt d'une petite éponge imbibée d'alcali; et chaque fois qu'il avait placé un insecte avec succès, content de son adresse, il posait sa boîte sur le banc où il était assis, décroisait ses jambes et frottait avec joie ses mains l'une dans l'autre. Sa satisfaction avait besoin d'être savourée.

Abel contemplait l'abbé Vincent d'un air d'envie et d'incrédulité : il ne croyait pas à un bonheur si peu difficile. Cependant il n'osait pas le nier en voyant la sérénité de cette grave satisfaction, où régnaient la quiétude d'un saint qui sait le monde et est parvenu, à force de résignation, à le méconnaître, et l'insouciance charmante d'un enfant.

Et combien tout ce qui entourait la douce humanité du jeune prêtre forçait à la persuasion d'une félicité aussi simple qu'absolue!

La maison de Bergerin, tas de pierres chancelantes coiffées de quelques brassées de tilleuls verdis par la mousse, semblait partager ces joies de la vie dont Abel, dans son opinion, était déshérité. La pauvre cabane s'étendait sur une ligne un peu inclinée vers la Seine, coulant à deux cents pas plus loin, au bout d'un champ. Un étage, un seul étage, festonné par les sinuosités de la toiture de chaume, surmontait les cinq ou six entrées de la maison, entrées mal percées, les unes ouvertes dans quatre rangées de briques rouges, écornées aux angles et déchaussées en beaucoup d'endroits, les autres coupées comme avec un couteau dans l'épaisseur friable du mur. A grand'peine les portes en se fermant joignaient-elles quelque peu les montans contre lesquels elles avaient la prétention de s'appliquer. Pierres, portes, croisées se retenaient, dans un but commun de résistance dont la providence seule savait le secret. A trois pieds du mur une bande de terre, aussi bien soutenue que la maison par un parapet qui en mesurait la façade, voyait croître, à la grâce de Dieu, des rosiers simples, des chèvre-feuilles et des lilas blancs. Dans cet étroit jardin s'accroupissaient, dès les premiers rayons du matin, trois gros chats, parfaitement désintéressés dans le proverbe qui suppose leur race ennemie des chiens : chats et chiens mêlaient leurs poils et leurs soies sans se troubler réciproquement, ni se déranger les uns ou les autres pour courir après les lézards, qui, du reste, couraient fort peu, habitués à cette longanimité générale. Vers midi, heure qu'il était au moment où Abel, assis sur un banc de pierre, regardait en détail la maison de Bergerin, toute la famille de chats et de chiens sommeillait avec plénitude. Quelques uns, effleurés par l'odeur du lièvre rôti, redressaient lentement leurs oreilles, puis leurs têtes, en entr'ouvrant leurs yeux alourdis ; ils retombaient ensuite dans leur léthargie. La cuisine envoyait ses parfums par la principale issue.

Au cri dentelé de la broche se mêlait le pétillement des œufs dans la poêle ; l'air expansif d'une belle journée se chargeait de milliers d'atomes odorans, précurseurs du déjeûner ; il arrivait à grands pas. Bergeronnette revenait du cellier avec cinq verres taillés à côtes, limpides de propreté, réunis avec beaucoup d'adresse sous les cinq doigts de sa main gauche, tandis que sa main droite soulevait le lourd fardeau d'un broc de vin.

— Eh bien, Bergeronnette ! s'écria le docteur en revenant de l'écurie, avançons-nous ?... Elle ne m'entend pas, tant elle est à son affaire... Comment trouvez-vous cette situation, monsieur Abel ?

— Délicieuse, docteur.

— Après le déjeûner, nous parcourrons ensemble le tiré du Roi ; Charles X y a passé les plus douces heures de son règne. Dans ses chasses, il a souvent causé avec Bergerin, dont il connaissait l'adresse, qu'il redoutait un peu.

— Qu'il redoutait beaucoup, reprit l'abbé Vincent en fermant sa boîte aux insectes. Le bon Henri, tout bon qu'il était, n'aurait pas eu, en matière de chasse, l'indulgence de son petit-fils pour Bergerin. Mais Bergerin est incorrigible.

— N'affligeons pas sa fille... Bergeronnette !

— Monsieur !

— Et ce déjeûner ?

— Il est prêt, je vais mettre le couvert.

— Et nous t'aiderons tous trois, M. l'abbé, M. Abel et moi, n'est-ce pas ?

— Comment ! de tout mon cœur, répondit l'abbé Vincent. Que faut-il faire ?

Bergeronnette-cinq-heures avait rougi comme une cerise à la proposition du docteur.

— A vos ordres, monsieur le docteur.

Bientôt on vit paraître une longue table portée d'un bout par Bergeronnette-cinq-heures et de l'autre par Abel. Elle était émaillée d'une foule de menus détails appétissans, petites raves, beurre, céleri, salade; mais tous ces frais accessoires étaient dans un équilibre douteux. Bergeronnette n'était pas assez hardie pour recommander un peu plus d'adresse à Abel, et celui-ci ne savait comment se tirer de la charge qu'il avait acceptée. Un moment la table resta suspendue, aucun des deux porteurs ne sachant où la poser. Bergeronnette-cinq-heures rougissait jusqu'au front; n'osant rire ni de son embarras ni de celui d'Abel; et Abel, qui aurait désiré inspirer un peu de familiarité à Bergeronnette-cinq-heures pour qu'elle prît sur elle de terminer cette scène, la regardait avec une bonté, avec une indulgence dont la jeune fille fut tout à la fois ravie et troublée. Ses deux mains tremblèrent, et tout trembla, les raves, le céleri, le beurre, la salade, les verres à côtes, les fourchettes de fer et les assiettes écornées. Une sueur rose ruisselait de son visage; ses yeux ne quittaient plus ceux d'Abel, et, l'un par l'autre, lui et elle semblaient se retenir à la même place.

— Est-ce que vous êtes pétrifiés? s'écria le docteur en accourant les mains pleines de capucines. Lâchez donc tous les deux, si vous voulez que nous déjeûnions.

Enfin la table toucha la terre; mais tandis qu'Abel se prêtait aux plaisanteries de Calveyrac et de l'abbé Vincent sur sa gaucherie, Bergeronnette avait disparu en courant dans la maison. Celui qui l'aurait accompagnée du regard aurait remarqué qu'elle n'était entrée ni dans la garenne ni dans la salle où était son père; quelques minutes après son échappée, on aurait vu le rideau à carreaux rouges de sa chambrette glisser sur la tringle, et Bergeronnette, qui était montée avec un bonnet de drap noir, redescendre avec un bonnet de velours grenat qui lui découvrait le front et partageait ses cheveux, tout frais unis par le peigne.

— A table qui veut manger! cria Bergerin en apportant sur ses deux mains l'énorme plat où était le civet.

— Est-ce que Bergeronnette ne se mettra pas à table avec nous? s'informa Abel, fâché de la voir debout, une serviette à la main.

— A moins que notre bon ange ne nous serve de domestique, répondit Bergerin, il faut bien que vous vous contentiez de notre fille, toute maladroite qu'elle est.

L'observation d'Abel était trop délicate pour que Bergerin la saisît.

— Vous êtes content de ses progrès, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

— Oui, docteur, fort content; elle travaille avec un zèle dont je la félicite devant vous. Elle compose très bien; je vous montrerai une lettre fort heureusement tournée qu'elle m'a écrite la semaine dernière. Aussi lui ai-je promis pour le jour de sa première communion les œuvres de Fénelon en un volume, édition de Lefèvre.

Bergeronnette n'avait plus sa pauvre petite tête en entendant M. l'abbé dire tant de bien d'elle.

— Tu auras là un excellent sujet, Bergerin, dit Calveyrac. Dans deux ans elle te donnera des conseils de femme.

— Hum! murmura Bergerin, qui avait trois fois vidé son verre à toutes sortes de santés depuis les premiers morceaux.

— Et nous avons tous besoin de conseils, ajouta le docteur en regardant Bergerin.

— Je sais que je ne suis pas un saint Hubert, répliqua Bergerin qui s'enferrait de lui-même.

— Il n'était pas braconnier celui-là, répartit l'abbé Vincent, qui, sur ce mot, enfonça avec quelque appréhension sa fourchette dans une cuisse du lièvre.

— Braconnier! braconnier!... C'est facile à dire. N'est pas braconnier qui veut, monsieur le curé; cela vient de race; c'est comme les chiens,

et, vrai comme je m'appelle Bergerin, la chose vous arrive sans qu'on l'appelle.

— Vous savez, Bergerin...

— Je sais, monsieur le curé, tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire à bout portant dans plus d'un carrefour de la forêt. Je n'ai pas avalé votre morale comme un verre de vin; j'ai tourné et retourné votre dire; je me suis répété : C'est mal, c'est très mal Bergerin; la propriété, le respect du bien d'autrui, le bon Dieu, les gendarmes, le parc du roi... Oui, vos paroles sont là; mais, voyez-vous?... A votre santé, monsieur l'abbé.

Sur un geste engageant d'Abel, Bergeronnette s'était assise au bout du banc; mais, timide de tant d'honneur, elle était presque autant debout qu'assise.

— Voyez-vous, monsieur l'abbé? c'est comme je vous le dis : vous sortez avec les plus pures intentions du monde et vous traversez la forêt, votre fusil sur l'épaule; il est déjà tard. Vous entendez un bruit dans les feuilles : brrrr!... Vous passez. — Plus loin, encore brrrr! Et personne pour vous tenir compagnie, pour vous distraire, vous marchez... Un lièvre passe. S'il n'était pas là, on n'irait pas le chercher, qu'est-ce qui le demande! Vous faites le signe de la croix afin d'éviter la tentation... Le lièvre revient; il saute devant vous comme devant un ami. — Va-t'en! on lui dit; ce n'est pas là ton terrier... Et un fameux lièvre encore, monsieur le curé! On donnerait cent sous, cent francs pour qu'un garde fût à la place du lièvre. Le maudit lièvre se pavane, fait le gentil; il vous désarmerait si vous m'y preniez garde. C'est gênant. On n'aurait pas un fusil qu'on lui enverrait des pierres. On oublie qu'on a un fusil, et on le vise de biais, parce que tirer dans le dos d'un lièvre c'est enfoncer son plomb dans un coussin. Le malheur vous en veut, la détente vient chercher le doigt, et vous n'avez pas plus tôt lâché le coup, uniquement pour en finir, que l'animal ne remue plus. A qui la faute? je n'y comprends rien. Après on s'en repent.

— Et l'on a un civet comme celui-ci.

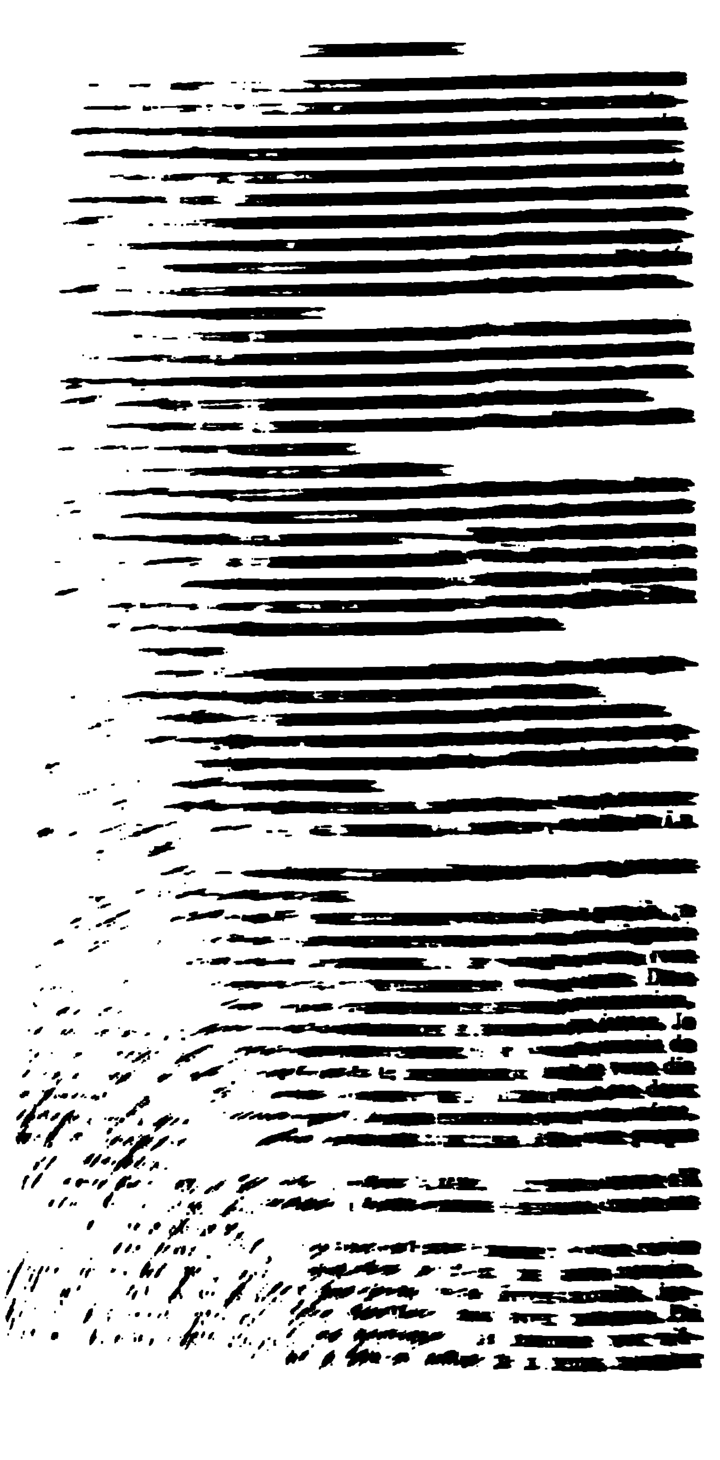
— Faites excuse, monsieur le docteur : on ne tue pas pour manger; si les lièvres étaient farcis d'étoupe on les tuerait tout de même. Le fusil ça grise, ça vous met un homme hors de lui; je n'y vois plus, moi! je n'entends plus; et, quand le bon Dieu descendrait sur terre avec sa barbe blanche et une plaque de garde champêtre sur la poitrine, ça n'y ferait rien.

— Mais, encore une fois, Bergerin, on ne sort pas avec un fusil : c'est le vrai moyen de ne pas se rendre coupable de braconnage.

— Et c'est aussi ce que j'ai fait, mais cela ne m'a pas mieux réussi, monsieur le curé.

— Ah! c'est trop fort! dit Abel.

— Ce n'est pas fort du tout, riposta Bergerin. Quand j'aimais comme tout le monde à prendre au collet par-ci par-là quelque bête égarée, je fus en pourparlers sérieux avec les gardes-champêtres de Saint-Germain; ils me prirent mon fusil, ma carnassière, ma poire à poudre, tout enfin. — » Débarrassons-nous de Bergerin! disait Sa Majesté Charles X; Bergerin » mange ma forêt. Je hais les braconniers... » Il serait encore tout de même sur le trône, comme dit l'autre, s'il ne les avait pas tant tarabustés. Je me tins au repos. Les chevreuils passaient, la canne à la main, sous mon nez : je les saluais; je ne portais aucune envie aux perdrix; mépris complet. Voilà qu'au bout de trois mois le roi Charles X s'avise de battre cette partie de la forêt, qui est empestée de faisans. Mon champ s'en va vers ma gauche, jusqu'aux bords du tiré du Roi. Quand Sa Majesté Charles X avait fait feu et blessé le faisan, le faisan, vingt fois sur cinquante, ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, s'abattait sur mon champ, et alors les domestiques le prenaient. La chose me fut un avertissement : pierre à



Moulinier, ne me laissent ni paix ni trève. D'autres auraient donné dans la boisson, d'autres dans le jeu, pour n'y plus penser ; moi j'ai braconné. C'est un grand vice d'avoir des dettes, monsieur le curé... Mais voici la petite : chut !

— Sur un plateau, dont le vernis avait disparu écaille à écaille, Bergeronnette-cinq-heures apporta le café et la crême. Une tasse plus haute s'élevait du milieu des autres tasses ; les bords avaient presque disparu sous l'écume d'un lait onctueux qui exhalait le parfum de l'étable et celui de la prairie ; il était pur comme l'eau de la source.

Soulevant cette tasse dans ses deux mains agitées, Bergeronnette la posa devant Abel et lui dit :

— Voilà, monsieur Abel, la tasse de lait que je vous avais promise l'autre jour, après que vous m'eûtes sauvé la vie.

Bergeronnette-cinq-heures n'eut pas la force d'en dire davantage ; ses bras fléchirent, elle pâlit. Abel lui prit la main et la remercia de son souvenir reconnaissant.

— C'est bien peu, monsieur.

L'abbé Vincent resplendissait de joie.

Le docteur était ravi du trait de Bergeronnette.

— Ah ! pour le coup, cria Bergerin en quittant la table et en courant dans la salle de toute la rapidité de ses jambes nerveuses, et comme si un chien l'eût mordu, ah ! pour le coup, c'est trop beau ! saint Hubert ne résisterait pas... Trois perdrix ensemble !

Aller, revenir ne fut qu'un mouvement pour Bergerin. Il avait pris son fusil : du bas de la porte, il ajuste les trois perdrix, tire et les abat. Des plumes ensanglantées tombèrent sur la table, les perdrix de l'autre côté du mur. Bergerin courut les ramasser.

— Je m'en vais ! dit le pauvre abbé Vincent, confondu de l'endurcissement de Bergerin. Braconner sur nos têtes ! c'est le comble de l'impénitence ! Je ne veux pas m'exposer à lui débiter un sermon tout aussi inutile que le premier. Adieu, messieurs, dit-il à Calveyrac et à Abel. Essayez de le convertir si vous vous en sentez la force ; moi j'y renonce. Adieu, messieurs.

Après avoir placé sa boîte aux insectes sous le bras, l'abbé Vincent quitta la ferme, et descendit vers la Seine pour la traverser au bac voisin.

Tandis que le docteur était allé faire sortir les chevaux de l'écurie, Abel essaya de consoler Bergeronnette, fort affligée de l'incartade de son père devant l'abbé Vincent.

— Ne vous désolez pas ainsi, lui disait Abel ; l'âge le rendra plus raisonnable.

— Mon père ne changera jamais.

— Vous n'avez pas à vous en plaindre personnellement ?

— Oh ! non : il m'aime beaucoup ; je ne manque de rien.

— Si vous souffriez, vous le confieriez au docteur, je pense ?

— Le docteur connaît mon père aussi bien que moi ; il sait que je n'ai rien à dire contre lui.

Un tendre intérêt animait chaque parole d'Abel, étonné de l'indulgence de cette enfant, grave dans les choses graves, autant qu'étourdie dans d'autres momens.

— Quand vous voudrez partir, nous sommes prêts, cria le docteur du milieu de la première cour. Au revoir, Bergeronnette, au revoir !

— Bonjour, monsieur le docteur ; un bon voyage, monsieur Abel.

— Merci, Bergeronnette.

Une pièce de quarante francs tomba des doigts d'Abel dans sa poche. Il fut honteux de ce mouvement inaccompli ; il eut raison de le comprimer.

Au moment où le docteur et Abel quittaient la ferme, Bergerin, ivre de son coup de maître, y rentrait avec ses trois perdrix. Le docteur descendit de cheval et alla vers lui ; il lui parla tout bas.

Après que le docteur eut parlé, Bergerin fit un geste affirmatif de la tête.

— En route! monsieur Abel, en route! nous n'avons pas de temps à perdre... C'est par ici le chemin.

VIII.

Le tir du Roi est un beau champ de terrain pris entre les limites de la forêt et la rivière; il va de Maisons à Conflans. Un arc de verdure, un arc d'eau limpide l'enferment dans un ovale constamment parcouru, au temps de la cour de Charles X, par les chasseurs privilégiés du chevreuil, du lièvre et du faisan. Cette vaste étendue forme un contraste imprévu avec la forêt, dont elle est la bordure agreste: le regard n'est plus obligé de s'enfoncer dans de longues gaînes d'allées: il nage en plein air sur la cime de petits arbres noueux plantés l'un près de l'autre, emmêlés, tordus, hérissés, n'écartant leurs pieds de biche et n'effaçant leurs dures branches, qui ont de la ramure du cerf, que pour ouvrir un passage à l'oiseau qui fuit et au chasseur qui le guette. Si dans la forêt le calme est plus majestueux, le silence plus soutenu, on respire dans le tiré du Roi avec plus de facilité, on voit le ciel dans un développement illimité; et tout ce que la rivière, les coteaux voisins, les berges de gazon exhalent de fraîcheur arrive sans obstacles à la poitrine pour la remplir, au front pour le glacer, au cœur pour l'imprégner d'émotions veloutées. Ces courans qui passent et vous traversent, établissent entre vous et le paysage une communication à laquelle participent chaque sens et chaque objet qui les frappe: c'est en vous que l'eau lointaine reluit, que la feuille verdoie, que le ciel se dilate, que l'herbe fine et soyeuse s'effile au vent, que l'oiseau chante et que les îles de saules se balancent. En prenant ces âmes éparses, vous leur distribuez un peu de la vôtre, si elle est jeune: l'horizon a vingt ans comme vous, et comme vous le tilleul s'incline pour penser, le peuplier soupire, le buisson aime, la fleur espère, l'arbuste isolé attend un ami qui viendra ce soir. Que de tendres paroles échangées tout bas dans cette mystérieuse alliance! que de pieux baisers appliqués avec les lèvres de l'âme à ces muettes figures de la création auxquelles nous tenons par des liens que Dieu suspend dans sa main!

Abel et le docteur franchissaient les allées du tiré du Roi, dont la crête était déjà jaunie par le soleil. Sur la figure d'Abel il y avait moins d'anxiété qu'à son départ de Saint-Germain, et si la brume mélancolique n'en était pas disparue, elle était du moins adoucie par la rêverie, ce voile du contentement et de la douleur. Plusieurs fois il tourna la tête du côté de Fromainville pour chercher encore dans la poudre d'or du couchant la maison de Bergerin, visible à longues distances à cause de son isolement. Cet endroit l'attirait de préférence à tout autre point de la forêt, dont la physionomie pourtant affectait des formes nouvelles à chaque bout d'allée du tiré du Roi. Au dessus de ses préoccupations habituelles flottait la suave impression de la journée passée à la ferme de Fromainville; la simplicité de l'abbé Vincent, l'affabilité de ses manières, l'originalité velue de Bergerin, duquel il avait appris combien il est difficile de réprimer les abus malgré la sévérité des lois et la sagesse des meilleurs raisonnemens, la grâce de Bergeronnette-cinq-heures, enfant reconnaissante dont le bon naturel s'était manifesté par l'offre d'une tasse de lait, ces tableaux francs, ces sentimens vrais écartaient en lui d'autres idées et se faisaient jour dans sa mémoire. Le docteur n'était pas oublié dans la récapitulation. Sa bonne inspiration avait indiqué la visite à la ferme, sa présence y avait été une joie pour tous, et, sur son avis, on avait étalé la table

au milieu de la terrasse et couvert cette table d'un déjeûner appétissant : avec justice Abel rapportait donc au docteur tous les motifs du contentement qu'il avait ressenti, et sur lequel il comptait si peu en quittant Saint-Germain.

Quant au docteur, il avait enfoncé son chapeau sur les yeux à cause du vent qui souffle presque toujours de ce côté plus découvert de la forêt, et, nonchalamment posé sur sa selle, il galopait à quelques cinquante pas en avant. Après avoir regardé à plusieurs reprises l'heure qu'il était à sa montre, il avait fait un signe de doute, dont il n'avait pas jugé à propos d'exprimer le sens à son compagnon.

— Il a manqué quelqu'un à notre partie pour qu'elle fût complète. Ne devinez-vous pas qui, docteur?

— Tous ceux que nous aimons. Le nombre en est un peu grand, mon cher monsieur Abel, pour que je devine du premier coup.

— Il nous a manqué madame Dalzonne.

— Vous avez raison ; j'aurais dû la nommer la première.

— Quand je lui raconterai, docteur, l'agrément de cette journée, elle regrettera, j'en suis sûr, de n'être pas venue avec nous ; vous verrez qu'elle nous boudera de ne l'avoir pas invitée.

— Elle m'excusera quand vous l'aurez convaincue que le hasard seul nous a dirigés vers Fromainville. Je compte sur votre éloquence pour obtenir mon pardon.

— Vous n'avez pas besoin de mon intervention, je pense, pour être cru de madame Dalzonne. Il vous serait difficile de perdre la confiance qu'elle a en vous sur toutes choses, même dans celles qui ne sont pas entièrement du ressort de votre qualité de docteur ; votre opinion est la loi pour elle.

— J'avoue avoir bien peu fait pour mériter tant de crédit ; mais vous savez, mon cher monsieur Abel, qu'elle étend cette indulgence sur tout le monde.

— Plus ou moins, docteur, plus ou moins. Je défierais M. Hourdon, tout savant que vous le dites, ou M. de Fourneuf, malgré son esprit insinuant, de prendre quelque autorité sur le caractère de madame Dalzonne ; elle choisit ses confidens.

— Oui, reprit le docteur, mes fonctions dans la maison de santé m'attirent peut-être quelques attentions particulières de madame Dalzonne ; mais je n'oserais attribuer à ma personne un avantage qui ne s'adresse qu'à ma position.

— Ah! docteur, penseriez-vous que l'affectueuse estime qu'elle a pour vous eût pour base l'intérêt de vous avoir à la tête de son établissement et la peur de vous perdre?

— Ai-je dit cela? interrompit Calveyrac en posant sa main sur l'épaule d'Abel ; il est impossible que vous l'ayez cru... L'intérêt!... Comprenez-moi mieux : j'ai voulu dire, et je me suis mal exprimé, très mal, qu'il n'y avait que de la considération dans la déférence de madame Dalzonne pour son docteur.

— Il y a pour vous de l'amitié, une vive amitié dans son cœur. Aucune occasion de la manifester ne lui échappe : elle ne me parle jamais que de vous, de vos lumières, de votre attachement pour elle, de votre désintéressement envers vos cliens, du bien...

— Assez, mon ami ; voilà trop de preuves de son affection ; je m'en veux de paraître en avoir eu besoin. Mais vous me rendez si heureux en me faisant sentir mes torts, que je n'ai plus le courage de m'excuser ; ce serait de l'hypocrisie. Oh! je suis heureux de ce que vous me dites ; et vous le comprenez, mon cher monsieur Abel : notre profession est une œuvre si mercenaire pour beaucoup de ceux qui l'exercent et pour tous ceux qui y ont recours, que c'est toujours une nouveauté consolante pour moi d'apprendre qu'il y a quelqu'un qui ne croit pas m'avoir entièrement

ayé quand il m'a mis son argent dans la main. Oui, je suis heureux; pourquoi vous le cacherais-je?

— Il est affligeant pour l'humanité, reprit Abel, que vous soyez obligé de vous réjouir d'un acte de justice si naturel, et que je sois dans la nécessité de vous attester à mon tour, comme je l'ai déjà fait au nom de notre amie commune, que je me regarderais comme un homme sans honneur si je ne plaçais vos services au rang des plus difficiles à récompenser.

— Je ne prétends pas élever si haut ma profession, mon cher Abel, et je n'ai jamais douté non plus de votre bon sens en toutes choses. Votre amitié, celle de quelques autres personnes, voilà où j'aspire.

— Comptez en tout temps sur celle de madame Dalzonne surtout. Si l'amitié avait ses jalousies, je serais votre rival auprès d'elle, et votre rival malheureux, car je vous crois le préféré.

Une allégresse de cœur qu'un démenti obligé et poli ne domina pas, éclata sur le visage du docteur à ces paroles d'Abel, qui n'attachait pas, de son côté, la même importance à la conversation.

— Mon cher monsieur Abel, elle ne vous aime pas moins que moi, puisque vous m'admettez au partage de ses affections; et si le contraire n'est pas, si elle ne penche pas un peu de votre côté, c'est qu'on ne doit pas toujours, dans les considérations d'amitié, regarder comme absolues les raisons de beauté et de jeunesse. Elle nous aime tous deux, il faut le croire, par le côté sérieux de nos caractères. Je n'aurais aucune confiance dans l'opinion où vous êtes que nous sommes en égale mesure d'affection auprès d'elle si elle avait consulté ses goûts de jeune femme, au lieu de n'obéir qu'à la rectitude de son bon sens de femme raisonnable.

Le pauvre Abel ne descendait pas si avant dans l'analyse des causes qui avaient déterminé madame Dalzonne à partager son attachement entre lui et Calveyrac. Par quelle voie serait-il parvenu à prêter au docteur des motifs impérieux pour engager le propos sur ce terrain, lui dont l'attention n'avait la force de se fixer sur rien, lui, étourdi de l'activité imprimée à ses sentimens depuis le matin, et près de descendre dans son silence à l'aspect de la somnolence universelle de la nature loin du soleil, onduleusement bercé sur les dernières lignes de l'horizon?

— Qu'importe à madame Dalzonne, dit-il, que je sois jeune et que vous ne le soyez plus, pour nous accorder son amitié? L'autre jour précisément, en me répétant combien elle vous devait de reconnaissance pour la renommée que vous avez acquise à sa maison, combien vous lui êtes cher pour les soins particuliers que vous lui avez donnés pendant une douloureuse maladie, et combien le charme de votre société adoucit les ennuis dont elle est quelquefois assaillie, précisément ce jour-là elle ajoutait : — Mais il a vieilli aussi, ce bon docteur; ses études l'ont fatigué, ses travaux ne l'ont pas épargné... Je vous redis là ses propres paroles. Demeurez donc dans l'opinion, docteur, que madame Dalzonne ne proportionne pas son amitié à nos âges différens.

Si le docteur n'eût pas été un cavalier consommé, il serait tombé sur-le-champ sous les pieds de son cheval. Il ne sentit plus ni les étriers ni la bride; il s'écroula. Mais ce ne fut que la commotion du boulet qui asphyxie un instant et passe; on ne meurt pas.

— Votre remarque est sensée, mon cher monsieur Abel : madame Dalzonne ne puise ses affections que dans sa raison, et pour la raison il n'y a heureusement ni âge ni beauté.

L'effort avait réussi. Combien il avait été écrasant pour Calveyrac! Il ne se sentit pas assez fort pour le renouveler. Mais qu'avait-il besoin de tant se déguiser en face d'un homme incapable de poursuivre l'induction la plus claire dans le moment, et ce moment était venu, où sa langueur fatale l'envahissait? Il laissa passer Abel devant lui, se bornant de loin en loin à l'accoster pour le quitter aussitôt.

Je n'ai pas en moi la plus simple philosophie, se dit Calveyrac après avoir provoqué et combattu corps à corps la désolante pensée dont Abel avait rempli sa tête; je ne tente rien pour me vaincre; et je le puis, car, si j'avais résolument arrêté d'abord de ne pas m'attacher à madame Dalzonne, je serais aussi tranquille aujourd'hui qu'en réalité je le suis peu. Depuis mon installation chez elle, je l'aime, il est vrai; depuis quatre ans je ne me cacherai pas qu'elle m'a de jour en jour plus occupé; mais, si je me fusse armé de ma volonté de fer, j'aurais détruit à son début, plus tard même, une passion trop encouragée. Je ne me désespérerai pas cependant; je ferai ce que je n'ai pas fait. J'aurai à dépenser plus d'énergie, à me fortifier par plus de résignation : soit, j'accepte; mieux vaut cela que l'incessante douleur de douter presque toujours, de craindre encore plus souvent, et de n'espérer jamais. Et, une fois maître de moi-même, je reviens à des goûts faciles à satisfaire, qui occupent, qui mènent jusqu'à la fin de la vie... Que n'ai-je des goûts à satisfaire! je ne m'en connais plus. J'en ai eu dans ma jeunesse : la médecine, ses systèmes, ses audacieuses théories; j'ai écrit là-dessus. Reprendrai-je la plume, maintenant que la pratique a démenti une à une des convictions pour lesquelles je me serais fait tuer autrefois?

J'aurais alors répandu du sang pour ce qui n'a plus à mes yeux la valeur d'une goutte d'encre... Mais n'y a-t-il pas d'autres applications d'esprit qui me conduiront au même but? J'étudierai, j'étudierai beaucoup, et j'oublierai tout à fait madame Dalzonne; elle et moi dans une indifférence complète; les mêmes attentions devant le monde, mais seul je n'y penserai plus. Si je me livrais à une étude longue, pénible, qui me fût une peu familière? la botanique, par exemple? Mais la botanique n'a plus rien à m'apprendre... Oh! j'oublierai madame Dalzonne, n'importe comment. J'ai d'autres moyens; je les trouverai dans ma profession : si je ne veux plus discuter, ardeur éteinte, je puis découvrir; il y a encore à découvrir en médecine, et j'aurai la gloire... Je n'aime pas la gloire!... J'oublierai, j'oublierai cette femme... Mais, j'y pense, il me reste la bienfaisance à pratiquer; et, quand on a été bienfaisant, Dieu alors, la religion... — Le docteur se prit en pitié. — N'importe, n'importe! j'oublierai madame Dalzonne.

Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient deux figures singulièrement pâles.

De l'endroit où étaient arrivés Abel et le docteur, on apercevait Conflans à droite et à gauche les premiers arbres de la longue allée de Brigue, qui aboutit au pavillon de La Muette.

Pour indiquer le chemin à son compagnon, fort insoucieux d'en changer, le docteur le devança de quelques pas, et le suivit ensuite comme pendant la dernière moitié de la course à travers le tiré du Roi.

L'aspect du paysage allait se modifier : du plein jour il passait à l'aube. Abel et le docteur rentraient dans le bois. L'Élysée payen n'est pas plus beau, il n'est pas différent. Ce qui éclaire la forêt, ce n'est ni le jour produit par le soleil ni la lueur qui émane de la lune, c'est un jour distinct, vert et tendre comme celui des rêves. On dirait une clarté qui coule des feuilles, une lumière qu'elles ont bue au soleil pour la teindre ensuite et la rendre. Il n'y a pas de vent; un air doux et petit côtoie les allées. Le silence surtout est surprenant. Apparition gracieuse et muette, un cerf se montre parfois au fond de la perspective; il déploie sa ramure, mais aucun cri ne part de sa poitrine blanche; c'est un cerf somnambule. Chaque objet de ce monde animé et inanimé exerce un magnétisme sur l'autre : la terre endort l'arbre; l'arbre fait ployer la branche qui s'assoupit sur l'oiseau; l'oiseau baisse la tête et ne remue plus; la forêt entière rêve. Si par hasard l'oiseau maudit, si le corbeau jette tout à coup son cri dans l'air en trouant l'espace, alors la forêt entière ondule et tressaille; puis elle se rendort.

Ces vastes familles d'arbres, derniers vertiges des couches végétales du monde primitif, s'en vont comme s'en sont allées les créations monstrueuses qui les peuplaient. Elles étaient la longue chevelure d'un sol sauvage, et les grandes tempêtes se plaisaient à marcher, à courir là-dedans avec leur cortége majestueux de vents et de tonnerres; c'étaient les endroits où les orages faisaient leurs nids, nids détruits, écrasés sous les pieds de la civilisation. Aussi les orages se sont envolés; ils n'éclatent plus maintenant que dans l'air, où, faute d'appui, ils ont peine à se former. La terre devient chauve.

Comme on éprouve une pieuse terreur, écho des incantations druidiques; des frémissemens inconnus, d'ineffables extases à marcher à travers ces solitudes dont aucune interprétation humaine ne donnera une idée à nos descendans, qui, ne les ayant pas connues, en parleront peut-être comme des villes englouties, des religions mortes, des règnes éteints ! Qui leur dira ces milliers de colonnes flexibles portant et balançant à leur fût un ciel de verdure, de fraîcheur et de chants? qui leur dira ces inextricables soies lumineuses arrachées au soleil, immense cocon d'or, et dévidées autour de chaque branche pendant les jaunes journées d'été? et ces rues de gazon, verdoyantes échelles par où montent les oiseaux pour voler aux nuages, et d'où descendent, humant l'air et la lumière, des biches marbrées, jeunes femmes par la grâce et la souplesse? à quel instrument demanderont-ils les sons de ce chœur immense où le chêne a sa note qui effraie en le charmant le sanglier attentif dans sa bauge, et où le jonc a sa voix aiguë et sifflante pour amuser le petit oiseau qui écoute? à quelle palette auront-ils recours pour comprendre cette pluie de neige répandue par la lune sur la mousse des bois, toute bouillonnante de cette clarté, et sur le duvet de chaque feuille, qui se replie comme la langue d'un chevreau pour goûter à ce lait de la nuit? Magnificences évanouies, indescriptibles, perdues, perdues comme l'haleine amère qu'exhalent les bois et qui, au printemps, s'en va de leur écorce dilatée, comme des ardentes aisselles d'une jeune créole sort une sueur qui enivre!

Sauront-ils jamais non plus les radieuses chutes du jour derrière ces tissus de branches et de feuilles qui détachent leurs formes déliées sur un horizon de feu, et qui prennent une expression et des attitudes humaines comme si elles avaient une intelligence? Les peupliers se penchent et se caressent du bout des lèvres; les vieux chênes aux fortes membrures méditent; les sapins s'écartent en éventail comme pour aspirer toute la brise de la nuit; les bouleaux au corset de satin luisent dans l'ombre, et forment des rondes qu'on croit voir s'agiter. C'est à souffrir pour toutes ces créatures qui, avec la conscience de leur vie incomplète, restent attachées à la terre; et leur éternel murmure est l'accent de la contrainte douloureuse qu'elles éprouvent à n'être ni l'oiseau qui vole ni l'homme qui marche.

Encore un jour, et les grands mystères des forêts auront disparu du monde, car les forêts ne seront plus.

Il est des idées qui vivent dans certaines atmosphères et meurent dans d'autres; qui s'équilibrent dans un air dilaté, se déforment et se métamorphosent dans un air moins subtil. Depuis que le docteur parcourait les allées endormies de la forêt, il avait peu à peu écarté les plus fortes, les plus oppressives parties du raisonnement sous lequel il était resté enseveli jusque-là.

— Mais que m'a donc dit Abel de si poignant pour que je me sois si vite désolé? En cherchant à me convaincre de l'amitié de madame Dalzonne pour moi, il a ajouté qu'elle avait remarqué sur mes traits la pénible empreinte de mes travaux : n'est-ce pas la vérité? Qu'en conclure? qu'elle n'a, qu'elle n'aura jamais pour moi que de l'amitié? Cela ne dit pas cela, pas même qu'elle éprouve un penchant différent, plus vif, pour un autre. Cet autre ne serait qu'Abel, et je ne l'imagine pas. J'ai eu des doutes,

parce qu'on en a sur sur toutes choses quand on a vécu ; mais, sérieusement envisagés, mes soupçons s'évanouissent. Quand je voudrai acquérir une certitude dont je ne sens pas l'importance, je n'aurai qu'à adresser quelques questions à Abel, et tout sera éclairci... Dans un mois, demain si je le veux... Pourquoi pas maintenant?

Remis de sa secousse, Calveyrac, rasséréné, rendu à son sang-froid d'habitude, courut ranger son cheval auprès de celui d'Abel, qui ne s'aperçut pas de la diversion.

— Abel ! Abel !

Abel n'entendit pas d'abord ; il répondit ensuite en homme qu'on arrache au premier sommeil.

— Quoi, docteur ?

— Ce n'est pas seulement madame Dalzonne qui aurait été charmée d'être venue avec nous à Fromainville : nous avons oublié quelqu'un autre, mademoiselle Laure de Touralbe.

— Croyez-vous docteur ? répliqua Abel en passant la main sur son front pour se forcer à être attentif.

— Je le crois très certainement : c'est un esprit si poétique !

— Oui, très élevé.

— Vous l'auriez conduite dans l'une des jolies îles d'Herblay, qui sont au bas de Fromainville, sous les saules ; et là vous auriez lu ensemble ou causé pendant quelques heures.

— Que vous connaissez bien, docteur, les penchans de mademoiselle de Touralbe ! les scènes de la nature l'émeuvent jusqu'à l'extase.

— La connaître n'est pas difficile ; elle porte son caractère sur son beau visage.

— Un noble visage, docteur, n'est-ce pas ?

— Adorable ! Il l'aime, murmura Calveyrac, qui continua : Quels yeux expressifs ! quelle bouche intelligente ! quel teint suave !

— Et quelle divine taille ! ajouta Abel. Sa mère était sans doute fort belle.

— Elle est un peu romanesque... Oh ! oui, il l'aime ? tout le prouve.

— Ah ! ne vous en plaignez pas, docteur ! c'est l'excès d'une riche organisation.

— Je ne m'en plains pas. D'ailleurs, vous êtes sur ce point, mon cher Abel, un appréciateur autrement infaillible que moi. Il l'aime, il l'aime ! se dit de nouveau le docteur, ravi du succès de ce premier examen de conscience ; il l'aime ! Qu'avais-je dit à madame Dalzonne le jour de notre visite au château de Saint-Germain ? *Ceci guérira cela*. Me voilà tranquille. Qu'ai-je à savoir maintenant ? que je n'ai presque plus rien à craindre, si je n'ai pas tout à espérer.

Le dialogue fut suivi du repos silencieux qui l'avait précédé ; mais Abel n'en avait pas plus remarqué la fin que le commencement. Il avait parlé pour répondre ; il ne disait plus rien depuis que le docteur avait cessé de l'interroger. Libre de ses obsessions personnelles, Calveyrac s'appliqua, revenu à sa tâche, à saisir encore quelques saillies du caractère d'Abel, dont le front se rembrunissait d'allée en allée, et où la nuit s'épaississait comme sur la forêt entière.

Et le docteur consultait encore le visage fermé d'Abel, sa main gauche flottante, sa transfiguration graduelle, quand celui-ci, se relevant sur les étriers et haussant la tête, s'écria :

— Mais n'est-ce pas, docteur, que Bergeronette-cinq-heures est encore plus belle que mademoiselle de Touralbe ?

Une rapide surprise courut sur le visage de Calveyrac. La comparaison et le ton avec lequel elle avait été émise l'auraient jeté dans un monde de perplexités si Abel dans ce moment, malgré la spontanéité de sa réflexion, n'eût plutôt appartenu à la vie du sommeil qu'à la vie réelle. Pour le docteur, la réponse d'Abel ne fut donc que le cri d'une fantaisie

du cerveau. Son premier étonnement tomba ; et il n'aurait plus eu qu'à combattre ou à approuver, comme un objet de discussion ordinaire, l'opinion d'Abel, si Abel, à cause de son état même, avait eu l'esprit assez éveillé pour la défendre.

Sans manquer de pitié, Calveyrac n'aurait pu tourmenter par de nouvelles questions son compagnon, de plus en plus faible à mesure que la lueur symbolique de la forêt était absorbée par la teinte noire de la nuit. Le docteur calcula alors qu'il serait au moins sept heures et demie quand ils arriveraient au pavillon de La Muette, et que de La Muette à Saint-Germain ils mettraient au moins une heure. Cette lenteur l'affligeait beaucoup pour Abel, dont la position maladive avait à redouter la fraîcheur aigre du soir. Il eût mieux valu se rendre directement de Fromainville à Saint-Germain, sauf à visiter un autre jour le pavillon de La Muette. La réflexion venait trop tard. Elle était d'autant plus affligeante que le docteur s'aperçut avec un pénible désappointement qu'il s'était trompé de route, comme cela est si facile dans la forêt de Saint-Germain. Au lieu de dessiner un coude au point de rencontre de l'allée du Cordon et de celle du Corra, il avait suivi la route du Cordon, parallèle et non perpendiculaire à La Muette. Au bout de vingt minutes d'erreur, ils s'étaient trouvés lui et son compagnon à la Croix-du-Maine, rond-point abandonné à l'extrémité occidentale du bois. Calveyrac ne communiqua pas la mésaventure à Abel ; il revint sur ses pas par l'allée d'Andresis, mais d'un trot pressé, et qu'il aurait voulu précipiter encore, tant il était consterné du renversement total de la physionomie d'Abel, couché plutôt qu'assis sur son cheval, rendant l'haleine par saccades, ne voyant plus ni le ciel étoilé, ni la terre qui se plombait d'ombre, ni les arbres, ne répondant plus aux paroles du docteur.

Enfin ils arrivèrent au pavillon de La Muette, où les deux chevaux s'arrêtèrent. Calveyrac sauta en bas du sien et courut aider Abel à descendre. Connu du garde, Calveyrac fit aussitôt ouvrir le salon où le roi Charles X admettait dans l'intimité ses nobles compagnons de chasse pendant l'heure de la halte; Abel fut placé dans l'un des grands fauteuils rouges à filets d'or qui y sont encore.

— Laissez-nous, je vous prie, dit Calveyrac au garde ; j'ai besoin d'être seul. En attendant que nous continuions notre chemin, donnez à manger aux chevaux. Ne les faites pas boire tout de suite, entendez-vous ?

Quelle altération sur le visage d'Abel ! quelle fixité dans son regard vitreux ! quelle sinuosité de dédain et d'effroi dans le contour de ses lèvres ! quel reflet de terreur sur ses membres inquiets, sans repos ! Sa belle et pauvre tête est pleine de souffrances ; ses cheveux sont abattus comme le sont les branches du saule quand l'orage règne ; il est sous le coup d'une des plus violentes tempêtes nerveuses qu'il ait éprouvées depuis long-temps.

Adossé à la cheminée, Calveyrac regarde Abel ; il l'étudie dans ses plus faibles mouvemens ; il sollicite de chaque veine gonflée le mot de l'énigme, il le cherche de près, face à face ; il croise son souffle curieux avec ce souffle brisé ; il engage le fer de son regard avec ce regard inflexible. Il le peut : Abel est ailleurs que sur la terre ; il flotte dans une région intermédiaire où Dieu ne descend pas et où les hommes ne montent jamais.

Ne cherchez plus dans le docteur l'homme du monde : ses doigts soucieux se croisent, se replient ; il les enfonce dans ses cheveux pour surprendre une idée, quelquefois il les pose en forme de serre sur ses lèvres. L'orage briserait en poussière les carreaux du pavillon, il n'entendrait rien, il ne remuerait pas. Il n'y a ici qu'un homme qui souffre et qu'un homme qui cherche, une chose douloureuse et une chose occupée, un cri et une pensée, la pensée aura raison du cri.

— Je sais son mal ! je le sais, murmura le docteur. Il soupira, et, fermant les yeux : — Oui, je le sais.

Calveyrac ne se trompait pas, il connaissait le mal dont gémissait Abel ; mal inconnu aux générations anciennes, et que les nouvelles n'ont reçu d'aucun pays ; qui ne leur arrive point tout à coup comme la peste des marais infects de l'Orient ou comme la fièvre jaune des forêts spongieuses de l'Amérique. Il a sa source en nous, dans notre sang, dans nos os, dans nos chairs, dans notre cerveau, et tient d'un bout à l'hypocondrie et de l'autre à la folie. Mystère entre deux mystères, il avait pris Abel pour victime ; depuis trois ans il en subissait, sous quelque climat que ce fût, les intolérables douleurs. Douleurs infinies, la science a renoncé à les classer ; elle manque de termes pour les distinguer entre elles et les définir. Elles embrassent dans leur empire illimité le domaine des sens et celui de l'intelligence ; ce sont des douleurs centaures, moitié physiques, moitié morales, faisant ployer le corps, exaspérant l'âme par des tortures dont l'imagination ne sait pas le nombre. Tantôt elles s'attachent à un membre et le rongent pendant vingt ans, tantôt elles vacillent comme une flamme de place en place et disparaissent. Quand elles s'attaquent à un être faible, elles le tourmentent sans pitié. Alors le froid l'aigrit, la pluie l'accable, le perce de part en part, l'orage le martyrise, le bruit aigu le corrode, le vent l'exalte jusqu'au délire ; il suffit d'un son nouveau, d'une couleur particulière, d'une odeur ennemie pour qu'il tremble jusqu'à la pointe des cheveux. Et la durée de ces accidens finissant par constituer en lui un effroi perpétuel, il tombe dans un abîme d'idées où quelquefois sa raison se trouve compromise. Le névralgique reste des années sans parler, quand il ne renonce pas pour toujours à regarder de sang-froid le spectacle d'une nappe d'eau ; l'eau l'épouvante ; s'il traverse un ruisseau, sa jambe se ploie, son pied se crispe. Cet autre névralgique croit pouvoir voler dans l'espace ; son désir est de s'élancer de la pointe d'un rocher dans l'immensité de l'air ; cet autre se hérisse devant l'éclat d'une rose et s'évanouit en touchant à l'épiderme lisse d'une pomme. Une mélancolie caverneuse est le caractère général de cette affreuse maladie, née, si l'on peut hasarder une conjecture, de l'exercice abusif du cerveau, aux dépens du système musculaire, par un déplacement des forces vitales. Le genre humain n'est qu'un être collectif, et cet être, depuis trois siècles, s'est fatigué l'intelligence au delà de toute mesure. Les spéculations religieuses du quinzième et du seizième siècles, les veilles, les luttes, les révolutions sociales, qui les ont suivies, les terreurs, les colères, les désespoirs, fruits éternels de ces révolutions, ont élevé aux plus hautes notes les vibrations nerveuses. L'homme était sang et muscles, il n'est plus que nerfs ; il vit par le cerveau, foyer de toutes les lignes nerveuses. Héritiers de l'organisation des pères, et ne tentant rien pour la modifier, les enfans, au premier choc qu'ils éprouvent, sont livrés à la névralgie. Pour prix de tant de maux, de tant de souffrances, il leur est accordé une perspicacité de prophète, une vue perçante, le don des pressentimens tristes et lointains, celui des rêves pendant lesquels on marche et l'on voit les yeux fermés ; et ils sont d'autant plus près de l'énigme de la création qu'ils sont éloignés du monde réel et du contact grossier de la matière.

C'était ce mal horrible et curieux qui tenait renversé dans le fauteuil le pauvre Abel et le livrait aux réflexions du docteur, qui avait bien pu nommer sans erreur la maladie, mais qui, pour cela, n'en devinait pas plus la cause qu'il n'en aurait assuré la guérison.

Depuis une demi-heure il assistait aux soupirs douloureux, aux bâillemens, aux sanglots d'Abel, sans s'occuper de lui donner des soins dont l'efficacité était douteuse et dont le succès, si par hasard ces soins avaient réussi, aurait été un réel obstacle à l'étude complète du mal observé

au moment d'une de ses plus larges crises. Né d'une cause, irrité par plusieurs, élargi par la tristesse morale qui s'y était jointe, ce mal, dont les nerfs et le cerveau étaient le double siége, s'incarnant par là dans la partie organique et dans la partie intellectuelle de l'homme, ce mal, obscur et cruel à tous les degrés, semblait enfin être arrivé aux limites extrêmes de la névralgie. Le docteur prononça même à voix basse le mot *catalepsie*.

Sa satisfaction fut un instant sans mélange de pitié; il avait mieux à faire qu'à s'attendrir devant l'effrayant problème que n'ont pu résoudre ni le profond Fothergill ni l'ingénieux Louyer de Villermay.

Depuis une demi-heure les attitudes étaient les mêmes : le docteur n'avait pas quitté sa place contre la cheminée, Abel était anéanti sous l'accablement de son mal. Soit hasard, soit intention d'aérer la pièce, Calveyrac alla vers la croisée et l'ouvrit. Aussitôt une senteur des bois, sauvage et résineuse, emplit l'appartement de milliers d'atomes vivifiants. Abel, surpris par cette immersion douce, releva un peu la tête et parut se ranimer. Il rouvrit tout à fait les yeux et il entrevit, derrière le rideau de larmes qu'il commençait à répandre, les étoiles qui brillaient par réflection au fond de la glace placée sur la cheminée.

— Docteur, cria-t-il en se levant, j'entends une cloche!... Écoutez! N'est-ce pas celle de mon château de Roqueréal?

Un geste de mécontentement échappa à Calveyrac : cette divagation ne lui plaisait pas.

— Que dit-il de Roqueréal?

— Ah! pardon, docteur, se reprit Abel retrouvant aussitôt sa présence d'esprit. J'oubliais que nous ne sommes pas dans les Pyrénées. Ce son m'a trompé; je me croyais chez moi, dans mon château de Roqueréal.

Le docteur prit la main d'Abel et le pria de se rasseoir.

— Mon ami, dit Abel d'une voix émue, mais libre de douleurs, mon ami, que je suis content de vous avoir connu! quelle consolation dans ce moment de vous sentir près de moi! Asseyez-vous là, je vous en prie.

Calveyrac s'assit près d'Abel.

— Oui, cette cloche, docteur, cette cloche a retenti jusqu'au fond de mes souvenirs les plus chers; elle m'a transporté dans mon pays, que je ne reverrai jamais plus, sous le toit paternel d'où je suis exilé.

Les paroles et les sanglots roulaient confondus dans la bouche d'Abel, que le docteur écoutait maintenant avec une tendresse attentive et comme le prêtre auquel le condamné à mort confie une dernière révélation. Mais sa pitié luttait avec une curiosité haletante, elle l'importunait; il aurait voulu savoir, et non s'attendrir.

— On n'est jamais exilé pour toujours, répliqua-t-il. Les résolutions extrêmes ont un terme; et c'est le temps, plus juste que les hommes, qui l'a réglé ainsi. Si c'est votre patrie que vous regrettez, ne renoncez pas à l'espérance de la revoir; vous vous tourmenteriez sans raison.

— Sans raison! docteur, j'ai, moi aussi une forêt aussi vaste que celle-ci, plus belle peut-être.

— Plus belle! interrompit Calveyrac, cherchant à tous prix des moyens pour animer une conversation dont il attendait beaucoup, y pénétrant par le chemin sinueux de la contradiction,—plus belle! Permettez-moi d'en douter, quoique je ne sois pas le propriétaire de celle-ci. La forêt de Saint-Germain n'est pas un parc bourgeois.

— Mais l'Ariége, mon beau fleuve, ne l'arrose pas, et du milieu des arbres de la forêt où nous sommes, des montagnes ne s'élèvent point, couvertes de la base à la cime de pins et de genets.

— Je conviens, mon cher Abel, que l'Ariége est un fleuve plus sauvage que la Seine, et que des montagnes font bien au milieu d'un bois. Vous êtes donc né dans les Pyrénées?

— Ma famille n'en est jamais sortie; je suis le premier qui les ai quittées, par je ne sais quelle punition du ciel.

— Le mal du pays est au fond de sa mélancolie. Est-ce tout? se demanda Calveyrac.

— Je me trompe, reprit Abel en posant sa tête sur l'épaule du docteur; mon père aussi s'en alla de nos montagnes et vint à Paris pendant sa jeunesse. Il ne prévoyait pas le funeste chemin qu'il traçait à son fils! C'est lui qui fut réellement le premier de notre famille, et sans doute de sa race, qui voulut connaître si au delà de nos rochers il y avait des hommes meilleurs et des existences plus enviées. Mon père est mort, que Dieu le prenne en pitié! moi, je n'ai aucun respect pour sa mémoire. L'aveu me soulage, il m'absout de toute accusation de complicité avec lui. Je porte son nom, c'est vrai; mais je n'accepte que cela de lui, rien que cela. Est-ce que je lui ai demandé de me faire riche? Exécrable richesse! que ne l'a-t-il emportée dans la terre! Que ce château qu'il m'a laissé pèse sur sa tombe au jour de la résurrection, afin que le château l'écrase ou qu'il ne sorte jamais de sa tombe!... Qui me délivrera de ce château?...

— Modérez-vous, mon ami; vous parlez d'un temps éloigné.—Comme son regard est désolé! se dit le docteur. Ce n'est donc pas le mal du pays? Qu'est-ce donc?

— Du haut de ses créneaux pourtant on découvre l'Espagne, la France et la mer; et puis j'y suis né, j'y ai vécu, j'y ai été élevé par des hommes sauvages dont les mœurs sont aussi inconnues que celles des premiers peuples de l'Amérique.

— Quelle curieuse contrée! interrompit Calveyrac.

— Roqueréal, poursuivit Abel, est dans un pays indépendant de l'Espagne et de la France, quoiqu'il appartienne à la France et que son évêque soit nommé par la cour de Madrid. On ne sait ni d'où nous venons ni si nous sommes une colonie de Romains, d'Arabes, de premiers chrétiens. Nous avons la liberté des uns, le teint basané des autres, la piété sévère de ceux-ci. Nous choisissons nos chefs politiques et nous ne faisons la guerre pour le compte de personne. Tous égaux, nul n'est pauvre chez nous. Dedans, la liberté; à l'entour, des montagnes; sur nos têtes, le ciel!

— J'ai lu, dit Calveyrac, une relation de votre province dans une statistique dressée sous l'empire.

— Vous avez peu lu sur notre pays : on ne le visite pas, et les habitans n'en sortent jamais. Les familles ne vont pas chercher d'alliances étrangères au dehors; nous n'aimons guère les Français, et nous ne sommes pas trop liés avec les Espagnols. On nous appelle égoïstes parce que nous ne demandons rien à personne. Nos lois sont des habitudes antiques comme nos rochers, que rien n'entame. Parmi ces habitudes ou ces lois, il est d'usage que les plus vieilles familles aient titre de noblesse et qu'elles se gouvernent comme elles l'entendent.

— La féodalité et le patriarcat, vieux types des sociétés primitives, sont, je le vois, dit le docteur, la base de votre aristocratie.

— J'appartiens, continua Abel, à cette aristocratie, ou plutôt j'en faisais partie il y a quelques années. Mon père, étant le second fils de sa famille, n'avait que la jouissance partielle des opulentes propriétés laissées par son père; son frère en était de droit l'unique possesseur, et il les avait reçues pour les transmettre directement et sans altération à son fils aîné, mon cousin. Ces propriétés étaient comme une couronne royale, qui ne passe pas sans usurpation sur le front d'une branche collatérale. Comprenez-vous, docteur?

— Votre récit m'intéresse vivement, répondit Calveyrac, qui ne semblait écouter Abel qu'avec le plaisir d'un auditeur ordinaire; il vous touche de trop près pour que je ne désire pas en savoir la suite.

— Mon père entendit parler de Paris par un voyageur égaré. La France sortait alors de la révolution pour entrer dans la guerre; elle

était curieuse; il s'y faisait de grands noms et d'immenses fortunes en quelques mois. Le premier consul ne défendait l'ambition à personne; tandis qu'il prenait des royaumes, il laissait conquérir des richesses à qui voulait; on était fournisseur, entrepreneur, concessionnaire; on bâtissait, on reconstruisait avec les débris de tous genres de la révolution; l'or coulait après le sang. Mon père était un ambitieux : il abandonna pour aller à Paris sa jeune femme, l'amitié de son frère, de bons et simples cœurs qui auraient vieilli avec lui. Il ne nous apprit son arrivée à Paris que pour nous dire les merveilleuses occasions de faire fortune qui affluaient vers lui de toutes parts. Dans quelques affaires, qu'il ne considérait que comme de simples essais, il avait déjà, assurait-il, obtenu d'immenses bénéfices; les quarante mille francs de sa première mise de fonds avaient été décuplés. Quand sa prospérité fut connue dans le pays, elle troubla le sommeil de ses compatriotes, qui tous rêvèrent alors des opérations brillantes, et commencèrent à regarder avec mépris leur commerce de pailles tissées. Plus près du miracle, mon oncle ne résista pas à l'éblouissement. Confiant dans l'habileté de son frère autant qu'enivré de sa réussite, il emprunta sur son château et envoya à mon père tout l'argent qu'il put réaliser. En quelques mois les premiers gains permettraient de couvrir les remboursemens et de rentrer dans la possession intégrale de l'immeuble sacré de la famille.

Attentif, Calveyrac remarquait que les paroles d'Abel, à mesure qu'il était plus sûr de lui-même, se dégageaient mieux, coulaient plus nettement et se creusaient pour ainsi dire leur lit.

— L'association, reprit Abel, ne fut pas aussi avantageuse que l'avait fait espérer d'abord une série de belles chances. On ne perdait pas, mais les bénéfices n'étaient pas assez considérables pour être détachés du capital, qu'il était urgent au contraire de grossir si l'on tenait à donner de l'extension à l'entreprise, mise en péril à la moindre suspension. C'était là du moins ce que mon père écrivait à son frère en l'initiant par une correspondance active aux combinaisons de hautes spéculations de Bourse.

Aucune voix n'avertissait mon oncle du danger vers lequel il courait; il n'avait à attendre de conseils de l'expérience de personne, dans un pays privé des lumières de l'industrie.

D'emprunts en emprunts, toujours garantis par le domaine de la famille, et contractés sous l'espoir d'un remboursement immédiat, mon oncle risqua tout ce qu'il possédait.

Son frère le fascinait. Une victoire de Bonaparte opérerait une diversion foudroyante en faveur de leur commune entreprise, lui marquait mon père avec assurance. La victoire fut gagnée, mais la crise attendue n'eut pas lieu. « Nous sommes ruinés, écrivit-il à son frère, le sort nous a trahis. »

Alors ceux qui avaient prêté à mon oncle firent vendre le château, sans pitié respectueuse pour les descendans malheureux de la race qui l'avait bâti autrefois; mon oncle, son fils, sa femme furent obligés d'en sortir pour aller habiter un village près de Pamiers. Je fus témoin de leur fuite; elle me serra le cœur. C'était au milieu de l'hiver. Leurs voisins, leurs amis, leurs vassaux les suivirent en larmes, maudissant mon père qui était la cause de cet exil. L'outrage ne me révolta pas: mon père le méritait; oui! il le méritait, docteur.

Abel s'étant reposé pour reprendre haleine, Calveyrac lui fit observer que, sans être un malhonnête homme, on était souvent exposé à compromettre les intérêts d'autrui, et que dans le commerce le plus sûr il y avait constamment une large place remplie par le hasard. Le naufrage des co-intéressés n'était pas toujours, en bonne justice, imputable au directeur malheureux d'une entreprise.

— Cette vérité, continua Abel, n'est pas un doute pour moi, mais elle n'a aucune application à recevoir ici; car, au bout de cinq ou six ans, mon

père qu'on croyait réduit à vivre à Paris des modiques appointemens d'employé, reparut dans la contrée avec un éclat qui démentait ces prévisions. Son premier acte fut d'aller s'installer dans le château de son frère et de prendre possession, avec des titres légalement reconnus, de toutes les terres attachées à ce domaine. L'événement exerça les conjectures : on sut bientôt qu'il avait fait acheter le château sous main, si toutefois il n'avait pas été le prêteur usuraire auquel son frère, par l'entremise d'un tiers officieux, avait eu recours pour réunir les sommes dont il avait eu besoin pendant leur association.

On se confirma dans cette idée déshonorante pour mon père lorsqu'il fut démontré qu'il n'avait pas éprouvé de pertes à l'époque où les intérêts de mon oncle avaient été liés aux siens; les preuves abondèrent. Son unique calcul avait été de s'approprier le domaine de la famille pour le transmettre à sa branche, dont j'étais le seul rameau. Le pays fut indigné de sa conduite; on le prit en horreur et moi en pitié.

— On devine votre réprobation filiale, interrompit le docteur, appuyant de l'assentiment du geste chaque passage de cette sombre élégie domestique.

— Quoique je fusse encore enfant au temps de cette spoliation, je n'ai pas oublié le cercle de solitude que le mépris avait tracé autour de nous. Les vieilles amitiés de mon père, dit Abel, se rompirent; ceux de notre rang cessèrent toute relation avec nous; les paysans n'approchèrent plus des limites de nos terres qu'avec effroi. Notre château devint une apparition exécrée, permanente; il ne tarda pas à fournir à la crédulité des habitans des récits de fantômes vengeurs comme aux siècles passés. La terreur nous rejeta ainsi dans les ténèbres de la féodalité ténébreuse.

Je grandis sous l'anathème; et, quoique mon père me cachât l'histoire de sa vie, j'en devinais chaque jour quelque page. Quand je fus enfin assez éclairé pour comprendre qu'il avait feint de jouer la fortune de mon oncle pour la lui voler, et que nous étions dans un château et sur des terres qui ne nous appartenaient que par fraude et usurpation, je fus pour mon père ce qu'était tout le monde, un ennemi impitoyable; l'air du château me fut lourd. Si je regardais parfois la vallée du haut des murailles, ma vue tourbillonnait, ma tête m'attirait en bas.

Je ne l'arrêterai pas au moment où la véritable source de ses douleurs a brisé les digues, se dit le docteur. Je prévois de sourdes convulsions. Mais je suis là.

— Mon père remarqua ma langueur; il en pénétra la cause, et se tut; mais son silence lui fut un poison lent. C'était pour moi qu'il avait dépouillé son frère, et moi je repoussais la dépouille. Dès lors la pensée de ce crime inutile le dévora jour et nuit : il vieillit, il souffrit, il sécha. Quelle agonie! Il se renferma dans le creux de sa tour, et il y mourut sans espace, sans air, sans lumière, comme un reptile pris entre deux pierres.

A peine fut-il mort que je me rendis à Pamiers, chez mon oncle, qui jamais ne s'était plaint au milieu de la misère que son frère lui avait faite, et qui jamais n'avait consenti à recourir aux tribunaux pour essayer de le déposséder. Afin de ne pas rester à sa charge, son fils était passé en Espagne; lui s'était fait batelier sur l'Ariége.

Je proposai à mon oncle de lui rendre son domaine et ses terres. — Il refusa.

Quand je lui demandai avec étonnement la raison de ce refus, il me répondit qu'en acceptant ma proposition il confirmerait à tout le pays l'opinion où l'on était que mon père avait réellement volé le château de Roqueréal. — Et j'aime mieux, ajouta-t-il, manger le pain du travail que d'avoir une tache à mon nom. Le château vous a été légué : gardez-le.

— Mais, mon oncle, m'écriai-je, il est à vous; reprenez-le!

— Non, répliqua-t-il, non! il est bien à votre famille, comme j'espère qu'il retournera un jour à ma famille, ajouta-t-il avec la même fermeté.

— Vous voulez donc que je le cède à votre fils? Eh! que m'importe, pourvu que je m'en débarrasse! Soit, que votre fils le reprenne; je le lui rends.

— Mon fils pas plus que moi, reprit mon oncle, ne l'acceptera, et ni ses fils, ni ses petit-fils, ni aucun de ses descendans. Il faut que le droit lui rende ce que l'injustice lui a enlevé.

— Et quel est ce droit? répliquai-je.

— Le droit sacré des héritages. Si vous mourez sans enfans, Roqueréal passera à mon fils; si, au contraire, vous en laissez, vos enfans jouiront du château. Ainsi Roqueréal ne fera retour à ma branche qu'à l'extinction de la vôtre. Ceci arrivera quand Dieu voudra. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais alors, m'écriai-je, vous ne voulez reprendre Roqueréal qu'à la condition que je meure! Vous ai-je bien compris?

— Vous m'avez bien compris. Pour cela je ne désire pas votre mort. Je l'attendrai; et si elle n'arrive pas pendant le cours de mon existence, ce qui est dans l'ordre des choses, mon fils me remplaçera dans mon attente, ses fils hériteront des mêmes conditions de patience à l'égard de vos petits-fils; et nos deux générations, la vôtre et la mienne, marcheront ainsi côte à côte jusqu'à ce que la vôtre s'éteigne, si la mienne ne disparaît pas la première.

— Et vous dites, répondis-je à mon oncle, que vous ne souhaitez pas ma mort! Et que feriez-vous de plus si vous la souhaitiez? Existerai-je sous le poids de cette idée infamante que les terres qui me nourrissent, que le toit qui m'abrite vous ont été volés, à vous, à votre fils, forcé de mendier à l'étranger pour gagner sa vie? existerai-je en sachant que je ne puis sortir de cet état d'injustice que par la mort? Mais vous me condamnez à ne vivre qu'au prix d'un crime! Non, je ne vivrai pas ainsi! Répétez-moi votre refus pour que j'y croie.

— Je vous le répète, me dit mon oncle.

— Alors, répliquai-je, le château ne sera à personne; Roqueréal appartiendra aux vautours, jamais la bêche ne labourera ses champs, ses fruits pourriront sur l'arbre.

— Si telle est votre volonté, il en sera ainsi, acheva mon oncle; je n'ai pas à m'y opposer.

Ceci dit, il me quitta, et moi je ne rentrai plus au château de Roqueréal; je quittai le pays, je voyageai. Mais ma santé était perdue, ma raison affaiblie. Pour achever de les ruiner toutes deux, j'appris, au bout d'un an, que mon oncle était mort de froid sur l'Ariége, pendant une nuit de décembre, en transportant des ballots de marchandises d'une rive à l'autre. En expirant, il ne dit que ces mots, qu'on m'a rapportés et que je pus seul comprendre : — Mon fils attendra; c'est son tour.

Et il attend! docteur; il attend, courbé sous la misère. Vous savez ce qu'il attend : ma mort! Il faut donc que je meure! Voilà à quel prix je suis riche! Merci, mon père!

— Ami! lui dit Calveyrac, il me fut raconté une fois par un de mes malades une histoire semblable à la vôtre.

— Dites-vous vrai?

— Je guéris le malade, et je fus assez heureux pour arranger ses affaires.

— Docteur! Et ce malade ne vous a pas donné la moitié de sa fortune?

— Il me donna son amitié.

— Abel se précipita au cou de Calveyrac et l'embrassa en pleurant. Il tremblait dans les bras du docteur, qui sentit battre avec une violence alarmante le cœur d'Abel sous ses habits. Son front brûlait; il ne cessait de murmurer en collant sa bouche ardente sur l'épaule de Calveyrac :

— Et vous l'avez sauvé! Sauvez-moi comme lui! ne m'abandonnez pas que vous ne m'ayez sauvé! Je vous ai tout dit, mes terreurs, mes souf-

frances; prenez-moi en pitié: sauvez-moi de moi-même. Vous ne sauriez croire, mon ami, le bien-être que je ressens depuis que je vous ai fait ma confession. Il me semble que j'ai secoué la moitié du fardeau qui pesait sur moi. Que l'air est bon! que ces étoiles sont belles! que vivre est doux en ce moment!

Une touchante extase avait mis les deux mains d'Abel dans les deux mains de Calveyrac et arrêté face à face leurs visages transfigurés, celui d'Abel par la joie d'avoir vaincu la honte de l'aveu, celui de Calveyrac par tout ce qu'il y a d'humain dans la science.

Quand Abel fut enfin plus calme, Calveyrac ordonna de faire approcher les chevaux.

Un instant après ils foulaient l'allée qui conduit en ligne directe au château de Sait-Germain. Quoiqu'ils allassent très vite, le docteur n'avait aucune crainte pour Abel, dont il connaissait l'état moral.

Comme ils mettaient pied à terre, onze heures sonnèrent à l'horloge de la maison de santé, où l'on était dans la plus plus vive anxiété à cause de l'inexplicable lenteur de leur retour.

Le docteur, qui devançait Abel de quelques pas, entra le premier au salon.

— Où est Abel? s'écria madame Dalzonne effrayée et tenant, toute pâle et toute tremblante, un mouchoir humide à la main; où est Abel?

Calveyrac tomba dans un fauteuil sans répondre.

— Me voici! répondit Abel, je suivais le docteur.

— Ah! vous voilà! Vous... vous avez été long-temps absent. Onze heures! Tout le monde est en peine ici. On prévient, quand on doit rentrer si tard. Docteur, vous m'avez bien tourmentée tous les deux! Comment êtes-vous, docteur? comment êtes-vous?

— Un peu fatigué, madame. Je vous demanderai, maintenant que vous êtes plus rassurée, la permission de me retirer.

Calveyrac se leva.

— J'ai une grâce à vous demander, dit madame Dalzonne avec un sourire charmant sous sa pâleur, et en arrêtant le docteur sur le seuil de la porte.

— Parlez, madame.

— Ordonnez à monsieur Abel de suivre votre exemple, d'aller aussi se reposer.

— Je n'attendrai pas les ordres du docteur, reprit Abel. Adieu, madame; à demain.

— Bonne nuit à tous deux, messieurs. A l'avenir, je serai de toutes vos parties; entendez-vous?

Abel monta à sa chambre.

— Que dois-je penser? murmurait tristement le docteur en rentrant dans la sienne. Ce cri qui lui est échappé en ne voyant pas Abel avec moi, ce cri? Mais elle a aussi pris quelque intérêt à moi... moins vivement c'est vrai. Mais il fallait commencer par l'un des deux. Celui qu'elle ne voyait pas encore a dû être celui qu'elle a demandé. Cependant elle s'est trop vite reprise en s'informant de ma santé. Elle a donc remarqué qu'elle s'était oubliée? Cet oubli prouve que c'était Abel qui l'occupait. Mais qu'est-ce donc que cela? dit le docteur en heurtant un objet posé au pied d'un fauteuil. C'est impossible! Mais oui, c'est bien le tabouret qu'elle a brodé cet été sous les arbres du jardin. Et il était pour moi! et c'est elle qui l'a fait et fait pour moi!

Calveyrac posa ses lèvres sur le canevas où madame Dalzonne avait colorié avec des soies différentes un bouquet de dahlias.

Le tabouret fut posé au milieu de la table de nuit sur des livres de médecine, et ce fut le dernier objet sur lequel Calveyrac laissa errer son regard avant de fermer les yeux.

IX.

Entre les dernières marches du refectoire et le grand jardin de la maison de santé s'étend une cour où viennent causer les pensionnaires quand ils ne soupçonnent dans l'air aucun principe de rhumatisme ou de goutte sereine. Là ils consomment, pendant de longues heures, autant de soleil qu'ils peuvent en absorber par leurs pores, et ils se dilatent en magnifiques éloges adressés au beau temps. Du haut du perron, garni de siéges plians de chacun des quatre côtés de la cour, où des fauteuils sont placés, de tous les étages de la maison, dont les croisées se festonnent de têtes plus ou moins empaquetées de foulards jaunes et rouges, le beau temps n'excluant jamais la prudence, de toutes parts enfin s'élèvent des hommages rendus à la température : — Quelle journée ravissante ! — Quel climat divin ! — Que dites-vous de ce ciel ? — Et vous ? délicieux ! délicieux ! — Tenez, à ma place, on est mieux. — Je ne céderais pas la mienne pour cent louis d'or. — Et moi pour une charlotte russe. — Mais descendez donc ! vous aurez encore plus chaud ici qu'à votre croisée. — Du tout ! montez plutôt chez moi ; vous sentirez au visage un vent doux comme au printemps. On dirait l'odeur des lilas. — Vous me prenez toujours mon coin pour peu que j'arrive une minute trop tard. — Est-ce que nous sommes en diligence pour que vous réclamiez avec tant d'aigreur la place du coin ? — C'est peu galant. — Au mois de janvier prochain, quand il neigera, vous la disputerez moins. — Je ne dis pas le contraire. — Voyons, ne vous fâchez pas, acceptez-en la moitié.

Cependant, un de ces derniers jours de novembre, lorsqu'un rayon de soleil, s'il pouvait être converti en lingot, se vendrait au poids de l'or, il n'y avait que trois pensionnaires dans la cour : le baron de Fourneuf, Lejeune et le républicain Champeaux. Le peu d'espoir fondé sur une chaude matinée justifiait sans doute cette rareté d'adorateurs du beau temps.

Assis sur une des barrières vertes placées aux limites du jardin et de la cour, Champeaux, les bras croisés, les jambes ballantes, la casquette d'astracan sur l'oreille, fumait insoucieusement sans prendre part à la conversation engagée à quelques pas plus loin entre de Fourneuf et Lejeune.

Deux ours de régions différentes, qui se rencontreraient, par suite d'une double migration, dans une zone tempérée, offriraient le tableau de Lejeune et de Fourneuf assis face à face, et dialoguant du fond de leurs redingotes à longs poils frisés, l'une de couleur café au lait, celle du baron, l'autre de couleur de suie. De Fourneuf n'avait pas entièrement boutonné la sienne, afin d'unir la légèreté coquette de l'été aux avantages hygiéniques de la toilette d'hiver. Beaucoup moins recherché, Lejeune avait à peine la conscience de son individualité derrière deux gilets de flanelle, l'une anglaise pour la peau, l'autre française pour distancer les chemises, trois chemises, un gilet de cuir-laine et enfin sa redingote. Son estomac était défendu, comme les anciennes fortifications, par de nombreux murs d'enceinte.

— Monsieur Lejeune, lui disait le baron de Fourneuf, vous paraissez souffrir aujourd'hui, si je ne me trompe, et je désire me tromper.

Lejeune éprouva un léger tressaillement.

— Croiriez-vous, monsieur de Fourneuf ? J'osais penser le contraire ; j'ai parfaitement reposé.

— Je n'en doute pas, mais d'un sommeil lourd, je gage.

— Un peu lourd, oui. Le reconnaîtriez-vous à quelque signe ?

— A la pesanteur de plomb de vos yeux, qui sont fort cernés.

Décidément Lejeune se crut malade.

— Pourtant je n'ai pas manqué d'appétit à déjeûner.

Le baron hocha la tête.

— Méfions-nous, mon cher monsieur Lejeune, méfions-nous des bons appétits : le foie ! le foie !

— Le foie ! le foie ! Vous me bouleversez ! Que prétendez-vous dire par là ?

— Que dans les maladies du foie les voies sont très ouvertes, et que par conséquent manger beaucoup n'est pas toujours une preuve de bonne santé.

— Et comment s'assurer qu'on a le foie malade ?

La peur étranglait la voix de Lejeune.

— A beaucoup de symptômes ; au teint particulièrement.

— Et comment ai-je le teint aujourd'hui, monsieur le baron ?

— Peu satisfaisant, fort peu satisfaisant, je vous jure.

— Mais encore ?

Lejeune pâlissait.

— Un peu vert, très jaune, donnant sur le violacé.

— J'ai donc le foie attaqué ! Je suis attaqué du foie ! dites ?

— Vous allez vite, monsieur Lejeune. Vous ne souffrez que d'un commencement d'ictéricie.

— D'ictéricie ! Qu'est-ce que l'ictéricie ? Grand Dieu ! Ah ! vous avez prononcé là un mot dont je n'augure rien de bon !

— L'ictéricie, ou ictère, vient du grec *icteros*. Cette maladie a pour caractère la coloration en jaune des yeux et de la peau.

Sur-le-champ Lejeune se regarda les mains dessus et dessous. De Fourneuf poursuivit avec le même sang-froid :

— Jadis, en Grèce, on mourait beaucoup par suite d'ictères négligés.

— Et chez nous, monsieur le baron ?

— Tout comme en Grèce. Mais nous possédons plusieurs ictères que les Grecs ne connaissaient pas : l'ictère blanc, l'ictère rouge, l'ictère violet, l'ictère vert, l'ictère noir. Le vôtre est l'ictère simple, ou jaune.

— Je vous remercie, monsieur de Fourneuf. Mais à quelle cause attribuer mon ictère ?

— Sa cause est directe ou indirecte : l'une et l'autre, la cause directe et la cause indirecte, se divisent chacune en cinq classes ; en tout dix.

— Dix causes ! Et toutes mortelles ?

Sans répondre à la question de Lejeune, de Fourneuf continua en jouant avec son jabot :

— Heureusement cette terrible maladie est très rare chez les jeunes gens.

— Le grand bonheur pour moi, qui ne suis plus jeune ! Qui donc atteint-elle ?

— Les hommes virils, et vous êtes extrêmement viril. Le tempérament bilieux y prédispose : êtes-vous bilieux ?

— Je ne suis que cela.

— Une trop grande susceptibilité nerveuse conduit à l'ictère ; la chaleur le provoque, le froid également, surtout le passage du chaud au froid.

— Et de quelle manière s'arranger pour n'avoir ni chaud ni froid ?

Toujours sourd aux interrogations, le baron de Fourneuf ajouta en parlant très vite :

— Les excès de table, les mets trop succulens et ceux qui ne le sont pas assez, les pois, les fèves, les lentilles, les légumes en général, les viandes en particulier, le café, le vin, les liqueurs, la bière ont développé souvent cette affreuse maladie.

— Il ne faudrait rien manger du tout, je le vois, pour n'avoir pas l'ictère.

— La vie trop active ou trop inoccupée, le sommeil trop prolongé ou

l'insomnie opiniâtre, l'exercice violent, soit à pied, soit à cheval, le trop long séjour dans une même place, les affections pénibles, comme la colère, la frayeur, la tristesse, la jalousie, la haine, donnent l'ictère.

— La mort est donc le seul moyen d'échapper à l'ictère?

— Puisque vous commencez à saisir quelques uns des caractères de ce fléau, reprit de Fournouf, je puis maintenant en dérouler sans crainte les principes morbiliques.

Lejeune était devenu jaune comme un citron.

— Ces principes sont la pléthore bilieuse, des tumeurs formées aux dépens des conduits hépatique et cholédoque du pylore. L'ictère reconnaît pour cause les coups : en avez-vous reçu?

— Je suis tombé de cheval une fois à Montpellier, comme vous savez. Vous croyez que cela agirait encore?

— Bien. Les compressions sur l'hypocondre droit, le squirre, l'hydropisie et les hydatides de cet organe.

— Mais c'est épouvantable! Qui n'est pas tombé une fois dans sa vie?

— On devient également ictérique par la répercussion de la scarlatine et de la rougeole, par suite de maladie.

— On n'y échappera donc pas?

— La couleur du sang, chez les ictériques comme vous, est jaune.

— J'ai le sang jaune?

— Pourquoi non? Autant l'avoir jaune que bleu.

— Miséricorde céleste!

— Aux symptômes maintenant. La jaunisse ou ictère commence ordinairement à se manifester vers les angles internes des yeux. — Allez vous voir dans la glace. — On aperçoit ensuite sur les tempes des nuances d'un jaune d'abord très clair, et qui deviennent plus foncées de jour en jour. — Vous vérifierez à loisir la marche du mal. — Il se manifeste des taches sur le front, tandis que le reste du visage devient d'un beau jaune; un cercle jaunâtre entoure les ongles.

Pour la seconde fois Lejeune regarda à la dérobée le bout de ses doigts, qui tremblaient comme des roseaux desséchés.

— Oui, monsieur Lejeune, la jaunisse ou l'ictère jaunit la langue, la voûte palatine et les dents; ce que mangent les ictériques est amer; ils ont constamment soif; ils crachent jaune.

— Mais je n'en suis pas encore là, grâce au ciel!

— Vous y viendrez. Je poursuis. La jaunisse se termine de trois manière : par guérison, c'est rare; par conversion en une autre maladie, c'est assez rare aussi; par la mort, ceci est plus fréquent.

Lejeune ne respirait plus; il ne put que dire :

— Assez, monsieur de Fourneuf! assez!

— J'ai fini; il ne me reste plus qu'à vous citer sommairement les diverses variétés de l'ictère : ce sont l'ictère par abcès dans le foie, ictère accidentel, ictère par affection de l'âme, ictère apyrectique, ictère aranéique, calculeux, ictère par chute ou contusion, ictère par colère, ictère critique, ictère par douleur, ictère par émotion de l'âme, ictère emphractique, ictère épidémique, fébrile, fiévreux, gastrique, gravidique, hépatique, idiopathique, indien, inflammatoire, intermittent, par métastase, par morsure d'animaux, noir, pléthorique, par polycholie, rabieux, rachialgique, symptomatique, typhoïde, vénéneux, vermineux, vipérique.

Lejeune laissa tomber sa tête sur sa poitrine; cette nomenclature l'avait achevé.

Alors, d'un ton hypocrite, le baron se prit à lui dire :

— Mais pourquoi vous chagriner si fort d'une maladie, très grave à la vérité, mortelle souvent, mais de laquelle enfin vous n'êtes pas encore mort, Dieu merci? Vous n'êtes pas encore tout à fait jaune; si, pourtant, vous l'êtes beaucoup. Il s'écoulera encore plus d'un mois avant que vos dents et vos yeux ne soient cachés sous cette fâcheuse nuance. Donnez-

vous donc du bon temps pendant un mois. Qui est sûr d'un mois dans ce monde? Mon bon monsieur Lejeune, je vous ai causé quelque peine, mais ne valait-il pas mieux vous avertir du danger dont vous êtes menacé, moi votre meilleur ami, que de vous laisser envahir tout à coup par un mal qui ne peut que s'aggraver par la négligence? Au surplus, ne vous en tenez pas à ma simple opinion, consultez M. Hourdon et agissez selon ses conseils. Justement le voici qui se rend à son poulailler.

Lejeune ne releva pas la tête.

En effet, M. Hourdon était descendu au jardin pour visiter comme de coutume son intéressant poulailler.

— Monsieur Hourdon! monsieur Hourdon! lui cria de Fourneuf, un mot, s'il vous plait.

Hourdon s'approcha.

— Dites-nous, monsieur Hourdon, la maladie de monsieur Lejeune, celle dont il est menacé.

— Monsieur le baron, je vous dirai d'abord la vôtre. Si vous ne montez pas dans votre chambre, où j'irai vous trouver dans une demi-heure pour vous saigner, vous aurez un léger coup de sang aujourd'hui.

— Je suis donc rouge? s'informa de Fourneuf avec effroi.

— Suis-je jaune, moi, monsieur Hourdon? interrompit Lejeune, qui se voyait si bien vengé du baron par le vieil Hourdon.

— Avez-vous jamais été d'une autre couleur, pour me demander si vous êtes jaune? Quant à vous, monsieur de Fourneuf, encore une fois, suivez mon avis : retirez-vous dans votre appartement, loin de toute chaleur irritante.

Le conseil était déjà suivi en partie : de Fourneuf gagnait précipitamment la porte du réfectoire, et tout en marchant il dénouait sa cravate, déboutonnait sa redingote, son gilet, et se mettait presque nu, de peur de voir se vérifier avant la saignée la fatale menace de M. Hourdon.

— Et moi, monsieur Hourdon, ai-je la jaunisse? et ma jaunisse est-elle emphractique ou rachialgique, vermineuse ou vipérique?

— Elle est de naissance, vieux fou, dit tout bas Hourdon en gagnant l'allée du jardin. Ne dirait-on pas que les coings peuvent avoir la couleur pourprée des cerises! — Et que faites-vous donc là, monsieur Champeaux? Je passais sans vous voir.

— Je prends ma part d'une belle matinée. Et vous, on ne le demande pas, vous vous rendez au cher poulailler.

— On m'a envoyé d'Alger une avoine particulière dont je veux faire l'essai sur mes poules.

— Ah! vous avez aussi des connaissances à Alger! Au fait, n'en avez-vous pas aux quatre coins du monde?

— Ce grain m'a été expédié par un ami d'enfance qui s'occupe beaucoup de jardinage. Il est singulier, monsieur Champeaux, dit Hourdon en roulant son avoine d'une main dans l'autre, que les hommes de quelque valeur, quand ils deviennent vieux, s'adonnent presque tous à des travaux vulgaires! Le jardinage surtout les attire. Nous étions, je me souviens, quatre camarades du même pays à l'école de médecine lorsque j'y suivais mes premiers cours. Trois ont occupé des positions éminentes, et justifiées par leur profond savoir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas un des trois; mais, moi quatrième, nous avons tous, à la fin de notre carrière, abandonné le monde, les honneurs, la science même, pour nous livrer à des goûts dont la trivialité étonne, quelque naturels qu'on les élise. L'un, médecin de Louis XVIII au retour de l'émigration, passe ses journées à créer dans des caves de nouvelles espèces de champignons; l'autre, pendant huit ans premier chirurgien du roi de Suède, est retiré près de Paris, dans une ferme, où il croise des races de bestiaux; le troisième écrit en ce moment un traité sur les pâturages; et moi, le plus obscur des quatre, je me suis fait nourrisseur de poules. Et j'estime que

nous sommes heureux comme nous ne l'avons jamais été au milieu des succès de notre profession et des plaisirs de la jeunesse. Adieu, monsieur Champeaux; mes poules m'attendent, je vous quitte; à moins que vous ne soyez curieux d'assister à l'essai de mon nouveau grain. — Voyez, c'est superbe! cela sonne comme du blé! Si l'on n'a pas de belles volailles avec cela, il faut y renoncer.

— Je vous accompagnerai, monsieur Hourdon.

Champeaux sauta en bas de la barrière et marcha dans l'allée à côté de M. Hourdon.

— Qui ne connaissez-vous pas! je le répète.

— Distinguons, mon cher monsieur Champeaux. Je vieillis, et l'on meurt autour de moi. Si j'ai beaucoup connu ceux qui s'en vont, je ne connais guère ceux qui arrivent.

— De combien d'aventures piquantes n'avez-vous pas la tête meublée! Votre mémoire est un vrai sérail, composé des femmes de tous les pays.

— Un vrai sérail, mais un vieux sérail, monsieur Champeaux. Ne réveillez pas mes souvenirs de médecin et ceux de mes quelques bonnes fortunes. Oui, j'ai connu d'adorables femmes! dit le vieil Hourdon en humant l'air comme un taureau qui croit revoir en rêve la plaine et la génisse; je l'avoue, j'ai profité de la profession autant que je l'ai pu, j'en ai épuisé les bénéfices; aucune occasion d'assouvir mes goûts ne m'est échappée par ma faute. Comme j'ai fureté dans les alcôves! J'en ai cueilli tous les fruits, et les verts et les mûrs. D'abord, avec moi, une femme était toujours gravement malade : vite le lit, le petit jour, et personne dans l'appartement! moi seul, entendez-vous? et pas de frère, pas de mari, pas de père pour m'épier; jamais! jamais!

Et pourtant je n'ai pas été extrêmement beau; mais l'occasion, mais des facilités à tuer un saint! Saint Antoine a résisté, mais saint Antoine n'était pas médecin. Moi, médecin en Espagne, où l'on est si jaloux, en Italie, pays de ruse, en Turquie, où l'on vous empale si vous regardez une femme même de loin, eh bien! moi je n'ai pas eu une seule fois l'émotion d'un danger.

Un jour, monsieur Champeaux, je vous dirai comment sont faites les Turques, les belles Turques; vous serez étonné de leurs caprices. Non, vous ne soupçonnez pas jusqu'où vont leurs passions. Les Grecques cependant valent mieux sous certains rapports. J'étais le médecin de la femme du consul danois dans l'Archipel. Mon ami, quelle femme! pure race grecque; pas de la chair, mais du marbre et des roses pétris dans du lait! On les mangerait ces femmes-là. Ma Grecque avait quinze ans. Elle tombe malade à sa maison de compagne de Ténédos : on m'appelle. Le consul, son mari, était à Smyrne.—Monsieur Champeaux, encore une fois, allons faire manger les poules et ne me parlez plus de cela.

— Parlons de cela au contraire. Le passé d'une existence aussi étoffée que la vôtre n'est jamais pénible à rappeler, monsieur Hourdon. Que je vous envie! On achèterait cher une expérience que vous n'avez acquise qu'au prix du plaisir. Comme vous possédez à fond la connaissance de notre pauvre humanité! les femmes n'ont pas de mystères pour vous.

— A cet égard, je l'avoue sans fausse modestie, ma science est complète.

— Fort habiles seraient celles qui parviendraient à vous tromper sur leur compte, employassent-elles les ruses les plus cachées! vous voyez sous leur chair comme un astronome dans le ciel. Elles n'ont pas plus le privilége de vous cacher leur pudeur menteuse sous une rougeur de commande que leurs désirs sous des paroles réservées.

— Je ne fais pas grand cas, comme vous le dites, monsieur Champeaux, de leurs simagrées de roman, de ce qu'elles appellent la poésie de l'âme; c'est comme si les ananas mettaient de la pudeur à se laisser manger. Ceci m'amuse un peu avant le lever du rideau; mais, une fois la pièce commencée, brunes et blondes, jeunes et vieilles, reviennent bien vite à

la bonne nature, qui ne perd jamais ses droits. Quand vous les tenez tête à tête, demandez-leur alors ce qu'elles entendent par toutes ces fadaises dont les livres, les romans, leurs préjugés, leur confesseur leur ont faussé l'esprit sans vainçre leurs sens : elles riront de leur crédulité si elles sont neuves, ou de la vôtre si le diable n'a plus rien à leur apprendre. On est allé mettre le bon Dieu et la religion là-dessous ! — Monsieur Champeaux, allons voir mes poules.

— Au fait, vous avez raison, monsieur Hourdon ; il y a des conditions imposées à chaque organisation dans l'univers; il est ridicule de les nier ou de les abolir au nom de la morale. Les animaux ne se gênent guère : sommes-nous autre chose, pour nous conduire autrement ?

— Nous sommes moins que certains animaux, reprit Hourdon, exalté par le matérialisme de Champeaux : avons-nous le regard de l'aigle, le triple estomac du bœuf, l'ouïe du lièvre, le flair du chien ? Nous n'avons que cinq misérables sens imparfaits, boiteux, exposés à toutes sortes d'atteintes, au rhume, à la paralysie, à l'apoplexie; et encore on veut nous les ôter ! Grâce à mon bon sens, je n'ai jamais partagé ces prétendues doctrines spirituelles : j'ai vécu, bien vécu ; et, comme je vous l'ait dit, ma profession m'a aidé admirablement.

— Il n'y a rien que de très juste en cela, reprit Champeaux. Si vous eussiez été jardinier, vous ne vous seriez pas privé de manger les plus belles poires de votre verger pour les laisser aux autres.

— Votre comparaison est parfaite ; mais j'aime mieux les poires aujourd'hui, surtout en compote.

— Le souvenir ne gâte rien, dit Champeaux, qui, pour arriver à ses fins, revenait avec acharnement sur le même sujet; et, quand on a usé de la vie avec tant d'avantages, se rappeler c'est jouir. Que de femmes vous avez dû rencontrer dans le monde, auxquelles votre aspect n'a pas été une faible surprise !

— Les maris de celles-là étaient toujours les premiers à courir vers moi pour me faire des reproches de ce que je les négligeais : — Monsieur Hourdon, vous ne venez plus nous voir. Faut-il que nous nous rendions malades pour être favorisés de vos visites ?

— Je suis sûr, s'écria Champeaux en prenant des grains de la main de Hourdon et en les broyant sous la dent pour faire sa cour au vieux nourrisseur de poules, je suis sûr que vous écririez de fameux Mémoires.

— Je vous en réponds !

— Que de révélations froudroyantes, scandaleuses ! Les jeunes gens s'arracheraient votre livre.

— Oui ! je crois qu'il aurait de l'intérêt. J'assaisonnerais mon texte de peintures chaudes, à la façon de l'*Arétin*, d'un peu d'anatomie, de beaucoup de mots propres, d'expressions savoureuses, d'épisodes recueilli dans tous les pays, de fines descriptions de soupers. La table ne gâte rien, elle prépare souverainement. Puis je dirais les femmes que j'ai soignées, les belles, les huppées, les impératrices. Mon ami, les Françaises sont des pêches, les Italiennes des truffes, les Espagnoles du piment, les Allemandes de la crème. Je vous inviterais à un fameux banquet. Celui de Platon est crapuleux. — Fi donc ! — Mon livre est à faire : un médecin l'écrira un jour. Mais allons à nos poules qui attendent. Vous verrez comme c'est gras !

— De vous à moi, dit Champeaux, qui s'arrêta au milieu de l'allée comme pour empêcher M. Hourdon de passer, y a-t-il une femme au monde dont vous puissiez dire en la voyant : — Celle-là est née en Russie et elle a une constitution amoureuse ; celle-ci a du sang oriental dans les veines ? — Dans la peau, sous le teint ou pâle ou ardent, dans les gestes vifs, modérés ou indécis, dans la voix langoureuse ou hardie, dans le silence même vous voyez, je gage, des signes qui vous disent : Cette femme est ceci, et pour l'assiéger à coup sûr il faut cela.

— Il y a du vrai, monsieur Champeaux, dans votre opinion. Cependant toute science a ses limites : il existe des femmes sans caractère; il en est même de froides, de dures, qui brisent le scalpel.

— Sans doute, sans doute; mais, cette exception admise, la femme est pour vous, monsieur Hourdon, un livre ouvert. Si l'on vous demandait, par exemple, de quel pays est mademoiselle Laure de Touralbe, quel est son caractère, quels sont ses goûts, vous répondriez, j'en suis convaincu, tout de suite et sans commettre d'erreurs.

— Tiens, tiens! rumina le vieil Hourdon en lui-même, il voulait en venir là! Il a pris un assez long détour, trop long. Voyons ce qui va suivre.

— Sans erreurs, sans erreurs... Cela paraît présomptueux, monsieur Champeaux. Voulez-vous un peu m'aider à soulever la barrière pour que nous entrions dans le poulailler.

— Avec plaisir, monsieur Hourdon.

La corvée était assez rude à remplir, et le vieil Hourdon ne l'ignorait pas. C'était bien le plus infect séjour qu'on pût imaginer, que ce poulailler vaseux où voltigeaient des cosses de grains, des pailles à faire tousser une statue, des nuées de plumes qui s'attachaient aux cheveux, à la barbe et aux habits. Champeaux était déjà horriblement mal à l'aise.

— Croyez-vous que mademoiselle de Touralbe soit Anglaise?

— Cette poule est de Barbarie; elle m'a été donnée par le cuisinier du dey d'Alger. Comment la trouvez-vous?

— Fort bien... Mademoiselle de Touralbe est peut-être Italienne, n'est-ce pas?

— Je ne le pense pas. Tâchez, je vous prie, de m'attraper ce coq. C'est le présent d'un député.

— L'attraper n'est pas facile, monsieur Hourdon; cependant j'essaierai... Mais, pour revenir à notre propos, vous pensez que mademoiselle de Touralbe n'est ni Italienne ni Anglaise? Quel maudit coq! griffe-t-il!... Mais je ne parviendrai jamais à l'empoigner. Bon! il me mord maintenant!

— Je pense, répondit Hourdon, que ce coq ne voudra peut-être pas de mon grain. Le tenez-vous bien au moins?

— Vieux scélérat, avec son coq! murmurait Champeaux; on dirait qu'il s'obstine à ne pas me répondre. Quel beau coq! il est superbe, monsieur Hourdon, il est magnifique en effet... Cependant, selon vous, mademoiselle de Touralbe n'est pas née en France?

Quand Hourdon eut lu sur le visage de Champeaux l'exaspération la plus complète, il lui dit, car il n'était pas méchant à la manière de Fourneuf :

— Si je ne me trompe, mademoiselle de Touralbe est de Paris ou des environs : il y a quelque chose d'aqueux sous sa fraîcheur; c'est le teint de notre latitude humide.

— Ainsi, dit Champeaux, doublement heureux de cette première indication, qu'il avait assez attendue, et de s'être débarrassé de son coq, vous la jugez froide.

— Je n'ai pas dit un mot de cela. D'ailleurs, vous ne tenez pas beaucoup, je présume, à être éclairé sur ce point.

— Histoire de causer, monsieur Hourdon. J'étais curieux de fournir à votre perspicacité, que j'admire, une occasion naturelle de s'exercer.

— C'est une belle créature, reprit Hourdon en sortant du poulailler, à la grande satisfaction de Champeaux : l'œil bien fendu, la taille flexible, la poitrine charnue. Je vous fais compliment de votre goût.

— Je n'ai pas dit qu'elle fût de mon goût, se reprit vivement Champeaux, étonné de la promptitude avec laquelle il était deviné. Il est vrai que je la trouve fort belle.

— Elle est jeune, monsieur Champeaux; ajoutez cela.

— Oui, assez jeune. On commence toujours par là.

— Dix-huit ans.

— Pensez-vous ?

— Pas davantage. Mais...

— Mais quoi ? s'informa Champeaux, enlevant la parole aux lèvres de Hourdon.

— Mais je la crois moins sentimentale qu'elle affecte de le paraître. Cela vous étonne.

— Du tout : je vous écoute avec attention.

— Et peut-être aussi moins malade qu'elle ne le dit.

— Quel intérêt aurait-elle à nous tromper ?

— Je l'ignore. Après tout, cela nous importe peu à éclaircir, n'est-ce pas ?

— Mes prévisions se vérifient, pensa Champeaux. Le vieux sorcier ne m'a pas beaucoup appris, mais il m'a beaucoup confirmé. — Eh bien, dit-il, vous m'avez inspiré le goût d'élever des volatiles ; si jamais je m'établis sérieusement, j'aurai une basse-cour.

— Demain je vous attendrai, monsieur Champeaux, pour peu que vous désiriez encore assister au déjeûner de nos poules.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Hourdon.

— Oui ! viens : il te reste encore à savoir.

Arrivés à la porte du réfectoire, les deux pensionnaires se quittèrent. Après avoir retourné ses poches pour en chasser les grains d'avoine qui y étaient restés, Hourdon monta dans son appartement. Champeaux revint sur ses pas et reprit sa promenade dans les allées du jadin ; ce ne fut pas pour admirer le coq de M. Hourdon. Il roula une pincée de tabac dans du papier espagnol et se mit de nouveau à fumer.

— Je me doutais de ce qu'il m'a appris, murmura Champeaux depuis la première jusqu'à la dernière goulée de tabac. Bientôt il faudra agir. Bientôt.

X.

Parmi les dames pensionnaires il en est toujours quelques unes que la maîtresse de la maison se plaît à distinguer. Celles-là ont la chambre la mieux exposée, quelques fauteuils refusés à la parcimonie des autres pièces, une tenture de lit plus fraîche, et à table les places d'honneur, c'est-à-dire les places où les mets arrivent en moins de temps pendant la distribution. L'âge n'est pas toujours l'unique cause de ces faveurs : une longue résidence dans l'établissement, un commerce aimable, des talens particuliers, surtout le talent de se faire bien venir de la directrice, y donnent des droits. Ces droits sont beaux, on les jalouse ; ceux qui n'en jouissent pas les discutent, les nient. Des coalitions, des menées obcures, des propos sans fin, mais non sans aigreur ; des bouderies opiniâtres, et même des ruptures, ont lieu souvent pour une tasse de café sucrée avec une prodigalité révoltante aux dépens de la généralité des tasses, pour une chaufferette que le cuisinier a laissé gorger de braise avec une partialité visible. Une maison de santé est un état politique ; ceux qui n'ont rien se disent les meilleurs et conspirent jusqu'à ce qu'ils aient et que l'on conspire contre eux. Dans le gland il y a la forêt, dans une maison le monde.

Madame Pingray justifiait par plus d'un titre les complaisances dont elle était l'objet de la part de madame Dalzonne qu'elle avait précédée de dix ans dans la maison. Elle ajoutait au mérite de ce long séjour non interrompu des qualités personnelles difficiles à méconnaître. Elle possédait une affinité délicate pour chaque nuance de caractère, une indulgence instinctive pour les défauts et les travers de la société au contact de laquelle elle était obligée d'user les jours qui lui restaient à vivre,

une sensibilité agrandie par la raison, une mémoire pleine de ses propres trésors et de ceux qu'y avaient déposés des hommes de toutes les conditions, parens, amis ou correspondans de son mari, intègre négociant dont les rapports avaient touché à tous les climats; et ces avantages naturels et d'éducation se complétaient en elle par une discrétion impénétrable, une heureuse simplicité d'opinion en toutes choses. Par une exception qui paraîtra un bienfait providentiel, elle avait vu sa santé, d'abord facile aux altérations, se cimenter en se ruinant sous le poids de l'âge. Une foule de maux l'ayant éprouvée, aucun mal ne pouvait plus la surprendre. Sa faiblesse était trop générale pour qu'un choc partiel renversât le monument en entier. Elle était comme ces vieux ponts en briques d'une seule courbe qui s'en sont allés de çà et de là, limés peu à peu. L'arche, quoique rongée, demeure encore debout d'un bord de la rivière à l'autre; et rien n'y passant plus, elle tient bon pendant des siècles; sa fragilité fait sa durée.

On n'aimait pas madame Pingray dans la maison de santé; les vieilles gens n'aiment guère : on l'épargnait; tolérance qui n'excluait pas une certaine envie. Quand sa porte, qui donnait sur l'escalier, était par hasard ouverte et que le vieux lampas de la portière était jeté sur le côté, les allans et les venans, la main posée sur la rampe, allongeaient la tête, et détaillaient avec une satisfaction jalouse l'ameublement religieusement entretenu de madame Pingray.

Sa chambre était un bijou de peu de valeur; mais, à force d'amour, de propreté, de soins, de tendresse, elle l'avait presque pénétrée d'une intelligence. D'ailleurs tous les meubles de son appartement n'appartenaient pas à la maison; elle en avait en propre qui ne l'avaient jamais quittée : sur trois matelas, deux étaient à elle; le couvre-pied piqué, d'un vert fané, à petits carreaux, enfermant dans une mosaïque patiente une immense renoncule, lui avait été donné en présent par son mari le lendemain des noces, comme c'était d'usage alors; la pendule en bronze lui venait de son frère, ancien syndic des horlogers à Lyon, ouvrage lourd, mais franc : elle représentait un berger énorme, endormi sur le cercle du cadran. De la base de la pendule un amour souriant, mais gras comme un enfant lyonnais, lançait une flèche dans le cœur du berger. Cela voulait dire que, lorsque l'heure d'aimer est arrivée, on a beau dormir, l'amour vous frappe. Dans le temps, ce modèle de pendule avait fait fureur à Lyon. Madame Pingray tenait à ce meuble, du reste assez gothique pour marquer régulièrement les heures, et ne jamais se déranger, parce qu'elle aimait à se souvenir que, lorsque son mari voulait la surprendre par quelque cadeau de nouvelle année ou de bonne fête, il employait toujours l'office du berger. Il plaçait les billets de banque sous le bras du berger, enlaçait autour de son cou les chaînes d'or dont raffolaient les jeunes demoiselles de Lyon avant la grande révolution.

La commode était aussi à madame Pingray. Quoiqu'elle en eût hérité d'un de ses oncles de Coudrieux, elle avait beaucoup de raisons pour croire qu'elle l'avait payée dix fois sa valeur, tant le roulage l'avait promenée de ville en ville jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, où elle méritait de trouver le repos. Fin connaisseur eût été celui qui eût dit à quelle espèce de bois elle appartenait : la vieillesse et l'encaustique en avaient fait une espèce de momie parfaitement conservée, mais parfaitement indéchiffrable, comme toutes les momies bien conservées. C'était une commode bombée, affectant les formes d'une femme hydropique dont la robe serait semée de petits oiseaux. Le marbre était chargé de ces fétiches sans prix qu'on aime tant parce qu'ils servent de points de rappel : ici le bouquet de fleurs d'oranger; on fut jeune et belle; là un nécessaire en ivoire; l'ivoire a jauni, le cœur le voit toujours blanc et nacré dans la main de celui qui l'offrit : celui qui l'offrit ne fut pas heureux, on

ne l'épousa pas. Le mari a respecté ce souvenir, et il en a été aimé davantage.

Ainsi, chaque objet de ce petit ameublement est une date touchante, une tombe où repose une amitié. Et cette femme si forte, si raisonnable, si préparée aux plus sinistres revers, pleurerait un jour entier si un domestique maladroit écornait sa vieille commode d'un coup de plumeau. Les domestiques, il est vrai, ne touchent pas à son mobilier : ils balaient, font le gros du ménage et s'en vont; elle seule élève ses meubles et en a soin.

Depuis deux heures tous les pensionnaires étaient retirés dans leurs chambres, cherchant à se précautionner contre un froid assez vif, accompagné d'un vent noir qui appelait à grands cris les lisières aux portes, le feu et les tapis.

Prévoyante comme la fourmi, madame Pingray n'avait pas attendu les foudroyans avertissemens du thermomètre pour s'armer en guerre contre l'hiver; ses mesures étaient prises.

Assise auprès de sa cheminée à la prussienne, elle préludait sans hâte, avec la conscience de son œuvre, aux distractions de la soirée. Elle préparait la théière, mêlait le thé noir au thé vert, cassait du sucre, découpait du jambon en tranches transparentes, et versait du lait dans sa cafetière d'argent; le couteau était posé sur le pain rond.

Pendant ces préparatifs si agréables, madame Pingray chantonnait d'une place à l'autre, visitait son armoire aux fines bouteilles de liqueurs, les bouchait mieux, les rangeait, les tournait du côté de l'étiquette; elle les faisait belles et régulières comme fait un général pour la revue de ses troupes; sans préjudice de l'attention qu'elle portait à la poignée de marrons qu'elle avait mis au feu, et qui, de loin en loin, éclataient et rompaient soudainement le silence ouaté de l'appartement. Sa carcel répandait une lumière égale sur cette scène vivante et solitaire.

Madame Pingray se baissait pour approcher l'eau du foyer, lorsqu'on frappa à la porte.

— Je connais le pélerin qui vient me demander l'hospitalité. Vite, une pincée de thé de plus, et allons ouvrir.

— Vous êtes un homme charmant, monsieur Abel! Cette place pour vous, et celle-ci pour moi.

— Que ce temps m'irrite et m'accable! dit Abel en s'asseyant dans le fauteuil que lui avait offert madame Pingray; que je souffre!

— Ne vous étonnez pas, mon ami, de l'action du froid sur les nerfs: chacun ressent ces premiers effets de la mauvaise saison. En quelques jours l'épreuve est faite. Je vous trouve meilleur visage.

— Cela ne vas pas mieux cependant; je dors à peine.

— Encore un résultat du froid. Dans deux mois nous serons en mars, et mars est souvent beau : les jours sont plus longs, les lilas boutonnent. Ils seront magnifiques ce printemps.

— Qu'il est encore loin! Au fond, je ne sais pourquoi je le désirerais avec impatience : il m'obsède par l'excès de vitalité qu'il m'apporte. Oui, il me trouble, il m'enivre; j'ai quitté l'Espagne à cause de son printemps; l'air s'y embrase et la terre se couvre de fleurs dès les premiers jours d'avril. Il faut avoir alors l'énergie de renaître ou la résolution de mourir.

— Comme nous ne connaissons pas à Saint-Germain des printemps aussi dangereusement beaux, vous en serez quitte pour mieux vous porter après quelques promenades jusqu'au Buisson-Richard, d'où vous reviendrez avec des violettes. Je retiens votre premier bouquet. Bergeronnette m'en apportait autrefois pour garnir les pots de ma cheminée; mais d'année en année elle me néglige. A propos, je crains que la pauvre enfant ne soit malade : voilà trois jours qu'elle n'est venue à la maison.

— Depuis trois jours, dites-vous? et personne ne me l'a appris cependant!

— C'est qu'on ne vous prêtait pas un grand intérêt à connaître un événement si léger.

— C'est vrai, répondit Abel. Il y a d'ailleurs tant d'autres nouvelles importantes que j'ignore, que j'ai bien pu ne pas être tenu au courant de celle-là.

Croyant avoir surpris dans la réflexion d'Abel quelque dureté pour Bergeronnette-cinq-heures, madame Pingray se tourna vers lui et lui dit:

— Vous seriez fâché, j'en suis sûre, que notre chère enfant fût malade, surtout au commencement de l'hiver, quand les pauvres gens ont besoin de toutes leurs forces pour suffire à leur existence. Bergeronnette soutient son mavais sujet de père, un vaurien; sans elle il y a long-temps que les vaches seraient mortes. Perdre sa mère si jeune! et la remplacer près d'un homme qui n'est bon qu'à braconner! il l'excède de travaux. La fatigue l'aura mise au lit.

— Elle est pourtant d'une gaîté intarrissable, reprit Abel, qui devint tout à coup plus distrait et moins soucieux. Nous l'avons vue, le docteur et moi, l'autre jour, au milieu de ses occupations : elle faisait tout en riant et sans peine. Il est vrai qu'elle paraissait toute joyeuse de notre présence, particulièrement de celle du docteur et de l'abbé Vincent. Vous la croyez donc malade?

— Songez, mon cher Abel, qu'il y a loin de Fromainville au Pecq, et que Bergeronnette, soit par le froid, soit par la neige, fait chaque jour la course. La jeunesse se croit de fer. A son âge on néglige une petite indisposition, qui, parce qu'elle est négligée, devient une maladie. A la campagne on n'a pas tout de suite un médecin à sa portée; la dépense effraie: on croit encore dans les villages que les médicamens se vendent au poids de l'or. Ce n'est enfin que lorsque le mal s'est aggravé de ces lésineries et de ces préjugés qu'on se résigne à recourir aux soins du médecin, appelé trop tard. C'est pour avoir trop attendu que la mère de Bergeronnette-cinq-heures ne revint pas d'une maladie peu grave, à ce que nous dit dans le temps M. Calveyrac.

— S'il était ici, reprit Abel, je le prierais d'aller s'assurer à Fromainville de l'état dans lequel vous présumez que se trouve Bergeronnette; mais le docteur est à Versailles pour une consultation, et l'on ignore l'époque de son retour. Ne serait-il pas important cependant qu'un médecin vît si la maladie de la jeune fille de Bergerin exige de prompts secours? Si je parlais à M. Hourdon?

— Vous savez combien il est difficile de l'arracher à sa paresse; d'ailleurs, il a renoncé depuis long-temps à exercer.

— Si je l'emmenais avec moi à Fromainville dans ma voiture?

— Il imaginerait quelque mauvaise raison pour refuser de vous suivre.

— En lui payant largement sa peine, six louis pour sa visite?

— Il ne voulut pas faire une opération de chirurgie l'an passé pour dix mille francs.

— Il est donc bien riche?

— Lui! il a tout juste de quoi payer sa pension et la nourriture de ses poules.

— Il ne reste alors qu'un moyen pour le décider à m'accompagner à Fromainville, c'est de m'adresser à son humanité.

— Que vous connaissez peu le caractère de M. Hourdon! Pour qu'il vous comprît, pour que son humanité vous entendît, il faudrait admettre qu'il a confiance en la médecine; mais il n'y croit pas; il la nie comme il nie tout, excepté pourtant la bonne chère, la paresse et le plaisir de tenir des propos licencieux. Quand M. Calveyrac assure que M. Hourdon est un des plus savans médecins qui aient jamais paru, je suis confondue.

— Puisqu'il en est ainsi, j'irai chercher dans quelque village voisin de

Fromainville un médecin obscur, plus humain et moins instruit, et nous irons ensemble chez Bergerin. Mais j'oublie, s'interrompit Abel arrêté par une objection douloureuse, que M. Calveyrac m'a défendu de m'éloigner de Saint-Germain pendant son absence. Les longues courses sans lui me sont interdites; c'est son ordre, c'est sa volonté. Ne m'avez-vous pas dit de m'en remettre aveuglément au docteur?

— Vous repentiriez-vous de m'avoir écoutée, mon ami?

— Au contraire, dit Abel; et je vous remercie du fond de mon âme pour votre conseil, que j'ai suivi avec une obéissance filiale. Quel ami vous m'avez donné! quel homme! Lui ne demanderait ni or ni prières, pour courir au lit d'un malade, oh! non! Vous ne m'avez pas dit toutes les qualités éminentes et bonnes, fortes et hautes dont il est doué, quand vous me l'avez indiqué comme un sauveur. Mais par quelles voies inconnues sont passés de tels hommes pour arriver à ces hauteurs sereines d'où ils découvrent nos infirmités dans les plus sombres profondeurs? qui donc les a faits si éclairés et si bons? Est-ce leur mère? mais ce n'est pas à elles qu'on peut rapporter cette pitié grave, réfléchie, née avec la raison, quand l'enfance est déjà écoulée. Est-ce la science? mais M. Hourdon est plus savant encore, dit-on, que le docteur Calveyrac, et vous m'avez dépeint son inexorable dureté. Quoi qu'il en soit, j'aime le docteur : sa voix me pénètre comme un rayon et me fond le cœur. Quand je suis abattu, tordu par le mal, réduit à rien, il paraît et je le regarde, il parle et je l'écoute; s'il pose le doigt sur mon front, mes idées tumultueuses se classent, je reviens à la raison et à la vie. Ensuite il sourit, s'assied près de moi, et il me raconte des histoires qui m'attachent. Vous savez qu'il a été soldat sous l'empereur, son idole. Oh! que je vous remercie encore, madame Pingray, de me l'avoir donné pour ami! Vous le connaissez bien, vous! mais le connaissez-vous tout entier? continua Abel en arrêtant par le bras madame Pingray, qui se courbait pour prendre l'eau chaude et le verser dans la théière. Croirait-on que le docteur craint de ne faire que des ingrats? Il ne me l'a pas dit absolument : je l'ai compris à ses doutes pénibles. Il se méfie de la reconnaissance du monde. Chose affligeante! il n'est pas convaincu de l'amitié qu'on lui porte dans la maison; et il a voulu que je lui disse à plusieurs fois que madame Dalzonne avait pour lui une affection sincère. Lui! douter de l'amitié de madame Dalzonne! avoir besoin d'une semblable confirmation! N'en êtes-vous pas étonnée comme moi, madame Pingray?

Un sourire expressif, mais qu'Abel ne put pas remarquer, fronça le visage de madame Pingray, occupée à remettre l'eau auprès du feu.

Elle répondit à Abel :

— Ne savez-vous pas que les meilleurs esprits ont leur côté faible, leur incertitude, et, s'il faut le tout le dire, leur injustice? Le docteur a placé ses affections dans les étroites limites de la maison : pourquoi ne pas expliquer à son avantage les appréhensions dont il vous a fait la confidence? À son âge, on ne renouvelle pas ses amitiés; on garde celles qu'on a acquises. On les compte en avare, on les surveille nuit et jour, et la peur qu'on éprouve de les perdre n'est que la conséquence naturelle du prix qu'on y attache. N'êtes-vous pas aussi de mon avis? Avant de me répondre, prenez cette tasse de thé.

Abel portait la tasse à ses lèvres quand un coup retentit à la porte.

— Encore quelques unes de ces dames! La fumée du thé et l'odeur des sandwichs les auront attirées. On ne les évite jamais quand on arrange quelque petite collation. Elles vont tout dévorer; adieu notre pauvre jambon!

— Mais ouvrez donc! Savez-vous qu'il ne fait pas bon être à la porte par ce temps-ci!

— Ah! c'est madame Dalzonne! cria madame Pingray sauvée de tout péril, et allant au devant de la charmante visiteuse qu'elle n'attendait pas.

— Que c'est aimable à vous de nous surprendre! Vous voyez : c'est un tête-à-tête amoureux, une partie fine.

— Et comment êtes-vous ce soir? demanda madame Dalzonne à Abel en lui touchant la main à la manière anglaise, élégante familiarité que les bourgeois de France ne comprendront jamais.

— Mieux, si vous le voulez.

— C'est poli! Gardez, je vous prie, ces excellentes dispositions; j'en aurai besoin. Cette tasse de thé est-elle pour moi?

— Certainement.

— Votre thé est trop fort, monsieur Abel; versez-y beaucoup de lait. Devinez pourquoi je viens.

— Soyez assez bonne pour nous l'apprendre tout de suite.

— Ah! c'est ainsi que vous devinez, Abel! Eh bien, apprenez qu'une jeune et jolie demoiselle, tout à coup éprise d'un beau zèle religieux, a résolu d'assister demain à une solennité qui aura lieu au couvent des Loges. Elle m'a fait part de son projet, que je n'ai pas osé combattre, de peur de lui inspirer une mauvaise opinion de ma piété; mais j'ai refusé de l'accompagner, n'éprouvant pas au même degré qu'elle le désir d'étaler ma foi au profit de l'occasion. Elle ne peut cependant se rendre seule au couvent des Loges; j'ai pensé à vous, je vous ai proposé. Remerciez-moi; elle vous accepte pour son compagnon de voyage en terre sainte. Vous partirez demain, après le déjeûner, dans votre voiture bien fermée, car je crois que l'air sera vif; et vous me rapporterez en détail les circonstances pieuses de la fête : les sermons, s'il y en a; les toilettes, et il y en aura beaucoup, et l'édification de mademoiselle de Touralbe. N'allez rien oublier; ne vous égarez pas surtout, comme à votre dernière excursion avec le docteur.

— J'aurais désiré, répondit Abel, qu'avant de me proposer à mademoiselle de Touralbe vous m'eussiez averti; j'aurais vu... je me serais consulté...

— Et vous auriez refusé?

— Pas absolument; mais l'imprévu même le plus agréable dérange quelquefois nos calculs.

— Cet imprévu est si simple! conduire rien qu'à deux lieues de Saint-Germain une jeune personne dont l'amabilité abrégera encore la distance! Vous aviez peut-être projeté d'employer autrement votre journée?

— Non.

— Alors accordez-m'en le sacrifice sans mauvaise grâce. Je vous ai déjà bien prié, Abel, j'ai compromis la dignité de mademoiselle de Touralbe, à qui je ne rapporterai pas les difficultés de ma mission : je craindrais que la réussite, si péniblement obtenue, ne la mécontentât autant qu'un refus.

— Il y a des momens, madame, ai-je besoin de vous l'apprendre? où le devoir le plus doux pèse à remplir. Mais si je suis dans une affligeante disposition ce soir parce que je fais partager à mes facultés morales l'abattement dont tout mon corps est accablé, demain, à l'heure d'exécuter le projet auquel vous désirez que je participe, je serai, je l'espère, beaucoup mieux préparé à son accomplissement; ayez donc de l'indulgence jusqu'à demain. Au surplus, acheva Abel, je n'ai pas refusé d'accompagner au couvent des Loges mademoiselle de Touralbe.

Dans la voix d'Abel, dans le jeu de ses muscles, dans l'inquiétude de ses mouvemens, dans le petit frémissement de ses mains qu'il ouvrait et fermait comme lorsqu'on a chaud, il y avait aux yeux de madame Dalzonne et de madame Pingray, instruites l'une autant que l'autre des habitudes de cette existence fragile, les symptômes d'un accès nerveux dont la gravité dépendait de la plus faible circonstance, d'un coup de sonnette trop vif, d'un froissement de satin, et surtout d'une contrariété peu ménagée. C'est ce que comprirent madame Dalzonne et madame Pingray sans même échanger un seul coup d'œil d'intelligence. Madame Dalzonne

tenta de changer le sujet de la conversation, près de s'aiguiser en allusions tranchantes; madame Pingray, plus prudente, essaya au contraire de la continuer d'une manière pacifique, préférant la tourner que de la rompre avec une affection dangereuse.

— Pour vous mettre d'accord, dit-elle, si toutefois vous avez cessé de l'être, M. Abel n'avait qu'un mot à dire, un simple mot, et le voici. Dans un but dont il ne faut pas mettre en doute la nécessité, le docteur a recommandé à M. Abel de ne pas se promener sans lui dans la forêt de Saint-Germain. Comme M. Calveyrac est absent, son fidèle malade n'ose prendre sur lui de transgresser l'ordonnance en conduisant mademoiselle de Touralbe au couvent des Loges. Je crois avoir deviné la cause de ses hésitations si bien fondées, et je serais la dernière à les blâmer.

— Et moi je suis la première à les approuver, ajouta madame Dalzonne, quoiqu'il me fût facile de prendre tout entière la responsabilité de la violation, sûre d'avance du pardon de notre excellent docteur. J'ai la clé de sa sévérité, qui ne repousse pas tout commentaire raisonnable. Quand il vous défend mon cher Abel, de vous éloigner de Saint-Germain sans lui, c'est qu'il ne veut pas que vous vous trouviez seul dans la forêt, où une faiblesse peut survenir; mais il ne prétend que cela. Ayez un compagnon, et l'injonction, si je ne me trompe, change de caractère. Que signifierait-elle autrement? quel danger courez-vous plus particulièrement dans la forêt qu'ailleurs? S'il a insisté sur la forêt de Saint-Germain, c'est que d'ordinaire vous ne dirigez pas votre promenade du côté du Vesinet ou de Mareil. Ainsi son ordonnance n'interdit pas la forêt de Saint-Germain, mais la promenade tout seul. Le docteur est trop précis dans sa volonté, trop heureux de flatter le goût des pensionnaires, pour avoir exclu de la série de vos distractions celle à laquelle vous tenez le plus. Cependant, quand j'aurais raison sur tous les points, mon cher monsieur Abel, j'abandonnerais volontiers cet avantage pour n'obtenir votre consentement que de votre gracieux vouloir; ne parlons plus de cela. Si vous êtes en bonne santé, ce dont nous serons juges, madame Pingray et moi, vous irez, votre agrément consulté, aux Loges avec mademoiselle de Touralble; sinon, c'est moi qui prendrai votre place auprès d'elle.

— Quoi qu'il arrive demain, soyez convaincue du plaisir que j'aurai toujours à vous obéir quand mes forces me le permettront.

Ces brèves paroles furent les seules qu'Abel rencontra pour répondre à celles que madame Dalzonne avait dites avec une bonté charmante, et le sourire sur les lèvres, quoiqu'en les prononçant elle ressentît à la fois une douleur réelle et une contrariété poignante, parce qu'elle n'avait peut-être pas offert sans motif à mademoiselle de Touralbe de la faire accompagner par lui.

Il fallut renoncer à ce terrain difficile. Laissant Abel à lui-même, madame Dalzonne s'adressa à madame Pingray:

— Savez-vous la grande nouvelle, madame Pingray?

— Laquelle?

— Mais, avant tout, félicitons-nous de n'avoir pas pris d'actions dans les *Algériennes*.

— C'était pourtant une magnifique opération; j'en relisais encore le prospectus hier.

— Pas si magnifique; et c'est là ma grande nouvelle. Il était arrêté par les entrepreneurs que ces voitures iraient de la Bastille à Neuilly, en suivant la ligne des boulevarts, trajet lucratif, va-et-vient éternel de voyageurs.

— C'est ce qu'annonce aussi le prospectus.

— Le prospectus, madame Pingray, n'avait oublié qu'une chose: le préfet de police. Il ne permet plus aux *Algériennes*, en activité depuis un mois comme vous ne l'ignorez pas, de prendre des voyageurs sur leur chemin; elles n'ont le droit de les transporter que de la première station à

la deuxième, condition qui les assimile aux diligences du dernier ordre. Les actions sont tombées de quatre-vingts pour cent en trois jours.

— J'ai couru une fameuse chance !

— Et moi !

— Et moi, reprit madame Pingray, qui avais déjà écrit pour dégager des fonds confiés, au six et demi, à un notaire de Melun ; j'abandonnais le dernier trimestre d'intérêts pour les ravoir. Il sera remercié d'avoir négligé ma demande. Et que pensez-vous d'un placement dans les bateaux à vapeur ?

— Je pense qu'il faut s'abstenir. Ils rapportent à peine trois : et les frais de réparation menacent à chaque instant de faire descendre l'intérêt encore plus bas.

— Et dans les canaux ? On en construit deux dans le Midi.

— Madame Pingray, prenez plutôt votre argent et jetez-le dans la Seine.

— Et les actions de journaux ? on en fonde beaucoup.

— Je vous conseillerais de donner la préférence aux canaux.

— Mais où placer ?

— Dans son secrétaire, madame Pingray, jusqu'à ce que les affaires aient pris une autre tournure. Du reste, M. Champeaux me l'a conseillé, et personne n'est plus au courant des affaires que lui ; c'est un oracle : ses opinions politiques le rapprochent de M. Laffitte, le flambeau de la banque.

Quelque intérêt que madame Pingray et madame Dalzonne apportassent à cette conversation, sur laquelle elles revenaient avec chaleur, l'une et l'autre lancées dans la loterie des actions, dont le fléau à cette époque n'épargnait personne, elle ne perdaient pas de vue Abel, de plus en plus envahi d'une tristesse épaisse et sombre.

Dès que madame Pingray et madame Dalzonne eurent achevé de parler, Abel, qui était resté suspendu à leurs voix comme à un dernier fil, revint sur lui-même, et une prompte diversion eut lieu.

Il se leva, posa sa main flageolante sur le marbre de la cheminée, et, après avoir laissé échapper sa respiration gênée, il dit :

— Je souffre, je souffre beaucoup ! mon corps se détend et se crispe ! Voyez comme je tremble ! Mon cœur saute dans ma poitrine, mes cheveux sont trempés ; j'ai besoin de pleurer, des larmes me montent aux yeux. Que se passe-t-il près de moi, autour de moi ? Je suis oppressé ; un air chaud m'enveloppe. Tenez ! je suis sûr qu'il neige en ce moment.

— Mais non, mon ami, lui répondit madame Dalzonne tout attristée de l'état d'Abel : le temps était clair quand je suis venue ; vous vous trompez.

— Qu'est-ce donc alors ? car je suis malade comme je ne l'ai pas été depuis quelques jours. Croyez-moi, il neige en ce moment.

Pour faire changer de conviction à Abel, madame Pingray tira les rideaux.

Le jardin était blanc de neige : Abel ne s'était pas trompé : il avait neigé pendant toute la soirée.

Comme tous les névralgiques, Abel éprouva un mieux sensible dès qu'il connut la cause de son accès et qu'il eut la satisfaction, sans prix pour un malade, de démontrer avec l'autorité d'une prophétie immédiatement réalisée que ses douleurs n'étaient pas imaginaires. Il était brisé et triomphant.

— Il est temps de nous retirer, dit madame Dalzonne à Abel. Appuyez-vous sur mon bras : je vous accompagnerai jusqu'à la porte de votre appartement.

— Cela va déjà mieux, dit madame Pingray en éclairant ses hôtes jusqu'à l'autre bout du palier, où était l'appartement d'Abel ; la crise se dissipe.

Quand la porte de la chambre fut fermée, madame Dalzonne avança deux fauteuils auprès de la cheminée et dit à Abel :

— Maintenant, écoutez-moi, mon ami.

XI

Madame Dalzonne quitta bientôt le fauteuil où elle était assise, glissa sous elle-même, et s'accroupit avec une grâce tout orientale aux pieds d'Abel, sur un tabouret en velours. De cette place elle prolongeait son regard jusqu'au front du malade avec la sollicitude d'une esclave heureuse de son humiliation. Elle semblait aspirer la douleur et donner en échange son énergique vitalité. Tandis qu'elle avait ramassé en plis moelleux sa robe de soie noire sous ses genoux, son bras s'appuyait sur Abel sans le lasser; car les femmes, quand elles aiment, possèdent le secret de diviniser les plus pénibles fatigues. La foi marcherait sur l'eau, la femme aimée dans l'air. La tendresse attentive du lévrier n'a pas des rayonnemens si perçans que ceux qui s'échappaient de l'âme en arrêt de madame Dalzonne. Elle étudiait chaque nuance du visage arrêté au dessus du sien pour le comprendre, comme l'observateur placé dans une planète mobile chercherait à connaître les phénomènes d'une étoile fixe. Dans cette attitude d'abandon, elle atteignait à la grâce des femmes d'une taille plus élevée que la sienne, grâce qu'ont rarement celles qui sont trop grandes. Sa tête arrivait à la poitrine d'Abel, où elle ne s'appuyait pas; mais elle en était si près que ses paroles éveillaient un écho dans cette organisation délicate.

Quoique madame Dalzonne eût dit à Abel de l'écouter, elle demeurait muette, n'osant rompre par des paroles trop au dessous de la situation la contemplation où elle se plaisait.

Abel, il est vrai, après les crises de son mal, présentait au plus haut degré la beauté de la douleur. Il était comme ces lilas blancs dont les branches s'affaissent, dont les feuilles s'enroulent, dont les grappes flottent détendues quand l'air est chargé de l'électricité de l'orage, et qui se relèvent lentement, et pourtant d'une manière sensible aux yeux, dès que la tempête a éclaté. Un léger pli semblable au dédain courait encore sur ses lèvres; mais ce n'était pas du dédain, c'était la trace du chemin par où la douleur était passée. Son front se dégageait, ses cheveux ne pendaient plus à ses tempes comme les algues autour de la tête du plongeur qui remonte à la surface de l'eau.

— Non, mon ami, lui dit enfin madame Dalzonne, vous n'irez pas au couvent des Loges avec mademoiselle de Touralbe. J'ai eu tort de tant insister. Nous autres femmes, nous ne calculons pas toujours la valeur des résistances; nous voulons parce que nous voulons. Mais vous m'avez pardonné mon importunité, n'est-ce pas, Abel? Ensuite, j'ai un peu cédé à ma faiblesse personnelle pour mademoiselle de Touralbe. Je la considère déjà comme une amie: elle est grave et bonne, confiante et passionnée, trop peut-être, mais sa maladie excuse cette exaltation, dont nous la guérirons, je l'espère. Elle m'enchante: elle lit la poésie avec un accent qui va au cœur; connaissez-vous de meilleure musicienne parmi celles qui ne font pas profession de leur talent? quelle voix agréable! on l'applaudirait, j'en suis sûre, au théâtre. Vous avez remarqué avec quelle facilité elle a dessiné Marly. Je crois, mon ami, qu'elle vous destine ce joli dessin; il est pour vous ou pour moi. Et que d'autres brillantes qualités dont vous ne pouvez pas apprécier le mérite comme nous! c'est une fée pour la broderie à l'aiguille. Une pensionnaire ainsi accomplie, convenez-en, a droit à quelques complaisances, sans que cela cependant soit trop affecté, de peur de blesser sa modestie et la susceptibilité des autres dames. Elle a droit à beaucoup d'égards, et je croyais lui montrer combien j'étais portée à lui rendre justice en lui offrant de la faire accompa-

gner par vous à sa pieuse promenade de demain. Ne m'accusez donc pas, mon ami, d'avoir disposé sans trop de façon de votre personne.

— J'ai dû être singulièrement dur dans mon refus apparent, répondit Abel en souriant, pour que vous mettiez tant de peine à me dire que mademoiselle de Touralbe ne le méritait pas.

— Il n'y a pas eu de refus de votre part, mon ami : vous avez hésité un peu; et moi alors, pour ne pas vous aigrir, vous froisser ou vous déplaire seulement, j'ai abandonné le projet. Dès que j'ai compris l'embarras où cela vous placerait, j'ai été la première à vous détourner de cette galanterie chevaleresque par la neige qu'il y aura demain dans la campagne.

— La neige, répliqua Abel, n'est pas précisément un obstacle : ma voiture est chaude, et mes chevaux vont assez vite pour que le trajet d'ici aux Loges ne dure pas plus de deux heures. Mon esprit était troublé par mon douloureux malaise tantôt, quand vous m'avez parlé de cette promenade; je ne savais trop de quoi il s'agissait. La peine devient un sens quand on souffre, et ce sens fausse tous les autres. Mais, poursuivit-il, maintenant que je suis mieux, je me blâme d'avoir si mal accueilli votre proposition. Mon regret est d'autant plus profond qu'en l'acceptant je vous aurais aidée à pénétrer mademoiselle de Touralbe de l'estime que vous avez pour elle. A votre tour, pardonnez-moi.

— Abel, je suis déjà à vos pieds; si vous vous mettez aux miens, que deviendrons-nous? Laissons cela, mon ami. Si je ne puis accompagner moi-même mademoiselle de Touralbe, j'aurai un excellent prétexte dans le temps, qui depuis mon entrevue avec elle s'est horriblement gâté.

— Le temps n'est pas, je le répète, une raison à lui opposer pour se dispenser d'aller avec elle; la neige est un beau temps pour traverser le bois.

— Croyez-vous, Abel?

— Je le crois fermement. Vous avez promis à mademoiselle de Touralbe que je l'accompagnerai : pourquoi ne l'accompagnerais-je pas? Sans être très fort, je supporterai cette fatigue. Chargez-vous seulement de m'absoudre auprès du docteur, qui ne me pardonnerait pas cette grave infraction, quoi que vous en ayez dit.

— Non, Abel ne vous imposez pas ce sacrifice dans l'unique but de prouver à mademoiselle de Touralbe que je n'ai pas exagéré mon crédit auprès de vous. Votre santé m'est plus chère qu'un tel dévoûment. Je serais inexcusable si l'indisposition la plus légère était le résultat de votre condescendance.

— Je ne diminuerai en rien la part que vous avez dans ma détermination, répondit Abel; mais je ne vous cacherai pas que par goût je me sens porté maintenant à la suivre. Ainsi prévenez mademoiselle de Touralbe du plaisir que j'éprouve à me mettre à sa disposition. Ma voiture l'attendra à onze heures.

— Puisque vous êtes si bien décidé, je ne vous retiendrai plus, mon ami; je vous avouerai au contraire l'extrême satisfaction que votre résolution me cause. J'apporte quelque vanité à donner du relief à mon établissement; je veux que ceux qui en sortent n'en parlent pas comme d'un hospice de vieillards; et depuis quelques mois nous tournons un peu à l'ennui dans la maison. Les jeunes pensionnaires de l'année dernière ne se renouvellent pas : mademoiselle de Touralbe se trouve isolée au milieu de mademoiselle de Beaupréau, de madame Musquette et des autres personnes dont elle est forcée de composer sa société. J'ai besoin que vous m'aidiez à dissimuler ce vide. Le docteur comprend les nécessités de ma position, mais il n'y peut rien.—Je guéris quelquefois vos pensionnaires, me disait-il l'autre jour en causant avec moi sur le même sujet, mais je n'ai pas la faculté de les rajeunir. — Vos attentions pour mademoiselle de Touralbe, mon Abel, me seront d'un grand secours pour entretenir

dans l'établissement ce caractère de jeunesse sans lequel il finirait par perdre sa réputation. Oui, encore une fois merci, mon cher Abel, pour le service que vous me rendrez demain et pour tous ceux que vous me rendrez ensuite.

— Je ne savais pas, dit Abel, que vous eussiez tant de motifs pour désirer une si faible démonstration d'amitié. Que je suis affligé de la mauvaise grâce de mes fluctuations.

On n'assignera jamais la part d'hypocrisie involontaire qui se glisse, sous la conversation la moins fardée, entre les propos pleins de sincérité échangés entre deux personnes amies. Madame Dalzonne croyait ne s'être livrée qu'à des convictions droites en engageant d'abord Abel à accompagner mademoiselle de Touralbe, et en revenant ensuite sur sa volonté pour céder enfin à celle d'Abel : elle s'expliquait ces variations dans ses idées par l'état actuel dans lequel Abel s'était trouvé depuis le commencement de la soirée; sa tendresse l'aveuglait sur les mobiles de sa conduite. Il en était de même chez Abel, justifié envers lui et madame Dalzonne d'avoir repoussé. et accueilli en dernier lieu les mêmes offres : sa santé répondait à tout, éclaircissait tout.

Et cependant cette femme si aimante, si vraie, si confiante poursuivait, de sinuosités en sinuosités, un but réel autant que voilé. Abel, de son côté, allait au sien avec une égale adresse; en sorte que le double mensonge de la position s'était fondu dans la rencontre des plus affectueuses paroles, et que de part et d'autre la franchise essentielle de chacun de ces deux caractères n'avait rien à se reprocher, parce qu'elle n'avait rien senti de blâmable l'altérer. Cette haute pureté dominait le mystère enfermé au fond de leur cœur, de même que la clarté du soleil empêche d'apercevoir la marche pourtant réelle d'une traînée d'artifice dans l'espace. D'ailleurs, la cause de leur circonspection réciproque était si douteuse, si obscure, si peu saisissable, qu'il n'y avait pas encore de possibilité sensée à la formuler, et, à plus forte raison, de fausseté à la taire.

Derrière le monde intellectuel, d'où s'épandent les idées, les opinions, les jugemens qui lient les êtres, il en existe peut-être des milliers d'autres, où s'élaborent, où s'engendrent à des degrés différens, et dans des proportions infiniment diverses, d'autres idées et d'autres opinions qui n'arrivent pas toujours à terme; créations furtives, informes, en dehors du monde moral, comme certains produits mal venus sont en dehors du monde physique.

Minuit sonnait à la pendule : madame Dalzonne se leva.

— Déjà minuit !

— De quoi avez-vous peur? lui dit Abel : tout le monde est couché dans la maison.

— C'est parce que tout le monde est couché que je crains d'être entendue en rentrant dans ma chambre. L'escalier est sonore comme une cloche.

— Vous ne prenez pas un flambeau?

— Non, par précaution; et comme deux valent mieux qu'une, je vais retirer mes souliers.

— Et si vous ne vous en alliez pas, ajouta Abel avec une naïveté charmante.

— Non, mon ami : trois précautions vaudraient moins que deux en pareil cas. Adieu, mon ami; repose bien jusqu'à demain. Tu es mieux : je te quitte contente. Adieu, Abel.

Tout en répétant ses adieux, madame Dalzonne dénouait ses souliers au bord du fauteuil, et regardait Abel pour s'assurer qu'elle le quittait entièrement remis de la crise de la soirée.

Elle allait sortir, elle revint. Pourquoi revint-elle? parce qu'elle n'avait plus rien à dire; et c'est un si grand prétexte en amour !

Ils étaient debout tous les deux, près du foyer.

Réduite à une mince lueur, la lampe indiquait à peine le contour du visage de madame Dalzonne, tandis que l'éclat du foyer incendiait de nuances de feu le bas de sa robe: et elle et Abel offraient un beau groupe de marbre et de soie, de vie et d'immobilité, un chaos rêveur de pâleur et de tendresse, quelque chose de semblable à une musique lointaine.

Un soulier dans chaque main, elle gagna enfin la porte, qu'Abel ouvrit sans bruit, et elle monta sur la pointe du pied jusqu'à sa chambre.

XII.

Les pendules se règlent sur le soleil, mais le soleil devrait se régler sur l'estomac des pensionnaires des maisons de santé. La cloche fût-elle fondue par la foudre, ils ne seraient pas moins prêts à descendre au réfectoire à l'heure exacte des repas; leur appétit est le chronomètre le moins variable qu'on ait découvert jusqu'ici.

A peine le marteau avait frappé le premier coup de dix heures que madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau, logées au troisième étage, se rencontrèrent sur leur palier et se souhaitèrent le bonjour par ces mots :

— N'avez-vous pas entendu du bruit, cette nuit?

— Vers minuit, n'a-t-on pas remué au dessous de vous dans l'escalier?

— Je ne me suis donc pas trompée, se dit avec ravissement la précieuse madame Musquette. Entrez une demi-minute chez moi, mademoiselle de Beaupréau.

Ces deux dames se précipitèrent avec une égale curiosité dans la chambre discrète; et de Fourneuf et Cabassol, qui descendaient au réfectoire sans daigner se parler, furent poussés par le même tourbillon dans le même gouffre.

La porte de madame Musquette se referma sur les quatre pensionnaires haletant de curiosité.

— Et vous aussi, messieurs?

— Oui, nous aussi, répliqua de Fourneuf; mais de quoi s'agit-il?

— De la rumeur de cette nuit.

— Ah! de la rumeur de cette nuit! Alors j'ai dû l'entendre. Oui vraiment, une fameuse rumeur.

— Vers neuf heures, il me semble, ajouta Cabassol encore mal éveillé.

— Mais non, vers minuit.

— Neuf heures ou minuit, la différence est peu de chose, interrompit de Fourneuf. Laissons parler madame Musquette.

— Il était minuit...

— Bien, madame Musquette; ensuite?

— Je crois ouïr des pas à l'étage inférieur. On ne marche pas à une telle heure. Je prête l'oreille : une porte s'ouvre.

— Grand Dieu!

— Oui, mademoiselle de Beaupréau, comme j'ai l'honneur de vous le dire, une porte s'ouvre et elle se referme.

— Quoi de plus naturel?

— Rien de moins naturel, monsieur de Fourneuf; car un instant après j'entends encore une autre porte qu'on ouvre également et qu'on referme. Cela est-il aussi naturel?

— Voyons, ne nous hâtons pas, madame Musquette. Qui donc est logé au dessous de vous?

— Vous le savez comme moi : madame Dalzonne.

— Et au dessous de madame Dalzonne? s'informe de Fourneuf, à qui mademoiselle de Beaupréau répond :

— Mais au dessous de madame Dalzonne est l'appartement de M. Abel.

— Ce serait par conséquent quelqu'un, si vos sens ne vous ont pas trompées, mesdames, qui se serait rendu de l'appartement de madame Dalzonne à celui de M. Abel.

— Mais oui, répondit madame Musquette.

— Mais oui, appuya mademoiselle de Beaupréau.

— En ce cas, dit Cabassol, ce ne peut être qu'un voleur.

— C'est mon avis, insiste de Fourneuf, ce ne peut être qu'un voleur; il y a des voleurs dans la maison; on nous égorgera quelque belle nuit, on nous pillera, on nous incendiera. M. Cabassol a risqué le mot de la chose, c'est un voleur. Qu'en pense madame Musquette?

— Je pense qu'il faudrait se livrer à une foule de suppositions extraordinaires pour admettre qu'un autre qu'un voleur eût osé passer de la chambre de madame Dalzonne à celle de M. Abel. Mademoiselle de Beaupréau partage-t-elle mon avis?

— Tout à fait.

— Et moi aussi, mesdames.

— N'est-ce pas, monsieur de Fourneuf?

— Les conjectures, mesdames, seraient monstrueuses, infinies; ne supposons rien.

— Oh! mon Dieu! c'est plus simple, ajouta mademoiselle de Beaupréau.

— Il faudrait supposer, dit niaisement Cabassol en se frottant les yeux avec le coin de son mouchoir tigré, que madame Dalzonne est sortie de la chambre de M. Abel, ou que M. Abel...

— Impossible! s'écrièrent à la fois avec indignation madame Musquette, mademoiselle de Beaupréau et de Fourneuf.

— Impossible!

— Impossible.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Vous demandez pourquoi, monsieur Cabassol? C'est qu'il était minuit lorsque nous avons entendu la rumeur.

— En effet, monsieur de Fourneuf, l'heure est un peu indue pour la maison. Alors ce n'est ni madame Dalzonne ni M. Abel qui rentraient chez eux. Cependant rien n'est plus facile à éclaircir : à déjeûner, nous demanderons à madame Dalzonne si à minuit elle a été éveillée par quelque bruit. A défaut, M. Abel, qui a le sommeil léger, nous mettra au courant.

— Inutile, objecta de Fourneuf, de se lancer dans ces réquisitoires toujours inconvenans, et au fond desquels on remue quelquefois un scandale endormi. Ne questionnons personne; gardons cela pour nous, mes bons amis.

— On fait souvent le mal sans y penser, M. de Fourneuf a raison.

— Madame Musquette, vous le voyez, comprend la délicatesse.

— Et moi pareillement.

— Vous aussi, mademoiselle de Beaupréau? C'est bien, c'est très bien; car considérez combien il serait fâcheux pour nous si, après avoir adressé quelques questions sur l'incident de cette nuit à madame Dalzonne, nous la voyions rougir! On souffre à décontenancer les gens, et surtout pour rien.

— Incontestablement pour rien.

— Oui, mesdames, incontestablement pour rien. Personne ne nous apprendra qu'il existe des caractères si faciles à s'impressionner qu'ils pâlissent pour un fait dont on ne les accuse pas, ou qui rougissent d'une faute qu'ils sont loin d'avoir commise. Respectons ces pudeurs exaltées, respectons-les; nous ne donnerons pas de suite au projet de M. Cabassol, quoiqu'il soit foncièrement raisonnable comme tout ce que dit M. Cabassol.

Il était singulier de voir fraterniser dans cette occasion deux caractères

habituellement en désaccord sur toutes les questions de l'encyclopédie humaine, et quatre pensionnaires s'entendre si bien qu'ils oubliaient que le déjeûner était sonné, servi depuis dix minutes. Dix minutes !

— Jugez où de telles hardiesses, continua de Fourneuf, conduisent les esprits les mieux faits : à imaginer qu'une femme d'ordre, de bonnes mœurs, rend visite à un jeune homme entre onze heures et minuit, ou qu'un jeune homme reste dans l'appartement d'une jeune femme depuis la même heure jusqu'à la même heure. C'est à mépriser comme infâmes les inductions en apparence les plus claires.

— C'est juste, dit Cabassol, qui ne voulait pas demeurer en arrière de politesse pour de Fourneuf ; monsieur le baron a des prévisions délicates. Ne nous exposons pas à confusionner nos amis à propos d'une aventure semblable.

— Le beau succès pour nous, poursuivit de Fourneuf, de rester convaincus, sur quelques signes mal interprétés, que madame Dalzonne s'introduit avec mystère, la nuit, chez un pensionnaire qu'elle ne passe pas pour haïr ! Demain nous serions dans la pénible obligation de croire, si aujourd'hui nos doutes devenaient à tort des certitudes, que M. Abel n'est ni plus ni moins que l'amant de madame Dalzonne. Quelle triste découverte ! N'eussions-nous plus à combattre ces certitudes, nous ne serions pas excusables de les avoir acquises. Que nous importe, à franchement parler, l'amour de ces deux personnes ? sommes-nous ici tuteur, mari, gardien, duègne, confesseur ? Chacun son rôle. Le nôtre est le silence, la réserve. Voyons tout, écoutons tout, mais ne révélons rien. Vous, monsieur Cabassol, tenez-vous beaucoup à ce qu'il soit constaté que M. Abel et madame Dalzonne s'aiment et se donnent rendez-vous la nuit ?

— Moi ? pas le moins du monde, monsieur le baron.

— Et vous, mademoiselle de Beaupréau ?

— Fort peu, seulement pour ne pas ignorer ce que d'autres pourraient savoir.

— Et vous, madame Musquette ?

— Aussi peu que mademoiselle de Beaupréau, et, comme elle, uniquement pour être au courant des affaires de la maison.

— Ainsi nous sommes d'accord sur tous les points : le bruit entendu la nuit dernière a été produit par le passage de madame Dalzonne dans la chambre de M. Abel ou par celui de M. Abel dans l'appartement de madame Dalzonne. Cela étant, madame Dalzonne est la maîtresse de M. Abel ; mais sur chaque question il est arrêté entre nous, sous la garantie de l'honneur, que nous observerons le plus hermétique silence.

— Vous n'avez donc pas faim aujourd'hui ? cria une voix par le trou de la serrure.

Cette voix était celle de madame Pingray. On ouvrit.

— Voilà une demi-heure qu'on vous attend. Auriez-vous été malades comme moi cette nuit ? vous seriez-vous levés à minuit pour vous faire faire du thé par le domestique ?

Les quatre pensionnaires sentirent s'écrouler sur leurs têtes la magnifique pagode d'or et de porcelaine qu'ils avaient échafaudée jusqu'aux nues avec tant d'efforts.

— Ah ! c'est vous, demandèrent-ils tous à la fois, qui avez marché cette nuit dans l'escalier ?

— C'est moi, oui, c'est moi. En quoi cela vous surprend-il tant ?

— S'il en est ainsi, allons déjeûner, dit de Fourneuf ; nous avons perdu assez de temps. Il est vrai que je pouvais attendre : j'ai pris du chocolat en me levant.

Cabassol avait déjà franchi un étage, et madame Musquette deux ; mademoiselle de Beaupréau descendit la dernière en disant :

— Mon rêve ne m'a pas trompée : j'ai rêvé, je m'en souviens, que je mangeais du homard, ce qui veut dire *déception*.

XIII.

Pour la troisième fois madame Dalzonne répétait au cocher :

— Michel, soyez de retour à cinq heures au plus tard ; entendez-vous? Dites à M. Abel que vous vous êtes engagé à le ramener avant la nuit, s'il se disposait à battre la forêt pour le plaisir de se rendre malade.

— Oui, madame.

— Maintenez vos chevaux à la montée du Pecq : les chemins sont mauvais ; il va geler sur la neige, nous aurons du verglas ce soir. Ayez encore plus de prudence en rentrant.

— Soyez sans inquiétude, madame ; il ne m'est jamais arrivé de malheur.

— Il vous en est arrivé un fort grand, un certain jour, Michel.

— C'est vrai, madame ; mais ce jour-là je m'étais endormi sur le siége.

— Et vous savez pourquoi vous vous étiez endormi.

— Nous n'allons pas à la noce comme ce jour-là, madame. N'ayez nul souci ; d'ailleurs, les chevaux sont ferrés à glace. Une fois dans la forêt, nous roulerons sur le coton.

— Je saurai comment vous aurez conduit, et si je dois m'applaudir de vous avoir placé comme cocher auprès de M. Abel.

— Vous vous applaudirez, madame, répondit Michel en relevant son col de chemise jusqu'au dessus des oreilles et en rabattant, avec la dignité d'un conducteur anglais, la poignée de ses gants blancs sur les manches de sa livrée neuve.

— Nous verrons cela, Michel.

James, le domestique d'Abel, recevait les mêmes recommandations.

Mademoiselle de Touralbe descendit dans la cour, accompagnée de Bianca, et s'appuyant sur le bras d'Abel. Sa première toilette d'hiver était somptueuse ; elle l'était trop pour la cérémonie peu mondaine où elle se rendait : une capote rose piquée, au fond de laquelle elle apparaissait comme cachée dans un nid de roses, tant l'avancement se prolongeait, glaçait son visage d'une nuance tendre ; un vaste cachemire blanc arrêtait l'arc onctueux de ses épaules et se croisait sur elle avec une négligence riche ; sa robe était de velours vert sombre, un peu ample, et comme il convient pour que le costume soit beau et la personne majestueuse. On aurait cru qu'elle jouissait d'une santé superbe sans le léger cercle bleuâtre tracé sous ses yeux et l'indication des veines temporales, marques caractéristiques, sinon toujours infaillibles, d'une lutte permanente avec le mal. Mais quels yeux charmans ! des yeux azurés comme la nacre d'une haliotide de mer. Sa bouche révélait la profondeur, la grâce, la finesse de son intelligence ; et quand elle s'ouvrait pour sourire elle était encore plus expressive, car elle se relevait en arc et tremblait aux angles, comme l'eau émue aux coins d'un bassin.

Avant de monter en voiture, elle embrassa madame Dalzonne et recommanda à Bianca de ne pas oublier de donner des biscuits à Love, adorable levrette dont le grand-duc de Toscane lui avait fait cadeau à Florence.

Quand elle fut assise auprès d'Abel, madame Dalzonne leur dit encore à tous deux d'être à la maison avant la nuit s'ils ne voulaient pas qu'elle envoyât à leur rencontre dans le bois.

— N'allez pas me causer du tourment, leur dit-elle, debout et inquiète sur le marchepied. Le ciel se couvre ; il neigera pendant votre voyage ; il y a déjà beaucoup de brouillard : je crains que Michel ne s'égare dans les allées. Ne partez pas, mes amis ; croyez-moi, restez.

— Chère amie, ne craignez rien pour nous, lui répondit mademoiselle

de Touralbe. Quel danger sérieux y a-t-il à faire cette jolie promenade sur la neige? Rassurez-vous. Je vous promets d'avoir bien soin de M. Abel, ajouta-t-elle en souriant.

— Et moi de défendre mademoiselle contre les loups, dit Abel en tendant la main à madame Dalzonne en signe d'adieu.

Vaincue par le ton de plaisanterie avec lequel ses appréhensions étaient accueillies, madame Dalzonne se pencha dans la voiture pour embrasser encore une fois au front mademoiselle de Touralbe et envoyer un regard affectueux à Abel.

La portière se ferma sur eux. Aussitôt la voiture sortit de la cour et affronta d'un pas ferme dans la neige la montée rocailleuse qui lie la lisière du Pecq à Saint-Germain.

Parvenue à la hauteur, elle s'avança sans difficulté dans la forêt, fort assombrie, ainsi que l'avait prévu madame Dalzonne, par la chute du brouillard. La moiteur de l'air ne tarda pas à ternir les glaces de la voiture, dont l'intérieur se trouva bientôt privé de clarté, quoique la neige s'étendît, mate et blafarde, d'un horizon à l'autre horizon. Ce silence de plomb, cette demi-obscurité sont peu favorables au libre déploiement de la conversation. Aucun incident n'avait encore fourni à Abel l'occasion d'adresser la parole à sa compagne, qui, de son côté, gardait son élégante immobilité dans l'angle de la voiture. Peut-être sa pensée était tout entière à l'acte pieux qu'elle allait accomplir; la préparation était austère, elle ne souffrait pas la distraction. Il y a dans la jeunesse, quand elle a conquis une détermination et quand l'enthousiasme la saisit après une longue indécision, une ténacité dont il ne faut pas douter si l'on n'a pas oublié le courage des martyrs. Dans le silence d'Abel il entrait de ce respect pour la foi en travail. Sa retenue fut justifiée. Au milieu d'une allée, si brumeuse qu'il entrevoyait à peine James, son domestique, galoper comme une ombre équestre auprès de la voiture, il crut entendre, mêlés à des soupirs comprimés par l'obstacle d'un mouchoir, les pleurs de mademoiselle de Touralbe pleuvoir goutte à goutte sur le velours de sa robe. Abel fut contristé jusqu'au fond de l'âme. Elle souffre, pensa-t-il, elle souffre comme moi; et elle n'a pas, ainsi que moi, une femme, une amie pour la consoler, un ami comme maintenant j'en ai un. C'est à présent que je commence à sentir tout le prix de l'amitié.

Chaque fois que les roues diminuaient de vitesse et que le silence du dehors redoublait celui du dedans, Abel entendait plus distinctement les sanglots étouffés de mademoiselle de Touralbe, laquelle l'affligeait aussi profondément quand, de peur de se trahir, elle arrêtait tout à coup, par un effort qu'accusaient les ondulations de son châle, l'expression orageuse de sa peine. Abel souffrait beaucoup à être témoin d'un chagrin d'autant plus amer qu'il portait avec lui la désolante pudeur du silence. Qui savait aussi bien que lui le sillon parcouru par les larmes avant de tomber du cœur sur les genoux?

Abel était enveloppé à son insu de ce réseau magnétique auquel on n'échappe pas lorsque, dans un espace étroit, on respire le même air que respire une personne d'une organisation distincte; conflagration lente de deux vitalités, qui laisse la victoire à la plus forte, fusion facile si les constitutions ont des bases attractives: alors les corps vont l'un à l'autre comme l'eau court à l'éponge; les fluides s'épousent, établissent des relations à chaque instant renouvelées par les mêmes causes; et de leur union se forme un milieu commun où chacun puise, où chacun restitue. On est deux à vivre de la même vie, et on serait deux à penser de la même pensée si dans cette alliance la pensée n'était pas absorbée au profit d'une sensualité universelle.

Abel se pencha malgré lui vers mademoiselle de Touralbe, soutenu et porté par l'élément particulier, par l'atmosphère qu'ils avaient créée au-

tant l'un que l'autre, entre les glaces de la voiture, dans ce carré de velours, au milieu d'un bois opaque comme le chaos.

Sa main affectueuse effleura le châle de mademoiselle de Touralbe, qui releva la tête et porta subitement son mouchoir au visage. En le posant sur ses joues en feu, sur ses yeux en larmes, sur sa bouche palpitante, elle répéta avec un sourire forcé et une légèreté de voix encore plus forcée :

— Mais je n'ai rien, je vous assure, monsieur Abel, je n'ai rien.

— Ne dites pas cela, mademoiselle, et pardonnez-moi mon démenti. Il ne m'appartient point de pénétrer la cause de votre affliction; mais, quelle que soit ma réserve, je ne vous cacherai pas la part que j'y prends comme le compagnon de votre retraite, comme le témoin de vos accès de mélancolie, comme souffrant de la même souffrance que la vôtre peut-être.

— C'est impossible, monsieur.

— Alors je me tairai. Votre remarque est un refus d'être consolée.

— Je ne puis plus l'être dans ce monde. A quoi bon faire un si mauvais usage de la pitié?

— Vous m'effrayez, mademoiselle! Vous rêvez quelque résolution funeste.

— Funeste non, mais irrévocable.

— Accordez à ma sollicitude, exempte de toute curiosité, mademoiselle, quelques paroles plus rassurantes.

— Elles seraient sans conviction, monsieur Abel. Pourquoi tromper votre générosité, que je regrette d'avoir éveillée par des larmes indiscrètes? Mais j'espère que ce sera la dernière tristesse que j'aurai causée à quelqu'un. Nous serons bientôt rendus au couvent des Loges, je pense?

Après avoir entendu la question de mademoiselle de Touralbe, un coup de lumière éclaira le travail d'esprit qu'Abel faisait dans sa tête. Venue immédiatement à la suite de la sérieuse intention exprimée par elle de ne pas souffrir d'adoucissement à son état moral, cette question offrait un sens facile à saisir et formait une conclusion.

— Penseriez-vous à vous retirer dans un couvent, mademoiselle?

— Vous m'aviez promis de ne pas céder à la curiosité, dit mademoiselle de Touralbe en baignant ses paroles d'un sourire humide.

— J'aurais donc deviné votre projet?

— Que vous auriez appris demain.

— Quoi! si tôt?

— Aujourd'hui même j'entrerai au couvent des Loges, où je prendrai successivement les grades qui me conduiront à une réclusion complète.

— Et madame Dalzonne ne le sait pas?

— Personne n'a été mis dans ma confidence, excepté vous, qui n'aurez pas le temps d'en abuser.

— Vous allez désespérer madame Dalzonne, tous ceux qui vous aimaient déjà beaucoup quoique vous connaissant à peine, et moi, permettez-moi cet aveu et ce regret, qui vous appréciais plus que tout le monde pour votre esprit, votre goût, vos talens...

— Je tâcherai, interrompit mademoiselle de Touralbe, d'appliquer ces belles qualités dont vous me douez au profit de mon salut en leur imprimant une autre direction.

Si mademoiselle de Touralbe eût été connue par des élans mystiques si son visage, effilé par la méditation, blanchi par la prière, avait d'avance indiqué par quelle voie elle sortirait du monde, Abel aurait éprouvé une peine sans surprise devant ce vœu formel d'entrer en religion; mais mademoiselle de Touralbe avait plutôt montré jusqu'ici la rêverie poétique que la langueur pieuse; et même en annonçant son projet à Abel, elle brillait de toutes les séductions dont le cloître recommande l'abandon à tout prix. Sa toilette n'eût pas été déplacée à l'Opéra, et la fraîcheur de son visage témoignait d'un bain pris trop froid, non d'une nuit consumée dans la prière. Le contraste affligeait d'autant plus Abel : la victime parée

excite une sympathie qui s'explique par le désespoir qu'on prête à la nécessité de rompre non seulement avec la vie, mais encore avec ce qui la rend attrayante et douce. Iphigénie nue n'attendrirait pas comme Iphigénie couronnée de fleurs.

— Voyez, dit Abel en prenant dans sa main la main gracieusement gantée de mademoiselle de Touralbe, voyez si l'on renonce à la société quand on aime autant que vous le laissez paraître son luxe et ses délicatesses. Attendez donc, pour la quitter sans remords, que l'âge ait éclairci vos beaux cheveux et dévoré votre éclat; on n'attend jamais long-temps.

— Seriez-vous de ceux, monsieur Abel, qui pensent qu'on ne doit porter à Dieu que les répugnances du monde? Quel digne sacrifice lui présenter!

— Vous avez trop d'esprit, répondit Abel, moi trop de mépris pour les banalités, pour débattre avec vous, sur un ton autre que celui qu'inspire l'amitié, ce que vous appelez faussement une vocation. Je n'aurai pas recours aux argumens tout faits; ils ont des objections toutes faites: souffrez seulement que je regrette ici de n'avoir point à vous opposer le souvenir pieux d'une mère ou d'un père attristés de votre réclusion, et de manquer surtout d'un nom d'amie à vous citer, de celui tout aussi puissant d'un ami désolé comme moi de vous perdre. Les raisons du cœur ne me feraient pas faute si je vous connaissais mieux; et celles-là vous les entendriez, n'est-ce pas?

— Sans doute, monsieur Abel; mais quel vide ferai-je en me retirant du monde? mon père et ma mère sont morts. J'ai une affection sincère pour madame Dalzonne; mais ce lien se sera rompu si vite, et pour des motifs si respectables à ses yeux, que je compte sur sa bonté naturelle et beaucoup sur votre intervention pour obtenir d'elle un oubli indulgent et mon pardon.

— Il n'en sera pas ainsi, mademoiselle, s'écria Abel de plus en plus blessé d'apercevoir si peu de justice dans l'accomplissement d'une détermination si grave; il n'en sera pas ainsi: je n'essaierai point de vous justifier, moi qui hautement vous condamne; ma conscience n'a pas de ces complaisances coupables.

— Ne vous mettez pas si fort en colère, monsieur Abel, si vous ne voulez pas être le premier à me fournir l'occasion d'exercer une vertu essentielle à la religion et imposée par le cloître, le pardon des offenses. Convenez plutôt avec moi qu'étant libre, j'ai le droit de disposer de mon existence comme je crois l'entendre pour mon bonheur. Oh! si mon renoncement rompait des liens auxquels le cœur d'un autre était attaché, si, pour jouir d'un repos égoïste, je délaissais une affection qui aurait compté pour toujours sur la mienne, je sentirais la portée de vos reproches; et peut-être, docile à la raison, à l'amitié, reviendrais-je sur ma décision; mais quel rayon d'espérance ai-je détourné? avec qui ai-je engagé ma parole, pour avoir à redouter un jour dans l'isolement, qui double le poids des fautes, de l'avoir faussée? Vous me parlez avec trop de franchise pour que je ne m'ouvre pas sincèrement à vous, monsieur Abel. Sachez-le: aucun vœu du monde n'est enfreint par le vœu que j'offrirai au ciel; mon sacrifice ne coûtera des larmes à personne. Êtes-vous plus rassuré maintenant et me permettez-vous de prendre le voile? dit mademoiselle de Touralbe, à laquelle Abel répondit:

— J'ai meilleure opinion de vous; mais je ne blâme pas moins votre manière d'agir, que rien, d'après vos explications même, ne justifie. Êtes-vous bien convaincue de l'indifférence de ceux qui vous entourent pour vous en faire un prétexte si fier?

— Vous m'accorderez, reprit mademoiselle de Touralbe, que je connaîtrais du moins les personnes pour lesquelles ma perte serait une douleur inconsolable, si celles-là existaient. En apercevez-vous beaucoup d'éplorées auprès de moi? quelle voix, si ce n'est la vôtre, me conseille

de changer d'avis? quelle main, si ce n'est la vôtre, me retient au seuil du couvent où je vais? Je ne me fais pas plus forte que je ne suis : j'ai la simple énergie de ma volonté; et j'avoue qu'aimée comme le fut mademoiselle de La Vallière, dont vous nous entreteniez un jour au château de Saint-Germain, je n'aurais pas eu le courage de laisser tomber entre moi et un homme adoré un voile noir, un mur épais, une grille de fer, l'éternité. Vous avez vu couler mes larmes : vous avez cru qu'elles étaient la preuve d'une vocation chancelante et vous avez voulu, après bien des efforts sur vous-même, car vous êtes aussi discret que bon, m'éclairer sur ma conduite. Je vous remercie, et j'estime à leur prix ces marques d'une amitié dont l'exemple est rare.

— Il me reste encore à regretter, reprit Abel découragé, de n'avoir, à défaut de raisons meilleures, aucun titre pour vous détourner d'entrer au couvent. Entre l'amitié d'un frère et un attachement différent, pourquoi n'y a-t-il pas une autorité participant de cet attachement et de cette amitié, qui permette de s'opposer avec succès à un projet semblable au vôtre! Qui sait si vous ne l'écouteriez pas avec bienveillance, si par devoir vous n'y céderiez pas?

— Croyez-vous que ce sentiment, qui n'a pas même un nom, ne soit pas le rêve d'un rêve, monsieur Abel?

Je sais, mademoiselle, que je donnerais pour vous dissuader ce que je donnerais pour retenir une sœur décidée comme vous à prendre le voile. C'est que je connais les mauvais conseils du cœur quand il languit, quand l'ennui l'envahit de sa fumée, quand il n'aime plus ni ce qui est ni ce qui doit être. Je vous juge par moi : j'ai eu des jours affreux, j'en ai encore. On compte sur des consolations qui ne se réalisent jamais; on confie son espoir à tout ce qui flotte, et tout ce qui flotte échoue ou s'abîme. Le couvent n'est qu'une déception de plus que vous vous préparez. N'y allez pas. Le calme n'est pas là, ce calme que je cherche encore, que je pressens tout en doutant de sa venue. Vos maux me sont connus par les miens; et les miens se guériront, s'ils se guérissent un jour! non par moi, mais par les autres. Je m'abandonne aux autres : ils me mènent où il leur plaît; je suis leur étude! je vis par eux. Je les aime pour leur peine, pour l'intérêt qu'ils me vouent, et je m'associe à leur réussite comme si j'étais étranger parfois à ce qui se passe en moi. J'étais trop dans ma vie : je m'en mets dehors chaque jour, et je m'en trouve mieux. Imitez-moi dans ce que j'ai eu d'heureux jusqu'ici, laissez-vous vivre au monde à l'aide de meilleurs conseils que les vôtres. On m'est reconnaissant de ce que j'ai fait pour les autres en agissant ainsi pour moi : dépouillez-vous à votre tour de votre volonté, qui vous trompe, vous égare, et laissez-moi croire que je vous serai un jour reconnaissant de ce que vous aurez fait pour vous-même.

La parole d'Abel brûlait de la conviction en pressant ainsi mademoiselle de Touralbe de changer d'idée et de résolution. Ses principes puisaient leur énergie dans le souvenir des tortures qu'il avait subies et dont il souffrait encore : il y avait foi comme à une religion scellée de son martyre. Sa pensée se hérissait de terreur en songeant qu'une femme allait être en proie au même supplice; le lui éviter était le devoir, le cri de sa probité.

Touchée des sollicitations d'Abel, ébranlée par l'aspect du couvent des Loges, dont le long mur commençait à blanchir derrière le brouillard, mademoiselle de Touralbe bégaya :

— Quelle excuse aurais-je envers moi-même si je suivais votre avis au moment de réaliser la pensée sérieuse de ma vie?

— Qu'importe qu'elle soit sérieuse, mademoiselle, si elle est fausse, injuste, féconde en regrets?

— Quelle opinion auriez-vous de moi si je cédais à vos instances? Vous

acquerriez le droit de me regarder comme un caractère sans suite, sans fermeté.

— Ne mettons pas de l'héroïsme, mademoiselle, à persister dans une erreur. Moi, puisque vous jugez mon opinion de quelque valeur, je considérerais comme la plus digne action de ma vie celle de vous avoir détournée de la pente qui vous menait droit à l'abîme.

— Vous vous souviendrez, monsieur Abel, que c'est par vos conseils que j'aurai renoncé à ma détermination.

— Vous consentez donc à ne pas vous retirer au couvent?

— Cette scène, monsieur Abel, n'aura jamais d'autre confident que vous?

— Je vous le jure.

— Dans deux heures, dit mademoiselle de Touralbe, nous retournerons à Saint-Germain. Je vous demande la permission de consacrer ce temps à quelques devoirs religieux dont je ne puis me dispenser aujourd'hui.

— Je vous y invite, dit Abel. Dans deux heures la voiture sera à la place où elle s'arrête en ce moment.

— Monsieur, dit James en descendant de cheval et en ouvrant la portière, nous sommes arrivés.

Après un coup de sonnette, dont le tintement fut amorti par l'épaisseur de l'air, la porte du couvent des Loges s'ouvrit devant mademoiselle de Touralbe et se ferma sur elle.

XIV.

Peut-être se souvient-on des sollicitations calculées de madame Dalzonne auprès d'Abel, lorsqu'ils s'étaient rencontrés tous deux la veille chez madame Pingray, pour qu'il accompagnât mademoiselle de Touralbe à son pélerinage des Loges; sollicitations réitérées, la même soirée, sous des formes plus adroites et plus décisives, dans la chambre d'Abel, au milieu de la nuit, ce moment si favorable pour prendre de l'empire sur un esprit affaibli par le mal. D'où vient cependant qu'après avoir combattu par mille raisons enfin triomphantes les obstacles nés de l'impassibilité d'Abel, qu'après l'avoir conduit, pour ainsi dire par la main, jusqu'à la voiture à côté de mademoiselle de Touralble, et les avoir réunis au prix d'une combinaison lente, difficile, préparée de loin et dans la méditation échauffante de plusieurs nuits d'insomnie, d'où vient qu'aussitôt que mademoiselle de Touralbe et Abel eurent franchi la grille de la maison, madame Dalzonne, le sang au visage, les lèvres palpitantes, le frémissement au cœur, l'attention égarée, monta à son appartement, en ferma la porte, et s'assit toute pensive et désolée dans un fauteuil, auprès de la croisée, d'où elle put encore apercevoir, au dessus de la ligne des murs écornés de la ruelle du Pecq, le dôme tremblant de la voiture? Son regard servait de pont à son âme pour atteindre à ce point flottant, qui se fondit bientôt dans un éloignement obscur.

Restée seule avec son vide et sa tristesse, un combat s'établit entre elle et la douleur qu'elle était allée puiser au fond de son imagination; son mouchoir, froissé dans ses mains agitées, attendait des larmes, qu'elle ne voulait pas verser, par cette impérieuse souveraineté de la logique sur les caractères de quelque énergie. Après avoir appelé de toute son haleine ce qui était venu, fantôme ou réalité, pourquoi pleurerait-elle? Aussi se crut-elle forte après cet exposé de conscience; et dans sa prétendue tranquillité, si fière, si majestueusement reconnue, elle alla s'asseoir sur un canapé; sa tête tomba, d'inclinaison en inclinaison mélancolique, sur le coussin, et y resta. Son front brûlait la soie; ardeur produite par le travail volca-

nique de ses pensées. De nouveau elle se leva, marcha au hasard; mais, ses jambes fléchissant, elle s'appuya à l'angle de la cheminée, et conserva cette attitude de mausolée jusqu'à ce que le jet d'une autre pensée la poussât encore à la croisée, triste embrasure ouverte sur un ciel lamentable.

Madame Dalzonne se mit au piano, baume céleste des âmes, voix d'ange restée parmi nous depuis que les anges ne nous visitent plus. Elle crut avoir touché au port d'une consolation certaine; ses doigts errèrent sur le clavier, d'où s'élevèrent des sons qui, harmonieuses étincelles, l'occupèrent par leur bruit en se jetant pêle-mêle à travers son attention. Afin d'entretenir à tout prix cette illusion, — singulières illusions celles dont on tient compte! — elle tripla la vitesse de ses doigts, elle dévora les notes, jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que ses doigts ne portaient même pas sur les touches et qu'enfin elle ne jouait plus, si toutefois elle avait joué.

Depuis une demi-heure elle pleurait; le clavier était taché de larmes.

Ils sont bien loin déjà, pensa-t-elle en reprenant sa place sur le canapé. Et avec quelle fatale correction d'idées elle déroula alors la succession d'événemens qu'elle prêtait au voyage des Loges! Elle créait un incident, elle le posait devant elle, y creusait avec sa pensée, comme avec un fer, un océan de suppositions poignantes. L'imagination est un monstre. Ce monstre se jouait d'elle: il lui disait tout bas combien mademoiselle de Touralbe était belle, et d'une beauté distinguée, plus belle qu'elle cent fois d'esprit et de visage. Une larme de feu roula sous la paupière de madame Dalzonne.

Il y a dans le cœur humain deux sentimens exclusifs, nés à la même heure, qui se balancent, qui l'emportent tour à tour l'un sur l'autre: l'un est l'orgueil, la révolte, Satan dans l'ordre théologique, l'angle du paganisme; l'autre l'humiliation tendre, l'abaissement, qui est une figure de la religion. Quand le malheur a vaincu, c'est au dernier de ces deux sentimens, à l'humiliation à prévaloir; il arrive doucement, nous caresse, nous prie, nous relève, s'insinue en nous, et du désespoir même tire sinon la consolation, du moins son équivalent divin, la résignation. C'est surtout chez les femmes que cette pieuse annihilation surnage après la tempête. Amollie par les larmes, madame Dalzonne s'avoua que mademoiselle de Touralbe méritait de lui être préférée, quelle que fût la bienveillance qu'eût un jeune homme en établissant une comparaison entre elles deux.

Nulle opinion n'est aussi sévère pour les femmes que la leur quand leur vanité, oubli rare, s'endort. C'est alors qu'elles osent regarder en face et de près des défauts sur lesquels elles ont toujours fermé les yeux; elles maudiraient volontiers leur mère pour un pied trop long, une taille trop ramassée. Celle de mademoiselle de Touralbe, si onduleuse et si ferme dans sa flexibilité, lui paraissait d'une supériorité trop accablante pour être niée; elle rattachait à cette taille vraiment divine des bras charmans, un corps qui avait le fuyant nuageux d'un poisson; et, par un retour sur elle-même, elle se voyait trop circonscrite dans les grâces bourgeoises pour aspirer à rivaliser avec tant de distinction; douloureux parallèle hérissé de dards, où madame Dalzonne laissait toujours par lambeaux une partie de son courage et de son espoir.

Cependant elle seule avait laborieusement enfanté, voulu contre son repos, évoqué sans pitié cette rivalité sans doute imaginaire qui lui causait tant de souffrance. Que n'éloignait-elle avec une prudence à sa portée un rapprochement si périlleux pour elle? que ne laissait-elle mademoiselle de Touralbe aller sans Abel au couvent des Loges?

A ces questions si simples madame Dalzonne pouvait répondre par l'histoire de son caractère, par la peinture sincère de son naturel aimant et pudique, ardent au dedans, muet à la surface, réservé, contraint jusqu'à la frayeur, hypocrisie chronique qui produisait en elle, par un résultat moins exceptionnel qu'on ne pense, ces orages cachés, noirs, voilés, qui

tonnent dans un coin du cœur. Elle comprenait le sacrifice à une passion, tout en craignant d'en demander le prix, dans la crainte de paraître romanesque et d'altérer en elle le culte qu'elle vouait à l'idole de sa réputation. Son éducation, son autorité dans une maison qui avait la gravité d'un ministère, jusqu'à ses grâces personnelles, dépoétisées à ses propres yeux par une certaine santé trop luxueuse, tout la reléguait selon elle à un rang où l'amour est un tort, une dilapidation de temps, un ridicule.

Ces organisations abondent dans nos couches sociales intermédiaires; l'élément positif, né d'hier, mais déjà puissant, repousse en elles de son pied de fer la vieille tradition du dévoûment. La moitié de leur cœur vit d'effroi, s'éloigne de l'autre moitié; et si une passion survient à l'improviste, il se forme dans ces organisations des combinaisons pleines de bouillonnemens, semblables à ceux que produit en chimie la rencontre d'un acide et d'un métal. Et plus alors la puissance de dilatation se concentre, plus l'explosion est imminente, meurtrière dans ses éclats.

Au milieu de sa vie bourgeoise, prosaïquement occupée, perdue dans des sentiers effacés, madame Dalzonne avait été distraite par un doux attachement pour Abel, jeune homme accouru à elle mourant, les mains tendues, et lui disant : Sauvez-moi par beaucoup d'amitié! Elle avait été touchée, attendrie par tant d'abandon, par tant d'espoir en elle. La pitié était vierge dans son âme : c'est par la pitié qu'elle aima Abel; elle s'en occupa comme on le fait pour une plante rare qu'on découvre un soir d'été au moment où elle va mourir : on court à la fontaine voisine, on revient; on baigne la plante, on la relève, on la soutient; vivra-t-elle? mourra-t-elle? la nuit on y songe, le matin on y court; et si une dernière branche s'anime, pousse une feuille au soleil, la plante est sauvée! elle vivra! on l'aime; on avait mis sa vie dans cette vie. Abel était pour madame Dalzonne cette plante vue une heure avant qu'elle ne meure; il avait vécu, il vivait par elle; il était son ouvrage.

Mais parce qu'elle l'avait si bien étudié sous les affaissemens du désespoir, elle croyait avoir pénétré dans les ténèbres de son caractère : derrière son mal, sous ses terreurs, elle s'imaginait avoir découvert en lui une exaltation facile à la lassitude et à l'ennui de toutes choses, même de celles qui berçaient le plus efficacement sa maladive langueur. Elle s'était persuadée encore par cette étude nuancée d'affection et de silence, et par des essais risqués avec adresse, qu'il revenait toujours à l'objet retiré à temps de ses habitudes. Sur une échelle prudemment réduite, elle avait mesuré le pouvoir du changement sur son caractère; et par ces essais, elle savait ce qu'elle avait à espérer et à craindre de son affection pour elle. Ils lui avaient démontré combien elle avait à ménager la constance d'Abel pour ne pas la voir s'évanouir dans un épuisement d'attention trop long-temps arrêtée sur le même point. Sa conduite se réglait là-dessus. Au moment où elle le sentait s'attacher à elle, elle lui échappait, en glissant pour ainsi dire d'entre ses mains. Pour étendre ce rôle, qui ne ressemblait pas au calcul de la coquetterie, car il n'y entrait que de la sollicitude, elle allait loin : elle engageait Abel loin d'elle, tandis qu'elle se tenait à l'écart. Arrivait-il à la maison de santé une jolie pensionnaire, elle devenait l'occasion de cette stratégie hasardeuse : madame Dalzonne vantait sa beauté ou ses talens à Abel, dont elle compromettait tant qu'elle pouvait l'attention; et ce n'est que lorsqu'elle jugeait la partie assez risquée, qu'elle intervenait et brouillait les dés. Sa brusque présence rompait des trames à peine tendues; la pensionnaire quittait la maison, et madame Dalzonne restait seule pour reprendre le sceptre, passé un instant, comme un jeu, dans d'autres mains. Ce procédé avait réussi à merveille et autant de fois que madame Dalzonne avait osé y recourir; mais que de calices amèrement bus dans l'ombre! que de larmes versées pour obtenir ces victoires, toujours

à renouveler! Un vrai ou un faux raisonnement avait ainsi changé sa vie en une partie d'échecs, dont la dernière perte pouvait dévorer tous les gains acquis.

Le voyage aux Loges n'était donc qu'une nouvelle tentative que madame Dalzonne faisait sur le cœur d'Abel, et que, cette fois comme les fois précédentes, elle espérait limiter aux nécessités de son étrange position.

Jamais pourtant elle ne s'était tant reproché son imprudence, jamais elle ne s'était promis avec autant de force de ne plus recommencer ce jeu funeste. Des doutes acérés lui traversaient le cœur.—Que font-ils maintenant? se demandait-elle en regardant la pendule; voilà une heure qu'ils [illegible] partis. Une heure! Quatre heures encore à attendre! Il sera nuit quand ils se mettront en route pour revenir: deux jeunes gens ensemble la nuit! Que c'est peu prudent! — Et madame Dalzonne traçait sans relâche le cercle de conversation qu'ils pouvaient parcourir sans danger. Tantôt elle leur prêtait une idée indifférente, et elle murmurait dans un dialogue imaginaire les phrases qu'elle suggérait à tous deux; tantôt, pour apporter de la diversion à un rapprochement trop animé, elle brûlait les fils du propos, et elle les laissait un quart d'heure entier dans le silence. Pendant ce quart d'heure la voiture qui roulait toujours, pensait-elle, avançait le terme du tête-à-tête. Mais, oubliant tout à coup la voie rassurante dans laquelle elle était entrée, madame Dalzonne les voyait assis l'un près de l'autre, causant à voix basse, et se disant, au milieu d'une toute-puissante solitude, qu'il n'y avait que leur cœur d'animé, de jeune et de vivant dans cette vaste forêt. Tableau désolant, dans lequel elle plaçait au premier plan le démon ironique de l'occasion, qui obscurcit de son aile immense l'éclat des sermens et des fidélités les plus saintes. Ses pleurs coulaient encore: elle se levait, étouffait ses sanglots dans sa main; mais, malgré le frôlement de ses soupirs, malgré les ténèbres de ses yeux fermés avec force, elle distinguait dans une claire perspective des images et des sons dont elle avait l'âme brisée.

Elle n'y tint plus; elle voulut aller à leur rencontre dans le bois. Sa démarche était naturelle; elle était justifiée par une foule de raisons. Elle ouvre la porte pour donner des ordres: le docteur Calveyrac est devant elle.

— J'allais sonner, madame.

— Mais je vous croyais à Versailles, docteur.

Madame Dalzonne rentra, laissa passer le docteur Calveyrac, et elle alla du côté opposé comme pour pousser un fauteuil contre le mur. Dans ce mouvement elle sécha vite ses larmes.

— Oui, je vous croyais à Versailles.

— J'en arrive, madame. Je comptais en effet y passer plusieurs jours pour prendre part à une consultation, mais quelqu'un a manqué au rendez-vous, — c'est le malade: — il est mort hier. Ne le plaignons guère, il avait quatre-vingt-treize ans; c'est avoir assez vécu, je présume.

— C'est beaucoup trop, docteur.

— Quelle réflexion!

— Triste pour vous, docteur, que je n'ai jamais vu si content.

— Je suis fort content, je l'avoue. Je vous avais parlé dans le temps d'un frère que je croyais mort depuis quinze ans à Bornéo, où il avait été régisseur dans une plantation hollandaise.

— Ne serait-il pas mort?

— Il n'est pas mort.

— Et comment avez-vous su cela?

— De la manière la plus fabuleuse du monde. Voyant que ma présence à Versailles n'avait plus de but, je projetai d'employer à visiter le château les deux ou trois heures que j'avais encore à rester dans la ville avant de me remettre en route pour Saint-Germain. J'allai donc au châ-

teau, où je rencontrai comme de coutume affluence d'étrangers, curieux ainsi que moi de connaître les réparations que le roi a commandé d'y faire. Dans la salle des Batailles, je remarquai un Anglais qui s'efforçait de comprendre le sujet d'un tableau que l'explicateur officiel expliquait fort mal. Le cicérone parlait peu correctement le français, que l'Anglais comprenait à peine. Pour les tirer tous deux d'embarras, je me souvins que je parlais assez facilement l'anglais; aussitôt je dis dans sa propre langue au visiteur étranger le sujet du tableau. Ma politesse si à propos lui plut. De salon en salon, nous causâmes de mille choses indifférentes. Il m'apprit qu'il était négociant-armateur et qu'il revenait de l'île Célèbes, où il aurait fait d'excellentes spéculations avec les poivres si la fièvre jaune, qui avait soudainement envahi la colonie, ne l'eût obligé à la quitter pour regagner l'Europe. Il était naturel que je m'informasse auprès de lui s'il avait entendu parler d'un Jérôme Calveyrac de La Réole arrivé sur la colonie de Bornéo vers l'année 1816. — Il est excessivement heureux et riche, me répond le négociant anglais, et si vous êtes demeuré si long-temps sans recevoir de ses nouvelles, c'est qu'il n'est à Bornéo que depuis deux ans. Il a gagné sa fortune par le cabotage dans les îles Maldives.

Vous comprenez maintenant ma joie : mon frère est vivant et il est heureux; un frère qui m'aime, qui me doit ce qu'il est. Je lui prêtai dix mille francs, tout ce que je possédais alors, afin qu'il entreprît cette expédition, à la suite de laquelle je le supposais mort. A ces renseignemens l'Anglais ajouta des indications infaillibles pour que désormais mes lettres parvinssent à mon frère. Oh! oui, je suis sûr que vous prenez part à mon contentement, à présent que vous en connaissez la cause.

— Mais comment, docteur, s'écria madame Dalzonne, qui dans tout autre moment aurait mis un peu plus de sincérité dans son exclamation, je suis ravie de votre bonheur!

Elle jeta un regard dans la glace pour s'assurer que ses yeux étaient secs; elle ne le ramena pas sur elle-même sans voir à la pendule combien il s'était écoulé de temps depuis l'arrivée du docteur. — Un quart d'heure de gagné, pensa-t-elle. — Ce fut le premier intérêt qu'elle prit au bonheur de Calveyrac, qui continua ainsi :

— Je connais le bon naturel de mon frère Jérôme; il pense toujours à moi, qu'il a quitté très laborieux, et aussi peu ambitieux que riche.

— C'est un excellent frère, dit madame Dalzonne, qui aurait tout aussi bien dit une autre phrase, tant elle était complétement en dehors de la conversation.

— S'il me juge par le passé, il se trompe sur un point, poursuivit le docteur persuadé d'avoir intéressé madame Dalzonne : je suis devenu ambitieux depuis son départ. Lorsqu'il partit, je n'avais pas quarante ans passés comme aujourd'hui. A présent j'aime l'ordre dans le repos; j'ai l'ambition, la grande ambition de la stabilité, de l'avenir.

— Je comprends parfaitement, dit madame Dalzonne, qui n'avait saisi que quelques mots au hasard.

— Vous me rendez heureux, madame, en m'écoutant si bien. Oui, l'avenir m'occupe; je ne puis pas, je ne veux pas rester dans l'isolement au milieu duquel je vis. Les joies de la famille sont si consolantes, je l'imagine du moins, si supérieures à celles qui viennent du dehors, comme la gloire, les honneurs, joies mêlées, difficiles, insatiables, et auxquelles d'ailleurs tous les hommes n'ont pas des droits assurés, moi par exemple. Je sais que j'ai trop attendu pour me plaindre avec raison; mais je n'étais pas riche, remarquez-le; j'étais pauvre, j'ose l'avouer devant vous, ajouta le docteur avec une humilité touchante, j'étais très pauvre. Comment, sans une fortune assise, proposer à une femme de la lier à votre sort? Ce n'est pas là le fait d'un honnête homme. Mes désirs se sont repliés dans le fond de mon âme et je me suis résigné. Mais que de fois, après avoir fermé sur moi la

grille du château d'où je sortais plein des bénédictions d'une famille dont j'avais sauvé la mère ou l'enfant, je revenais sur mes pas à tâtons, comme un voleur, pour coller mon visage à la grille fermée, et pour accompagner d'un regard d'envie ce père qui remontait la grande allée, tenant sa fille bien-aimée, blonde et joueuse, par la main, et s'appuyant sur le bras de l'épouse chérie, charmantes toutes deux, lui jeune encore ! Leur bonheur me faisait mal ; je détournais la tête pour n'être pas jaloux, et je rentrais ici le cœur gonflé d'amertume. Je vous regardais, et j'étais un peu consolé ; car je me disais : — Elle aussi n'a pas les joies de la famille, et pourtant elle n'est pas malheureuse.

Dans une heure ils seront de retour, murmura madame Dalzonne : voilà bientôt la nuit. Quand sera-t-il nuit !

Elle ne tenait pas en place.

— Puisque vous m'écoutez sans ennui, je vous dirai encore que j'attends de ce frère, qu'un miracle m'a fait découvrir, un changement très grand dans mon existence. Si cent mille francs suffisent pour rendre raisonnable et juste la proposition que je compte faire à une femme de m'épouser, il me les donnera ; je les aurai au bout du temps nécessaire pour que ma demande lui soit connue et que sa réponse me parvienne. Est-ce assez cent mille francs ? demanda le docteur.

— Mais oui, répondit madame Dalzonne avec le sang-froid d'un absolu désintéressement dans la question.

Hardi comme lorsqu'on a rompu la première glace de la timidité, le docteur se sentit entraîné à dire :

— Je sais une personne jeune encore, très jeune pour moi, belle, remplie de qualités graves, libre comme je le suis, connaissant mon caractère autant que j'apprécie le sien, me rassurant sur les prétentions de son âge par un bon sens formé à l'école du devoir et du travail, et qui, ne donnât-elle à son mari que l'affection qu'elle porte aux étrangers remis à ses soins, serait encore la meilleure et la plus aimée des femmes. Me conseillez-vous, dit Calveyrac en adoucissant sa voix au ton d'une chaleureuse amitié, de m'ouvrir sans crainte à cette femme ?

Le docteur n'attendit pas la réponse de madame Dalzonne sans éprouver un violent battement dans la poitrine.

Madame Dalzonne, qui n'avait pas un seul instant deviné qu'il s'agissait d'elle dans les allusions si transparentes du docteur, répondit :

— Quel âge peut bien avoir cette femme ?

Le docteur fut renversé. Elle n'avait rien compris ! D'une voix tremblante il dit :

— Vingt-cinq ans.

Il ôtait au moins trois ans à madame Dalzonne, convenable et bon jusque dans la plus solennelle circonstance de sa vie.

— Cette femme est beaucoup trop jeune pour vous, docteur ; n'y songez pas.

Calveyrac troublé se leva ; il demanda à madame Dalzonne la permission de se retirer.

Et madame Dalzonne, dans son aveuglement, tant la passion est égoïste, même chez les cœurs les meilleurs, ne sentit pas le coup de poignard qu'elle avait porté à Calveyrac.

— Oui, vous devez être fatigué ; vous avez besoin de repos, docteur. A propos, lui dit-elle en l'arrêtant sur le seuil de la porte, vous ne me demandez pas des nouvelles de M. Abel.

— Vous avez donc à m'en donner ? répondit le docteur sans se retourner.

— Mais oui : il est au couvent des Loges avec mademoiselle de Tou-valle, qui est toujours fort malade d'esprit. Je sais que vous lui avez défendu de s'éloigner sans vous de Saint-Germain ; mais vous ne le gronderez pas : c'est moi qui lui ai conseillé d'enfreindre vos ordres.

— Peut-être avez-vous bien fait, madame; car moi je ne suis que le médecin de M. Abel, mais mademoiselle de Touralbe en sera la guérison; je vous l'ai dit, je crois.

Le coup était rendu.

A peine le docteur descendait l'escalier que madame Dalzonne retombait sur le canapé où elle avait déjà tant pleuré.

XV.

Dès qu'Abel fut seul, il dit à James, son domestique, d'amener son cheval. James ne comprenait pas trop le sens de cet ordre. Il obéit cependant; il alla à l'écurie, où il interrompit le repos du cheval, qu'il conduisit vers Abel.

— James, dit-il, j'ai envie de galoper dans cette allée pendant que mademoiselle de Touralbe sera en prière dans le couvent; le temps me paraîtra moins long. Je ne serai pas plus d'une heure absent; entends-tu?

— Comme il vous plaira, monsieur; permettez-moi de vous faire observer qu'il bruine épais, et qu'il sera bientôt impossible de se diriger dans les allées.

— Sois tranquille, James : Je ne m'écarterai pas.

— Je serais plus tranquille si je vous accompagnais.

— Dans une heure, répéta Abel en fendant avec rapidité le rideau de brume jeté sur la forêt.

James ne le distingua plus au bout de deux minutes, tant il allait vite le long des arbres, mais tout près cependant des limites tracées des allées, de peur, en suivant le milieu du chemin, de s'engager dans quelque fausse voie.

Du couvent des Loges à Fromainville il y a plus de trente routes, plus de dix carrefours, et routes et carrefours sombraient de minute en minute sous une mer cotonneuse; pas un point du ciel pour s'orienter, pas un bûcheron pour remettre le voyageur sur son chemin. Le fond de l'océan est plus clair qu'une forêt dans le brouillard.

Abel courait donc vers Fromainville malgré le danger de se perdre et contre la défense du docteur Calveyrac, défense pourtant si franchement acceptée la veille. Madame Dalzonne, il est juste de le rappeler, n'avait-elle pas employé toutes les ressources de la persuasion pour réduire cet ordre de Calveyrac à une recommandation aisée à éluder?

Mais Abel ne combattait pas même avec lui la résolution qu'il exécutait avec tant de hâte : il allait à Fromainville, où rien ne l'appelait. Pourquoi s'y rendait-il? quoi y voir? la Seine derrière les saules? Les saules et la Seine étaient invisibles.

Abel n'avait à répondre à aucune de ces questions mentales, car il ne les posait pas. Au contraire, et de crainte qu'elles ne se jetassent comme un embarras, comme une importunité à travers son projet, il s'étourdissait par la précipitation de sa course, par la témérité de ses percées dans les obscurs entonnoirs du bois.

Quand d'élan en élan, de bonds en bonds, de fuite en fuite sous les branches sèches, sur un sol sans écho, les cheveux poudrés de neige, le manteau blanc comme un linceul, il parvint à la ferme de Bergerin, il ressemblait au héros d'une ballade allemande attendant à terre le passage d'une nuée qui le ramenât à travers l'espace.

Il noua la bride glacée à un anneau de fer scellé au mur de la première cour, il entra ensuite en secouant son manteau dans la seconde, où aucun chien n'accourut vers lui en aboyant. Ce silence le surprit.

Dans la principale pièce il aperçut enfin Bergeronnette-cinq-heures

assise sur un tas de paille et occupée à tresser un panier d'osier avec des doigts bleuis par la bise.

— Mon père, dit-elle en éveillant Bergerin qui sommeillait, et sitôt qu'elle eut aperçu Abel, mon père! voilà M. Abel.

— Est-ce que les grues vous ont amené jusqu'ici dans votre chasse? dit Bergerin en se levant pour offrir à Abel la seule chaise de la pièce.

— Vous savez que je chasse peu, Bergerin; je suis venu ici en me promenant.

— Une fière promenade, monsieur Abel, celle-là!

— Et à pied?

— Non, Bergeronnette, à cheval.

— Et où est votre cheval?

— Dans la première cour.

— Je cours le remiser; n'est-ce pas, mon père?

— Va! Je souhaite qu'il ait plus chaud que dehors, murmura Bergerin; et il ajouta : et que nous surtout.

On voyait sur le visage de Bergeronnette qu'elle était bien aise de sortir un instant pour vaincre le sentiment pénible dont elle avait été saisie à l'aspect d'Abel, qu'un malheureux hasard rendait témoin de la désolation de la ferme.

Quand elle ne fut plus là, Abel, après avoir posé son manteau sur la rampe de l'escalier, demanda à Bergerin si le vent de la nuit dernière avait enlevé les portes et les fenêtres du pays.

— Un fameux coup de vent encore, monsieur Abel! hier il a emporté les meubles, demain il emportera les locataires. La rafale est venue dans un mauvais moment; je suis sûr que vous êtes transi à votre place.

— Je n'ai pas chaud, Bergerin.

— Oui, vous ne suez pas. Monsieur Moulinier de malheur! je ne vous désire pas le froid que nous avons enduré, l'enfant et moi, la nuit passée. Ce n'est pas d'un bon chrétien, comme dit l'abbé Vincent; mais je ne m'oppose pas à ce que vos dix-sept vaches et vos trois mille moutons oublient de rentrer ce soir à votre ferme d'Herblay, un simple oubli. J'aurais des nouvelles de votre fortune dans un mois.

— Qu'est-ce que ce M. Moulinier dont vous parlez, Bergerin?

— C'est un propriétaire, suffit; c'est le mien, comme j'ai l'honneur de vous l'apprendre, un propriétaire râblé, monsieur Abel! Si un jour il devenait lièvre, et qu'il passât entre mes deux orteils... Silence, Bergerin, au repos! Voilà pourtant vingt ans que je suis ici, vingt ans, ce n'est pas un jour. Depuis vingt ans, à mille francs par an, combien de fois lui ai-je payé sa ferme, son chenil que voilà? Et encore que c'était un bien de rien du tout. J'ai payé pendant quinze ans tous les premiers de chaque trimestre, comme Dieu est juste, au clocher de la paroisse. Une fois que la femme, Dieu ait son âme, fut morte, les comptes ne furent pas aussi réguliers; j'oubliais souvent de porter le loyer à M. Moulinier; mais jamais le mois ne se passait sans qu'il eût son argent. Cette année, ne s'avise-t-il pas, parce que depuis deux mois je suis en retard, de me tourmenter comme si j'avais du vin en cave et du foin dans les greniers! Paie qui a, je n'ai rien. Il m'envoie papiers sur papiers; enfin, au bout du compte, je vois arriver deux hommes noirs qui nous prient de sortir d'ici sur-le-champ, après chargé nos meubles sur les épaules de leurs gens et fait marcher devant eux mes vaches et mes pauvres chiens.— Et de quelle part? je leur demande. — De M. Moulinier, ils me répondent, qui, fatigué de vous avoir donné congé à plusieurs reprises, nous envoie pour vous aider à quitter sa ferme. — Je me mets en colère, je ne veux pas sortir comme un loup; eux, les hommes noirs, sans me répondre, enlèvent un à un les volets, une à une les portes, et ils me disent ensuite, en les emportant sur leurs charrettes : — A présent, père Bergerin, restez ici, si le cœur vous en dit, pour entendre chanter l'alouette.— Voilà

pourquoi, monsieur Abel, vous ne voyez ni portes ni volets; c'est pour nous forcer à quitter le nid; et il le faudra bien tout de même, car, nous avons eu beau brûler tout le bois mort et mettre la couverture sur la tête, nous avons claqué des dents, Bergeronnette et moi, toute la nuit. Chère enfant!

— Vous avez eu tort, Bergerin, de ne pas prendre connaissance des papiers qui vous étaient envoyés par l'avoué de votre propriétaire : vous auriez été averti. Bergeronnette aurait dû les lire.

— Je ne l'ai pas voulu : je les déchirais à mesure, parce que je présumais que cela ne lui réjouirait pas le cœur.

— Et que vaut cette ferme?

— Vingt mille francs au plus; et que le vieux scélérat de Moulinier serait content d'en avoir ce prix! Un bon terrain, mais qui exige un soin! C'est à y laisser ses ongles. Et j'ai du regret à le quitter; croiriez-vous ça, monsieur Abel?

— Pourquoi non? vous avez vécu ici avec votre femme, qui était excellente, m'a-t-on dit.

— Oh! oui!

— Votre fille y est née : ce sont des souvenirs.

— Et quel gibier, monsieur Abel! Je l'ai sous la main ici, sous le pied. Où retrouver ça?

— Bergerin, vous êtes un brave homme : écoutez-moi. Je connais à Saint-Germain un menuisier qui vous fera en quelques jours les portes et les volets dont vous manquez; il confectionne aussi de bons meubles. Voilà son nom. Vous irez chez lui de ma part et vous lui commanderez le nécessaire. Entendez-vous, Bergerin?

— Mais si M. Moulinier envoie encore des gens pour emporter ces nouveaux meubles?

— J'essaierai d'abord d'obtenir du temps de M. Moulinier. Vous lui paierez les deux termes ensemble.

— Mais vous, qui vous paiera?

— Vous, Bergerin, peu à peu, à votre aise.

— Je n'entends cela qu'à une condition, monsieur Abel.

— Laquelle, Bergerin?

— Que je vous servirai les intérêts, sous et deniers.

— J'y consens, c'est convenu. D'ici là, pourtant, d'ici à ce que vous ayez vos nouveaux meubles et que j'aie vu M. Moulinier, vous ne resterez pas à Fromainville vous et votre fille, exposés à tous les vents. Conduisez sur-le-champ Bergeronnette chez une de vos parentes, où elle demeurera jusqu'à ce que la ferme soit rétablie sur un pied convenable; allez ensuite à Saint-Germain porter au menuisier les mesures des boiseries dont vous avez besoin. En attendant que nous réglions nos comptes, acceptez, puisque nous avons noué des rapports d'affaires, quelques louis qui couvriront les premières dépenses.

Abel ouvrit sa bourse et la vida sur les genoux de Bergerin, qui ne se sentit pas blessé de ce don, auquel Abel, moins par calcul que par instinct, avait donné le caractère d'une avance parfaitement acceptable. Cependant, Bergeronnette étant rentrée au moment où Abel fermait sa bourse, celui-ci la glissa vite dans sa poche, et Bergerin cacha l'or dans sa main. C'est que la double position avait un côté faible que la présence de cette enfant mettait à nu : l'un, malgré les précautions de son action délicate, rendait un service assez facile à définir, et l'acceptait malgré sa conviction qu'il ne traitait pas une affaire.

Si elle ne devina pas la cause du silence qui accusait une conversation amortie par sa présence, elle ne fut pas loin de la vérité en supposant une cause à cette interruption peu naturelle. Sa perspicacité en éveil chercha dans l'air encore ébranlé de la salle les paroles émises, et pour ainsi dire l'odeur des pensées. En disant à Abel les soins qu'elle avait apportés au

cheval pour que la sueur de la route ne se figeât pas sur sa peau refroidie, elle consultait le visage de son père, miroir dans lequel elle lisait d'habitude les choses dont il voulait lui faire un mystère. Elle ne fut pas rassurée après cet examen : l'attitude de Bergerin lui parut gênée ; celle d'Abel n'était pas moins contrainte. Que s'était-il donc passé en son absence ?

— Comme les saisons, dit Abel, donnent à la campagne un aspect différent ? Quand je vins ici, il y a un mois, l'automne était sans doute avancée, mais le peu de soleil dont on jouissait rendait votre ferme riante et gaie.

— Elle vous paraît fort triste aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur Abel ? dit Bergeronnette-cinq-heures, que cette remarque d'Abel n'engageait pas à croire qu'il n'avait été question de rien entre lui et Bergerin tandis qu'elle était à l'écurie.

Elle ajouta, en baissant la tête sur l'ouvrage d'osier qu'elle avait repris :

— Vous avez eu la bonté de venir à la ferme par une triste circonstance. Mon père a eu le projet de faire peindre les portes et les volets de la maison à une époque mal choisie. Je lui conseillais d'attendre jusqu'au printemps pour faire faire ces réparations ; mais il comptait sur le beau temps ; et vous voyez s'il est trompé.

Plus Bergeronnette-cinq-heures s'enfonçait dans son mensonge, et plus, en rougissant, elle s'embrouillait dans le tissu de joncs qui lui servait, du moins le croyait-elle ainsi, à cacher son trouble.

— Oui, c'était l'avis de notre fille, de remettre à plus tard ces réparations, affirmait Bergerin, moins maladroit menteur que Bergeronnette ; mais je ne supposais pas que le gros mauvais temps s'abattrait sur nous avant les Rois. Ce qui est fait est fait ; n'est-ce pas, monsieur Abel ?

— Je n'ai pas eu d'autre idée en voyant le délabrement de la ferme : j'ai attribué le changement à quelque modification tout à fait indispensable.

Autre menteur.

— Mais nous serons fort bien dans quelques jours, reprit Bergeronnette-cinq-heures. Vienne le soleil de mai ! nous aurons de la ramée neuve sur les toits, des volets verts, et des portes belles comme une armoire.

La poitrine de Bergeronnette se gonflait ; la fausseté de ses paroles lui était un remords, qu'elle n'oublierait pas de porter aux pieds de l'abbé Vincent. Lui pardonnerait-il cette hypocrisie ?

— Et quand la treille sera couverte de feuilles de vignes, ajouta Abel, votre ferme sera un délicieux repos pour les amis qui viendront se reposer chez vous, moi le premier.

— Oui, vous le premier, répéta Bergeronnette en cassant les baguettes d'osier dans sa main émue. Vous accepterez encore une tasse de lait chaud.

— Et un verre de vin, ajouta Bergerin, ce qui vaut mieux que ton lait, enfant.

Et nous n'avons plus ni vaches, ni potager, ni cave, pensa Bergeronnette. Comme je mens ! Mon Dieu ! pourquoi est-il venu ? pourquoi ne s'en va-t-il pas ?

Son front était encore plus penché sur ses mains.

— Je vous conseille, continua Abel, qui feignait d'entrer dans le mensonge de Bergeronnette, je vous conseille de changer votre toiture, de remplacer le chaume par des tuiles.

— Ce n'est pas une trop forte dépense, répondit Bergerin d'un air important ; on y songera.

— Mais oui, monsieur Abel, des tuiles.

— Ajoutez, continua Abel, quelques agrémens à votre ferme, un pigeonnier.

— Nous aurons un pigeonnier, appuya Bergeronnette.

— Une serre chaude pour vos fleurs.

— Puisque vous aimez les orangers, nous aurons une petite serre chaude.

En achevant la série d'embellissemens qu'il conseillait à Bergerin, Abel se leva et alla couper une petite branche de bruyère du Cap dans un pot de terre qui grelottait dans un coin. Il s'y prenait mal; Bergeronnette accourut avec ses ciseaux et coupa la branche dont Abel avait envie.

— Je voudrais encore, termina-t-il, que vous fissiez de la pièce à côté un salon d'été. Il a deux croisées au nord; ce serait un endroit charmant pendant les fortes chaleurs. On le meublerait selon sa destination : des stores aux croisées, des nattes à terre, et un canapé entre les deux embrasures.

— Mais nous ferons ainsi, s'écria Bergeronnette, pourvu que vous veniez quelquefois vous asseoir dans ce salon.

— Où coucherai-je ce soir? pensa Bergeronnette en promettant d'avoir un pigeonnier, une petite orangerie et un salon d'été.

Tout à coup une bouffée de neige entra jusqu'au milieu de la pièce, et vint protester contre les illusions que Bergeronnette-cinq-heures s'efforçait de partager avec Abel. Une larme se figea sur son visage, et elle abandonna le panier d'osier qu'elle avait sur les genoux.

— Je vous quitte, dit Abel; le temps devient affreux; il fera nuit dans une heure. Bonjour, Bergeronnette.

Bergeronnette, sans se lever, dit adieu à Abel. Sa voix était faible; elle ne montra pas son visage.

— Je vous accompagnerai, monsieur Abel, jusqu'au milieu de l'allée; je vous mettrai en route.

— Comme il vous plaira, Bergerin.

Ils sortirent.

Abel avait oublié sa cravache sur le manteau de la cheminée; il revint. Bergeronnette-cinq-heures n'était plus à la place où il l'avait laissée. Il approcha de l'escalier qui conduisait à sa chambre, et il entendit une voix qui disait :

— Ma mère! ma mère, qui êtes dans le ciel! ayez pitié de nous! nous allons mourir de faim et de froid.

Abel avait posé le pied sur l'escalier pour monter à la chambre de Bergeronnette.

— Vous ne venez donc pas, monsieur Abel? lui cria Bergerin; votre cheval attend.

— Bergerin, lui dit Abel, vous n'irez pas plus loin, entendez-vous; il faut que dans une heure votre fille soit ailleurs qu'ici, il faut qu'elle soit auprès de cette parente dont nous avons parlé; je le veux.

— Patience! Nous partons, nous partons.

— Tout de suite, Bergerin, tout de suite!

— Monsieur! lui cria Bergerin, monsieur Abel, vous avez oublié votre manteau.

Abel ne répondit pas.

— Monsieur!

Il n'était plus à portée de la voix.

Nous choisirons la circonstance du retour d'Abel au couvent des Loges pour parler d'un fait qui avait eu lieu simultanément avec son départ de Saint-Germain, et qui avait pris un caractère significatif pendant sa visite à Fromainville. A l'instant où la voiture pénétrait sous les corridors nébuleux de la forêt, un homme s'était mis à la suivre d'un pas très actif dans le massif du bois, s'effaçant derrière un tronc d'arbre quand elle était sur le point de le joindre, redoublant de vitesse lorsqu'elle le laissait en arrière. Cet homme s'arrêta, et s'accroupit dans son manteau comme une bête fauve dans sa queue, pour attendre que la voiture fût passée, dès qu'elle ne fut plus qu'à une petite distance du couvent. De sa place, où il était impossible de l'apercevoir, il suivit tous les mouvemens, qu'il avait

apparemment un grand intérêt à épier. Il vit mademoiselle de Touralbe entrer au couvent et Abel s'en éloigner. Sa place dans la neige étant faite, il attendit. Le froid engourdit ses membres, mais son regard, qui s'aiguisait en passant sur une longue lame de neige, s'arrêta sur un point isolé. Ce point était la porte du couvent, qui s'ouvrit une demi-heure après le départ d'Abel; et, tandis que les deux domestiques se chauffaient à la cuisine de la maison, une femme parut sur le seuil de la porte et regarda autour d'elle; elle avança quelques pas, et prolongea sa vue dans le bois. L'homme s'était levé et avait marché : quand il fut sûr d'avoir été vu, il ne marcha plus. On alla à lui. Les deux personnes se rencontrèrent bientôt hors du chemin et dans une mêlée de petits arbustes gris comme le brouillard qui les enveloppait. La femme, c'était mademoiselle de Touralbe, l'homme Champeaux. Pendant un quart d'heure ils restèrent ensemble, causant très bas et très mystérieusement, quoique personne ne fût à portée de les entendre. Ce temps étant écoulé, Champeaux regagna Saint-Germain, mademoiselle de Touralbe rentra au couvent, dont la porte était restée entr'ouverte pendant sa conversation en plein air. Rien de plus, si ce n'est que la neige tomba plus fort, que l'obscurité devint plus épaisse, et qu'Abel se hâtait de retourner aux Loges.

Aucun accident n'ayant retardé sa marche, il arriva au couvent au moment convenu entre lui et mademoiselle de Touralbe, qui le remercia de l'avoir attendue. La légèreté de pensées plus calmes avait raréfié la pieuse pensionnaire. Ni le brouillard, dont elle avait paru affectée en allant, ni la tristesse de la nuit glacée qui s'abaissait sur la forêt, n'eurent pour effet d'altérer sa douce insouciance. Abel se demandait en la regardant si c'était là cette femme si languissante il y avait deux heures. Quoiqu'il fît beaucoup plus froid que dans l'après-midi, elle avait soulevé à demi la glace placée de son côté, au risque de gercer ses lèvres au vent de la neige. Eût-elle été moins assouplie qu'elle ne l'était aux convenances infinies d'une société rivale de la Chine en règles de conduite, elle se fût encore gardée, éclairée par le simple bon sens, de rappeler à Abel le sacrifice qu'elle avait accompli sur ses instances. Un chagrin muet eût été un reproche, bien qu'à beaucoup d'égards il eût permis à Abel de mesurer la profondeur de la conversion qu'il avait obtenue. Il s'arrêta à cette opinion, que mademoiselle de Touralbe était satisfaite d'avoir repoussé une idée mal conçue à son origine, uniquement adoptée par l'entêtement du faux point d'honneur, et qu'elle était contente de l'avoir éludée sans faiblesse personnelle, étant toujours en droit d'en charger la responsabilité d'un autre. Ainsi le beau côté de son action domina le jugement d'Abel quand il chercha à s'expliquer la variation survenue tout à coup dans l'humeur de mademoiselle de Touralbe. Mais, s'il faut le dire, il ne fut si indulgent que parce que les lignes de son attention convergeaient ailleurs. Partage facile, l'esprit était là, le cœur plus loin. Retenu cependant par la même circonspection que mademoiselle de Touralbe, il eût craint de laisser paraître, malgré le déplacement de sa réflexion, qu'il acceptait comme son ouvrage cette soudaine dilatation morale : c'eût été manquer de tact et de modestie. L'un et l'autre se crurent à l'aise en affectant de ne pas revenir sur un sujet embarrassant; ils n'en effleurèrent que les bords pendant le temps rigoureusement nécessaire à leur retour à Saint-Germain.

— Je ne me figurais pas bien jusqu'ici ce qu'était un couvent, dit mademoiselle de Touralbe. C'est un tort de les juger d'après l'opinion qu'on s'en fait dans le monde.

— Celui des Loges n'est donc pas comme vous vous l'imaginiez?

— Loin de là. Je cherchais les grilles de fer, les murs de soixante pieds de haut, les salles obscures...

— Vous n'avez rien vu de semblable?

— Ce sont des pièces bien éclairées, donnant sur des jardins charmans

en été. Et moi qui m'attendais à l'entrée solennelle d'une supérieure terrible comme une héroïne d'Anne Radcliff, j'ai été accueillie par une aimable dame d'une mise presque recherchée, jugeant le monde avec esprit et peu de sévérité. Elle m'a montré complaisamment sa maison, un vrai palais pour l'élégance. — Ceci est la salle de récréation, m'a-t-elle dit; ceci la salle de bain : des pièces délicieuses. — Mais où sont les cachots? ai-je demandé. Ma question l'a fait sourire. — Les voici, a-t-elle ajouté en m'introduisant dans une vaste salle où les élèves touchaient du piano, chacune dans sa cellule. J'ai encore visité la salle de danse. Ainsi au couvent on enseigne la musique et la danse!

— Et pourquoi non? dit Abel; et en quoi cela étonnerait-il? L'humanité a eu des temps d'étrange folie, qu'on se surprend à regarder comme s'ils avaient été de quelque prix pour le bonheur. On rêve le cloître, où l'on se purifiait par les macérations : la vie est-elle donc si fertile en voluptés qu'il faille en expier les mollesses? N'y a-t-il que le jeûne qui soit une douleur, que la solitude derrière des portes de fer qui soit une peine, que la prière à des heures prescrites qui coûte à la paresse naturelle du corps? Sans rejeter violemment la société derrière nous, il est près de nous, autour de nous, sur nos têtes, des supplices tous faits, prêts à toute heure, et les obstacles qui barrent nos désirs sont des grilles autrement inflexibles que celles d'un monastère. L'homme est si misérable que les souffrances qu'il invente ne vaudront jamais celles qu'il porte en lui depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Mademoiselle de Touralbe allait répondre, mais sa réflexion fut tout à coup détournée de la conversation par un recul de la voiture.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle au cocher.

— Rien, mademoiselle, répondit James en s'avançant à la portière; un homme qui passe sur la route a effrayé les chevaux.

La voiture continua de courir vers Saint-Germain.

Au moment où mademoiselle de Touralbe s'était penchée en dehors pour appeler le cocher, Abel avait furtivement consulté sa montre. — Six heures et demie, avait-il murmuré : Bergeronnette a quitté Fromainville; elle n'a plus froid maintenant.

A la forme de l'homme qui avait effrayé les chevaux, à son pas lorsqu'il avait couru pour éviter les roues, mademoiselle de Touralbe avait reconnu Champeaux, qu'un rayon des deux lanternes avait éclairé à demi dans sa brusque apparition.

Pendant un quart d'heure Abel et mademoiselle de Touralbe demeurèrent dans un silence profond, que mademoiselle de Touralbe rompit la première.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, j'ai oublié de cueillir pour madame Dalzonne une rose du Bengale dans le jardin du couvent! Je lui en avais promis une pourtant. De quelle excuse me servir? si vous étiez aimable, monsieur Abel...

— Il est tard et nous sommes un peu loin, mademoiselle, pour que vous me permissiez d'aller en chercher une aux Loges : nous voici à Saint-Germain.

— Je n'ai pas eu cette pensée, monsieur Abel; ce serait abuser d'une complaisance presque impossible. Mais j'ai été sur le point de vous demander votre branche de bruyère du Cap; vous ne paraissez pas beaucoup y tenir.

— La voilà! répondit Abel en offrant avec peine la branche de bruyère à mademoiselle de Touralbe.

— Vous serez de moitié dans le mensonge, et je ne serai pas grondée.

Abel, qui avait eu le courage de se séparer de ce souvenir de Fromainville, en manqua pour deviser avec mademoiselle de Touralbe sur l'incident; il ne répondit rien.

Avec une grâce infinie, comme dans tous ses mouvemens, mademoiselle

de Touralbe inclina la jolie branche de bruyère sur ses lèvres, et elle en lissa de si près les rameaux déliés, les fleurs pâles et mignonnes, qu'elle semblait autant y poser sa bouche qu'en respirer le faible parfum sauvage. Elle la fixa ensuite entre sa ceinture et sa robe. Dans ce travail attentif, elle dévoila sous son châle le dessin athénien de son buste. Tout ce qu'il y avait d'attraction pour le beau dans l'âme délicate d'Abel fut comme surpris de la perfection de ces formes suaves, visibles et voilées, portées, pour aller à l'admiration des sens, par la séduction de la coquetterie.

— Non! je ne mentirai pas, dit mademoiselle de Touralbe en ramenant son châle sur elle; j'en serais trop fâchée pour vous. J'avouerai tout simplement à madame Dalzonne que vous m'avez aidée à réparer mon oubli en me cédant votre branche de bruyère. Ainsi j'aurai à louer votre amabilité sans faire un mensonge, deux choses qui me plaisent.

Le correctif ne rendait pas à Abel sa bruyère du Cap; il n'admettait pas d'ailleurs qu'il eût fait un acte de galanterie volontaire dans ce qu'il plaisait à mademoiselle de Touralbe de considérer ainsi.

Pour se dispenser de répondre, Abel fut heureux du bruit que firent les chevaux en frappant les pavés de la chaussée du Pecq.

La grille de la maison était ouverte : la voiture n'eut qu'à tourner pour être dans la cour.

Derrière les carreaux de la porte du vestibule, madame Dalzonne se montra accourant vers ses amis de retour, suivie de Bianca qui portait un flambeau.

XVI.

Après le dîner, qui avait été retardé pour donner à Abel et à mademoiselle de Touralbe le temps d'y assister, madame Dalzonne se retira aussitôt dans sa chambre. Une heure après Abel s'y rendit.

— Je vous trouve pâle ce soir, lui dit Abel en s'asseyant vis-à-vis d'elle auprès du feu.

— C'est que j'ai eu froid toute l'après-midi. La pièce n'est pas très chaude quand on oublie d'entretenir le feu. Il s'est presque éteint tandis que je lisais en vous attendant.

— Le temps vous aura paru moins long si l'ouvrage que vous lisiez était si intéressant. .

— Il m'a paru très long malgré cela.

— Cependant, dit Abel, nous n'avons pas dépassé le temps convenu entre nous. Les chemins n'étaient pas fort praticables, et mademoiselle de Touralbe est restée enfermée plus de deux heures dans le couvent.

— Je ne vous adresse aucun reproche, mon ami. Allez-vous m'en faire de ce que j'ai désiré votre retour? M'étais-je engagée à ne pas m'ennuyer pendant votre absence?

— Ce que vous dites, madame, suffit pour que je regrette de n'être pas revenu plus tôt, et presque de vous avoir obéi en allant aux Loges.

— Pourquoi cela, Abel? Je vous sais un gré infini de votre complaisance. Mon plus grand désir était, tout en hâtant de mes vœux votre retour au Pecq, que vous prissiez quelque plaisir à cette promenade en compagnie d'une charmante personne. Eh bien! que pensez-vous maintenant de mademoiselle de Touralbe? est-elle aussi aimable dans la solitude que dans le monde? Confiez-moi votre opinion, sans mélange de galanterie. C'est une amie de plus que je veux m'assurer en elle; je ne serais pas fâchée de l'apprécier par vous.

C'était beaucoup d'honneur que madame Dalzonne faisait à Abel en

l'élevant à la hauteur d'un observateur si délié. Personne ne méritait moins un tel éloge, surtout au moment où il lui était adressé par madame Dalzonne, sur le compte de laquelle il avoua en lui-même s'être trompé quand il avait cru tantôt la voir mal disposée. Au son de sa voix, parfaitement égale, et à son teint, moins pâle depuis quelques minutes, il fut convaincu de l'erreur de sa remarque. Les joues de madame Dalzonne étaient presque animées.

L'excellent observateur oubliait que les rayonnemens du coke, qui devenait une fournaise à leurs pieds, enluminaient les joues de madame Dalzonne de ses reflets pourpres. Il était comme les enfans, qui croiraient volontiers que la neige est rouge parce qu'ils l'ont vue au coucher du soleil sous un certain angle de réfraction.

— Voyons, Abel, dites-moi comment elle a été avec vous.

— D'abord silencieuse et très pensive.

— J'en étais sûre : c'est l'impression de la solitude sur les organisations maladives. Mais ensuite?

— Ensuite nous avons causé de choses indifférentes.

Madame Dalzonne reconnut qu'Abel ne disait pas la vérité, à certains tiraillemens nerveux tracés aux coins de sa bouche, petites trahisons habituelles que chacun a, et que nul ne soupçonne de toute sa vie souvent.

— Tout à fait indifférentes, Abel?

— Pas précisément; ses projets d'avenir y étaient légèrement mêlés; propos lents, confus, gênés parce que je les encourageais peu; tristes à cause de l'endroit où nous étions.

— Si elle vous a demandé des conseils, je ne l'en félicite guère : vous observez bien, mais vous êtes le conseiller le plus stérile que je sache. Permettez-moi d'en rire, mon cher Abel, ajouta madame Dalzonne en riant, mais en se penchant vers le feu pour ne pas montrer comment elle riait.

— Mais je n'ai pas dit, répondit Abel, que mademoiselle de Touralbe m'ait demandé un conseil. Avez-vous conclu cela de mes paroles?

— Je le croyais, mon ami. Elle vous a pourtant confié sa vie, ses projets : pourquoi donc toutes ces révélations? que j'approuve au fond, car vous êtes de bon conseil quand vous vous en donnez la peine.

— Ceci est une étrange erreur de votre part ou de la mienne, je vous jure. Mademoiselle de Touralbe ne m'a pris ni pour son confident ni pour son confesseur. En vérité, me connaît-elle assez pour cela?

Comme il ment! pensait madame Dalzonne en ne cessant de consulter les infaillibles marques du mensonge autour des lèvres d'Abel. Mais que me cache-t-il? Un secret? Entre lui et elle déjà un secret! Mes pressentimens n'étaient donc pas faux? Imprudente!

— Après tout, reprit-elle, je ne sais pourquoi je veux tant avoir l'air de connaître par vous ce qu'il me serait si aisé d'apprendre de la bouche de mademoiselle de Touralbe. Je serais fâchée au contraire, si j'étais curieuse au point de me préoccuper de la conversation que vous avez eue ensemble, d'en savoir le sujet par une autre personne qu'elle. C'est moi qui, dans ce cas, manquerais de confiance, et non pas elle, qui m'a déjà appris, en quittant la table, que la bruyère du Cap dont elle m'a rapporté une si jolie branche lui venait de vous. Vous lui pardonnerez, je l'espère, d'avoir disposé en ma faveur d'un si gracieux cadeau.

— Ma politesse ne pouvait être plus heureusement détournée. J'aurais désiré cependant, toute faible qu'elle est, que vous n'y eussiez point participé de seconde main.

— Je vous remercie de l'intention, mon ami, mais je ne devine pas pourquoi cette branche ne serait pas arrivée directement au Pecq à l'œillet de votre habit.

— Eh quoi! vous ne comprenez pas, reprit Abel, qu'elle a aidé mademoiselle de Touralbe à réparer son oubli?

— Quel oubli?

— Ne vous avait-elle pas promis de vous rapporter du couvent des Loges une des belles roses du Bengale qu'on y cultive? En route, elle s'est souvenue de la commission manquée, et moi, pour la consoler, je lui ai cédé, sur sa demande empressée, la branche de bruyère.

— C'est juste, répondit madame Dalzonne, pleinement persuadée de n'avoir pas prié mademoiselle de Touralbe de lui rapporter une rose; c'est vrai, je me le rappelle maintenant. Il faut que je sois indulgente à mon tour pour son peu de mémoire, puisqu'il était échappé de la mienne que je l'avais chargée de cette commission. Vraiment tout le prix de votre sacrifice me revient, et j'en suis touchée autant que je suis confuse de n'avoir pas deviné plus tôt le mot de cette charmante comédie.

En observateur infaillible, Abel, pour répondre à la haute opinion conçue de sa perspicacité, prit sans doute en bonne part les dernières paroles de madame Dalzonne, dont les mains convulsives, pour donner le change à leur tremblement fiévreux, broyaient, dispersaient sans raison, amoncelaient en pyramides fantastiques les amas de braise du foyer.

— Ainsi, continua madame Dalzonne, ce voyage, comme je vous l'avais prédit, a amélioré votre jugement sur mademoiselle de Touralbe, et vous conviendrez désormais, sans condescendance pour moi, son admiratrice, sans recourir à votre générosité universelle envers les femmes, qu'elle est d'une perfection absolue.

— En cela mon opinion, affirma Abel, a été conforme à la vôtre depuis le premier jour où nous l'avons vue ici.

— Qu'elle a une taille comme l'ont peu de femmes.

— Je pense encore comme vous.

— Que ses manières, son éducation en font une personne accomplie, acheva madame Dalzonne, buvant jusqu'au fond le poison qu'elle avait extrait elle-même de ses terribles inductions.

— Mais on dirait, répliqua Abel un peu surpris, à la fin, de la raideur de l'apologie, que vous avez une secrète envie de vous assurer de ma conviction, dont vous douteriez à tort.

— Moi! Vous vous trompez, Abel; il ne me reste pas l'ombre du doute sur la sincérité de votre estime pour une aussi rare personne. Si j'ai apporté tant d'instance à avoir votre avis, c'était dans l'intérêt d'une amitié nouvelle près de se fonder, et un peu, je ne vous cache rien, en vue de complaire à la vanité de mon jugement, fier maintenant d'être en tout conforme au vôtre.

— Ah! mon Dieu! s'écria Abel en saisissant précipitamment avec ses doigts un tison tombé sur le pied de madame Dalzonne, votre pied brûle!

— Je ne sentais rien, mon ami, répondit madame Dalzonne. Et elle enveloppa son pied dans son mouchoir sans manifester la moindre douleur. Le feu avait consumé une large place du bas et mis à nu la chair.

— Je vais appeler quelqu'un; vous devez horriblement souffrir.

— Restez, mon ami; ce n'est rien. Cela guérira dans la nuit.

— Mais comment n'avez-vous rien éprouvé?

— Je vous écoutais avec tant d'intérêt!

— Je suis désespéré alors, reprit Abel, de vous avoir fait attendre si long-temps mon jugement sur une personne à laquelle vous tenez à donner votre amitié tout entière.

— Non pas tout entière, Abel. Mais pourquoi m'avez-vous dit que mon pied brûlait? Oui, je souffre, je souffre beaucoup à présent. Quelle insupportable douleur! Non, encore une fois, ne sonnez pas. Quittez-moi. Adieu, Abel; ne vous chagrinez pas ainsi: vous savez que ce n'est nullement dangereux. Adieu; demain je n'y penserai plus. Adieu! Abel.

Sur la prière de madame Dalzonne, Abel se retira dans sa chambre, où il pensa... à Bergeronnette-cinq-heures.

XVII.

Jamais le docteur Calveyrac n'avait connu de tristesse semblable à celle dont il fut frappé en rentrant dans sa chambre après avoir entendu les paroles si froides, si correctement répulsives de madame Dalzonne. Les heures de sa vie, toute dévouée à la conservation de la vie des autres, n'avaient pas toujours marché au bord d'un cercle d'émail et entre deux aiguilles d'or; il s'était souvent reproché, à la place où il était assis, accoudé sur la même table et à la clarté solitaire de la même lampe, plus d'une santé peut-être compromise par sa précipitation, plus d'une mort qu'il n'avait pas su éloigner par les conjurations puissantes de son art. Là il avait expié des erreurs dans de soucieuses insommies, toutes remplies de recherches à travers les souterrains obscurs, étroits et mystérieux de la vie. Que de fois, la veille d'une opération décisive, son front blême, rempli du vide prophétique du jeûne, s'était heurté et meurtri aux angles de tous les systèmes créés, siècle à siècle, par les laborieux génies de la médecine! que d'impies efforts il avait tentés, dans l'exaltation de ses nuits, pour surprendre aux mains toujours trop hautes du créateur le secret du mal, qu'il tient dans l'une, et le secret de la guérison, qu'il cache dans l'autre! combien de fois, dans ses doutes, il avait été sur le point de nier la science, de se maudire comme un criminel envers l'humanité, de désespoir de ne pouvoir sauver tant de beaux enfans frais, séraphiques et roses, assaillis au berceau par ce tigre invisible qui les saisit à la gorge, et qui pour les étouffer leur met son nom dans la bouche, le *croup*; et tant de jeunes filles dont les transparentes couleurs accusaient le symptôme de ce poison qui fait qu'elles aiment de bonne heure et qu'elles meurent aussitôt emportées dans les bras de ce vampire, appelé la *phthisie*; et tant de douces mères, qui, pour premier gage d'affection, avaient laissé leur vie dans celle de leur enfant! Ce cortége silencieux, voilé, paisible, les pieds nus, avait passé bien souvent en bandes silencieuses sous les yeux épouvantés du docteur, qui en avait pleuré au dedans comme Ugolin. Eh bien! jamais, à ces heures de désespoir réfléchi, il n'avait enduré de tourmens intérieurs aussi acérés que ceux qu'il ressentait maintenant.

C'est que l'homme se trompe en ceci. Il compose, à sa guise, des temps de passion et des années de calme, des époques de croissance et de floraison, et des temps de plénitude et d'arrêt. Il va plus loin dans sa répartition méthodique: il assigne à sa puissance de désir des modifications établies arbitrairement sur une échelle d'âge. Au premier âge les jeux, la vie des fleurs et des oiseaux, le bonheur de l'oiseau et de la fleur; au second l'attraction tendre, le penchant de l'âme vers l'âme, l'amour; au troisième âge, moins pur, moins flexible, le travail, le rang, la solidarité de la peine avec la famille qu'on a ou qu'on se fonde; au quatrième âge, au dernier, l'ambition sous toutes ses faces, celles de l'épée ou de la plume, mille autres encore. Oui, l'homme se trompe; l'erreur vient à tous, et d'ordinaire à un moment où la nier est un mensonge ajouté à une douleur. Cette erreur est de supposer que les barrières élevées par nous entre un âge et les autres âges ne sont pas susceptibles d'être franchies d'un bond, ou plutôt arrachées et jetées au loin, et si loin que la plaine, ainsi privée de ses accidens, effraie de son immensité la faiblesse de l'homme. Il croyait qu'à trente ans il était sauvegardé des passions du cœur, anéanties au feu d'un âge plus jeune, et qu'à quarante ans il n'avait plus qu'à cimenter avec leurs cendres l'édifice de son ambition. Autour de cette illusion se groupent sans doute quelques exemples pour la main-

tenir à l'état de croyance ; mais que de désabusemens cruels déposent aussi contre elle, et dont le monde n'est pas instruit ! car, lorsque l'incendie touche à ces monumens si fiers de leur solidité, personne n'accourt pour les défendre et les isoler : ils se dévorent dans la nuit ; le feu est au centre ; rien ne transpire, ni flamme ni fumée.

Au bel âge, à l'âge d'or de la vie, on dit son amour au vent, au soleil, à la solitude et à la foule ; on n'en est pas plus honteux que de la longue chevelure et du frais visage ; mais, vingt ans plus tard, l'homme a peur comme d'un ridicule public, comme d'un travestissement déshonorant, de l'amour tombé tout à coup au milieu de son existence grave et de son ambition hautaine. Mais plus il se fait solennel, et plus la passion tourmente, chiffonne et soulève son manteau de philosophe. Elle va chercher le cœur là dessous, et lui dit : — Tu es jeune !

Calveyrac n'avait pas payé son tribut aux exigences de la jeunesse avec l'exactitude des autres hommes. Fils d'une famille peu aisée du midi de la France, il n'avait pas eu l'occasion de détourner l'argent consacré à ses études de médecine au profit de la vie de dilapidation où se complaisent les étudians envoyés de la province à Paris ; sa petite pension avait tout juste suffi à son séjour de trois ans dans la capitale. Reçu docteur, l'armée, ce minotaure, le prit, l'assit en selle sur un cheval de bataille, rompant sa fortune à la racine pour lui donner en échange le stoïcisme du soldat. La guerre absorba les plus fécondes années de Calveyrac : pendant dix ans, de dix-huit à vingt-huit, il fut un de ceux qui cachèrent les plaies du régime impérial avec de la charpie. Il était à Smolensk, à l'incendie de Moscou, à Waterloo. Ce fut à Waterloo que Napoléon, le voyant sans cheval, hors des rangs, lui cria : — ***Monsieur, quel est votre grade?*** — Je n'en ai aucun, sire : je suis médecin. — ***En ce cas, je vais dire au général de votre division de soigner les blessés.*** Ce mot immortel est tout ce que rapporta Calveyrac de dix ans de campagnes à travers l'Europe.

Quand il rentra en France, au retour des Bourbons, toutes les avenues se trouvèrent fermées pour lui. Plus habiles, les hommes de son âge occupaient les premiers emplois dans les hôpitaux, dans les administrations, à la cour. Sans protection, mal vu à cause de sa fidélité impériale, sans clientèle, il alla frapper à la porte d'une de ces maisons de santé qui bordent les environs de Paris, refuge obscur d'admirables talens. Là il demeura cinq longues années ; il y goûta les douceurs si communes, mais pour lui si neuves, d'une existence à peu près satisfaite ; il s'y acquit même une considération dont on lui conseilla de profiter pour se présenter avec avantage à un établissement d'un ordre plus élevé. Il alla à la maison de santé du Pecq, que n'avait pas encore achetée madame Dalzonne. Ce changement fut le plus favorable accident de sa vie : on l'accueillit bien, on l'accepta. Honorablement indemnisé pour de précieux services dans l'art si exceptionnel, si peu connu de traiter les maladies mentales, il put encore se créer une clientèle en dehors de la maison, soit à Saint-Germain, soit dans le canton. On l'appela bientôt de tous les points de l'arrondissement ; on l'aima pour sa parole encourageante et familière, pour son désintéressement envers les malades pauvres ; et ils sont si nombreux dans les campagnes ! Il fut en peu de temps à l'abri du besoin, au milieu d'une bonne renommée ; mais il ne fut pas riche. On ne le devient pas vite en exerçant la médecine sur un théâtre étroit. Ce n'est pas qu'il se fût jamais plaint, même à ses meilleures confidentes, à madame Dalzonne ou à madame Pingray, de la médiocrité de sa position : les guerres de l'empire ont taillé des géans pour la mauvaise fortune. Sans son ferme désir de se marier avec madame Dalzonne, il n'eût mis qu'en dernière ligne la joie de s'éveiller tout à coup riche ; mais, ne connaissant le monde moral que par certains principes généraux dont il avait rempli au hasard les cases de sa mémoire où la science avait laissé quelque place, Calveyrac supposait qu'un homme riche est capable d'atteindre à tout but ima-

ginable. L'à-propos de ce raisonnement à peu près juste l'ayant frappé au moment où son amour pour madame Dalzonne était parvenu chez lui au plus haut point d'une obsession ardente et entretenue par des signes qu'il avait acceptés comme des promesses, par des lenteurs qu'il avait aimées comme des réflexions, et par des jalousies auxquelles toutes ces choses s'étaient aiguisées, il s'était attendu, en se prononçant enfin ouvertement, sinon à un succès absolu, du moins à une réponse moins accablante, moins dénuée de tout espoir que celle dont il commentait maintenant une à une les expressions, dans le silence de la nuit.

En promenant ses mains sur chaque objet placé près de lui, et en ne les reposant sur rien, il redisait la phrase poignante de madame Dalzonne : — « Cette femme est beaucoup trop jeune pour vous, docteur, n'y songez pas. »

Il jouait ensuite avec le cercle de sa lampe, dont la clarté, à ce jeu, était souvent près de s'éteindre, et il disait : — Non, *n'y songez pas.* — Il se versait de l'eau dans un verre, et il oubliait de boire pour murmurer : — *Cette femme est beaucoup trop jeune pour vous, docteur.*

Désolante vérité, contre laquelle le docteur n'avait pas l'énergie de se débattre, trop convaincu d'en mériter l'application ; — trop jeune ! — Je suis donc trop vieux ! — Cette remarque foudroyante avait surpris Calveyrac, comme serait surpris un homme auquel on dévoilerait pour la première fois de sa vie qu'il est difforme. Son âge ne l'avait jamais occupé ; il avait vécu pour le travail de la pensée, pour l'étude de sa profession, jamais dans l'inintelligible orgueil d'être un objet d'agrément aux femmes, bornant sa mise à la propreté exacte des honnêtes gens. Qu'importait l'âge ? Forcé trop tard de faire un retour sur lui-même afin de se demander s'il possédait les qualités que madame Dalzonne érigeait en titres indispensables, il se démontrait au vif combien il était loin de les réunir. Il se traîna devant sa glace ; triste inspection ! son front avait des rides, ses cheveux étaient rares, et ses yeux roulaient trop de larmes pour qu'il aperçût le feu de leur rare intelligence. De son visage il descendit à l'examen de sa toilette : point de grâce, rien de moelleux ; son buste affectait tout au plus la fierté du régime militaire. Pauvre docteur ! il s'avoua en soupirant son infériorité, il partagea l'opinion de madame Dalzonne ; il confessa sa maturité grave à haute voix ; il commanda le feu à l'âge qui le fusillait en face. — Je suis fini, dit-il, elle a raison.

— Oh ! pourquoi ne suis-je plus jeune pour elle que j'aime tant, que j'aimerai toujours ! N'être plus jeune ! moi qui ai tant souffert quand je l'étais, qui n'ai connu dans ces pâles années, dont je demandais la fin, ni les plaisirs ni les attentions qu'on me refuse durement aujourd'hui parce que je les ai franchies. Si je l'avais connue il y a quinze ans ! Mais alors elle n'était qu'une enfant ; j'eusse encore été trop vieux pour elle. Toujours trop vieux ! Elle n'était pas pour moi !

Quel charme pour ma vie, de l'avoir à mon bras, d'être son appui, son honneur, de rapporter tout à elle, de lui dire le matin : — Encouragez ma main tremblante, ma bonne amie ; aujourd'hui la vie d'un homme sera dans mon habileté ; embrassez-moi ! et je le sauverai ; et de lui dire au retour, en me jetant dans ses bras : — Mon amie, il est sauvé ! Il ne m'a pas donné de l'or, mais sa mère m'a pris les mains et m'a béni. Tenez, mon amie, partageons. Oh ! cela soulage, fait vivre, l'éloge de la femme qu'on aime, qui pleure de vos pleurs, qui rit de votre joie !

Je suis vieux, c'est vrai, j'ai quarante ans passés ; mais jamais on ne m'a reproché une faute dans ma vie. Je suis vieux, mais je saurais rendre ma femme heureuse ; je n'avilirais point son rôle auprès de moi, elle ne serait point mon esclave ; tous mes secrets, tous mes désirs, tout mon cœur pour elle ! Oui, j'ai du cœur ! On n'est jamais indigne d'une femme avec cela.

Mais c'est lui qu'elle aime, lui ! Abel ! lui que la mort dispute chaque heure à la vie ! lui plus jeune, lui touchant dans ses souffrances ! Eh

bien ! j'échangerais ma plus longue certitude de vivre pour son existence si fragile et si menacée, pourvu qu'elle m'aimât ! Je suis sûr que lorsqu'ils sont seuls elle lui prend les mains, le console ; et pose sur son visage triste le doux rayon de ses yeux.

Quelle horrible pensée il me vient ! Ce n'est pas moi qui l'ai appelée ; ce n'est pas moi, c'est la douleur ! c'est le désespoir ! Moi ne pas le sauver si je le puis ! moi le laisser aller de langueur en langueur jusqu'à la mort, parce qu'il est aimé ! Oh ! non ! mon cœur à elle ! ma science, mes soins à lui ! J'aurai la force de mon devoir : je rendrai à sa raison sa lueur égarée, je le ferai fort autant que l'art le permettra ; et quand il sera sauvé, je lui dirai, à elle : — Voilà celui que vous aimez, il vivra ; moi, je pars ; adieu !

Je ne suis plus jeune, mais j'ai fait une noble action, me dirai-je loin d'elle, sur les mers qui me conduiront vers mon frère. Ils penseront quelquefois à moi, moi qui rencontrerai peut-être dans une autre contrée des idées, des travaux qui me distrairont. Mon frère a des enfans : je les élèverai ; je les aimerai bien ! Et je me rappellerai quelquefois Saint-Germain, la petite chambre du docteur, ce coin où j'aurai tant aimé et pleuré ; et j'aurai avec moi ceci, qu'elle m'a brodé de ses mains, ceci, oui, ceci !

Et le docteur posa ses lèvres tremblantes, son visage inondé de larmes sur la trame brodée par madame Dalzonne. — Ne m'aimez pas parce que je ne suis plus jeune ; mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer !

Le docteur se tut tout à coup dans ses sanglots : un bruit avait réveillé son attention. Ce bruit était comme celui d'une pierre qui se brise en tombant. Il alla vers la fenêtre ; il écarta un coin du rideau. Deux heures sonnaient à l'horloge de la maison.

— Ce bruit est singulier ! dit le docteur. Il ne fait aucun vent : ce n'est pas le vent qui aura détaché quelque tuile.

A la lueur de la lune, qui portait en plein sur la façade opposée à ses croisées, il crut apercevoir comme une ombre derrière la grille de bois élevée le long de la terrasse qui joignait le pavillon de Champeaux et celui de mademoiselle de Touralbe. Calveyrac regarda mieux : l'ombre prit la forme d'un corps en frôlant pas à pas et de profil l'obstacle de la grille de bois. — Cet homme est un voleur, pensa Calveyrac, et il n'ira guère plus loin : je l'attends au passage.

Le docteur avait armé un pistolet. Le passage avait une porte cintrée indiquée par le dessin même de la grille afin de permettre, l'été, aux locataires de regarder dans le petit jardin à travers les chèvrefeuilles et les cobea. Il fallait que l'homme qu'épiait le docteur passât devant cette arcade découverte pour se rendre au pavillon de mademoiselle de Touralbe, ou qu'il reculât.

Le docteur ouvrit lentement la fenêtre.

L'homme avançait toujours ; il allait se trouver à découvert.

Toujours avec beaucoup de précaution, Calveyrac agrandit encore un peu plus la distance entre les deux portans, afin de faciliter le passage du pistolet. Ce mouvement fut entendu de l'homme au moment où il paraissait sous le cintre de l'arcade. Il s'arrêta net ; rien ne le cachait plus.

— C'est M. Champeaux, murmura Calveyrac. Où va-t-il donc ?

Le docteur retira l'arme et continua à suivre des yeux les intentions de Champeaux. Immobile, celui-ci eut l'air de s'expliquer la cause du bruit qui l'avait frappé. Ce bruit ne s'étant pas renouvelé, il avança, dépassa le vide de l'arcade et franchit d'un pas plus rapide le chemin qui le séparait de la porte du pavillon de mademoiselle de Touralbe.

Le docteur vit alors que Champeaux frappa deux petits coups à cette porte, qui s'ouvrit aussitôt. Elle se referma sur Champeaux.

Ils sont d'intelligence, pensa le docteur, ils s'entendent ! Champeaux serait donc l'amant de mademoiselle de Touralbe ?

Quelque réservé en conjectures que fût le docteur, il ne put pas être

d'un autre avis que ses yeux, qui pendant une heure restèrent attachés sur le passage aérien où il avait vu le commencement d'une intrigue si loin de sa pensée.

Au bout d'une heure Champeaux repassa; il rentrait chez lui.

Je ne l'aurais jamais cru, se dit le docteur : une jeune femme si fière et un tel homme! Il est vrai qu'il est jeune, lui, murmura-t-il avec ironie et en refermant la croisée.

Calveyrac passa le reste de la nuit à écrire à madame Dalzonne une lettre où il lui disait qu'il était obligé de quitter la France dans trois mois: son avenir exigeait qu'il allât s'établir à Bornéo, auprès de la famille de son frère.

Quand il eut déduit les motifs de sa résolution, il se promit de ne remettre sa lettre à madame Dalzonne que dans quinze jours. Un jeune homme n'aurait pas attendu la fin de la journée suivante pour communiquer un tel projet.

XVIII.

Calveyrac n'était pas seul à souffrir pendant cette nuit qui s'écoulait entre la double lueur de la lune et de la neige : madame Dalzonne ne dormait pas non plus; elle soulevait des blocs de projets, tous bons, tous réalisables au premier abord, impossibles, extravagans une minute après. Elle ne flottait plus, comme dans l'après-midi, d'indécision en indécision en attendant Abel, en songeant à mademoiselle de Touralbe : sa conviction était complète, fermement scellée, à quelque coin qu'elle se mît pour tenter de l'ébranler. Aussi renonça-t-elle vite aux moyens complaisans, aux lâchetés de l'irrésolution. Elle n'était pas la femme des espérances injustifiables. Elle sonda la réalité et y descendit avec courage, au risque de mourir étouffée au fond. Convaincue que la promenade aux Loges, provoquée par elle et rien que par elle, avait été l'occasion d'un commencement d'intimité entre Abel et mademoiselle de Touralbe, elle comprima sa douleur, et passa fièrement sur d'inutiles regrets, et, essuyant des larmes importunes, elle évoqua les moyens de réduire le mal à l'effroi d'une menace. Le projet était héroïque, mais la réussite n'était pas aux ordres de sa volonté, parfois brusquement détournée par le cri du cœur, confident orageux dont il faut se méfier dans le bien comme dans le mal avant de rien entreprendre, sous peine de mort ou de ridicule.

Madame Dalzonne eut d'abord l'idée de reprocher à Abel sa légèreté, mot faible qui cache l'origine d'irréparables fautes; de lui montrer sans aigreur son peu de reconnaissance, la versatilité de ses attachemens, et de paraître en tout cela digne, bonne, peu affectée. Le moyen fut aussitôt rejeté que conçu. Abel avait une réponse prête : n'aurait-il pas accusé d'inconséquence celle qui avait déployé tant de chaleur pour lui faire commettre la faute reprochée, et reprochée d'ailleurs d'un ton si indulgent? le délit disparaissait sous les formes mêmes du requisitoire.

Se jetterait-elle au cou d'Abel et le supplierait-elle de ne point lui donner une rivale, de reprendre auprès de mademoislle de Touralbe son attitude froide et à peine polie? Non : elle n'ignorait pas combien ces humiliations rapportent peu en dehors de la rougeur dont elles colorent le front, et combien, au contraire, elles changent souvent l'injustice en froideur, la pire des injustices, ou en hypocrisie, dernier terme de toutes choses.

Elle pouvait aussi inventer un prétexte, cent prétextes pour forcer mademoiselle de Touralbe à quitter la maison de santé; mais le plus rai-

semblable de ces motifs aurait le caractère d'une vengeance aux yeux de tout le monde, et infailliblement aux yeux de celle qui devait le moins s'en apercevoir, et ne pas emporter avec elle, triomphante dans sa défaite, l'opinion qu'une femme n'avait évité avec elle un parallèle dangereux qu'en la chassant; acte de puissance sans noblesse. La pensée lui répugnait et la rapetissait jusqu'à terre, où elle ne resta pas.

Mais j'aurais donc peur d'elle! se demanda-t-elle en se levant à demi sur son lit et en restant presqu'à découvert dans son mouvement chevaleresque. Peur de quoi? Elle est belle, j'en conviens, d'une figure douce et langoureuse.

Madame Dalzonne prit à deux mains ses longues tresses de cheveux noirs, plus luisantes que si elles sortaient de l'eau, et elle les rassembla sur son épaule nue, blanche et dorée comme les ont les brunes la nuit.

Elle reprit : — Elle a de la hardiesse dans la taille; elle touche à peine la terre, tant son corps lui donne peu de fatigue à porter; c'est une noble et déliée personne, je l'avoue.

En l'avouant, madame Dalzonne enfonçait dans le milieu de l'édredon un pied rose délicieusement modelé, qui avait la rondeur coquette d'un dessin de Watteau.

Je sais encore qu'un jeune homme doit comparer mademoiselle de Touralbe aux créations des poètes, aux types mélancoliques de Byron; je rends justice au caractère élevé de sa beauté. Elle a vingt ans, elle est bien jeune!

Mais ne suis-je plus jeune? s'écria madame Dalzonne, ravissante dans la liberté irréfléchie de sa tenue. Si elle est jeune, ne le suis-je pas? Je le suis un peu moins peut-être; mais cesse-t-on si tôt d'être jeune? n'est-on plus jeune à vingt-sept ou à vingt-huit ans?

Vais-je sur vingt-sept ou sur vingt-huit? Je suis née en février, nous sommes en décembre : deux mois encore pour avoir vingt-huit ans ou vingt-sept. Entrerai-je en février dans ma vingt-huitième ou dans ma vingt-neuvième année? Vingt-neuf, c'est affreux : c'est si près de trente! Mais non, en février je n'aurai que vingt-sept ans accomplis.

Pour en finir avec son doute, madame Dalzonne rejeta de côté l'édredon et la couverture, et s'élança, légère comme un faon, hors du lit. Nu-pieds, les cheveux en désordre, elle courut à son secrétaire, l'ouvrit et tira promptement l'un après l'autre tous les tiroirs. Au dernier, il y avait une boîte de cèdre : c'était celle qu'elle cherchait. Elle sépare le couvercle du fond... Un portrait! — Image peut-être aimée autrefois, ce portrait est une date de huit ans. Il est caché avec dépit, la boîte de cèdre est repoussée au fond du tiroir. Ses mains tremblantes saisissent un petit carton : elle s'est enfin souvenue que son billet de première communion y est enfermé. Les billets de première communion sont aussi des dates irrécusables. Elle prend en tremblant ce billet, qui a déjà le fade parfum du passé, le déplie près de son cœur qui bat; elle l'ouvre, le parcourt... Faiblesse de l'âme! sa respiration s'arrête, ses jambes fléchissent, elle pousse un long gémissement : elle a vingt-huit ans; dans deux mois elle entrera dans sa vingt-neuvième année! — Oh! c'est une cruelle certitude! dit-elle.

Et cependant elle n'avait jamais été plus belle à aucun autre instant de sa vie. La douleur de vieillir, exprimée sur un visage si jeune de force et porté par un corps dont tous les regards des hommes eussent avoué la voluptueuse perfection, cette douleur donnait à madame Dalzonne, dans ce quart d'heure de désespoir, la beauté de la tristesse, parure qu'elle mettait pour la première fois.

La crise fut courte, et ne triompha pas d'elle comme de Calveyrac.

Elle dit d'abord par transition : — Qui m'assure que mademoiselle de Touralbe n'a que vingt ans? qui sait, excepté moi, que j'en ai vingt-huit. Et d'ailleurs, si Abel m'a aimée l'an passé, quand j'avais un an de

moins, pourquoi cesserait-il de m'aimer cette année, parce que j'ai quelques mois de plus, quelques mois seulement? Est-ce l'âge ici qui doit m'inquiéter? c'est l'inconstance d'un esprit malade, d'un caractère inquiet, amoureux du changement comme d'un air différent qu'il croirait favorable à sa guérison. Abel agit avec moins d'égoïsme, se reprit-elle; mais il va où son esprit l'entraîne, où le premier vent le pousse. Je lui ai montré une belle fleur inconnue, il l'a désirée : c'est ma faute. Oh! oui, c'est ma faute! Une joie du cœur me l'enlève! Et pourquoi une peine du cœur ne me le ramenerait-elle pas? oui, une peine nouvelle qui troublerait son attention, couperait son vol, et le ferait tomber dans mes bras. Je connais Abel : à la première contrariété, il se replierait sur lui-même; et, comme il n'a aucun appui en lui, il reviendrait à moi tout faible, tout contrit, désolé, m'implorant. Alors, je me l'attacherais par les liens si imprudemment dénoués; et il ne m'arrivera plus, une fois que j'aurai repris mon autorité qu'il chérissait tant, de risquer mon bonheur pour savoir s'il est durable. Que lui dirai-je pour cela? quel chagrin lui susciter sans trop retarder sa guérison? de quelle pensée l'affliger? une pensée que je puisse vaincre en lui plus tard, dès que je n'en aurai plus besoin.

J'ai un moyen, se dit madame Dalzonne en se cachant sous sa couverture comme un conspirateur antique s'enveloppait de son manteau, j'ai un moyen!

Demain... Mais non, aujourd'hui même, quand le jour sera venu, j'écrirai à M. André, mon avocat, que j'ai résolu de vendre mon établissement. Je le chargerai en conséquence d'annoncer la vente par des affiches, des insertions dans les journaux. Dès demain Abel saura cette nouvelle par son journal qu'il lit régulièrement. Il sera surpris; il ne manquera pas de recourir à des explications. Je les lui donnerai posément, froidement : je lui dirai qu'assez riche pour vivre sans le souci d'une pesante responsabilité, j'ai pensé à me retirer dans quelque petite ville de la Normandie où j'ai des parens. C'est un projet, ajouterai-je, mûri depuis long-temps.

S'il est renversé, si sa figure, si ses paroles annoncent un vif regret, s'il pleure comme autrefois, comme il n'y a que deux jours, là, sur mon cœur, alors je ne partirai pas; non, Abel, je ne partirai pas!

Pendant quelques minutes les paroles vives, fébriles, résolues de madame Dalzonne se turent. On n'aurait vu qu'une couverture agitée par des ondulations.

Elle acheva son monologue :

Si, au contraire, il laisse passer mon projet sans essayer d'en empêcher la réalisation, si je n'ai de sa bouche ni objections, ni prières, ni larmes, car je veux des larmes; est-ce que je ne pleure pas, moi? alors... alors... Oui, mon Dieu! alors je vendrai cette maison, je la vendrai tout de suite, dussé-je y perdre, dussé-je la donner pour rien, et je m'en irai, je ne le verrai plus.

Ce projet est bon, mon sort va s'éclaircir.

Une seconde fois madame Dalzonne quitta son lit, et elle alla à son secrétaire, où elle écrivit à son avocat pour le charger d'annoncer la mise en vente de la maison de santé du Pecq.

Quand la lettre fut cachetée elle sonna. Il était à peine jour.

La domestique, qui couchait dans un cabinet voisin, accourut aussitôt, et encore endormie, auprès de madame Dalzonne. Elle pensa que sa maîtresse était indisposée.

— Marie, lui dit madame Dalzonne, dans une heure vous jetterez cette lettre à la poste.

— Madame n'a besoin de rien?

— De rien.

XIX.

Il est aisé de supposer qu'Abel ne dormait pas plus que madame Dalzonne et le docteur Calveyrac : la même journée avait apporté des événemens auxquels chacun des trois personnages de cette histoire avait pris une part directe, en s'y associant dans une proportion d'intérêt graduée à sa situation particulière. Calveyrac avait fait de madame Dalzonne le fantôme de son insomnie ; celle-ci, sans soupçonner une seule fois la douleur dont elle était la cause, n'avait eu de la mémoire et des larmes que pour Abel ; et Abel à son tour avait exclusivement occupé sa nuit à penser à la ferme de Bergerin.

Son attention revint d'abord pas à pas sur chaque incident de l'après-midi passée à Fromainville. Derrière la brume opale du demi-sommeil il distinguait la maison de Bergerin, la neige de la cour, la pièce démeublée, et Bergeronnette-cinq-heures assise sur la paille. Un silence brun et doré, comme il s'en fait dans les rêves, enveloppait les contours du tableau, qui s'évaporait pour reparaître. L'épisode de la branche de bruyère coupée et offerte par la fille de Bergerin se reproduisait toujours au regard somnolent d'Abel avec plus de charme, et fuyait avec plus de regret ; charmante fleur, pâle et inodore, comme il en fleurit tant dans les poëmes du Nord sur la tête des jeunes filles qui s'en vont au ciel la veille de leurs noces.

Bercé de cette douce léthargie, qu'il prolongeait à son gré par la force de son désir, il entrevoyait dans un lointain plus profond, inondée d'une clarté de printemps, la maison refaite à neuf de Bergerin le braconnier : la façade en était gaie au soleil; elle encadrait, sous un toit de tuiles argentées, des volets verts, une porte de chêne ; un rideau orange flottait au vent, hors des croisées, et semblait une joyeuse langue qui disait le contentement intérieur de la maisan. Dans la cour les chiens tachetés étaient revenus; ils aboyaient aux grasses vaches, aussi revenues ; plus loin la serre chaude et son manteau de verre abritaient des fleurs, des orangers et de beaux camélias ; et sur la maison les toits fumaient. Aux alentours les vignes jetaient leurs ceps et les enlaçaient. Partout l'abondance, partout le soleil, partout le bonheur. Et sur la porte de la ferme Bergeronnette-cinq-heures, la main arrondie sur les yeux pour éviter l'éclat du jour, regardait au delà des murs, derrière les haies, à travers les branches et les feuilles, un homme à cheval qui accourait à Fromainville ; et cet homme, c'était lui, Abel, venant voir si les réparations étaient finies et se disant tout bas : — C'est moi, c'est moi qui ai fait tout cela, c'est moi !

Et, rouvrant à regret les yeux, Abel s'assurait que le doux rêve se réaliserait.

La satisfaction si radieuse d'Abel n'était pourtant pas exempte d'inquiétude. Peu gâté par la prospérité, il ressemblait à l'enfant qui trouve par hasard une pièce d'or sur son passage : c'est trop pour qu'il puisse taire son trésor, en jouir sans en faire l'aveu à sa mère. Tout à coup il se faufile une amertume sous sa joie ; il ne serait pas loin de la souhaiter moins vive afin d'avoir le droit de la porter avec plus de liberté. Abel n'avait jamais eu une volonté émancipée. On sait son histoire : son père l'avait tenu prisonnier comme un régent tient un dauphin ; après la tutelle du père, s'était posée sur sa vie la tutelle du mal ; et plus tard madame Dalzonne l'avait entouré de pitié et de soins, deux bras puissans quand ils s'attachent au corps d'une femme intelligente et belle.

Aussi se trouvait-il tout étonné de descendre dans le monde nouveau de la bienfaisance, qu'il ne connaissait guère jusqu'ici que par l'élan d'un

bon naturel; monde infini, terre précieuse, plus féconde en or pur que l'Amérique. Il y entrait avec curiosité et simplicité de cœur; et déjà, dès les premiers pas sur la rive, des brises vivifiantes, des senteurs neuves, des repos vierges l'attiraient et l'appelaient.

Pour la première fois de sa vie il pressentait un emploi noble, délicat à sa fortune, source de tant d'afflictions pour lui. Sans toucher à la part sacrée que sa mort léguerait intacte à son cousin, il avait de quoi relever beaucoup de misères; ses mains seraient long-temps à s'alléger, et elles ne s'épuiseraient jamais.

Par la misère soulagée de Bergerin il allait commencer à répandre des consolations, afin d'obtenir en échange le prix naturel qu'elles rapportent : des consolations. Heureuse nuit! nuit agitée! Bergeronnette était-elle enfin partie de sa caverne glacée! Pauvre et intéressante enfant! il la voyait encore bleuie, altérée par le froid. Oh! comme il désirait que le jour vînt pour être sûr qu'elle était sous la protection d'une parente, dans un endroit chaud, dans un lit bien doux! Quand on souffre et quand on espère, que les nuits sont lentes à finir! Comme le bien et le mal se ressemblent en cela.

Demain, pensait-il, j'irai moi-même chez le menuisier auquel j'ai adressé Bergerin : il me dira ce qu'ils ont arrangé ensemble; je presserai le travail. Il faut que tout soit prêt dans six jours; oui, dans six jours je retournerai à la ferme. — Et le rêve diaphane reprenait son cours.

Fatigué et content, Abel s'endormit enfin sur son oreiller, qu'il n'avait jamais réchauffé d'un sommeil plus paisible.

Révolution merveilleuse! depuis le commencement de la journée précédente Abel, distrait par sa course avec mademoiselle de Touralbe, poussé hors du cercle de ses inflexibles pensées par la nécessité où il s'était vu de réfuter le projet bizarre de cette jeune femme, engagé dans la responsabilité qu'il avait prise d'arracher à la pauvreté une famille, de sécher les pleurs d'une jeune enfant, il n'avait pas une seule fois songé à ses maux personnels. Son idée fixe était ébranlée; aux portes de la folie, Abel s'arrêtait. C'était un autre homme; il aimait.

XX.

L'événement le plus grave de cette même nuit ne s'était passé ni dans la chambre du docteur, ni dans celle de madame Dalzonne, ni dans celle d'Abel; il avait eu lieu au fond de la galerie où Champeaux avait été aperçu par le docteur entre minuit et trois heures. Sans bruit, presque sans lumière, à voix éteinte, il s'était échangé dans l'appartement de mademoiselle de Touralbe des paroles d'une étrange portée, et pleines d'un accord à servir d'exemple aux sociétés secrètes. Chaque pensée avait été nettement réduite à l'utilité de son application, chaque objection prévue avec une égale prudence, et enfin le résultat de cette alliance de lumières et de calculs avait été démontré infaillible autant à l'un qu'à l'autre des deux intéressés.

Avant la fin de la nuit qui les avait si étroitement liés à la destinée du même projet, Champeaux, furtivement comme il était venu, quittait mademoiselle de Touralbe avec la conviction qu'il ne s'était pas trompé en allant droit à elle, et mademoiselle de Touralbe, de son côté, se félicitait d'avoir si bien choisi en s'adressant à Champeaux.

Le poignard avait trouvé sa gaîne.

XXI.

Jamais Bergerin n'avait compté tant d'or dans le creux de la main. Quarante napoléons ! huit cents francs, lumineux comme le soleil ! C'était ce qu'Abel lui avait laissé en quittant Fromainville. Certainement madame Dalzonne, dans sa nuit tourmentée, n'avait pas supputé son âge avec plus de palpitations au cœur que Bergerin en faisant glisser un à un dans le gousset les quarante napoléons dont il était possesseur et maître. Ses doigts se magnétisaient à ce contact, qu'aucune épithète ne caractérise avec justesse quand il est éprouvé par un déshérité de la fortune. Au premier ébranlement de la joie, la sensation appartint à l'ordre purement métaphysique chez Bergerin ; l'or, trop près de l'optique grossissant du désir, ne lui représenta rien de limité, rien de précis. Il toucha à tout, il eut tout, la terre et ses mines, les eaux et leurs perles, la boule du monde dans sa poche. Pour la porter plus à l'aise sans doute, il se leva et sortit ; il marcha au hasard dans la campagne. Au fait, l'air lui manquait. Parvenu à un endroit isolé, il aligna au pied d'un arbre les quarante pièces de vingt de francs pour juger de l'effet, et il s'avoua que l'effet en était admirable sous le double rapport du nombre et de la régularité. Après avoir essuyé son or pièce à pièce, l'avoir remis dans l'une et l'autre poches, et posé ses mains sur chacun des deux petits tas de peur de les voir s'envoler, il reprit sa promenade enthousiaste dans la neige, poussant devant lui, ne sentant ni le vent ni le froid, de plus en plus âpre cependant. Il fut arrêté par la Seine, qui ne pouvait être un sérieux obstacle pour un homme porteur de quarante pièces de vingt francs. Il appela le passeur. Celui-ci vint le chercher et le conduisit à l'autre rive, à quelques pas du village de La Frette.

— Je te paierai au retour, lui dit Bergerin en sautant à terre.

— Au retour ! au retour ! grogna le passeur ; cela s'oublie. J'aimerais mieux être payé tout de suite.

— Mais, brave homme, je n'ai pas de menue monnaie, dit Bergerin en arrondissant les épaules et en jouant déjà le riche.

— Pas de monnaie ! Et qu'as-tu donc ? des lingots de diamant dans ta poche ?

— Je n'ai que de l'or. Vois !

Une main luisit sous le regard du passeur.

— C'est vrai, ma foi ! s'écria le passeur, ébloui comme s'il eût reçu en plein un coup de soleil sur le nez. Tu as donc fait des héritages ?

— Pas précisément. Mais, si le cœur t'en dit, accompagne-moi jusqu'à *la Pierre rouge*, et tu te rafraîchiras.

Le passeur jeta les deux avirons sur le sable et suivit avec respect Bergerin, qui se prit à causer du temps du ton d'un propriétaire foncier inquiet pour ses vignes. Le prix des tonneaux allait baisser : mauvais débarras !

Arrivés à La Frette et attablés à *la Pierre rouge*, Bergerin demanda du mâcon vieux, ce rustique suppléant du champagne. La première bouteille mouilla à peine leur palais ; une seconde lui succéda, et les propos se détendirent.

La troisième bouteille fut accompagnée du cortége luxueux de deux chandelles. La scène s'anima. Adossé au poêle, environné de bouteilles, deux chandelles dans les yeux, Bergerin oublia la nuit, la difficulté de rentrer chez lui, et sa fille qui l'attendait pour quitter Fromainville ; il ne se souvint que d'une chose, c'est qu'il avait quarante pièces de vingt francs

sur lui. Depuis quelques heures seulement qu'il les possédait, il avait déjà rencontré un flatteur, un parasite, un véritable ami.

Cet ami, qui n'avait pas voulu lui faire crédit de deux sous, confessait, en choquant le verre de Bergerin, qu'un homme comme lui, Bergerin, n'était pas né pour n'être qu'un paysan. Dans toutes les occasions et partout, à la face même du maire de La Frette, il avait soutenu que Bergerin était un fier homme; il n'y avait pas à dire non, mon bon monsieur, une forte tête, un homme franc comme l'osier et le vin d'Auvergne. — Oui! je l'ai dit, comme j'engloutis ce verre de vin; qu'il me soit de l'eau si je mens!

— Tu es un ami, répondait Bergerin en frappant à chaque instant la table pour qu'on servît du vin; tu es un ami!

Ses yeux se rapetissaient, s'arrondissaient en vers-luisans; ses joues rougissaient et son nez devenait violet. Une demi-heure après que le passeur eut cité le nom du maire de La Frette à propos de l'estime où il tenait, lui, envers et contre tout, son ami Bergerin, Bergerin s'écria:

— Le maire de La Frette est un gredin, un scélérat, un carliste. Sais-tu ce qu'il m'a fait? Il m'a condamné à payer dix francs pour un mauvais perdreau de rien, un perdreau qui aurait été tué par Charles X sans la révolution. Rendez des services au pays: voilà ce qui vous en revient! C'est un scélérat, ton maire de La Frette! ne m'en fais pas l'éloge si tu es mon ami. Es-tu mon ami, oui ou non? Puisque tu es mon ami, va lui demander de ma part — moi je t'attendrai à table, — puisqu'il en coûte dix francs pour tuer un perdreau et quinze pour tuer un lièvre, combien il en coûte pour tuer un garde-champêtre. Va donc! si tu es mon ami. Es-tu mon ami, oui ou non? je ne connais que ça.

Quoique le passeur fût monté à un degré d'ivresse fort satisfaisant, il hésitait à aller s'assurer auprès du maire de La Frette du prix qu'il en coûtait pour tuer un garde-champêtre.

L'indécision fâcha Bergerin.

— Non, tu n'es pas un ami, cria-t-il à fendre les vitres du cabaret de *la Pierre rouge*, non, tu n'es pas un ami! Eh bien! moi je veux savoir combien il m'en coûtera pour tuer un garde-champêtre. S'il faut dix louis d'or je les donnerai. Vingt louis, quarante louis, on n'est pas en peine de se les procurer. Puisque personne ne répond, je ferai moi-même la commission; je parlerai à ton maire, à votre maire, vous tous qui me regardez là, et il connaîtra Bergerin!

Obéissant à la logique forcenée des ivrognes, Bergerin se leva et s'avança vers la porte du cabaret. Mais sa tête de plomb tourna, les jambes lui faillirent aux jointures, et il coula à terre comme une outre; il y resta. Après avoir bégayé quelques phrases où l'on distinguait les mots *lièvres, maire, carliste, garde-champêtre, quarante louis d'or*, Bergerin poussa un grognement caverneux et s'endormit.

XXII.

La nuit se fit; et Bergeronnette, ne voyant pas revenir son père, sentit tristesse s'amasser au fond de son âme inquiète. Lassée de regarder du haut de la terrasse s'il ne sortirait pas de la forêt, où il était allé peut-être chercher quelques fagots de bois mort, elle rentra de nouveau, les ...ls émaillés de givre, et elle s'assit, pensive et transie de froid, sur la paille étendue à terre; ses petites larmes coulèrent. Déjà une sérieuse enfant par le malheur, elle se souvint de celle qui l'aimait tant, qui la prenait sur ses genoux et lui réchauffait les mains quand le vent du nord

soufflait à travers les fentes de la porte; toutes les douceurs du foyer, rempli de la présence maternelle, lui vinrent à l'esprit, et elle vit comme autrefois sa mère lui versant à la veillée du lait tiède dans une tasse bleue, et lui coupant du bon pain de seigle pour la savoureuse collation du soir. C'est elle aussi qui prenait Bergeronnette-cinq-heures tout endormie dans ses bras, et qui la montait à la chambre, où elle la déposait dans un berceau caché sous d'épais rideaux d'une grosse toile jaune, derrière lesquels l'enfant entrevoyait la lampe de la nuit ou les premiers rayons du soleil. Son passé d'insouciance et de chaud sommeil rendait plus désolant, plus lugubre pour Bergeronnette, dans cette évocation involontaire, le tableau de ruine étalé autour d'elle. Et Bergerin n'arrivait pas!

La nuit s'épaississait; la neige pleuvait sans relâche sur le plateau de la terrasse, dans la forêt, sur le toit de la ferme. Que devenir? Bergeronnette se leva encore, se mit sur le pas de la porte et appela tant qu'elle put: — Mon père! mon père! L'air ne rendit pas même l'écho. On ne distinguait rien à dix pas: c'était comme une mer ténébreuse tombant perpendiculairement de quelque écluse supérieure, et par couches si près les unes des autres et si rapides, que la respiration était difficile. A terre de la glace, au ciel l'obscurité, entre la terre et le ciel des tourbillons de neige.

Désespérée dans sa solitude toujours plus affreuse d'heure en heure, Bergeronnette se sentit inspirée d'une résolution dont elle n'eut pas le temps de mesurer la gravité. Elle tomba à genoux, pria sa mère de ne pas l'abandonner, et quitta la ferme en courant. Les chemins du bois lui étaient trop connus pour qu'elle s'égarât dans la courte distance qu'elle avait à parcourir pour arriver aux bords de la rivière. En un quart d'heure de marche elle y fut rendue; elle démarra d'un pieu enfoncé dans la vase la corde d'un de ces petits bateaux dont se servent les riverains pour prendre du sable à bâtir; elle poussa le bateau en dérive. Le courant étant peu fort, elle le coupa sans peine en quelques coups d'aviron: elle toucha bientôt aux bords opposés.

Elle marcha dans la campagne jusqu'à ce qu'elle trouvât, près d'un hameau éteint, insaisissable comme un dessin estompé, affaissé sous des tas de chaume, et à peu de distance d'une petite église dont la girouette rouillée criait au vent, une maison basse, carrée, ayant quatre volets pour trois croisées. Bergeronnette fit un dernier effort, elle frappa à la porte de cette maison. Dix heures sonnaient au clocher de la petite église. Le bruit des heures ayant empêché les coups de marteau de Bergeronnette d'être entendus, elle frappa une seconde fois.

— Qui est là? qui est là? demanda une voix du dedans.

Tout émue, Bergeronnette-cinq-heures répondit:

— C'est moi, monsieur le curé; c'est moi, Bergeronnette.

La porte du presbytère s'ouvrit.

L'abbé Vincent fut fort surpris de cette visite à une heure si avancée. Il se proposait d'en demander la cause dès que Bergeronnette, déjà assise dans un fauteuil qu'occupaient auparavant des in-folios, aurait été calme, moins essoufflée, moins gênée dans sa timidité. L'abbé Vincent comprit qu'une curiosité trop hâtive serait un manque de prudence; il avait deviné, à l'exaltation de la fille de Bergerin, une douleur morale aigrie par des privations prolongées. La charité a l'œil de l'aigle.

— Ma fille, lui dit-il, pour te réchauffer tu souperas avec moi. Je soupe un peu tard, mais c'est que j'ai été entraîné par mon travail.

— Merci, monsieur le curé; je n'ai pas faim.

— Sois tranquille; je n'ai pas des poulets à t'offrir; nous mangerons une croûte de pâté et quelques noix, et là-dessus nous boirons un bon verre de cidre. Aimes-tu le cidre?

— Monsieur le curé, je voulais vous dire...

— Je ne te demande pas ce que tu as à me dire. Aimes-tu le cidre?

— Comme il vous plaira. Mais si vous saviez...

— Aide-moi à débarrasser la table de ces paperasses. C'est ma plus belle; tu t'en contenteras. M. l'évêque, l'autre jour, y a déjeûné.

Aidé de Bergeronnette, l'abbé Vincent porta sur un fauteuil et deux chaises déjà encombrées les livres et les cartes entassés sur la table. Il enleva avec soin un grand in-folio sur lequel il avait posé sa visière lorsqu'il avait ouvert à Bergeronnette. C'était une collection enluminée des plus curieux insectes des quatre parties du monde, avec texte sur vélin par nos meilleurs naturalistes. A force d'économies, l'abbé Vincent s'était acheté ce merveilleux livre, délices de ses veillées d'hiver au fond de son presbytère et au coin de son petit feu de tourbe.

Le couvert ne fut pas long à mettre.

— Assieds-toi maintenant et tends-moi ton assiette, dit l'abbé Vincent à Bergeronnette.

— J'avais à vous dire...

— Goûte à ce veau.

Quand Bergeronnette eut enfin pris quelque nourriture et rappelé à ses joues pâles, par un verre de cidre écumeux, ses couleurs virginales, l'abbé Vincent lui demanda:

— Comment se porte ton père?

Ce mot était le commencement du récit de Bergeronnette, qui se soulagea en le laissant tomber avec ses larmes et ses soupirs.

— C'est mal! murmurait l'abbé en écoutant Bergeronnette, c'est mal! Tu as prudemment fait de quitter Fromainville. Nous arrangerons cela demain; ne pleure plus. Tu vois que la Providence ne t'a pas abandonnée: elle t'a inspiré l'idée de venir chez moi. Excellente préparation à ta communion, Dieu aime ceux qui souffrent et qui rapportent à lui leurs souffrances.

— Que vous êtes bon, monsieur l'abbé, de m'avoir donné l'hospitalité.

— Est-ce que je pouvais te la refuser, mon enfant?

— Il n'y avait guère qu'à vous, monsieur le curé, que je pouvais m'adresser pour passer la nuit: ma tante Hubert est à Sartrouville; c'est bien loin.

— Ah! oui, pour passer la nuit, répéta en asseyant son menton dans sa main l'abbé Vincent, surpris, comme s'il n'avait pas dû s'y attendre, de la remarque de Bergeronnette. Ah! oui, comme tu dis, pour passer la nuit.

Et sans affectation il regarda Bergeronnette-cinq-heures, qui lui parut être passée en peu de jours de l'enfance à l'adolescence la moins douteuse, par l'effet si prompt du malheur sur les organisations intelligentes. La fleur du pommier s'était nouée en fruit en quelques heures, comme il arrive aux arbres en avril. L'abbé Vincent aurait désiré n'avoir pas fait l'observation chez lui.

— Vous me regardez beaucoup, monsieur le curé, dit naïvement Bergeronnette; vous me trouvez changée, n'est-ce pas?

— Je remarque qu'il est grand temps que tu fasses ta première communion. Tu n'es plus une enfant; tu auras quinze ans dans huit jours. Dieu pardonne ton père, mais il a attendu bien long-temps. Voilà pourquoi je te regardais.

— Je pensais, moi, monsieur le curé, que vous cherchiez, en me regardant, où vous me feriez coucher cette nuit. Ne cherchez pas. Voilà mon lit: je resterai où je suis, dans ce fauteuil, si vous le permettez.

— Je ne veux pas mentir, Bergeronnette; oui, je me proposais de te dire que tu avais choisi un mauvais jour pour me demander la nuitée.

— Est-ce que je ne puis pas coucher ici, monsieur le curé! faut-il que je m'en aille? vous est-il désagréable que je reste?

— Non! non! mais j'ai à Sartrouville, précisément où est ta tante Hu-

bert, un confrère, monsieur l'abbé Jaumier, qui se trouve en ce moment si indisposé qu'il craindrait de ne pouvoir porter les sacremens à une dame de ses voisines si elle le faisait appeler cette nuit; et elle est fort en danger de mourir. Ce soir monsieur l'abbé Jaumier m'a envoyé son domestique pour me marquer son embarras; j'ai fait répondre que j'irai à Sartrouville cette nuit même, vers onze heures. Tu comprends, mon enfant, le regret que j'ai de te laisser seule ici, mais le regret plus grand que j'éprouverais à manqer de parole à un confrère, à le désobliger. Je te quitte donc. Tu n'as pas peur des revenans, j'espère? Ce fauteuil est dur: je voudrais t'offrir un matelas, mais je n'en ai pas encore. Je ne suis pas trop installé ici; en deux ans on ne se meuble pas; mais tire la paillasse, prends les coussins des trois fauteuils et dresse-toi à terre un lit de princesse. Ma couverture est chaude; d'ailleurs tiens le feu allumé, et dors bien. Ainsi je te dis adieu, ma fille. Demain je viendrai te souhaiter le bonjour.

— Mais, monsieur le curé, il neige à flots.

— Est-ce qu'on craint cela à mon âge? Tu me crois donc très vieux?

— Je ne vous crois pas vieux, mais je vous crois de chair comme tout le monde. Je sais ce que j'ai enduré en venant.

— Ne t'inquiète pas de moi; en une heure et demie je serai rendu à Sartrouville.

— Mais il y a des loups.

— Est-ce qu'ils t'ont mangée?

— Couvrez-vous bien au moins. Je ne vois pas votre manteau.

— Il est là-bas; je le décrocherai en passant. Bonne nuit, mon enfant; ferme sur toi à deux tours la porte de la chambre.

— Oui, monsieur le curé. Bonne route!

— Merci!

La porte de la chambre s'ouvrit; et Bergeronnette-cinq-heures la verrouilla sur elle quand l'abbé Vincent fut parti.

Pour une raison que le saint qui partagea son manteau eût reconnue suffisante, l'abbé Vincent ne prit pas le sien en partant du presbytère pour aller à Sartrouville.

Il souffrit beaucoup en chemin. Il gela tout à coup sur la neige; le froid fut un instant si dur qu'un sommeil léthargique l'eût tué s'il n'en avait pas combattu les effets par une accélération violente dans sa marche.

Il était deux heures lorsqu'il arriva à Sartrouville.

Une porte de ferme s'ouvrit sous ses doigts glacés, et il parvint à une petite habitation perdue au milieu des champs.

Les gens de la hutte ne le connaissaient pas.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? lui dirent-ils.

— Voilà la clé de mon presbytère, répondit l'abbé Vincent à la femme qui l'interrogeait d'un ton de défiance.

Le mari de cette femme et cette femme le crurent fou.

— N'êtes-vous pas madame Hubert? demanda-t-il, la tante de Bergeronnette?

— Oui, répondit-elle, c'est moi.

— Eh bien! votre nièce m'a demandé à passer la nuit chez moi; on ne sait où est son père. Je l'ai reçue, mais je ne pouvais demeurer sous le même toit qu'elle tout une nuit: je suis prêtre. Rendez-moi le service que je lui ai rendu: — l'hospitalité pour une nuit, s'il vous plaît.

XXIII.

C'était huit jours après ces divers événemens d'une même nuit. Vers dix heures du matin, James entra dans la chambre d'Abel et plaça sur la table de nuit une lettre que le facteur venait d'apporter. Elle était marquée au timbre de la frontière. De peur d'éveiller son maître, James se retira sur la pointe des pieds et ne ferma pas la porte de la chambre; précaution fort inutile, car il était à peine redescendu que la cloche de la maison annonça le dejeûner d'une façon à ne permettre à aucun pensionnaire de prolonger son sommeil.

En s'éveillant, Abel aperçut sur la table de nuit la lettre que James y avait laissée. Un des timbres, le principal, portait entre deux lignes rouges le nom de la ville de Pamiers, où il n'avait plus de relations; la suscription était d'une main qui ne lui était pas connue. Il n'éprouva donc pas de curiosité vive à décacheter cette lettre, qu'il supposait ne renfermer aucune nouvelle fort intéressante pour lui. Pendant quelques minutes il la tint entre ses doigts aussi indifféremment qu'un prospectus glissé sous la bande d'un journal; il la remit ensuite où il l'avait trouvée. Il se leva, fit sa toilette avec la lenteur habituelle qu'il y apportait. Il se disposait à descendre au salon pour déjeûner quand la lettre de Pamiers tomba encore sous son regard. Afin de n'avoir plus à y penser, il la prit, la décacheta, et s'assit dans un fauteuil placé tout près de la porte.

Dix minutes après l'avoir dépliée et mise sous ses yeux, il la lisait encore aussi attentivement; et, fixité étrange, son invariable regard était attaché à la même page, à la première, qu'il ne tournait pas.

Pendant les dix minutes qui suivirent il ne changea pas d'attitude: même immobilité de statue dans l'avancement du cou, dans les bras, dans les mains qui tenaient la lettre, dans les yeux qui la lisaient.

Une heure s'écoula et Abel était à la même place, conservant la direction perçante de son jet visuel et sa pose d'airain. L'expression de douleur née de la lecture, qu'il prolongeait au delà des bornes de la méditation la plus obstinée, s'était figée à son visage, où ne paraissait aucune altération physique; il n'était ni blafard comme les figurations de cire, ni détendu comme les cadavres. Quel sentiment, froissé par cette lecture, pétrifiait ainsi la vie chez Abel? à quel cause du cerveau appartenait cette sensation extatique?

Inquiète de ne l'avoir pas vu au salon pendant le déjeûner, madame Dalzonne monta à la chambre d'Abel, dont la porte avait été laissée ouverte par James.

Après avoir dit : Voilà une heure et plus qu'on vous attend! Que faites-vous donc là? qu'avez-vous? Madame Dalzonne, surprise du silence d'Abel, s'approcha de lui et le toucha au bras. Ce bras résista comme s'il eût été de fer. Elle enleva la lettre aux doigts qui la retenaient, et les doigts demeurèrent crispés, ils gardèrent leur pli. Tout effrayée, elle se pencha sur le visage d'Abel, et ce visage ne s'émut pas plus qu'une masse de bronze.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc? Abel! Abel! Il ne me répond pas! il ne m'entend pas! il est mort! C'est impossible! Mais, Abel, regardez-moi. Vous me voyez! vous m'entendez! Ses yeux sont ouverts, sa bouche respire, son pouls bat. Mon ami, Abel! parlez-moi!

Elle passe ses doigts dans les cheveux d'Abel : le front garde sa perpendicularité de marbre; elle essaie de le soulever, mais il retombe de tout son poids dans le fauteuil, les bras anguleusement ployés, les doigts recourbés, les jambes en croix, le corps incliné, tel qu'il était d'abord.

Épouvantée, madame Dalzonne courut au salon, et en remonta aussitôt avec Calveyrac, à qui il lui fut impossible d'expliquer la cause de son exaspération, presque aussi effrayante que le phénomène qui l'avait produite.

— Voyez, dit-elle à Calveyrac en présence d'Abel, voyez! Est-il mort?

— Non, madame, répondit Calveyrac, qui se trouvait en face de la fatale réalisation d'une crainte exprimée par lui la nuit où il avait donné ses soins à Abel au pavillon de La Muette.

— Avez-vous déjà vu, docteur, de semblable phénomène?

— Jamais; il est fort rare. Oui, c'est là ce que je redoutais et que j'avais prévu. Pauvre ami!

— Mais qu'es-ce donc, docteur?

En interrogeant Calveyrac, madame Dalzonne ne cherchait pas à contenir la douleur dont elle était saisie; elle n'essayait pas même de la diminuer devant celui qui ne demandait plus de preuve pour avoir la certitude d'un amour qui n'était pas pour lui.

— C'est le plus haut degré du mal dans les névralgies, c'est la catalepsie. L'art se déclare vaincu devant ce grand mystère.

Portant son regard effrayé tantôt sur Calveyrac et tantôt sur Abel, madame Dalzonne multipliait ses questions et se perdait dans leur nombre sans même attendre de réponse.

— Nous voit-il en ce moment?

— Je ne sais, madame.

— Nous entend-il?

— Je ne crois pas.

— Si nous lui faisions respirer de l'éther...

— Vous lui brûleriez les lèvres avec du feu qu'il ne remuerait pas plus que s'il était mort depuis un siècle.

— Et, dites-moi, docteur, quand sortira-t-il de cet épouvantable état?

— Il peut n'en sortir que dans quarante jours.

Un soupir déchirant souleva la poitrine de madame Dalzonne, qui n'était pas plus triste à voir que Calveyrac.

— Il resterait là quarante jours! Mais c'est la mort! Docteur, interrogez votre science, cherchez dans vos livres s'il n'y a pas d'exemple qu'une semblable maladie ait été guérie par des moyens connus, possibles. On ne sait jamais tout.

— Les livres n'indiquent aucun remède; inutile d'y recourir.

— Si vous le saigniez?

— Son sang coulerait à peine, et la vie ne reprendrait pas davantage son cours.

— Pardon, docteur, si je mets en doute votre profond savoir; mais, dans une occasion si exceptionnelle, si vous consultiez un de vos confrères, le docteur Hourdon, par exemple?

— De tout mon cœur, madame.

— Vous permettez que je l'appelle?

— Je le désire même.

Madame Dalzonne sonna; un domestique vint. Il parcourut la maison : Hourdon fut aussitôt là. Après avoir regardé Abel aussi froidement qu'il eût examiné le cadavre d'un inconnu, il dit :

— C'est le second cas que je rencontre dans ma vie. Le premier, à la vérité, ne valait pas celui-ci. Il y a bien trente ans, oui.

Madame Dalzonne se mourait d'impatience.

— C'était une jeune fille. En apprenant que son fiancé, appelé au service militaire, avait tiré un mauvais numéro, elle tomba sur-le-champ en catalepsie. Je fus mandé le troisième jour.

— Et que fîtes-vous? demanda précipitamment madame Dalzonne.

— Rien.

— Et la jeune fille mourut-elle?

— Son fiancé, reprit paisiblement Hourdon, demeurait à trois lieues plus loin : ne sachant pas l'état dans lequel elle était, il vint à la ville et l'appela de la rue, selon son habitude, par un violent coup de sifflet. A ce bruit, la jeune fille, depuis trois jours en catalepsie, s'éveilla ; elle était sauvée. Si vous saviez à votre malade un penchant caractéristique pour quelque chose, je ne sais quoi, pour quelqu'un, essayez du même moyen ; je n'ai pas d'autre conseil à vous donner.

Hourdon s'en alla.

Quand il fut sorti, madame Dalzonne et Calveyrac se regardèrent.

— J'ignore, dit Calveyrac le premier, le penchant secret ou le goût d'Abel qu'il conviendrait d'évoquer autour de lui afin de voir si la surprise l'arracherait d'autorité à sa léthargie ; j'ignore la parole familière à son oreille et l'accent aimé de son cœur propre à opérer ce miracle dont le hasard rendit témoin une fois M. Hourdon. Je ne suis qu'un homme, je ne suis que l'ami d'Abel : de lui à moi il n'y a de lien que les rapports graves de l'amitié.

Abel aime beaucoup la musique, n'est-ce pas?

— Beaucoup, docteur; mais après?

— L'instrument qu'il préfère est, je crois, la harpe?

— Oui! Ensuite?

— Priez mademoiselle de Touralbe de descendre ici avec sa harpe et d'en jouer près d'Abel.

Le conseil s'associait si bien aux vœux de madame Dalzonne, impatiente de faire l'essai immédiat de la théorie du docteur Hourdon, et il était cependant si près de ressembler à un piége tendu à sa jalousie par un homme intéressé à lui faire mettre à nu son âme, qu'elle examina le docteur avec une reconnaissance dominée par l'appréhension.

— Je ne m'y oppose pas, répondit-elle, quand elle aurait dû ne pas répondre, mais courir à la chambre de mademoiselle de Touralbe.

— Désirez-vous, madame, que j'aille l'appeler moi-même?

— Oui! docteur.

— Ah! dit-elle dès que Calveyrac ne fut plus dans l'appartement, cette femme va le ranimer peut-être de sa voix, de son chant, de son souffle; et je ne douterai plus alors, moi, de l'amour qu'il a pour elle, amour si fort, si impérieux qu'il l'aura arraché à la mort! Et moi je ne le pourrai pas! Abel! si tu m'aimes, Abel! si tu ne veux pas que je meure à mon tour, que je prenne ta place, Abel! ne reviens qu'à ma voix, que sous ma main qui est dans ta main! Abel! Abel!

Elle tomba aux genoux d'Abel, épuisant la langue des supplications les plus ardentes, ayant recours à tout ce que savait son cœur de tendre et de connu d'Abel pour être celle qui le rendrait à la vie, pour être la voix qui ressuscite, la harpe d'or qui rappelle les morts du sépulcre.

Le cadavre vivant resta immobile comme la pâle reine Inès tirée du tombeau pour se voir couronner.

— Puisque ce n'est pas moi qui suis destinée à produire ce miracle, dit-elle en se relevant, ce ne sera pas elle non plus; je ne veux pas de cela! C'est bien assez de n'être pas aimée sans être obligée de supporter l'affront d'entendre dire à une autre que c'est elle qu'on aime, et qu'on revient exprès de la tombe pour le lui dire. Nous ne serons pas que nous deux ici, elle la préférée, si elle doit l'être, moi, la rivale humiliée par ce témoignage, par une certitude comme il n'en exista peut-être jamais : la voix maternelle de madame Pingray a aussi une large place dans les plus chères impressions d'Abel; elle est pour lui une mère. Je cours la chercher. Nous serons toutes trois ici; et, sur ces trois femmes, nulle ne pourra dire plus tard, s'il ressuscite : C'est moi qui l'ai sauvé. Mais avant tout qu'il soit sauvé, grand Dieu! Par elle, par moi, par une autre, qu'importe!

Madame Dalzonne descendait chez madame Pingray tandis que made-

moiselle de Touralbe et le docteur Calveyrac entraient dans l'appartement d'Abel.

Déjà instruite de l'événement, mais par discrétion ne s'étant pas présentée là où elle n'avait pas été demandée, madame Pingray suivit madame Dalzonne; et tous quatre, elle, mademoiselle de Touralbe, madame Dalzonne et le docteur, entourèrent le fauteuil d'Abel.

— Il serait bon, dit le docteur, que mademoiselle de Touralbe plaçât la harpe le plus près possible du cœur du malade : la pression des ondes sonores agirait plus intimement.

— Docteur, croyez-vous que cela soit indispensable? demanda madame Dalzonne au supplice.

— Oui, madame.

— Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit mademoiselle de Touralbe avec une tristesse charmante. Placerai-je la harpe à ses pieds?

— Très bien, mademoiselle.

— Je m'agenouillerai.

— Je crois qu'il le faudrait, mademoiselle.

— Me voilà.

Madame Dalzonne s'appuya fortement sur le bras de madame Pingray; ses yeux se remplirent de larmes.

Mademoiselle de Touralbe chanta.

L'instant fut profondément religieux. Le docteur avait placé l'artère d'Abel sous son pouce attentif. Madame Dalzonne suivait de l'âme et d'un regard désolé cette scène si déchirante pour elle, et madame Pingray priait des lèvres. Mademoiselle de Touralbe chanta sur la harpe, énergiquement, pieusement, à notes comme étouffées sous un crêpe, un vieux morceau de Carissimi, le maître antique et funèbre. Cette invocation touchante, toute chrétienne, avait pourtant quelque ressemblance avec les sortiléges du moyen-âge et se rattachait par les formes aux actes impies de Delphes; c'était un combat peut-être sacrilége avec la mort, une prière aux bons ou aux mauvais anges. Quelque chose d'infernal et de doux comme l'auréole de Satan rayonna sur le front de la cantatrice inspirée; les cordes de la harpe palpitaient moins que les cœurs qui l'écoutaient. Calveyrac, l'athée Calveyrac comprit toute l'indécision de la science au choc de son incrédulité assiégée. Un instant il crut sentir battre l'artère d'Abel : c'était une erreur. La musique cessa, l'enthousiasme s'évanouit, Abel resta froid.

— Eh bien! s'écria madame Dalzonne comme égarée par la joie de voir l'impuissance lyrique de mademoiselle de Touralbe, eh bien! il ne revient pas!

— Non, madame, répondit péniblement le docteur, qui se traduisit cette horrible joie en prenant en pitié celle qui l'éprouvait; non, madame.

Et tous les quatre se regardèrent désespérément.

— La nature sera plus puissante que nos efforts, ajouta Calveyrac; retirons-nous.

— Peu d'espérance, murmura madame Pingray en déposant un baiser sur le front de celui qu'elle appelait son fils.

Point d'espérance, pensa le docteur.

La porte de la chambre s'ouvre; un cri se fait entendre, un cri déchirant, et ce cri est :

— Mon Dieu! monsieur Abel est mort!

— Qui m'appelle? dit Abel en se levant. Est-ce vous, Bergeronnette?

C'était Bergeronnette. Chargée d'un gros bouquet, elle venait souhaiter la bonne année à madame Dalzonne : sa voix avait rendu Abel à la vie; cette voix était la chose aimée dont avait parlé le docteur Hourdon.

Madame Dalzonne sauta comme une lionne au cou de Bergeronnette, et elle cacha sa délirante joie et ses larmes sous les caresses pressées qu'elle donna à la bienheureuse enfant.

XXIV.

Madame Dalzonne n'eut plus qu'un désir dès que l'état d'Abel n'inspira plus d'inquiétude, ce fut de connaître la cause du trouble où ses facultés avaient été jetées si soudainement. Il lui était facile de satisfaire en partie cette curiosité : elle possédait la lettre que tenait Abel lorsqu'elle était entrée dans sa chambre ; l'intimité qui régnait entre elle et lui ne lui imposait aucune circonspection. Qu'était-ce qu'une ligne de plus dans une vie dont les pages les plus significatives lui avaient été révélées ?

Elle lut ceci :

« Monsieur,

» Il est de mon devoir de magistrat de porter à votre connaissance la triste fin de l'unique fils de votre oncle. Votre cousin est mort d'épuisement dans une des forêts placées entre notre province et l'Espagne. Il a été trouvé mort par les douaniers du canton, qui l'ont reconnu et m'ont fait passer son signalement. Ce malheureux jeune homme avait obstinément refusé les secours qu'à plusieurs reprises vous m'aviez chargé de lui faire tenir. Par un endurcissement héréditaire, il a mieux aimé succomber à la faim que de devoir à votre délicate bienfaisance ce qu'il n'attendait que de votre mort. Le fils a suivi l'exemple du père, et la même conduite, que je ne blâme ni ne justifie, a eu les mêmes effets. Ainsi, monsieur, vous restez seul possesseur des biens, terres et châteaux de cette famille, si toutefois vous ne vous regardiez pas déjà comme en étant légalement investi. Afin de régulariser votre position et de simplifier tous actes de vente que vous jugeriez convenable de faire ici, où certains préjugés frappent de discrédit les propriétés comme étaient les vôtres, j'ai cru utile de vous signaler officiellement un décès qui les dégage et les place sous le droit commun.

» Agréez, monsieur, l'expression de mes sentimens respectueux.

» Le maire de ***, près Pamiers. »

Par cette lettre, madame Dalzonne s'initiait au seul secret qu'Abel lui eût peut-être caché ; et la révélation fortuite, quoique incomplète lui expliquait à beaucoup d'égards l'excès de tendresse dont Abel s'était montré saisi pour un jeune enfant le soir où ils attendaient ensemble, sur la terrasse de Saint-Germain, le docteur et mademoiselle de Touralbe. Elle éleva encore à un plus haut degré de signification cet acte d'affection irrésistible lorsqu'elle le rapprocha d'un sujet de conversation revenu plusieurs fois entre elle et Abel. Il résulta pour madame Dalzonne de ces propos si invariables qu'Abel avait une idée fixe au centre de son égarement, idée qui était comme la statue de l'Espérance posée sur le rocher de sa désolation intérieure.

Par ces inductions liées à de plus lointaines, toutes se rajustant sans efforts, il fut démontré à madame Dalzonne que dans chaque occasion où le mal avait été sur le point de s'emparer d'Abel, Abel, sous l'effroi de la menace, avait murmuré les mêmes vœux, laissé échapper de sa poitrine émue les mêmes soupirs. Mais vœux et soupirs avaient été trop sourdement exhalés pour arrêter l'attention de madame Dalzonne d'une manière bien distincte. Pour des espérances confuses sa pitié avait été abondante ; elle avait cru tout comprendre, lorsque tout ne lui avait pas été dit. Une étrange lueur éclairait une profondeur inexplorée. Abel rappelait maintenant à madame Dalzonne ces malades qui, n'osant pas avouer que leur poitrine est atteinte, se contentent de désirer un air plus généreux. A l'éternel retour du même souhait, on remonte enfin au caractère de leur

maladie, et dès lors le prétexte dont leur infirmité se voilait cesse d'être un caprice; il devient un vœu grave, pudique, et sacré pour la tendresse.

Que de fois, sous une forme générale et par conséquent vague, Abel avait manifesté l'opinion que l'homme en proie à d'incessantes persécutions mentales n'avait à attendre de diversion assurée que d'une affection imposée par la tyrannie d'un devoir, telle que l'énergique amour d'un père pour l'enfant, une affection qui force à supporter la vie et fait regarder comme une impiété, comme un crime la tentation de la maudire! Dans les soins à donner à l'enfant aimé il entrevoyait tant de nuits occupées, tant d'heures pleines de responsabilité, et tout cela noué en muscles si fortement composés d'obligations et de sollicitudes, qu'il considérait l'amour paternel comme une absorption morale autrement dominatrice que les autres attachemens terrestres pour échapper aux funestes, aux terribles aberrations d'une pensée aigrie par le mal.

Dès ce moment, dès cette canclusion amenée par la lettre de Pamiers et d'autres inductions, madame Dalzonne fut entraînée à rapporter à la même cause bien des silences contraints, mal interprétés par elle. Elle ne fut pas heureuse cependant de sa découverte. Si elle avait le droit maintenant de se rendre compte des actes d'indifférence passagère d'Abel, qui ne rêvait pas en s'éloignant d'elle de plus douce félicité auprès des autres femmes, il ne se formait pas moins dans l'esprit de madame Dalzonne, par le fait de toutes les pensées nées à l'occasion de la lettre de Pamiers, une opinion désolante de son insuffisance personnelle à compléter pour Abel le bonheur auquel il attachait son salut. Ce que redoutait Abel depuis long-temps à l'égal de toutes les craintes dont il était assailli, c'était de demeurer sur la terre avec ses immenses richesses sans avoir un enfant qui le consolât de son odieuse opulence, et lui créât l'obligation de vivre dans cet enfer lambrissé d'or. Mais cet ange, ce fils ou cette fille en qui Abel espérait tant, ne pouvait lui être présenté en offrande, douloureux obstacle, explicable stérilité, par madame Dalzonne. Eût-elle été la compagne légitime d'Abel, elle n'aurait pas davantage perpétué le nom de son mari; elle eût été condamnée à envier toujours le titre de mère sans jamais le gagner. Cette conviction accablait madame Dalzonne, qui aurait tout donné pour se tromper sur les vœux de paternité qu'elle lisait derrière les désirs d'Abel. Avant de s'aventurer cependant sur une plage où tout allait être nouveau pour elle, elle voulut avoir la conscience de la réalité de cette terre aperçue à regret à l'horizon. Mais combien elle était découragée, anéantie! Quand elle s'apprêtait à jouir de sa victoire sur mademoiselle de Touralbe, un écueil l'arrêtait. Tiraillée par le doute, altérée d'éclaircissemens, elle alla à la chambre d'Abel, qu'elle trouva occupé à mettre en ordre des papiers de famille.

— Pourquoi vous fatiguer ainsi à lire lorsque vous êtes encore convalescent, mon ami, lui dit madame Dalzonne. N'eussiez-vous pas mieux fait d'accompagner le docteur, qui est allé vacciner à Poissy.

— Précisément je pensais à lui. Quel excellent ami nous avons là tous les deux! n'est-ce pas?

— Oui, Abel, le meilleur de nos amis.

L'affirmation de madame Dalzonne fut suivie d'un sourire, qui s'arrêta aussitôt sur ses lèvres.

— Je ne le crois pas très riche.

— Jusqu'ici il ne l'est pas du tout.

— Et cependant, reprit Abel, qui mieux que lui mériterait d'être au dessus des fâcheuses privations d'une fortune étroite? Quoi! il ne s'est rencontré personne d'assez généreux parmi le grand nombre de ceux qui lui doivent la vie, personne qui lui ait assuré une position indépendante? Souvent, il est vrai, les moyens de prouver la reconnaissance ne sont pas infinis; les meilleurs, les plus délicats effarouchent celui en qui on vou-

drait la déposer. Aidez-moi de vos conseils : de quel prix payer les admirables soins que me donne constamment le docteur?

— Ne songez pas à cela : il n'accepterait rien. Que votre santé soit son ouvrage : voilà la récompense qu'il espère, et qu'il n'attendra pas longtemps.

— En ce cas, j'ai peur qu'il n'ait compté que sur un ingrat. Remarquez combien j'ai de peine à revenir à la santé. Mon corps est brisé par ma dernière secousse.

— Ce sera la dernière, mon ami. Le mal a ses progrès, et vous êtes arrivé au terme; encore un pas, et votre santé sera fermement établie. Je vous répéterai pourtant ce que je vous ai recommandé déjà tant de fois: aidez-vous à être heureux.

— Pour cela, répondit Abel, je compte avant tout sur vous et sur ce bon docteur. Il sait ma vie maintenant : il n'a qu'à en relever les fausses voies. Ne me suis-je pas livré à lui comme à vous!

— Je vous remercie, Abel. Oui, vous avez bien fait d'accepter la confidence comme le meilleur moyen de guérison. A votre place je n'aurais pas agi différemment, et vous ne nierez pas que le sacrifice ne soit beaucoup plus pénible pour une femme. J'eusse été malade et vous eussiez été mon médecin : eh bien, je vous aurais dit : — Voilà où je souffre, là, dans ce coin du cerveau; j'ai telle pensée : est-ce une erreur? j'ai tel désir : est-ce mal?

— Ne me suis-je pas conduit ainsi? demanda Abel.

Dans peu d'occasions la voix de madame Dalzonne avait été si timide sous un accent de bonté.

— Oui, à peu près, ajouta-t-elle; mais vous avez fait le difficile d'abord; il a fallu vous tourmenter, vous arracher mot pour mot une confession amicale, qui eût été peut-être plus promptement salutaire, émise avec le courage d'un homme. Cette lenteur a rendu plus circonspect le zèle de vos amis; et le docteur a supposé, je l'imagine du moins, qu'il n'avait pas tout entière une confidence qui, au fond, était complète pour moi qui vous connais si bien.

Un peu gêné, Abel répondit :

— Je croyais lui avoir tout dit. Vous aurait-il manifesté quelque doute sur ma sincérité?

— Non pas sur votre sincérité; mais le docteur ne savait peut-être pas, par exemple, le motif qui vous a causé un léger évanouissement à la réception de la lettre de Pamiers.

— Vous vous trompez, il la connaissait. Je vous ai tu ces détails parce qu'ils n'étaient pas d'un grand intérêt pour vous. Toutefois, votre reproche est juste : oui, je le sens, je n'ai pas été d'une égale franchise avec tous mes amis. Mais je juge mal le monde; j'ai parfois des restrictions inexplicables. Devriez-vous ignorer ce que j'ai pu lui apprendre?

— Vous me rendez trop de justice, Abel. Il y a des aveux austères qui vont de droit aux hommes, et d'autres au contraire qui ne sont pas bien compris par eux. Oui, le cœur a ses préventions légitimes. Je suis loin de vous reprocher cette préférence, si compatible avec la franchise, tantôt pour moi, tantôt pour le docteur; car si, à la rigueur, je vous demandais de me faire connaître ce que vous lui avez dit...

— Tout de suite, s'écria Abel.

— J'en étais sûre; mais ces aveux ne seraient utiles qu'à ma curiosité: laissons-les dans la mémoire de celui qui saura se les rappeler à l'avantage de votre santé. Mais, par grâce, Abel, n'oubliez plus rien au fond de vos pensées, dites tout au docteur.

— Et à vous aussi.

— A moi, si vous voulez, les choses frivoles, les pensées du matin qui meurent le soir, les projets, les caprices, si vous aimez mieux, d'un jeune homme. Une jeune homme en a tant.

Madame Dalzonne avançait peu à peu au bord de l'abîme.

— J'ai peu de caprices.

— Vous avez les vôtres.

— Qu'ai-je à désirer?

- Vous ne souhaitez pas sans doute des jouissances que rien ne vous empêche de vous procurer : ce n'est ni un beau cheval, ni une voiture à la mode qui occupera votre pensée. Il est des envies plus graves. Le mariage se présente parfois sous des couleurs si attrayantes!

— Vous connaissez, reprit Abel, mon éloignement pour le mariage. Irai-je charger de mon ennui la fraîche indépendance d'une femme, lui offrir, en compensation de sa jeunesse et de sa beauté, la tâche d'une garde-malade? Si j'ai parlé quelquefois du bonheur de la famille avec une certaine chaleur, c'est parce que la famille crée pour l'homme l'amour paternel, sentiment vaste et minutieux, qui enveloppe le cœur en l'emplissant de mille contentemens que je crois divins, simples, inépuisables, de mille consolations toujours prêtes, toujours à vous, rien qu'à vous.

Un frémissement parcourut les veines de madame Dalzonne.

— Et puis, j'aime tant ces créatures douces, inoffensives, qui n'ont pas l'orgueil du bien qu'elles procurent, qu'on voit croître sous la main, dont le regard est le vôtre, mais qui est serein quand le vôtre est morne, dont le visage est le vôtre, mais dans celui-là le bonheur s'y peint quand le vôtre s'obscurcit; dont l'esprit est le vôtre, mais cet esprit est jeune, bon, impétueux comme fut le vôtre, qui languit et s'éteint.

Des torrens de larmes montaient aux yeux de celle qui écoutait; elle étouffait, elle brûlait à sa place.

— J'aime tant les enfans! acheva Abel; ils sont ma joie. Croiriez-vous que je descends de cheval et que je cours les presser sur mon cœur quand j'en aperçois jouant dans la forêt? Ils m'enchantent avec leurs rires bons, leur étonnement de me voir, avec leur plaisir à m'entendre répéter leurs noms. Oui, l'amitié m'a ravi, secouru : je lui devrai peut-être la vie; mais être père!

— Vous le serez! s'écria madame Dalzonne en se jetant au cou d'Abel, vous le serez! mais vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas?

XXV.

La maison de santé avait retrouvé sa physionomie tranquille. Il a été dit comment madame Pingray avait adroitement empêché les langues acérées de darder leur malignité à l'occasion du bruit entendu dans l'escalier pendant la nuit : l'incident était mort au berceau. En attendant le retour d'un plus fructueux scandale, chaque pensionnaire s'abandonnait au cours monotone de ses habitudes : plus léger d'une saignée nouvelle, de Fourneuf poursuivait du venin de ses épigrammes l'inquiet Cabassol; mademoiselle de Touralbe continuait d'enchanter de sa harpe et de sa voix les soirées de madame Dalzonne; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau se disputaient toujours dans l'ombre, et sous le voile des plus tendres agaceries, le cœur de M. Lejeune; Champeaux aimait à se croire de plus en plus traqué par la justice; sa barbe était plus longue, ses cheveux plus touffus, son chapeau plus enfoncé sur ses yeux. Quant à M. Lejeune, il avait renoncé à regarder Champeaux.

Toujours d'opinion contraire, même sur les événemens les plus indifférens du monde, les pensionnaires de la maison de santé n'eurent cependant qu'une voix pour louer madame Dalzonne de ses bontés pour Bergeronnette-cinq-heures, sa filleule. Bergeronnette passait maintenant des journées entières au Pecq, où on l'occupait à des travaux agréa-

bles. Traitée en véritable enfant de la maison, elle s'asseyait à table à côté de sa marraine, et le soir, quand madame Dalzonne ne recevait pas, elle devenait sa lectrice au coin du feu, charge dont elle s'acquittait à ravir. Sa marraine ne s'expliquait pas de si rapides progrès. C'est que les marraines ne savent pas tout, sans parler de ce qu'elles ne veulent pas voir. Madame Dalzonne oubliait que sa filleule entrait dans sa seizième année, qu'elle avait fait enfin sa première communion, qu'elle aurait dû faire depuis quatre ans au moins. Elle attribuait les prodiges de cette instruction inespérée au subit épanouissement d'une intelligence remarquable, ce qui était vrai en partie. Mais Bergeronnette-cinq-heures aurait encore été l'objet des mêmes attentions, n'eût-elle pas eu en elle de quoi si bien les justifier : n'avait-elle pas été la voix providentielle qui avait arraché Abel à la mort? Quel titre aurait valu celui-là pour madame Dalzonne? Elle ne pensait jamais à cette scène de douleur et d'épouvante sans asseoir Bergeronnette sur ses genoux afin de l'embrasser plus long-temps; et quand son effusion s'était apaisée, que de tous ces tableaux involontairement venus à sa mémoire il ne lui restait qu'une jeune fille toute belle et tout étonnée, elle lui souriait, visage à visage, l'admirait dans le fond des yeux, l'embrassait encore et lui disait près des lèvres des mots palpitans d'amitié. De ses doigts, distraits comme sa pensée, elle arrangeait les cheveux de Bergeronnette; sans intention, au hasard, elle lui composait une coiffure de fantaisie mêlée de perles et de fleurs; elle attachait des bracelets d'or à ses poignets, et elle lui disait ensuite de se lever pour la voir marcher. Bergeronnette adorait les caprices de sa marraine, qui avait fait d'elle l'idole de la reconnaissance. Lorsqu'une de ces parures était du goût de la jeune fille et qu'elle pouvait la porter sans trop paraître sortir de l'humilité de sa condition, sa marraine lui disait : — Garde-la, filleule. — Merci, marraine.

Soumise à l'action de ces deux existences, l'une toute villageoise, long-temps ainsi, l'autre plus délicate, sans être absolument celle trop raffinée des filles de la bourgeoisie, Bergeronnette se formait un caractère nuancé d'allures simples et de manières aisées, tout à fait à part. Ce n'était ni l'attrayante gaucherie de la paysanne travestie en dame, ni la naïveté fardée des demoiselles de ville déguisées en filles de campagne; ni l'une ni l'autre de ces deux singularités, souvent plus excentriques que piquantes, ne blessaient dans l'ensemble mixte de la filleule de madame Dalzonne. Sa grâce naturalisait le contraste, et elle ne semblait qu'un objet de distinction dans un rang connu et classé. Tout lui séyait : en bonnet du matin, en cheveux, en toque de velours, comme l'aimait tant sa marraine, avec un collier de corail passé à son cou onduleux de tourterelle, ou avec une jeannette pendue au bout d'un cordon de soie, entrant dans la cour de la maison sur son petit âne, ou versant du thé avec la grâce d'une demoiselle écossaise de Wilkie, elle était toujours fine de sourire, naturelle dans ses mouvemens, simple et distinguée, charmante.

Sous divers prétextes, retenue depuis quelques jours à la maison de santé, Bergeronnette mettait la main à mille petits travaux. Prévenu qu'elle ne retournerait pas à Fromainville avant la fin de la quinzaine, Bergerin assez à l'aise maintenant pour avoir un valet de ferme, avait consenti à une absence dont l'intérieur du ménage n'aurait pas à souffrir. De son côté, Bergeronnette-cinq-heures ne trouvait jamais trop long le séjour au Pecq. C'était parmi les dames pensionnaires une espèce de rivalité à l'avoir pendant une matinée, soit pour lui enseigner quelque point de broderie, soit pour lui donner des leçons de piano, instrument dont les difficultés ne la rebutaient pas, tant elle en aimait les sons larges et purs. Oiseau par le caprice et la légèreté, elle entrait partout à toute heure; et dans chaque appartement elle laissait des traces de sa reconnaissance pour ceux qui lui accordaient tant de liberté. Surprise

charmante, en rentrant le soir les pensionnaires trouvaient des rideaux blancs à la place des rideaux gris dont ils n'auraient pas osé espérer le changement avant un mois; à la place d'une couverture de lit un peu faible pour la saison, un édredon avec de beaux glands jaunes; une petite pendule de cuivre, au timbre charmant, où n'était qu'une tasse écornée avec sa soucoupe; une cheminée à la prussienne là où il n'y avait auparavant qu'un foyer bâti selon l'ancien procédé de se chauffer, ou plutôt de ne pas se chauffer. Toutes ces améliorations étaient obtenues à force de douces obsessions par Bergeronnette sur le bon cœur de sa marraine, qui n'osait rien refuser.

Chaque jour elle allait prendre sa leçon de dessin dans la chambre bleue, où sa marraine l'accompagnait. Madame Dalzonne s'asseyait dans une bergère, Abel dans un fauteuil, entre Bergeronnette et madame Dalzonne, et Bergeronnette-cinq-heures sur un siége pliant. Ses progrès dans l'étude des fleurs étaient surprenans; on parlait déjà d'encadrer des roses et des tulipes et de les offrir en cadeau au docteur Calveyrac et à l'abbé Vincent.

Pendant ces leçons silencieuses dans la jolie chambre bleue, madame Dalzonne, sans quitter son livre, car elle lisait presque tout le cours de la séance, élevait souvent son regard jusqu'au bord de la page, et de là le reportait, mais de manière à le retirer subitement, tantôt sur Abel et tantôt sur Bergeronnette. Abel lui semblait toujours au niveau de la même contention d'esprit, de celle dont elle avait pressenti l'origine en y remontant si hardiment à l'aide de ses souvenirs raisonnés. Elle se rappelait alors l'engagement parti de ses lèvres et de son cœur au moment de la clarté douloureuse qui avait changé ses doutes en certitude; et cet engagement qui lui revenait à la mémoire l'épouvantait, troublait sa vue, brisait les lignes de caractères étendues sous ses yeux et agitait entre ses doigts le livre qu'elle n'avait plus la force de tenir en équilibre. Elle s'efforçait pourtant de le garder devant elle afin de cacher son visage, tout à coup si décoloré qu'il aurait excité l'effroi d'Abel. Si, dans ces minutes de terreur intérieure, Abel ou Bergeronnette lui adressait la parole, elle leur donnait à entendre par un geste qu'elle était trop intéressée à finir un passage de sa lecture pour leur répondre.

Mais tandis qu'elle se cachait ainsi et s'isolait dans son coin, Abel soulevait lentement la paupière et Bergeronnette était moins attentive à ses hachures. Abel échappait peu à peu aux triples liens de ses réflexions, Bergeronnette à son dessin; Abel enfin de tous les objets placés autour de lui n'en voyait plus qu'un, et Bergeronnette ne regardait pas à coup sûr sa marraine. Au bout de quelques secondes cependant, par un même instinct de prudence, Abel avait repris son attitude, Bergeronnette ses hachures. Que de comédies se jouent entre les cœurs les meilleurs, sans jamais se produire au bord des lèvres.

Cette chambre bleue était bien aimée. Abel la chérissait; il ne concevait pas comment il ne l'avait pas toujours occupée et comment il se résignerait à la quitter. Il s'était identifié avec ses jours azurés et ses ombres, avec ses meubles, appris par cœur comme un visage d'ami; et puis cette chambre était pleine de l'écho des paroles de madame Pingray, de celles du docteur et de madame Dalzonne! Bergeronnette-cinq-heures n'y venait-elle pas tous les jours? Douce cellule! que n'aimait pas moins madame Dalzonne. Elle y avait tant souffert d'espoir auprès d'Abel malade, et cet espoir avait si souvent éclaté en hymnes de résurrection dans cet espace dont les reflets d'azur en faisaient presque un pavillon céleste pour son imagination, qu'elle s'y plaisait plus que dans tout autre endroit de la maison. Ayant une double clé de chaque appartement, ainsi qu'il est d'usage dans les maisons de santé, elle entrait dans la chambre d'Abel toutes les fois qu'elle passait devant la porte, qu'Abel y fût ou non. Erreur de l'égoïsme, si ce n'en est pas la vanité, madame Dalzonne croyait

que cette joie pieuse était ignorée des autres, acquise à elle seule. Femme de travaux et de retraite, n'ayant meublé sa mémoire d'aucun souvenir de grands paysages ou de profondes rivières, elle ne savait pas que l'âme fait paysage de tout, et qu'une enfant, paysanne encore hier, ne pénétrait jamais dans cette pièce sans éprouver une faiblesse inconnue, sans être obligée de s'appuyer sur le bouton de la porte.

Ordinairement la leçon de dessin durait une heure.

Il entrait dans les usages de la maison que tous ces pensionnaires, si exacts à tenir compte des heures des repas et du retour périodique de chaque fête où des plats d'élite étaient surajoutés au dessert; il était d'usage qu'il fussent invités sans exception à la fin du carnaval, et l'on y touchait, à une soirée de bal. Le vin de Champagne, le thé, les gâteaux, les crêpes, les liqueurs, le punch sanctifiaient la solennelle goinfrerie; au jour-là plus de convalescent. Le lendemain c'était différent: l'établissement avait quelques malades de plus.

La bienheureuse soirée arriva. Le grand salon fut illuminé dès le coucher du soleil afin qu'une minute de plaisir ne fût pas perdue pour la nuit; tous les pensionnaires y parurent. A son entrée, madame Dalzonne fut pressée d'embrassemens. Sa soyeuse peau brune était exaltée au plus beau ton par une robe de satin blanc dont Abel lui avait fait cadeau à sa fête; elle avait une émeraude au front, un camélia à la ceinture. Comme le cœur de Calveyrac battit quand il aperçut cette fleur! c'est lui qui l'avait envoyée le matin à madame Dalzonne. De Fourneuf était tout en noir; il flamboyait de jabot, de dentelles et de cravate; il ressemblait à un magasin de lingère. Cabassol était tout bleu comme pour une grande revue; moins la ceinture tricolore, c'était un représentant du peuple, un commissaire de la Convention envoyé aux armées. Lejeune était aussi en noir, mais il avait eu l'heureuse idée de mettre un pantalon gris marengo, ce qui réjouit beaucoup de Fourneuf. Ce pantalon gris était collant, non que Lejeune eût grossi: le pantalon s'était plutôt desséché avec le temps; c'était un vieux pantalon neuf.

Quant aux dames pensionnaires, elles étaient d'une prétention superbe. Madame Musquette était toute rose; bas roses, robe rose, crêpe rose; visage noir. Mademoiselle de Beaupréau était toute verte; elle semblait la branche dont madame Musquette était la fleur. La bonne madame Pingray avait adopté une mise simple comme il convenait à son âge. Elle fut ravie à l'aspect de tant de gâteaux empilés. Champeaux était absent.

Deux personnes n'étaient pas encore entrées au salon: mademoiselle de Touralbe et Bergeronnette-cinq-heures.

Mademoiselle de Touralbe parut. Abel fit un mouvement d'admiration.

Mademoiselle de Touralbe avait revêtu le costume des paysannes du pays d'Abel, costume moitié espagnol, moitié français. Sa taille, déjà si gracieuse, était prise dans un corset en velours rouge; sa robe lui arrivait à peine à cheville; et elle découvrait deux bas en soie noire sur lesquels étaient brodées deux longues palmettes blanches. Ses cheveux blonds descendaient en quatre tresses sur ses épaules nues.

Abel alla vers mademoiselle de Touralbe, et, lui prenant la main, il lui dit:

— Merci! mademoiselle! merci pour mon cœur! merci! vous me rappelez mon pays (ses yeux se mouillaient de larmes); merci! merci!

Madame Dalzonne sortit: elle étouffait de jalousie.

Sa brusque disparition ne fut pas remarquée. Elle rentra aussitôt, accompagnant par la main une jeune personne cachée sous un grand voile noir, mise à ravir, fière comme une duchesse espagnole, et une duchesse espagnole de seize ans. Au milieu de sa robe en velours noir s'épanouissait un grand lis jaune. Elle souleva son voile: c'était Bergeronnette-cinq-heures. Ivre elle-même de la surprise qu'elle causait, elle se jeta

au cou de sa marraine pour la remercier du bonheur qu'elle lui devait à l'heure la plus expansive, la plus fraîche de sa vie.

Comment me trouvez-vous? disait son regard à Abel. Suis-je belle pour vous? Je ne veux l'être que pour vous. Est-ce que je vous plais ainsi?

La soirée commença.

De Fourneuf fut étourdissant d'esprit contre tous les hommes et d'amabilité envers chaque dame. Il fut mythologique comme un Grec: il compara mademoiselle de Beaupréau à une dryade, à une hamadryade, madame Musquette à toutes les Grâces, aux trois Grâces qu'elle réunissait en elle; il effleura la théologie au sujet de ce nombre trois; il fut presque impie.

Le bal s'ouvrit. C'est madame Dalzonne qui était au piano, elle qui aurait voulu être dans un coin de sa chambre à pleurer à son aise. Comment n'aurait-elle pas pensé à l'impression produite par mademoiselle de Touralbe sur Abel, sur Abel qu'elle croyait toujours livré au charme de la surprise? il y a un enfer sur la terre, parmi tant d'autres qu'on ne connaît pas: c'est d'être au piano, d'être un motif de joie quand une pensée délirante vous exaspère, vous raille tout bas; et ne pas passer une mesure!

Calveyrac voyait tout, il comprenait tout. L'an prochain, murmurait-il, je serai sur l'océan.

Abel ne dansa pas; mais lorsque mademoiselle de Touralbe se leva pour danser, il se leva aussi et se plaça derrière elle. Bergeronnette figurait dans le même quadrille.

Madame Dalzonne jouait toujours. Quel supplice! il n'était pas près de finir.

Exaltée par les applaudissemens, mademoiselle de Touralbe demanda à Abel s'il se rappelait encore et s'il pourrait jouer sur le piano l'air de la *Danse de la mariée*, danse particulière aux montagnards des environs de Pamiers.

— Oui, mademoiselle, répondit-il, j'essaierai.

Mademoiselle de Touralbe se disposa à danser le *Pas de la mariée*. Les respirations s'arrêtèrent.

Madame Dalzonne céda le piano à Abel, qui joua avec une verve patriotique l'air de la *Danse de la mariée*. Que d'éloges sortirent de chaque bouche! Abel ne perdait pas un mouvement. Folle, n'ayant plus sa tête à elle, madame Dalzonne but à plusieurs reprises les verres de liqueur enflammée que passaient les domestiques; ses joues étaient en feu. Pauvre femme! et l'on ne voyait pas ses larmes!

Le *Pas de la mariée* est une danse d'un caractère vif et chaste; c'est l'adieu mimique de la jeune fille à ses jeunes amies, auxquelles elle distribue ses fleurs, ses épingles d'or et ses rubans avant de passer aux bras du mari. Le pas renversa de Fourneuf, qui prit Cabassol par la tête; Cabassol était un peu gai; de Fourneuf marcha ensuite sur le pantalon marengo de Lejeune; enfin il faillit s'asseoir sur les genoux de madame Musquette!

Pendant que mademoiselle de Touralbe dansait, deux femmes avaient disparu. La soirée d'ailleurs touchait à sa fin: il était deux heures.

— Viens! avait dit madame Dalzonne à Bergeronnette, viens!

Quand celle-ci fut dans la chambre de sa marraine, les deux femmes se regardèrent.

— Oh! que c'était beau, marraine! s'écria Bergeronnette, agitée par le bruit et la surprise.

— Oui! c'était beau. Mais déshabille-toi: tu es fatiguée, il te faut du repos.

Le voile noir de Bergeronnette tomba.

— Que c'est amusant un bal ! que je vous remercie, marraine ! Quand en donnerez-vous un autre ?

— Déshabille-toi ! nous causerons de cela demain.

— M. Abel était fort aimable, poursuivait Bergeronnette.

— Oui, très aimable. Ote ces bracelets, ta chaîne ; retire ces fleurs. Mon Dieu ! comme tu es lente ! Vite, que je te délace !

— Mais vous cassez tout, marraine. Avez-vous vu, marraine, comme mademoiselle de Touralbe a dansé ? C'est une fée ! Pourquoi n'avons-nous pas attendu la fin ?

— Défais ta chaussure.

— Que vous êtes pressée, marraine ! Mais je n'ai pas sommeil.

— Retire tes bas. Veux-tu que je t'aide ?

— Je serais restée encore une heure.

On monte, pensa madame Dalzonne, on monte ! — Dépêchons-nous, ma fille, dépêchons-nous !

Bergeronnette était complétement déshabillée.

— Viens maintenant, suis-moi.

— Où allons-nous donc, marraine ?

— Viens, te dis-je.

— Dans l'escalier ! Mais si l'on venait ?

— On ne viendra pas. Suis-moi ; entre, passe vite.

— Marraine, c'est la chambre de M. Abel !

— M. Abel ne viendra pas ici ce soir, répondit-elle ; et elle souffla sur la lampe qui veillait près du lit.

La porte se ferma.

Madame Dalzonne retira la clé.

Bergeronnette se trouva seule sans lumière dans la chambre d'Abel. Rentrée dans la sienne, madame Dalzonne resta debout dans l'encoignure de la porte ; elle attendit.

La demi-heure qui s'écoula fut bien longue.

Enfin le personnel de la soirée se retira peu à peu. Abel monta.

Que ses pas furent lourds au cœur de madame Dalzonne.

Abel entra dans sa chambre, la ferma sur lui ; et puis on n'entendit plus rien.

Toute la maison dormait.

Une femme en robe de bal était sur le palier, à terre, couchée, écoutant le vent qui venait de dessous la porte de la chambre bleue, tantôt se tordant de désespoir, tantôt se mettant à genoux pour prier. Plusieurs fois elle mesura la hauteur de la rampe ; mais elle revenait toujours pour écouter. Quelle nuit ! quelle nuit ! Qu'entendait-elle ? que croyait-elle entendre ? des soupirs, des pleurs ! Ces soupirs étaient les siens, ces pleurs les siens ! Oh ! qu'elle était livide ! et qu'elle faisait pitié ! Abel ! murmurait-elle, il faut bien t'aimer ! Abel ! si tu voyais comme je souffre ! Abel ! Et ses mains, ses lèvres, son oreille se collaient à la porte. Sa robe de bal était souillée de poussière, trempée dans les larmes. Jusqu'au jour, toute une nuit d'angoisses, elle resta couchée sur les carreaux, ne sentant pas le froid qui avait bleui son visage et ses mains.

Elle ne quitta cette place que quand l'aube eut glissé sa lueur grise entre les barreaux de fer de la rampe.

Elle rouvrit alors la chambre bleue, éteinte et muette, et, sans penser au terrible réveil qu'il était si aisé de produire, elle alla vers le lit.

Madame Dalzonne remporta dans ses bras glacés, jusqu'à sa chambre, Bergeronnette morte ou endormie.

J'ai tenu ma promesse, dit-elle en regardant le ciel : il sera père !

XXVI.

Il y a un premier printemps qui survient quelquefois dans l'espace d'une nuit. Ce n'est pas celui de tout le monde; il n'ondoie pas de plaine en plaine, de coteau en coteau, de l'horizon à l'horizon, mer enchantée où flottent des épis tremblans, des houppes folles et cotonneuses, des barbes de roseaux et des fleurs toutes simples comme Dieu les a faites; c'est un printemps moins bruyant d'odeur et d'éclat. Il plaît au cœur des initiés, qui seuls le comprennent à demi mot, le devinent à son ombre. Son haleine est faible sur la pointe des herbes, mais à cette haleine les herbes ont poussé. Les feuilles ne sont pas encore bien larges, mais elles se sont ouvertes sur le nœud des branches; si l'oiseau ne chante pas encore, il pose déjà la tête au bord du nid; un bec paraît. C'est le printemps sans plumes et sans voix.

Profitant d'une aussi douce matinée, Abel gagnait, à travers la forêt à demi éclose, la ferme de Fromainville, qu'il avait déjà visitée depuis les réparations exécutées selon les vœux de sa générosité. Tout n'était pas fini, mais l'essentiel était fait. La ferme avait des portes en chêne et des persiennes d'un vert réjouissant. Un tapissier de Saint-Germain avait promis les rideaux et les tentures de lit pour la quinzaine suivante.

C'était une occupation remplie d'attraits pour Abel, celle de suivre les progrès de cet ameublement d'un poids si léger à sa bourse, et qui causait tant de ravissemens naïfs à Bergeronnette, glorieuse de se mirer au fond de toutes les glaces, de s'asseoir sur chaque chaise de cerisier poli et de se reposer, quand elle était sûre de ne pas être aperçue, sur le beau canapé en drap sombre placé entre les deux embrasures. N'y a-t-il pas des trônes pour toutes les félicités? Cet entourage, un peu en dehors de l'absolu nécessaire, avait peut-être, contre le gré d'Abel, fécondé quelque germe de vanité dans le cœur de Bergeronnette; mais il comptait, pour neutraliser le mal, sur les conseils de l'abbé Vincent, visiteur toujours assidu de la ferme, et sur ceux non moins écoutés de madame Dalzonne, instruite en partie des bontés d'Abel envers Bergerin. D'ailleurs, rendue à ses travaux les moins durs, Bergeronnette-cinq-heures avait recommencé à porter le lait à la maison, non tous les matins, mais deux fois par semaine, et, il est vrai de le dire, plutôt pour avoir une occasion de voir sa marraine que par devoir.

Abel parut à la ferme au moment où Bergerin malmenait fort le maçon pour avoir posé au seuil de la principale entrée une marche en pierre tendre au lieu d'un granit.

Il parlait haut, se croisait les bras avec importance et menaçait de changer d'ouvrier. Il prétendait qu'on vivait à une époque où l'on n'était plus servi pour son argent, que les architectes étaient des hommes sans probité et sans goût; les pauvres propriétaires étaient à leur merci. Abel intervint : il calma l'irritation de Bergerin, qu'il engagea à se contenter d'un escalier en pierre tendre. Plus tard on y substituerait, et lorsqu'on élèverait la maison d'un étage, deux belles marches en granit.

— Entrez, dit ensuite Bergerin à Abel en lui indiquant la pièce transformée en salon, entrez. Je crois qu'on vous attend; on est dans un fier embarras!

L'embarras auquel Bergerin faisait allusion avait défié en effet les plus subtiles facultés de Bergeronnette, qui n'en était pas sortie avec succès lorsque Abel parut devant elle. Sa rougeur trahissait sa petite honte. Abel en soupçonna la cause à la précipitation de Bergeronnette à repousser

dans un coin un des six tableaux qu'il avait expédiés la veille à la ferme, et destinés à l'ornement du salon.

Après avoir échangé des paroles de gratitude admirative devant ces six gravures représentant six villes principales de l'Italie, Bergerin et sa fille avaient cherché à les fixer au mur, leur destination naturelle; mais comment y parvenir? Au lieu d'un anneau ordinaire, chaque tableau se hérissait de deux pitons à vis placés à chacun des côtés du cadre, et semblait proposer à Bergerin, ainsi qu'à fille, un problème binaire des plus insolubles. Présentés dans tous les sens à la surface du mur, les cadres répudiaient toute espèce d'adaptation possible. Pendant deux heures le père, avec des clous dans la bouche et un marteau dans la poche, la fille, un tableau à la main, épuisèrent la série des essais. A l'envoi des six tableaux était joint, il est vrai, un paquet de cordons en laine rouge; mais quel rapport d'une nouvelle difficulté établir entre les cordons et les six cadres?

Lassé le premier de poursuivre cette énigme, Bergerin l'avait abandonnée pour se disputer avec le maçon; mais Bergeronnette-cinq-heures, de plus en plus dépitée de son ignorance, exerçait encore son attention sur le même objet à l'arrivée d'Abel.

Il arrêta doucement Bergeronnette par le bras au moment où, découragée, elle renonçait à la tâche, et il lui dit qu'il accourait exprès à Promainville pour l'aider à placer les tableaux selon ses souvenirs de voyage: il désirait les classer dans l'ordre où il avait vu les six villes d'Italie qu'ils représentaient. Il prit ensuite les liens de laine et les attacha à l'anneau des deux pitons de façon à faire former un triangle à chacun des cordons, opération la plus connue du monde. Après avoir enfoncé des clous au-dessous de la corniche, il suspendit les six gravures, qui meublèrent délicieusement la petite pièce. Le problème était résolu. Bergeronnette-cinq-heures battit des mains, et rejeta la tête en arrière en signe de confusion.

Cette facile tâche achevée, Abel s'assit et contempla l'expression de sérénité empreinte sur le visage de Bergeronnette. Aux yeux de celui qui savait mieux que personne cette jolie créature, elle avait gagné en exactitude de formes ce qu'elle avait perdu en suavité de contours, en jet hardi de la taille; ses traits étaient passés de la sphéricité du premier âge à l'ovoïde du second. Un bonnet en velours dont lui avait fait cadeau, au jour de l'an, madame Dalzonne, contribuait, malgré d'abondantes boucles noires déroulées en grappes sur ses joues, à lui donner cette maturité de caractère, beauté des jeunes mariées.

Son cou moins plein, ses chairs moins potelées offraient les mêmes signes de transition; partout un embonpoint délicat avait remplacé la rondeur un peu exagérée de l'enfance. Ses mouvemens n'étaient plus aussi chagrins; dans l'ensemble de ses gestes la vitalité était moins vague; Bergeronnette savait s'asseoir et rester en place. Enfin, si l'espiègle enfant était partie, la jolie femme était restée. Elle n'avait perdu que les ailes.

Abel demanda à Bergeronnette si elle était disposée à prendre sa leçon malgré les contrariétés de la matinée. Elle courut aussitôt chercher un livre, et à un endroit marqué par un ruban elle attacha son regard d'écolière attentive. Elle lut avec des inflexions assurées et des pauses intelligentes les pages du beau livre que l'abbé Vincent avait emprunté pour elle à sa bibliothèque : c'était la relation d'un voyage en découvertes, attrayante description de mœurs et de climats, merveilleusement propre à piquer la curiosité de l'esprit, à provoquer à chaque pas des questions de géographie et d'histoire naturelle, et à nécessiter ainsi les secours d'un guide toujours préparé à répondre aux demandes de l'élève.

Les questions ne manquaient pas. Il fallait qu'Abel, sous peine de mauvais exemple, ne se laissât pas égarer dans les nues par la distraction, qu'il tînt sous le joug le plus sévère sa mémoire et son jugement. Entre

le rayon si lumineux, si questionneur et si pénétrant du regard de Bergeronnette-cinq-heures et son souffle pur, cadencé, toujours arrondi comme une petite voile blanche, Abel était porté avec elle aux pays lointains; et, si elle s'arrêtait dans l'Inde, par exemple, Abel lui en expliquait alors le ciel jaune, les grands paysages, les productions odorantes, les coutumes mystérieuses, l'antiquité, et mille autres choses sérieuses, séduisantes à connaître. Bergeronnette-cinq-heures fermait alors son livre, et ses grands yeux, si riches d'intelligence, aspiraient les paroles du maître; et la science, comme un miel qui lui plaisait, ignait ses lèvres suspendues à celles qui la répandaient. Il était impossible à Abel, quand ce devoir d'instruction familière l'obligeait à rectifier la pensée d'un autre et à envelopper la sienne d'une forme claire, lorsqu'il penchait son front vers cette tête inclinée sous lui, sous sa parole aimée, écoutée, recueillie, il lui était impossible de songer à lui, à sa chaîne mentale, à son passé; le monstre intérieur s'endormait autour de cette eau paisible.

S'il arrivait que Bergeronnette trouvât dans les planches de ce livre intéressant la figure de quelque fleur ou de quelque plante d'un dessin facile, elle la copiait et l'enluminait sous la direction d'Abel. Dans ce chaste enseignement, la main se posait sur la main, l'épaule effleurait l'épaule, et le vélin tremblait au même souffle.

Mais ce jour-là les doigts de Bergeronnette-cinq-heures semblèrent moins fermes à tenir le crayon en copiant la tige menue d'une plante à thé; Abel ne réussit pas mieux. D'où venait leur distraction? Sans doute de l'affaissement qui se produit dans tout ce qui respire à l'époque vivace du printemps. L'air, la lumière, l'ombre sont pleins de ce poison inévitable, opium invisible qui assoupit la pensée, berce les sens et les dissole d'une volupté somnolente. Dégagée des glaces de l'hiver, l'âme monte avec les papillons blancs vers le soleil; l'homme, qui n'a pas à revêtir, comme le poisson des mers, comme l'arbre des forêts, comme l'oiseau, de nouvelles écailles, une enveloppe neuve, se refait un cœur plus neuf et fleurit à sa manière.

Mais la floraison de Bergeronnette-cinq-heures était la première fleur du pommier, tandis que tout ce qu'Abel sentait reverdir en lui était encore imprégné de l'âpreté qui s'attache aux ifs de la plage, arbres funèbres dont chaque feuille, même la plus verdoyante, a son grain de sel.

Il avait couru sur la blancheur du vélin une bande de lumière qui, tamisée par l'obstacle des rideaux, était d'un éclat de pourpre tendre dérobé au soleil de cette jaune matinée. Magique reflet! le printemps, ses défaillances, son image étaient dans cette traînée lumineuse, qui troublait la vue de Bergeronnette et d'Abel, et faisait frémir leurs doigts arrêtés sur le papier. Produit par une cause en apparence obscure, l'enchantement aurait aisément cessé si Bergeronnette était allée tirer le rideau; mais elle resta à sa place sous l'extase inconnue, n'imaginant pas qu'à côté d'elle Abel puisait à la même ivresse. Un rayon de soleil sur une feuille blanche!

Au même instant, comme si leur sang eût été mêlé, comme s'ils eussent vécu de la même vie, ils se rencontrèrent dans une même pensée et ressentirent le même frisson. Cette pensée comprima l'expansion bouillante d'Abel, et elle remplit de larmes les yeux de Bergeronnette; leur mutuelle commotion prit chez l'un et chez l'autre le caractère d'une réserve pénible. Les deux nuits de la chambre bleue vinrent à leur souvenir, et l'image les glaça. Précisément au moment où Abel allait livrer un aveu auquel Bergeronnette était préparée, la vision passa devant leur esprit.

Chez Abel, comme cela devait être, le regret de l'infidélité ténébreuse s'affaiblit vite et teignit à peine sa conscience d'homme; mais Bergeronnette conserva la terreur tout entière, et elle la subit chaque fois qu'une situation analogue se reproduisit.

Quelque douces, quelque attendues que fussent les paroles d'amour

qu'Abel répandit ce jour-là, jour si neuf pour Bergeronnette et pour lui, Bergeronnette-cinq-heures fut constamment poursuivie du souvenir de la chambre bleue ; elle en distinguait comme un reflet dans la clarté de l'appartement où elle était : il s'assombrissait dans le silence à mesure qu'Abel, enhardi par une première hardiesse, s'abandonnait à la joie de dire tout haut ce qu'il avait si long-temps caché. Bergeronnette ne le repoussait pas; mais, au fond, elle paraissait soucieuse autant que satisfaite. C'était plutôt en elle la félicité déjà éprouvée d'une veuve que la libérale ascension de cœur d'une jeune fille aimant et aimée pour la première fois; son bonheur n'avait pas quinze ans comme son visage. Elle n'abandonna pas moins sa main à celle d'Abel tout le temps qu'il voulut.

Les entretiens qui suivirent celui-là furent tous traversés du même deuil chaque fois qu'ils prirent le même caractère. Plus tard Abel s'en inquiéta; car plus tard aussi Bergeronnette montra davantage ces subites afflictions, dont elle voila constamment le principe. Enfin, n'osant jamais ni l'un ni l'autre abattre la barrière posée entre eux, ils en sentirent la résistance chaque fois qu'ils essayèrent de s'unir par le cœur. Et, de jour en jour plus instruite aux réalités de la vie, raisonnant mieux ses scrupules, parfois aigus comme le remords, Bergeronnette finit par voir un homme sans cesse interposé entre elle et Abel, un homme dont elle ne connaissait ni le visage, ni le nom, ni la voix.

Un vague instinct de prudence lui conseillant de ne jamais apprendre à Abel le motif de cette épouvante, elle inspira à celui-ci mille suppositions inquiètes, et ce ver piqua ses meilleures jouissances; il n'en eu point qui ne fût tachée à l'endroit le plus sain. Il prêta à la fille de Bergerin des arrière-pensées orageuses; il la traita, dans d'inépuisables calculs de jalousie, comme une femme ordinaire ayant déjà un passé quelque peu lourd à soulever. Son repos en fut compromis, ses espérances changées; et cette appréciation contraignit sa générosité lorsque le jour fut venu de l'élever jusqu'à la volonté formelle de demander Bergeronnette-cinq-heures à son père. De peur d'amener une explication redoutée, il recula le moment d'avouer ses intentions. Si l'anxiété de Bergeronnette, pensait-il, n'était que la conséquence du refus qu'elle avait résolu d'opposer à des prétentions présumées! Pourquoi hâter une conclusion qui dévoilerait tout? Abel se tut; il souffrit. Il continua cependant d'aller à Fromainville pour aimer chaque jour davantage, et pour prêter chaque fois des prétextes nouveaux à la résistance muette de Bergeronnette.

La plante à thé n'aurait jamais été dessinée ce jour-là quand même l'abbé Vincent et Bergerin n'eussent pas interrompu le tête-à-tête par une entrée assez brusque au salon.

Abel et Bergeronnette n'auraient pas eu le temps d'affecter une occupation quelconque s'ils avaient cherché à colorer leur inaction. Ils ne sentirent d'ailleurs ni l'un ni l'autre le besoin de se composer un maintien en présence de l'abbé Vincent, qui, beaucoup plus versé dans la science des insectes que dans celle des plantes, loua beaucoup le dessin commencé. Bergerin fut si fier de l'éloge et de l'ouvrage, quoiqu'il prît l'arbuste indien pour un chêne, qu'il dit en riant au bon abbé de chercher dans sa paroisse un mari à Bergeronnette.

— Je bénis tous les mariages, répondit vivement l'abbé, mais je n'en fais faire aucun; c'est assez d'avoir la charge des âmes sans s'imposer encore celle du bonheur des gens.

Il n'acceptait que comme un propos indifférent, ajouta-t-il, cette pensée de Bergerin de marier sa fille encore si jeune. Il demanda à Abel s'il ne partageait pas son opinion, lui qui avait acquis par une générosité noble le droit d'être consulté en tout ce qui touchait à l'avenir de la famille.

L'abbé attira ensuite Abel à part et le remercia avec effusion des services qu'il avait rendus à Bergerin. — Son action était belle; il se faisait le courtisan de la fortune lorsqu'on lui affectait un aussi digne emploi. —

Il fut plus reconnaissant que s'il eût été personnellement obligé. Ses mains pressèrent celles d'Abel, qui le remercia avec modestie de l'amitié qui lui était offerte pour un prix si léger. L'abbé l'assura qu'il s'était créé un ami plus puissant qu'un prêtre obscur : cet ami c'est Dieu, qui guide à travers les neiges la main pieuse qui s'abaisse pour ramasser l'enfant abandonné.

— Bergeronnette doit maintenant vous aimer comme un frère, reprit-il; cette chère enfant n'a que nous.

— Si vous la mariez bientôt, dit Abel à l'abbé Vincent, avertissez-moi: j'ai encore quelque chose à faire pour elle.

— Pensez-vous, répondit l'abbé, qu'il soit prudent de risquer si tôt le bien-être dont, grâce à vous, elle commence à jouir?

— Et vous, le pensez-vous, monsieur?

Les deux jeunes hommes se turent comme s'ils avaient compris qu'au dessus de leur opinion planait un regard impartial, qui plonge et dans le cœur de l'homme selon le monde et dans le cœur de l'homme selon Dieu, ce grand juge de toutes les répugnances, cet appréciateur formidable de tout ce qui remue au fond des consciences, même les plus pures, et qui sait faire éclater son tonnerre lorsque le soleil est au ciel et le calme autour de la terre.

— Je vous accompagnerai jusqu'à Saint-Germain, dit l'abbé Vincent à Abel; vous voudrez seulement modérer la vivacité de votre cheval, car ma mule se fait vieille.

— Nous allons partir, répondit Abel; on m'attend au Pecq de bonne heure.

Abel et l'abbé Vincent prirent congé de Bergerin et de sa fille, qui les accompagnèrent, suivant l'usage, jusqu'à l'entrée de la forêt.

XXVII.

La résolution prise par madame Dalzonne de vendre la maison de santé n'avait pas obtenu l'approbation de son conseiller intime, M. André. Dans un moment où les hommes d'argent évitaient les spéculations d'immeubles pour se livrer à d'autres affaires tout aussi chanceuses, mais plus neuves, il était maladroit, disait-il, de vendre un établissement dont la principale valeur était dans la direction habile qu'il recevait et dans sa destination spéciale. Il n'était propre à se transformer sous d'autres propriétaires, ajoutait-il, ni en usine ni en maison d'agrément. Il eût fallu perdre considérablement en le cédant sans attendre l'opportunité de l'occasion. Beaucoup moins initié aux passions qu'aux intérêts de sa cliente, M. André embarrassa extraordinairement madame Dalzonne en lui demandant pour quel motif si pressant elle cherchait à vendre sa maison de santé après être parvenue, au prix de beaucoup de peine, à l'élever au premier rang.

Nul mieux que M. André ne savait combien, malgré la prospérité réelle de l'établissement, madame Dalzonne était encore loin de pouvoir songer à se retirer pour jouir, le reste de sa vie, des fruits de son activité; il savait, au contraire, combien elle retardait ce moment par d'incessantes petites pertes entraînées coup sur coup dans un torrent d'opérations où, en dépit des meilleurs conseils, le premier venu savait l'engouffrer dès qu'elle avait quelques billets de banque au fond des tiroirs de son secrétaire. Mise en présence de l'état de sa fortune, en bon point, mais non arrivée, elle convint, sur la démonstration de M. André, du peu de justice de sa

détermination. La corde du positif, pincée sèchement, vibra fort et fut entendue.

Madame Dalzonne pouvait manquer de raison pour elle, mais non pour un autre; entre elle et son homme d'affaires le chiffre avait force de loi. Elle se laissa démontrer que son projet n'était guère réalisable que dans huit ou dix ans. Peut-être se fût-elle moins vite soumise à la décision de M. André si son esprit ne fût tombé depuis quelque temps, sinon dans un calme absolu, du moins dans la fausse quiétude qui résulte de l'immobilité de l'observation. Parce qu'elle était en attente, elle se croyait en repos; de même qu'il lui arrivait souvent de faire honneur à sa raison d'une conduite qui, au fond, était le fait instinctif d'un calcul. Ainsi, lorsqu'elle se persuadait qu'il avait toujours été dans ses intentions de ne vendre la maison de santé qu'après avoir établi une discussion grave sur ce point avec son avocat, elle mentait à sa première impulsion; elle feignait d'oublier, et sa vie était là pourtant, l'issue prochaine de la combinaison ourdie par elle, derrière un rideau près de se lever. Abel et Bergeronnette, elle ne s'en souvenait que trop, étaient dans cette ombre pleine de choses attendues. Que d'immenses espérances ou que d'infinies douleurs sortiraient pour elle de là-dessous! Il y avait dans cette expectative, hypocritement confondue par madame Dalzonne avec le sang-froid du bon sens, une anxiété comparable à celle de l'homme pour qui l'heure suprême est venue de savoir si derrière le mur de la vie il y a le néant ou la réalité espérée, l'abîme ou le ciel, rien ou Dieu.

Maîtresse des occasions où elle aurait pu renouveler avec d'égales douleurs la scène de la chambre bleue, elle avait, à une seconde nuit d'épreuve, arrêté résolument qu'elle ne se reproduirait plus. Elle serait morte; elle avait si cruellement souffert! Si elle souffrait moins maintenant, elle n'était pas moins malheureuse : elle attendait.

Son attente n'était pas l'inaction d'une pensée qui a assez fait pour se reposer aux endroits choisis, à quelques pas de la source, avant d'en boire l'eau vivifiante. Elle était sans sécurité : tout lui était suspicion et ombrage.

La vue de Bergeronnette fatiguait madame Dalzonne comme un remords de jour en jour plus près d'elle. Quoique la fille de Bergerin n'eût rien perdu de sa grâce aux regards des autres, aux siens, si curieux et si impatiens, elle avait déjà changé : sa fraîcheur matinale s'évaporait, ses yeux noirs s'alanguissaient; elle ne volait plus de place en place, elle marchait; elle s'arrêtait parfois comme pour penser. Mille autres signes sans valeur pour les étrangers prenaient une signification positive pour madame Dalzonne; étude secrète qui la rongeait. Elle avait empoisonné quelqu'un dans une heure de délire : ses regrets avaient maintenant la lenteur du poison qu'elle avait versé. Aucun des effets ne lui échappait, elle en créait qui n'existaient pas; ses nuits s'écoulaient sans sommeil. Elle avait cru jouer impunément avec cette enfant, et à son gré en tirer du bonheur, comme des fleurs on extrait du parfum sans songer qu'on les a écrasées, qu'on a pilé leurs feuilles, leurs grâces, leurs délicatesses, leurs beautés divines. L'enfant s'était laissé faire comme ces fleurs. Mais ce silence même, cette innocente abnégation accusaient tout bas madame Dalzonne et la torturaient dans l'ombre. A défaut des menaces de la religion, dont elle s'était éloignée par sa manière de vivre, à défaut des récriminations du monde, à qui tant de scandales échappent, il s'était installé dans sa mémoire un juge implacable de sa conduite. Celui-là lui reprochait jusqu'à ses bienfaits les plus reculés envers Bergeronnette. Elle n'était allée la chercher au berceau, elle ne l'avait caressée, endormie, placée sur son sein comme une seconde mère, elle ne l'avait réjouie au soleil de tant d'orgueilleux présens dont elle n'avait pas besoin, chère enfant, elle ne lui avait enlacé des fleurs dans les cheveux, coulé de l'or au cou, sur les bras, et mis du beau langage sur les lèvres, que pour la ca-

cher dans la chambre d'un jeune homme homme; et tout cela pour que ce jeune homme ne demandât pas à d'autres femmes, à des rivales, ce qu'aucune d'elles n'aurait consenti à lui donner sans l'entraînement de l'amour, le titre de père.

Accablée de ces inévitables replis sur elle-même, elle se livra à toutes les distractions dont elle espéra quelque soulagement. Après avoir éloigné, sous d'adroits prétextes, Bergeronnette de sa vue, elle se jeta dans des affaires d'intérêt, espèce de suicide qu'on a toujours à sa portée lorsqu'on possède quelques billets de mille francs et qu'on jouit de l'avantage de connaître un homme d'affaires. L'homme d'affaires de madame Dalzonne était Champeaux. Entre autres qualités, Champeaux possédait celle d'être au courant des bons placemens d'argent; divination tout à fait platonique chez lui, car il n'avait rien à placer. Il s'employait pour les autres, il conseillait, il signalait les bons endroits, il flairait les réussites, et prévoyait de loin les baisses d'actions comme les névralgiques pressentent l'orage. — Je sens un demi pour cent de baisse dans le bras droit; — mon bras gauche m'annonce le pair. — C'était là son langage figuré avec les femmes, avec les femmes surtout; pour les hommes Champeaux n'était pas homme d'affaires. Certaine raison le voulait ainsi : Champeaux, en réalité, n'était ni un financier profond ni un agioteur subtil; il était plutôt brocanteur, mystérieux tripotier, parieur enfin, que joueur. Sa spécialité était trop vague pour être classée. Quand il n'y avait rien à grappiller à la Bourse, où il n'était pas connu, il ne dédaignait pas de placer, avec une commission raisonnable, cent bouteilles de vin de Bordeaux, quelques pièces de toile, de vieux couverts d'argent, ou des voitures achetées à vil prix aux carrossiers en déconfiture. A la faveur de son universalité, Champeaux échappait à beaucoup d'investigations qu'il n'est pas toujours prudent d'attirer sur soi quand on traite certain commerce. Demandiez-vous à un marchand de vin : — Qu'est-ce que M. Champeaux? il répondait : — Je ne connais pas ce monsieur-là. — A un chapelier : — Quest-ce que M. Champeaux? — Il ne m'est pas connu. Si ce silence prouvait que Champeaux ne jouissait pas d'un grand crédit sur la place, il attestait pour la même raison qu'il n'y aurait pas été trop déprécié. Sa signature seule n'aurait pas été acceptée; fortifiée d'un endosseur, on ne la refusait pas toujours. Cette nuance de crédit est immense à Paris, où il s'agit moins d'avoir à traiter avec un honnête homme que de ne pas entrer en relation d'affaires avec cent fripons. Varié, à mille faces, plein de petites ressources, coulant, répondant à tout, le métier de Champeaux allait admirablement aux femmes, qui aiment à mener les affaires comme une causerie, à déplacer les chances, à comprendre sans efforts, à réaliser promptement.

Mais il n'eût pas été possible à Champeaux d'afficher même d'aussi minces prétentions mercantiles sans un passé commercial quelque peu avéré; il en prouvait un assez honorable : pendant cinq ans il avait figuré dans les comptoirs de M. Laffitte. Là, outre la teinture des affaires, il avait gagné une conviction politique que le temps avait aggravée. Simple libéral d'abord, comme son patron et comme le duc d'Orléans, il était devenu républicain après la révolution de 1830.

A l'époque où M. Laffitte s'imagina qu'il était ruiné, Champeaux, qui avait déjà beaucoup negligé le comptoir pour la politique, l'abandonna entièrement. Il fit de l'insurrection et des affaires pour son compte, imitant en petit son fameux patron. Mais, comme il jouait avec trop peu de fonds en matières de spéculation, et qu'il ne venait qu'après son patron en matières politiques, ses opérations ressemblèrent à du brocantage, et ses conspirations le menèrent un jour à Sainte-Pélagie. On ne sut jamais trop comment il en sortit : s'il s'évada, si on crut peu utile de le retenir, si son élargissement fut le fait de la haute protection de M. Laffitte. Ici commence le mystère, et un mystère comme celui d'Esculape, en forme

de serpent dont la tête mord la queue. Quoique son nom ne brillât pas dans les journaux, il était acquis pour ses amis, pour ses coreligionnaires, comme on s'exprimait alors, qu'il était cruellement persécuté par la police. Son domicile n'était nulle part: il habitait tantôt la ville, tantôt la banlieue. Champeaux déjouait, par ses brusques changemens de domicile, l'inquisition du préfet de police. Fier de ses convictions, il convenait de la part qu'il prenait à tous les actes tentés pour renverser le gouvernement de Philippe, selon sa manière lacédémonienne de parler. A qui voulait l'entendre il répétait les plus fougueux passages de ses proclamations, et il ajoutait en fronçant les lèvres et en regardant le plafond : — Patience !

Lorsqu'il se présenta à l'établissement du Pecq, il sortait, prétendait-il, de Sainte-Pélagie, où il avait été incarcéré pour la quatrième fois ; il n'en était sorti que par suite de protections qu'il n'avait pas sollicitées, et à la condition d'achever son temps de condamnation dans une maison de santé quelque peu distante de Paris. Cachant son effroi pour ne laisser paraître que sa pitié, madame Dalzonne avait accueilli Champeaux sans s'étonner, un peu inexplicable en cela, de le voir venir de lui-même effectuer une translation dont il est d'usage que le gouvernement s'occupe ; elle ne comprit qu'une chose, c'est que Champeaux était poursuivi. Elle lui permit de s'installer chez elle, où, du reste, il se conduisit convenablement. On ne l'aimait pas, on le craignait ; mais on n'avait pas lieu de s'en plaindre. On avait fini par croire que la mauvaise humeur faisait partie de ses opinions politiques.

Vers l'époque où madame Dalzonne avait plus fréquemment des entrevues avec lui pour des affaires où elle le consultait, et qu'elle traitait pour dépayser ses peines d'esprit, il entra un matin chez elle, les traits bouleversés et regardant derrière lui. Il dit à voix basse à madame Dalzonne que des avertissemens lui avaient été donnés de quitter sur-le-champ la maison de santé du Pecq, ou il y avait non seulement danger imminent pour lui à y prolonger son séjour, mais danger pour les personnes avec lesquelles il résidait ; on les tracasserait à cause de lui. Il lui était donc commandé de s'éloigner pendant quelque temps de Saint-Germain-en-Laye. Tant qu'elle le saurait là, la police le vexerait, sans prétexte qu'il ne cessait de conspirer contre la stabilité des institutions. Vainement il protestait de son ignorance des événemens qui se passaient à Paris, on n'admettait pas son indifférence ; son nom brillait dans chaque liste de proscription dressée par la préfecture. Dernièrement encore, des républicains ayant été accusés de vouloir incendier les Tuileries, il avait su qu'on lui attribuait une complicité dans l'attentat. Ce n'était pas vivre que de subir une éternelle suspicion. Ne jamais compter sur le lendemain, quelque profonde que soit la retraite ; trembler à tout instant qu'on ne vous enveloppe dans l'accusation d'un crime imaginaire médité à vingt lieues de l'endroit où vous respirez ; porter la solidarité d'un parti tout entier ! Champeaux devait fuir, s'absenter pour quelques mois au bout desquels il reparaîtrait avec d'autres espérances ou d'autres objets.

Les instances de madame Dalzonne auprès de Champeaux se brisèrent contre une détermination réfléchie et, après tout, fort sensée. Elle lui fit promettre seulement que, dès que la police se relâcherait de sa sévérité, il retournerait à la maison de santé du Pecq, où un bon accueil l'attendrait toujours. Champeaux parut touché de ces marques d'affection, et il partit.

Excepté madame Dalzonne, personne dans la maison ne fut mis dans la confidence de ce départ. Plus tard quelques uns s'en réjouirent, tandis que d'autres n'exprimèrent aucune espèce d'opinion à ce sujet, de peur d'avoir à se repentir de leur peu de réserve si un jour Champeaux reparaissait au milieu d'eux. Lejeune s'imposa l'horrible contrainte d'une espèce de regret manifesté sur l'absence de ce bon M. Champeaux.

Entre madame Dalzonne et le docteur Calveyrac il n'existait aucune froideur apparente. Tous deux avaient compris combien la dignité de la maison exigeait d'attentions contraintes, Calveyrac surtout, qui souffrait le plus dans sa position si pénible d'homme chassé du cœur d'une femme sans cesse présente à sa vue. Quelle différence avec les temps d'autrefois, où il passait dans le même jour de la crainte à l'espoir, fluctuations violentes, mais pleines de sel, d'action et de vie, comme les eaux de l'Océan ! Calveyrac dépérissait à se contrefaire ainsi devant le monde, à paraître égal d'humeur quand tout équilibre se rompait en lui, à s'asseoir auprès de madame Dalzonne, à lui servir d'appui dans les promenades du soir sur la terrasse, habitudes prises, impossibles à réformer. Et, par la malheureuse tendance qui nous porte à franchir les bornes des résolutions sages et obligées, Calveyrac exagérait ses politesses, de même qu'un homme ivre dont le bon sens n'est pas tout à fait évanoui exagère sa raideur, dans la crainte d'afficher l'état dont il a la conscience. A vingt ans, ces jeux finissent par d'infaillibles explosions : un jour on s'arrache le masque, on tombe de la hauteur factice où l'on s'était exalté, et on répand par une issue violente toutes les larmes amassées goutte à goutte ; crise de mort ou de salut, un changement se déclare ; on meurt pour celle qu'on pleure, ou l'on aime bientôt une autre que celle qu'on n'a plus à pleurer. On s'est remué dans le tombeau. Beaucoup ressuscitent à cet âge, peu à l'âge du docteur. A son âge plus d'énergie, plus de certitude de punir une femme de son indifférence en l'affligeant de l'amour qu'on a voué à une autre et qu'elle vous rend, une autre femme aussi jeune, aussi belle, plus belle, plus jeune peut-être ; vengeance éclatante, facile, et qui, commencée sous l'inspiration du dépit, finit souvent avec tous les caractères d'un amour de meilleure origine.

Le docteur, comme il se l'était démontré dans sa nuit de triste illumination, ne comptait que sur une ressource, la fuite. Depuis lors il s'estimait pour n'avoir plus temporisé avec d'éternelles déceptions et avoir su prendre bravement un parti, ce qui était mettre à l'abri de l'outrage les années de force, dont il lui importait de faire usage pour ne pas s'éveiller, au milieu de la vieillesse, ruiné par la pensée et par l'oisiveté, double délabrement où arrivent tant d'existences.

Il n'était revenu que sur une seule circonstance de son projet : il avait arrêté de ne l'apprendre à madame Dalzonne qu'après la réponse de son frère de Bornéo. Pourquoi le communiquer si long-temps d'avance ? Que d'inconvéniens dans la précipitation ! Si ce frère ne répondait pas, s'il ne répondait qu'après des années, et si madame Dalzonne ne voyait dans cette confidence prématurée qu'un prétexte ingénieux pour intéresser sa pitié, provoquer sa reconnaissance à défaut de son amour, quelle faiblesse inutile ! quel stérile abaissement ! En disant son projet ou en le taisant, n'était-il pas toujours résolu à rester à la maison de santé jusqu'à l'époque de son départ ? Toutes ces raisons balancées, le docteur Calveyrac brûla la lettre qu'il avait écrite à madame Dalzonne, et dans laquelle il lui faisait part de son intention d'aller rejoindre son frère, et il reprit, comme si rien n'avait été dérangé à sa vie, le lien de ses occupations. Il soigna des douleurs moins vives que les siennes ; il épuisa sa santé au rétablissement de la santé des autres. Nul ne s'aperçut d'une altération dans son activité au service de chacun. Comme autrefois, son cheval l'attendait dès cinq heures du matin dans la cour ; et il partait pour ses visites éloignées ; il ne rentrait qu'à deux heures au Pecq. Sa bonté n'avait pas eu non plus à souffrir des afflictions dévorantes qu'il portait en lui : auprès du petit berceau ou auprès du lit du vieillard, penché sur l'oreiller brodé de la jolie malade ou assis à côté du vigneron paralytique, Calveyrac retrouvait son admirable langage de bon conseil et de bon cœur, clair, abondant, attentif, et surtout ce regard d'inextinguible ardeur, voilé quelquefois par la réflexion, mais toujours jeune ; car le regard, étincelle de la divinité,

enveloppe lumineuse de l'âme, a le privilége, quand le corps s'affaisse et s'en va, de conserver la fraîcheur de la jeunesse.

Parmi les malades que voyait alors le docteur Calveyrac, mademoiselle de Touralbe exigea tout à coup des soins plus sérieux : il découvrit qu'elle perdait de jour en jour, et sans cause appréciable, tous les avantages acquis à son moral par un régime qui avait réussi jusqu'ici et qui avait permis de prévoir une guérison prochaine. D'où venait ce nouveau mal, quand l'air de Saint-Germain avait rendu à mademoiselle de Touralbe une puissante animation, l'embonpoint tempéré auquel sa constitution lui donnait d'atteindre ? N'assignant à aucune cause physique la tristesse croissante de mademoiselle de Touralbe, il essaya d'en découvrir le motif sous quelque ennui dont il n'avait ni à solliciter ni à obtenir la confidence. Il le devina. Le retour de cette mélancolie datait de l'absence de Champeaux, selon Calveyrac, qui n'avait pas laissé perdre, à travers ses chagrins personnels, le souvenir de l'intrigue dont le hasard l'avait rendu témoin. Pour lui, c'était sa conviction, Champeaux avait été l'amant de mademoiselle de Touralbe. Elle était fondée à tous les titres : la même scène nocturne s'était reproduite une seconde fois sous ses yeux, à la même heure de la nuit. Entré dans la grande voie des inductions, il n'avait pas eu de peine à s'assurer par d'autres incidens, moins précis mais également significatifs, de l'exactitude presque mathématique du fait. Privée de son amant, mademoiselle de Touralbe avait pris l'existence en dégoût. Fort de son opinion, le docteur écouta pendant plusieurs visites tout ce qu'il plut à mademoiselle de Touralbe de lui dire sur ce qu'elle s'imaginait être l'origine de sa maladie, ou plutôt de sa langueur : elle avait peut-être besoin de voyager, de changer d'air; celui de Saint-Germain était bon, mais vif aux poitrines délicates; le sol manquait de chaleur à cause des pluies attirées par la masse ambulante du bois. Le docteur ne fut pas de cet avis, qui n'était pas non plus celui de mademoiselle de Touralbe; mais il fit semblant d'être en tous points d'accord avec elle, et il ordonna quelques bains pour justifier l'intelligence parfaite qu'il avait de la maladie. Ainsi qu'il s'y attendait, la malade ne se trouva pas mieux. Il la revit, et la causerie prit une autre tournure, quoique toujours enfermée dans les limites d'une consultation médicale. Peu à peu elle en sortit tout à fait et se porta sans secousse, par un de ces chemins couverts comme en savait tracer le docteur, sur le terrain des conférences amicales ; et alors se firent, à des heures choisies, ces épanchemens doux et graves où celui qui parle ne garde assez d'autorité que pour se tromper quand il lui plaît et lorsqu'il le juge convenable à son rôle. Au médecin, exclu du paradoxe parce que la santé compromise ne revient pas à la suite d'un raisonnement meilleur, a insensiblement succédé le moraliste, auquel tout est permis, le détour pour arriver au terme sans surprise, le point de vue faux afin d'être ramené au vrai par celui-là même qu'on veut pénétrer et comprendre. Ayant cerné mademoiselle de Touralbe pied à pied, le docteur se crut maître d'entrer à son gré dans le fond d'une pensée forcée par lui à ne plus se dire un mal, ou d'attendre le moment où elle se rendrait; car la parole a ses conquêtes, ses guerres et ses victoires, toutes plus ou mois dépendantes de la prudence, de la volonté ou de l'à-propos. Mademoiselle de Touralbe ne se rendit pas ; mais lorsque Calveyrac essaya de proposer, entre divers moyens dissemblables, afin que les plus hardis ne produisissent ni surprise ni ombre, celui de guérir le cœur par le cœur, elle ne se prononça pas sur celui-là comme sur les autres. Elle l'avait remarqué par son silence, le docteur en augura bien. Il le ramena une seconde fois, et l'accueil ne fut pas moins significatif. Un nom restait à dire pour emporter la place : il fut enfin jeté au flux de la conversation. Calveyrac exprima à mademoiselle de Touralbe qu'il serait heureux pour Abel de déterminer en elle une diversion de pensées, toujours facile à leur âge, toujours fructueuse, ne fût-elle pas entraînante comme

une passion. Entre elle et lui bien des heures d'intimité s'étaient écoulées, et il avait cru voir, osa-t-il dire, que de ces tête-à-tête sans recherche, amenés au hasard des rencontres, ils en étaient revenus souvent tous deux soulagés. Pourquoi ne pas se prêter aux caprices, ajouta-t-il, quand ils nous mènent plus heureusement que des plans, toujours exigeans parce qu'ils ont beaucoup coûté? que de maux sont incurables parce qu'on les croit ainsi! On abandonna un jour, raconta-t-il, un malade dans une campagne; l'art en avait désespéré, il se plut à manger d'une herbe venue autour de lui; et il guérit. La peine est en nous, la consolation aussi. Le docteur termina par conseiller à mademoiselle de Touralbe de se faire une habitude plus régulière de la société d'Abel, un peu par intérêt pour elle, beaucoup par intérêt pour lui. C'était un devoir, et non absolument un plaisir, qu'il indiquait en parlant ainsi.

Tombé au moment d'une maturité peut-être hâtive, mais réelle, l'avis ne fut pas repoussé. S'il fut combattu, il le fut si faiblement que le docteur craignit, après avoir réussi, d'avoir rendu l'exécution moins vive à cause de la lenteur des précautions.

A quel sentiment obéissait le docteur en tentant une alliance si chèrement essayée par madame Dalzonne? A celui que madame Dalzonne elle-même avait écouté. Abel et mademoiselle de Touralbe étaient pour madame Dalzonne et Calveyrac ces petits états que les grands ne peuvent négliger de fondre dans leurs intérêts, soit en vue de la paix, soit en vue de la guerre, qu'on arme, qu'on désarme au besoin.

Il y avait donc encore dans l'âme du docteur un reste d'espérance; et, si ce n'était pas de l'espérance, qu'était-ce que cette sonde jetée dans une mer où l'on s'était résigné au naufrage? qu'attendait Calveyrac de si favorable à sa situation de cette union à créer entre Abel et mademoiselle de Touralbe, lorsqu'il n'avait plus de prétexte pour douter de la place remplie par Abel dans le cœur de madame Dalzonne? à quoi lui servirait cette rivalité tardive? Le docteur le savait-il? et qui enseignera la part à faire aux résolutions qui poussent dans les endroits cachés de l'âme et viennent au jour sans le concours de la volonté, comme certains fruits loin du soleil, cru indispensable à leur maturation, mûrissent pourtant, et vous surprennent, un matin, à un coin infréquenté du verger. Peut-être sont-ils indécis de saveur et de coloris : ainsi de ces pensées germées hors de nous; et peut-être ne revient-on encore sur une idée abandonnée et désemparée de toutes parts, comme le docteur à la sienne, que parce que l'espérance, d'essence divine, d'origine plus haute que les formules humaines, ne se laisse pas déduire et manier à notre gré. Comme la foi, sa sœur céleste, elle vient aux heures de grâce et de prédestination, et ne s'en va pas parce que nous ne savons par où la retenir. On espère malgré soi, comme malgré soi on respire, on vit, on est. De là tant de mains soulevées au dessus des vagues au moment de l'intention la plus ferme de s'enfoncer dans l'abîme. Malgré lui Calveyrac suscitait à madame Dalzonne, sans profits espérés, une rivale déjà pressentie; et il travaillait à une œuvre si peu raisonnée qu'il serait peut-être sur un autre continent lorsqu'elle triompherait.

A quelques jours de ses entrevues avec mademoiselle de Touralbe, Calveyrac fut prié en termes pressans, par une lettre de Bergeronnette, de se rendre à un endroit de la forêt de Saint-Germain. Elle demandait au docteur de l'isolement et du silence; elle indiquait d'ailleurs le jour, le lieu et l'heure.

Calveyrac brûla la lettre de Bergeronnette et se promit d'être exact.

XXVIII.

Prévoyant le jour de la semaine où son père ne s'absenterait pas de la ferme, Bergeronnette avait choisi ce jour-là pour prier l'abbé Vincent de se rendre sans faute à une des gracieuses petites îles de la Seine qui sont entre les limites de la forêt de Saint-Germain et la carrière de Gayon. On les nomme collectivemenl les îles d'Herblay. C'était aussi l'endroit où elle avait engagé Calveyrac à venir ; seulement l'heure des deux entrevues était différente : la matinée pour l'abbé Vincent, l'après-midi pour le docteur, deux amis dont elle ne craignait pas de fatiguer la complaisance.

Après une nuit pluvieuse, l'atmosphère se dégagea au matin de quelques nuages restés sur l'horizon, et l'ardent soleil de juin sécha la terre. A dix heures, Bergeronnette descendait dans la première des petites îles de la Seine, celle qui commence à Fromainville et se termine en pointe verdoyante à Herblay, mesurant plus d'une lieue d'étendue sous une forme bizarrement allongée, et d'une nature de terrain à rappeler les champs à demi submergés de l'Egypte. Elle marcha vers le milieu de l'île et elle se fit une place entre les grands foins, à l'ombre des saules; elle s'assit. Appuyée contre un arbre, elle se laissa entraîner par la nonchalante langueur de ses pensées, toutes changées depuis quelques mois, constamment paisibles, mais ternes, roulant dans un cercle d'obscurité et de larmes. Chaque objet touchait, jusqu'à la blesser quelquefois, sa sensibilité inquiète : le bourdonnement circulaire d'un moucheron sur le calice d'une fleur, l'ondulation d'une petite touffe d'herbe, le cri d'un oiseau coupant l'air de son vol, d'innombrables petits accidens dont son insouciance n'eût pas été effleurée autrefois, la tourmentaient maintenant et la portaient, à travers mille rêveries, jusqu'à l'extase. De jour en jour les retours de vivacité qui, auparavant, rompaient par intervalle cette paresse des sens, diminuaient; et les mains demeuraient plus étroitement croisées aux genoux, le regard plus long-temps fixe, la tête plus long-temps penchée sur l'épaule.

Bergeronnette-cinq-heures se reposait dans cette attitude lorsque l'abbé Vincent, qui était descendu dans l'île sans qu'elle s'en aperçût, la tira de sa rêverie en abaissant sur son visage une des basses branches placées au dessus d'elle.

— C'est vous, monsieur Vincent! Mais par où êtes-vous donc venu?

— Par l'extrémité de l'île, à un endroit, je l'avoue, assez incommode pour débarquer. Je ne crois pas être beaucoup en retard ; il est onze heures à peine.

— Je ne suis ici que depuis une demi-heure, dit Bergeronnette, embarrassée de savoir si elle se lèverait ou si elle offrirait une place à côté d'elle à l'abbé Vincent.

L'abbé Vincent s'assit sans façon auprès de Bergeronnette.

— Ainsi vous avez mieux aimé me voir ici que chez moi. J'ai cédé à votre désir. Au fond, cela est préférable. J'ai compris que c'est à l'ami que vous souhaitiez plus particulièrement parler.

— Oui, à l'ami.

La rougeur de Bergeronnette était vive.

— Eh bien! il vous écoutera quand il vous plaira de commencer.

Ce n'était que depuis peu de temps que l'abbé Vincent employait le *vous* avec Bergeronnette. Aussi semblait-il le chercher dans sa mémoire.

— Vous êtes-vous aperçu que je ne suis plus gaie comme avant ma première communion, comme il y a six mois?

— Qu'a cela d'étonnant? répondit l'abbé Vincent : avec l'âge les devoirs arrivent, et la pensée de les accomplir rend grave, soucieux; vous n'êtes plus une enfant. Pourquoi vous plaindriez-vous d'une responsabilité dont votre mérite s'accroîtra?

— Si je n'étais que grave, monsieur Vincent... Mais je suis triste.

— Ceci est trop de gravité, interrompit en souriant l'abbé Vincent. Pourquoi de la tristesse lorsque votre position s'améliore, lorsque vous jouissez, je le sais mieux que personne, d'une aisance même plus grande qu'à l'époque où votre digne mère vivait? Mais je vous interroge, et c'est à vous à m'apprendre; quoique je n'aie pas attendu jusqu'ici pour remarquer combien vous êtes en effet changée depuis quelques mois.

— Je ne suis pas heureuse.

Un soupir monta de la poitrine de Bergeronnette.

— Non, monsieur Vincent, je ne suis pas heureuse : tout m'est un dégoût, un ennui, soit que je reste assise au piano de M. Abel, soit que je lise ou que je travaille. Les heures me durent des siècles. Malgré moi mes doigts s'arrêtent, mon cœur s'emplit et je me sens devenir triste, mais triste à mourir. Peut-on changer ainsi en peu de temps? Je ne l'aurais jamais cru. J'ai beau m'efforcer de recourir à mes habituelles occupations, je ne réussis pas à me donner le change. Si je marche dans la campagne, je m'égare; si tout à coup j'entends du bruit, je frissonne; si je regarde un objet, je ne l'abandonnerai pas d'une heure entière. N'est-ce pas étonnant? Pourtant j'étais joyeuse d'un rien autrefois, vous le savez; je chantais toujours; vous étiez obligé de me faire taire; et j'étais contente comme une reine, mon Dieu! lorsque vous me disiez: — « Si tu es sage, mon enfant, tu rendras cette année le pain bénit. » Voilà que je pleure à présent. Mais qu'ai-je dit? Vous le voyez, monsieur Vincent.

En arrangeant la gaze de son filet à papillons, l'abbé Vincent, dont les yeux étaient baissés avec contrainte, murmura :

— Je n'ai jamais approuvé, s'il faut vous répondre en ami, tout ce luxe de robes et de bonnets dont on vous a parée à Saint-Germain. Je n'en ai pas fait mon compliment à votre marraine, cœur d'or, je le sais, mais ayant, contre son ordinaire, manqué de mesure à votre égard. Si je ne me trompe, c'est à dater de cette époque de coquetterie que vous avez ressenti une agitation d'abord agréable, devenue plus tard une inquiétude qui a pris en s'aggravant le caractère d'un mal dont le nom est *vanité*. Vous languissez parce qu'à votre insu vous craignez que, l'appui de votre marraine venant à vous manquer, vous ne soyez dans la nécessité de redescendre à l'état de médiocrité dont vous vous contentiez auparavant, si toutefois vous ne souffrez pas en secret de ne pouvoir vous élever plus haut. Il y a là une profonde cause de malaise. Vous ne l'avez pas découverte, parce que vous l'aimez. Oui, vous l'aimez! Demandez-vous si vous ne seriez pas mortellement chagrine de reprendre vos sabots de bois, votre robe de gros drap bleu, pour traverser Saint-Germain sur un âne, entre deux vases de lait; et si, au contraire, vous ne consentiriez pas à abréger de dix ans votre vie à condition d'être habillée comme mademoiselle de Touralbe? Encore une fois, je vous trouve peu blâmable; c'est votre marraine qui a eu tort. Vienne l'occasion de le lui dire, et je le lui dirai.

— J'aime la toilette, répondit Bergeronnette, peu empressée de contredire sur ce point l'abbé Vincent; mais je l'aurais encore aimée sans l'aide de ma marraine, je crois. Si je désirais un chapeau en velours rose, semblable à celui de mademoiselle de Touralbe, ma marraine, il est vrai, me l'achèterait tout de suite : convenez, puisque je m'en passe, que je ne suis pas encore si fière, ajouta Bergeronnette, un peu piquée.

— J'espère que vous ne le désirerez jamais, si vous tenez à me persuader que vous ne sacrifiez pas vos devoirs à la toilette. Pardonnez-moi

si je me suis trompé en rattachant la cause de votre affliction à une ambition cachée. Avant de la placer trop haut ou d'aller la chercher trop loin, ne convenait-il pas de la demander au cercle de vos habitudes? Ne me blâmez point de ce que vous considérez comme une indiscrétion; sans celle-là, j'en aurais commis une autre : j'aurais attribué l'altération de votre paix domestique à la prodigalité de beaux meubles dont un cœur généreux vous a entourée à Fromainville. Toutes les faiblesses se tiennent. Quand on possède un bon, un moelleux canapé, on s'y assied; on songe au bonheur des oisifs; on les envie, on convoite leurs richesses; le travail se prend en haine. Je sais cela, moi le plus enclin des hommes à la paresse; aussi n'ai-je pas de canapé. Oui, il y a trop de fauteuils chez vous; deux glaces! Je n'aurais pas permis le piano si l'on m'eût consulté. Comment ne pas rougir de traire une vache quand on est obligé de suspendre, pour aller à l'étable, l'exécution d'une sonate?

— Je vous assure de nouveau, monsieur Vincent, que je n'ai négligé par orgueil aucun de mes devoirs, interrompit Bergeronnette. Je mentirais si je niais la joie dont je suis saisie lorsqu'après mon travail je cours au salon pour regarder, tout autour de moi, et ma pendule de marbre, — elle est presque aussi haute que celle de ma marraine, — et mes deux glaces, que je préfère à celle de M. le baron de Fourneuf, — et mon piano, qui rend mieux le son que celui de mademoiselle de Touralbe. — Cela me plaît, me délasse comme un bon sommeil; et je pense, monsieur Vincent, je suis sûre que ma peine ne vient pas de là, puisque ces choses me rendent contente et meilleure. Oui, meilleure... Vous souriez, monsieur Vincent; c'est pourtant la vérité. Vous me disiez qu'un canapé invite à la paresse : je ne suis pas paresseuse; quoique nous ayons deux valets de ferme, je travaille autant qu'autrefois. Je rougis si peu d'aller à la vacherie, que c'est M. Abel qui m'en empêche lorsqu'il est chez nous. Si je porte moins souvent qu'autrefois le lait et le beurre à la maison de santé, c'est parce que ma marraine l'a voulu ainsi. — Croiriez-vous, se reprit Bergeronnette en posant sa main distraite sur le cercle autour duquel l'abbé Vincent fixait la gaze de son filet, — croiriez-vous... Vous n'irez pas le redire, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce donc? demanda l'abbé en relevant la tête.

— Depuis que je suis ainsi changée, je n'aime plus autant ma marraine. Est-ce extraordinaire! je ne me plais pas avec elle, je suis mal; j'ai beau me raisonner, l'antipathie est plus forte. Il me serait impossible de passer comme autrefois toute une quinzaine au Pecq auprès d'elle, quoiqu'elle n'ai rien perdu de ses bontés pour moi. Je suis injuste, mais comment me vaincre?

L'abbé Vincent ne répondit pas à cette question, venue à la suite d'un aveu assez imprévu pour l'étonner. Sans être très versé dans la science du cœur humain, il n'était pas de ces prêtres commodes qui n'ont qu'une recette pour tous les maux: la pénitence, de même que certains médecins n'ont qu'une ordonnance: la saignée. Dans beaucoup de cas, s'avouant son peu de pénétration, il ne conseillait pas, il n'ordonnait rien; il attendait, il faisait de la morale expectante. Si le mal était destiné à être grave, pensait-il, il augmenterait, il se déclarerait: alors la cure s'entreprendrait au grand jour; le baume ne s'appliquerait pas à côté de la blessure; si le mal au contraire était léger, il se dissiperait de lui-même et on n'aurait pas prodigué à des plaintes frivoles la précieuse onction de la parole qui console, et dérangé la prière de son tabernacle d'ivoire.

La conversation marchait à petits pas, et comme sur un gazon humide où l'on a peur d'enfoncer. Il y eut un moment d'arrêt sur la pointe des pieds. Bergeronnette-cinq-heures avait toujours la main posée sur la gaze du filet, et l'abbé Vincent avait croisé en méditation ses deux bras sur sa poitrine.

Parcourant son équateur de feu, le soleil touchait à la clé de voûte; la campagne et la rivière étaient submergées dans sa clarté; pas d'air, point de vent, nulle ombre; toute vitreuse, la campagne haletait, le fleuve avait soif: midi au mois de juin. Comme deux voyageurs prudens, la fraîcheur et l'ombre s'étaient retirés dans la forêt de Saint-Germain et sur quelques points de l'île où étaient l'abbé Vincent et Bergeronnette. Autour d'eux s'élevaient tant de terre abondamment vêtue d'herbes, et tant d'arbrisseaux si bien placés en écran entre eux et le soleil, qu'ils n'éprouvaient qu'une chaleur modérée. Attirés par cette place si heureusement abritée, une foule de petits oiseaux aquatiques accouraient s'y reposer de tous les endroits moins boisés de l'île. Ils se trempaient dans l'eau, et piétinaient ensuite en secouant leurs ailes dans la ligne étroite de sable qui commence où cesse de verdir le gazon. Mais, quoique ce berceau naturel ne laissât pénétrer aucun rayon, il n'en était pas moins exposé à la fougueuse élasticité de la saison. L'air était ambré de molles extases; dans le petit mouvement des feuilles, dans la lassitude des saules aux bras détendus, dans l'air, dans le cri du sable doré, dans le chant perpendiculaire de l'oiseau perdu au haut du ciel, il y avait d'ardentes sollicitations. Abattu par cette vaste immersion, l'abbé Vincent était pâle et plein de rêveuses distractions; et par momens, quand ses paupières s'abattaient, il ressemblait alors à ces hommes bruns du désert, à ces solitaires de la Thébaïde qui portaient dans l'Orient, sous les palmiers, l'expiation des fautes commises sous un autre climat.

Soit qu'elle partageât avec plus d'abandon encore que l'abbé Vincent cet affaissement universel, soit qu'elle ne fît que reprendre le cours d'une confidence commencée, elle continua à parler d'un ton de naïveté tendre qui bouleversa l'apparente tranquillité de l'abbé Vincent.

— Si ma mère vivait, c'est à elle et non à vous que j'aurais dit l'agitation de mon âme; car j'ai besoin de l'exprimer pour savoir si elle est une faute et s'il y a des conseils pour l'apaiser. Cette amertume empreinte sur chaque objet qui m'environne, qui me fait voir comme je ne les ai jamais vus le ciel, la forêt, la rivière, le jour, qui m'entraîne à aimer ce que je n'accueillais auparavant qu'avec insouciance; la musique, par exemple. — Oh! je l'aime à en pleurer quand je l'entends à Saint-Germain, dans la chambre de mademoiselle de Touralbe, ou à l'église, et quand vous chantez avec vos élèves, le soir, au milieu de l'obscurité. — Eh bien! cette tristesse, qui me prend par un froid dans tous les membres, et me rend toute faible et tremblante, je l'éprouve depuis...

— Depuis quand? interrompit l'abbé Vincent dont le visage, en se tournant avec vivacité, se trouva tout près du visage de Bergeronnette.

— Depuis que je connais un homme dont les traits ne sortent pas de ma mémoire, dont la voix m'inquiète et me rend tout heureuse quand je l'entends, et devant lequel, malgré ma joie de le savoir près de moi, je rougis comme si je lui avais porté tort en quelque chose. Pourtant je ne sais de quoi j'aurais à m'accuser envers lui: je ne l'ai jamais vu que chez ma marraine ou à la ferme. J'ai peur même de le nommer, et, si l'on vient à parler de lui en ma présence, je suis contrariée, il me semble qu'on me regarde, qu'on m'étudie, et je m'en vais. Oui, c'est depuis le jour où j'ai pris tant d'intérêt à cet homme que je me suis ainsi renouvelée, et que je n'ai plus de moi que mon nom. Je ne vous ai pas tout dit...

— Je vous ai peut-être comprise; n'ajoutez rien, interrompit l'abbé Vincent qui sentait sa robe de prêtre lui peser comme une chape de plomb, et fermenter dans ses veines tout le sang de l'homme jeune. Ainsi que les Flavien et les Augustin, il se courbait sous le poignet de fer du formidable gladiateur de la chair; chaque parole de cette enfant l'avait percé sans qu'il sût comment et sans qu'il eût songé à les éviter. Il s'était suspendu aux branches fleuries pour parvenir jusqu'à la dernière, à la plus

feuillée, où il avait soupçonné le nid de l'oiseau qui l'appelait; et il avait mis la main sur un serpent. Quelle révélation avait-il donc recueillie? pourquoi s'en émeuvait-il tant? pourquoi s'y intéressait-il au point de se trahir par son trouble? Croyait-il, — l'homme le plus pur est si ingénieux à tout ramener même aux désirs qu'il combat! — que Bergeronnette n'avait tu le nom de celui dont elle avait trouvé l'ascendant sur elle que par une pudeur inspirée par lui seul, lui seul confident appelé, non uniquement pour conseiller, mais pour deviner beaucoup?

Quel que fût le nom caché sous cette tendre déposition d'un cœur ingénu, l'abbé Vincent eut la force de reprendre sa phrase, et il l'éclaircit avec beaucoup plus de calme.

— N'est-il pas vrai, mademoiselle, lui dit-il d'une voix affectueuse, mais inégale comme celle de l'oiseau dont un éclair d'orage a coupé le chant aussitôt repris, n'est-il pas vrai que vous n'avez pas eu d'autre intention que de consulter l'ami en m'attirant près de vous? car le prêtre en aurait trop ou pas assez appris. Non, ce n'est pas ici que le prêtre aurait le droit de recevoir vos épanchemens. Sa parole, sans écho et distraite, manquerait de recueillement. Voyez : nous n'avons autour de nous ni l'ombre où la faute a la hardiesse de se dévoiler, ni le silence où la voix qui dirige, oubliant sa propre faiblesse, a le courage de conseiller. Pardonnez-moi; mais je ne suis pas assez fort contre tant de séduisans tableaux épars devant nous. Dieu est grand partout, mais sa créature ne se prépare, ne s'élève à lui que pieusement recluse; la flamme du sacrifice s'éteint au vent et à la lumière du jour. Ce n'est donc pas au prêtre, continua l'abbé Vincent embarrassé dans sa distinction, qu'il rendait subtile à force de mettre du soin à l'expliquer, à vous dire, mais à l'ami de votre père, au vôtre, à vous exprimer combien par le travail et par la prière, par le travail surtout, on éloigne les mauvais désirs, et combien on restreint l'espace de leur domination quand ils sont déjà établis en nous. Voyez moins souvent la personne dont la présence compromet tant votre repos.

— Comment l'empêcher de venir nous voir? interrompit Bergeronnette. Je ne l'oserais jamais.

— Il ne faut pas la renvoyer, mais fuir les occasions de vous rencontrer avec elle. D'ailleurs, si cet homme a du respect pour votre maison, il se retirera de lui-même dès qu'il aura compris votre prudente affectation à l'éviter.

— Mais s'il ne ne vient plus à la ferme, on fera des remarques, et qui sait alors ce qu'on pensera!

D'un ton de conviction bien pénible pour Bergeronnette-cinq-heures, l'abbé Vincent reprit :

— Son absence ne sera pas un éclat. Il agira, je vous l'assure, avec circonspection : ce n'est que peu à peu qu'il suspendra ses visites à la ferme, où il ira toujours quelquefois.

— Et supposez-vous qu'alors je serai mieux? demanda ingénument Bergeronnette; que ma gaîté reviendra ainsi que ma santé? que je ne m'ennuierai plus autant lorsque je serai seule?

— Je le crois, je l'espère, lui répondit l'abbé Vincent, moraliste fort entrepris dans une circonstance d'une physionomie si neuve, doutant de tout, de lui d'abord, après s'être donné un rôle principal, inouï à côté de cette confidence; doutant de la valeur de ses conseils, dictés avec la défiance de l'intérêt personnel; n'étant sûr que d'un fait, que du nom à appliquer à l'inquiétude de Bergeronnette, balbutiant enfin le mot *amour*. Cet amour lui avait été dévoilé en termes assez précis, quoiqu'il les eût arrêtés sur les lèvres; et, obligé de les conduire à leur dernier développement avec le seul secours de son imagination, il en avait tiré une conclusion qu'il croyait vraie parce qu'il n'en supposait pas d'autre possible. Si Bergeronnette eût vécu dans un monde différent, peuplé de visages

toujeurs nouveaux, renouvelés, nombreux, de caractères à forcer un choix, il eût été le dernier à s'accuser d'avoir éveillé tant de pureté endormie; sa modestie était trop réelle, sa conduite trop retenue, son rang trop effacé pour qu'il eût jamais songé à voir en lui, à propos d'une passion exaltée, le héros dont on lui faisait un mystère. L'énigme ainsi posée, il aurait dit tous les noms de la terre avant de hasarder le sien, qu'il aurait oublié; mais le monde de Fromainville, c'était lui; la société de la ferme de Bergerin, c'était lui. N'était-ce pas à lui que Bergeronnette-cinq-heures portait depuis ses premières années l'aveu de ses désirs, de ses pensées, de ses souffrances? Dans le cercle de cette autorité si long-temps exercée, devenue à force d'usage un lien doux, continu, aimé, nécessaire, pourquoi l'habitude n'aurait-elle pas pris un autre caractère? ces passages du respect tendre à l'amitié ont leur histoire; les chroniques des couvens l'attestent. La mémoire de l'abbé Vincent abonda en justifications, et, homme du passé par l'étude, créature du moment par le souffle d'une saison ardente, compromis par les paroles d'une jeune fille dont le front ne réfléchissait que le sien en parlant d'amour sous le ciel, dans la campagne déserte, il se crut l'origine d'une faute dont il osa s'accuser.

— Et si vous ne guérissez pas, reprit-il, après avoir suivi mes conseils, vous n'auriez pas encore à vous désespérer. Je ne suis pas la parole infaillible: vous iriez à de meilleurs juges de la conscience que moi; je vous engagerais alors à changer de confident religieux. Il y a toujours un prêtre meilleur que celui qui n'a pas réussi. Le bon est quelque part: on le trouve.

— Moi ne plus vous consulter! s'écria Bergeronnette. Mon Dieu! où aller? Vous me comprenez si bien et si vite! vous me prenez les mots, pour ainsi dire, sur la bouche; et je n'ai pas de honte devant vous, tant je vous vois jeune et enfant avec moi.

Avec une étourderie délicieuse entre Bergeronnette pressa entre ses deux mains les mains de l'abbé Vincent. Celui-ci n'eut pas la force de les retirer, il lui dit:

— Mais alors vous me promettez bien de faire ce que je vous ai dit. Fuir l'occasion, et vaincre le danger, quand il vous presse, ou par le travail, qui attache aux devoirs de la terre, ou par la prière, qui lie aux devoirs du ciel.

— Je vous le promets, dit Bergeronnette.

L'abbé Vincent se leva, et partit, son filet à papillons sur l'épaule.

Si la tristesse n'etait plus sur le doux visage de Bergeronnette-cinq-heures, tout diapré par les grappes d'ombre des saules, la conviction n'en avait pas pris la place.

XXIX.

Aucune crainte d'être surprise par le docteur n'avait inquiété l'attention de Bergeronnette-cinq-heures tandis qu'elle écoutait l'abbé Vincent. Elle avait aisément calculé le temps pendant lequel elle demeurerait avec le dernier, et elle était sûre, en indiquant l'heure de son entrevue à Calveyrac, de ne pas les faire trouver ensemble.

En effet, il s'était écoulé au moins deux heures depuis le départ de l'abbé Vincent, lorsque Bergeronnette-cinq-heures aperçut Calveyrac qui venait du bout de l'île en suivant la berge, marchant presque dans l'eau, ainsi que font les personnes distraites. Le docteur avait attaché son cheval à un des arbres de la forêt, tout près du chemin de hallage.

Bergeronnette se leva et alla vers lui. Elle se sentit moins à l'aise que lorsque l'abbé Vincent l'avait surprise dans la matinée. Elle cacha son em-

barras pourtant; mais, quoiqu'elle redoublât d'enjouement à chaque distance, en courant à la rencontre du docteur, en sautant, tantôt sur le sable, tantôt sur le gazon, en disparaissant derrière les grises oseraies pour se retrouver plus près de lui avec des coquelicots à la ceinture et des marguerites aux lèvres, mignonnes fleurs qui tournoyaient dans son sourire avenant; quoi qu'elle fît enfin, l'appréhension tuait en elle le caprice; et, arrivée en présence du docteur, elle n'avait plus d'haleine, plus de couleurs; son cœur battait.

En toute occasion, habile à prévenir les impressions que fait naître la vue d'un homme qui décide de la vie et de la mort, le docteur Calveyrac se montra à Bergeronnette d'un abord familier; rien de plus simple que sa rencontre avec elle. Il n'essaya que le plus tard possible de la conduire à la révélation de son secret, si c'était toutefois un secret, ignorant complétement si c'était à titre d'ami ou de docteur qu'elle le consulterait.

— Sais-tu, dit-il, qui je crois avoir aperçu tout près de Fromainville en venant ici? M. Abel et ton père. Je les ai évités parce que j'étais en retard, mais il m'a semblé que Bergerin indiquait à M. Abel l'endroit où nous sommes. As-tu dit à ton père où tu allais en quittant la ferme ce matin?

— Non, répondit Bergeronnette; mais notre valet de ferme, qui m'a rencontrée, lui aura peut-être dit où il m'avait vue.

— N'importe, reprit le docteur: M. Abel, je présume, n'aura pas l'idée de venir se promener de ce côté; personne n'est jaloux de s'exposer au soleil, et il est chaud aujourd'hui; je fondais sous la sueur, quoique j'aie constamment suivi la forêt, où il y a de l'ombre.

— Et vous n'avez vu personne de connaissance sur votre chemin? s'informa Bergeronnette sans paraître mettre beaucoup d'importance à sa question.

— Personne, répondit le docteur.

Il eût été d'un hasard merveilleux que le docteur, en arrivant par la rive gauche de la Seine, se fût à point nommé rencontré avec l'abbé Vincent au moment où celui-ci s'embarquait au bac pour la rive droite.

— Ne nous plaignons pas de la journée, continua Bergeronnette-cinq-heures, répondant par exclamation aux gestes de lassitude de Calveyrac, occupé à s'essuyer le visage, inondé de sueur.

— Je ne me plains pas, il s'en faut, répliqua-t-il, surtout depuis que je suis ici : quelle île agréable! que de fraîcheur sous ces arbres! quelle tranquillité partout! On est séparé du monde sur ce morceau de terre, qui suffirait à mon bonheur. Oui, je m'en contenterais : je le diviserais d'un bout à l'autre, je n'en laisserais aucune partie inutile; ma maison d'abord, une petite maison d'un étage, au centre de l'île; des peupliers tout autour, bien pressés, jusqu'aux deux rives; derrière les peupliers un enclos formé de haies d'aubépines où je planterais des groseillers et des pommiers; au bout de ce premier enclos j'en tracerais un autre où je cultiverais des roses; le reste de l'île serait couvert de foin et de gazon. Les dispositions faites d'un côté de l'île auraient également lieu de l'autre pour le charme de la symétrie. Tout cela serait facile à obtenir, ajoutait le docteur, ivre de son idée et désignant du bout d'une baguette de jonc à Bergeronnette chaque point de l'île où il réalisait en idée tant d'améliorations; de l'autre main il agitait son chapeau de paille. Sa forte tête militaire se bronzait sous le soleil tandis qu'il colonisait ainsi l'île enchantée qu'il parcourait.

— Et moi, s'écria Bergeronnette, je vous porterais votre lait tous les matins. Vous me permetteriez bien de cueillir quelques unes de ces roses que vous cultiveriez dans l'enclos entouré d'aubépines.

— Je te fais partager mes folles illusions, chère enfant, dit en soupirant le docteur. C'est cette chaleur d'enfer, j'imagine, qui fait ainsi divaguer.

— Pourquoi n'achèteriez-vous pas cette île qui vous plaît tant? elle est à vendre peut-être.

— Acheter cette île! Tu me crois donc riche?

— Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour être riche, que vous ne l'êtes pas? demanda Bergeronnette-cinq-heures avec une naïve mauvaise humeur.

— D'abord il faudrait ne pas être vieux comme je le suis, et recommencer un peu mieux sa vie.

— Vous vieux! s'écria Bergeronnette, vous vieux!

— Tu ne trouves donc pas? reprit le docteur, qui n'osait pas regarder en face Bergeronnette de peur de la forcer à changer aussitôt d'opinion.

— Mon père, l'autre jour, me disait : — As-tu remarqué comme le docteur a bon visage? Quelle jeunesse il a dans les yeux! il est vif comme un cerf!

— Et que répondais-tu, toi?

— Moi, j'étais de son avis.

— Vois-tu? poursuivit le docteur en évitant de peser sur un sujet de son goût, toujours dans la crainte de le voir se gâter, je ne m'occupe pas de la pensée d'être un jour propriétaire tranquille aux environs de Saint-Germain, pour une autre raison au moins aussi grave que celle que je t'ai donnée : mon projet n'est pas de rester dans ce pays.

— Vous nous quitteriez!

— Bientôt.

— Madame Dalzonne vous laisserait partir! elle qui vous aime tant!

— Chacun a à penser à son avenir.

— C'est vrai, dit Bergeronnette, qui descendait à l'accent de tristesse du docteur.

— Ne te chagrine pas d'une chose qui n'est pas faite. Te proposes-tu, ajouta le docteur pour couper court au propos, d'aller ce mois-ci aux fêtes des environs? Toi qui aimes la danse...

— Monsieur Calveyrac, je n'aime plus les bals, je les abhorre maintenant.

La voix de Bergeronnette palpitait; son gazouillement s'était tout à coup arrêté à la question du docteur, si loin de prévoir l'impression qu'elle produirait.

Il lui fut impossible de ne pas comprendre que le sujet de conversation qu'il avait tant éludé venait de lui-même.

— Asseyons-nous, dit le docteur en regardant Bergeronnette, asseyons-nous ici.

Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sous ce regard net, bon encore, mais impérieux. Elle baissa la tête, elle abandonna son bras.

Calveyrac s'en empara sans résistance, et, le doigt posé sur l'artère, il se retira peu à peu dans la méditation.

Aux deux tiers de sa course, le soleil lançait des rayons obliques qui permettaient maintenant à l'ombre de s'étendre et de s'épaissir en quelques endroits. Le vent courait entre les faisceaux de la lumière, et les écartait comme une vaste moisson de foin doré. Ce vent, on l'éprouvait, ne charriait aucune haleine de ville; il était vierge et amer; il sortait de la forêt. On eût dit que Calveyrac était en communication intime avec le génie antique de la science du corps humain qui ne se révélait autrefois que dans la solitude, au bord de la mer ou sur la montagne. Il y a des solennités que tout le prosaïsme de la vie moderne n'anéantira pas tant que le ciel aura une voûte et que l'humanité aura une douleur. Cette jeune fille effrayée, qui se livrait aux oracles de la science, était-ce une chose si commune au milieu du bruit sourd de la forêt se mêlant au sifflement soyeux du fleuve?

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Quand le docteur eut cessé de tenir le bras de Bergeronnette-cinq-heures, il lui dit :

— Continue ; je t'écoute.

N'était-ce pas faire entendre à Bergeronnette qu'il savait déjà le commencement d'un récit dont elle ne lui avait pas même dit le premier mot?

Celle-ci le regarda avec étonnement.

Le bon abbé Vincent n'avait pas tant de lucidité.

D'un accent encore plus ferme, le docteur répéta :

— Poursuis. Tu aimes, n'est-ce pas? tu aimes : voilà ton secret.

Mon Dieu ! se dit Bergeronnette-cinq-heures, il en sait déjà autant que l'abbé Vincent ! Mais est-ce tout?

— Je crois, continua Calveyrac, que tu disais l'avoir connu dans un bal. Passons sur la circonstance. Je te remercie d'avoir eu assez de confiance dans le meilleur ami de ta famille pour t'exprimer à cœur ouvert avec lui. Tu as bien choisi. Mais ne te laisse pas ainsi assombrir par le chagrin. A quoi bon? Aimer est de ton âge, non du mien. J'ai de l'autorité sur ton père ; tu veux que j'en use sans doute : je le déciderai à t'accorder son consentement; dispose de moi. Mon dévoûment t'est d'autant plus assuré que je suis convaincu que ce jeune homme a des mœurs, de l'activité, une position...

— Celui que j'aime ne peut pas être mon mari, interrompit douloureusement Bergeronnette, tout attristée du long roman bâti par le docteur.

Le beau monument de suppositions élevé par Calveyrac chancelait au moment où il allait poser la flèche.

Tous deux se turent : ils ne s'étaient compris ni l'un ni l'autre.

Un peu confus, le docteur se leva et se mit à marcher à grands pas devant Bergeronnette, dont l'attitude conservait son immobilité.

Il revint pourtant à sa place, et il dit du ton d'un homme qui a puisé de nouvelles forces dans ses conjectures :

— Je m'étais trompé, je le vois. Il ne me devient que plus aisé de t'épargner un aveu qui te pèse. Tu ne peux pas épouser le jeune homme que tu aimes, je le suppose avec certitude maintenant, parce que ton père te destine un autre parti. Dans le temps, il m'avait parlé du projet de te marier : son choix contrarie le tien; c'est toujours ainsi. Sans être insurmontable, la difficulté se complique; je conçois ta peine; et d'ordinaire, à ton âge, on est jaloux du chagrin qu'on a comme du bonheur qu'on cherche. Crois-moi, cette conduite est plutôt au fond une bravade qu'une vertu. Si, au lieu de refuser net à ton père, tu lui demandais du temps? Est-ce un an d'intervalle que tu désires mettre entre ta douleur et le mariage que te propose ton père? Je m'engage à t'obtenir ce délai. Excuse-moi si ma pénétration est restée une première fois en défaut.

Ne saisissant que de pénibles obscurités dans toutes ces inductions bienveillantes du docteur, Bergeronnette se frappa le front. Sur le point de pleurer, elle dit :

— Vous vous trompez encore, monsieur Calveyrac ! Ce n'est pas cela, mon Dieu !

— Ce n'est pas cela ! répéta le docteur, confondu comme un homme qui, après avoir marché tout un jour, reconnaît qu'il est revenu au même point d'où il était parti ; ce n'est pas cela ! Mais qu'est-ce donc?

— Je souffre, je ne me connais plus; malgré moi je me lève la nuit et je marche pieds nus dans la chambre; je pleure dans l'obscurité jusqu'au matin ; il me vient des haines et des colères, moi qui ne suis pas méchante, que je ne puis retenir. L'autre jour, en traversant la forêt de Saint-Germain, j'entendis remuer sous les arbres...

— Ne t'émeus pas ainsi, mon enfant. Je t'écoute bien; parle doucement. D'où venait ce bruit?

— J'approche, et je vois deux faons cachés sous le ventre palpitant d'une biche. La biche était terrible, ses yeux dardaient du feu.

— Comme tu trembles, Bergeronnette! Du calme! Qu'avait donc cette biche?

— Un chien allait sauter sur ses petits. Mon cœur tourna dans ma poitrine; je m'élançai sur le chien et le saisis au cou; je le traînai sur le chemin. C'est que je l'aurais étouffé! J'ai fait cela sans le savoir même, sans m'apercevoir que mes mains étaient mordues.

Couvrant Bergeronnette de l'immense éclair d'un regard, le docteur lui dit :

— Réponds-moi. Point de pleurs, point de mensonges! la vérité! Réponds-moi. Éprouves-tu des étouffemens à certaines heures de la journée?

— Oui.

La figure du docteur passait à une trivialité basse, mais hardie.

— As-tu perdu l'appétit?

— Oui; et je ne voudrais manger que des fruits verts.

L'œuvre est consommée, pensa le docteur.

— Écoute-moi, Bergeronnette.

Pendant une heure, Calveyrac entretint à voix basse la fille de Bergerin, qui se transfigurait en subissant les paroles qu'elle entendait pour la première fois de sa vie. Tout ce qui constitue l'ingénuité sauvage de l'ignorance se détachait d'elle et disparaissait peu à peu : la fleur neigeuse du pommier, la mousse de l'églantier des bois, et les teintes roses du ciel quand le soleil s'élève. Elle cessa d'être jolie, elle fut belle, mais belle comme on l'est aux époques perdues. La désolation avait sa large part dans cette beauté; comme la première femme, elle maudissait pour avoir su. A l'étonnement succéda la douleur, douleur incommensurable dont le docteur s'épouvanta, car il savait celles que les consolations et les temps guérissent et celles qui n'ont qu'un remède, la mort. Ce mot sinistre passa du cœur à la bouche de Bergeronnette et s'y scella. Il fut la réponse aux touchantes paroles du docteur, la mort infaillible, la mort imminente; Bergeronnette la voulait vite, le lendemain, au bas de sa ferme, où coule la Seine. Elle se leva machinalement à plusieurs reprises pour courir à la rivière. Le docteur la retint. La retiendrait-il toujours? qu'en savait-il? Il pleura, il pria, il alla jusqu'à se faire hypocrite pour sauver du désespoir cette pauvre enfant toute morte et suppliante dans ses deux bras, et dont il essuyait les yeux, dont il réchauffait le front par des baisers de père. Il osa lui dire :

— Confesse-toi à l'abbé Vincent.

— A l'abbé Vincent! à lui!

Bergeronnette s'évanouit.

Étrange coup de lumière! Le docteur, qui n'avait pu faire avouer à Bergeronnette le nom de celui qui l'avait séduite lorsqu'elle ignorait encore ce qu'est une séduction et ce que sont ses suites, le docteur, effrayé de l'effet produit sur Bergeronnette-cinq-heures par le nom seul de l'abbé Vincent, vit dans ce nom un fait, un fait inouï, évident, celui qu'il cherchait; et c'est alors qu'il s'expliqua combien Bergeronnette avait eu raison de taire ce nom qu'il lui avait demandé, et combien elle était fondée dans son désespoir. Calveyrac était arrivé au fond de l'abîme en deux chutes... L'abbé Vincent!

Revenue de son évanouissement, Bergeronnette s'écria :

— Combien je suis malheureuse! Je me croyais morte, et me voilà encore en vie!

Elle faisait pitié.

— Sais-tu garder un secret? lui dit Calveyrac en la prenant sous le bras et en avançant quelques pas pour regarder tout autour de lui.

— Oui! oui!

— Un secret dont ma vie dépendra. Si tu le révèles, on me tranchera la tête sur la place du marché.

— Que ma mère soit damnée si jamais je parle de ce que vous allez me dire!

Le docteur fit un geste.

— Dans quelques jours ceci n'existera plus.

— Mon Dieu! je vous remercie!

— C'est un crime puni de mort par la loi, murmura le docteur; mais j'en commets un pour qu'il n'en soit pas commis deux.

XXX.

Sur de vagues indications de Bergerin, Abel avait fini par découvrir l'endroit où Bergeronnette s'était rendue. Il avait vu aussi l'abbé Vincent descendre dans l'île d'Herblay; mais il s'était retiré avant que le docteur ne fût venu : comment aurait-il présumé que Bergeronnette attendait encore quelqu'un! Qu'il eut d'étranges pensées! qu'il forma des suppositions! pourquoi cette rencontre de Bergeronnette et de l'abbé Vincent si loin, dans un tel endroit? qu'avaient-ils à se dire pour qu'il leur fallût tant de silence et d'isolement? quelle confiance n'aurait été altérée par une conduite si tortueuse? Abel flotta dans un chaos d'inquiétudes jusqu'à la fin du jour. Dans la soirée, il alla au presbytère de l'abbé Vincent. Il coupa la Seine à Maisons. Au lieu de reposer ses pensées, la suave fermentation de la campagne qu'il traversait les échauffa d'abord et les livra à une exaltation soutenue par le trot fougueux de son cheval. Moins il était sûr de la convenance de sa visite à l'abbé Vincent, plus il se hâtait d'arriver au presbytère, dans la crainte de céder enfin à ses scrupules et de rentrer à Saint-Germain sans avoir eu le courage de sa témérité. Parfois ses raisonnemens montaient au niveau de son imagination, et rien alors ne lui semblait moins hasardé que sa présence chez l'abbé Vincent, homme grave, il est vrai, mais jeune comme lui, revêtu d'un caractère imposant sans doute, mais si plein de la philosophie commune aux honnêtes gens qu'on ne savait vraiment où il cachait le prêtre en lui. Ne l'ayant jamais vu l'été qu'en redingote de lasting et en chapeau de paille, l'hiver qu'en habits bourgeois fort peu sacerdotaux, Abel l'humanisait jusqu'aux formes les plus vulgaires. Il aimait à se fortifier de la pensée que l'abbé Vincent était, dans son intérieur, aussi accessible qu'au milieu de la société où il avait l'habitude de le rencontrer. Son visage souriait si vite, sa parole se dénouait si cordialement, aux soirées de madame Dalzonne, qu'on ne pouvait supposer que tout cela était en lui un masque de circonstance. Comment croire que l'abbé Vincent avait deux caractères, l'un d'une affabilité ouverte, l'autre dur comme le font trop souvent à ceux de son rang des observateurs prévenus, deux âmes, l'une azurée comme le lac au haut de la montage, l'autre bouillonnante de menaces? Ces contrastes ne se voient guère de nos jours, où une sociabilité plus égale veut que sous l'habit du soldat comme sous la robe du prêtre il y ait l'homme, et que ce soit à l'homme et non à l'habit à être une cause d'attraction et de respect.

Quand les oscillations de sa pensée rendaient ainsi Abel indulgent pour lui-même en mettant d'accord son intérêt et sa logique, il approuvait sa visite à l'abbé Vincent, il en augurait un plein succès. La joie de ses espérances passait dans ses sens; le feu du centre devenait lumière aux extrémités comme dans les organisations nerveuses, et Abel, volatilisé, se posait en flamme errante sur tout ce qui fuyait à ses côtés, épis couchés en torrens, clochettes pâles sonnant l'angelus du soir aux fourmis, troncs d'arbres qui, les poings noués, se détirent après une journée de fatigue.

Mais, quand la flatteuse opinion qu'avait Abel de l'abbé Vincent s'était épuisée à force d'être tournée et retournée sur chaque angle, l'idée con-

traire survenait, se déployait à son tour et voilait le paysage; et malgré lui Abel se disait vaguement que les hommes que la société a chargés d'une fraction de l'autorité sans laquelle elle ne saurait subsister ont besoin de ne pas s'écarter du centre moral qu'ils occupent. A défaut, ils tombent dans le mouvement commun au fond duquel ils risquent de s'anéantir. Pour avoir trop simplifié les formes extérieures, le protestantisme est devenu une politesse de gens bien nés, un simple rapport de convenance entre la société et Dieu. Frappés de cette nullité où arrivent tôt où tard les religions à force de concessions au monde, des fervens du vieux culte tâchent de retenir le catholicisme dans sa sphère d'encens, de chants et de lumières. Ils ne seraient pas éloignés de prêcher un certain fanatisme modéré, une intolérance conservatrice. Pourquoi l'abbé Vincent n'appartiendrait-il pas à ces orthodoxes de la foi restaurée? Et alors, pensait Abel, comment mes paroles ne se glaceront-elles pas dans ma bouche en essayant de lui faire connaître le service que j'attends de lui?

De controverse en controverse, le jour baissa, la ligne du chemin se fit longue entre Abel et Saint-Germain; enfin, au crépuscule, il était à la porte de la maison curiale, où il s'arrêta. Il frappa à plusieurs reprises, et on ne vint pas lui ouvrir. Ayant posé par hasard la main sur le bouton de la porte, il sentit qu'il tournait : la porte s'ouvrit; il entra. Abel supposa qu'on ne s'introduisait pas autrement chez l'abbé Vincent. Sans doute il était au fond du jardin, occupé à arroser ses fleurs. Abel parcourut en tous sens les allées du jardin : l'abbé Vincent n'y était pas. Il n'en était pas sorti depuis long-temps, car l'arrosoir, renversé au milieu d'une allée, attestait par son humidité un usage récent; en outre, une partie des plates-bandes était sèche, tandis que l'autre partie était rougeâtre et fumante de l'eau qu'elle avait reçue.

Du jardin Abel monta à la chambre de l'abbé Vincent. Un papier sur lequel l'écriture était encore fraîche avait été piqué à la porte; et on y lisait : *Je prie les personnes qui viendront pendant mon absence d'entrer dans ma chambre et de vouloir bien m'attendre. Je vais revenir.*

Abel ouvrit la porte de la chambre de l'abbé Vincent, dont la croisée donnait sur le jardin. Sur cette croisée, entourée de lierres, il y avait une petite assiette en terre de Creil, où nageaient quelque fraises, reste d'un dessert friand. En les mangeant, une idée avait dû traverser la tête de l'abbé Vincent qui avait laissé là la cuillère, l'assiette et les fraises pour déclasser un insecte rangé à tort dans une catégorie. Une fois l'erreur réparée, il avait oublié le dessert commencé et il était descendu au jardin; du jardin il était allé où on l'avait demandé.

Il régnait dans la chambre du jeune curé un désordre qui n'excluait pas une propreté exquise, presque inconcevable, liée à tant d'irrégularité dans l'arrangement de ses meubles, si peu nombreux, à la vérité, que l'éloge pourrait ressembler à une épigramme contre sa pauvreté. Tout le luxe de sa chambre résidait dans une bibliothèque en bois blanc dont toutes les étagères étaient loin d'être habitées, et particulièrement dans six cadres pleins d'insectes mis en ordre par lui. Là était son orgueil unique, mais vif et continu. Dix ans de courses au soleil avec des souliers ferrés, de marches à travers les halliers, de patience angélique, étaient rassemblés dans ces cadres, sur lesquels le maître passait plus souvent le linge que sur les deux seuls fauteuils de la pièce. Sa première jeunesse n'avait pas eu d'autres jouissances. Qu'elles étaient vraies et senties! combien son réveil était agréablement occupé lorsque, après avoir soulevé les paupières, il apercevait dans la demi-clarté du matin les six glaces transparentes qui abritaient tout ce qu'il possédait au monde! Accoudé sur son oreiller, il souriait à son œuvre comme un propriétaire à son parc, à ses étangs, à ses vignes du coteau. Chacun de ces petits insectes lui rappelait une matinée le long des roseaux de la Loire et dans le beau pays qu'arrose ce fleuve; il avait été vicaire près d'Orléans avant d'être nommé à la cure

qu'il occupait. Et que d'autres cadres il remplirait s'il vivait encore quelques années! Oui, il avait une ambition, celle de léguer au musée de sa ville natale sa riche collection d'insectes. Son nom serait alors inscrit au catalogue de la bibliothèque à l'article *Naturalistes*; son nom, si facile à latiniser, figurerait au dessous de ceux de Linnée, de Lamarck et de Latreille!

S'il avait une ambition, il avait aussi un goût très prononcé, celui de la musique sacrée, ainsi que madame Dalzonne avait eu soin d'en faire part à mademoiselle de Touralbe. Dans un coin de sa chambre étaient les portraits des plus célèbres organistes de l'Italie et de la France; car l'abbé Vincent touchait des orgues comme un maître, science grave, étudiée dans les loisirs de ses études théologiques. Sa voix facile à l'émotion religieuse s'unissait avec une simplicité primitive aux notes de l'instrument divin. Que de tendres extases dont il avait été obligé de s'accuser à son directeur de conscience, peu partisan de la doctrine harmonieuse de Fénelon! Ses plus doux rêves de vicaire avaient été alors d'être nommé un jour curé de quelque paroisse où il y aurait un orgue. L'idée le transportait; il allait dans la campagne, marchant à peine sous le poids de cette espérance. Un orgue! une messe en musique! un orgue! Ses genoux tremblaient, des larmes roulaient sur son visage et sa bouche murmurait des sons empruntés à Carissimi, l'organiste immortel, dont il savait par cœur tous les motets. Dieu n'avait pas consenti à réaliser cette magnifique espérance: trop pauvre, la cure où il avait été appelé ne possédait pas un orgue. Il soupira, et, à défaut d'orgue, il choisit parmi les enfans de ses paroissiens ceux dont la voix était juste, il les réunit pour leur enseigner les premières notions de la musique sacrée. La tâche fut rude, longue, peu récompensée d'abord; cependant, au bout de deux ans d'indicibles difficultés, il toucha à son but. A une grande messe de Pâques, ses enfans chantèrent avec tant de précision et de goût que l'archevêque, présent à la cérémonie, écrivit le jour même une lettre de félicitation à l'abbé Vincent, qui se dit tout bas après l'avoir lue: — Et si j'avais un orgue!

Plaie honteuse à étaler, l'abbé Vincent était si pauvre qu'il ne pouvait pas avoir une vieille bonne pour faire le ménage. Presque tous ses appointemens allaient à une sœur qu'il avait près de Lyon et à un frère dont il s'était engagé à payer l'apprentissage chez un horloger de Toulouse. Il faisait lui-même son lit, et il le faisait très mal, battait ses habits et cirait ses souliers. Seulement le samedi soir une bonne paysanne lui préparait son dîner du dimanche, qu'il n'aurait pu apprêter lui-même à cause de la longueur du service divin: et ce dîner, sous d'autres figures, allongé de quelques sauces, tantôt froid, tantôt flanqué d'un pâté de veau acheté le jeudi, suffisait à toute la semaine.

Elevé dans la sobriété et l'étude, il souffrait moins qu'on ne l'imagine de ces petites obsessions domestiques. Si un sourire triste passait quelquefois sur ses traits lorsqu'il était obligé d'officier avec du linge un peu gris, il se résignait aussitôt, et pour se consoler il disait à ses petits musiciens en leur frappant sur l'épaule: chantons, mes enfans! nous sommes en voix aujourd'hui.

Il était presque nuit lorsque l'abbé Vincent rentra chez lui. Abel, qu'il n'avait pas aperçu dans l'obscurité, alla vers lui et se nomma.

— Ah! monsieur, dit-il d'une voix agitée par la vitesse de la marche, excusez le désordre où je suis. Ces gros souliers vous font peur, et vous vous demandez ce que signifie ce long roseau. Je vais vous l'apprendre. Mais que je suis fâché de m'être tant fait attendre! Il y a au moins une heure que vous êtes ici. Si vous aviez eu la bonté de me prévenir de votre visite... On n'est pas riche dans ce village, comme vous savez; les mauvaises récoltes y sont des fléaux; on en souffre long-temps. Mon voisin, un brave homme, avait son champ dévoré de chenilles; ses pommiers en étaient noircis: lui et moi nous les avons

écrasées sans pitié. Avec ce roseau je les détachais des feuilles, et avec ces gros souliers j'en faisais justice. Pardonnez-moi mon absence en faveur de ce petit service rendu à un honnête voisin.

— C'est toujours de la charité, répondit Abel, et je ne puis me plaindre. En vous attendant, je me suis permis d'ouvrir quelques livres de votre bibliothèque; vous en possédez de curieux; le plus grand nombre m'est connu.

— Vous aimez aussi l'histoire naturelle, vous, monsieur Abel?

— J'en ai le goût. Dans les longues journées de province, mes promenades m'inspirèrent le désir d'étudier la botanique et l'insectologie. N'allez pas me croire d'une force même médiocre sur celle de ces deux sciences que vous connaissez si bien; non, monsieur: j'ai plus de titres que de faits dans la mémoire. C'est grâce à ma demi-érudition que j'ai vu qu'il vous manquait quelques ouvrages spéciaux dont mon professeur, il m'en souvient, m'avait recommandé autrefois la lecture.

— Ma bibliothèque n'est pas complète, répondit l'abbé en rougissant, je le sais; mais l'occasion m'a toujours manqué pour me procurer les ouvrages dont vous parlez, je suis loin de Paris, où ils se publient.

— J'aurais désiré voir ici, ajouta Abel sans remarquer combien il blessait la pénurie bibliographique du pauvre abbé Vincent, tout en flattant son penchant de naturaliste, la *Théologie des Insectes*, de Lesser.

— Un livre curieux! répliqua l'abbé, un bon livre! Je l'aurai un jour.

— Vous n'avez pas non plus un Decourtilz.

— Un Decourtilz? Non, répondit l'abbé avec résignation et comme si Abel lui eût dit: — Vous n'avez pas cent mille francs?

— Ni Fisher, ni Lübner, ni Kirby?

— Non, monsier Abel, non.

— Ni les *Annales de la Société linnéenne?*

— La collection, s'écria l'abbé, d'année en année plus vaste, coûte aujourd'hui considérablement.

— Ni un Latreille?

— Pardon, monsieur, pardon! Vous ne l'avez pas trouvé dans ma bibliothèque parce que je l'ai sur moi; il ne me quitte jamais; le voilà!

Il y eut de la fierté dans le mouvement de l'abbé Vincent à montrer son exemplaire de Latreille. Ce geste signifiait à beaucoup d'égards: On est pauvre, mais enfin on a un Latreille.

— Soyez-moi agréable, monsieur Vincent. Je ne me sers plus de ma collection d'ouvrages sur l'histoire naturelle: par respect pour la science, empêchez qu'elle ne moisisse dans mes rayons. Vous me permettez de vous l'offrir, n'est-ce pas?

— Je vous l'emprunte seulement, répondit l'abbé Vincent, qui comprit qu'un refus ne serait pas accepté. Je serai votre bibliothécaire, pas davantage.

Soit, monsieur Vincent. J'espère que vous serez long-temps revêtu de votre charge.

Il était difficile de prolonger plus loin l'à-propos d'un incident qui ne tenait pas du tout au motif essentiel de la visite d'Abel chez l'abbé Vincent. Décidé à se retirer sans avoir rien dit, Abel rattrapa le fil déjà si mince de la conversation, et continua ainsi:

— Oui, car vous êtes jeune encore.

— En effet, je suis entré dans les ordres de bonne heure; et je me félicite souvent de cette vocation précoce: mon bonheur a commencé plus tôt; je n'ai pas eu le temps de regretter le monde, que j'ai peu connu, mais assez cependant pour plaindre la plupart des hommes de mon âge qui ne m'ont pas imité. Plus tard, beaucoup d'entre eux m'ont raconté leurs peines, et pas un n'a été affligé du récit des miennes.

— Il y a des douleurs discrètes, interrompit Abel.

— Sincèrement, monsieur Abel, ma carrière ne m'a causé qu'un seul chagrin : c'est qu'elle ne me rapportât pas assez pour soulager mes parens. Il est étrange, n'est-ce pas? que l'exercice de la charité soit dans les nécessités de la plus pauvre des professions.

— Ainsi, continua Abel, vous n'êtes pas riche ?

Jetée dans l'obscurité, faite d'un ton qui répondait au ton de l'abbé Vincent, cette question n'avait rien de blessant.

— Je suis très pauvre, répondit l'abbé.

— Mais vous espérez de votre famille?

— C'est moi qui la soutiens.

— Et n'avez-vous point d'autres espérances?

— Pardon, répondit l'abbé, dont la figure était dans l'ombre, mais dont les yeux brillèrent d'un éclat subit : pardon : — j'ai le ciel.

— Mais cependant vous pouvez aspirer à un rang plus élevé dans l'ordre ecclésiastique : au dessus des curés, il y a les évêques, les archevêques.

— Je crois que vous me jugez trop favorablement, monsieur Abel. Entre autres qualités que je n'ai pas pour monter si haut, deux me manquent surtout : le savoir et la naissance. Fils d'un cordonnier, qui m'avait mis au séminaire parce qu'il présumait que je serais un jour cardinal, — Sixte-Quint avait bien gardé les moutons, — j'ai été privé, après mes études, c'est-à-dire au moment où l'on étudie sérieusement pour apprendre, des ressources nécessaires pour acheter des livres, voyager en Italie, et suivre quelques cours de littérature sacrée à la Sorbonne. J'ai pris mes grades, et c'est tout. Vous voyez que mon éducation n'a pas été menée loin. Je vous ai dit ma naissance : quoique nous ne soyons plus sous le règne de Louis XIV, il n'est pas moins vrai que l'on compte peu d'évêques sans titres. Tout bien considéré, il n'y a en moi que l'étoffe d'un curé de village, quoique beaucoup de curés de village, je me hâte de l'avouer, soient dignes de rêver une ambition qui m'est défendue.

Quelle que fût la part qu'Abel fit à la modestie de l'abbé Vincent dans ce récit de son origine et de son éducation, il ne lui en resta pas moins une impression malheureuse dans l'esprit. Il avait jugé autrement l'homme. Caractère étrange, il fut fâché d'être sûr maintenant d'arriver au but par le chemin de son choix. La résistance ne lui paraissait pas admissible : point d'orgueil à caresser, point de science à renverser avec le canon, rien ; un zèle médiocre, un naturaliste au lieu d'un prêtre. Le succès était acquis. Abel en vint à regretter d'avoir usé de tant de circonlocutions ; il fut affecté de ce sentiment de honte qu'on ressent lorsque, après avoir parlé respectueusement à un homme dans un salon, on découvre qu'on a pris le domestique pour le maître. Se sentant désormais assez fort pour risquer jusqu'à l'athéisme avec un tel interlocuteur, Abel, l'ironie sur les lèvres, reprit :

— Vous vous estimeriez heureux, n'est-ce pas, d'avoir tous les jours une table bien servie ; peu de plats, mais fins ; quelques vins choisis!

— J'avoue, répondit l'abbé Vincent, très loin de soupçonner le changement opéré dans l'esprit d'Abel, j'avoue que je suis, Dieu me le pardonne, un peu sensuel, et que la soupe grasse, deux fois par semaine, ne me damnerait pas. Mais on s'accoutume à plus mauvais ordinaires que le mien. L'eau de la Seine est légère, et les légumes du terroir sont savoureux.

— Je vois que vous n'êtes pas ennemi d'une existence satisfaite, continua Abel de plus en plus prévenu contre l'abbé Vincent, et vous avez raison. On ne soutient pas l'existence avec des jeûnes ; la force d'esprit exigée chez un homme chargé d'une responsabilité comme la vôtre veut être entretenue par un bon régime et l'entourage d'une aisance légitimement méritée. Qu'est-ce qu'un prêtre, si nous descendons un instant dans

les familiarités de la vie, qui ne possède pas six douzaines de bas, une robe de chambre fourrée et des pantoufles !

— A franchement parler, répondit l'abbé Vincent complétement dupe du ton amical et du tour hypothétique d'Abel, à franchement parler, je préférerais à des pantoufles une bonne paire de souliers; car je n'en ai plus qu'une paire, et il faut qu'elle aille jusqu'à la Noël, et nous sommes en juin.

— Et votre église?

— Mon église? répondit l'abbé Vincent, heureux de s'épancher comme l'ami dans l'ami; et Abel n'était pas moins pour lui, tant il mettait dans ses questions de cordialité antique, renouvelée des dialogues des philosophes d'Athènes; mon église? répéta-t-il, elle est fort délabrée, mon cher monsieur Abel : le maître-autel menace ruine, la chaire crie, les piliers tremblent; et ce qu'il y aura de plus chrétien bientôt, ce sera d'engager mes paroissiens à ne plus se rendre aux offices. Je me suis adressé plusieurs fois au maire et au conseil municipal : le maire dit qu'il n'a pas de fonds; le conseil municipal me renvoie au préfet, le préfet au ministre; rien ne se fait. En attendant, de peur de voir le clocher s'écrouler, j'ai ordonné qu'on ne sonnerait plus les cloches. Ainsi mon église est encore plus malheureuse que moi, son curé.

— Vous ne repousseriez pas, j'en suis sûr, continua Abel, la générosité pieuse de celui qui la relèverait de fond en comble, la restaurerait à l'intérieur sans lui ôter son caractère de simplicité, et ferait élever six colonnes à l'entrée?

— Ces largesses chrétiennes ne sont guère de notre siècle, monsieur Abel.

Abel poursuivit :

— On dorerait la chapelle de la Vierge, et on y placerait un christ peint par Eugène Delacroix; on enrichirait le maître-autel d'un ciboire en vermeil, de plusieurs candelabres et de quelques vases d'argent.

— Je n'en ai jamais tant rêvé pour ma pauvre église.

— On ajouterait un orgue.

— Un orgue! s'écria l'abbé Vincent, un orgue! comme un roi détrôné s'écrierait : une couronne! un orgue pour mon église! de la musique! C'est là une trop forte illusion; cet ambitieux désir est peut-être un péché.

— Demain, acheva Abel, qui croyait s'être suffisamment démontré tout ce qu'on pouvait exercer de séduction sur un homme comme l'abbé Vincent, demain vous entrerez en marché avec le propriétaire de cette maison. Achetez-la pour moi, je vous prie : vous l'habiterez. Il faut que mon bibliothécaire soit convenablement logé.

— Monsieur...

— Vous aurez aussi le jardin.

Surpris par un bienfait si inattendu, l'abbé Vincent se leva, heurta dans l'obscurité les fauteuils et les tables pour chercher son bienfaiteur. En prenant la main d'Abel, il dit :

— Monsieur, et mon église?

— Votre église aura tout ce que j'ai promis, l'orgue même.

— Monsieur, si c'est pour moi, c'est trop; si c'est pour Dieu, ce n'est pas assez.

— Quoi! cela ne suffit pas?

— Non, monsieur : je n'ai pas le chrétien, si j'ai l'église. Y viendrez-vous?

— Oui, répondit Abel.

Dieu est satisfait, mon cher monsieur Abel; et c'est à lui que vous vouliez être agréable, je le vois maintenant, par l'acte de votre rare charité, dicté par un vœu dont je ne vous demande pas l'origine. Mais moi, à mon tour, que faut-il que je fasse pour vous prouver ma reconnaissance?

— Vous êtes prêtre, reprit Abel, mais vous l'êtes sans dureté, sans fana-

tisme ; vous raisonnez vos croyances, vous ne les répandez pas comme un orage ; avant les pompes extérieures du culte vous mettez les vertus évangéliques ; la religion du cœur chez vous l'emporte sur celle de la tradition et des hommes enfin.

Sentant qu'il s'embrouillait de plus en plus, Abel renonça brusquement aux mots pour arriver droit au fait.

— Je demande que vous me révéliez une confession.

— Que je vous révèle une confession ! (L'abbé Vincent frémit.) Et monseigneur l'évêque de Versailles ! s'il venait à le savoir !

— L'évêque de Versailles ne le saura jamais.

— Et notre saint-père ?

— Il ne l'apprendra pas davantage.

— Et Dieu, monsieur !

— Il meurt de misère, je l'enrichis, et il me refuse ! Mais que peut-on vous faire ? vous casser ? Je vous assure quatre mille livres de rente, monsieur. Répétez-moi donc la confession que je veux savoir.

— Et Dieu, monsieur ! redit l'abbé Vincent.

— Mais je meurs si vous ne parlez pas !

Le jeune prêtre resta muet.

— Mais je meurs si vous ne parlez pas !

Même silence du prêtre.

Exaspéré des refus de l'abbé Vincent, Abel s'écria, n'étant plus maître de sa raison :

— Faut-il recourir à la violence, monsieur ? Je veux savoir ce que vous avez appris par la confession de Bergeronnette. Mais où êtes-vous donc ? ajouta Abel qui tâtonnait dans l'obscurité ; où êtes-vous donc ?

— A vos pieds, répondit l'abbé Vincent.

Abel retomba dans le fauteuil d'où il s'était levé pour chercher l'abbé Vincent. Celui-ci, en s'asseyant près d'Abel, lui dit :

— Je n'accuse que moi ; votre méprise est le fruit de ma faute. Vous ne m'avez si mal jugé, mon ami, que parce que j'ai eu le tort d'oublier avec vous l'austérité de mon caractère de prêtre, si affaibli en moi, et je m'en repens, par le contact énervant du monde et par un genre d'étude qui, malgré sa sévérité, m'a éloigné de la sainte préoccupation des vérités éternelles, seuls délassemens possibles, seul commerce permis, nos seules joies tolérées. Mon autorité s'est égarée en ne restant pas rivée à l'anneau du devoir. Comme vous n'avez pas trouvé le prêtre en moi, vous avez cru avoir bon marché de l'homme, et d'un homme débile dans sa science, dépourvu de majesté, accessible par le flanc découvert de sa misère. Qu'est-ce que le prêtre, vous m'avez forcé à me le demander, qui n'est pas prêtre à toutes les heures du jour et pour chacun ? qu'est-ce que le prêtre, je me réponds, qui pend au clou sa robe et ne la reprend qu'à l'autel, qui compromet sa parole dans les tournois des conversations frivoles, et s'étonne de la sentir sans force au moment de combattre le doute ou de terrasser le mensonge ? Je suis ce prêtre, mon ami, dont la parole et l'esprit se sont tellement vulgarisés que vous n'avez pu le distinguer des autres hommes, malgré votre candeur. Plongé dans les délices d'une étude trop aimée, je ne vous ai paru un savant estimable qu'à la condition de n'être pour vous qu'un prêtre sans autorité. Vous êtes allé à l'homme ; et ce n'est pas votre faute, je le répète, si l'homme vous a intéressé par son isolement et sa faiblesse. Il l'a trop montrée pour que vous lui ayez refusé le secours de votre exigeante pitié ; et la pitié vous a créé des droits sur moi. Qu'ai-je fait pour vous détromper à temps ? Mes sens, que je n'ai pas assez domptés, se sont laissé surprendre aux douceurs que vous leur avez offertes ; mon orgueil a été édifié, et j'ai pris en dérision ma robe salie, ma chaussure percée, ma maison sans meubles, comme si jusqu'ici je n'avais pas vécu sans penser à un état meilleur. J'aurais pu être sourd à vos propositions : je ne l'ai pas été ; je suis puni :

c'est une justice. Si j'avais su résister, je n'aurais pas eu la douleur d'apprendre que la possession des félicités décevantes au devant desquelles je me suis jeté devait se mériter par la révélation d'une confession. Je n'en veux donc qu'à moi si cette idée vous est venue. Pardonnez-moi, mon cher monsieur Abel, de vous l'avoir inspirée. Apprenons tous deux par là que la pensée du mal, tant elle est subtile, agissante, toujours près de nous, se glisse même entre deux hommes dont l'un, je veux parler de vous, rougirait de corrompre la fidélité d'un devoir, quel qu'il fût, et dont l'autre a vécu jusqu'ici de pain et d'étude. Pardon, pardon, monsieur Abel! Que le reproche pèse donc sur moi seul! Vous m'avez donné à prodigalité de l'ombre et du repos, mon Dieu, et je n'étais pas content! vous m'avez nourri du pain de tous les jours et des fruits de la saison, et je n'étais pas content! Vous avez envoyé à mes nuits un sommeil paisible, et je n'étais pas content! Vous avez bien fait, mon Dieu, et je vous remercie de m'avoir appris à connaître mon bonheur par mon propre abaissement et par ma confusion.

La main d'Abel, confus et silencieux, était dans la main de l'abbé Vincent.

La lune se levait sur la belle campagne de juin, et baignait d'une écume d'argent les prés, les grands bois, les villages assoupis.

Des voix harmonieuses sortirent tout à coup du fond de ce vaste sommeil de la nature.

— Qu'est-ce donc que j'entends? demanda Abel.

— Ce sont mes élèves, mes petits musiciens qui répètent un morceau pour demain, jour de fête à l'église : la fille du maire se marie. Voyez, de ce coin de la croisée, l'ordre qui règne dans leur exercice quoique je sois absent.

Placés l'un près de l'autre à la croisée, les yeux fixés sur les vitraux, à travers lesquels brillaient quelques lampes dont la lueur se balançait sur des têtes nues d'enfans, Abel et l'abbé Vincent, émus de leur conversation, la poitrine rafraîchie, le visage caressé par l'haleine des fleurs, écoutèrent, dans le calme d'une nuit admirable de pureté, les chants que se renvoyaient les échos de l'église.

Il était tard quand Abel prit congé de l'abbé Vincent.

En sortant, il n'eut qu'une pensée : celle de voir le docteur Calveyrac.

L'abbé Vincent pria toute la nuit.

XXXI.

Aucune des inquiétudes personnelles à quelques caractères mis en relief dans cette histoire n'avait réagi sur la paix dont jouissait, depuis son origine, l'établissement de madame Dalzonne, constamment attentive, il est vrai, à lui conserver sa physionomie claustrale, première condition de sa bonne renommée. Il ressemblait à ces états modernes dont les chefs, quelque cuisans que soient leurs chagrins domestiques, ont le courage réel ou affecté, sachant à quel prix ils règnent, de ne paraître s'occuper que de leur peuple. Excepté madame Pingray, dont la bonté était presque du génie, personne n'avait soupçonné jusqu'ici la plus légère inégalité dans les rapports, qu'on pourrait appeler de famille, entre madame Dalzonne et les personnes placées autour d'elle par devoir ou à titre de pensionnaires.

C'était d'ailleurs pour tous la même existence effacée, nulle, ou, pour la définir par son bon côté, indifférente. Idées, opinions, projets coulaient au fond du même lit, en nappes monotones, depuis le premier jusqu'au

dernier jour de l'année. A la même place s'asseyait au dîner le même personnage, qui répétait à un moment prévu le geste de la veille et la plaisanterie de dix ans. Toutefois, cette uniformité grise avait une valeur, et, comme certain vin, fade d'abord, elle acquérait une vertu avec l'âge, pourvu qu'on éloignât tout point de comparaison qui eût été un contraste. Là rien n'était un contraste. La situation de l'établissement entre une ville du passé, une rivière et un bois, la maison, longue en surface, mais peu voyante, les hauts murs de circuit, qui s'affaissaient et se déjetaient en cerceau au point central du pourtour, vers la Seine, comme prêts à lâcher dans l'eau, faute de résistance, le gros jardin en pente; la grille de fer qui criait sur ses gonds, même lorsqu'elle était au repos, à l'exemple de ces vieux malades habitués à la plainte; le parloir, d'une propreté exagérée, comme la salle des convalescens dans les hôpitaux, qualité dont l'excès, ainsi que l'extrême blancheur, entraîne vers la tristesse; l'intérieur de la maison, fait à l'image de l'extérieur, doux, émoussé, ne blessant ni la délicatesse du regard par des murs de couleur trop vive, ni les pieds par des marches trop rapides; tout enfin, la matière inerte et la matière vivante, avait une parenté de lenteur, de silence et d'éternité. L'empreinte était si forte que madame Dalzonne elle-même, qui la respectait, en avait peur quelquefois, et en redoutait les effets au point de chercher à les détourner par des innovations agréables, par des embellissemens tentés avec discrétion au jardin, par des plaisirs nouveaux introduits dans le programme de ses soirées. Mais qu'arrivait-il? Au bout de quelques jours, l'innovation n'était plus sensible; l'atmosphère de la maison l'avait tellement envieillie que rien ne paraissait changé; car la maison s'assimilait tout, de même que certaines eaux gourdes pétrifient en quelques heures les objets qu'on y jette.

Aux yeux de madame Pingray, madame Dalzonne avait considérablement relâché pour elle, depuis quelques mois, les liens de cette torpeur générale, sans avoir beaucoup gagné en contentement d'esprit. Des hauteurs de sa tour d'observation, l'antique pensionnaire avait vu luire et s'éteindre, sur un front d'une tranquillité affectée, les éclairs de plusieurs orages; elle avait suivi la trace des larmes sur des joues meurtries, distingué la fausseté de certaines joies à des notes forcées. Mais, compâtissante au fond de chacun de ses jugemens, elle n'avait point couru après l'aveu d'une peine inhabile à se cacher. L'objet était venu à sa connaissance, comme le rayon tombe en ligne droite sur la surface du métal poli. Nature résistante et fine, elle réfléchissait le monde moral et ses tristes paysages dans le miroir de son intelligence. Elle était si loin de se complaire dans sa supériorité de perception que, s'en défiant sans cesse par pureté native, elle n'allait jamais au delà de ces places spontanément éclairées sans le concours de son désir; elle s'arrêtait volontairement en chemin de savoir, et s'asseyait à la première ombre, préférant ne tirer aucun parti de sa clairvoyance, dont elle aurait souhaité souvent d'être privée, que de l'irriter aux aiguillons de la curiosité. Ainsi forte d'elle-même, s'il lui était impossible de voir dans trois personnes qu'elle aimait, le docteur Calveyrac, madame Dalzonne et Abel, la même situation relative qu'autrefois, elle ne possédait pas pour cela le fond de leurs pensées et le but de leurs intentions. Ils n'étaient plus les mêmes, ils étaient malheureux l'un par l'autre pour des motifs auxquels le cœur avait une grande part; mais là finissait, sauf quelques détails qui témoignaient de la vérité des faits principaux et les liaient entre eux, l'autorité qu'exerçait sa mémoire sur son merveilleux raisonnement.

Madame Pingray ne se trompait guère dans les jugemens qu'elle portait. Elle connaissait bien madame Dalzonne, mieux que madame Dalzonne ne se connaissait elle-même; car celle-ci en était encore à ignorer que les orageuses passions sont défendues aux existences bourgeoises, parce qu'elles ne quittent pas l'immuable milieu où des milliers de liens les re-

tiennent depuis la première jusqu'à la dernière heure de l'année, et où chacun se constitue l'habitude de les voir, semblables, à beaucoup d'égards, à ces monumens publics posés au point central de tous les rayons, se montrant de face partout. Aimer, pour elles, est une date sinistre. Que la femme riche se permette un amant : les facilités accourront au devant d'elle pour l'aider, lui aplanir le chemin des occasions, lui faire de l'ombre en allant, pour lui ménager le silence au retour et endormir l'opinion. Ce n'est pas chez elle qu'elle aura la maladresse de se commettre avec une passion : elle la demandera aux tourbillons des soirées, aux bals de ses amies, indulgentes aujourd'hui afin qu'on le soit demain ou parce qu'on l'a été l'an dernier ; elle dépaysera ensuite son erreur chérie aux eaux de Saint-Sauveur, dans des voyages en Italie, dans le séjour d'automne à la campagne. Il faut être riche pour courir le risque d'aimer, comme il faut être riche pour rester long-temps jolie et pour être aimée long-temps. Mais sur quel amas de déceptions ne tombe pas la femme de position secondaire, nourrie de cette fausse idée qu'elle a le droit d'aimer en toute liberté, au coin du feu, à la croisée du jardin et sur l'oreiller de la nuit ! Ses domestiques, ses enfans, son ombre, tout la regarde quand elle n'a des yeux que pour l'homme aimé ; si l'on s'agite autour d'elle, c'est pour mieux écouter son silence. Elle n'a d'ailleurs rien qui la diversifie et la nuance. Elle vit dans son idée, se cache mal dans ses terreurs, et elle empire sa faute en la laissant toujours dans le même air. La passion chez une femme riche, c'est le mouvement, le soleil, heureux à voir derrière un voile ; c'est la santé : chez l'obscure bourgeoise rivée au devoir, c'est l'immobilité, quand ce n'est pas le suicide.

Une chaude soirée de juillet avait, contre l'habitude, renvoyé long-temps avant onze heures les pensionnaires dans leurs appartemens. Rien n'avait coloré cette soirée d'une teinte qui la distinguât des précédentes : après avoir pris le café sur le gazon du jardin, les hommes avaient causé politique et parlé des avantages de la santé, sujets d'autant plus inépuisables à traiter qu'ils sont l'un et l'autre plus problématiques ; les dames avaient continué des broderies issues de celle de Pénélope, dont la fin n'est pas encore constatée par l'histoire.

Comme de coutume, le baron de Fourneuf se serait attiré de nouveaux ennemis par sa langue s'il lui en était resté encore à conquérir. Tantôt debout et voltigeant autour du cercle, tantôt à califourchon sur sa chaise, posture familière à Napoléon et à de Fourneuf, il avait lancé des flèches dans le flanc de chacun. Ce soir-là, madame Musquette avait été la victime favorite : ne tolérant pas son costume diaphane, parfaitement excusé par l'ardeur de la saison, de Fourneuf l'avait fait rougir sans pitié par des allusions qu'il adressait à Lejeune. A plusieurs reprises il avait demandé à celui-ci, dont l'irritation se décelait par des plaques de rougeur aux tempes, aux pommettes et à la saillie du menton, s'il aimait à se promener à travers les solitudes du vieux monde, s'il était ou non pour l'indépendance des noirs ou des noires, s'il connaissait le joli jeu de société : *Monsieur le curé n'aime pas les os* ; calembourgs sur calembourgs tirés à bout portant sur madame Musquette, qui aurait mangé la bosse à l'odieux baron.

Sauf ces malices courantes, aucun incident, comme il a déjà été dit, ne caractérisa cette soirée, une des dernières qui s'écoulaient entre les quatre paisibles murs de la maison de santé pendant le beau mois de juillet.

Si tout le monde ne dormait pas encore deux heures après le couvre-feu, personne du moins n'était hors de son appartement ; derrière les rideaux des croisées on ne voyait plus passer de lumière ; la lanterne de l'escalier ne lançait plus que de rares bouffées bleuâtres à la hauteur d'un étage.

Trois heures sonnaient à l'horloge de la cour intérieure. Des cris violens remplissent tout à coup les échos de la maison et rompent son pre-

mier assoupissement. D'autres cris suivent, mais plus distincts et comme partis du milieu de l'escalier; une porte s'était sans doute ouverte. Le réveil fut général, il fut terrible. La première idée fut que des voleurs s'étaient introduits dans la maison, la seconde que le feu la dévorait. Dans la même minute, qui sait toutes les suppositions qui s'enfantèrent? Lejeune éprouva toutes les peurs, il crut à la chute de tous les fléaux sur le toit de la maison : le feu, l'inondation, les voleurs, une révolution de juillet (le mois où l'on était rendait cette peur si naturelle!) un tremblement de terre; et il ajoutait tout bas en claquant des dents, sans parvenir à nouer ses caleçons de flanelle : — Ah! ce monsieur Champeaux! ce monsieur Champeaux! Pourquoi a-t-on reçu un tel homme dans une maison respectable? — Il ne séparait pas Champeaux d'une calamité, quelle qu'elle fût. Les déchiremens de la voix entendue ne cessaient pas; lorsqu'ils s'affaiblissaient, ils se changeaient en une plainte où l'on distinguait le poignant reproche de n'être pas secouru.

Bientôt, la peur de chacun composant une espèce de courage factice universel, les nombreuses sonnettes de la maison tintèrent à la fois, les portes s'ouvrirent, quelques pensionnaires à demi vêtus osèrent se montrer sur l'escalier. Ce premier élan accompli, l'étage vint en aide à l'étage; les domestiques parurent enfin avec des flambeaux, la maison entière fut sur pied. On s'interroge avec terreur. — Quel est ce bruit? — D'où viennent ces cris? — Ecoutons! — Mais ce n'est pas le feu : c'est au deuxième étage.

— Descendez, oh! descendez chez ma maîtresse! s'écria Bianca de l'escalier : mademoiselle de Touralbe se meurt.

Terrifiés, les pensionnaires se portent vers la chambre de mademoiselle de Touralbe, mais en laissant toujours passer devant eux, dans leur zèle timoré, le docteur, madame Pingray et madame Dalzonne.

Vêtue comme on l'est au lit, mademoiselle de Touralbe était évanouie sur son tapis, les cheveux épars, les mains et la poitrine rougies de quelques sillons de sang. Elle était pâle, elle respirait à peine, ses yeux étaient fermés.

Tandis qu'on la plaçait sur son lit, et que le docteur avait recours aux moyens d'usage pour la faire revenir, soins plus pressés que de l'interroger sur la cause de son évanouissement, Lejeune, lui si prudent, était sorti de la maison de santé en simple caleçon, en pantoufles, pour aller à Saint-Germain demander du secours à tous les dépôts de la force publique. Il courut à divers postes de la garde nationale, où il sonna le tocsin; il éveilla ensuite le commissaire de police en lui criant du bas de la porte qu'on égorgeait les pensionnaires de la maison de santé du Pecq; il arracha le procureur du roi au sommeil; et, pour couronner son œuvre, il alla à la caserne des chasseurs à cheval en garnison dans la ville, et il avertit le colonel que des révolutionnaires décidés à mettre à feu et à sang le pays avaient commencé par piller un établissement de malades, mais, ajouta-t-il, où il y a aussi beaucoup de condamnés politiques.

Il n'en fallait pas davantage en 1835 pour faire courir aux armes une cité : l'alarme fut à Saint-Germain; on descendit au Pecq. Quand Lejeune rentra à la maison de santé, il était suivi de plus de cinquante personnes, qui y pénétrèrent en tumulte. Des crosses de fusil retentirent dans l'escalier; tout un conseil de guerre et une cour de justice se rangèrent autour du lit de mademoiselle de Touralbe, dernier point de concentration révolutionnaire qu'atteignit l'autorité évoquée par Lejeune. Ce n'était point là précisément ce qu'il avait promis; il ne savait maintenant qu penser : il ne s'attendait pas à trouver l'émeute au lit et sous les trait d'une jeune femme sortant d'un long évanouissement.

Comme à chaque question adressée par le commissaire de police, le procureur du roi, ou par le colonel des chasseurs à cheval pour savoir la nature de l'agression domiciliaire exercée dans un but politique sur la

maison de santé, on répondait en montrant mademoiselle de Touralbe, ces magistrats, impatientés de l'obscurité énigmatique où on les tenait, finirent par interroger celle-ci, qui recueillit ses forces et parut en mesure de satisfaire à la justice.

D'une voix éteinte, elle dit alors que les cris qu'elle avait poussés avaient pour cause un épouvantable accident. Il y avait à peu près deux heures qu'elle reposait quand elle avait été éveillée d'une manière affreuse à raconter : un homme avait touché à son lit! un homme!

— Un homme! murmura, indignée, une voix qui était celle d'une femme; et cette femme était madame Musquette.

Mademoiselle de Beaupréau fut l'écho de cette pudique exclamation.

— Oui, un homme, redit mademoiselle de Touralbe. Je l'ai repoussé, mais sa hardiesse s'est accrue de ma résistance. J'ai sur ma poitrine et mes bras des marques de son odieuse violence. Il ne s'est retiré que lorsque mes cris, dernières armes de mon honneur, ont enfin éveillé la maison.

— C'est une infamie!

— C'est une double infamie, mesdames! affirma de Fourneuf en entrant dans la chaste colère de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau.

Des pleurs reluisaient sur les joues enflammées de mademoiselle de Touralbe.

Le colonel des chasseurs se tirait la moustache pour faire diversion au rôle équivoque qu'un imbécile lui faisait jouer. Plus naturellement à sa place, le procureur du roi prenait des notes au crayon.

— Il y a danger pour vous à rester dans cette maison, soufflait de Fourneuf à l'oreille de mademoiselle de Beaupréau et de madame Musquette. A quoi vous êtes exposées, grand Dieu! à votre âge et dans votre position! Et vous qui étiez presque nue hier au soir, madame Musquette!

— Soupçonnez-vous l'auteur de l'attentat? demanda le procureur du roi en se penchant sur l'oreiller de mademoiselle de Touralbe afin de ne pas perdre un mot.

Mademoiselle de Touralbe releva la tête et regarda autour d'elle.

— On dirait que monsieur Cabassol se cache, dit de Fourneuf d'une manière assez haute pour compromettre Cabassol.

— Je ne me cache pas! répondit Cabassol d'un air de défi qui était beaucoup trop téméraire lorsqu'on jetait les yeux sur sa décrépitude, saisie dans le plus grand déshabillé nocturne.

— Silence! dit le procureur du roi.

— Il n'est pas ici, déclara mademoiselle de Touralbe en se cachant le visage.

— Vous le reconnaîtriez donc? dit le procureur du roi.

— Peut-être, monsieur.

— Nommez cet homme, mademoiselle; vous devez cette franchise à la justice.

La parole manqua tout à coup à mademoiselle de Touralbe. Toujours près d'elle, le docteur lui fit respirer des sels et la souleva sur son bras. Il exigea pour elle quelques minutes de repos.

Placée de l'autre côté du lit, madame Dalzonne, quoique bouleversée par cette scène de désolation, avait encore la force d'aider le docteur dans les soins qu'il prodiguait à mademoiselle de Touralbe.

La plus calme des personnes réunies autour du lit de mademoiselle de Touralbe, c'était madame Pingray. Son indifférence, comparée à tant d'intérêts soulevés, était presque de la dureté. Avare de pitié, sobre de remarques, impassible dans cet empressement universel à se rendre utile, elle ne quitta pas le fauteuil où elle s'était assise en entrant dans la chambre.

Avant que mademoiselle de Touralbe eût repris des forces pour parler, le colonel des chasseurs à cheval avait jugé à propos de se retirer sans

bruit, jurant bien de ne jamais rapporter à ses amis l'histoire de cette campagne.

Comme le silence de mademoiselle de Touralbe se prolongeait, le procureur du roi s'imagina qu'elle se taisait par quelque motif de pudique retenue. Il lui demanda si elle désirait continuer sa déposition seul à seul avec le strict personnel de la justice.

Elle fit un geste affîmatif.

Sur-le-champ le procureur du roi ordonna, au nom de la loi, aux personnes présentes de se retirer.

On vida l'appartement.

Jusqu'au jour la justice informa.

Si les paroles avaient la faculté de se transformer en pierres, on bâtirait une grande ville comme Paris avec les paroles qui tombèrent, pendant le reste de cette nuit de trouble, des lèvres des pensionnaires de la maison de santé.

Quel était l'auteur du crime?

XXXII.

Pendant dix jours la maison de santé fut livrée aux gens de justice. Ils verbalisèrent sans relâche et dans tous les coins; le grenier ne fut pas moins compromis que la cave; ils mesurèrent la hauteur des murs, comptèrent et recomptèrent les marches de tous les escaliers; ils appelèrent les domestiques, les pensionnaires, les palfreniers à déposer. Si les aboiemens se traduisaient, ils auraient obligé les chiens à dire ce qu'ils savaient sur le grand événement. De Fourneuf était heureux comme le poisson dans l'eau. On n'imagine pas tous les noms d'hommes auxquels il attribua tour à tour la tentative nocturne; sa liste de proscription n'était jamais close. Était-il de toute impossibilité d'y conserver un nom trop hasardeusement écrit, il le remplaçait par un autre encore plus extraordinaire. Tout calcul fait, si le criminel présumé était trop illustre, la passion justifiait alors l'indignité de l'action. Quand on a vu des rois épouser des bergères, on a pu compter un plus grand nombre de bergères abusées par les rois. Si le coupable était trop obscur, l'excès de l'amour l'anoblissait. Et que d'ingénieux commentaires! que d'aigres répliques! que de vénéneuses personnalités provoquait, l'ironie aux poings, de Fourneuf, maître du tournoi! On assemblerait un concile afin de décider quel est l'objet le plus flatteur au goût des vieilles dames pensionnaires d'une maison de santé, que le concile ne trouverait rien de plus attrayant pour elles, de plus aromatisé, de plus frangipané qu'une tentative comme celle dont mademoiselle de Touralbe avait été victime. Aussi madame Musquette négligeait-elle, tant elle pressait cette savoureuse catastrophe, de tracer sa grande raie au milieu des cheveux, ce dont elle était fière pourtant comme certaines villes le sont d'une route royale. Mademoiselle de Beaupréau ne rêvait plus, c'est tout dire; et l'une et l'autre auraient peut-être mis de côté leur conquête de l'Inde, l'intéressant Lejeune, si depuis l'événement Lejeune, plus intéressant que jamais, n'eût été forcé de garder le lit par suite de sa course en simple caleçon dans la ville de Saint-Germain, pendant la nuit.

Au dessus de ces rumeurs, dont la fumée ternirait infailliblement le lustre de la maison de santé, planait l'esprit médicatif de madame Dalzonne. Quelle que fût l'issue de cette affaire, elle ne se dissimulait pas combien il en résulterai des conséquences fâcheuses pour elle, dont le nom allait s'accoler à une publicité de scandale. Elle en souffrait en silence, n'osant ni recourir aux engagemens de madame Pingray, d'une

impénétrabilité de fer dans son opinion sur l'événement, ni à Calveyrac, avec lequel elle n'avait plus depuis quelque mois que de simples rapports de convenance. Quel conseil aurait-elle attendu d'Abel, réduit par elle à ne s'occuper que de lui-même et à compter les jours qui le séparaient du complet rétablissement de sa santé ? Instruite par le passé, et par un passé fort peu éloigné, elle redoutait de le déplacer de nouveau, de le distraire par d'autres pensées. Elle l'épargnait maintenant avec une sorte de respect, comme une idole dont le soleil aurait dévoré l'éclat la seule fois qu'on l'aurait dépouillée de ses voiles. Comment la risquer encore? il faudrait manquer de foi et d'amour. Et puis, prononcer encore devant Abel ce nom de *Touralbe*, déjà jeté comme un poignard entre elle et lui ! Ce nom provoquerait des larmes; elle en verserait à coup sûr au souvenir de celles qu'elle avait répandues. Ce n'était ni à propos ni prudent.

Au surplus, quelles lumières, quelles consolations obtenir du docteur, de madame Pingray et d'Abel, dans une affaire dont il n'était au pouvoir de personne d'arrêter l'inflexible cours? Elle n'avait qu'à gémir sur le hasard qui avait amené mademoiselle de Touralbe chez elle; et encore regardait-elle sa plainte comme peu généreuse si elle songeait que mademoiselle de Touralbe n'avait pas quitté le lit depuis la fatale scène, et qu'elle ne reparaîtrait jamais dans le monde sans répondre par une pénible rougeur à d'insolentes curiosités.

Calveyrac avait fait comme le lion qui entend crier un léopard derrière lui tandis qu'il est occupé à tenir une proie encore vivante: il retourne la tête, il élargit les griffes. Le lion est double: il a tué, il tue; on verra ensuite.

Mais c'est à l'homme qu'on devrait comparer le lion fort, le lion redoutable, s'il en est un incomparable à l'homme dans l'univers. Où l'homme prend-il tant d'énergie pour ployer et briser en lui tout ce qu'il y a de chênes et de rochers ? de quel point de la terre s'élance-t-il pour aller si loin ? et à quelle barrière s'attache-t-il pour s'arrêter à temps ?

Calveyrac avait pris envers Bergeronnette l'engagement terrible, obtenu par les larmes, scellé sous le ciel par le serment, de tuer en elle le déshonneur qu'elle portait. L'engagement avait été rempli. La chimie a des poisons certains, la botanique ses plantes mystérieuses, jaunes et pâles, qui croissent à l'ombre et entre les pierres disjointes des vieux cloîtres. La science les nomme, la justice les sait; mais la pensée qui les conseille est frappée de mort par la loi, et la faute qui y a recours s'éteint dans les cachots. Ceci est arrêté, écrit; c'est la loi.

Cependant Calveyrac avait pressé Bergeronnette dans ses bras et lui avait dit: — Bois, pauvre enfant, et sois sauvée ! Elle avait bu. Il avait ajouté: — Repose-toi deux jours: après ces deux jours tu seras encore Bergeronnette, la blanche perle de Fromainville. — Et c'était fait.

Le docteur était maintenant accoudé sur son action. Il y pesait et la regardait jusqu'au fond ; car la solitude évoque l'examen. Les hommes forts du siècle, qui jugent, qui scrutent sans cesse, qui divisent le monde en atomes et publient que Dieu n'est qu'un courant électrique, retournent un beau jour l'arme contre eux-mêmes, et les juges sont jugés. D'une main ils se saisissent et de l'autre ils se défendent : la lutte devient terrible, bouffonne parfois entre l'homme et l'homme. C'est l'instant où les rois qu'on nomme justes se souviennent d'avoir fait verser du poison, celui où le saint prêtre rejette sa robe et se prend à rire dans la glace de la comédie qu'il joue, celui où le plus honnête des commerçans récapitule quelques uns des moyens qui l'ont enrichi; car il y a dans la vie de l'homme le plus irréprochable un fait secret, connu de lui seul, qui lui est commun avec quelque scélérat, dont le seul désavantage et de l'avoir été trop long-temps.

Pourtant, et ceci est à considérer, beaucoup de vertus et de vices appartiennent en propre à la profession qu'on a embrassée. Un juge intègre

n'est que le locataire de la vertu qu'on nomme justice: il est juste par robe. Voyez-le sans toge, vous ne direz pas: Voilà un bon juge. Avec un général lâche et vingt mille soldats lâches on peut former une brave armée, parce que la bravoure est presque une vertu d'uniforme. Ainsi les professions sociales se composent de tant de parties nobles et de tant de parties viles qu'il faut accepter. Faire un choix: n'est-ce pas demander à l'arc-en-ciel la couleur verte sans le concours des rayons jaunes et bleus?

Ceci était dans les raisons qui roulaient dans la tête de Calveyrac lorsqu'il songeait à la moralité d'un fait dont les suites n'étaient plus discutables.

Il s'arrêta au milieu de ces réflexions pour se rendre chez Abel, depuis quelques jours atteint d'un retour de langueur. Dans sa lente guérison, son malade l'alarmait parfois par des signes de rechute, qui, sans lasser son zèle, désespéraient sa science aux prises avec une des cures les plus paradoxales de la médecine.

Les croisées de l'appartement d'Abel avaient été ouvertes pour faciliter le passage à un peu de fraîcheur, car la chaleur de la soirée était accablante; il pleuvait des flammes; à l'horizon le ciel était cerclé de lames rouges; les deux bougies allumées sur la console de la pièce, où le docteur entra sans bruit, manquaient d'air pour brûler.

S'étant assis près du lit d'Abel, le docteur remarqua qu'il murmurait des paroles voilées sous un demi-sommeil produit par l'excessive chaleur, et que, dans son abattement, il l'avait pourtant vu entrer. C'est un de ces mille phénomènes placés entre le sommeil et la veille, et communs chez les personnes parvenues aux limites de la maladie et de la guérison.

Abel disait:

— Ce jeune prêtre est-il parti? Je m'en veux d'avoir maltraité ce prêtre.

— De qui parlez-vous? demanda le docteur d'une voix assez élevée pour éveiller Abel.

— Vous êtes là, docteur! Je parlais en rêvant, n'est-ce pas? J'ai été éveillé, je crois, par l'une de vos réponses.

— Vous en vouliez beaucoup à un prêtre dans votre rêve.

— Je le consultais sur une maladie que vous n'avez pas l'habitude de guérir.

— Si je connaissais ce prêtre, je le remercierais de m'avoir suppléé. Étiez-vous satisfait de l'ordonnance?

— Pas trop, puisque je l'accusais de m'avoir mis au lit.

— Dans le cas où je n'aurais pas l'adresse de vous le faire quitter, la clientèle du prêtre n'aurait rien à reprocher à celle du médecin.

— C'était peut-être ma faute: je m'étais emporté contre lui.

— Je suis de votre avis: que de fois, mon ami, ne vous ai-je pas recommandé, pour guérir vite et pour toujours, de fuir vos passions comme un assassin qui vous poursuivrait!

— Mais il ne s'agit que d'un rêve, docteur; je ne me suis mis en colère contre personne.

— Alors je vous demande pardon du reproche, mon ami. Contez-moi cependant votre rêve jusqu'au bout.

— Ce prêtre, reprit alors Abel avec un peu plus d'émotion qu'on n'en éprouve à raconter un simple rêve, me refusait un éclaircissement qui n'eût compromis personne.

— Il y a de singulières délicatesses; mais ce prêtre, sans doute, ne voyait pas la chose comme vous.

— Comment l'aurait-il vue? Que désirais-je savoir? l'opinion d'une personne que je connais autant que lui.

— Un peu moins, mon ami, interrompit le docteur, puisque vous alliez chez ce prêtre afin de mieux la connaître.

— Il a refusé de me confier ce que cette personne lui avait dit ; et moi, qui lui avais offert, pour qu'il parlât, des encensoirs d'argent, des bannières, un orgue, je l'ai traité avec mépris. L'emportement m'a rendu malade : ma poitrine est échauffée, ma tête brûlante.

— A mon tour vous ferai-je remarquer que vous me rapportez un rêve?

— Sans doute ! sans doute ! se reprit Abel.

— N'en ayez pas souvent ainsi ; car, si le fait est une illusion, les conséquences en sont réelles : vous avez un peu de fièvre.

Tous deux se turent. Calveyrac précipita quelques morceaux de sucre dans un verre d'eau. Tandis qu'il les faisait fondre avec lenteur, il songeait qu'Abel lui révélait maintenant la cause de son indisposition sous la forme complaisante d'un rêve.

Il faisait un peu plus d'air, mais la chaleur n'était pas moins énervante. Un petit vent sans fraîcheur, en écartant les rideaux, couchait de claires masses de cheveux sur le front de Calveyrac et dévoilait sa vieillesse anticipée. Les rides du front, des lèvres, et celles que creuse le sourire à l'angle des paupières, déplorable protestation de nos infirmités permanentes contre nos joies passagères, tiraillaient son visage, presque aussi fatigué dans cette soirée que celui d'Abel.

— Je pars, je suis décidé à partir, reprit Abel sans transition.

— Vous partez ! D'où vient tout à coup cette résolution ?

— Oui, je quitterai Saint-Germain.

— Ce n'est pas pour toujours, Abel?

— Peut-être.

Abel soupira.

— Vous souffrez de quelque chagrin nouveau. Désirez-vous que je me retire?

— Non, je vous en prie : j'ai besoin de ne pas être seul. Restez, continuez, docteur, vous disiez...

— Que votre départ nous attristerait, mon ami : on vous aime comme un fils ici.

— Vous peut-être, vous m'aimez sincèrement et sans tyrannie ; mais que suis-je pour les autres ? (je ne parle pas de madame Dalzonne) un étranger. Quand ceux dont le hasard m'a fait le compagnon ne me verront plus, ils auront tout juste assez de bienveillance pour dire : — C'était un original, un fou.

Quelqu'un l'a profondément blessé : il se plaint de tout le monde, pensa le docteur.

— Ne croyez pas cela, mon ami : votre souvenir restera dans ce pays ; il n'est pas de pauvre qui ne répandra des larmes sur le seuil de votre porte fermée. Et nous, mon ami, quand le jour sera venu de nous séparer, nous nous répéterons avec amertume que nous avons perdu un ami, un frère.

J'aime mieux pour lui cette peine vraie, car elle a une origine et il va me la découvrir de lui-même, ajouta le docteur dans sa réflexion, qu'une douleur vague, imaginaire, enfantée par le délire du cerveau. Plus j'y pense, plus une conviction s'établit en moi : pourquoi l'accident arrivé à mademoiselle de Touralbe n'aurait-il pas éveillé l'amour que je lui ai toujours supposé pour elle? J'ai le doigt sur la vérité.

— Depuis long-temps, docteur, vous avez fouillé dans tous les replis de mon existence ; une fréquentation intime ne vous a rien laissé ignorer sur ma naissance, ma famille, mes malheurs : quelle honte aurais-je à vous mettre de moitié dans l'aveu d'un sentiment qui m'occupe, m'aide à vivre, m'oppresse souvent de mille joies nouvelles, de mille peines confuses aussi, qui se trahirait un jour avec vous, et qu'alors votre amitié me reprocherait d'avoir caché.

— Abel, répondit le docteur, je suis trop satisfait, croyez-le bien, des nombreuses marques de franchise que vous m'avez données pour en

souhaiter de nouvelles; mais si en déposant une confidence de plus en moi vous espérez vous alléger, hâtez ce moment; parlez, mon ami; je vous écoute.

— Docteur, ma passion est un bonheur et une souffrance; car je ne sais si je suis aimé. J'ai des doutes en surprenant sur le visage dont les traits m'ont surpris comme un miracle, la première fois que je les aperçus, des ombres de tristesse qui l'obscurcissent et ne me laissent plus rien voir. Je n'ai osé renverser ce mur élevé entre elle et moi, de peur de trouver de l'autre côté quelques unes de ces déceptions dont il vaut mieux ignorer l'existence pour le repos de la vie; et malgré moi cependant je m'approche toujours de l'obstacle. C'est qu'il est mortel pour le bonheur de sentir des larmes vous tomber sur la main quand vous la tendez à la main qui ne fuit pas, de distinguer l'amertume d'un soupir dans le souffle qui passe à travers les paroles aimées. Comment ne pas supposer alors que la femme dont on a fait sa vie ne se sent ni assez pure ni assez libre pour vous payer de tant d'amour? Ses scrupules, qui prouvent sans doute la probité de sa conscience, vous accusent, vous, d'être venu trop tard; et ce sont vos larmes qu'elle verse, ce sont vos soupirs qu'elle exhale. En se taisant, elle croit vous épargner une douleur qu'elle redouble par son silence.

— Tenez, interrompit le docteur, qui remarquait qu'Abel se perdait un peu dans le lyrique parce qu'il n'osait pas être dans le vrai, tenez, si vous voulez dire que la femme que vous aimez a eu un amant avant vous ou a aimé avant de vous connaître, je ne vous contredirai pas avec acharnement, rien n'est plus commun dans un monde comme le nôtre; mais ne réduisez pas à une cause unique des milliers de contrariétés morales qui font dévier d'une ligne correcte et franche le cours des passions. Qu'elles sont mêlées, diverses, nuancées, selon les âges, selon les rangs, selon les mœurs! elles sont les sœurs jumelles des maladies. J'ignore si vous n'avez pas fixé votre attachement sur une de ces femmes inquiètes dans leur imagination, où tout ce qui s'y réfléchit s'y déforme sous un certain faux jour poétique. Les femmes de ce caractère dépaysent, elles trompent de même qu'elles se trompent de la meilleure foi du monde. En elles le livre a tué l'homme, l'expression la réalité; elles regrettent en vous des qualités d'un ordre tout à fait en dehors des choses terrestres. La musique, qui est trop descendue dans l'éducation, la poésie, qui ne doit y être admise qu'avec une excessive réserve, et par dessus tout une organisation portée à fatiguer les nerfs, ont produit ces aberrations, qui ne sont pas incorrigibles : le bon sens du mari les dompte si la faiblesse de l'amant en a d'abord souffert.

— Mais, docteur, celle que j'aime est une enfant à qui le monde est inconnu; son éducation est à peine ébauchée, c'est une fille des champs. Vous la connaissez depuis plus long-temps que moi.

— Abel, interrompit le docteur avec l'impatience la plus vive et frappé au front d'un coup de sinistre lumière, Abel, mais la fille de Bergerin vous aime; elle vous aime, vous dis-je! elle me l'a dit.

Les deux bras passés autour du cou du docteur, Abel l'embrassait et le remerciait; ses joues pâles se fardèrent d'une teinte rosée.

— Docteur, pourquoi n'êtes-vous pas un de ces hommes qu'on remercie en les enrichissant? votre délicatesse me désole! Blâmez-moi, j'y consens, mais ne m'empêchez pas de céder au cri de ma reconnaissance. Vous n'êtes pas riche, docteur, tant mieux! Acceptez de ma main une fortune toute faite. Pourquoi me refuseriez-vous? Cette fortune, ne la tiendrez-vous pas, tôt ou tard, par vos services, de la générosité lente de la foule? pourquoi ne pas la recevoir tout entière de moi? Est-ce que je ne vaux pas la foule?

— Nous parlerons de cela plus tard, répondit Calveyrac moins étonné

encore d'apprendre qu'Abel aimait Bergeronnette qu'épouvanté en ce moment du désastreux moyen qu'il avait pris pour sauver l'honneur de celle-ci. — Qu'ai-je fait! cria-t-il dans sa conscience, dont le trouble ne montait pas jusqu'à son visage, obligé de répéter la joie de celui d'Abel; qu'ai-je fait!... J'ai bien fait peut-être, répondit Calveyrac à une seconde et vive ondulation de la même pensée : qui m'assure qu'Abel n'a pas rencontré juste en attribuant à une faute d'autrefois les impénétrables regrets manifestés par Bergeronnette? La faute n'était pas d'autrefois : voilà où était la seule erreur d'Abel; la faute était présente, à côté, vivante, là, obscure, mystérieuse. Si elle lui eût été imputable, pourquoi la lui aurait-on cachée? Elle revient à celui que mes doutes ont accusé dans l'île d'Herblay, et dont j'ai lu le nom derrière des larmes. Donc je n'ai pas à me repentir.

Bergeronnette sauvée, l'abbé Vincent mis à l'abri de l'infamie, arraché aux huées de l'opinion, Abel retrempant sa santé dans un amour libre désormais d'une affligeante incertitude, voilà le fruit de mon œuvre. Où est le crime? Le crime eût été dans la conduite contraire. Je suis tranquille.

La tranquillité du docteur ressemblait à toutes les satisfactions purement philosophiques : plus on se les prouve, moins elles sont démontrées. S'il se fût reconnu coupable, il n'aurait pas été plus silencieux.

— Mais si Bergeronnette m'aime, ainsi que vous me l'assurez, docteur, pourquoi ces longs soupirs dont elle accompagne chacune de ses paroles quand nous sommes ensemble chez elle ou quand nous nous promenons dans la campagne? Voilà ce que vous ne m'avez pas dit, mon ami.

— Quand vous la reverrez, Abel, vous la trouverez changée à votre égard; j'en ai la certitude. Je ne vous promets pas qu'elle sera redevenue la rieuse paysanne d'autrefois : la nature fait tout à coup sérieuses les plus joyeuses jeunes filles de la veille; mais sa gravité charmante vous plaira sans vous attrister. Elle aussi avait sa peine, que j'ai calmée : visions de quinze ans qu'elle a sans doute aussi confiées à l'abbé Vincent, auprès duquel, vous me l'avez appris, vous avez été moins heureux qu'avec moi. Les prêtres ne sont pas si indulgens que nous.

— Vous êtes meilleurs, vous autres. Mais, n'est-ce pas, mon ami, poursuivit Abel, que Bergeronnette mérite d'être ainsi aimée?

— Quand je ne serais pas de votre avis, Abel, vous ne changeriez pas pour cela d'opinion.

— Vous avez du goût, docteur, et surtout du sang-froid, vous que n'agitent plus de passions semblables.

— C'est une délicieuse enfant, affirma Calveyrac, glissant sur l'allusion qui lui était personnelle. Elle est votre ouvrage, Abel.

— Je lui ai inspiré le goût des arts; elle écrit, elle dessine; j'en ai fait une musicienne. Cœur d'ange! Docteur, je l'aime; vous m'avez dit qu'elle m'aimait : eh bien, par momens, quand mon démon se tait, je crois que c'est là le meilleur de la vie, aimer, être aimé. Pourquoi n'aimez-vous pas, vous, docteur?

— Qui m'aimerait? Je suis trop vieux.

— C'est que vous n'avez d'attention que pour la science. Docteur, vous êtes un sage.

Triste, Calveyrac eut pour lui-même, à ces paroles d'Abel, un sourire de pitié : *Vous n'avez d'attention que pour la science!*

Le docteur se sentait mal à l'aise : il prit congé d'Abel, qui n'avait jamais été si léger d'esprit.

— Vous m'avez promis d'accepter, lui dit celui-ci en lui tendant la main.

— D'accepter quoi, mon ami?

— D'être riche.

— Vous ne savez donc pas que cela m'est défendu par les lois?

XXXIII.

Lejeune avait pris une part si exagérée à la crise nocturne dont la maison serait long-temps émue, qu'il tomba dans un état alarmant de maladie. A la violente secousse d'une nuit de terreur avait succédé chez lui un délabrement général. Trop faible pour être emporté d'assaut par la maladie, il s'en allait en s'évaporant à vue d'œil; semblable aux vins vieux trop long-temps ménagés, il disparaissait en fumée pour avoir été une seule fois remué avec imprudence. Le bouchon avait cédé à une dernière fermentation : il ne restait rien au fond de la bouteille.

Quand Lejeune était fatigué de se répéter à haute voix les torts dont il s'était rendu coupable envers sa santé, quand il s'était assez reproché, sous toute les formes, sa sortie nocturne en simple caleçon de flanelle, il prenait alors mentalement Champeaux à partie, et il l'accusait d'être l'auteur principal de ses maux. Qu'avait de commun Champeaux et sa maladie? rien : mais il se soulageait en accablant Champeaux; ce nom répondait à tout. Une seule pensée restait saine et vivace au dessus des morts partielles qui s'opéraient dans Lejeune, c'était la pensée de ne pas mourir.

Hourdon, aux soins duquel il avait été remis, mesura, à sa première visite, le peu de succès promis à sa tâche.

Si Lejeune avait eu le choix, il aurait préféré être traité par Calveyrac; mais les convenances ne permettaient pas d'exclure ainsi, au gré des malades, ceux des médecins de la maison à qui il revenait le droit de les soigner.

La vue de Hourdon, on l'avouait, n'avait rien de rassurant; on se sentait plus mal en sa présence. C'était l'effet de ce magnétisme répulsif dont ne comprennent pas encore la portée les médecins modernes, obstinés à nier la vertu attractive d'un visage riant, d'une mise agréable, d'une parole amie sur l'esprit des malades, dont les organes, surexcités par la diète ou toute autre cause, acquièrent une subtilité de perception pleine d'inquiétude.

Affrontant une opinion qu'il pressentait défavorable pour lui, Lejeune se hâta de dire, avec volubilité et à plusieurs reprises, dès que Hourdon se fut assis près du lit.

— Je suis mieux, je vais beaucoup mieux, ce ne sera rien.

— Nous allons voir cela, répondit pesamment Hourdon en promenant sa main poilue sur la poitrine de Lejeune et en lui tâtant ensuite le pouls, gestes qu'accompagna un mouvement dédaigneux des lèvres.

— N'est-ce pas, monsieur Hourdon, que je vais mieux, et que ce ne sera rien?

— Si c'est votre opinion, je la respecte.

— Ne serait-ce pas la vôtre, monsieur Hourdon?

— Pas tout à fait.

— Éprouverais-je par hasard un retour de ma fameuse maladie?

— De quelle maladie parlez-vous?

— Eh! de celle que je cherche depuis si long-temps et dont je n'ai jamais su le nom.

— Celle-là ou une autre, peu importe.

— Il m'eût été bien doux cependant, monsieur Hourdon, de savoir à quoi m'en tenir.

— On n'a pas toutes les satisfactions dans ce monde.

— J'en suis persuadé, monsieur Hourdon. Je me fais une philosophie.

— En avez-vous beaucoup de philosophie, monsieur Lejeune?

— Une, comme je vous disais.

— Si elle est digne de ce nom, vous envisagez certainement sans crainte ce moment dont tout le monde s'effraie.

— Que prétendez-vous dire?

— Rien qu'un homme comme vous n'ait le courage d'entendre.

Les yeux de Lejeune se retirèrent dans leurs coquilles desséchées, son cœur se crispa, il eut froid jusqu'aux ongles.

— Au bout du compte, qu'est-ce que la mort, monsieur Lejeune? moins que rien.

— Ce M. Champeaux est un fier misérable, de m'avoir mis là!

— La mort est moins que rien, comme je vous le répète. Convenons d'abord qu'on meurt plus ou moins. Est-ce que vous n'avez pas toujours été mort pour Constantinople, pour Rome, pour le Mexique, où vous n'êtes jamais allé? n'êtes-vous pas mort pour la maison voisine, où vous n'avez pas pénétré davantage? A sincèrement parler, vous ne vivez depuis des années que pour votre cabinet. Ainsi donc vous ne mourrez qu'infiniment peu.

Lejeune croyait avoir de Fourneuf à ses côté. Quel langage rassurant!

— Beaucoup ou peu, il est dans votre pensée que j'ai peu à vivre? osa-t-il dire d'un ton navré.

— Je ne vous traiterai pas en femmelette, monsieur Lejeune, il faut franchir le pas. Il n'y a plus d'huile dans la lampe, les engrenages sont rouillés, la machine a fait son temps.

Ce plat matérialisme, professé avec la trivialité la plus prosaïque du monde, arrachait, lambeaux par lambeaux, la vie au malheureux Lejeune, dont l'état n'était que trop réellement désespéré.

— Maintenant, reprit Hourdon, que vous n'ignorez plus votre situation, mettez-vous en mesure, je vous le conseille, de régler vos intérêts particuliers. Avez-vous des parens?

— Aucun.

— C'est plus tôt fait.

— Quoique je ne pense pas mourir encore, j'avais mis ordre à mes affaires.

— Très bien! votre conduite est à imiter. Puisse votre exemple servir à M. de Fourneuf!

— Est-ce que lui aussi s'en irait? demanda M. Lejeune, ravi de savoir qu'il ne partait pas seul de ce monde.

— Il s'en ira tout comme un autre malgré son esprit. Il n'en croit rien; depuis que j'exerce cependant, je n'ai pas encore vu l'esprit sauver quelqu'un de la mort.

— Eh! mon Dieu! s'écria le moribond, j'ai pourtant suivi à la lettre toutes les ordonnances des médecins de Montpellier pour mes obstructions de rate, dont je ne me ressentais plus, et les vôtres aussi, monsieur Hourdon, pour mes douleurs lombaires, qui m'avaient enfin quitté. Mourir quand j'allais mieux, quand il ne restait plus qu'à connaître le nom de ma grande maladie! C'est cruel!

— De quoi vous plaignez-vous? vous mourez guéri... Mais j'entends à la porte madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau qui accourent sans doute vous offrir leurs soins. Désirez-vous qu'elles entrent?

— Oui, répondit Lejeune, qui ne pouvait que se réjouir de tout ce qui lui serait une diversion aux funèbres propos dont il avait été assassiné sans défense par le cynique Hourdon.

Ces deux dames entrèrent l'une et l'autre avec la figure la plus étrangement composée du monde. Mademoiselle de Beaupréau avait étendu, comme dans ses jours de mauvais rêves, un bandeau blanc de jaconas sur son front, et madame Musquette ressemblait, par l'exagération de son visage, tiré hors de toute mesure, à un singe qui a bu du vinaigre.

Madame Musquette se plaça à la droite du lit du vieux garçon, mademoiselle de Beaupréau à gauche, dans la ruelle

Toute espérance fleurie de mariage s'étant flétrie en elles du moment où elles avaient prévu la fin prochaine de Lejeune, elles avaient tacitement et à la même heure songé à couvrir leur échec : c'était au testament à réparer la défaite du mariage. Lejeune était célibataire, il était très riche, et il allait mourir!

Ces dames s'étaient rencontrées toutes deux à la porte du malade, où une petite scène s'était passée.

Madame Musquette aurait dit :

— Je croyais que monsieur Lejeune désirait me parler seule, puisqu'il m'a fait demander.

— J'ai eu la même pensée en vous voyant, car il m'a fait demander aussi.

— C'est impossible, avait repris d'un ton aigre madame Musquette, mais il ne vous a indiqué, je présume, aucune heure pour vous recevoir.

— Qu'est-ce que cela fait? avait été la réplique de mademoiselle de Beaupréau. Puisqu'il a souhaité de me voir, je viens.

— Il aurait pu n'avoir à vous parler que dans la journée; ma chère mademoiselle de Beaupréau. Croyez-vous que nous ne dérangerons pas ses projets en nous présentant toutes deux à la fois? Les malades n'ont pas trop de leur attention.

— Je vous en dirai autant, madame Musquette.

— Moi, c'est différent : je prévois ce qu'il a à me confier.

— C'est ce que je prévois aussi.

— En ce cas, l'événement décidera entre nous, se seraient-elles dit en assiégeant ensemble le lit du malade.

Une fois assises aux deux versans opposés de la couverture, chacune d'elles s'empara d'une main de Lejeune et garda un silence contrit.

Vieilles pintades! pensa Hourdon, qui leur lança en dessous son regard fauve. On sait pourquoi elles viennent. J'ai bien envie de les faire damner en ne quittant pas la place. Mais ce serait voler un quart d'heure de bon à ce pauvre Lejeune, qui n'en a plus tant à sa disposition. Elles l'ont ensorcelé.

Hourdon n'était pas méchant : il laissa le champ libre à madame Musquette et à mademoiselle de Beaupréau. Après avoir encore consulté le pouls de Lejeune il se leva pour sortir. La même moue de mépris qu'il avait déjà faite renversa sa lèvre inférieure sur son menton.

Les deux vieilles filles restèrent.

Immobile sur son oreiller et au fond de son bonnet de coton, Lejeune dirigeait sa vue oblique tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre; trajet d'affection au bout duquel il rencontrait deux visages, ou plutôt deux grimaces chiffonnées d'une fausse sensibilité qu'il prenait pour vraie; expression menteuse, accompagnée de faux cheveux, d'un bandeau en jaconas, et de couleurs de betteraves poussées à force de frottemens à la peau; car les deux vieilles filles, et la qualification convenait autant à l'une qu'à l'autre, bien que madame Musquette eût des prétentions au veuvage, n'avaient pas renoncé, dans leurs calculs, à paraître intéressantes sous leur tristesse.

— Votre teint est plus animé qu'hier, dit enfin l'une d'elles.

— Il vous semble, madame Musquette?

— Vous avez l'œil bon.

— Vous trouvez, mademoiselle de Beaupréau?

— Votre peau n'est pas non plus aussi brûlante.

Madame Musquette pressa tendrement la main du vieux garçon.

— Elle est douce comme un velours.

Lejeune éprouva la même étreinte de l'autre côté du lit.

— Et si vous saviez pourtant, mes bonnes amies!

— Quoi donc?

— Monsieur Hourdon m'a déclaré que je n'en relèverai pas.

— Il a osé dire cela!

— Oui, mes bonnes amies!

— L'ignorant! Et vous l'avez cru?

— Que voulez-vous? vous n'étiez pas là.

— En vérité, on se demande pourquoi madame Dalzonne garde un si brutal personnage dans sa maison! Mais il ne sait rien de rien.

— Rien de rien, répéta mademoiselle de Beaupréau, jusqu'ici reléguée au rang d'écho, mais d'écho passionné, dans cette lutte, comme il arrive d'ailleurs à toutes les personnes grasses en collision d'intérêt avec les maigres.

— Ce n'est plus aujourd'hui qu'un médecin de poules, de chèvres, de hannetons. Il a été assez bon dans son temps, quand il était jeune, et encore on ne vous dit pas tous ceux qu'il a tués. Oh! le vilain homme! Quelle différence avec M. Calveyrac!

— Quelle différence! murmura le moribond, qui courait le grand galop à cheval sur la fièvre, depuis que les deux vieilles filles essayaient de lui persuader qu'il était rose, sain et frais.

— Croiriez-vous qu'il a abordé les questions les plus décisives!

— Vraiment! s'écrièrent-elles sans trop comprendre encore, mais craignant de voir la parole s'éteindre sur les lèvres de l'agonisant; les plus décisives! Il a peut-être parlé de prêtre, de confession? Vous n'avez pas de bien lourds péchés sur la conscience, cher monsieur Lejeune. En cela on suit son inspiration.

— Vous devriez supposer, interrompit le malade d'une voix affaiblie, que M. Hourdon n'a pas assez de religion pour se mêler du salut des autres; mais il m'a demandé, ce qui est aussi concluant, si j'avais mis mes affaires de famille en ordre, si j'avais eu le soin, en d'autres termes, de dresser mon testament.

Madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau se regardèrent à la fin de cette dernière phrase, mais avec la parfaite conviction que Lejeune ne fixait en ce moment sa vue ni sur l'une ni sur l'autre. Elles imitèrent ces vaisseaux ennemis qui contractent une minute d'alliance pour passer sous la batterie d'une troisième puissance suspecte.

Que faut-il faire? eurent-elles l'air de se demander dans cette lueur de complicité: blâmer de nouveau Hourdon? et alors encourager le malade à mourir sans tester, résolution ruineuse, insensée, extravagante; ou bien être de l'avis de Hourdon, et, dans ce cas, semer de nouveau l'épouvante dans le cœur de Lejeune? Ce fut à madame Musquette qu'échut la parole, que ne lui disputa pas mademoiselle de Beaupréau; il s'agissait de trancher le nœud: qu'importait le bras?

— N'eussiez-vous pas été, cher monsieur Lejeune, aussi peu en danger de mourir, le conseil de M. Hourdon n'eût pas été moins inconvenant. On ne se charge jamais, quand on n'a pas mission de le faire, de ces interventions délicates, dangereuses, inhumaines, s'il faut les caractériser sévèrement. Elles sont d'ailleurs presque toujours inutiles. Oui, très inutiles! insista madame Musquette en joignant aux charmes de l'éloquence la grâce des petits soins. Ses doigts, tandis qu'elle parlait, donnaient une inclinaison coquette au bonnet de coton de Lejeune.

Ceci, pensa alors mademoiselle de Beaupréau, passe les termes du traité. Que madame Musquette éclaircisse la question du testament, très bien; mais je ne souffrirai pas qu'elle enjôle le vieillard à son profit. Le moment est suprême!

Raisonnant trop juste pour reculer devant sa pressante logique, mademoiselle de Beaupréau releva sur le front de Lejeune le gros pli du bonnet de coton si délicieusement incliné par madame Musquette, qui à son tour,

renversée des prétentions qu'on lui opposait, se rejeta en frémissant sur sa période interrompue.

— Oui, elles sont très inutiles ces interventions. Comment supposer qu'un homme soigneux de l'avenir de sa fortune, jaloux de ne pas laisser gaspiller après lui des biens loyalement acquis, qu'un homme d'honneur oublie de prendre des précautions commandées par la simple prudence et le devoir ? On ne suppose pas chez un homme, même ordinaire, sans insulter à son intelligence, un semblable oubli. C'est pousser trop loin un prétendu zèle pour ce qui le touche que de l'effrayer par une recommandation de cette espèce.

Le sourire jaune du moribond exprima combien il partageait cette opinion de madame Musquette, qu'on ne saurait trop apporter de réserve dans ces sortes de questions adressée à un malade, tout en laissant voir qu'elles étaient parfaitement inutiles à son égard. Ce sourire approbateur, un des derniers de Lejeune dans ce monde, était un assentiment philosophique et un suffrage personnel.

Triomphante du succès de ses paroles tantôt indignées et tantôt mielleuses, madame Musquette s'abandonna à la familiarité du geste, et revint une seconde fois à ce bienheureux bonnet de coton où, à son vif dépit, mademoiselle de Beaupréau avait imprimé son contact.

Elle enleva une des grosses épingles noires de sa coiffure et l'employa à réduire le tour du bonnet de coton, d'une circonférence réellement trop étendue pour la tête de Lejeune.

C'était un nouveau défi porté à mademoiselle de Beaupréau. Celle-ci, d'un mouvement inspiré, arracha alors le ruban de sa ceinture, et, le fixant au sommet, elle le coula le long des joues du malade jusqu'à son menton, où il prit sous un nœud adroit la forme d'une rose de mai.

Nouvel échec pour madame Musquette, et échec irréparable, car à moins d'y poser une couronne, il n'y avait plus rien à mettre sur ce bonnet de coton.

Après tout, pensa madame Musquette, mon amour-propre serait ici blessé si j'étais femme de chambre. Que voulais-je d'abord connaître ? si M. Lejeune avait écrit un testament. J'en suis sûre maintenant : toutes les séductions du monde n'en changeront ni le fond ni l'esprit. Il me reste à savoir dans quel endroit il a été déposé, pour qu'après la mort de Lejeune il ne disparaisse pas, ainsi que cela n'arrive que trop souvent. A quel détour recourir pour extraire quelques paroles d'éclaircissement du fond de sa bouche, resserrée de plus en plus par l'agonie ? Car il va mourir, et sa fortune est si belle, si vaste ! il ne sait pas ce qu'il possède : des pâturages dans la Beauce, des vignobles dans le Dauphiné, et dix-sept moulins en Belgique ; dix-sept moulins ! Si cette iusupportable mademoiselle de Beaupréau pouvait s'en aller ! Est-ce qu'elle ne s'en ira pas ? Que fait-elle ici ? Je lui arracherais volontiers les yeux !

— Mademoiselle de Beaupréau, dit-elle d'une voix charmante, ne fera-t-elle pas aujourd'hui sa promenade d'habitude au jardin ? Le temps est si beau !

— Il n'y a pas encore assez d'ombre dans les allées. Je garde ce plaisir pour le soir.

— Le hâle gâte les teints délicats, en effet.

— Ce n'est point la crainte d'altérer mon teint qui me fait retarder l'heure de ma promenade.

— Je croyais, reprit madame Musquette repoussée avec perte. Je pensais aussi que le grand air vous soulagerait : vous paraissez souffrir ; vous n'avez pas bon visage ce matin. Un peu de repos sous les marronniers vous aurait remise bien vite.

— Jamais je ne me suis mieux portée, répondit mademoiselle de Beaupréau. Je me sens de force à veiller quinze jours auprès du lit de M. Lejeune s'il le faut.

Décidément, pensa madame Musquette, elle restera. L'odieuse personne! que je la déteste!

Lejeune poussa un bâillement sinistre.

— Ah! mon Dieu! il va mourir! Acceptons le fléau de cette présence, et parlons! sachons tout!

— Notre bon ami, comment vous trouvez-vous?

Soulevant sa paupière morte et entrebâillant une bouche affaissée, Lejeune répondit:

— Beaucoup mieux.

— Vous avez raison: beaucoup, infiniment mieux. Sans ce fâcheux M. Hourdon qui est venu vous parler de testament, vous auriez été sur vos deux jambes demain. Est-ce que cela le regarde ce testament? Curieuse impertinence! Encore un peu il vous eût demandé s'il était dressé selon les règles et dans quel endroit vous l'aviez mis. Les sottes gens!

Je comprends à présent, se dit mademoiselle de Beaupréau, pourquoi madame Musquette tenait tant à m'écarter.

Depuis que Lejeune s'était trouvé beaucoup mieux il s'éteignait à vue d'œil: son souffle était court et haletant; son nez s'amincissait, et il avait comme de petits miroirs aux tempes. C'était la mort.

— Qu'est-ce que cela lui faisait à ce M. Hourdon, recommença à dire avec une impitoyable, une persévérante, une désespérée obstination madame Musquette, presque couchée sur le corps de Lejeune et prête à repousser d'un bras sec et dur comme du fer toute tentative de mademoiselle de Beaupréau, si elle avait essayé de lui disputer la dernière parole qu'elle épiait.

— Lejeune ne dit aucune parole; mais, devinant ce qu'on voulait de lui, ou ne le devinant pas, mais abasourdi, asphyxié de ce bourdonnement, de ce glas au milieu duquel il distinguait par intervalles ce mot *testament, testament*, il tordit son bras, le glissa derrière l'oreiller, et le ramena avec un pli scellé de plusieurs cachets.

— Le testament!

Madame Musquette s'en empare, le coule dans le corsage de sa robe et le retient sous sa main, qu'il eût fallu couper si l'on eût cherché à la détacher de sa proie.

Fuyant le lit de Lejeune, abandonnant leur cher ami comme s'il avait eu la peste, les deux vieilles filles se rendent dans une partie retirée de la maison.

Le cachet est brisé, le testament ouvert; voici ce que madame Musquette, dont le regard est dévorant, et mademoiselle de Beaupréau y lisent:

« Je ne laisse rien sur la terre, car je n'y possédais rien, si ce n'est l'estime des gens de bien. Je prie mes bonnes amies, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau, de me faire inhumer avec quelque pompe. »

— Inhumer avec quelque pompe! Vieux libertin! s'écria madame Musquette en jetant le testament de Lejeune aux pieds de mademoiselle de Beaupréau.

— Comme il nous a jouées! murmura mademoiselle de Beaupréau, avec ses pâturages et ses dix-sept moulins, nous qui avons eu tant de soins de lui!

La même déconvenue rapprochait déjà les deux vieilles filles, profondément confuses de leurs misérables disputes.

— Ah! dit encore en soupirant mademoiselle de Beaupréau, ce n'est pas M. Cabassol qui se fût ainsi conduit!

Ce nom de Cabassol parut tout à coup comme un arc-en-ciel au dessus des nuages.

Que de futures consolations il y avait maintenant dans ce Cabassol si méprisé du vivant de Lejeune!

Car Lejeune était mort.

XXXIV.

Il y a des tempêtes pour les lacs oubliés comme pour les grandes mers; il y a des révolutions furieuses dans les maisons obscures aussi bien que dans les royaumes. Si ce n'est pas un trône qui s'écroule, si ce n'est pas un empereur emporté dans les plis de son manteau au delà des mers; c'est un toit domestique qui s'affaisse, c'est une existence paisible tout à coup compromise, égarée dans une voie qu'on croyait d'une éternelle sécurité, et qui s'évanouit dans l'intervalle d'une nuit d'été, entre le lever et le coucher de l'étoile. A voir, au milieu de sa ceinture de verdure, la maison du Pecq, il y a quelques jours seulement, eût-on prévu les coups de foudre dont elle était menacée derrière le nuage? Quand il y a tant à faire dans les grandes villes, pourquoi le malheur s'était-il mis en marche vers cette habitation peuplée, sinon de justes (où sont les justes?), mais de gens inoffensifs exclus la plupart des joies bruyantes, des pensées envieuses, venues là moins pour bien vivre que pour mourir doucement?

Un crêpe enveloppait la maison du Pecq. En quelques jours un sinistre événement l'avait frappée de déshonneur et de tristesse, et une mort regrettable avait été la suite de cette perturbation, tout entière encore sous l'épais manteau de la justice.

Le foyer de tant de souffrances intérieures, c'était madame Dalzonne. Au fond de son affliction apparente, celle qu'on supposait unique et dont la date remontait à la nuit de juillet, il y avait encore, à des couches plus éloignées, des douleurs irritantes, infatigables à réclamer la priorité. Elle les creusait avec le fer de la réflexion, et s'y abîmait. C'est en descendant ainsi en elle-même que madame Dalzonne, après avoir découvert à son tour, et à des marques dont le docteur avait si difficilement interprété la signification, la situation de Bergeronnette-cinq-heures, résolut qu'il était temps de ne pas laisser se prolonger entre celle-ci et Abel l'habitude de se rencontrer à la ferme de Fromainville. Quoique, selon elle, Abel n'eût jamais attaché la moindre attention à la petite fermière, et qu'il n'allât chez elle que parce que la ferme était le terme accoutumé, la limite pittoresque de ses courses dans la forêt, il pouvait arriver, par une trahison spontanée des sens, puisque la menace, ce qu'ignorait du reste madame Dalzonne, s'en était déjà produite à Fromainville, qu'elle et lui se reconnussent, à certains élans, à certaines inflexions de voix, pour être le couple mystérieux de la chambre bleue. Des énigmes plus compliquées s'étaient dénouées au hasard. Le hasard n'était pas même ici nécessaire : quelle fraternité puissante, active à des distances qui effraient, ne s'établit-il pas entre la main qui est restée toute une nuit dans la main, entre la joue ardente qui s'est posée dans l'ombre sur la joue? Deux cœurs s'aimantent ainsi pour long-temps. Lorsque le caprice n'a pas amené ces hymens conclus dans le silence, l'époux et l'épouse de la nuit se soupçonneront, quelque part qu'ils se rencontreront; et au battement de leur poitrine, à leur frémissement, à une inquiétude d'oiseau dans tout leur être, ils iront, ils courront l'un vers l'autre comme la paille à l'ambre, et s'écrieront : — Me voici!

Afin que ceci ne soit pas, se dit madame Dalzonne, le plus sûr est de les empêcher d'être jamais en présence, et surtout seul à seul. Entre tous les moyens d'obtenir ce résultat, elle crut que le meilleur était celui auquel elle s'arrêta. Elle ordonna à un domestique d'aller à Fromainville dire à Bergeronnette-cinq-heures qu'elle était demandée à la maison de santé.

Quelque temps après Abel se présenta chez madame Dalzonne d'un air étonné, pour lui apprendre qu'à une demi-lieue du Pecq, dans une allée du bois du Vesinet, il avait vu Bianca, la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Touralbe, et Champeaux. Madame Dalzonne fut persuadée qu'Abel s'était trompé : Champeaux se cachait ; il ne se montrait pas en plein jour si près de Saint-Germain-en-Laye, d'où il était parti parce qu'il n'y pouvait faire un pas sans être aussitôt entouré des hommes de la police. En outre, il suffisait qu'Abel eût prétendu l'avoir surpris en tête à tête avec Bianca pour que l'erreur fût avérée : il n'y avait rien de commun entre elle et lui. De tous les pensionnaires de la maison, portés à courtiser la beauté de la Florentine Bianca, Champeaux avait été le plus réservé dans ses propos. Abel ne céda pas aux raisons fort spécieuses de madame Dalzonne. Lui-même avait d'abord douté du fait ; mais, ayant parcouru à petits pas une étroite contre-allée parallèle à l'allée plus grande où étaient Bianca et Champeaux, il s'était assez rapproché d'eux pour les reconnaître ; même il avait remarqué que la robe de Bianca était noire, contre sa mauvaise habitude de n'en porter que d'éclatantes en couleurs. Particulièrement à cause de cette circonstance, madame Dalzonne se disposait à nier une nouvelle fois la rencontre d'Abel, car jamais Bianca n'avait été vue en robe noire depuis son arrivée à Saint-Germain, lorsque, à une certaine ombre qui passait entre ses rideaux et les arbres du jardin, elle se souleva du fond de son fauteuil. Elle regarda pendant quelques minutes en face d'elle dans la direction du pont du Pecq. Elle dit enfin à Abel qu'elle voyait s'acheminer vers la montée du Pecq une personne vêtue d'une robe noire, et dont la démarche avait quelque ressemblance avec celle de Bianca. Madame Dalzomme redoubla d'attention.

— C'est Bianca, c'est elle, c'est Bianca ! dit-elle à Abel. Reste à savoir si c'est réellement avec Champeaux qu'elle se promenait dans le bois du Vesinet, ajouta madame Dalzonne, dont les doutes faiblissaient cependant.

Bianca sonnait à la grille de la maison de santé.

Quelque grand que fût le degré de liberté établi dans l'échange de leurs pensées, madame Dalzonne et Abel tirèrent peu de conclusions de la singularité d'un fait où tant d'autres n'auraient pas manqué d'entrevoir une intrigue facile à caractériser.

Il était dans leur manière indulgente et supérieure, ainsi que cela se rencontre presque toujours chez les esprits distingués, de ne pas faire de l'amitié aux dépens d'autrui. Ils restaient au point où les choses les trouvaient, afin de n'avoir pas à revenir d'un jugement hasardé. A moins que leur intérêt ne fût compromis dans une question, ils ne sortaient pas de ce cercle révérencieux. Toute la place du mal qu'ils ne pensaient pas des autres, ils la remplissaient avec le bien qu'ils pensaient d'eux-mêmes. Madame Dalzonne et Abel ne s'étaient tant occupés de Bianca et du républicain Champeaux, au sujet de la rencontre dans le bois, que parce que ce dernier les avait intéressés par son existence tourmentée, et qu'il avait quitté la maison à cause de persécutions nouvelles. Agités aussi par la catastrophe qui avait emporté Lejeune, ils palpitaient d'attention au moindre bruit ; ils ressemblaient à des gens fort excusables de se prendre de quelque curiosité à une émeute le lendemain d'une révolution.

Sous le premier prétexte qu'elle imagina, madame Dalzonne renvoya Abel dans son appartement : le moment n'était pas loin où Bergeronnette arriverait.

Que les positions étaient changées depuis un an pour ces deux femmes ! l'une attendait l'autre maintenant dans son salon, tandis qu'elle la recevait autrefois comme une petite fille sans importance. Elles avaient à se voir sans témoins aujourd'hui ; les circonstances les rendaient presque égales : elles avaient en commun des idées et des répugnances ; l'éducation leur avait donné un même langage ; une passion les rapprochait, et elles se sentaient en tout assez semblables l'une à l'autre pour ne re-

connaître entre elles que la différence de l'âge; et encore la plus jeune s'élevait-elle moralement, par la fatalité de l'amour et du malheur, à la solennité des années.

La porte du salon s'ouvrit et se referma sur Bergeronnette-cinq-heures.

Après l'avoir embrassée, madame Dalzonne la fit asseoir près d'elle dans un fauteuil. Elle céda à une convenable absence d'esprit en ne la reléguant pas sur un tabouret au dessous d'elle.

Tandis que madame Dalzonne tenait dans sa main celle de la fille de Bergerin, elle eut le temps, qu'elle prolongea du reste à son gré, de remarquer l'altération du beau visage qui la regardait avec deux grands yeux pleins de langueur confuse et de maturité souffrante. Dans cet examen, qui n'était pas sans oppression pour l'une et pour l'autre, madame Dalzonne aspira toute la joie de son succès. La jeunesse n'avait pas trahi son espoir : n'étaient-ce pas des preuves de réussite que cette transformation de la jeune fille, encore en fleur hier, en femme éclose maintenant, que ces mains toutes blanches du sang qu'elles n'avaient plus, et sillonnées du rameau lilas des veines, que cette haleine insuffisante pour fournir un aliment vital à deux êtres? Combien d'autres signes son expérience ne lui fit-elle pas remarquer, et tous accusateurs de la jeune maternité de Bergeronnette!

Elle abandonna lentement la main de Bergeronnette et elle lui dit, non sans quelque embarras dans la voix :

— Je t'ai toujours tendrement aimée, Bergeronnette; tu n'en doutes pas?

— Non, madame.

C'était la première fois que la fille de Bergerin employait le titre de *madame* en parlant à sa marraine.

— J'ai été pour toi une seconde mère.

Tant de sainteté réside dans ce nom de mère, que madame Dalzonne, en s'en autorisant, plia sous le poids de l'usurpation ; elle comprit trop tard qu'elle avait dépassé le but. Il ne lui était pas permis, comme à tout autre, d'être impunément sacrilége : elle s'arrêta pour se reprendre. Bergeronnette écoutait.

— J'ai du moins été pour toi une vraie amie.

— Ne voulez-vous plus l'être, madame? lui demanda naïvement Bergeronnette.

— Qui te fait croire cela?

— Rien; mais, à vous entendre...

— Ecoute-moi jusqu'au bout.

Comme madame Dalzonne était déjà gênée!

— Je vous écoute bien, madame.

— Flattée des dispositions, des goûts que tu montrais pour l'étude, je t'ai détachée peu à peu des travaux rudes de la ferme, et je t'ai donné des maîtres, comme si tu eusses été la fille d'un de nos riches bourgeois de Saint-Germain. Tu m'as prouvé que j'avais bien agi. J'ai fait plus: je n'ai pas craint, t'ayant reconnue raisonnable et peu ambitieuse, de t'élever, par une mise analogue à ta nouvelle éducation, à un rang au dessus de celui que tu occupais auparavant. J'ai encore eu lieu de me louer. En te voyant si docile, si instruite et si bien à ta place dans ton élévation, il n'y a eu qu'une personne dont la fierté se soit éveillée : c'est moi.

— Je ne puis croire pour cela que je sois quitte envers vous, madame. Avec le temps, j'espère vous offrir une reconnaissance plus réelle.

L'affection froide dont chaque parole de ces deux femmes était empreinte venait de ce que l'une, madame Dalzonne, rappelait le passé moins pour s'en applaudir que pour arriver à une conséquence de sa générosité, et que l'autre pressentait qu'on allait en exiger le prix.

— En attendant, Bergeronnette, que ton avenir soit arrêté entre ton père et moi, j'ai résolu de te faire apprendre un état dans les ressources

duquel tu pusses trouver un jour une existence honnête si tu te mariais avec un homme pauvre ou si ton mari venait à mourir jeune.

Il y avait de l'acier dans le regard de madame Dalzonne, posé comme une lame sur le front de la fille de Bergerin.

— Il est bien entendu avant tout que cet état te conviendra. J'ai reconnu en toi du penchant pour la broderie et les ouvrages en linge fin. J'ai à Paris une amie, lingère au Marais, une personne douce, jeune encore, et par conséquent indulgente pour les vivacités de la jeunesse: tu serais chez elle comme un enfant de la maison. Mon amie a deux filles : tu partagerais avec elles les plaisirs qu'elle leur permet quand elle est satisfaite de leur conduite dans la semaine. Tu penses peut-être aux frais de ton apprentissage : je m'en charge. Aime-moi, et je n'aurai pas encore assez fait pour toi.

— Ce que vous me proposez là, répondit Bergeronnette, me conviendrait beaucoup, et ajouterait encore à tout ce que je vous dois, si depuis quelque temps je n'avais décidé en moi de ne jamais quitter Fromainville.

— Mais ne désirais-tu pas autrefois entrer en apprentissage à Paris, lorsque tu étais vraiment trop jeune pour être placée? Et maintenant...

— J'ai changé d'idée.

— Songe que ton père n'a plus besoin de toi à la ferme.

— Je ne lui suis pas cependant tout à fait inutile.

— Soit; mais ton père sera le premier à comprendre la necessité de se passer de toi pendant quelques années.

— Pendant quelques années ! répéta Bergeronnette.

— C'est donc beaucoup? Mettons deux ans, reprit madame Dalzonne d'un ton doux, mais étonné comme celui d'une personne qui s'aperçoit qu'elle fait des concessions.

— Deux ans !

— Tu trouves que c'est encore long? mais c'est le moins; c'est indispensable.

— Combien je suis fâchée de vous contrarier ! mais c'est impossible.

— Quoi impossible? deux ans? Et combien de temps veux-tu rester à Paris?

— Je désire ne pas quitter Fromainville.

— Tu n'es pas raisonnable, dit madame Dalzonne, dont le sourire n'était plus bienveillant.

Elle cessa même de sourire.

— Quelles sont enfin tes raisons pour t'opposer à un projet si avantageux?

— Je sens que je mourrais si je quittais le pays.

— On ne meurt pas pour si peu. Il est mal, crois-moi, Bergeronnette, de mettre ainsi ses goûts, ses caprices à la place des devoirs.

— Mais rien ne m'impose le devoir, il me semble, d'abandonner Fromainville pour entrer en apprentissage à Paris. Nous vivrons toujours bien, mon père et moi, des produits de la ferme, maintenant surtout qu'avec l'aide de monsieur Abel nous l'avons agrandie et qu'elle rapporte beaucoup.

— Ne faut-il pas que tu aies un état?

— Je serai fermière comme ma mère.

A cette réponse si juste, madame Dalzonne regretta que Bergeronnette, en goûtant aux douceurs d'une vie cultivée, n'eût pas pris sa première condition en mépris, regret aussitôt condamné que conçu. Elle voulait triompher et non corrompre; elle ne souffrait que trop déjà.

— Je t'aurais su gré, reprit-elle sèchement, d'avoir accepté tout de suite ma proposition si sensée. J'admets que tu n'aies pas besoin d'un état pour vivre; mais moi, je désire avoir en toi une ouvrière excellente à placer à la tête de la lingerie de ma maison. C'est une charge de confiance, un emploi difficile : j'ai pensé à toi; et maintenant je suis sûre de ton consentement.

— Si vous ne l'exigez pas, répondit Bergeronnette, j'oserai encore vous refuser.

— Je l'exige!

Le mot partit comme une balle des lèvres de madame Dalzonne.

— Vous êtes une ingrate, continua-t-elle, vous n'êtes qu'une ingrate! vous avez perdu tout souvenir de mes sacrifices pour vous à tous les âges de votre vie, depuis votre naissance! Votre layette d'enfant, c'est moi qui l'ai payée; votre robe de communiante, qui l'a achetée? et, entre votre naissance et votre communion, qui vous a presque constamment nourrie, vêtue, élevée? dites! car votre père ou vous, n'est-ce pas la même chose? Vous n'êtes qu'une ingrate, vous dis-je? Ne me parlez pas!

— Ne m'accusez pas ainsi! s'écria Bergeronnette renversée par cette scène si au dessus de son inexpérience. Que vous ai-je fait? ai-je des torts? C'est donc bien grave, que vous me parlez avec tant de colère et que vous pleurez! Oh! ne croyez pas que je sois ingrate! Je pourrais vous dire la couleur de toutes les robes que vous m'avez données, car ce que je n'ai pas su par moi, ma mère me l'a appris et je l'ai retenu: vos bienfaits étaient dans mon cœur, où je les gardais; et quand j'ai su écrire, je les ai écrits; ils sont là, madame: lisez.

Bergeronnette tendit un petit livrot écrit de sa main.

— Lisez, je vous en prie: Aujourd'hui, avoir reçu vingt francs de ma » marraine pour du pain; aujourd'hui dix francs, qui ont servi à payer le » boucher; aujourd'hui cent francs pour le propriétaire de la ferme; au- » jourd'hui avoir reçu de ma bonne marraine un corset en velours... » Mais lisez, et voyez si je mérite le nom d'ingrate! C'est que vous m'avez appelée ingrate, vous l'avez dit! Et moi qui répète chaque jour dans ma prière: Mon Dieu, ayez pitié de l'âme de ma mère, et conservez-moi ma marraine sur la terre!... Je vous dois tout, c'est vrai; mais apprenez-moi comment je puis m'acquitter, et je suis prête. Voulez-vous que je devienne votre domestique? je le serai. Je ne suis pas fière, vous l'avez avoué aussi: dès demain je ne saurai plus rien de ce que les maîtres m'ont enseigné. Donnez-moi un tablier, placez-moi à la cuisine, et je travaillerai jusqu'à ce que vous me disiez: Assez. Mais ne m'appelez pas ingrate!

Quel effort extraordinaire il fallut à madame Dalzonne, pour qu'elle ne cédât pas au débordement de ses larmes! Elle sentait ses bras et son cœur aller vers Bergeronnette; elle penchait sur cette enfant, à qui elle causait tant de douleur en l'aimant cependant d'un amour de mère, d'une amitié d'amie. Mais la rivale fut de fer, elle résista; elle grandit même sur les débris rassemblés autour d'elle par sa pitié d'un moment. Elle était comme un homme blessé d'un coup de hache dans le combat: par la puissance de la volonté il retient, en se fronçant les chairs, les lèvres de la blessure; le sang ne coule pas; l'os est pourtant brisé. Etouffée, madame Dalzonne dit à Bergeronnette, dont le mouchoir cachait les yeux:

—Pour ne pas croire à ton ingratitude, je suis obligée, Bergeronnette, de croire à ta dissimulation. Sans cause connue, ta désobéissance se change en une obstination dure, inintelligente, et si honteuse qu'elle ne vaut pas la colère dont je tremble encore; si elle a une cause, tu me l'as cachée. Elle en a une, j'engagerais ma tête au défi. Que me parles-tu de l'ennui que tu crains d'éprouver à Paris? Mensonge! ce n'est pas cela. Je sais, moi, ce qui t'attache à Fromainville.

Bergeronnette ne découvrait pas son visage.

— Causons comme deux amies. Veux-tu? Ne nous cachons rien; c'est le mieux pour s'entendre. Je parlerai d'abord pour toi si tu as peur de commencer. Je te devinerai; j'essaierai de te deviner, à condition cependant que tu ne m'abandonneras pas en chemin. Mon idée est que tu n'as tant d'éloignement pour le simple séjour d'un an à Paris que parce que tu as des raisons de ton âge et dont tu me fais un mystère.

Par son mouchoir, dont les palpitations s'arrêtèrent, Bergeronnette fournit à madame Dalzonne l'occasion de remarquer qu'elle était attentivement écoutée.

La voix de celle-ci s'adoucit alors, ou plutôt elle s'aiguisa. Fine, glissante, souple, elle chercha à pénétrer davantage.

— Que ne me confiais-tu tout de suite, reprit-elle, ce grand motif qui te lie ici? Puisque je l'ai trouvé, dis-le.

— Que je dise quoi?

— Est-ce qu'entre tous les jeunes gens qui vont chez ton père ou que tu rencontres chez ta tante, tu n'en as pas distingué un? ne regretterais-tu pas de ne plus le voir en quittant Fromainville? Le mal n'est pas grand à cela. Pour ton repos, j'eusse souhaité en toi moins de précocité dans une première affection, toujours pleine d'exigences, et tu l'éprouves toi-même aux contrariétés, dont tu es agitée; mais il n'y a plus à revenir sur ce qui s'est fait sans le conseil de personne; je ne te blâme pas. Est-ce que tout le monde n'a pas eu ton âge? Je te comprends parce que je suis franche, et je t'excuse tout en te reprochant un peu d'avoir manqué de confiance avec moi. Le reproche ne se renouvellera plus; j'ai trop bonne opinion de ta sincérité. Aussi n'abuserai-je pas, mon amie, de l'avantage que j'ai pris sur ton injuste circonspection, pour t'adresser quelques questions qu'aurait mérité de subir une personne moins loyale que toi. Je n'aurais pas hésité à lui demander si le jeune homme aimé convenait sous les rapports de l'âge, de la position, de la famille: je ne t'interrogerai point là-dessus; car, si tu te taisais, c'est que tu ne voudrais pas mentir.

— Ah! non, je ne voudrais pas mentir!

— J'en étais sûre, mon amie. Je te connais bien: tu ne me réponds pas parce qu'il y a déjà de la douleur dans ton amour.

— Une affreuse douleur!

— Pauvre Bergeronnette! Parle, parle-moi! allége ton cœur! parle-moi! Qui aimes-tu? quel est cet homme?

— Et quel est celui de la chambre bleue? répondit Bergeronnette qui ne cachait plus son visage.

C'était à madame Dalzonne à demeurer interdite.

— Oui, quel est celui de la chambre bleue?

— Tu ne m'as pas répondu, Bergeronnette.

— Je répondrai après vous.

Il n'y avait ni de l'audace ni de la colère dans l'accent de Bergeronnette, mais de la détermination.

— Quel rapport vois-tu, reprit madame Dalzonne dont le calme s'évanouissait en posant le pied au bord de cet abîme de questions, quel rapport y a-t-il entre l'homme dont je ne demande plus même de savoir le nom et la chambre bleue?

— Je ne le sais pas; dites-moi seulement quel est cet homme.

La question était nettement posée, la voix brève.

— Si je ne le savais pas...

— Vous le savez! et, je le répète, je ne vous dirai le nom de l'un que quand vous m'aurez appris le nom de l'autre.

— C'est donc une condition que tu me poses? demanda madame Dalzonne sous sa décoloration.

— Je veux connaître le nom de cet homme, redit Bergeronnette peu soucieuse d'entrer dans l'argumentation autrement que par la ligne inflexible de son idée.

— Pourquoi? insista madame Dalzonne, ne s'apercevant pas qu'elle tombait malgré elle sous le joug d'une voix plus impérieuse que la sienne.

— Pourquoi, demandez-vous? Parce que je n'ai jamais pu sans rougir, sans mourir de honte, écouter les paroles aimantes de l'homme dont vous me demandez le nom. J'ignorais au commencement la cause de ma con-

fusion ; d'autres me l'ont dévoilée. J'ai vécu vite ; mon intelligence s'est agrandie par le malheur : j'ai tout su. Vous m'avez déshonorée, c'est le mot ; oui, déshonorée ! je suis déshonorée par vous ! On m'a engagée à vivre : j'ai obéi ; mais quels tourmens que ma vie ! quel désespoir ! Avilie dans toute l'innocence de mon âme, ma main se glace, ma vue se détourne quand la main de celui que j'aime m'effleure et quand son regard s'attache sur moi. Je n'ai que des remords à lui offrir en échange de douces protestations, de graves promesses. Ma position est fausse, elle est affreuse, car je ne l'ai pas méritée. Il vient toujours plein d'espérances et il s'en va désolé ; je lui suis une dure énigme. Il est convaincu que je l'aime autant qu'il m'aime, et il ne comprend pas mes souffrantes réserves, mes réticences trahies par mes soupirs. Que pense-t-il de moi ? Ainsi, pour une faute que je n'ai pas commise, je fais le malheur de celui dont je chéris la vie, la bonté, la tendresse, l'estime. A la fin, il se lassera de ce mystère, c'est ma crainte ; et je le perdrai parce que je n'aurai pas parlé ! Est-ce que ces choses-là se disent ? Me demanderez-vous encore pourquoi je tiens à savoir le nom de l'homme qui m'a mise où je suis, celui par qui je ne serai jamais qu'une fille avilie ou qu'une femme menteuse, heureuse peut-être, infâme à coup sûr ?

— S'il était mort...

— Il ne l'est pas. Comme vous avez peu de pitié ! ajouta Bergeronnette. Vous mîtes moins d'hésitation, savez-vous ? quand vous résolûtes de me conduire dans la chambre bleue pendant la nuit, et quand vous fermâtes la porte sur moi ! Et pourquoi cela ? que vous avais-je fait ? Je suis votre enfant, me dites-vous encore ; toujours ce nom sur vos lèvres ! Est-ce que les mères ont l'habitude d'agir ainsi avec leurs filles ? Oh ! je ne l'oublierai jamais, vous m'avez déshabillée vous-même, vous m'avez prise par la main ; vous trembliez, vous soupiriez, vous frémissiez, c'est vrai, mais vous étiez donc folle ? Vous étiez horriblement pâle, vous me faisiez peur, vous étiez... vous étiez comme dans ce moment. Est-ce que ma mère vous aurait fait tort en quelque chose ? Et moi qui ne savais rien !... Tenez, je ne vous le pardonnerai jamais, jamais ! Combien cet homme vous a-t-il donné d'argent pour cela ?

Ce dernier mot était un soufflet et une malédiction. Madame Dalzonne glissa du canapé sur le tapis ; elle n'eut que les genoux de Bergeronnette pour s'appuyer.

— A quoi te servirait maintenant ce nom ! murmura-t-elle. Le mal en serait-il moins consommé ? Ignore-le toujours !... Tu ne m'as pas épargnée !... Savais-je ce que je faisais ?... Oui, j'étais folle ! oui, j'étais ivre ! ma raison n'y fut pour rien. S'il fallait traverser une plaine de feu pour aller chercher la réparation qui t'est due, je la traverserais... Comme tu m'as parlé ! comme tu me regardes ! Pardonne-moi ce que je vais te dire, mais si une dot de cent mille francs effaçait un jour cette tache, tu l'aurais, tu aurais davantage !

— Vous m'avez donc vendue ! répéta impitoyablement Bergeronnette.

— Ne dis pas cela !... Mais je le mérite ! c'est vrai.

— Je ne veux rien. Ce nom seulement !

— Eh bien ! je promets de te le dire.

— Quand ? dites-moi quand, car je me méfie de vous. Pour celui de l'homme qui m'aime, vous ne le saurez pas, je vous en préviens, moi qui ne mens pas. Quand ? répondez-moi !

— Ton mal n'a qu'un remède, répliqua madame Dalzonne au bout de ses forces, mais évitant de répondre, un seul ! et c'est le temps.

— Vous savez aussi cela, sans qu'on vous l'ait dit ! vos yeux vous l'ont appris ; ma pâleur, le changemement de mes traits ont levé tous vos doutes. Comptiez-vous aussi sur cela ? Ah ! vous y comptiez !

Madame Dalzonne baissa encore une fois la tête.

— Voyons, continua Bergeronnette avec la même rapidité, dans com-

bien de temps me promettez-vous de me nommer à qui vous m'avez livrée ?

— Ne te l'ai-je pas fait comprendre, toi qui me traites si indignement ? Le jour où ton malheur ne sera plus qu'un souvenir, le jour enfin où tu auras été mère, je prononcerai ce nom tout bas.

— Vous ne me le direz pas ! car je vous connais maintenant. Pourquoi ce délai ? pourquoi me condamner à attendre six mois ?

— Il le faut.

— Mais vous mettez donc des conditions à toutes les réparations ? Dans votre repentir, s'il était sincère, ne devriez-vous pas être heureuse des occasions qui vous sont offertes d'être un peu juste après vous être montrée si coupable ? A votre place, plus que je n'ai rougi de ma honte, je rougirais de tant balancer pour dire à une malheureuse fille abusée le nom de celui qui lui a volé dans l'ombre sa réputation et son honneur.

— Mais je ne refuse pas de le nommer. Attends, t'ai-je dit, attends encore un peu.

— Que j'attende que je sois mère, n'est-ce pas, allez-vous me répéter ? Eh bien ! soyez confondue dans votre maudite joie : je ne serai pas mère !

Madame Dalzonne crut avoir mal entendu ; c'est ce qu'exprimaient son regard fixe, sa figure béante.

— Non, je ne serai pas mère, car je ne le suis pas.

L'étonnement avait fait lever madame Dalzonne ; elle avait compris.

— Oui, regardez-moi bien ! La pâleur est sur mon visage, mais la honte n'est plus en moi.

Quelle sombre terreur, mêlée à un découragement profond, s'empara de madame Dalzonne quand elle eut la persuasion d'avoir parfaitement saisi le sens des paroles de Bergeronnette ! qui continua ainsi :

— J'ai bu un poison froid qui rend l'honneur. J'ai souffert, j'ai souffert avec délices ! Pendant quelques heures d'angoisses, je me suis traînée jusqu'aux pieds de la mort ; j'en suis revenue, et me voilà. Oh ! grâces vous soient rendues, mon Dieu, qui n'avez exigé de moi que ces tortures de quelques heures, si peu comparables aux souffrances que j'ai endurées depuis le moment où j'ai connu l'état dans lequel m'avait jetée celle qui m'appelait son enfant ! Oui, grâces vous soient rendues, à vous aussi, qui, après Dieu, serez toujours ma reconnaissance et ma vénération !

— Calveyrac ! as-tu dit ! C'est lui, c'est le docteur Calveyrac qui t'a empoisonnée !

— Qui m'a sauvée !... Mais, mon Dieu ! qu'ai-je dit ? J'avais juré de ne jamais faire connaître que c'était lui qui m'avait délivrée de ma honte. Le cri de ma reconnaissance m'aura trahie. On le tuerait, m'a-t-il dit, si on savait cela.

— Sors ! laisse-moi ! sors ! cria madame Dalzonne sous le coup de tant de surprise, de la dernière surtout, la plus foudroyante.

— Oh ! jurez-moi de ne jamais révéler ni ce fait ni le nom du docteur, madame !

— Laisse-moi seule, te dis-je !

— Prenez garde, madame ! prenez garde ! Si vous parlez, je dirai, moi, que c'est vous qui m'avez conseillé ce moyen. Pour le sauver, je vous ferai condamner, vous.

— Sors ! dit une dernière fois madame Dalzonne, qui tira violemment le cordon de la sonnette dès que Bergeronnette-cinq-heures fut partie.

XXXV.

C'est le docteur Calveyrac que madame Dalzonne fait demander chez elle à l'instant même.

Dans le court intervalle d'attente, elle ne songea à se remettre ni de la confusion de ses idées ni du bouleversement de ses traits. Le regard avec lequel elle avait accompagné Bergeronnette-cinq-heures resta fixé à la porte pour la voir se rouvrir.

Calveyrac entra. Prompt à descendre, il avait encore sa robe de chambre en soie bleue et ses pantoufles de travail. Madame Dalzonne n'entendit pas une seule syllabe des excuses qu'il bégaya pour expliquer le négligé de sa toilette. Il était là : c'était suffisant.

Essoufflée comme après une longue course, elle lui dit d'une voix hachée :

— Si je ne me trompe, monsieur Calveyrac, je ne vous ai accueilli chez moi qu'à titre de médecin de l'établissement.

Le mot *accueilli* était dur : madame Dalzonne chercha à le remplacer aussitôt par un terme plus convenable. Calveyrac la retint par un signe qui la dispensait d'une rectification ; elle continua :

— Mais rien que comme médecin. Vous avez des appointements pour remplir votre charge, de même que chacun ici a les siens. Je ne crois pas que personne, dans aucune occasion, ait empiété sur vos droits ; moi-même, la première, je les respecte ; je trouverais singulier qu'on contrevînt à vos avis ; pourquoi donc vous mêler de certaines affaires où vos conseils n'étaient nullement nécessaires ?

— Il y a entre nous une erreur, répondit Calveyrac surpris de ce début.

— Il n'y a pas d'erreur, monsieur Calveyrac.

— Puisque vous le jugez ainsi, madame...

Bondissant sur chacune de ses récriminations avant de s'arrêter à la principale, madame Dalzonne, d'un visage contracté par le dédain, reprit :

— Je commence à comprendre les abus qui se commettent dans votre profession, toute respectable et digne que le monde la juge. Le monde ne vous connaît pas. Vous êtes plus que le frère de la sœur, plus que le mari de la femme, plus que le confesseur de la pénitente. Je n'y avais jamais autant pensé qu'aujourd'hui. D'où vous vient ce droit qui est sûr que vous n'en abusez pas ? Disposer de l'honneur des femmes qui vous disent, et à l'exclusion de tous, leurs passions par leur fautes, quelle puissance ! Par M. Hourdon j'avais appris combien les médecins livrent sans crainte, en nous dégradant, les secrets de notre corps et de nos âmes, quand ni la religion ni le respect humain ne retiennent leur langue ; mais je croyais le docteur Hourdon une exception : il est la règle. De plus jeunes, de plus habiles vont encore plus loin sous les apparences d'une réserve au piége de laquelle on se prend : ils agissent ; ils ne révèlent pas, ils font. La licence cynique des vieux n'est que l'histoire des actions commises par les jeunes. Oui, vous êtes la tyrannie la plus hypocrite que la société ait à redouter ! vous faites naître, vous faites vivre, vous faites mourir ; et l'on ne sait pas, en vérité, pourquoi vous êtes bons quand la fantaisie vous vient de l'être ; car la plupart d'entre vous ne croient à rien, à aucune idée future. On sait encore moins pourquoi vous n'êtes pas toujours corrupteurs des femmes, spoliateurs des familles, car vous marchez dans l'impunité absolue ; il faut un hasard extraordinaire pour qu'on vous soupçonne, un hasard presque impossible pour qu'on vous accuse. Un de ces hasards m'a

favorisée d'une découverte singulière et qui vous touche de près, monsieur Calveyrac ?

— Moi !

— Vous.

— Parlez vite, madame, car mon amour-propre souffre étrangement à vous entendre.

— Je ne prétends pas dire, reprit madame Dalzonne, que vous soyez un de ces médecins débauchés qui touchent cinq francs par visite pour fasciner les jeunes femmes : vous vous observez davantage. Vous vous souviendrez et de la dignité de votre mission, bien, comme je vous l'ai dit, qu'elle me soit démontrée assez fragile, et de votre estime personnelle, parce que vous avez été soldat avant d'être docteur, au moment de compromettre une de nos jeunes fermières, vous eût-elle autorisé par son désespoir à rejeter sur elle la première pensée d'une faute.

Quelle épaisse que soit l'obscurité d'un souterrain, on finit, quand on a assez regardé autour de soi, par s'aventurer et marcher. Calveyrac fut poussé à répondre à madame Dalzonne :

— Ces attaques générales contre ma profession renferment-elles l'intention de m'accuser, individuellement, d'un abus dont, à mon insu, je serais coupable ? Je vous abandonne la profession, et vous prie de m'éclaircir une question à laquelle je suis intéressé. Le mot de *séduction* a paru jaillir de votre colère : serait-ce d'une séduction que vous m'accuseriez ? Je suis dans l'âge où l'on se trompe, continua Calveyrac douloureusement peiné, mais depuis long-temps j'ai passé l'âge où l'on trompe. Peut-être auriez-vous raison de dédaigner le sang-froid que j'oppose à votre emportement, si vous n'étiez convaincue au fond qu'un malentendu, qu'un faux rapport a seul attiré sur moi une accusation aussi grave que celle dont je pressens la portée.

— J'ai vu ce que je dis ; Bergeronnette sort d'ici à l'instant.

— Bergeronnette !

— Oui, Bergeronnette !

Pendant quelques minutes Calveyrac et madame Dalzonne se transpercèrent de leurs regards. De peur de livrer passage à leurs pensées, ils retinrent leur respiration. Le pressentiment du docteur lui glaça le visage ; il eut comme du vent dans les cheveux. Point de colère, point de sentiment déguisés, pas même l'étonnement sur la figure du docteur, à côté de la figure volcanisée de madame Dalzonne, mais l'imbécillité de la peur.

— Vos traits me disent que vous m'avez enfin comprise. Vous plaisantiez en feignant de croire que je vous accusais de séduction ; vous êtes trop honnête homme pour séduire : vous faites mieux, vous tuez. Bergeronnette sort d'ici, vous dis-je : elle a parlé, je sais tout. Quelle odieuse action ! Et vous avez cru que cette jeune fille laisserait mourir dans son sein son secret avec son enfant ! Où voyageait donc ce bon sens exquis dont on vous loue ? Vous avez joué votre vie sur une feuille de rose ! Étrange confiance ! ne pas supposer que la première personne un peu adroite qui ferait asseoir cette jeune fille sur ses genoux, qui l'interrogerait avec intérêt, parviendrait sans peine à lui aspirer jusqu'à la dernière pensée ! Votre crime est grand, mais votre imprudence le surpasse.

— Je ne nierai point, répondit Calveyrac à voix basse, l'effroi dont je suis frappé en ce moment. Ce n'est pas l'effroi de la mort, ce n'est point celui-là : je m'y suis habitué sur les champs de bataille ; mais le spectacle de l'échafaud m'épouvante, je l'avoue. J'y monterai cependant, sinon avec la fermeté de qui le brave, avec la résignation de l'homme qui ne croit pas l'avoir mérité. La loi me condamne, la loi me déshonore, la loi me décapite ; mais la science, cette autre loi à laquelle j'obéis aussi, que j'ai consultée à l'heure suprême de l'exécution, cette loi m'absout, et ne me reproche tout au plus que d'avoir décidé un problème difficile en fi-

veur du cri de ma conscience; car l'homme, ses larmes, sa pitié, sa tendresse ont fait complice le savant. Il fallait choisir : donner la mort à une jeune fille désolée qui avait déjà un pied engagé dans le suicide, une jeune fille belle, pleine de vie et d'avenir ou à un être douteux dont la mort ne serait ni un vide dans la création ni une douleur pour personne. J'ai choisi: j'ai tué le fruit pour sauver l'arbre; j'ai dit à la jeune fille de vivre, me chargeant tout seul du crime selon la loi. Qu'elle m'appelle à son tribunal : je m'y présenterai sans remords; j'attends qu'on me dénonce. Seulement mon cœur saigne, je ne vous le cache pas, madame, à penser à ceux qui accepteront ce ministère qui les ternira, non pas à mes yeux, si pleins de choses plus étonnantes encore, mais dans l'opinion du monde. D'avance je prends en pitié leur zèle, dont je voudrais deviner la cause pour le rendre moins déshonorant pour eux.

— Moi vous dénoncer !

Madame Dalzonne cacha son visage dans ses mains, et ses pleurs fuirent à travers ses doigts.

— Moi vous dénoncer! voilà où nous en sommes venus tous deux, monsieur Calveyrac. Si bons, si vrais amis, dévoués à toute heure l'un pour l'autre autrefois, nous nous haïssons maintenant! Moi vous dénoncer!

— Moi vous haïr! jamais! J'ai pu vous plaindre, ne pas vous comprendre, comme en ce moment où quelque grande infortune vous a changée, vous a aigrie contre moi, vous a rendue injuste envers un vieil ami tout de feu pour vos intérêts, madame; mais vous haïr! Que me feriez-vous pour que ce sentiment prît place dans ma pensée? Une femme comme vous a tourmenté ma vie au delà des forces données à tout homme de mon âge: je ne l'ai pas haïe.

— Moi vous dénoncer, docteur !

— Cette femme m'a repoussé de son indifférence; elle ne m'a pas remarqué quand je la couvais de mon regard, de mon souffle, de ma vie ramassée autour d'elle; pour elle j'ai souffert de la jalousie des vieillards et de la passion des jeunes gens, sans avoir ni l'espérance des jeunes gens ni l'illusion des vieillards: je ne l'ai pas haïe! Sa légèreté m'a fait sentir, dans de douloureuses confidences où elle ne voulait pas m'écouter, ma décrépitude précoce et la vanité de mes ambitions, m'avilissant, me dépréciant comme si elle m'avait compris; je ne l'ai point haïe.

— Moi vous dénoncer, docteur !

— Cette femme a fait plus: elle m'a amené un jour mon rival, son amant, qui se mourait; elle m'en a confié la guérison, elle m'a remis la vie de ce rival, vie sur laquelle je n'avais pas même à souffler pour l'éteindre; et cette femme je ne l'ai pas haïe, je l'ai aimée.

— Moi vous dénoncer, docteur! répéta madame Dalzonne indignée, agitée comme ces vastes mers qui ont sous elles trois courans opposés. Sa colère contre le docteur n'était pas évanouie, mais au dessus de sa colère dominait le souvenir de sa reconnaissance pour Calveyrac, et au dessus de tout planait son caractère d'honnête femme, vertu puissante sur une passion terrible. En frappant elle avait pitié, en maudissant elle pardonnait; elle eût dénoncé le docteur, mais, le jour du supplice arrivé, elle aurait posé sa propre tête sous le couteau, pauvre tête dérangée, rouage délicat d'une pendule mis en désordre par un atome égaré.

— Je vous aime bien, moi aussi, docteur, continua madame Dalzonne, mais que je suis à plaindre de n'avoir pas d'excuses pour vous pardonner le mal que vous me faites! On ne n'en a jamais tant causé; mon plus mortel ennemi ne m'eût pas si horriblement blessée dans mes espérances; vous m'avez tuée!

— Je crois toujours, madame, malgré la clarté qui s'est enfin étendue sur le triste sujet de notre entretien, que quelques parties en sont restées dans l'ombre, où nous n'avons plus à craindre d'aller les relever. Vous m'avez accusé sans ménagement, je vous interrogerai avec franchise. En

dehors de la protection maternelle que vous accordez à Bergeronnette, quel motif d'intérêt si grand avez-vous à ce que ce qui est arrivé n'eût pas eu lieu ? Quand la fille de Bergerin me bénit de l'avoir délivrée du fardeau de son déshonneur, rejeté dans le néant, je ne m'explique pas pourquoi vous vous plaindriez d'un événement qui la fait pure et libre. Cette enfant n'est pas la vôtre, et, quand elle serait la vôtre...

— Docteur, interrompit brusquement madame Dalzonne, je suis changée, vous l'avez remarqué ; vous me l'avez dit, je suis aigrie, je suis malheureuse, mes idées ont perdu leur cours, mon langage m'étonne. Encore un effort sur moi-même ! car je ne me pardonne pas, moi non plus. Approchez-vous, écoutez-moi ; je ne parlerai jamais trop bas. Savez-vous quel est le père de cet enfant que vous avez tué dans Bergeronnette ?

— Oui, je le sais.

La voix du docteur et celle de madame Dalzonne n'étaient plus que deux souffles pleins de curiosité et de terreur.

— Vous le savez !

— Oui.

— Qui vous l'a fait connaître ?

— Qui ? mais Bergeronnette.

— Prenez garde, docteur ! cela n'est pas possible.

— C'est Bergeronnette, je vous assure.

— Votre assurance m'épouvante ! C'est une affreuse invention ! Bergeronnette n'a pas pu vous dire cela, car Bergeronnette ne le sait pas.

— Quoi ! s'écria le docteur, Bergeronnette ne connaîtrait pas le nom de celui !... Et qui le saura ?

— Ce n'est pas elle, je vous le répète. Mais enfin, demanda madame Dalzonne terrifiée autant que le docteur Calveyrac, quel homme vous a-t-elle nommé ?

— Je ne puis dire son nom.

— Dites-le, car c'est un mensonge.

— Mais cet homme, je le connais, madame, je le vois souvent.

— Nommez-le.

— Son caractère sacré m'empêche...

— Je vous disais bien que vous vous trompiez.

— Ce n'est donc pas l'abbé Vincent ?

— C'est Abel ! je vous le nomme.

— Abel ! Abel ! J'avais cru, sur quelques mots obscurs échappés à Bergeronnette, que l'abbé Vincent... Mais il est vrai... Je me souviens qu'elle ne l'a pas nommé.

— Le pouvait-elle ?

— Abel ! reprit le docteur, Abel !

Calveyrac semblait sortir du tombeau.

— Voilà votre œuvre, docteur ! Cet enfant à naître était celui d'Abel ; c'était sa plus lointaine espérance, mais c'était sa plus certaine ; c'était le consolateur qu'il avait vu en rêve et dont il n'avait parlé qu'à moi, celui qu'il entrevoyait dans tous les innocens visages d'enfans étalés devant son regard dans nos promenades solitaires, le messie de la longue servitude de son esprit malade. Savez-vous le remède infaillible demandé par ce mal où votre science s'est si souvent brisée en éclats et dont elle n'a pas encore triomphé ? c'était un enfant. Sa tranquillité, sa joie, sa félicité lui seraient venues de cette tranquillité candide, de cette félicité angélique. Vous lui avez fermé le ciel !

Tout était frappé de stupeur dans Calveyrac, l'homme, le philosophe, le médecin.

— Oui, cet enfant eût rendu la force à ses organes, une lumière sûre à sa pensée. Il le désirait comme on désire l'air lorsqu'on étouffe. « Un enfant, me disait-il, et je serai sauvé ! j'aurai un devoir, mille devoirs à

remplir ; je ne penserai qu'à mon enfant. Ma vie, je le sens, est à ce prix. »
Il eut cet enfant.

— Mais alors c'est vous interrompit le docteur, c'est vous qui avez, par je ne sais quels moyens dont la subtilité m'effraie, dont la hardiesse m'éblouit, et dont le dévoûment, ajouta bien bas le docteur, me laisse presque incrédule, c'est vous qui avez uni dans l'ombre Abel et Bergeronnette !

— C'est moi !

La tête de madame Dalzonne s'inclina et resta appuyée sur l'épaule de Calveyrac. Tout ce qu'il y a d'amour, de pitié, de regret et d'amertume sur la terre était dans son regard élevé jusqu'au visage du docteur.

— Ah ! comme il faut aimer ! dit Calveyrac sur le front foudroyé de madame Dalzonne.

— Dieu seul sait ce que j'ai souffert ! Pour lui j'ai passé deux nuits comme les damnés n'en ont pas l'idée : j'étais à la porte !

— Comme il faut aimer ! murmurait le docteur.

— Pour lui j'ai pris ma filleule dans mes bras, celle dont j'avais promis devant Dieu d'être l'appui à travers la vie, et je l'ai enfermée sans lumière dans la chambre d'Abel ! Docteur, je doute quelquefois qu'on meure puisque je ne suis pas morte.

— Comme il faut aimer !

— Vous pleurez, docteur ! Oh ! mon Dieu, pardon ! je m'étais oubliée, j'oubliais... Mais vous voyez, docteur, que je ne puis pas vous aimer, vous ! Je suis franche : j'en aime un autre, je vous le dis. Ne vous étonnez plus si je vous ai accablé tantôt de ma colère : n'avez-vous pas brisé le seul fil auquel l'existence d'Abel pût se rattacher ? L'anéantissement de cet enfant est sa mort ! Un jour je le lui aurais mis sur les genoux : il m'aurait remerciée, et je serais morte à ses pieds en le regardant. C'est lui qui mourra maintenant !

Brisés l'un par l'autre, madame Dalzonne et Calveyrac fondirent leurs douleurs dans une même douleur. Ils étaient beaux, ils étaient sublimes dans l'immense repentir de leurs fautes et dans leur immense affliction. Par leur front abattu, leur recueillement tremblant, leur regard voilé, ils ressemblaient à ces figurations pieuses et coupables qui s'agenouillèrent dans l'ombre au pied de l'arbre de la croix, le jour où le Christ fut crucifié.

Le cœur de madame Dalzonne s'ouvrit enfin, et il en sortit ces paroles :

— J'avais commis une grande faute, mon Dieu ! vous n'avez pas voulu qu'elle portât ses fruits. C'était un crime : un autre crime l'a effacé. Docteur, je vous pardonne. Dieu, me pardonnez-vous ? je l'aime tant !

XXXVI.

Malgré ses afflictions personnelles, Calveyrac poursuivait toujours la cure si difficile de la maladie d'Abel, dont la période de décroissance était arrivée, sans qu'il fût permis cependant d'espérer une guérison complète dans un temps assignable. Et malheureusement le mal ne serait vaincu qu'autant qu'il n'en subsisterait plus le moindre germe ; sans ce résultat, désespérant pour la science, point de triomphe à revendiquer. Toutes les hautes entreprises de la pensée ont un dernier écueil où elles naufragent après avoir échappé à de plus grands périls. Ce point imperceptible, qui défie les efforts ordinaires, est celui qui sépare dans les arts le peintre de talent et le peintre de génie, le musicien qui n'est qu'habile et Mozart. Il vous attend en vue du port, vous laisse appa-

cher de ses brisans, et vous arrête pour l'éternité. Ce point, c'est la difficulté condensée en diamant.

Mais Calveyrac ne consentait pas à mourir sous le découragement; il avait trop gravi d'aspérités pour renoncer d'arriver au sommet. S'il s'arrêtait au milieu des ténèbres, la halte était courte. L'ancien soldat se faisait bon courage; il se redressait et reprenait sa marche au commandement de la science, qui, du reste, ne connaîtrait jamais ni le retentissement du succès qu'il s'était promis, ni celui de la défaite, car elle n'aurait pas été sans triomphantes difficultés. Point d'Institut ouvert pour Calveyrac, point de fauteuil à l'Académie pour payer cet homme aussi savant que Louyer Villermé. Quel souffle d'ambition l'animait donc? quel espoir? quelle récompense? la science, rien que la science, cette religion nouvelle, sans dieu, sans temple, sans autel, fausse religion peut-être, mais admirable comme si elle était vraie, par son désintéressement, par ses sacrifices, par son dévoûment. Elle descend dans les entrailles de la terre où l'air manque, elle se précipite au fond des mers, elle se laisse tomber dans le ciel; pour surprendre un gaz inconnu qui sera un poison, elle vivra au milieu des poisons; pour fondre une pierre, elle veillera des années auprès d'une lampe, elle aspirera des flammes, elle maniera du feu; et ses adeptes auront son courage avec son abnégation sous tous les climats. Aussi sont-ils tous frères sur la terre, qui est leur royaume; fraternité de rois, chacun d'eux est roi d'une portion de l'univers, et a sous sa domination soit les oiseaux, soit les abeilles, soit les poissons, soit les arbres, soit le corps, soit la pensée, soit la forme, soit la couleur; celui-ci est le roi Berzélius, celui-ci est le roi Geoffroy-Saint-Hilaire, et celui-là, comme la muse du Tasse, a pour couronne une immortelle étoile, et se nomme Arago.

Le rival de tant de grands hommes eût été peut-être Calveyrac si le sort l'eût placé sur une autre voie au lieu de le laisser sous le parvis du temple; car la science a aussi ses enfans abandonnés. Il n'en avait pas été ainsi, et Calveyrac n'en avait gémi quelquefois que quand la pensée lui était venue qu'il aurait sans doute mérité l'attention de madame Dalzonne s'il avait entouré sa vie de l'auréole de la célébrité. Espérance déçue comme tant d'autres chez lui : il avait vécu sans fortune, il mourrait sans renommée. La célébrité ne va pas chercher les gens derrière les murs d'une maison de santé.

Une seule fois, la dernière peut-être, un vif éclair d'ambition avait passé sur son existence : c'est la nuit où il avait tenu sous son regard, au bruit du vent de la forêt de Saint-Germain, Abel et sa redoutable maladie. Il comprit dans ce moment le monstrueux trésor qu'il possédait, il mesura la longue et glorieuse échelle de difficultés qui le mènerait au sommet d'une incomparable illustration s'il réussissait dans sa téméraire entreprise. Ce rêve ne fut qu'un rêve; par le poids de l'habitude, il s'affaissa tout simplement sur son devoir, et il réduisit les luttes gigantesques d'une conquête aux proportions mesquines d'une tâche ordinaire. Calveyrac eût obtenu des larmes d'admiration de celui qui l'eût suivi dans ce travail de guérison médité dans l'ombre, agrandi par la solitude, exécuté sans livres, sans conseils, la nuit, aux dépens de son sommeil et quelquefois de sa santé.

Dès le premier jour où Abel fut remis à ses soins, il creusa dans ce jeune homme comme dans un terrain bouleversé par un volcan. Aucune partie n'échappa à l'examen; il s'empara de l'homme physique et de l'homme moral afin d'avoir raison de l'un par l'autre. Sur la chair il étudia les phénomènes de la douleur qu'on soigne avec la médecine; sous la chair il s'infiltra par mille rameaux jusqu'à l'intelligence, qu'on ne guérit pas seulement avec la médecine, mais aussi avec l'intelligence. Double étude, double agression. L'oreille penchée sur le corps et sur l'âme d'Abel, il écouta son souffle et sa pensée, afin de saisir les

instans d'harmonie et les vibrations discordantes ; il s'assit à la limite placée entre ce qui sent et ce qui raisonne. De là il vit dedans et dehors, aller et venir. Il se fit le cerveau et le cœur de ce jeune homme ; par la science, il se fit enfin son dieu ; et, à son insu, Abel fut, se mut et vécut dans Calveyrac.

Grande et minutieuse, immense et réduite, élevée et triviale, cette étude réclama toutes les ressources de Calveyrac ; il lut dans les mouvemens ambulatoires du malade les oscillations de ses idées. Etourdie, fausse, irrégulière, cette marche lui révéla des intentions bizarres, des découragemens foudroyans, des espérances forcées : car les pas de l'homme sont le compas de ses pensées. Sans interroger Abel, il devinait le milieu de son esprit en comparant ses mouvemens entre eux. De jour en jour il eut la progression du mal, celle du mieux ; il pressentit les retours et les rechutes ; par le nombre répété des observations il acquit des certitudes éprouvées. Ce fut à l'aide de l'une de ces remarques qu'il découvrit un jour, au milieu de la forêt de Saint-Germain, qu'Abel, monté sur un cheval irrégulièrement guidé, avait conçu le projet de quitter les étriers et de se laisser tomber.

Des mouvemens du corps pendant la marche il passa aux actions ; il en apprécia avec la même sagacité la suite et la moralité. Tout se tient : si l'idée fait marcher, c'est aussi l'idée qui fait ployer les nerfs des bras et jouer le clavier des doigts. A la manière dont Abel lui serrait la main, agitait une canne, ouvrait une porte, prenait un siége, il jugeait de la netteté de son jugement.

Il analysait également la part de sensibilité qu'Abel, aux prises avec les scènes de la vie privée, accordait à chaque objet. Surexcitée, au début de la cure, par le bruit le plus simple, par la conversation la plus indifférente, par le vent dans les arbres, par l'eau sur les cailloux, son attention s'était aguerrie peu à peu et pour ainsi dire blasée. Dès qu'un léger froncement aux lèvres annonçait la perturbation intérieure, Calveyrac la conjurait en déplaçant le sujet qui l'avait produite. Alerte comme un maître d'armes, il détournait le coup sans affectation et remettait l'élève en ligne ; son art tenait de la divination. Selon la masse d'électricité éparse dans l'atmosphère, il prévoyait l'état d'Abel ; et alors il savait, à une demi-note près, à quel degré il convenait d'encourager ou d'abattre ses prédispositions ; s'il était prudent de le fatiguer par l'exercice du cheval ou de tourner ses forces mentales vers les combinaisons du jeu. Rarement se trompait-il. Une réussite était aussitôt notée. Les nuances de succès formaient des faits, les faits des preuves ; il avançait.

Dans la comparaison des lettres qu'Abel écrivait, il trouvait aussi des conséquences plus ou moins frappantes de l'amélioration de ses idées. Marquant d'abord quatre-vingts pulsations comme son sang, son style s'était aplani, puis apaisé. Il pétillait en gouttes brûlantes, en phrases courtes comme des étincelles : il s'arrondit ensuite, prit de l'ampleur, et avec l'ordre et la clarté il eut la majestueuse suffisance du bon sens.

De même qu'il avait examiné sous tous les angles l'homme éveillé, l'homme en action et guidé par sa volonté propre, il voulut aussi s'enquérir de l'état primitif de l'homme livré au sommeil. Le sommeil est une autre vie, qui n'a de la première que le souffle. On marche, on touche, on voit, on goûte, on est à des conditions mystérieuses. Calveyrac monta jusqu'à des nuages de cette mythologie qui, un jour, sera un monde réel, comme la mythologie payenne devint un fait en passant de la poésie à la réalité. Magnifique aberration ou vérité encore à naître, Calveyrac crut démontré pour lui que la nature des rêves, leurs liaisons ou leurs tranchantes dissemblances donnaient la clé, dans beaucoup de cas, de la constitution intellectuelle d'un homme, et faisaient pressentir des menaces plus ou moins éloignées de folie. Il écrivit tous les matins

les rêves que son malade avait eus pendant son sommeil de la nuit ; sous le prétexte naturel de s'en amuser avec mademoiselle de Beaupréau, il en exigeait d'Abel le récit tout au long. Rentré chez lui, il fixait l'extravagance mentale sur le papier ; et l'œuvre de rapprochement entre le dernier rêve et les précédens s'opérait. Son jugement en retirait des enseignemens dont la science banale des docteurs à la visite ne saura jamais le premier mot. Alors l'idéologue, le médecin et le penseur se groupaient en lui et formaient un concile formidable.

Les premiers rêves d'Abel avaient été d'une incohérence monstrueuse : la lune descendait vers lui et lui parlait ; il pleuvait du sang de chaque rayon du soleil ; les rivières se mettaient debout et s'élevaient jusqu'au ciel en lames d'acier ; les montagnes se détachaient de leurs bases et volaient à travers l'espace ; les oiseaux prenaient une face humaine et lui riaient aux oreilles : des hommes sans bouche dansaient en rond autour de lui et parlaient avec leurs yeux ; choses effrayantes, réprouvées, en horreur à la raison. Plus tard la fantasmagorie avait pris un caractère moins épouvantable ; plus tard , elle n'était plus qu'un souvenir exagéré des événemens de la veille ; plus tard Abel rêva moins. Il eut enfin des rêves sains à mesure que sa raison domptée rentra dans son lit et cessa de gémir hors des digues.

C'est ainsi que Calveyrac s'était assuré du retour d'Abel à la santé et à la raison.

Mais sa tâche n'était qu'en bon chemin. Comme il savait le trajet qu'il avait franchi, il ignorait moins que personne celui qui lui restait à parcourir pour qu'Abel pût reparaître dans le monde homme nouveau et refait, maître de lui et de ses idées ; pour qu'il fût irrévocablement sauvé enfin. La minute de victoire n'était pas encore arrivée, l'aiguille approchait. Quand elle se poserait sur cette minute solennelle il dirait au malade : Vous êtes libre ; et si Abel venait alors à lui demander : Combien vous dois-je ? il répondrait : Rien.

XXXVII.

En rentrant chez lui encore tout ému de son entrevue avec madame Dalzonne, Calveyrac aperçut sur son bureau un pli dont l'adresse lui sembla de la main d'Abel. C'était en effet Abel qui écrivait au docteur.

« Mon ami,

» Vous exprimâtes un jour à une personne que nous aimons tous deux le désir de passer votre vie dans l'une des îles d'Herblay, sur la Seine. Si j'étais le roi de France, à qui cette île appartient, je présume, je la détacherais volontiers de mon domaine pour vous prier de l'accepter. J'ai le regret de ne pas être roi de France, mais j'ai l'avantage de posséder sur l'Ariége, ce beau fleuve dont nous avons souvent parlé dans nos promenades, une île dont la forme a une heureuse anologie avec celle où vous avez rêvé le repos. Je ne me défends pas d'une certaine partialité pour mon pays ; cependant je ne crois pas exagérer le charme de cette faible partie de mes domaines en la mettant fort au dessus de l'île d'Herblay sous le rapport de la fertilité et de l'exposition. On l'appelle, je ne sais en vertu de quelle origine, l'*île du Moine ;* elle a en étendue plus d'une demi-lieue d'excellent terrain planté de sapins, de mélèses et de marronniers. Comme elle est élevée sur le fleuve, il est rare qu'à la fonte des neiges les grandes eaux y causent des dégâts. Elle a plusieurs ports très commodes où l'on aborde à la voile par différens vents. Dans l'île du Moine les fruits, les légumes et le blé viennent à merveille. On y connaît peu de mauvaises récoltes ; elles y sont presque aussi impossibles qu'en Espagne. Elle pro-

duit abondamment des plantes fourragères pour les vaches et les chevaux. L'île du Moine n'a qu'un défaut; quelques uns trouveraient que c'est un avantage: elle n'est pas habitée, quoique très habitable comme vous voyez. Il n'y a été bâti par mon père que trois maisons, l'une pour le garde-chasse, homme assez utile, car le gibier n'y manque pas, l'autre pour un pêcheur que j'ai dégagé depuis long-temps du paiement du fermage; la troisième, sans être aussi grande que ce qu'on nomme en France un château, est dans des proportions moins simples qu'une maison bourgeoise. Destinée à loger une nombreuse famille riche, elle a été construite avec quelque goût. Permettez-moi, mon ami, d'ajouter qu'elle est placée dans le milieu d'un parc dont les deux extrémités laissent apercevoir au fond d'une voûte de verdure le cours de l'Ariége. Autour de cette maison j'ai fait planter par mes jardiniers les belles fleurs du midi de la France, et celles d'Espagne qui résistent le mieux à nos nuits plus froides. Ce parterre forme un jardin charmant qui s'étend de la maison à la première bordure du parc; c'est joli comme les jardins parfumés de Saragosse, que vous avez eu l'occasion d'admirer pendant la guerre de la Péninsule. Si le mobilier du château a vieilli, il a, si je ne me trompe, un caractère d'austérité auquel on finit par se plaire quand on a pris l'habitude de le voir. A la vérité, je ne me rappelle bien que deux pièces: la galerie de tableaux, fort estimée par mon oncle qui passait pour un amateur difficile, et la bibliothèque, où j'avais peur de me trouver seul quand j'étais enfant, tant elle est assombrie par des armoires pleines de livres.

» Quoique placée entre deux chaînes de petites collines sur le fleuve, l'île du Moine n'est pas au bout du monde: derrière ces collines il y a des villages, de petites villes même, où l'on se procure aisément tout ce dont on a besoin. Ce sont des bourgs industriels où la société est agréable, et avec lesquels on peut établir des relations sûres.

» L'île du Moine est à moi; je crois vous l'avoir dit, mon ami, au commencement de cette lettre, dont il est tout simple que je vous explique le but avant de la fermer.

» Je vous prie d'accepter cette propriété, dont vous ne voudriez pas hériter après ma mort, d'abord parce que la loi vous défend d'être au nombre de mes héritiers, et secondement parce que votre amour-propre, — mon ami, pardonnez-moi ce mot léger, — parce que votre amitié exige que je vive. Les titres accompagnent cette lettre; votre nom y est ineffaçablement écrit. Vous êtes dès ce moment propriétaire de l'île du Moine sur l'Ariége, que j'appellerai, maintenant que je puis la louer sans prévention, une des plus magnifiques propriétés du département.

» Docteur, Dieu soit loué! vous êtes riche, et très riche, sans que je sois plus pauvre. C'est un des rares jours, aujourd'hui, où je n'ai pas eu besoin de vous pour être content. Il est vrai que c'est à cause de vous que je le suis. N'enviez plus l'île d'Herblay. A vos vieux jours, mon ami, un bon soleil, le soleil du Midi, celui qui a mûri votre belle intelligence; à vos vieux jours la tranquillité désirée pendant les époques malheureuses, et vous en avez eu beaucoup, mon ami: vous vous devez cette récompense. Mais pourquoi attendre si tard? Allez, mon ami, quand il vous plaira, prendre possession de votre château, dans deux ans, dans un an, plus tôt même si madame Dalzonne le permet; car j'ai une prière à vous adresser: c'est de ne quitter notre amie que lorsqu'elle aura trouvé à vous remplacer. Mais ne sera-ce pas trop long? J'ai peut-être tort de vous recommander une bonne conduite que dans toute circonstance votre bon cœur vous eût conseillé de tenir.

» Quand nous nous reverrons ce soir, mon ami, ne m'apportez aucune mauvaise nouvelle, je vous en supplie au nom de ma santé; point de réflexions, point d'objections; elles me rendraient malade, et vous ne le voulez pas.

» Adieu, mon meilleur ami.

» ABEL. »

Il y eut dans Calveyrac un étonnement qui tient de l'extase après la lecture de cette lettre où Abel se montrait si généreux avec tant de pitié. Ce don était offert avec si peu de préparation, qu'il ressemblait à ceux qui échappent de loin aux mains bénies de la Providence : l'homme n'en a pas gâté la pureté par son intervention blessante, et la rosée du bienfait inattendu tombe à sa place comme la pluie du ciel.

Être riche! avoir plus de dix mille livres de rentes, — car le présent d'Abel valait cela; — être sûr désormais d'une vieillesse digne et satisfaite! le docteur n'osait y croire. — Moi riche! moi, le pauvre médecin de la Grande-Armée, moi le docteur reçu par charité un peu partout, moi riche tout à coup à mon âge! et avoir ce que je souhaitais tant, une retraite dans la campagne, au fond de la province, un endroit où j'écrirai tranquillement sur une science que j'aime, un jardin à cultiver le soir, des moissons à espérer! J'aurais des moissons! ce n'est pas possible! Qu'est-ce que je ferai de tout cela? qu'est-ce que je ferai! Je le sais, se dit le docteur. Et le rayon de joie parti des yeux de Calveyrac s'affaiblit sous une larme. Oui, je suis injuste! murmura-t-il, et c'est peut-être parce que je suis riche; mais je souhaiterais qu'elle fût pauvre comme je l'étais il y a une heure, très pauvre, pour aller à elle et lui dire: Partageons, madame. Faites mieux, prenez tout: et je vous regarderai être heureuse par moi. Ne me remerciez pas: vivez! vivez mieux; seulement, gardez-moi toujours près de vous comme le médecin de votre maison. Ce ne serait pas une petite félicité perdue que mon fleuve, mes arbres dont l'ombre et la fraîcheur sont à moi, que mes blés et mes vignes; mais ne serait-ce pas une félicité plus grande de savoir que c'est moi qui lui aurais valu, à elle, à elle! des jouissances qu'elle peut se procurer malheureusement sans ma générosité, dont elle n'a pas besoin? Bonheur impossible: lui donner une fortune de la main à la main avant qu'elle n'eût le temps de refuser! et la voir passer dans sa voiture, fière par moi de trôner au milieu d'une aisance nouvelle, tandis que, dans un coin, caché, petit, je la regarderai passer sans qu'elle m'aperçoive!... Mais elle est riche: je n'ai pas de bien à lui faire.

Dans l'âme la moins portée à attribuer les bons événemens, hélas! si rares de la vie, à une intelligence suprême, le vide religieux se comble, à défaut de la prière et de la reconnaissance, d'une plénitude mélancolique dont le scepticisme ne se rendra jamais compte. Après son délire, après son illusion d'enrichir madame Dalzonne, Calveyrac fut saisi d'une langueur qu'il n'avait jamais connue. Il y a dans les profondeurs des joies terrestres des infiltrations de larmes dont on ne sait pas la source. Calveyrac fut rejeté par la secousse qu'il avait reçue aux confins de sa première jeunesse, de sa jeunesse de soldat: les marches forcées avec le soleil au visage, le pain noir au souper, la bataille au matin, le sang des blessés à ses pieds, voilà ce qui s'installa dans sa pensée. Préoccupé, il se leva, il courut à son armoire, et il en sortit un vieil habit bleu fané, au collet de velours amarante, dont les boutons étaient aux aigles de l'empire et dont les pans avaient été mangés par la mitraille de Waterloo.

Il passa une heure les yeux fixés sur ce lambeau de sa jeunesse, sur cette guenille respectable de sa glorieuse misère; il pensa.

Penser, la prière de ceux qui ne prient pas.

Toute joie a son expiation.

XXXVIII.

Un matin qu'Abel sortait, selon l'usage, de la maison de santé pour faire sa promenade dans le bois de Vesinet, deux officiers de police, en attente depuis le point du jour, l'arrêtèrent au seuil de la porte. Au nom de la loi il fut sommé par eux de descendre de cheval et de prendre place à leurs côtés dans une voiture qui se dirigea aussitôt vers Paris.

Ce ne fut que de la prison de la Conciergerie qu'il put, le soir, annoncer son arrestation à madame Dalzonne, qui avait souffert pendant vingt heures les plus horribles angoisses, ne sachant à quelles causes attribuer sa longue absence. Elle passa, après cette nouvelle, d'un désespoir à un autre désespoir. Calveyrac, dont l'anxiété n'avait pas été moins poignante, partagea la consternation de madame Dalzonne. Aucun pensionnaire ne resta étranger à la douleur d'un événement aussi sinistre qu'inexplicable.

Mademoiselle de Touralbe n'habitait plus la maison de santé depuis huit jours ; elle et Bianca, sa demoiselle de compagnie, étaient à Paris.

La justice tint Abel au secret pendant six jours. Le septième, une gazette judiciaire insérait dans ses colonnes la pièce suivante, premier mot d'un procès dans la confidence duquel le public allait être mis, avant même les paisibles habitans de la maison du Pecq.

Avant-propos de l'acte d'accusation même, cette pièce disait textuellement :

« C'est le 1er septembre prochain que s'ouvriront à Versailles lés débats d'une affaire qui intéresse la morale publique en ce qu'elle a de plus sacré. Le bruit en retentira long-temps dans l'enceinte de nos tribunaux, quelle qu'en soit l'issue. Un élément secondaire, mais puissant toutefois, la curiosité, ajoutera encore à l'attrait d'une affaire qui se recommande vivement au législateur, au moraliste, au médecin, au philosophe et à l'homme du monde blasé sur les scènes ordinaires de la vie.

» Personne ne demeurera indifférent aux débats de cette grande cause. Encore jeune, l'accusé est un des plus riches propriétaires de la France; on élève sa fortune à plus de douze millions. Il est né dans le Midi, où sont ses domaines, qui couvrent presque le tiers d'un département. Mais son immense fortune, son rang, son esprit, qu'on s'accorde à dire très distingué, ne l'ont pas mis à l'abri de l'accusation odieuse dont il aura à se défendre devant le jury. Sa victime est une jeune personne d'une merveilleuse beauté, à peine âgée de vingt ans, privée depuis l'enfance de l'appui de sa famille. Réunis dans une maison de santé, au Pecq, l'accusé et cette jeune demoiselle y recevaient les soins exigés par leur état maladif. Une passion qui n'aurait pas été partagée, produite sans doute par l'intimité établie dans ces sortes d'établissemens, inspira à l'accusé la pensée coupable d'obtenir de la violence un bonheur refusé à ses sollicitations, qu'avaient accompagnées, dit-on, des offres sérieuses de mariage. On admire le beau caractère d'une jeune fille, si fière dans son indépendance, qu'elle a refusé d'entrer en partage d'immenses richesses plutôt que de mentir à un serment antérieur ou de forcer en elle un sentiment d'indifférence. Pour augmenter, s'il est possible, l'intérêt de ce singulier procès, on assure que les phénomènes du système nerveux y jouent un rôle principal. On avait craint un instant que le huis-clos ne fût ordonné par la cour : ces craintes se sont dissipées. Outre le danger qu'il y a à priver la moralité publique de ces scènes émouvantes toujours relevées par leur caractère d'utilité, il n'y avait aucune raison d'accré-

diter par cette mesure restrictive l'opinion que le crime était, au fond, plus grave qu'il n'est, comme s'il ne l'était déjà pas assez !

» Nous suspendons, terminait le journaliste, notre tâche d'observateur, pour céder la place à la justice souveraine du pays s'exprimant ainsi par l'organe d'un de ses plus dignes magistrats. »

Acte d'accusation.

« Le procureur-général près la cour royale de Paris expose que, par arrêt du mois d'août dernier, la cour a ordonné la mise en accusation et le renvoi devant les assises de Versailles, pour y être jugé conformément à la loi, le nommé Abel, âgé de trente ans, né dans l'Ariége, domicilié au Pecq, près Saint-Germain-en-Laye.

» Déclare, le procureur-général, que de l'instruction résulte les faits suivans :

» Le nommé Abel vint au Pecq, il y a environ deux ans, pour s'y faire soigner d'une névrose très grave, après avoir inutilement essayé de se rétablir en Italie, dont le climat ne lui convenait pas. Accompagné de plusieurs domestiques, il se présenta, en 1835, à la maison de santé dirigée par madame Dalzonne, où il ne tarda pas à s'attirer l'affection des pensionnaires par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses goûts, et principalement par l'état débile de sa santé. Ce fut le docteur Calveyrac, un des médecins spécialement attachés à l'établissement, qui entreprit d'étudier la maladie nerveuse de l'accusé et d'en arrêter les ravages. Afin que la justice n'ignore aucune des particularités de cette maladie, dont le caractère répandra quelque jour sur les débats, la cour a décidé que le docteur Calveyrac serait entendu toutes les fois que le jury le croirait nécessaire.

» Quelques mois après l'installation d'Abel, une jeune personne dont la constitution était pareillement altérée par les effets d'une irritation nerveuse fut reçue à l'établissement. Mademoiselle Laure de Touralbe revenait de Florence, suivie de la demoiselle Bianca, jeune Italienne toute dévouée à son service. Il fut remarqué par différentes personnes appelées à déposer au procès que l'accusé fut charmé de l'arrivée de cette pensionnaire. Usant de la facilité des rapports que les maisons de santé ménagent dans le but louable d'adoucir des caractères aigris par le mal, Abel, jusque alors taciturne et sauvage, se rapprocha de mademoiselle Laure de Touralbe. Il fit valoir près d'elle des talens d'agrément dont elle ne crut pas devoir repousser l'heureuse intervention ; enthousiastes tous deux de musique, ils exécutèrent ensemble, dans les soirées d'hiver, des morceaux sur la harpe et sur le piano ; souvent ils ont copié, des hauteurs de Marly, les divers points de vue qu'offrent les plaines de Saint-Germain. Cette association de deux talens portés à se distraire l'un par l'autre ne pouvait laisser préjuger des conséquences dangereuses, puisqu'elle n'était que la répétition d'un fait constamment reçu et même encouragé.

» On était si loin de la pensée de voir se changer une intimité d'un caractère jusque-là si convenable en une passion criminelle, que madame Dalzonne, l'honorable directrice de l'établissement du Pecq, s'efforçait sans cesse d'entretenir cette liaison par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Dans l'accomplissement de cette tâche de complaisance, conçue dans un si bon esprit, elle était aidée par le docteur Calveyrac et par d'autres personnes à qui l'expérience de la maison ne saurait être contestée.

» Trompant cependant tous les calculs de la prudence, abusant des usages inoffensifs de la maison, cachant sous une conduite toujours pleine de convenance ses projets réprouvés par la morale et par la loi, l'accusé a marché à son but criminel, et a tenté d'y arriver dans la nuit du 19 au 20 juillet dernier.

» Il est constaté au procès-verbal dressé pendant la nuit précitée et les jours suivans, que les pensionnaires étaient couchés depuis trois heures environ quand des cris déchirans les éveillèrent. C'était mademoiselle Laure de Touralbe qui les poussait du fond de sa chambre, où l'on tardait à venir la secourir, dans l'indécision du réveil et les fausses démarches d'un effroi général.

» Un main hardie s'est posée sur elle. Elle s'éveille en sursaut, elle veut crier : cette main lui ferme la bouche ; elle essaie de fuir, de se débarrasser d'une étreinte toujours plus pressante : elle ne réussit pas dans ses efforts ; et constamment près d'elle, à côté d'elle, devant elle, Abel, en pantalon blanc, sans gilet, sans cravate, à demi habillé.

» Mademoiselle Laure de Touralbe n'a pu dire ni comment l'accusé était entré chez elle ni combien de temps il y était demeuré, double circonstance à éclaircir aux débats.

» Enfin on accourut aux cris lamentables de mademoiselle de Touralbe, dont la résistance désespérée avait fini par mettre en fuite l'accusé. En mêlant ses gémissemens à ceux de sa maîtresse, la demoiselle Bianca avait hâté l'arrivée des pensionnaires et des domestiques de l'établissement. Abel était déjà dans sa chambre quand on commençait à porter du secours à sa victime.

» Mademoiselle de Touralbe fut trouvée sans connaissance ; ses bras, ses épaules et son sein étaient sillonnés de traces de sang et marbrés de meurtrissures, preuves d'une longue lutte et attestant la violence la plus hardie. Mademoiselle de Touralbe a été dangereusement malade des suites de cette tentative, commise par un homme tout à coup sorti de ses mœurs réservées, et trop haut placé par sa condition pour ignorer à quoi il s'exposait en se livrant à une telle action. La maladie de mademoiselle de Touralbe a duré plus d'un mois. A la pâleur de la victime, à sa langueur, à la douleur répandue sur tous ses traits, on est entraîné à croire que le désordre apporté à sa santé n'est pas encore parvenu à ses derniers développemens.

» Interrogé, l'accusé a eu recours au moyen facile de la dénégation absolue, moyen sans valeur devant des témoignages qui le confondront par leur nombre et qui l'écraseront par leur autorité.

» La prudence conseillait de ne procéder à l'arrestation d'Abel qu'après avoir épuisé une série d'investigations qu'il eût été impossible de faire en agissant avec précipitation. Au reste, depuis les révélations de mademoiselle de Touralbe et celles de sa demoiselle de compagnie, la justice s'était imposé la surveillance de l'accusé, dont les moindres démarches étaient épiées.

» En conséquence, est accusé Abel,

» 1° D'avoir exercé, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1835, des violences définies par le Code sur la personne de mademoiselle Laure de Touralbe ;

» 2° D'avoir, dans la même nuit, blessé dans plusieurs parties du corps ladite demoiselle Laure de Touralbe, voies de fait dont il est résulté une maladie qui a duré plus d'un mois. »

La publication de cet acte d'accusation, qui précéda de deux mois l'ouverture des débats devant la cour d'assises de Versailles, acheva de plonger dans un douloureux étonnement les pensionnaires de la maison de santé.

XXXIX.

La foudroyante scène entre madame Dalzonne et le docteur, le jour où Bergeronnette avait refusé d'aller à Paris, avait pour cause une erreur, cette même erreur qui avait provoqué les confidences qu'ils s'étaient

faites avec tant de pénibles efforts. Cette erreur était celle qui avait laissé croire à Bergeronnette, fière de le proclamer, qu'elle ne serait pas mère, à madame Dalzonne qu'elle avait à renoncer aux profits de son épouvantable action, au docteur qu'il avait réussi à en détruire les effets par une action plus coupable encore.

Tout cela était une même erreur, une grande erreur comme on en commet souvent lorsqu'on se mesure, puissance à puissance, avec la nature, qui avait bouleversé toutes les conséquences attendues. Le breuvage meurtrier avait rencontré pour adversaire victorieux la vivace jeunesse de la victime : il n'y avait pas eu de victime ; aucune créature, cela était arrêté, ne devait frauduleusement disparaître de la vie ; Bergeronnette avait enduré les déchiremens d'un poison actif sans conquérir la récompense de sa périlleuse témérité. Son dévoûment fut perdu ; elle eut la douleur, mais le fait resta.

Quatre jours après son entrevue avec madame Dalzonne, Bergeronnette-cinq-heures apprenait de la bouche même du docteur toute l'étendue de sa déception. Assidu à la voir depuis qu'elle avait exécuté sans frémir une tentative si souvent mortelle, Calveyrac ne tarda pas à se convaincre que l'art avait été impuissant sur elle. Sa santé s'était immédiatement rétablie ; l'événement, à travers des périodes diverses, s'accomplirait aux termes prévus si l'on n'essayait pas avec de meilleures chances une seconde épreuve ; mais cette fois Calveyrac recula. S'il résolut de ne pas accorder à madame Dalzone la satisfaction de lui apprendre une revanche de la nature dont personne ne sentait le prix aussi vivement qu'elle, il n'eut pas un seul instant la volonté de remettre en question la vie de la fille de Bergerin. D'ailleurs, pouvait-il ignorer maintenant à qui appartiendrait bientôt le titre de père ? Derrière quel prétexte assez spécieux réfugierait-il la nouvelle hardiesse de la répétition d'un tel acte ? Calveyrac s'abstint donc de toute pensée de retour au même projet.

Mais lorsqu'il sentit les pleurs de Bergeronnette ruisseler plus amers que jamais sur ses mains, lorsqu'il eut deviné sans peine qu'entre la menace qu'elle exprimait de sortir de la vie par la première voie venue et la réalisation de cette menace elle ne laisserait pas, la courageuse enfant, s'écouler peut-être trois jours de réflexion, alors Calveyrac, malgré l'affreuse situation où Bergeronnette l'avait mis en disant à madame Dalzonne ce qu'elle avait juré de toujours taire, lui commanda d'arrêter ses larmes, de l'écouter et de le croire.

Quel ciel se découvrit sur sa tête ! quel air pur elle respira lorsqu'elle sut, et sous la garantie sacrée du serment, car comment croire simplement à tant de bonheur ? qu'Abel et l'homme du cabinet bleu n'étaient qu'un ! Folle de bonheur, sa joie n'eut pas de place pour d'autres pensées qu'elle aurait dû avoir aussitôt. Elle ne se demanda pas pourquoi madame Dalzonne, qu'elle n'avait plus le courage de haïr, pourquoi madame Dalzonne l'avait livrée à Abel, où était l'intérêt, quel était le but ; tout au plus, en effleurant à des distances perdues cet ordre de pensées, supposa-t-elle, maintenant plus expérimentée, que sa marraine avait accepté d'être de moitié dans l'accomplissement d'un mauvais désir d'Abel. Encore ceci vint sans calcul de sa part : elle n'avait le cœur qu'à l'espérance et au pardon ; il fit beau en elle. La sérénité morale fait pour l'âme ce que celle de l'air fait pour la terre : les plus tristes choses de la mémoire, les arbres desséchés, les rochers arides, les horizons bistres, les mares croupissantes (car il y a de tout cela dans la mémoire, pris dans la sphère de nos maladies morales) perdent de leur laideur et s'effacent comme existence réelle en s'éclairant d'un coin du ciel subitement découvert.

Un autre homme que Calveyrac eût peut-être, après tant de douleurs montrées par Bergeronnette-cinq-heures, trouvé que la joie gênait un peu en elle certain regret qu'elle aurait dû ressentir de ne pas voir, malgré la clarté dont elle était touchée, sa position améliorée. Ce regret n'aurait

rien eu de commun avec le repentir, car Bergeronnette n'avait eu la conscience de la faute commise que par les résultats. Mais le docteur n'adoptait pas ainsi le catéchisme tout fait de la menue morale. Tout ce qui vient de la personne aimée, le docteur savait cela, le mérite ou l'affront, la gloire ou l'outrage, est compris ou pardonné. Bergeronnette avait perdu l'honneur dans le sens du monde, mais elle savait maintenant par qui elle l'avait perdu : qu'avait-elle besoin de faire Abel meilleur pour ne pas l'accuser ? D'ailleurs, Abel pouvait bien ne pas savoir plus qu'elle avec qui il s'était rencontré dans le cabinet bleu.

La supposition était sans doute hardie, mais quand on craint de ne pas être aimé, on a certes au moins autant d'imagination. Elle n'avait pas cette peur : elle était aimée. Et comme elle aimerait désormais ! Plus de rougeur devant Abel, plus de soudaines hontes au souvenir de la chambre du Pecq ; un bonheur tranquille, étoilé !

Il ne restait plus à Bergeronnette qu'à éviter le danger d'être découverte et dénoncée par les personnes douées de la clairvoyance du mal. Elle cesserait d'aller à la maison du Pecq, où rien ne l'appelait plus. Sa marraine, après avoir réduit le plus possible les occasions de l'attirer près d'elle, avait, pour ainsi dire, voulu son éloignement définitif en l'accablant si durement la dernière fois qu'elles s'étaient vues ; et Bergeronnette ne fréquentait guère que la maison de santé. A Fromainville, qui aurait-elle redouté ! Est-ce Bergerin ? Bergerin ne prolongeait jamais son rayon visuel entre la tête et les pieds des gens ; il ne savait le diriger que dans deux directions : à terre où courent les lièvres ; au ciel, où volent les perdrix.

Il est rigoureux de dire que le proverbe avait complétement menti sur son compte : la fortune, qui change les gens, ne l'avait pas modifié. Quoique ayant acheté le droit de chasser, à la faveur d'un port d'armes, dans les endroits permis, il braconnait avec la même ardeur qu'aux jours où il avait pour excuse le besoin de se nourrir des produits d'une chasse illégale ; les lieux interdits étaient précisément ceux sur lesquels il aimait le plus à chasser, malgré les recommandations de sa fille et de l'abbé Vincent. En cela, du reste, il se montrait fidèle aux principes qu'il avait émis le jour où Calveyrac et Abel déjeûnaient chez lui : il avait exposé que le braconnier ne tuait le gibier ni pour le manger ni pour le vendre, mais uniquement pour braconner. Il ne s'était amendé que sur un point. Lorsqu'il était surpris en fraude par un garde-champêtre, il ne s'esquivait pas comme autrefois afin d'éviter le procès-verbal. Prévoyant ces sortes de mauvaises rencontres, il portait toujours sur lui la quotité de l'amende infligée aux délinquans en matière de chasse Bergerin tirait l'argent de sa poche, le comptait au garde sans disputer avec lui, et rentrait ensuite à la ferme, abattu mais digne, ainsi qu'un général trop souvent vainqueur pour se croire déshonoré par une retraite.

Vieilli sous le canon du fusil des gardes, dont il avait jadis lassé la ruse, il devait à son obstination une espèce de tolérance de leur part, une façon de respect. Dans tout garde-champêtre il y a un peu du braconnier. Les vieux l'arrêtaient à regret, les jeunes le condamnaient avec admiration. On savait aussi qu'en 1830, à l'époque de la révolution de juillet, des malfaiteurs s'étaient mis en tête que, les forêts n'appartenant plus à Charles X, elles devenaient la propriété de chacun ; ils avaient pénétré dans la forêt de Saint-Germain dans l'intention d'en tuer tout le gibier. Au bruit de leur invasion, Bergerin, oubliant ses démêlés avec Charles X et les propriétés de la Couronne, avait sauté sur son fusil et couru sur les niveleurs, auxquels il avait fait sentir l'odeur de sa poudre. Le trait avait été noté. On passa sur l'arrière-pensée de Bergerin, qui n'avait défendu en gros le gibier de la forêt qu'afin de se le réserver en détail, et on eut depuis quelque considération pour ses faiblesses.

On comprend combien un père si occupé de son gibier avait peu de surveillance à exercer sur sa fille.

Ainsi Bergeronnette aurait franchi sans obstacle les trois mois qui la séparaient d'une époque décisive si, l'avant-dernier mois, l'arrestation d'Abel n'eût hâté la conclusion. La douleur morale eut une réaction intérieure; cette douleur dévora les délais. Bergeronnette, effrayée, fit appeler Calveyrac, qui, devinant la cause de cette pressante invitation au milieu de la nuit, se rendit à Fromainville dans une calèche attelée de deux chevaux. Sous un prétexte plausible, et il avait trop d'autorité sur Bergerin pour en chercher de meilleurs, il enleva Bergeronnette et la conduisit dans une maison spéciale, au fond du département voisin.

Celui qui avait été d'une résolution si prompte quand il avait fallu rayer une créature du livre de vie, fut bon jusqu'au dévoûment pour soutenir un corps brisé sur le point de produire à la lumière cette même créature dont n'avait pas voulu le néant.

Il n'avait souffert personne auprès de lui. L'art et la décence s'entendirent comme le frère et la sœur. La nuit fut laborieuse, mais triomphante.

Au matin, quand les oiseaux chantèrent au bord de la croisée entr'ouverte, à l'heure où le ciel est sombre à un bout et rose à l'autre, une jeune femme, inclinée comme une pervenche sur la neige, s'écria :

— Je veux le voir !

Calveyrac éleva un petit être dans ses mains et dit :

— Embrassez, madame, votre jeune Abel !

XL.

Il était à peine jour ; déjà les rues aboutissant au Palais de justice de Versailles se remplissaient de gens attirés par l'attrait du grand procès, dont les débats ne commenceraient pas cependant avant midi. Comme d'usage, les personnes les moins sûres d'avoir une place dans la salle affluaient à la porte, et, par un calcul de vengeance innée chez les curieux, elles empêchaient d'entrer, ne pouvant entrer elles-mêmes. Elles n'avaient pour soutenir leurs prétentions qu'un article de la charte où il est dit que les débats des tribunaux seront publics, sous-entendant qu'il en serait ainsi toutes les fois que les dimensions de la salle du tribunal permettraient l'exercice de ce droit. Pour balancer le sens illusoire de cet article, pris souvent entre quatre murs, ces braves gens avaient encore la ressource de se procurer un billet d'entrée à prix d'argent ; car si la justice ne se vend pas, le plaisir de la voir en face et de l'entendre à l'aise s'achète, et s'achète cher selon la noirceur du crime, selon le flux oratoire de l'avocat, selon une série indéterminée de faits accidentels. Le théâtre a au Palais les genres correspondans qu'il exploite : la police corectionnelle joue le vaudeville et la cour d'assises le drame ; la comédie est aussi représentée dans des salles spéciales. Ce n'est jamais le public qui manque à un directeur qui ne fait jamais banqueroute. Point de mauvaises saisons ; les pièces ne tarissent point. Le grand poète de la troupe, c'est l'humanité.

Chef-lieu d'un des vastes départemens de la France, la ville de Versailles fournit à ses assises le plus de belles causes et la plus imposante masse de spectateurs. Elle a les siens d'abord, friands de procès, tous pris dans une population rentière n'ayant que deux plaisirs à sa portée : voir fonctionner les eaux du parc et la justice du roi ; elle a ensuite les spectateurs venus de la spacieuse campagne qui l'entoure, excellens hommes des champs, aimés de Virgile et de Gessner, toujours

prêts à laisser la charrue dans le sillon pour courir au Palais quand il doit y être jugé des faux-monnayeurs ou quelque bon jeune homme assassin de sa maîtresse. Enfin Versailles voit, au jour des grandes occasions, le spectacle de sa cour criminelle fréquenté par les habitués émérites du Palais de justice de Paris. Blasés sur le répertoire de Paris, ceux-ci ont besoin de temps en temps de changer d'air. Au lieu d'aller aux eaux de Bagnères, ils se rendent aux assises de Versailles.

Aucune de ces catégories de curieux ne manquait à l'affluence répandue sur le pavé du quartier où s'élève le Palais de justice. Sans la garde municipale à cheval et à pied, la perspective eût été trop nue. On se battait même un peu en dessous afin d'être une des premières vertèbres de la longue queue attachée aux portes du Palais et flottant au loin dans la rue.

Six mille demandes avaient été adressées au président, qui, ne pouvant faire droit à toutes, n'avait répondu à aucune, simplification de moyens dont le résultat fut, et les présidens le prévoient toujours, que la salle se trouva tout aussi encombrée une minute après l'ouverture.

Les portes ou plutôt les écluses s'ouvrirent à dix heures, et la mer s'étala avec bruissement, avec une chaleur d'haleine dont l'air extérieur fut embrasé. C'était une véritable mer couvrant de son écume un pays de tables, de bancs et de banquettes; tous les caps de bureaux, toutes les îles de tabourets furent submergées. Après l'immersion, il ne flotta que des têtes d'hommes et des chapeaux de femmes déformés par les coudoiemens de la tempête; c'est à peine si l'inondation s'arrêta enfin au pied du roc élevé sur lequel siége la justice. Ceux qui cherchaient un refuge au bord de ces marches à fleur d'eau, tombaient immédiatement sous la juridiction de la garde municipale, qui rendait ses arrêts et les exécutait tout à la fois, réunissant en elle deux pouvoirs dont un seul est concédé au roi de France.

Les banquettes, circulairement rangées au dessous des juges, avaient été réservées aux sommités du barreau, de la médecine et des lettres. Des noms illustres étaient répétés de bouche en bouche; on se montrait des visages popularisés par la lithographie. Dans les tribunes, les dames de Versailles et de Paris se cédaient avec politesse des fractions de tabouret, se ménageaient des percées pour mieux recueillir les paroles; de plus délicates se transmettaient des flacons de sel; quelques unes taillaient leur crayon et plaçaient leur album sur les genoux; curieuse, vive attente, qui faisait supporter une chaleur étouffante à deux mille personnes dont la vitalité était doublée, qui vivaient non pour respirer, mais pour voir, pour entendre, pour voir encore, pour entendre toujours. Quel poète a jamais enchaîné tant d'attentions à son œuvre? et quelle œuvre en a tant mérité? Misères de l'art, si beau qu'il soit! il ne touche qu'au hasard, ne frappe qu'un sur cent mille, a besoin d'infinies préparations. Là rien, pas de choix. Le théâtre, quatre murs; les acteurs, les premiers venus; l'action, quelque chose de vague, d'inconsistant; mais la vie partout, la vérité à chaque instant; vérité et vie, éternelles beautés!

Une petite porte placée à la gauche du tribunal s'ouvrit, et les témoins de la grande affaire parurent, précédés de l'huissier de service. Ils descendirent quelques marches et allèrent prendre place sur le banc qui leur était destiné; ils s'assirent. C'étaient madame Dalzonne, madame Pingray, madame Musquette, mademoiselle de Beaupréau, le docteur Calveyrac, le baron de Fourneuf, Cabassol, et quelques domestiques de la maison de santé.

En face, et sur un banc qui était probablement réservé aux témoins à charge, était assis Champeaux, pavoisé, sur un habit noir, d'une longue cravate blanche. Il avait coupé sa moustache.

Les regards se tournèrent, dès l'entrée des témoins, vers madame Dal-

zonne; l'empressement fut même si unanime qu'elle fut obligée de se poser un peu de côté. Le rouge de la timidité enflamma sa figure, si facile aux impressions depuis deux mois, ses mains tremblantes fuirent sous sa mantille. Madame Pingray était près d'elle. Madame Dalzonne portait, comme toujours, une robe noire; quelques fleurs très simples couraient sur son chapeau de paille, dont l'avancement la protégeait en ce moment contre la curiosité du public.

Madame Pingray avait détaché de sa collection de vieilles robes celle qu'elle avait mise pour paraître au Palais. Les couleurs n'en étaient plus chatoyantes, mais la grâce du dessin prouvait la haute habileté des ouvriers de l'époque. Un bonnet chargé de rubans sombres tempérait la magnificence de cette étoffe, dont la princesse de Lamballe avait désiré avoir une robe au baptême du dauphin. De toutes les personnes venues avec elle, madame Pingray était la moins gênée devant la foule. Prête à tout, comme le sont en général ceux qui ont beaucoup vécu, elle était toujours convenable; sous le regard de Louis XIV ou sous celui de Napoléon elle n'eût pas eu moins de sang-froid.

N'imaginant pas de mise plus relevée que les toilettes dont elles s'étaient parées au bal de madame Dalzonne pendant le carnaval, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau n'en avaient pas cherché d'autres pour figurer aux assises. Les épaules nues de madame Musquette jouaient avec liberté dans l'échancrure de son corsage, au fond duquel le regard du greffier, placé sur elle, avait la faculté de se promener sans être dérangé. Elles s'étaient fait coiffer toutes deux de très bonne heure, et elles avaient enfermé leurs pieds dans des souliers impossibles. Rien n'était plus serré que leurs pieds, si ce n'est leurs bouches. On eût dit qu'elles attendaient leurs cavaliers pour se présenter aux quadrilles du bal judiciaire près de commencer. Et quels gants frais! quels beaux rubans!

De Fourneuf se pinçait les lèvres en s'abîmant dans la contemplation de son jabot plissé à triples rangs. C'est lui qui, quoique tout en noir, peut-être parce qu'il était tout en noir, avait, en descendant de voiture, accompagné ces deux dames, à travers la moitié de Versailles, jusqu'à la salle du tribunal. Plus le contraste de sa teinte sombre avait fait ressortir aux yeux des habitans les couleurs pomponnées de la toilette de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau, et plus il s'était réjoui, et plus il avait ralenti le pas. Dans sa modestie narquoise, il s'était comparé à une grosse mouche volant indécise entre deux fleurs de chardon. Depuis qu'il avait pris place sur le banc des témoins, il n'avait cessé de jeter son corps en avant, pour s'assurer de loin en loin de la situation morale des deux dames confiées à sa garde.

Etrange idée! Cabassol avait endossé un habit marron à collet taillé en oreilles d'éléphant, et tel qu'on en portait sous le Directoire lorsque les élégans de la société Barras dictaient les arrêts de la mode dans les salons de madame Tallien. Ployé depuis la campagne d'Egypte, l'habit de Cabassol avait conservé les plis nombreux qu'il avait subis pendant plus d'un quart de siècle; c'étaient des quadrilles et des facettes à l'infini. Le col de sa chemise mal amidonnée tombait en acanthe sur son gilet, dont le col s'enroulait sur l'habit, lequel s'affaissait en molles et larges volutes marrons sur ses épaules.

Soucieux, fatigué à l'excès, Calveyrac était placé entre mademoiselle de Beaupréau et le baron de Fourneuf. S'il relevait la tête, c'était pour répondre aux saluts que lui adressaient de divers points de la salle ses cliens de l'arrondissement. Il ne la ramenait à son attitude méditative qu'après avoir tristement souri à madame Pingray et étendu son regard affligé jusqu'à madame Dalzonne.

Les deux avocats des parties étaient présens.

Une rumeur parcourt l'assemblée : c'est le jury qui entre.

Le président dit :

— La cour invite le public au silence. Que l'accusé soit introduit.

Toutes les têtes ondoient à cet ordre du président, et à l'agitation succède une tranquillité universelle. Les dames sont debout.

En apercevent Calveyrac, Abel va à lui et l'attire dans ses bras. Pendant quelque temps ils restent embrassés.

Abel se place en face du président, après avoir reconnu autour de lui ses bons amis de la maison de santé. La foule profite de ce mouvement de l'accusé pour connaître ses traits. Quoique changé par un séjour de deux mois dans la prison, Abel a conservé les bons effets des soins qu'il a reçus du docteur. Il paraîtrait encore moins souffrant sans ses longs cheveux, qu'il a laissé descendre, par une bizarrerie de prisonnier, très bas sur son cou, et sans une lueur de moustache tracée au dessus de sa bouche. Sa taille déliée a tous ses avantages dans la pression exacte d'un habit brun d'une distinction tout anglaise. Les jeunes dames des tribunes occupées à copier la figure d'Abel, s'arrêtent au milieu de leur travail commencé à peine, et ce n'est pas pour tailler leur crayon. Combien le modèle ne grandit-il pas à leurs yeux de tant d'intérêts romanesques groupés autour de sa vie, toute dorée par des richesses connues grossies par la publicité !

Sur l'ordre du président, le greffier lit dans son entier l'acte d'accusation.

Quoique déjà répandu par les gazettes judiciaires, ce morceau est écouté attentivement. Le public étudie d'ordinaire pendant cette lecture les sensations trahies du prévenu, les cris échappés ; il juge, lui aussi, à sa manière, et ce n'est pas lui qui se trompe le plus souvent.

Deux incidens marquèrent la lecture de l'acte d'accusation : madame Dalzonne avait osé décrire un demi-tour sur elle-même afin de voir l'impression produite sur le visage d'Abel ; Calveyrac, sur un assentiment muet du président, avait pris un tabouret et s'était approché de l'accusé d'une manière inaperçue.

Aucune émotion ne parut sur la figure d'Abel pendant la lecture du greffier : depuis deux mois qu'il connaissait cet acte, il avait eu le temps de se familiariser avec le récit des circonstances vraies ou fausses qu'il renfermait.

Au moment où la lecture s'achevait, le baron de Fourneuf s'était penché vers Cabassol, et lui avait dit à voix basse, en affectant beaucoup de gravité : — Regardez bien, je vous prie, ce juré, le troisième à droite, qui a l'air d'un poisson malade : c'est le seul homme en France, depuis Carmontel, qui a eu le bonheur d'avoir une indigestion d'huîtres ; c'est un loup à table ; Grimod de la Reynière le salue jusqu'à terre quand il le rencontre. Ceci pour votre instruction.

Quand le greffier eut fini sa lecture, on procéda à l'appel des témoins. Ensuite ils sortirent tous de la salle, à l'exception de Calveyrac : il attendait la réponse d'un billet qu'il venait d'écrire au président. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, ordonna que l'accusé se retirât également dans une pièce voisine.

Le président annonça alors aux jurés que le docteur Calveyrac lui demandait la faveur d'être entendu de la cour avant l'interrogatoire de l'accusé, qui serait tenu à l'écart pendant cette communication.

Calveyrac dit :

— Depuis plus d'un an, messieurs, je m'occupe de guérir l'accusé de la maladie dont il languit encore, mais dont je ne désespère pas cependant. Demandez aux illustres médecins présens à mes côtés s'il n'est pas des névroses au dessus de tous les efforts que l'art moderne tenterait pour en expliquer l'origine, le siége et la durée. Si mon projet de vaincre celle dont l'accusé a été atteint m'a coûté des études et des fatigues sans nombre, j'avoue cependant n'avoir pas encore à me féliciter d'un plein succès.

Mes célèbres confrères me croiront lorsque je dirai, la main sur le cœur, que moi seul je puis pressentir l'heure où le mal disparaîtra pour toujours, et contribuer à sa cessation plus que personne. Je me suis rendu le maître de la vie de l'accusé : il m'obéit, il m'aime, il me comprend, enfin il croit en moi ; je suis la religion ou qui l'a trompé ou qui le sauvera bientôt. Le délit dont on l'a accusé a peut-être éloigné le moment d'une suprême décision. Je ne touche pas à votre justice ; mais au nom de la pitié, qui m'a fait le père de l'accusé, au nom de la science, dont la justice relève, je viens vous prier, messieurs, de permettre que je sois, quoique témoin, sans cesse à son côté tant qu'il sera devant vous. J'ai pris sa raison à terre et l'ai peu à peu redressée ; mais, pour qu'elle soit ferme et demeure debout, j'ai besoin d'être là, de lui servir d'appui. Sans cela vous ne l'aurez ni bien entendu ni bien jugé.

Le plus grand médecin du siècle se leva.

— J'allais, au nom de la cour, vous prier, monsieur, de nous éclairer de votre avis, lui dit le président.

— Il n'est aucun médecin en Europe, répondit l'immortel professeur de l'Hôtel-Dieu, qui osât discuter sérieusement l'opinion de notre confrère M. Calveyrac.

Tous les savans rangés sous le tribunal approuvèrent ces paroles d'un unanime mouvement de tête.

La cour permit à Calveyrac de rester.

Une large respiration sortit de la poitrine oppressée de l'assemblée.

— Faites rentrer l'accusé.

Abel reprit sa place au banc des prévenus.

— Pour quel motif, lui demanda le président, vous êtes-vous retiré au Pecq dans une maison de santé ?

— Dans l'espoir d'obtenir une guérison à mes maux. L'air de l'Italie n'y avait apporté aucun soulagement.

— Est-il vrai, comme il a été soupçonné, qu'une affection morale aurait été la cause première de l'altération de votre santé ?

— Oui, monsieur le président.

— Cette douleur morale doit-elle être rangée au nombre des passions ou des chagrins ?

On écouta profondément.

— Des plus cruels chagrins.

Des larmes tremblaient dans la voix d'Abel.

Les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, Calveyrac recueillait et analysait chaque parole, chaque son.

— Aviez-vous à vous plaindre d'une grande injustice ? quelque ennemi avait-il porté atteinte à votre repos ?

— L'injustice était le déshonneur de mon nom, l'ennemi était mon père.

— Pourquoi avez-vous préféré l'établissement du Pecq à tout autre, par exemple à ceux où vous auriez joui de l'avantage des eaux minérales, comme Vichy, Saint-Sauveur ?

— Je n'ai pas choisi, je suis tombé là ; ma voiture s'est arrêtée, et l'on m'a descendu mourant. Voilà l'homme qui m'a relevé, secouru, remis sur le chemin de la vie.

— Qu'éprouviez-vous ?

Question hardie dont l'assemblée comprit moins l'utilité que le danger. Un mouvement se fit, les cous se tendirent ; les médecins blâmèrent comme hommes, s'ils palpitèrent de curiosité comme savans ; quelques dames se levèrent. Une imperceptible flèche de feu partit de dessous la paupière de Calveyrac et monta au visage d'Abel.

La voix de l'avocat d'Abel rompit tout à coup ce grand silence.

— Je demande en grâce à la cour, dit-il, d'insister auprès de M. le président pour qu'il ne renouvelle pas sa question. Les hautes intelligences

qui me font l'honneur de m'écouter me dispenseront de motiver ma prière.

Il y eut un moment de peur dans la pensée d'Abel : il comprit qu'on doutait de l'intégrité de sa raison. Il chancela.

Sa vue tomba sur Calveyrac : Abel se redressa aussitôt, il fut retrempé.

— Je suis prêt, dit-il en élevant la voix, à répondre à M. le président, si toutefois il ne préfère, ajouta-t-il avec une parfaite assurance, s'en rapporter à la déposition du docteur Calveyrac. Jour par jour, heure par heure, il a tenu un compte fidèle, je le sais, de l'état de ma maladie. Je serais exact, mais je ne serais pas complet dans cette longue histoire : j'ai beaucoup oublié ; ma reconnaissance seule est intacte.

Le sourire de joie qui passa sur Calveyrac courut visible et profond sur le visage de l'assemblée.

La bonté de Calveyrac se déifia au fond du cœur de toutes les femmes qui écoutaient dans les tribunes.

Le président abandonna la question.

— Vous manifestâtes une vive admiration pour mademoiselle Laure de Tourable lorsque le hasard vous la montra pour la première fois, il y a dix-huit mois environ, à la maison de santé du Pecq.

— J'éprouvai, je l'avoue, beaucoup d'intérêt pour mademoiselle de Touralbe. Pourquoi aurais-je exclu l'admiration de cet intérêt-là ?

— Vous mîtes de l'empressement à la guider dans ses excursions aux alentours de Saint-Germain ; vous dessiniez ensemble le matin ; vous faisiez de la musique ensemble le soir ; l'admiration ressemblait chez vous à de l'amitié.

— Aussi bien chez elle que chez lui, dit une voix des tribunes.

Et cette voix était celle d'une dame impatiente déjà des ménagemens que, selon elle, la cour affectait envers mademoiselle de Touralbe. Les femmes sont toujours pour les séducteurs.

— Silence ! cria l'huissier, silence aux tribunes !

— Je m'attachai à mademoiselle de Touralbe parce qu'elle languissait, disait-on, d'une maladie malheureusement semblable à la mienne, quoique moins sérieuse. Comment n'aurais-je pas eu de l'entraînement pour une femme jeune, belle et souffrante, pleine de talens et de grâce, me charmant par sa conversation quand elle avait cessé de m'enchanter par sa musique, moi si sombre et si découragé ?

— C'est généreux ! il lui rend justice, murmurait-on dans la salle. — Il l'a un peu aimée sans doute. — Mais quand paraîtra-t-elle ? — Elle ne paraîtra pas à l'audience, répondait une autre personne. — Et moi je vous assure qu'il ne l'a pas aimée, répliquait une autre voix. — C'est chez lui politesse, noblesse dans les procédés.

— Silence !

— Votre réponse, reprit le président, m'autorise à vous demander s'il ne conviendrait pas de donner le nom d'une passion moins calme à ce que vous ressentiez pour mademoiselle Laure de Touralbe.

— Je craindrais de n'avoir pas bien compris. Est-ce que monsieur le président ne me demande pas si j'ai eu de l'amour pour mademoiselle de Touralbe ?

Comme on écoutait dans la salle !

Et Abel, sur un signe d'affirmation du président, répondit à la question qu'il s'était adressée à lui-même :

— Je n'ai jamais eu de l'amour pour mademoiselle de Touralbe, jamais !

— Cependant, reprit le président, voici une collection de lettres écrites de votre main à mademoiselle de Touralbe, où vous déguisez peu des sentimens plus tendres, si je ne me trompe, que l'estime et l'admiration. Messieurs les jurés en pèseront les expressions : je vais en porter trois de différentes dates à leur connaissance.

Si le public fut surpris de cet incident, qui semblait d'avance justifier ceux qui avaient soutenu qu'un commencement d'intrigue amoureuse avait eu lieu entre Abel et mademoiselle de Touralbe, il fut un sujet d'étonnement bien plus grand encore pour Calveyrac : il ne soupçonnait pas l'existence de ces lettres. — Mais à quelle époque, se demanda-t-il, s'était établie cette correspondance ? comment l'ai-je ignorée ? Si ces lettres étaient fausses ! Elles sont fausses à coup sûr ; elles ont été forgées pour le perdre. — Calveyrac se retint avec anxiété pour en écouter la lecture, faite à haute voix par le président.

« Mademoiselle,

» Je vous remercie du fond de mon fauteuil, où me retient malgré moi le docteur, de l'intérêt que vous me manifestez en envoyant demander des nouvelles de ma santé par l'excellente Bianca. Ne croyez pas, comme on vous le dira sans doute, que ma lassitude est la suite de notre charmante promenade d'hier dans le bois de Marly : le plaisir d'hier et le léger mal d'aujourd'hui n'ont rien de commun. Je tiens singulièrement à votre promesse, et je veux être malade s'il est vrai qu'on ne doit rien refuser aux malades de ce qui leur a été une fois promis. Vous m'enverrez donc, un de ces matins, la jolie vue de l'aqueduc de Marly, prise du bas-fond d'où vous l'avez copiée. N'y changez rien, je vous prie : le choix tue la vérité dans les arts. Il était presque nuit, et, dans la position tranquille où nous nous trouvions, il nous semblait que le soleil, épanoui à l'horizon, dardait ses rayons par chaque arche de l'aqueduc de Marly ; en sorte qu'on eût dit une rivière de feu coulant à larges ondes. Si vous réalisez le projet beaucoup trop bienveillant de me reléguer quelque part dans votre tableau, ne me représentez pas avec l'air sérieux que je devais avoir en vous regardant : on supposerait que je m'ennuyais ; car beaucoup de braves gens dans ce monde confondent la tristesse avec l'ennui. Vous savez si l'erreur serait grave. Ai-je besoin de vous l'assurer ici ?

» Votre dévoué chevalier,

» ABEL. »

Pendant la lecture de cette première lettre, le public fit un pas dans la conviction de ceux qui avaient affirmé hautement que mademoiselle de Touralbe avait été aimée d'Abel.

— Je ne sais plus que penser ! murmurait le docteur. Ce style, après tout, peut être celui d'Abel, et la lettre rappelle un fait exactement vrai : je me souviens de la promenade de mademoiselle de Touralbe et d'Abel dans le bois de Marly, j'ai vu le dessin dont il est question. Mais pourquoi, pourquoi cette correspondance m'a-t-elle été cachée ?

— Vous remarquerez, messieurs les jurés, dit le président, que la lettre que je vous ai lue remonte par sa date aux premiers jours de la résidence de mademoiselle de Touralbe à la maison de santé. Elle marquerait le commencement d'une passion démentie par l'accusé.

Abel fit un nouveau geste de dénégation.

— La seconde lettre de la collection, reprit le président, est encore plus significative. Écoutez, messieurs.

« Mademoiselle,

» Si je ne m'étais engagé à accompagner M. Calveyrac à Courbevoie, je serais passé chez vous, ce matin, après le déjeûner, pour vous parler du plaisir que j'ai eu à visiter avec vous, hier, le vieux château de Saint-Germain. J'essaierai d'écrire, pour le charme de mes souvenirs, la délicieuse anecdote que vous m'avez racontée en y allant. Le fond en est admirablement sensé ; j'ai encore la mémoire occupée des jolis détails dont vous l'avez entourée. Je croyais être en Italie, dans la fertile vallée d'Ossuna. Comme la femme en prière au pied du berceau fleuri de sa fille mourante est d'une touchante vérité !

» Mais que vous avez été silencieuse ensuite dans le château de Saint-

Germain ! Madame Dalzonne et le docteur m'ont reproché votre subit changement d'humeur, qu'ils ont attribué aux souvenirs des Stuart évoqués par moi pendant notre promenade sur le balcon de la cour. Si cela est, je vous demande pardon pour mon érudition compromise. J'ai été flatté de votre affectueux respect pour le grand nom de Louis XIV, écrit partout dans ce château quoiqu'il ne l'ait pas fondé. Vous avez rendu justice à sa constante délicatesse auprès des femmes ; vous avez dit avec beaucoup de profondeur : Celui-là savait aimer ! J'aurais voulu que vous eussiez ajouté : C'est que la femme qu'il aima d'abord fut mademoiselle de La Vallière. Est-ce que de la première femme aimée ne dépend pas souvent tout l'avenir de celui qui l'aima ?

» Je ne renonce pas à vous entretenir de nouveau ce soir, à mon retour de Courbevoie, de cette visite au château de Saint-Germain, afin d'avoir une occasion de ne vous parler que de vous.

» Votre guide et votre chevalier,

» ABEL. »

Cette dernière phrase rendait la lettre qu'avait achevé de lire le président plus concluante encore que la première. Admettant de plus en plus la possibilité d'une affection réelle éprouvée par Abel pour mademoiselle de Touralbe, le public commença à se demander comment il était arrivé qu'elle avait repoussé sans motif connu un jeune homme si distingué par son rang et sa fortune.

Cette circonstance n'est pas moins vraie que la promenade au bois de Marly, se dit à son tour le docteur Calveyrac. La lettre n'invente rien : je me rappelle la visite au château, la mélancolie muette de mademoiselle de Touralbe après le récit de l'exil des Stuart. Abel lui écrivait donc tous les jours ? Mais son visage, ajouta mentalement le docteur, est en ce moment empreint d'un sentiment qui m'oblige à douter encore de l'authenticité d'une aussi étrange correspondance.

— Pour épuiser la série des preuves écrites qui témoignent de la sympathie de l'accusé, malgré ses dénégations, pour mademoiselle de Touralbe, termina le président, il me reste à vous communiquer le contenu de la dernière lettre de la collection annexée au dossier.

— Annexée au dossier ! dit assez haut pour être réprimandée de l'huissier une voix des tribunes. Comme on traite l'amour au Palais ! Annexée au dossier !

« Mademoiselle,

» Oui, je suis fier de vous avoir fait renoncer au déplorable projet d'entrer au couvent des Loges. Un jour vous m'en remercierez, si vous ne m'êtes déjà reconnaissante du triomphe que j'ai remporté sur une résolution si faussement prise dans une heure de désespoir. Que ma nuit a été heureuse de ce succès ! Vous m'avez chargé de la responsabilité de votre rentrée dans le monde, et je l'ai acceptée. Pour que vous n'en doutiez pas, je ratifie par écrit ce que je vous ai dit hier dans le trouble de l'étonnement et l'ivresse de la réussite. Que m'arrivera-t-il ? qu'on viendra me dire un jour : Écoutant une mauvaise inspiration, une femme allait contracter un engagement funeste à son bonheur : vous l'avez arrêtée au moment de commettre l'irréparable faute : soyez-en remercié au nom de la société, à qui vous avez conservé dans toute la liberté dont elle était digne une femme appelée, non à s'éteindre au fond d'un cloître, mais à être reine dans le monde. Oui, je suis content de moi, oui, glorieux de mon œuvre. Je ferais au docteur la confidence de ma joie si je ne vous avais promis le secret. Il faut donc que je sois heureux tout seul d'une action dont je n'échangerais pas la joie pour bien d'autres ! Mais que mon orgueil ne vous fasse pas exagérer les droits que vous me supposez à votre reconnaissance. Chaque fois que je vous verrai contente d'un beau soleil, d'une promenade douce à vos pieds, riante à votre regard, chaque fois

que je vous verrai satisfaite enfin d'être jeune, libre, belle, sous le ciel, je me dirai : Voilà ma récompense !

» Adieu, mademoiselle. Le consolateur qui a tant besoin d'être consolé,

» ABEL. »

Plus d'hésitation dans l'esprit du public après la lecture de cette dernière lettre : il fut démontré qu'Abel avait, à l'occasion des moindres assiduités auprès de mademoiselle de Touralbe, tracé avec plaisir les lignes de la correspondance étalée aux yeux du jury. La tentative dont il s'était rendu coupable au mois de juillet se liait à ces démonstrations d'une passion mal accueillie, ou restée enfermée du moins pour mademoiselle de Touralbe dans les limites d'une affection ordinaire.

Calveyrac ne sortit pas de l'obscurité de ses doutes. Sur la figure d'Abel, où il saisissait les plus fugitives sensations, il ne découvrit ni assez de raisons pour nier complétement cette correspondance ni pour y croire comme la foule.

— Qu'avez-vous à dire sur ces lettres ? demanda le président à l'accusé.

— Sur l'honneur, elles ne sont pas de moi.

— C'est un mensonge ! murmura-t-on dans la salle ; elles sont de lui ! Il ne sortira pas de là. — Si ! il en sortira, répliquaient d'autres : qu'est-ce que cela prouverait, les eût-il écrites ? Ce n'est que de la galanterie. — Peste ! de la galanterie ! C'est bien de l'amour ! Avec une galanterie semblable on va droit au bagne.

Il ne faut qu'une étincelle comme la dénégation d'Abel pour allumer dessus, dessous et par côté toute les gerbes sèches entassées dans une cour d'assises. Les hommes étaient les gros combustibles, les femmes les petits fagots bien liés, bien flambans ; les suppositions pétillaient.

Il nie cette correspondance, et pourtant il est calme !

Calveyrac se disait cela en concentrant un examen despotique sur le front nu d'Abel. Le granit ne repousse pas plus durement le contact du fer. Le regard du docteur s'émoussa.

Mais de qui sont ces lettres si elles ne sont pas de lui ?

Le temps ne fut pas laissé à Calveyrac de peser sur la question assez importante qu'il se faisait avec toute la partie pensante de l'auditoire.

Le président abordait enfin le fait incriminé.

— Où étiez-vous la nuit du 19 au 20 juillet ?

— Dans ma chambre.

— A quelle heure y êtes-vous monté ?

— A minuit, quand le docteur Calveyrac et madame Dalzonne se sont retirés. C'était une demi-heure après la retraite des autres pensionnaires.

— Rentré dans votre chambre, vous êtes-vous mis immédiatement au lit ?

— Je ne me suis mis au lit qu'à trois heures et demie du matin, je suppose.

— Et qu'avez-vous fait depuis minuit jusqu'à trois heures et demie ?

— Ayant quitté mon habit, mon gilet, et ma cravate, je me suis étendu sur mon divan, où je suis resté endormi probablement depuis minuit jusqu'à trois heures et demie.

— Niez-vous vous être présenté dans la chambre de mademoiselle de Touralbe sous le costume que vous venez de décrire ?

— Je ne suis pas sorti de chez moi de la nuit entière ; je n'ai ouvert la porte de ma chambre que le lendemain à dix heures, à l'appel du déjeûner.

Arrêtant là les questions qui touchent au corps du délit, le président retrace l'événement constaté par l'acte d'accusation ; il n'omet aucun détail, et il démontre que l'homme vu par mademoiselle de Touralbe est Abel lui-même : il y a idendité rigoureuse de costume, de taille et de traits.

— Abel, était-ce où n'était-ce pas vous celui qui s'est introduit chez mademoiselle de Touralbe?

— Ce n'était pas moi! répond Abel énergiquement.

Toutes les facultés attentives de l'auditoire montent en bouillonnant à la surface et s'y figent.

Dieu, au jour du jugement, ne regardera pas sa créature avec plus de pénétration que Calveyrac n'en mit en regardant Abel au moment où il dit: Ce n'est pas moi! — Abel était fort: il n'avait pas rompu, il n'avait pas ployé, il n'avait pas fléchi devant le monstre béant de la foule, lui qui avait peur de son ombre autrefois, ni au choc de l'accusation peut-être mensongère de la correspondance, enfin devant l'accusation formidable de l'attentat sur mademoiselle de Touralbe.

Calveyrac, ému de cette puissance morale qu'il avait rendue à Abel, à son malade, oublia un instant le danger qu'Abel courait comme accusé pour ne voir en lui qu'un magnifique problème de médecine sur le point d'être résolu; l'obscur docteur du Pecq bondit de vanité. Il serait mort de douleur comme Galilée et Fulton, de ne pas sentir une main qui serrât la sienne, de ne pas entendre une voix qui lui dît: Vous avez raison, vous avez réussi, vous êtes grand, vous aussi! L'immortel médecin de la Faculté de Paris, aigle devinant les aigles, fit tomber sur Calveyrac un regard indéfinissable, intelligent comme un livre sublime, précieux comme une couronne. Calveyrac était compris, pesé à sa valeur; ce regard l'avait sacré roi de la science; le saint chrême l'avait inondé.

Abel était toujours calme.

— Cependant, reprit le président, comment se fait-il qu'on ait trouvé dans la main de mademoiselle de Touralbe évanouie ce cordon en cheveux arraché de votre cou pendant la lutte? Il est bien à vous?

— Oui, monsieur le président.

— Mais comment l'aurait-on pris dans sa main si vous n'étiez allé dans sa chambre?

— Je l'ignore.

— Aviez-vous ce cordon sur vous quand vous vous êtes jeté sur votre divan?

— Oui, monsieur le président.

— Reconnaissez-vous bien celui-là pour le vôtre?

— Je le reconnais.

— Autant vaudrait qu'il avouât tout de suite, se disait-on dans la salle, qu'il est l'auteur du crime.

— Persistez-vous, malgré cette preuve accablante, reprit le président, à nier que vous êtes l'auteur des violences commises pendant la nuit du 19 au 20 juillet sur mademoiselle de Touralbe?

— Je persiste à nier; ce que j'ai dit est la vérité.

— La vérité! la vérité! bourdonnait la salle. On ne la garantirait pas sa vérité, se disait-on. Que ne disait-il: — Non, le cordon en cheveux n'est pas moi, ou bien: — Je ne me souviens pas de l'avoir vu à mon cou la nuit du 19 au 20 juillet. — Mais il avoue tout!

— L'avocat de l'accusé a-t-il quelque observation à soumettre à la cour?

— Oui, monsieur le président. Dans l'intérêt de la défense, je ne voudrais pas qu'on regardât comme preuve absolue, et surtout unique, l'incident du cordon en cheveux. Il est d'autres incidens au moins aussi essentiels dont la défense doit s'armer: comment, par exemple, l'accusé se serait-il introduit dans la chambre de mademoiselle de Touralbe, dont il n'avait pas la clé et qui était fermée en dedans?

Une objection était jetée à la grande baleine agitée: elle y mordit.

— Cette question est de l'ordre de celles qui doivent d'abord être adressées aux témoins, répondit le président. On va les appeler.

Le défenseur s'assit.

Au moment où l'appel du premier témoin allait avoir lieu, on fut bien étonné de voir circuler une branche de fleurs qu'on se passait de place en place en se disant : — A l'accusé ! faites parvenir à l'accusé !

La branche fut remise à Abel.

C'était un rameau de bruyère du Cap.

— Docteur, dit tout bas Abel à Calveyrac, Bergeronnette est dans la salle : c'est elle qui m'envoie cette branche de bruyère.

Le public ne vit dans l'épisode qu'un hommage galant adressé à l'accusé par la tribune des dames.

On appela le premier témoin.

— Monsieur Cabassol !

Cabassol s'avança avec la pesanteur d'un bœuf troublé dans sa digestion, et, sans attendre les interrogations du président, il dit d'un ton aigre et ennuyé : qu'il ne comprenait pas en vérité pourquoi la justice, sous prétexte d'éclaircir un procès, dérangeait l'existence établie des gens, les déplaçait à toute heure, et cela quand elle était prévenue depuis trois mois qu'on n'avait rien à déposer sur quoi que ce fût. C'est la quatrième fois qu'il faisait le voyage de Saint-Germain-en-Laye à Versailles, toujours pour signifier par demandes et par réponses à M. le juge d'instruction qu'il était le pensionnaire de la maison de santé le moins instruit de cette fastidieuse affaire et celui à qui les voyages étaient le moins permis. On ne lui paierait pas ses journées perdues, puisqu'il était rentier et que d'habitude il les perdait toutes ; et il en serait à coup sûr pour quelque catarrhe de venir de si loin et si souvent par un temps de froid et de chaud.

— Ce que j'ai vu, s'écria-t-il, je l'ai dit à satiété au juge d'instruction. Que ne s'adressait-on à M. Champeaux, par exemple, lui qui était toujours sur pied, qu'on rencontrait partout, dans l'escalier, au salon, au jardin, dans le bois, sur la terrasse ?

— Vous vous trompiez, interrompit le président : votre déposition, monsieur Cabassol, n'est pas aussi inutile à recueillir que vous le pensiez, puisque jusqu'ici la justice ne savait pas que M. Champeaux fût si bien au courant des mouvemens de la maison de santé et qu'il fût présent au désordre de la nuit du 19 au 20 juillet.

— Mais M. Champeaux n'était plus dans la maison de santé quand l'événement a eu lieu, répondit Cabassol. Ai-je avancé le contraire ?

— Vous avez raison, reprit le président après avoir jeté un coup d'œil sur le travail préparatoire du juge d'instruction : M. Champeaux était absent.

— Si bien, continua Cabassol, que feu M. Lejeune, prenant la rumeur au milieu de laquelle nous fûmes éveillés pour une invasion de républicains, accusait M. Champeaux de les avoir amenés de Paris.

— M. Champeaux est donc un républicain ? demanda le président.

— Oui, monsieur le président, un condamné politique. Pour achever donc, M. Champeaux avait quitté la maison huit jours avant la tentative dont M. Abel est accusé. Monsieur le président, maintenant que ma déposition est finie, me permettez-vous de retourner à Saint-Germain-en-Laye ?

— Je vais consulter la cour.

L'avis fut long à recueillir.

Le président dit ensuite :

— La cour, ne partageant pas l'opinion du témoin sur la valeur de ses témoignages, l'oblige à rester à l'audience jusqu'à la fin des débats.

Furieux, Cabassol s'assit et dévora en silence la pomme de sa canne, qui représentait une petite tête de nègre. Et le public se réjouit.

On appela ensuite le baron de Fourneuf.

Le baron parut.

Il déposa ainsi :

— Si je possédais la facile mémoire de mon honorable ami M. Cabassol,

je n'aurais pas besoin, comme je le fais ici, de solliciter l'indulgence de la cour pour l'ingratitude de mes souvenirs. Malgré les neiges de l'âge, adorateur des grâces de mademoiselle de Touralbe...

— Il va me compremette, murmura Cabassol en mordant le crâne de son nègre.

— ... M. Cabassol, je parle de M. Cabassol, éprouvait un visible plaisir à être le confident des peines secrètes de cette belle personne. A table, qui était toujours assis près d'elle? c'est mon honorable ami M. Cabassol; à la promenade, qui la soutenait sur un bras complaisant? mon honorable ami M. Cabassol; qui, chaque soir, l'accompagnait jusqu'à la porte de sa chambre? mon honorable ami M. Cabassol.

— Il me perd! pensa avec rage Cabassol.

— Je ne dis pas, poursuivit de Fourneuf, que M. Cabassol ait été acteur ou complice dans cette malheureuse catastrophe.

— Monsieur! s'écria Cabassol, monsieur!

— Vous en êtes incapable, reprit le baron. Au contraire, c'est vous qui avez jeté des voiles, beaucoup de voiles sur les chairs suaves, délicates, rosées...

— Le tribunal dispense M. le baron de Fourneuf de toute peinture trop colorée.

— Je voulais arrêter les contours, répondit de Fourneuf.

— Sous quel rapport connaissiez-vous l'accusé? demanda le président.

— Sous des rapports excellens: un grand cœur, et, s'il faut le dire, meilleur que son estomac. Et, au sujet de ce rapprochement, je m'en permettrai un autre. Brillat-Savarin, qui savait tout, a écrit quelque part, après le poète latin, que les mauvais convives... — Je serais désolé de faire rougir ces dames... — que les mauvais convives... — Je ne sais comment achever la pensée du grand poète latin et du célèbre gastronome français. — Monsieur Cabassol, aidez-moi donc! — Enfin, que les mauvais convives ne passaient pas pour se permettre beaucoup d'attentats nocturnes. Mais que ces dames ne rougissent pas.

— Votre citation n'est pas, je pense, d'un grand poids au procès.

— D'aucun, monsieur le président.

— Dites-nous plutôt, en ce cas, dans quel état était mademoiselle de Touralbe lorsque vous avez pénétré dans sa chambre.

— Elle était superbe!

— Comment superbe?

— De nudité antique, monsieur le président.

— Était-elle évanouie?

— Oui, mais quels cheveux!

— Se plaignait-elle? souffrait-elle?

— Beaucoup. Quelles épaules!

— L'accusé vous a-t-il paru très assidu auprès d'elle dans l'intimité domestique?

— Pas plus que bien d'autres, pas plus que M. Cabassol. Je ne connais guère que M. Champeaux qui ne déposât pas à ses pieds le tribut d'une vive admiration.

— Savez-vous si les clés des autres chambres de la maison de santé ouvraient la porte de la chambre de mademoiselle de Touralbe?

De Fourneuf se tourna:

— Qu'en pensez-vous, monsieur Cabassol?

— Monsieur, je n'ai jamais essayé de ces effractions-là? C'est plaisant de m'interroger là-dessus!

— Ne vous fâchez pas. La question ne vous eût pas indigné il y a cinquante ans.

Le nègre était presque rongé.

— Monsieur de Fourneuf, demanda le président, pourriez-vous nous

dire si, le lendemain du trouble nocturne, l'accusé avait le visage défait au moment du déjeûner?

— Nous mangeâmes ce jour-là des côtelettes panées beaucoup trop cuites, conséquence de l'agitation universelle, et nous prîmes du café détestable.

— Mais parlez-nous de l'accusé.

— M. Abel ne parut pas, je crois, à ce déjeûner.

— Asseyez-vous, monsieur.

Avant de se conformer aux ordres du président, de Fourneuf sourit gracieusement au public et envoya un salut profond à Cabassol, qui ne lui répondit pas.

Le nom de madame Pingray résonna sous les voûtes de la salle.

Les questions du président amenèrent ces simples paroles de madame Pingray.

— Les maisons de santé sont un monde à part, des réunions de famille où l'on est frère et sœur, non par le sang, mais par la conformité de l'âge, par le lien de la douleur. Sans cette indulgente facilité de mœurs, les maisons de santé seraient de véritables tombeaux. L'accueil que reçut mademoiselle de Touralbe de chacun, et particulièrement de M. Abel, n'est qu'une conséquence de cette familiarité dont je vous parle. Et dois-je dire encore que M. Abel ne fut quelque peu attentif auprès de mademoiselle de Touralbe que sur les instances de madame Dalzonne; c'est madame Dalzonne qui força M. Abel à être le guide, le compagnon, l'ami de mademoiselle de Touralbe.

On s'entretint sourdement dans la salle.

— Dans les maisons de santé, reprit madame Pingray en s'adressant autant au public qu'à la cour, les malades obéissent.

Depuis le commencement de l'audience on ne désirait pas moins voir madame Dalzonne que mademoiselle de Touralbe : madame Pingray ne fit qu'augmenter ce désir.

— Cette liberté passée en habitude dans les maisons de santé, reprit le président, n'est pas toujours sans danger; nous en avons l'exemple.

— Oui, répliqua madame Pingray, cet utile exemple apprendra aux jeunes hommes riches à se tenir en garde.

— Vous voulez dire aux jeunes femmes.

Madame Pingray garda le silence.

Ébranler de fond en comble d'un seul mot tout le procès, c'était enflammer l'imagination des auditeurs. Ceux qui, dans leur pensée, avaient déjà vu Abel attaché au poteau, se heurtèrent à la phrase de madame Pingray; ceux qui l'aimaient par simple élan du cœur et ne voulaient pas le voir coupable, ou qui, quoique coupable, l'excusaient, et les femmes surtout, se réjouirent du nouvel horizon de doutes ouvert par madame Pingray.

— Je ne pense pas, interrompit l'avocat de mademoiselle de Touralbe, qu'on doive ajouter plus d'importance qu'elle n'en comporte à cette dernière déposition. Ce n'est qu'une opinion personnelle, et d'ailleurs sans application ici.

Pourtant toutes les illustrations rangées en cercle au bas de l'estrade se parlèrent à voix basse; les jurés pensaient; on s'agitait dans les tribunes. Calveyrac et madame Pingray échangèrent un regard de lumineuse concentration. Abel paraissait en savoir moins que tout le monde.

Madame Pingray alla prendre place auprès de Cabassol et de Fourneuf.

Le quatrième témoin appelé fut madame Musquette.

En passant, toute couperosée d'une timidité virginale, devant le baron de Fourneuf, celui-ci lui dit tout bas :

— Vous perdez quelque chose, madame Musquette.

L'avertissement révolutionna madame Musquette; elle ne savait pas ce qu'elle perdait : était-ce un ruban du soulier, sa ceinture, grand Dieu! sa

ceinture! sa jarretière, sa jupe? Si c'était sa jupe! Quelle affreuse position pour elle, sur qui tout le monde avait les yeux posés.

Son agitation fut si profonde qu'au lieu de parler en simple témoin de ce qu'elle avait vu, elle s'exprima, en regardant tantôt ses pieds et tantôt sa taille, comme si elle avait été la victime de l'attentat.

— J'étais couchée, dit-elle, quand on est entré...

— Comment! vous étiez couchée!

— Je veux dire qu'elle était couchée. Je me suis trouvée ensuite entre les bras d'un homme...

— Dans les bras d'un homme! Vous faites erreur, madame. Calmez-vous!

Il ne fut pas possible à madame Musquette de se calmer : de Fourneuf l'avait ensorcelée. Elle fut obligée de s'asseoir sans être parvenue à témoigner.

Quand elle fut assise, de Fourneuf lui souffla à l'oreille :

— Je vous avais bien dit que vous perdiez quelque chose.

— Mais quoi donc?

— Vous perdiez contenance, charmante dame.

Mademoiselle de Beaupréau succéda à madame Musquette.

— Dites ce que vous savez sur l'état de mademoiselle de Touralbe lorsque vous êtes entrée dans sa chambre.

— Oui, monsieur le président.

Mademoiselle de Beaupréau devint cerise.

— La partie placée au dessous de la tête...

— Quelle est cette partie?

Mademoiselle de Beaupréau fut pourpre; la pudeur l'étranglait.

Elle se reprit :

— La partie qui est près des épaules...

— Mais quelle partie? Nommez-la.

— La... le...

— Le quoi?

— Le sein, dit-elle enfin, était découvert.

L'expression sortit avec peine des chastes lèvres pincées de mademoiselle de Beaupréau.

— Ensuite?

— Le dessus des genoux, monsieur le président...

— Qu'entendez-vous par le dessus des genoux?

— La jambe...

— Ne voulez-vous pas dire la cuisse?

— Oui, monsieur le président; la jambe était égratignée.

Ayant pitié de la souffrante retenue de mademoiselle de Beaupréau, le président ne l'interrogea pas davantage.

Un nouveau frémissement de curiosité fit onduler toutes les vagues du bassin, qui devenaient plus longues et plus sourdes sous la teinte sombre du jour, qui finissait.

Madame Dalzonne allait parler.

Dès qu'elle se montra dans l'étroit espace où étaient les témoins, Abel et Calveyrac la prirent par la main et la conduisirent en face du président.

— Courage, madame! lui dit bien bas Calveyrac; et la vérité surtout!

Comme sa main pressa celle d'Abel!

Le président pria madame Dalzonne de quitter son chapeau.

Au jour pâle et doré répandu dans l'hémicycle, sa figure souffrante en fut plus belle. Sa décoloration était celle d'une jeune mère ou d'une sœur aînée; car le bon sens de toute sa vie lui donnait l'énergie de ne pas se trahir tout de suite par la faiblesse de l'amante.

— Est-il vrai, madame, lui dit le président, que vous ayez engagé l'accusé à adoucir, par divers moyens que vous lui conseilliez, la tristesse morale de mademoiselle de Touralbe?

— Oui, monsieur.

— Vous communiquait-il ses lettres avant de les envoyer?

La réponse de madame Dalzonne se fit attendre.

— Oui, monsieur le président.

— Accusé, dit le président, vous voyez que ces lettres sont bien de vous, puisque vous les montriez à madame Dalzonne.

— Non! elles ne sont pas de lui, s'écria madame Dalzonne en étendant son bras vers une image du Christ; elles ne sont pas de lui! N'est-ce pas qu'elles ne sont pas de vous, monsieur? Vous n'avez pas dit qu'elles étaient de vous au moins!

Tous les cœurs battirent à l'expression que madame Dalzonne donna à ses paroles.

— Présumez-vous de qui elles peuvent être, madame?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Abandonnant à regret la poursuite d'un éclaircissement tout en faveur de l'accusé, la cour vous demandera alors, madame, si les clés de vos autres appartemens ouvrent celui de mademoiselle de Touralbe.

— Non, monsieur.

— Cette chambre a-t-elle une désignation particulière?

— On l'appelle *le cabinet bleu* à cause de la couleur de ses tentures.

— Qui l'occupait avant mademoiselle de Touralbe?

— Monsieur Abel.

— Pourquoi l'a-t-il quittée?

— Les reflets ne convenaient pas à ses études de dessin.

— Croyez-vous, madame, que l'accusé eût de l'amour pour mademoiselle de Touralbe?

— Nullement.

La réplique fut si nette, que Calveyrac en frémit : la jalousie cassante de la femme s'était peut-être dévoilée.

— Ma tâche me commande, madame, de vous adresser une question délicate et de solliciter de vous une réponse sincère. A votre connaissance, M. Abel aime-t-il quelqu'un?

La tête de madame Dalzonne faiblit, elle était à bout de son courage.

Le silence de madame Dalzonne se prolongeait.

— Ma question, madame, n'est pas indifférente, si elle est hardie. Permettez-moi de la renouveler.

Aucune parole ne sortait des lèvres de madame Dalzonne.

— Vos malades sont vos amis; vous les conseillez, ils vous consultent; vous comptez leurs pas, vous savez leurs actions : qui mieux que vous peut me répondre?

— Moi, monsieur! répondit Abel. Que mon aveu me sauve ou me perde : j'aime!

Des applaudissemens ébranlèrent la salle. Le sentiment qui faisait applaudir était indistinct, confus; le doute arrêtait encore l'émotion; mais une explosion était nécessaire à tant de poitrines gonflées.

Le président respecta cette expansion irrésistible.

Il était nuit.

Six heures sonnaient.

— L'audience est levée, dit le président. Elle sera reprise à dix heures, ce soir, pour entendre le témoin Champeaux, mademoiselle de Touralbe et les experts-écrivains.

XLI.

L'hôtel du Réservoir, adossé au mur d'enceinte du château de Versailles, fut l'endroit convenu où se rendirent, pendant la suspension de l'audience, madame Dalzonne, le docteur Calveyrac et les pensionnaires de la maison de santé. Tandis que chacun d'eux se faisait servir, dans un petit cabinet de repos, quelques mets simples pour réparer les fatigues de la journée et supporter celles de la nuit; tandis que le baron de Fourneuf, moins sobre ou entendant mieux le prix du temps après une déperdition de forces de plusieurs heures, s'encadrait entre quatre bougies dans le grand salon du restaurant, et se dilatait les sens à la fumée d'un canard aux navets placé devant lui, le docteur et madame Dalzonne se confiaient leurs craintes et leurs pressentimens sur l'issue du procès.

Sans habitude des allures de la justice, madame Dalzonne s'effrayait de l'échafaudage dressé autour d'un fait qu'elle s'irritait même de voir discuter, tant il lui paraissait impossible à soutenir. Depuis les premiers jours de l'accusation jusqu'à la dernière minute de cette dernière audience suspendue, convaincue qu'Abel était injustement compromis dans un délit ténébreux, elle regardait les juges comme des hommes prenant plaisir à torturer la vérité, ne pouvant plus, ainsi qu'autrefois, torturer les gens. Pour elle, rien n'était plus simple à conclure que ce procès : mettre sur-le-champ Abel en liberté et chercher ailleurs le criminel. Le reste ne la regardait pas ; mademoiselle de Touralbe obtiendrait réparation de qui il lui plairait. Ses pensées pétillaient comme ses paroles, comme ses yeux, au souvenir des scènes judiciaires, dont l'émotion la poursuivait encore dans le salon où l'écoutait le docteur Calveyrac, aussi péniblement affecté, mais plus contenu cependant. Avec une ignorance dont elle semblait fière, elle jugeait la marche des débats et la superstition des formes; tout cela, selon elle, pour un mensonge! Sa raison s'en révoltait. Et lorque Calveyrac cherchait à lui expliquer la position des juges, forcés d'arriver à la connaissance de la vérité par l'unique chemin des preuves, procédé difficile, lent, délicat, mais rigoureux, son bon sens ordinaire lui faisait défaut; elle échappait aux raisonnemens de Calveyrac. Il fallut l'autorité d'un exemple bien choisi pour qu'elle admît enfin avec le docteur des circonstances où la justice n'avait pas le droit de se dispenser de mettre en doute, ne fût-ce que pour un temps limité, l'innocence de l'homme le plus recommandable par ses antécédens. Calveyrac lui peignit l'embarras d'un jury à qui l'on présente des lettres signées d'un accusé, des lettres toutes pleines de faits irrécusables, et que l'accusé nie être de lui.

Le coup porta. Ce n'était pas indifféremment que la flèche avait été lancée : n'était-ce pas dans un cri parti du cœur que madame Dalzonne avait nié la participation d'Abel à cette correspondance où les juges et le public, confondant leurs convictions, avaient vu le témoignage incontestable de l'amour, trop tard démenti, d'Abel pour mademoiselle de Touralbe? L'impression serait longue à effacer dans les esprits une fois prévenus.

Comment reprocher aux juges de se plaire à l'obscurité lorsqu'on les y plonge? En protestant devant Dieu, ainsi qu'elle l'avait fait, qu'Abel n'était pas l'auteur de ces lettres, ne laissait-elle pas présumer qu'elle connaissait la main qui les avait tracées? une énigme portant sur un fait si grave ne mettait-elle pas en défiance la conscience des jurés? A qui la faute? à elle, à madame Dalzonne. Cela avait nui à Abel; cela avait

altéré, jusqu'à une prochaine réaction de l'opinion, l'idée avantageuse conçue de lui à l'ouverture de l'audience.

— Mais j'ai dit la vérité! s'écria madame Dalzonne ; cette correspondance n'est pas d'Abel. Docteur, se reprit-elle, dominant une pénible suffocation, ces lettres sont de moi! Oui! je les ai dictées ; oui, je les ai imposées à Abel, qui s'est astreint pendant trois mois à cette correspondance; oui, j'ai forcé sa main! oui, idées, expressions, phrases passionnées, demi-aveux, tout est de moi! Je n'ai plus de honte à avoir devant vous, si j'ai encore, mon ami, des douleurs à vous donner. En aimant Abel, je craignais de n'en être jamais assez aimée, et surtout qu'il se lassât de moi. Esprit faible, je l'amusais par le changement, en le ramenant vite à moi dès qu'il s'éloignait trop et me perdait de vue. Sa liberté s'estimait plus grande de cette facilité à travers laquelle passait le fil où il était attaché. Ma conduite n'était pas une erreur; mais à quel prix j'en ai acquis la conviction! J'ai marché sur le feu! Non, je n'ai pas vécu, au milieu de tant d'essais, de tant de risques! Deux fois j'ai été sur le point de perdre l'amour d'Abel. La correspondance dont la justice s'est armée contre lui remonte aux époques de ces périlleuses tentatives. Je vous le répète, j'y forçai Abel, sûre que mademoiselle de Touralbe renfermait trop de séductions en elle pour qu'Abel ne fût pas ébloui, distrait, captivé; sûre, d'un autre côté, qu'Abel ne le serait pas plus long-temps que je le permettrais. Cette dernière fois je fus sur le point de me tromper; je le crois encore du moins. Et vous vous souvenez du jour où vous me dites, au retour d'un voyage à Versailles et en terminant une visite que vous m'aviez faite pour me parler de vous, uniquement de vous, docteur, vous vous souvenez de ce jour, n'est-ce pas, qui n'est pas plus effacé de ma mémoire que de la vôtre, où vous me dites en parlant d'Abel, car je n'avais parlé que de lui avec vous : Ceci guérira cela? Eh bien! vous me prouviez par là que vous compreniez, vous aussi, la domination nécessaire, infaillible de cette jeune femme sur les pensées flottantes du malade au moment où je commençais, moi, à la trouver dangereuse, et où je cherchais à l'éloigner. Tous les deux, vous et moi, nous voyions un même moyen de salut au fond de cette diversion, dans l'emploi de laquelle vous ne risquiez tout au plus que votre amour-propre, tandis que j'y jouais mon repos. C'est donc moi, moi seule qui suis coupable de cette correspondance que, sans mensonge, la justice ne peut attribuer à la plume d'Abel, qui n'aima jamais, non jamais mademoiselle de Touralbe.

— Il n'est qu'un moyen, répondit le docteur, de répandre la lumière sur ce fait si important, c'est de tout avouer.

— Avouer en public que j'aime Abel!

— Ou le laisser condamner, madame; car mademoiselle de Touralbe sera crue si elle a le courage de dire que ces lettres sont d'Abel.

— Eh bien! je le dirai, je l'avourai! Mais quelle tortueuse histoire à raconter! que de paroles pénibles! que de honte!

— Je vous épargnerai cette honte : c'est moi, madame, qui instruirai le jury, qui lui dirai avec réserve combien Abel a été aimé par une autre femme que mademoiselle de Touralbe; et si Abel vous aime, madame, s'il sent toute la valeur de votre beau sacrifice, il vous offrira son nom, sa main au sortir de l'audience.

— Et moi je vous jure que je refuserai son nom et sa main; car, par les larmes dont vos yeux sont remplis, docteur, par votre admirable abnégation, je jure que je ne serai jamais la femme de personne, ne pouvant plus être la vôtre!

— Vous savez, madame, que, le jour où finira ce douloureux procès, je serai sur la route du Havre, de là sur l'Océan.

— Ainsi, docteur, vous direz tout. Déshonorez-moi; c'est convenu. Adieu; dans une heure au Palais.

La voix de madame Dolzonne s'éteignit dans les sanglots. Elle tendit la main au docteur, qui la pressa. Calveyrac sortit de l'appartement sans savoir où il allait.

Ayant besoin d'aérer sa poitrine, où trop de douleurs avaient été contenues, Calveyrac traversa les salles basses de l'hôtel et sortit par la petite porte qui donne sur le parc même du château. A peine avait-il fait quelques pas qu'une petite main se posa sur son bras : c'était Bergeronnette-cinq-heures.

— Vous ne me saviez pas ici, monsieur Calveyrac.

— Vous vous trompez, lui répondit le docteur en l'entraînant dans une des allées plantées de buis qui vont de la grande terrasse aux murs de clôture : vous étiez à l'audience. Mais comment êtes-vous venue à Versailles, et pourquoi ?

— Pouvais-je ne pas m'intéresser à ce qui se fait ici ?

— Vous avez raison : cela vous touche au moins autant que nous.

— Oh ! oui, autant que vous ! Est-ce que vous croyez que M. Abel est coupable ? Cela est impossible, cela est faux ; je le sais, moi ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit, vous, aux juges, aux jurés, à tout le monde ! On vous aurait cru. J'étais au fond de la salle ; j'ai tout entendu. Oh ! si j'avais pu parler ! Pauvre marraine ! comme elle m'a peiné ! Comme le monde est méchant ! on disait autour de moi que M. Abel serait condamné parce que rien ne prouvait que le coupable ne fût pas lui. Est-ce que cela est possible ?

— Je ne le pense pas, répondit le docteur, mais d'un accent si peu pénétré que Bergeronnette se sentit défaillir.

— Nous avons peu à faire, reprit le docteur, maintenant que la justice des hommes doit en décider. Que sommes-nous ? de pauvres gens de la campagne. Résignons-nous, espérons.

Quel découragement dans ces brèves paroles de Calveyrac !

— Vous voilà, mon Dieu ! comme M. l'abbé Vincent ; il me tenait le même langage en route.

— L'abbé Vincent est donc ici ?

— Je l'ai prié de m'accompagner, et je l'ai tant prié qu'il ne m'a pas refusé ce service. Mais par quel moyen nous rendre ici ? plus de places aux voitures depuis trois jours. Il est parti tant de monde pour ce procès ! Où se procurer une carriole et un cheval sans dire où l'on allait et avec qui l'on allait ? Nous sommes partis à pied tous les deux.

— De Fromainville à Versailles à pied, chère enfant !

Le docteur prit dans ses deux mains la pauvre jolie petite tête de Bergeronnette ; il l'embrassa au front.

— Maintenant je ne suis plus fatiguée, monsieur Calveyrac.

— M. l'abbé Vincent, reprit-elle, ne marchait pas à côté de moi sur les chemins fréquentés, je passais devant ; nous nous rejoignions dans les champs, où nous nous reposions parfois sous quelque noyer ; ensuite nous nous remettions en route. A dix heures nous étions à la porte du Palais de justice, où l'abbé Vincent m'a quittée. Je crois qu'il est allé s'assurer une chambre pour la nuit chez un vicaire de ses amis, logé au bout de la grande avenue. Je compte le revoir ; nous retournerons ensemble à Fromainville.

— Je le remercierai de sa bonté pour vous, dit Calveyrac. Mais pourquoi êtes-vous venue, Bergeronnette ? n'auriez-vous pas tout su là-bas ? Oui, vous m'avez dit pourquoi, s'interrompit-il : pardon. Dites-moi plutôt ce que vous cherchez ici, maintenant. Est-ce moi ?

— C'est vous, monsieur Calveyrac. Je veux voir madame Dolzonne ; je veux lui parler tout de suite, avant la reprise de l'audience.

— A votre marraine ?

— A elle-même, à elle seule. Conduisez-moi à son appartement.

— Est-ce que je ne dois pas savoir pourquoi ?

— Non, monsieur Calveyrac, non ! il faut que nous ne soyons que nous deux, elle et moi.

— Songez qu'elle est bien triste, et, hormis Abel, quelle autre pensée est-elle capable d'avoir en ce moment ?

— C'est de M. Abel aussi que je l'entretiendrai : je puis le sauver ; c'est mon espoir, c'est mon idée ; j'ai une idée ! Mais hâtons-nous !

Dans la ferme volonté exprimée par Bergeronnette de voir sa marraine se manifestait toute l'autorité du droit, toute la chaleur d'une espérance inspirée. Elle demandait ce qu'elle aurait exigé une minute plus tard, ce qu'elle aurait accompli sans l'intervention de personne. Calveyrac ne l'accompagna que jusqu'à la porte de la chambre de madame Dalzonne ; Bergeronnette entra seule.

Sans même prendre le temps de s'asseoir, elle dit à madame Dalzonne, surprise de la voir :

— J'étais au Palais, j'y suis restée toute la journée comme vous. J'ai entendu ce qu'on y a dit, et j'ai compris qu'on voulait condamner M. Abel parce qu'il aurait tenté de déshonorer mademoiselle de Touralbe. C'est un mensonge, c'est une calomnie, vous le savez aussi bien que moi ; son amour pour elle est aussi un mensonge, et c'est ce que je sais, moi, moi seule !

— Toi seule ! s'écria madame Dalzonne.

— Moi seule ; et je viens vous prévenir que je dirai ce soir au tribunal qu'il est si peu vrai que M. Abel ait aimé mademoiselle de Touralbe, malgré ces lettres au sujet desquelles je n'ai rien compris, que c'est moi, Bergeronnette-cinq-heures, moi seule qui suis aimée de lui.

— Mais ce n'est là qu'un prétexte, balbutia, pâle comme son mouchoir, madame Dalzonne. Tu n'as pas mûri ta démarche. C'est une imprudence, une folie, une invention contre une invention.

— Ce n'est pas une invention du tout : je l'aime et il m'aime, et depuis long-temps, et depuis toujours, depuis qu'il est chez vous. Une invention ! et qui l'a dit ? Abel en conviendra lui-même devant vous, devant tout le monde, devant Dieu !

Madame Dalzonne n'était sortie du tribunal que pour subir la torture ; et ce qui l'effrayait au delà de toute expression, c'était le désespoir solennel qui était dans la voix de Bergeronnette.

— Non ! ce n'est pas une invention, répéta-t-elle. Sans doute je ne suis pas sa femme : je ne soutiendrai pas cela ; mais je suis sa maîtresse, sa maîtresse bien vrai et bien aimée, et je ferai tout pour le sauver, n'importe comment. On rira, on me déshonorera, mais qu'importe ? je le sauverai ! Je m'en irai du pays s'il ne m'épouse pas ; et tout sera dit.

— On t'a prévenue, lui dit madame Dalzonne, une autre femme t'a devancée : elle a arrêté de dire ce soir aux juges qu'elle était la maîtresse d'Abel.

— Une autre femme ! Et quelle est-elle ?

Les deux femmes se regardèrent comme deux lionnes

— C'est moi ! s'écria madame Dalzonne.

— Vous ! vous direz cela ! Mais je ne vous le laisserai pas dire, je le dirai la première. On ne vous croira pas, vous, et l'on me croira, moi ! Où est votre enfant ? J'en ai un de lui, d'Abel ; il est vivant ! J'irai le prendre dans son berceau, et je le mettrai aux pieds des juges et je leur dirai : — Vous me croirez maintenant : voilà l'enfant d'Abel et de moi ! — Et que me répondrez-vous ?

— Ah ! répliqua madame Dalzonne, on vous a donc appris ce que vous teniez tant à savoir ? Vous qui m'avez trompée, qui m'aviez dit que cet enfant était mort avant de naître !

— Et à mon tour j'ai appris depuis, reprit Bergeronnette, que vous étiez ma rivale. Vous n'êtes pas heureuse ma marraine.

Comme si elles eussent long-temps comprimé un même irrésistible élan,

madame Dalzonne et Bergeronnette tombèrent dans les bras l'une de l'autre et restèrent embrassées sous leurs larmes. Leur rivalité, leur jalousie, leur inimitié passée s'effaçaient devant l'intérêt commun, immense qu'elles se partageaient comme sœurs, comme amantes, comme femmes, pour un homme, amour de l'une, amour de l'autre, désespoir de toutes deux. Leurs chaudes oppressions, leurs soupirs plaintifs, leurs âmes désolées se mêlèrent, et ce concert de tendresse les fit meilleures toutes deux.

Quand elles se furent dégagées de leurs étreintes, elles se dirent en se regardant avec une résolution sublime, unanime, divine :

— Sauvons-le, Dieu fera le reste !

Et ce mot voulait dire : Pour le sauver, allons voir quelle sera de nous deux celle qui se déshonorera le mieux à la face du monde.

XLII.

A dix heures précises les portes du tribunal se rouvrirent à une foule plus nombreuse et plus impatiente encore que celle du matin. Des curiosités nouvelles s'étaient éveillées dans Versailles au récit des épisodes judiciaires de la première audience. On avait pris chaleureusement parti pour et contre dans les salons, où les réunions d'hiver commençaient à poindre ; dans les cafés, où des paris avaient été engagés sur la sentence à intervenir ; et il va sans dire qu'on ne s'entretenait que du grand procès le long du Tapis-Vert et autour de la pièce d'eau des Suisses. En général, les jeunes femmes ne faisaient pas jusqu'ici pencher leur opinion en faveur de mademoiselle Laure de Touralbe ; les vieux maris seuls, par une espèce d'instinct de conservation, et les mères, à cause des principes, désiraient la condamnation d'Abel. Les jeunes gens s'amusaient de tout, de la déposition de madame Dalzonne et de celle du baron de Fourneuf ; pitié pour personne. A Calveyrac s'arrêtait cependant la légèreté de leurs propos ; un cortége respectueux accompagnait son caractère d'homme et de savant. Au sortir de la dernière audience, toutes les têtes s'étaient découvertes devant lui.

Le jury entra en séance dix minutes après l'ouverture des portes. La salle était si compacte qu'elle ne formait qu'un corps, qu'une vaste tête illuminée par la clarté des lustres du plafond. Quoique aussi émue que dans la matinée, la foule parut moins turbulente, soit qu'elle n'eût plus à se fatiguer pour comprendre l'exposition du drame auquel elle assistait, soit, comme il advient souvent, qu'elle fût entrée dans une plus étroite communauté de sensations avec toutes les parties dont elle se composait. Il arrive un instant où la foule devient famille par la chaleur du même sol qu'on presse, par la fraternité du coude, par mille petits ponts magnétiques jetés de l'un à l'autre individu.

Les témoins avaient repris leur place ; Abel occupait son banc d'accusé : Calveyrac était assis près de lui ; sous l'estrade des juges on voyait les hommes de haute distinction présens à l'audience du matin.

Champeaux fut appelé.

Il avait supprimé les formes compromettantes de son républicanisme : ses moustaches et ses épais favoris avaient disparu sous le rasoir ; il était mis convenablement.

— J'ai apporté peu d'attention, dit-il, au manége amoureux de M. Abel pendant mon séjour à la maison de santé. Quel intérêt avais-je à cela ? Que sais-je de plus que les témoins déjà entendus ? que dirai-je ? que je me souviens de la joie de M. Abel à l'arrivée de mademoiselle de Touralbe ? Cela vous a été dit ; qu'il écrivait lettres sur lettres à la nouvelle

pensionnaire, et que ces lettres étaient portées chaque matin par le domestique de M. Abel à l'appartement de mademoiselle de Touralbe? Cela vous a été dit.

Le public et le jury n'avaient pas l'air de convenir que cela eût été si complétement dit.

— Fait si bien démontré, si peu récusable, continua Champeaux, que je ramassai un jour par hasard cette lettre, probablement de M. Abel, égarée sur le palier de la chambre de mademoiselle de Touralbe.

La lettre fut aussitôt décachetée par le président et passée aux jurés. Elle était de la même main que les lettres incriminées.

— Que vous dirai-je encore? que M. Abel, sous prétexte de faire faire une promenade à mademoiselle de Touralbe, la conduisit très loin dans la forêt de Saint-Germain, et qu'elle ne se sauva que par un hasard miraculeux de ses mains en se réfugiant au couvent des Loges?

Quoique courbé sous la pesanteur d'un sommeil d'habitude, aggravé des longues fatigues du jour, Abel se leva tout tremblant de colère et d'indignation. Sous la lueur des lampes, son frond blafard et ses lèvres contractées firent craindre pour lui quelque perturbation nerveuse.

Calveyrac lui posa la main sur l'épaule, et, s'adressant à Champeaux, il dit avec calme :

— Je viendrai en aide aux souvenirs de monsieur Champeaux. Le jour où il fut témoin de cet enlèvement il neigeait beaucoup, et pendant la nuit qui suivit cette journée, monsieur Champeaux se leva vers les deux heures et traversa la galerie suspendue sur la cour intérieure de la maison de santé. Il était deux heures après minuit : monsieur Champeaux doit se rappeler où il allait. Je lui demande pardon de l'avoir interrompu et le prie de continuer.

L'orage soulevé aux paroles accusatrices de Champeaux, plana sans éclater.

Au moment où Abel s'était trouvé debout, madame Dalzonne allait se lever; mais madame Pingray, dont nul n'avait remarqué le mouvement, l'avait forcée à s'asseoir.

La main en sueur d'Abel était demeurée dans celle du docteur. Peu après, sa lassitude le reprit, son front s'inclina, il s'assoupit.

Chose étrange! la voix de Champeaux, claire au début de sa déposition, fut atteinte d'un enrouement subit.

Pourtant il poursuivit :

— J'avais raison d'annoncer que mon témoignage n'éclaircirait pas beaucoup l'affaire dans laquelle je dépose : j'ai peu dit, il me reste encore moins à dire. Je crois encore me souvenir d'une soirée d'hiver où M. Abel parut si agréablement surpris en voyant mademoiselle de Touralbe costumée en villageoise de son pays de Foix, qu'il oublia sa misanthropie pour jouer au piano l'air d'un pas national, que dansa avec complaisance mademoiselle de Touralbe. Je n'ai plus rien à ajouter à ma déposition. Absent de la maison de santé depuis le mois de juin, je ne sais aucun des détails qui se rattachent à l'accusation principale.

Champeaux se tut.

Malgré l'interruption de Calveyrac, la salle fut riche de trois faits considérables à la charge de l'accusé. Elle revint par un reflux plus large à l'opinion déjà émise qu'Abel, innocent ou coupable, avait ressenti de l'amour pour mademoiselle de Touralbe, qui, depuis la même déposition, fut soupçonnée aussi de ne s'être pas toujours assez défendue d'une passion qu'elle ne partageait pas.

Rien ne se compare au désir qu'avaient maintenant les spectateurs de voir mademoiselle de Touralbe ; c'était une inquiétude unanime et mal contenue, une envie dévorante.

Cependant deux experts en écritures devaient être entendus avant mademoiselle de Touralbe. Pour éprouver leur intelligence, on avait mêlé de-

vant eux quelques lettres d'Abel aux modèles d'écritures obtenus de toutes les personnes logées dans la maison de santé ; et, afin qu'ils pussent dénoncer les analogies entre ces diverses écritures dont la collection leur avait été communiquée et celle de la correspondance saisie, chaque autographe portait un numéro d'ordre.

Le premier expert appelé fut M. Podrel.

Gras et poudré à neige, M. Podrel datait de loin ; son habit était d'une ampleur prodigieuse. Quelle prodigalité de drap sur un ventre de pagode !

— Employé dans la Compagnie des Indes, dit-il, pour la confection des tableaux comparatifs des denrées en haute bâtarde et pleine coulée, je justifie la confiance dont le tribunal m'honore depuis vingt ans. J'ai comparé les lettres qui m'ont été remises, avec les autographes particuliers émanés de la main d'autres personnes, et mon opinion s'est formée. L'autographe n° 1 n'est pas d'une écriture semblable à celle de l'auteur des lettres incriminées. Cet autographe n° 1 est d'une écriture du bon temps: elle est noble, majestueuse, royale; c'est celle d'une personne bien née.

L'autographe n° 2 n'appartient pas non plus à la main qui a écrit les lettres à mademoiselle de Touralbe ; il est d'une belle bâtarde et comme il faut regretter de n'en plus voir beaucoup, écriture chaste et religieuse.

— Votre appréciation, monsieur Podrel, sera longue si vous nous donnez pour chaque autographe une analyse aussi approfondie.

— En ce cas, monsieur le président, j'ai fini, répondit M. Podrel d'un ton digne et piqué, j'ai fini. Je me bornerai à dire, à soutenir que les lettres attribuées à l'accusé ne sont pas sorties de sa plume, mais de celle qui a tracé l'autographe n° 6.

L'autographe 6 était de Cabassol.

De Fourneuf s'écria aussitôt:

— Mais c'est à ne pas y croire ! Non ! M. Cabassol n'a jamais songé à captiver mademoiselle de Touralbe ! Il y a évidemment erreur de la part de monsieur l'expert, dont je ne conteste pas le vaste savoir, mais dont il m'est permis de mettre en doute cette fois seulement la clairvoyance. Je défends monsieur Cabassol d'une injurieuse induction.

— Votre défense est une insulte ! cria en écumant le vieux fournisseur aux armées de Sambre-et-Meuse qui ne savait sur qui se ruer, ou sur l'expert ou sur de Fourneuf. Je vous passerai mon épée au travers du corps !

— Ce scandale ne peut être plus long-temps toléré, dit le président. Témoin Cabassol, respectez-vous !

— Et respectez, dit l'expert Podrel, le jugement impartial d'un expert en écritures, employé dans la Compagnie des Indes pour la confection des tableaux comparatifs des denrées en haute bâtarde et pleine coulée.

M. Podrel dit cela et s'assit.

L'huissier nomma de sa voix retentissante M. de Saint-Nectaire, autre expert.

Au sourire dédaigneux avec lequel il regarda M. Podrel, on mesurait l'immense intervalle tracé entre lui et son concurrent. Ces deux beaux génies en expertise d'écriture ne semblaient pas s'admettre réciproquement. Tels Racine et Corneille.

— Je ne restreins pas le champ de l'écriture à trois espèces, dit-il, comme de prétendus maîtres experts. Nous avons, grâce au ciel, secoué le joug d'Aristote, nous aussi ; nous avons inhumé dans le même tombeau la bâtarde et la coulée. la demi-coulée et la demi-bâtarde. Comme la pensée, l'écriture est infinie dans ses formes.

Avec quelle pitié M. Podrel levait les yeux au plafond !

— Nous avons, continua M. de Saint-Nectaire, l'écriture molle lymphatique, sans inspiration et sans études; l'écriture blonde, où se trahit la candeur des jeunes filles, aux Z aériens, sveltes et naïfs ; l'écriture pas-

isumée, dont les caractères vont aveuglément au but, dévorent la ligne et repoussent la ponctuation, philosophie de notre art; nous avons l'écriture veuve, mûre et gracieuse à la fois, dont les pleins sont hardis, mais dont les jets manquent de poésie; nous avons l'écriture mélancolique, dont les jambages pleurent et inclinent au suicide; l'écriture athée, tout à fait dépourvue d'élan; puis encore l'écriture joyeuse et mondaine, dont les panses d'*a* sont débraillées; l'écriture avare, l'écriture jalouse, l'écriture ingrate, l'écriture reconnaissante, et autant d'écritures enfin qu'il y a d'accidens dans la matière inanimée et dans la matière intelligente.

— Est-ce que vous avez autant de canifs que vous avez d'écritures? demanda ironiquement M. Podrel, le représentant de l'ancienne méthode, à M. de Saint-Nectaire.

Avant qu'il fût permis à M. de Saint-Nectaire de réunir assez de sang-froid pour répondre à M. Podrel, il fut ainsi interrogé par le président:

— Toutefois, à qui attribuez-vous les lettres incriminées dont vous avez examiné les caractères?

— Je n'hésite pas à proclamer ici qu'elles sont de la même plume qui a tracé l'autographe n° 5.

Et l'autographe 5 était celui du baron de Fourneuf!

Quelle revanche offerte à Cabassol! Mais Cabassol n'était plus là depuis un quart d'heure.

Loin de se fâcher, le baron eut l'air d'un homme heureux d'être démasqué; il souriait dans sa confusion.

Au bruit de la salle, jetée dans une nouvelle série de doutes par ces dépositions contradictoires de deux experts fameux, Abel sortit de l'espèce de demi-sommeil auquel il cédait malgré lui depuis une heure environ. Quelques mots l'ayant mis au courant de la discussion, il s'empressa de dire au tribunal que l'œuvre des experts était parfaitement inutile, puisqu'il n'avait jamais eu l'intention de nier que les lettres adressées à mademoiselle de Touralbe fussent de son écriture. Il les avait toutes envoyées, toutes écrites; mais une autre personne les avait dictées.

M. Podrel et M. de Saint-Nectaire furent pétrifiés du coup. Engouffrés tous deux dans un vaste tourbillon de rire, ils furent renvoyés de la salle, hors de laquelle ils eurent la liberté de se regarder en face et de rire à leur tour.

Si l'incident de la correspondance ne sortait pas de sa première obscurité par l'aveu si inattendu d'Abel, il approchait d'une solution immédiate, car le nom de mademoiselle Laure de Touralbe avait été enfin prononcé par l'huissier.

Succès difficile aux cours d'assises, dont les habitués ont le goût plus délicat que ceux des théâtres, mademoiselle de Touralbe ne descendit pas, quand on l'eut vue, dans la haute opinion qu'on s'était formé d'elle. Un mélange d'assurance et de timidité empreint dans sa démarche lente et ferme, lui valut le bruissement flatteur qui l'accompagna, de place en place, jusqu'au fauteuil en velours rouge préparé pour elle en face du président. Ce fut d'un geste plein d'aisance et de grâce qu'elle dénoua son chapeau de paille, tout vaporeux d'un voile blanc jeté sur des fleurs, et qu'elle le remit à Bianca, dont le bras l'avait soutenue en entrant dans la salle. Ses belles masses de boucles blondes flottèrent alors dans la pente gracieuse de ses joues unies et tendres, pâles et rosées comme les feuilles de l'hortensia. Elle était en blanc, simplicité solennelle d'un effet indicible au milieu des robes noires des avocats et des costumes sombres des jurés. Debout sur un point éclairé, centre moral et centre physique d'une salle immense, silencieuse au sein de tant de choses bruyantes, chargée de tout l'intérêt d'un drame de feu, portant en elle le dernier mot de tant de combinaisons diverses, elle fut comme une de ces apparitions finales qui se montrent à l'heure des grandes révélations. Car les hommes produisent eux-mêmes ces tableaux qui tiennent de l'enchantement, et qu'ils

nient parce qu'ils y participent. Leur souffle s'arrête, leurs yeux sont fixes, leurs oreilles ne s'ouvrent que pour recueillir un son ; ils s'emprisonnent dans une idée, dans une salle ; ils s'éclairent à l'ardente réverbération des lampes ; et ils ne comprennent pas ensuite qu'on s'élève aux sphères les plus hautes et les plus transparentes du monde idéal.

Sur le bord du fauteuil près duquel mademoiselle de Touralbe était debout s'appuyait sa main gauche, dessinée dans un gant blanc.

Abel était presque endormi.

Afin d'attirer un peu d'air dans le tribunal, on avait ouvert deux croisées; un coin du ciel était visible : des étoiles et des masses tigrées de nuages remplissaient ce panneau.

Mademoiselle de Touralbe refusa de s'asseoir.

Sur l'invitation du président, elle revient sur les faits antérieurs ; elle les raconte avec une pudeur si adroite que rien ne blesse et que rien n'est omis. On sent palpiter l'expression sous le voile; car l'expression est colorée avec une chaste exactitude.

— La nuit de l'événement, avez-vous entendu entrer dans votre chambre? lui demanda le président.

— Non, monsieur ; je dormais.

— Votre porte était-elle soigneusement fermée au dedans ?

— A double tour, comme d'usage.

Imaginez-vous le moyen qu'a pris l'accusé pour s'introduire chez vous?

— Je l'ignore.

— La chambre où vous étiez avait-elle été occupée avant vous ?

— Par M. Abel lui-même.

— Et ensuite par une jeune protégée de madame Dalzonne, répondit Calveyrac, suppléant au défaut de mémoire de mademoiselle de Touralbe.

— Est-il vrai, comme il paraît résulter des débats, qu'il vous aimait depuis le jour où vous êtes venue à la maison de santé ?

— Je n'ai aucune raison de le supposer : les attentions dont M. Abel m'a entourée n'avaient ni le caractère ni l'impétuosité de la passion.

La salle aima cette généreuse franchise de mademoiselle de Touralbe.

— Reconnaissez-vous, lui demanda encore le président, comme vous ayant été adressées par M. Abel, ces lettres qui forment une collection?

— Oui, monsieur le président ; mais, en les remettant à mon défenseur, je n'y attachais aucune importance. Je ne les considère encore que comme des mémoires dont il était apparemment agréable à M. Abel de me faire la confidence, le lendemain des journées passées ensemble. C'était une occupation pour lui, une distraction pour moi. Deux malades peuvent se permettre cela.

Il était difficile de mieux se concilier les dispositions du public, qui ne savait lequel des deux prendre sous sa défense tacite depuis qu'il écoutait une déposition si tolérante et si bonne. Du même coup s'annulait le dévoûment de Bergeronnette et de madame Dalzonne au sujet de la correspondance ; si affaibli, l'incident des lettres tombait de lui-même.

— Calveyrac releva doucement la tête endormie d'Abel.

— A ce moment même, le président disait à mademoiselle de Touralbe :

— Avez-vous la conviction profonde que l'homme entré chez vous la nuit du 19 au 20 juillet est bien celui qui est devant vous? Regardez-le, mademoiselle.

La tête d'Abel était soutenue par Calveyrac.

— Je dois vous prévenir que de votre réponse, mademoiselle, dépend la vie de l'accusé. Vous savez que les lois prononcent des peines terribles contre ceux qui commettent le crime dont vous assurez qu'il s'est rendu coupable envers vous. L'homme qui a voulu vous déshonorer, est-ce bien celui-là ? Ne me répondez qu'en le regardant.

— C'est celui-là, répondit sans hésiter mademoiselle de Touralbe.

— Elle en a menti! cria une voix de femme au fond de la salle; elle en a menti!

— Calveyrac et madame Dalzonne se regardèrent : ils connaissaient cette voix.

Des huissiers et des gardes municipaux fouillèrent aussitôt toute la salle pour arrêter la personne qui avait osé prononcer ces mots hardis; ils ne la trouvèrent pas. Le tumulte fut violent; on s'étonna, on s'agita, on chercha le sens de ce cri échappé à une explosion consciencieuse. Vainement le président ordonna le silence, menaça de faire vider la salle : le désordre ne cessa que lorsque l'intérêt, un instant brisé, se rattacha dans l'esprit de l'auditoire, avide de connaître enfin le dénouement de la séance.

— Comme il n'est pas dans la dignité du tribunal, dit le président, de s'arrêter à ces interruptions illégales, sans valeur comme témoignage, hautement réprouvées, et condamnées au contraire comme l'expression de la haîne, la déposition de mademoiselle Laure de Touralbe, bien et dument acquise au procès, fermera l'audience de cette nuit. Demain le tribunal entendra les plaidoiries des avocats choisis par la partie civile et par l'accusé.

Il fut répondu aux milliers de personnes en attente à la porte du tribunal pour savoir le résultat de la séance :

— Il est coupable!

XLIII.

La parole fut accordée aux avocats, et l'on peut croire qu'ils ne laissèrent pas échapper l'occasion d'user de la liberté : ils déclamèrent l'un et l'autre aussi chaleureusement et avec autant de conviction qu'ils auraient péroré dans le rôle opposé. Comme d'usage, ils n'apprirent rien de nouveau aux auditeurs, n'éclaircirent aucune face douteuse de la cause; seulement, et toujours comme d'usage, chacun des deux avocats accabla de grossièretés la partie qui ne l'avait pas choisi pour défenseur. Ce fut une passe d'armes exécutée en présence du jury. Si l'avocat de mademoiselle de Touralbe excitait le rire aux dépens de son adversaire, l'adversaire se précipitait à la barre et ne la quittait pas sans avoir obtenu, lui aussi, son rire; si celui-ci à son tour arrachait des larmes d'attendrissement aux spectateurs, comme dirait la *Gazette des Tribunaux*, celui-là réclamait ces larmes; il se tordait, suait, gémissait, soupirait par tous les pores afin d'arriver à son but. On n'entendait que ces magnifiques points d'orgue de l'argumentation : *Eh! messieurs!...* Et ceci signifie que l'orateur est au dépourvu d'expressions pour habiller sa maigre idée; ou encore : *Il y a plus, messieurs!...* Et ceci annonce qu'il n'a plus rien à dire, qu'il est à sec comme le désert.

Cependant on convint dans le public que les deux avocats s'étaient élevés à la hauteur de leur réputation; et il faut l'admettre, puisqu'on les avait enlevés au barreau de Paris pour les entendre à Versailles. *Il y a plus*, comme on dit au barreau, on les avait dérobés à la tribune nationale afin de les faire briller de tout l'éclat de leurs talens dans cette grande cause. Dieu! comme ils en dirent! comme ils s'indignèrent! comme ils s'emportèrent! comme ils eurent des larmes! quelle éloquence! Ils firent bonne mesure et bon poids!

Sans un léger désagrément arrivé au plus jeune des deux illustres orateurs, jamais les fastes du barreau de Versailles n'auraient compté d'aussi belle journée judiciaire. Voici ce que fut son désagrément : il entamait une figure de rhétorique des plus huppées, arrondie et panachée, capable

de durer un quart d'heure et de rapporter cent francs, lorsqu'un des jurés, se levant, dit, la main sur le cœur, à ses confrères et au tribunal :

— Messieurs, si l'avocat ne termine pas sur-le-champ sa plaidoirie, où le même fait a été reproduit jusqu'à vingt-sept fois, je serai infailliblement frappé d'une attaque d'apoplexie, et vous aurez à recommencer l'instruction.

Et l'avocat s'était tu au milieu de son triomphe.

Deux témoins manquaient à l'audience, madame Dalzonne et le docteur Calveyrac. Les autres commençaient à prendre la chose en habitude, et même un peu en plaisir : de Fourneuf en digérait mieux ; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau paraissaient avec une nouvelle toilette à chaque audience.

Quant à Cabassol, il s'était complétement éclipsé.

Abel n'assista pas aux plaidoiries.

Mettant à profit les heures d'intervalle absorbées par la défense, madame Dalzonne courut en poste jusqu'à Saint-Germain. Elle descendit au Pecq, où l'on était dans la plus grande anxiété sur le sort d'Abel.

Les malades, les convalescens de la maison, les uns du bas de la porte, les autres du milieu de l'escalier, d'autres de leurs croisées, demandaient des nouvelles du procès. — Rien de nouveau ! répondait, essoufflée, madame Dalzonne, rien de nouveau ! Demain tout sera fini !

Bergerin, qui était venu au Pecq pour savoir si sa fille y était, arrêta au passage madame Dalzonne.

— Mais qu'est-ce qu'on dit ! que M. Abel sera condamné ? Mais on condamne donc pour tout, à présent ? rien n'est permis ! C'est donc regardé comme du braconnage ce qu'il a fait ou qu'il n'a pas fait ? car, ma foi ! l'un est aussi indifférent que l'autre. C'est bien cher ce gibier-là, il paraît ; gibier du roi !

— Bergerin, mon ami, je suis très pressée.

— Pardon, mais deux mots encore. Vous voyez cette forêt là-bas, la forêt de Saint-Germain, huit mille arpens, bois et gibiers de toutes sortes, propriétés du roi ou propriétés de l'État : eh bien ! si M. Abel est condamné à quoi que ce soit, je brûlerai les huit mille arpens jusqu'au dernier baliveau, foi de Bergerin ! comme feu Bergerin était mon père, un fier homme aussi ! Il ne faut qu'une nuit et qu'un homme pour ça ; comptez-y ! Est-ce que ça vaut deux liards le dommage qu'il a causé à cette alouette ! Suffit !

— Tu ne feras pas cela, Bergerin !

— Je le ferai, ma parole de Dieu ! ma fille et mes chiens fussent-ils au milieu de la forêt !

— Bergerin ! espérons encore. Adieu ! Ta fille se porte bien ; elle est avec nous à Versailles : nous te la ramènerons demain. Adieu, Bergerin !

— Le bon Dieu vous écoute, ma bonne madame Dalzonne ! Mais que ces gardes-champêtres de juges se tiennent bien !

Madame Dalzonne descendit au jardin, où était M. Hourdon ; elle alla le chercher au fond de son vilain poulailler et l'attira à l'écart, tout engluanté d'une pâtée de son qu'il pétrissait et repétrissait pour ses chers petits canards. Ils s'assirent sur un banc à l'extrémité d'une allée.

La sueur ruisselait sur le visage de madame Dalzonne.

— Dites-moi, monsieur Hourdon, qu'est-ce que M. Champeaux ? quel est cet homme ? Sa conduite à l'audience a été affreuse, mais affreuse ! Il veut perdre M. Abel !

— Vous vous y prenez un peu tard, ma belle dame, pour m'adresser cette question, dit Hourdon en détachant de ses doigts, à l'aide de petits morceaux de branches sèches, le reste de la colle dont il avait régalé ses volatiles. M. Champeaux n'est rien de bon. Ah ! il a fait son coup ! Je m'en doutais. Un certain jour, il vint me bloquer dans mon poulailler pour m'arracher, plume à plume, des renseignemens sur mademoiselle de Tou-

ralbe : était-elle passionnée ? ne l'était-elle pas ? quel était son pays, son caractère ? Il m'étourdit ; sa curiosité m'amusa. Si j'avais prévu qu'il vous intéressait de connaître l'individu, je vous aurais mise au courant de quelques particularités de sa vie ; mais, à vous entendre, je parle toujours trop. Un mois après l'arrivée de mademoiselle de Touralbe à la maison, il était déjà son amant, ou peu s'en faut.

— Ils s'entendent donc pour faire condamner ce pauvre Abel ?

Des larmes brillèrent entre les paupières de madame Dalzonne, toute frémissante de la vérité qui entrait dans son cœur. Elle qui avait joué avec tout cela, comme elle s'avouait fautive !

— C'est le docteur Calveyrac qui m'envoie vers vous, monsieur Hourdon, pour que vous m'aidiez à démasquer cet homme, ce misérable ; et moi, je vous en prie à genoux !

— Il est bien tard, répéta Hourdon en se frottant vivement les mains l'une contre l'autre pour réduire en poussière les agglutinations de sa pâtée.

— Savez-vous ce qu'est cette affaire ? ajouta-t-il, ce qu'elle est en deux mots ?

— Non ; je n'ai plus d'idées, je suis stupide.

— En deux mots, c'est une escroquerie, ni plus ni moins. Champeaux n'est pas un républicain, et le docteur Calveyrac ne l'ignore pas ; il était chez vous pour faire un coup de son métier, et non comme détenu politique. Mademoiselle de Touralbe ne vaut guère mieux. Ils se sont arrangés pour plumer le pigeon ; le pigeon c'est M. Abel : mademoiselle de Touralbe obtiendra trente ou quarante mille francs de dommages-intérêts qu'ils mangeront ensemble en Italie ou en Angleterre.

— Quelle infamie ! s'écria madame Dalzonne ; c'est révoltant ! c'est...

— Ce n'est pas plus compliqué que cela. D'abord, elle n'a jamais été malade, poursuivit Hourdon.

— Et le tribunal condamnera Abel !

— C'est probable, dit Hourdon en jetant un coup d'œil long et furtif sur son poulailler dont la porte était restée entr'ouverte. La préoccupation le chagrinait beaucoup.

— Et il sera jugé demain ! mon Dieu !

— Les juges, continua Hourdon, ne croiraient pas un mot de ce que je vous dis... Mais j'y pense... Attendez !

— Quoi, monsieur Hourdon ? Vous auriez un projet !

— Attendez-moi deux minutes ici : je vais vous donner deux lettres, l'une pour mademoiselle de Touralbe, l'autre pour Champeaux. Si Champeaux ne consent pas à accepter l'indemnité que vous lui offrirez pour engager mademoiselle de Touralbe à retirer sa plainte ou à dire, par exemple, qu'elle s'est trompée, qu'Abel n'est pas l'homme de l'attentat commis sur elle, faites passer tout de suite l'autre lettre à mademoiselle de Touralbe. Que tout soit exécuté dans une heure. Vous avez compris ?

— Oui, mais l'autre lettre ? puisque vous m'en remettrez deux.

— L'autre lettre est pour Champeaux : en lui soumettant vos propositions d'argent, vous la lui donnerez à lire.

— Allez vite, monsieur Hourdon ! et que je retourne sur-le-champ à Versailles.

Malgré la recommandation de madame Dalzonne, Hourdon décrivit un crochet dans sa marche et ferma la porte du poulailler.

Un quart d'heure après cette entrevue, madame Dalzonne courait sur la route de Versailles de toute l'impétueuse rapidité de ses deux chevaux ; et elle trouvait qu'ils n'allaient pas.

Sa première pensée, à son retour à Versailles, fut de rapporter à Calveyrac l'entrevue avec Hourdon avant de rien tenter auprès de Champeaux ; mais elle revint bientôt sur sa détermination en songeant aux vives répugnances du docteur à s'aboucher sur un pareil sujet avec un tel homme. A la plus légère contestation dans le marché, Calveyrac, si

fier en matière de probité, romprait brusquement et perdrait l'affaire. Et le temps était si précieux ! on plaidait aux assises; le lendemain le jugement serait rendu. Pour madame Dalzonne, soumise au martyre de tous les affronts, qu'était ce nouvel affront de traiter de vaincue à vainqueur avec Champeaux, de lui proposer des conditions, de le flatter, de le prier même? Elle aurait rougi d'élever au dessus de son amour, en pareille circonstance, le sentiment humain le plus noble; sauver Abel, c'était tout pour elle. Elle envoya chercher Champeaux à l'audience, le suppliant de se rendre sans délai au parc de Versailles, près de la fontaine d'Apollon. Elle signa sa lettre, et courut l'attendre au rendez-vous assigné.

Comme d'usage, ce fut madame Dalzonne, la personne honnête de la rencontre, qui éprouva les angoisses de la préparation. Au moment de l'exécution, son courage ne l'abandonna pas, mais la pensée lui vint qu'elle allait peut-être outrager en face un homme moins vil qu'elle ne l'avait imaginé dans la partialité et la colère, et trop vitement jugé sur l'opinion de Hourdon, peu porté d'ordinaire à voir l'humanité en beau. Chez les femmes, ces nuances de générosité subsistent souvent même quand le scepticisme les a glacées. Sous l'impression de ces réserves délicates, elle jugea à propos d'apporter quelque modification aux conseils de Hourdon : elle arrêta de ne pas faire usage de la lettre destinée à Champeaux.

Elle n'attendit pas long-temps. D'aussi loin que Champeaux aperçut madame Dalzonne, il prit un visage riant, et quand il fut près d'elle il lui tendit amicalement la main par une privauté reçue à la maison de santé.

Son bras fut accepté; ils se perdirent sous une des galeries de verdure ouvertes devant eux.

— Dans une foule d'occasions, dit madame Dalzonne à Champeaux, j'ai eu lieu d'éprouver votre complaisance.

— Croyez bien, au contraire, que c'est moi, madame, qui suis votre obligé. Est-ce que votre maison ne m'a pas été ouverte dans l'exil? répliqua Champeaux. Ne me parlez pas de votre reconnaissance; fournissez-moi plutôt une occasion de déployer la mienne.

— Il s'en présente une, monsieur Champeaux; elle est pressante.

— Parlez, madame.

— Il dépend de vous, monsieur Champeaux, de terminer le procès qu'on plaide en ce moment et qui sera jugé cette nuit. Tout le monde prévoit qui sera condamné et qui sera puni : si vous le voulez, personne ne sera condamné.

— J'ignore comment j'aurais ce pouvoir, répondit Champeaux, sans accompagner cependant du moindre geste d'étonnement l'aveu modeste qu'il exprimait.

— N'est-il pas vrai, reprit madame Dalzonne, quittant un instant le bras de Champeaux pour lui parler de plus près, que mademoiselle de Touralbe n'a rien à gagner à faire condamner M. Abel aux travaux forcés à perpétuité?

— Absolument rien, convint Champeaux d'un ton persuadé.

— Le déshonneur de l'un, continua madame Dalzonne, ne rendra pas l'honneur à l'autre, si toutefois l'honneur de mademoiselle de Touralbe, ce que je ne crois pas, a été compromis par la fâcheuse publicité qu'elle ne s'est pas assez refusé de donner à cette affaire.

— En cela, je suis entièrement de votre avis, madame. Il n'est qu'un seul cas où ce procès nuirait, je présume, à mademoiselle de Touralbe, celui où elle désirerait se marier : le préjugé est impitoyable sur ce point; mais, hors de là, mademoiselle de Touralbe a l'assurance de rentrer dans le monde avec tous les avantages qu'elle y avait auparavant.

Il me fournit un admirable moyen d'entamer ma proposition, se dit madame Dalzonne. Béni soit ce hasard!

Champeaux ne livrait rien au hasard. Il laissa parler madame Dalzonne.

— Se marier ne serait ni impossible ni si difficile à mademoiselle de

Touralbe, continua-t-elle, si une brillante dot accompagnait les riches qualités dont elle est pourvue.

— Avec une dot, la difficulté serait sans doute moins grande, affirma Champeaux. Sous la protection d'un mari, elle voyagerait pendant quelques années, et tout finirait par s'oublier.

— Une dot de cent cinquante mille francs, par exemple, dit madame Dalzonne, lui attirerait d'honorables partis.

— J'en suis convaincu, s'écria Champeaux, qui prit le bras de madame Dalzonne comme pour lui faire faire quelques pas de peur d'être entendus en restant en place. Oui, j'en suis convaincu. Malheureusement, au temps où nous vivons, l'argent se classe mieux par l'intérêt qu'il rapporte que par son capital même. Cent cinquante mille francs représentent, au denier le plus élevé, légalement parlant, quinze mille livres de revenus : c'est beaucoup, c'est complet pour servir de base à une existence convenable; c'est insuffisant, c'est tronqué pour l'oreille ; et on sacrifie tout à l'oreille. Quinze mille francs de revenu ! mauvais son.

En même temps Champeaux tirait sa montre : il regarda l'heure.

On plaidait la cause d'Abel à quelques pas plus loin.

Mise devant la pensée de madame Dalzonne, cette question de temps lui fut un éclair d'effroi et d'intelligence.

— On lui donnerait deux cent mille francs. Cela vous fait vingt mille livres de rente.

Ce mot *vous fait* fouetta Champeaux au visage. Crier trop fort, s'indigner, c'était noyer la discussion. Champeaux répondit :

— Après tout, je n'ai aucune raison de croire que mademoiselle de Touralbe sera plus ou moins satisfaite de vos propositions. Qui nous dit même qu'elle consentira à les écouter?

— C'est pour que vous lui en fassiez part, monsieur Champeaux, que je vous ai demandé cette entrevue. Vous vous êtes toujours montré si officieux pour moi, vous êtes si heureux en affaires, que je n'ai vu que vous pour entreprendre cette négociation si difficile. Le temps nous gagne : avant que le procureur du roi ne prononce son réquisitoire voyez mademoiselle de Touralbe, parlez-lui, expliquez-lui ses intérêts, offrez-lui deux cent mille francs comptant ; et surtout dites-lui bien qu'elle ne conservera pas moins son recours contre celui qu'on découvrirait un jour être le véritable auteur du crime.

— La mission est délicate, bégaya Champeaux.

— C'est une bonne action, monsieur Champeaux.

— J'en conviens, madame.

— Vous agissez à titre d'ami de la maison.

— Mais réussirai-je?

— Que vous réussissiez ou non, le chargé d'affaires de M. Abel saura quel inestimable dévoûment vous avez apporté à ce malheureux jeune homme. L'or ne souille pas toujours la reconnaissance quand il tombe dans une main comme la vôtre.

Jamais Calveyrac n'aurait trouvé cette dernière phrase.

— Adieu, monsieur Champeaux. Dans une heure à l'hôtel du Réservoir.

— Vous serez seule?

— Seule.

En se rendant à l'hôtel du Réservoir, dont une petite porte ouvre sur le fond du parc même, ainsi qu'il a été déjà dit, madame Dalzonne, revenue d'une première résolution opposée, s'avoua qu'elle ne pouvait pousser plus loin la transaction avec Champeaux sans consulter le docteur : la responsabilité l'effrayait. Dût-elle n'obtenir de lui que l'assentiment d'un homme forcé de l'accorder à cause de l'impossibilité de rompre un traité à peu près conclu, il était toujours commandé de confier à Calveyrac l'état des relations entamées. Après l'avoir dispensé de tout rap-

prochement avec Champeaux, elle ne craignait plus de blesser sa susceptibilité en l'initiant à un projet d'où dépendait le salut d'Abel.

Le docteur l'attendait avec inquiétude; car il ne l'avait pas revue depuis qu'elle était allée à Saint-Germain-en-Laye pour s'entretenir de Champeaux avec le vieil Hourdon. Il se promenait devant la petite porte de l'hôtel; il aperçut enfin madame Dalzonne.

Son empressement fut grand à s'informer de l'entrevue avec Hourdon. Il prit les deux lettres destinées à Champeaux et à mademoiselle de Touralbe, approuvant madame Dalzonne de ne les avoir pas employées sans l'avoir consulté. Ce qu'il n'approuva pas, ce fut l'offre de deux cent mille francs faite à mademoiselle de Touralbe par l'entremise de Champeaux afin d'arrêter le procès.

— Humiliation inutile, dangereuse peut-être! s'écria-t-il, oui, très dangereuse, car Champeaux, pour avoir deux cent mille francs de plus, n'a qu'à vous menacer de produire la lettre où, au milieu des plaidoiries, vous l'appelez à traiter d'un arrangement. De là soupçon de corruption et de subornation de témoins.

— Oh! mon Dieu! tout ce que j'essaie, reprit amèrement madame Dalzonne, tourne contre moi! Faut-il donc le laisser condamner? Si l'on peut l'arracher à la punition infamante qui l'attend en jetant deux cent mille francs à ces deux êtres-là, pourquoi balancer?

— Parce qu'ils en exigeront quatre cent mille, je vous le répète.

— Mais s'ils le laissent condamner pourtant, ils perdront tout.

— D'abord ils ne perdront pas tout : le tribunal allouera une forte indemnité à la partie civile; ensuite, et je vais vous étonner, j'ai peur que mademoiselle de Touralbe n'agisse consciencieusement en tout ceci.

— Quoi, docteur! c'est vous qui parlez ainsi! vous supposeriez qu'Abel est vraiment coupable?

— Lui, oui; sa volonté, non, j'en suis sûr.

— Je ne vous comprends pas.

— Et qui me comprendrait avant le dernier mot de cette redoutable énigme? moi-même je m'agite dans une nuit épaisse. Et vous, après tout, vous expliquez-vous comment ce cordon en cheveux est resté dans la main de mademoiselle de Touralbe, comment, la porte étant fermée au dedans, Abel est entré dans la chambre? Toute notre sympathie pour Abel ne nous rend pas raison de ces deux obscurités mortellement accablantes pour lui devant des jurés.

— Alors, à vous entendre, il est sûr, il est infaillible qu'il sera déshonoré, puni, diffamé pour toute sa vie! Mais laissez-moi donc racheter son honneur et sa vie au prix de deux cent mille, de quatre cent mille francs s'il le faut, et de tout ce que j'ai! Ma maison sera vendue; je vais chez mon notaire... je vais...

— Restez! Je ne vous ai pas dit que j'eusse perdu tout espoir.

— Mon ami, reprit d'une voix mourante madame Dalzonne, je sens que ma raison s'en va : je n'ai plus de force, plus d'idées. Ah! que je souffre! ne m'abandonnez pas. Mais sauvez-le! Et après, docteur, et ceci est dit devant Dieu qui m'entend, venez me demander ma main, prenez-moi pour votre femme puisque vous m'aimez, et je serai à vous d'amitié, de fidélité et de devoir, comme je fus à lui d'amour et de dévoûment.

— Serait-il vrai! s'écria le docteur. Oh! que cette dernière fois je ne sois pas trompé du moins! Vous ma femme!

— Vous pouvez donc le sauver? Eh! qu'attendez-vous alors? demanda désespérément madame Dalzonne.

— Ce que j'attends? Venez au tribunal.

Un domestique de l'hôtel accourut du bout de l'allée.

— Madame, dit-il à madame Dalzonne, un étranger qui est dans le salon des voyageurs désire vous voir sur-le-champ.

— Monsieur, dit Calveyrac en s'approchant de Champeaux, car l'étran-

ger c'était lui, vous venez nous demander deux cent mille francs de plus : c'est trop cher.

Le bras de madame Dalzonne trembla sur celui du docteur. La confusion de Champeaux était terrible.

C'est à présent que le sort d'Abel était aux mains de Dieu.

XLIV.

Buffon dans son immortelle histoire des carnivores, a omis d'en décrire un d'une espèce redoutable est très commune en France. Ce n'est ni la panthère, ni le tigre rayé, ni le boa étouffeur : c'est le procureur du roi; car le boa dort parfois replié sur lui-même, la panthère se rassasie, le tigre n'a la fièvre que quelques heures du jour, tandis que le procureur du roi n'est jamais assouvi et a toujours la fièvre chaude de la condamnation. On s'explique, à force de concessions studieuses, la nécessité de toutes ces races cruelles éparses sur le globe, dont elles attestent les divers âges et les différentes civilisations; mais rien ne justifie l'exécrable utilité d'un procureur du roi, d'un homme obligé par état de salir d'avance la clémence des juges ou d'être le funeste avant-coureur de leur sévérité; d'un homme obligé de n'être indulgent ni pour la passion, ni pour l'âge, ni pour la vertu égarée, ni pour la beauté, ni pour l'erreur, ni pour le repentir. Il y a des hommes pour accepter, au prix de deux mille francs par an, cette profession au dessous de celle du bourreau; car le bourreau est passif, et le procureur du roi tord son raisonnement, aplatit son cœur pour que tout ce qui est oubli dans l'accusé devienne faute et pour que la faute à son tour soit délit, le délit crime et le crime déshonneur ou mort.

L'avocat défend, le juge absout ou condamne : le procureur du roi seul accuse toujours. Son esprit est une lueur de prison, sa langue un couteau. Et pourquoi cela? parce qu'il représente, dit-on, les intérêts de la société. Société bien représentée, celle qui a besoin d'une perpétuité de condamnations pour se maintenir! Que ne prétend-on aussi qu'elle a besoin d'acide prussique pour raréfier ses poumons?

Singulier rôle celui de prétendre sauvegarder la société en se constituant l'ennemi réfléchi de chacun de ses membres que le hasard appelle à la barre de la justice! car où est ce procureur du roi si bon, si nouveau, qui jamais dans une affaire ait pris la défense du prévenu? ce qui leur plaît, c'est l'emphrase dont ils s'enivrent à pleine bouche, c'est l'accusation qui s'en arrange si bien, c'est le réquisitoire dont la cause finale est de tuer, de même que la cause finale d'un pistolet est le meurtre. Ainsi le procureur du roi est, de nos jours, l'anomalie la plus révoltante avec nos mœurs, sinon pures, du moins meilleures. Le duel s'en va, la peine de mort bat en retraite, et seul le procureur du roi nous reste, le procureur du roi, qui résume en lui, comme ignorance et cruauté, le jugement de Dieu, la torture, l'inquisition, la peine de mort, et qui, durement mais nettement défini, est une guillotine qui parle.

Il était dix heures du soir quand, en l'absence du procureur du roi de Versailles, un très jeune substitut d'une cour éloignée, remplissant les fonctions par intérim, se leva pour prononcer le réquisitoire.

Avant qu'il fût passé outre à cette grave formalité, le président lut une lettre que lui adressait le représentant des Treize Cantons.

Le contenu de la lettre était ceci :

« Monsieur le président des assises de Versailles,

» Sur la prière de M. Cabassol, naturalisé Suisse depuis l'année 1820,

j'ai l'honneur de vous faire part de son départ pour le canton de Genève, où sont enclavées ses immenses propriétés et ses usines. Fatigué de figurer dans un procès dont les déplacemens ont porté atteinte à sa santé, qu'il espérait rétablir à la maison de santé du Pecq, il a demandé son passeport à ma chancellerie et s'est rendu chez lui, aux environs de Genève. Il pense que son absence, dont il a cru d'avoir légalement vous prévenir, ne nuira pas à la marche d'un procès que vous dirigez, monsieur le président avec votre sagacité bien connue.

» Agréez, monsieur le président, mes salutatations respectueuses. »

M. Cabassol a des propriétés ! M. Cabassol est riche ! il est millionnaire ! se dirent d'un seul regard, mais quel indéfinissable regard ! madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau. Elles qui avaient tant délaissé, négligé, méprisé Cabassol pour courtiser le malheureux Lejeune ! lui qui, n'ayant rien laissé, avait désiré être inhumé *avec quelque pompe !* Quel soufflet de la fortune ne recevaient-elles pas ! Le riche Cabassol s'en allait ! il était parti, et avec lui la plus belle étoile du ciel de ces deux vieilles femmes !

Le baron de Fourneuf lut tout ce qui se passait dans l'âme de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau. Il alla leur dire tout bas :

— Cela paraît beaucoup vous étonner, mesdames. Je savais pourtant depuis long-temps, moi, que M. Cabassol était riche à millions.

Madame Musquette le paya d'un regard qui eût traversé sa bosse s'il eût été de fer ; mademoiselle de Beaupréau ne daigna pas même le regarder.

Sous le substitut du procureur du roi était rangé le magnifique auditoire des précédentes séances : les principaux médecins de la Faculté de Paris, des membres de l'Institut et quelques savans étrangers.

Abel était tout en noir. Calveyrac était près de lui.

Madame Pingray et madame Dalzonne étaient aussi pâles l'une que l'autre ; un profond malheur de famille semblait les avoir anéanties toutes deux du même coup.

Mademoiselle de Touralbe avait conservé le costume léger sous lequel les lithographes de Versailles l'avaient reproduite à la grande satisfaction des curieux. Bianca occupait un siége derrière elle.

Dans les traits de Champeaux on aurait pu remarquer la fausse animation que procurent quelques tasses de café à jeun.

Le procureur du roi se disposa à parler.

Ce jeune homme n'était pas d'une naissance inférieure à celle de l'accusé ; il n'avait pas vingt-deux ans, ou, s'il les avait, la fraîcheur virginale de son teint ne les accusait pas ; son front uni, ses lèvres roses, sa chevelure blonde, ses joues sans virilité lui auraient mérité la palme parmi les jeunes premiers des théâtres de Paris. Sous sa toge vénérable se trahissaient les mouvemens anguleux du dandy ; quand elle s'ouvrait au vent de ses gestes, on apercevait du linge suave de blancheur. Sa parole adolescente n'avait pas encore la fermeté du second âge ; elle était pleine de notes sans sexe. Une femme un peu hardie eût fait baisser les yeux à ce procureur du roi, défenseur de la société, successeur moral de Solon, de Mathieu Molé et de d'Aguesseau.

Et pourtant ce jeune homme se déchaîna d'abord contre la société qu'il peignit à coups de phrases comme un nid de mensonges et de corruptions ; plus de morale dans les familles, perversité partout où le regard se posait ; et les petites localités n'étaient pas plus que les grandes exemptes de l'épidémie. Ne fallait-il pas gémir de voir un lieu de paisible retraite comme Saint-Germain devenir le théâtre d'un crime odieux, d'un crime en horreur à la société ?

M. le substitut touchait à la question essentielle ; il avait épuisé la tempête du premier point. Il n'avait rien omis, rien, si ce n'est de dire qu'aux vacances il quittait son tribunal du dernier ordre pour se rendre à Paris,

où il dépensait ses journées en parties fines avec d'anciens camarades de l'école de Droit. *Le nid de corruptions* ne l'effrayait pas alors, il s'y couchait de tout son long.

S'accrochant ensuite à l'accusation, il en envenima chaque incident, n'admettans pas qu'il pût s'élever un doute sur la culpabilité d'Abel. Doute! Mais il n'y avait qu'à regarder la figure si calme de mademoiselle de Touralbe pour croire à sa sincérité ; et d'ailleurs les preuves sont-elles insuffisantes? manquent-elles? Non? elles abondent : à qui serait ce cordon en cheveux s'il n'était à l'accusé? et nie-t-il encore qu'il lui appartienne? au contraire ; et, si ce n'est lui, qui donc a écrit ces lettres? si ce n'est lui, qui donc est entré dans la chambre? quel est cet amant hardi que personne n'a vu, ne soupçonne et n'admet? Eh quoi! lorsqu'on tient l'auteur du délit, lorsqu'on a des preuves de son action, on le chercherait encore!

Cependant il est regrettable, se reprit M. le substitut, de froisser tant de sympathies groupées autour de l'accusé. Nous en gémissons le premier ; mais au dessus de la science, attentive autour de cette grande cause, au dessus de la pitié, que nous voyons empreinte sur tant de visages, il y a la justice, première loi des sociétés.

Enfin, après un discours qui dura quatre heures, le jeune substitut conclut à ce que le nommé Abel, convaincu du crime dont il était accusé, fût condamné au maximum des peines portées par le Code.

A cette dernière phrase du procureur du roi, un cri qui fait plisser les fronts part du fond de la salle et vibre long-temps ; la salle entière a chancelé à ce cri. Ce que le plafond en s'écroulant n'eût pas fait, ce cri le produit : les auditeurs sont épouvantés. Ce cri de sang et de désespoir blêmit madame Dalzonne et madame Pingray. Abel se redresse et tombe dans les bras du docteur ; leurs poitrines palpitent et se pressent ; et tous les cœurs sont brisés et de ce long embrassement et de ce cri arraché à l'âme mortellement blessée d'une personne inconnue. La suspension fut longue ; quelques dames s'étaient trouvées mal dans les galeries. Heureuse de pouvoir mêler sans honte ses larmes à cet attendrissement universel, madame Dalzonne s'appuie et pleure sur l'épaule de madame Pingray, qui lui dit tout bas : — Courage! courage! courage!

La séance fut reprise pour entendre le résumé du président, chef-d'œuvre de logique et modèle de style. Au moment où le jury allait enfin se retirer dans la chambre des délibérations, Calveyrac, d'un pas ferme, s'avança vers le tribunal.

— Messieurs les jurés, dit-il je viens vous demander en grâce de ne prononcer votre arrêt qu'à trois heures après minuit (il en était dix), et la faveur, bien grande, de ne pas vous expliquer les motifs de ma prière, car c'est une prière que je vous adresse.

— Oui! oui! cria unanimement la salle entière comme si elle avait dû être consultée ; oui! oui!

Ces paroles de Calveyrac, jetées au moment où la cause était fermée, ranimèrent les fibres souffrantes de deux mille personnes debout depuis midi ; un courant galvanique les ressuscitait.

Le Jupiter olympien de la science médicale crut comprendre la pensée du docteur du Pecq.

Le président se couvrit et dit :

— La cour, consultée, fait droit à la demande du docteur Calveyrac.

— Bravo! cria la salle, bravo!

— A trois heures après minuit, le verdict du jury et l'arrêt.

XLV.

La hyène avait mordu au cœur Bergeronnette-cinq-heures. Aussi neuve au langage hyperbolique du Palais qu'à ses formes menaçantes, elle crut que le réquisitoire du procureur du roi, cette pièce monstrueuse, était le jugement même de la cour. Dans son exaspération, elle imagina qu'Abel était condamné sans retour à une des peines terribles dont s'étaient entretenues autour d'elles, pendant les débats, des personnes habituées à proclamer d'avance les sévérités du Code. Pour elle tout était fini, consommé; et dès lors que lui importait le reste, la douleur ou l'étonnement des autres? elle avait reçu son coup mortel. Elle perça la foule, elle l'a déchira de son cri, et sortit de la salle sans voir l'abbé Vincent, qui, n'ayant pas trouvé de place au tribunal, l'attendait à la porte; elle s'élança au milieu de la rue. Ce fut avec peine que l'abbé Vincent la rejoignit à une assez grande distance du Palais. Il l'arrêta et lui demanda si elle avait oublié qu'il était convenu qu'ils retourneraient ensemble à Saint-Germain après le prononcé de la sentence.

— Condamné! lui dit Bergeronnette, condamné!

— Condamné! reprit l'abbé Vincent en joignant les mains. Oh! mon Dieu! et ils se sont peut-être trompés! Que je vous remercie, Seigneur, de n'être pas de ceux qui jugent!

— Oui, condamné! murmura Bergeronnette-cinq-heures, dont le visage se trouvait éclairé par un éclat de la lune au milieu d'une rue solitaire de Versailles; oui, condamné! C'est fini maintenant!... Où est notre chemin? demanda-t-elle ensuite, affectant de dompter son désespoir et ne s'apercevant pas de sa marche irrégulière, de ses soupirs, du tremblement de sa voix et du rideau de larmes répandues sur son visage.

— Je pensais vous avoir dit ce matin que nous irions à pied jusqu'à une petite cure située à une lieue d'ici, desservie par un de mes anciens amis, et que là nous emprunterions un char-à-bancs et un cheval pour nous rendre chez nous. Cette cure est à Noisy, un peu à la gauche du bois de Marly.

— Eh bien! allons! marchons! dit Bergeronnette-cinq-heures en passant ses doigts sur ses yeux, et après avoir tourné la tête une dernière fois du côté de Versailles, déjà loin d'eux derrière de longues lignes de jardins.

Ils foulèrent bientôt une de ces royales avenues tirées du centre de Versailles. C'était un chemin sablonneux au milieu, gazonné sur les côtés, s'arrondissant à l'extrémité sous les moelleux rayonnemens de la lune. De tous les points de la campagne jaillissaient, rosées nocturnes des beaux jours de l'automne, ces vastes ruisseaux gorgés des émanations des grands bois, des champs de vigne et de prairies savoureuses. Bergeronnette-cinq-heures allait, allait devant elle comme sur une route familière; l'abbé la suivait d'un pas rapide, et un peu préoccupé du chemin à tenir au moment d'entrer dans le bois de Marly, qui bruissait à quelque distance.

Ils pénétrèrent dans le bois de Marly, et suivirent sans se parler une longue allée de trembles. Chaque feuille de ces gracieux arbres réfléchissait un rayon de la lune, et les rameaux en s'agitant secouaient sur la tête des deux voyageurs des ondées de clartés pâles. L'effet était celui des lustres de cristal; le sol était losangé de l'ombre de ces milliers de petits miroirs. A la moindre percée, l'abbé Vincent allongeait le regard pour découvrir le hameau où il espérait être bientôt rendu. Rien encore.

Pour lumière, proche ou lointaine, la lune; pour bruit la causerie du vent dans les feuilles, ou quelques unes de ces rumeurs indiscrètes qui ressemblent à la fois au son plaintif du cor, au cri lamentable du paon, à l'écho mourant d'un cornet de pâtre, à une voix souffrante qui appelle.

Si l'abbé Vincent n'eût pas été enfermé dans les étroites réserves de sa profession, il eût eu à sa portée mille prétextes naturels pour entrer dans le sujet qui faisait Bergeronnette si muette et si désolée; mais lui était-il permis de courir après cet échange de propos, où il rencontrerait à coup sûr des aveux redoutables à entendre? Prêtre, il ne le pouvait guère; homme, l'osait-il? Homme, que de meurtrissures sourdes il avait déjà reçues! que de complaisances douloureuses il avait montrées en mettant sous le manteau de la charité ses faiblesses et son entraînement à suivre de buisson en buisson, de haie en haie cette enfant dont il était la religion! Avec quelle innocence il allait au blâme de lui-même, au regret et presque au remords, en ne sortant pas cependant de sa tente de lin et de sa tour d'ivoire!

Après une heure de marche à travers le bois, il commença à s'inquiéter de l'obscurité de sa direction: toujours des arbres devant eux. Se serait-il trompé? la cure de son ami ne serait-elle pas de ce côté du bois? A qui demander le chemin? Ce fut un vif souci pour l'abbé Vincent de penser qu'il était égaré, pour la nuit entière: il redoutait la fatigue d'une aussi longue marche pour Bergeronnette, déjà brisée d'être demeurée si longtemps au Palais sous le poids de tant de sensations accablantes.

Comme il connaissait le caractère éprouvé de la fille de Bergerin, il lui fit part de ses craintes.

— Si ce n'est que cela, répondit-elle, n'ayez aucun souci; si nous sommes perdus, nous marcherons quelques heures de plus, et, quand nous serons las de marcher, nous nous reposerons quelque part dans le bois. La nuit est belle, je crois; allons toujours.

Depuis trois heures qu'ils passaient ainsi d'une allée à l'autre sans atteindre à une des limites du bois de Marly, la nuit était devenue d'une sérénité ravissante: du haut du ciel descendait une immense lueur douce comme la neige, permettant de découvrir à de longues distances les cavités les plus secrètes de ce chaos de branches et de feuilles, de mouvemens et de repos; heures des pâles visions, où les vivans passent à l'immobilité de ceux qui ne sont plus de cette terre, où l'herbe frémit sans vent, et se fait velours pour que les rayons de la lune s'y couchent mieux.

Vers les deux heures de la nuit, les deux amis s'arrêtèrent au milieu du chemin comme pour s'avouer qu'ils s'étaient bien réellement perdus. Près d'eux, à leur droite, blanchissait une de ces portions de bois circulairement tracées sur le terrain consacré aux manœuvres des grandes chasses. C'est là que les chasseurs, disséminés à la poursuite du cerf ou du sanglier, se réunissent en conseil et arrêtent la voie nouvelle qu'il convient de prendre; c'est un espace protégé par des palissades d'arbres, creusé en pente douce, recouvert de gazon, et quelquefois, après les pluies, plein à son centre d'une eau dormante.

— Vous êtes fatiguée, dit l'abbé Vincent: pourquoi ne nous reposerions-nous pas ici? Il sera jour dans deux heures au plus tard, et alors il nous sera facile de sortir du bois.

— Je le veux bien, répondit Bergeronnette-cinq-heures, puisque vous le désirez. Reposons-nous.

Ils quittèrent le chemin, firent quelques pas dans le taillis, clair comme en plein midi l'été, et ils pénétrèrent dans le carrefour de chasse, que diapraient la lumière, l'ombre et les ondulations des arbres, réfléchis en éventail dans l'eau du bassin. Ils n'auraient pas été plus isolés du monde au fond d'une forêt vierge de l'Amérique du Sud. Adossée contre un arbre

dont le tronc avait dévié, les mains croisées sur ses genoux, le regard dans l'eau assoupie et rousse de la marre, Bergeronnette, tranquille de visage, immobile de mouvemens, écoutait au dedans d'elle le bourdonnement tempêtueux de tous les bruits de la journée, et les cris des avocats, et les hurlemens du procureur du roi, et les paroles assourdissantes de la foule. Elle était comme ceux qu'une voiture publique a rapidement traînés sur une grande route pendant la nuit : au relais, leurs oreilles sont pleines de sifflemens, la roue tourne encore près d'eux.

Près de Bergeronnette l'abbé Vincent s'était fait une place sur une inégalité de terrain ; en sorte qu'entre elle et lui se creusait un petit vallon où avaient poussé quelques tiges de joncs sauvages.

Quand Bergeronnette n'entendit plus de tumultes intérieurs et fut tombée dans le fluide somnolent de la nature, elle se tourna vers l'abbé Vincent et lui dit :

— Monsieur Vincent, savez-vous bien que depuis plus d'un an j'ai négligé des devoirs que vous m'aviez prescrits ?

— J'en suis autant fâché que vous, répondit celui-ci, ne comprenant pas trop à quelle inspiration cédait Bergeronnette-cinq-heures en lui parlant ainsi, à cette heure et dans un tel endroit.

— Depuis ma première communion, et c'est fort mal à moi, je ne me suis plus présentée à l'église. Aussi, pourquoi ne m'en avez-vous jamais fait le reproche ?

— Vous me connaissez, Bergeronnette, et vous n'ignorez pas combien il me répugne de forcer la conscience de mes paroissiens, surtout quand je les ai avertis de leurs obligations. D'ailleurs, je vous ai souvent perdue de vue depuis votre première communion : vous étiez au Pecq quand j'allais à Fromainville, où, je l'avoue, j'ai un peu restreint mes visites. Mes petits élèves me prennent tant de temps !

— Le tort est à moi seule, monsieur Vincent. Combien je désire le réparer si vos bontés le permettent !

— Comment ! douteriez-vous de mon accueil ? Quand me suis-je montré sévère pour vous ?

— C'est que je ne mérite plus votre indulgence, comme autrefois quand j'étais petite fille.

D'abondantes larmes ruisselèrent sur le visage de Bergeronnette avant de pouvoir dire à l'abbé Vincent ce qu'elle attendait de lui.

Mais l'abbé Vincent, qui la connaissait comme un médecin connaît son malade, lui dit d'un ton encourageant :

— Vous n'osez pas me demander un service que je puis peut-être vous rendre. Vous étiez ainsi entreprise quand vous étiez enfant et que vous veniez me trouver au confessionnal.

— Voulez-vous être au confessionnal dans ce moment ? lui demanda Bergeronnette, qui avait, pour ainsi dire, bu ses larmes d'un trait en prenant des forces nouvelles dans sa résolution de parler.

— Une fois, dans l'île d'Herblay, j'ai déjà refusé de vous entendre comme prêtre, s'il vous en souvient : mais aujourd'hui j'aurais peur, en repoussant votre désir, de vous laisser croire que la religion n'est que dans l'église, où vous avez eu quelque raison de ne plus vous montrer. Je serai heureux de l'occasion qui m'aura rendu assez persuasif pour vous y ramener.

Tandis que l'abbé Vincent s'était incliné vers Bergeronnette afin d'entendre sans lui coûter d'efforts sa parole voilée, Bergeronnette, appuyant sa main sur le terrain creusé entre elle et lui, penchait son corps et tendait ses lèvres prêtes à s'ouvrir ; leurs ombres jumelles se projetaient sur la limpide surface du bassin.

— Je n'ai menti à personne, dit d'abord Bergeronnette qui, enfant encore par quelque endroit du caractère, commençait par s'accuser des

choses légères pour affronter moins péniblement des aveux qui pèsent davantage.

— Vous n'êtes pas menteuse, je le sais, et votre pauvre mère vous aimait pour cela.

— J'ai eu de la haine, une bien vive haine!

— Vous! Et pour qui? Tout le monde vous aime, Bergeronnette.

— Pour ma marraine.

— Pour madame Dalzonne!

— Pour elle-même; et voilà pourquoi.

L'abbé Vincent laissa tomber sa tête sur sa poitrine en recueillant une à une les paroles lentes que Bergeronnette jeta dans son oreille.

Il pâlit et frissonna.

— Est-ce vrai ce que vous dites? Oh! mon Dieu! et dans cette maison de paix et de vertus domestiques! Mais ce n'est pas vous qu'il faut absoudre. Passez : je vous pardonne. Après?

L'abbé Vincent eut aussi besoin de sa main pour soutenir son corps rapproché de Bergeronnette, qui parla encore plus bas.

— Et ceci est encore vrai? dit-il dans un second étonnement. Œuvre affreuse! Et le docteur a osé cela? Pauvre enfant! Et vous me demandez pardon! Et que viendront me demander les autres? Passez : je vous pardonne. Après?

Tous les membres de l'abbé Vincent étaient dans un tremblement universel, ses dents se choquaient. Pour dissimuler son trouble, il essaya de murmurer très vite des paroles de prières.

— Après, dit Bergeronnette, j'ai aimé; et j'ai aimé plus que mon père, plus que la vie, autant que mon enfant, M. Abel qui vient d'être condamné.

— Vous avez aimé M. Abel! Et c'est lui?...

Aucune langue humaine ne pourrait rendre la plaintive, la douloureuse stupidité de l'abbé Vincent à ces derniers mots de la confession de Bergeronnette. Dans la même minute le prêtre tuait l'homme en lui et l'homme tuait le prêtre; il était distrait, il écoutait, il gémissait pour elle, il gémissait pour lui, il touchait une blessure et déchirait la sienne; il cherchait à étouffer les cris d'une conscience épouvantée, et la sienne poussait des hurlemens sourds en lui. Cette double convulsion n'avait pour témoins que Dieu, le silence d'une forêt, des étoiles dans l'eau; mais ces deux êtres qui souffraient et gémissaient, tout cachés, tout petits qu'ils fussent dans cette immensité, sous ces feuilles, étaient grands par leurs douleurs, plus grands que la forêt et l'espace : l'un touchait au ciel par le repentir et le pardon, et l'autre à l'enfer par la terreur de sa pensée.

La nuit avait presque disparu quand la confession fut finie.

— Vous êtes pardonnée, dit l'abbé Vincent à Bergeronnette, tout meurtri d'en avoir tant écouté. Ne vous désolez point, ajouta-t-il : vos souffrances vous seront comptées une à une, et vous en aurez le prix là-haut, où il y a ces étoiles. Vous y trouverez toutes vos sœurs assises au pied de Dieu; les plus malheureuses lui sont les plus chères, car quiconque n'aura point pleuré ici-bas comme étranger ne se réjouira point dans le ciel comme citoyen.

— Et j'irai bientôt, s'écria Bergeronnette en se levant comme pour se rapprocher du ciel.

L'abbé Vincent se leva aussi, mais faible comme un enfant délicat qui a passé la nuit à veiller. Ses cheveux, affaissés par la rosée, coulaient sur ses joues de martyr.

Rachel avait pleuré sur la montagne; mais, comme Rachel, lui aussi n'avait pas voulu être consolé.

Lorsque le jour se montra, ils se remirent tristement en route. Ils arrivèrent bientôt à la pointe de Fourqueux. De là à Mareil il y a une demi-heure de chemin, et de Mareil à Saint-Germain à peine autant.

A huit heures Bergeronnette rentrait dans la ferme de Fromainville.

XLVI.

Par un effort presque surhumain, aucune des personnes qui avaient suivi le long circuit du procès ne consentit, pendant le répit de cinq heures accordé par le tribunal, à quitter sa place pour respirer l'air du dehors. Il n'était plus question de songer aux faiblesses du corps, dont la vitalité était déplacée comme dans le magnétisme. Elle s'était concentrée au front de deux mille personnes; écouter, c'était vivre. Quelques croisées avaient été ouvertes; en sorte que l'air de la nuit rafraîchissait, un peu aux dépens de la régalurité des lumières tremblantes à toutes les bouffées, l'intérieur de la salle. Par momens la lune frappait en plein sur quelque place. Alors les figures exaltées prenaient un étrange relief. Aucune absence n'avait non plus dégarni les bancs circulaires affectés aux savans et aux témoins; les uns et les autres étaient debout, et causaient avec la familiarité qui ne manque jamais de se produire à la suite d'une discussion où nul n'est resté étranger. Dans l'embrasement général, celui qui n'est pas une flamme est une étincelle; on est heureux de s'être rencontré dans la même pensée, on s'aime pour avoir éprouvé le même transport sur un mot éloquent de la défense; volontiers on croirait s'être connu toute la vie, de la joie d'avoir le même espoir dans le succès de l'opinion qu'on a adoptée.

L'opinion de l'auditoire n'était pas douteuse: Abel serait condamné; mais cette opinion n'était ni un espoir ni un vœu, quoiqu'au fond mademoiselle de Touralbe ne fût pas détestée. Beaucoup de personnes étaient convaincues cependant qu'elle avait attiré Abel à elle autant qu'elle l'avait pu, afin de devenir sa femme, et qu'elle ne l'avait dénoncé que parce qu'elle avait vu échouer ses prétentions. Le crime était à peu près prouvé pour tout le monde, mais la flétrissure serait une vengeance de l'orgueil. Du reste, les appréciations variaient selon les positions. Les femmes, excepté les mères d'un âge déjà avancé, s'étaient prononcées pour Abel; elles n'épargnaient pas les railleries à mademoiselle de Touralbe; l'air flamblait de ces épithètes: *originale, folle, audacieuse, impertinente, aventurière.* — Elle ne ment pas, c'est possible, pensaient ces dames; mais à quoi bon un procès, un jugement, une condamnation? — De plus dévouées encore à la cause d'Abel disaient hautement qu'elles ne rougiraient pas de l'épouser à l'expiration de sa peine.

Celui à qui toutes les sympathies étaient acquises, c'était Calveyrac. Il allait à tous par son noble visage de soldat et de savant, par sa tendresse auprès de son ami, de son malade, par sa parole mesurée, nette, ardente dans les limites de la vérité; femmes du monde, femmes du peuple l'avaient divinisé dans leur estime; c'était à qui l'aurait toujours connu; on se répétait des histoires de sa vie: Napoléon lui avait parlé! En ce moment même le grand professeur de l'Hôtel-Dieu avait posé la main sur son épaule et s'entretenait avec lui comme avec un frère. Mais lui, Calveyrac, n'entendait ni ces éloges ni ces hommages, dont il ne se croyait pas digne; à peine prêtait-il quelque attention aux paroles de l'homme illustre appuyé sur lui: son regard allait sans cesse du fauteuil au fond duquel Abel était assis depuis la suspension de l'audience à la place de madame Delzonne; ses cheveux rares pétillaient sur son front comme les flammes grises d'un volcan. Parfois il ne regardait plus, il n'entendait pas, il ne voyait rien: il pensait, il pensait à l'heure suprême qu'il avait lui-même assignée à la sentence des juges. S'il s'était trompé! s'il avait compromis sa dignité de médecin et son affection d'homme dans un espoir dérisoire! Il serait blâmé, il serait ridicule, il serait haï, il aurait prolongé un sup-

plice déjà si long! Il courait ensuite vers Abel, lui parlait tout bas affectueusement, et presque avec légèreté, pour voir jusqu'à quel point il avait rendu de la force à ce corps tourmenté, de l'assurance à cette âme indécise. Quelles épreuves! et Abel y avait résisté; quelles secousses! et il n'avait pas chancelé; quel chaos! et son intelligence, aiguille remise en équilibre, s'était toujours dirigée vers la raison malgré les tempêtes du ciel et les fluctuations de la mer.

Calveyrac lui serrait la main et allait s'asseoir entre madame Dalzonne et madame Pingray, qui ne vivaient plus que par lui depuis qu'il avait reculé avec une espérance mystérieuse la minute d'arrêt.

Tous les témoins pourtant ne jouissaient pas du crédit de Calveyrac dans l'esprit de l'auditoire. Si l'on s'amusait beaucoup des mignardises surannées de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau, fort délabrées l'une et l'autre par l'extrême durée de la séance; si l'on se formait une opinion assez juste du baron de Fourneuf, plus craint encore que moqué, on avait généralement pris Champeaux en aversion; on sentait pour lui ce mépris instinctif par lequel on se porte en idée aux plus détestables extrémités envers un homme. N'est-il pas des brutalités spontanées dont il est difficile de se dégager quand on est sûr de ne pas y céder? C'est une vacance du bon sens; ce sont des envies méchantes, condamnables, qu'au lieu d'appeler diables bleus, *blue devils*, de l'expression anglaise qui a un autre sens, il conviendrait d'appeler diables rouges, *red devils*.

Lorsque le jury avait passé dans la salle de délibération, mademoiselle de Touralbe et Bianca s'étaient retirées dans un cabinet attenant au parquet du procureur du roi, sans doute dans l'intention délicate d'échapper à toute tentation orgueilleuse d'affecter un pressentiment de triomphe.

Vers une heure après minuit, l'animation de l'auditoire s'affaissa, soit faute d'alimens à jeter au brasier commun, soit à cause de la loi imposée à l'homme de payer au moins son heure de tribut au silence lorsque tout accepte le sommeil autour de lui. Chaque parole s'éteignait, chaque regard se raccourcissait, chaque pensée, raréfiée par le jeûne, s'élevait au dessus de ce calme universel afin de n'être distraite dans les hauteurs par rien d'étranger à elle-même. Il y a de la religion dans toutes les espérances.

Centre de ces ondes lentes, monotones, pressé doucement, mais partout, du poids d'un sommeil exact à l'heure, dernière trace, dans sa rigoureuse ponctualité, de sa maladie vaincue, Abel, comme aux précédentes séances, pencha son front résigné, ferma les yeux. Les signes progressifs de l'assoupissement n'échappèrent pas à la vigilance de Calveyrac; il semblait les suivre avec une avide inquiétude. Il se rapprocha du fauteuil de l'accusé afin de s'assurer qu'il ne tarderait pas à s'endormir. Le souffle d'Abel se retirait en frôlant doucement sa lèvre; encore une demi-heure de ce silence étendu sur l'auditoire, et le sommeil serait complet.

La tranquillité tant souhaitée par Calveyrac ne s'altéra pas; on eût dit qu'il l'imposait maintenant, debout près du fauteuil d'Abel endormi, et le regard fixe, lancé horizontalement sur deux mille têtes.

Dix minutes avant que trois heures ne sonnassent à la pendule de la salle, Calveyrac, dont l'attention s'était dirigée du côté de la porte par où sortiraient la cour et le jury, était devenu si impatient, si triste, si effrayé, qu'on souffrait pour lui.

Que ces dernières dix minutes lui furent éternelles, et comme il ne les oublierait jamais!

Mademoiselle de Touralbe et Bianca reprirent leurs places.

Enfin la porte s'ouvre, et la cour et le jury rentrent.

Trois heures sonnent.

— Docteur Calveyrac, parlez, lui dit le président.

— Messieurs, dit Calveyrac, j'ai l'orgueil de l'avouer, sans moi cet homme n'existerait plus depuis plus d'un an; j'ai refait sa vie et sa

raison. Aujourd'hui, je ne sais plus tous les abîmes que j'ai sondés pour les ressaisir; j'ai vieilli à la peine. Toute énergie était morte en lui : je l'ai pris doucement et l'ai relevé fibre à fibre; tâche suspendue à chaque instant, reprise, abandonnée avec désespoir. Cependant, au fond de son cœur engourdi je sentis un jour vibrer deux cordes : celle de la bienfaisance et celle de l'amour. Je m'arrêtai, je retirai furtivement la main de peur de les briser, j'attendis. Le corps devait vivre d'abord : le corps eut mes soins; le philosophe se cacha, le médecin agit. Dès que je crus comprendre que la tête était assez forte pour contenir, sans éclater, l'action de la pensée, je retournai à ces deux cordes précieuses. Ce ne fut pas en vain que j'y touchai. Quel ébranlement! la générosité déborda : immensément riche, Abel répandit son or sur tout ce pays. Je le faisais passer comme par hasard près d'une misère, et il la couvrait le lendemain sans me le dire. C'était bien, c'était fait. Nous avancions peu, mais nous avancions. Ainsi je lui inspirai des devoirs, des inquiétudes; je meublai son temps, je peuplai ses jours et ses heures : la veille était liée au lendemain par le souci d'un mal à réparer, le lendemain au jour suivant par la préoccupation du service rendu. Ne cherchez plus une chaumière en ruines autour de Saint-Germain. Rêveuse comme le malheur, son âme ne se retrouvait plus, à force d'avoir marché dans la solitude; elle ne comprenait que l'erreur et le désespoir. De toutes ces flammes errantes, stériles, livides, dévastatrices, je composai un seul rayon, net, fécond, lumineux. Je l'avais rendu généreux, je le fis aimant. Sa tendre amitié pour madame Dalzonne, ange de bonté qui est là devant vous...

La voix de Calveyrac trembla. Il y eut une pause dans son discours.

Il reprit en soupirant :

— Cette tendre amitié me servit de premier échelon pour le faire arriver à un sentiment plus doux et plus exclusif. Des occasions s'offrirent qui nous aidèrent. La meilleure nous sembla l'arrivée de mademoiselle de Touralbe à la maison de santé.

— Docteur? docteur! cria une voix.

Toute la salle en frémissant reconnut la voix d'Abel, voix qui sortait des entrailles du sommeil.

Un indéfinissable sourire plissa la figure du docteur, qui dit : — Ecoutez-moi toujours.

— Nous crûmes, madame Dalzonne et moi, qu'Abel éprouverait aussitôt de l'amour pour mademoiselle de Touralbe : nous l'engageâmes dans cette occupation du cœur. L'entreprise n'était pas sans obstacles; je ne marchais qu'en second dans le travail des combinaisons propres à la faire réussir. Ma complice, madame Dalzonne, dictait les lettres qu'Abel remettait à mademoiselle de Touralbe. Vous connaissez ces lettres. Nous étions sincères en lui imposant le joug de cette passion, car nous ne reculions pas en idée devant un mariage possible. Mais nous ne réussîmes pas : mademoiselle de Touralbe n'aima pas Abel, et Abel, ce que nous n'avions pas prévu, aima ailleurs.

Champeaux eut un mouvement de dénégation. Il se levait : Calveyrac lui remit, sans parler, la lettre de Hourdon.

Après l'avoir lue d'un trait, Champeaux se dit en s'asseyant :

— Je tuerai cet homme! Hourdon mourra!

A peine remarqua-t-on l'incident.

Calveyrac reprit :

— Oui, Abel aimait ailleurs. Hier, n'avez-vous pas entendu un cri déchirant au milieu de l'audience, un cri qui a démenti mademoiselle de Touralbe? Ce cri échappait à celle qu'aimait réellement Abel.

— Ouvrez-moi! ouvrez-moi donc! murmura Abel en dormant; ouvrez-moi!

L'étonnement de la salle se renouvela : l'accusé parlait en dormant; il s'agitait.

— Il aimait, continua Calveyrac, une jeune fille dont le nom ne sortira pas de ma bouche, dût ce nom, prononcé par moi, entraîner l'acquittement de l'accusé. Je ne dénonce personne, je ne déshonore pas.

La foule n'aurait pas obéi si on lui eût interdit à coups de canon le droit d'exhaler le grand bruit qu'elle fit à ces paroles de Calveyrac. Les élans de l'enthousiasme et de l'admiration rompirent les poitrines.

— C'était, poursuivit-il, une fille de la campagne, accueillie pendant quelques mois à la maison de santé.

Abel se dressa à demi sur son fauteuil. Il était endormi; une sueur de rêve l'inondait. Il répéta :

— Ouvrez-moi ! ouvrez-moi donc ! moi qui vous aime !

Ensuite Abel se leva entièrement et fit quelques pas à tâtons comme s'il eût cherché une porte le long d'un corridor. Quand il crut l'avoir rencontrée, il frappa d'abord doucement, puis plus fort, enfin très fort, s'impatientant, suppliant qu'on lui ouvrît.

Comme on écoutait! comme on tremblait!

Voyant qu'on ne lui ouvrait pas, Abel murmura :

— Bergeronnette! maintenant que je sais que c'est vous, ouvrez-moi, Bergeronnette!

— Cette jeune fille s'appelle donc Bergeronnette? demanda le président, ou plutôt la salle entière d'une seule voix.

Calveyrac inclina la tête : il avait répondu.

— Eh bien! voilà, reprit Calveyrac avec une lucidité prophétique, avec une netteté d'accent à défier toute incrédulité, eh bien ! voilà comment Abel s'est introduit dans la chambre de mademoiselle de Touralbe, il a frappé et l'on a ouvert... Vous avez ouvert! insista Calveyrac en immobilisant du regard mademoiselle de Touralbe.

Et il ajouta :

— Parce que vous ignoriez sans doute qui frappait. Dans le trouble d'un premier sommeil rompu vous avez ouvert, et alors vous avez été enlacée dans les bras d'un homme endormi. Cet homme était Abel, mais Abel qui allait chercher, non pas vous, mais celle qu'il vient de nommer lui-même, celle qui avant vous avait occupé votre chambre, la chambre bleue.

Abel, endormi, flottait sur le bras de Calveyrac.

— Voilà la vérité et la vraisemblance : mademoiselle de Touralbe a ouvert sa porte à un somnambule.

Si Calveyrac, debout sur le trépied de la sibylle antique, eût évoqué du tombeau l'ombre de quelque victime pour confondre l'audace d'un criminel impuni, il n'aurait pas plus vivement ébranlé l'esprit de la pâle assemblée témoin de cette scène si terrible et pourtant si simple de somnambulisme. Jurés, juges illuminés d'une clarté soudaine, témoins frappés de surprise, accusateurs anéantis, le peuple, Calveyrac lui-même, éprouvaient l'épouvante dans la conviction. Un jour de sortilége se répandait sur ce dernier épisode d'un procès changeant tout à coup et brusquement de face, s'éclaircissant de lui-même sur toute son étendue, brisant le soupçon sur la tête de l'accusé, se réduisant, d'une action crue criminelle, à n'être que le fait du sommeil d'un malade dont la passion s'était manifestée sans le concours de sa volonté.

Voilà la vérité foudroyante qui éclata si miraculeusement aux yeux de tous, que tous auraient signé de leur sang l'innocence d'Abel.

Aucune parole de démenti ne sortit de la bouche de mademoiselle de Touralbe, à qui toute confusion fut épargnée par l'adresse de Calveyrac à mettre sur le compte de l'égarement naturel d'un sommeil soudainement brisé une déposition erronée.

Rien ne se comparerait à l'abattement de Champeaux.

Comprenant de quel poids serait son suffrage dans un moment si solennellement acquis à la physiologie médicale, le célèbre professeur de l'Hôtel-Dieu prit un des flambeaux posés sur la table des juges, et le plaça tout ardent devant les yeux ouverts du somnambule.

Les yeux d'Abel ne se fermèrent pas.

— Il dort profondément, dit l'illustre médecin. J'en étais déjà convaincu.

Ce témoignage entraîna l'opinion, il dissipa les derniers doutes.

Les juges se levaient pour délibérer une dernière fois.

Calveyrac les retint par ces mots:

— Messieurs, j'ai à vous prouver, pour l'honneur de la médecine, que cette scène de somnambulisme n'est point un coup de théâtre arrangé par le charlatanisme. Ce phénomène du sommeil, mes illustres confrères ici présens vous l'attesteront, est le résultat ordinaire des grandes maladies nerveuses dont la guérison a traîné en longueur. Obligé d'interroger toutes les causes qui pouvaient me donner l'explication d'une action que, malgré votre arrêt, je n'aurais pas cruo possible, je suis arrivé, de recherche en recherche, à supposer, à soupçonner que le somnambulisme n'y était pas étranger. Je n'ignorais pas qu'Abel en éprouvait les effets, et qu'ils avaient même survécu à sa maladie. Témoin comme vous des accès de sommeil dont il a été saisi à chaque audience, j'ai calculé que c'était vers trois heures de la nuit qu'il atteignait la période du somnambulisme. C'est aussi à trois heures de la nuit, messieurs, qu'il s'est trouvé dans la chambre de mademoiselle de Touralbe. — Il me reste à vous dire, messieurs, que si je n'ai pas tenté plus tôt devant vous une expérience aussi décisive, c'est qu'il m'importait de connaître si l'intelligence de mon malade, soumise à tant de déchiremens y résisterait. Elle y a résisté: j'avais sauvé l'homme comme je sauverai l'accusé.

A peine Calveyrac avait fini de parler, et les juges et le jury s'étant retirés, que la foule enivrée passa par dessus des bancs et s'élança dans le cercle des témoins pour entourer d'hommages le pauvre médecin du Pecq. Ses deux mains n'étaient plus libres, on les voulait de toutes parts. Deux jeunes femmes l'embrassèrent avec une effusion de sœur, et avec tant de joie et de larmes qu'il en fut ému; et le peuple, qui est toujours si grand, si beau, si juste dans ses appréciations, ne se lassait pas de saluer d'énergiques approbations leur ami le docteur Calveyrac.

Champeaux avait quitté l'audience, honteux comme un procureur du roi obligé de subir un acquittement.

Et madame Dalzonne! comme son regard était une prière à Dieu, un un long remerciement à Calveyrac!

La tête d'Abel reposait sur les genoux de madame Pingray.

Enfin la cour rentra.

La main sur le cœur, le président du jury dit:

— Non: sur toutes les questions, l'accusé n'est pas coupable. Ordonne qu'il sera mis sur-le-champ en liberté.

Quoique prévu, l'acquittement remua le cœur de l'assemblée, lasse, brisée, mais trouvant encore des forces pour ce bonheur, pour cette satisfaction immense conquise par trois jours d'espérances haletantes. On s'embrassait dans la salle comme si chacun avait obtenu l'acquittement d'un frère ou d'un fils.

Abel, éveillé et soutenu par le docteur du Pecq d'un côté et par madame Pingray de l'autre, traversa la salle entre une haie de joie et une haie d'attendrissement. Quel rêve! quel réveil pour lui! quelle nuit!

Et derrière venait madame Dalzonne, qui avait rejeté son voile sur son visage pour qu'on ne vît pas ses pleurs. Une voix lui dit tout bas (c'était une voix de femme):

— La plus heureuse c'est vous, madame, n'est-ce pas?

Mademoiselle de Touralbe et Bianca étaient sorties par une autre issue.

De Fourneuf, le chapeau à la main, semblait dire par son sourire incroyable : Le coupable, cela aurait pu être moi puisque ce n'est pas lui.

Heureuses mais tout empreintes encore de la tristesse éprouvée au sujet de Cabassol, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau marchaient derrière de Fourneuf.

A la porte du tribunal, celui qui avait été député pour assister à cette grande cause, au nom de la science médicale et comme le plus renommé entre les plus dignes, celui-là, que la mort devait dans quelques années ravir à l'Europe, qui le pleure encore et le pleurera toujours, posa ses lèvres savantes sur le front de l'obscur médecin du Pecq et lui dit :

— Maintenant, frère, à Paris ! Paris vous attend, c'est là qu'on couronne.

XLVII.

Épuisée par des fatigues de tous genres, madame Dalzonne, qui n'avait été soutenue jusqu'à la fin du procès que par les miracles de la volonté, manqua de force quand il fallut retourner à Saint-Germain. Privée de l'énergie factice née d'une situation violente, elle s'affaissa au point d'être obligée de rester à l'hôtel du Réservoir et de garder le lit. C'est que la secousse avait été rude, c'est qu'elle avait ébranlé en elle les ombrages les plus épais et les plus doux de son existence. Asiles paisibles, sa mémoire et son cœur avaient été fouillés pendant trois mois avec l'impudence qu'y met la justice, et ses pensées, même les plus précieuses à garder, celles dont le regard ne contemple la beauté que dans un demi-jour furtif et à l'angle de l'écrin entr'ouvert, perles orientales de la solitude, avaient passé du reliquaire aux assises. Depuis que l'exaltation du dévoûment avait fait place à la joie réfléchie du succès, elle s'abandonnait à la douleur des hontes éprouvées. Arrivée au but, elle était tombée ; et couchée sur la palme, elle mesurait, triomphante mais abattue, et la longueur de la course et les précipices du bord.

Pendant les deux jours qu'elle fut retenue par son indisposition à l'hôtel du Réservoir, Abel et madame Pingray restèrent avec elle, laissant passer devant et madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau, et même de Fourneuf, quoique M. le baron ne fût pas sans se plaire infiniment dans la très aristocratique ville de Versailles. Mais il avait au Pecq ses habitudes de médisance : son ironie y respirait plus librement.

Quelle jouissance céleste pour madame Dalzonne de voir, d'entendre près d'elle, autour de son fauteuil, Abel libre, Abel rétabli, riche et puissant d'une santé reconquise ! Elle fermait parfois les yeux afin de réunir les douceurs du rêve et celles de la réalité et afin de tenir son bonheur et d'en douter encore, de craindre un instant et de se rassurer aussitôt, ineffables coquetteries de l'âme humaine. Elle avait cruellement souffert depuis trois mois, elle avait dévoré bien des affronts depuis le jour où elle avait paru sur le banc des témoins ; mais que ce moment rendait légères ses peines passées ! que la grève du rivage semblait douce à tout son corps meurtri, qui s'y délassait en regardant briller l'étoile au haut du ciel tranquille ! La belle étoile était Abel, incliné sur elle, lui conseillant des soins, lui présentant de sa main chérie la boisson du malade, main effleurée du souffle, caressée, bénie, car elle guérissait encore mieux que la boisson offerte. Divine compensation ! elle qui avait tant soigné autrefois, elle était soignée à son tour ; elle qui avait été la charitable, l'attentive, l'aimante, la miséricordieuse femme, elle goûtait la félicité d'être l'objet de l'attention et de l'amitié ; après avoir été l'ange qui console, elle était l'ange consolé. C'est que madame Dalzonne avait acquis le droit d'aimer sans contrainte

depuis qu'elle avait tant enduré pour son amour. La crainte du monde s'était dissipée par la nécessité d'affronter le monde, et elle se sentait enhardie de toute la hardiesse avec laquelle on l'avait arrachée à l'ombre de ses timides opinions.

Mais si les événemens la dégageaient des entraves de l'opinion, si l'air circulait plus largement autour de sa pensée affectueuse, les mêmes événemens l'obligeaient à ne pas récuser l'attachement d'Abel pour une autre femme qu'elle ; dure expiation, feuille amère sous le fruit embaumé. Plus elle se plongeait dans la contemplation d'Abel, astre levé sur elle, et plus elle voyait entre elle et lui s'épaissir l'ombre, de même qu'en astronomie le cristal qui rapproche le plus est celui dont l'eau menteuse exagère le plus aussi les masses d'air intermédiaires.

Elle ne se faisait pas illusion sur l'amour d'Abel pour Bergeronnette ; et comment en aurait-elle eu la possibilité après tant de preuves ? Mais elle acceptait son malheur ; car la royauté superbe des premières affections était vaincue, cette royauté superbe où ne s'admet pas le partage, où l'on aimerait mieux tout perdre que de souffrir une seule prétention étrangère. Il y a une heure infaillible dans la vie d'une femme. Sonne-t-elle : le manteau impérial descend des épaules, le sceptre s'incline, la couronne chancelle. C'est l'instant des concessions. Que de larmes ! et qu'il faut cacher encore, de peur qu'on ne veuille pas prendre pour de la générosité ce qui en réalité n'en est pas, car l'abdication n'est au fond que peur et douloureuse perspective de délaissement.

Et, comme elle avait risqué de tout perdre, elle se sentait encore tristement satisfaite malgré le partage auquel elle était obligée de souscrire. N'eût-elle pour sa part que le privilége d'avoir le plus souffert, elle la croyait la plus digne, car il se crée au fond du cœur de celle qui a la persuasion d'avoir aimé la première une légitimité de droits pleine de force et qui se suffit long-temps.

Pourquoi Abel eût-il essayé de la dissuader quand il allait dégager sa liberté d'une manière franche et ouverte ? Il acceptait une position qu'elle avait d'avance acceptée. Déjà il s'occupait de Bergeronnette en présence de madame Dalzonne. L'un et l'autre, sans se craindre, sans se cacher, parlaient d'elle, de son affection, de son courage. Ils s'estimaient davantage de cette sincérité, pénible mais fidèle expression de la probité constante de leur caractère. Si un silence trop prolongé indiquait chez madame Dalzonne une faiblesse momentanée, un retour au passé, Abel relevait d'un mot cette tête frappée de mélancolie. Son langage, moins tendre que l'amour, mais moins réservé aussi que l'amitié, empruntait à ces deux sentimens leurs plus persuasives expressions ; et ce mélange, qui avait toujours marqué le coin de son attachement pour madame Dalzonne, portait son baume et sa consolation aux endroits découverts et blessés. Elle n'était plus l'amante, mais elle était plus que la simple amie, plus que la chaste sœur, un être intermédiaire et bon ; c'était la personnification courageuse, rare d'une passion qui, au lieu de mettre entre elle et l'objet aimé le cloître et le voile, avait laissé tomber, à des conditions plus dures de résolution, la raison, le simple bon sens, voile léger sans doute et qu'il faut rattacher toujours par une perpétuelle vigilance.

Sans redouter d'être entendue de madame Pingray, protectrice maternelle de leurs entretiens, madame Dalzonne s'empara de la main d'Abel et lui dit, faisant force d'âme, qu'elle serait heureuse le jour où il donnerait son nom à la jeune fille de Bergerin, à celle qui s'était élevée si haut au dessus de sa naissance par ses sacrifices et son dévoûment. Elle parla de sa rivale avec une impartialité touchante ; elle insista sur les qualités dont elle était douée, sur la précocité de sa raison naïve ; elle fut sublime de fermeté. Sa parole simple, lente, cordiale avait l'austérité des dernières volontés d'un mourant.

— Aimez-la comme je vous ai aimé, Abel, continua-t-elle : je crois qu'elle n'aura rien à envier à aucune femme. J'ai eu autrefois de graves torts envers elle : elle ne vous en parlera jamais, je le sais. Pardonnez-les-moi pour elle, mon ami, afin qu'il n'y ait plus entre nous qu'un passé où nous puissions nous rencontrer sans douleur tous les trois.

Madame Dalzonne se tut un instant.

Abel était à ses pieds, baisant les pans du châle qui l'enveloppait.

— Ne lui défendez pas, reprit-elle ensuite, de m'avoir pour amie. Je le sens, cette sévérité me tuerait; je ne vivrais pas avec la pensée que vous ne me croiriez pas digne d'être la confidente de votre femme. Elle vous en aimera mieux, mon ami...

Elle s'arrêta une seconde fois.

Abel pleura.

— Ne pleurez pas ainsi, mon ami : je n'aurais pas le courage de poursuivre. Ne me regardez pas, ou ne pleurez plus.

— Partons ! dit-elle : j'ai tout dit ; partons pour Saint-Germain ! Je suis tout à fait bien.

Elle se leva.

— Je suis plus forte que vous ne pensez, mes amis, ajouta-t-elle quand elle fut debout, et blanche comme une morte. Je vous le prouverait bientôt : je serai à votre mariage ; oui, j'y serai. Allons ! ne pleurez plus, Abel. N'est-ce pas à moi à servir de mère à Bergeronnette ? Je lui dois le voile et l'assistance ; ma place est à ses côtés le jour de la cérémonie. Dieu m'en donnera la force... Mais vous pleurez toujours, Abel ; et vous aussi, madame Piugray; vous aussi ! Prenez donc exemple sur moi.

Triste exemple ! La douleur muette, sèche et altérée de madame Dalzonne n'était pas la moins déchirante.

— Encore une fois partons ! Mais que faisons-nous ici ? partons !

En s'arrêtant à la porte de l'appartement, elle ajouta d'une voix éteinte :

— Mon ami, j'ai aussi un présent à vous offrir, à vous, le mari de Bergeronnette. Je ne vous cacherai pas ce qu'il me coûte... Vous ne me comprenez pas... Tenez je vais pleurer, je pleure comme vous maintenant... Mais où êtes-vous, madame Pingray ?

— Vous vous appuyez sur mon bras. Venez ! vous êtes mal ici, ma fille. Partons, je vous en prie, je le veux.

— Conduisez-moi... Oui, appelez-moi votre fille... Partons !

XLVIII.

Le silence qui avait accompagné les trois amis pendant leur rapide voyage de Versailles au Pecq, régnait encore entre eux après qu'ils eurent été réinstallés dans la maison. Ils s'étaient réunis dans la chambre de madame Dalzonne, qui avait fait avertir les domestiques qu'elle ne serait visible pour personne dans la journée, excepté pour Calveyrac. Qu'on l'attendait impatiemment, malgré la touchante préoccupation de revoir le foyer aimé, de retrouver dans le cadre de la croisée le paysage du bois de Vesinet, archipel de verdure et de sable !

Il était dans le vœu le plus ardent d'Abel et de madame Dalzonne de revoir le docteur pour savoir de lui ce qu'était devenue Bergeronnette-cinq-heures depuis la fin du procès et depuis son retour à Fromainville. Que son esprit avait dû être agité, à elle aussi, pauvre enfant, et sa joie grande après l'acquittement si inespéré d'Abel ! Ils allaient savoir

tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle avait pensé, en attendant de la revoir, dans la journée même, à la maison de santé, avec son père Bergerin, à qui une solennelle proposition serait soumise. Ainsi s'expliquait l'impatience muette d'Abel et de madame Dalzonne, l'un et l'autre très diversement affectés des mêmes pensées. Madame Pingray les observait dans leur inquiétude, à laquelle elle prenait une part affectueuse.

Et comme madame Dalzonne devinait bien ce que trahissaient les lueurs sereines par instant répandues sur le visage d'Abel! — Il sourit, se disait-elle, à l'heureux avenir qu'il prépare à sa jeune femme. Dans son âme, il remercie Dieu d'être riche pour qu'elle le soit dans une heure. Il songe à tout ce qu'il lui donnera; il parcourt en idée, penché sur son épaule, le chemin qui les mènera tous deux au fond de son pays. Voilà les plaines, voilà les maisons, voilà les campagnes, voilà les lacs qui seront à lui et à elle! voilà le vieux château qu'ils habiteront ensemble! Et moi, je resterai ici! je resterai seule! seule, mon Dieu!

Madame Dalzonne passa doucement la main sous son châle et dégrafa le corsage de sa robe. Elle étouffait.

La porte de l'appartement s'ouvrit : c'était Calveyrac.

— Mon ami, dit Abel dès qu'il vit entrer Calveyrac, donnez-nous des nouvelles de Bergeronnette!

Calveyrac se tut, mais non comme celui qui ne sait pas, mais avec la douleur de celui qui craint de parler.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas vue ici? Vous avez dû passer à la ferme de Fromainville : que vous a-t-on dit?

— On ne l'a pas revue à la ferme depuis l'autre jour, où elle s'arrêta un instant après son retour de Versailles.

— Mais cela fait trois jours, remarqua Abel, traversé d'un sinistre pressentiment, trois jours entiers!

— Oui, trois jours entiers, répondit en soupirant le docteur. J'espérais aussi la rencontrer à La Frette, chez sa tante.

— Eh bien? demanda Abel.

— On ne l'a pas vue chez sa tante.

— Peut-être l'abbé Vincent, dit madame Dalzonne, pourrait nous apprendre où elle est.

— Je me suis également rendu chez l'abbé Vincent, qui n'en a pas entendu parler.

— Ah! mon Dieu! s'écria Abel, où peut-elle être allée? Que je suis effrayé de cette absence!

Calveyrac serra la main d'Abel.

— Serait-elle?... Mais elle serait donc morte, docteur, que vous êtes si triste, et que vous ne parlez pas?

— Vous vous souvenez du cri qu'elle a poussé à l'audience quand le procureur du roi a conclu contre vous?

— Mais, docteur, ce n'était pas là l'arrêt de la cour, reprit madame Dalzonne.

— Sans doute, mais elle a pris le réquisitoire pour l'arrêt, la malheureuse enfant, ce que j'ai compris en interrogeant l'abbé Vincent, qui, vous le savez, l'avait accompagnée chaque fois au tribunal, et qui l'avait ramenée à Fromainville.

— Quelle destinée! murmura madame Dalzonne, effrayée des conséquences qu'une telle erreur avait pu produire dans l'esprit affaibli de Bergeronnette. Pauvre amie! pauvre enfant! Mais qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle pensé? qu'a-t-elle résolu ensuite? L'abbé Vincent doit le savoir puisqu'ils étaient ensemble, puisqu'ils sont, dites-vous, revenus ensemble de Versailles.

— Oui, répéta Abel, qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle résolu?

— Elle a demandé à se confesser à l'abbé Vincent, qui lui a accordé cette pieuse satisfaction, la nuit de leur retour ici.

— Docteur, vous ne nous disiez pas cela!

— Je croyais qu'en me voyant vous ne m'interrogeriez pas sur Bergeronnette.

— Elle est donc perdue par moi, perdue! s'écria Abel, partageant enfin le découragement du docteur. Oui, perdue! Cette absence de trois jours! Ni chez elle ni chez ses parens! Nulle part! Et cette confession faite à l'abbé Vincent après le réquisitoire du procureur du roi, cette fatale confession! Bergeronnette n'est plus! Je le pressentais : j'allais être trop heureux! Le bonheur était là, j'y touchais : il s'abîme. Elle n'est plus! Quoi! morte! morte avec sa jeunesse et son amour pour moi! Chère enfant que j'ai tuée! car je l'ai tuée! Elle m'a cru condamné! elle m'a vu déshonoré, flétri, mort, car je serais mort de cela, et elle a voulu partir avant moi! Ah! madame, vous ne saviez pas combien je l'aimais! Elle avait été si compatissante aux mauvais jours, et ils ont été si longs! Et quand j'allais essayer de la payer de tant de tendresse et de pitié, mourir! Oh! mon Dieu! mourir! Je ne puis le croire! c'est une idée impossible!... Mon amie, dit-il à madame Dalzonne en la consultant comme si elle avait eu le pouvoir de changer les choses, dissuadez-moi! n'est-ce pas que c'est impossible? N'aurais-je retrouvé la raison, la santé, la force que pour perdre tout cela au moment d'en jouir? Que ne suis-je encore malade, et la savoir encore vivante, là bas, pauvre enfant, à Fromainville, dans sa ferme! Bonne, belle, divine amie! mon âme, ma sœur, ma compagne! que devenir maintenant?... Je vous afflige, madame, dit Abel en regardant douloureusement madame Dalzonne; mais vous l'aimiez aussi! Et vous, docteur, vous mon ami, venez, allons! allons encore la chercher, demandons-la partout! Oh! votre immobilité me tue! Mais vous êtes donc convaincu, bien convaincu qu'elle est morte?... Non! je ne le crois pas! Vous partagez mon espoir, vous, mon amie, qui comprenez ma désolation! Voyez, docteur : madame Dalzonne pense comme moi.

— Il y a peut-être encore quelque espérance, murmura madame Dalzonne.

— Vous le pensez, n'est-ce pas? Oh! rendez-moi la vie alors en m'aidant à retrouver Bergeronnette!

Madame Dalzonne se leva, disposée à suivre Abel partout où il voudrait aller.

— Venez! s'écria-t-elle, quoique toute meurtrie de ces élans d'amour et de désespoir d'Abel pour Bergeronnette, venez!

— Ah! je vous remercie, mon amie! Allons tous les deux seuls, puisque le docteur ne veut pas nous accompagner.

Abel et madame Dalzonne se préparaient à sortir sans savoir de quel côté ils se dirigeraient.

— Démarche inutile, dit Calveyrac en les retenant tous deux : Où iriez-vous?

— Laissez-moi sortir! laissez-nous aller! cria Abel. Vous êtes cruels! Restez, vous, mais ne nous empêchez pas de passer.

— Est-ce que je ne vous suivrais pas, répondit Calveyrac en pressant Abel sur sa poitrine, si je n'étais sûr de l'inutilité de votre course? A qui vous adresseriez-vous, mon ami, que je n'aie déjà interrogé? dans quel endroit iriez-vous où je ne sois déjà allé? Depuis deux jours je n'ai pas passé devant un village, un hameau, une maison sans y chercher notre pauvre Bergeronnette; voilà quarante-huit heures que je marche et que j'interroge!

— Alors tout est fini ! dit Abel : je ne chercherai plus que dans le ciel !

Il s'affaissa sur un fauteuil, et il y demeura dans une fixité d'airain semblable à celle dont il fut frappé le jour de son attaque de catalepsie.

— Docteur, regardez ! Vous rappelez-vous ? Quelle effrayante analogie ?

— Ne craignez rien, répondit Calveyrac : la douleur est formidable comme la cause qui l'a produite, mais le danger est loin. Voyez : déjà il pleure.

— Ami, dit tout bas Calveyrac en passant son bras autour du cou d'Abel, ami ! il vous reste un beau devoir à remplir sur la terre, et c'est Bergeronnette qui vous le lègue en la quittant !

Il ajouta en étreignant Abel comme un fils chéri :

— Ce devoir se personnifie dans la moitié d'elle-même, dans son plus vivant souvenir, dans son sang, dans son image... Tenez ! s'écria le docteur en courant à la chambre voisine et en revenant aussitôt, tenez !

— Quel est cet enfant ? s'écria Abel en étendant les bras et en arrachant de ceux du docteur l'enfant qu'il avait apporté.

— C'est le vôtre ! c'est votre fils !

— Mon fils ! joies de ma vie ! J'ai un fils ! et Bergeronnette est sa mère ! n'est-ce pas ? Votre visage à tous deux me le dit.

— Et c'est moi qui serai sa mère maintenant ! dit madame Dalzonne en posant le bel enfant sur ses genoux et en l'embrassant de mille et mille baisers avec un exprimable sentiment de jalousie vaincue et de céleste abnégation.

— Il se nomme Abel comme vous, dit le docteur en voyant les nuages de la mort s'ouvrir et se dissiper sur le front d'Abel, et l'auréole sublime de la paternité en prendre la place.

L'innocente créature s'était endormie sur le sein de madame Dalzonne ; son sourire s'était fermé sous ses paupières angéliques, et sa petite corolle de bouche laissait échapper un souffle pur. Un gracieux bonnet de velours violet, orné d'un filet d'or, pressait son front, coiffure orientale semblable à celle que portait le joyeux et impertinent enfant qui arrêta un jour, pendant une de leurs promenades, Abel et le docteur dans la forêt.

Ils se surprirent tous les trois à adorer ce messie couvert des rayons roses du sommeil.

Incident singulier que n'avait pas regardé d'abord madame Dalzonne, le docteur était revêtu de son vieil habit de médecin aux armées.

La contemplation du bel enfant répandait une tranquillité bénie autour d'Abel ; il souriait sous ses pleurs ; c'était la rosée et le soleil après une nuit d'orage.

— Et maintenant, dit madame Dalzonne, que nos calamités sont finies, je suis prête, docteur, à tenir ma promesse. Quand voulez-vous que je sois votre femme ? Je vous appartiens.

Abel sortit de sa rêverie à ces paroles de madame Dalzonne.

— Ceci vous étonne, Abel. J'avais dit au docteur de vous sauver et que je serais sa femme, car il m'aime, lui.

— Je comptais, je l'avoue, sur la fidélité de votre serment, répondit le docteur ; mais c'est là un dévoûment que je n'accepterai pas, madame. Vous vous êtes engagée dans l'exaltation de la douleur, et je ne dois pas l'oublier. Je vous rends votre parole : vous êtes libre, madame ; et vous êtes sauvé, vous, mon ami ! Adieu donc à tous deux ! je pars ! Mon frère n'est plus riche : ce frère, dont j'étais appelé à partager la grande fortune, une révolution commerciale l'a ruiné ; il est pauvre aujourd'hui, et il m'appelle à lui du fond de sa misère pour relever sa famille ; une lettre reçue pendant les débats de votre procès m'a instruit de sa posi-

tion. Pourquoi vous en aurais-je attristé ? Je pars, je vais exercer ma profession dans la Nouvelle-Hollande.

— Non, mon ami, non ! vous ne ferez pas cela ! s'écria Abel en se jetant au cou du docteur. Nous qui vous devons tant !

— Vous qui ne me devez rien, ami que votre pardon, dont j'ai besoin pour le repos de ma conscience, car je me suis trompé souvent. Vous m'avez fait riche, Abel : je vous rends votre don, qui m'avait ébloui, car j'ai été si long-temps pauvre ! Ce château, ces terres, ces revenus ne m'ont été acquis, ne le voyez-vous pas ? que par l'ascendant que j'avais pris sur vous : cela est mal ; reprenez-les. Le médecin vous devait ses soins ; il vous les a donnés ; il vous a guéri : son temps payé, vous êtes quitte. Vous m'avez été reconnaissant, oh ! je n'en doute pas ; j'ai votre amitié : pourquoi davantage ?

— Non ! vous accepterez tout, docteur ! Mais la vie que vous m'avez rendue !

— Il est de mon devoir de la rendre, mon ami. Voudriez-vous lier votre reconnaissance au souvenir d'un malhonnête homme ? Pardonnez-moi aussi, madame, d'avoir souffert que vous promissiez votre main. Votre serment vous a été surpris à votre insu et au mien, il vous a été dérobé par la puissance que vous me saviez d'anéantir l'accusation d'un mot, d'un seul mot. C'est encore le médecin qui vous a circonvenue, dont l'autorité vous a fait plier le genou : vous vouliez devenir ma femme pour sauver Abel ; c'était là un marché, une condition que vous consentiez à subir. Je vous aime bien, madame, mais je n'y consens plus. Pardon, mais je vous ai tant aimée !

Que le docteur était grand de sa probité en parlant ainsi sur deux têtes courbées par ces paroles tristes, douloureuses, irrévocables !

— Quant au reste de ma vie, je ne sais ce que ma conscience en dira plus tard. C'est bien mêlé, bien obscur. J'ai tenté pour vous, comme médecin, mon ami, des choses dont je frémis comme homme ; j'ai porté la main sur l'œuvre de la création et j'ai failli la troubler. Tant mieux si vous ne me comprenez pas. Vivez heureux : voilà votre fils ! Adieu, madame... Adieu, mon ami.

— Embrassez-moi, docteur, cria madame Dalzonne dans un frénétique élan et en s'évanouissant dans les bras de Calveyrac.

— Et vous, courage, mon ami ! dit-il d'une voix émue à Abel en lui montrant son fils et en déposant madame Dalzonne sur un fauteuil.

Calveyrac resta ensuite immobile et debout à la même place, dans l'attitude du soldat qui se raidit devant le feu de l'ennemi au moment de la grande mêlée. Son œil était fixe, et pourtant ses paupières palpitaient ; sur sa poitrine bombée roulaient des larmes qu'il ne sentait pas couler. Il s'essayait à son vieux stoïcisme militaire en passant ses mains sur son habit boutonné, pauvres mains toutes tremblantes ! Il les glissa sous le bord des paremens, comme pour arrêter et raffermir son maintien ; puis il regarda le ciel, poussa un soupir, et il s'écria d'une voix militairement résolue :

— En route !

Trois mois après le dénouement de cet épisode domestique, Bergeronnette-cinq-heures n'avait pas encore été retrouvée, malgré les infatigables recherches d'Abel et de madame Dalzonne.

Une nuit d'hiver, par une abondante chute de neiges, Bergerin crut entendre la voix de sa fille qui l'appelait. Il ouvrit la fenêtre ; il s'était trompé ; c'était le cri mélancolique d'un oiseau du Nord qui émigrait. Il tua l'oiseau.

Champeaux, on s'en souvient, avait dit à la dernière audience du procès d'Abel, après avoir lu la lettre de Hourdon, où probablement se trouvait quelque menace de révélation peu honorable : — Hourdon mourra.

Hourdon n'était pas mort ; mais, un soir qu'il traversait la forêt, il reçut une balle dans l'épaule, plus heureux dans cet assassinat que le docteur Delpech, de Montpellier, tué pour avoir comme lui abusé d'un secret.

L'abbé Vincent a obtenu de l'évêque du diocèse la permission de ne plus remplir aucun devoir de sa charge. Il n'officie plus ; il n'est plus prêtre que de nom. Il a même renoncé à ses goûts de naturaliste.

Près du Mont-Valérien il est une église de village où un vieux prêtre fait, deux fois la semaine, l'instruction aux petits enfans : c'est là qu' l'abbé Vincent se rend avec exactitude et que, la tête basse, les mains jointes, il écoute.

LÉON GOZLAN.

FIN.

267?

LE DRAGON ROUGE

PAR

LÉON GOZLAN.

Quand le comte de Canilly fut envoyé en Pologne, non pas avec le titre officiel d'ambassadeur, mais avec un titre analogue, et la mission plus militaire que politique de faire enseigner la tactique française à quelques régimens de l'armée polonaise, il emmena avec lui sa jeune fille Casimire et les deux fils de son meilleur ami, le marquis de Courtenay. L'un et l'autre remplissaient auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. A vrai dire, c'était une seule et même famille dont la sympathie et le mutuel attachement allaient encore s'accroître dans une contrée étrangère, au milieu des habitudes d'une société incontestablement hospitalière et cultivée, mais différente de la société française, malgré ses efforts pour l'imiter. La nourrice de Casimire, qu'on nommait Marine, était du voyage en Pologne.

Casimire de Canilly entrait alors dans sa quinzième année, et elle était déjà belle comme les filles de bonne race le sont à dix-huit ans. Si elle eût connu sa mère, elle eût sans doute beaucoup souffert de quitter la France pour aller si loin, car la Pologne était considérablement plus loin, il y a cent ans, qu'elle ne l'est aujourd'hui, à cause des obstacles plus nombreux que les routes du Nord opposaient autrefois aux voyageurs. Mais Casimire n'avait pas connu sa mère. C'est une forte raison chez les femmes de moins regretter leur patrie, lorsqu'elles n'y laissent

pas leur mère. La comtesse de Canilly s'était pour ainsi dire enfuie du monde sous son voile de mariée ; elle était morte à la suite de la fièvre de lait, presque immédiatement après la naissance de sa fille. Cet événement plaça Casimire, dès le berceau, sous la tutelle absolue de son père, qui ne confia à personne le soin de son éducation ; il voulut commencer, poursuivre et achever lui-même cette œuvre difficile. L'esprit de système, autant que l'amour paternel, lui conseilla cette détermination. A beaucoup d'égards, la prétention se présentait tout à l'avantage de la jeune Casimire. D'abord, il l'aimait de l'immense amour dont il n'avait pu se désaltérer avec sa femme, et toute éducation qui part de l'affection et s'en inspire à chaque pas peut s'égarer en route, mais la route est toujours douce à l'élève. M. de Canilly, caractère original et sérieux à la fois, d'une sève remuante et hardie sous une écorce sombre, aurait mérité, à une autre époque, d'être un sujet d'esquisse pour le pinceau du cardinal de Retz ; ce qu'il lui fallait, c'était l'intrigue partout et toujours ; rien pour lui ne venait à bien sans l'intrigue, même les choses les plus naturelles. Il eût intrigué pour que le soleil se levât.

Le cardinal de Richelieu avait fait école, en Europe, d'hommes politiques. Beaucoup d'opulens seigneurs, heureux et considérés, libres de vivre en souverains au fond de leurs terres ou de faire figure à la cour, s'exposaient, pour être des hommes politiques, à la confiscation de leurs biens et à la perte même de leur vie. De ce nombre était M. de Canilly qui, riche à millions, général par son titre, n'avait qu'à marcher lentement sur un si beau chemin de fortune et à ne s'occuper avec quelque souci que de l'avenir fort peu inquiétant de sa fille. Point... Ses jours, ses nuits, se passaient à faire et à défaire dans sa tête, ou dans la société de politiques comme lui, le destin des couronnes, et à remonter et à démonter les royaumes, comme si la Providence ne les désorganisait pas assez vite et tout aussi habilement. Il faut croire qu'il existe des prédispositions phrénologiques pour la politique, comme il en est, dit-on, pour la poésie et la musique, et alors on s'explique comment autrefois les esprits, conduits par ces prédispositions fatales, n'ayant pas le journalisme pour se manifester et se répandre, se repliaient sur eux-mêmes, se nourrissaient de leurs penchans et finissaient par éclater, comme sous Louis XIII les grands conspirateurs Cinq-Mars et Montmorency.

Le comte de Canilly voulut créer sa fille à son image, la tailler à sa fantaisie, c'est-à-dire en faire une femme politique. L'éducation qu'il lui donna ne s'écarta pas un seul jour de la ligne despotique de cette intention. Il l'enferma à doubles tours dans l'histoire, lui fit lire et commenter les moralistes de tous les âges et de toutes les nations, de préférence les plus subtils et dans un esprit tout-à-fait particulier à ses vues. Ramenant tout à son système, il allait au succès, n'importe par quel chemin. Le succès avant tout. Il inoculait cette doctrine à sa fille, en lui faisant lire et expliquer les traités de paix, l'initiant à la connaissance exacte des forces numériques de chaque nation, ainsi qu'on apprend aux autres enfans la danse et le dessin. Dire qu'il réussit du premier coup serait une erreur ; l'enfant s'obstina à rester enfant le plus possible. Elle quitta plus d'une fois Tite-Live, les Commentaires de César, Machiavel, Oxenstiern, pour courir après un papillon. Mais il n'est pas moins vrai de dire que ce qu'elle sut le mieux, fut, au bout du compte, ce que son père lui avait enseigné, si ce n'est pas absolument ce qu'elle aima d'abord le mieux.

Marine, sa nourrice, fut, comme nous venons de le dire, du voyage en Pologne. C'était la fille d'un pêcheur de Saint-Cloud et d'une meunière de Nanterre. Elle avait alors trente-deux ans environ. Comme toutes les filles de la campagne, elle paraissait son âge. Belle, elle l'était à souhait, et on va juger si l'opinion devait être unanime sur ce point. Marine, la

nourrice de Casimire, avait été choisie parmi les plus saines, les plus belles femmes de France pour être la nourrice de Louis XV. Un roi de France avait bu de son lait, ce qui nous semble un titre de noblesse aussi bien fondé qu'un autre. On verra l'orgueil qu'elle avait retenu de cette position à la cour. Elle était brune, souple comme une syrène, et sa tête d'amazone se posait au milieu d'un buste sur lequel le médecin de Molière, celui qui goûtait au lait des nourrices, n'aurait pas voulu perdre ses droits. Un bonnet impertinent, dont la coiffe était petite et la dentelle longue de deux mains, flottait à tous vents sur ses cheveux, à la manière de Ninon en déshabillé. Elle avait causé l'amour et le désespoir de plus d'un courtisan affriandé, mais elle était trop prudente pour gâter sa position. Son mari, dont elle était séparée de corps et de biens, de biens surtout, car il avait mangé plus de trois fois ce qu'il avait apporté en une seule, avait consenti à la quitter, à condition qu'elle se conduirait honnêtement. Au premier bruit sur son compte, il reviendrait vivre avec elle. Le cher homme ne pouvait inventer un meilleur moyen de préserver la vertu de sa femme. Cette menace aurait suffi pour la rendre sourde à toutes les faiblesses, si Marine eût aimé autre chose au monde que les deux enfans dont elle avait été la nourrice : Louis XV et Casimire de Canilly. Voilà les deux uniques objets de son attachement, et pour lesquels elle eût donné tous les maris de ce monde. On suppose que la cour ne l'avait pas remerciée sans la récompenser largement par des indemnités, des pensions, des cadeaux : Marine était assez riche pour acheter toutes les cabanes de Saint-Cloud. Elle ne restait donc au service de M. de Canilly que pour voir tous les jours sa chère Casimire. Casimire n'avait pas de mère, Marine n'avait pas d'enfans, n'était-il pas naturel qu'elle passât sa vie auprès d'elle? Elle l'appelait souvent sa fille, malgré les grimaces et les remontrances de M. de Canilly, dont elle ne tenait aucun compte.

— Parbleu, comte, lui disait-elle, tu lui procures déjà tant de plaisir avec tes leçons, dont elle revient toujours le dos voûté, les doigts pleins d'encre et la figure je ne sais comment.

On voit par cette réponse assez familière que Marine tutoyait le comte. Marine tutoyait tout le monde à pleine bouche depuis qu'elle n'avait consenti à devenir la nourrice du petit-fils du grand-dauphin, du futur roi Louis XV, qu'à la condition de tutoyer son nourrisson. Sa prétention, jugée d'abord intolérable par les grandes dames gouvernantes, discutée sérieusement en conseil des ministres et des princes, avait fini par passer. On aima mieux fermer les yeux sur une tache d'huile faite à l'étiquette, que de perdre la plus belle nourrice de France; la femme qui tutoyait un futur souverain ne pouvait descendre de cette familiarité pour parler avec plus de respect aux autres. Elle disait *tu* aux parens du roi, aux maréchaux, aux confesseurs, aux membres du parlement, aux archevêques, aux ambassadeurs, qui s'amusaient beaucoup de cette licence grammaticale fort unique dans son genre.

Or, dans la route, elle se prit un jour à dire :

— Ah ça! comte, où nous mènes-tu, depuis un mois que tu nous fais cirer ce parquet de glace?

— Tu le sais bien, on te l'a dit cent fois, à Varsovie, la capitale de la Pologne, répondit le comte de Canilly.

— Eh bien! j'aime mieux Saint-Cloud, la capitale du bois de Boulogne. On n'a pas besoin d'aller le chercher si loin. Qu'est-ce que tu as donc fait au régent pour qu'il t'ait envoyé ici?

— Mais sotte, tu ne comprends donc pas que c'est un honneur insigne qu'il me fait en m'envoyant en Pologne?

— Tu appelles cela de l'honneur! tu as déjà manqué perdre le nez pour l'avoir mis une fois à la portière par ce froid qui avalerait le Mont-Valérien; ces deux jeunes gens n'ont pas cessé d'être bleus depuis huit jours; moi, je tousse comme celui qui tient l'encensoir, et cette chère en-

fant sera comme moi enrhumée pour toute sa vie. Tu appelles cela un honneur ! répéta Marine, dont la sortie burlesque n'était pas aussi dépourvue de sens qu'elle en avait l'air.

Il est vrai, et le comte lui-même ne se faisait pas illusion, que le duc d'Orléans l'envoyait en Pologne comme il l'aurait envoyé au diable, s'il était d'usage qu'on eût des représentans auprès de cette puissance du premier ordre. Il avait seulement coloré d'un titre honorable le demi-exil du comte de Canilly dont il n'aimait ni l'esprit, ni le caractère, ni le visage. Le comte évita le plus possible, depuis ce jour-là, d'entrer en explication avec Marine sur les motifs et les prérogatives de sa mission.

Mais elle, chaque fois qu'elle entendait crier la nuit un loup dans les bois qu'on traversait, elle éveillait le comte pour lui dire :

— Comte, je crois que nous sommes arrivés, j'entends le cri des marchandes de *plaisir* de Varsovie.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! se reprenait-elle en appuyant sur son épaule la tête de Casimire, ne serions-nous pas mieux dans notre bonne ville de Paris, à entendre sonner les heures au clocher de notre paroisse ? Y a-t-il du bon-sens à venir se perdre au milieu des loups qui sont par milliers ici comme des goujons en Seine ?

Les deux fils du marquis de Courtenay, qui étaient de quelques années plus âgés que Casimire, s'attachèrent, pendant ce voyage, à rivaliser auprès d'elle de soins et de tendresse. L'aîné, qui ne prit que plus tard, à la mort de leur père, le titre de marquis, emporta avec lui, en Pologne, tout le faux esprit et la fade galanterie des premières années de la régence, et, au lieu de le rendre ridicule, ce travers le fit bien venir dans ce pays de dissipations, de fêtes et d'orgies aristocratiques, pays en tout temps copiste fidèle, par on ne sait quel mystère de l'organisation nationale, des travers et des méchans usages de la France. On l'accepta comme un modèle à suivre, on le mit sur un socle en biscuit, et le modèle fit de son mieux pour mériter cette apothéose. Il fut l'âme de toutes les fêtes qui se donnaient à Varsovie qu'il inonda d'une autre Vistule de parfums à la reine, de madrigaux et de sonnets.

Son frère, moins âgé que lui de trois ans, appelé le commandeur dans sa famille, n'envia pas ce genre de gloire. Il resta ce qu'il était, c'est-à-dire un militaire studieux, s'occupant de sa profession avec l'austérité du devoir. Ses efforts secondèrent extraordinairement, dans sa mission, M. de Canilly qui, de son côté, la négligea beaucoup pour sonder, ce qui n'était pas sa mission, les prétentions de l'Autriche et de la Russie sur la Pologne, regardée déjà d'un œil de convoitise par les aigles aux becs crochus de ces deux puissances. La Pologne dut, en quelques mois, au jeune commandeur, la fortification de plusieurs places importantes et la création de deux régimens d'infanterie d'après le système français.

Il est triste de dire que, des deux frères, le plus aimé, le plus recherché de la société polonaise, ne fut pas le jeune homme aux utiles travaux, aux dures veilles, à la vie simple et retirée; ce fut l'autre, le rimailleur musqué, le coureur d'aventures, le Boufflers des ruelles. On oublia même plus d'une fois d'inviter celui-ci aux fêtes dont l'autre était le héros : on le trouvait trop sévère; il ne dansait pas, ne jouait jamais. Qu'était-il venu faire en Pologne ?

Ces différens accueils ne refroidirent pas l'amitié du commandeur pour son frère aîné, le marquis de Courtenay. C'est que cette amitié, d'abord innée au cœur noble, au cœur excellent du commandeur, s'augmentait en lui d'un respect pour ainsi dire fanatique envers son frère, et cela tout simplement parce que son frère était l'aîné, le gardien du nom, l'héritier du titre; l'aîné ! mot magique dont on ne sait plus aujourd'hui l'immense valeur. L'aîné voulait dire le père, qui voulait dire Dieu ; l'aîné voulait dire, par conséquent, l'anneau le plus solide entre le passé de la race et

son avenir; l'aîné voulait enfin dire l'honneur de la maison. Chaque famille était une monarchie dont l'aîné était le roi.

Et, comme autrefois on respectait le roi malgré ses écarts et ses fautes, voyant, à travers lui, le principe monarchique qui ne variait pas, le commandeur aimait et vénérait son frère, malgré sa frivolité, ses dissipations et ses folies. Jamais il ne lui adressa le moindre reproche, et plus d'une fois, au contraire, il couvrit un défaut très grand chez son frère, impardonnable surtout chez un gentilhomme, avec un tact et une délicatesse qu'on pourrait appeler sublime.

Ils étaient installés depuis plusieurs mois à Varsovie.

Un soir d'hiver, entre autres, que la terre était alourdie d'un demi-pied de neige, le commandeur, après avoir, selon son habitude, veillé une partie de la nuit à tracer des plans de géométrie, jeta indifféremment les yeux sur les lettres qu'il avait reçues dans la journée. Parmi ces lettres, il trouva une invitation de la belle princesse Zymirska à une soirée qu'elle donnait. Il n'était guère que minuit. Le commandeur essuya ses pinceaux et ses plumes, jeta un manteau sur son habit d'uniforme, et, avec l'indulgence d'un homme d'esprit qui accepte un sacrifice de complaisance, il sortit pour se rendre à la soirée de la princesse.

Quand il entra dans les salons de la princesse, il trouva la folle société dans une animation extraordinaire, et pourtant la musique et la danse avaient cessé. Avant qu'il se fût informé des motifs de cette trève bruyante, plusieurs jeunes seigneurs, encore chauds de l'ivresse du bal, vinrent lui dire en l'entourant : «Vous ne devinez donc pas ce qui nous rend si préoccupés et ce moment?—Moi, je ne devine pas, messieurs, leur répondit le commandeur; je vous avoue que je ne me suis occupé depuis que je suis ici que de l'absence de mon frère.—C'est précisément de votre frère que nous nous occupons aussi, lui fut-il répondu, toujours avec la même gaîté énigmatique. Sachez donc que depuis huit jours une louve vient chaque soir hurler jusqu'aux portes de Varsovie, et épouvanter nos vassaux. Aucun d'eux n'a osé se mesurer avec elle. Elle est énorme, elle a faim, on ne l'approche pas très facilement.

— Qu'à de commun mon frère et cette louve? demanda le commandeur.

— Il y a de commun, dit Casimire, en se levant de sa place et en venant, charmante enfant toute parée du bal, se mêler à la conversation, que ces messieurs, bien contre mon avis, oh! croyez-le bien, ont tiré au sort pour savoir celui d'entre eux qui, seulement armé d'une paire de pistolets et d'une épée, irait appeler en combat singulier cette louve furieuse, afin de la tuer et d'en apporter les quatre pattes et la tête à une demoiselle de l'assemblée.

— Je devine, interrompit le commandeur, dont le visage ne trahit pas la pénible contrariété qu'il éprouva, le sort a désigné mon frère pour aller tuer la louve ou s'en faire dévorer.

— C'est parfaitement cela, s'écrièrent les jeunes seigneurs polonais, race en tout temps de papillons héroïques, gens qui courent à la mort en dansant. A lui l'honneur de la victoire, reprirent-ils. Il sera embrassé par la dame aux pieds de laquelle il déposera son sanglant trophée.

— J'ai voulu m'opposer à cette imprudence, dit Casimire, mais ces dames et ces messieurs m'ont blâmée de ma faiblesse, et d'ailleurs monsieur votre frère ne m'a pas écoutée; enfin il est sorti il y a deux heures pour aller tuer la louve.

— Vous auriez eu tort de le retenir, dit le commandeur. Mon frère est brave, et c'est un devoir de sortir avec honneur d'une telle partie une fois qu'on y est engagé. Seulement, messieurs, ajouta le commandeur, opposant le calme à la légèreté de ses auditeurs, vous avez oublié une circonstance dont je dois vous faire part.

— Quelle est la circonstance? serait-ce que vous craindriez, monsieur

le commandeur, que la louve ne parût pas ce soir, par ce beau froid qu'il fait et ce tapis de neige qui va de Varsovie au pôle ? N'ayez pas cette crainte, monsieur le commandeur. Dans la journée, nous avons fait jeter un cheval mort à l'endroit de la plaine où la louve a l'habitude de se rendre, et son souper l'attend, elle n'y manquera pas.

— Ce n'est pas cela, répliqua le commandeur. Mes travaux de stratégie m'obligent depuis un mois à me promener souvent autour de Varsovie. Hier, attardé par mes observations, je me suis trouvé encore assez loin de la ville au moment où la nuit venait : elle était déjà sombre, lorsque j'ai entendu pousser à quelque vingt pas de moi des hurlemens affreux.

— C'était la louve ! c'était la louve ! s'écrièrent les jeunes Polonais.

— C'était mieux que cela, reprit le commandeur, toujours avec la même tranquillité, c'étaient un loup et une louve, tous deux d'une taille monstrueuse. Je les ai vus comme je vous vois, et je puis vous assurer que six de vos plus forts vassaux n'en viendraient pas à bout avec leurs couteaux et leurs fourches.

— Un loup et une louve ! dirent avec effroi les jeunes gens; mais nous avons donc envoyé votre frère à la mort! Ah! ceci ne sera pas. Un homme pour une louve, c'est déjà beaucoup, c'est déjà assez téméraire; mais un homme contre une louve et un loup, c'est un assassinat. Messieurs, dit celui qui avait parlé, je cours prêter assistance à M. le marquis de Courtenay.

— Arrêtez, dit le commandeur, c'est moi qui vais au secours de mon frère; vous ne voudriez pas me priver de ce danger, et comme étranger, de cet honneur, si je sors avec lui de ce danger.

— Monsieur le commandeur, prenez du moins mon cheval.

— Je l'accepte.

Le cheval que montait le commandeur piétinait déjà dans la neige.

Casimire était placée, à cet heureux commencement de la vie, entre les frontières de l'enfance et celles de la puberté. Son front, son nez, ses lèvres, tout l'arc de son visage d'une blancheur solide, offrait le renflement de la fleur près de passer de l'état de bouton à l'épanouissement. On sentait sous cette enveloppe fraîche grandir, travailler, fermenter le germe de la jeunesse et de la beauté. Les feuilles semblaient impatientes de sortir, d'éclater. Un sourire pouvait faire entr'ouvrir cette bouche encore prise par les coins, un sentiment inconnu déchirer les tendres charnières de ces deux yeux noirs, dont la langueur n'était encore que de la curiosité, de la réflexion, de l'étonnement, faire palpiter les ailes de ce nez qui n'avaient frémi jusqu'ici qu'au contact d'un fruit aimé, et faire battre ce sein né d'hier comme les petits du ramier. La robe de soie blanche aux quadrilles bleus, dans laquelle Casimire était étroitement serrée par le haut, se ballonnait à la jupe, et ses grandes manches flottaient. Ce costume, sérieux et pomponné à la fois, moitié Médicis, moitié Watteau, lui allait à ravir. Elle ressemblait, ainsi vêtue, à ces graves et jolies compositions de l'école espagnole, fiers portraits appelés par les peintres du titre symbolique de dame Tubéreuse, de demoiselle Anémone.

Arrivé, en quelques minutes d'un galop serré, à la plaine où se rendait chaque soir la louve, le commandeur entendit les cris lugubres, les déchiremens gutturaux, les aboiemens affamés de la bête.

Il poussa plus avant.

Sous un arbre et à deux ou trois cents pas du terrain sur lequel la louve était en train de dépecer le cheval mort, le commandeur aperçut comme un homme qui tremblait, et l'ombre de cet homme tremblait sur la neige. Le commandeur alla vers cette ombre; l'homme était son frère ! Donnez-moi au plus vite, vos pistolets, lui dit-il, et prenez mon manteau. Le vôtre ne vous suffit pas ; vous avez froid : c'est le froid qui vous

ler ; montez sur ce cheval, je vous l'ordonne, je vous en prie,

...

ie nue sous le bras gauche, un pistolet armé dans la main droi-
à sa ceinture, le commandeur alla droit à la louve. La bête
pas tout de suite venir à elle, tant les os du cheval craquaient
sous ses dents. Cependant elle finit par entendre ou par sen-
prise ne fut pas de l'effroi. Elle posa une patte sur le ventre à
arné du cheval, tourna la tête sans tourner le corps et darda
ns rouges sur le visage du commandeur.
mandeur s'était arrêté à dix pas environ de la louve. L'animal ne
plus, il regardait toujours. On l'entendait respirer; et sa respira-
le comme celle d'un cheval, au sortir de ses naseaux, l'hiver, cou-
e et brune sur la couche mate de la neige. A travers ce brouillard
, elle passa la tête. Ce fut comme une auréole tout ensanglan-
rouge de ses yeux, ronds comme deux cerises. On voyait luire
auxquelles pendillaient des lambeaux du souper.
mandeur fit feu.
du pistolet brisa toutes les dents de face de la louve, qui hurla
ssa horriblement sur ses pattes de derrière.
itre était velu comme celui d'un ours, et ses nerfs qu'on voyait
idus comme des cordes. Retombée sur elle-même, la louve
ois fois dans la neige ; au quatrième bond, elle faillit étouffer
leine formidable le commandeur, qui, à bout portant, lâcha la
son second pistolet.
ne fut pas mortel.
il enfonça alors ses ongles dans l'épaule gauche du comman-

dans l'air un hurlement et un cri.
e avait poussé ce hurlement parce que le commandeur, après
té sa jambe droite en arrière et pris du champ avec son bras
it plongé son épée tout entière dans le gosier de la louve. Elle
e.
mandeur courut aussitôt vers son frère et lui dit :
à votre affaire; vous avez tué la louve, entendez-vous? Mar-
société de Mme la princesse Zymirska nous attend. Une petite
vous prie, sur la croupe du cheval. Après avoir attaché la lou-
ieue du cheval, le commandeur et son frère rentrèrent dans

èrent en quelques minutes à l'hôtel de la princesse Zymirska,
ent attendus avec anxiété.
ieurs, dit le commandeur en présentant son frère à l'assem-
ous ramène le vainqueur. Voilà la louve. Il la montra éten-
il plein de neige et de sang, dans l'antichambre. Je suis arri-
rd sur le champ de bataille. Mon brave frère avait tué la louve,
était déjà parti.
quis de Courtenay alla recevoir un baiser de Casimire, ainsi
it exigé Mme la princesse Zymirska.
cher le sang dont son épaule était rougie, le commandeur s'en-
ns son manteau. Une demi-heure après, il demanda la permis-
retirer.
quis de Courtenay fut le héros de la soirée qui se prolongea
jour.
exemple et mille autres qu'on citerait, on voit que la vie du
eur était une perpétuelle et silencieuse surveillance exercée sur
morale et physique de son frère aîné, le marquis, beaucoup
oré pour remarquer la beauté de ce dévoûment.
int, si le commandeur n'avait pas d'autre moyen de voiler la

triste individualité du marquis, que d'accourir sans bruit pour réparer ses fautes ou l'empêcher d'en commettre, il n'usait pas de la même discrétion envers Mlle de Canilly, aux prises avec la brillante corruption de la société où son père, trop absorbé par ses spéculations politiques, ne sentait pas le danger de la laisser. Quand M. de Canilly l'avait gardée pendant une journée entière, auprès de lui, dans son cabinet, lui ayant fait lire sa correspondance avec toutes les fortes têtes politiques de l'Europe, tas de brouillons, de mécontens, de dupes ou d'espions, il croyait sa tâche de père noblement finie, et il ne s'inquiétait guère de savoir dans quel sens se détendrait l'arc qu'il avait si long-temps tendu. Malheureusement pour Casimire, elle comprenait, comme en se jouant, toutes les difficultés auxquelles son père l'initiait. La jeunesse, feu dont l'essence est de dévorer, fait passion de tout.

Casimire apporta d'abord de l'obéissance à ces travaux méditatifs, puis de l'habitude, enfin elle y prit goût, de même qu'on prend goût aux échecs après les avoir cent fois maudits et s'y être brisé la tête. Son père se servait de son style rapide et clair pour rédiger des mémoires sur toutes les questions qui lui passaient par la tête; *Réduction de l'impôt*, *Balance du crédit public*, *Alliance avec les puissances du Midi*. *Moyen d'augmenter la force des armées*, et une foule d'autres écrits dont il inondait les cabinets des ministres qui ne les lisaient pas toujours, et qui n'ont jamais aimé du reste les fonctionnaires qui écrivent.

Le comte de Canilly pouvait avoir alors quarante-neuf ans. Sa figure rappelait celle du Dante. Calcinés par les feux de l'ambition, ses traits portaient l'empreinte des macérations morales auxquelles cette passion terrible soumet les âmes. Ses joues, son front, son cou, ses mains nerveuses, semblaient avoir jauni à la fumée des guerres civiles. C'était un de ces hommes qui brûlent noir. Le parchemin de son front tombait dans un dernier pli sur la double arcade de ses sourcils moitié noirs, moitié blancs, et ses yeux, toujours jeunes, illuminaient la voûte de ces deux corridors sombres. Ils étaient spirituels et violens sous un brouillard mélancolique. Que de déceptions! que de mépris! que de colère étouffée on apercevait sous le globe de ces yeux d'origine italienne! Il y avait l'enfer du poète florentin, mais rien qui rappelât les ombres de son purgatoire, et surtout les placidités de son paradis. Comme le nez aquilin du poète, celui du comte s'abattait sur des lèvres fines et fermées, ainsi que le sont les petites lèvres de la couleuvre. Elles étaient d'un dessin sinueux et semblaient ne pas finir.

Sous ce masque vieux de fatigue, énergique de passion, s'allongeait un cou d'une maigreur cannelée et portant comme au bout d'une pique la tête dont il était surmonté. Le reste du corps rentrait dans l'harmonie du visage. C'était le plus beau type de ces hommes historiques qui apparaissent au peuple le jour où le balcon du palais d'un duc ou d'un roi s'ouvre au coup de vent d'une révolution et qu'il en tombe une voix qui dit:

— Justice est faite!

On voyait en lui, dans des membres inquiets et pourtant délicats comme ceux des gentilshommes, toute la banale activité du peuple et toute la supériorité de l'aristocratie. C'était l'aristocratie révolutionnaire. Son moral s'était moulé sur son corps qui, ainsi que son moral, tenait debout par l'effet d'un perpétuel artifice. C'était une ambition percée de deux yeux et montée sur deux jambes. Un grand costume noir, sillonné de vieilles broderies d'or, couvrait le comte sans l'habiller. Il n'avait pas plus d'habit que de corps. On apercevait des façons de vêtemens autour d'une chose qui ne s'en doutait pas.

Tel était le père de Casimire de Canilly.

Il enfonçait sans pitié les jolis doigts roses de Casimire dans l'encre, et il lui faisait noircir le plus possible de papier. Il parvint donc, au gré de ses vœux, à voiler d'une teinte sérieuse les traits les plus gracieux

du monde, et à rétrécir un esprit facile, un cœur où il y avait place pour les plus belles qualités. Mais il avait voulu l'élever lui-même, l'aigle voulait un aiglon, et remplacer par les leçons de sa science profonde les enseignemens d'une mère ou d'une institutrice. M. de Canilly restait presque toujours d'un degré au dessus ou au dessous de la ligne réelle de l'éducation. Cette différence, dont il ne s'apercevait pas, n'est pas moins que la confusion de toute harmonie, de tout ordre, de toute vérité.

Ainsi, avec l'intention de rendre sa fille prudente, il la rendait fine, et il aboutissait à lui donner de la dissimulation au lieu de la prévoyance; de l'égoïsme au lieu de la réserve; de la dureté au lieu de la justice; du calcul au lieu de la raison; et à préférer le succès, que ne doivent jamais connaître les femmes, au bonheur même.

Pénétré de l'opinion que chaque créature est constamment entourée d'ennemis ardens à l'empêcher de vivre, surtout dans l'ordre social, il avait réduit en maximes toutes l'expérience dont il prétendait doter sa fille avant de la lancer, à Paris, sur la grande mer de la cour et du monde.

. . . .
. . . .

Un jour Marine entra dans le cabinet de M. de Canilly, et sans plus de façon elle se carra dans un fauteuil, en face de celui du comte.

— Tu ne verrais pas, commença-t-elle par lui dire, non tu ne verrais pas, monsieur le comte, avec toute ta science, la statue de saint Christophe entre les deux tours de Notre-Dame, la Samaritaine sur le Pont-Neuf, et un bœuf nageant dans ton bouillon.

— Ma chère Marine, répondit le comte, le temps est trop précieux pour le perdre en paraboles.

— Paraboles ou fariboles, tu t'occupes plus, reprit Marine, de ce qui se passe dans le ménage du Grand-Turc, que chez toi.

— Et que se passe-t-il donc chez moi?

— Il se passe, monsieur le comte, que notre fille maigrit; comme lorsque je la sevrai.

— Casimire n'est pourtant pas malade!

— Tu crois donc que les jeunes filles ne sont malades que quand elles ont la goutte. Elles ne sont pas malades de cette manière-là. Elles mangent et elles sont malades, elles dorment et elles sont très malades.

— Mais elle a encore été au bal cette semaine, s'écria le comte; elle doit y aller demain!

— C'est que les jeunes filles dansent et qu'elles sont malades. La preuve, c'est que notre Casimire danse comme une Bohémienne, et qu'elle maigrit, je te le répète, comme un oiseau après la mue, et qu'elle jaunit comme une feuille de vigne, un mois après les vendanges.

— Et quel est son mal? savant médecin, demanda M. de Canilly.

— Son mal, c'est d'avoir quinze ans; son mal, c'est qu'elle est jolie à miracles; son mal, c'est qu'elle ne sait pas son mal.

— Quel diable de propos me tiens-tu là?

— J'ai eu quinze ans, monsieur le comte, reprit Marine, et, quand je revenais du bal de Viroflay, où j'avais vu des vignerons d'une belle venue, des meuniers qui m'avaient dit des choses agréables en dansant, je me trouvais tout chose.

— Qu'est-ce que tu entends par tout chose?

— Mais oui, tout chose; je rêvassais encore du bal et des violons dans mon lit; j'avais des épingles sous les talons, et il me semblait que j'allais cueillir de la blanche épine, le long du bois de Meudon, avec je ne sais plus qui; mais j'étais tout heureuse et toute pantoise en me réveillant. Je faisais mal l'ouvrage; j'arrosais à côté de la plante; je mettais le foin dans le seau et je salais jusqu'à douze fois la soupe de mon père.

— Et qu'avais-tu, grosse folle ?

— J'avais le mal de notre Casimire ?

— Mais, encore une fois, me diras-tu quel est ce mal ?

— Ne le sachant pas moi-même, je m'adressai à une de mes amies, à Rose, la batelière.

— Et qu'est-ce qu'elle te dit ?

— Elle me dit comme cela que cela prenait de la même manière à toutes les jeunes filles. J'étais sur le point d'avoir de l'amour pour quelqu'un. Le feu n'avait pas encore pris au bois sec, mais cela commençait à pétiller. C'est qu'elle ne se trompait pas d'un brin. Oui ! et vrai comme j'ai donné le plus pur de mon lait à celui qui sera un jour notre bon roi Louis XV, je n'étais pas à quatre enjambées de l'amour. Les bals de l'arrière-saison revinrent, et, crac ! je fus prise au traquenard, sans pouvoir remuer ni pieds ni pattes : j'étais courbaturée d'amour. J'aimais. Rose, la batelière, avait raison, et moi, j'ai raison aussi quand je te dis que notre Casimire a quelque chose d'approchant.

— Casimire oserait aimer ! elle si sérieuse et si froide, quand elle a tant d'occupations graves dans la tête !.. Tu déraisonnes, Marine.

— Oh ! notre bonne Dame de Nanterre ! Tu te figures donc, monsieur le comte, qu'elle viendrait te demander la permission d'aimer un de ces gentils messieurs qui ont des yeux bleus comme des poissons.

— Voyons, voyons, disait le comte ; je n'admets pas qu'une Canilly éprouve une faiblesse coupable pour un étranger.

— Bon ! tu crois donc qu'elle demandera à un jeune homme de sa goût, avant de l'aimer, si son terroir produit du blé ou du sarrasin ?

— Je me serais bien aperçu pourtant...

— Toi ! t'apercevoir ! mais tu la laisses libre d'aller où il lui plaît, de bal en bal, de fête en fête ! Ce n'est pas moi, qu'on relègue dans l'antichambre avec les pelisses et les manchons, qui peut voir dans le bal celui qui lui serre la main, ou celui qui, en dansant, lui parle de toute autre chose que de la danse.

— Oui, reprit soucieusement le comte de Canilly, forcé, par le gros bon-sens de la nourrice, à s'avouer qu'il avait pu fort bien apprendre à sa fille comment on se conduisait à la cour, mais non comment on évitait une passion ; oui, je ne la surveille pas assez. Je crois que mes occupations m'ont trop empêché jusqu'ici de l'accompagner dans le monde. Mais, s'interrompit-il aussitôt, il me semble que j'ai chargé MM. de Courtenay d'être ses cavaliers, de me remplacer enfin.

— Tiens ! c'est vrai, reprit la nourrice, avec un air de bonhomie, ces messieurs te remplacent ; je n'y pensais pas. Mais tu sais que le commandeur, n'ayant pas un penchant très décidé pour les bals, ne sert pas souvent de cavalier à ta fille ; je crois même qu'il ne l'a jamais accompagnée.

— Mais l'autre, interrompit vivement M. de Canilly, est un fou, un diable, qui a déjà bien du mal à se conduire lui-même.

— C'est mon avis, répondit Marine ; mais je ne vois que lui qui, jusqu'ici, l'ait accompagnée.

— Je n'en savais rien, murmura le comte, amené tout doucement par la nourrice à ouvrir enfin les yeux et l'entendement aux choses sérieuses de sa maison ; il faudra que je parle à Casimire...

— Et que lui diras-tu ?

— Que je veux qu'elle n'aille nulle part avec le marquis de Courtenay, dont il m'est revenu des histoires fort peu édifiantes depuis notre séjour ici.

— Mais alors, s'ils cessent de se montrer ensemble, on dira dans le monde qu'il s'est passé, entre elle et lui, des choses qui ne sont pas.

— Que s'est-il passé ?

— Mais rien ! rien ! reprit Marine ; c'est une supposition ; je la fais

uniquement pour te dire, monsieur le comte, qu'il n'est pas toujours prudent d'empêcher ce qu'on aurait dû défendre d'abord.

— Cela est profondément vrai en politique, reprit le comte surpris, au plus beau moment d'une question de famille, par sa manie de mêler la politique à tout.

— Politique ou non, il n'importe, dit Marine. Toujours est-il vrai que monsieur le marquis est un fin pèlerin, dont les coquilles ne m'inspirent pas beaucoup de confiance.

— Est-ce qu'il y aurait quelque chose entre elle et lui ?... Te serais-tu aperçue ?...

— Mon Dieu ! non. Tantôt, monsieur le comte, tu n'allais pas du tout, maintenant tu vas trop vite ; tu es comme le bateau de mon oncle le passeur.

— Mais enfin, si Casimire aime...

— Je crois cela, par exemple, reprit Marine.

— Ah ! tu le crois ! Alors tu sais qui elle aime ?

— Non !

— Tu le sais...

— Non ! mais je le saurai.

— Moi, je le sais, s'écria le comte, par un de ces reviremens qui lui étaient familiers, je sais qui elle aime.

— Et qui est-ce donc ?

— Ah ! tête romanesque, se reprit-il, imagination que je croyais avoir domptée !

— Mais qui aime-t-elle, enfin ?

— C'est mon secret, répondit le comte, en se frottant les mains. C'est mon secret !

— Puisque cela est ainsi, dit Marine, je n'ai plus rien à te dire. C'est bien. Mais que vas-tu faire ? l'empêcher d'aller dans le monde avec le marquis de Courtenay ?

— Dieu m'en garde ! laissons-la aller avec lui. Ne dérangeons rien. Va, repose-toi sur moi.

— A la bonne heure, dit Marine en s'en allant, à la bonne heure !

— Qui m'eût dit, s'écria le comte, le bras en l'air, que Casimire aimât M. de Marescreux sur la simple peinture que je lui ai faite de sa personne

Un heureux contrepoids à tant de faux principes professés par le comte de Canilly, c'était la confiance affectueuse de Casimire, dans les conseils du jeune commandeur de Courtenay. Elle oubliait les enseignemens de son père, elle se raréfiait dès qu'elle écoutait les paroles franches de cette âme saine comme l'air de la mer. Le commandeur n'approuvait pas qu'on fît de la vie un antre où chacun cherche à égorger son ennemi. Ce mot d'ennemi lui était à peine connu ; il ne consentait à voir que des adversaires dans les hommes dont les intérêts différaient des siens ; aussi n'aimait-il pas M. de Canilly, quoiqu'il reconnût en lui une grande science de pénétration, malheureusement poussée trop loin. Il souffrait beaucoup de lui voir prendre tant d'ascendant sur l'esprit de Casimire ; il craignait que sa vie entière ne se ressentît des effets de cette tutelle. « Non, disait-il à Casimire, dans leurs charmans entretiens qui prenaient de jour en jour une couleur plus tendre ; non, le monde n'est pas, comme on voudrait vous le persuader, une société de trompeurs et de trompés ; il existe peut-être des âmes malheureuses tourmentées du désir de mal faire, mais elles forment le petit nombre, et le meilleur moyen de déjouer leurs embûches, c'est encore d'être bon ; il faut l'être constamment, à tout prix, ne s'éclairer que de la bonté dans tous les actes de la vie. Cette bonté que vous saurez avoir, Casimire, car vous en portez en vous les précieux germes, vous fera plus heureuse que toutes les victoires remportées par les calculs de l'adresse et de la défiance. »

Comme il n'aimait pas plus à débiter des maximes morales qu'à écouter des maximes politiques, le jeune commandeur bornait à ces brèves observations les conseils qu'il croyait devoir à l'inexpérience de Casimire. Il préférait l'arracher brusquement, à certaines heures du jour, à l'atmosphère pernicieuse dans laquelle son père l'étouffait, et l'entraîner, pour opérer une vive diversion, au fond des vertes solitudes des campagnes de Varsovie. Ils allaient se promener à cheval dans les bois, et, dans ces courses salutaires, Casimire renouvelait son sang et ses pensées; elles étaient son plaisir favori. D'ailleurs, quelle jeune personne polonaise n'excellait pas dans l'exercice du cheval? Le commandeur était son maître d'équitation : les leçons se prenaient en secret, parce qu'à l'exemple des grands hommes, Casimire, toujours de l'avis de son père, ne voulait pas qu'on aperçût la moindre trace d'étude dans les talens dont on la louait, mystère qui grandit le personnage aux yeux du monde, ami du merveilleux.

A certain jour convenu entre eux, Casimire par un chemin, le commandeur par un autre, se rencontraient dans la campagne à quelque distance de la ville. Une fois, entre autres, le commandeur avait fait tenir à sa disposition un jeune cheval de l'Ukraine dont il voulait connaître les défauts et les qualités avant de le laisser monter par Casimire.

— Je le monterai la première, s'écria Casimire, en le voyant; c'est un honneur que je dois à sa rare beauté.

— Après moi, s'il vous plaît, mon élève. Le premier *péril* m'appartient.

— Que craignez-vous, mon cher maître, dit Casimire, et elle coulait sa jolie main dans la noire et luisante crinière du cheval. S'il se cabre, je le relèverai; s'il m'emporte, je le laisserai courir, il faudra bien qu'il s'arrête; s'il rue, je m'élancerai à son cou, et nous bondirons ensemble. D'ailleurs, ne serez-vous pas à mes côtés?

Le commandeur hocha la tête.

Comme Casimire insistait : — Eh bien! nous le monterons tous les deux, dit-il; nous le dresserons ensemble.

Le traité fut accepté. A côté de la selle, un coussin fut placé sur la croupe du cheval, qui partit aussitôt qu'il sentit le poids des deux cavaliers. Il flairait sans doute au loin les gras pâturages de l'Ukraine, car il galopait avec une frénésie telle, que les arbres passaient comme des visions. Quoique rapide à l'excès, le mouvement était si doux que le commandeur s'occupait à peine des rênes. Casimire, assise derrière lui, avait appuyé la main sur son épaule droite; de l'autre elle agitait une petite cravache. Ils couraient dans le fond d'un ravin dont ils n'apercevaient pas le bout. Le vent de la course et le vent dans les branches de bouleaux leur faisaient une harmonie délicieuse à entendre. En s'évasant tout à coup vers leur droite, le ravin leur laissa voir, au bas d'un terrain incliné, un torrent qui coulait à deux cent pas devant eux. Deux cents pas pour ce démon de cheval, qui avait des ailes, qu'était-ce? Le commandeur tend les rênes pour arrêter; le cheval continue à courir comme s'il était seul, nu, en liberté. Le torrent était effroyablement large, ce que les deux cavaliers voyaient en s'en approchant. Nouvelle contraction des rênes, même insensibilité du cheval.

— Nous sommes perdus, dit le commandeur à Casimire. Franchir le torrent à cheval, c'est un danger affreux; nous laisser glisser à terre, c'est nous briser.

— En ce cas, dit Casimire, je saute à terre.

— Mais c'est la mort, vous dis-je.

— Je préfère celle-ci.

Casimire allait sauter.

Le commandeur la retient contre lui, en l'entourant de son bras gau-

che, tandis que sa main droite saisissait désespérément la crinière du cheval arrivé au bord du torrent.

Le cheval s'élance.

Un instant on put voir en l'air Casimire coulant le long du cheval, la pointe de ses pieds rayant l'eau, retenue seulement par le bras du commandeur. Deux figures pâles, de l'écume au dessous. Le cheval tomba dans l'eau, car aucune force possible ne l'eût fait s'élancer jusqu'à l'autre bord. Il enfonça dans un sable doux. Il resta étourdi, mais debout ; il n'était pas blessé.

Casimire et le commandeur gagnèrent facilement le rivage en tirant le cheval derrière eux.

— Pourquoi vouliez-vous sauter à bas du cheval ? demanda le commandeur à Casimire ; vous vous vous seriez brisée en tombant.

— Parce que, si l'on eût trouvé nos deux cadavres dans le torrent, répondit-elle, on eût dit que c'était un suicide par amour ; que nous nous aimions.

— Et mieux vaut se briser le crâne, n'est-ce pas? dit le commandeur.

Casimire ne répondit pas. Assise sur le sable près du commandeur, qui se tenait debout, elle s'occupait à réparer le désordre de sa toilette.

Le commandeur entrait dans sa dix-huitième année. Un beau front couronnait son visage d'une gravité naturelle. Ses traits étaient un peu pointus, fins sans maigreur. Très rapprochés, ses yeux, d'un bleu décidé, avaient un mouvement tranquille et long : ils exprimaient le penchant à la réflexion plutôt qu'à la mélancolie. Son nez hardi était celui des Condé. Une ligne franche dessinait ses lèvres légèrement rebondies, comme chez toutes les personnes dont la bonté résulte de l'intelligence. Sa tête tournait avec aisance sur des épaules bien attachées. Le commandeur était de la taille déliée des chevaliers, mot qui dessine et qui peint.

Ce fut dans l'intervalle intime qui succéda à l'animation du danger qu'ils avaient couru que le commandeur parla à Casimire de ses projets prochains. La paix de la France avec les autres nations laissait peu pressentir qu'il pourrait un jour appliquer à sa défense ses études stratégiques. Dans cette persuasion, il avait arrêté d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne dont les armées attendaient la fonte des neiges pour marcher contre la Turquie, et assiéger Belgrade, réputé imprenable.

Simple volontaire, le commandeur bornait son ambition à voir se réaliser sur le champ de bataille les calculs médités par lui dans l'ombre du cabinet. Que les autres entrent l'épée à la main dans la forteresse conquise; que les populations les implorent sur leur passage ! moi, dit-il, je dois me contenter de l'unique satisfaction d'avoir indiqué avec mon compas l'endroit où la bombe s'est abattue. Peut-être deviendrai-je sous-officier dans cette campagne, ajouta-t-il, si les généraux de sa majesté impériale daignent faire attention à moi. J'irai ensuite demander du service à la Suède qui n'en a pas fini, dit-on, avec le Danemarck. Je pourrai bien avoir alors vingt-huit ans. Après cela...

— Après cela ? reprit Casimire, ne trouvant pas apparemment que le commandeur étendait assez loin les prévisions.

— Eh bien ! répondit le commandeur, je me retirerai dans la terre de Courtenay, dans le vieux château de notre famille, et j'obtiendrai, je l'espère, de mon frère aîné, la jouissance d'une aile tranquille. Là, je travaillerai, tout le reste de ma vie, à mon grand système de fortifications.

— Vous ne vous marierez donc jamais ?

— Me marier ! répondit, d'un air doux et résigné, le commandeur, et comme l'eût fait un prisonnier à qui l'on eût dit en passant sous sa croisée grillée : Pourquoi ne vous promenez-vous pas lorsque le temps est si beau ! Mon frère, le marquis, est l'aîné ; il a tous les biens. Je suis aussi

puissamment pauvre qu'il est puissamment riche. A quelle femme voulez-vous que je propose d'associer sa vie à la mienne, dans ces temps où la richesse est si recherchée, où briller est tout ?

— Mais je suis riche, moi ! je suis très riche, s'écria Casimire en se levant, et qui, dans ce cri qui lui échappa, découvrit tout l'amour qu'elle ressentait pour le jeune commandeur.

— Ah ! loué soit Dieu ! l'interrompit celui-ci, M. de Canilly, votre père, n'a pas encore flétri votre âme par sa politique. Vous êtes généreuse, vous êtes bonne ; il n'osa pas ajouter : et vous ne craignez pas d'avouer que vous m'aimez.

— Il ne s'agit ni de moi ni de mon père, reprit sèchement Casimire ; je ne sais pourquoi vous l'accusez ainsi. Son visage et sa voix avaient complétement changé en un instant ; c'étaient le son de voix et l'expression de visage de M. Canilly.

D'un mouvement rapide, elle s'élança sur le cheval ; elle attendit que le commandeur y reprît sa place. Ils partirent de nouveau, mais cette fois il n'y avait rien à craindre. Les chevaux sont comme les hommes ; rien ne les dompte comme une chute.

Bouleversé par les dernières paroles qu'il venait d'entendre, le commandeur ne croyait pas ramener la même personne. Il ne remarquait pas qu'en allant Casimire avait seulement posé la main sur son épaule, et qu'au retour il était entouré par les bras de Casimire.

Sous l'influence de M. de Canilly, cette belle fleur qui s'appelait Casimire, serait parvenue, grâce à l'appui du sage commandeur, à la plus riche éclosion. L'amour la rendait déjà rêveuse et réfléchie ; un jeune homme avait surpris son aveu, et, de son côté, elle ne doutait pas de l'amour de ce jeune homme pour elle. Malheureusement, plus sa raison se développait, plus son père cherchait à s'en emparer. Il la retenait de plus longues heures auprès de lui. Persuasif, sophiste habile sans croire l'être, causeur entraînant, comme le sont presque toutes les personnes de cour, il s'insinuait dans son âme par toutes les voies. Aux endroits résistans, il faisait entrer les coins de fer de l'ambition. Puis il se mettait lui-même en scène. Pouvait-il vieillir dans le poste lointain où on l'avait relégué comme pour masquer une disgrâce ? Se croyant indispensable, il s'imaginait avoir beaucoup d'ennemis à la cour, auprès du régent ; orgueil de tous les ambitieux, qui ne voient pas que leur plus acharné ennemi c'est eux-mêmes. Il attaquait de nouveau sa fille par la vanité, et cette vanité, lui seul la lui avait donnée, imitant ces soldats d'artillerie qui, dans les loisirs des garnisons, élèvent la nuit des redoutes qu'ils prennent eux-mêmes le lendemain. Il lui montrait autour d'elle de jeunes filles polonaises presque toutes qualifiées de princesses. Qu'était-elle en comparaison avec son titre de vicomtesse qui la rendait tout au plus digne d'épouser un jour quelque comte ruiné ? Et encore, lui disait-il, nous sommes ici dans un désert ; que serions-nous, jugez-en vous-même, si nous figurions dans une cour d'Allemagne, ou en Espagne, au sein de la grandeur castillane ? Je ne sais pas, en vérité, ce que nous deviendrions. Je veux donner une poussée à ma race qui n'a pas marché depuis un siècle. Je veux être grand pour éblouir un gendre, et mettre ensuite, par une substitution dont on ne peut me refuser le droit, toutes les dignités que j'aurai acquises sur la tête de votre futur fils aîné. Je sais que j'ai beaucoup d'ennemis, — toujours ses ennemis ! — mais nous les vaincrons, si vous m'aidez. Pourquoi ne m'aideriez-vous pas ? N'est-ce pas à votre bonheur que je travaille ?

— Le moment est à la fin venu, dit-il un jour à Casimire, en l'entraînant mystérieusement dans l'endroit le plus retiré de son cabinet, de vous révéler l'œuvre immense à laquelle ma sollicitude pour vous me fait travailler sans relâche depuis un an.

Le comte s'était assuré que personne ne viendrait les déranger pendant le grave entretien qu'il allait avoir avec sa fille.

Il ferma la porte à double tour, et, après avoir fait asseoir Casimire près d'une table sur laquelle étaient des monceaux de vieux parchemins, plusieurs liasses de papier, quelques médailles d'argent et de cuivre, un cachet et un antique nobiliaire, il lui dit :

— J'ai besoin de vous recommander avant toutes choses la plus inviolable discrétion.

— Mon père, répondit Casimire, comme vous êtes ému !

— C'est que la confiance que je place en vous, Casimire, est au dessus de tout. S'il transpirait un mot de la confidence que je vais vous faire, je serais exposé aux plus grands dangers.

— Au nom du ciel, mon père, ne me dites rien de plus ; ne me confiez pas de secret. J'ai peur de vous entendre.

— Rassurez-vous, lui dit le comte de Canilly, comme il s'agit aussi et avant tout de votre intérêt, j'ai foi entière en votre discrétion.

Le bon père laissait paraître le bout de l'oreille de Machiavel.

— Ecoutez, Casimire ! Vous savez que je suis depuis deux ans en correspondance suivie avec M. de Marescreux ?

— Oui, mon père ; ce riche négociant du Béarn, un marchand de laines...

M. de Canilly alla tirer sur la porte, quoique déjà fermée, la portière de gros lampas.

— Oui, mon père, vous vous écrivez au sujet de certaines marchandises de contrebande, qu'il fait passer, pour votre compte, du Béarn en Espagne, et de certaines autres marchandises pareillement prohibées, dont il facilite le passage d'Espagne en France. Vous êtes associés enfin.

— Oui, nous sommes associés, ainsi que vous le dites ; mais ce que vous avez ignoré jusqu'ici, continua le comte de Canilly, c'est que ces ignobles termes de marchandises dont nous affectons de nous servir dans nos lettres, offrent un sens tout différent dans nos pensées. Ils nous permettent de nous entretenir, à l'abri de tout soupçon, d'un vaste projet politique dont lui et moi sommes les principaux instrumens.

— C'est peut-être une conspiration ? demanda Casimire, dont l'œil darda.

— Nous allons faire de l'histoire, ma fille !

Casimire frémissait de curiosité.

Mais de l'histoire à la manière des anciens. Il s'agit de rois, de royaumes, de changemens de dynastie.

— De rois, de royaumes, de changemens de dynastie ! murmurait Casimire, traversée par le courant électrique qui sortait de tous les pores de son père quand elle l'écoutait.

— Quel roi voulez-vous changer ? demanda-t-elle.

— Vous savez, répondit M. de Canilly, que le duc d'Orléans a usurpé la régence sur le duc du Maine à qui elle revenait de droit par le testament du feu roi Louis XIV. Des partis se sont formés à l'occasion de cette usurpation. Je suis, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, pour le duc du Maine, appui constant de notre famille, mon protecteur, prêt à faire pour nous...

— Mais, mon père, interrompit naïvement Casimire, c'est le régent qui vous a envoyé en Pologne ; vous avez prêté serment...

— Aussi, reprit M. de Canilly avec un embarras mal déguisé, lui serai-je fidèle en Pologne. Mais vous ne connaissez encore que la moitié de mon secret. Il prit la main émue de sa fille : — Casimire, quoi que je vous dise, n'oubliez pas que c'est mon amour pour vous, mon désir de vous assurer un avenir, grand comme vous êtes belle et intelligente, ma fille, qui m'a fait prendre part à cette immense affaire.

Casimire montait sur cette mer ambitieuse gonflée par le souffle de son père, comme s'élève un petit bateau quand vient la marée.

— Le régent, continua M. de Canilly, est peu aimé...

— De vous particulièrement.

— Est-ce que l'on conspire pour les autres ? Nous allons le renverser, entendez-vous ?

Une décoloration foudroyante indiqua l'émotion dont fut saisi M. de Canilly en prononçant ces paroles. Ce bronze frissonna; deux gouttes de sueur froide se formèrent à ses tempes. Il répéta :

— Nous allons le renverser.

— Mais, mon père, je ne vois pas encore ce qui vous en reviendra, dit Casimire, dont l'attention, on le voit, était plus que gagnée à la cause de son père, puisque l'imprudente se laissait aller à demander des explications sur un projet qu'elle aurait repoussé si elle n eût pas été élevée à se jouer avec ces couleuvres appelées questions politiques.

— Ce qui me reviendra ? répliqua le comte; tout ce que je voudrai. Ecoutez-moi bien ! Au sortir du spectacle, à minuit, dix hommes enlèveront le régent ; ils sont décidés, ils sont prêts.

— Ils sont prêts ! L'affaire est donc...

— Tout est prêt, vous dis-je, continua le comte. Ils le mettent dans une voiture et le roulent vers l'Espagne.

— Ils traverseront toute la France, et vous croyez ?...

— Chère enfant, lui dit M. de Canilly, il sera plus difficile de lui faire traverser le boulevart et le faubourg Saint-Jacques que la France entière. C'est le moins qui est difficile en politique, le plus n'est rien. Retenez cela.

— Et qui sera régent en France, quand vous aurez conduit en Espagne le duc d'Orléans ?

—Vous y voilà ! Mais le roi d'Espagne, qui sera forcé de reconnaître nos services de deux manières, et comme régent de France, et comme roi d'Espagne. C'est immense; c'est incalculable de récompense. C'est la mer.

— Mais il me semble, répliqua Casimire, que vous oubliez Louis XV, qui sera roi dans quelques années. Tenez, ce monsieur de Marescreux vous a peut-être compromis...

— Vous vous trompez, c'est moi qui, connaissant M. de Marescreux, l'ai désigné comme l'homme le plus capable par sa position entre la France et l'Espagne, de compléter l'enlèvement du régent au moment décisif de l'affaire. Eveillés trop tard pour le défendre à Paris, les amis du régent courront aux frontières pour le délivrer ; ils se rendront tous à l'entrée de l'Espagne, aux limites des deux pays. Là un homme de résolution nous était indispensable ; un homme assez délibéré pour ne pas donner aux défenseurs du régent le temps de déjouer l'entreprise. Je l'ai trouvé : c'est M. de Marescreux, un ambitieux subalterne.

— Mais, mon père, si cet homme vous trahit?

— Lui ! si nous réussissons, il devient duc du Béarn et de la Navarre. Et savez-vous qui le fera duc de Navarre ?

M. de Canilly regarda sa fille dans les yeux.

— Apparemment le roi d'Espagne devenu régent de France.

— Ce sera le roi de Navarre lui-même.

— Mais, depuis Henri IV, il n'y a d'autres rois de Navarre, mon père, que les rois de France, il me semble.

— On fera un nouveau roi pour un nouveau royaume de Navarre, et ce nouveau roi fera sa fille reine, car elle pourra alors monter sur tous les trônes, puisque Henri IV est bien monté sur celui de France.

— Mon père ! mon père ! s'écria Casimire moitié ivre d'orgueil et moitié courbée sous la peur du danger auquel s'exposait son père, songez, encore une fois, qu'il y a un roi de France à Paris.

— Eh! mon Dieu! qui veut l'empêcher d'arriver?

— Mais si jamais le roi d'Espagne devient régent, croyez-vous, mon père, qu'à la majorité du jeune roi, il consente à descendre du trône où on l'aura provisoirement appelé?

— Eh bien! si cela arrivait, nous conspirerions contre lui, répondit M. de Canilly, qu'une conspiration de plus n'arrêtait pas, et nous aurions la gloire de replacer Louis XV sur le trône de ses aïeux. Autres conspirations, autres honneurs. Les choses se passent de roi à roi. Le monde politique, continua-t-il avec emphase, est porté sur cette grande mer toujours pleine de triomphes et de naufrages. Mais rassurez-vous, ma fille, sur mon compte; jamais conspiration ne se sera mieux passée : ce n'est qu'un simple coup de main. Dans trois mois, dans trois mois! vous pouvez être la fille du roi de Navarre, ce qui n'est, après tout, qu'un grand honneur, et non absolument un coup de foudre à étonner l'univers, car les Canilly ont été comtes souverains en Italie, avant Othon.

M. de Canilly dénoua aussitôt les papiers et déroula les parchemins posés sur la table.

— Voilà qui prouve, clair, comme la lumière du jour, nos droits souverains depuis le huitième siècle. Les Canilly ont régné en Italie, à titre de roi ou même d'empereur, jusqu'à l'usurpation d'Othon-le-Grand, arrivée en 951. Lisez ce passage de l'historien Luitprand; lisez encore celui-ci de la Chronique de Frodoard. Que dites-vous de ce témoignage de Muratori?

Les papiers et les parchemins passaient sous les yeux fascinés de Casimire, toute bouleversée de cet excès de grandeur dont elle ne soupçonnait pas sa race. Les leçons du commandeur étaient déjà bien loin!

— Je ne vous ai pas tout montré: des années, continua le comte, n'y suffiraient pas. Mais jetez un coup d'œil sur ces titres tous divers, tous irrécusables, prouvant notre glorieuse ascendance à travers les siècles. Auprès de nous, comme antiquité, que sont les Rohan, les Montmorency? Des Bourbons, je ne vous en parle pas. Mais lisez toujours! Voilà un traité d'alliance passé entre les ducs de Ferrare et les Canilly, au treizième siècle. Hein? Examinez encore cette médaille, qui fut une monnaie au onzième siècle, n'y voyez-vous pas un C? ce C, c'est Canilly. Nous battions monnaie. La souveraineté des Canilly est empreinte partout.

Le cœur de Casimire grossissait à chacune des paroles ambitieuses de son père, dont la pantomime vraiment admirable se réglait sur la vivacité de ses propres paroles. Elle se voyait reine, revêtue du manteau de velours, parlant à ses sujets, la couronne en tête.

—Comprenez-vous, comprenez-vous maintenant, dit-il en croisant ses bras, si je dois entrer, si je puis ne pas entrer dans cette conspiration, y prendre une part de lion et attendre d'immenses profits: C'est un roi qui va conspirer avec un roi contre un régent. Quelle partie! Le moins qu'il puisse m'en revenir, c'est une couronne. Celle de Navarre est petite, modeste, je le sais, mais je la veux pour votre tête qu'elle fera jolie et précieuse, mignonne et royale comme celle de Marguerite de Navarre. Etes-vous contente, ma souveraine? dit ensuite le comte de Canilly, en prenant dans ses deux mains la tête de sa fille, et en l'embrassant avec la royale familiarité de Priam ou d'Henri IV.

— Si je suis contente, mon père, mais vous me rendrez folle!

— Gardez au contraire toute votre raison, reprit M. de Canilly, gardez tout votre sang-froid pour m'aider à frapper le grand coup, le coup de Charles Martel. Je vais m'expliquer : Vous sentez, d'après tout ce que je viens de vous apprendre, combien mon éloignement des frontières de l'Espagne et de la France nuirait à l'exécution de nos projets.

— Vous partiriez?

— Secrètement.

— Je tremble, mon père ; ce départ....

— Pourquoi cela? Avez-vous pensé qu'on cueillait une couronne comme on soulève de terre un panier de fraises? Point de faiblesse. Je partirai demain pour la France. Je vais à Paris. Mes amis sont prévenus. Je les vois; nous nous entendons ; je fais route aussitôt pour la frontière. Tout calculé avec eux, j'arriverai dans le Béarn le jour où le régent sera enlevé à Paris. Pendant les dix jours qu'il mettra à faire son voyage, je préparerai nos amis des frontières à bien le recevoir. Dès qu'il aura franchi les dernières limites de la France, dès qu'il sera en Espagne, je regarde la besogne comme finie pour nous. Le reste est l'affaire du roi Philippe V. On proclame bientôt sa régence, et je n'ai plus qu'à attendre le prix de ma coopération à ce grand acte politique, le plus hardi de l'histoire moderne. J'estime que dans quelques mois je serai roi de Navarre, et installé avec vous dans ma nouvelle cour.

— Oh! alors, s'écria Casimire, vous songerez à MM. de Courtenay qui nous sont attachés, mon père, avec tant de zèle, tant d'affection.

— On fera quelque chose pour eux, répondit M. de Canilly, avec la dignité discrète d'un nouveau souverain, jaloux de ne pas trop se compromettre par des promesses inopportunes. Il se croyait arrivé ; il avait déjà comme un besoin d'ingratitude.

— Venons, reprit-il, à ce que j'attends de vous. Vous écrivez également bien le français et l'espagnol. Prenez toute la nuit pour rédiger dans ces deux langues un manifeste que je répandrai aux frontières dès que le régent les aura passées. Distinguez-vous; c'est une œuvre historique, une pièce qui restera. Je compte sur l'élévation de votre style. Peignez avec chaleur, avec force, brièvement, à la Tacite, l'état d'avilissement où était la France sous le sceptre du régent, et la prospérité dont elle jouira sous celui si beau, si légitime, du roi d'Espagne. Votre plume vous vaut cette fois une couronne. Avouez enfin que l'éducation que vous avez reçue, que les leçons que votre père vous a données ont porté d'admirables fruits. Que seriez-vous sans moi? répondez! La fille d'un comte? Par moi, vous êtes la fille d'un roi de Navarre. Mais une difficulté reste encore à vaincre, et celle-là vous regarde.

— Moi?

— Vous-même; vous me demandiez, il n'y a qu'un instant, si M. de Marescreux ne pouvait pas me trahir en conspirant avec moi pour renverser le régent; moi, je ne crains rien, vous ai-je répondu; mais lui, je dois vous le dire à présent, exige de ma part de bonnes garanties de complicité. Il se méfie de moi, c'est trop juste. Connaissant le gros de l'humanité, il veut me lier à lui, il veut se lier à moi d'une manière indissoluble. Soupçonnez-vous par quel moyen?

— Mais pas encore, mon père.

— Vous ne devinez donc pas à qui je destine ce charmant portrait, d'une si parfaite ressemblance? demanda le comte en montrant à Casimire le portrait qu'avait fait d'elle, il y avait à peine quelques mois, le commandeur de Courtenay.

— Mon portrait! vous le destineriez à quelqu'un?

— Je l'emporte dans le Béarn pour le donner au fils aîné de M. de Marescreux, ce beau jeune homme dont je vous ai tant parlé, et que vous épouserez afin d'unir à jamais nos deux familles. Son père veut ce mariage, et moi...

— Vous ne le voudrez pas, mon père. Je n'ai jamais vu, je ne connais pas le fils de M. de Marescreux...

— Qu'importe? dit M. de Canilly.

— Je ne l'aime pas.

— Est-ce qu'on exige que vous l'aimiez? C'est une alliance politique.

— Mais si je l'épouse sans l'aimer, je serai malheureuse...

— Est-ce que les princesses se marient par amour? Où en seraient-elles? S'agit-il d'un roman, ou d'une affaire?

— Allons! allons! prenez une plume, et écrivez au bas de ce portrait, comme le désire M. de Marescreux, *offert par moi, Casimire de Canilly, à M. de Marescreux.* Puis, laissez, je vous le répète, s'accomplir les événemens, et vous verrez à quoi engagent les événemens une fois accomplis. Je croyais n'avoir pas besoin de vous apprendre ces choses-là.

— Ah! mon père, que je vous remercie! s'écria Casimire sans s'arrêter à la grave inconséquence d'un tel procédé, ne voyant que la joie de ne pas se marier avec le fils de M. de Marescreux.

— A l'avenir, ne tombez plus dans de semblables fautes, reprit M. de Canilly. Songez toujours que ce qu'on dit doit cacher ce qu'on ne dit pas, et que ce qu'on ne dit pas apprend, bien souvent, à celui qui sait écouter, l'objet dont on veut lui faire un mystère.

— Mon père...

— Vous aimez! reprit M. de Canilly, sans paraître attacher la moindre importance à cette accusation, tant il voyait lui, homme sérieux, peu de gravité aux caprices du cœur. Voilà ce que vous ne m'avez pas dit. Me suis-je trompé?

— Est-on jamais bien sûr, mon père, de ne pas se tromper dans les sentimens qu'on croit éprouver?

— Vous êtes enfin dans le vrai maintenant, répondit le père de Casimire, qui recevait en bonne monnaie d'hypocrisie ce qu'il avait donné en lingots d'hypocrisie.

— Quoi qu'il en soit, acheva-t-il, écrivez au bas de ce portrait les mots dont nous sommes convenus.

Casimire obéit.

— Adieu, ma fille, travaillez à votre manifeste. Je vous laisse à vos grandes inspirations.

M. de Canilly sortit du cabinet, où il laissa Casimire, le feu dans la tête, l'ambition dans le cœur, la plume à la main.

Abandonnée à elle-même, la jeune fille posa la plume sur la table et pensa à celui sans lequel elle ne voulait pas être heureuse, au jeune commandeur de Courtenay. Quelle fête pour elle le jour de la réussite des projets de son père! Qu'elle est impatiente déjà de voir arriver ce jour! quoique son père l'annonce comme si prochain; car elle ira dire au commandeur: Oui je fus ambitieuse, mais je ne l'ai été que pour vous. Cela m'a valu des titres, des provinces, une souveraineté. Prenez! prenez! partageons! ou plutôt ne me laissez rien, ne me conservez que votre amour et quelque reconnaissance. Elle aurait souhaité que le commandeur fût encore plus effacé, plus modeste, pour aller le chercher dans son humilité et le conduire, elle, les mains sur ses yeux, jusqu'à l'endroit le plus haut, le plus lumineux de la prospérité; et l'éblouir alors, l'inonder de la grande clarté de la fortune, tandis qu'elle serait aux pieds de son roi, de son cher obligé.

Elle était au fond de ces beaux pays de rêves que parcourt tout éveillée la jeunesse, lorsque la portière fut doucement soulevée. Casimire n'avait rien entendu. Le commandeur s'avança jusqu'à deux pas de la table, où, les coudes appuyés, ayant sous ses yeux le manifeste commencé, Casimire pensait à celui qui était derrière elle. A sa voix, elle sortit brusquement de ses réflexions, et cacha avec son mouchoir la feuille de papier à moitié écrite.

— La porte était donc ouverte?

— Vous vouliez donc qu'elle fût fermée pour tout le monde?

— Mais non, restez! dit Casimire. C'est que je pensais que mon père m'avait enfermée: il m'avait dit... il voulait...

— Enfermée! redit le jeune commandeur, comme une prisonnière?

— Oh! non, mais comme un secrétaire, dont le maître ne veut pas que les pensées soient troublées.
— Je me retire donc.
— Vous savez bien que la défense ne peut s'étendre jusqu'à vous.
— C'est donc un secret?
— Pas le moins du monde, dit Casimire en rougissant. Mais d'où vient, demanda-t-elle à son tour, que vous avez pris ce costume sous lequel je ne vous ai jamais vu?
— Ce costume est celui que portent les soldats au corps royal des mineurs de l'armée allemande. Dès aujourd'hui, j'appartiens à l'Autriche.
— Dès aujourd'hui? reprit Casimire, qui sentait faiblir son cœur; mais vous n'aviez, il me semble que le simple projet d'offrir vos services à cette puissance. Je n'avais vu dans cette intention qu'un... qu'un projet, enfin.
C'était une résolution sérieuse, dit le commandeur. Depuis que je me suis ouvert à vous, j'ai sollicité à la cour de Vienne, et ma demande a été favorablement accueillie. J'ai reçu l'ordre de partir sur-le-champ pour le corps d'armée rassemblé en Hongrie, et destiné à faire le siége de Belgrade, sous les ordres du fameux prince Eugène.
— Sitôt! s'écria Casimire en froissant le mouchoir jeté sur le manifeste. Sitôt!
— Oui, j'ai été heureux, mademoiselle.
— Quel bonheur! dit Casimire; celui d'aller se faire tuer par les Turcs!
— Par les Turcs ou par les Russes, peu importe, au fond, pourvu que ce soit bravement et pour la défense du prince.
— Monsieur le commandeur, reprit Casimire après un assez long repos, j'ai de tristes pressentimens.
— Pourquoi cela? dit le commandeur en s'asseyant près de Casimire.
— Ils me viennent en vous voyant si découragé. Si vous voyiez comme vous êtes pâle!
— J'aurais tort de vous le cacher, dit M. de Courtenay, j'éprouve en ce moment deux douleurs bien vives; l'une... il s'arrêta.
— L'une? demanda Casimire à voix basse.
— Vous la connaissez, puisque je viens vous faire mes adieux.
— Oh! monsieur de Courtenay, ne partez pas! ne partez pas!
Casimire avait tendu la main au commandeur.
Celui-ci s'agenouilla et approcha de ses lèvres, avec autant de respect que d'amour, la main de Casimire.
— Et après cette preuve d'affection, me direz-vous encore de ne pas partir? De quel titre, songez-y, aurais-je jamais le droit de me prévaloir, si je ne m'efforçais d'acquérir la réputation d'un brave militaire? Je ne puis être que militaire. Et qu'est-ce qu'un soldat qui n'a pas couru les dangers de sa profession. Quelle opinion auriez-vous, vous-même, Casimire, de ma personne, si je n'allais chercher dans le feu mon grade d'officier?
— Mais sans courir à la guerre, sans vous exposer à mille dangers, tous affreux, presque tous mortels, mon Dieu! vous pouvez vous élever bien plus haut.
— Et comment cela? demanda le commandeur, qui fut étrangement surpris de ce cri spontané de sincérité parti du cœur de Casimire.
— Comment cela? reprit-elle en touchant au manifeste... Mais elle se souvint du serment qu'elle avait fait à son père, et elle retira aussitôt sa main, comme si elle eût touché à du feu. Oui, vous avez raison de partir, se reprit-elle; je ne sais ce que je dis; et vous, pardonnez à mon trouble. Femme, je ne comprends pas comme vous les graves nécessités de risquer sa vie pour se faire un nom; amie de votre caractère simple, de votre austérité, je...
— Mon amie, enfin..., interrompit le commandeur.

— A ce titre, reprit Casimire toute voilée de timidité, vous concevez que je n'ai pas tout mon calme, tout mon sang-froid. En vous perdant, moi, je perds...

— Ah! ces larmes! ces larmes, s'écria le commandeur, me crient qu'il faut que je me rende digne de vous. Je chercherai la mort partout; je m'exposerai le plus possible, afin d'attirer l'attention de mes chefs; afin qu'il leur soit impossible de ne pas me rendre justice, une justice éclatante. Je veux revenir... Ah! si vous pleurez ainsi, je ne partirai pas, s'écria le commandeur en voulant prendre le mouchoir que Casimire, lorsqu'il était entré, avait jeté sur le manifeste.

Casimire se hâta de poser vivement et fermement sa main sur celle du commandeur, pour l'empêcher de prendre le mouchoir, et, dans ce mouvement, la politique et l'amour se rencontrèrent comme ils devaient toujours se trouver mêlés à toutes ses actions.

— Si c'est pour moi, reprit-elle, que vous allez risquer ainsi votre vie dans ces contrées où la peste vient en aide à la guerre pour dépeupler les armées, restez! restez! C'est affreux, ce qu'on dit des difficultés du siége de Belgrade. Je vous aimerai obscur comme vous êtes. Mais vous ne serez pas obscur : non, oh! non, vous ne le serez pas. Peu d'hommes, au contraire, seront aussi élevés que vous sur la terre... Mais que dis-je?

Et Casimire retint une seconde fois sa pensée, près de la jeter dans un abîme. La vie de son père compromise par une indiscrétion, par un parjure! Si elle avait pu dire tout ce qu'elle savait, elle aurait à coup sûr empêché le commandeur de la quitter, et de la quitter peut-être pour toujours. Son cœur se déchirait dans ce double tiraillement. Avoir sous la main le bonheur, la grandeur, la fortune d'un homme, de l'homme qu'on aime, et le laisser aller s'exposer aux funestes chances de la peste, de la famine et de la guerre! Et pourquoi? pour qu'il rapporte, s'il revient jamais, un misérable galon d'or. Avoir tout cela sous la main, et ne pas oser la lever!

—Encore une fois, vous vous faites illusion, répliqua le commandeur, je n'ai rien à espérer en vieillissant ici. Je n'ai que mon compas d'ingénieur et mon épée de volontaire pour m'avancer dans le monde. A chacun sa destinée. Après tout, dit-il, plutôt pour calmer l'exaltation généreuse de Casimire que pour se faire valoir, que je revienne de l'armée avec beaucoup ou peu de gloire, j'ai toujours dans mon passé quelque raison de ne pas me croire tout à fait obscur. Les Courtenay ont fait pour moi ce qu'il ne m'aura pas été permis de faire pour mes descendans, si je dois en avoir : leur nom est partout, dans toutes les guerres contre les ennemis de la religion et de la France; et la destinée a voulu qu'ils fussent célèbres dans toutes les contrées où des branches de leur race se sont transplantées. Les Courtenay anglais ne le cèdent en rien aux Courtenay de la France, et les Courtenay flamands sont illustres comme les autres. Voilà, sinon de quoi m'enorgueillir, du moins de quoi me consoler, si je suis né pour m'éteindre au contraste de tant d'éclat.

— Ainsi, s'écria Casimire, vous êtes déjà plus illustre en allant chercher de la gloire que vous ne le serez jamais au retour. Oui, les Courtenay sont de la plus belle noblesse, je le sais; ils sont alliés avec les rois; ils ont régné; ils peuvent régner encore.

—Non, oh! non, reprit modestement le commandeur. Ce sont de braves et fidèles gentilshommes, rien de plus. Ils tiennent leur rang, mais ils ne veulent pas en sortir, parce qu'ils savent comment on sort de son rang. En sortir en passant par dessous, c'est indigne; en sortir en passant par dessus, c'est infâme.

— Mon ami, dit Casimire, qui sentait qu'elle venait d'appuyer sur des épines en se retirant après avoir fait un faux pas, vous m'avez confié que vous éprouviez deux amères douleurs au moment de nous quitter; vous m'avez dit l'une, quelle est l'autre?

— C'est d'aller mettre mon épée au service d'une nation étrangère. Je sais que ces sortes d'engagemens à l'étranger ont lieu tous les jours ; n'importe ! il me répugne de verser mon sang pour une autre cause que la nôtre, et de contribuer, dans la faible proportion de mon zèle, à la gloire d'un autre pays que le mien. Je sers l'étranger, faute de mieux. Je n'aime pas l'étranger. Voilà la seconde cause de ma tristesse et de mon découragement.

— Pourquoi cette répugnance, puisque vous n'allez pas prendre les armes contre la Fance?

— Contre la France ! oh ! non, jamais ! Le régent m'abreuvât-il d'outrages, la cour fît-elle briser mes armes à coup de hache par le bourreau, tous les biens de notre maison fussent-ils injustement expropriés, ma tête et celle de mon frère fussent-elles mises à prix, je n'irai jamais, pour me venger, offrir à l'étranger mon épée et mon bras contre la France !

Casimire pâlissait.

— Ceux qui ne pensent pas ainsi, ceux qui tournent leur colère contre la patrie innocente de leurs malheurs, ceux-là ont oublié, dans un moment de délire, leur ciel, leur nom, leur Dieu, leur mère.

Casimir pâlissait.

— Le grand Condé a couvert de sa gloire la honte d'avoir pris les armes une fois contre sa patrie. Mais il faut s'appeler Condé pour ne pas mourir sous un aussi lourd déshonneur. Les peuples ont pu lui pardonner, mais l'histoire le sait, l'histoire l'a écrit : Tel jour, le grand Condé fut un grand coupable. Voilà ce que l'histoire n'a pas oublié ; si elle lui a laissé le nom de Grand, c'est qu'il s'est trouvé un Bourbon dont la trahison avait acquitté d'avance celle du grand Condé.

Casimire pâlissait.

— Quant aux autres, ils n'ont pas même le droit de faire valoir leur trahison de second ordre auprès de l'étranger qui les emploie ; quand ils ont fini leur besogne d'encre ou de sang, on les paie avec de l'or s'ils ont réussi, ou on les pend entre les deux frontières s'ils n'ont pas mené à bonne fin leurs trahisons. Voilà ce que je pense de ceux qui servent l'étranger contre leur pays.

Casimire tomba au pied du fauteuil sur lequel elle était assise.

— Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je dit, s'écria le commandeur, qui ait pu vous émouvoir ainsi ? Casimire ! Casimire ! peut-être ai-je froissé en vous quelque sympathie honorable, quelque triste souvenir de famille. Je vous en demande pardon à genoux.

— Il n'y a jamais eu de traître dans ma famille, dit d'une voix tout à la fois fière et mourante Casimire en rouvrant les yeux. Le mal que j'ai ressenti n'a pas de cause sérieuse ; rassurez-vous, mon ami, je suis mieux. Depuis quelques jours, à la même heure de l'après-midi, j'éprouve de semblables faiblesses.

Casimire s'était remise dans son fauteuil. Pendant quelques minutes, elle laissa sa main dans celle du commandeur, et leurs yeux se confièrent les dernières douleurs de la séparation, celles dont la bouche ne peut pas rendre les nuances profondes.

— Mais adieu, dit Casimire, adieu donc, puisque vous êtes décidé à nous quitter ; adieu, monsieur le commandeur, je vous attendrai.

— Ce mouchoir que vous avez baigné de vos larmes...

— Prenez-le, dit Casimire en le donnant au commandeur et en faisant tomber, comme par mégarde, sous la table, le papier qu'il cachait.

— Vous m'attendrez, dit le commandeur en imprimant un baiser sur le mouchoir, et si je ne reviens plus?

— Alors, répondit Casimire, ce sera à moi à aller vous trouver ; et Casimire de Canilly tient toutes ses promesses.

— Tant d'amour ! s'écria le commandeur.

— Tant d'amitié, répliqua Casimire, éteignant ainsi le cri du comman-

deur sous une distinction glacée. De l'amour! vous aurais-je abusé par mes paroles, mal comprises, mal interprétées? Avec un ami d'enfance, avec un protégé de mon père, avec un enfant de la famille, je n'ai pas craint d'ouvrir, d'épancher mon cœur, au moment d'une séparation pénible. Ah! monsieur le commandeur, l'amitié n'a donc pas de regrets, d'espérances, que mes regrets, que mes espérances aient été pris pour de l'amour?

— Mais vos larmes, ces larmes que j'ai vues couler?...

— Vous vous êtes trompé, monsieur le commandeur, je ne pleurais pas.

On voit que la leçon de M. de Canilly n'avait pas tardé à porter ses fruits.

Le commandeur était muet, foudroyé. Il balbutia enfin :

— Je rougis de mon erreur; veuillez me la pardonner, mademoiselle. La première fois que je vous aurai parlé d'amour, aura été la dernière. C'est cette amitié d'enfance qui m'a trompé, cette douce liaison de tant de jours, de tant d'années, entre votre famille et moi; ce sont aussi ces regrets si bons, si sincères, donnés par vous à mon départ, et ces larmes que maintenant je n'aurais pas voulu avoir vues, que j'ai cru avoir vues, qui ont causé ma douloureuse surprise. Encore une fois, pardonnez-moi, au nom de cette pure amitié dont vous ne vous défendez point. Oui, cette amitié me suffira... elle me consolera... elle me soutiendra du moins...

— Oh! cette amitié vous appartient tout entière, interrompit Casimire au moins aussi émue que le commandeur.

Etourdi d'un coup si inattendu, le jeune commandeur demanda en tremblant à Casimire si elle l'autorisait à lui écrire pendant son séjour à l'armée.

— Je vous le permets de grand cœur, répondit Casimire; mais je n'ai pas besoin de vous dire que vos lettres, puisqu'elles ne passeront pas par les mains de mon père, devront se borner à me donner des nouvelles de votre santé et à me parler des événemens du siége auquel vous allez prendre part. Mes vœux vous accompagneront.

— Vous serez obéie, mademoiselle, murmura le commandeur, qui se retira à pas lents, les yeux dirigés sur les yeux de Casimire.

Casimire, sous l'impression du rôle naïvement faux qu'elle avait joué, resta les yeux tristement fixés sur la portière agitée par la sortie du commandeur.

Comme la nuit venait, Casimire, après quelques larmes données au souvenir de cette scène ou plutôt de ce combat, se souvint du travail que son père lui avait commandé. Ce fut avec un dégoût profond qu'elle se baissa pour prendre la feuille tombée sous la table, où, dans ce moment, elle aurait voulu la laisser, et qu'elle reprit la plume. Les malédictions proférées par le commandeur contre les traîtres retentissaient encore à ses oreilles : peu à peu, cependant, l'esprit, cet esclave de l'habitude, se laissa dompter, caresser, adoucir, et la plume courut sans hésitation jusqu'au bout de sa tâche.

La chaleur de la tête opéra comme chez tous les écrivains, une réaction au cœur, et Casimire partagea avec moins de force les convictions du commandeur; comme c'était pour lui qu'elle les faisait plier en ce moment, elle le trouva d'abord exalté, enfin dur, enfin injuste. Toute la nuit son cerveau bouillonna. Au jour, quand M. de Canilly se présenta de nouveau au cabinet, le manifeste était écrit dans les deux langues, ainsi qu'il l'avait désiré. L'un et l'autre, le manifeste français et le manifeste espagnole, furent trouvés parfaits.

— C'est bien cela! s'écria avec enthousiasme M. de Canilly; je vois à la netteté de vos idées que vous n'avez pas été dérangée. Vous avez même agrandi mon inspiration. Maintenant il ne vous reste plus qu'à attendre la récompense de votre dévoûment si plein de génie.

— Mon père, lui dit Casimire en se levant pour aller se reposer, il n'y a jamais eu de traître dans notre famille, n'est-ce pas?

— Quelle idée avez-vous là? Nous comptons des empereurs et des rois dans notre race, je crois vous l'avoir dit, mais des traîtres, pas encore. D'ailleurs, les traîtres sont ceux qui n'ont pas réussi; ils auraient mérité un autre nom si leurs mesures, mieux prises, les eussent fait triompher. Vous n'êtes plus à douter de cette vérité-là, une des moins contestables parmi celles que je vous ai enseignées.

N'en oubliez aucune, poursuivit le comte en appuyant la main gauche sur l'épaule de sa fille, et en posant un doigt de la main droite sur le front rose et soumis de cette élève de sa politique. Je ne vais plus être là pour vous conseiller; que le souvenir de mes leçons me remplace auprès de vous. Conduisez-vous comme si vous ne deviez plus me revoir. Soyez en garde contre votre esprit, contre votre cœur : épiez leurs mouvemens pour les réprimer. Ne laissez jamais surprendre votre raison, ne vous abandonnez même à ses conseils qu'après l'avoir long-temps retenue entre la crainte et la réflexion. Voyez-vous, vous êtes entourée de piéges, et j'ai trop peu de temps à demeurer avec vous pour ne pas vous rappeler brutalement mes conseils de huit années. Défiez-vous de l'amour, ce poison étendu sur tout ce que touchent les femmes; méfiez-vous de la pitié, de la reconnaissance, de la bonté, de l'amitié; ce sont autant de flatteurs qui nous détrônent en nous soulevant doucement dans leurs bras. Le terrain où ils livrent combat aux femmes va de dix-huit à trente ans. *Elles* y perdent presque toutes la vie faute de prévoyance et d'armes. Je vous ai armée : défendez-vous. Ces mauvaises années passées, que d'années ne reste-t-il pas à l'ambition, et, comme elles sont bien remplies quand on les entame sans les infirmités, les blessures, les regrets que laissent les passions!

M. de Canilly ayant aperçu quelques larmes autour des paupières de sa fille, s'écria :

— Ah! mon Dieu! vous oubliez déjà mes leçons? — Les reines ne pleurent pas.

Le soir de ce jour, le commandeur quittait Varsovie pour aller combattre les Turcs, et M. de Canilly sortait par une autre porte de la ville, pour aller renverser le régent qui occupait le trône de France, en vertu de l'autorité des parlemens, c'est-à-dire en vertu de l'autorité la plus légitime.

Le commandeur de Courtenay n'était qu'un obscur militaire, mais M. de Canilly avait la prétention d'être un profond politique.

Dès que l'un et l'autre, le comte et le commandeur, furent partis de Varsovie, le marquis de Courtenay, resté seul, poussa un profond soupir de contentement, releva la tête, et s'écria dans une joyeuse expansion :

— Enfin! je puis maintenant en toute liberté tenter mes projets de séduction sur la charmante Casimire. A l'œuvre! à l'œuvre donc!

Le départ du comte de Canilly coïncidait avec un événement notable dans la vie du marquis de Courtenay. Ayant atteint sa majorité, il rentra dans la jouissance de ses biens dont les revenus étaient au moins aussi grands que son désir d'en disposer. Maître de sa fortune, débarrassé de la demi-tutelle du comte de Canilly, de la présence de son frère le commandeur, dont la gravité le retenait malgré lui dans certaines limites, il ne vit plus d'obstacle à son goût pour la dépense. Il acheta le plus bel hôtel de Varsovie, l'agrandit de plusieurs bâtimens et de plusieurs jardins, et le monta sur un pied tout à fait royal. On lui envoya de Paris les tapisseries, les meubles et la vaisselle à la mode.

Par le faste, la variété, le nombre de ses équipages, le marquis jeta dans l'admiration les plus élégans seigneurs. Certes, Henri III, lui-même, pendant son séjour de roi à Varsovie, n'avait jamais déployé un luxe si

effronté. C'est que Henri III n'avait jamais été aussi riche que le marquis de Courtenay, dont l'ambition, ambition qui ressemblait déjà un peu à de la folie, consistait à rappeler, sans désavantage, la magnificence de Louis XIV. Pas moins. Ce modèle désespérant fut le sien. Le marquis se composa une cour; sauf le titre de roi, il prit toutes les manières et toutes les allures d'un roi. Il eut des pages, des lecteurs, des musiciens, des poètes. Les campagnes du marquis de Courtenay ne pouvant être encore reproduites comme celles de Louis XIV, des peintres retracèrent sur les murs les sujets mythologiques les plus gracieux. S'il ne conquit pas de royaumes, il songea du moins à s'immortaliser par des fêtes dignes de rivaliser avec celles du monarque fastueux de Versailles.

Une femme étant le meilleur guide à prendre pour décorer une maison, le marquis de Courtenay ne voulut rien faire sans consulter Casimire. Son goût fut sa loi. Elle choisit les étoffes, adopta les couleurs, commanda en souveraine sur toutes choses. Des poignées d'or passaient par ses mains et se convertissaient en pendules, en tapis, en ameublemens exquis.

Au fond du cœur, Casimire n'était pas fâchée de donner un aliment à la langueur de ses pensées, toutes tournées vers celui qui n'était plus là. Nouvelle Pénélope, cette occupation frivole, imposée à son esprit par le marquis de Courtenay, était la broderie de ses veilles. Seulement son œuvre n'était pas détruite le jour. Elle devait lui faire, au contraire, le plus grand honneur dans l'opinion des dames polonaises, impatientes de voir arriver le moment où elles applaudiraient au goût et à l'adresse d'une Parisienne. C'est dans la plus profonde impénétrabilité qu'elle conduisit les travaux dont l'avait chargée le marquis, adroit à profiter de l'isolement où il l'avait mise, pour l'entretenir des journées entières de ses propos adorables, superfins et musqués. Il débitait en une matinée plus de galanteries que n'en disait en un an son frère le commandeur. C'est seulement lorsqu'il n'était pas auprès d'elle, hanneton sans cesse bourdonnant, que Casimire pensait, le front dans ses deux mains, à son père, en route vers la France, à son grave ami, à son affectueux conseiller, qu'elle voyait toujours debout, devant elle, comme au moment de leur adieu, les yeux humides de larmes, le visage pâle et la main appuyée sur le pommeau de son épée. Elle collait alors son visage mélancolique aux carreaux de la croisée et son regard se prolongeait sur le sol de neige qu'il foulait si loin d'elle. Où était-il? Que faisait-il en ce moment? Pensait-il à elle comme elle pensait à lui? Quand reviendrait-il? Pourquoi le corps ne peut-il s'attacher au corps, pourquoi l'ombre ne peut-elle suivre l'ombre comme l'âme, pensait-elle, s'attache à l'âme, malgré les distances? Sa rêverie était tout à coup brisée par un bruit du dedans. Le marteau du tapissier tombait par terre; on accordait un clavecin; le marquis revenait en fredonnant quelque air de sa façon. Casimire rentrait bien vite ses soupirs et ses tristes réflexions, et reprenait sa tâche interrompue.

Le marquis de Courtenay avait alors vingt ans, et il ne paraissait avoir aucun âge, tant il était frêle de corps, délicat de figure : il tenait de l'enfant et du vieillard. Son front étroit, ses joues amincies, son menton pointu, lui donnaient l'aspect un peu oiseau, signe notable de frivolité, de bizarrerie, de faible intelligence. La distinction, une certaine vivacité, un cliquetis brillant dans le regard, le vernis même de la jeunesse, ne sauvaient pas la pauvreté de ce visage, spirituel comme un bon mot, mais maigre aussi comme la plupart des bons mots. Toute l'exquise élégance de ses habits de soie, toute la finesse et la blancheur du linge étaient impuissantes à dissimuler la maigreur du marquis. Son corps était une ligne droite, une règle parfaitement habillée. Il n'avait ni épaules ni hanches, et quoi qu'il fît, ses jambes rappelaient celles du cerf.

Son pied pourtant était joli, bien dessiné, et, chose rare chez un hom-

me de son organisation, sa main n'était pas sans grâce. Il n'est pas de soins il est vrai, qu'il n'apportât à faire valoir ces deux extrémités de sa chétive personne. Du reste, il luttait souvent avec succès contre l'ingratitude de sa nature; il se coiffait avec goût, s'habillait avec un art infini; il travaillait ses ongles et sa peau comme une coquette sur le retour. Comme chez tous les hommes sans barbe, il y avait aussi de la vieille femme en lui. Il était causeur, médisant, indiscret, plus fin qu'habile, magnifique sans générosité. Il avait des envies plutôt que des goûts, et des besoins qu'il prenait pour des passions. Si l'on insiste sur les quelques avantages et les nombreuses imperfections de son physique et de son caractère, c'est qu'il était la millième preuve d'un fait qui n'a jamais été dit, malgré sa triste évidence.

Ce fait est celui-ci : c'est que dans chaque famille noble un peu ancienne, et cette règle n'a pas d'exception, il se trouve, par suite d'épuisement des races, un fou, ou un imbécile, ou un idiot, presque toujours un bossu. Tout sang qui ne se croise pas,se vicie : voilà pourquoi les mulâtresses sont si belles, et les femmes issues de vieilles races, souvent si imparfaites par quelque côté. Victime de cet affaiblissement physique et moral, le marquis de Courtenay était placé aux limites de la difformité et de la folie, sans qu'on pût dire, à ce moment de sa vie, qu'il fût fou ou difforme.

—Ma toute reine, disait-il un jour à Casimire, nous ferons à nous deux un chef-d'œuvre. Nous rajeunirons Versailles, nous réformerons, nous corrigerons Versailles. Ah! si j'étais né Louis XIV!

— Mais tu serais mort maintenant, répondit Marine présente à cet entretien.

— Tu as raison; en effet, Marine, il vaut mieux que je sois tel que je suis. Admirez-vous beaucoup Louis XIV? demanda-t-il ensuite à Casimire, avec un accent qui pouvait bien donner cette signification à ses paroles : C'est que je me pique beaucoup de ressembler à Louis XIV. Et il se reprit aussitôt pour ajouter : A quelle époque de sa vie le trouvez-vous digne de vous!

En posant sur la table les deux lais de velours dont elle assortissait les nuances, Casimire répondit : — Je le trouve digne de lui lorsqu'il aimait Mlle de La Vallière.

— Ah! vraiment, dit le marquis de Courtenay embarrassé de savoir s'il n'y avait aucune allusion directe à sa personne dans cette réponse. Pourriez-vous me dire pour quel motif vous donnez la préférence à cette époque de sa vie? Serait-ce parce que ce fut pour Mlle de La Vallière qu'il entreprit de construire le château de Versailles.

Le marquis leva ensuite les yeux, et les promena autour de lui comme pour établir une comparaison silencieuse entre son hôtel et la création de Louis XIV. Il allait au devant de l'allusion, puisque l'allusion ne venait pas assez vite à son gré.

— Non, répliqua Casimire, mais parce qu'il fut grand, généreux, délicat, tant qu'il resta fidèle à Mlle de La Vallière, la plus douce et la plus intéressante passion de sa vie.

— Est fidèle qui peut et non qui veut, dit le marquis de Courtenay.

— Vous l'approuvez donc d'avoir oublié cette charmante femme, de l'avoir fait languir et mourir au fond d'un cloître après l'avoir tant aimée?

— C'est moi, reprit Marine, qui me serais ainsi enfermée dans une cave pour pleurer du matin au soir ce garnement-là; j'aurais commencé par arracher les yeux à la Montespan afin de me soulager un peu, puis j'aurais dit son fait au monarque.

— Eh! la tigresse!

— Pas moins, murmura Marine.

— Vous n'entendez rien aux passions, vous autres femmes; vous croyez...

— Et qui donc y entendra quelque chose, interrompit Marine?

— Le cœur s'agite long-temps avant de se fixer, dit le marquis, avec l'intention de demander une excuse pour les légèretés de la jeunesse, les siennes comprises. Ce ne sont pas les premières amours qui sont les meilleures, ajouta-t-il ; elles sont comme les premières dents, il faut qu'elles tombent.

— Voilà une histoire! s'écria Marine ; à ce compte, on changera trois fois, quatre fois, tant que les dents tomberaient. Ne l'écoute pas, Casimire; c'est un chat de gouttière, notre marquis ; qui voudrait faire venir l'habitude d'aller rôder sur les toits, parce qu'il ne peut pas rester les pattes croisées, assis auprès du feu.

— Du tout! du tout! si c'est de moi qu'il s'agit, je dis que je cherche et que je trouverai une passion constante. Là-dessus il roucoula un couplet de romance dont il avait oublié l'air et les paroles.

— Ah! mon Dieu! fit Marine en poussant un gros soupir.

—Quant à Louis XIV, reprit le marquis, je l'excuse, et j'ai des raisons pour cela, j'excuserais de même Mlle de Lavallière, si elle avait aimé un autre homme, après avoir donné ou cru donner son cœur à Louis XIV.

— Je présume, dit Casimire, que sa mémoire n'a pas besoin de notre indulgence.

— Qui n'a pas besoin d'indulgence ? s'écria le marquis. Ecoutez plutôt : mon grand-père, Hector de Courtenay, page de Louis XIV, me racontait un jour auprès du feu, un trait peu connu de la vie du grand roi. Mlle de Lavallière, puisqu'il s'agit d'elle, était depuis dix ans au couvent, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques.

— Dix ans! interrompit Marine. Au bout de dix jours seulement, j'aurais mangé la sœur tourrière, la mère abbesse, le parloir et les grilles.

— Tais-toi, Marine; monsieur le marquis parle...

— Pourquoi n'ai-je pas été cette La Vallière ? moi! Quand je pense qu'il y a des femmes dont on fait tout ce qu'on veut.

— Tu es bien trop grosse pour cela, ma nourrice, dit le marquis à Marine.

— Déjà que Mme de Montespan n'était pas grosse, n'est-ce pas? J'en connais plus d'un qui se croit Louis XIV, et à qui il manque autre chose qu'une couronne pour lui ressembler.

— Continuez, monsieur le marquis, je vous en prie.

— Puisque vous le permettez. Mon grand-père était donc de service, un soir d'été, dans les appartemens de Louis XIV ; minuit avait sonné depuis long-temps ; le roi, suivant son habitude, avait caressé ses chiens, il n'avait plus qu'à se mettre au lit, lorsqu'il fit appeler mon grand-père. « Monsieur de Courtenay, lui dit-il, allez ordonner qu'on fasse avancer, sans bruit, jusqu'au perron du château, la voiture d'un de mes gens la plus simple, revenez ensuite, et disposez-vous à me suivre.

Mon grand-père obéit.

Tout se passa en silence.

Le roi et mon grand-père, son page, montèrent en voiture, et le cocher, à qui le roi avait parlé tout bas, se mit en devoir de les conduire. C'était par une belle nuit du mois d'août.

On traversa la Seine, on remonta les quais jusqu'au delà du Pont-Neuf; la voiture s'enfonça ensuite dans une infinité de petites rues noires et silencieuses. Au bout d'une demi-heure environ, la voiture s'arrêta à la porte d'un vaste bâtiment sombre dont les ailes prenaient à elles seules une centaine de pas sur la longueur de la rue. Cette rue, mon grand-père ne le sut pas tout de suite, était la rue Saint-Jacques, et cette grande et triste maison, le couvent des Carmélites où, depuis dix ans, Mlle de La Vallière s'était volontairement cloîtrée. Depuis dix ans, Louis XIV ne l'avait pas vue. Un retour sur le passé, une fantaisie royale née au milieu d'une nuit d'insomnie, lui avait inspiré le désir (et les désirs du roi

ne souffraient pas de retardemens) de voir Mlle de La Vallière, qu'autrefois il ne pouvait se passer de voir un seul jour.

Casimire poussa un soupir, et, quoique cette histoire ne fût pas racontée avec la délicatesse de ton d'une Lafayette, elle l'attachait beaucoup. Il s'agissait d'amour et d'absence, comment n'aurait-elle pas écouté avec intérêt ?

— Ma fille, tu ne travailles pas, lui dit Marine. Ces rideaux ne seront pas posés aujourd'hui, si tu apportes tant d'attention à ce conte de fée.

D'une main, Casimire fit signe à Marine de se taire ; de l'autre elle engagea le marquis de Courtenay à poursuivre.

— Je disais donc que le roi et Mlle de La Vallière ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Louis XIV, devant les ordres duquel tout pliait, pénétra dans le couvent des Carmélites comme il serait entré chez lui, et fit aussitôt dire à mademoiselle de La Vallière qu'on l'attendait au jardin.

Mon grand-père avait suivi le roi.

Devant la façade intérieure du couvent, s'étendait une double allée de marronniers, dont l'épais feuillage formait une large bordure d'ombre. C'est là que le roi, enveloppé d'un mantelet de satin couleur de muraille, et adossé contre un arbre, se plaça pour attendre, après avoir fait signe à son page de s'éloigner.

Le page s'élança dans les allées du jardin, illuminé, à cette heure de la nuit, d'un magnifique clair de lune.

— Casimire ! Casimire ! les rideaux ne seront pas posés aujourd'hui, ma mignonne.

— Silence ! Marine, silence !

— Curieux comme un page, mon grand-père eût bien désiré être témoin de cette singulière entrevue du roi et de son ancienne favorite...

— Ne vit-il rien, n'entendit-il rien ? demanda brusquement Casimire.

— Mais il n'osait cependant s'approcher des marronniers sous lesquels il présumait qu'étaient le roi et mademoiselle de La Vallière, poursuivit le marquis de Courtenay. Que fit-il ?

— Oui, que fit-il ? dit Casimire.

— Il alla se cacher au fond du jardin, derrière un bosquet de lauriers-roses, et là, il tira sa flûte, instrument dont il jouait à merveille, et il exécuta un air langoureux, tendre, et qui sans doute paraissait plus tendre encore dans l'éloignement où se trouvaient le roi et sa charmante compagne.

— Tiens ! voilà que j'écoute, moi aussi, dit Marine. Ils ne seront pas posés d'aujourd'hui ces rideaux.

— Dès que le roi et Mlle de La Vallière eurent été frappés de la mélodie nocturne de ces sons, ils sortirent de l'allée des marronniers et entrèrent dans le jardin, comme pour chercher de quel endroit ils partaient à cette heure de la nuit, quand tout dormait. Ils se dirigèrent d'abord vers le point du bosquet où était le page, mais celui-ci, affaiblissant adroitement les sons, changeant de place avec précaution, trompa leur attention, et, après les avoir jetés dans mille doutes, il les vit venir vers un endroit solitaire du jardin, entièrement éclairé par la lune. Là, les attendait le page qui ne jouait plus de la flûte depuis quelques instans.

— Et il les vit bien ? demanda Casimire.

— Oh ! parfaitement, et comme eux-mêmes ne s'étaient pas encore vus pendant cette nuit, qui les réunissait après dix ans d'absence et pour la dernière fois de leur vie.

Ils s'assirent près d'une fontaine dont le trophée de marbre se perdait dans du lierre, et dont le bassin était presque couvert sous des touffes de gazon. On n'a soin de rien dans les couvens, excepté des légumes et des fruits, de ce qui se mange. Mais l'architecture...

— Qu'est-ce que ça nous fait que ton architecture, marquis, dit Marine. Tu en parleras une autre fois ; c'est de la bagatelle. Voyons vite ce

que se dirent le tourtereau et la colombe; je grille. Dame! ils en avaient à se dire depuis dix ans.

— Il faut bien que je parle de cette fontaine, dit le marquis de Courtenay, puisque mon grand père se cacha derrière. A travers le feuillage, il vit que le roi tenait dans sa main la main de mademoiselle de La Vallière, dont le visage exposé aux rayons de la lune était de la blancheur de celui d'un fantôme.

— Pauvre femme, murmura Casimire, elle souffrait tant, elle avait tant souffert!

— Le roi, reprit le marquis, regardait avec une pitié touchante mademoiselle de la Vallière; celle-ci examinait le roi avec une candeur angélique. Le page repirait à peine, de peur de faire le moindre bruit; aussi entendait-il toutes leurs paroles, quoiqu'elles fussent prononcées à voix basse, et comme on en laisse échapper pendant le sommeil.

Le roi disait :

—Oui, je vous trouve un peu changée, puisque vous tenez si fort à ce que je vous le dise. Vous aviez les cheveux plus longs, sinon plus beaux, il me semble; c'est qu'on vous les aura coupés en entrant dans cette maison.

— On ne me les a pas coupés, disait d'une voix triste mademoiselle de La Vallière, je ne les ai jamais eus plus longs.

— En vérité! ajouta le roi, la main posée sur la tête de la Carmélite, j'aurais juré que vous les aviez plus longs que madame de... Le roi s'arrêta.

Il y eut un silence de quelques minutes pendant lesquelles le page n'entendit que l'eau de la fontaine tombant goutte à goutte dans la conque du bassin.

— N'est-il pas vrai aussi, reprit enfin mademoiselle de La Vallière, que je parle avec moins de facilité qu'autrefois ?

— Pourquoi cela ? Je ne m'aperçois pas...

— Vous ne voulez pas voir que j'ai perdu les dents de face.

— Vous les aviez trop belles pour cela dit le roi; oh! non...

— Je ne les eus jamais belles, reprit la carmélite. Aux soins que je prenais de les cacher, au supplice que je m'imposais pour ne pas les montrer en riant, la cour ne se doutait pas que je les eusse... gâtées.

— Je ne m'en étais jamais aperçu, dit le roi avec l'accent d'une parfaite sincérité.

— Vous n'en douterez pas, maintenant, dit la carmélite qui se mit à rire.

Cet éclat de rire fit mal; on sentait, au froid glacial de la confidence, que le roi n'avait presque plus besoin d'indication pour être de l'avis de Mlle de La Vallière sur la différence apportée par le temps aux charmes qu'il avait tant aimés et fait vanter par ses poètes, ou plutôt qu'il n'avait vus qu'avec les yeux de son imagination.

— A ma pâleur près, continua la nonne, je vous apparais aujourd'hui comme j'étais il y a dix ans. Il n'y a que nos cœurs de changés, peut-être, ajouta-t-elle d'une voix étouffée.

— Nos cœurs changés! s'écria le roi avec une chaleur trop exagérée pour être vraie, mais qui n'empêcha pas la repentie de dire à son tour :

— Je me souviens que vous aimiez en moi jusqu'aux nombreuses taches de petite vérole semées sur mon visage.

— Vous creusée de la petite vérole!

— Je n'aurais pas plus pu vous le cacher, que d'autres défauts sur lesquels vous aviez l'indulgence de fermer les yeux. Ces taches y sont encore; du reste, voyez-les!

— J'ai aimé tout cela, semblait dire le roi par son silence. Cependant, reprenait-il avec la contrainte d'un amant descendu des hauteurs brûlantes de l'amour dans les plaines glacées de la politesse; cependant vous

étiez la plus belle de ma cour, la plus gracieuse, oui, la plus gracieuse.

Pour toute réponse à cette dernière flatterie, la Carmélite se leva, prit le roi par le bras et lui fit faire quelques pas avec elle devant le bassin.

— N'est-ce pas que je ne boite pas davantage, dit-elle, en s'asseyant, au roi qui resta debout devant elle, et muet de voir à quoi se réduisait l'idole de ses anciens jours.

— Non, vous ne boitez pas davantage, répéta machinalement le roi, à qui le cœur manqua pour dire : Vous n'avez jamais boité.

Après ces révélations, il ne restait plus qu'un désir au roi, c'était probablement celui de quitter au plus vite le couvent des Carmélites. Son fatal orgueil lui souffla une question dont un homme plus adroit se fût gardé d'être l'écho. Et moi, me trouvez-vous changé? demanda-t-il à Mlle de La Vallière, avec l'assurance d'un homme qu'on comparait tous les jours au soleil.

Mlle de La Vallière gardait le silence, et ce silence ne plut pas au roi.

— Mais enfin !.. répéta le roi.

— Vous avez pris de l'embonpoiut, bégaya-t-elle, beaucoup d'embonpoint.

Un outrage public n'eût pas plus profondément blessé le roi. De l'embonpoint! Il était devenu gras, lui! qui voulait passer pour la plus jolie taille de sa cour. Avec le calme de ceux qui n'ont plus rien à attendre de l'opinion du monde sur la terre, Mlle de La Vallière ajouta :

— Et je vous trouve le teint fort échauffé ; vous avez rougi.

Rouge et gras! Le roi dut se maudire au fond de l'âme de *la fantaisie* d'être venu chercher de si mortifiantes vérités au fond du couvent des Carmélites.

Après quelques autres propos décousus, le roi, troublé par la contrariété de ces révélations, le roi, qui ne comprenait pas comment il avait pu aimer jusqu'à l'adoration Mlle de La Vallière, prit congé d'elle avec plus de respect que d'affection; et s'il y avait du regret dans sa voix, c'était plutôt le regret d'être venu que celui de s'en aller.

Telle est l'histoire racontée par mon grand-père, acheva de dire le marquis de Courtenay, de mon grand-père qui ne manquait pas d'ajouter en terminant son récit :

— Ceci prouve, mon enfant, qu'on ne se voit jamais tel qu'on s'était vu, et que ce qu'on a de mieux à faire, quand on a été amans, c'est de ne plus se revoir.

— Ton histoire ne me déplaît pas trop, dit Marine en reprenant son travail, mais tu aurais mieux fait de la garder dans ta poche, puisqu'elle a bouleversé le visage de ma Casimire. Viens ici, grande enfant, qu'est-ce que cela te fait, à toi, cette histoire-là, pour t'émouvoir ainsi? Tu n'aimeras jamais un Louis XIV, s'il plaît à Dieu.

— On ne sait pas, dit le marquis; on ne sait pas.

— On le sait fort bien, répliqua Marine. En tout cas, notre Casimire ne serait pas pour son nez. Quoi qu'il en soit, mes rideaux ne seront pas prêts pour aujourd'hui.

. . . . ;

Enfin, tapissé, meublé, orné, doré du haut en bas, l'hôtel du marquis de Courtenay, après deux mois de réparations et d'embellissemens, n'attendit plus que des yeux pour l'admirer.

Et quand le temple fut prêt pour recevoir le dieu, quand le nouveau Versailles parut digne de loger l'autre Louis XIV, le marquis de Courtenay voulut célébrer son installation par une fête digne de perpétuer le souvenir d'un si bel événement.

Cette fête devait exercer une grande séduction sur l'esprit de Mlle de Canilly, pensait le marquis de Courtenay, qui, pour y briller d'un éclat fabuleux, s'était procuré l'habit porté par Louis XIV le jour où il reçut les ambassadeurs de la sérénissime république de Venise.

La noblesse polonaise fut prévenue que le marquis de Courtenay donnerait un bal historique où l'on ne serait reçu que sous le costume d'un personnage célèbre à quelque titre dans l'histoire. C'était là une immense préoccupation jetée en appât à l'oisiveté polonaise, la plus parfaite de l'univers, quand elle n'est pas interrompue par la guerre. Pour la première fois, peut-être, les jeunes seigneurs de Varsovie ouvrirent les annales des peuples, et cela pour y découvrir, non des exemples à suivre, de fortes leçons à méditer, mais des formes d'habits et des cottes de maille à imiter artistement. Un mois entier, on n'entendit que le cri du velours ou du brocard fendu par les ciseaux. Pendant ce temps, la Russie, ouvrière matineuse, s'agrandissait dans tous les sens, grâce à l'activité, à la sagesse, au génie du czar Pierre Ier.

Ce fut une soirée dont le souvenir restera long-temps, celle où les portes de l'hôtel du marquis de Courtenay s'ouvrirent à cette élégante société polonaise, fière et bizarre dans ses fourrures, sous ses colbacks, orientale, scythe et quelque peu française, et qu'on vit monter par des escaliers de marbre, sous des arceaux de feuilles et de fleurs, à travers des nuages de parfums ces délicieuses jeunes filles polonaises pétries avec de la neige, des rayons de la lune et des feuilles de rose. Si Casimire ne les surpassait pas en beauté, elle se distinguait d'elles par un caractère de physionomie plus accentué, plus expressif; elle devenait Espagnole au milieu de ces aurores boréales qu'on admire, mais qu'on oublie aussitôt.

Pleine de mépris et de raillerie pour les lourdes habitudes germaniques, la brillante réunion ressuscite la France sous le ciel de la Pologne. Les portes du palais vont se fermer, et l'empereur d'Allemagne lui-même n'en franchirait pas le seuil sans la permission du maître, et cette permission lui serait peut-être refusée : tout au plus l'accorderait-on au souverain, mais non à l'Allemand. Exclusion générale de tout ce qui est allemand, homme blond, cœur de neige; loin, bien loin de la table et de l'intimité, ces ours fauves, qui eussent sali les tapis et fait tourner les vins de Bourgogne, qui eussent terni l'éclat des lumières par leur souffle épais.

Nous sommes en France, et même dans le midi de cette contrée. Une température molle emplit le palais; égale partout, elle pénètre, mêlée de parfums, dans les appartemens ouverts pour la recevoir. Elle circule entre des myrtes à l'odeur amère et les tiges de jasmin d'Arabie.

La langue des enchantemens serait impuissante à rendre la magnificence du coup-d'œil qu'offrirent, quand ils furent pleins, tous les salons de l'hôtel Courtenay, éclairés par mille rameaux d'argent chargés de bougies. A la variété des costumes et des coiffures, on ne savait dire au juste si l'on était à Versailles dans la grande galerie, à Vienne dans le palais des Césars, ou à Constantinople dans les salons du harem.

Le marquis de Courtenay, qui ne s'était jamais tant cru Louis XIV, se promenait de pièce en pièce avec la satisfaction majestueuse du grand roi.

Les nobles invités cherchèrent d'abord pourquoi le marquis avait croisé la première lettre de son nom avec une lettre semblable,—deux C, brodés avec de l'or et de la soie,—sur le fond des médaillons placés le long des tentures. Ils apprirent que le marquis de Courtenay avait voulu rendre hommage à Casimire de Canilly, en associant le chiffre de cette noble demoiselle au sien. Ainsi, Courtenay et Canilly se lisaient, brillaient partout, témoignage d'exquise galanterie, dont la réserve française de nos jours se formaliserait à coup sûr.

A deux heures, les domestiques vinrent annoncer le souper. Tous les convives passèrent alors dans une vaste salle garnie, le long des murs, des principaux arbustes des pays méridionaux. Les citrons doux, les oranges, les pêches, pouvaient se cueillir sur la branche.

Tout rappelle la France : cette longue table, qui revient plusieurs fois sur elle-même, cette nappe brodée à jour, luxe inouï chez les peuples du Nord ; ces plats, d'une argile transparente, pétrie à Sèvres ; ces siéges légers, épigrammes contre les siéges de chêne fournis par l'Allemagne, ces flacons, à travers lesquels on voit rougir le vin, comme on voit passer un sang pur derrière une belle peau ; ces masses d'argenterie découpée par Martin, le fameux Martin ; ces mets légers d'où s'exhalent tous les parfums des mordantes épices de l'Orient ; le safran, le poivre, le piment, la canelle, stimulans précieux qui volatilisent le sang, le poussent au front et le changent en saillies de feu, en étincelles qui partent du regard, en flammes qui coulent des lèvres. Les vins surtout proclament la domination de la France ; ils nuancent de leurs couleurs chatoyantes les verres de Bohême dans la main des convives qui ne resteront pas au dessous de la réputation proverbiale conquise déjà à leur peu de sobriété.

Le marquis avait fait venir de Paris les légumes dont les pays du Nord sont privés, raffinement ruineux imité depuis par plus d'un seigneur polonais qui, semblable au gourmand de la Bible, a vendu son droit d'aînesse et tous ses droits possibles pour décorer sa table de petits pois et de haricots verts.

Le souper se prolonge, c'est-à-dire qu'il doit durer jusqu'au jour.

De la droite à la gauche du marquis de Courtenay, chaque cavalier est le voisin officieux d'une dame. Ces dames sont belles ; leurs joues s'allument, leurs dents brillent en touchant le cristal plein d'un vin chaud, plein des mille lueurs répandues ; vin et lueurs elles semblent tout boire, et leur imagination se colore de ces feux et de ces clartés, comme font leurs diamans. Les diamans serpentent entre leurs cheveux ; ils entourent leurs bras pour les rendre plus pâles et plus doux ; ils brûlent à leurs oreilles comme des lampes aux deux côtés d'une madone.

Penchés sur leurs beaux cavaliers aux cheveux dorés, au visage long, à la barbe de gazelle, elles les raillent, les désespèrent, les ramènent ; elles les tiennent sous leur domination par leur magnétique regard.

Le marquis de Courtenay est là comme le roi David, auquel il fallait cinq mille femmes pour réchauffer les extrémités. Il ne lui faut pas cinq mille femmes : mais cette vie et cette société lui sont devenues indispensables, à lui jeune vieillard gâté par les fêtes. Il ne vit bien que dans la nuit et à table ; heureux des excès des autres ; de moitié, par la pensée, dans ce qui se dit de spirituel autour de lui. Comme il représente bien la France ! Du reste, le mépris pour les autres nations est si profond, que celui des convives, qui, dans l'ivresse, s'oublierait au point de ne pas s'exprimer en français, serait sur-le-champ exilé de la table.

Un mets plus précieux encore fut offert par le marquis de Courtenay, supérieur, en cette circonstance, au roi Louis XIV lui-même. Au dessert, des domestiques apportèrent une aiguière pleine de la nouvelle monnaie d'or frappée, pour la première fois, à l'effigie de Louis XV. Montrant aussitôt l'usage qu'il désirait qu'on fît de ce mets, peu habituellement servi sur la table même des riches, le marquis plongea sa main dans l'aiguière et la retira remplie de pièces de vingt-quatre francs et de quarante-huit francs. Il pria avec instance qu'on l'imitât ; on céda à ses prières. Peu de mains restèrent oisives. Les poches se gorgeaient d'or avec une agilité prodigieuse. En un instant l'aiguière fut vide. Alors le marquis, poussant un ressort placé sous le fond de l'aiguière, souleva une corbeille en filigrane d'argent chargée de pierreries, superbe dédommagement offert aux dames qui n'avaient pas pris part à la curée des pièces d'or. Détachée de son piédestal, la corbeille passa de main en main, et chaque belle convive put contenter son désir et son goût. On manqua naturellement d'expressions pour louer la rare magnificence du

marquis de Courtenay, arrivé au comble de l'orgueil. Son regard passait alternativement de la contemplation admirative de sa propre personne à Casimire de Canilly; il prétendait reporter sur elle toute la gloire de cette royale soirée.

On peut se faire une idée du degré d'ivresse auquel s'élevaient les têtes à cette suprême période du souper, par l'excès d'enthousiasme qu'inspira Casimire aux jeunes gens. Se souvenant des habitudes de leurs aïeux de deux siècles, beaucoup plus Scythes qu'eux, ils tirèrent leurs poignards et se sillonnèrent les uns la joue, les autres le front. Le sang courut sur plus d'une main et sur plus d'une poitrine. Casimire ne put empêcher ce sanglant hommage qu'on lui adressait. Ce n'était pas trop que de répandre son sang pour elle sur le tapis d'un bal; qu'elle jugeât par là ce qu'on ferait pour sa beauté dans le champ-clos d'un tournoi, s'il y avait encore eu des tournois. Le marquis de Courtenay ne déchira rien. L'habit de Louis XIV voulait être respecté. Qu'il était grotesquement majestueux sous cet habit dont l'ampleur l'inondait! On eût dit la principauté de Monaco se promenant dans la vaste monarchie de Louis XIV.

Après le souper, les danses reprirent avec plus de feu et d'abandon.

Ce fut dans un intermède que le marquis, prenant Casimire par la main, la présenta lentement aux groupes d'invités rangés sur une double haie; Casimire avait été la reine de la fête par l'éclat de sa beauté, le choix de sa radieuse toilette et les soins beaucoup trop marqués dont elle avait été l'objet de la part du marquis. Tant de preuves d'attention l'avaient éblouie. Cette autre existence lui avait rendu toute la frivolité irréfléchie de son âge. Son cœur, que son père lui avait dénoncé comme un ennemi, céda le pas à son esprit, et son esprit ne résista pas au choc répété de tant de flatteries. Elle se souvint bien mieux, pendant le cours de cette nuit, des leçons de grandeur données par son père, que des sages conseils du commandeur qui, en ce moment peut-être, était courbé sur l'affût d'un canon, épiant dans l'ombre, et les pieds dans la boue, les manœuvres de l'ennemi.

Chaque parole de Casimire avait été répétée de bouche en bouche comme celles d'une reine; chacun de ses pas, lorsqu'elle avait dansé, avait été un sujet d'applaudissement.

Elle fut tout à fait vaincue quand, passant devant mille beaux jeunes gens enthousiastes, mille femmes respectueuses et souriantes, elle reçut leurs saluts et leurs complimens, tous adressés ou à sa grâce, ou à son esprit, ou à sa beauté, ou à sa naissance, ou à elle, ou à sa nation, dont elle était appelée le type et le modèle. Elle avait goûté imprudemment à cette ivresse; elle la buvait maintenant à longs traits. Des lèvres, le poison était passé dans l'âme. Son apprentissage de reine, couronné de tant de succès, lui apprenait combien elle était propre à le devenir plus réellement un jour? Le marquis l'entretenait tout bas dans les mêmes illusions. Lui et elle, lui disait-il, c'était Louis XIV traversant les galeries de Versailles, Mlle de Lavallière sous le bras. Une dernière galanterie mit le comble au délire de Casimire, appelée par le hasard d'un nom polonais: les jeunes gens lui demandèrent sa ceinture bleue. Ils la taillèrent aussitôt en mille pièces avec la pointe de leurs poignards, et chacun d'eux s'en fit un ruban qu'il noua à la boutonnière. Un ordre nouveau fut improvisé: l'ordre de la ceinture bleue s'associa, dans leurs pensées galantes et chevaleresques, à l'ordre du Porte-Glaive. Les jeunes femmes, de leur côté, sollicitèrent de Casimire la couronne de roses qu'elle portait. Elle la leur donna, et les petites roses de sa guirlande devinrent, comme la ceinture bleue, un emblème d'affection créé pour perpétuer le souvenir de cette resplendissante fête.

Afin d'en mieux graver le souvenir dans la mémoire des invités, le marquis, toujours d'après Louis XIV, distribua vers la fin de la nuit, des médailles portant d'un côté cette inscription : *Installation du marquis*

de Courtenay dans son palais de Varsovie, et de l'autre côté, sous une couronne de marquis, son chiffre et celui de Mlle de Canilly. On se souviendrait de cette soirée comme d'une victoire remportée sur l'ennemi, comme d'un mariage de souverain.

Il résulta de cette large place faite par le marquis de Courtenay à Casimire dans les surprises de son admirable soirée, de l'accueil qu'elle reçut et auquel il n'était pas du tout étranger, courtois conspirateur entouré de complices, de cette présentation solennelle dont Casimire n'avait pas calculé les suites, qu'on se dit tout bas dans les salons du marquis, et tout haut le lendemain dans les cercles de Varsovie, que M. de Courtenay et Mlle de Canilly, pour qui la fête avait été évidemment donnée, étaient destinés l'un à l'autre et qu'on ne pouvait mieux se convenir.

C'est précisément ce qu'avait voulu faire dire le marquis de Courtenay en affichant Casimire à cette soirée avec autant d'éclat que peu de mesure.

La fête finit au jour, c'est-à-dire à midi, si toutefois l'on peut dire qu'une fête polonaise ait jamais fini.

Quand Casimire rentra chez elle, Marine courut à sa rencontre en lui disant tout essoufflée : Sais-tu ce qu'il y a petite? une lettre du commandeur. Tiens.

Quoique Casimire eût affecté de recevoir avec froideur, des mains de sa nourrice, la lettre du commandeur, elle se hâta de l'ouvrir dès qu'elle fut rentrée dans son appartement. Son premier mouvement, après y avoir jeté un coup d'œil, marqua le dépit de la voir si peu chargée d'écriture. Le contenu se bornait à une seule page. Que dire en si peu de lignes? On avait été bien avare de son temps! Mais, par un retour sur elle-même, elle se souvint des paroles glacées avec lesquelles elle avait accueilli les derniers mots d'adieu du commandeur, et elle le justifia presque au moment où elle l'accusait.

La lettre du commandeur disait :

« Mademoiselle,

» Les Impériaux sont maîtres de Belgrade, cette place formidable occupée depuis plusieurs années par les Turcs. L'Europe chrétienne et civilisée doit ce prodigieux fait d'armes au prince Eugène qui a renouvelé, à cette occasion, celui de l'immortel Jean Sobieski. Ecrite sous la tente du grand visir, cette lettre vous parviendra, grâce aux moyens dont j'ai disposé, vingt-quatre heures avant que la nouvelle qu'elle renferme soit connue à Varsovie. J'ai voulu vous ménager la joie d'annoncer vous-même, la première, cette grande victoire à nos amis. Monsieur le comte, votre père, y verra toutes les conséquences politiques qu'il est habitué à tirer des événemens. Permettez-moi de me croire plus heureux que tout le monde de cette victoire, puisqu'elle m'a donné le droit de vous écrire.

» Je suis mademoiselle,

» Votre très humble et très dévoué serviteur,

» Le commandeur, DE COURTENAY. »

Pas un mot affectueux! s'écria Casimire en froissant la lettre du commandeur. Je ne suis rien dans ses souvenirs. Les convenances ont dicté cette lettre; elle est écrite tout simplement à Mlle de Canilly : Casimire est oubliée. Rien pour moi! Pourtant j'ai peine à comprendre cette indifférence, après ces signes de douleur au moment de son départ; ses indécisions, sa pâleur, ses regrets, ses larmes. Ah! c'est moi seule que je dois accuser; je lui avais dit de ne m'écrire que sur les événemens de la guerre : il m'a obéi. — Pourquoi m'a-t-il obéi? J'aurais voulu qu'il ne parlât que de moi ou de lui dans cette lettre.

Casimire reprit la lettre du commandeur, et quand elle eut relu cette phrase : « Elle vous parviendra, grâce aux moyens dont j'ai disposé, vingt-quatre heures avant que la nouvelle qu'elle renferme soit connue

à Varsovie,» elle se dit,en examinant la date :—Huit jours seulement pour venir de Belgrade, quand le courrier ordinaire de l'état en met douze? Quelle effrayante rapidité! Oh! l'envoi de cette lettre, portée de distance en distance par des Tatars, lui a coûté, j'en suis sûre, plus de dix mille livres, lui, si peu riche! Ah! ceci, rien que ceci, trahit tout le bonheur qu'il a eu à m'écrire. Il a donné tout ce qu'il portait d'argent avec lui pour que j'aie la joie d'annoncer cette nouvelle à Varsovie? N'est-ce pas assez s'occuper de moi? Que puis-je vouloir de plus? Et cette victoire, dit-il encore, le fait plus heureux que tout le monde, parce qu'elle lui donne le droit de m'écrire. Ah! je n'ai pas voulu le comprendre! Ingrate! ingrate! Mais, monsieur de Courtenay, dit-elle, vous ne me parlez pas de vous. Pourquoi ce silence? Où étiez-vous pendant la bataille? Qu'avez-vous fait?

Une ligne était restée cachée dans un pli au bas de la lettre. Casimire, en la déployant dans toute son étendue, lut cette ligne oubliée; elle leva les yeux au ciel. Cette ligne ne contenait que ces mots :

« *P. S.* J'ai fait mon devoir comme les autres. »

Casimire répéta avec une émotion qui s'éleva jusqu'à la tendresse maternelle : — Il a fait son devoir comme les autres!

Quelle sublime modestie! murmura-t-elle avec onction, il me dit cela comme une chose indifférente, oubliée dans le cours de sa lettre. Oh! oui, il a fait son devoir! Je sais ce qu'un tel mot signifie dans sa bouche. Pourvu, mon Dieu! qu'il n'ait pas été blessé.

Mais s'il était blessé, répéta-t-elle, il me le dirait. Non, il ne me le dirait pas! Mais s'il était blessé, son écriture serait changée, inégale, altérée, et c'est son écriture ordinaire. Ah! j'aurais été fâchée qu'il s'occupât davantage de moi, puisqu'il me parle si peu de lui. Il est modeste, il est réservé, il m'aime.

La porte de la chambre s'ouvrit, la tête de Marine parut :

— Eh bien! sommes-nous contente, ma fille? Le commandeur se porte-t-il bien?

— Bien, répondit Casimire en ployant tranquillement la lettre et la repoussant dans un tiroir du secrétaire.

— Que te dit-il?

— Peu de choses. Nous en causerons plus tard.

Casimire n'aurait pas dormi davantage, n'eût-elle pas encore été dérangée quelques heures après par Marine.

— Que tiens-tu là? lui dit Casimire, qui semblait dormir les yeux ouverts, tant elle rêvait profondément.

— Une lettre encore; mais quant à celle-là, ma foi! je ne puis deviner ni qui l'envoie, ni d'où elle vient. On l'a trouvée dans la boîte, et elle est sans timbre.

— Donne, et dis que dans une heure je me lèverai pour dîner. Va Marine.

— Cela commande comme une princesse, dit Marine. En vérité, je crois que je lui prêterais mes joues si elle voulait me souffleter. — On vous obéit, mademoiselle; on vous obéit.

Et, tournant la tête à chaque pas pour admirer sa Casimire enfoncée dans la molle épaisseur de son oreiller, Marine quitta la chambre.

— De mon père! dit Casimire, après avoir examiné un angle de la lettre où se trouvait probablement un signe particulier convenu entre elle et M. de Canilly.

» Tout marche à souhait, mademoiselle ma fille, et comme au gré de nos désirs. De Varsovie à Paris, j'ai voyagé sans accident. Dans les villes que j'ai traversées, j'ai été assez heureux pour ne me heurter à aucun visage de connaissance, choc dangereux, rencontre funeste dans ma position, ne voulant ni voir ni être vu, et ne voulant cependant pas trop me cacher dans les hôtelleries où j'étais forcé de descendre. Une fois à Paris,

j'ai couru chez nos amis, qui, prévenus de mon arrivée, m'attendaient la nuit dans une petite maison des faubourgs.

» Ils étaient tous réunis. J'ai reçu leurs complimens sur la supériorité de mes vues et j'ai leur approbation entière. De mon côté, j'ai été charmé de leur inébranlable résolution. Nous n'avons pas eu la plus légère difficulté à débattre. Notre correspondance avait aplani d'avance tous les obstacles.

» Ceci fait votre éloge, Mlle de Canilly, et vous prouve, une fois pour toujours, combien la langue diplomatique est la clé qui ouvre sans bruit les plus difficiles mystères ; car cette correspondance, si je l'ai un peu dirigée, j'en conviens, elle vous doit sa forme. Rien donc n'a été changé par nos amis au plan que je vous avais soumis. Dans dix jours, à compter d'aujourd'hui, où je vous écris, c'est-à-dire peu d'heures avant mon départ pour le Béarn, le régent sera enlevé au sortir de l'Opéra. Le reste se fera avec la même exactitude prévue et arrêtée. Je serai auprès de M. de Marescreux et de ses deux fils lorsque le régent leur sera livré par l'escorte française chargée de le remettre à l'escorte espagnole. Et c'est alors que je lui dirai : « Quoique Monseigneur ne m'ait pas jugé » digne d'être ambassadeur en Espagne, je ne me crois pas moins obligé, » comme roi de Navarre, de lui faire les honneurs de mes états. » Je l'accompagnerai ensuite jusqu'aux limites de la Navarre, avec toutes les marques de dignité dues à un prince du sang. Les souverains peuvent réciproquement s'exiler, se faire égorger si leurs intérêts l'exigent, mais il leur est défendu d'oublier, les uns envers les autres, le respect qu'ils méritent, même sur l'échafaud.

» Quand la fortune qui, jusqu'ici, nous a si généreusement aidés, voudrait nous abandonner, je cherche, mademoiselle de Canilly, comment elle s'y prendrait pour réussir. Nous n'avons mis dans notre conspiration que des gens de qualité, pleins d'estime les uns envers les autres, autant que liés par la haine et le mépris contre leur ennemi commun, le régent. Serions-nous découverts, supposition impossible ; serions-nous pris, crainte hors de toute raison, quel tribunal oserait, je ne dis pas nous condamner, mais nous juger quand nous avons pour chef le roi d'Espagne, Philippe V, son premier ministre Albéroni, son ambassadeur, le comte Cellamare, et un fils et une belle-fille de Louis XIV, le duc et la duchesse du Maine? On ne touche pas à un cheveu de ces têtes-là. Ceci soit dit, mademoiselle de Canilly, pour vous rassurer sur certaines terreurs fort mal fondées dont je vous ai vue émue le jour où je vous mis dans la confidence de notre projet. J'espère que votre cœur s'est remis de ces petites frayeurs, indignes de votre naissance et du caractère d'airain que je vous ai donné.

» Soyez toute à l'espérance d'une réussite prochaine, infaillible, glorieuse. Si cette lettre s'adresse furtivement à une conjurée, la prochaine parlera à une reine. Celle-ci vous a été jetée par une main mystérieuse, l'autre vous sera portée par un ambassadeur, n'en doutez pas. Votre voyage sera un triomphe jusqu'en Navarre, où je vous attends. Vous serez logée dans le palais d'Henri-le-Grand, dans celui de ce descendant des ducs d'Albret; et soyez persuadée, mademoiselle ma fille, que vous aurez une cour, même avant d'avoir des meubles.

» J'ai pensé qu'il serait convenable de donner à M. de Marescreux, le jour de mon couronnement, le titre de connétable, parce qu'il est très ambitieux. Cette haute distinction, la plus haute de toute, m'assurerait deux fins également bonnes : la première de ne plus lui laisser qu'une seule ambition à exercer contre moi, celle de me détrôner; la seconde, d'avoir le droit de le faire décapiter en place publique s'il s'armait jamais pour la soutenir. Nous n'en viendrons pas, je l'espère, à cette dure extrémité.

» Pensez à son fils aîné, mais avec les restrictions que j'ai émises, c'est-à-dire avec la faculté qui vous est laissée de retirer votre promesse

si vous ne vous sentez pas l'envie de la remplir. J'insiste un peu plus sur l'opportunité de cette union depuis que j'ai appris à mon arrivée à Paris que M. de Marcscreux, aussi Espagnol au moins que Français, jouissait d'une influence extraordinaire en Navarre; nous devons le ménager.

» Il ne faut pas écarter tout de suite ceux qui nous ont aidés à monter sur un trône; c'est d'un mauvais exemple.

» Ne refusez sa main qu'avec la plus grande circonspection. D'ailleurs, qui aimeriez-vous ? puisque je suis obligé de descendre à causer de ces misères pour complaire à des traditions de faiblesse dont vous êtes, j'en suis presque sûr, entièrement exempte. Qui aimeriez-vous ? serait-ce M. le marquis de Courtenay dont la fortune, quoique considérable, couvre à peine les ridicules? Je ne vois que lui assez près de vous pour avoir éveillé en votre esprit un intérêt d'habitude, que vous aurez faussement pris pour une passion. Eh bien! jamais je ne croirai que vous, si belle, mademoiselle de Canilly, si intelligente et si riche, puissiez, ayant un pied sur la première marche du trône, prendre pour mari un homme incapable de s'élever à la hauteur de votre caractère, et je dirais de votre génie, si je n'étais votre père.

» Si vous l'aimez, continuez à l'aimer, rien ne s'y oppose, mais ne l'épousez pas.

» Qui vous ferait un reproche d'agir ainsi? ce n'est pas moi; quant à l'opinion du monde, n'y songez plus; vous allez entrer dans une sphère où les choses, il en est ainsi, changent de signification et de nom. Je ne sais en ce moment si jamais Marguerite de Navarre a été mariée, mais je crois me souvenir qu'elle a beaucoup aimé.

» Je n'ai point de fils; c'est à vous à m'en tenir lieu comme appui, comme conseil, comme ami. Jugez si j'attends beaucoup de vous, mademoiselle de Canilly.

» Toutes les ambitions vont bientôt nous être permises. Un trône touche à tous les trônes. Etre roi! oui, c'est beau, c'est enivrant la puissance! Etre parmi les hommes un de ces rares élus dont toutes les pensées s'exécutent. Les pensées d'un roi, fantaisies de Dieu! Creuser des bassins dans des plaines stériles et y appeler de loin avec la mer les flottes de toutes les nations, abaisser les montagnes qui gênent le soleil, peindre enfin sur la terre une civilisation nouvelle, comme le ferait un peintre sur la toile. Disposer de la vie des peuples pour faire sa propre vie grande et admirée, et si merveilleusement unique que lorsque tout a péri, après trois mille ans d'existence, hommes, cultes, lois, on reste seul, debout, au milieu des ruines d'un empire, et posé, le sceptre à la main, sur un cheval de bronze. Ah! oui, cela est beau, cela est digne d'envie, mademoiselle de Canilly. »

Casimire se leva sur son séant, toute frémissante d'enthousiasme, et ses deux mains errèrent sur sa tête comme pour y retenir sa raison et y chercher les perles d'une couronne.

« Adieu, lui-elle encore, adieu! Dans une heure j'aurai quitté Paris; dans une heure je serai en route vers mon nouveau royaume. Je vais, mademoiselle de Canilly, vous annoncer à votre peuple comme le plus humble de vos sujets.

» Votre père, qui se dit pour la dernière fois,

» Comte DE CANILLY. »

— Mon Dieu! s'écria Casimire, dans moins d'un mois il me faudra quitter cette ville où je n'attendrai pas le retour de monsieur le commandeur. Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus! mon Dieu! je me sens déjà malheureuse; serais-je déjà reine!

— Ma fille, vint dire Marine, voilà trois fois bien comptées que je viens te chercher pour dîner. Nous avons aujourd'hui un gigot braisé, et il faut que cela soit mangé chaud.

— Manger! murmura dédaigneusement Casimire.

— Mais oui, manger ; est-ce que tu aurais perdu l'appétit en dormant?

— Dormir ! dit tout bas Casimire, avec la même pitié ironique. Mais descends, je te suis, bonne Marine.

— Je ne dirai pas qu'on me l'a changée en nourrice, puisque je l'ai nourrie, murmura de son côté Marine, mais toujours est-il qu'elle m'étonne bien depuis quelques jours.

Le premier mouvement de Casimire aussitôt après avoir reçu la lettre du commandeur de Courtenay, avait été de transmettre la nouvelle de la prise de Belgrade au gouverneur de Varsovie, pour qu'il la publiât dans toute la ville. Son cœur palpita d'un orgueil bien naturel, en pensant qu'on ne manquerait pas de savoir dans le monde qu'elle l'avait connue la première, et qu'on lui devrait le mérite de la première révélation. Elle avait déjà copié rapidement la lettre du commandeur ; elle approchait la main du cordon de sonnette pour appeler le domestique chargé de la porter au gouverneur de Varsovie, lorsqu'une pensée arrêta cette main déjà levée, et lui fit tourner de l'autre main la feuille de papier placée devant elle. — Qu'allais-je faire ? Non ! il ne convient pas, dit-elle, qu'on sache ici que je suis en correspondance suivie avec M. le commandeur de Courtenay ; que la fille du comte de Canilly est à ce point liée avec un jeune homme. Je n'enverrai pas cette lettre à monsieur le gouverneur. On saura sans moi un fait qui ne peut tarder après tout à se répandre. Ainsi gardons mon secret, se dit-elle encore, en déchirant par petits morceaux la lettre écrite par elle, gardons-le. Je n'ai rien su, je ne sais rien.

Le feu de ses yeux s'éteignit comme un tison dans l'eau, sa bouche, émue d'abord par l'enthousiasme, se ferma, et son visage, si animé un instant auparavant, reprit son calme ordinaire. Qu'elle eût paru belle, ainsi fardée par la contrainte, aux yeux de M. le comte de Canilly, son père !

Le surlendemain, la prise de Belgrade n'était pas encore connue à Varsovie, où l'on attendait les nouvelles du siége avec la plus sérieuse anxiété, ce qui n'empêchait pas Varsovie de se livrer à toutes sortes de plaisirs. Sa fastueuse aristocratie, qui comptait les jours par les fêtes, s'était rendue en foule ce jour-là au théâtre, pour assister à la représentation d'une pièce nouvelle. Casimire et le marquis de Courtenay occupaient une loge au fond de la salle, et, à vrai dire, ils étaient les héros de la soirée, car, pour rendre hommage à la nation française et reconnaître une partie des politesses du marquis, les seigneurs polonais avaient, ce soir-là, demandé un spectacle tout français. De toutes les distances de la salle, on leur envoyait en arrivant, des saluts gracieux.

La tragédie était jouée, et l'entr'acte après lequel devait commencer la comédie expirait au bruit des conversations particulières. Le rideau se leva enfin ; mais, au lieu d'un acteur, ce fut un officier de la couronne qui, vêtu de son grand uniforme, un papier à la main, parut, salua le noble public et sollicita par son attitude l'attention de l'assemblée. On l'écouta.

Nobles seigneurs, dit-il,

« Belgrade est au pouvoir des chrétiens. »

A ces premiers mots, des cris de bonheur éclatèrent avec une violence volcanique ; on eût dit, en effet, que le Vésuve faisait sauter dans les airs sa première lave.

D'un mouvement unanime tout le monde s'était levé et chaque front s'était découvert.

L'officier de la couronne recommença sa première phrase :

« Belgrade est au pouvoir des chrétiens. »

Les applaudissemens recommencèrent avec la même énergie.

Le lecteur officiel poursuivit cependant :

« C'est après un siége des plus pénibles que cette place-forte, si impor-

tante à enlever, a été occupée par les troupes de Sa Majesté impériale. Un incident, rare à la guerre, en a compliqué les difficultés : par une circonstance imprévue, l'armée du prince Eugène s'est trouvée à la fois assiégeante et assiégée, attaquant les Turcs renfermés dans leur forteresse, et attaquée elle-même par une autre armée turque, accourue au secours des assiégés.

Les nobles spectateurs, tous militaires à peu près sans exception, frémirent d'attention sur la triple ligne des galeries.

« Le prince Eugène, continua le lecteur, a vaincu les ennemis du de» hors et les ennemis du dedans par sa tactique éprouvée et par le cou» rage infatigable de ses soldats : le même siége lui a valu deux victoi» res.

» Tous les officiers polonais présens au siége de Belgrade ont fait leur » devoir. Voici les noms de ceux que l'histoire doit conserver dans ses » pages, à l'honneur de notre patrie. »

A mesure que les noms tombaient un à un de la bouche de l'officier de la couronne, il se produisait dans l'air des acclamations triomphales ; on courait embrasser dans les loges la famille de ceux qui était mentionnés avec gloire.

Après cette énumération, si chère au cœur des spectatrices, on pensait que l'officier de la couronne allait se retirer. Il fit un second appel au recueillement de la salle.

« Un incident des plus honorables, des plus glorieux, reprit le lec» teur, a marqué le cours de ce siége un des plus mémorables dont la » postérité gardera le souvenir. »

Le silence de la salle eut dans ce moment quelque chose de l'épaisseur de la nuit.

« Pour enlever la principale redoute continua l'officier de la couron» ne, on avait, pendant la nuit, attaché un mineur aux flancs de la » forteresse, malgré la surveillance des sentilles, la largeur des fossés, » et de nombreux obstacles de résistance. On s'était ensuite retiré. Le » mineur travaillait depuis trois jours à se creuser un trou dans la pier» re pour y établir la mine destinée à faire sauter la redoute et favoriser » le passage des troupes impériales, lorsque les Turcs, redevenus maî» tres des écluses, lâchèrent les eaux dans les fossés qui se trouvèrent » pleins en quelques heures. Ainsi le mineur, délaissé par les assiégeans, » eut à peine le temps de s'enfermer dans le trou qu'il s'était pratiqué » dans le mur de la forteresse. Caché dans la terre, pressé par l'eau des » fossés, entendant rouler sur sa tête les canons des Turcs, il n'en con» tinua pas moins à miner jour et nuit, armé uniquement de sa lampe. »

Un murmure d'étonnement et d'effroi circula dans la salle.

« Au bout de deux jours, le prince Eugène ayant repoussé les Turcs, » dont il avait subi l'agression, reprit les travaux du siége de Belgrade. » Les eaux furent de nouveau détournées, et c'est alors qu'on vit sortir » des fentes de la forteresse le mineur forcément abandonné dans son » travail; son travail était fini. L'armée admira tant de fermeté d'âme, » tant de courage. Quelques heures après, le feu fut communiqué à la » mine qui, en éclatant, entraîna les gros murs de la redoute, et, par cette » brèche ouverte, l'armée s'introduisit victorieuse dans la forteresse. » La place était prise.

» Ce mineur, acheva le lecteur officiel, ce jeune volontaire qui, en ré» compense de ses grands services, n'a voulu accepter aucun grade, » prétendant qu'il avait long-temps à se signaler par de semblables ac» tions avant d'égaler la renommée de ses aïeux, est un jeune ingénieur » français; c'est M. le commandeur de Courtenay. »

Un cri d'aigle partit du fond de la loge vers laquelle toute la salle avait déjà tourné les yeux.

Une jeune femme, Casimire, pâle, superbe d'abandon, sublime d'ou-

bli, avait poussé ce cri qui avait traversé tous les cœurs. Quand Casimire réfléchit sur cette inconvenance, il n'était plus temps, elle était commise ; mais elle seule pouvait voir du mal dans cet élan qu'on n'avait remarqué que parce qu'il était l'énergique expression de la salle entière ; car à ce nom du commandeur de Courtenay, à ce nom si connu, si respecté de la jeunesse de Varsovie, trois frénétiques salves d'applaudissemens avaient retenti.

Tous les spectateurs étaient donc tournés vers la loge du marquis de Courtenay comme pour lui faire partager l'hommage qu'on adressait à son frère. Casimire tremblait sur ses jambes; elle pâlissait, elle souriait, elle remerciait, elle avait peur de laisser trop voir sa joie, elle ne savait plus qu'en faire, elle ne savait plus où en étaient son corps ni son âme.

On comprend que le spectacle finit avec cet épisode plus intéressant, plus vrai qu'aucune pièce du répertoire.

Ce fut une belle soirée dans les souvenirs de Varsovie; ce fut la plus agitée des nuits pour le marquis de Courtenay. En embrassant Casimire, il avait senti redoubler son amour pour elle, et du moment où elle devenait si active et si vraie, cette passion le poussait à savoir si enfin il était aimé.

Tandis que Casimire rentrait chez elle, diversement émue de ces honneurs rendus au commandeur de Courtenay, de cette embrassade publique à laquelle elle s'était vue forcée de se soumettre, et préoccupée surtout de la joie imprudente dont elle n'avait pu retenir le cri, le marquis, en se retirant, pensait, assis dans le fond de sa voiture, à Casimire, à Casimire seule. Le visage de mademoiselle de Canilly était devant ses yeux, près de ses lèvres ; il pensait qu'il l'aimait ; et, quoique trop confiant en lui-même pour douter de l'amour de mademoiselle de Canilly pour lui, il souffrait comme il n'avait pas encore souffert de sa vie.

Arrivée chez elle, Casimire s'écria dans la plus profonde agitation : Tant de gloire ! et il n'en dit rien dans sa lettre. Sa lettre n'a plus le même sens pour moi. Je ne puis croire à tant de modestie ; la modestie ne va pas si loin dans le cœur d'un jeune homme à son premier succès. Je me suis trompée, ou plutôt ma première pensée était juste ; j'ai eu tort de rejeter cette impression trop naturelle, trop soudaine, pour n'être pas vraie. Il m'a oubliée pour la gloire, pour la renommée dont il ne connaissait pas encore les charmes. Voilà ce qu'il aime, voilà ce qu'il attendait en courant loin de moi risquer sa vie : un nom retentissant, porté de bouche en bouche, salué en plein théâtre. Il m'a fait seulement la faveur de m'apprendre qu'il n'était pas mort ; il a gardé pour les autres le spectacle de son illustration. J'ai vu ce soir mille femmes aussi heureuses, aussi fières que moi de sa célébrité ; comme si sa gloire, comme si tout ce qui le touche ne m'appartenait pas. Que suis-je de plus qu'elles ? Je ne veux pas de ce partage. Il n'aimera que moi, ou je ne veux plus être aimée. Obscur, on me l'eût laissé tout entier ; illustre, je n'ai qu'une faible part de son attention : moi qui l'aimait tant, quand personne ne le remarquait encore, moi qui l'eusse préféré à de plus nobles que lui. Ah! pourquoi suis-je privée de cette générosité, où je puisais tant de bonheur et de sécurité ?

En roulant dans sa tête ces pensées de jalousie, sentiment dont elle éprouvait pour la première fois les atteintes, Casimire s'assit devant une table et elle écrivit au bruit de ses émotions les lignes suivantes :

« Monsieur le commandeur,

» Il est bien heureux pour moi d'apprendre par la voix publique, d'avoir su en plein théâtre, la part qui me revient dans la victoire remportée par les troupes de sa majesté impériale sur l'armée turque. Si je n'étais pas allée au théâtre, ce soir-là, ce soir même (car c'est au sortir du spectacle où votre nom à été proclamé que j'ai le plaisir de vous écrire), je ne saurais pas, je n'aurais jamais su peut-être de

» quelle manière honorable vous vous êtes conduit au siége de Belgrade.
» Votre réserve à mon égard avec des apparences modestes, j'en conviens, m'a étonnée, elle m'a blessée, et ces larmes qui tombent sur mon écriture... »

Des larmes! s'écria Casimire en froissant le papier sur lequel elle écrivait; des larmes! quand j'ai à me plaindre!

Elle déchira le papier déjà froissé et le jeta dans la cheminée.

D'une main non moins convulsive, elle recommença ainsi :

« Monsieur le commandeur,

» Comme vous n'aimez pas beaucoup, je m'en suis convaincue, à écrire de longues lettres, je vais vous conseiller un moyen pour abréger encore votre tâche épistolaire. Dispensez-vous totalement de m'écrire, puisque sans vous je puis apprendre, dans une salle de spectacle, par l'organe d'un officier de la couronne, les exploits dont vous vous illustrez à l'armée. Cette publicité, glorieuse pour vous et pour vos amis, ne vous laisse plus rien à faire et vous offre un moyen sûr de vous délivrer de l'ennui de raconter vous-même vos prouesses. »

De l'ironie maintenant! dit Casimire en s'interrompant une seconde fois; de l'ironie! il me croira blessée. Pas plus d'ironie que de larmes! La seconde lettre fut déchirée. Une troisième feuille se couvrait déjà de ces mots sous la plume de Mlle de Canilly :

« Monsieur le commandeur,

» Je vous remercie d'avoir été si exact à m'écrire, dès l'instant où vous avez eu un motif pour le faire, et je vous remercie, en outre, de m'avoir si obligeamment écoutée en occupant plus particulièrement mon attention du résultat si grand du siége de Belgrade. Vous avez fait ainsi que je le désirais. Continuez dans vos prochaines lettres, si vous m'en destinez encore, à m'entretenir de ces choses sérieuses, les seules sur lesquelles je veux que vous mettiez en frais votre complaisance pour moi... »

Mon Dieu! mon Dieu! dit Casimire dans un triste découragement, me voilà enfin arrivée à la fausseté. Cette troisième lettre alla en morceaux se joindre aux morceaux des autres lettres sur les cendres de la cheminée.

Elle se promena ensuite dans une extrême agitation d'un bout à l'autre du salon, cherchant les moyens de faire savoir au commandeur l'état de son âme, sans s'abaisser, sans monter au ton indigne de la colère, sans descendre à l'ironie, sans se souiller par la fausseté.

Après quelques minutes de course irritante, elle plia en quatre une autre feuille de papier à lettres, qu'elle essaya de glisser dans une enveloppe; elle l'en retira aussitôt, la déplia, et n'écrivit que ce seul mot dans le carré blanc formé par les plis : *Revenez!*

Cette fois la lettre fut pliée, cachetée et remise avec une précipitation nerveuse à un domestique pour qu'il allât sur-le-champ la jeter dans la boîte du gouverneur, chargé de faire parvenir à l'armée, avec ses dépêches, les lettres des habitans.

— Et maintenant nous verrons, dit-elle, en tombant de lassitude dans un fauteuil, nous verrons si c'est la gloire qu'il aime mieux que moi, ou si c'est moi qu'il préfère à la gloire...

Cette nuit devait être une nuit bien agitée aussi pour le marquis de Courtenay; elle dévoila à ce corps, chétif et frivole comme celui d'un oiseau, qu'il avait un cœur, du moins une passion dans sa poitrine, encore plus étroite que sa tête. Passion née dans les amusemens de la vanité, au bruit des fêtes, légère d'abord comme la flamme d'un caprice, développée ensuite de jour en jour, et devenue enfin impérieuse, comme toute passion encouragée. L'étincelle s'était grossie en incendie.

Le marquis mit du point d'honneur à ne pas s'opposer à l'opinion du monde qui, entre une foule de jeunes gens remarquables, le regardait comme l'adorateur préféré de Casimire. Comment repousser une répu-

tation si flatteuse pour sa vanité? On la lui imposa, il la garda par amour-propre. Plus tard, il crut la justifier, la mériter par la supériorité de ses qualités personnelles. Malheureusement pour lui, il céda à cette complaisance orgueilleuse, juste à une époque où Casimire n'exigeait pas de difficiles efforts pour exciter l'admiration. Ainsi, le marquis de Courtenay fut victime de la comédie à laquelle il s'était prêté, et, semblable à les acteurs surpris, emportés par leur rôle, il finit par mettre du sien, par aimer véritablement d'amour.

La soirée dont nous avons dit les détails acheva de perdre sa raison, en lui apprenant combien on le supposait avancé dans l'affection de Casimire, puisqu'on n'avait pas craint de les forcer l'un et l'autre à une espèce d'engagement, de fiançailles publiques. Il se demandait, en se rendant à son hôtel, si Mlle de Canilly avait remarqué cet amour et ce qu'il pouvait en espérer. Des doutes lui venaient, à présent qu'il avait besoin d'une certitude : celle dont il avait cru s'amuser comme d'une enfant, comme un tuteur de sa pupille, se parer aux jours de fête, était devenue tout à coup une jeune fille, admirablement belle, riche de ses propres sentimens, maîtresse d'elle-même, et quand, par déférence envers le monde, elle avait prêté ses joues sans taches aux lèvres du marquis, celui-ci n'avait pas interprété tout à fait à son avantage le silence, la froideur, la docilité même dont il avait été frappé, malgré son étourderie ordinaire.

Le marquis rentrait chez lui avec la blessure faite à son cœur et à sa raison ; car, chez les êtres faibles, la distance est courte entre la raison et le cœur. L'amour, le doute, la crainte, l'accablaient de questions. Il se livrait en lui d'épouvantables tempêtes ; d'autant plus vives qu'elles agissaient dans un espace resserer. Les tempêtes sur les lacs sont les plus terribles.

Lorsque sa voiture se fut arrêtée devant son palais, et que le domestique eut ouvert la portière.

— Non ! je ne descends pas, lui dit le marquis de Courtenay ; qu'on me conduise sur-le-champ chez M. de Canilly. Allez vite !

— La portière fut aussitôt refermée, et la voiture, à l'étonnement des valets déjà accourus pour éclairer le passage du marquis sous la voûte, tourna et s'éloigna avec vitesse.

Elle arriva bientôt devant l'hôtel de M. de Canilly dont les portes venaient à peine de se fermer sur la voiture qui avait ramené Casimire.

Comme tout le monde était encore éveillé dans l'hôtel, le marquis s'introduisit sans trop d'obstacle jusqu'au salon où on lui dit que venait d'entrer Mlle de Canilly ; celle-ci, pourtant, parut fort étonnée de cette visite à une heure si avancée de la nuit, et à peine remise du trouble qu'elle avait ressenti au spectacle.

Le marquis avait repris son air léger.

— Savez-vous ce qui m'amène chez vous ?

— Non, monsieur le marquis.

— Un secret.

— Je présume qu'il est peu grave, répondit Casimire, car vous auriez eu le temps de me le confier au spectacle.

— Il est très grave, au contraire, mademoiselle, répliqua le marquis qui jeta les yeux vers la porte pour s'assurer qu'elle était fermée.

— S'il est grave, il n'est pas triste en tout cas. Vous me semblez d'une excessive gaîté.

— Ecoutez-moi.

— Volontiers.

— Je suis très riche, vous le savez.

— Oui, monsieur le marquis.

— Je veux partager ma fortune avec une femme que j'aime.

— C'est fort généreux, c'est de l'argent bien placé, si celle que vous aimez n'est pas riche, répliqua Casimire.

Si celle que vous aimez n'est pas riche, arrêta la volubilité fébrile du marquis.

Il comprit qu'il parlait à une jeune fille dont il n'éblouirait pas l'imagination avec des paillettes d'or, puisqu'elle était au moins aussi riche que lui.

— Ah! il ne s'agit pas de générosité, se reprit-il un peu troublé, mais il s'agit de bonheur pour moi. Je veux me marier.

— En quoi mes conseils pourront-ils vous être utiles, monsieur le marquis, dans une telle affaire?

— Ce n'est pas seulement de vos conseils que j'ai besoin, mais de votre consentement.

— De mon consentement?

— C'est à vous que je prétends offrir mon nom et ma main.

— Après avoir ouvert ses yeux avec un grand étonnement, Casimire abaissa, avec autant de réflexion au moins que de modestie, ses longues paupières.

— Si vous n'avez aucun motif d'éloigner mes vœux, reprit le marquis, consentez, je vous prie, à m'écouter quelques instans. Je vous ai paru dissipé, frivole, mon Dieu! j'en conviens; je crois que je le serai toute ma vie; mais si vous m'acceptez ainsi, pourquoi me reprocherais-je cela comme un crime? Si je voulais devenir grave, je ne parviendrais qu'à paraître ridicule, et je ne passe que pour léger. Quelques femmes, beaucoup même me pardonneraient ces défauts de caractère, si je les demandais en mariage, mais aucune d'elles n'a le droit d'être aussi exigeante que vous, et voilà pourquoi je dois être sincère avec vous, Casimire. Comment essaierais-je, d'ailleurs, de ne pas l'être? Nous vivons ensemble depuis plusieurs années. Vous me connaissez comme un frère connaît sa sœur. Quand je vous promettrais de me réformer, de lire du matin au soir, d'exercer ma pensée sur des sujets graves, de devenir un de ces hommes politiques en si haute estime dans l'opinion de M. votre père, vous ne me croiriez pas.

Si vous pouvez aimer un homme qui raffole des chevaux, des chiens, des fêtes, du bruit, de la chasse, qui abhorre le travail et la pensée autant que la maladie et la mort, qui ne se connaît qu'en habits nouveaux, en équipages nouveaux, en ameublemens nouveaux, qui n'est rien qu'un gentilhomme fort inutile, né pour le plaisir, mais pourtant assez facile à vivre; enfin, sans tant en dire, si vous pouvez m'aimer ou m'aimer assez pour m'épouser, ajouta le marquis, répondez-moi, car je suis venu ici inquiet, triste, défiant, et résolu, cependant. Je vous aime, vous plaît-il d'être marquise de Courtenay, et quand vous convient-il de l'être? dans un mois, dans un an, jamais? Oh! ne dites pas jamais! dit le pauvre et suffisant marquis, ayant gardé tout son sérieux, amassé tout ce qu'il y avait de vrai dans son affection pour la dernière phrase de sa confidence décousue, qu'il ferma ainsi par un cri.

Depuis le premier mot un peu clair du marquis, jusqu'au moment où elle lui répondit, Casimire remua plus d'une pierre dans ce vaste bâtiment de doctrines bâti dans sa tête par son père.

— Quoique je trouve un peu bizarre l'heure de votre confidence, et fort imprévu le motif qui l'a amenée, répondit Casimire, je ne suis pas aussi décourageante que vous avez paru le craindre. Si je ne dois compte de mes sentimens à personne, je me dois les conseils de mon père avant même de chercher à savoir si j'éprouve des sentimens d'affection pour quelqu'un. Mon père est mon guide, vous le savez. Mon père...

— Oh! interrompit le marquis, il est bien entendu que je ne veux rien faire sans l'agrément de monsieur le comte, sur la bienveillance duquel vous ne voudriez pas peut-être m'empêcher de compter. Je lui

écrirai, j'attendrai son retour, j'apporterai tous les ménagemens, j'userai de toutes les convenances voulues, pourvu que vous me laissiez entrevoir l'espérance de ne pas contrarier ses vues, si elles sont d'accord avec les miennes.

Maîtresse d'elle-même, Casimire pensa que rien n'effacerait mieux l'impression qu'elle avait pu produire par sa joie immodérée, ses cris soudains, son enthousiasme, il y avait quelques heures, en entendant proclamer au théâtre le nom du commandeur de Courtenay, comme de persuader adroitement à la société polonaise qu'elle n'était pas entièrement insensible aux douces sollicitations du marquis de Courtenay. Cette facile condescendance envers la passion d'un extravagant dont il ne resterait rien au bout de quelques jours, lui sembla un prétexte tout simple et tout naturel pour dérouter ceux qui auraient conclu, de la scène donnée en plein public, qu'elle aimait le commandeur et non le marquis son frère. Ce moyen rentrait dans la catégorie de ceux dont son père lui avait vanté l'excellence, l'infaillibilité. Oh! si Casimire avait deviné la portée de l'arme qu'elle allait manier si témérairement, et dans quel cœur irait percer la balle empoisonnée qu'elle roulait avec tant de légèreté entre ses doigts!

— Vous n'exigez pas de moi, monsieur le marquis, reprit-elle enfin en souriant, que je réponde autrement que par le silence à tout ce qu'il vous plaira de me dire après ce que je vous ai déjà dit.

— Oh! je vous comprends et je vous remercie, s'écria le marquis de Courtenay. Il n'y a plus, entre nous, comme arbitre de nos destinées, que M. le comte de Canilly, et je m'en flatte, continua le marquis dont la voix s'éclaircit comme celle de l'oiseau au retour du beau temps, il ne me sera pas trop défavorable. Il connaît ma famille, ma noblesse; il sait tout ce que mes revenus m'assurent de crédit dans le monde et à la cour; je puis donc espérer. Malheureusement, de la gamme de la joie le marquis passa vite à celle de la fatuité; il fallait s'y attendre Je parlerai avec franchise, reprit-il, je m'attendais au bonheur de ne pas me voir entièrement repoussé par vous.

Si le marquis avait pu soulever le masque que Casimire venait de mettre sur son visage depuis sa résolution de feindre, comme il eût vite retiré ces dernières paroles!

— Sans ingratitude, pouviez-vous oublier, reprit-il, tout ce que je viens de faire pour mériter votre attention?

Est-ce que cet éclat ne vous a pas séduite? Il vous appartiendra tout entier dans peu. Vous n'aurez pas de rivale en palais, en chevaux, en domestiques. N'est-ce pas là le bonheur?

— Monsieur le marquis, interrompit Casimire, à deux heures après minuit les gens qui rêvent, dorment.

— Oh! je ne dors pas, je ne rêve pas, s'écria le marquis.

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, reprit Casimire, qui avait très exactement dit ce qu'elle avait pensé. J'ai voulu dire qu'à deux heures après minuit...

— Je comprends... à deux heures après minuit, s'écria le marquis, il est temps d'aller dormir, je me retire. C'est que tout m'effraie, ajouta-t-il, en prenant son chapeau, un mot, un signe, un rien. Je suis comme quand on aime, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, dit Casimire.

— Méchante! mais vous avez raison de feindre. Nous autres, jeunes gentilshommes, nous sommes trop portés à croire qu'on nous adore. Un peu de sévérité nous est due. Pas trop! n'est-ce pas, ma charmante Casimire, pas trop!

— Bonsoir, monsieur le marquis.

— Bonne nuit, mon espérance!

La porte du salon n'était pas encore retombée sur son autre moitié que Casimire murmura :

— Le fat !

Le moral de Casimire, en se développant, tendait constamment, on a pu le voir, à se placer, dans cet état de lutte, entre son cœur et les doctrines de son père; elle allait au bien lorsqu'elle écoutait son cœur; elle tombait dans le faux quand elle se conduisait à la clarté de ces doctrines. Plus elle avançait en âge, et plus cette collision intérieure occupait de l'espace et prenait de la force.

Ce n'était pas avec la défiance de l'artiste, que son père avait travaillé une matière tendre et précieuse, mais avec la brutalité d'un sophiste, avec le marteau et sur l'enclume. Elle était bossuée de faux enseignemens. Les opinions, les sentimens, les croyances, adoptaient des inégalités et des creux en étant répandus dans ce moule altéré, et plus ce qui s'y versait était ardent, et plus les difformités s'y modelaient avec ténacité. Aussi Casimire, n'eut-elle pas plutôt écrit sa laconique lettre au commandeur de Courtenay, qu'elle se repentit de la lui avoir envoyée. Mais il n'était plus temps, cette fois, de la détruire; elle suivrait sa destinée. Rien au monde ne pouvait plus la lui rendre. Sa lettre volait dans la valise du courrier aux frontières de la Turquie, pour ne s'arrêter que dans les mains du commandeur.

Au lieu de la réjouir, cette pensée tourmentait maintenant Casimire nuit et jour. Quelle opinion concevrait-il d'elle, en découvrant sous cette injonction formelle, impérative et brève, *revenez*! un amour désormais impossible à feindre ou à nier? Pourquoi nier ou feindre, se reprenait-elle, quand l'abattement, qui suivait chacun de ces combats, ramenait le calme à son cœur. Elle lui avait dit ce qu'elle éprouvait; où était le mal? où était la honte, le danger? Doux miel, ces paroles s'aigrissaient à la moindre réaction de sa sombre éducation sur son charmant naturel, et d'autres raisonnemens ne manquaient pas d'accourir. — Pourquoi, murmurait-elle, tout entier à elle en partant, ne l'aurait-il pas oubliée dans des occupations plus sévères, peut-être aussi dans ces résidences où le cœur des officiers est tant exposé à la séduction de femmes étrangères? Quel effet produirait alors la lettre, s'il en était ainsi? un sourire de vanité, une compassion humiliante. Quand elle en arrivait, de fiction en fiction, à cette conséquence désespérée, Casimire aurait volontiers donné tout ce qu'elle possédait pour retirer sa lettre, cette lettre qu'elle eût peut être renvoyée au même instant au jeune commandeur de Courtenay.

Ce déchirement perpétuel avait fini par nuire à sa santé; elle ne vivait presque plus que de fruits, et passait ses journées assise dans un fauteuil, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux rêveurs. Son abattement n'avait pas échappé à l'œil de Marine qui, en femme d'un grand sens, savait combien il y a peu à faire pour détourner ce mal qui cherche les jeunes filles à l'époque où elles aiment. Marine n'en doutait plus; Casimire aimait, et quelque effort qu'eût fait depuis quelques jours la fille de M. de Canilly pour ne pas laisser paraître le redoublement de son mal, Marine savait aussi qui elle aimait. Après tout, avait-elle dit en réunissant ses réflexions et en les résumant d'un mot : Le mâle vaut la femelle. Il nous convient. J'entrevois un beau nourrisson dans l'avenir.

Si Casimire avait oublié sa dernière entrevue avec le marquis de Courtenay, et plus complétement oublié encore les espérances de mariage qu'elle lui avait laissé concevoir en se jouant, dans le but de donner le change à l'opinion, le marquis de Courtenay, qui n'avait eu aucune raison de subtiliser avec son propre bonheur, de mettre en doute les paroles de Casimire, n'avait plus songé, dès ce moment, qu'aux préparatifs du mariage.

Ses jours et ses nuits n'étaient occupés que de l'éclat extraordinaire qu'il projetait d'imprimer à cette fête, espèce de couronnement impérial

de sa glorieuse personne. Il écrivit coup sur coup à Paris; il chargea ses fournisseurs, éclairés de l'avis de ses amis de cour, de lui envoyer, sans s'arrêter aux obstacles du prix, un ameublement exactement pareil à celui que le régent, voulant faire une surprise à Louis XV, le jour où il sortirait de la tutelle de son gouverneur, avait commandé en secret pour les appartemens de Versailles. Ce n'était pas moins qu'un million à dépenser en tapisseries, en dorures, en tableaux, en peintures, sans parler des immenses frais de transport de tous ces meubles à travers l'Allemagne. Il fit acheter aux Gobelins un tapis d'une richesse de travail incomparable, représentant les principales vues du parc de Versailles. La manufacture de porcelaines de Sèvres, vaincue par l'énorme somme d'argent qu'il offrit, consentit à lui fabriquer douze sujets mythologiques destinés à parer les encoignures de ses salons. Enfin, il n'est pas de chefs-d'œuvre de bronze ou de marbre, en vogue à Paris au moment où il se disposait à s'unir à Mlle de Canilly, qu'il ne parvint à se procurer. A force d'enrichir ce temple, il finit, comme cela arrive à tous les crédules, par devenir fanatique de la divinité qu'il comptait y placer.

Quand il crut que son mariage avec Mlle de Canilly ne tarderait pas à se conclure, il le fit circuler à la cour de Versailles et annoncer au prône de Notre-Dame, par l'archevêque de Paris lui-même, un des proches parens de son oncle maternel, gouverneur du Perche. Enfin, le marquis, dans la joie de ses espérances si près de se réaliser, écrivit ainsi à son frère le commandeur :

« Monsieur le commandeur :

» Vous n'avez plus le droit de vous croire le plus original de la famille, vous qui, sans nécessité, allez chercher la mort dans les pays étrangers, quand vous êtes à peu près sûr de l'obtenir chez vous, en vous donnant la peine d'attendre. En ma qualité d'aîné, j'ai la prétention de vous surpasser en extravagance. Ma foi! il n'y a plus à se dédire. Vous ne devinez-pas?... eh bien! mon cher commandeur, je me suis senti le courage d'imiter nos aïeux... Je me marie... Voilà, me direz-vous, une singulière fantaisie, une capucinade amusante; riez-en avez vos camarades, faites rire même les Turcs dans leurs barbes, si vous ne les leur avez pas entièrement arrachées; mais c'est un plongeon à peu près fait; je dis bien à peu près, car lorsque cette ébouriffante nouvelle vous arrivera, je serai sur le point de marcher à l'autel... oui, de marcher à l'autel.

» Me voyez-vous, flanqué d'un bouquet d'orangers, à genoux entre deux chérubins, et jurant d'être toujours fidèle à Mme la marquise, votre belle-sœur, s'il vous plaît. Parole d'honneur, je me marie par amour... Je suis trop homme du monde... trop de mon siècle, pour me flatter d'une passion romanesque; mais, en vérité, j'éprouve une affection réelle en me précipitant dans l'abîme du mariage. J'ai jeté le plus de roses et de duvet de cygne que j'ai pu au fond de cet abîme. Je veux dire que les fêtes vont se succéder dans mon palais, que de frère à frère il me serait permis de comparer à Versailles, si Versailles était achevé. Mon convoi funèbre ne laissera rien à désirer. Puissiez-vous, pour distraire vos veillées de bivouacs, voir passer les jolies femmes que j'aurai à mes noces et en retenir quelques-unes par les rubans de leurs ceintures. Je veux qu'on boive trois fois par nuit à votre santé... c'est tout ce que puis faire pour vous à la distance où vous vous tenez; comptez sur ma promesse et sur la Pologne.

» Mais je suis un profond étourdi, sur ma parole; voilà cinq minutes que je vous fatigue de mon mariage, et je ne vous ai pas encore dit qui j'épousais.

» Si vous eussiez été à Varsovie dans ces derniers temps, je n'aurais pas manqué de vous consulter sur le choix qu'il m'a convenu de faire, et à coup sûr vous l'eussiez approuvé : car, peu porté, comme vous m'avez

toujours paru, à serrer le nœud conjugal, il vous est à peu près indifférent de savoir qui l'on épouse, quand, par hasard, on épouse. Mais vous n'étiez pas là. Oui, mon cher commandeur, c'est elle, ouvrez les yeux, relisez son nom, recommencez la phrase, c'est Casimire de Canilly que j'épouse, Casimire destinée à être dans quelques jours Mme la marquise de Courtenay.

» Or, je vous en fais juge, mon valeureux commandeur, pouvais-je mieux m'adresser? Devais-je souffrir qu'un Polonais, qu'un Tartare, car tout Polonais est un peu Tartare au dessert, devînt l'époux de la Française la plus distinguée, de la Parisienne la plus accomplie de notre époque? J'aurais été un grand coupable. Je devais un peu me sacrifier; sacrifice adorable! car, entre nous, je ne sais si vous l'avez remarqué, j'ai toujours eu un doux faible pour la fille de M. de Canilly.

» Vous dire que Casimire m'adore, serait afficher une prétention au dessus de mon mérite; mais je crois approcher de la vérité en vous assurant qu'elle m'aime comme je n'aurais jamais osé l'espérer, moi, excessivement inférieur aux précieuses qualités dont elle est remplie. Vous savez si, avec son intelligence, trop haute même pour me permettre de l'apprécier, elle était en droit de choisir un mari parmi tous les jeunes seigneurs polonais empressés autour d'elle. Je penche donc à croire que, si sa préférence s'est arrêtée sur moi, c'est qu'elle a laissé aller son cœur où il a voulu la conduire. J'ai été élu par inspiration, comme les papes dont on ne sait comment amener et justifier la nomination.

» Maintenant que l'évément touche à sa fin, je puis dire, après avoir été assez modeste avec vous, que Casimire eût pu tomber plus mal. Je lui prépare une existence que peu d'hommes auraient eu les moyens, sinon le désir, de lui rendre aussi brillante. Je la présenterai successivement à toutes les cours de l'Europe où, grâce à mon nom, je suis sûr de l'accueil qui l'attend. Sa vanité sera satisfaite au delà de ses rêves et de ses illusions. Elle est femme, elle aimera le plaisir : eh bien! de retour à Paris, où nous finirons par nous fixer, je la ferai reine de la mode. Je lui inspirerai le goût de la frivolité, du spectacle, des bals, des plaisirs, afin qu'elle perde certaines idées par trop sauvages que son père lui a mises dans la tête; nous serons, elle et moi, deux vrais compagnons de plaisir. Un règne de charmantes dissipations s'annonce pour la France. Dans quelques années, nous aurons un jeune roi à la tête des gentilshommes français. Jeune roi, jeune cour, jolies femmes, fins soupers; nous entrons en dansant dans le siècle.

» Adieu, commandeur, battez-vous bien, tandis que je vais tâcher d'avoir des héritiers de notre nom, de peur que, si ce glorieux nom ne reposait qu'en vous, il ne fût coupé en deux par un boulet. Dieu écarte une telle calamité, ne fût-ce que pour exaucer un vœu bien cher à mon cœur, celui de vous voir tenir sur les fonts baptismaux le premier enfant que j'aurai de Casimire.

» Votre frère,
» Marquis DE COURTENAY. »

Une double anxiété s'emparait du cœur de Casimire, à mesure que les jours se succédaient. Où était son père absent depuis plus de trois mois? Etait-il parti de Paris le jour qu'il avait indiqué sur sa première, sur sa seule lettre? Etait-il arrivé sans accident dans le Béarn, chez M. de Marescreux? D'un autre côté, silence absolu du commandeur qui depuis un mois avait dû recevoir la lettre de Casimire, cette lettre si inquiétante pour son repos. Il pouvait ne pas l'avoir reçue, s'il avait suivi le corps d'armée allemand qui, ainsi que le marquaient les gazettes de Vienne, avait reçu l'ordre de descendre le Danube et d'occuper le centre de la Valachie. Alors Casimire devait se préparer à des mois, à des années de silence.

Casimire essuya promptement quelques larmes ; on entrait chez elle : c'était l'heureux marquis de Courtenay.

— Félicitons-nous, s'écria-t-il en jetant son chapeau, sa canne et ses gants, Babel est à sa fin, nous touchons au ciel. Vous avez l'air de ne pas comprendre, ma divine.

— Je l'avoue, je ne vous comprends pas, monsieur le marquis.

— De quoi peut-il être question, quand je suis harassé comme un serf qui revient de la corvée, si ce n'est des changemens, des améliorations, des embellissemens, des prodiges de mon palais.. Je n'en puis plus. C'est que rien ne se ferait sans moi ; il faut que je coure sur les échafaudages avec les maçons, que je presse le serrurier, que je gourmande les ébénistes. Aussi voyez comme ils m'ont arrangé. Mais, comme je vous le disais dans la joie de mon âme, l'œuvre marche à son parfait accomplissement, et certes elle me fera honneur, n'est-ce pas? dans l'opinion de la personne qui l'inspire.

— Assurément, répondit Casimire, qui n'avait pas saisi un seul mot de tout ce qu'avait débité le marquis en s'époussetant, en se brossant, en s'essuyant.

Il reprit en croisant ses jambes :

— Mais reste le boudoir, le temple de la divinité, et, là-dessus, il faut s'entendre. Mon avis seul ne suffit pas. La chose est de la plus haute importance. Est-ce le jaune-tanné ou le vert-gai que vous préférez?

— Pourquoi faire? demanda Casimire.

— Mais pour faire un boudoir, répondit le marquis ; je croyais l'avoir assez clairement énoncé. J'ai le plaisir de vous demander si, pour décorer un boudoir, c'est au satin jaune-tanné ou au satin vert-gai que votre bon goût accorde la préférence. Le jaune-tanné a son mérite, je n'en disconviens pas ; il prête une valeur très grande aux blondes, il les dore radieusement, il semble les envelopper d'une auréole de lumière ; cependant le vert-gai a ses nombreux partisans.

— Un boudoir, épela avec distraction Casimire.

— Mais oui, un boudoir. Comment le comprenez-vous?

— Je le comprends, répondit Casimire, tempéré l'hiver, agréablement aéré l'été.

— Vous vous moquez fort plaisamment de moi, reprit le marquis de Courtenay ; c'est charmant en vérité. Je m'épuise, depuis un quart d'heure, à vous exposer les avantages particuliers de chacune des deux couleurs les plus convenables à un boudoir, et vous me répondez par le chaud et le froid.

— Oh! pardon, dit Casimire, pardon, monsieur le marquis ; mais je vous ai parfaitement écouté. Vous me consultez sur le choix des couleurs le mieux en harmonie avec le caractère d'un boudoir. Je suis de votre avis : la meilleure nuance est celle que vous avez choisie : c'est le bleu.

— Le bleu! s'écria le marquis ; le bleu! il n'a pas été question de bleu. Vous ne me parûtes jamais plus préoccupée qu'aujourd'hui, sur mon âme! Puisque ce sujet-là ne peut captiver votre attention, passons à un autre sujet, dit le marquis. Que dites-vous de ces perles et de ces diamans? poursuivit le marquis de Courtenay en sortant de sa poche trois écrins qu'il se hâta d'ouvrir et qu'il vida sur la table.

— Ce collier est superbe, dit Casimire. Que ces perles sont d'une admirable rondeur!

— Tant mieux, s'écria le marquis. Et cette ceinture d'émeraudes?

— Eblouissante, monsieur le marquis.

— Et cette couronne de marquise?

— La couronne de France seule est plus riche, mais elle n'est pas plus belle.

— Je suis orgueilleux, reprit le marquis, d'avoir fait un choix si conforme à vos goûts.

— Vous êtes trop bon, monsieur le marquis; mais par quel caprice vous êtes-vous mis si fort en dépenses de diamans et de joailleries?

— Un caprice, un caprice! répéta le marquis de Courtenay. Eh quoi! vous ne devinez pas à qui sont destinées ces trop faibles marques d'une galanterie qui n'est qu'un devoir? Mais c'est à vous, mon idole, ma toute parfaite, que ces diamans appartiennent.

— A moi!

— Cet étonnement...

— A moi, dites-vous!

— Et à qui donc voulez-vous que je les destine? C'est un cadeau de noces, c'est le mien.

— Vous vous mariez donc, monsieur le marquis?

— Au nom du ciel! ne me désespérez pas avec toutes ces surprises : c'est assez feindre, c'est trop feindre une ignorance qui me blesse, qui me...

— Mais parlez! parlez! s'écria Casimire.

— Que faut-il que je dise? que me reste-t-il à vous apprendre? dit profondément désolé le marquis. N'est-il pas arrêté que nous nous marierons dès le retour de M. le comte de Canilly, votre père; que nous tiendrons tout prêt pour un consentement qui ne peut nous manquer?

— Nous marier! nous deux! s'écria Casimire avec une désolante naïveté; nous deux!

— Ah! mon Dieu! auriez-vous oublié vos promesses!...

— Mes promesses! mes promesses?

— Mais c'est ici, dans ce salon, à cette place, que je vous demandai, il y a deux mois, si vous acceptiez ma main; vous me répondîtes oui.

— Vous vous trompez, monsieur le marquis, je n'ai rien dit de cela.

— Vous ne vous souvenez donc plus? mais je me souviens, moi; j'ai bien entendu; vous avez dit oui; vous avez consenti; et aujourd'hui... aujourd'hui!

La douleur arrêta la parole sur les lèvres du marquis; il pâlit, chancela, tomba dans le fauteuil, et prit sa tête entre ses deux mains.

— Quoi! dit Casimire d'un ton cruellement léger, vous n'avez pas pris pour ce qu'elles valaient, des réponses en l'air, sur des propositions que j'avais lieu de croire tout aussi légères? Pouvais-je supposer que vous attachiez la moindre importance à un amusement de votre esprit? Le ton avec lequel vous parliez de votre amour si inattendu, si soudain, m'a complétement trompée... Mais, puisque je me suis trompée, je regrette de toute mon âme de n'avoir pas été plus sérieuse, monsieur le marquis, quand vous l'étiez si peu.

— Ah! c'était une passion sincère, dit d'une voix étouffée le pauvre marquis de Courtenay, qui, toujours frivole au milieu de la plus réelle des douleurs de sa vie, ajouta : Si elle n'eût pas été sincère, aurais-je bouleversé, de fond en comble, mon palais, appris à toute la noblesse de France que j'allais unir mon nom au vôtre; aurais-je fatigué mon corps et mon esprit à vous préparer un sort digne de votre beauté et de mon amour?

Casimire restait froide, interdite; elle recueillait les premiers fruits de cette hypocrisie fatale qui n'était pas chez elle un calcul de coquetterie. Casimire n'était pas coquette, mais un côté du caractère que lui avait donné son père. Elle avait écouté, permis en riant une passion qu'elle avait inspirée, pour, en faisant semblant de l'écouter, en cacher une autre, celle qui dominait son cœur; mais la passion raillée, amusée, était arrivée la première; elle relevait la tête et confondait Casimire malgré ses dénégations, malgré son langage adroit, malgré toutes les ressources de son esprit, malgré tout ce qu'il y avait de parfaitement vrai dans sa justification.

Le marquis eut la faiblesse ou le courage de pleurer.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il en étouffant ses larmes dans son mouchoir, je me retire, je m'en vais; adieu! mademoiselle. Je quitte cette ville, je quitte ce pays où je ne puis être que ridicule, adieu! Mademoiselle de Canilly, j'irai, je vais en France... Mais, s'arrêta-t-il, je serai ridicule aussi en France. On sait à la cour, où ne sait-on pas que j'allais me marier avec vous? Allons! je serai partout ridicule! Mon frère, vous êtes bien heureux de ne pas aimer, vous! Que vous êtes plus heureux encore si vous êtes mort.

— Mort! s'écria d'une voix déchirante Casimire; mort! Elle saisit le marquis par le poignet.

Ce cri fut une diversion à la douleur du marquis de Courtenay.

— Ne vous alarmez pas ainsi, mademoiselle. Je ne dis pas que mon frère le commandeur est mort, quoiqu'il y ait bien long-temps que nous n'avons eu de ses nouvelles. Je disais que, s'il était mort, j'envierais son sort. Mais je vous remercie de ce cri d'intérêt qui vient de vous échapper pour lui. Vous aimez encore notre famille, si vous ne voulez pas y entrer. Merci, mademoiselle de Canilly, qu'une bonne amitié demeure entre nous. Une amitié... Oh! de l'amitié! Il recula vers la porte, pâle, honteux, désespéré. Il descendit l'escalier.

On ne le rappela pas.

Casimire était trop dure, trop cruelle envers le marquis de Courtenay, pour ne pas porter dans son âme, et ceci le disait hautement, un amour aveugle, immense, despotique pour le commandeur.

Du jour même où le marquis de Courtenay eut cette orageuse explication avec Mlle de Canilly, il renvoya tous les ouvriers employés aux travaux babyloniens de son palais, dont les portes se fermèrent à tout le monde. Il s'y cloîtra étroitement; il n'en sortit plus. Le bruit, le mouvement cessèrent. On eût dit un palais frappé d'apoplexie foudroyante.

Ce silence universel, après tant d'agitation, exerça au plus haut degré l'esprit caustique et la langue acérée de l'oisive aristocratie polonaise. D'abord elle s'étonna, puis elle chercha à savoir, et comme elle ne sut rien, elle inventa. Tout croît à merveille dans le champ de l'invention, le cèdre et les chardons. On se dit que le marquis de Courtenay était malade, mais on n'y crut pas; on se dit que le marquis avait perdu la moitié de sa fortune dans la banqueroute de Law; personne n'attacha d'importance à ce bruit; on se dit qu'il avait essuyé un refus de M. de Canilly en lui demandant la main de sa fille; comme ceci devenait plus scandaleux, ceci parut aussi plus vraisemblable, on y crut à moitié; on se dit enfin que le marquis, trop confiant dans l'amour de Casimire.... Mais il est plus utile de dire ce que devenait Casimire.

Une lueur de son bon sens naturel passa sur le fond sombre de ses pensées, dès que le marquis de Courtenay eut interrompu toute relation avec elle. Casimire s'expliqua alors, par la réflexion, combien le marquis avait eu raison de croire à des dispositions favorables, après les marques qu'elle lui en avait données en mille occasions. Avait-elle reculé devant une seule des épreuves publiques auxquelles il l'avait appelée, afin de se convaincre et de convaincre les autres de la vraisemblance de ses prétentions? Ne l'avait-elle pas accompagné partout où il avait voulu la conduire? En se laissant produire en tous lieux, non avec la familiarité d'une sœur qui suit son frère, mais avec éclat, distinction, étiquette, n'avait-elle pas consacré les espérances du marquis de Courtenay?

Sa conscience, quoiqu'elle eût pris l'habitude de la réfuter, rappela à Casimire ces nombreuses légèretés, et lui reprocha amèrement surtout, à voix basse, comme tout ce qui doit le mieux s'entendre, d'avoir voulu profiter de l'amour bruyant du marquis pour s'occuper sans bruit du sien propre; mais ces châtimens infligés dans l'ombre pouvaient-ils la préoccuper beaucoup au moment où deux choses, d'abord placées aux extrémités de l'horizon, paraissaient se rapprocher sans cesse, et d'heure en

heure, de son front et de son cœur : la couronne qu'était allé ramasser son père au milieu des flammes d'une conjuration, le retour du commandeur de Courtenay à Vasovie ; si toutefois la couronne n'avait pas été écrasée sur la tête de son père, si le commandeur n'était pas mort sous une balle turque.

Quoique Casimiro ne touchât pas encore à cette période de la vie où, instruit par l'expérience, on apprend combien peu notre volonté et nos vœux aident à l'accomplissement des choses espérées, où l'on se démontre que le hasard seul, ou si l'on aime mieux la Providence peut tout, règle tout, fait tout, à quelque agitation qu'on se livre, elle éprouvait pourtant de ces bouffées d'espoir et de découragement venues on ne sait de quel côté, dernier symptôme des faits qui se dénouent. Elle espérait et désespérait, elle souriait toute une matinée, et passait des nuits entières à pleurer. Son sort allait être tout ou rien, elle le pressentait. Y avait-il une bien large part pour les souffrances solitaires du marquis de Courtenay entre deux attentes aussi décisives ?

Un matin qu'elle souffrait de cette torture morale, Marine entra dans sa chambre ; elle lui dit :

— J'ai rêvé cette nuit que nous nous promenions dans le parc de St-Cloud, sur ce gazon qui va d'une porte à l'autre. Que c'était beau ! Je crois que je l'aurais mangé de plaisir. Voudrais-tu te promener à Saint-Cloud ?

— T'ennuierais-tu ici, nourrice ? lui répondit Casimire.

— Cela commence. Mon joli rêve est venu comme un cheval à qui veut partir.

— Alors, décidément, tu veux t'en aller.

— Il ne faudrait pas me dire deux fois de faire mes paquets. Ah ! si monsieur ton père nous envoyait un petit mot de permission pour aller le trouver.

— Mais où ?

— Est-ce qu'il n'est pas à Paris ?

— A Paris ? répliqua Casimire en souriant.

— Où diable fût-il, nous irions.

— Je ne t'ai jamais vue si décidée, Marine.

— C'est qu'on ne laisse pas ainsi toute la vie deux femmes seules.

— Courons-nous quelque danger ? Nous sommes au milieu d'amis...

— J'aime mieux les amis ne notre pays.

— Ils nous ont prouvé que leur cœur...

— Pourquoi ont-ils une langue ?

— Qu'ont-ils dit ?

— Ce qu'ils ont dit ? Ah ! ce qu'ils ont dit ! des sottises, des faussetés, des mensonges.

— Sur toi, ma pauvre Marine ? Tu es bien assez jolie pour cela ; mais tu n'es pas encore assez grande dame..

— Si c'était sur moi.. mais... Oh ! si ce n'était que sur moi...

— C'est donc sur moi qu'ils ont parlé. Tu es bien émue, Marine ; que se passe-t-il ? comme tu es agitée ! En vérité, tu m'effraies. Parle, mais parle !

— Dis-moi, mignonne, reprit Marine en appuyant Casimire sur son sein comme autrefois lorsqu'elle voulait l'endormir, tu n'as remarqué les œillades noires ou bleues d'aucun de ces petits officiers qui abondent ici comme les sauterelles en été chez nous.

— Moi ! mais que dis-tu ?

— Tu n'as pas répondu à leurs propos sucrés ?

— Mais, Marine...

— Ne te fâche donc pas, ma nourrissonne, histoire de causer, reste là. Je t'ai chanté bien des chansons là où tu t'appuies ; encore une. Tu n'as

pas répondu aux lettres de quelques petites moustaches. Il n'y aurait pas grand mal...

— Grand Dieu !

Tu me le promets bien!

— Qui est-ce qui a dit cela ?

— C'est cette bête, vois-tu, qu'on appelle tout le monde. Il n'y a pas jusqu'à notre cocher qui ne m'ait dit l'autre soir, en faisant un cent de piquet avec moi : Marine, sais-tu? le cocher de monsieur tel m'a dit...

— Qu'est-ce que c'est que monsieur tel? demanda Casimire.

— Ce cocher, reprit Marine, a dit à votre cocher qui me l'a dit : — On dit que le mariage de votre jeune maîtresse, avec le marquis de Courtenay a manqué, uniquement , parce que votre maîtresse a laissé tomber l'autre jour de sa ceinture un billet doux qui aurait été ramassé par le marquis, et qui n'était pas pour le marquis.

— Oh! infamie! s'écria Casimire.

— Moi, j'ai abattu les cartes, et j'ai donné une paire de soufflets à notre cocher, en lui disant quinte majeure, quatre as, quatre rois.

Une larme d'indignation tomba brûlante sur la main de la nourrice.

— Voilà, reprit-elle, comme j'ai su la nouvelle que je t'apprends. Je savais bien, moi, que tu n'aimais personne, à commencer par le marquis; mais voilà pourquoi il faut partir tout de suite ; c'est mon avis. Puisque tu sais où est ton père, tu lui écriras de faire un crochet et de venir nous rejoindre à Paris.

— Partir?

— Qui donc nous empêcherait, mignonne?

— C'est impossible!

— Comme tu dis cela ! Mais enfin, qui nous retiendrait ici?

— Je te dis que c'est impossible, Marine.

— Une cause, une raison, au moins.

— J'attends...

— Tu attends?... Mais je veux savoir...

— Marine!...

Marine prit la main de Casimire dans la sienne.

— Tu aimes quelqu'un ici?

— Ici ! non.

Et Marine releva la tête de Casimire, écarta les cheveux sur son front, la regarda jusqu'au fond des yeux, et elle dit :

— Ce n'est pas le marquis de Courtenay que nous aimons ?

— Je te jure bien, Marine...

— Ne jure pas ; je te crois bien sans cela. En ce cas, reprit Marine, attendons encore un peu avant de partir.

— Long-temps, crois-tu ?

— Je ne pense pas, discrète.

— Et qui te le fais croire ?

— Parce que je demanderai dans un vœu à Notre-Dame-de-Nanterre de t'envoyer au plus tôt ce que tu desires. Elle ne m'a jamais trompée.

— De tous les moyens auxquels Casimir aurait pu penser pour hâter le retour du commandeur, certes celui de s'adresser à Notre-Dame-de-Nanterre ne lui serait jamais venu à la pensée.

— Tu la prieras avec moi, ce soir, n'est-ce pas ?

— Puisque tu le veux, répondit Casimire, je la prierai avec toi pour obtenir une réussite.

C'était encore là une bien étrange déviation au système conseillé, déduit en maximes par le comte de Canilly, la prière d'une nourrice à une gardeuse de troupeaux du village de Nanterre.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le demi-aveu de Casimire à sa nourrice ; huit de ces jours au bout desquels l'ennui prend le nom de mélancolie ; l'attente, celui de martyre ; l'impatience, celui de désespoir.

Ni lettre de son père, ni lettre du commandeur pendant ces huit jours, et autour d'elle la calomnie, encouragée par le silence et l'impunité.

Exaspérée, Casimire, le neuvième jour, fit venir Marine et lui dit :

— Nous partirons demain matin ; ma résolution est prise, prépare tout pour notre départ.

— Tu ne vois donc pas ce que je tiens à la main ? répondit Marine.

— Une lettre !

— Deux lettres ! deux ! s'il te plaît !

Casimire décacheta précipitamment l'une de ces deux lettres.

— De mon père ! Celle-ci est de mon père : laisse-moi, Marine.

— Oui, ma fille s'il y a quelque bonne nouvelle, tu me le diras, n'est-ce pas ?

— Je n'attends ni bonne ni mauvaise nouvelle, répliqua Casimire avec sang-froid, et redevenue Mlle de Canilly au contact de cette lettre touchée par son père.

Marine se retira.

Casimire lut avec un battement de cœur qui l'étouffait, cette lettre si ardemment désirée.

« Notre coup a manqué, Mlle de Canilly.

— Que vais-je apprendre ? s'écria Casimire.

» A l'heure où je vous écris, je suis dans la prison de Toulouse...

Les bras de Casimire fléchirent, son sang s'arrêta ; elle était immobile. Ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre minutes de douloureuse extase, que ses mains relevèrent lentement la lettre de son père.

Elle recommença la phrase :

« A l'heure où je vous écris, je suis dans la prison de Toulouse, après » avoir été arrêté à Agen que je traversais pour me rendre dans le » Béarn, chez M. de Marescreux. Je ne puis guère douter des motifs de » mon arrestation, quoique je n'aie pas encore subi d'interrogatoire. »

Que d'anxiété sur le visage de Casimire !

« Notre conspiration aura été découverte. Comment ? je l'ignore. La » justice du régent va se venger. L'osera-t-elle ? je ne le pense pas. » Croyez, mademoiselle ma fille, que cette pensée ne se mêle pas en » moi à la crainte de me tromper. Je sais les récompenses et les peines » dues aux actes politiques tels que celui que j'avais entrepris. Conçu » gravement, poursuivi gravement, je devais le voir s'accomplir pour » moi ou contre moi avec la même austérité de conviction.

» Ce n'est pas à la condition de réussir qu'on a le droit de demander » une place dans l'histoire, mais à la seule condition de rester grand et » honoré, quoi qu'il advienne.

» Il est mal advenu, je n'en resterai pas moins grand, mademoiselle de » Canilly. Avec la forte quantité d'or que je porte sur moi, il m'a été fa- » cile d'obtenir de mon gardien la permission d'écrire cette lettre qui » vous parviendra en Pologne sous le couvert d'une personne amie. Dès » ces premières lignes, il ne m'est pas permis de vous dire en quels » termes heureux ou funestes je la conclurai ; car si l'affaire où je suis » engagé ne promet pas d'être longue, vu la célérité des juges dans ces » sortes de procès, elle peut se compliquer de certains incidens dont je » vous dois le récit, afin qu'il soit conservé par vous dans nos annales de » famille.

» Souvenez-vous de tout. Nous sommes éternellement en compte avec » la royauté, qui paiera bien si elle paie tard.

» Notez déjà qu'on m'a mis dans la prison où fut enfermé, il y a un siè- » cle, M. de Montmorency, qui avait conspiré (rapprochement étrange), » non pas comme moi avec un roi pour renverser un duc d'Orléans, » mais avec un duc d'Orléans pour détrôner un roi ou peu s'en faut. » Le duc d'Orléans, son complice, le laissa parfaitement couper en deux » par la hache du bourreau. Ceci donne à penser.

» D'ailleurs, je ne veux pas de pitié. Est-ce que les hommes politiques » en méritent aucune ? Maître de la vie du régent, je n'eusse été en- » vers lui que respectueux ; nous verrons s'il a les mêmes principes que » moi, qui suis d'une même condition que lui. Noble pour noble, de » gentilhomme à gentilhomme, qu'il en soit ainsi, je ne désire pas da- » vantage.

» De ma lucarne grillée, je remarque loin, bien loin, sur une place » dont le bruit attire mon attention, une foule de gens qui tournent » leurs yeux de ce côté-ci. Sans doute ils viennent d'apprendre le rang » du prisonnier nouvellement amené dans la prison de leur ville. Cette » place, si animée en ce moment, est, je crois, un marché. Voyez dans » vos histoires de Louis XIII si ce n'est pas sur la place du Marché qu'on » décapita à Toulouse M. de Montmorency. Je m'étonne de la facilité » qu'a l'esprit à trouver des parallèles historiques dans les circonstances » analogues. Il se souvient sans presque avoir appris. Cela résulte du » sang, comme la dignité naturelle chez les gentilshommes. Nous som- » mes du sang avec lequel s'écrit l'histoire.

» Mes verroux crient : on vient me chercher pour paraître devant mes » juges : — Soyez ferme, Mlle de Canilly ! »

Voilà la couronne qu'il voulait poser sur ma tête ! Pauvre père !... — Il appelle cela des juges !

« Je sors de mon premier interrogatoire. Mes prévisions ne me trom- » paient pas : la conspiration ourdie contre le régent est connue. Je ne » sais pas encore le complice qui l'a révélée. Pour ma part, j'ai » cru digne de ne rien nier. J'ai dit les motifs de haine auxquels j'ai cédé » en me mettant à la tête de cette conjuration, formée pour le bien de » la France, pour soutenir l'honneur de nos maisons et défendre la vo- » lonté suprême de Louis XIV.

» Les juges m'ont ensuite engagé à m'expliquer sur les moyens dont » nous nous promettions de faire usage pour arriver à nos fins; j'ai refusé » de répondre. J'ai gardé le même silence quand ils m'ont ordonné de » nommer les personnes liées avec moi dans le but de détrôner le régent. » J'ai déjoué leurs subtilités, j'ai souri à leurs menaces, préparé comme » je l'étais à en subir les effets. Mais quels juges on donne aux gentils- » hommes, qui ne devraient passer devant d'autre tribunal que celui des » pairs du royaume ! La noblesse de robe, cette gentilhommerie noire, » jalouse et croassante, mènera avant peu le grand deuil de l'aristocra- » tie française. Richelieu l'a armée; elle nous tue. Ce Richelieu !... On » me juge aux flambeaux, dans une chambre ardente, comme si j'étais » un empoisonneur.

» Voyant l'inutilité de leurs efforts pour m'obliger à parler, les juges » m'ont annoncé que j'allais recevoir la question ordinaire, le premier » degré de la torture. »

— La torture ! la torture ! oh ! la torture ! Ils vont briser vos membres, mon père !

Casimire laissa échapper un épouvantable cri. Elle avait entendu Marine qui accourait; elle étouffa sa douleur, elle se mit dans un coin pour pleurer. Elle cessa sa lecture ; elle n'aurait pu la continuer. Ses larmes répandaient un voile sur sa vue, et le tremblement de ses mains imprimait à la lettre un froissement continu.

Quant la crise fut moins forte, elle reprit et elle lut :

« Relevez la tête, Mlle de Canilly ; depuis long-temps la torture est » ennoblie en France ; je ne suis pas le premier gentilhomme qu'elle » aura brisé. Passons sur ces misères. Dans un quart d'heure donc, on » m'appliquera la question; et dans cette attente, je vous écris. »

Comme Casimire souffrait à cette lecture qu'elle ne pouvait toujours suspendre

« Si cette fermeté, continua-t-elle à lire, m'abandonnait, vaincu par

» la douleur, flétrissez-moi hautement dans votre mémoire et dans celle » de vos enfans, si vous en avez un jour. Je vous recommande, pendant le peu de minutes qui me restent encore, avant de passer dans la » chambre de la question, de relire avec soin, avec le plus profond recueillement, les maximes écrites de ma main pour votre instruction, » transcrivez-les dans votre cœur, gravez-les dans votre mémoire. Notre morale n'est pas celle des autres hommes. Nous nous guidons par » d'autres lumières. Ils vivent quelque temps, leurs noms meurent, les » nôtres ne meurent jamais, glorieux ou infâmes. Le nôtre est des plus » grands.

» On vient me chercher pour m'appliquer la question. Allons ! je reprendrai si j'en ai la force. »

— Voyons vite, mon Dieu ! s'écria Casimire.

« Entre la dernière ligne que je vous ai écrite, mademoiselle de Canilly, et celle-ci, qui marque mon retour dans ma prison, il s'est écoulé six heures, une heure prise tout entière par les valets du bourreau, » les cinq autres heures à me remettre de leur ouvrage sur mon pauvre » corps. Après m'avoir couché sur une espèce de lit en fer, ils m'ont » lié les bras contre le dos avec des cordes très fines, dures et pénétrantes comme de l'acier, les pieds sur eux-mêmes, et les cuisses aux baguettes de fer du lit. Dans cette position, qui me permettait d'être comme assis, j'avais le buste aussi libre qu'on peut l'avoir quand les jambes » sont enchaînées. Vous allez voir dans quel but je jouissais de cette demi-liberté. Tandis que le médecin a posé son pouce sur l'artère de mon » bras droit, un des servans du bourreau m'a présenté à deux mains une » mesure en plomb pleine d'eau froide. Encore une fois, ne voulez-vous » rien révéler ? m'a demandé un des trois juges commis pour assister à » la question. »

— Il fallait tout avouer, mon père, murmura Casimire.

« Sur ma réponse négative, la mesure en plomb a été inclinée sur ma » bouche, j'ai bu, j'ai bu encore, puis j'ai encore bu. Dès la seconde » pinte, j'étouffais ; l'eau remontait dans ma gorge. »

— Donnez, mon père, que je boive pour vous ! s'écria Casimire machinalement.

« Et pourtant, le médecin ne trouvait pas dans les battemens de mon » pouls que je courusse encore du danger. A la troisième pinte, mon » ventre et mon estomac ne formaient qu'un seul renflement. »

— Pauvre père !

« Si j'avais pu m'étendre, j'aurais moins souffert ; mais mes juges » n'entendaient pas que je souffrisse moins. Maintenant vous comprenez » pourquoi ils avaient laissé libre la moitié de mon corps. Après la troisième » pinte, j'ai perdu le sentiment du nombre ; je ne comptais plus, quoique sur d'autres points ma volonté n'ait pas vacillé un seul instant. Je » sentais flotter mon cœur sur l'eau que j'avais bue ; je me rendais » compte de sa grosseur et de sa forme, comme si je l'avais tenu dans la » main.

» Au dernier terme d'absorption, j'ai éprouvé une espèce d'ivresse particulière ; elle est affreuse, bizarre ; ce n'est pas du tout le délire qu'apporte le vin : mes oreilles ne sifflaient pas, elles criaient comme des » oies sauvages. Mon sang refoulé cherchait à sortir, à monter ; il s'amassait, il bouillonnait. J'avais une calotte de plomb sur la tête et des » milliers de fourmis dans les jambes. Combien ai-je bu de pintes d'eau » froide, et dans quel état me suis-je trouvé pour que le médecin ait ordonné de suspendre un instant ? je l'ignore. Ce médecin, je le suppose, » est un juge. »

— C'est un bourreau ! fit Casimire, dont le sang, sans qu'elle s'en aperçût, jaillissait de ses lèvres, tant elle les avait mordues de douleur.

« Dans une heure, lut-elle ensuite, on va encore me venir prendre et

» l'on me soumettra à un autre genre de supplice. Courage, mademoi-
» selle de Canilly, courage! »

— Où le prendrai-je, mon Dieu! ce courage! dit Casimire, quand c'est mon père qu'on tue.

« Mettons à profit, continua-t-elle à lire, un temps si précieux, made-
» moiselle de Canilly.

» Vous vous marierez; que vos enfans ne se mésallient jamais. Si vous
» avez deux fils, faites-en un militaire, l'aîné si c'est possible; que l'au-
» tre soit un homme d'état, pour qu'ils continuent tous deux, par l'épée
» et par la plume, les prétentions de leur famille. Dans une famille où
» il n'y a ni une plume ni une épée, il n'y a rien. Si, cependant, l'un
» des deux frères s'annonçait avec un extraordinaire esprit d'intrigue,
» faites-le prêtre.

» Les forces me manquent pour me rendre de nouveau dans la cham-
» bre de la question; deux hommes viennent me prendre, chacun sous
» un bras, et m'emmènent. Ces pauvres diables pleurent à chaudes lar-
» mes : ce sont deux novices, je présume. »

Cette fermeté si belle, si soutenue, si rare de M. de Canilly, finit par prendre des proportions tellement héroïques dans l'esprit de sa fille, que Casimire fut partagée entre l'admiration et la pitié. Elle vint parfois à oublier pendant cette lecture, malgré ses étouffemens et ses larmes, qu'elle lisait l'histoire de son père et non celle de Caton ou de Socrate. C'était bien là, en effet, le Caton de l'intrigue et le Socrate de la politique ténébreusé créée par Machiavel et Richelieu.

« Je suis quitte de la seconde épreuve! elle a été laborieuse. Ces gens-
» là possèdent l'art d'appliquer la souffrance à un degré supérieur. Je
» m'en étonne. La moitié de mon corps n'est plus rien. Heureusement
» c'est la moitié qui ne pense pas. Ils m'ont enfermé les jambes entre
» trois planches de fer : une sous les pieds, une de chaque côté des jam-
» bes, et, à l'aide de deux vis agissant sous une clef, ils me les ont peu
» à peu lentement serrées, et avec une telle habileté que les juges pou-
» vaient me demander sans crainte de me voir évanouir ou passer tout à
» fait, si je refusais toujours de nommer mes complices. Les grince-
» mens de mes os brisés leur ont répondu. »

Casimire tomba sur ses genoux comme si les bourreaux de son père l'eussent frappée aussi.

« Le médecin, ils appelaient cela un médecin! leur assurait silencieu-
» sement du regard qu'on pouvait toujours approcher les planches de fer.

» Bientôt je n'ai plus eu le sentiment de mes jambes que par une dou-
» leur horrible et confuse, et par le clapotement de mon sang dans la
» boîte de fer. Enfin, ils ont meurtri mes chairs, froissé mes nerfs, cassé
» mes os, cela sans m'arracher un cri. Je suis tombé en faiblesse, mais
» je n'ai pas crié, non! je n'ai pas crié!

» Votre père, mademoiselle de Canilly, revient de son évanouissement
» pour vous dire encore avant d'expirer, si la mort doit être plus forte
» que lui à la dernière épreuve :

» De voiler d'un crêpe noir les armes de notre maison de Canilly jus-
» qu'à ce que vos fils m'aient vengé;

» De mettre le plus d'adresse et de patience possible pour satifaire à la
» nécessité de cette vengeance. Et pour cela :

» Reparaître à la cour du régent, si les circonstances l'exigent, feindre
» d'avoir tout oublié;

» Laisser passer une génération, deux générations, si cet apparent ou-
» bli est nécessaire, léguant le mot d'ordre de race en race, pourvu qu'un
» descendant des Canilly ait raison d'un des descendans de notre ennemi.

» Une troisième fois, les valets du tourmenteur m'emportent dans
» leurs bras : la question du feu m'attend. Cachez donc vos larmes, ma-
» demoiselle de Canilly, puisque je ne pleure pas, moi! »

— Ah! c'est pour moi qu'il éprouve ce supplice, pour m'avoir une fatale couronne à mettre sur la tête! Je ne l'ai pas assez retenu, pas assez empêché, je ne lui ai pas crié assez fort : « Non, je ne veux pas, mon père, restez!

La lettre, toute souillée de sang et de larmes, torturée comme celui qui l'avait écrite, s'étala de nouveau :

« Allons! je suis encore en vie, mais je n'ai plus la faculté de me ser-
» vir de mes mains, on me les a brûlées; on les a tenues enfermées
» dans une espèce de four que l'on a chauffé par degré, toujours en pré-
» sence du médecin chargé de constater les forces de ma vitalité; on les
» avait fait passer par deux trous qu'on a rétrécis ensuite; si malgré moi
» je voulais retirer mes bras, impossible, ils étaient étranglés par le
» haut; partout où mes mains erraient dans ce four, une chaleur bouil-
» lonnante fondait mes chairs et en détachait les ongles; mes os tom-
» baient ensuite. Le juge m'a dit : — Puisque vous vous obstinez à ne
» rien révéler, nous allons vous mettre en présence de vos propres aveux,
» de témoignages écrits de votre main. Devinez-vous ce qu'ils m'ont lu
» alors? la lettre que je vous écrivais de Paris, celle où je vous annon-
» çais le début favorable de notre affaire, mon départ pour le Béarn, fixé
» au lendemain, et le succès qui ne pouvait nous faillir. Vous n'avez
» donc pas reçu cette lettre? »

Casimire chercha à se souvenir.

— Mais oui! je l'ai reçue, dit-elle.

« Qui la leur a livrée? M. de Marescreux! Il me soupçonnait, le croi-
» riez-vous? Il m'espionnait; il avait corrompu un employé de la poste,
» et la lettre écrite pour vous lui a été livrée. Dans cette lettre, il a pu
» apprendre que mon projet était de mettre un frein à son ambition, si
» jamais il tentait de la tourner contre moi; il se sera cru abusé, trom-
» pé, trahi, et il aura tout dévoilé pour se venger de moi. — Eh bien!
» m'a ensuite demandé le juge, qu'en dites-vous, monsieur de Canilly?
» — Rien, ai-je répondu. — Cette lettre est vraie. Quelle récompense
» a-t-on accordée à M. de Marescreux? ai-je encore demandé. — Lui et
» son fils ont été décapités sur la place publique de Pau, a répondu le
» juge.

» Quoi! on n'a pas vu un motif de grâce dans leur révélation? — Les
» imbéciles! n'ai-je pu m'empêcher de m'écrier; il y a des gens si dé-
» pravés qu'ils n'ont pas même la bêtise de la clémence.

» Fatigués de m'infliger une inutile torture, ne sachant plus de quel
» supplice inquiéter mon corps, dont chaque articulation a été disloquée
» par le fer, dont chaque place a été noircie par le feu, les juges se dis-
» posent à prononcer ma sentence. Comme si le châtiment qu'ils me pré-
» parent ajoutera une douleur de plus aux douleurs qu'ils m'ont fait souf-
» frir! Je les attends d'un cœur ferme. Ils sont rassemblés. Probable-
» ment leur arrêt sera rendu avant le jour, quoique la nuit touche à sa
» fin.

» Je mets à profit ce court intervalle pour vous donner les derniers
» conseils que ma parole éteinte peut dicter, car mes mains, mademoi-
» selle de Canilly, ne remplissent plus leur office. Je n'ai plus de mains.
» Le gardien, dont j'ai acheté la discrétion, écrit sous ma dictée les avis
» que je vous adresse de mon lit de torture; il recueille mon dernier
» souffle, ma dernière lueur d'intelligence. Je le savais depuis long-
» temps : la volonté, c'est la vie. D'autres seraient morts depuis ma pre-
» mière torture. J'ai voulu vivre, je vis.

» Libre de votre main par la mort du fils aîné de M. de Marescreux,
» faites choix du mari qui conviendra le mieux à votre naissance et à vo-
» tre fortune.

» Mariée, ne vous laissez pas dominer par votre mari, car si vous vous
» conduisez d'après les leçons dont j'ai extrait pour vous la lumineuse

» sagesse, il vous appartient d'être la gardienne de l'honneur de la mai-
» son, son guide dans les affaires, son chef réel, sa reine.

» Aimez votre mari si vous le pouvez, respectez-le pour le monde,
» mais ne le laissez jamais lire dans votre pensée ou dans votre cœur.

» Que votre fils aîné, si le hasard vous en envoie un, soit toujours se-
» crètement dans vos intérêts contre votre mari; par là, s'il arrivait que
» celui-ci voulût agir en maître, en roi, enfin, vous auriez élevé dans
» votre fils une aristocratie salutaire contre lui.

» N'ayez pas beaucoup d'enfans.

» Dans toute famille où il y a beaucoup d'enfans, il s'en trouve pres-
» que toujours un pour la déshonorer.

» On entre encore dans mon cachot ; on se dispose à m'emmener de-
» vant les juges qui vont enfin rendre leur arrêt. Je n'ai plus qu'une vé-
» rité à vous dire : Dieu, c'est le succès en toutes choses ; qu'un ordre à
» vous donner : vengez-moi de mes ennemis, et jamais de pardon! Adieu,
» mademoiselle, rappelez-vous moins que vous êtes ma fille que made-
» moiselle de Canilly.

» Comte de CANILLY. »

Sur quel horrible incident s'arrêtait Casimire, après avoir payé si cher le triste privilége de savoir en détail ce qu'était devenu son père : la lettre de M. de Canilly finissait là, à quelques pas du siége de ses juges. Le reste, c'était l'infini pour l'imagination de sa fille. Qui lui dirait le reste, comment saurait-elle la dernière scène de ce drame si cruellement analysé par le principal personnage lui-même ? A ce moment, Casimire porta les yeux sur la lettre qui accompagnait celle de son père; elle la décachète, la lit aussitôt. Ce mouvement nerveux ne la trompa pas. Cette lettre était probablement écrite par une personne liée de complicité avec le comte de Canilly, présente aux débats du procès criminel, et témoin des circonstances qui suivirent la sentence portée par le parlement de Toulouse. Elle n'était pas signée, et l'écriture en paraissait déguisée. Elle disait :

« Mademoiselle,

» Accusé d'avoir cherché à renverser le régent pour mettre à sa place
» le roi d'Espagne, Philippe V, M. le comte de Canilly, votre père, vient
» d'être condamné, après avoir subi trois fois la question, à avoir la tête
» tranchée sur la place du marché, à Toulouse. »

— Mon Dieu ! s'écria Casimire, qui eut encore ce cri après tant de cris. Elle n'eut pas la force d'en dire davantage. Elle tomba par terre : la chute fut si prompte, si violente, qu'elle empêcha Casimire de s'évanouir.

La réaction fut immédiate. Elle se releva tout étourdie, ne sachant plus si elle était vivante, si elle était morte, et, pour augmenter son trouble, entendant frapper à la porte de sa chambre.

— C'est moi ! c'est moi ! disait en effet la voix de Marine; ouvre donc, petite ! voilà cinq minutes que je cogne.

— Je vais ouvrir, attends... Reviens! Pas dans ce moment!

— J'ai quelque chose de bon à t'apprendre. Ouvre vite, vite!

Au lieu de répondre à Marine, Casimire, les yeux hagards, sourde à tout bruit, se hâte de continuer la lecture de la fatale lettre anonyme qu'elle tenait à la main.

Collée contre le mur afin de se soutenir, la poitrine haletante, elle lut ces mots :

« Cette sentence n'a pas abattu le courage déjà si éprouvé de M. de
» Canilly ; il a laissé voir sur son visage, seule partie de son corps
» qu'on n'eût pas mutilée, l'expression de la plus profonde indifférence.
» Aucun article de cette affreuse sentence n'a pu altérer la majesté de
» ce crime héroïque. La voici telle qu'elle a été prononcée à la lueur
» des flambeaux , dont la clarté rougeâtre faiblissait devant le jour qui
» commençait à paraître :

« Condamne, pour crime de haute trahison, Maximilien, comte de Canilly, âgé de cinquante-quatre ans, à avoir la tête tranchée par la main du bourreau, sur la place du Marché.

» Le condamné sera conduit dans une heure au supplice, un voile noir sur la tête. »

— Casimire ! Casimire ! mais ouvre-moi donc, mon enfant, criait Marine; j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Ouvre-moi donc! Pourquoi me laisser ainsi à la porte ?

« Du haut de l'échafaud, le bourreau proclamera à haute voix que la famille Canilly est déchue de tous droits, honneurs et priviléges, et rayée du livre de la noblesse du royaume.

» Le bourreau donnera un soufflet au comte de Canilly, en signe de dégradation.

» Tous les biens dudit comte sont confisqués au profit de l'état.

» Il plaira au régent de France de prononcer l'exil contre les membres de la famille de Canilly. »

— Ma fille, criait de plus en plus fort Marine, en secouant la porte, mais pourquoi ne m'ouvres-tu pas? Es-tu morte? Je t'ai dit que j'avais à t'apprendre des choses qui te feront bien contente. Au nom du ciel! réponds-moi, ouvre-moi; mais ouvre-moi! je ne suis pas seule.

Casimire lisait toujours; elle lisait ceci :

« Une heure après ce que vous venez de lire, le comte de Canilly, votre père, a été porté par quatre hommes sur l'échafaud, dressé au milieu de la place du Marché, où étaient rassemblés tous les habitans, avides de voir les débris encore animés de cet homme si ferme, si énergique pendant son procès »

Marine, effrayée de ce silence, ne cessait d'agiter la porte, d'appeler et de crier.

« Sur l'échafaud même, à la vue de trente mille personnes, là où le courage abandonne les plus résolus, votre père, par un effort dont lui seul était capable, s'est soulevé sur ses jambes brisées et déformées, et de ses deux mains brûlées, horrible et magnifique chose! il a soulevé le voile noir jeté sur sa tête. Le peuple a vu alors son visage dont la couleur n'était plus de ce monde, et une voix est sortie de sa bouche qui a crié : *Ma fille me vengera!*

Secouée avec une violence désespérée par Marine, la porte ne résistait presque plus.

« Le bourreau n'a pas osé souffleter ce sublime cadavre.

» On n'a plus entendu qu'un coup de hache.

» C'était fini. »

— Je n'ai plus de père! s'écria Casimire, plus rien! Faites-moi mourir, mon Dieu! faites-moi mourir.

La porte céda à la fin.

Casimire était dans les bras du commandeur.

Elle resta long-temps ainsi à demi morte sur la poitrine de celui qu'elle n'espérait pas revoir en un pareil moment, et qu'elle ne reconnut pas en tombant dans ses bras. Elle n'avait qu'une perception confuse des paroles dites à ses oreilles. C'était un murmure dans l'ombre. Ses mains jetées avec abandon sur les épaules du commandeur, et errantes comme dans le sommeil, se détachaient sur le bleu sombre de l'habit, aussi blanches que si elles eussent été gantées pour le bal. Sur son front couvert d'ombre et de tristesse, s'étaient posées les lèvres du jeune commandeur de Courtenay qui, on le voyait, à la consternation de ses traits, semblait embrasser les restes d'une sœur chérie, qu'il avait pensé trouver au retour, riche de santé et de jeunesse.

Casimire était maintenant accablée de toute l'énergie dont elle s'était montrée forte pendant le terrible récit de l'agonie de son père. Ses pieds n'opposaient pas de résistance au poids de son joli corps; ils ne portaient

pas à terre; ils flottaient sous sa robe de soie verte aux raies blanches. On voyait seulement qu'elle vivait encore aux ondulations qu'imprimait son souffle à la cravate du commandeur, dont les bouts brodés effleuraient son visage. Une larme s'était arrêtée dans le coin de son œil, comme une goutte de rosée sur le calice d'une fleur brisée avant le lever du soleil. Derrière ses lèvres à demi fermées, on apercevait la rangée pure de ses dents, et cette disposition de sa bouche donnait à ses traits ce caractère de mort si touchant chez les jeunes filles qui partent de ce monde avant le temps, et auxquelles il reste encore quelque chose de doux à dire. Tableau triste à mourir, tendre à briser le cœur!

Marine faisait inutilement respirer des sels à Casimire, en criant par toute la chambre qu'elle était morte; et le commandeur penchait sur ce visage insensible, son visage devenu brun, martial, aux fatigues de la guerre. Il n'osait pas décroiser ses bras, de peur de voir s'évanouir cet être faible qui paraissait ne plus tenir à la vie que par cette étreinte. Vainement le commandeur prononçait leurs deux noms, le silence de pierre et l'anéantissement de Casimire persistaient.

Ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour rendre le sentiment à Casimire, Marine décroche le bénitier en cristal placé près du lit de Casimire, et le vide sur son front. La fraîcheur de l'eau la surprend; elle remue aussitôt les lèvres, elle soupire, elle rouvre les yeux, ses yeux qui rencontrent ceux du commandeur. Elle est sauvée. Après avoir regardé autour d'elle, Casimire se dégagea avec pudeur, laissant glisser doucement ses bras le long de son corps; sa main en descendant rencontra la main du commandeur qui n'osait pas encore l'abandonner. Casimire lui dit:

— C'est vous, monsieur le commandeur!

— Bonne Vierge de Nanterre! s'écria Marine en tombant à ses genoux, je t'ai promis un cierge, je te donnerai le flambeau.

Respectant la douleur de Casimire, le commandeur s'abstint pendant quelques jours de toute visite. Il connaissait la cause de cette douleur, ainsi que toute l'Europe entière, instruite par les gazettes de la conjuration du comte de Canilly (conjuration à laquelle le duc de Cellamare a donné son nom), et du châtiment qu'il avait subi à Toulouse, sa torture, sa dégradation, la confiscation de ses biens, sa mort sur l'échafaud. Il gémissait moins sur la triste fin du comte, caractère admirable à ses yeux cependant par l'austérité et l'audace, que sur le sort de Casimire, marquée désormais à l'empreinte d'une renommée historique, sceau indélébile, presque toujours fatal, Casimire non seulement orpheline, mais privée tout à coup de fortune, de patrie, réduite, dans la révolution de quelques heures, à la misère et à l'exil.

Le commandeur de Courtenay s'était enfermé chez lui en attendant d'être rappelé par Casimire; indifférent à tout ce qui n'était pas elle et le marquis de Courtenay dont la conduite inexplicable lui donnait étrangement à penser.

Dès son arrivée à Varsovie, et même avant de se montrer chez mademoiselle de Canilly, le commandeur s'était présenté à l'hôtel du marquis de Courtenay, son frère, où on lui avait dit que son frère ne le recevrait pas. Croyant que cette défense était motivée par quelque raison légitime, et limitée d'ailleurs à la durée de quelques heures, le commandeur n'insista pas, il se retira. Mais s'étant présenté de nouveau, le soir, à la porte de l'hôtel de son frère, il rencontra le même obstacle, il reçut la même réponse; vainement il dit qu'il était le frère du marquis, qu'il n'y avait pas de consigne inviolable pour lui, il fut réduit à annoncer à son frère, dans une lettre, son retour à Varsovie; sans oublier de lui marquer, en termes respectueux, la surprise où il était de se voir si difficilement admis auprès de lui.

La lettre du commandeur resta sans réponse, trois autres lettres n'eu-

rent pas un meilleur sort. Le mystère de ce silence l'aurait beaucoup plus inquiété encore, si les malheurs personnels de Casimire de Canilly, et la douleur que lui avait causé son frère le marquis, en lui annonçant son mariage avec elle, n'eussent absorbé toutes les facultés de son esprit. D'ailleurs, il supposa que son frère, ayant connu plus tard, ce qui n'était pas impossible, combien il aimait, lui aussi, Casimire, et honteux alors d'avoir chanté avec tant de fanfares sa joie d'épouser mademoiselle de Canilly, et plus honteux encore d'avoir appelé un frère de l'armée pour le rendre témoin de cette joie, s'était repenti de l'avoir ainsi humilié. Dominé par ce meilleur sentiment, il ne voulait sans doute pas que son frère vînt lui reprocher d'avoir si insolemment affiché son bonheur. Rien n'était plus spécieux que ce prétexte généreusement prêté par le commandeur à la justification de son invisible frère.

Il ne l'avait pas encore vu lorsque Casimire le pria de passer chez elle; c'était pourtant le dixième jour de son arrivée à Varsovie. Le commandeur, qui n'attendait que cet ordre, se rendit aussitôt chez Mlle de Canilly.

— Ma lettre vous est donc parvenue? demanda d'abord Casimire d'une voix timide, après avoir fait asseoir le commandeur à côté d'elle.

— Elle a été un ordre pour moi, je suis venu. Vous ne pouviez douter de mon obéissance.

— Je vous en remercie, monsieur, reprit Casimire, dont le visage portait les marques de la longue affliction où l'avait jetée la mort si lamentable et si tragique de son père. Je ne pensais pas, en vous écrivant cette lettre, que vous viendriez si à propos essayer de me consoler d'une perte cruelle, irréparable. Un motif moins grave m'avait fait vous écrire, ce mot si impératif...

— Oh! sans doute bien moins grave, interrompit le commandeur appuyant avec une intention pénible sur cette restriction de Casimire. Pourtant ce seul mot m'a suffi pour quitter l'armée et me faire traverser des provinces ennemies.

— Des provinces ennemies! s'écria Casimire.

— Elles offraient moins de danger pour moi que les provinces de l'empire, où mon signalement m'avait déjà devancé.

— On vous poursuivait donc?

— Comme déserteur. J'ai déserté pour me rendre à vos ordres.

— Et c'est pour moi...

— Ma carrière est fermée, se hâta de reprendre le jeune commandeur de Courtenay. Inscrit aux rôles de l'armée comme déserteur, je n'y rentrerais pas sans passer par un jugement, et vous savez si la discipline allemande est sévère.

— Est-il bien vrai? Quel sacrifice, monsieur le commandeur!

— J'ai hésité, je l'avoue; il y a eu combat en moi, mais vous l'avez emporté. Je vous ai mise au dessus de la gloire, de l'honneur même; et, pendant la nuit, j'ai abandonné, comme un transfuge, comme un traître, une armée à laquelle je n'avais encore rendu, pour un loyal accueil, que quelques heures de danger.

La voix du commandeur s'éteignit au souvenir d'une faute dont il ne pouvait s'empêcher de rougir, même en présence de celle qui la lui avait fait commettre.

C'est à ce moment que Casimire, si habile, comme on l'a vue, à établir des calculs pour savoir s'il lui convenait mieux d'être douce que sévère avec le commandeur, et qui avait fini par lui ordonner de quitter brusquement l'armée, calculs infinis d'amour-propre, ruses exagérées, craintes mises en balance avec le désir, vit enfin ce qu'elle n'avait pas même soupçonné, qu'elle avait brisé à jamais l'existence militaire du commandeur, compromis son honneur et fermé son avenir; cela sur un mot; sur ce mot : *revenez!*

Ce voile soudainement déchiré par la main du commandeur lui découvrait un de ces tristes horizons d'erreurs au centre desquels, disciple aveugle de son père, elle avait emprisonné sa raison et affaibli les grâces naturelles de son caractère. Elle était devenue silencieuse comme le commandeur, qui, rompant le premier l'embarras d'une situation aussi fausse, lui dit :

— Je n'aurais pas donné dans mes souvenirs la moindre place à cette action s'il avait pu entrer dans vos vœux que je la fisse. Du moment où elle n'a pu convenir qu'à moi, il me devient permis de me la rappeler pour regretter sincèrement de n'avoir pas mieux compris que ce qu'exige une femme n'est pas toujours ce qu'elle désire.

— Que dites-vous, monsieur le commandeur ?

— Ne me comprendriez-vous pas ? ne m'épargnerez-vous pas la douleur d'une explication plus claire ?

— Vous vous plaignez, c'est ce que je comprends.

— Je me blâme, je ne me plains pas, mademoiselle.

— De quoi vous blâmeriez-vous ? Je sais que je ne mérite pas le dévoûment chevaleresque dont vous venez de faire preuve, j'avais même prévu que vous pourriez un jour vous en faire une arme contre moi ; mais je pensais aussi que la meilleure manière de me punir pour avoir exigé de vous ce dévoûment, c'était de ne pas le montrer, de brûler tout simplement ma lettre. Vous ne l'auriez jamais reçue. Il est bien tard, ajouta-t-elle, pour vous plaindre d'avoir eu cette faiblesse pour moi.

— Je ne me plains, en ce moment, dit le commandeur, puisque vous voulez voir une plainte dans mes paroles, que de ne pas avoir été tué par les sentinelles qui ont tiré sur moi lorsque je franchissais, en déserteur, les dernières lignes du camp. Je ne recevrais pas aujourd'hui des reproches là où j'espérais rencontrer de la pitié, au moins de la pitié, répéta le commandeur, en présentant à Casimire, d'une main tremblante, le mouchoir brodé qu'elle lui avait permis d'emporter le jour des derniers adieux. Il foulait ce mouchoir de manière à cacher les traces de sang dont il était marqueté.

Casimire tendit à regret la main pour recevoir le tissu ensanglanté.

— Vous avez été blessé, monsieur, dit-elle d'une voix touchante. Ah ! je n'en savais rien...

— Prenez ! qu'importe, murmura le commandeur.

— Mais il est à vous, monsieur, il est à vous. Je ne reprends plus ce que j'ai une fois donné.

— Casimire ! les larmes auraient dû en effacer le sang ; mais les larmes sèchent toujours plus vite, ajouta-t-il d'un accent mêlé d'ironie et de douleur.

Vous me cachez quelque chose, monsieur, dit-elle ; assurément vous me cachez quelque chose ; et c'est mal. Ma pauvre tête est faible. Ayez pitié du désordre que vous aurez peut-être remarqué dans mes idées, du trouble de mes paroles. Je vous ai offensé ? Qu'ai-je dit ! qu'ai-je fait ? Songez, monsieur le commandeur, continua-t-elle avec une modestie attendrissante, que je ne suis plus mademoiselle de Canilly, la fille heureuse et enviée ; je suis la fille d'un criminel d'état, décapité à Toulouse ; je suis exilée, je suis pauvre, je n'ai que Dieu au ciel, et vous sur la terre. Est-ce pour cela que vous n'avez plus d'indulgence ?

Le commandeur se leva ; deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues ; il frémissait.

— Ne parlez pas ainsi ; ne parlez pas ainsi ! vous me faites mourir. Moi, vouloir vous abaisser ; moi, vous rappeler votre infortune, vous la reprocher ! Mais que parlez-vous tant d'infortune ? Votre malheur est grand, sans doute, il est immense, la perte d'un père ! Mais ce malheur n'a rien qui déshonore la fille d'un gentilhomme.

— N'est-ce pas, monsieur ? dit Casimire dont la main se posa , toute

fière et superbe de ligne, sur le bras du commandeur, ce bras qui s'était porté involontairement à son épée, comme pour indiquer de quelle manière il saurait soutenir, au besoin, ce que sa bouche avait avancé.

— Mais comment, reprit le commandeur, craindriez-vous les suites funestes qu'entraîne toujours la perte de la fortune? comment enfin craindriez-vous les atteintes de la misère, vous sur le point de devenir la femme d'un des plus riches gentilshommes de France?

— Moi, la femme d'un des plus riches gentilshommes de France? Moi!

— Puis-je en douter?

— Ah! tout m'est expliqué maintenant, toutes vos paroles obscures, inintelligibles d'abord : tous ces reproches détournés; mais l'on vous a trompé, affreusement trompé, monsieur le commandeur.

— Cette lettre! s'écria le commandeur, en tirant son portefeuille, cette lettre, répéta-t-il en cherchant une lettre, et la livrant à Casimire, cette lettre qui m'a été remise pendant que j'étais en route, pendant que j'accourais vers vous heureux à la pensée de vous crier de loin, dès que je vous apercevrais : Vous m'avez dit, revenez! me voilà. — Cette lettre, lisez-la.

Casimire tenait dans ses mains étonnées la lettre écrite au commandeur par le marquis de Courtenay, lorsque celui-ci croyait être sur le point de voir se conclure son mariage avec Mlle de Canilly.

Un sourire de tristesse erra sur les lèvres de Casimire tout le temps qu'elle lut la lettre du marquis. Quand elle eut achevé de la lire, elle la rendit au commandeur, en lui disant :

— Ecoutez-moi.

Autant il s'était amoncelé de nuages plombés sur le front du commandeur, autant il s'était amassé d'amertume sur ses lèvres avant que le hasard eût enfin apporté sa lumière dans les ténèbres étouffantes de cette explication, autant il s'éleva graduellement du calme, de la sérénité, de la joie sur le visage du commandeur, à mesure que Casimire lui confia, avec cette éloquence de la femme écoutée, par quelles bizarres espérances son frère, le marquis, était parvenu à s'imaginer qu'il serait prochainement uni à elle par le mariage. Heureuse de se justifier, elle poussa ce bonheur jusqu'à la plus complète franchise, avouant sans réticence les fautes de légèreté où elle était tombée elle-même, afin de ne pas laisser voir qu'elle aimait un autre homme que le marquis.

L'indulgence coulait du cœur et des lèvres du commandeur; il était aimé de Casimire, tout ce qu'elle avait fait de faux et de blâmable se colorait à ses yeux des teintes radieuses de l'amour. Et quand, pour mériter cet amour, lui, homme exact dans ses actions, avait déserté son poste, méconnu ses devoirs de soldat, pouvait-il, armé d'une morale à deux tranchans; frapper la conduite d'une femme, d'une jeune fille qui avait un peu dévié sur la ligne d'une trop rigoureuse justice par amour pour lui? Et puis son frère, le marquis de Courtenay, avait-il éprouvé réellement de l'amour pour Casimire? son caprice d'un jour devait-il être tant respecté qu'une femme qui ne l'aimait pas se sacrifiât à lui? On jetterait un autre joujou à cet enfant frivole, et le joujou qu'on lui enlèverait serait oublié.

— Mon amie! dit le commandeur,— ce dernier type de l'amour de notre âge, cet adorable modèle de la passion grande et dévouée, celle qui faisait aller aux croisades, à la mort, au ciel, grande et belle par là comme la religion, — mon amie, je crois, dit-il en s'inclinant sur Casimire, en lui prenant chastement la main, qu'on ne s'est jamais aimé ainsi.

Admirable naïveté que se répètent les amans de toutes les époques, comme les mots de passe de la grande franc-maçonnerie de l'amour.

Le bonheur de Casimire conservait dans sa plénitude toute la sombre

et respectueuse tristesse du deuil étalé sur ses habits, écrit sur son visage. Une ligne noire encadrait ce tableau de bonheur, ce paysage de joie qui commençait à poindre dans le fond de ses yeux. Cela était consolant, mais sans gaîté, sans éclat. Dieu, le monde et son père, ces trois choses sacrées et sévères n'auraient pas blâmé cet amour qui venait s'asseoir sur une robe de deuil et y effeuiller doucement des roses. Les amours accoudés et sérieux font bien aux angles d'un tombeau. Et puis elles sont si voisines, les deux sources de toutes nos larmes ; celle qui coule quand on souffre, et celle qui coule quand on a cessé de souffrir, qu'il n'y a que les gens qui n'en répandent point qui ont le droit de se plaindre de voir se confondre leurs eaux.

— Je verrai, mon frère, je le verrai, dit le commandeur en se levant. J'espère le convaincre. Il saura de combien d'années mon amour pour vous avait précédé le sien, le sien né d'une fantaisie qu'une autre fantaisie effacera. Si quelqu'un a le pouvoir de le ramener à voir raisonnablement les choses, c'est moi ; et croyez, ajouta-t-il en souriant, que j'ai trop d'intérêt à défendre ma cause pour la perdre.

Le commandeur s'arrêta à la porte pour envoyer à Casimire un de ces sourires d'adieu qu'on ne retrouve pas aux secondes amours, ni peut-être deux fois dans la vie ; ineffable comme la première aurore du paradis terrestre.

Comme la porte s'ouvrait enfin devant les pas du commandeur, Marine l'arrêta.

— Tu vas m'embrasser, mon compère, lui dit Marine : on ne passe pas comme ça.

— De toute mon âme ! ma bonne Marine.

Le commandeur sortit ensuite.

Casimire rougit comme si elle avait été elle-même embrassée.

Marine vint vers elle, mit un doigt sur la joue de Casimire, à l'endroit de la rougeur, et elle lui dit : — J'en étais sûre !

— Petite sotte! lui dit-elle, même de ta nourrice!

En cherchant de tous côtés des moyens pour s'introduire auprès de son frère, dont la porte lui était toujours interdite, le commandeur finit par apprendre dans le monde les bruits qui couraient sur cette étrange séquestration. Il s'en indigna ; il essaya de les repousser, mais la calomnie avait pris ses habitudes, et elle n'y renonça pas facilement.

Les plus sages lui conseillèrent d'opposer le silence au mensonge, d'attendre tout du temps ; si les autres n'osèrent plus attaquer devant lui la réputation de Mlle de Canilly, ils n'en continuèrent pas moins à la ruiner dans l'ombre. Mais tous ceux qui parlaient au commandeur de Mlle de Canilly n'omettaient jamais, soit qu'ils fussent pour elle ou contre elle, de s'étonner de la détermination du marquis de Courtenay, fondée assurément sur quelque motif grave. Pourquoi, au moment d'épouser Mlle de Canilly, répétaient-ils sans cesse, — Mlle de Canilly, dont ils avaient remarqué les attentions affectueuses pour le marquis de Courtenay, — avait-il rompu toutes relations avec elle, s'en était-il éloigné du jour au lendemain ? Enfin, pourquoi s'était-il caché de désespoir au fond de son hôtel ? Cette objection, si forte en elle-même, la plus forte de toutes, était la plus facile à résoudre pour le commandeur.

Mais comment dire à chacun que Casimire, loin d'avoir mérité le dédain du marquis, avait tout simplement refusé de devenir sa femme, parce qu'elle en aimait un autre, parce que cet autre c'était lui, le commandeur ? Après une pareille réponse venue si tard, ne l'accuserait-on pas de pousser la générosité jusqu'à se donner un ridicule pour couvrir un tort, manteau souvent léger quand la tempête de la calomnie est en train de souffler, ou d'avoir été de complicité avec Casimire, dans le but de rendre victime d'une atroce bouffonnerie un jeune homme adoré de

l'aristocratie polonaise, un frère enfin, un frère aîné qu'il avait affecté jusqu'alors d'aimer et de vénérer comme le chef de la famille?

Et puis, se disait-il encore, parvient-on jamais à convaincre d'erreur ceux qui ont besoin de mensonge comme ils ont besoin de glace en été pour boire froid? Pourquoi consentiraient-ils à se laisser dépouiller d'un plaisir, d'un passe-temps délicieux, reste d'antropophagie qui a persisté au milieu de nos goûts civilisés.

Il pensa bien aussi à quitter Varsovie et à se retirer, avec Casimire, dans quelque province obscure de l'Allemagne. Mais, s'objecta-t-il aussitôt, il arrivera, si je mets en pratique ce moyen, bon au premier coup-d'œil, qu'on dira dans le monde que j'ai entraîné Casimire parce qu'il m'a été plus facile de la faire disparaître que de la défendre avec succès. Et le commandeur tournait sa pensée d'un autre côté. Comme tout le monde, il méprisait la calomnie; mais, comme tout le monde, il n'avait pas la force de la laisser se dévorer elle-même. S'il fut jamais permis à quelqu'un de prolonger l'abus du monologue, c'était bien à lui, chargé de l'existence si menacée et de l'honneur si compromis de la femme qu'il aimait, d'une jeune fille, privée en un jour de son père, de ses biens, et déchirée par toutes les hyènes des salons, autrement cruelles que celles du désert, qui, du moins, vous dévorent en une fois.

— Il n'est qu'un moyen de la sauver, se dit-il, c'est de hâter le moment de mon mariage avec elle. Je le ferai annoncer tout de suite, demain s'il se peut, et il aura lieu à l'expiration de son deuil. Je laisserai dire qu'elle a trompé l'espoir de mon frère, et que je m'expose à mon tour à être trompé par elle en l'épousant. Mais tout cela, s'interrompit-il, n'est possible qu'après avoir vu mon frère, et comment le voir? comment?

Le moyen de voir le marquis de Courtenay fut enfin trouvé le soir même par le commandeur, qui remit au lendemain pour en faire usage.

Le lendemain, à dix heures du matin, une voiture s'arrêtait à la porte du marquis de Courtenay, et il en descendait le commandeur et Mlle de Canilly.

— Allez annoncer à M. le marquis, dit le commandeur au premier valet de pied qui se présenta sous le vestibule pour les empêcher d'aller plus loin, que Mlle de Canilly désire le voir.

A ce nom, le valet n'osa protester de sa consigne, quoiqu'il ne lui eût pas été dit d'établir des exceptions; il salua et courut prendre ses instructions auprès du marquis.

Un temps assez long s'écoula avant qu'il ne revînt. Enfin, il reparut pour donner raison aux prévisions du commandeur. Le marquis consentait à recevoir Mlle de Canilly. Il était naturel qu'elle n'entrât pas seule. Cependant le valet, rigoureux interprète des ordres donnés, prétendait ne laisser introduire dans les appartemens que Mlle de Canilly; il n'avait annoncé qu'elle.

— Vous oubliez que j'accompagne mademoiselle, dit le commandeur, et que M. le marquis de Courtenay a trop d'esprit pour supposer que Mlle de Canilly soit venue seule lui faire visite.

Le valet n'osa plus rien refuser.

Quelle fut la surprise de Casimire et du commandeur de se trouver tout à coup arrêtés, au fond du vestibule, par un immense rideau noir bordé d'un large galon d'argent, comme un décor de catafalque.

— Que signifie ceci? demanda le commandeur au valet qui les précédait et soulevait déjà le rideau noir pour leur passage.

— C'est par l'ordre de M. le marquis, répondit le valet.

Après une telle réponse, il n'y avait plus de question à adresser.

Après avoir franchi le vestibule, Casimire et le commandeur se trouvèrent en face d'un escalier dont les marches, les côtés et la rampe

étaient tapissés d'une étoffe noire, semée de larmes d'argent. Quoiqu'il fît grand jour au dehors, cet escalier s'éclairait de lampes dont les becs projetaient une lueur lugubre.

— Je ne devine pas pourquoi on a déployé ici cet appareil sinistre, murmurait le commandeur. Sommes-nous bien chez mon frère? demanda-t-il à Casimire.

Sur l'affirmation de Casimire, il montra un visage où commençait à se peindre un sentiment plus pénible que la surprise. Il est vrai que la sinistre clarté répandue sur tous les objets par ces lumières de catacombe prêtait en ce moment un aspect particulier aux traits du commandeur, et surtout à ceux de Casimire dont les fines couleurs n'étaient pas encore revenues.

De surprises en exclamations, d'exclamations en surprises, ils arrivèrent enfin au premier étage, à la porte de l'antichambre des appartemens occupés par le marquis. Les fines nervures, les arabesques et les chicorées d'or de cette porte avaient disparu sous un placage d'ébène : tout en était noir, jusqu'à la clé. De quel escalier pouvait être en deuil cette porte?

C'est dans cette pièce d'attente que le marquis se plaisait à jouer autrefois avec ces chiens de race supérieure, qui ne manquaient jamais de le saluer de leurs aboiemens à l'entrée et à la sortie : toujours à l'imitation de Louis XIV, grand amateur de chiens.

Il y avait bien encore quelques chiens dans cette pièce aussi noire que l'escalier et aussi lugubrement éclairée, mais on ne les apercevait presque pas ; car, avec leur poil uniformément noir, ils se détachaient à peine sur le tapis noir où ils dormaient. Les carreaux des croisées étaient également noirs, ainsi que les rideaux qui flottaient comme des pleureuses.

Cette pièce s'ouvrait sur une belle salle à manger dont les dressoirs supportaient, au lieu de riches cristaux qu'on s'y plaisait à voir autrefois, des soucoupes, des vases couleur de momies arrachés avec les momies du fond des tombeaux égyptiens. La fantaisie morose du marquis n'excluait cependant ni le goût ni le luxe, et, d'ailleurs, le grand salon de réception, où Casimire et le commandeur furent introduits, en était la preuve.

C'est dans ce salon, comparé par le marquis, dans sa fièvre d'imitation, à la galerie de Versailles, qu'avait eu lieu le mémorable bal, la folle soirée donnée en l'honneur de Casimire. Tout conservait encore le même arrangement que dans cette soirée dont le commandeur avait appris les détails par la renommée. Sur la cheminée, sur les entre-croisées, se balançaient, au bout de leurs tiges, les mêmes fleurs portées par des corbeilles d'argent; seulement elles étaient d'un choix aussi sombre que la nature, qui fournit peu de fleurs noires, l'avait permis. De rouges et de verts qu'ils étaient auparavant, les tapis étaient devenus de poil de renard noir. Et les médaillons qui reproduisaient sur toute l'étendue des murs le chiffre du marquis coupé par celui de Casimire, s'étaient voilés d'un crêpe, ainsi que les portraits des doges décapités pour crime de trahison. Les bougies brûlaient ; des bougies noires.

L'effet produit par cet appareil de fête mélangée de deuil, n'était pas gai ; le bal n'attendait plus que des veuves, des orphelins, des victimes et un orchestre de fantômes. L'état dans lequel languissait alors l'esprit de Casimire, par la mort si récente de son père, s'assombrit encore de ce spectacle lamentable. Elle sentit ses joues se refroidir comme du granit, et le demi-sourire d'hilarité que lui avait d'abord inspiré la bizarrerie du marquis, s'évapora sur ses lèvres. Sa main se scella avec la crispation de la terreur, au bras du commandeur de Courtenay. Celui-ci avait fait mille réflexions désolantes, amères pour sa tendresse fraternelle, depuis

qu'il parcourait ce château de mélancolie et de silence, car aucune voix de domestique n'en rompait la tranquillité funéraire.

— Je ne sais que penser de tout ceci, dit-il tout bas à Casimire.

Casimire refusait d'aller plus loin.

— Mais où donc est M. le marquis? demanda avec inquiétude, avec impatience, le commandeur au valet marchant devant eux.

— Ici, répondit le valet en leur ouvrant la porte d'un cabinet au milieu duquel s'élevait sur un socle d'ébène un tombeau de marbre noir.

A peine Casimire et le commandeur furent-ils dans ce caveau funèbre, qu'une figure blême et pointue parut au dessus du tombeau; c'était celle du marquis.

— Veuillez m'attendre un instant, dit-il à ses visiteurs; je dois vous épargner la peine de monter.

Il jeta une petite échelle hors du tombeau, et par les bâtons de cette échelle il se glissa jusqu'à terre. Il est inutile de dire la couleur lugubre de son costume.

— Mon frère, pourquoi avez-vous pris cette livrée de douleur? lui dit d'abord le commandeur en le pressant tendrement dans ses bras.

La décoloration et la maigreur du marquis étaient vraiment effrayantes.

— Pourquoi? répondit-il; parce que la seule femme que j'aie aimée au monde m'a trompé. Mais vous êtes en deuil, vous aussi, mademoiselle, dit-il à Casimire, vous aurait-on trompée?

— J'ai perdu mon père.

— M. de Canilly est mort! s'écria-t-il. Il se reprit tout de suite pour ajouter : « Alors vous êtes comtesse!

— Je suis une exilée; mon père a eu la tête tranchée sur l'échafaud.

Une longue pause précéda l'instant où le marquis de Courtenay reprit :

— Et tous vos biens sont confisqués; c'est la loi; je la connais. Eh bien! dès ce moment, dit le marquis du ton le plus naturel du monde, tous mes biens sont à vous; ne me laissez que la part qui me sera nécessaire pour vivre ou plutôt pour mourir.

— Je vous remercie de votre générosité, monsieur le marquis... Mais je n'en ai pas besoin.

— Et de quoi vivrez-vous? N'est-ce pas, mon frère, que mademoiselle ne doit pas refuser, puisqu'elle ne le pourrait pas sans être obligée de recourir bientôt à la pitié des étrangers? Ce n'est pas mon frère le commandeur, tout bon qu'il soit, qui vous ouvrira ses trésors. Pauvre frère! j'ai su vos grands succès à l'armée, ils m'ont ravi, ils m'ont touché; le vieux sang des Courtenay a remué en moi. Vous m'avez fait brave pendant tout un jour.

— Vous êtes brave aussi, puisque vous voulez que je le sois pour avoir fait mon devoir, reprit le commandeur, en serrant sur son cœur, avec une respectueuse intimité, son frère le marquis, dont la débilité lui remplissait l'âme de doutes terribles et les yeux de larmes, qu'il s'efforçait d'éteindre sous une perpétuelle expression de bonté. Je suis content de vous revoir, bien heureux, ajouta-t-il, et puisque vous m'accueillez si cordialement, mon frère, permettez-moi de ne pas approuver ces marques d'extrême désespoir étalées avec profusion dans votre hôtel. Vous avez cru, je le sais, à un amour qu'on ne partageait pas, mais cet amour dont vous espériez mieux n'existait que dans votre imagination si facile; ordinairement si légère, si oublieuse...

— Mon frère, interrompit le marquis, je ne quitterai ce deuil universel qu'avec la vie. Ce sont mes armes. Je porte *de deuils aux larmes d'argent.*

— Mais, mon frère, répliqua à son tour le commandeur, qui s'assura avec effroi que la raison de son frère avait été atteinte par une secousse qu'il n'avait pas supposée si violente; mais, mon frère, au lieu de vous

nourrir de votre tristesse, pourquoi ne pas revenir à ces distractions bruyantes, si fort de votre âge et de votre goût?

— Ma foi, dit le marquis en souriant, il vous vient là une excellente idée. Je pourrais donner un bal dans mes salons dans l'état où ils sont maintenant. Mais oui! ce serait fort original, ne trouvez-vous pas? de voir sauter ces belle demoiselles sous ces tentures noires et ces larmes blanches. Et, au milieu de la nuit, au lieu de faire servir à souper, je ferais entrer des moines qui chanteraient l'office des morts. On rirait bien, ah! comme on rirait! dit le marquis plus sérieux qu'un tombeau, en rêvant aux moyens de réaliser cette plaisanterie funèbre.

— Ce serait là une profanation, dit le commandeur, et vous en êtes incapable, quoique je vous sache très ingénieux à diversifier les plaisirs. Pourquoi, au contraire, ne prouvez-vous pas au monde, à vos amis, qu'aucun des bruits qui ont circulé sur la cause de votre réclusion n'était fondé, et cela, mon frère, pour l'honneur d'une personne qui nous est chère à tous, de Mlle de Canilly.

— Votre honneur aurait été compromis! mon Dieu, je ne sais rien depuis deux mois, dit le marquis de Courtenay, en regardant enfin Casimire, sur laquelle, jusque-là, il avait évité de lever les yeux. Mais parlez!

— Oui, continua le commandeur, il a été dit que vous vous étiez renfermé dans votre hôtel pour pleurer de regret sur une faute que vous auriez eu à reprocher à la conduite de Mlle de Canilly.

— Mais cela n'est pas; oh! cela n'est pas! s'écria le marquis; je le jure sur mon honneur, sur le vôtre, mon excellent frère.

— Je vous remercie, monsieur, murmura Casimire, de la chaleur que vous mettez à vous défendre d'une pensée que vous n'avez jamais eue.

— Moi! je n'ai jamais dit cela! Mais ce sont des menteurs, des calomniateurs, des infâmes! Oh! j'ai donc commis une grande faute de me céler ainsi...

— Vous le voyez, mon frère.

— Mais j'ai fui le monde, reprit vivement le marquis, parce que j'ai eu honte d'y reparaître après avoir publié partout que j'allais vous épouser; j'ai fui le monde, parce qu'il m'a paru odieux, maussade, affreux de vivre pour ce monde, après avoir entendu de votre bouche que vous ne m'aimiez pas. Je ne sais pas ce que cela m'a fait intérieurement, continua le marquis avec une franchise touchante, mais j'ai couru les rues, les campagnes, comme un fou; je suis resté deux jours entiers sans manger, je n'ai plus dormi... et je ne dors pas encore bien, ajouta-t-il timidement

— Oh! monsieur le marquis, s'écria Casimire, combien j'aurais voulu prévoir vos intentions, vos desseins qui m'étaient si cachés, afin de les détourner aussitôt; vous auriez moins souffert, et moi aussi.

— Et nous aussi, murmura le commandeur.

Le silence qui se fit tout à coup dans ce cabinet sépulcral, après ces paroles, eût été d'un effet sinistre pour des témoins.

— Mais si vous ne m'aimez pas, reprit ensuite le marquis en prenant dans une de ses mains celle de Casimire, et dans l'autre celle du commandeur, je sais, dit-il avec un ton de conviction profonde, je sais que vous n'aimez personne; si vous eussiez aimé quelqu'un vous me l'eussiez dit.

Comment le marquis de Courtenay ne sentit-il pas en ce moment le froid de la couleuvre se glisser dans la main de Casimire qu'il tenait dans la sienne?

— Ou du moins, reprit-il, vous me l'eussiez laissé comprendre. Or, insista-t-il, vous n'aimez personne; quant à vous, mon noble frère, le commandeur, je ne crois pas que vous aimiez jamais; mais je vous l'avoue, cela au fond m'importe peu; il m'importe uniquement que vous soyez heureux.

Ici le marquis s'arrêta; le fil de ses idées se perdit, s'embrouilla, son front se plissa de mille plis; il avait l'air d'un homme ou plutôt d'un enfant qui s'éveille le matin dans l'endroit où il ne s'est pas couché le soir.

— Que disais-je donc? demanda-t-il après un temps de repos, que respectèrent le commandeur et Casimire toujours retenus par les mains du marquis.

— Vous parliez, mon frère, de l'intérêt que vous aviez à me savoir heureux. Mais pourquoi?..

— C'est cela, reprit le marquis, oui, je tiens à vous savoir heureux. Ainsi donc vous, mon frère, puisque je n'ai pas pu faire accepter tous mes biens à Mlle de Canilly, vous en aurez la moitié. Cela peut bien aller à douze ou quinze millions.

— Ne dirait-on pas, mon frère, interrompit le commandeur, que vous êtes un vieux grand-père dressant son testament en présence de ses fils? Quittez donc, je vous supplie, ces tristes pensées.

— Non, mon frère, répliqua le marquis, encore une fois embarrassé dans la marche de ses raisonnemens. Vous m'avez arrêté, où en étais-je, je vous prie!

— A la donation que vous me faisiez.

— Elle est faite, dit le marquis.

— Oui, dans votre tête.

— Et ailleurs, poursuivit le marquis. Venons à vous, dit-il en serrant la main de Casimire, je vous en donne autant...

— Mais, monsieur le marquis, s'écria Casimire, cessez ces tristes partages dans un endroit tout rempli de pensées de mort.

— Décidément je crains la folie pour mon pauvre frère, pensait le marquis. Ah! je suis arrivé trop tard.

— Mais oui, mon frère, Mlle de Canilly a raison. De tels propos font mal ici. Croyez-moi, venez avec nous; venez! nous vivrons tous les trois ensemble, comme autrefois...

— Comme autrefois! répéta le marquis.

Le commandeur ayant essayé d'entraîner son frère hors du cabinet, celui-ci en résistant lui dit :

— Mais ne comprenez-vous pas pourquoi je me suis logé dans un tombeau? Je ne sortirai plus d'ici, dit-il, j'y mourrai, et quand? Bientôt! oui, bientôt! J'en suis sûr.

Les traits du marquis, en parlant ainsi, changeaient à vue d'œil : ils devenaient sombres comme ses idées.

— Ne parlez pas ainsi, mon frère; songez que vous êtes l'aîné de la famille, l'honneur de la maison; et que, s'il vous faut quitter ce monde, ce ne doit être que lorsque Dieu vous appellera. Il vous réserve peut-être à de grandes choses, à bien de la gloire avant ce moment.

— Moi! de la gloire! Comment voulez-vous que je meure avec gloire? répliqua le marquis, d'un ton railleur qui navrait. Si je ne mourais pas dans mon lit, je mourrais à coup sûr à la chasse dévoré par mes chiens ou tué sous les pieds de mes chevaux. Est-ce cette mort que vous voulez que j'attende? Ce n'est pas la peine de me détourner de ma résolution.

— Quelle est cette résolution, mon frère, dites-la moi, demanda le commandeur avec l'effroi sur le visage.

Feignant de n'avoir pas entendu, ou n'ayant réellement pas entendu, le marquis de Courtenay reprit :

— Je vous ai fait riche, mon frère; vous n'aurez pas de peine à devenir illustre dans les armes après avoir si bien débuté. Notre maison n'a rien à demander de plus. Elle revivra par vous, si elle va mourir en moi.

— Cela ne doit pas être, mon frère, cria d'un accent désespéré le commandeur.

— Encore une fois, voulez-vous, reprit le marquis, que je vive pour être témoin d'un événement que j'appréhende plus que mille morts ensemble! Voulez-vous qu'un jour j'apprenne que notre Casimire a donné son amour à quelqu'un, qu'elle s'est mariée? oh! mariée! Mais, mon frère! tenez, taisez-vous! Vous n'avez pas aimé, vous n'aimez pas, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. Vous êtes un soldat, moi je suis un fou; vous êtes de fer, moi je suis une flamme! Il ne faut pas que je sois le témoin de ce malheur que je redoute, afin de conserver une chose à laquelle on doit tenir plus qu'à la vie.

— Il sent où il s'est blessé, pensa le commandeur. Pauvre frère!

— Mes amis, dit ensuite le marquis à Casimire et au commandeur, qu'il embrassait tous deux avec une tendresse mêlée d'égarement dans le regard et la voix : laissez-moi mourir, laissez-moi mourir.

Tous les trois pleuraient.

— Ce ne sera pas long, voilà six jours que je n'ai mangé!

Le secret du suicide du marquis était découvert; il se laissait mourir de faim.

— Ecoutez-moi encore, dit-il, je n'ai plus que peu de chose à vous dire. Tous mes biens sont dans ce portefeuille que je vous remets, mon frère!

— Mon frère, au nom du ciel! s'écria le commandeur.

— Que pourriez-vous faire pour m'empêcher d'accomplir ma résolution? Vous la retarderiez de quelques jours, et ensuite?

— Casimire! dit le commandeur en jetant sur Mlle de Canilly un regard où il avait mis toute son âme; et un éclair annonçait la plus sublime des résolutions.

— Mon ami? répondit Casimire au commandeur.

— D'ailleurs, reprit le marquis, qui ne s'apercevait pas de ce terrible échange de pensées et de regards, je ne ferais que voler la mort de quelques heures. Voyez, je n'ai pas long-temps à l'attendre.

— Casimire! Casimire! s'écria une seconde fois le commandeur.

— Je vous comprends, reprit Casimire. Faites!

— Mon frère! mon cher aîné! mon frère! dit alors le commandeur! non! non! vous ne mourrez pas.

Et il mit la main du marquis de Courtenay dans celle de Casimire :

— Non! vous ne mourrez pas. Que Dieu ait pitié de moi!

Posant ensuite un genou à terre, le commandeur se découvrit et dit :

— Madame la marquise de Courtenay, je vous salue!

DEUXIÈME PARTIE.

Depuis long-temps le marquis et la marquise de Courtenay avaient quitté la Pologne pour aller habiter l'Italie. C'était se rapprocher de la France, où Casimire avait le plus grand désir de rentrer, la France, seule contrée où elle pouvait faire élever dignement son fils Tristan et sa fille Léonore. Elle se fixa à Florence, la ville des sombres politiques du moyen-âge, la patrie de ses aïeux.

L'air de cette résidence donna à ses pensées cette puissance de concentration si recommandée par son père; ses regrets se mêlèrent à ses études, les brunirent, et si elle resta femme par la beauté, elle augmenta la teinte virile de son intelligence en y comprimant profondément les exemples de tous les grands citoyens de la cité de Médicis. Elle lut leurs ouvrages, qu'elle comprit mieux sous le ciel qui les avait inspirés de sa lumière ardente et de sa chaleur active; elle les médita ensuite à l'ombre des monumens, pleins encore du bruit des révoltes et tachés du sang des trahisons domestiques; elle s'expliqua leur caractère au milieu d'une société dont quelques usages avaient pu changer, mais dont les mœurs hypocritement serviles étaient telles qu'autrefois. Elle apprit comment on

parvenait à arrêter la croissance d'un peuple sous des jougs de roses, à endormir son énergie dans des fêtes perpétuelles, à lui retirer la bourse de la ceinture en l'enivrant avec le vin de Chypre et de Scyros. Ceci lui révéla un des grands moyens de gouverner les hommes.

Elle vit qu'autour d'elle tout se traitait en riant, en dansant, en chantant, tout, jusqu'au crime; l'assassinat et l'amour, l'empoisonnement et l'intrigue, les plaisirs et la politique. Cette société fut son livre; et, préparée comme elle l'était par son père à cette étrange initiation, elle posséda, après deux années de séjour à Florence, l'Italie entière, son école subtile comme le poison des Borgia, son implacable logique, sa patience vindicative; et, selon qu'il aurait plu à Casimire de se placer, ou au point de vue de la tyrannie ou au point de vue contraire, elle avait désormais acquis une supériorité d'intelligence dont elle garda le secret.

Elle suivit d'autant plus fatalement cette pente d'étude au bord de laquelle son père l'avait placée, qu'elle avait besoin de s'étourdir sur sa position; elle ne pouvait s'habituer à la pensée d'être la femme du marquis de Courtenay. Son cœur, gagné par le beau mouvement de celui du commandeur, son cœur, cet ennemi éternel de son esprit, lui avait conseillé ce dévoûment, et elle avait spontanément obéi sans calculer les suites de son héroïsme.

Les suites devaient être graves.

La marquise n'avait pas attendu de respirer l'air de l'Italie où le soleil, agissant sur les corps comme sur les plantes, développe dans les uns aussi bien que dans les autres tout ce qu'ils recèlent de sève et d'éclat, pour découvrir de quel fardeau elle avait écrasé sa vie. Placée entre l'homme qu'elle avait épousé sans le moindre élan de tendresse, et l'homme qu'elle aimait au point d'avoir consenti pour lui à ce mariage, elle n'éprouvait pas un mouvement de pitié en faveur de l'un qui ne fût une pensée de regret en faveur de l'autre; et cet autre, comme pour éterniser le combat, elle le voyait debout sans cesse auprès d'elle, triste et découragé comme elle, renouvelant à chaque heure comme elle, l'effort de son sacrifice, s'épuisant à le maintenir à une hauteur héroïque, sans oser se plaindre, de peur que sa plainte n'éveillât une consolation. Casimire dut chercher alors dans la société sévère des livres une préoccupation à ses déchiremens intérieurs. Ainsi les cénobites allaient autrefois chercher au désert l'isolement absolu dont ils avaient besoin pour mieux oublier le monde qu'ils fuyaient, qu'ils regrettaient en fuyant. Ce courage imposé ne la trouvait pas toujours assez forte. Il l'emportait sur la résistance, rompait les cercles de sa volonté, et c'est aux pieds de celui-là même en qui elle espérait rencontrer un appui que, brisée par la violence intérieure de ses sentimens, elle achevait sa défaite. Défaite silencieuse comme ses combats, et dont le commandeur la relevait doucement quand ce n'était pas à son tour à fléchir.

Le commandeur avait voulu cesser d'habiter avec eux l'Italie; il avait demandé à Casimire la triste faveur de ne plus respirer l'air qu'elle respirait dans cette atmosphère de la Toscane qui rend si pénible le devoir, mais Casimire l'avait retenu en lui disant que si elle avait eu la force de se marier avec le marquis, elle n'aurait jamais celle de vivre seule avec lui. Il lui fallait pour son repos, avoir toujours sous les yeux le pilote qui l'avait conduite dans ce dangereux port, près d'elle celui qui l'avait entraînée à consentir à ce mariage; il lui importait de retrouver sans cesse la cause de sa faiblesse pour ne pas la maudire.

Le commandeur avait donc consenti à rester en Italie, à vivre avec son frère et Casimire dans la belle propriété qu'ils habitaient sur l'Arno, à deux lieues de Florence.

Il se résigna au triste spectacle de voir Casimire attachée sans conviction à la vie de son frère, s'efforcer de la soutenir par des soins affectés, et renouveler ainsi à chaque instant le mensonge d'une position dont il

s'accusait. Il savait que Casimire n'aimait pas le marquis; il savait donc qu'elle jouait une comédie lorsqu'elle souriait modestement à ceux qui, dans le monde, la félicitaient d'être la bonne et docile compagne de son frère. Avait-il le droit de s'en prendre à d'autres qu'à lui-même de cette hypocrisie conjugale? Il l'avait faite, il l'avait arrachée à l'excès de tendresse que Casimire lui vouait. En sorte qu'il ne savait, le malheureux, s'il devait admirer Casimire ou la condamner.

Cette vie de contrainte était un supplice à leur âge; Casimire atteignait à peine sa dix-septième année, le commandeur n'avait pas encore vingt et un ans. Et ils étaient en Italie! Ils n'avaient qu'eux pour guides, pour conseil, pour obstacle, car ce n'était pas le marquis de Courtenay qui pouvait, par les ombrages d'une jalousie dont ils auraient béni les soupçons, les tenir l'un envers l'autre dans un état de salutaire défiance. Si l'excès de douleur dans ce corps affaibli avait un jour éveillé la pensée du suicide, l'excès d'une joie inattendue avait, pour ainsi dire, dérangé chaque pierre de son architecture intellectuelle ébranlée. En proie à l'égarement tandis qu'il était aux prises avec le mal, il était tombé après une secousse aussi violente, mais en sens contraire, dans une effrayante aberration d'esprit. Le bonheur l'avait heurté, poussé hors de la voie déjà si étroite d'une raison effacée par l'excès des plaisirs.

Ces symptômes de folie observés chez lui par son frère le commandeur, et qui avait déterminé celui-ci au plus cruel des renoncemens, au lieu de disparaître avec la cause de sa douleur avaient persisté en changeant de nature. La déviation de son intelligence était notoire si elle n'offrait pas la gravité de la folie. Le marquis changeait de manie selon les saisons, et souvent sans motif appréciable. C'étaient des bizarreries inouïes, rêves d'un cerveau dérangé, mais tranquille; funeste tranquillité qui ne laissait pas prévoir de guérison. Tel jour, le marquis s'imaginait être oiseau, et il prétendait avoir des ailes d'hirondelle; il gazouillait, béquetait, il croyait voler de branche en branche. Il demandait si l'on avait eu soin de lui préparer sa cage. Il se perchait sur les tables, sifflait comme un merle, folie qu'il fallait pourtant cacher avec pudeur aux domestiques pour qu'ils ne la fissent pas connaître au dehors. Une autre fois, il cessait d'être oiseau, il devenait plante. Alors il allait se mettre au soleil, pour mieux fleurir, disait-il. Il grondait parce qu'on ne l'arrosait pas ou parce qu'on ne le rentrait pas le soir. Il était tulipe, jasmin. « Cueillez-moi, disait-il; il est temps de me placer sur la cheminée; » ou bien : « Je veux aller m'offrir comme bouquet à Mme la comtesse de... qui aime passionnément les belles fleurs. J'irai au bal avec elle ce soir; je ferai bien enrager son tigre florentin, son mari. » La semaine suivante c'était une autre manie.

C'est avec une piété filiale que le commandeur veillait sur l'état de son frère, auquel il n'y avait aucun remède réel à apporter. Le bonheur l'avait rendu fou, et il était heureux dans sa folie.

Ce fantôme était cependant une barrière élevée entre Casimire et le commandeur. C'était la seule. Ils s'efforçaient de la rendre même plus redoutable et plus sacrée à mesure que ce fantôme se réduisait de plus en plus, pour eux, à la mincité d'une ombre. La liberté qu'il leur laissait de se voir, liberté aussi absolue que s'il n'eût pas existé, les épouvantait, car elle les exposait davantage. Le devoir, aux prises avec de plus dures exigences, les exaltait; le soin de s'éviter, aux heures dangereuses du soir, quand la lune allume de ses lueurs mélancoliques la campagne et répand ses appels mystérieux sous le ciel, ce soin leur devenait au contraire un prétexte pour se rencontrer. Ils se mouraient d'amour depuis qu'ils ne se parlaient plus d'amour. Ils s'attiraient malgré eux; les allées semblaient se courber et se rapprocher pour qu'ils se retrouvassent au même point dans les bois de pins, le matin, lorsque la

campagne se lève et jette loin d'elle ses voiles de rosée. Ils avaient cueilli par hasard la même fleur, eu la même pensée en entendant une cloche dans le lointain; la même villageoise les avait salués en passant. C'est ce qu'ils se confiaient en descendant les coteaux boisés de cèdres, voilés d'ombre, bleuis de violettes, parfumés de feuilles de menthe. Ils avaient peur de s'asseoir, et pourtant ils s'asseyaient; ils avaient peur de se taire, et pourtant ils se taisaient des quarts d'heure entiers; ils avaient peur d'être trop près l'un de l'autre, et les rubans de la coiffure de Casimire venaient effleurer le front du commandeur; ils avaient peur de tout, et tout les menaçait dans cette retraite. Il n'est pas jusqu'aux deux chers petits enfans de la marquise, Tristan et Léonore, qui ne fussent d'éternels objets d'inquiétude pour eux. Tristan et Léonore ressemblaient au commandeur, Léonore surtout; aussi Casimire n'osait presque jamais l'embrasser devant lui, si ce n'est lorsqu'elle voulait cacher quelque larme ou quelque rougeur subitement venue.

Leur vie devait être une épreuve constamment renouvelée, dont Dieu seul connaissait le terme et l'issue. Que de fois la loyauté antique du commandeur et la force d'esprit de Casimire, elle qui pressait entre les plis de son beau front, lorsqu'elle méditait, le passé et l'avenir des nations, arrivèrent aux avant-derniers soupirs d'une lutte courageuse!

Vers le milieu de l'automne, et pendant une trève bien marquée dans les manies du marquis, Casimire exprima un jour le vif désir de consulter un ouvrage de l'historien Guichardin, dont le manuscrit original était à Rome, à la bibliothèque du Vatican. Le marquis engagea beaucoup Casimire à le satisfaire. Rome n'est pas loin de Florence. C'était une absence de quelques jours, un voyage charmant à entreprendre dans la saison où l'on était. Ne pouvant accompagner sa femme, le marquis de Courtenay pria son frère de le remplacer. Le commandeur ne connaissait pas Rome! l'occasion venait à merveille.

Le marquis combattit un à un tous les refus de son frère; il insista, il pria, il n'admit aucune raison, aucun prétexte de sa part pour ne pas céder. Enfin, il décida le commandeur. Casimire resta neutre dans cette négociation. Mais, quand le marquis ne fut plus présent, le commandeur répéta ses scrupules à Casimire. Ne voulant pas cependant, aux yeux d'une femme qui les comprenait si peu, se croire trop dangereux, il se borna à lui demander timidement si elle était décidée à braver l'opinion des gens disposés à ne pas accepter ce voyage sans interprétations? N'exposaient-ils pas l'un et l'autre le marquis à jouer un rôle fâcheux dans les commentaires de la calomnie?

Casimire, n'acceptant la contradiction que sur le terrain factice où le commandeur l'avait placée, soutint qu'il n'appartenait pas à la société italienne, la plus relâchée du monde, de blâmer le voyage d'une belle-sœur et d'un beau-frère. Ceci répondait victorieusement au commandeur au sujet des propos qu'il craignait de la part des personnes qui le connaissaient. Pour rassurer les étrangers, ils se feraient passer chez eux pour le mari et la femme. Ainsi, au dedans comme au dehors, plus d'aliment à la médisance. Au surplus, elle ne pouvait accomplir le voyage de Rome sans être accompagnée, et ce voyage était indispensable. Le voyage à Rome fut donc convenu.

Quelques jours après, ils partirent; ils quittèrent le marquis de Courtenay, qu'ils laissèrent dans une des situations d'esprit les plus lucides où il eût été jusqu'alors.

Ils jouirent d'un temps admirable; en sortant de la zône, belle, mais restreinte, de leur villa sur l'Arno, ils secouèrent des pensées qui avaient pesé trop long-temps sur leur front. Le voyage fut tout à la science, à la nature, à l'histoire, à l'érudition. Un air différent leur fit des idées nouvelles, et, comme conseillés par un instinct pudique, ils évitaient de

s'abandonner au silence, ce dangereux tiers dans certains tête-à-tête. Enfin, ils arrivèrent à Rome.

Pendant les huit jours qu'ils y passèrent, ils furent trop occupés de recherches bibliographiques pour se laisser envahir par la langoureuse mélancolie qui s'élève du fond de cette ville morte et fait replier avec tendresse l'âme sur elle-même, comme il arrive quand on se promène sous les cyprès d'un cimetière. Les morts font aimer. Dès que le travail de Casimire fut fini, ils remontèrent aussitôt en voiture ; le front de leurs chevaux se tourna du côté de Florence, ville que l'exil leur avait rendue aussi chère qu'une seconde patrie.

Le premier jour et la première nuit se passèrent assez heureusement.

Mais, vers la fin de la seconde journée, tandis qu'ils gravissaient le revers d'une colline en broyant une route fort mal entretenue, l'un des deux chevaux s'abattit, et dans sa chute, causée par une ornière échappée à la perspicacité de leur cocher romain, qui ne conduisait pas avec la supériorité de Néron, il se cassa la jambe. Un cheval qui se casse la jambe rend inutile non seulement le cheval tout entier, mais encore le cheval attaché avec lui au même timon, et, par conséquent, annule l'équipage, dont toute l'existence réside ainsi dans une jambe de cheval.

Casimire et le commandeur, forcés de descendre, préférèrent se rendre à pied tous les deux à un village dont ils voyaient briller les lumières à quelques cinq cents pas, à l'entrée d'un bois, que d'y envoyer leur cocher demander un secours qui n'arriverait que le lendemain.

Le cocher garda donc la voiture, et le commandeur et Casimire gagnèrent le bois à la marge duquel ils supposaient qu'était le village aperçu de loin.

La nuit ne descend pas dans les climats chauds, elle tombe ; elle n'a pas plus tôt atteint le zénith où viennent expirer les dernières lames d'or du soleil couchant, qu'elle plane déjà sur la cime des arbres, jetant de tous côtés son crêpe sombre, vaste tente déployée. Casimire et son compagnon faillirent s'égarer avant d'arriver à l'endroit qu'ils ne découvraient plus maintenant qu'à travers le fouillis d'arbres brunis par la nuit.

Le village, qui, de loin, leur avait paru à l'entrée du bois, en occupait le centre. Après plusieurs fausses marches, ils arrivèrent cependant à la ferme isolée, prise par eux à distance pour un village. Tout y était en mouvement. Des villageois soupaient sous une treille et chantaient, au son d'un violon et d'une cornemuse. Ils fêtaient une noce ; les nouveaux mariés occupaient la place d'honneur sous un dais de satin rose, soutenu par les jets vigoureux de l'antique vigne, autre dais de verdure qui couvrait toute l'assemblée. La mariée, brune et naïve comme l'églogue latine, était assurément la fille du maître de la ferme, le seigneur rustique de tous les vassaux assis à sa table.

La présence des étrangers les étonna à cette heure. L'archet resta suspendu à la main de l'Apollon champêtre, et le vent de la cornemuse détendue se prolongea long-temps comme un soupir.

En quelques mots, le commandeur apprit au père de la mariée l'accident qui les amenait, lui et sa femme, titre, on s'en souvient, qu'avait voulu prendre Casimire. Pendant qu'il parlait, les curieuses vilanelles avaient entouré Casimire, et lui offraient, dans des feuilles de figuier à larges côtes, les fruits du dessert, et sur une soucoupe de faïence, le muscatello. Des valets de ferme reçurent aussitôt l'ordre d'aller dégager la voiture des voyageurs, et ceux-ci furent priés de prendre part aux plaisirs de la noce. Ils ne pouvaient guère espérer d'ailleurs de quitter la ferme avant le lendemain matin, la poste aux chevaux étant bien loin de la forêt. Ils se résignèrent joyeusement.

Le commandeur passa du côté de la table où étaient les hommes, Casimire du côté où étaient assises les jeunes villageoises, et le repas ne fut

plus troublé sous ce dôme d'étoiles aperçu à travers un réseau de ceps de vigne.

Assise à cette table dressée au milieu d'un bois comme dans les contes de fées, mêlée à cette joie plus mouvante que les feuilles du peuplier, à cette société heureuse et gaie sans autre cause qu'un mariage, quand on se marie tant sur la terre, Casimire se sentit changée; elle fut comme métamorphosée dans ce pays des vieilles métamorphoses païennes. Au milieu de la nuit, entre deux danses animées, elle détacha son collier d'or et l'attacha au cou de la jolie mariée. Cette générosité inouïe, ce magnifique présent, exalta toute ces têtes italiennes déjà si échauffées par l'ivresse du bal.

On couronna Casimire de deux rameaux de myrtes, et les poètes de la vallée improvisèrent dans la sérénité de la nuit des vers sur sa beauté, sur sa jeunesse, sur la gloire de son mari. Enfin, elle partagea les honneurs de la fille de la maison, de la mariée. Celle-ci était avide de prouver sa reconnaissance; elle s'inquiétait de payer à sa manière une partie du riche cadeau qu'elle avait reçu de Casimire. Elle dit quelque mots à l'oreille de ses amies; son mari les confia avec le même mystère aux parens de son beau-père, et un projet fut arrêté entre eux.

A deux heures après minuit, quand la nuit se faisait plus fraîche, et que les enfans s'endormaient, les mains pleines de gâteaux et de fruits, sur les genoux de leur mère, les invités et les invitées prirent les flambeaux de la table, et dirent au commandeur et à Casimire qu'ils allaient avoir l'honneur de les conduire à la chambre qui leur était destinée.

Le commandeur comprit alors, mais trop tard, la faute qu'il avait faite en s'annonçant, lui et Casimire, chez ces bonnes gens, comme le mari et la femme. Mais Casimire l'avait voulu. Il n'était plus temps de revenir sur cette faute. Que d'explications! Pourquoi avoir menti? La haie d'ailleurs était formée; le cortége d'honneur les attendait.

Ils marchèrent donc au milieu de la foule qui les accompagna jusqu'à la porte de la ferme. Là, le jeune marié lui dit d'un accent pénétré de gratitude qu'il n'avait pas trouvé de meilleur moyen de montrer combien il était sensible à la visite d'hôtes aussi nobles, aussi bons, aussi distingués, que de leur céder la chambre nuptiale. Ils ne devaient pas s'inquiéter de ce dérangement; il conduirait sa femme chez lui, à la ferme de son père, qui n'était qu'à une demi-lieue de là. Après un combat de générosité, où, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, le commandeur fut vaincu, lui et Casimire furent installés dans la petite chambre des jeunes époux.

Les voilà seuls dans cette chambre. Elle était simple, petite; elle était ornée de meubles ingénus, jeunes et frais comme ceux qui les avaient choisis pour vieillir avec eux. Les rideaux étaient blancs, étoilés de grosses fleurs bleues; à terre s'étendait une natte dont les lattes de jonc lustré s'unissaient entre elles avec un gros fil de couleur. Tout respirait la simplicité naturelle, le bonheur venu sans effort, l'amour, et l'amour à vingt ans. Les menus objets de toilette de la mariée, empreints de la grâce de ses doigts qui les avaient touchés, étaient épars, depuis le retour de la messe, sur la commode d'érable; de longues épingles dorées, une ceinture, des nœuds de rubans, des fleurs détachées du gros bouquet solennel.

Comme pour agrandir l'étroit espace dans lequel elle souffrait secrètement d'être renfermée, Casimire, mal à l'aise, ouvrit la croisée; la croisée plongeait sur la treille où l'on avait soupé. Quelques lampes achevaient de brûler dans cet air trop faible pour agiter leur flamme, qu'entourait une auréole phosphorique de moucherons. Quelle douce nuit!

Les suaves exhalaisons des bois arrivaient par bouffées et sans vent.

Les étoiles, ces étoiles vues par Virgile, à cet endroit même, peut-être, aiguisaient leurs facettes blanches, pourpres et vertes, émeraudes de Dieu,

à travers la vapeur lactée répandue sur cet espace moitié forêt, moitié campagne, moitié couvert d'orangers, moitié boisé de pins. Dans le lointain, on entendait s'élever, tomber, s'élever encore les chants d'hyménée qui accompagnaient les nouveaux mariés à leur demeure,

Le cœur de Casimire battait; son âme jeune répondait à ces voix, et, quand elles cessaient, elle rêvait avec ce rêve de la nature entière, se taisant avec son silence, aimant avec cet immense amour répandu sous le ciel. Elle était sans force, sans volonté pour le repousser.

Elle avait peur; elle ne pouvait fuir.

En se tournant pour chercher un appui, un siége où se reposer, elle vit le commandeur debout près d'elle qui la regardait. Ils étaient distraits tous deux; ils étaient en peine tous deux. Ils souffraient de bonheur; ils s'aimaient. Oh! comme ils s'aimaient! Jamais ils ne s'étaient tant aimés.

Les chants du cortége de la mariée diminuaient dans l'éloignement, ils s'éteignaient. Il n'y avait plus qu'eux avec eux. Eux seuls! le commandeur et elle!

Que pouvaient-ils l'un et l'autre contre cette agression de la nature entière? contre eux-mêmes envahis par cette voluptueuse somnolence que procure le vin trompeur de l'Italie, clair comme de l'eau, ardent comme du feu. La main du commandeur chercha et trouva celle de Casimire qui allait y tomber; elle la lui abandonna.

Le commandeur attira ensuite doucement Casimire vers lui, et elle s'appuya sur sa poitrine, comme si elle eût été endormie. Ils se parlèrent long-temps près des lèvres; ils balbutièrent de ces mots qui ne sont ni une prière ni un refus, langage obscur et murmuré dont les mots ne s'écrivent pas, mais se respirent.

Dans l'un de ses mouvemens dont nul homme ne peut plus ensuite se rendre compte, le commandeur souleva Casimire dans ses bras; était-elle morte, était-elle vivante? Il ne savait plus lui-même s'il était sur la terre.

La tête de Casimire toucha l'oreiller brodé de la jeune mariée : un cri lamentable d'amour et de désespoir sortit de la poitrine du commandeur. Mais aussitôt il tira son épée, cette épée passée de brave en brave jusqu'à lui, qu'il avait immortalisée au siége de Belgrade, et il la posa auprès de Casimire.

« Maintenant, dit-il, vous pouvez dormir sans crainte, madame la mar-
» quise de Courtenay, la femme de mon frère. »

A la pointe du jour, avant que leur hôte fût levé, ils montèrent en voiture et reprirent la route de Florence.

Ils s'efforçaient tous deux de porter la conversation sur des choses sérieuses, tandis qu'ils se rapprochaient de leur demeure, où il leur tardait maintenant d'arriver.

Casimire se plaignait au commandeur de la triste position que lui faisait l'exil. Elle ne pouvait se rendre à Paris; cependant à Paris seulement elle trouverait des médecins assez habiles pour traiter la maladie de son mari. Quel avenir était promis à ses enfans, qu'elle était privée par l'exil de faire élever dans les établissemens spécialement consacrés à l'éducation des enfans nobles? N'avait-elle pas droit aussi à réclamer la dot de sa mère, injustement comprise dans la confiscation des biens de son père, le comte de Canilly? Ce n'est pas qu'elle n'eût déjà chargé à Paris des personnes influentes de réclamer en sa faveur auprès des ministres; mais ces personnes n'avaient pas beaucoup osé s'avancer, de peur de déplaire à la cour composée à peu près comme au temps du régent, et de peur aussi de déplaire au roi; au roi surtout, dont on n'avait pas lieu de supposer l'opinion tout à fait indulgente aux exilés. Chacun pour soi, Casimire le savait; c'est la première lettre de l'alphabet politique.

L'opinion du commandeur était, au contraire, et il l'exprimait sans détour, que Casimire avait tort de se nourrir du faux espoir de voir finir

sitôt son exil. L'action de son père avait laissé de longs ressentimens à la cour. Quant à lui, il n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour s'en convaincre. Pouvait-elle supposer qu'il n'avait pas essayé de tous les moyens d'obtenir son rappel ? Eh bien ! ce rappel était impossible avant des années. Dans son malheur, ajouta-t-il, n'était-elle pas heureuse de la résidence calme dont elle jouissait sous un beau ciel, entre ses deux enfans, près d'un ami qui s'était fait de l'exil un bonheur, puisqu'il le partageait avec elle.

Quand Casimire devenait sérieuse, elle était de marbre, de granit; aucun raisonnement ne l'entamait. Ce qu'elle désirait pouvait être : c'était aux obstacles à reculer. Son père le lui avait appris, et son père était encore un dieu devant sa raison.

Voyant l'inutilité de ses avis, repoussés tantôt avec une parole prestigieuse, tantôt avec un sourire de supériorité, le commandeur lui dit que, puisqu'elle était si convaincue de la réussite de ses tentatives, elle devait recourir du moins, pour sortir de la situation où elle souffrait de vivre, non à l'intervention froide de quelques amis de cour, mais envoyer à Paris un ami dévoué, fidèle, infatigable, difficile à rebuter. De là à se proposer lui-même comme cet ami, la transition était naturelle. Qui, mieux que lui, accomplirait cette mission ?

Répétant alors avec un accent de bonheur qu'il s'agissait de la santé, de la raison de son mari, du sort de ses enfans et de leur avenir, Casimire dit qu'il ne lui était pas permis de refuser une telle proposition. Elle remercia chaudement le commandeur, qui attribua à une satisfaction maternelle une joie qui appartenait tout entière à un calcul d'ambition. Tout fut arrêté. Casimire remettait le soin de ses intérêts au commandeur. Il fut convenu qu'il se rendrait immédiatement et secrètement à Paris, dès son retour à Florence.

Florence se découpait à l'horizon, les dômes de ses cathédrales se dessinaient en lignes violettes, par instant frappées d'un éclair, reflet de l'or d'une croix ou d'un ange aérien.

Dans l'après-midi, leur voiture de voyage s'arrêtait à la grille de leur villa, où les attendait Marine, portant Tristan sur un bras et Léonore sur l'autre. A la réponse de Marine, interrogée par Casimire sur l'état du marquis, celle-ci devina que son mari n'était pas bien. Elle ne se trompait guère.

Livré à lui-même, le marquis était tombé dans une autre manie. Après avoir fait transporter les meubles des pièces inférieures au plus haut étage de la maison, il avait fait boucher et calfeutrer toutes les fenêtres et toutes les portes, excepté une seule, celle qui devait laisser un passage au fleuve dont l'inondation menaçait la maison. Le fleuve, c'était lui, il s'était changé, disait-il, en fleuve dévastateur. Rien ne pouvait l'arrêter, il coulait sans cesse, assis dans un fauteuil, au milieu du vestibule de la maison. Il riait beaucoup lui-même de la bizarrerie de sa destinée : l'aîné d'une illustre famille métamorphosé en fleuve. Cette variété de folie l'ayant malheureusement atteint pendant l'absence de sa femme et du commandeur, les domestiques n'avaient plus pu douter de l'état mental de leur maître, et leur respect ne s'était pas accru. Marine avait été impuissante pour faire rentrer le fleuve dans son lit. Il était condamné à couler, disait-il, — car ce fleuve parlait — jusqu'au retour de sa femme, à moins qu'elle n'eût été changée elle en fontaine, ce qui ne lui permettrait plus alors que le faible espoir de se rencontrer avec elle dans l'Océan. Casimire n'ayant subi aucune altération notable dans sa nature humaine, elle rendit, par sa présence, sa forme première au marquis. A sa vue, le marquis cessa de se croire fleuve; il quitta son fauteuil pour se faire raconter le voyage de Rome dans ses moindres détails. Les moindres il les connut, les autres lui échappèrent. Il existait des raisons pour cela. Du reste, il ne

donna plus aucun signe de folie aquatique. On descendit les meubles ; la circulation fut rétablie dans les appartemens.

Sous prétexte de profiter du reste de l'automne pour voir Naples, après avoir vu Rome, le commandeur partit en secret pour Paris, peu de jours après, laissant Casimire agitée de l'espoir de le voir revenir bientôt avec de bonnes nouvelles.

Il était impossible, commença-t-elle à penser dès que le commandeur fut parti, qu'il ne réussît pas. Il portait un nom hautement estimé à la cour, relevé encore par son trait de courage au siége de Belgrade, et si la cause dont il s'était fait le défenseur était délicate, dangereuse à remuer, la cour ayant voulu fermer les yeux sur beaucoup de dévoûmens nouveaux plus ou moins entachés de participation à la conjuration de Cellamare, cette cause était juste, noble et belle au fond. Casimire devait-elle souffrir toute sa vie du crime de son père, ses enfans surtout, son mari, l'homme le moins politique de la terre? Cet exil, d'ailleurs, commençait à lui peser comme une injustice, et à l'oppresser comme un obstacle. La semence d'idées répandue dans sa tête par son père, les études sévères dont elle n'était jamais sortie et auxquelles elle avait si souvent demandé une diversion contre ses peines et ses pensées domestiques, sa position toute historique, l'avenir de son fils à conquérir à l'aide d'une prudente habileté, ses goûts, enfin, lui assignaient la France, lui montraient Paris et Versailles comme le seul théâtre où elle devait paraître à tout prix.

Une fois dégagée des entraves de l'exil, une fois à la cour, elle respirerait, elle se déploierait à l'aise. Elle sentait sa force, sa puissance, tout ce qu'elle valait quand elle se comparait non seulement à ces femmes perdues de galanterie, ruinant dans la débauche les plus beaux noms de la noblesse, usant leur crédit à se disputer des amans vils comme elles, leur esprit à se déshonorer, la fortune de leurs aïeux à acheter des comédiens ; mais encore à ces hommes qui n'étaient plus rien, ni braves, ni religieux, ni galans, incapables de tenir ni une épée ni une plume ; elle se raidissait, songeait à son père, s'inspirait de son souvenir, méprisait de ses lèvres dédaigneuses ceux qui n'avaient pas osé le suivre à l'échafaud ou l'en arracher; et les mains pleines de colère, elle les fermait avec indignation, ces mains qu'elle rouvrirait quand les liens de l'exil seraient tombés. On verrait alors ce qui s'en échapperait ! Mais Paris! Paris! la France! la France! s'écriait-elle, en s'élançant sur un cheval qui l'emportait sous les désertes allées de son parc, le long de l'Arno, ce fleuve taciturne comme les vieux Gibelins qui venaient autrefois y confier le secret de leurs grandes âmes désolées.

Mais où est le commandeur, à présent? murmurait ce grand orage quand il avait fini de gronder.

On remit un jour à Casimire une lettre qui venait de Paris. Elle l'ouvre et lit :

« Prisonnier du roi, à la Bastille, pour la vie.

« Commandeur de Courtenay. »

La tête de Casimire tomba sur sa poitrine. Le soir, elle n'avait pas changé d'attitude. Pas de cri, pas de pleurs, une douleur sèche ; celle qui tue. Elle était cause que le commandeur passerait toute sa vie dans les cachots de la Bastille, cette terrible prison d'état dont les princes du sang eux-mêmes ne parlaient jamais sans frémir.

Etonnée de ne pas la voir descendre au salon ce jour-là, Marine alla dans sa chambre, et la secouant par le bras :—Que fais-tu ? lui dit-elle. — Tiens, lui dit Casimire, lis ! — Je ne sais pas lire, lui répondit Marine. Alors Casimire, à mots brisés, lui raconta le voyage secret du commandeur et son arrestation.

Marine leva au ciel des regards qui voulaient dire : Malheureuse ! qu'a-t-elle fait ?

— Auras-tu soin de mes deux enfans? dit-elle aussitôt à Casimire.

— Mon Dieu ! tu fais toujours des histoires.

— En auras-tu soin ?

— Que veux-tu dire.

— Donne-moi cent louis d'or, petite, si tu les as.

Casimire courut à son secrétaire.

— Voilà deux rouleaux de cinquante louis. Mais ..

— Adieu ! ma chérie, lui dit Marine en l'étouffant de ses caresses, et les yeux tout humides de grosses larmes, adieu!

— Où vas-tu ; mais où vas-tu, Marine ?

— Je pars et je pars tout de suite pour Paris.

— Pour Paris! Qu'espères-tu ?

— J'espère, répondit avec une naïveté inspirée la bonne Marine. Encore une fois, adieu. Aie soin de nos chers enfans! et fais leur dire tous les jours une petite prière à Ste-Geneviève de Nanterre, entends-tu? mais ne l'oublie pas ; je vais te la dire :

« Notre-Dame de Nanterre, qui êtes au ciel, nous vous prions de faire » que la pauvre Marine arrive à Paris à bon port et revienne en bonne » santé pour faire plaisir à maman et ramène notre oncle le commandeur. » Ainsi soit-il. Au nom du père, etc... »

—Adieu, ma fauvette ! dit encore une fois Marine, en imprimant, avec sa fraîche bouche et son âme de paysanne, un baiser, qui fut presque une morsure, sur la joue étonnée de Casimire.

Elle partit.

— Sans mon orgueil trop écouté, sans mon ambition indomptable, aurait dû se dire Casimire, j'aurais peut-être empêché M. de Canilly, mon père, de mourir sur un échafaud : et c'est encore moi qui ai causé la perte de la liberté du commandeur de Courtenay. Elle se disait seulement, comme tous ceux qui mettent sur le compte de la destinée leurs propres fautes: Porterai-je malheur à tout ce qui m'aime?

Marine était arrivée à Paris. Elle ne s'amusa pas à voir de combien de réverbères Paris s'était enrichi depuis son absence ; elle alla droit aux Tuileries. A la porte du château, un cent-suisse l'arrêta. On n'allait pas plus loin. — Quel est ton capitaine? demanda Marine au soldat en faction. Voyons si je connais ce coquelicot-là. — Mon capitaine, ma belle n'est pas un coquelicot , c'est M. de Varden , pour te servir. — Je crois certes bien qu'il me servira, s'écria Marine ; ah ! c'est le petit Varden . je l'ai connu sous-lieutenant ; va lui dire que Marine veut passer; Mais va donc ! ours de Berne. Le cent-suisse souriait et ne bougeait pas plus que le Mont-Blanc.—Le plus souvent, semblait dire son regard martial et bête, que M. de Varden se dérange d'un fil pour toi.—Voilà trois petits écus blancs pour boire à ma santé, lui dit Marine. L'œil du cent-suisse devint rond et clair comme les petits écus qui battirent la chamade dans le creux de sa main. Il ferma sa main, fit un demi-tour sur lui-même, et alla trouver son capitaine.

Deux minutes après, on entendit une voix qui disait, du fond du vestibule : « Mais viens donc ! madame la nourrice, viens donc ! laissez passer, vous autres. » Et un bel officier suisse, au teint enluminé comme le drap de son habit rouge, prenait Marine sous le bras et lui faisait monter le grand escalier des Tuileries avec autant d'attention et de prévénances qu'il pouvait en montrer au milieu de ses témoignages bruyans d'amitié.

Mais à la porte de la salle des Maréchaux, nouvel obstacle.

Le capitaine de Varden eut beau dire à l'officier de service : « J'accompagne madame, laissez entrer, » l'officier refusa poliment. La mise de la dame, mise fort peu de cour, ne le rassurait pas du tout. M. de Varden, s'amuse, pensa-t-il.

— Ah! tu refuses, dit Marine, alors je passe.

— Maréchal ! cria-t-elle en même temps à M. de Tavannes, qui traversait en ce moment, maréchal ! dis donc à ce jeune homme qui je suis.

Le maréchal chercha pendant quelques secondes à reconnaître la voix de celle qui lui parlait ainsi, et puis, allant tout à coup vers Marine, et lui tendant les deux mains, il dit à l'officier de service : « Madame a ses entrées à toute heure ici. » Marine fit un hochement de tête au maréchal de Tavannes, et, comme si elle ne fût jamais sortie du château, elle se dirigea avec lui vers les appartemens du roi.

Il n'est pas un valet de chambre dont elle ne fût connue. C'étaient de leur part des saluts jusqu'à terre et des félicitations à chaque pas. Où avait-elle été, d'où venait-elle ? et mille questions. Au dernier salon, le capitaine des pages lui dit : « Personne n'entre chez le roi à cette heure; excepté les princes du sang, le médecin et le confesseur de Sa Majesté. »

— Mon beau page, lui répondit Marine, si je ne suis pas princesse du sang, je suis princesse du lait. Fais-moi place, je vais porter de tes nouvelles à Sa Majesté : entends-tu ?

Le maréchal de Tavannes riait aux larmes de ce mépris de Marine pour le cérémonial, et de la figure étonnée du jeune capitaine des pages, qui n'osait plus s'opposer à l'introduction de Marine en voyant le maréchal spectateur si heureux de cette violation.

Elle souleva la portière et entra dans la chambre à coucher du roi. En ce moment, le prince de Conti, en sa qualité de prince du sang, tendait respectueusement la chemise du roi.

— Ah ! j'arrive à propos, s'écria Marine en prenant la chemise des mains du prince, je vais voir s'ils ont eu soin de ta personne, s'ils ne t'ont laissé manqué de rien.

Le roi ne revint de sa surprise et presque de son effroi que dans les bras de Marine.

— Nourrice ! c'est ma nourrice ! c'est Marine ! dit le jeune roi en s'enveloppant dans sa robe de chambre et en s'asseyant sur les genoux de Marine, qui s'était assise dans le fauteuil du roi.

— Qu'il est gentil ! s'écriait Marine ; qu'il est beau ! qu'il est blanc, mon bon roi.

Le prince de Conti s'était retiré quelques pas en arrière, afin de ne pas gêner cette effusion de tendresse entre le roi et sa nourrice, pour laquelle on connaissait son attachement.

— Après la messe, nous nous reverrons, dit ensuite le roi.

— C'est avant la messe qu'il faut que je te parle, lui dit Marine.

— Tu as donc quelque chose de pressé à me dire ?

— Oui, mon roi.

— Quelque chose à me demander ?

— Oui, mon roi.

— Parle, c'est accordé.

— Madame la marquise de Courtenay, dont j'ai été la nourrice, veut rentrer en France.

— Nous verrons.

— Pas de nous verrons, mon roi ; elle est si belle, si bonne, si intéressante.

— Allons !

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore ?

— Tous ses biens lui seront rendus.

— Cela va sans dire, répondit le roi.

— Tu lui rendras aussi ses titres ?

— Oui, oui, oui. Mais la messe ! M. l'archevêque m'attend ; nous reprendrons après déjeûner.

— Je n'ai plus qu'un mot.

— Voyons ce mot, ma belle nourrice.

—M. le commandeur de Courtenay, qui est enfermé à la Bastille...

— A la Bastille ! dit le roi ; je n'en savais rien.

— Tu vas le faire sortir, n'est-ce pas ?

— Je saurai d'abord pourquoi on l'y a mis.

— Oh ! je vais te le dire. Je suppose...

— Ah ! grand Dieu ! j'aime mieux le faire sortir tout de suite, interrompit le roi, que de te laisser raconter pourquoi il y est enfermé ; je n'entendrais jamais la messe. Et maintenant dis-moi ce que tu veux pour toi ? dit le roi, entièrement habillé et prêt à passer dans la chapelle du château.

— Ce que je veux ? que tu m'embrasses, mon roi.

Et le jeune roi pencha son gracieux visage sur le cou de Marine.

L'exil de la marquise de Courtenay avait cessé, et le commandeur était libre.

La plume n'a aucun effort à tenter pour peindre la foudroyante rapidité que mit la marquise de Courtenay à se rendre à Paris dès qu'elle eut reçu la nouvelle inouïe, miraculeuse, de son rappel.

Elle partit, elle arriva.

Mme de Courtenay rentra dans son hôtel comme si elle n'en était jamais sortie, semblable aux rois qui reprennent possession de leur palais après des années d'exil, à la suite d'une restauration. Il n'y a pas eu, dirait-on ou affectent-ils de croire, de lacune dans leur règne. Ils effacent d'un trait les mauvais jours, les jours d'absence.

Jaloux de montrer au jeune roi Louis XV combien ils approuvaient tout ce qu'il faisait, même le bien, les courtisans et les courtisans des courtisans se portèrent en foule chez la marquise réhabilitée ; ils rivalisèrent d'empressement à venir lui dire qu'ils ne l'avaient pas oubliée, qu'ils avaient toujours travaillé en secret de tout leur zèle à hâter son retour. Chacun d'eux se fit gloire auprès d'elle et dans le monde de son rappel en France. Pressentaient-ils l'action extraordinaire qu'elle allait avoir sur les affaires de l'état, au moment où les jolies femmes devaient obtenir une si grande influence sur les hommes d'esprit, et les hommes d'esprit qualifiés généralement de philosophes, s'en créer une non moins puissante sur la société ? Réunissant en elle tout ce que celles-là avaient de science et d'observation, était-elle destinée, elle déjà si considérée à cause de son nom, à être l'anneau qui joindrait ces deux souverainetés de l'époque ? Des signes certains semblaient raffermir ces flatteuses prévisions. Les qualités d'énergie et de pénétration qu'elle avait acquises au fond de l'exil, par son père et par elle-même, et dont elle ne croyait jamais faire usage que pour l'éducation de ses enfans, furent connues, publiées partout, vantées, exagérées même, car le bonheur, ce dispensateur stupide, ce grand seigneur idiot qui jette l'or par les croisées, ne fait rien à demi.

Il prit la marquise sous sa protection et lui accorda plus qu'elle ne demandait en crédit, en puissance, en renommée. Le plus fervent, le plus remarquable parmi ceux de la cour qui accoururent adorer la fortune sous ses traits, ce fut le duc de Bourbon, devenu premier ministre à la mort du régent. Trop rude pour s'attirer par lui-même tous les dévoûmens, tous les mérites dont il avait besoin afin d'augmenter et de maintenir son autorité à côté de celle de l'abbé Fleury, pareillement ministre comme lui, et de plus son rival, le duc de Bourbon résolut, très politiquement, de prendre les salons de la marquise de Courtenay pour le théâtre de ses combinaisons politiques, et de connaître par là, sans peine et sans affectation, les hommes sur lesquels il pouvait compter, distinguer ses amis et ses ennemis, voir tout enfin, derrière le rideau.

Ce rôle donna à la marquise un puissant relief. Les femmes n'avaient pas encore habitué le monde à les voir prendre une part quelconque aux spéculations politiques. Elle se fit en peu de temps une renommée qui la

mit tout à fait hors du cercle tracé avec des feuilles de rose autour des autres femmes. Elle offrit un véritable phénomène. C'était déjà une exception fort notable que les hommes, même de naissance, rompissent avec des traditions d'oisiveté, sacrifiassent leur opulente et chère paresse à l'étude des affaires publiques.

On sut bientôt que les splendides salons de la marquise de Courtenay, peu ouverts aux plaisirs frivoles, quoiqu'ils n'y fussent pas entièrement dédaignés, s'emplissaient une fois par semaine d'hommes éminens par leurs lumières ou leur rang dans l'état. Les pairs, les membres du parlement, les ambassadeurs, les écrivains sérieux, venaient sans faste discourir chez elle avec une familiarité qu'il ne leur était pas possible d'afficher ailleurs, des intérêts de l'Europe, appelés alors les affaires de cour.

C'était l'Europe réunie, pour la première fois, en soirées; l'univers assis au coin du feu.

Très souvent on apprenait avant la cour, dans les salons de Mme la marquise de Courtenay, les éventualités d'une guerre, les projets d'une alliance, les mariages entre souverains. Il n'y avait pas encore eu d'exemple de ces réunions simples et graves, curieuses comme un spectacle, et utiles comme un bon livre. C'était le berceau de la société politique, long-temps après la naissance et le magnifique développement de la société littéraire patronée tour à tour et de siècle en siècle par Marguerite de Valois, Mme de Rambouillet et Mlle de Scudéry.

Une telle maison, dans la société du dix-huitième siècle, plaçait Mme de Courtenay à une hauteur incommensurable aux yeux du monde, sans que cette hauteur la mît toutefois hors de la portée de l'envie. Les femmes reconnaissaient sa beauté, mais ils la qualifiaient de beauté pédante; et, dans l'impossibilité d'attaquer sa vertu, ne pouvant à aucun prix y porter atteinte, elles la mettaient volontiers, dans les petits assassinats du tête-à-tête, sur le compte d'une froideur naturelle dont elles, de leur côté, n'éprouvaient pas l'incommodité.

Mme de Courtenay, on le voit, jouissait d'un grand crédit à la cour de Louis XV. Sa protection était un titre, sa recommandation auprès des ministres valait la certitude d'un emploi.

Heureux celui qui, accouru du fond de sa province, se présentait avec un titre aux bontés de la marquise. Il fallait qu'il fût bien peu possible pour que sa demande fût repoussée.

N'était-ce pas un miracle jusqu'ici qu'une femme si belle, si jeune encore, se fût fait tant d'amis reconnaissans, sans que parmi ces amis on lui en prêtât au moins un, décoré d'un titre non pas plus beau, mais plus doux ? Ce miracle, puisque c'en est un, s'était produit. Il est vrai que la marquise de Courtenay, faisant de la politique au berceau et pour ainsi dire sous le pommier du paradis terrestre, avait souvent eu le bonheur de protéger le mérite. Tout le secret de sa justice, disait la jalousie des femmes, était dans l'indifférence de son cœur. La marquise de Courtenay indifférente ! Sans doute elle riait des manifestes passionnés qu'elle rencontrait partout où elle posait la main, sur la laque de sa toilette, sous les coussins de ses sophas, dans le pli de ses livres; mais elle en riait parce qu'elle avait un amour sérieux, enraciné dans le cœur, un de ces amours si forts, si grands, si durables, que celle qui l'éprouve paraît indifférente au monde entier, et qu'elle ne sait elle-même comment elle pourrait aimer, tant elle aime. Le commandeur ne l'avait pas quittée depuis neuf ans, depuis son retour à Paris. Il avait assisté à toutes les phases brillantes de sa destinée, sans éprouver d'autre sentiment que l'amère contrariété de la voir sortir de plus en plus de l'obscurité où elle aurait pu être si heureuse après et même avant son exil, pour affronter les tempêtes de la vie publique.

Il craignait des retours affreux, des déchéances après des grandeurs. Sous des formes plus douces, mieux voilées, il reconnaissait l'habileté

italienne, la subtilité parfois machiavélique du comte de Canilly, et dans le gant brodé de la fille, il voyait remuer la main sèche du père. Jusqu'ici la marquise avait réussi, mais le succès même effrayait le commandeur. Il savait où le succès conduit quand on ne s'arrête pas avant lui. S'il parlait à la marquise de ses craintes, de ses prévisions, elle lui répondait qu'elle n'agissait ainsi, qu'elle ne sacrifiait les douceurs de la vie privée aux orages de la vie publique que pour ses enfans; elle doublerait leurs biens, elle assurerait à son fils un rang considérable à la cour.

Puis elle avait besoin de cacher le plus possible sous la splendeur de son existence la triste infirmité de son mari; elle combattait le ridicule avec l'éclat. Elle trouvait encore d'autres raisons dont le commandeur se montrait plus ébloui que touché.

Du reste, la marquise l'avait rejeté dans l'ombre à mesure qu'elle s'était avancée sur la pente lumineuse qu'elle gravissait. Après l'avoir arraché à la carrière des armes par une désertion restée inexpliquée aux yeux de ses compagnons, elle n'avait pas osé, fort prudente en cela, l'y faire rentrer de nouveau, avec un grade aussi élevé qu'elle aurait voulu. Elle l'avait annulé, anéanti à son profit, sans lui permettre le reproche ni la plainte. Elle dévorait une à une ses plus belles années en l'usant dans une oisiveté perpétuelle. Elle le tenait là, sous la main, pour avoir sur la terre un petit coin de silence, de tendre rêverie où se retirer quand elle était lasse du monde et du chaos de l'intrigue. Il lui fallait un visage sincère à contempler, après en avoir vu passer devant ses yeux tant de composés, tant de faux, tant d'infâmes; il lui fallait une main ferme à serrer, après avoir touché à tant de mains corrompues et perfides; il lui fallait un cœur plein d'amour et de désintéressement après avoir communiqué à des cœurs gâtés par l'envie, enflés par l'ambition; il fallait qu'elle retrouvât quelque part le ciel absent de ses croyances, car le siècle était peu aux croyances alors, après avoir long-temps marché sur le sol brûlant de la politique, enfer d'orgueil et de mensonge.

Cette destinée inactive et muette qu'elle avait faite au commandeur prêtait à celui-ci un caractère dont le monde ne se rendait pas bien compte. Les uns le croyaient misanthrope à l'excès, les autres au dessous de tout mérite personnel, puisque sa belle-sœur, elle, la trésorière de toutes les faveurs, n'en faisait pas même un mince gouverneur de quelque petite province; les autres voyaient dans le commandeur un philosophe, un sage, prenant en mépris toute l'agitation qui bouillonnait autour de lui.

Le commandeur n'était rien de tout cela; il était enchaîné à la volonté d'une femme supérieure, la pire espèce de servitude qui se puisse imaginer.

Les choses en étaient là; le char de la marquise de Courtenay, attelé aux six chevaux blancs de la prospérité, roulait sans obstacles, lorsqu'un jour un jeune homme se présenta à l'hôtel, et demanda, avec beaucoup d'instances, à parler à madame la marquise. Il semblait avoir choisi le moment où elle était seule. Les domestiques l'introduisirent. Quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, la marquise sentit courir à son aspect le frisson de la mort dans ses veines, elle si supérieure, en toute occasion, à ses émotions. Le jeune homme se posséda parfaitement, quoique la surprise de la marquise ne lui eût pas échappé.

— Madame la marquise, lui dit-il, je suis Raoul de Marescreux.

— Raoul de Marescreux! répéta la marquise en reculant avec son fauteuil, comme si l'ombre de son père l'eût tirée en arrière.

— Je suis Raoul de Marescreux, dit une seconde fois le jeune homme.

— Le fils de M. de Marescreux? celui...

— Lui-même, madame la marquise.

— Que me voulez-vous, monsieur?

— Voici ce que je veux, madame, ce que j'attends de vous : je suis sous-

lieutenant dans les dragons du Béarn, je veux être nommé capitaine dans la maison du roi ; vous pouvez m'en faire obtenir le brevet, je viens vous le demander.

Le dragon se tut.

La marquise songea à son père, dénoncé par M. de Marescreux, condamné à mort, traîné, haché, tué sur un échafaud par cette dénonciation. Ce jeune homme lui parut couvert de sang.

— Que me voulez-vous ? répéta-t-elle, les yeux pleins de vengeance, les narines palpitantes, pâle, le corps rejeté en avant.

— Je vous l'ai dit, madame la marquise, répéta le jeune homme, je suis sous-lieutenant, je veux être capitaine. Après le ministre, vous êtes la personne la plus puissante du royaume...

— Monsieur, interrompit la marquise avec une tranchante ironie dans la voix, c'est donc moi qui dois récompenser la dénonciation de votre père, le délateur, le bourreau, l'assassin du mien ?

— Votre père, madame, aurait fait mourir le mien, j'en ai les preuves, s'il eût réussi ; M. de Marescreux, mon père, prit les devans, trahir un traître est un devoir et non une trahison, un crime, un assassinat, comme vous dites. Mon père dénonça donc le vôtre, et tous trois, votre père, le mien et mon frère aîné montèrent sur l'échafaud. Voilà le passé. Mais depuis vous êtes rentrée en grâce, et moi je suis devenu sous-officier obscur, dans une milice obscure ; vous êtes entourée d'honneurs ; on vous a rendu vos biens ; les miens, — à la vérité moins grands que les vôtres, — sont sous le poids de la confiscation ; vous pouvez me les faire rendre, vous me les ferez rendre.

La marquise se leva à demi...

— J'ai bientôt fini, dit le jeune dragon. Quand vous m'aurez rendu l'honneur par un brevet de capitaine dans la maison du roi, quand vous m'aurez fait obtenir la restitution de mes biens, il faudra que vous m'assuriez le bonheur en me donnant votre fille Léonore en mariage...

— Ma fille !...

— Vous deviez bien épouser mon frère aîné..... J'attendai qu'elle ait l'âge...

La marquise se leva, quitta le fauteuil et, d'un bond, s'accrocha au cordon de la sonnette.

— Madame la marquise, dit Raoul de Marescreux, je vous éviterai la peine de me faire mettre à la porte par vos gens. Je me retire ; mais nous nous reverrons encore une fois.

Raoul de Marescreux salua avec respect et il se retira avant que les domestiques de la marquise ne fussent venus en effet le jeter à la rue.

La marquise demanda à toute la puissance qu'elle avait dans la main comme la personne la plus influente du royaume après le ministre, ainsi que l'avait dit Raoul de Marescreux, ce qu'elle ferait pour punir ce jeune homme : sa mémoire lui répondit coup pour coup par cette pensée de son père, le comte de Canilly :

« Un homme peut déshonorer un autre homme ; une femme outragée » par un homme n'a que la ressource de le faire tuer ou de l'oublier. »

— Mon père ! que faut-il faire ? s'écria-t-elle, en regardant le portrait du comte de Canilly.

Nous l'avons dit, et les événemens l'indiquent assez, c'était au commencement du règne de Louis XV, et précisément à une époque où la France n'était en guerre avec aucune nation. On sortait de la régence. Pourtant jamais Paris n'avait tant vu d'officiers de toutes les armes. Par le grand escalier de Versailles montaient et descendaient sans cesse de jeunes gentilshommes chassés de leurs cantonnemens par l'ennui, l'oisiveté et surtout par l'ambition. Ils assiégeaient, les mains pleines de lettres de recommandations, les bureaux de la guerre, se disputaient un sourire dans l'antichambre des favoris, et allaient quêter de boudoir en

boudoir de belles protectrices. Il y avait plusieurs causes à ce débordement de jeunes solliciteurs. Leurs familles, la plupart ruinées par les longues campagnes de Louis XIV, auxquelles elles avaient contribué de leur sang et de leur fortune, ne pouvaient plus les maintenir à la hauteur des prétentions de la naissance. Elles n'avaient plus de sacrifices à s'imposer pour eux. Les terres étaient engagées, beaucoup même l'étaient au delà de leur valeur. Si la haute noblesse se soutenait encore, la petite noblesse, et c'était la plus nombreuse, était résolument pauvre. Quoique déjà on s'occupât beaucoup à cette époque d'économie sociale et d'économie politique, on ne savait d'autre moyen, pour soulager le sol du poids de la population, que le stupide moyen de la guerre.

C'était donc dans l'espoir d'une guerre qu'accouraient à Paris tous ces fils de famille, bouillans de jeunesse, disposés à conquérir le monde et ses planètes, si l'occasion leur en était offerte.

Ce déplacement général d'une jeunesse fort brave, mais fort dissipée, ne contribuait pas à sanctifier les mœurs assez décolletées de la facile et brillante société parisienne. En attendant de prendre d'assaut des villes ennemies, elle livrait la guerre aux ménages, faisant contribuer l'honneur des maris, et passant au fil de l'épée la réputation des femmes; on n'avait jamais autant entendu parler d'enlèvemens, de séparations, de prises de voile, de duels.

Chaque jour se levait sur une intrigue et se couchait sur un scandale.

Les *Nouvelles à la main*, premier germe du journalisme, et du journalisme décent que vous savez, n'avaient pas assez de place pour enregistrer les faiblesses dévoilées des grandes dames. Malgré la Bastille, les îles Marguerite, Saint-Pierre-Encise, dont les portes s'ouvraient si souvent devant les duellistes, le duel dépeuplait les familles après les avoir déshonorées. Le duel était d'ailleurs au bout de tout; il était le fermoir du cercle de chaque passion. Se disputait-on au jeu? le duel couronnait la dispute. Etait-on en rivalité auprès d'une femme? le duel simplifiait la position de la femme que le plus souvent aucun des deux concurrens n'aimait. On se battait pour tout et pour rien. « Je gage que la première goutte d'eau qui tombera mouillera ce pavé, moi je gage qu'elle mouillera celui-ci : celui qui gagnera aura le choix des armes. » Quoi qu'il arrivât, il était sous-entendu qu'on se battrait; mais pour quel motif? pas de motif. Deux jeunes gens en sortant de l'Opéra, deux amis de collége, deux parens peut-être, remarquent qu'il fait un clair de lune magnifique : « Quel dommage de perdre un si beau clair de lune, dit l'un, et de ne tirer aucun parti d'un espace si propice, si bien aplani, dit l'autre. Ma foi, reprend le premier, il n'en sera pas ainsi, » et il tire son épée; le second l'avait déjà tirée. Les deux lames se croisent et les voilà tous les deux s'attaquant, se défendant avec l'impétuosité de deux adversaires qui se poursuivent depuis long-temps de leur haine : ils se précipitent l'un sur l'autre, et tous les deux sont blessés, l'un à mort, et il tombe pour ne plus se relever, l'autre à mort aussi, mais pour respirer encore quelques heures pendant lesquelles il raconta ce que nous venons de raconter. « Que voulez-vous, dit-il en expirant, il faisait un si beau clair de lune! »

Le théâtre de la Comédie-Italienne qui était alors dans la rue Mauconseil, servait de point de réunion à la tourbe musquée et guerroyante de ces jeunes gens, héritiers directs des fines lames du Pré-aux-Clercs. Ils s'y montraient à leur débotté, et ils y faisaient leurs premières armes sous les yeux des maîtres du camp, duellistes émérites dont les joues portaient l'empreinte du choc de la balle ou du sillon de l'épée. Le nouveau venu était examiné des pieds à la tête et apprécié selon sa mine; cette inspection, toujours impertinente, ne se terminait pas sans résultat grave. Ou l'intrus était destiné à augmenter quelques jours après la liste des bretteurs, ou il ne reparaissait plus; sa disparition était toujours

complète. Si la mort, à la suite d'un duel, ne l'enlevait pas, la confusion d'avoir évité une rencontre l'obligeait à quitter Paris au plus vite.

Or, un soir d'hiver que le foyer de la Comédie-Italienne semblait trop étroit pour contenir ses turbulens habitués, venus en plus grand nombre soit à cause de l'excessive sévérité du temps, soit plutôt à cause de l'attrait d'une première représentation, un jeune homme parut au milieu de leurs groupes, où sa présence causa un étonnement général. Peut-être fût-il passé inaperçu ce soir-là à travers l'affluence plus grande que de coutume, sans la bizarrerie de son costume.

Sa tête était couverte d'un béret de velours blanc dont les bords larges comme un bandeau pressaient son front, et si exactement, que le fond du béret, très vaste, et d'une forme plate et circulaire, s'abattait sans déranger l'équilibre, et avec une originalité étrange sur sa joue gauche. Une tige de bruyère, faite avec de la chenille de soie, montait au bord du béret, et paraissait naturelle, tant elle était piquée adroitement dans le velours. Le buste du jeune étranger était serré dans une tunique en drap rouge parcourue sur toutes les coutures d'un galon moitié or et moitié soie. L'or était pâle et la soie était d'une nuance grise ; en sorte que ce cordon affectait aux lumières les ondulations d'une couleuvre. Au lieu de bottes ou de bas, il portait des guêtres noires collantes, et s'attachant à sa jambe à l'aide de plusieurs boucles de jais. Le cuir des guêtres était si doux qu'il moulait la jambe avec l'élasticité d'un bas de soie. Entre le bord de la tunique et l'extrémité des guêtres qui rabattaient un peu sur les genoux, on apercevait la culotte en drap jaune clair de l'étranger. Un tel costume pouvait étonner à la première vue, mais il aurait fallu être disgracieux comme le duc de Roquelaure, pour qu'il ne fût pas porté avec quelque avantage.

Le nouveau venu était un fort beau jeune homme de vingt-huit ans, rose et solide comme un montagnard qu'il était ; ayant la taille haute, et se tenant bien sur ses jarrets de fer. Il était brun par ses cheveux noirs tombant sur ses joues, blond par la fraîcheur un peu exagérée de son teint et la douceur de ses yeux, qui avaient la prunelle magnétique du tigre, c'est-à-dire affectant d'être double et comme picotée de vert et de bleu, d'une limpidité sans profondeur. Ses mains, qu'il paraissait avoir fort belles, se dessinaient sous un gant en peau de daim, d'une finesse et d'un éclat que ne savaient pas encore donner à leurs produits tous les gantiers du dix-huitième siècle. Il eût excité beaucoup moins l'attention du cercle où il venait de s'introduire, s'il n'eût pas porté un nœud d'or sur son costume inconnu.

Les jeunes gens se demandèrent tout de suite à quelle nation appartenait l'officier debout au milieu du foyer. Il n'est ni Anglais, ni Allemand, ni Suédois, se dirent-ils. Mais qu'est-il donc? d'où vient-il?

— N'est-il pas Espagnol? fit remarquer l'un d'eux.

— Espagnol du temps de Charles-Quint, en ce cas, car nous savons tous que ce costume n'est aujourd'hui celui d'aucun corps de l'armée d'Espagne.

— Sans doute, répliqua celui qui avait émis l'opinion. Mais il a, quoi que vous en disiez, quelque analogie avec le costume espagnol.

— Parbleu! finissons-en avec nos doutes, dit un des curieux. Demandons-lui, dans chacune des langues que nous connaissons, quel est l'heureux pays qui l'a vu naître.

— La proposition passa tout d'une voix, et l'un d'eux se détacha aussitôt pour dire, en anglais, à l'inconnu :

— De quel pays est monsieur?

Le jeune officier ne répondit pas.

Un autre s'approcha de lui et lui dit en allemand :

— A l'armée de quelle nation appartient monsieur?

Même silence.

Un troisième eut son tour. Il dit en italien :

— Monsieur est-il un officier au service de la sérénissime république de Venise ?

Toujours le même silence de la part de l'inconnu.

— Demandez-lui, par la même occasion, s'il n'est pas soldat du pape, cria un plaisant du foyer.

Questionné enfin dans la plupart des langues de l'Europe, le jeune homme à la tunique rouge ne daigna faire aucune réponse. Du reste, on ne peut dire si c'est avec sa langue ou avec son gant qu'il aurait dû répondre dans le cas où il lui aurait convenu de le faire, tant le ton avec lequel il avait été interrogé suait l'impertinence. Son calme ne le quitta pas un instant. Aucun pli ne parut à son visage, aucun frémissement ne contractata sa gracieuse main gantée, arrêtée par le pouce, avec une aisance noble, à la jointure de la tunique. Le petit épi de bruyère attaché à son béret resta immobile.

L'huissier du théâtre vint peu de temps après annoncer à ces messieurs que la grande pièce allait commencer; car c'était pendant l'entr'acte de la petite pièce à la grande, nous avons omis de le dire, qu'avait eu lieu l'arrivée du jeune officier au foyer de la Comédie-Italienne.

Tous les jeunes gens qui la remplissaient se disposaient à le quitter pour entrer dans la salle, et ils gagnaient déjà la porte de sortie en lorgnant d'un air ricaneur celui dont ils avaient soumis la patience à une première épreuve, lorsque celui-ci se plaça sur leur passage, le béret à la main.

— Messieurs, leur dit-il avec beaucoup de politesse et de courtoisie, je me nomme Raoul de Marescreux ; je suis sous-lieutenant dans la milice provinciale du Béarn ; mon arme est la cavalerie. Je suis donc Français comme vous, ce que vous auriez su d'abord, si vous aviez pris la peine de m'interroger tout simplement en français.

Il remit ensuite son béret et gagna la salle de spectacle, laissant derrière lui les jeunes moqueurs dans un demi-embarras assez facile à comprendre.

— Ah ! c'est lui qui nous a joués, s'écrièrent-ils tous à la porte du foyer. Il s'est amusé de nos railleries, ce charmant Béarnais, qui vient sans doute aussi à Paris pour demander du service et de l'avancement.

— Messieurs, dit l'un d'eux, celui qui résumait en sa personne, fort brave du reste, toute l'impertinence de la compagnie; messieurs, pendant l'entr'acte, il faudra le tâter.

— Il faudra le tâter ! répétèrent ses camarades avec une unanimité qui dénotait assez que le dragon béarnais ne leur paraissait pas tout à fait aussi simple qu'il était rose, quoiqu'il eût été d'une indulgence fort équivoque pour les coups d'épingle dont ils l'avaient lardé à loisir. Avait-il, n'avait-il pas du courage ? mais, comme l'avaient dit les jeunes gens du foyer : il faudra le tâter.

Je ne saurais trop dire le titre du nouvel opéra qu'on représentait ce soir-là à la Comédie-Italienne, je sais seulement qu'il devait être de quelque compositeur en vogue, et maintenant oublié comme tous les compositeurs en vogue; car, il est triste de le dire, la plus belle musique d'opéra n'a pas encore duré quatre-vingts ans. Le devant des premières loges, — et toutes les loges étaient construites alors en saillie, — était occupé par les dames les plus riches et les plus nobles de Paris. Des toilettes dont les diamans formaient presque l'unique éclat, couraient d'un bout des galeries à l'autre bout, et semblaient illuminer la salle, qui ne s'éclairait elle-même que de la lueur plus solennelle que brillante des bougies. Chaque loge enfermait dans son cadre, tout historié de moulures d'or, le personnel d'une famille, assise selon l'âge et la condition sur des tabourets plus ou moins élevés, et rangés à diverses distances les uns des autres.

La présence du jeune dragon béarnais émut la salle, comme elle avait ému le foyer. On se le désignait, on se penchait pour le voir, et le sourire d'étonnement que faisait naître son costume était tempéré chez les femmes par une estime secrète pour la beauté de son visage et la grâce de sa tournure. Il produisit une sensation toute à son avantage en affrontant sans audace cet examen admiratif. On le vit se ranger doucement contre le fond circulaire de l'amphithéâtre, et s'avancer à petits pas, de peur de déranger les personnes assises vers l'extrémité de cette première galerie, où il laissa présumer qu'était sa place. Descendus à l'orchestre et placés sur la scène où il était encore d'usage de s'asseoir, les jeunes officiers du foyer suivaient attentivement du regard celui dont ils avaient projeté de s'amuser pendant le prochain entr'acte. Ils le virent s'avancer jusqu'à l'avant-dernière loge de la galerie, et s'arrêter à cet endroit sans avoir causé le moindre désordre parmi les spectateurs, qu'attachait de plus en plus la musique de l'opéra nouveau. Il était arrivé à sa place.

Raoul de Marescreux posa sur la banquette son béret de velours. On attendait qu'il s'assît. Il resta debout, les yeux tournés non pas vers la scène, mais vers la loge placée derrière lui, et il se mit ensuite tellement près de la balustrade dorée dont elle était défendue qu'il aurait pu aussi aisément s'y accouder que s'il eût été dans la loge avec les trois personnes qui l'occupaient. Elles ne remarquèrent pas d'abord l'attention dont elles étaient l'objet de la part de leur voisin, du moins cette attention échappa-t-elle au premier instant aux deux hommes assis derrière la jeune dame, plus particulièrement observée par Raoul. L'acte était *long, il durait* déjà depuis une demi-heure, et Raoul n'avait pas cessé un *seul instant* de tenir son regard obstinément fixé sur la loge près de laquelle il était debout. Les jeunes officiers dont les yeux ne l'avaient pas quitté, s'aperçurent les premiers de cette étrangeté, et elle les confirma dans l'opinion déjà préconçue chez eux que leur dragon était quelque gentillâtre bien simple, bien naïf, détaché de ses montagnes du Béarn par une avalanche, et roulé avec les neiges de l'hiver jusqu'à Paris. C'était un ours égaré loin de sa tanière. Ils communiquèrent leur opinion à leurs voisins, et bientôt la salle entière plaisanta sur le compte du beau dragon, si complétement étranger aux usages, aux façons de se conduire dans le monde. Lui ne bougeait pas. Il était jeté en bronze ; son regard ne changeait pas plus de direction que celui de la statue d'une place publique.

On souffrait d'autant plus de son inconvenance qu'elle avait choisi pour point de mire une personne en pleine faveur dans la société, et par l'illustration de son origine, par les relations dont elle rehaussait encore sa naissance, et par une grande beauté. C'était la marquise Casimire de Courtenay que le singulier jeune homme affrontait ainsi de son attitude insultante. Qu'avait-il contre cette dame, dont la vie durement éprouvée pouvait servir de texte à toute une histoire d'événemens tristes, douloureux, déchirans, mais où l'on n'aurait pas rencontré une page tachée par le doigt du scandale? On la respectait, quoique illustre ; on ne la haïssait pas trop, quoique belle : on l'épargnait enfin comme le passé et le malheur, quoiqu'elle n'eût pas trente ans encore.

Comme toute femme prudente l'eût fait à sa place, elle tourna la tête du côté opposé à celui où se trouvait l'homme qui fouillait si cruellement dans les traits de son visage, elle cherchait à concentrer et à fixer son attention sur la pièce. Elle ne put si bien se renfermer dans l'étroit rayon de cette unique direction donnée à son regard qu'elle n'aperçût dans toutes les loges d'avant-scène le mouvement continuel de curiosité dont elle était la cause. Malgré elle, la marquise détachait sa vue de la scène et la jetait à droite et à gauche, le plus loin d'elle possible, tout en gardant son attitude de calme spectatrice. On crut dans la salle qu'elle n'avait pas encore remarqué l'incroyable manége de l'étranger.

Cependant, suffoquée par cette contrainte, la marquise de Courtenay retira un peu sa tête en arrière dans la loge, et la leva pour adresser quelques paroles au commandeur son beau-frère. Mais celui-ci ne les entendit pas; il était occupé et exclusivement occupé à répondre, regard par regard, à cette agression muette du jeune homme, qui, de son côté, semblait ne pas voir qu'il y avait deux hommes dans la loge. Il est vrai que l'un d'eux était le mari de la marquise, et en vérité on ne sait trop si l'on pouvait le compter pour un homme. Quant au commandeur, son frère, il perdait son temps, il usait inutilement ses yeux à regarder le dragon tantôt avec l'aigreur du mépris et tantôt avec la dédaigneuse compassion de la supériorité, et cependant toujours avec la dignité du gentilhomme qui ne veut être ni colère ni soumis. Raoul ne détournait pas le regard du front de la marquise de Courtenay où, heureusement, la pâleur de la souffrance éprouvée ne pouvait se montrer, tant son beau front était ordinairement pâle derrière le rideau entr'ouvert de ses cheveux noirs.

Questionné à plusieurs reprises par la marquise, sa belle-sœur, le commandeur pencha un instant la tête, sans cesser de regarder Raoul et il écouta ce qu'elle avait à lui dire. Il répondit par un sourire. Qu'avait-elle dit? Rien. Qu'avait-il compris? Rien. Mais tous deux s'étaient devinés. Leur préoccupation était la même. Que leur voulait ce jeune homme?

Le marquis de Courtenay ne s'apercevait de rien. Il s'amusait comme un rossignol à cette musique délicieuse, comme un rossignol, dont il avait la maigreur, sans en avoir la voix. Il profita du moment où sa femme avait adressé la parole au commandeur, pour dire : — Il fait bien chaud ici. Sur l'honneur! dites-moi si je ne cours aucun danger pour ma vie. Je crois que je me fêle. Est-ce que je ne me fêle pas?

Ces paroles du marquis n'étaient pas une énigme pour ceux qui les entendaient; elles dénotaient sa folie, qui chaque semaine, comme on le sait, se produisait sous une nouvelle forme dans sa tête. Pendant la semaine où l'on était il se croyait devenu porcelaine. Passé à l'état de tasse ou de cafetière, il demandait si la trop grande chaleur de la salle ne l'avait pas fait fendre. On se hâta de le rassurer, et il reprit son admiration.

Enfin le premier acte finit, et les spectateurs se répandirent dans les couloirs. Les jeunes officiers s'étaient déjà réunis au foyer, dont ils s'étaient emparés.

— Ah! ça, s'écrièrent les plus impatiens, vous avez vu comment s'est conduit notre drôle de personnage; au lieu d'une leçon, il en mérite deux. Il nous appartient.

— Je veux, disait l'un, aller offrir son béret à madame la marquise de Courtenay.

— Je veux, disait l'autre, l'obliger à rentrer dans la salle avec une seule guêtre.

— Messieurs, reprenait un troisième, je veux tout ce que vous voulez, mais encore faut-il vouloir qu'il se rende ici.

— S'il n'y venait pas, en effet?

— S'il est parti, ajoutait un autre.

— Parti! mais oui sans doute, il peut être parti! Qu'un de nous, s'il en est encore temps, aille le prier de venir au foyer. J'y vais moi-même.

Le dernier interlocuteur ouvrait en courant la porte du foyer: il s'arrêta.

Raoul s'avançait lentement.

Il n'était plus qu'à quelques pas de la porte du foyer, lorsque huit ou dix de ces jeunes gens en barrèrent l'entrée avec quatre longues banquettes et tous les tabourets qu'ils trouvèrent sous leurs mains. Les préparatifs de cette plaisanterie n'échappèrent pas à Raoul; il comprit sans peine à l'adresse de qui elle allait. Il ne s'avança pas moins. Arrivé de-

vant l'obstacle, il l'enjamba avec la légèreté d'un chasseur de daims, et alla s'asseoir dans un coin du foyer sur l'unique tabouret oublié par les auteurs de la barricade.

Tous les jeunes seigneurs se regardèrent avec un air de dire : — On peut tout oser avec lui ; osons encore.

Un lampion était fixé au mur au dessus de la tête du jeune dragon.

— Je vous demande bien pardon, lui dit un de ces fous, en posant le pied sur le bord du tabouret où il était assis, mais l'huile est chère dans cette saison; permettez-moi d'éteindre ce lampion.

Il éteignit le lampion.

Raoul, emportant le tabouret avec lui, alla se mettre à un autre endroit.

Un de ses ingénieux persécuteurs aperçut aussitôt qu'une croisée était placée derrière le dragon et qu'un carreau de cette croisée s'ouvrait. Il se hâta d'aller l'ouvrir. Un vent glacial courut frapper le cou de Raoul.

Les camarades félicitèrent l'auteur de cette nouvelle mystification.

— Si nous le bafouons plus long-temps, fit remarquer un des sages de la bande, nous allons nous priver de tout moyen de nous mesurer avec lui; nous l'aurons trop aplati. Ne déshonorons pas aujourd'hui celui dont nous voulons faire un adversaire demain.

— Il ne peut déjà plus l'être, dirent plusieurs.

— En ce cas, lui répliqua-t-on, qu'il ait la bonté de sortir d'ici, où ne peuvent rester que ceux qui ont fait leurs preuves.

Avant d'attendre la signification de l'arrêt rendu contre lui, Raoul se leva et se dirigea vers la porte du foyer. Il sortit après avoir franchi, toujours avec la même prestesse, la barrière de banquettes et de tabourets formée contre lui.

— Je suis fâché, dit un des jeunes gens, que notre soirée se passe ainsi sans résultat; mais véritablement il n'y avait rien à faire avec ce berger déguisé en dragon. C'eût été une trop facile victoire que de l'humilier davantage. Nous devons nous contenter de l'avoir mis à la porte de notre réunion et de lui avoir fait perdre par là l'occasion de jouir du plaisir du spectacle, car il n'aura pas eu l'audace de rentrer dans la salle après l'accueil qu'il a reçu ici.

— Ne comptez-vous pour rien d'avoir débarrassé Mme la marquise de Courtenay de la présence de ce drôle?

— Celui qui parle ainsi a raison, fut-il répondu à l'auteur de la remarque.

— Messieurs, le second acte est commencé, vint annoncer à la porte l'huissier de la Comédie-Italienne.

Le foyer se vida une seconde fois.

Raoul, trompant les prévisions de ses persécuteurs, était allé reprendre sa place sous la loge de la marquise de Courtenay. Il fut loisible à tout le monde, au public comme aux jeunes gens du foyer, de s'assurer que pendant l'entr'acte il n'avait rien perdu de son assurance première. Il avait retrouvé sa pose insultante à l'un des angles de la loge; ses bras s'étaient croisés sur sa poitrine, signe évident de la longue patience dont il se résignait à subir le poids pendant quelques heures, s'il le fallait.

Comme il ne troublait pas le spectacle, comme il ne nuisait en rien aux plaisirs du public par cette conduite, blessante seulement pour trois personnes, la police aurait été fort mal venue de le sommer de quitter la salle. Il arriva même par le fait de cette obstination de Raoul à tyranniser ainsi de son regard cette même loge, que certaines personnes cessèrent de voir dans cette conduite bizarre l'action d'un homme décidé à se montrer grossier jusqu'à la brutalité, jusqu'à l'indécence, jusqu'à la cruauté. Pourquoi la fougue d'une passion de jeune homme pour la marquise de Courtenay ne serait-elle pas la cause de cet oubli des convenances! L'amour fait oublier bien autres choses; il fait oublier la plus grave de toutes les choses, le respect qu'on doit à la per-

sonne aimée. Raoul était plus que suffisamment justifié dans son aveugle témérité par la rare et superbe beauté de la marquise de Courtenay, une des perfections que Dieu fait bien d'envoyer de loin en loin sur la terre afin de retenir parmi les hommes la croyance du beau, quand toute croyance s'en va.

Il ne semblait donc pas si monstrueux à certains spectateurs, d'abord prévenus contre la tenue de Raoul, qu'il affichât si ouvertement son amour pour la marquise de Courtenay. Tout ce qui sort des conditions banales de l'ordinaire ne déplaît pas à la foule, surtout à la foule française, dont le sang est plein des beaux mouvemens chevaleresques des tournois.

La marquise de Courtenay ne perdit pas contenance; elle tint bon pendant toute la moitié du second acte contre cette persécution d'un regard qui ne cherchait qu'elle, ne voyait qu'elle, n'attaquait qu'elle dans une loge où il y avait deux hommes, dont l'un avait fini par perdre son sang-froid héroïque, l'autre son indifférence hébétée. Mais, dans le courant de l'autre moitié de l'acte, elle eut à lutter sur le terrain même où elle était placée. Elle avait vu le commandeur retirer peu à peu son gant de la main gauche et le passer dans sa main droite avec l'intention marquée d'en faire un usage terrible, et son mari, avec un sourire niais, chercher sur le visage du commandeur la cause du rouge pourpré qui l'enflammait.

— Je vous en prie, mon frère, dit-elle au commandeur, je vous en supplie, allons-nous-en plutôt.

La supplication de la marquise fut si énergique et d'une telle expression qu'elle n'échappa pas aux jeunes gens placés sur la scène. Ce n'est plus avec leur épée, c'est avec le bâton de leurs valets qu'ils sentirent en ce moment le besoin de châtier l'insolente statue debout près de la loge de la marquise de Courtenay.

— Nous en aller! murmura le commandeur, dont le gant était retenu par la main tremblante de la marquise; nous en aller! pourquoi ne pas lui faire des excuses!

— Mais qu'est-ce donc ? demanda le marquis; qu'avez-vous pour vous agiter ainsi tous les deux? M'arriverait-il quelque chose de fâcheux? Est-ce que l'on m'aurait heurté? Suis-je près d'être brisé? Pourquoi m'exposer ainsi à une si grande foule, moi si fragile? Je suis tout Japon, pur Japon, ce soir.

— Il y a, lui dit sèchement le commandeur, que Mme la marquise, votre femme, est en butte aux insultes d'un fat, d'un impertinent dont ma main va châtier le visage, si son visage ne change pas à l'instant de direction.

— Où est donc ce fat, où est donc cet impertinent? demanda en gazouillant le marquis, montrez-le-moi donc, mon frère.

Le marquis avait parlé d'une voix si peu mesurée que chacun prit part à cette bévue, et s'épanouit de rire en voyant le marquis ne pas apercevoir à ses côtés ce que chacun voyait fort bien depuis deux heures de tous les coins de la salle.

Cette hilarité du public fit comprendre au commandeur, supérieurement maître de lui-même, comme tous les hommes d'un vrai courage, la nécessité de retarder de quelques minutes la leçon qu'il avait arrêté de donner au dragon, aussi calme au milieu de l'orage grondant à ses côtés, sur sa tête, à ses pieds, autour de lui, qu'il l'avait été jusque-là.

Pendant ces minutes de répit, la toile fut baissée, et la foule s'écoula une seconde fois; ce fut moins pour s'entretenir de la pièce que du singulier événement dont elle venait d'être témoin qu'elle quitta la salle.

— Ma voiture! mes gens, s'écria la marquise, en ouvrant la porte de sa loge.

— A vos ordres, madame la marquise répondit un valet de pied qui attendait dans le couloir.

— Partez sans nous, dit le commandeur à la marquise; mon frère et moi nous rentrerons plus tard à l'hôtel.

— Adieu donc, messieurs, dit la marquise en prenant la main de son mari et de celle du commandeur. Toute l'émotion de dignité et de crainte dont elle suffoquait se fit sentir dans cette pression. Elle disparut.

— A nous, mon frère, dit le commandeur au marquis. Il est passé de ce côté. Venez, suivez-moi.

Raoul, malgré la défense des jeunes gens, était entré sans façon dans le foyer. Un murmure d'indignation l'accueillit.

Le commandeur et son frère ne perdirent pas le temps à s'indigner, ils s'ouvrirent un passage à travers la cohue menaçante, et se placèrent en face de Raoul.

L'un, c'était le commandeur, leva son gant sur le visage du jeune dragon, l'autre, par imitation, leva son mouchoir. Raoul arrêta leurs deux bras en même temps.

— Deux soufflets, dit-il, je les tiens pour reçus. A combien de pas, demanda-t-il.

— Nous marcherons l'un sur l'autre, répondit le commandeur, et tirera qui voudra; et ceci jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Soit! dit Raoul. Voici mes seconds. Il frappa sur l'épaule de deux jeunes sous-officiers, deux de ces jeunes gens qui s'étaient tant moqués de lui pendant la soirée.

— Vous ferez connaissance avec les nôtres demain à quatre heures de l'après-midi, au bois de Vincennes, carrefour du Grand-Chêne.

—Je vous y attendrai, dit le dragon rouge en saluant ses deux adversaires. Messieurs, ajouta-t-il, après s'être tourné vers ses deux seconds, rassurez-vous, je suis bon gentilhomme. Il s'en alla, laissant la société du foyer fort étonnée de voir ainsi se conduire un homme dont ils avaient singulièrement mis en doute le courage quelques heures auparavant.

Ce n'était pas la première fois, on le sait, que la marquise de Courtenay se rencontrait avec Raoul, le dragon rouge.

Elle rentra à son hôtel dans la plus vive agitation : elle en dévora les marches comme si elle eût été poursuivie. Ses domestiques qui ne l'attendaient guère qu'à minuit, selon l'usage, lorsqu'elle allait à la Comédie-Italienne, parurent fort étonnés de la voir revenir à neuf heures et demie, et plus surpris encore de ce qu'elle revenait sans le marquis ni le commandeur.

Dans le désordre de ses idées, elle ne remarqua pas tout de suite que son fils Tristan et sa fille Léonore étaient parmi ses gens, tous attentifs, tous inquiets, tous empressés autour d'elle. Tristan lui prit enfin la main, Léonore l'enlaça de ses bras, et tous deux lui demandèrent avec instances, en la couvrant de caresses, la cause de ce retour si prompt, si agité. Ils la priaient avec de tendres paroles de les rassurer. Jamais ils ne l'avaient vue si bouleversée.

La marquise ordonna à ses gens de se retirer.

— Mes chers enfans, vous vous méprenez; il ne m'est rien arrivé de fâcheux. Ne vous alarmez pas ainsi, dit-elle à Tristan et à Léonore, en leur rendant machinalement leurs caresses; je suis rentrée plus tôt que vous ne m'attendiez, parce que ce soir, en partant, j'avais oublié, et l'oubli est inconcevable, d'écrire au ministre sur un sujet très important et très pressé. Le souvenir de cette omission m'a surprise au théâtre, et j'accourus au plus vite pour la réparer. Mais oui, ajouta-t-elle, en jetant les yeux sur la pendule, il en est temps encore. Le ministre reçoit ce soir, ma lettre lui parviendra avant onze heures. Je vais lui écrire.

Il était d'un hasard heureux pour la marquise que le prétexte dont elle se servait avec tant de présence d'esprit auprès de ses deux enfans, afin de couvrir l'extrême agitation de son retour, répondît si bien à l'intention où elle était d'écrire au ministre, aussitôt rentrée chez elle.

— Oui, pensa-t-elle, écrire tout de suite au ministre, et, s'il est possible, réparer par là une partie de la faute que j'ai commise. Quelle faute !

— Léonore, ma fille, du papier ! Tristan, dites à un domestique de se tenir prêt à sortir.

Tandis qu'elle donnait ces ordres, la marquise arrachait ses gants plutô qu'elle ne les retirait de ses mains. Elle écrivit sur un coin de la chem'née ce billet au duc de Bourbon :

« Monsieur et ami,

» Je reviens pleinement et entièrement sur ma détermination de cet » après-midi, dussiez-vous m'accuser de contradiction, de légèreté. Il » n'y a pas de légèreté ; mais qu'importe.

» Comprenez-moi bien, je ne m'oppose plus à ce que M. Raoul de Ma- » rescreux, sous-lieutenant dans les dragons de la milice provinciale du » Béarn, soit nommé capitaine dans la Maison-du-Roi. Au contraire, et » je vous prie de m'envoyer sa nomination demain avant midi, et ce soir » si vous le pouvez : oui, ce soir. Je voudrais la tenir déjà.

» Je me charge de la lui faire parvenir ; je tiens même à ce que nul » autre que moi ne la lui remette. C'est un service dont je veux que » M. Raoul de Marescreux me soit reconnaissant. Encore une fois, mon- » sieur et ami, ne vous préoccupez pas du changement survenu dans mes » opinions à l'égard de ce jeune officier ; l'essentiel, l'important, l'indis- » pensable est que j'aie entre les mains et en quelques heures son brevet » de capitaine. Ce n'est pas à lui seulement, songez-y bien, que vous » ferez une faveur des plus grandes. Je puis compter sur votre bien- » veillance, je le sais, mais je veux compter sur votre exactitude, sans » laquelle tout serait inutile.

» Votre amie, » Marquise DE COURTENAY.

» Dix heures moins cinq minutes. »

— Tristan, remettez ceci à Lorrain, et qu'il aille, sans perdre une minute, à l'hôtel du ministère. C'est une lettre pour le ministre. Allez, dites-lui d'attendre la réponse.

— Oui, ma mère.

— Ma chérie, dit ensuite la marquise en attirant sur ses genoux sa fille Léonore et l'appuyant contre son cœur, qu'avez-vous fait, je veux le savoir, vous et votre frère, pendant mon absence ?

La marquise regarda furtivement l'heure à la pendule.

— Nous nous sommes beaucoup occupés de nous-mêmes.

— Voyez-vous ces petits égoïstes !

C'est à peine si la marquise crut avoir répondu à sa fille.

— Savez-vous ce que nous disions ? D'abord que, dans deux ans, Tristan aurait dix-sept ans et moi quinze ans, ou bien près de quinze ans.

Mais oui, c'est fort exact, dit la marquise en soupirant.

— Ce que je dis vous ferait-il de la peine, maman ? vous avez soupiré.

— Chère bonne, dit la marquise en pressant les joues de sa fille sous un long et pesant baiser, je soupire, ne le devinez-vous pas ? parce que je pense aux changemens que ces deux ans peuvent apporter dans la vie.

— Quels changemens apporteraient-ils ? N'êtes-vous pas heureuse ; craindriez-vous de cesser de l'être d'ici-là ? Est-ce que nous ne vous aimerons pas toujours ? Vous êtes donc décidément mal disposée, inquiète se soir, chère maman ?

— Moi, inquiète ! quand je vous ai sur mon cœur.

Est-ce que cette pendule n'irait pas ? pensa la marquise, et elle dégagea de sa ceinture une petite montre enchâssée derrière sa cassolette. Mais elle va bien. Il n'y a donc que dix minutes que je suis ici ! Que se passe-t-il là bas au théâtre ?... Lorrain, je pense, sera bientôt arrivé chez le ministre... J'étouffe... je voudrais être partout.

— Ce n'est pas pour moi, reprit la marquise, en faisant asseoir sa fille

auprès d'elle, que je suis inquiète de voir arriver les années, mais c'est pour vous.

— Pour moi, dans deux ans, j'aurai quinze ans; est-ce qu'on est malheureuse ordinairement à cet âge? L'auriez-vous été ?

— Non, chère étourdie, on ne connaît pas encore le chagrin à cet âge; mais on n'est déjà plus un enfant. Beaucoup de jeunes filles se marient à cet âge.

— Ah! quant à moi, voilà, puisque vous désirez le savoir, ce que je disais à Tristan ce soir : je ne me marierai pas afin de pouvoir toujours rester avec vous. N'est-ce pas, Tristan, dit Léonore à son frère qui rentrait dans le salon, je te disais cela ?

— Vrai, ma mère, répondit Tristan.

— Je vous crois tous les deux; mais vous changerez d'avis, Léonore, et je vous conseille de ne pas plus croire à vos projets, que Tristan à ceux qu'il a pu faire de son côté.

— Je renoncerai aux miens, tout de suite, reprit Léonore, si vous le voulez; mais alors, je me marierai pour vous et non pas pour moi.

— Vous marier pour moi, s'écria Mme de Courtenay! chers enfans, ajouta-t-elle en posant leur main sur son cœur. Oh! je vous en conjure d'avance, je vous l'ordonne, ne m'écoutez pas, désobéissez-moi, si jamais je parais faire violence à vos inclinations, aux choix du mari ou de la femme que vous aurez arrêté dans votre cœur. Moi, vous contraindre!... N'est-ce pas que vous me désobéiriez ?...

— Puisque je ne veux pas me marier, dit Léonore en souriant sous les pleurs de sa mère, pourquoi me faire faire cette promesse ?

— Vous avez raison, Léonore, j'oubliais que vous vouliez rester fille, ajouta Mme de Courtenay en sentant s'évaporer sous une ironie triste et douce les pleurs venus jusqu'aux bord de ses paupières.

Un quart d'heure de dévoré, murmura-t-elle. Dix heures sonnaient à la pendule du salon.

— Cependant, je fais une exception, continua Léonore, et je la faisais tantôt à mon frère Tristan: s'il se rencontrait un jeune homme beau, noble, loyal, généreux, plein d'honneur, de courage, constamment affable envers ses inférieurs, empressé et sérieux auprès des femmes, se mettant avec goût sans paraître jamais ridicule, aimé de tout le monde, ne médisant de personne, indulgent avec les plus petits esprits et se faisant écouter avec respect des plus grands ; ah! celui-là, ma mère, je l'aimerais, oui je l'aimerais de toute mon âme, et je le voudrais pour mari, je l'épouserais et vous ne vous y opposeriez pas.

— Celui-là, malheureusement, ma pauvre Léonore, n'existe pas.

— Mais oui il existe, chère maman, s'écrièrent à la fois Tristan et Léonore, puisque, reprit Léonore, mon oncle le commandeur est exactement semblable au portrait que je viens de faire.

Mme de Courtenay se leva brusquement, laissant tout surpris de ce mouvement spontané Tristan et Léonore.

Ce collier m'écrase, cette ceinture m'étouffe, dit la marquise, qui prit ce faux prétexte pour aller cacher à quelques pas de ses enfans l'effet produit sur son visage par la commotion dont elle avait été frappée.

Après avoir mis le plus de temps possible à ouvrir son collier et à dénouer sa ceinture, elle revint, plus pâle que le mantelet d'hermine dont elle n'avait pas encore dépouillé ses épaules, reprendre sa place entre ses deux enfans.

Elle reprit avec un calme affecté :

— Mais vous avez donc parlé de tout, ce soir, pendant mon absence? Et vous, monsieur Tristan, qu'elle rêve doréavez-vous fait en compagnie de votre sœur ?

— Moi, j'étais tout simplement ambassadeur comme grand-papa, dont voilà le portrait.

— Vous avez été bien plus raisonnable que votre sœur, si vous n'avez pas été excessivement modeste, dit Mme de Courtenay à son fils, svelte adolescent, d'une taille adorable d'élégance et de distinction pour son âge, ressemblant à ces spirituels pastels laissés par le crayon bleu et rose du dix-huitième siècle. Bouche fleurie, regards doux et presque noirs déjà, joues blanches et minces, recouvrant des pommettes spirituelles, coquettes, incisives. Un charmant habit de soie couleur argentée, fourreau flexible, s'arrêtait étroitement à son cou, tout nu, tout blanc, tout fier comme celui d'un jeune cygne. Ses fines jambes de gentilhomme avaient la légèreté, la prestesse et la grâce étourdie de celles du chevreuil; c'était un faon. Il avait les mouvemens vifs, le pied fin, la main jolie et toute frétillante sous la corolle de dentelle qui lui servait de manchette. Ainsi devait être à quinze ans son oncle le commandeur.

— Vous voulez donc être ambassadeur, monsieur mon fils! reprit la marquise, dont l'oreille était maintenant attentive au moindre bruit pour savoir si la voiture qui devait amener son mari et son beau-frère n'entrait pas dans la cour. Mais savez-vous que n'est pas ambassadeur qui veut? Il faut d'abord être ou un grand général, ou un grand politique.

— Je serai l'un ou l'autre; mais à vous parler franchement, ma mère, je crois que je serai un grand politique.

— Vraiment!

— Oui, ma mère. J'aurais du goût, il me semble, pour gouverner les hommes, diriger l'état, faire la paix ou la guerre, donner des emplois, être le conseiller d'un roi, enfin.

— Que tu as un beau front, mon Tristan; viens, que je t'embrasse, cher enfant, pour ce que tu as dit. Tu me plais, tu me ravis, tu as de l'ambition. Oui, il faut en avoir. C'est l'amour des grandes choses, des choses justes, des choses vraies, de celles qui font laisser un nom. Il y en a de beaux, de graves, dans notre famille, mais elle en veut un plus grand encore. Il nous manque un ministre. Si tu l'étais un jour, tu m'écouterais bien, n'est-ce pas?...

— Ma mère!...

— Vois-tu, nous autres femmes, nous connaissons le cœur mieux que vous. Nous voyons à travers tous les visages, même le mieux masqués; nous entrons dans le joint des âmes en nous jouant, et parce qu'on nous traite sans importance comme l'air. Je serais derrière toi, je te conseillerais, je verrais pour toi, j'irais où tu n'irais pas. Nous servirions le pays...

— Nous servirions le roi, ma mère. Et si des méchans, des conspirateurs, par exemple, des ennemis du pays, comme on m'a dit que l'étaient, il y a quelques années, M. de Cellamare, M. le duc du Maine et tant d'autres, voulaient renverser le roi, eh bien! nous leur ferions couper la tête...

— Méchant! s'écria Léonore.

Mme de Courtenay poussa un cri affreux. Elle posa une main tremblante sur la bouche de de son fils, et, les forces lui manquant avec la voix, elle se laissa, toute défaillante, tomber en arrière.

— Ma mère! ma mère! qu'avez-vous? Du secours! du secours!

Tristan sonnait d'un côté.

Léonore sonnait de l'autre.

Les deux pauvres enfans perdaient la tête.

Marine et un valet de pied parurent enfin.

— Marine, accompagnez ma fille à sa chambre. Elle va se coucher..

La marquise baisa Léonore au front.

— Poitevin, éclairez, monsieur, qui se retire aussi.

La marquise embrassa Tristan.

Restée seule, la marquise porta les yeux et les tint douloureusement fixés sur le portrait en pied du comte de Canilly, son père, peint en costume d'ambassadeur.

Les regards de la marquise s'étaient particulièrement portés, dans leur profonde absorption, sur une ligne tracée autour du cou du comte de Canilly.

Cette ligne tait rouge comme le serait la trace d'un coup de couteau circulairement donné autour d'une grenade. On sait ce qu'elle indiquait.

La marquise se leva en sursaut; elle avait cru entendre le pas des chevaux dans la cour.

Elle se trompait. La voiture n'était pas encore arrivée.

Elle retomba dans sa méditation devant le portrait de son père. Ce fantôme évoquait pour elle un passé de douleurs, plns poignant que jamais à l'heure présente et à cause des événemens qni venaient d'avoir lieu à la Comédie-Italienne.

Le dragon avait tenu parole, lui et elle devaient se revoir. Ils s'étaient revus.

La marquise, toujours les yeux fixés sur le portrait de son père, comme pour qu'il résolût la question de vengeance, plus fermement posée que jamais depuis le retour du spectacle, entendit sonner minuit, une heure, deux heures, sans voir revenir ni son mari, ni le commandeur.

A trois heures, les portes de l'hôtel s'ouvrirent. La marquise se leva. Le commandeur et le marquis de Courtenay entraient au salon.

— Eh bien! dit-elle?

— Eh bien! répondit le commandeur, c'est pour demain, à quatre heures de l'après-midi.

— Vous vous battez. Qui de vous se bat?

— Tous les deux, répondit le commandeur. Nous avons passé la nuit à réunir nos temoins.

— Tous les deux! répéta la marquise. Vous aussi! s'écria-t-elle, sans qu'on pût dire si c'etait le marquis ou le commandeur qui lui arrachait ce cri d'étonnement.

— Mais... bégaya le marquis de Courtenay, qui crut l'avoir inspiré, mais j'espère encore...

— N'est-ce pas au mari à défendre aussi l'honneur de sa femme! interrompit le commandeur.

— Vous avez raison! dit tout bas la marquise.

—Mon père! dit-elle encore plus bas, est-ce que je n'aurais pas mieux fait d'oublier?

A quatre heures précises, et on eût pu les entendre sonner au donjon de Vincennes, deux voitures sombres et sans armoiries arrivèrent par deux allées différentes au carrefour du *Grand-Chêne*. Elles s'arrêtèrent à quelques pas de l'arbre colossal dont le nom est devenu celui de ce rond-point bien connu des chasseurs. De la première voiture, qui était la plus grande, descendirent d'abord le marquis de Courtenay et le commandeur, ensuite quatre autres personnes de distinction. La portière de l'autre voiture s'ouvrit pour laisser passer Raoul de Marescreux, le dragon rouge, et ses deux témoins, pris, si l'on s'en souvient, parmi les jeunes officiers du foyer de la Comédie-Italienne. Ils portaient des costumes de ville. Comme on n'avait pas pu interdire à leurs nombreux camarades, présens à la discussion, d'assister à la rencontre des trois adversaires, ils s'étaient à peu près tous rendus à l'endroit choisi pour vider le différend. Afin de ne point porter ombrage aux combattans ni à leurs seconds, ils s'étaient formés par groupes silencieux à l'ouverture d'une des routes qui aboutissent au rond-point. Le froid incisif de la journée n'avait pas été un obstacle à leur curiosité. D'ailleurs le duel étant l'occupation et l'amusement de leur vie, ils venaient là avec le naturel que d'autres apportaient à aller à la messe ou au spectacle. Sur un terrain durci et nivelé par une forte gelée, les trois adversaires s'abordèrent en se saluant. Leurs témoins, qui les suivaient de près, se firent également leurs politesses, courtoisie glacée dont rien ne peut rendre la désespérante impression. Le comman-

deur, tenant toujours sous son bras le marquis de Courtenay, son frère, s'adressa le premier à Raoul.

— Monsieur, lui dit-il, je crois inutile, dans la position où nous nous sommes mis, d'alonger notre entrevue d'explications oiseuses. Les paroles ne changeraient rien aux faits.

— Rien, interrompit Raoul, absolument rien, monsieur.

Le commandeur profita de cette interruption, si brève qu'elle fût, pour lancer un coup d'œil oblique sur le visage de son frère. Il fut peu rassuré.

— J'aurai donc l'honneur, poursuivit-il, de vous rappeler ainsi qu'à vos témoins, monsieur de Marescreux, qu'il est dans mon intention et dans celle de M. le marquis, mon frère, de voir se continuer le combat jusqu'à ce qu'il tombe lui-même mort sous votre balle.

Le commandeur eut la convenance de ne pas ajouter : ou jusqu'à ce que l'un de nous deux vous ait laissé sans vie sur le terrain. Il ajouta seulement :

— Et celui qui aura essuyé le feu de l'adversaire, pourra faire feu à son tour, quelle que soit la gravité de sa blessure, sans qu'il soit apporté aucun empêchement par les témoins. Debout, assis, couché, il pourra tirer sur son adversaire.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit Marescreux en consultant ses deux témoins dont les fronts se penchèrent affirmativement.

Comme le bras du marquis de Courtenay qui s'appuyait sur le bras de son frère, le commandeur, était caché ainsi qu'une partie de son épaule, sous le manteau de celui-ci, le mouvement qu'il fit pour glisser sur lui-même ne fut remarqué de personne : une pression de résistance, un coup sec le retint à l'instant même comme s'il eût été scellé à un mur par un gond de fer. Le marquis put pâlir, mais il resta debout.

— Je crois me souvenir à mon tour, dit Marescreux, que nous devons marcher l'un sur l'autre, et faire feu quand nous le jugerons convenable.

Les témoins n'avaient aucune observation à faire. Les conditions de ce duel ou de ces duels, ne sortant en aucune façon des règles établies; elles appartenaient tout simplement à l'ordre des duels graves, car il y avait eu outrages publics, soufflets donnés publiquement. Mais en général, ce genre de duel, très usité au dix-huitième siècle, qui consiste à marcher l'un sur l'autre le pistolet à la main, n'offrait pas toujours l'imminence d'un péril mortel; les deux adversaires avaient sans doute le droit, placés à cinquante ou soixante pas de distance, de s'avancer front contre front, jusqu'à ce que le canon de leurs pistolets touchât leurs poitrines, et, dans cette position, de décharger leurs armes ; mais rarement poussaient-ils à ce point les effets de la haine et de la vengeance ; renonçant d'ordinaire à ce sinistre avantage, le plus généreux lâchait son coup à vingt ou vingt-cinq pas, et dès lors, si l'adversaire ne tombait pas blessé mortellement, il faisait feu tout de suite ; sa conduite était méprisée s'il agissait autrement, dans tous les cas, bien entendu, où l'injure comportait de part et d'autre cet amendement apporté à un droit terrible.

— Le reste est l'affaire de nos témoins, dit le commandeur en s'éloignant de quelques pas avec son frère.

Quand ils ne se trouvèrent plus à portée d'être entendus, le commandeur dit au marquis de Courtenay, plus blafard que le soleil de cette froide journée :

— Mon excellent frère, nous avons nos jours de mauvaise disposition dans la vie et où nous valons mieux que notre cœur.

— Que voulez-vous, mon frère, ce tremblement nerveux...

— Ce tremblement provient du froid, continua le commandeur. Au surplus, comme je vous le dis encore, la vie ne voit pas constamment

les hommes dans une égale disposition d'humeur. Malgré leur bonne volonté, leur devoir, le cri de leur honneur, ils faiblissent, ils chancèlent ils succombent, pour ainsi dire, et tombent au dessous d'eux-mêmes. Oh! je ne dis pas cela pour vous, mon frère ! car je suis content, si je ne suis pas étonné de votre fermeté.

— Je vous remercie de votre estime, dit le marquis de Courtenay, dont tous les membres étaient transis de peur. Oui, ajouta-t-il, il arrive parfois qu'on soit, comme vous le dites, moins brave tel jour que tel autre, qu'on soit tel jour un peu... Vous trouveriez-vous par hasard dans cet état si naturel, et je crois si excusable, mon frère? demanda-t-il avec une espèce de honteuse satisfaction.

— Je le crains, répondit le commandeur, qui se possédait aussi fermement que la nuit où il tua en Pologne la louve affamée ; oui, mais votre exemple, mon frère, me fait rougir de ma faiblesse ; il me ranime, me remonte, il me replace à mon centre. Je mérite après tout quelque indulgence; je ne suis pas vous. Vous, mon frère, si, par la permission de Dieu, vous sortez de la vie d'ici à quelques minutes, vous aurez du moins goûté à ses plus douces félicités; vous aurez possédé la femme aimée ; celle qui vous aura fait connaître les joies graves de père après les joies de mari; tandis que moi, si je dois partir, je m'en irai tout aussi pauvre de plaisirs, que vous en avez été riche. Je n'aurai connu que le travail et la guerre. Je comptais sur l'avenir pour me dédommager... l'avenir ne sera pas venu. Je sais, ajouta le commandeur, qui voyait de plus en plus blanchir la figure de son frère, à mesure que la *fatale* minute approchait et qu'on entendait ce petit bruit d'acier que produisent les détentes qu'on arme, les baguettes qui entrent dans le canon, je sais qu'il est fort triste de quitter ces biens après les avoir connus; mais vous laissez une femme dans l'opulence, des enfans sur le sort desquels sa tendresse vous rassure... Quoi qu'il en soit des raisons que nous pouvons avoir, vous et moi, mon frère, de quitter la vie avec plus ou moins de regrets, dit le commandeur, d'un accent dont l'affection ne cachait pas la solennité, je vous prie de me décharger votre arme dans la tête, si vous me voyez faire ici, sous les yeux des hommes et de Dieu, un seul mouvement de lâcheté. Jurez-moi cela, par le saint nom du Seigneur, par notre mère et par le respect que vous avez ainsi que moi pour les Courtenay, nos aïeux, qui tous furent des braves.

— Je vous le jure, mon frère, je vous le jure, murmura, arrivé au comble de la peur, le marquis de Courtenay, qui comprenait enfin que si son frère lui demandait le service de le tuer en cas de lâcheté, il pouvait être sûr, de son côté, lui, pauvre marquis, d'être tué sur la place par le commandeur, s'il faisait un signe de faiblesse ou d'incertitude devant leur commun adversaire.

C'est précisément à cette persuasion-là que voulait l'amener le commandeur: il voulait le convaincre qu'il le tuerait s'il laissait voir sa peur. Avec quelles préparations ne venait-il pas de lui communiquer cette détermination? Il s'était présenté lui-même comme un lâche, lui ! afin de ne pas dire à son frère aîné : je sens clairement que vous seriez un lâche si je n'étais pas là; mais je suis là et je vous tue si vous vous avisez de mollir.

Lorsque le commandeur vit venir vers lui ses témoins et ceux de son adversaire, il leur dit de loin, avec un sourire grave : Nous avons levé, mon frère et moi, une petite difficulté qui vous aura peut-être occupés pendant que vous chargiez les armes. Mon frère aura l'honneur d'engager le premier le combat avec M. de Marescreux. Il a été le premier et le plus directement offensé ; puisse cet arrangement entre mon frère et moi ne pas contrarier les vues de notre adversaire. L'agréez-vous, monsieur?

Les témoins de Raoul de Marescreux attendirent sa réponse.

Elle fut tout entière dans sa démarche. Il prit le pistolet de la main d'un de ses témoins et s'éloigna à pas lents.

Le marquis de Courtenay se serait bien passé de l'honneur de l'initiative. Il essaya à cette minute décisive de balbutier quelques uns de ces mots dictés par l'instinct de conservation, et dont le courage n'est pas la base ; mais son frère lui étouffa la voix en le pressant contre son cœur, et en lui disant tout bas à l'oreille dans cet adieu rapide : Souvenez-vous de votre serment ; si vous aperceviez en moi la moindre faiblesse, tuez-moi ! Quand il dégagea ses bras, les témoins s'étaient déjà éloignés. Le commandeur laissa alors son frère livré à lui-même au milieu de l'endroit entièrement découvert où ils étaient parvenus en marchant. C'était une plaine enfermée par un vaste pourtour de halliers. A leur droite s'étendait une partie de ce cercle de petits buissons formant, l'été, une galerie charmante de verdure.

Raoul et le marquis de Courtenay se virent face à face, à une distance tout à fait hors de la portée de la balle.

Le pistolet tendu, ils marchèrent ; ils avaient déjà marché quelques pas l'un sur l'autre, lorsque Raoul baissa tout à coup l'arme et s'arrêta.

Le nuage qui voilait la vue du marquis l'empêcha de se rendre compte de ce qui se passait ; il ignorait pourquoi il n'était pas mort, pourquoi il était encore en vie, pourquoi il n'entendait plus aucun bruit.

Les témoins et le commandeur comprirent aisément, sur une désignation muette, le motif qui avait suspendu la marche de Marescreux et fait baisser le canon de son pistolet.

Entre les deux adversaires, et dans le hallier près duquel ils étaient, deux petits enfans, qu'on n'avait pas aperçus d'abord, dormaient enveloppés dans une couverture de laine. Deux chênes nains, étoilés encore de quelques feuilles sèches, servaient de berceau et d'abri aux deux petits laitiers. Ils revenaient de vendre leur lait à Paris ; auprès d'eux on voyait leurs boîtes en ferblanc, et, attachée à la main de l'un d'eux par une corde une petite chèvre qui broutait des branches sèches. Ces pauvres anges dormaient à plaisir : leurs petites têtes dépassaient, ainsi que leurs petits pieds, les bords de la couverture ; et leurs petits pieds et leurs petites têtes étaient roses de froid.

Que faire ? les éveiller ? Leur témoignage pouvait gêner un jour. Couraient-ils quelque danger entre ces deux balles qui allaient partir, se croiser et donner peut-être la mort ?

Raoul interrogea du regard les témoins éparpillés à gauche de la ligne du combat, et, sur un signe expressif de leur part, il devina que les enfans n'avaient rien à craindre de la direction des balles.

Pendant ce court armistice, dont il n'avait pas un instant saisi la signification, le marquis promena vaguement ses yeux autour de lui et il aperçut, debout, sur un accident de terrain, son frère le commandeur. Celui-ci le tenait sous la fixité de son regard avec une domination si grande que quelque chose de sa divine énergie, électricité, fluide du courage, courut dans les veines du marquis. Il se dit : Allons, il faut mourir, mon frère le veut.

Les deux adversaires s'avancèrent lentement l'un vers l'autre ; Raoul, sans perdre un instant de vue la poitrine du marquis; celui-ci en suivant machinalement l'impulsion qu'il semblait recevoir de la présence de son frère le commandeur.

Ils n'étaient plus qu'à quinze pas d'éloignement : à cette distance, il est rare que la main dévie, pour peu que la main soit calme.

Ils s'avancèrent encore de deux pas chacun de son côté.

—Notre honneur va être sauvé, murmura le commandeur en tenant son cœur dans sa main. Mais ils devraient tirer, dit-il, presque assez haut pour être entendu.

Dans le plus profond silence les témoins attendaient.

Raoul et le marquis avancèrent encore.

Ils ne sont plus qu'à cinq pas de distance.

— Je crois que mon frère s'évanouit, murmura le commandeur ; il se renverse en arrière, il va tomber; il tombe!

Il s'écria :

— Monsieur le marquis de Courtenay! monsieur le marquis de Courtenay!

— Silence! crièrent les témoins, silence!

Le marquis de Courtenay s'était en effet penché en arrière afin de mieux assurer son point de mire.

On entendit le bruit simultané de deux détentes et de deux coups de pistolets retentir.

Raoul vacille comme un jonc.

Le marquis reste immobile.

Les témoins accourent vers eux.

La balle de Raoul avait frappé la poitrine du marquis; mais le coup avait porté obliquement, la balle avait rencontré une côte, elle l'avait suivie et s'était ensuite échappée sans pénétrer dans les chairs.

Mieux dirigée, la balle du marquis avait suivi la direction du cœur de Raoul, où celui-ci avait sa main gauche posée au moment du coup. En sorte que, par un de ces hasards, du reste assez fréquens, la balle du marquis avait rencontré le diamant que Raoul portait à sa bague. La balle s'était amortie contre cet obstacle. Mais la commotion avait écrasé le diamant dans le châton, et enfoncé dans la chair du doigt jusqu'à l'os fortement ébranlé, l'épais anneau d'or.

La bague fut retirée, et la main enveloppée dans un mouchoir pour étancher le sang.

— Un peu de repos vous est-il nécessaire? demanda le commandeur à Raoul de Marescreux.

— Non, monsieur, répondit Raoul, je suis à vos ordres.

Le commandeur avait déjà serré la main à son frère, en ne lui disant que ces mots : C'est bien! Il ajouta tout bas : Maintenez-vous ainsi jusqu'à la fin, car ce sera peut-être à recommencer.

Chargés de nouveau, les pistolets furent remis, l'un à Raoul, l'autre au commandeur.

Les deux adversaires allaient se séparer pour se placer à la distance d'où ils devaient marcher l'un sur l'autre, lorsque le commandeur dit à Raoul : Monsieur, j'ai deux mots à vous confier.

Tous les témoins s'éloignèrent de quelques pas.

— L'un de nous, dit le commandeur, aura assurément paru devant Dieu avant que ce soleil qui se couche soit descendu sous l'horizon. Peut-être y aurons-nous paru tous les deux. Cette minute est grave. Vous êtes soldat ; je l'ai été, continua le commandeur. Parlons-nous sans détour. Il m'est venu un doute depuis que nous sommes sur ce terrain : il n'est pas possible que vous ayez agi sans motif en outrageant, comme vous l'avez fait, la marquise de Courtenay. La connaissiez-vous? Aviez-vous à vous plaindre d'elle? Je vous adresserai une demande qui abrégera un entretien embarrassant pour vous, monsieur, pour moi, pour ceux dont nous sommes entourés; votre âge me la permet, et le moment où nous sommes la rend moins blessante pour l'honneur d'une personne, qui d'ailleurs, ne saura jamais qu'elle a été faite. Entre elle et vous, monsieur, s'est-il établi des rapports d'intérêt ou des liens d'affection... Avant de sortir de la vie, l'âme a des curiosités qu'elle a soif de satisfaire.

Raoul réfléchit un instant, puis il défit lentement deux boutons de sa poitrine et sortit de sa poche de côté un portrait en miniature.

Il le remit au commandeur.

Ce portrait était celui de Casimire, celui qu'il avait peint lui-même au-

trefois à Varsovie, et au bas duquel était écrit : *Offert par Casimire de Canilly à monsieur de Marescreux.*

Le commandeur rendit le portrait à Raoul de Marescreux.

— C'est bien votre nom, celui qui est écrit au dessous de ce portrait?

— C'est bien mon nom, répondit l'adversaire du commandeur.

En s'éloignant pour vider le combat, le commandeur leva tristement les yeux au ciel, et il murmura :

— Oh! mon Dieu, je n'avais qu'une consolation en mourant, elle m'est enlevée. Elle ne m'aimait pas. Ce jeune homme a été aimé.

Raoul et le commandeur s'éloignèrent de quarante pas environ, et ils vinrent l'un sur l'autre avec une belle fermeté.

Les pauvres petits laitiers dormaient toujours dans le buisson, et la chèvre broutait au bout de la corde qui la retenait à la main de l'un d'eux.

On sentait que les deux adversaires s'estimaient à leur valeur ; ils ne formaient qu'une ligne qui se raccourcissait à vue d'œil. A dix pas il ne s'étaient pas arrêtés, à cinq pas ils ne s'arrêtèrent pas encore, à trois pas non plus. Leurs pistolets s'appuyèrent enfin sur leur cœur.

On entendit alors le petit cliquetis sinistre des deux détentes; mais on n'entendit, chose étrange, qu'une seule détonation, et si faible qu'on eût dit un tiers de charge poussant une balle de liége. Cela ressembla au bruit mou d'une pierre tombant dans la vase d'un marais.

Le commandeur bondit quatre pas en arrière; puis son corps se ramassa en l'air comme une boule, son menton heurtant ses genoux; puis il s'affaissa, il s'étendit, il ne remua plus.

La balle avait troué la poitrine.

— Il est mort! s'écrièrent les témoins.

Le pistolet du commandeur était encore chargé; le coup n'était pas parti.

— Monsieur votre frère est mort, allèrent dire au marquis de Courtenay les témoins du commandeur et les siens. Ne restez pas là, faites-vous ramener au plus vite par vos gens.

— Mon frère est mort! s'écria le marquis, et une subite douleur lui arracha des cris du fond de l'ame. Mon frère est mort! Commandeur! commandeur! criait le pauvre fou en secouant son frère, le relevant dans ses bras, armés en cet instant d'une force extraordinaire, en l'asseyant sur lui, car le marquis était couché à terre. Mais il est mort! il est mort pour défendre mon honneur! Il essuyait la mousse sanglante qui était montée aux lèvres du brave commandeur, imposant et beau dans la mort comme il l'était dans la vie. Oui, messieurs, il est mort pour moi. Que vous avons-nous fait, monsieur, après tout, pour que vous veniez nous tuer ainsi? dit-il à Marescreux, à travers une tourmente de soupirs et de larmes, froissant un mouchoir ensanglanté dans ses mains. Oui, que vous avons-nous fait? qui êtes-vous? d'où sortez-vous? Je veux savoir qui vous êtes et pourquoi vous nous avez poursuivis, recherchés, insultés. Pourquoi avez-vous tué mon frère? dit le marquis, en prenant le pistolet du commandeur dans une main et tenant dans l'autre le collet de la tunique de Raoul.

Raoul gardait le silence et se laissait secouer comme un arbre par le marquis.

— Mais vous ne répondez pas! répondez, vous dis-je, ou je vous décharge ce pistolet dons la tête.

On arrêta le bras du marquis de Courtenay.

Si vous ne voulez pas que je vous foule aux pieds, que je vous déchire, que je vous tue, oui, que je vous tue, continuait à dire le marquis de Courtenay, essayez donc de me tuer. — Mon frère! ajouta-t-il en abaissant les yeux sur le cadavre du commandeur : je vous entends encore, je sais ce que vous m'avez dit tout bas. Puis revenant à Marescreux, fort

embarrassé de cette scène qui ne se prolongeait pas sans danger pour lui et pour les témoins dans cet endroit si près du château de Vincennes, toujours gardé par les gens du roi.

—Monsieur de Marescreux, poursuivit le marquis, dont l'haleine commençait à faiblir, et qui ne parlait plus que par saccades forcées, je prends ces messieurs à témoin que vous êtes un lâche, que vous m'avez refusé un second combat. N'êtes-vous brave que lorsque vous êtes sûr de tuer !

Comme il était impossible de laisser plus long-temps se continuer ces provocations et ces injures au pied d'un cadavre, les amis du marquis l'entraînèrent jusqu'à sa voiture, tandis que les jeunes officiers s'enfonçaient d'un pas rapide dans une sombre allée du bois avec Raoul de Marescreux.

La colère, le désespoir, la douleur du marquis avaient atteint, s'ils n'avaient dépassé, le terme de son énergie; sa voix se tut, il tomba dans une sorte d'égarement sec; mais, en s'abîmant dans une consternation stupide, il étouffa en lui le rayon d'extrême lucidité dont il avait été illuminé. Plus calme, il devint aussi tristement nul et débile qu'auparavant. Ainsi, dès qu'il fut dans la voiture, il mit la tête à la portière et il dit au cocher :

— Allez avec plus de précaution qu'en venant; l'air est devenu plus vif; la porcelaine et le verre sont sujets à se briser par ce temps-ci. Ne me cahotez pas.

Les petits laitiers cachés dans le buisson ne sortirent de leur sommeil que beaucoup plus tard. Quand ils s'éveillèrent, ils furent saisis d'effroi en voyant couché tout près d'eux un homme qui nageait dans le sang.

Ils allèrent vite dire au couvent de Saint-Maur ce qu'ils avaient vu.

Il était nuit quand les bons moines de cette maison vinrent prendre le corps du commandeur, qu'ils transportèrent sans bruit.

S'il est une position effrayante, épouvantable, mortelle, surtout pour une femme, c'est d'attendre les résultats d'un duel, et d'un duel dont elle est la cause. Elle doit demander à Dieu de la faire mourir pendant les heures de cette attente.

Les heures ne se divisent plus pour elle en minutes, mais en siècles; et du repos nulle part. Son sang brûle; elle n'a qu'une pensée, et cette pensée lui serre le front; qu'un tableau scellé sous ses yeux: une figure blanche, deux yeux fermés, une poitrine tachée de sang. Cette figure est celle d'un frère, d'un fils, d'un ami.

C'est une horrible, horrible attente.

Il se fait une décomposition organique : le jour qu'on voit n'est pas le jour qu'on a l'habitude de voir, c'est une lumière fébrile; les bruits qu'on entend sont indistincts, ils ont le vague fluide de l'eau. Les sens se déplacent. On souffre et l'on sourit; on voudrait s'enfoncer stupidement dans la mort, suivant la sublime expression de Montaigne, et l'on court à la croisée, au grand air, au grand mouvement. Tandis qu'on souffre ainsi, il y a des gens ailleurs qui boivent du vin de Champagne.

Un valet entra dans le salon de la marquise de Courtenay, pendant que le vautour de l'attente lui déchiquetait le cœur, et lui dit :

La compagnie attend madame la marquise dans la salle à manger. Le souper est servi.

— Quelle compagnie? quel souper? demanda la marquise.

— Madame la marquise a oublié que c'est aujourd'hui jeudi, jour de dîner et de réception ?

— Quoi! on n'a pas contremandé les invitations?

— Madame n'en a rien dit.

— Et ces messieurs sont venus?

— Tout le monde attend. Il est cinq heures et demie. Le souper était pour cinq heures.

— Grand Dieu! que devenir? pensa la marquise. C'est bien, dit-elle au valet, je me rends à la salle à manger, annoncez-moi.

Le valet se retira.

— Je n'aurai pas la force de me montrer, de parler, de répondre à tout ce monde, qui ne sait pas, qui ne doit pas savoir la cause de mon trouble, de mon anxiété. Il faut bien que je l'aie ce courage, ajoutait la marquise en semant des petites grappes de perle dans ses cheveux et en nouant convulsivement à ses bras des bracelets en topaze. Comme je suis pâle! mais allons. La marquise fit quelques pas, puis elle s'arrêta, interdite, pensive, balbutiant ces mots : L'un des deux est mort peut-être à présent. L'un des deux! mais lequel? Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle en se frappant le front, ayez pitié de moi! Qu'est-ce que je vais dire à tous ces gens-là?

Dans l'intervalle qu'elle mit à se rendre du salon à la salle à manger, elle avait si bien disposé son visage, provoqué son teint, arrangé un sourire, que personne, lorsqu'elle entra, ne remarqua cette pâleur dont elle redoutait tant les interprétations. Elle eut même la présence d'esprit de trouver un motif à l'absence de son mari et du commandeur. Ils s'étaient rendus à Montlhéry pour traiter de l'achat d'une terre destinée à grossir le majorat du jeune Tristan.

L'excuse fut parfaitement acceptée, et l'on se mit à table.

La douleur de la marquise en s'asseyant au milieu de tous ces convives, hommes d'état, hommes de cour, hommes d'intrigues qui l'entouraient de leurs regards et attendaient comme une faveur qu'elle leur parlât, ne peut se comparer qu'à la douleur de son père quand on lui vissa les jambes entre deux planches de fer.

Ces convives étaient une partie brillante, mais assez mélangée, ce jour-là, de la grande société du temps.

La marquise était arrivée au dernier effort de l'énergie humaine, lorsque la porte du salon s'ouvrit; son mari entrait. Elle attendit un instant pour voir s'il était suivi du commandeur.

Personne ne suivait.

Elle s'élance sur le marquis, qu'elle entraîne hors du salon.

— Votre frère? votre frère? Il est mort, n'est-ce pas?...

La figure de la marquise, en disant cela, prit une si extraordinaire expression d'épouvante, que le marquis eut peur de lui apprendre la vérité.

—Mon frère!... mon frère est en fuite, bégaya-t-il.

— Ah!... il n'est pas mort, dit la marquise en respirant; il n'est pas mort! Vous comprenez, monsieur, la crainte que j'ai éprouvée en vous voyant revenir seul; mes appréhensions... Vous avez été si long, si long à revenir... Ah! il est en fuite!... Mais vous, s'interrompit la marquise, qui se ravisait un peu tard; mais vous, monsieur le marquis, vous ne dites pas ce qui vous est arrivé.

— La balle de mon adversaire a sillonné ma poitrine.

— Vous avez été blessé?

— Fêlé peut-être, étant de porcelaine, comme vous savez.

— Il faut rentrer dans vos appartemens, dit la marquise, anéantie par ces mille secousses, arrachée un instant par un mensonge, à la plus cruelle des certitudes; oui, vous allez vous retirer. On va courir chez votre médecin.

La marquise donna un ordre.

—Vous disiez que votre frère était en fuite, et vous savez sans doute où il est allé.

— Non, dit le marquis, se souvenant à peine du mensonge qu'il venait de faire à sa femme, mais qui n'osait pas cependant se rétracter. Il eut assez de raison, quoique très affaibli par les événemens de la journée, pour comprendre qu'il devait corriger le plus possible la fausseté de ses paroles, avant de les nier complétement.

—Il n'est pas mort, reprit-il, mais il doit passer quelque temps pour mort, afin d'échapper aux poursuites de la police. Ainsi, pour nous il est mort.

—Oui, vous avez raison, monsieur le marquis. Mais si on le poursuit, reprit à son tour la marquise, pourquoi seriez-vous plus que lui à l'abri des recherches, vous qui ne vous cachez pas?

Le marquis ne sut que répondre.

Un instant le premier frisson ressenti par sa femme gela de nouveau le sang dans ses veines.

— Vous me questionnez beaucoup, je suis si fatigué.... si fatigué...

—C'est qu'il faudrait que vous vous cachassiez alors, redit la marquise impitoyablement. Je dois vous faire ces questions, m'inquiéter pour vous.

—Sans doute, sans doute, répliqua le marquis de Courtenay, sans avoir la plus faible conscience de ses réponses; mais je ne crains rien, moi, absolument rien. Quand nous avons vu venir la maréchaussée, nous sommes tous montés en voiture, excepté mon frère, le commandeur.

— Et vous l'avez laissé! Pourquoi ne l'avoir pas attendu?

— C'est que mon frère n'a pas pu nous suivre; il était blessé, très grièvement blessé. Je suis bien fatigué, madame la marquise.

— Blessé! s'écria celle-ci en prenant le bras de son mari, qu'elle appuya sur le sien comme avec l'intention officieuse de l'accompagner jusqu'à son appartement. Blessé grièvement! vous ne m'avez donc pas tout dit?

— J'allais vous l'apprendre!... je croyais même vous l'avoir dit... Mais où me conduisez-vous?

— Chez vous, dans vos appartemens.

— Mais c'est le salon.

— Excusez-moi; mais cette journée, cette journée m'a tellement troublée... Pourtant, si votre frère était blessé, reprit la marquise, il aura été pris, arrêté. Il est cruel, il est inconcevable, il est lâche de l'avoir laissé ainsi.

Le marquis se tut encore.

— Oh! il ne me dit pas encore la vérité; il ne me la dit pas! pensa amèrement la marquise. Est-il blessé, est-il pris, est-il mort? Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? qu'y a-t-il de faux? Mais je vous demande, dit-elle d'un ton suppliant au marquis, au milieu de l'escalier qui conduisait à son appartement, comment votre frère aura-t-il pu échapper à la maréchaussée puisqu'il était blessé?

— C'est que nous l'avons vu, répondit enfin le pauvre marquis, se diriger vers le couvent de Saint-Maur, et il y sera arrivé à travers le taillis, bien avant que les soldats n'aient occupé le terrain où le combat venait d'avoir lieu.

— Mais vous me disiez tantôt que vous ne saviez de quel côté le commandeur avait pris la fuite.

— Je vous ai dit cela... mon Dieu! mes idées sont si confuses...

— Il me ment! oh! il me ment! pensa-t-elle. Que je sache au moins la vérité, monsieur le marquis! Où est votre frère? qu'est-il devenu? que lui est-il arrivé?

Quand elle adressa cette question au marquis, ils étaient parvenus au premier étage. A la porte de son appartement, le marquis, essoufflé de fatigue, s'assit sans mot dire sur la dernière marche, la tête pressée entre ses mains.

Ce silence signifie, pensa la marquise, que le commandeur est réellement en fuite. Le marquis voulait me cacher qu'il s'était réfugié au couvent de Saint-Maur : le lieu de sa retraite lui est échappé. Il est fâché de me l'avoir fait connaître; il se repent de son indiscrétion, il a peur de la mienne.

— Allons, dit la marquise en le relevant, rassurez-vous ; j'ai tout deviné. Je sais tout.

— Puisque vous avez tout deviné, reprit le marquis en entrant dans sa chambre, la désolation sur tous les traits, pleurons ensemble la mort d'un frère si bon, si généreux, si noble. Oui, le commandeur de Courtenay est mort.

— Maintenant j'en suis certaine, réfléchit la marquise : le commandeur, dont le marquis voulait me taire la retraite, est caché à Saint-Maur.

Le médecin, appelé, entrait dans l'appartement du marquis.

La marquise courut s'enfermer dans le sien, laissant la société du salon s'écouler peu à peu.

Il était près de minuit.

Rentrée chez elle, elle sonna et dit au domestique qui parut :

— Dites à Marine de venir ; je l'attends.

Non, je ne puis vivre ainsi jusqu'à demain, se dit-elle, demain je serais folle. Il est blessé, il est caché; le marquis ne m'a pas dit où il avait été blessé. Est-il vrai qu'il soit caché au couvent de Saint-Maur? que croire? que faire? Oh! s'il avait été tué! comme a fini par le dire le marquis. Tué! ce n'est pas possible? Pourquoi ne serait-ce pas possible? Que d'obscurité dans ce que j'ai appris. Cette obscurité me rassure; mais je n'ai peut-être pas assez interrogé le marquis? Pouvais-je le questionner davantage? fallait-il lui dire : « La vie de votre frère est ma vie; s'il est » mort, je mourrai : parlez! parlez! dites! est-il mort? »

Marine entra ; l'expression de son visage disait assez qu'elle n'ignorait pas la funeste nouvelle répandue déjà dans toute la maison.

— Ah ! te voilà Marine!

— Ma fille, je serais déjà montée te voir si je n'avais craint d'augmenter ton gros chagrin. Je n'ai pas le cœur content aussi... va...

— Tu m'aimes?

— Demande-moi plutôt si la Seine passe à Saint-Cloud.

— Tu n'as pas peur?

— Peur! et de quoi?

— Tu connais Vincennes?

— Oui.

— Es-tu allée quelquefois à Saint-Maur?

— Jamais.

— Alors, c'est impossible.

— Mais explique-toi, que je sache ce que tu veux.

— C'est impossible, répéta la marquise; il fait si froid, si noir, et puis c'est si loin. Elle alla à la fenêtre, écarta les rideaux. Quel temps! s'écria-t-elle.

— Mais, ma fille, encore une fois, dis-moi ce que tu veux. Je me jetterais au feu pour toi, tu le sais.

— Eh bien! il faut sortir à l'instant, tout de suite; il est plus de minuit. Mais je risque ta vie, chère Marine. N'y consens pas, je t'en prie refuse. Non! tu ne peux pas sortir, non!

— Si fait! je sortirai; je m'envelopperai dans mon manteau. Dans l'obscurité, on me prendra pour un homme. Est-ce que je crains un homme, moi? Voyons, vite, où faut-il aller? J'y serais déjà.

— Ne te l'ai-je pas dit?

— Pas encore, ma pauvre enfant. Mais tu me désoles, tu m'embrouilles comme un écheveau dans ce que tu as à me dire.

— Eh bien! Marine, tu vas sortir par la petite porte de l'hôtel; personne ne te verra. Tu iras à pied jusqu'à Saint-Maur : c'est au milieu du bois de Vincennes. Tu te présenteras au couvent des Bénédictins. Tu sonneras; à toute heure, ces bons pères ouvrent leur porte.

— Et puis, demanda Marine, que ferai-je?

— Tu sais ce qui est arrivé au commandeur?

A ce nom, Marine se mit à fondre en larmes, après avoir retenu jusque là la douleur qui enfin se faisait jour.

— Je sais, je sais....., murmura la bonne créature, que le pauvre commandeur a été tué. Ils l'ont tué! lui, si bon; oh! je ne comprends plus rien au bon Dieu.!

— Marine! Marine! dit la marquise, le commandeur n'est pas mort. On a fait courir ce bruit, j'en ai la certitude, afin que les gens du roi ne le recherchent pas.

Marine regarda avidement la marquise afin de s'assurer qu'elle n'avait pas perdu la raison en lui parlant ainsi, à elle, Marine, qui avait entendu ce qu'avait dit le marquis au retour du duel et les témoins du marquis et ceux du commandeur, trop bien d'accord entre eux sur la manière dont le commandeur avait été tué par Raoul de Marescreux.

—Non! te dis-je, il n'est pas mort. Il s'est retiré au couvent de Saint-Maur. C'est un secret, un grand secret que je te confie, un secret que j'ai arraché moi-même au marquis il n'y a qu'un instant.

— Pauvre petite, pensa Marine, qui n'eut pas seulement le courage de paraître au moins surprise de cette nouvelle, dont elle savait la déplorable fausseté.

— Voilà ce que j'attends de toi, ma bonne Marine.

— Parle.

— Tu vas te rendre au couvent de Saint-Maur; et tu demanderas à être introduite auprès du commandeur, à qui tu remettras ceci.

— Oh! mon Dieu! pensa Marine; elle croit à sa folie. La douleur l'a rendue folle. Elle est folle.

— Mais le commandeur est mort! ma fille!

— Je te dis que non, moi!

Marine baissa la tête pour cacher les nouvelles larmes qu'elle sentait lui venir aux yeux. Elle comprit qu'il fallait tromper la marquise.

— Oui, dit-elle tristement, je dirai ce que tu voudras, je le verrai, je lui remettrai... Mais quoi? demanda Marine. Tu ne me donnes rien. J'attends...

— Je perds la tête, en effet... tu as raison. Tiens! dit la marquise en posant convulsivement sa main sur une feuille de papier, tiens! Marine, voici ce que tu remettras au commandeur. La marquise n'écrivait pas. Elle parlait, elle tremblait. Tu lui remettras ceci. Ecoute, voilà ce que je lui écris. Enfin, elle avait écrit ceci :

« *Si vous vivez, un signe qui me l'apprenne; si vous êtes mort...* »

— Mais s'il est mort... s'écria douloureusement Marine, que veux-tu...

— Ah! oui, dit la marquise, et elle effaça ce qu'il y avait après ces mots, qu'elle laissa : *si vous êtes mort...* Elle ajouta seulement : toute à vous, Casimire. Porte ce billet au couvent de Saint-Maur, et reviens. Je ne me coucherai pas, je t'attendrai. Va! bonne Marine! dit la marquise en jetant ses deux bras au cou de Marine; tu me rends là un service...

Et la paysanne et la grande dame mêlèrent leurs pleurs comme une mère et une fille le feraient dans un danger commun. Mais si la marquise pleura, c'était d'amour, c'était de doute, d'effroi, c'était de douleur; Marine, c'était nettement de désespoir. Elle avait pleuré sur le commandeur, maintenant elle pleurait sur la marquise.

Marine sortit sans bruit de l'hôtel; elle s'enfonça courageusement dans les humides ténèbres qui emplissaient les rues de Paris et s'étendaient sur la campagne.

Il faut des années pour se faire à Paris un grand nom, soit par l'éclat de la gloire, soit par le mérite de la vertu; il suffit d'une minute pour le perdre. On dirait que c'est une plaine muette sans écho lorsqu'on y laisse tomber une belle action, et une voûte sonore quand on lui confie une faute.

Il n'y avait pas quatre heures que le duel de Raoul de Marescreux avec

le marquis et le commandeur de Courtenay avait eu lieu qu'il était déjà l'aliment des conversations de tout Paris; gâteau de miel et d'amandes pour les gourmets de scandale. On s'en occupait à la cour, on en parlait au théâtre. Dans ces deux centres de l'opinion, l'événement prit un caractère singulier. Les interprétations flamboyèrent. Chacun expliquait à sa manière les causes de cette collision commencée par un soufflet, terminée par la mort d'un jeune homme aussi élevé par sa naissance que regrettable à cause de ses nobles qualités personnelles. Même les plus réservés dans leurs suppositions ne se contentaient pas des apparences; ils n'admettaient pas sans hésitation que l'aggresseur n'avait pu écouter qu'une cruelle fantaisie en fondant un duel sur un outrage adressé à une femme qui lui était inconnue. Ils ne savaient pas tout disaient-ils.

Les autres, les plus nombreux, les plus jeunes, les plus passionnés, et par conséquent les plus brillans, s'accordaient sur un point, et pour eux c'était le plus important. Ce Raoul de Marescreux, si près un instant de passer pour le Jupiter olympien des poltrons, était maintenant un héros de bravoure, un duelliste superfin, la fleur des duellistes. Tout à coup, il se trouva des gens pour lui dresser des états de service à émerveiller la curiosité haletante des salons. Bordeaux, Toulouse, Rennes saignaient encore, à les en croire, des rencontres brillantes qu'il avait eues, soit à l'épée, arme dont le maniement lui était aussi familier que celui de ses doigts, soit au pistolet. Il touchait le but à toutes les distances; sang-froid, agilité, adresse, il avait tout. Combien de jeunes officiers avaient déjà payé de leur vie la folle audace de se mesurer avec lui.

Sa vie, du reste, offrait du merveilleux. Il paraissait un jour dans une ville, le lendemain il la quittait, se moquant des poursuites des gens du roi et des arrêts du parlement contre les duellistes. Il était, ajoutait-on, aussi séduisant dans un boudoir que brave sur le terrain, et aussi heureux avec les dames que contre les hommes.

La bravoure du dragon rouge n'était donc plus une question pour aucun des jeunes seigneurs, si bons juges de la matière : mais ils différaient d'opinion sur la cause positive qu'il convenait d'assigner à son dernier duel.

Les avis étaient partagés.

Les uns soutenaient qu'il avait offert ses tendres hommages à la belle marquise de Courtenay, et qu'elle ne les avait pas écoutés; les autres qu'elle les avait accueillis pendant un temps dont un nouvel amour aurait limité la durée. Bref, le dragon rouge, plus vif qu'expérimenté, aurait voulu se venger d une infidélité ouvertement constatée. Mais pourquoi les effets de sa vengeance s'étaient-ils portés de préférence sur le commandeur? Ici les deux moitiés de la jeunesse se rencontraient et s'unissaient d'opinion, pour convenir que la marquise aimait son beau-frère, le commandeur de Courtenay. Ils en avaient pour preuve le fait divulgué par les témoins du duel et déjà propagé de bouche en bouche. Ceux-ci avaient raconté que, sur le terrain, le commandeur et le dragon rouge avaient eu, avant de se battre, une explication confidentielle. Dans cet échange de paroles assurément fort graves, le dragon avait montré au commandeur un portrait qui était, il ne faut pas en douter, celui d'une femme. C'était après cet entretien, si significatif entre deux jeunes gens, si important pour le commandeur, que celui-ci avait relevé son arme, et s'était abandonné, avec une résignation visiblement écrite sur tous ses traits, aux chances d'un combat dont son adversaire devait sortir vainqueur.

Ainsi, ceux qui admettaient deux faiblesses chez la marquise de Courtenay, et ceux qui ne lui en attribuaient qu'une seule étaient d'accord pour la regarder comme la cause d'une rivalité terrible, marquée par le sang d'un brave gentilhomme. Elle était classée. Il n'était plus question de sa réputation de vertu si prônée dans le monde, si volontiers

offerte en exemple aux autres femmes. Sa vertu était remontée dans les nuages avec l'âme du commandeur, mort pour elle selon les uns, trahi par elle, selon les autres. Il se chanta un *Te Deum* de joie et de raillerie au fond de l'âme de ses rivales. On allait cesser enfin de leur opposer comme un modèle de sage retenue une femme dont la supériorité ne les écrasait déjà que trop. On se débarrassait d'abord de la sainte; la femme supérieure aurait son tour. En une soirée fut donc consommé le sacrifice d'une renommée éblouissante, importune, lentement acquise, la seule jusqu'ici sans tache et sans ombre.

Que faisait pendant ce temps la marquise de Courtenay? Elle attendait le retour de Marine, comptant les minutes auprès de son foyer éteint, se levant à chaque instant pour voir si le jour venait, ce jour qui ne vient pas, dans l'affreuse saison où l'on était ; et puis elle retombait sur son fauteuil, les yeux mornes, les membres transis, le cœur noyé de tristesse.

Enfin, cinq heures sonnèrent, Marine entra.

— Eh bien! Marine?

— Ah! ma pauvre fille, lui dit Marine, tu ne savais donc pas que les femmes n'ont pas le droit d'entrer dans le couvent de Saint-Maur?

— Quoi! tu n'es pas entrée, tu n'as rien vu, tu ne sais rien?

— Je suis entrée, oui, je suis entrée...

— Et puis?

— Je suis entrée, mais au parloir seulement.

— Au parloir, soit! répéta Casimire.

— Un moine est venu.

— Oui.

Je lui ai dit : Je veux voir le commandeur de Courtenay.

— Après? après?

—Le Seigneur soit avec vous, m'a-t-il répondu, mais je ne sais ce que vous voulez me dire.

Et toi, qu'as-tu dit?

— Moi, je lui ai dit que j'avais cette lettre à lui remettre de la part de sa belle-sœur, Mme la marquise de Courtenay.

— Qu'a-t-il répondu?

— Encore une fois, la personne que vous cherchez n'est pas ici.

— Mais où est-il donc alors? s'écria la marquise. Ensuite, ensuite?...

— Ensuite? les Matines ont sonné et le moine m'a quittée.

— Ainsi, rien! rien! Oh! mon Dieu! rien! dit la marquise une troisième fois, d'une manière sèche et poignante.

— Ma fille, voilà ta lettre, je te la rends.... Voila.... Mais où est-elle? Marine fouillait dans ses poches... C'est singulier!... elle était bien là ou là, dans celle-ci..., mais rien, ni dans l'une ni dans l'autre poche. Que veut dire?...

—Tu m'effraies! L'aurais-tu perdue! Perdue! Si on la trouvait! Cherche! mais cherche!

Marine eut beau chercher, la lettre ne se trouva pas.

— Oh! si elle tombe dans les mains de quelqu'un; si l'on y lit...

— Où puis-je l'avoir perdue, se disait Marine. L'ai-je reprise des mains du moine? Je ne puis me rappeler... Je retourne à Saint-Maur...

Marine allait sortir, lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Elle ouvrit ; c'était un domestique.

Par la porte entr'ouverte, il dit, avec la mauvaise humeur d'un homme dérangé dans son sommeil : Un homme, un paysan, je ne sais qui, veut voir madame.

— Qu'il entre, dit la marquise.

L'homme entra.

— Mme la marquise de Courtenay? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Vous n'êtes pas seule...

— Laisse-nous, Marine.

Marine se retira.

— Prenez, madame, dit le paysan, dès que Marine fut sortie : ceci est pour vous.

Le paysan sortit aussitôt.

C'était une lettre qu'il avait remise à la marquise, c'était celle qu'avait écrite la marquise elle-même, celle que Marine avait oubliée au couvent de Saint-Maur.

La lettre avait été décachetée, recachetée ensuite.

La marquise brisa de nouveau le cachet.

Sous ces mots écrits de sa main : *Si vous vivez, un signe qui me l'apprenne*, il y avait une tache de sang faite avec un doigt. Le doigt avait trempé dans le sang et avait laissé son empreinte sur le papier.

— Ce sang est le sien ! Est-il vivant, est-il mort? Qui me l'apprendra? Oh ! je n'ai plus de force. Oh ! mon Dieu !

Et la tête perdue, elle ouvrit la porte qui donnait dans le cabinet où était Léonore.

Elle courut au lit de son enfant, qui dormait d'un doux et profond sommeil, et, la soulevant dans ses bras, elle l'enlaça, elle la dévora de caresses.

— Maman ! qu'avez-vous? s'écria la jeune fille effrayée.

— Ma fille ! tu ne veux donc pas que je t'embrasse? Oh ! laisse-moi t'embrasser.

— Vous m'avez arrêtée au milieu d'un bien beau rêve, maman. Je me mariais avec mon oncle le commandeur.

— C'est qu'il est vivant alors! s'écria la marquise en serrant encore avec plus de violence contre son sein ému sa chère enfant. Dieu me le dit.

Elle imprima sur la bouche de sa fille un baiser dans lequel elle parut vouloir reprendre la vie que sa fille tenait d'elle.

Cette femme si forte avait pleuré pendant la nuit dans les bras de sa nourrice, et un rêve de sa fille, d'un enfant, lui suffisait pour la confirmer dans la pensée étrange, dans l'espoir extraordinaire que l'homme aimé d'elle, que chacun lui disait être mort, était vivant.

Le dragon avait quitté Paris, et personne ne sut où il était allé. C'était, du reste, dans ses habitudes de s'en aller ainsi sans bruit, à en croire la silhouette donnée de son caractère par le crayon de la renommée. Au bout de quelques jours, il eût été probablement oublié de tout le monde, s'il n'eût laissé derrière lui, non pas un mort seulement, ce qu'on oublie encore plus vite qu'un absent, mais la victime du drame dans lequel il avait été acteur et provocateur. Paris n'oublia pas la marquise de Courtenay; elle avait, depuis long-temps, à se faire pardonner l'immense prospérité d'une position trop brillante.

De jolies petites dents et des griffes gantées de velours la déchiraient dans toutes ces ménageries dorées qu'on appelle par politesse salons, cercles, réunions. Du moment qu'elle avait eu une faiblesse, il était naturel de lui en prêter autant que la calomnie peut en contenir, et elle en contient beaucoup. On se disait que le dragon rouge s'était rendu à La Haye pour y publier l'histoire de ses amours avec la marquise de Courtenay. On souscrivait déjà sous le manteau ; on ajoutait que l'auteur avait eu le soin de placer une page blanche entre chaque page imprimée afin que le lecteur eût la facilité d'écrire ce qu'il savait de particulier sur le compte de la belle marquise. Le tout serait accompagné de gravures en taille-douce, ces sortes de livres affectionnant beaucoup les gravures en taille-douce.

Tandis que ces rumeurs grondaient autour de la marquise de Courtenay, elle ne se doutait pas seulement qu'elle en était l'objet; innocente

tranquillité que ne manquent jamais de goûter ceux qu'on blasonne derrière.

Dès le lendemain de la mort du commandeur, toute la maison avait pris le deuil. Cet honneur funèbre rendu à sa mémoire, avait produit une singulière impression sur la marquise, obligée de porter le deuil de celui qu'elle croyait encore en vie, qu'elle espérait revoir un jour.

Ce fut Marine qui se chargea de demander au marquis pour quel motif lui seul se croyait dispensé de prendre le deuil dans sa maison.

— Comment, lui répondit le marquis, toi aussi, tu m'adresses cette question?

« Allons! quelque nouvelle lune, » pensa Marine.

— Je te l'adresse, parce qu'il faut que quelqu'un te l'adresse.

— Regarde-moi, Marine.

— Plus je te regarde, plus je ne vois rien, marquis.

— Tu ne nieras pas que j'aie cessé d'être de porcelaine.

— Pour cela, non.

— Voilà déjà un aveu.

— Ne vois-tu rien autre?

— Ma foi, non.

— Quelle transformation ai-je subie?

— Nous y voilà, murmura Marine. Tu es comme le bon Dieu t'a fait, en vérité il aurait pu mieux faire, sans te fâcher.

— Tu commences donc à comprendre?

— Je comprends que, puisque Dieu t'a donné une cervelle comme à tout le monde, tu ferais bien de t'en servir. Y a-t-il du bon-sens à rester avec cet habit vert et cette culotte cerise quand tout le monde est en deuil ici?

— Je suis cerise, dis-tu? Me serais-je trompé? Mais non, tu ne m'as pas bien regardé, Marine. J'ai des ailes depuis la mort de mon malheureux frère. Regarde, je suis oiseau.

— Oiseau?

— Mais oui; cela durera plus ou moins. Comment les trouves-tu ces ailes? que dis-tu de mon bec?

— Allons, soit! tu es oiseau, répliqua Marine; qu'à cela ne tienne; ce n'est pas une raison pour que tu ne prennes pas le deuil.

— Je suis éternellement en deuil, répondit le marquis. Tu ne veux donc pas voir que, passé oiseau, je suis devenu hibou? l'oiseau des ténèbres, le gardien des tombeaux. La douleur que m'a causée la mort de mon bien-aimé frère m'aura fait pousser des ailes. Ainsi tu vois que je suis plus en deuil que qui que ce soit dans l'hôtel, puisque j'ai revêtu le plumage du hibou.

— Tu me ferais damner avec tes billevesées, marquis.

— Marine, respecte mon affliction et la forme qu'elle a revêtue. Aie soin surtout que les chats ne m'approchent pas; ils mangeraient ton maître et le plus douloureusement affecté des frères.

Le marquis, ne voulant pas renoncer à se croire hibou, ne prit pas le deuil; seulement il s'enferma dans ses appartemens de peur de tomber sous la griffe des chats.

Après être rentrée dans sa chambre, la marquise avait donné l'ordre à Marine de ne pas retourner à Saint-Maur; mais elle lui avait dit de se tenir prête à y aller dans la soirée, qu'elle aurait encore une lettre à lui faire porter.

« Ma pauvre enfant tient toujours à son idée, pensa Marine; si elle allait devenir comme son mari! Comprend-on cette obstination à vouloir que le commandeur ne soit pas mort! Puisqu'elle veut être trompée, et que cette erreur la rendra moins malheureuse, eh bien! que la volonté de Dieu soit faite, elle sera trompée. »

— Quand tu voudras, ma fille, répondit-elle à la marquise, j'irai à

Saint-Maur. Mais, crois-moi, le commandeur... A quoi bon, pensa-t-elle, revenir toujours là-dessus? et elle s'arrêta pour dire, en sortant de l'appartement : — Quand tu voudras et tant que tu voudras.

Au milieu du silence général qui régnait dans l'hôtel, livré à la tristesse, la marquise de Courtenay écrivit ainsi au commandeur :

« Vous vivez!... je le sais... j'en suis sûre... quoique tout le monde » vous croie mort... J'ai arraché ce secret à votre frère, à force de tourmenter son esprit, étrangement affaibli par la scène dont il venait d'être acteur et témoin. Il croit n'avoir rien dit, mais je sais tout. Vous » vivez!... Que le ciel soit béni pour vous avoir conservé à votre neveu et à votre nièce, chers enfans dont j'entends les regrets et les gémissemens de l'endroit où je vous écris. Eux aussi vous pleurent » comme mort... et je ne puis aller les consoler, les payer de leur tendresse pour vous en leur disant : Non, il n'est pas mort! celui que » vous pleurez... vous le reverrez un jour.... vous l'embrasserez.... » Séchez vos larmes... souriez à votre mère qui vous porte la bonne » nouvelle... mettez-vous à genoux!... Mon ami, je n'ai jamais eu tant » de religion que depuis que je suis si malheureuse, que depuis deux » jours. Si vous saviez le rêve qu'a fait Léonore la nuit, cette horrible, » cette suprême nuit dernière. Horrible, vous étiez mort!... mais bienheureuse, vous viviez!... Ce rêve... je vous le raconterai un jour. Tenez, les cris de Léonore et de Tristan redoublent; ils me troublent la » raison... ils me déchirent l'âme. . Je mêle mes cris à leurs cris, mais » ils ne m'entendent pas... mais je ne veux pas qu'ils m'entendent... » Je leur crie : Ne pleurez plus!... ne pleurez plus! votre oncle n'est » pas mort!... M'ont-ils entendu?... Leurs sanglots n'arrivent plus jusqu'à moi... ils ne m'ont pas entendue, mais ils prient!... et ne pouvoir rien dire!...

» Je suis heureuse pourtant; vous vivez, mon ami!... J'en ai pour » preuve... quelle preuve en ai-je? mon Dieu!... Si cette preuve allait » m'échapper?... Vous vivez, parce que j'ai surpris, comme je vous le » disais, de la contradiction dans les réponses de votre frère. Vous vivez, parce que ma lettre, celle que je vous ai écrite la nuit dernière, » a été décachetée. Quel autre que vous aurait pu en briser le cachet?... » N'est-ce pas que vous vivez?... C'est affreux, cependant, d'entendre » dire partout autour de soi : Il est mort... il a été tué... il a été tué... » il est mort. . et de voir du noir de quelque côté que l'on tourne les » yeux. Moi-même je suis en deuil... ma robe est noire... j'ai un crêpe » noir autour du cou... Véritablement, j'ai peur... ce témoignage universel m'épouvante!...

» Je disais donc que vous viviez parce que vous avez fait une tache de » sang au bas de ma lettre. Quelle preuve! Vous ne pouvez donc pas » écrire? Quelle grave blessure avez-vous donc reçue qu'elle vous empêche à ce point d'écrire une ligne, un mot, ce mot que je vous demandais, et que je vous demande encore, mon ami! Vous êtes blessé? » l'êtes-vous mortellement? Voilà que Tristan et Léonore reprennent » leurs sanglots. Je suis accablée; j'étouffe! L'êtes-vous mortellement? » Qui me dira tout ce que je veux savoir? Si j'interroge encore votre » frère, et je l'ai questionné de nouveau, il me répondra, comme il m'a » déjà répondu : Mon frère est mort; il est bien mort. Et vous ne sauriez croire avec quelle lucidité désolante il exprime cette cruelle affirmation. Jamais sa raison ne m'a paru si claire que dans ce moment-là.

» N'importe! n'importe! vous vivez; je l'ai dit, je le crois; ma fille » l'a rêvé. Ma lettre a été décachetée; vous y avez répondu par une tache de sang. C'est donc une tache de sang qui fait toute ma certitude. » Mais c'est bien vous, du moins qui l'avez faite au bas de ma lettre, c'est » bien votre sang? Vint-il de votre cœur, je veux que ce soit de votre

» sang. Je le [illegible] parce que je veux que vous viviez pour mes deux en-
» fants. Je suis sûre que vous manquez de soins. Pourquoi les femmes
» n'[illegible]-elles pas à ces [illegible] combats, à ces duels qui dévorent
» nos [illegible] ! [illegible] [illegible] place, et toute [illegible] qu'elle
» est, ma [illegible], elle vous eût porté dans ses bras jusqu'au premier
» [illegible] [illegible] couvert. Ce n'est pas elle qui vous eût
» [illegible] gisant dans votre sang au milieu d'un bois. Tous les gens du roi
» ne [illegible] pas [illegible] d'un pas. C'est que nous vous aimons bien
» [illegible] Vous en jugerez par les pleurs qui, depuis vingt-quatre heures
» [illegible] ne cessent de couler de tous les yeux.

» Je ne vous parle pas de [illegible] ami. Si vous n'êtes pas trop griè-
» vement blessé, si vous pouvez vous servir de votre main, vous m'é-
» crirez quelques mots seulement, bien [illegible], bien [illegible], comme
» tout ce qui vient de vous : mais plus de sang, plus de sang, plus de
» sang ! [illegible] nos pauvres enfants ; j'ai parlé haut ! ils m'ap-
» [illegible] [illegible] que [illegible] à eux. Je [illegible]. N'est-ce pas, quelques
» mots, que j'en puisse [illegible] mon âme, si peu que vous voudrez, que
» vous pourrez. Mon Dieu ! prenez ma vie, et que je lise bientôt... En-
» [illegible] votre main... votre nom seulement, et je le poserai sur la bouche
» de mes enfants pendant leur sommeil.

» CASIMIRE DE COURTENAY. »

« C'est Marine qui vous portera encore cette lettre : la pauvre Marine
» vous croit mort, elle aussi. Mais, après votre réponse, il faudra bien la
» mettre dans le secret. »

Quand la lettre fut pliée, la marquise appela Marine et lui recomman-
da, en la lui remettant, d'attendre qu'il fît nuit pour la porter à Saint-
Maur.

— Et vous, lui dit-elle, tandis que sa main retenait encore la lettre
par un angle, et vous, Marine, es-tu convaincue que le commandeur
n'est pas mort ?

Marine regarda la marquise jusqu'au fond des yeux, afin de s'assurer
de [illegible] [illegible] qui lui adressait cette question.

[illegible] [illegible] jamais pris une expression aussi déchirante sur la terre.
[illegible] qui avait servi jusqu'ici de mère à la marquise, celle qui était ha-
bituée à lire [illegible] les plus fugitives nuances de son âme, fut alarmée de
la [illegible] [illegible] qu'elle remarqua. Marine s'assura que la convic-
tion de la marquise ressemblait à faire peur à la conviction contraire, et
que, [illegible] se persuadait et voulait persuader aux autres que le
commandeur [illegible] plus [illegible] affectée que si elle
[illegible] [illegible] le [illegible] qu'il n'était plus.

La marquise [illegible] répété sa question. Marine lui répondit avec effort,
et comme si elle eût eu une boule de plomb sur la langue :

— Je ne puis pas douter qu'il soit encore en vie, puisque tu parais si
peu [illegible]. Tu sais ce que tu sais ; moi, je n'ai soutenu mon dire que
d'après ce que j'ai [illegible].

— [illegible] ce que je sais, appuya la marquise, laissant ainsi pres-
sentir à Marine qu'elle ne tarderait pas à lui confier des choses après la
[illegible] desquelles le doute ne serait plus permis. Et à moins que d'ê-
tre [illegible] [illegible], je ne soutiendrais pas comme vrai ce qui au
fond serait faux.

— Sans doute ! mais sans doute, affirma Marine, d'un ton qu'elle cher-
chait le plus possible à rendre naturel.

— Ma pauvre Marine, tu es de mon avis par complaisance ; tu ne sais
pas [illegible], ce que je te dis, je le vois, ne te persuade pas.

— [illegible] vous ces idées-là ? Pourquoi m'accuser ainsi ? Sans doute
j'aimerais mieux que le commandeur fût là près de nous, mais ce n'est
pas une raison pour ne pas supposer... pour ne pas imaginer... pour ne
pas croire... Tenez ! donnez-moi cette lettre ; il y a un quart d'heure que

je devrais être partie, s'écria Marine en emportant la lettre et la fin d'une situation horriblement pénible pour elle à soutenir plus longtemps.

— Puisqu'elle veut être trompée... murmura Marine en quittant une seconde fois l'hôtel pour se rendre au couvent de Saint-Maur.

Le reste de sa phrase mourut sur ses lèvres.

C'était la fin du jour ; la marquise de Courtenay descendit à pas lents au salon, où elle trouva son mari très préoccupé de l'idée folle dont il avait fait part à Marine dans la matinée. Il s'était juché sur le bord d'un fauteuil, regardant furtivement à droite et à gauche, comme si un péril le menaçait. Ses yeux ronds brillaient dans les cavités de sa maigreur ; il était triste et effrayé : c'était véritablement un hibou.

— Fermez bien la porte ! s'écria-t-il dès qu'il vit entrer la marquise. Si quelque chat s'introduisait ici...

— Voilà l'homme avec lequel je serais obligée de passer ma vie si je ne conservais encore l'espoir...

Elle alla vers lui avec l'air de pitié mélancolique qu'il lui inspirait lorsqu'il était dans cet état, et, lui prenant la main comme à un enfant dont on n'obtient rien que par la douceur, elle lui dit pour le rassurer : Venez, ne craignez rien, monsieur le marquis, nous avons à nous entretenir de choses sérieuses. Asseyez-vous près de moi.

— Je n'ai rien à redouter, du moins?...

— Puisque votre excellent frère le commandeur est mort, reprit la marquise, pesant sur chacune de ses paroles pour examiner l'effet produit sur celui dont l'attention lui importait tant, puisque le commandeur est mort, reprit-elle, il nous est imposé l'obligation de faire célébrer demain, dans la chapelle de l'hôtel, un service funèbre pour le repos de son âme. — S'il est faux qu'il soit mort, pensa la marquise, il n'osera pas consentir à cette cérémonie, qui serait une profanation.

— Vous avez été prévenue, répondit le marquis sans hésiter et avec une plénitude qui accusait la plus coulante netteté d'esprit ; j'ai fait tendre de noir, la nuit dernière, la chapelle de l'hôtel. Notre aumônier est averti que la cérémonie aura lieu sans bruit demain, à sept heures, et rien qu'en présence de notre famille et des domestiques de la maison, le genre de mort de mon malheureux frère étant assimilé au suicide par la dernière lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Paris. Voyez si ce que je vous dis est vrai, ajouta le marquis de Courtenay. Et, prenant à son tour sa femme par la main, il la conduisit à une grande croisée de l'appartement ; il tira les rideaux.

En ce moment les rôles étaient changés, l'esprit faible, abattu, nébuleux, désorganisé, c'était celui de la marquise.

— Tenez ! dit le marquis en étendant le bras et en désignant la galerie basse où se trouvait la chapelle ; tenez, vous apercevez d'ici, à la lueur des bougies, les tentures noires, le catafalque, et attachés aux piliers, les écussons aux armes de mon malheureux frère le commandeur.

Le cœur de la marquise dut devenir blanc à ce spectacle. Elle était venue pour effacer de son esprit un dernier doute, et son mari lui mettait un catafalque sous les yeux. Son mari, qui n'aurait pas osé, comme elle avait pris soin de le penser elle-même, commettre un sacrilége en faisant célébrer un service funèbre pour un frère qui ne serait pas mort.

— Ah ! oui, il est mort ! dit-elle en appuyant, par un frémissement nerveux, son bras sur celui du marquis qui était resté tendu ; quelle fatale illusion m'étais-je faite !...

— Hélas ! il n'est que trop vrai, murmura le marquis après avoir tiré les rideaux et devenu pour un instant le personnage fort de l'entretien. Vous n'en doutez plus à présent ajouta-t-il ; et si vous eussiez vu comme moi !...

— Non ! je ne doute plus maintenant, interrompit la marquise toute

pâle, presque indignée du ton parfait de certitude répandu dans les paroles de son mari qu'elle aurait voulu voir en ce moment frappé des signes les plus évidens de la folie, afin de nier les paroles qu'il prononçait.

— Si vous l'eussiez vu comme moi, reprit-il, tomber à terre, frappé au cœur de la balle de son adversaire...

— Il a été frappé au cœur ! dites-vous?

— Au cœur ou au front, qu'importe, continua le marquis, puisqu'il devait mourir du coup.

— Et il n'a rien dit, il n'a pas eu la force de vous faire ses adieux? s'informait la marquise, instruite pour la première fois des circonstances du duel.

— Il est tombé pour ne jamais plus se relever. Ses yeux se sont fermés, son pouls ne battait plus. C'était un cadavre.

— Comme il a toute sa raison en me disant ces affreux détails, pensait la marquise dans la désolation de son âme. Que n'eût-elle pas donné pour que tout à coup un accès de folie s'emparant de lui, elle pût au moins mettre en doute ce qu'il lui racontait ? Elle alla jusqu'à provoquer cette erreur dont elle avait besoin, — et c'est bien là le cœur humain, — elle porta à droite et à gauche ses regards, comme si elle eût craint le ridicule danger dont lui avait parlé son mari. Elle les plongeait avec affectation sous les fauteuils et les meubles afin de lui faire croire qu'il pouvait bien s'y cacher un de ces animaux domestiques si redoutables aux oiseaux.

— A demain matin, sept heures, répéta la marquise. J'y serai.

La certitude des intérêts humains s'écroule avec une facilité dont devraient s'étonner ceux qui n'admettent que les certitudes appuyées sur des causes matérielles, faisant bon marché des autres certitudes, de celles dont la religion est la base. Sur quoi reposait l'opinion où avait été jusqu'ici la marquise, que le commandeur avait survécu au duel? Sur une indiscrétion qu'elle avait cru surprendre dans les propos de son mari, et son mari venait de lui prouver qu'il ne s'était nullement trahi dans sa première relation. Elle avait, il est vrai, une autre preuve, c'était la tache de sang imprimée au bas de sa lettre ; c'est-à-dire une bizarrerie explicable de cent manières, un tour de moine oisif et cruel aux mains duquel la lettre aurait pu tomber.

C'était la seule preuve qui lui restât.

Aussi se jeta-t-elle sur cette lettre avec l'avidité du désespoir en entrant chez elle. « Mais je ne suis pas une insensée, s'écria-t-elle, cette tache de sang existe, elle est là, dans cette lettre, je l'ai vue, je l'ai touchée. » Elle ouvre la lettre, la tache de sang n'y était plus. La marquise fut foudroyée sur place. L'endroit était estompé par le frottement de ses doigts, mais la marque qu'elle cherchait avait disparu. Pour achever de lui enfoncer au cœur l'affreuse conviction qu'elle se trouvait maintenant dans l'impuissance d'écarter, Marine, qu'elle savait être de retour à l'hôtel depuis plusieurs heures, car la nuit était très avancée, n'était pas remontée lui dire le résultat de son voyage à Saint-Maur. Marine, pensa-t-elle, ne voulait plus, sans doute, se prêter davantage à une comédie fantastique; porter des lettres à une personne enfermée dans le cercueil depuis trois jours. La marquise passa les heures qui la séparaient du moment où elle descendrait à la chapelle, dans l'hébêtement, dans la pétrification inerte qu'éprouvent les condamnés à mort dans leur cellule. Elle rêva les yeux ouverts, veilla les yeux profondément fermés, se crut morte depuis long-temps ; mais la réalité était là et le soleil avait marché. A sept heures, une de ses femmes de chambre vint lui dire que toute la maison, rassemblée dans les pièces basses, l'attendait pour se rendre à la chapelle. L'aumônier avait déjà commencé ses prières. « Je descends, répondit la marquise, qui ne s'était pas déshabillée. Je descends. » Elle se sou-

vint de son père, si ferme et si grand à l'heure de son supplice, et elle eut la force de se lever et de marcher.

Une lettre était sur sa table, où la femme de chambre l'avait déposée en entrant; la marquise la prit, l'ouvrit. Comme elle tremblait! Cette lettre portait sur la suscription la marque distinctive affectée aux lettres qu'on appelait alors de la petite banlieue.

— Ma mère, oh! ma mère! s'écria la marquise, dont les genoux fléchirent, c'est son nom! le voilà! tout ce que je lui avais demandé : son nom! Maintenant, que Dieu lui-même descende et qu'il ose me dire que le commandeur n'existe pas! son nom est là, écrit de sa main, il vit, il a signé!

— Madame ne descend pas? revint dire la femme de chambre, qui attendait sur le pallier.

— Mais oui! me voilà, répondit la marquise; je vous suis, je donne un dernier coup d'œil à ma toilette. Comme je suis défaite! Laissez-moi placer une mouche à la tempe, cela corrigera la pâleur de mon visage. Il ne faut pas faire peur au monde, laisser croire à M. l'aumônier que c'est moi qu'on enterre! Mais quel beau temps il fait! quelle agréable matinée! On respire, on renaît. On dirait une visite de printemps. Nous irons certainement à la campagne cette année, n'est-ce pas? dit la marquise à sa femme de chambre, en passant devant elle pour descendre à la chapelle.

— Qu'a donc madame la marquise, murmura la femme de chambre, pour être si gaie, elle qui a la mort sur le visage!

La marquise avait la résurrection dans la main, la lettre qu'elle venait de recevoir.

Bientôt toutes les personnes de l'hôtel, maîtres, intendans, domestiques, furent réunis autour du catafalque élevé au commandeur au milieu de la chapelle. Tendrement aimé de tous ceux qui l'avaient connu, il éveilla à ce moment pieux le souvenir de ses belles qualités, de ses généreuses actions. Chacun se rappelait au fond du cœur un trait de sa vie. Ce recueillement est la plus sainte des prières. A genoux sur le premier rang, Tristan et Léonore n'auraient pas été plus affligés de la mort de leur mère. Ils avaient perdu, en venant à cette cérémonie, l'innocent égoïsme de leur âge; la douleur les avait traités en grandes personnes. Leurs yeux cernés, leurs joues amincies, leurs fronts tristes, leur attitude flétrie, témoignaient combien ils sentaient la perte de leur meilleur ami. Leur peine se voyait d'autant mieux qu'ils étaient agenouillés près de leur père, chétive créature dont ils ne devaient attendre ni appui ni protection, intelligence évanouie, grand nom livré d'abord à la pitié du monde, aujourd'hui au ridicule des salons. Que de moyens n'avait-il pas fallu prendre, que de ruses n'avait-on pas employées pour le décider à descendre à la chapelle? Il n'avait voulu y figurer qu'à l'abri des barreaux d'une cage, excessivement logique dans sa peur d'être dévoré par les chats. Comment construire une cage assez grande? Le marquis n'avait cédé que devant cette difficulté d'exécution. Mais comme il s'était fait entourer! comme on lisait sa peur sur son visage effaré! Il regardait sans cesse autour de lui!

C'est Marine, la forte tête de la maison, qui avait tout réglé en si peu de temps; semblable à ces bonnes mères dont la souffrance agrandit le cœur et qui seraient capables, à l'heure de l'agonie, de se lever de leur lit pour se tailler elles-mêmes leur linceul de peur de causer trop de chagrin à leur fille.

La cérémonie funéraire se fit dans tous ses détails. Une seule personne restait calme au milieu de la consternation générale. C'était la marquise : on ne vit pas glisser une seule larme entre ses paupières. Elle semblait au contraire sourire parfois à ce qui se passait sous ses yeux. Elle s'épanouissait intérieurement à ce jeune soleil, promenant ses cheveux d'or sur

le manteau du catafalque, teignant le pavé des gaies bigarrures des vitraux à travers lesquels ils passaient. Ni le chant des morts, ni la prière suppliante, ni la voix émue de l'aumônier, qui prononça en chaire l'éloge funèbre du commandeur, ne plissèrent une seule fois le front de la marquise. Elle chantait aussi,—mais les vertes joies de l'espérance. Elle murmurait l'hymne de vie. quand on chantait à ses côtés l'hymne de mort. Tout lui paraissait heureux et riant. Il pleuvait pour elle des paillettes d'or; le jour était rose, l'air était doux dans cette chapelle si noire, si humide, si lugubre pour les autres.

Aucun de ses mouvemens n'avait été perdu pour Marine.

La cérémonie achevée, chacun se retira en silence.

Dès qu'elle fut dans ses appartemens, la marquise se hâta de se débarrasser de ses habits de deuil, qui l'oppressaient; elle passa une robe claire comme ses idées et se plaça à son secrétaire. — Elle écrivit :

« Avoir lu votre nom, ce n'est plus douter de votre existence, quoique je revienne à l'instant même d'entendre réciter l'office des morts sur vous. J'ai poussé l'impiété jusqu'à être heureuse, quand tout le monde à mes côtés fondait en larmes. Mais je savais que tous ces pleurs pouvaient s'arrêter sur un seul mot de moi, un seul mot toujours au bord de mes èvres. Si je l'eusse prononcé, toutes ces douleurs s'écoulaient autour de moi, les tentures noires disparaissaient comme un nuage; mes enfans, votre frère, vos serviteurs, passaient de la désolation à la joie, de la mort à la vie, tout comme moi-même après avoir lu votre nom. Il a fallu refouler dans mon cœur ce mot qui aurait produit ce miraculeux changement. C'est cruel; mais cette cruauté, l'avouerai-je? n'était pas sans charme pour moi. Que Dieu! je l'imagine, doit se sentir grand et consolé, — s'il éprouve à quelque titre nos satisfactions terrestres, — de savoir d'avance qu'il va faire, à telle minute donnée, le bonheur de ceux qui souffrent! J'éprouvais quelque chose de cette satisfaction égoïste et divine.

» Je ne veux pas savoir si votre blessure est grave, mortelle; elle ne peut pas l'être, n'est-ce pas? Je ne veux pas savoir si vous garderez le lit encore long-temps; je ne veux pas savoir si vous souffrez beaucoup; je ne veux pas savoir... je ne veux rien savoir. —Vous vivez! que mes enfans sont heureux!

» Il est temps de s'occuper des moyens de vous tirer des suites de cette mauvaise affaire. Elle n'est pas sans difficulté. A l'exemple de son grand aïeul, Louis XIV, le jeune roi, prétend se montrer de la dernière sévérité contre les duellistes. Il ne veut pas imiter la faiblesse du régent. Dans son conseil, l'abbé Fleury paraît l'emporter sur le duc de Bourbon, qui ne voit pas avec la rigueur du vieux ministre ces combats singuliers. Jusqu'ici vous n'avez rien à craindre, puisqu'on vous croit mort; mais, comme vous ne pouvez toujours rester renfermé dans le couvent, il faut prévoir le moment, très prochain, je l'espère, où vous en sortirez.

» Des trois combattans qui ont pris part à ce duel, vous êtes le plus menacé, par la raison fort simple que votre adversaire est en fuite et que M. le marquis, votre frère, est censé avoir agi sans discernement et à votre instigation. Tout retomberait donc sur vous. L'abbé Fleury ne serait pas fâché de faire un exemple, et de le prendre surtout dans ma famille. Il faut donc que j'obtienne votre grâce du roi lui-même, et que je la lui demande directement dans un moment où il sera seul. Il se présente une occasion. Le roi se marie dans huit jours; il y aura réception, bal à la cour. Je verrai sa majesté, et ma demande lui sera faite. Je ne doute pas de la réussite. Dans huit jours donc, vous pourrez reparaître sur la listé des vivans. Enfin, vous me devrez quelque chose! à moi qui suis la cause de tout ce qui a eu lieu; je l'avoue en baissant la tête devant vous dont j'ai failli causer la mort.

» Je n'ai jamais tant souffert, sans doute, que ces jours derniers, mais

j'avoue aussi que les émotions que j'ai ressenties par intervalles m'ont paru d'une nature supérieure aux joies que j'ai goûtées jusqu'ici. Il y avait comme la main de l'homme dans celles-ci : j'ai reconnu une main autrement puissante dans les autres. Il me semble que ces deux félicités peuvent s'appeler, l'une le succès, le plaisir même; l'autre, le bonheur. Je connaissais le succès, je n'avais qu'entrevu, sans doute, le bonheur. Comment comparer la satisfaction que j'ai eue dans le monde d'être connue, louée, applaudie, admirée, à ce que j'ai goûté de pures félicités en apprenant votre résurrection, en voyant le dévoûment de mes serviteurs, en sentant couler pour la première fois sur mes joues les pleurs versés pour vous par mes enfans! Peut-être les douleurs domestiques ont-elles cela de bon, quand elles ont cessé, qu'elles deviennent un inexplicable motif de contentement; tandis que les plaisirs que procure la vanité ne laissent dans la main que le vide et dans le cœur que le doute.

» Quoi qu'il en soit, j'ai toujours été punie jusqu'ici de mes succès du monde, et je ne voudrais pas, même au prix que je les ai achetés, ne pas avoir connu les consolations dont je me suis abreuvée.

» Mais j'oublie que, si je n'écris pas à un mort, j'écris du moins à un malade. Je ne veux pas vous fatiguer. Si vous pouviez, dans votre réponse, me dire que vous approuvez mon projet de parler au roi, vous m'encourageriez à cette démarche, dont le succès, du reste, me paraît certain.

» Votre bien aimante belle-sœur,

» CASIMIRE. »

Un point reste à éclaircir parmi les événemens qui se sont passés : qu'était devenue la lettre écrite par la marquise de Courtenay au duc de Bourbon, le soir où elle revint si agitée de la Comédie-Italienne; la lettre dans laquelle elle sollicitait avec tant d'instances la nomination de Raoul de Marescreux comme capitaine dans la maison du roi? Une heure après l'avoir lue le duc avait envoyé la nomination à la marquise, quoiqu'il n'eût rien compris à sa conduite. Il n'avait pas oublié avec quelle indignation elle avait repoussé, dans le conseil, la demande du jeune dragon béarnais peu d'heures auparavant. Si de graves soucis ne l'eussent distrait, il eût, avec plus de raison que tout autre, soupçonné quelque intrigue de cœur dans ce conflit de contradictions. Mais le duc se détachait du pouvoir, poussé du pied de plus en plus par l'astucieux abbé Fleury. La faction des vieux l'emportait. On pressentait le moment où la cour l'enverrait méditer sur l'instabilité des grandeurs humaines au fond des ombrages de Chantilly. Ce moment approchait. Le duc pouvait commander les chevaux de poste. Il avait donc expédié le brevet de capitaine sans y attacher la moindre importance. Mais la marquise de Courtenay n'en avait fait aucun usage; elle l'avait jeté au feu en apprenant la tournure qu'avait prise l'événement de la Comédie-Italienne. Ce qu'elle aurait accordé d'abord au prix d'une prudente faiblesse, il eût été infâme, à elle, de l'offrir alors pour empêcher un duel. Dans cette circonstance, elle aurait eu l'air, en tendant le brevet à l'homme mis à la porte de chez elle, de lui demander grâce pour son mari et pour son beau-frère. Cette pensée ne pouvait lui venir. Le brevet avait été détruit. Seulement, pour ne pas trop se compromettre d'abord, elle s'était horriblement compromise plus tard. Tous les espions placés par l'abbé Fleury dans les bureaux du duc de Bourbon, eurent connaissance de la pétition de la marquise de Courtenay en faveur du jeune dragon béarnais ; la manière pressante, la forme romanesque, l'heure singulière de la demande, furent portées à la connaissance de la cour, qui connut ainsi le fait et les détails avec une grande jubilation de scandale. Il plut des épigrammes et des chansons.

L'orage grondait fort, on le voit, autour de la marquise, en même temps que tous les appuis dont elle s'était entourée ployaient et mena-

gaient de se briser. Deux ancres seules résistaient encore à l'entraînement du courant qui l'emportait. Le commandeur, ou plutôt son ombre, car que restait-il de lui en réalité? Excepté la marquise, qui aurait osé affirmer qu'il vivait encore après tant de preuves de sa mort? Le besoin impérieux chez elle de croire à la vie du commandeur, quelques inductions mystérieuses dont le temps ne tarderait pas à déchirer le voile, suffisaient-ils pour le compter encore au nombre des vivans? Son autre consolation résidait dans ses deux enfans, Tristan et Léonore. Elle revenait à eux et s'y attachait avec une énergie désespérée. La douleur les lui rendait. Elle aurait voulu maintenant leur payer tout à la fois l'amour dont elle les avait privés jusque-là. La mère réclamait les droits négligés par la femme. Mais ces sortes d'oubli se réparent-ils?

Toutes les caresses qu'elle jetait dans cet abîme pour le combler rétablissaient-elles le niveau? Ils allaient entrer dans la vie eux aussi; avait-elle préparé leur sort? Elle pouvait compter les heures où elle avait sacrifié les agitations du monde et de la cour aux soins de leur éducation. Tristan n'était qu'un jeune homme, un enfant aimable d'un caractère léger et facile, qu'elle n'osait pas élever comme elle avait été élevée par son père, de peur de recommencer une tradition fatale; d'ailleurs, il n'avait en lui aucune des qualités sérieuses de M. le comte de Canilly. Il aimait le plaisir, courait les fêtes et ne soupirait qu'après le moment où il aurait un emploi d'honneur à la cour.

Le sort de Léonore occupait plus sérieusement la marquise: elle ne se souvenait pas sans effroi de la prétention menaçante du dragon rouge. Il avait osé demander la main de Léonore, l'exiger. Ce jeune homme avait montré tout ce qu'il serait capable de tenter pour l'obtenir. Il était parti, mais la menace était restée suspendue. S'il reparaissait un jour; s'il venait une seconde fois et plus impérieusement encore redemander Léonore à la marquise, comment celle-ci défendrait-elle sa fille? Le commandeur serait-il là pour les protéger? La terreur des mères est prophétique. Ce jeune homme reviendrait un jour; la marquise en était sûre: il n'était pas loin de Paris; il n'avait pas touché le prix de sa vengeance, si mystérieuse et si bien calculée. Léonore était ce prix. A qui dire toutes ces craintes? à qui les confier utilement? Habituée à la défiance, elle voyait dans chacun de ses domestiques un complice qui ouvrirait pour de l'or, quelque nuit, les portes de son hôtel à Raoul de Marescreux, et Léonore serait enlevée.

Paris, dès ce moment, ne lui parut plus un lieu assez sûr pour mettre sa fille à l'abri d'une pareille tentative. Secrètement elle écrivit au duc de Bourbon de faire nommer Tristan secrétaire auprès de l'ambassadeur de France à Madrid, et de lui permettre de se faire accompagner de sa sœur Léonore. Son fils étant d'âge à entrer dans les fonctions diplomatiques, elle sollicitait pour lui cet emploi, dont il était digne par sa naissance.

Tel fut le projet auquel la marquise de Courtenay s'arrêta, et le seul qui parût offrir à sa sollicitude maternelle de suffisantes garanties contre les poursuites de Raoul de Marescreux. La réponse du duc de Bourbon fut sa propre oraison funèbre. En accordant à la marquise ce qu'elle lui demandait pour son fils, il ajoutait que c'était la dernière faveur qu'il faisait. Le roi venait de le remercier de ses services en l'exilant en Bretagne. La cabale de l'abbé Fleury avait pris le dessus, ce à quoi il s'attendait depuis long-temps, les Condé ayant succombé à la cour toutes les fois qu'ils se sont trouvés aux prises avec les prêtres, leurs éternels persécuteurs. Du reste, il se félicitait de fermer son règne de ministre par une faveur qu'une heure plus tard il n'aurait pas pu accorder.

Cette disgrâce était une immense perte pour la marquise de Courtenay, mais elle ne devait en sentir tout le poids qu'après avoir épuisé la

joie qu'elle éprouvait de pouvoir envoyer et cacher en Espagne son fils Tristan et sa fille Léonore.

Une heure après et la nuit étant venue, une chaise de poste fut attelée sans bruit sous la voûte de l'hôtel.

La marquise fit ensuite venir dans ses appartemens ses deux enfans, et elle leur dit en faisant voir toute son émotion.

— Vous allez partir.

— Avec vous, sans doute, ma mère? s'écria Tristan.

— Seuls. La voiture vous attend.

— Et pour aller où? demanda Léonore.

— Votre voyage est un secret; un homme qui a toute ma confiance va vous conduire en Espagne. Je voulais d'abord vous taire la ville où il est chargé de vous conduire. mais je n'ai pas le courage de vous la laisser ignorer; votre fuite, déjà si cruelle, ressemblerait trop à un exil, chers enfans. On vous mène à Madrid. Voilà où vous allez.

Léonore se jeta aussitôt en pleurant dans les bras de sa mère.

Pendant quelques minutes la marquise confondit ses larmes avec celles de Léonore.

— Est-ce que nous ne nous reverrons plus, ma mère? murmura la fille de la marquise. Est-ce pour toujours?

— Pour toujours! Est-ce que cela serait possible? ne suis-je donc plus votre mère?

— Tristan, reprit-elle, je mets votre sœur Léonore sous votre protection.

— Ma sœur court-elle quelque danger? faut-il la défendre? Ah! parlez! parlez!

— Votre sœur, continua la marquise en essuyant ses larmes, ne court aucun danger réel; mais vous allez tous les deux dans un pays où votre union fera votre force. où si un bras doit la protéger, c'est le vôtre, mon fils bien-aimé, mon Tristan. Je n'ai pas voulu vous dire autre chose. Vous n'êtes plus un enfant.

— Non ma mère.

En parlant ainsi, la marquise admirait avec une douce pitié l'énergie qu'elle avait éveillée dans l'âme de son fils, tandis qu'elle ne pouvait renoncer à voir en lui ce qu'il n'était que trop, un enfant délicat dont l'éloignement la remplissait déjà de crainte

— Vous êtes si peu un enfant que j'ai obtenu pour vous, Tristan, de la bonté de monseigneur le duc de Bourbon l'emploi de secrétaire d'ambassade.

— Ah! ma mère, s'écria Tristan avec enthousiasme, laissez-moi aller le remercier.

— M. le duc est exilé.

— Exilé!

— C'est la vie, reprit la marquise. Votre protecteur cherche peut-être lui-même en ce moment une protection.

De sombres pressentimens traversèrent l'esprit de la marquise au souvenir de cette grande déchéance.

Un homme ouvrit à ce moment la porte du salon; il avait un manteau de voyage.

— Encore un instant! lui dit la marquise. Laissez-nous.

— Mes enfans, reprit-elle en s'emparant de la main de Tristan et de Léonore, écoutez mes paroles comme si Dieu lui-même vous les disait.

Pénétrés de l'émotion de leur mère, les deux enfans s'agenouillèrent sur le tapis.

La marquise n'osa pas les relever. Elle se pencha sur eux, le visage inondé de larmes, et elle leur dit à voix basse :

— Votre mère vous demande pardon à tous deux, non pas de ne pas vous avoir aimés, car elle n'a pas ce cruel reproche à s'adresser, mais d'avoir

négligé de veiller autant qu'elle l'aurait dû sur votre éducation. Au lieu de vivre pour vous, de former votre caractère, de vous préparer au bonheur par ses soins, elle a livré sa vie à des occupations dévorantes qui ne lui ont rapporté que des doutes, des soucis, de l'amertume, sans parler de ce qu'elles lui réservent encore. Elle vous a oublié...

— Ma mère ! s'écria Léonore, qui souleva doucement sa tête, je suis sûre que vous nous avez toujours aimés.

— Chère enfant, vous dites vrai ; mais cet amour d'une mère pour ses enfans ne suffit pas à leur bonheur. Je vous devais plus que de l'amour; je vous devais mes soins, mes veilles, mon temps, mon exemple, ma vie... Il est trop tard. Je n'ai plus qu'une prière à vous faire. C'est d'être l'un et l'autre confians et bons dans la vie; de parler sans feinte, et d'agir comme vous parlez. Gardez-vous de la dissimulation comme d'une grave faute, et du mensonge comme vous éviteriez un crime. Soyez simples et vrais comme Dieu vous a faits. C'est déshonorer l'âme, croyez-en votre mère, empoisonner le cœur, corrompre la vie, que de ne voir jamais autour de soi que des trompeurs, des fourbes, des méchans, des êtres intéressés à vous nuire. On finit par être comme eux. Tristan! croyez à l'amitié des hommes, à leur sincérité; c'est beau, c'est bien, dût-on se tromper quelquefois; c'est le charme, c'est la dignité de la vie. Aimez-les, ils vous aimeront. Vous m'écoutez, mon fils?

— Ma mère ! je vous écoute de toute mon âme.

— Et vous, Léonore, abandonnez-vous à la même franchise, vous aurez les mêmes récompenses. Nous ne valons, nous autres femmes, sachez-le avant qu'une dure expérience ne vous l'apprenne, que par la bonté du cœur, et nous nous perdons souvent, toujours, peut-être, par la supériorité de l'intelligence. Pendant le plus ou le moins de temps que vous allez vivre loin de moi, vous deviendrez belle, ainsi que vous le promettez déjà. Vous serez entourée d'hommages, repoussez-les doucement : la vérité dans l'amour est encore le meilleur guide que doive prendre une femme. Ce que je vous dis est au dessus de votre âge, mais non au dessus de l'impérieuse nécessité de vous donner en quelques minutes tous les bons conseils d'une mère qui ne les a pas reçus, elle, qui les a achetés bien cher pour ne les avoir pas reçus. On vous aimera. Léonore, et si vous aimez à votre tour, eh bien! aimez; portez au front votre amour : ne craignez pas d'éprouver ce sentiment, ni de le dire. Votre franchise vous sauvera de tous les tourmens du doute et de toutes les hontes de la contrainte. Enfin, ne cachez rien à vous ni à personne.

— Ma mère, je ferai comme vous, interrompit Léonore.

— Je n'ai pas fait ainsi, moi ! et c'est pour cela que je veux que vous soyez heureuse.

C'est que je n'ai pas eu de mère, voyez-vous, se reprit vivement la marquise, je n'ai pas eu de mère qui m'ait conseillée. Vous serez donc pour moi, dans vos lettres, d'une absolue franchise. Entendez-vous, Léonore? Vous ne me cacherez rien, ni vos pensées, ni vos sentimens ; enfin, vous me traiterez comme tout le monde, et je ne vous abandonne qu'avec la promesse de votre part, la promesse sacrée, que vous vivrez avec la simplicité d'une enfant et la candeur d'un ange.

— Je vous le jure, ma mère ! et je vous tiendrai d'autant plus fidèlement mon serment qu'il m'a semblé, pendant que vous me parliez avec cette bonté, avec cette tendresse, que j'entendais la voix chérie de notre oncle, de mon cher oncle le commandeur.

La marquise, en poussant un cri de douleur, éleva jusqu'à ses lèvres palpitantes ses deux chers enfans, qui la soutenaient elle-même.

Elle ne sentit pas qu'on les lui enlevait; elle n'entendit pas la chaise de poste qui roula sur le pavé de la cour; elle ne revint de sa léthargie que long-temps après leur départ, et ayant une lettre dans sa main à demi ouverte.

La nuit était bien avancée lorsqu'elle se pencha pour la lire.

« Madame,

» Puisque vous paraissez tenir, par l'effet d'une curiosité dont je ne
» m'explique pas la cause, à vous assurer de mon retour à la vie, j'em-
» ploierai les premiers instans de ma convalescence à répondre aux let-
» tres que vous m'avez écrites. Je me croyais deux fois mort pour vous
» cependant; mais je cède à vos instances, j'obéis aux cris de votre in-
» quiétude, je vous rends la pitié que vous m'avez montrée. Ma géné-
» rosité répond à la vôtre. »

— Quel langage! murmura la marquise, est-ce bien lui qui parle? Il n'a vu que la générosité de ma conduite? Il ne comprend pas, dit-il, la cause de l'intérêt que je lui porte. Mais, que dit-il? Une explication! Mon Dieu! une explication.

« Vous avez pleuré sur ma mort, dites-vous, mais que vous importait
» ma vie puisque vous savez l'avoir à jamais troublée par une action
» dont j'aurais emporté le secret au tribunal de Dieu, si Dieu eût daigné
» m'appeler à lui. »

— Une action! quelle action ai-je commise? Ah! cette nuit est fatale. Haletante, la marquise reprit:

« Le dernier objet que j'ai vu dans ce monde, au moment où je parais-
» sais devoir le quitter pour toujours, — c'est votre portrait dans les
» mains de M. Raoul de Marescreux. »

— Mon portrait! s'écria la marquise, mon portrait!!! Ah! oui, mon portrait!... Mon père! ajouta-t-elle en s'adressant à la pâle effigie de son père: c'était bien mon portrait qu'il a vu dans les mains de ce Raoul de Marescreux.

Puis reprenant encore sa lecture:

« Et la dernière parole que j'ai entendue de la bouche de mon heu-
» reux adversaire est que vous lui aviez donné vous-même ce portrait. »

— Oh! l'infâme! s'écria la marquise. En sorte qu'il aurait été, qu'il serait mon amant, n'est-ce pas?

La marquise lut enfin cette demi-ligne.

« Vous aimez cet homme.

» Adieu, madame,

» COMMANDEUR DE COURTENAY. »

— Moi je l'aime! Moi! Ah! cet homme se venge trop, mon père! — Est-ce qu'il ne lui arrivera pas malheur comme à vous, mon père?

— Moi, je l'aime! répéta-t-elle, et il le lui a dit le pistolet sur le cœur! Et si le commandeur était mort, ses yeux, sa bouche, se seraient fermés pour toujours sur cette calomnie. Quelle épouvantable mort! Il lui a dit cela! Mais j'y pense, il le lui a dit dit devant des témoins, devant mon mari! Ah! tout se dévoile! Je suis, à cette heure, la fable de Paris, la moquerie des salons; et je ne savais rien! Je devine à présent, je prévois à présent, je sais tout à présent. Ce jeune homme, ce Marescreux m'a déshonorée en un jour, il m'a enlevé en un jour l'amour du commandeur. Mon père! mon père! Vous m'avez laissé sur les bras un terrible héritage.

« Moi, vous avoir trahi! revint la marquise, et comme si elle eût parlé au commandeur; et vous avez pu le croire? De tous mes maux, celui-là est bien le plus horrible. Quelle affreuse agonie il me doit! quel affreux retour à la vie! Je connais la susceptibilité de son âme. Cette conviction l'a mortellement frappé. Il se plaint à peine, il ne m'accable pas, il ne me maudit pas. Je sais ce qu'il aura souffert, ce qu'il souffre encore. Mourir pour moi, et apprendre au moment de mourir que je ne l'aimais pas, que j'en aimais un autre, celui qui va le tuer; et ne rien dire, et mourir. Cette résignation est sublime! mon Dieu! je ne vaux pas cela, non, je ne vaux pas cela. Quelle femme mérite tant d'amour et tant de dévoûment? Cependant, vous le savez, mon Dieu, j'ai pleuré sur lui tou-

tes les larmes que j'avais dans le cœur; et je le pleure encore. Pourquoi mes enfans ne sont-ils plus là? Que je suis malheureuse! Personne, personne pour me consoler.

» Je vais lui écrire, il faut que je lui écrive... Je vais écrire au commandeur que ce que lui a dit ce Raoul de Marescreux est une abominable invention à laquelle il a eu recours pour se venger de ce que je lui ai refusé la main de ma fille. Je vais lui dire que ce portrait fut envoyé à son frère, M. de Marescreux aîné, lorsque mon père eut la fatale pensée de m'unir à lui, afin de lui prouver qu'il liait indissolublement sa destinée à celle de sa famille, lors de la conspiration contre le régent. Mais l'hommage que je lui faisais moi-même de ce portrait? eh bien! je dirai la vérité; je dirai que mon père me força à écrire de ma main les mots tracés au bas de ce portrait. Me croira-t-il? Oh! en suis-je arrivée à ce que lui aussi n'ait aucun respect pour ma parole? mais je le lui jurerai. Croira-t-il à mes sermens? On ne croit à rien dans le monde où j'ai vécu et duquel il a voulu cent fois m'arracher, et où je suis encore. Il m'a vu si souvent m'exercer à dissimuler avec adresse ma pensée, à revêtir de formes si subtiles mes opinions et mes réponses, qu'il sourira à ma justification et qu'il me prendra en pitié après m'avoir eue en mépris.—Non! je n'écrirai pas. Il sortira de la retraite où il se cache, et il m'entendra; oui, il m'entendra! je mourrai à ses pieds ou il ne me relèvera que comprise, justifiée et pardonnée. Je veux qu'il ait sa grâce; c'est bien le moins qu'on accorde la grâce de celui qu'on a cru mort. Tout Paris, toute la France se soulèverait, s'il était un tribunal assez inique, assez cruel pour frapper la victime quand le meurtrier est libre. Il me faut sa grâce. C'est la [illegible] que je vais demander.

» A qui m'adresser? se dit la marquise, arrêtée tout à coup par la réflexion. Le duc de Bourbon n'est plus ministre. Il est dans l'exil. »

C'est alors que la marquise mesura toute l'immensité de la perte qu'elle avait [illegible] par la chute du duc de Bourbon. La source de son crédit s'é[illegible] du duc de Bourbon, son ennemi l'avait renversé: l'abbé F[illegible] gouvernait la France. Est-ce à ce ministre hypocrite qu'elle [illegible] la grâce du commandeur de Courtenay, à celui dont les [illegible] adversaires se réunissaient deux fois par semaine chez elle, dans ses salons? Quelle faiblesse d'y recourir! quel abaissement d'y [illegible] illusion d'en espérer un heureux résultat! L'abbé Fleury [illegible] dernière personne de France à laquelle il fallait penser pour [illegible] liberté du commandeur, et, la première, à coup sûr, [illegible] de voir s'opposer à cet acte de la clémence royale.

La marquise n'avait pas beaucoup d'autres protecteurs à invoquer au[illegible] quand les grands chênes tombent, rien n'est assez fort au[illegible] arrêter ou suspendre leur chute. Elle pensa naturelle[illegible] jeune roi, Louis XV, ainsi qu'elle l'avait déjà pro[illegible] de sa dernière lettre au commandeur. Elle était, [illegible] de la grâce. Maintenant la marquise était un peu [illegible] le mariage du roi fût fixé au lendemain, et qu'elle [illegible] sur ce jour solennel où un roi ne refuse rien. C'est qu'elle [illegible] se démontrait, avec la brutale conviction de l'intérêt [illegible] si lucide et si net lorsqu'il agit sur lui-même, que la disgrâce de son [illegible], le duc de Bourbon, était aussi une disgrâce pour elle, [illegible] les gens tombés sont morts. La cour ne fait pas de pri[illegible] Elle ne s'abusait pas sur ce point: mais elle exceptait le roi [illegible] de ses ennemis. Le roi de France n'est l'ennemi de personne. [illegible] le roi avait daigné parler d'elle avec une haute bienveil[illegible] ignorait pas l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du duc de Bourbon dans le maniement des affaires; il n'avait jamais manqué de [illegible] à ses brillantes fêtes de Versailles et de Marly. Aucune raison

sérieuse ne pouvait donc faire entrevoir à la marquise un refus possible de la part du roi.

La marquise n'avait plus qu'un jour à attendre pour tenter l'ouverture, plus que deux jours au plus, par conséquent, à patienter pour confondre aux yeux du commandeur l'imposture de Raoul de Marescreux. Les preuves seraient complètes, irrécusables, éclatantes. Que dirait le commandeur? Le commandeur se rendrait à la lumière, à la vérité. Il n'était ni de ceux qui accusent vite ni de ceux qui reviennent lentement. Quel beau retour à la vie on lui préparait! Mais c'étaient deux jours à attendre.

Ainsi ballottée, que la marquise était bien l'image de tous ceux qui, comme elle, ont aventuré leur pauvre vie sur cette mer sans rive ni fond qu'on appelle la politique! Une vague lui avait arraché deux enfans, une autre vague avait démâté sa fortune à la cour en emportant dans ses plis son protecteur, le duc de Bourbon. Elle allait poser le pied sur un appui, sur ce commandeur qu'elle semblait avoir ressuscité de son propre souffle, et le commandeur croulait sous elle. Ce rocher était un banc de sable. Toujours la grande mer. Enfin elle apercevait un phare à l'horizon. Son salut dépendait de cette dernière lueur. Il lui restait le roi, mais rien que le roi.

La nuit que la marquise venait de passer entre les regrets donnés à ses enfans et les reproches qu'elle avait endurés du commandeur, allait finir. Avant de prendre un repos qu'elle avait mérité, elle fit appeler Marine pour lui ordonner de consacrer sa journée aux préparatifs de sa grande toilette de cour. Elle avait à lui dire sur quelle parure de diamans elle avait fixé son choix, et mille autres choses de cette importance. Un domestique vint lui apprendre que, malade depuis la veille d'une fluxion de poitrine, Marine s'était mise au lit. Il fallait donc que la marquise remît ses ordres à une autre dame de compagnie, contre-temps qui affligea doublement la marquise parce que personne ne savait aussi adroitement l'habiller que Marine et parce que, d'année en année, elle avait aimé davantage cette excellente créature, dont elle avait fini par faire à force de confidence et d'affection, quelque chose de grave et de familier entre la mère et l'amie.

La marquise ne sortit du sommeil faible et agité auquel elle s'était livrée pendant quelques heures que pour goûter du bout des lèvres au dîner, et se livrer ensuite au long et tortueux poème de sa grande toilette. Il serait faux de dire qu'elle chercha à être belle de sa simplicité, qu'elle voulut se distinguer par son élégante simplicité; on n'était pas reçu avec de la simplicité seule à la cour de Louis XV, le jour de son mariage. Tout était neuf et magnifique chez la marquise. L'équipage et les chevaux, la livrée et la toilette, la soie et les diamans. Par un bonheur inouï, elle échappait au supplice de la description, en lui opposant une monotonie de somptuosité à émousser la tentative. Autant vaudrait entreprendre de décrire le fond de la mer ou la voie lactée. Quand elle entra dans sa voiture, à huit heures, le soir, aux rouges lueurs des torches résineuses portées par ses gens à cheval, et qu'elle s'assit sur le satin aurore de sa voiture à quatre chevaux, elle ressembla à ces apothéoses de Rubens où les reines sont des déesses, où les déesses sont des reines. Elle souriait sur son passage. Pourtant son cœur saignait. Ses enfans étaient partis de la veille, et que ne lui avait pas dit le commandeur!

La marquise avait déjà franchi le grand escalier du château, traversé les premiers salons, elle mettait le pied sur le seuil de la longue galerie où étaient le roi, la cour, les ambassadeurs, lorsque le maître des cérémonies, arrêtant par le bras le valet qui allait annoncer, salua la marquise, et la força, par ses saluts même, à reculer de quelques pas.

Surprise de cette démonstration inusitée, la marquise le fut plus encore en entendant le maître des cérémonies lui dire, avec la politesse impertinente de sa profession, qu'il la suppliait de ne pas lui demander

les motifs qu'il était chargé de faire valoir auprès d'elle pour la dispenser d'aller plus loin.

— J'insiste, dit-elle en se relevant superbement, quoique plus pâle que le velours blanc de son corsage, pour que vous me disiez pourquoi vous me parlez ainsi.

— Madame la marquise, reprit alors le maître des cérémonies, j'aurai le regret de vous l'apprendre.

— Parlez, monsieur, et dispensez-moi des regrets.

— Une triste aventure qui s'est passée ces jours derniers à la Comédie-Italienne, a fourni aux propos de la cour un sujet de scandale.

— De scandale !

— Vous avez tout voulu savoir, madame la marquise.

— Oui, monsieur, tout, jusqu'au mensonge, jusqu'à la calomnie. Poursuivez !

— On a cité votre nom à côté de celui d'un certain jeune homme, d'un dragon, d'une façon de duelliste...

— Assez, monsieur, interrompit la marquise. On me chasse de la cour. Je me retire. Ah ! l'on me chasse ! Elle envoya au visage du maître des cérémonies un de ces inqualifiables sourires qui s'échappent des lèvres et du regard de ceux qui ne doivent plus jamais sourire. Elle sortit.

La marquise se fit ramener chez elle : elle étouffait de colère, de douleur; elle arrachait un à un tous les diamans de sa toilette pour donner un passage à cette mortelle colère qui bouillonnait dans ses veines, qui tordait ses lèvres, agitait ses mains, flamboyait dans ses regards.

Enfin elle arriva chez elle en répétant, sans pouvoir contenir cette exclamation : — Chassée de la cour ! chassée de la cour ! moi ! chassée !

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle au domestique qui la suivait de salon en salon. Pourquoi me suivez-vous ainsi ?

— C'est que...

— Qu'y a-t-il ?

— Marine est malade.

— Je le sais.

— Très malade.

— Que veut-on que j'y fasse ? Qu'y puis-je ?

— Elle va mourir.

— Mourir !

La marquise s'arrêta.

— Son mal a augmenté depuis votre départ. Le médecin dit qu'il n'y a plus d'espoir.

La colère de la marquise tomba tout à coup en apprenant la position désespérée de sa nourrice.

— Conduisez-moi sur-le-champ auprès d'elle, dit-elle.

— Ah ! vous lui ferez bien plaisir, madame la marquise, car elle n'a cessé de vous demander dans son agonie.

— Venez ! venez !

Encore toute parée, toute étincelante, la marquise entra dans la chambre de Marine, s'assit près de son lit, et lui prenant la main, elle lui dit :

— Me voilà, ma bonne Marine.

— Te voilà, murmura faiblement Marine en s'efforçant de tourner la tête du côté où était la marquise. Je suis contente que tu sois venue. Je craignais...

— Que craignais-tu ?

— De ne plus te voir. Dieu m'a fait la grâce que je lui demandais.

— Ne t'exagère pas ton mal, ma bonne Marine.

— Tu sais si je suis dure au mal et s'il me fait peur... Je ne passerai pas la nuit. La mort me galope.

— Quelle pensée ! Mais non... tu ne mourras pas, que deviendrais-je, moi ?

— Pauvre enfant! j'y songeais. Tes enfans sont partis...
— Hier au soir.
— Moi, je m'en vais aussi.
— Tu vois bien que je ne puis rester seule.
— C'est ce que je me disais, et pourtant, mignonne, je me sens tirer les draps par la faucheuse.
— Ne me désespère pas. Je vais appeler les meilleurs médecins de Paris; nous aurons cette nuit même une consultation. Nous te sauverons, puisque tu crois être en danger. Tu seras du moins plus rassurée quand tu connaîtras ton mal.
La marquise se leva.
— Reste. C'est le moins pressé; encore une fois je n'ai pas peur, et mon mal, je le connais. C'est une fluxion avec point de côté, fièvre au cerveau. Ça me bat dans la tête comme le bourdon de Notre-Dame.
— On en revient souvent, toujours...
— Soit! mais laissons mon corps. Je te le donnerai tout à l'heure, et tu en feras tout ce que tu voudras. Je suis bien plus inquiète, bien plus tourmentée pour mon âme.
— Toi! ma bonne Marine? mais tu es une sainte.
— Il y en a de plus saintes dans le calendrier.
— Est-ce que je ne sais pas, minute par minute, toute ta vie, que tu m'as donnée?
— Tu ne sais pas tout.
— La fièvre qui t'agite en ce moment te fait exagérer quelques petites fautes. Est-ce cela qui te tourmente? Nous sommes à deux pas des Carmélites, veux-tu que j'envoie chercher au cloître le père Thadée? Un brave homme.
— Pas de père Thadée.
— Un autre?..
— C'est à toi qu'il faut que je confesse la faute qui me pèse sur la poitrine comme une meule de foin. Ecoute-moi. Cela m'étouffe.
L'agitation intérieure éprouvée par Marine raccourcit sa voix au point que la marquise fut obligée de se lever et de se pencher sur le lit pour entendre.
Les diamans effleuraient le visage de la mourante.
— Ecoute, répéta Marine.
— J'écoute.
— Tous ces jours derniers tu m'as envoyée porter tes lettres au couvent de Saint-Maur.
— Oui, au commandeur qui m'a enfin répondu par une lettre hier au soir, par une lettre que j'ai trouvée dans ma main après le long évanouissement dont je fus frappée au moment du départ de mes enfans.
— Tu te souviens, reprit Marine, dont la sueur coulait par gouttes à ses tempes, que je te dis, d'accord avec tout le monde, que le commandeur avait été tué dans son duel au bois de Vincennes.
— Oui, ce n'est pas vrai, répliqua la marquise, je te convainquis toi-même, et depuis lors tu n'as plus persisté dans ton idée. Nous savons bien maintenant, toi et moi, qu'il est vivant. Voilà d'ailleurs sa lettre, celle d'hier.
La marquise mit la lettre dans la main fiévreuse de Marine.
— Je me tus, c'est vrai, reprit Marine; je fus de ton avis contre celui de tout le monde.
— Tu continuas à porter mes lettres au couvent de Saint-Maur.
— Oui! je continuai à porter tes lettres au commandeur.
Ici Marine jeta sur le visage de la marquise un coup d'œil de repentir, comme les mourans seuls en trouvent entre la terre et le ciel.
— Oui, poursuivit Marine qui recueillait toutes ses forces, oui je lui portais tes lettres; mais les réponses du commandeur...

— Les trois que j'ai reçues de lui, interrompit soudainement la marquise : celle où était une tache de sang, la première lettre, celle qui ne renfermait que sa signature, et enfin la dernière, celle d'hier soir, m'ont été portées par un moine, par quelque jardinier, par quelque employé du couvent. Je sais qu'elles n'ont pas été portées par toi.

— Mon enfant, ce n'est pas ce que j'ai à te dire et ce que je ne t'aurais jamais dit probablement si je n'avais été, comme ce soir, sur le point de rendre mon âme à Dieu.

Toujours penchée sur le visage de Marine, la marquise brûlait de recueillir le mot suprême de cette confession.

— Je t'ai vue, continua Marine, si désolée de cette mort du commandeur, si obstinée d'un autre côté à ne pas y croire, et puis je t'aime tant...

— Et puis? demanda la marquise.

— Pardonne-moi, mon enfant, pardonne-moi ; oh! pardonne-moi!..

— Marine, qu'as-tu fait?

— J'ai prié un moine de Saint-Maur de m'aider à te tromper. C'est lui, c'est un moine qui a taché avec du sang la première lettre, c'est lui qui a contrefait, dans la seconde lettre, la signature du commandeur, c'est ce moine qui t'a écrit la lettre que tu as reçue hier au soir. Le commandeur est bien mort.

— Est-ce bien vrai? s'écria la marquise en soulevant Marine, en la mettant sur son séant, en opposant pâleur à pâleur.

Et sans attendre la réponse de Marine, la marquise la laissa tomber sur son oreiller, poussa un cri d'aigle blessé à mort, et sortit comme une folle de la chambre qui avait entendu cette étrange, cette épouvantable confession.

Peu d'instans après, la voiture qui avait ramené la marquise du bal de la cour passa encore sous la double porte de l'hôtel et partit au galop.

La marquise de Courtenay avait quitté Paris.

Une des belles qualités qu'il importe de reconnaître à Paris, c'est l'absence totale de mémoire. Il oublie avec une égale facilité le bienfait et le crime, le héros et l'assassin, le bonheur et la calamité. Il donne à chacun son jour ou son heure, puis il passe à un autre objet d'attention.

Au bout d'un mois, il ne s'occupa pas plus de l'expulsion de la marquise de Courtenay, de sa disparition et de celle de son mari, que s'il n'eût jamais été question d'eux. Propos, anecdotes, chansons, épigrammes, tout fut mis dans le même tombeau.

La marquise avait pris, dans un moment de délire, le parti le plus sage ; elle avait quitté Paris, elle était sortie de la France, laissant sa maison à la discrétion de ses gens. On avait signalé son passage à Boulogne, puis sa résidence de quelques jours à Londres, mais on avait ensuite perdu sa trace. Etait-elle allée en Ecosse, s'était-elle embarquée pour l'Amérique? Nul ne pouvait le dire. Enfin, on ne sut ce qu'elle était devenue ; et personne ne chercha à le savoir. De tous ces chaleureux amis qui se pressaient à sa table et affluaient dans ses salons, aucun ne s'inquiéta de son sort. Un autre ministre était en faveur, d'autres protecteurs étaient en crédit, d'autres hôtels s'étaient ouverts aux manéges des ambitieux. Celui de la marquise restait silencieux et vide ; l'herbe croissait dans la cour. On l'aurait pillé impunément sans l'active clairvoyance de Marine, qui, abandonnée des médecins, durement délaissée par la marquise, était revenue à la santé par l'effet de sa bonne constitution. Marine ne perdit pas la tête ; elle prit les rênes de la maison, qu'elle se donna l'autorité de gouverner jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de ramener sa maîtresse. Elle mettait de côté par ordre de dates toutes les lettres qui, de loin en loin, arrivaient de Madrid, et qui, sans nul doute, étaient adressées par Tristan et Léonore à leur mère. Au retour, la marquise les retrouverait.

Six mois s'écoulèrent, et aucune nouvelle de la marquise ne parvint à

l'hôtel ; Marine commença à s'alarmer. Dans quel état devait se trouver le moral de la marquise pour qu'elle restât si long-temps sans s'occuper du sort de ses deux enfans dont les lettres demeuraient forcément sans réponse ? Des remords venaient alors agiter Marine : elle aurait dû, se disait-elle, laisser toujours croire à sa maîtresse l'erreur qu'elle chérissait, l'erreur qui l'aurait fait vivre. Elle maudissait les scrupules religieux qui l'avaient entraînée à dévoiler la vérité, une vérité fatale. Le delire de la fièvre avait grossi dans sa conscience l'obligation de parler ; et de cette confession étaient résultés tous les maux domestiques sur lesquels elle s'accusait et se lamentait dans les vastes salons déserts de l'hôtel.

Un an allait être bientôt écoulé depuis ce malheureux départ, lorsqu'un matin, de très bonne heure, une voiture de voyage s'arrêta toute poudreuse à la porte de l'hôtel. Le suisse courut ouvrir, et la voiture entra.

Marine, encore couchée, levait la tête pour s'expliquer le bruit inaccoutumé qu'elle entendait dans la cour, habituellement si paisible : tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit et deux bras l'étreignirent.

Les premiers mots de la marquise furent :

— Et mes enfans ?

— Tiens ! lui dit Marine, en ouvrant le tiroir du secrétaire placé près d'elle, voilà toutes leurs lettres. Il y a bien long-temps que je n'en ai reçu. Quand ils ont vu que tu ne leur répondais pas, ils ont cessé d'écrire.

La marquise posa ses lèvres sur tous ces plis rangés en ordre par la soigneuse Marine, et se plut à savourer pendant quelques minutes les bonnes choses filiales qu'ils renfermaient.

Elle décacheta ensuite la première lettre, Tristan l'avait commencée, Léonore l'avait finie.

« Chère maman,

« Nous sommes à Madrid depuis huit jours et installés, Léonore et » moi, dans un très joli appartement de l'ambassade. C'est un petit pa- » lais dans un grand, mais nous auriez-vous envoyés au fond de la » Chine, nous n'aurions pas été plus dépaysés qu'ici. Nous sommes peut- » être en Chine ; personne ne nous connaît et nous ne connaissons per- » sonne, ce qui ne nous permet pas beaucoup, comme vous l'imaginez, » de nous informer avec quelque raison de la santé de ceux qui nous » font l'honneur de nous recevoir. Tout le monde s'est bien porté pour » nous.

» Du reste, tout le monde est ici d'un sérieux glacial. Est-on dans un » salon, on voit entrer des hommes qui ont de longs chapeaux, de » longs cheveux, de longues moustaches, de longs manteaux, par- » dessus lesquels passe un long nez, et ils vont gravement tirer une » longue révérence à la maîtresse de la maison. Ils restent debout sans » parler jusqu'à onze heures ; à onze heures ils vont faire une seconde » révérence dans le goût de la première, et ils se retirent : la soirée est » finie.

» Jusqu'ici, je n'ai pas trop de regret d'ignorer la langue espagnole, » puisqu'on paraît ne parler dans la société de Madrid aucune langue. » Et nous qui quittons à peine Paris, où l'on cause tant, même lorsqu'on » n'a rien à dire !

» A Madrid, règle générale, toutes les femmes sont vieilles : Léonore » soutient qu'elles n'ont que cinquante ans ; moi, je vous assure, chère » maman, qu'elles naissent à soixante ans révolus. Elles s'enveloppent » dans d'immenses mantilles noires qu'il conviendrait bien mieux, à mon » avis, d'appeler des bastilles. On ne leur voit ni le bout des doigts, ni » la pointe des pieds. Quel est donc le poète gascon qui a prétendu que » les Espagnoles avaient les plus belles épaules du monde ? Si jamais » j'en vois poindre deux, je veux, pour me punir de les avoir niées, les

» embrasser, fût-ce devant le roi. Il n'y a de belles épaules qu'à Paris,
» et s'il y en a ailleurs, c'est qu'on les a fabriquées à Paris.

» Or, ces vieilles femmes parlent un peu plus que les hommes, mais
» c'est si bas, si souterrainement, qu'elles ont toujours l'air de se dire :
» Priez, je vous prie, pour le repos de mon âme.

» Pour égayer un peu la nôtre, son excellence notre ambassadeur nous
» a fait conduire au Théâtre-Royal. C'est la plus belle grange que j'aie
» vue de ma vie. J'ai retrouvé là ma société noire et silencieuse. Elle
» semblait s'amuser à mourir. On jouait ce soir-là au Théâtre-Royal
» le drame d'un célèbre poète espagnol ; car en Espagne, chère maman,
» tout est célèbre. Tous les capitaines sont célèbres, toutes les victoires
» sont célèbres, tous les monumens sont célèbres ; il n'est pas jusqu'au
» chocolat qui ne partage ce privilége. On vous offre du chocolat célè-
» bre. Franchement il est bon. J'avoue qu'il est meilleur qu'à Paris.

» Quel est donc cette longue diablesse de pièce qu'on nous a donnée ?
» Au premier acte, nous avons vu des moines ; au second, des moines ;
» au troisième... Enfin, jusqu'au dixième acte, des moines. Impatientée,
» Léonore m'a dit tout bas un mot charmant : « Que ne donnerais-je pas,
» mon cher Tristan, pour voir un tout petit sacristain ! »

» Quelques jours après, nous avons été invités à entendre un célèbre
» prédicateur qui fait en ce moment les délices de la grandesse espagnole.
» L'orateur est un fort bel homme, comme tous les prédicateurs espa-
» gnols, du reste ; car s'ils n'étaient pas beaux, on ne les écouterait pas.
» Il ressemble beaucoup à l'Hercule qu'on voit dans notre salon d'été à
» la campagne. Seulement, il est plus gros que notre Hercule. Son suc-
» cès fut prodigieux : j'en juge par le grand nombre de gens qui ont
» couru baiser sa soutane lorsqu'il est descendu de la chaire. Je ne puis
» vous parler que de sa voix, n'ayant pas compris une seule de ses phra-
» ses. Avec cette voix tonnante, il a imité le coq de saint Pierre, le
» bœuf de saint Luc, le chien de saint Roch, l'âne de Balaam, et le cri
» de tous les animaux qui jouent un pieux rôle dans l'Ancien et le Nou-
» veau Testament. Notre Bossuet est une fourmi à côté.

» Nous nous portons aussi bien, chère maman, qu'on peut se porter
» dans une ville où l'on s'amuse tant. Croyez que nous n'y resterions pas
» le temps de danser une sarabande si ce n'était par obéissance à votre
» volonté, qui sera toujours notre plaisir.

» Mes respects affectueux à mon père, un gros baiser à Marine et le
» plus cher de mes souhaits à vous.

» TRISTAN DE COURTENAY. »

Venait ensuite le paragraphe écrit de la main de Léonore.

« Chère maman,

» Tristan n'est pas juste : il vous a dit la vérit[illegible], mais il ne vous l'a
» pas dite tout entière. Si nous nous sommes parfai[illegible]ment ennuyés chez
» la grandesse castillane, à la cour et au sermon, no[illegible]s avons enfin de
» quoi nous consoler et de quoi espérer. Au sortir du [illegible]rmon, de ce fa-
» meux sermon dont vous a parlé Tristan, nous avons [illegible] abordés à la
» portière de notre chaise par un jeune seigneur espagno[illegible] mis avec un
» goût charmant. Il tenait à la main son chapeau à plumes[illegible] il prenait la
» liberté de nous plaindre, a-t-il dit, avec une spirituelle c[illegible]rtoisie, de
» ce que nous avions eu si peu de motifs de nous intéresser [illegible] sermon.
» Il avait lu notre ennui sur notre visage. Il venait, au nom d[illegible] la jeune
» Espagne, ajouta-t-il, faire des excuses à deux hôtes aussi disti[illegible]ués que
» nous pour la fatigue que nous avions dû éprouver pendant cette [illegible] cé-
» rémonie. Mais, se reprit-il avec un ton modeste et avantageux [illegible]fois,
» tous les Espagnols ne sont pas taillés sur le modèle de ceux q[illegible] vous
» avez connus depuis votre arrivée à Madrid ; et si hors de l'églis[illegible] n'y
» a pas de salut, on peut du moins trouver, hors de l'église, de [illegible]a-
» sement, du plaisir, de la jeunesse et de la gaîté.

» Voulez-vous me permettre, a-t-il dit, s'adressant plus particulière-
» ment à Tristan, de vous faire partager mon opinion? Vous ne pour-
» riez, sans dureté envers l'Espagne, lui refuser les moyens de se justi-
» fier. Tristan a fait ce que j'aurais fait à sa place; il a répondu gracieu-
» sement aux politesses de ce jeune étranger, et il a accepté de renoncer
» bien volontiers à son opinion sur l'Espagne, qui lui paraissait infini-
» ment changée, a-t-il ajouté, depuis le peu d'instans qu'il avait le plai-
» sir de connaître et d'entendre un si parfait gentilhomme.

» Vous n'auriez pas douté un instant qu'il est gentilhomme, chère
» maman, rien qu'à la manière fière et simple dont il jette son manteau,
» qui le drape et ne le cache pas. D'ailleurs, il nous a dit son nom. C'est
» le comte don Alvarès de Tolède. Une chose qui m'a encore plus sur-
» prise que l'élégance de son costume, la délicatesse de ses manières et
» l'expression de son regard, c'est la facilité avec laquelle il parle le
» français. A peine sent-on, lorqu'il s'anime, un léger accent, qui n'ôte
» rien, je vous jure, au plaisir infini de l'entendre. Enfin, Tristan et moi
» sommes enchantés de cette rencontre. Nous nous regardons comme
» sauvés. De son côté, il se dit très heureux de nous avoir connus et
» d'avoir eu l'honneur de nous faire accepter ses services.

» Vous voyez, chère maman, que nous ne vous cachons, Tristan et
» moi, aucune des impressions que nous recevons en Espagne. Vous
» nous avez recommandé la franchise : je ne saurais vous en montrer
» davantage qu'en vous disant à cœur ouvert qu'après mon oncle le
» commandeur, dont nous parlons sans cesse Tristan et moi, pour le re-
» gretter et le pleurer, aucun homme ne m'a paru jusqu'ici, permettez-
» moi l'aveu, aussi complétement aimable que don Alvarès.

» Hier au soir, il faut que vous sachiez tout, par une galanterie exqui-
» se, don Alvarès nous a envoyé à profusion des sorbets glacés, des fruits
» des Indes et des fleurs magnifiques. Nous étions occupés, Tristan et
» moi, à nous extasier sur ces gracieux présens, lorsqu'à minuit le bruit
» d'une sérénade nous a attirés à la croisée. La sérénade était pour nous.
» Je me suis endormie aux doux sons de la viole d'amour, de la guitare
» et des castagnettes. En vérité, ce don Alvarès, convenez-en, est char-
» mant. Il est à peine jour dans nos appartemens, et voilà qu'un petit
» domestique indien, jaune comme une orange, nous apporte de la part
» de son maître, don Alvarès encore, un billet où il nous prie d'assister
» à une fête qui se donne à la *Grotte de Calypso*, et qui durera trois
» jours. Trois jours de fête! Ce soir la première fête. Tristan accepte, et
» je vais songer à mes trois toilettes. Soyez de moitié par la pensée,
» chère maman, dans tous les plaisirs que nous goûterons, et au milieu
» desquels nous ne cesserons de nous entretenir de vous. Je ne man-
» querai pas de vous écrire si don Alvarès a tenu sa promesse; s'il est
» parvenu à effacer la triste opinion que nous avions conçue d'abord de
» l'Espagne et des Espagnols.

» Votre fille sincère et obéissante,

» LÉONORE.»

Si la marquise fut contente de la franchise de ses deux enfans, elle le fut beaucoup moins de la joie qu'ils éprouvaient d'avoir fait si fortuitement la connaissance de don Alvarès; elle s'inquiéta de leur facilité à se confier à un inconnu, à un étranger, rencontré par hasard au milieu d'une rue de Madrid.

En pensant au caractère un peu soudain de cette liaison, elle décachetait la lettre qui venait la troisième par ordre de date. Mais elle sortit tout-à-coup de sa réflexion. « J'oublie, dit-elle, qu'il y a bientôt un an que leur lettre est écrite, et que les suivantes m'apprendront tout ce que je n'ai pas besoin d'imaginer. »

La troisième lettre n'était pas de l'écriture de ses enfans. Elle était

sans désignation de pays : « Qui donc m'écrit ? » Elle court à la signature. Point de signature ; rien que ces mots :

« Pourquoi vous êtes-vous séparée de vos enfans ? »

— Je me suis séparée d'eux, s'écria la marquise, comme si une voix du ciel l'interrogeait, pour que ma fille ne fût pas enlevée par ce... Mais continuons, s'interrompit-elle. Je vais savoir quel est ce jeune homme, cet Alvarès.

Elle rompit vivement le cachet de la quatrième lettre, et elle lut :

« La première des trois fêtes, chère maman, n'est pas restée au des-
» sous du plaisir que nous en attendions, Léonore et moi. Comment se-
» ront donc les deux autres ? Décidément, je reviens de mon premier
» jugement sur l'Espagne. L'Espagne est un jardin, l'Espagne est une
» fête, l'Espagne est le paradis. Je vous avais dit, je crois, que toutes les
» femmes naissent à soixante ans, en Espagne ; quel blasphème ! elles
» ne dépassent jamais quinze ans. Celles que j'ai vues, et qui avaient
» produit en moi une si fâcheuse impression, étaient de fausses Espa-
» gnoles, des Portugaises probablement. La *Grotte de Calypso* est tout
» simplement le plus beau jardin du monde, planté d'acacias, de pla-
» tanes et de roses. De distance en distance s'élèvent des pavillons
» faits d'un tissu léger, sous lesquels on danse toute la nuit. Comme on
» danse en Espagne ! Les femmes ont une grâce particulière en dansant :
» leurs mains vous enlacent, leurs yeux sont près de vos yeux, leur sou-
» rire est sur vos lèvres ; on n'est plus sur la terre. Elles feraient dan-
» ser les morts. Je m'en suis donné comme un fou. Après le bal, la mu-
» sique ; après la musique, les sorbets glacés ; puis le souper, puis encore
» le bal.

» Tout vous raconter serait une entreprise chimérique, et pourtant je
» craindrais de vous cacher quelque chose, de peur de manquer à la
» promesse que je vous ai faite de ne rien laisser ignorer de mes actions.
» Vous m'avez conseillé, chère maman, d'aimer tous les hommes ; j'ai
» un peu étendu le privilége, car j'aime maintenant toutes les femmes.
» Est-ce mal ? J'ai encore suivi vos conseils, en disant franchement à
» toutes qu'elles me plaisaient, qu'elles me ravissaient.

» Une d'elles m'ayant prié de jouer à sa place ; je me suis prêté à cette
» complaisance qui lui a porté bonheur. En une heure j'*avais* devant
» moi deux mille piastres, c'est-à-dire dix mille livres. Elle les a conver-
» ties en or, et cet or est passé dans une des longues et étroites poches
» qu'elles portent sous leur jupe de satin noir. Je lui ai seulement de-
» mandé la permission de remplir les fonctions de caissier. Mes appoin-
» temens ont été un baiser espagnol, que je convertis, comme je l'ai fait
» pour les piastres, en un baiser français que je vous envoie.

» Voilà à peu près l'histoire de ma première nuit. Je passe la plume
» à Léonore, qui va vous raconter sans doute ses impressions avec la
» même franchise.

» Votre fils, TRISTAN. »

Grâce au ciel ! s'écria la marquise, il ne m'a pas dit un mot de cet Alvarès. Il n'était pas à cette fête où Tristan aurait prudemment fait de ne pas conduire sa sœur. J'ai eu une fausse terreur. Que me dit Léonore ? Voyons.

« Ce don Alvarès, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, m'a
» avoué, et je vous l'avoue à mon tour, chère maman, que la fête à la
» Grotte de Calypso était donnée pour moi. »

Ah ! je m'étais trop tôt rassurée,—s'écria la marquise. Voilà cet Alvarès qui reparaît, et auprès de ma fille ! Mes craintes recommencent.

« Aussi, tandis que chacun se livrait aux plaisirs bruyans de la fête,
» lui ne m'a pas quittée un seul instant. Il me disait que toutes ces fem-
» mes ne valaient pas mon ombre ; qu'à leur folle gaîté il préférait un de
» mes sourires ; enfin, il m'a dit qu'il m'aimait beaucoup. »

Avec quelle naïveté elle parle de son danger! s'interrompit en frémissant la marquise.

Elle reprit :

« Vous m'avez recommandé la plus grande franchise envers tout le
» monde, chère maman. Aussi est-ce avec franchise que je lui ai répon-
» du que ses complimens me flattaient beaucoup, et que, s'il m'aimait,
» j'avais pour lui, de mon côté, des sentimens affectueux dont je ne me
» cachais pas. »

La marquise murmura : Mon Dieu! dans quel piége va-t-elle tomber? Elle y va seule!

» Je me suis conduite, chère maman, comme vous me l'avez con-
» seillé. J'ai dit ce que j'éprouvais, et je ne veux pas être moins sincère
» en vous avouant que, si je trouve don Alvarès un jeune homme accom-
» pli, pétillant de grâce, plein d'attentions pour moi, je ne le mets pas au
» dessus de mon oncle bien-aimé, le commandeur, quand je les com-
» pare tous les deux aux autres hommes. Don Alvarès m'a éblouie, éton-
» née, troublée, mais il me semble qu'il n'a pas en lui le charme tran-
» quille et continu du seul homme avec lequel mon inexpérience a pu le
» mettre en parallèle. La femme de don Alvarès serait brillante, enviée,
» mais celle qui serait devenue la compagne de mon oncle eût été assu-
» rément très heureuse. »

D'où lui viennent toutes ces pensées! dit la marquise, sur qui retombait le poids de la périlleuse simplicité de son enfant. Elle avait oublié qu'on n'imposait pas une conduite sans connaître toutes les faces d'un caractère, et que les maximes tombent toujours à côté sans cette étude. Son père, le comte de Canilly, lui avait dit: «Sois fausse, dissimulée, subtile,» et pour n'avoir pu l'être complétement, elle s'était perdue. Elle avait dit à son tour à sa fille Léonore : « Sois franche, » et pour ne pas lui avoir indiqué le point où devait s'arrêter la franchise, sa fille s'abandonnait aux séductions peut-être criminelles du premier corrupteur venu.

Sachons tout reprit-elle tristement.

« Si ce mot mariage est venu sous ma plume, c'est que don Alvarez
» m'a priée de lui accorder la permission de vous écrire ou d'aller bien-
» tôt à Paris pour vous demander ma main. Je n'ai pas refusé, et il a
» paru bien heureux de ce consentement. Pourquoi, chère maman, n'ai-
» je pas été élevée à le connaître, à le voir souvent, à l'apprécier, à l'aimer
» d'abord d'amitié tendre, comme j'aime mon oncle, avant de l'ai-
» mer comme on doit aimer quand on se marie? vous déciderez de
» son sort et du mien. Il dit qu'il mourra si vous rejetez sa de-
» mande, et comme il pleurait en me disant cela, j'ai pleuré aussi. Je
» vous ai montré, chère maman, le fond de mon cœur; il ne s'y est
» glissé ni une pensée, ni un sentiment que vous ne puissiez y voir. Je
» pense que vous serez contente de la docilité de votre fille, qui vous a
» gardé sa plus vraie, sa plus énergique pensée pour la fin de sa confi-
» dence. Je suis effrayée d'être si loin de vous. Je suis heureuse, mais
» j'ai peur, ah! bien peur.

» Votre fille bien aimante et bien aimée,

» LÉONORE. »

— Marine, dit la marquise, je suis menacée de quelque épouvantable malheur. Je n'ose pas ouvrir ces trois autres dernières lettres. Ma vie est là.

— Aie confiance, reprit Marine.

— Confiance en quoi? répondit la marquise en jetant à la face du ciel le mépris silencieux des athées.

Enfin, elle ouvrit une des trois dernières lettres. Celle-là était encore écrite de la même main inconnue, et se renfermait dans la même brièveté :

« Faites revenir au plus vite vos enfans. »

— Mais comment ! mais comment ? dit la marquise épouvantée de ces avertissemens mystérieux. Puis elle ajouta : huit mois se sont passés depuis que cet avertissement m'est donné ; huit mois !

Finissons-en, se reprit la marquise, en affrontant le contenu des deux dernières lettres. Celle-là est de Léonore. Lisons :

« Chère maman,

» La seconde fête eût été aussi attrayante pour nous que la première, » si mon frère Tristan n'eût pas joué toute la nuit avec don Alvarès, qui » lui a gagné sur parole huit cent mille livres. »

— Huit cent mille livres ! s'écrièrent la marquise et Marine.

« Tristan est désespéré. Il faut qu'il paie, et il n'ose vous avouer sa » perte. C'est donc moi, chère maman, qui me charge de vous annon- » cer ce malheur. Prenez sur mes biens, s'il le faut, pour acquitter au plus » vite cette dette, car l'on dit à l'ambassade que l'honneur de notre mai- » son s'y trouve engagé. Ce n'est pas que don Alvarès exige cette som- » me ; au contraire, il m'a dit avec beaucoup de courtoisie qu'il ne se » souviendrait de la dette de mon frère que le jour où il aurait l'honneur » de demander ma main, car il est décidé à aller à Paris. C'est un compte » qu'il prétend régler avec vous, ajouta-t-il en souriant, et son sourire » me rassura. Dans votre réponse vous m'enverrez, n'est-ce pas, le par- » don de Tristan. Ne le faites pas trop attendre, mais écrivez-nous, écri- » vez-nous !

« LÉONORE. »

— Où étais-je donc ? dit la marquise en éclatant ; je serais partie, je serais allée à Madrid. J'aurais vu ce don Alvarès. Ah ! je ne voudrais pas avoir la pensée que j'ai en ce moment sur cet Alvarès !

— Et ta pensée, à toi. Marine, quelle est-elle ?

Marine baissa la tête ; puis la relevant avec un éclair de salut, elle dit :

— Mais quelqu'un veille auprès d'eux. Ces deux lettres d'une personne inconnue...

— Eh bien ! dis ! de qui crois-tu qu'elles sont ?

— N'est-ce pas leur père, n'est-ce pas ton mari qui te les aurait écrites ?

— Monsieur le marquis de Courtenay est mort depuis long-temps, murmura la marquise.

— Encore cette lettre à lire, ajouta-t-elle, et nous n'aurons plus rien à savoir. Elle est de Tristan.

« Du courage, ma mère, l'homme qui m'a gagné huit cent mille livres » au jeu, ce don Alvarès vient de m'enlever ma sœur Léonore pendant » la nuit de la dernière fête. J'ai su trop tard qu'Alvarès n'était pas son » nom, que son industrie était le jeu et qu'il était méprisé à Madrid pour » avoir déserté un jour de combat dans la dernière guerre des Espagnols » et des Portugais. Je ne reparaîtrai devant vous, ma mère, qu'après » avoir vengé l'honneur de ma sœur. TRISTAN. »

— Crois-tu qu'il y ait un Dieu ? dit la marquise en regardant Marine.

— Maman ! mamant ! cria une voix qui fit frémir jusqu'à la moëlle des os la marquise et Marine.

— Suis-je folle ?

— Non, c'est sa voix ; c'est la voix de ta fille.

Les deux femmes n'avaient pas la force de se mouvoir.

— La voix de ma fille !

— Maman ! maman !

— Léonore ! répondit la marquise sans pouvoir bouger. Ma fille ! ma fille ! ah ! ma fille !

Deux bouches se collèrent et ne parlèrent pas.

Le dragon rouge était adossé contre la porte et il regardait. Il attendait que ces deux statues se fussent disjointes.

La marquise ne l'aperçut que lorsqu'elle entendit sa voix.

— Madame la marquise, lui dit-il avec une ironie grave, j'ai obtenu ce que vous m'avez refusé.

La marquise pressait sa fille entre ses bras, comme si celui qui lui parlait avait voulu la lui arracher.

—Votre père, M. le comte de Canilly, a ruiné le mien, et j'ai repris sur vous huit cent mille livres dont l'honneur de votre fille me répond. Je les aurai. Vous avez tué ma famille et j'entre dans la vôtre en épousant votre fille, qui est à moi.

— Jamais! cria d'une voix étouffée la marquise.

— Vous ne pouvez plus me la retuser, reprit Raoul de Marescreux.

— Misérable !

— Vous ne pouvez plus me la refuser, vous dis-je. Il y a plus, c'est maintenant à vous à me l'offrir, madame la marquise. Vous ne voulez pas que je parle, n'est-ce pas?

— Tu ne parleras pas ! s'écria une voix qui fit blanchir le visage de tous les acteurs de cette terrible scène.

Cette voix était celle du commandeur.

Il entra dans la chambre tel qu'il s'était montré autrefois au dragon rouge dans l'allée de Vincennes. Il tenait son pistolet à la main.

— Nos conditions étaient, dit-il à Raoul de Marescreux, qui recula contre le mur à la présence, à la voix, devant les pas de ce fantôme, nos conditions étaient, « que celui qui aura essuyé le feu de l'adversaire pourra faire feu à son tour, quelle que soit la gravité de sa blessure, sans qu'il soit apporté aucun empêchement. Debout, assis, couché, il pourra tirer sur son adversaire. » Vous m'avez cru mort, je suis debout, mon arme est encore chargée. C'est à moi à tirer.

Le commandeur appuya son pistolet sur le cœur de Raoul de Marescreux.

—Vous êtes plus qu'un lâche, lui dit-il encore, vous êtes l'homme qui n'a eu qu'un duel.

Raoul de Marescreux reçut la balle dans le cœur; il ne poussa pas même un cri en tombant.

— Mon ami, lui dit la marquise, qui n'avait plus la conscience de ce qu'elle voyait ni de ce qu'elle entendait, vous avez rendu la vie à la mère, et elle ajouta en mettant Léonore dans les bras du commandeur : Maintenant rendez l'honneur à la fille. Faites pour moi ce que je fis pour vous en épousant votre frère, sacrifiez-vous.

— Voulez-vous de moi pour votre femme; dit Léonore en relevant la tête.

— Et pour mon enfant, dit le commandeur.

Avant qu'ils ne sortissent tous de cette chambre où venait de se dénouer ce grand drame de famille, le commandeur se tourna vers Marine et lui dit : — Le prétendu moine qui imitait mon écriture, c'était moi.

FIN.

